This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

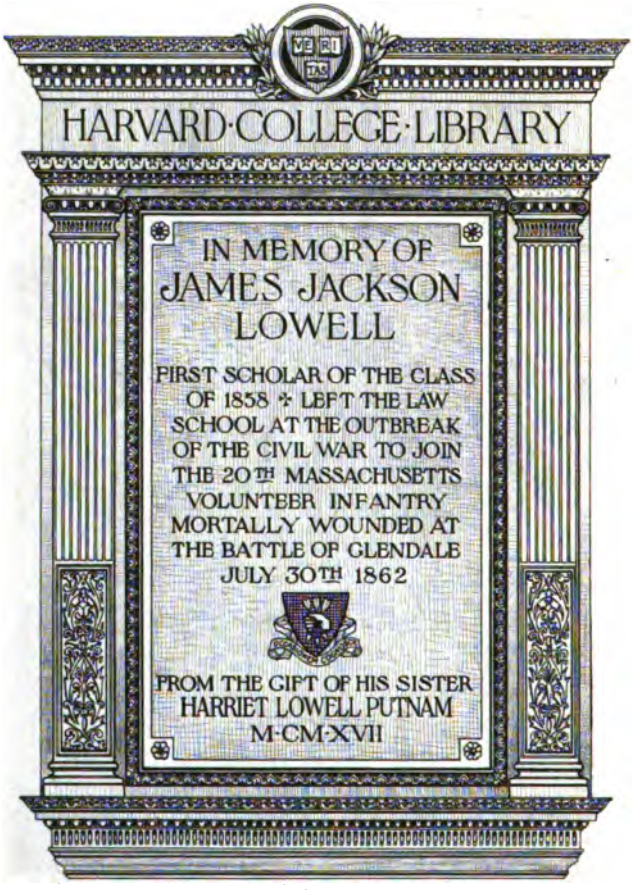
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 1400.514


HARVARD·COLLEGE·LIBRARY
IN MEMORY OF
JAMES JACKSON
LOWELL
FIRST SCHOLAR OF THE CLASS
OF 1858 ✣ LEFT THE LAW
SCHOOL AT THE OUTBREAK
OF THE CIVIL WAR TO JOIN
THE 20TH MASSACHUSETTS
VOLUNTEER INFANTRY
MORTALLY WOUNDED AT
THE BATTLE OF GLENDALE
JULY 30TH 1862
FROM THE GIFT OF HIS SISTER
HARRIET LOWELL PUTNAM
M·CM·XVII

# L'Ambigu,

OU

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

RECUEIL PÉRIODIQUE,

*Publié le* 10, 20 *et* 30 *de chaque Mois,*

PAR

M. PELTIER.

VOL. XLIV.

*Biennio ante adeo et Duces Romanos et milites spreverant, ut vix cum eadem gente bellum esse crederent, cujus terribilem eam famam accepissent.*

TIT. LIV. DEC. III.——Lib. XXII.——30.

Depuis moins de deux ans, les Alliés méprisent à un tel point ces ducs d'Italie et ces soldats jacobins, qu'ils ont peine à croire qu'ils soient aujourd'hui en guerre avec cette même nation qui nagueres leur faisait tant de peur.

A LONDRES:

IMPRIMÉ POUR SCHULZE ET DEAN,

NO. 13, POLAND-STREET, OXFORD-STREET,

Chez qui l'on peut s'abonner, ainsi que chez M. PELTIER, No. 23, Soho Square.

*Le Prix de la Souscription est de Cinq Guinées par An*

1814.

Fr 1400,514

Harvard College Library.
Mar 4 1924
J J Lowell fund

E227
40.811
7-14

# L'Ambigu,

OU

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCLXXXVIII.—*Le* 10 *Janvier*, 1814.

## *SPECTACLES DE PARIS.*

## FEUILLETONS DE GEOFFROY.

### THÉATRE FRANÇAIS.

### *Première Représentation de la Reprise de* Tom Jones à Londres.

C'est la première comédie en cinq actes qui ait été jouée au Théâtre Italien ; elle y fut trop sévèrement traitée : on lui rendit ensuite plus de justice : elle finit par obtenir beaucoup de succès. Les acteurs français l'ont représentée au théâtre Feydeau pendant la révolution : elle vient de reparaître sur la scène nationale, et l'accueil qu'elle y a reçu, la manière dont elle y est jouée font espérer qu'elle y restera.

C'est un drame, dit-on, c'est un drame; eh bien, soit: qu'en peut-on conclure? que c'est un mauvais ouvrage? C'est la conclusion qui est mauvaise. Si ce drame est intéressant et vraisemblable, s'il offre des caracteres, des mœurs, des situations, s'il occupe et attache agréablement les spectateurs, pourquoi son titre de drame serait-il un arrêt de mort? Si un tel drame était une comédie, que serait-il de plus?

Un reproche plus juste qu'on pourrait faire à l'auteur, c'est de n'avoir presque rien tiré de son propre fond; le roman de *Tom Jones* lui a tout fourni; mais il a le mérite d'avoir heureusement exposé sur la scene les récits de l'auteur anglais, ce qui est plus difficile qu'on ne pense. *Tom Jones* est le premier roman célebre qui ait produit une bonne piece: on n'a pu rien tirer de *Don Quichotte*, de *Gil-Blas*, de *Clarisse*, de *Grandisson*, de *Paméla*; car *Nanine* est froide. Il faut peut-être excepter *Eugénie*, tiré d'un conte du *Diable Boiteux*; cependant si M. Desforges, auteur de *Tom Jones à Londres*, n'a pas créé le personnage du Lord Fellamar, il l'a fort embelli; il lui a donné un caractere noble, généreux; il en a fait un des principaux personnages de la piece; cela vaut une création. Le rôle de Blifil est si odieux, qu'il semble que M. Desforges l'ait abandonné à sa bassesse et à son infamie, et qu'il ait dédaigné d'élever son art pour relever un si vil scélérat: il a eu tort. Voyez quel génie Racine a déployé dans le rôle de Narcisse! cela est à peu près en pure perte pour le spectateur; mais le lecteur admire avec quelle adresse ce détestable flatteur ramene au crime le cœur de Néron; il admire et frémit: Narcisse fait autant d'honneur à l'art de Racine que Burrhus. Pour faire passer un scélérat au théâtre, il faut lui donner des vues profondes, des projets hardis, de grandes combinaisons, des conceptions fortes: quand il est démasqué, il faut que ce soit la faute des événements et non la sienne: Blifil, dans la piece, n'est qu'un bas coquin.

Le caractere de Tom Jones est un des plus aimables, des plus naturels et des plus intéressants qui soit jamais éclos du cerveau d'un romancier et d'un poëte. Vraiment ce n'est pas un chevalier Grandisson qui possede toutes les qualités physiques et morales, qui réunit toutes les vertus et toutes les perfections, excepté celle d'amuser le lecteur. Tom Jones est vif, étourdi, libertin, indocile, ce qu'on appelle ordinairement un assez mauvais sujet; mais il a le cœur excellent, il est franc, généreux, sensible, brave, ga-

lant, adroit à tous les exercices du corps; c'est un Hercule sous les traits d'un Adonis; ses aventures ne sont point celles d'un héros de roman, ce sont celles d'un jeune imprudent qui court le pays sans argent avec sa bonne mine, et qui se jette dans des embarras cruels sans que jamais l'honnêteté de son caractere en souffre.

Il n'y a que son intrigue avec Lady Bellaston qui ait besoin d'être excusée par la jeunesse de notre héros et l'extrémité où il se trouve réduit; mais si l'on considere l'âge et le caractere de la dame, on conviendra que Jones n'est pas si coupable d'avoir accepté les dons d'une vieille folle et méchante, et qu'il a plus donné qu'il n'a reçu. La maniere dont il se débarrasse de cette bonne fortune demande grâce pour la maniere dont il en a profité: malgré ses imprudences, malgré ses fautes et ses torts réels, on ne peut s'empêcher d'aimer ce Tom Jones, si malheureux, et si digne d'un meilleur sort.

Western est un chef-d'œuvre de vérité, de naïveté, de force comique; c'est le portrait le plus plaisant et le plus fidele de ces gentilshommes anglais, qui partagent leurs loisirs entre la chasse et la table, grossiers plutôt que francs, violents, emportés, opiniâtres, haïssant la cour et les grands, et cédant cependant à des considérations d'intérêt, à des vues de fortune: ce caractere singulier, tracé de la main d'un grand maître, anime tout l'ouvrage. Lady Bellaston est encore une copie fidele des dames de Londres, qui savent couvrir la débauche du voile de la pruderie. La sœur de Western, avec sa politique, et quelques autres femmes, sont des personnages du second et troisieme ordre. Alworthy, froid par lui-même, contraste bien avec le fougueux Western. Sophie est la digne maîtresse de Tom Jones: tous ces rôles sont bien joués. Damas, qui représente Fellamar, a une tenue imposante, beaucoup d'à-plomb, de dignité et d'éclat. Baptiste aîné, dont je n'ai pas souvent occasion de chanter les louanges, dans les peres nobles de la tragédie, est fort bien placé dans le rôle de Western. Armand ne laisse rien à désirer dans celui de Tom Jones, quoique ce rôle exige beaucoup de choses; taille, figure, tournure, fermeté, aisance, grâces de toute espece; Armand suffit à tout. Tom Jones n'a jamais été si bien représenté dans tout ce qu'il a d'aimable et d'intéressant. Mlle Bourgoin est pleine de douceur et de sensibilité dans le rôle de Sophie. Mlle Réguier a fort bien saisi l'esprit et le caractere de Lady Bellaston; le rôle lui fait honneur: l'air, le

ton, la mise, tout convient au personnage, tout est d'accord avec ses discours et ses actions. Les autres rôles, moins importants, sont joués comme ils doivent l'être: l'ensemble de la représentation est des plus satisfaisants.

*Tom Jones à Londres* engagera peut-être nos belles qui lisent des romans, à relire l'excellent roman de *Tom Jones*, traduit par M. de la Place; c'est encore le meilleur traducteur, et celui qui a le mieux conservé le ton de l'original. Ces dames, à qui je suppose toujours du sentiment et du goût, quoique'elles soient habituées à lire des ouvrages où il n'y en a point, seront peut-être étonnées qu'on ait fait autrefois un roman aussi amusant, aussi ingénieux tout à la fois, aussi touchant et aussi gai que *Tom Jones*, tandis qu'on en fait aujourd'hui de si pitoyables, de si insipides et de si ennuyeux. Je souhaite qu'elles soient vivement frappées de cette différence, et qu'elles sentent tout ce qu'elles perdent en se réduisant à la lecture des nouveautés, tandis que tant d'ouvrages excellents qu'elles ne connaissent pas manquent de lecteurs; et pour ne parler que de romans, il n'y a certainement aucune comparaison à faire entre les romans de Richardson, de Fielding, de le Sage, de Marivaux, de Duclos, de l'abbé Prévost, et les effroyables sottises dont nous avons été inondés depuis trente ans, sous le nom de romans. Il faut qu'on sache qu'il y a dans la foule des romans de l'abbé Prévost, un petit chef-d'œuvre de naturel, de sentiment et de pathétique, absolument ignoré du beau-monde, et qui n'est connu que d'un très-petit nombre de lettrés: c'est l'histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut, ouvrage fort court, qui n'a qu'un volume, qui s'imprime séparément, ou quelquefois à la suite des Mémoires d'un homme de qualité.

Ce qu'on a vanté le plus parmi nos romans modernes n'approche pas de cet ouvrage de l'abbé Prévost; il est même unique dans la collection des œuvres de l'auteur, qui n'a pas fait un second volume de la même force. Le charme de la narration, la vérité des caracteres, la chaleur, l'énergie, l'intérêt et le pathétique, ne peuvent aller plus loin. L'héroïne n'est rien moins que romanesque. Son amant est héroïque sans être un héros, et cet amant a un ami qui est un véritable héros d'amitié.

Entre les deux plus beaux romans que l'Angleterre ait produits, les uns se déclarent pour *Clarisse*, les autres pour *Tom Jones*. Clarisse a pour elle un grand suffrage, c'est celui de J. J. Rousseau, auteur de la nouvelle Héloïse.

" On n'a point encore fait, dit le Genevois, de roman égal " à Clarisse, ni même approchant." Ce qui veut dire que Tom Jones n'en approche pas : c'est dire trop. L'éloge du reste est désintéressé ; car la nouvelle Héloïse ne peut entrer en concurrence : c'est un mauvais roman pour le plan, la conduite et les caracteres. L'auteur ne s'est attaché qu'à peindre la passion en traits de flammes, et il a eu plus de succès auprès des femmes françaises que l'auteur de *Clarisse*.

Ce chef-d'œuvre des romans, cette divine *Clarisse* est aux yeux de Voltaire un ouvrage ennuyeux et insipide : il est très-curieux de voir de quel ton et de quel style il en parle. Importuné du bruit que faisait ce fameux roman, il entreprit de le lire, et voici le compte qu'il en rendit à Mad. la marquise du Deffant :

" Je viens de lire neuf volumes où on ne trouve rien du " tout, et qui servent seulement à faire entrevoir que Mlle. " Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace ; " enfin, j'ai rencontré Clarisse dans un mauvais lieu au " dixieme volume, et cela m'a fort touché." (Je supprime ici quelques propos indécents sur la *Théodore* de Corneille : quand Voltaire écrivait cela, Mad. du Deffant etait apparemment dans ses jours de philosophie.) " Excepté le " mauvais lieu où se trouve cette belle Anglaise, j'avoue " que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que je ne voudrais " pas être condamné à relire ce roman... J'ai relu après " Clarisse quelques chapîtres de Rabelais....Je les sais pour- " tant presque par cœur ; mais je les ai relus avec un très- " grand plaisir."

Ce jugement de l'auteur de la *Pucelle* ne m'étonne point du tout. Pour l'expliquer, il ne faut pas avoir recours à la jalousie que pouvait lui inspirer la réputation de ce roman. Les beautés de Richardson n'étaient point faites pour entrer dans l'esprit de Voltaire, parce que le naturel et la vérité en sont la base. L'auteur de Clarisse ne pouvait pas plus s'accorder avec l'auteur de la Pucelle qu'un homme simple honnête et droit ne peut s'accorder avec un charlatan.

A côté de cette opinion de Voltaire, mettez l'éloge de J. J. Rousseau et l'espece de dithyrambe en prose de Diderot, où cet auteur naturellement exalté, s'abandonne au plus violent fanatisme pour *Clarisse* et pour son auteur ; et après cela osez juger les ouvrages ! Il n'y a d'autre parti à prendre que de devenir pyrrhonien. M. de La Harpe ne

partage pas le mépris de Voltaire pour Clarisse; mais il préfère à ce roman de Richardson, le *Tom Jones* de Fielding: " C'est à mon gré, dit-il, le premier de tous les romans " chez toutes les nations."

Voyons ce que pense Voltaire de ce premier des romans; il ne pouvait pas le traiter plus mal que de le mettre même au-dessous des histoires de la Bible. On sait avec quelle irrévérence Voltaire avait coutume de parler de la Bible; il convient cependant que Joseph et Suzanne ont de l'intérêt; puis il ajoute: " Quoique Tobie ne soit pas si bon, ce- " pendant cela me paraît meilleur que *Tom Jones*, où il n'y " a rien de passable que le caractere d'un barbier." C'était à M. de La Harpe converti, et non à Voltaire, à préférer *Tobie* à *Tom Jones*: ces arrêts sont très-plaisants, et j'ai pensé qu'il convenait de terminer le compte que j'ai rendu du drame de *Tom Jones* par des idées aussi comiques: c'est la petite piece; elle peut faire rire ceux que le drame a fait pleurer.

---

## *Iphigénie en Aulide.*

Toutes les fois que j'assiste à cette tragédie, je pense à ce pauvre Euripide qui a fourni au poëte français le sujet, l'exposition, la plupart des caracteres et des situations de la piece. Nos littérateurs modernes l'ont mal payé de ses fournitures: ils l'ont traité comme un misérable, à qui Racine avait fait trop d'honneur de lui prendre quelque chose; ils ont prétendu que le poëte français avait donné tant de valeur à ce qu'il avait pris, que c'était Euripide qui lui avait obligation. Voltaire a dit que les beautés empruntées à Euripide par Racine étaient du marbre dans la carriere, et que Racine avait élevé le palais; d'où il résulte que la tragédie d'Euripide est à la tragédie de Racine ce qu'une carriere de marbre est à la colonnade d'un palais magnifique; il n'est pas possible d'être plus injuste et plus insolent envers le poëte grec.

Voltaire faisait de jolis compliments aux plus mauvais petits poëtes qui lui faisaient hommage de leurs opuscules, parce qu'il comptait trouver en eux des prôneurs: mais il ne se faisait aucun scrupule de dénigrer un vieux poëte grec inconnu à tout le beau monde, et qui ne pouvait lui être bon à rien: d'ailleurs il ne croyait pas que deux mille

quatre ou cinq cents ans avant lui on eût pu avoir le sens commun et faire de belles tragédies. Sa vaste philosophie ne voyait rien au-delà des soupers, des mœurs et de l'esprit de Paris : tout le talent lui paraissait renfermé dans sa tête et dans celle de ses amis : jamais homme ne fut moins philosophe, plus esclave de son imagination et de ses passions qui se glissaient sans qu'il s'en aperçût, dans tous ses raisonnements. Quelquefois le sophisme de sa vanité était de soutenir que les arts agréables se perfectionnaient avec le temps comme les sciences ; et quelquefois dans ses moments de chagrin et de dépit, il rabaissait trop son siecle. Dans la premiere ivresse du succès d'Œdipe, il écrivit que l'art tragique était dans l'enfance du temps de Sophocle : que ce prince de la tragédie grecque, si vanté par quelques pédants, savait à peine les premiers éléments, et n'avait pas le sens commun. Cependant c'était Voltaire qui, dans cette occasion, était l'enfant et l'écolier ; le petit ingrat devait à ce maître qu'il insultait, tout ce qui avait eu du succès dans son imitation de l'Œdipe de Sophocle ; la seule scene de la double confidence, imaginée par le poëte grec, prouvait un art profond auquel il n'y a rien d'égal chez les modernes : Voltaire dans tout son Théâtre, n'a rien qui soit plus dramatique, et qui produise plus d'effet que cette scene.

Pour ne parler ici que d'Euripide, les gens du monde s'imaginent peut-être, sur la foi de Voltaire et de M. de La Harpe, que c'était une espece de Pradon qu'Aristophane et les poëtes comiques tournaient en ridicule. Il est vrai qu'Aristophane s'est fort égayé aux dépens d'Euripide : mais c'était une querelle de parti. Euripide était philosophe et ami de Socrate, qui n'allait au théâtre que lorsqu'on donnait ses tragédies ; l'auteur des Nuées, l'ennemi de Socrate, ne devait pas aimer Euripide.

Je ne dissimulerai pas un défaut capital du tragique grec, et qui doit prévenir terriblement contre lui toute la nation française. Le Racine d'Athenes n'était pas à beaucoup près aussi galant que le Racine de Paris : il n'estimait ni n'aimait les femmes, et son aversion pour le beau sexe éclate dans tous ses ouvrages, particulierement dans son Hippolyte ; on attribue un sentiment si peu naturel à ses malheurs domestiques. Il avait épousé plusieurs femmes ; toutes lui avaient fait éprouver des disgrâces cruelles, dont ce n'était point la mode de rire à Athenes, et il rendait tout le sexe responsable des désordres de ses femmes : cela n'était

pas philosophique : mais ce n'est pas d'après la philosophie que se reglent les passions et les affaires du cœur.

Euripide était triste, rêveur, mélancolique, sententieux : son génie naturel le guidait plus que l'art dans ses tragédies ; il s'y abandonnait par singularité et par caprice à certaines négligences qu'il lui eût été facile de réformer. Par exemple il ne se donnait pas la peine de faire des expositions, et dans celle d'Iphigénie en Aulide, il avait prouvé qu'il était capable de faire des chefs-d'œuvre en ce genre ; mais ordinairement il mettait à la tête de ses tragédies un prologue qui contenait le récit de ce qui s'était passé avant l'action, et même de ce qui allait se passer sur la scene : il ne fondait point l'intérêt sur l'étonnement que donneraient aux spectateurs des événements inconnus ; Il comptait assez sur la force de son art pour les rendre touchants, quoique prévus. Personne n'a mieux connu la nature qu'Euripide, et n'a su mieux employer tous les ressorts qui remuent le cœur. Aristote le regarde comme le plus tragique des poëtes ; et sur le mérite d'un poëte grec, Aristote est meilleur juge que Voltaire. Remarquez bien que Sophocle et Euripide sont avant les regles, et que c'est sur eux qu'on les avait faites : c'est d'après les procédés de Sophocle et d'Euripide qu'Aristote a établi les principes du beau. Euripide a porté au plus haut degré l'art du dialogue ; son style est simple, naturel, varié, gracieux. Sophocle a plus de poids, de gravité et de pompe ; il est aussi plus régulier, il a plus d'art dans la conduite et l'ordonnance de ses pieces : mais Euripide fait pleurer ; il a des scenes dont le pathétique couvre toutes les irrégularités.

S'il était question d'établir un examen sévere, une comparaison tout à-fait impartiale de l'Iphigénie en Aulide, de l'Hippolyte d'Euripide, et des imitations que Racine en a données sur notre théâtre, il n'est pas douteux que, d'après les principes de la littérature et de la raison, l'avantage ne fût du côté de l'original grec ; mais Racine est notre poëte, l'honneur de notre théâtre et de notre littérature ; il s'est conformé à notre goût et à nos mœurs ; il a écrit dans notre langue, c'est bien le moins que nous lui fassions la politesse de le mettre sur la même ligne qu'un étranger et qu'un ancien avec lequel nous ne sommes liés en aucun rapport.

Les dégoûts dont il était abreuvé l'engagerent à se retirer en Macédoine à la cour d'Archelaüs. Ce prince, qui gouvernait un pays alors réputé barbare, aimait les lettres et les arts ; il avait une estime et une affection particuliere pour

Euripide; il le combla d'honneurs et de richesses : il y a même un historien qui prétend qu'Archelaüs fit d'Euripide son premier ministre. Le poëte, il est vrai, est assez abondant en sentences, en maximes morales et politiques, pour faire croire qu'il ne serait pas étranger au gouvernement d'un état. La Macédoine se polissait par le voisinage d'Athenes, par le commerce avec ces grands hommes; mais en se polissant, elle ne s'énervait pas : elle devint bientôt en état de conquérir la Grece, et le roi Philippe, qui fit cette belle conquête, avait autant d'esprit, d'éloquence et de goût, parlait et écrivait aussi bien le grec que le meilleur auteur d'Athenes.

Si les détracteurs d'Euripide ont voulu l'immoler à la gloire de Racine; le Dieu avait d'avance rejeté cette victime, il avait d'avance condamné le zele fanatique des sacrificateurs; il semblait prévoir qu'il s'éleverait des écrivains légers et superficiels, qui, sans aucune connaissance de la langue et des beautés d'Euripide, croiraient flatter les modernes, et s'ériger à eux-mêmes un trophée en outrageant un ancien. De son temps même, il y avait des Perrault, prédécesseurs de Voltaire et de M. de La Harpe, qui s'épuisaient en mauvaises plaisanteries sur Euripide. Racine vengea le poëte grec et lui donna une marque éclatante de sa reconnaissance. " J'avoue, dit-il, que je lui dois un bon " nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma " tragédie, et je l'avoue d'autant plus volontiers, que ces " approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la véné- " ration que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous " restent de l'antiquité ; j'ai reconnu avec plaisir, par l'effet " qu'ont produit sur notre théâtre, tout ce que j'ai imité où " d'Homere ou d'Euripide, que le bon sens et la raison sont " les mêmes dans tous les siecles; le goût de Paris s'est " trouvé conforme à celui d'Athenes, les spectateurs ont été " émus des mêmes choses qui ont mis autrefois en larmes le " le peuple le plus savant de la Grece. ..*Je m'étonne après " cela que des modernes aient témoigné depuis peu tant de " dégoût pour ce grand poëte*.. Je conseille à ces messieurs " de ne plus décider si légerement sur les ouvrages de ces " anciens. Un homme tel qu'Euripide méritait du moins " qu'ils l'examinassent, puisqu'ils avaient envie de le con- " damner: ils devaient se souvenir des sages paroles de " Quintilien; " Il faut être extrêmement circonspect et " retenu à prononcer sur les ouvrages de ces grands hommes " de peur qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de con-

" damner ce que nous n'entendons pas : et s'il faut tomber " dans quelques excès, encore vaut-il mieux pécher en ad- " mirant tout dans leurs écrits, qu'en y blâmant beaucoup de " choses. " *Modestè tamen et circumspecto judicio de* " *tantis viris pronunciandum est, ne, quod plerisque accidit* " *damnent quæ non intelligunt : ac si necesse est in alteram* " *peccare partem, omnia eorum legentibus placere, quam* " *multa displicere maluerim.*

Ce même Quintilien parle d'Euripide tout autrement que Voltaire et que M. de la Harpe ; il le nomme à côté de Sophocle, comme le poëte qui a le plus contribué à donner de l'éclat à la tragédie : il laisse aux savants des questions oiseuses sur celui de ces deux poëtes qui mérite la préférence, mais il décide que la lecture d'Euripide est plus utile aux orateurs, parce que son style se rapproche plus du genre oratoire, parce qu'il abonde en sentences dignes des plus grands philosophes, parce que dans l'art d'objecter et de répliquer il est comparable à ce qu'il y a jamais eu de plus éloquent au barreau : enfin, parce qu'il traite admirablement toutes les passions, et qu'il est surtout le premier de tous les écrivains dans l'art d'exciter la pitié. *In affectibus verò cum omnibus mirus, tum in iis quæ miseratione constant facilè præcipuus.* Quintilien, qui connaissait tous les tragiques grecs et toutes les tragédies d'Euripide, nous apprend qu'il était avec Sophocle, le premier poëte tragique de la Grece, comme Racine est avec Corneille le premier poëte tragique de la France. Il nous apprend que le style d'Euripide était plus naturel, moins épique que celui de Sophocle ; qu'il était plus touchant, plus propre à émouvoir la compassion. Ce témoignage est d'autant plus sûr, que Quintilien a été de son temps l'oracle de la littérature, l'arbitre du goût, le plus judicieux et le plus sage des maîtres d'éloquence.

Les freres Volaud, libraires, quai des Augustins, No. 17, ont donc rendu un vrai service aux lettres en donnant une nouvelle édition de Quintilien en six volumes in-8vo., avec la traduction de l'abbé Gedoin en regard du texte. La traduction est d'un style naturel et facile, assez exacte pour le sens. L'abbé Gedoin était savant sans être pédant. Le texte latin, à côté de la traduction française, est peut-être assez inutile pour les gens du monde, qui n'ont aucune teinture de la langue latine : mais il est très-agréable et très-commode pour tous les amateurs qui n'étant pas assez familiarisés avec la langue de Quintilien, sont bien aises de trouver à côté du texte une explication prompte des endroits

qui peuvent les arrêter. Ceux mêmes qui sont le plus versés dans l'idiôme des Romains, ne sont pas fâchés de voir comment un homme d'esprit tel que l'Abbé Gedoin a rendu en français une phrase difficile de Quintilien. Cette édition des freres Voland est donc favorable pour tous ceux qui veulent s'instruire, et lire Quintilien avec fruit. Ce qui lui donne un nouveau mérite, c'est qu'on y trouve des passages omis dans la traduction et rétablis d'après un mémoire manuscrit de M. Caperonnier.

---

## *L'Osbtacle Imprévu.*

Cette piece n'a pas droit de se plaindre : elle a le sort du Joueur, du Légataire, de l'Ecole des Femmes, pieces qui valent mieux qu'elle : aucun des acteurs à la mode n'y joue ; il n'y a point de rôle pour eux ; on y rit presque d'un bout à l'autre, on s'y réjouit beaucoup ; mais il est ignoble de rire au Théâtre Français : cela est bon pour les petits théâtres. Ce n'est pas pour rire que l'on va à la Comédie Française ; c'est pour y entendre des traits de mœurs, d'esprit et de sentiment exprimés avec finesse et avec grâce.

Il y a dans l'*Obstacle* deux valets qui tiennent le premier rang sur la scene, et qui ne sont pas scrupuleux sur les lazzis : on étouffe de rire en les voyant, et l'on n'a pas envie de les revoir. Il y a une vieille hargneuse peinte au naturel, et qui est très-comique ; on croit lui faire grâce de s'en bien divertir, et l'on n'y revient pas. La soubrette est aussi fort plaisante ; le pere, qui fait le méchant, et qui est le meilleur homme du monde, est aussi un assez bon rôle de comédie, et malgré tout cela on ne va point à l'*Obstacle*. Il y a trop de ce que nous appelons bas-comique ; il n'y a point de réputation d'acteur qui stimule : il y a donc obstacle à la recette, et cet obstacle n'est pas comme dans le titre de la piece, un *obstacle imprévu*, un *obstacle sans obstacle* ; c'est un obstacle très-bien prévu, très-réel, et tout à fait invincible.

Il ne faut pas plaindre les spectateurs de renoncer ainsi à leur plaisir par un préjugé et une prévention peu raisonnable : on s'amuse beaucoup plus d'une piece telle que l'*Obstacle*, jouée par des acteurs passables, que d'une piece ennuyeuse telle que *la Coquette corrigée*, par exemple, jouée par les grands acteurs ; mais j'ai déjà dit cent fois qu'on

ne va pas à la Comédie Française pour s'amuser de la pièce, mais pour y trouver du monde, pour y faire comme tout le monde ; on s'embarrasse fort peu des pièces ; on ne distingue que les pièces où l'on va : or, on ne va aux pièces où il y a conspiration des grands acteurs, que pour faire foule ; les autres jours, aller à une comédie serait du plus mauvais ton.

Il n'en était pas ainsi autrefois : c'était le genre des ouvrages qui décidait du nombre des spectateurs : on allait aux tragédies, on allait surtout aux drames ; on n'allait point aux anciennes comédies, quoiqu'on fût sûr d'y trouver tous les plus excellents acteurs ; mais on était sûr de n'y trouver personne. Bellecour, Molé, Préville, jouaient dans le désert, pour quelques vieux amateurs et connaisseurs dont ils étaient forcés de prendre les éloges pour argent comptant.

---

## *Georges Dandin.*

On voit dans l'École des Bourgeois un seigneur ruiné qui veut épouser une petite roturière fort riche pour rétablir ses affaires. Dans Georges Dandin, on voit tout le contraire : c'est un paysan riche qui dérange ses affaires en épousant une fille noble qui n'a rien. Cette espèce d'alliance est beaucoup moins naturelle ; car si un paysan épouse une fille noble par entêtement pour sa noblesse, il a le chagrin de n'avoir que des enfants roturiers, et de rester roturier lui-même. La noblesse de sa femme n'entre point dans la communauté. Le seigneur ruiné qui épouse une roturière riche, fait sa fortune sans faire beaucoup de tort à sa noblesse.

Il est vrai que Georges Dandin a un privilége particulier, il s'allie à la maison de la prudoterie, où *le ventre anoblit* ; il est bien sûr que ses enfants, s'il en a, seront gentilshommes ; mais il n'est pas moins sûr qu'ils auront une autre qualité très-propre à relever l'éclat de leur noblesse. Molière a peint admirablement les hobereaux, les gentilshommes campagnards, qui, fiers de leurs parchemins, vivaient misérablement dans un vieux donjon. M. et Mme de Sottenville sont des personnages vrais et comiques ; mais ces mœurs étaient rares du temps même de Molière : ces personnages, par conséquent, ne sont que des caricatures. Le courtisan Clitandre est faux, railleur et libertin, froid

et peu théâtral ; mais il est bon et pris dans la vie commune. La femme de Georges Dandin est un excellent rôle ; c'est une jeune personne qui a de l'esprit, de la fermeté, du caractere et un talent merveilleux pour l'intrigue. Georges Dandin est un de ces niais de l'ancienne comédie, jaloux et dupes. Il y a beaucoup de naturel, de vérité et de force comique dans cette piece ; mais on y trouve aussi beaucoup de farces, et l'on serait tenté de croire que Moliere la composa plus pour le peuple que pour les connaisseurs délicats : on se tromperait. Moliere la composa pour une cour polie et brillante ; elle fut un des principaux ornements des fêtes que Louis XIV donna à Versailles en 1668 ; ainsi les femmes les plus galantes, les plus spirituelles, les plus illustres de l'Europe dans le siecle du génie, s'amuserent beaucoup de Georges Dandin, que toutes les plus petites bourgeoises, que les femmes-de-chambre même affectent aujourd'hui de mépriser comme une parade triviale, indigne de leur attention ; mais la cour de Louis XIV avait de l'esprit naturel, aimait la franche gaîté, le comique qui fait rire ; nos bourgeoises et nos soubrettes aiment mieux bâiller avec dignité à des choses qu'elles n'entendent pas, et qui, par là même, leur paraissent au-dessus du commun ; elles sont pour la délicatesse et pour le sentiment, et craindraient de compromettre l'honneur de leur goût en riant au Théâtre Français.

Georges Dandin fut d'abord donné sous le titre du *Mari confondu*. Un mari trompé était autrefois un sujet de comédie très-réjouissant pour les grands comme pour les petits ; ce n'est pas qu'il y eût autrefois plus de maris trompés qu'aujourd'hui ; probablement il y en avait moins, et c'est peut-être la raison pour laquelle on cachait moins le plaisir que donnait la représentation de cet événement.

Des philosophes ont blâmé les mœurs de la comédie de Georges Dandin ; ils n'ont point approuvé une femme mariée qui a des entretiens nocturnes avec un galant, une femme qui méprise, hait et mystifie son mari. Moliere, qui a mis cette femme sur la scene, est bien loin de l'approuver ; mais il a voulu faire voir qu'un homme qui épouse une femme contre son gré, avec laquelle il n'a aucun rapport direct d'éducation et de caractere, est puni de sa sottise par le désordre de son ménage. J. J. Rousseau se fâche de ce qu'on rit du mari et non de la femme : cela doit être ainsi, parce qu'il n'y a que le mari qui soit ridicule. Moliere a voulu que l'on rit de celui qui fait un

mariage disproportionné, et que l'on en vit le danger dans la conduite de sa femme.

Robinet, auteur d'une Gazette des Spectacles, en vers burlesques, cite avec honneur la Thorilliere, excellent acteur comique, qui, après avoir été saigné dix fois en huit jours, pour une fievre inflammatoire, quitta brusquement son lit, et se trouva bien portant quand il fallut jouer Lubin dans Georges Dandin. Voici encore une anecdote des plus douteuses. On avertit Moliere, avant les représentations de Georges Dandin, qu'il y avait à Paris un Dandin fort semblable à celui qu'il jouait sur la scene, et qui pourrait bien ne pas trouver la piece plaisante. Moliere, pour prévenir les effets du mécontentement de ce Dandin, alla lui faire une lecture de sa comédie; politesse qui charma si bien notre homme, qu'il trouva l'ouvrage excellent, et se montra un de ses partisans les plus zélés. Cette finesse n'était pas dans le caractere de Moliere, et c'est un conte fait à plaisir comme tant d'autres.

---

## *Le Glorieux.*

C'est une comédie bien faite, bien écrite, bien dialoguée : pourquoi est-elle si froide ? parce que c'est un roman peu intéressant, cousu à un style glacial. Le Glorieux est très-peu comique, et il est odieux par sa grossiereté et par un orgueil féroce qui lui fait oublier jusqu'aux bienséances de la société, jusqu'aux sentiments de la nature. Au lieu de désirer qu'un homme de cette espece soit heureux, on voudrait qu'il fût humilié; on s'afflige presque du rétablissement de sa fortune, qui doit donner un nouvel essor à sa vanité brutale : il est cause qu'on ne prend aucune part aux malheurs de sa famille. Sa sœur, femme-de chambre dans la maison d'un financier, est nulle pour les spectateurs; aucun ne l'aime, quoiqu'elle soit aimée du pere et du fils.

L'auteur a cru remédier au défaut d'intérêt par le piquant des contrastes; mais ces contrastes sont forcés : il n'est pas dans la nature qu'un financier tel que Lisimon, homme grossier, libertin, ennemi de la cérémonie et de la gêne, soit assez entêté de la noblesse pour supporter les hauteurs et les insultes d'un faquin tel que Cléon, qui vit des profits du jeu, et dont il ne connaît la noblesse que sur les rapports les plus vagues et sur des propos de valets; il

est tout à fait absurde et impossible que Lisimon marie sa fille avec une espece d'avanturier dont il ne connaît point la famille, sans avoir écrit au pere, sans en avoir reçu aucune réponse. Destouches, homme d'affaires et homme du monde, savait bien qu'on ne faisait pas dans le monde de pareilles affaires. Un homme jovial et sans façon, tel que Lisimon, ne peut trouver aucun agrément dans la société d'un homme triste et gourmet, tel que le glorieux, auquel il ne connaît d'autre mérite que celui de boire sec : ce ne peut pas être pour lui une raison suffisante de donner à Cléon sa fille en mariage, et si, pour devenir son gendre, il ne faut que boire, il trouverait aisément des gens qui boiraient encore mieux que Cléon, et qui boiraient plus gaiement. Un glorieux à table a beau boire beaucoup, c'est toujours un mauvais convive : la table comme le jeu raproche toutes les conditions.

Le contraste d'un homme ridicule par sa modestie et sa politesse, avec un homme ridicule par sa fierté et sa jactance, n'est pas mieux fondé que celui du financier avec le glorieux. Philinte est un caractere hors de la nature et de la vérité ; c'est une caricature, c'est une farce pour provoquer le rire : il fallait opposer au glorieux un homme qui, avec autant et plus d'avantages du côté de la naissance et de la fortune, n'en fit usage que pour se faire aimer. Un des traits les plus forts du caractere du glorieux, est de renier son pere en public, parce qu'il est malheureux ; mais quand il est forcé de rendre hommage à l'auteur de ses jours ; quand il perd tout et se déshonore publiquement, s'il s'obstine à ne pas reconnaître son pere, on ne peut lui savoir gré de ce qu'il obéit à la voix du sang ; on ne s'aperçoit que trop que ce n'est pas le sentiment, mais son intérêt qui le fait tomber aux genoux de celui dont il tient la vie. C'est Damas qui a joué le rôle du glorieux ; il y a déployé un talent très-distingué qu'on a fort applaudi.

## *La Surprise de l'Amour.*

C'est une des plus mauvaises pieces de Marivaux, quoiqu'il l'ait faite exprès pour le Théâtre Français. Dans aucun autre ouvrage, il n'a plus abusé de son esprit ; son dialogue est infecté de recherches, d'expressions précieuses et maniérées. Les caracteres de la marquise et du chevalier

sont insipides à force de babil et de petitesses ; il y a de longues scenes pleines d'un bavardage alambiqué : tout est en explications et discussions subtiles, sans aucune espece d'action : la jalousie du chevalier est ridicule sans être comique ; le dépit de la marquise fatigue au lieu d'intéresser. Les premiers personnages sont tristes et ennuyeux ; le comique que l'auteur a jeté sur les subalternes est plat et de mauvais ton. La soubrette a quelques bonnes plaisanteries : le valet et le pédant veulent être plaisants et ne sont que grossiers. Pour surcroît de malheur, la piece ne finit pas ; elle serait trop longue quand même elle serait bonne. Damas joue le rôle du chevalier, et tout son art peut à peine le rendre supportable.

---

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

## *Premiere Représentation de* Michel Morin, *ou* l'Obligeant Maladroit.

D'Euripide à Michel Morin, le passage est brusque : c'est une des corvées d'un censeur des théâtres, d'être obligé de faire de pareils sauts, plus ennuyeux que périlleux. Il y a un an ou deux qu'on a remis au Théâtre Français une comédie de M. de Lasalle, intitulée *l'Officieux*. La piece n'est pas sans mérite : l'officieux est un homme qui se mêle des affaires de tout le monde, et qui fait beaucoup de mal à ceux auxquels il veut rendre service. Il a un neveu militaire, il veut le forcer à quitter son état pour le marier à une vieille femme riche qui vit à la campagne, et fait valoir son bien ; il vend, sans le consulter, une maison que ce neveu possede à la ville. Une des plus plaisantes scenes est celle d'un domestique mécontent, dont l'officieux veut faire un soldat pour le dégourdir. Michel Morin, ou l'Obligeant maladroit n'est qu'une faible copie de la comédie de l'Officieux ; mais cette copie est arrangée assez adroitement pour le Vaudeville. Michel Morin est un homme aisé, et le plus apparent de son village ; il se ruine lui et les autres, par des entreprises ridicules, par des machines et des inventions bizarres. La scene la plus burlesque est celle où, déguisé en garçon jardinier, il vient, à la place de ce garçon, donner un bouquet à sa maîtresse. Le pere le surprend, lui donne des coups de bâton, et l'enferme dans sa cave. Cette derniere

aventure détermine le bailli à le faire interdire, si mieux il n'aime signer un acte par lequel il s'engage à rester tranquille. Michel Morin aime mieux signer l'acte qui ne signifie rien. Le parterre ne s'est pas tenu tranquille quand il a entendu parler de cet acte ; les couplets du vaudeville final ne l'ont point calmé. Il y a cependant de la gaieté et de l'esprit naturel dans la piece. Joly est fort plaisant dans le rôle de Michel Morin. La piece est du triumvirat Barré, Radet et Desfontaines, qui ont été demandés et nommés.

---

## THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

### *Début de Mme* Giacomelli *dans la* Molinara.

La débutante, vive, jolie et pleine de grâce, a raison de choisir les rôles qui demandent beaucoup de jeu, beaucoup d'agrément dans la tournure et dans les manieres ; ce sont là les rôles qui lui sont propres : tel est celui de *la Molinara*. Cette meûniere est une coquette, elle a plusieurs amants qu'elle séduit et qu'elle trompe avec une adresse merveilleuse. La musique est légere, douce et mélodieuse ; c'est un des bons ouvrages de Paësiello, et l'un de ceux qui s'est le mieux soutenu au théâtre ; on ne peut lui reprocher qu'une trop grande abondance, et du superflu qui nuit au nécessaire. Paësiello est l'Ovide de la musique ; sa facilité l'entraîne ; il ne sait point s'arrêter. Ce théâtre est occupé dans ce moment à réparer une perte irréparable : le zele infatigable du directeur, M. Paër, rassemble toutes ses ressources, et se sert habilement de tout ce qui lui reste pour faire oublier au public ce qui lui manque.

# QUELQUES DÉTAILS SUR LE GÉNÉRAL MOREAU,

## ET SES DERNIERS MOMENTS, &c.

*Par M. Paul de Svinine.*

L'auteur de ce petit ouvrage, ayant accompagné le général Moreau d'Amérique sur le Continent, a bien jugé l'opinion publique lorsqu'il a pensé qu'elle accueillerait avec le plus vif intérêt les détails des derniers moments d'un homme d'abord l'objet de tant d'espérances, et ensuite de tant d'intérêt. La maniere simple dont ils sont présentés correspond à la modestie du titre choisi par l'auteur. Nous avons cru que nos lecteurs nous sauraient gré de les associer au plaisir que nous a causé ce léger opuscule en leur en présentant quelques extraits.

" L'Europe," dit M. Svinine, " connaissait les grands talents militaires du général Moreau ; mais ce qui était moins connu, c'est son caractere franc et loyal, ses manieres douces et affables ; ce sont ses vertus privées qui faisaient croire à ceux qui le contemplaient dans son intérieur qu'il n'avait jamais pratiqué que les devoirs domestiques. En le voyant, on s'étonnait que tant de simplicité pût s'allier à tant de gloire. C'est sous ce point de vue que je me propose de montrer ce grand homme, ainsi que dans les différentes circonstances de son retour en Europe, jusqu'au moment fatal qui a terminé une si belle vie. Hélas ! qui eût pu supposer, lorsque je recueillais les traits de bonté, de gé-

nérosité, de candeur qui me l'ont rendu si cher, et qui prouvent avec quel enthousiasme il a été accueilli en Allemagne, que j'aurais sitôt rempli le douloureux devoir de rendre justice à sa mémoire !"

L'auteur rend compte ensuite de la maniere simple, quoiqu'hospitaliere, dont le Général vivait en Amérique, et de la grande considération dont il y jouissait ; il indique aussi les motifs qui le porterent à s'arracher au repos dont il jouissait pour servir de ses talents et de son influence les souverains armés contre le tyran de la France et l'ennemi du genre humain. Ici M. Svinine cite le langage énergique que Moreau employait en parlant de Buonaparté : " Cet homme," disait-il, " couvre de honte et d'opprobre le nom Fran-" çais ; on n'osera bientôt plus le porter. Il ré-" serve à mon malheureux pays la haine et les " malédictions de l'univers. Bientôt les Français " seront plus maltraités que les Juifs, plus pour-" suivis que cette nation du mépris et des ana-" thêmes des autres peuples."

L'arrivée de Moreau sur le Continent causa en Allemagne un enthousiasme universel, et on en lit avec intérêt les preuves dans le récit de M. Svinine, qui fait part aussi des observations qui échappaient quelquefois à son illustre compagnon de voyage.

" A mesure que nous avancions dans un pays où tout rappelle la gloire du grand Frédéric, le général Moreau m'étonnait par la connaissance qu'il avait non-seulement des événemens politiques et militaires qui le rendaient intéressant, mais encore de ses ressources manufacturieres et territoriales. Charles XII et Frédéric le Grand étaient ses héros favoris ; le premier, à cause de son grand caractere et de son étonnante intrépidité ; le second, à cause de ce génie étendu, de cette âme forte, qui jamais ne déployerent avec plus d'a-

vantage leurs moyens qu'au milieu des plus grands revers; il l'admirait également comme un sage, comme un héros et comme un roi. " Celui-là," disait-il, " n'a jamais abandonné son armée au milieu des combats. Ses victoires étaient le fruit des plus hautes combinaisons secondées du coup-d'œil le plus juste, du plus rare sang-froid, et d'un courage tel qu'il convient aux souverains d'en montrer. La tactique furibonde de Buonaparté a entierement bouleversé l'art de la guerre; les bâtailles ne sont plus que des boucheries; ce n'est pas comme autrefois en épargnant le sang des soldats qu'on détermine le succès d'une campagne, mais bien en le faisant couler à grands flots. Napoléon n'a gagné ses victoires qu'à coups d'hommes."

**Enfin, après avoir rendu compte de la rencontre du Général avec un déserteur français qui avait servi sous ses ordres, et de plusieurs autres incidents de la route, l'auteur détaille ainsi l'accueil distingué que Moreau reçut des souverains alliés.**

" Le 16 Août, à huit heures du soir, nous arrivâmes à Prague; c'était la veille de la rupture de l'armistice. A peine fûmes-nous mis pied à terre, que le Général m'envoya avec le colonel Rapatel pour prendre les ordres de S. M. l'Empereur Alexandre, que nous trouvâmes sur le point de sortir avec S. M. l'Empereur d'Autriche pour se rendre au théâtre. Le colonel Rapatel reçut l'ordre de se trouver au palais après la représentation. S. M. après lui avoir exprimé toute la satisfaction que lui causait l'arrivée du général Moreau, lui dit qu'elle voulait qu'il se reposât après le long et pénible voyage qu'il venait de faire, et qu'elle remettait au lendemain, à neuf heures, le plaisir de le recevoir. En même temps l'Empereur envoya un de ses aides-de-camp pour complimenter le Général.

" Le lendemain, à huit heures et demie du matin, je sortais de notre appartement lorsque je rencontrai l'Empereur prêt à y entrer; je n'eus que le temps d'avertir le Général de l'arrivée de Sa Majesté qui l'embrassa en l'abordant et le laissa après deux heures de conversation. En quittant Sa Majesté, le Général vint à moi les larmes aux yeux, et me dit d'une voix attendrie: " Ah! mon cher Svinine, quel homme que l'Empereur! dès ce moment j'ai contracté l'obligation de sacrifier ma vie pour lui. Il n'est personne qui ne

se fasse tuer pour le servir. Que tous les rapports flatteurs que j'avais entendus sur son compte, que toutes les idées avantageuses que je m'étais faites de lui, sont au-dessous de cet ange de bonté !"

.....

.....

" Le 18, à midi, le Général fut présenté par S. M. l'Empereur de Russie à S. M. l'Empereur d'Autriche, qui le reçut avec la plus grande distinction, et, entr'autres choses, le remercia de la modération et de la douceur qu'il avait montrées dans toutes les occasions lors de ses campagnes sur le Rhin ; en ajoutant, "que le caractere personnel du Général avait contribué beaucoup à diminuer les maux de la guerre à l'égard des sujets de S. M. Impériale."

" Sa Majesté le Roi de Prusse venait d'arriver à Prague. L'Empereur Alexandre désirait vivement lui présenter le Général ; mais prévoyant, en même temps que celui-ci, qui devait partir le lendemain pour l'armée, avait à peine assez de temps pour les préparatifs les plus indispensables, Sa M. l'invita à aller attendre ses ordres chez lui. Nous étions dans cette attente, lorsque tout à coup l'Empereur entra avec le Roi de Prusse, et s'adressant au Général, lui dit : Général Moreau, Sa Majesté le Roi de Prusse." Ce Prince l'aborda, en lui disant " qu'il venait avec le plus grand plaisir faire une visite à un Général si renommé par ses talents et ses vertus." S. M. ajouta ensuite du ton le plus touchant : " combien elle admirait les motifs qui l'avaient engagé à se rendre à l'armée des Alliés, et combien elle comptait sur ses talents et ses vertus pour le succès de la cause commune." Les deux souverains s'enfermerent ensuite avec lui pendant deux heures.

" En traitant Moreau avec tant de distinction, l'Empereur montra qu'il connaissait d'après son propre cœur ce qui était fait pour captiver celui d'un grand homme. Toutes les décorations, toutes les récompenses n'étaient rien en comparaison de cet accueil dans lequel Sa Majesté Impériale oublia un instant le rang suprême pour honorer par une démarche éclatante un homme dont la renommée militaire était le moindre mérite. Celui-ci y était tellement sensible, qu'il ne pouvait plus parler avec sang-froid de cet auguste souverain, et que l'entendant appeler devant lui par un des généraux : " le meilleur des Princes," il répliqua vivement : " Comment, Monsieur ! dites le meilleur des hommes !"

Une réception si brillante faite à un militaire étranger, loin de causer la moindre jalousie, réunit tous les suffrages. L'auteur, après avoir parlé du départ du Général pour l'armée, et de la témérité avec laquelle il exposa sa vie, le 26, pour reconnaître les positions de l'ennemi, rend compte, de la maniere suivante, de l'accident fatal qui l'a terminée.

" Les rapports des prisonniers confirmaient l'arrivée de Buonaparté à Dresde, à une heure après-midi, avec 60 mille hommes, dont une partie qui étaient ses gardes, avait été transportée dans des voitures de poste.

" Ce fut dans cette journée que deux régiments Wurtembergeois passerent tambour battant de notre côté et se rangerent immédiatement parmi nos troupes.

" Le 27, (jour fatal, qui fut marqué par une catastrophe si affligeante pour l'Europe, si terrible pour la France, et si cruelle pour les amis de l'ordre et les admirateurs de la véritable gloire!) le temps était affreux, la pluie qui tombait par torrents permit à peine de faire usage de l'artillerie, et malgré toutes les précautions, les fusils furent tellement pénétrés de l'humidité qu'ils devinrent inutiles dans les mains des soldats. Vers midi, Moreau communiquait quelques observations militaires à Sa Majesté Impériale qui était à une très-petite distance, lorsqu'un boulet, parti d'une batterie ennemie qui cherchait à démonter une des nôtres derriere laquelle ils se trouvaient, fracassa le genou de la jambe droite du Général, et, traversant le cheval, emporta le mollet de l'autre jambe. Il serait difficile de rendre la douleur qu'éprouva mon souverain à l'aspect de ce coup affreux ; il en fut touché jusqu'aux larmes, et se hâta lui-même de prodiguer au héros qui venait d'être frappé tous les secours et toutes les consolations qui pouvaient ou le soulager ou le rassurer. Le colonel Rapatel s'était de son côté précipité pour le recevoir dans ses bras : " Je suis perdu, mon cher Rapatel," lui disait-il, " mais il est si doux de mourir pour une si belle cause et sous les yeux d'un aussi grand Prince!" Le colonel cherchait à lui déguiser son état, en lui disant qu'il était facile de le sauver, et que s'il restait à un homme comme lui la tête et le cœur, il pouvait encore espérer de rendre de grands services et de parcourir une carriere glorieuse. Mais le Général, sans vouloir dé-

courager les espérances de l'amitié, montrait par son silence qu'il ne croyait pas à ses pronostics; et que déjà sa grande âme avait aperçu la mort sans effroi.

" On fit à la hâte pour lui un brancard avec des piques de Cosaques, on le couvrit de quelques manteaux, et on l'emporta dans une maison moins exposée au feu de l'ennemi. C'est là que M. Welly, premier chirurgien de S. M. l'Empereur Alexandre, fit d'abord l'amputation de la jambe droite au-dessus du genou; quand cette premiere opération fut terminée, le Général le pria d'examiner l'autre, et de lui dire s'il lui était possible de la sauver; mais ayant reçu pour réponse que cela était impossible: " Eh! bien! coupez-la donc," lui dit-il froidement. Je n'ai pas besoin de dire quelle fermeté impassible il montra au milieu des tourments de ces deux amputations, ni le soin qu'il prenait de consoler lui-même ceux qu'il voyait verser sur ses souffrances des larmes, qu'il leur reprochait comme les marques d'une amitié pusillanime.

Le Général fut transporté sur des brancards à travers des chemins affreux jusqu'à Lahn, et supporta avec la plus grande fermeté ses douleurs et les fatigues de la route. Tous ces détails rendus avec une touchante simplicité, se lisent avec le plus grand intérêt; on en jugera par le récit que l'auteur fait des derniers moments de ce héros.

" Le 31, les mêmes symptômes continuerent et ne lui laisserent pas un moment de repos, ensorte qu'il tomba dans une grande faiblesse. Le froid de la mort avait déjà gagné ses intestins, lorsque la nouvelle de la victoire du général Blucher sembla le ranimer et répandre dans tous ses sens un baume réparateur, mais ce mieux apparent ne put tromper nos funestes pressentiments.

" Le 1er Septembre, les médecins étaient parvenus à arrêter le hoquet, et il témoigna un vif désir d'être transporté à Prague; mais il était si faible qu'on lui fit sentir qu'il ne pourrait supporter ce voyage. Il dit alors qu'il était peut-être possible de le faire par eau, et il s'informa s'il n'y avait pas quelque point de communication avec la Moldau, prétendant à tout événement que le trajet jusqu'à cette riviere n'était pas assez long pour qu'il ne pût pas le risquer. Il examina plusieurs fois la carte, afin de s'assurer si ce

qu'il désirait pouvait s'exécuter. Il était occupé de cet exercice, et je me trouvais seul auprès de lui, lorsqu'il entendit des cris qui partaient de la rue. Il eut la curiosité d'en connaître la cause, et sur ce que je lui dis qu'ils étaient occasionnés par l'arrivée du général Vandamme, qui faisait son entrée dans la ville au milieu des huées de la multitude, il me dit avec une chaleur étonnante : " Il est bien temps que ce monstre soit mis hors d'état de faire du mal !" et il se tut. Il éprouva le plus grand plaisir, lorsqu'on lui dit que Vandamme s'étant plaint au grand-duc Constantin des mauvais traitements qu'on lui faisait éprouver, en lui refusant son aide-de-camp et le menant dans une voiture ouverte, ce qui pouvait l'exposer aux insultes de la populace, ce prince lui avait répondu, " que les traitements les plus durs seraient encore généreux envers un homme souillé comme lui des crimes les plus noirs ;" et qu'ensuite Son Altesse Impériale lui avait fait ôter son épée, que par un excès de bonté l'Empereur Alexandre avait souffert qu'il conservât. Le Général nous envoya, le colonel Rapatel et moi, près de Vandamme. Je le trouvai déclamant en furieux contre Buonaparté, qu'il accusait de l'avoir abandonné, sacrifié, trahi. Je laissai ce maniaque au milieu de ses emportements et vins rendre compte de ce que j'avais vu de lui.

" Toute la nuit du 1er au 2 Septembre, l'infortuné Moreau fut inquiet, et cependant il ne paraissait pas souffrir. Il ne cessait de faire sonner sa montre, et appelait tantôt le colonel Rapatel, tantôt moi, pour écrire sous sa dictée une lettre à l'Empereur. Enfin, vers sept heures du matin, comme je me trouvais seul avec lui, il me fit prendre la plume et me dicta les lignes suivantes :

" Sire,

" Je descends au tombeau avec les mêmes sentiments " d'admiration, de respect et de dévoûment que Votre " Majesté m'avait inspirés dès le premier moment de notre " entrevue. . ."

Il en était là, lorsqu'il ferma les yeux. Je crus qu'il méditait sur ce qu'il allait me dicter, et je tenais ma plume prête à le suivre—mais il n'était plus ! le meilleur, le plus noble des hommes n'était plus ! La mort n'avait imprimé dans ses traits aucun signe de souffrance, ni de convulsion ; il paraissait dormir d'un sommeil paisible, paisible comme était son cœur au moment où elle l'avait frappé.—Il était alors sept heures moins cinq minutes. Pendant sa courte, mais douloureuse catastrophe, jamais son sang-froid ne

l'avait abandonné ; en voyant nos larmes, nos douleurs, il prenait lui-même soin de nous consoler : " Mes amis," disait-il, " à quoi bon gémir ? ainsi l'a voulu la Providence, " il faut se soumettre sans murmure ;" La veille, voulant lui annoncer avec les plus grands ménagements que les médecins n'avaient plus d'espoir, nous lui parlâmes de son inaltérable tranquillité, de ce calme avec lequel il voyait le progrès de son mal, etc. etc. " Mes amis," nous répondit-il, sans nous permettre d'insister, " c'est que je n'ai rien à " me reprocher." Ainsi finit ce héros en consacrant sa dernière action et sa dernière pensée au souverain qu'il regardait avec raison comme le principal réparateur des maux de l'Europe, comme celui à qui la France devrait un jour la chute de son tyran et le rétablissement de son bonheur sur les bases justes et solide de la légitimité. Ce fut l'observation que je fis à mon souverain quand je lui annonçai cette triste nouvelle.

Nous partageons bien sincerement l'admiration que l'auteur exprime ensuite pour la lettre que l'Empereur Alexandre a écrite à la veuve infortunée du général Moreau, et nous citons avec plaisir ce passage qui nous a paru le mieux écrit de l'ouvrage.

" J'ai entendu dire que lorsqu'il fut question entre les deux autres Souverains et l'Empereur Alexandre du corps du général Moreau, ce prince dit : " Ses cendres me sont " trop précieuses pour que je n'ambitionne pas de les pos- " séder dans ma capitale." Enfin l'hommage le plus distingué que Sa Majesté Impériale ait rendu à la mémoire de ce général, est la lettre dont elle me fit porteur pour Madame Moreau. Il est impossible de lire sans attendrissement et sans admiration les expressions à la fois touchantes et nobles, dont l'Empereur s'est servi pour adoucir une douleur, dont il jugeait toute l'étendue par les regrets qu'il éprouvait lui-même. La grandeur n'employa jamais un plus digne langage, ni la pitié des consolations plus douces. Tout dans cette expansion d'une âme élevée et d'un cœur pur annonce le souverain qui protége et l'ami qui console. Il n'y a rien là qui sente la gêne ou l'affectation ; c'est l'élan de la sensibilité la plus vive et du chagrin le plus vrai. Tout ce qu'on écrira sur le général Moreau, ne pourra égaler le tribut de regrets et d'éloges payé à sa mémoire dans ces lignes immortelles ; et si l'on interroge sa veuve désolée, elle dira sans doute, qu'elles l'ont rendue au sentiment de

l'existence ; qu'elles l'ont rappelée des portes de la mort, et qu'en les lisant elle a pu concevoir qu'il était possible de ne pas succomber sous la plus poignante douleur dont le cœur humain puisse être affligé.

.....

.....

" Les événements s'étaient succédés avec une telle rapidité, que le général n'avait pas eu le temps de publier une proclamation qu'il adressait aux Français et que Sa Majesté avait approuvée. Elle portait simplement pour titre : *Le Général Moreau aux Français.* Elle était courte, simple et énergique, comme tout ce qu'il écrivait. Il y expliquait le but de son arrivée sur le continent, qui était d'aider les Français à se soustraire à l'affreux despotisme de Buonaparté ; il y annonçait qu'il venait sacrifier au besoin sa vie pour rendre le repos et le bonheur à une patrie qui n'avait jamais cessé de lui être chere ; il terminait en appelant tous les véritables et fideles enfants de la France sous les étendarts de l'indépendance. Cette adresse contredit entierement la proclamation datée de Grosvitch le 17 Août, qui lui a été attribuée, et dans laquelle on lui fait prendre le titre de major-général au service de Russie. J'opposerai à cette supposition : 1°. qu'à la date du 17 Août, le général Moreau était à Prague ; 2°. qu'il avait fait agréer à l'Empereur Alexandre qu'il n'aurait près de sa personne aucun titre, attendu que n'ayant d'autre ambition que de rendre le repos à la France, son seul désir, lorsqu'il serait parvenu à l'accomplissement de ce grand but, était d'y terminer tranquillement ses jours au sein de sa famille. Sa Majesté lui avait dit : " Eh bien ! vous serez mon ami, mon conseil ! " et ces deux titres valaient tous ceux qu'un homme peut ambitionner. ".

A la suite de ces détails intéressants se trouve une notice biographique sur le général Moreau, qui n'est remarquable que par la sagesse avec laquelle elle est rédigée. Nous y relèverons seulement une erreur dans laquelle l'auteur est tombé relativement au parti qu'il suppose que le général Moreau avait pris dans l'affaire désastreuse où Buonaparté l'avait impliqué. Nous croyons que la conduite que le général tint alors est entierement conforme aux assertions qu'il a opposées aux accusations du monstre qui avait soif de son sang.

# GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LONDRES,

## Du Jeudi, 30 Décembre, 1813.

### *Batailles sur l'Adour.*

Downing-Street, 30 Décembre, 1813.

Le major Hill, aide-de-camp du lieutenant-général Sir Rowland Hill, est arrivé avec une dépêche du Feld-Maréchal le Marquis de Wellington, adressée au comte Bathurst, dont ce qui suit est la copie:

St.-Jean de Luz, le 14 Décembre, 1813.

Milord,

L'ennemi, depuis sa retraite de la Nivelle, avait occupé en front de Bayonne une position qui avait été retranchée avec beaucoup de soin depuis la bataille de Vittoria en Juin dernier. Elle paraît être sous le feu des ouvrages de la place, la droite appuyée sur l'Adour, et le front dans cette partie est couvert par un marais formé par un ruisseau qui tombe dans l'Adour. La droite du centre est appuyée sur ce même marais, et sa gauche sur la riviere Nive. La gauche est entre la Nive et l'Adour, sur lequel la gauche est appuyée. L'ennemi avait placé les avant-postes de sa droite en front d'Anglet et vers Biaritz. Sa gauche défendait la Nive, et communiquait avec la division de Catalogne du général Paris, qui était à St. Jean Pié de Port, et il avait un corps considérable cantonné dans Ville Franque et Moguerre.

Il était impossible d'attaquer l'ennemi dans cette position aussi long-temps qu'il y demeurerait en force.

J'avais résolu de passer la Nive immédiatement après le passage de la Nivelle, mais le mauvais état des routes, et la crue de tous les ruisseaux occasionnée par les pluies tombées au commencement du mois, ne m'avaient pas permis d'exécuter ce mouvement. L'état des chemins et du temps m'ayant enfin mis en état de rassembler les matériaux et de faire les préparatifs nécessaires pour la construction des ponts pour passer cette riviere, je fis sortir les troupes de leurs cantonnements le 8, et ordonnai à la droite de l'armée sous le lieutenant-général Sir

Rowland Hill de passer, le 9, à Cambo et dans les environs, tandis que le maréchal Sir William Beresford favoriserait et appuierait cette opération en faisant passer la 6e division sous le lieutenant-général Sir Henry Clinton à Ustaritz. Ces deux opérations réussirent complettement. L'ennemi fut sur-le-champ chassé de la rive droite de la riviere, et se retira vers Bayonne, par la grande route de St. Jean Pié de Port. Les troupes ennemies vis-à-vis de Cambo furent sur le point d'être coupées par la 6e division, et un régiment fut obligé de quitter la grande route et de marcher à travers champs.

L'ennemi rassembla des forces considérables sur une chaîne de hauteurs qui courent paralellement à l'Adour, sa droite continuant d'occuper Ville Franque. Le 8e régiment portugais, sous le colonel Douglas, et le 9e de Caçadores, sous le colonel Brown, et les bataillons d'infanterie légere anglaise de la 6e division, emporterent ce village et les hauteurs qui l'avoisinent. La pluie qui était tombée la nuit précédente et dans la matinée du 9, avait tellement endommagé le chemin, que ce ne fut que vers la fin du jour que la totalité du corps de Sir Rowland Hill put arriver; et en conséquence, je me contentai de la possession du terrain que nous occupions.

Le même jour, le lieutenant-général Sir John Hope, ayant sous ses ordres la gauche de l'armée, se porta en avant par la grande route de St. Jean de Luz vers Bayonne, et reconnut la droite du camp retranché sous Bayonne et le cours de l'Adour au dessous de la ville, après avoir forcé les postes de l'ennemi dans les environs de Biaritz et d'Anglet à se retirer. La division légere, sous le major-général Alten, avança aussi de Bassussary, et reconnut cette partie des retranchements de l'ennemi.

Sir John Hope et le major-général Alten se retirerent dans la soirée à la position d'où ils étaient partis.

Le 10, au matin, le lieutenant-général Sir Rowland Hill s'aperçut que l'ennemi s'était retiré de la position qu'il avait occupée la veille sur les hauteurs, dans le camp retranché de ce côté-là de la Nive; en conséquence, il occupa la position qui lui était destinée, avec sa droite vers l'Adour, et sa gauche à Ville Franque, et communiquant avec le centre de l'armée, sous le maréchal Sir William Beresford, par un pont jeté sur la Nive, et les troupes du maréchal furent reportées à la gauche de la Nive.

La division d'infanterie espagnole du général Morillo, qui était restée avec Sir Rowland Hill quand les autres troupes espagnoles étaient allées en cantonnements, fut placée à Urcuray avec la brigade de dragons légers du colonel Vivian à Hasparren pour observer les mouvements de la division ennemie sous le général Paris, qui après le passage de la Nive s'était retirée vers St. Palais.

Le 10, au matin, l'ennemi sortit du camp retranché avec toute son armée, à l'exception seulement des troupes qui occupaient les ouvrages en face de la position de Sir Rowland Hill, repoussa les piquets de la division légère et ceux du corps de Sir J. Hope, et attaqua avec fureur le poste de la division légère au château et à l'église d'Arcangune, et les postes avancés de Sir John Hope sur la grande route de Bayonne à St. Jean de Luz, près de la maison du maire de Biaritz. Ces deux attaques furent repoussées par les troupes de la manière la plus courageuse, et le corps de Sir John Hope fit environ cinq cents prisonniers.

Le fort de l'action avec le poste avancé de Sir John Hope tomba sur la première brigade portugaise, commandée par le brigadier-général Campbell, qui était de service, et sur la brigade du major-général Robinson, de la 5e division, qui marcha à son secours. Le lieutenant-général Hope fait le plus grand éloge de la conduite de ces troupes et de toutes celles qui eurent part à l'action, et je vis avec une véritable satisfaction, que cette tentative de l'ennemi sur notre gauche pour nous obliger de retirer notre droite, avait été complettement déconcertée par une portion comparativement peu considérable de notre armée.

Je ne saurais trop louer l'habileté, le sang-froid et le jugement du lieutenant-général Sir John Hope, qui, ainsi que les officiers généraux et ceux d'état-major sous ses ordres, a donné aux troupes un exemple de courage, qui a dû contribuer au résultat favorable de la journée.

Sir John Hope reçut une forte contusion, qui, cependant, ne m'a pas privé un moment de son assistance.

Après l'action, les régiments de Nassau et de Francfort, sous les ordres du colonel Kruse, passèrent aux postes de la brigade du major-général Ross, de la 4e division, qui avaient été formés pour supporter le centre.

A la nuit fermée, l'ennemi était encore en force considérable en front de nos postes, sur le terrain dont il avait fait retirer nos piquets. Il se retira, néanmoins, pendant la nuit, du front du lieutenant-général Sir John Hope, laissant de faibles postes qui furent délogés immédiatement. Il occupait toujours en force les hauteurs où les piquets de la division légère avaient été placés; et il était évident que toute l'armée était encore en front de notre gauche: vers trois heures après-midi, l'ennemi força les piquets du lieutenant-général Sir John Hope, à se replier et attaqua ses postes. Il fut encore repoussé avec une perte considérable.

Il renouvella l'attaque, le 12 au matin, avec aussi peu de succès, la première division, sous le major-général Howard, ayant relevé la 5e division; l'ennemi discontinua l'attaque dans l'après-midi, et se retira entièrement dans son camp retranché

pendant la nuit. Il n'a pas renouvellé l'attaque des postes de la division légere depuis le 10.

Le lieutenant-général Sir John Hope fait le plus grand éloge de la conduite de tous les officiers et des troupes, particulierement de la premiere brigade portugaise, sous le brigadier-général Archbald Campbell ; des brigades du major-général Robinson et du major-général Hay, de la 5e division, sous les ordres du l'honorable colonel Greville. Il fait une mention particuliere du major-général Hay, commandant de la 5e division, des majors-généraux Robinson et Bradford, du brigadier-général Campbell, des colonels de Regoa et Greville, commandant leurs brigades respectives, du lieutenant-colonel Loyd du 84e, qui a malheureusement été tué, des lieutenants-colonels Barnes des *Royals*, et Cameron, du 9e, du capitaine Ramsay de l'artillerie à cheval, du colonel de Lancey, député-quartier-maître-général, et du lieutenant-colonel M^c^Donald, assistant-adjudant-général, attachés au corps de Sir John Hope, et des officiers de son état-major personnel.

La premiere division, sous le major-général Howard, n'a été engagée que le 12 ; l'attaque de l'ennemi ne fut pas aussi vigoureuse, mais les gardes se sont conduits avec leur courage ordinaire.

L'ennemi ayant ainsi échoué dans toutes les attaques qu'il a faites sur notre gauche avec toutes ses forces, se retira dans ses retranchements, dans la nuit du 12, et fit passer par Bayonne des forces considérables, avec lesquelles, dans la matinée du 13, il attaqua en désespéré le lieutenant-général Sir Rowland Hill.

M'attendant à cette attaque, j'avais prié le maréchal Sir W. Beresford d'envoyer la 9e division pour renforcer le lieutenant-général ; elle passa la Nive au point du jour ; et je le renforçai, en outre, par la 4e division et deux brigades de la 3e.

L'arrivée de la 6e division, que le lieutenant-général attendait, lui donna beaucoup de facilité à faire ses mouvements ; mais les troupes sous son commandement immédiat avaient défait et repoussé l'ennemi avec une perte immense avant l'arrivée des renforts. La principale attaque eut lieu le long de la grande route de Bayonne à St. Jean Pié de Port. La brigade d'infanterie anglaise du major-général Barnes, et la 5e brigade portugaise, sous le brigadier-général Ashworth, ont eu la plus grande part au combat sur ce point, et ces troupes se sont conduites admirablement. La division d'infanterie portugaise, sous le commandement du maréchal de Camp Don F. le Cor, se porta à leurs secours sur leur gauche de la maniere la plus courageuse, et reprit une position importante entre ces troupes et la brigade du maj.-gén, Pringle, qui était aux mains avec l'ennemi en front de Ville Franque. J'ai aussi vu avec beaucoup de satisfaction la conduite de la brigade d'infanterie anglaise du

major-général Byng, soutenue par la 4e brigade portugaise, sous le commandement du brigadier-général Buchan, emporter une hauteur importante sur la droite de notre position, et s'y maintenir malgré tous les efforts de l'ennemi pour la reprendre.

Nous n'a avons pris que deux canons, et fait quelques prisonniers à l'ennemi, qui, battu sur tous les points, et ayant éprouvé une perte considérable, fut obligé de se retirer sur ses retranchements.

J'éprouve la plus grande satisfaction d'avoir une nouvelle occasion de donner mon opinion du mérite et des services du lieutenant-général Sir Rowland Hill, ainsi que de ceux du lieutenant-général Sir William Stewart, commandant la 2e division; des majors-généraux Pringle, Barnes, et Byng; du maréchal de Camp Don F. Le Cor, et des brigadiers-généraux Da Costa, Ashworth et Buchan. L'artillerie anglaise sous le lieutenant-colonel Ross, et la portugaise sous le colonel Tulloch, se sont distinguées; et le lieutenant-général Sir Rowland Hill fait une mention particuliere de l'assistance qu'il a reçue des lieutenants-colonels Bouverie et Jackson, aide-adjudants-généraux attachés à son corps, du lieutenant-colonel Goldfinch, du génie, et des officiers de son état-major personnel.

L'ennemi a fait passer, hier au matin, le pont de l'Adour à un gros corps de cavalerie, et les troupes en front de Sir Rowland Hill se sont retirées ce matin vers Bayonne.

Dans tout le cours de ces opérations j'ai été bien secondé par le quartier-maître-général le major-général Sir George Murray et l'adjudant-général le major-général Sir Edward Packenham, le lieutenant-colonel Lord Fitzroy Sommerset, le lieutenant-colonel Campbell, et les officiers de mon état-major personnel.

J'envoie cette dépêche par le major Hill, aide-de-camp du lieutenant-général Sir Rowland Hill, que je prends la liberté de recommander à la protection de Votre Seigneurie.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) WELLINGTON.

---

*Etat des Tués, Blessés et Manquants, dans les Actions des* 9, 10, 11, 12 *et* 13 *de Décembre* 1813.

*Anglais.*—1 lieutenant-colonel, 1 major, 3 capitaines, 10 lieutenants, 3 enseignes, 8 sergents, 2 tambours, 250 soldats, 19 chevaux, tués.

2 officiers de l'état-major de l'armée, 3 lieutenants-colonels, 6 majors, 30 capitaines, 67 lieutenants, 22 enseignes,

131 sergents, 20 tambours, 1904 soldats, 40 chevaux, blessés.
1 major, 1 capitaine, 5 lieutenants, 1 enseigne, 10 sergents, 3 tambours, 188 soldats, 1 cheval, manquants.

*Portugais.*—10 officiers et 399 soldats tués.
104 officiers et 1488 soldats blessés.
8 officiers et 279 soldats manquants.

*Espagnols.*—5 soldats tués, 21 soldats blessés.

*Memorandum.*—Quand le major Hill a quitté l'armée, le 18 de Décembre, l'aile droite occupait une position entre l'Adour et la Nive, commandant la navigation de ces deux rivières; le centre et la gauche de l'armée étaient postés entre la Nive et la mer.

---

GAZETTE DE LA COUR DU SAMEDI 1er JANVIER.

## *Département de la Guerre.*

Downing Street, le 30 Décembre.

Il a été reçu à ce Bureau des dépêches du Marquis de Wellington, datées du 19 et du 22 de ce mois.

Il paraît que depuis la bataille du 13, le maréchal Soult a fait plusieurs mouvements sur la rive droite de l'Adour et vers les derrières de la position de Sir Rowland Hill; mais ces mouvements ont été prévus et déconcertés.

L'ennemi ayant échoué dans toutes ses tentatives pour déloger les troupes alliées de leurs positions, le gros de l'armée française s'est retiré de Bayonne, et a marché vers Dax, en remontant la rive droite de l'Adour.

---

Lord Wellington a rendu la proclamation suivante:

*Proclamation.*—Au quartier-général, ce 18 Décembre, 1813. Considérant la nécessité de fixer les bases sur lesquelles le commerce se fera dans les ports de la Navarre Française, au sud de l'Adour, le commandant-en-chef de l'armée alliée a déterminé:

1.—Que ces ports seront libres et ouverts aux individus de toutes nations, excepté de celles en guerre avec quelqu'une des nations alliées, et pour les marchandises de toute espece.

2.—Il sera prélevé sur tout article qui viendra par mer et sera debarqué dans ces ports, un droit pris sur la valeur, de

cinq pour cent, à l'exception du froment, maïs, et leurs farines, l'orge, l'avoine, le son, biscuit, harricots, pois, sel.

3.—Les marchandises et vivres venant par mer pour les armées alliées seront aussi exempts du payement des droits fixés par l'article 2.

4.—Les municipalités seront chargées de l'organisation des établissements nécessaires pour la levée de ces droits, et soumettront au commandant-en-chef les réglements pour leur conduite et pour assurer le service qui leur est confié.

5.—Les municipalités feront tous les Lundi un rapport au commandant-en-chef, des entrées dans la semaine précédente, avec spécification du montant des droits réalisés. Il donnera l'ordre pour l'application.

WELLINGTON.

---

*Extraits de Lettres écrites par un Officier qui occupe un haut Grade dans l'Armée de Lord Wellington.*

"*Ustaritz, le* 15 *Décembre.*—Dans la soirée du 12, pendant que Soult méditait en apparence une attaque sérieuse sur notre gauche, il se proposait évidemment de tourner notre droite; car il traversa Bayonne durant la nuit, et au point du jour il vint attaquer Sir R. Hill dans sa position. Avant la nuit, nous vîmes quel était son dessein, et nous prîmes des positions en conséquence. La 6e division fut envoyée au-delà de la Nive, et les 2e, 4e et 7e s'avancerent ensuite comme réserve; mais avant que les premieres fussent arrivées, Soult avait attaqué, et ayant tenté deux fois de déloger Sir R. Hill de sa premiere position, avec six divisions de son armée, il fut repoussé chaque fois, avec une perte considérable. Son attaque a été furieuse, mais ses troupes n'ont pas pu tenir contre nos charges réitérées et le feu de notre mousqueterie, et il a laissé un nombre immense de morts sur le champ de bataille. Durant tout le cours de nos opérations dans la Péninsule, on n'a jamais vu autant de corps morts après une action, excepté à Albuera; mais après celle du 13, il y en avait encore plus. Soult, ayant ainsi échoué dans ses efforts pour nous déloger, a été forcé de rentrer dans son camp retranché sous Bayonne. Je ne crois pas qu'il veuille nous inquiéter de quelque temps; en effet, il a dû lui faire marcher ses troupes au combat, et toutes les attaques qu'il ferait seraient infructueuses; ainsi, il est probable que nous resterons tranquilles durant tout le reste de l'hiver, à moins que nous ne fassions nous-mêmes une attaque sur Bayonne."

"*Ustaritz, le* 18 *Décembre.*—Depuis la bataille du 13, il n'y a eu aucun mouvement, et nos troupes sont tranquilles dans leurs cantonnements. Il y a eu quelque changement de

Pié de Port, une attaque très-vive qui se termina en sa faveur, et qui doit avoir coûté beaucoup de sang à l'ennemi, à en juger par le nombre considérable de tués qu'il laissa sur le champ de bataille. Tandis que ceci se passait sur la droite, le général Hope attaquait et chassait devant lui tous les postes que l'ennemi avait sur la grande route qui mene d'Iran à Bayonne, et ses troupes s'approcherent de si près de cette ville qu'on leur tira dessus des murailles. La nuit mit fin aux opérations de cette journée, et le duc de Ciudad Rodrigo le passa à Ustaritz, avec l'intention d'attaquer le lendemain l'ennemi qui était entre la Nive et l'Adour. Le 10, le jour n'était pas encore levé, lorsque le duc qui était à Ville Franque, observa que l'ennemi s'était retiré des positions qu'il occupait la veille; et ordonnant aux troupes de marcher dans la direction de Bayonne, il se mit à épier avec soin les mouvements de l'ennemi, dans la crainte que le maréchal Soult, profitant des avantages que lui offrait le pont de Bayonne, et de la facilité avec laquelle il pouvait faire passer des troupes d'une rive à l'autre, attaquât nos troupes sur la gauche de la Nive, les voyant séparées de celles qui étaient sur la droite, avec lesquelles leurs communications étaient très-difficiles en raison de la pluie continuelle qu'il avait fait pendant plusieurs jours, et qui avait rendu les routes impraticables. L'événement prouva ce que le duc avait craint et prévu; en effet, Soult, ayant fait passer toute son armée par le pont de Bayonne, attaqua avec la plus grande fureur les troupes du général Hope, et successivement la 4eme division et la légere. Il faut dire, à l'honneur et à la louange de la valeur britannique, et comme une preuve de sa supériorité sur celle de l'ennemi, qu'une brigade de la 5me division, commandée par le général Robinson, soutint pendant une heure et demie et sans perdre un pouce de terrein, l'attaque de deux divisions ennemies, donnant ainsi par sa résistance héroïque le temps d'arriver aux autres corps qui attaquerent aussitôt, et chasserent l'ennemi dans le camps retranché de Bayonne. Il ne fut pas tiré ce jour-là un seul coup à la droite de notre armée, et il ne s'y passa rien d'important sur aucun autre point, jusque sur les trois heures et demie après midi, que l'ennemi voulant faire replier nos piquets, les chargea avec des forces très-considérables, et les repoussa dans la position qu'elles occupaient le 9 au matin. Là il fut reçu avec la plus grande vigueur par la brigade portugaise, commandée par Luis de Rigos et d'autres corps anglais, qui le firent se retirer en toute hâte, laissant le champ de bataille couvert de morts. Notre perte dans les deux jours peut être estimée à 1500 hommes. Dans le nombre des blessés est le général Robinson qui dans cette occasion s'est couvert de gloire.

Le même jour à neuf heures du soir, un officier allemand, appartenant au régiment de Nassau, qui était dans la réserve de l'ennemi, se présenta aux avant-postes de la 4me division, et

dit qu'il y avait dans le voisinage de cette division, et en marche pour la joindre, deux bataillons de son corps, et le régiment de Francfort. Le général Cole prit toutes les mesures nécessaires, s'avança pour aller au devant d'eux, et en moins d'une demie-heure on vit arriver 1500 hommes des trois corps en question, parfaitement habillés, et ayant aussi bonne mine qu'on puisse l'imaginer.

Nous ignorons les informations que le chef de ces corps peut avoir données au général en chef. Tout ce que nous savons seulement, c'est qu'ayant été instruit des événements qui s'étaient passés en Allemagne, malgré tous les efforts de l'ennemi pour les cacher, sachant qu'après la bataille de Leipsic, les différents princes s'étaient séparés de la Confédération du Rhin, il prit sur-le-champ sa résolution, et se détermina à la mettre à exécution aussitôt que possible, et avant que l'ennemi en ayant quelque soupçon ne le désarmât. Il ne fit part de sa résolution à personne ; et le 10 au soir, quand l'action fut terminée, se trouvant placé en front de la 4me division pour observer ses mouvements, n'ayant à ses côtés aucun bataillon français, et ayant reçu ordre de se retirer, il pensa que le moment favorable était arrivé, et tirant son épée, il informa sa petite troupe des événements de l'Europe et de leur obligation positive d'être fideles à leurs princes, et leur proposa de passer à l'armée anglaise, afin d'être transportés en Allemagne et d'y combattre pour la liberté du continent. Tous le suivirent d'un commun accord, et à neuf heures et demie ils étaient déjà dans nos lignes. Ils se mirent aussitôt en marche pour le Passage, où des transports sont prêts à les conduire en Allemagne. Ils furent traités par le duc et par toute l'armée de la maniere que de si braves gens méritaient. Nous avons appris par eux que la perte de l'ennemi, le 10, fut très-considerable, et que le général Villate était au nombre des blessés.

A présent l'armée forme une ligne courbe qui s'étend depuis la droite du grand chemin de Bayonne à St. Jean Pié de Port jusqu'à la mer, en traversant la Nive à Ville Franque. Les événements du 11 et du 12 ne furent pas d'une grande conséquence.

Chaque jour rend plus visibles les bons résultats qu'ont produits les moyens adoptés par le duc relativement au pays. Maintenant les habitants n'abandonnent plus leurs maisons. Ils connaissent l'avantage d'y rester. On ne leur demande pas même une seule ration. Ils peuvent aussi voyager d'un lieu à un autre avec la même sûreté qu'en Espagne. Quant à l'armée française, elle commet, même en France, les excès auxquels elle a été accoutumée, et ses troupes portent avec elles partout où elles vont le même esprit de destruction et de Vandalisme qu'elles ont exercé dans d'autres pays.

Le 13, l'ennemi attaqua avec sept divisions, les 10,000

hommes qui occupaient, sour les ordres du général Hill, la route de Bayonne à St. Jean Pié de Port. Trois fois les Vandales attaquerent, et trois fois ils furent repoussés avec une perte si horrible, que selon des témoins fideles, elle ne fut pas de moins de 5000 hommes. La nôtre ne fut presque rien. La raison de cette prodigieuse différence est que lors que l'ennemi arriva avec fureur sur la ligne anglaise, et qu'il vit ses colonnes immobiles et prêtes à le recevoir la bayonnette au bout du fusil, bien loin de l'attaquer, il tourna le dos bien vite, et les anglais les tuerent à plaisir. L'opération fut répétée trois fois, et chaque fois avec le même résultat. Notre immortel duc est au zénith de sa gloire et probablement méditant quelque nouveau plan, il a fait avancer la 4me armée, et la cavalerie anglaise, ce qui indique qu'il va bloquer Bayonne et faire passer l'Adour à son armée, placer sa cavalerie à Pau, et occuper tout le pays entre l'Adour et la Nive.

---

## GAZETTE DE LA COUR.

### DU SAMEDI 1er JANVIER.

### *Département de la Guerre.*

Downing Street, le 31 Décembre 1813.

Le comte Bathurst a reçu du lieutenant-gouverneur Hamilton la dépêche et les incluses suivantes.

Héligoland, le 23 Décembre 1813.

Milord,

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que l'armée sous le commandement du Prince Royal de Suede a pris possession du Duché de Holstein à la suite de plusieurs actions, dans lesquelles les Alliés ont obtenu un succès complet. Il paraît que le 4 de ce mois, les différents corps d'armée se sont portés en avant, et lorsqu'ils ont passé la Steknitz, le maréchal Davoust s'est retiré avec précipitation sur Hambourg, laissant le flanc droit de l'armée danoise entierement exposé, ce dont le général comte Woronzow a tiré avantage; il s'est avancé au-delà de Bergedorff, et a défait toute la cavalerie française à Wansbeck, dans un combat sanglant. Les Alliés ont poursuivi avec vigueur leurs avantages, prenant beaucoup de prisonniers, canons, voitures et munitions de guerre, et après avoir

entièrement séparé les Danois des Français leurs alliés, ils les ont forcés de se réfugier dans la forteresse de Rendsberg. Le général baron de Tettenborn a été aussi à portée, durant ces événements, de rendre des services essentiels et de s'emparer des batteries de Wollerwick, ce qui assure et rend libre la navigation de la rivière d'Eyder.

Je mets sous les yeux de V. Ex. les lettres que le général Tettenborn m'a adressées de Tonningen, en date du 11 et du 12 de ce mois, ainsi que les termes auxquels une suspension d'armes, sous la médiation de l'Autriche, a été convenue entre l'armée alliée et les troupes danoises.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) W. Ogb. Hamilton.

Tonningen, le 11 Décembre 1813.

Monsieur,

Je m'empresse de vous informer des brillants succès qui ont accompagné les opérations du Prince Royal de Suède contre les Danois. En moins de six jours, tout le Duché de Holstein a été conquis, et la guerre sera continuée dans le Duché de Sleswick, où je viens d'entrer, après avoir passé l'Eyder à Frederickstadt, et pris possession de Tonningen et d'Husum.

Le 4 de Décembre, tous les corps de l'armée du Prince Royal se portèrent en avant, et lorsqu'ils eurent passé la Stecknitz, le maréchal Davoust se retira avec précipitation sur Hambourg, laissant entièrement à découvert l'aile droite des Danois, qui était postée à Oldesloe. Il fut poursuivi par le général Woronzow, qui s'avança au-delà de Bergedorff, et défit toute la cavalerie française à Wansbeck, dans une affaire sanglante. Le général Valmoden marcha directement sur Oldesloe, et le maréchal Stedingk manœuvra sur Lubeck, pendant qu'avec mes troupes légères je pénétrai dans l'intérieur du Holstein par Trittau, et harcelai les flancs et derrières de l'ennemi; j'interceptai aussi des dépêches de la plus haute importance, dont le contenu nous fit espérer d'autres succès. Le Prince Frédéric de Hesse ne tint pas contre tous ces mouvements combinés, mais se mit précipitamment en retraite sur l'Eyder. Lubeck fut évacué par les Danois, qui furent défaits à Bornhorf le 7 Décembre, par les Suédois, et vigoureusement poursuivis par le général Valmoden, pendant qu'avec mes troupes j'arrivai avec eux sur l'Eyder. A présent ils se concentrent à Rendsberg, et tout le Holstein étant conquis, ils ne pourraient opposer qu'une faible résistance si nous devions nous emparer de tout ce qu'ils possedent sur le continent. Dans ces entrefaites, le roi de Dannemarc fait tout ce qu'il peut pour obtenir une

suspension d'armes, et il est probable qu'il fera la paix aux conditions que le Prince Royal dictera.

Mes postes sont à Husum, où j'ai pris sept pieces de canon, et sur les routes de Flensbourg et Sleswick. J'espere que la batterie de Wollerwick, que j'ai fait cerner par mes troupes, capitulera bientôt, et qu'ainsi la communication par mer sera ouverte. Quelques chaloupes-canonnieres que les Danois avaient aux bouches de l'Eyder se sont échappées, et si les forces navales de votre pays ne sont pas à une trop grande distance de ces côtes, elles pourront s'en emparer.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) Le général baron DE TETTENBORN.

Tonningen, le 18 Décembre.

Monsieur,

Je m'empresse de vous faire part des événements qui ont eu lieu dans cette partie, postérieurement à ceux dont je vous ai informé par ma derniere lettre. J'étais sur le point de poursuivre mes opérations dans le Sleswick, au-delà de Frédérickstadt et d'Husum, lorsque j'eus connaissance d'un combat opiniâtre que le général Valmoden, avec une partie de ses troupes, avait soutenu contre toute l'armée danoise, qui, après cette action, (dans laquelle la perte de part et d'autre peut être estimée à plus de 1000 hommes) se réfugia à Rendsberg. La communication entre le général Dornberg (qui avait été détaché sur la rive droite de l'Eyder) et le général Valmoden, étant momentanément coupée, et l'ennemi ayant reçu à Sleswick un renfort de quatre bataillons, un régiment de cavalerie et dix pieces de canon, venant de l'intérieur du pays; la position critique du général Dornberg m'obligea de diriger mes opérations vers Sleswick, et je ne pus envoyer qu'un détachement vers Flensberg, pour intercepter les communications de l'ennemi. Je me préparais à attaquer Sleswick dans le cas où l'ennemi n'accepterait pas la sommation que je lui avais faite d'évacuer la place, lorsque je reçus la nouvelle de l'armistice qui a été conclu avec les Danois, par la médiation de l'Autriche. Je m'empresse de vous envoyer une copie de cet intéressant document.

Avant la conclusion de l'armistice j'ai réussi à me rendre maître de la batterie de Wollerwick, qui a été rendue par capitulation. Nous avons pris en cette occasion 21 pieces de canon, de très-grandes quantités de vivres, munitions, etc. Cette importante capture nous rend maîtres des bouches de l'Eyder, et la communication par mer est entierement libre. J'espere en faire bon usage, et je vous engage à en faire autant.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) Le gén. baron de TETTENBORN.

(La convention de l'armistice est datée du 15 Décembre, et consiste en huit articles, dont le premier fixe la durée de l'armistice du 15 à minuit au 29 à la même heure. Le 2d laisse aux alliés la liberté de s'emparer, s'ils le peuvent, de Gluckstadt et de Frédérickstadt. Le 3e fixe la ligne que les Alliés doivent occuper dans le Sleswig, — d'Eckendorf à Husum. Suivant le 4e, la route de Rendsberg à Sleswick reste ouverte, et l'armée danoise ne doit recevoir ses vivres que par cette route, au nombre de 30 à 32,000 rations par jour, et tous les trois jours. Par le 5e il est convenu que durant l'armistice il ne sera introduit ni troupes ni munitions dans la place, qu'il ne sera rien ajouté aux fortifications, et ne sera construit aucune flèche, etc. De leur côté les Alliés n'érigeront aucuns ouvrages, et resteront au-delà de certaine endroits désignés du côté de Sleswick et du côté du Holstein. Par le 6e, la garnison ne doit faire aucune sortie, ni attaque; et les troupes alliées ne doivent rien entreprendre contre la place. Par le 7e, il ne doit y avoir dans le Sleswig que le nombre des troupes désigné pour la garde du Prince de Hesse, ce qui n'excédera pas 1000 hommes. Les troupes venant de l'intérieur ne doivent pas aller au-delà de Rendsbourg. Par le 8e, l'armée alliée ne doit pas augmenter le nombre de ses troupes dans le Sleswick, avant l'expiration de l'armistice.)

---

Bureau de l'Amirauté, le 1er Janvier 1814.

Lettre du vice-amiral Sir E. Pellew, commandant en chef etc. datée du vaisseau de S. M. le Caledonia, devant Toulon, le 6 Novembre 1813.

Monsieur,

Si je ne savais pas que chaque coup de canon tiré par la flotte de S. M. devant Toulon sur celle de l'ennemi, sera tympanisé avec pompe dans le *Moniteur*, par le gouvernement de France, pour tromper toute l'Europe, ainsi que ses infortunés sujets, j'aurais cru inutile d'importuner Leurs Seigneuries en leur faisant le détail suivant des opérations de l'escadre que je commande, dans la journée du 5 de ce mois.

La flotte de Sa Majesté avait été forcée de s'éloigner de sa station, par des coups de vents qui s'étaient succédé pendant huit jours; et ce ne fut que hier matin que nous découvrîmes la côte, ainsi que l'escadre avancée, composée des vaisseaux nommés ci-dessous,* qui était arrivée au cap Sicie la veille au soir. La flotte portait vers Toulon ayant ses huniers sur le

---

* Le Scipion, le Mulgrave, le Pembroke, l'Armada.

ton, pour faire une reconnaissance avec une forte brise de Nord-Est, lorsqu'à 10 heures du matin, on vit que l'ennemi appareillait, comme il a coutume de le faire avec de tels vents, et qu'il mettait en mer avec 14 vaisseaux de ligne et sept frégates, pour faire ses évolutions habituelles, très-près de la côte, entre le cap Brun et le cap Carcavaine. Le vent ayant sauté subitement au Nord-Ouest, contre l'attente de l'ennemi en apparence, je conçus l'espoir que je pourrais forcer son adversaire au combat; et le Scipion ayant annoncé par signaux qu'il y avait de l'espoir de couper les vaisseaux le plus en arrière, il lui fut ordonné d'attaquer avec l'escadre arrière. Le Caledonia, le Boyne et le San Josef, étant à quelque distance en avant, et suivis de la flotte, étaient, à ce que je crus, assez près pour les soutenir, avec toute espérance de succès; mais malheureusement, le vent refusant, ils ne purent atteindre le vaisseau d'arrière, qui était à trois ponts et portait la flamme de commodore-amiral, au vent de Ste. Marguerite, et en conséquence, il n'y eut qu'un feu partiel, en virant de bord, entre Sepet et le cap Brent.

Si heureusement le gros de la flotte avait été plus avancé, lorsque le changement de vent a eu lieu, je me flatte que non-seulement nous aurions forcé l'ennemi à un combat serré, mais que chaque vaisseau auquel nous avions gagné le vent serait tombé à notre pouvoir, malgré qu'ils ne se fussent pas éloignés de plus d'une lieue du port, et qu'ils fussent toujours sous la protection des batteries.

La flotte française, dès que le vent changea, mit de toute la célérité possible pour rentrer dans le port, et le vice-amiral fut au nombre des premiers qui arrivèrent au mouillage. Les accidents éprouvés par les vaisseaux en cette occasion, sont trop légers pour être mentionnés, si ce n'était à cause des blessures reçues par deux jeunes officiers, le lieutenant Clarke, des troupes de marine, et M. Cuppage, élève de marine du San Josef, chargé des signaux, qui ont eu chacun une jambe emportée par un malheureux boulet.

J'ai à regretter vivement, en commun avec tous les officiers et individus de cette flotte, qu'il ne se soit pas présenté une plus belle occasion pour déployer pleinement tous leurs efforts pour la cause de leur souverain, et le maintien de l'honneur de son pavillon; bien certain qu'il ne peut pas y avoir plus de zèle et d'ardeur, dans cette juste guerre, qu'il n'y en a parmi les officiers et individus que j'ai le bonheur de commander.

Je demande la permission de joindre ici un état des accidents survenus en cette occasion, et j'ai l'honneur, etc.

(Signé) EDWARD PELLEW.

## BULLETINS SUÉDOIS.

No. 49. Quartier-général de Neumünster, le 12 Déc. 1813.

Son A. R. après avoir passé par Oldeslohe et Segeberg, a transféré le 11 Décembre, son quartier-général à Neumünster.

Un corps de troupes du général Bonstell ont eu le 9 Décembre devant Wesel, une affaire avec l'ennemi. Le résultat leur a été avantageux. Le régiment de Cosaques de Bischkloff, qui s'est déjà distingué en plusieurs autres occasions, s'y est couvert de gloire.

Le major Knobloch, du corps du général Bonstell, a emporté de ville de Neuss vis-à-vis de Düsseldorf. Un aigle, un colonel, 18 officiers et quelques centaines de soldats y ont été pris. On s'y est aussi emparé d'un magasin de fourrages et d'habillements militaires. Le colonel Hiele, qui dirigeait l'expédition, a fait poursuivre l'ennemi jusque sur la route de Juliers. Ainsi les troupes de l'armée du Nord de l'Allemagne se trouvent sur le territoire français; on espère cependant, que la grande confédération, armée pour la liberté et l'indépendance du continent, ne sera pas forcée d'aller chercher dans l'ancienne France cette paix dont les habitants de la terre ont tant besoin.

Après un léger bombardement, un détachement des troupes du général Winzingerode s'est emparé du fort de Rothenbourg. La garnison est prisonnière de guerre.

Le prince d'Eckmühl, dans la vue d'obtenir des renseignements et de faire des prisonniers, a fait sortir de Hambourg toute sa cavalerie. Il l'avait fait soutenir par une réserve de plusieurs bataillons. Ce corps, sous les ordres du général de division Vichery, attaqua un poste avancé de cosaques placé à Tondorff, et poursuivit sa marche avec tant d'impétuosité qu'il entra à Rahlstedt en même temps que le piquet. Le régiment de cosaques qui occupait cet endroit, fut obligé de se retirer sur Sieck, où se trouvait le général Pahlen avec six escadrons de cavalerie régulière, placés par le général Worontzoff. En moins de quatre minutes cette dernière troupe fut sous les armes. Le général Pahlen, connu dans l'armée par ses talents militaires et par sa mâle intré-

pidité, la conduisit de suite à la charge. Le colonel Timen, à la tête d'un escadron du régiment d'Izoum, commença l'attaque avec tant de vigueur qu'il renversa immédiatement l'ennemi qui dès-lors fut en déroute. On le poursuivit jusqu'à Wandsbeck. Le chemin entre Sietk était jonché de morts; on en a compté plus de 200. On a fait plus de 150 prisonniers dont un officier. Le colonel des dragons de Jutland fut blessé et mourut bientôt après des suites de ses blessures.

Le général Dornberg attaqua avec trois bataillons trois régiments d'infanterie danois sortis d'Oldesloe. L'ennemi fut poussé vivement jusqu'à Bode, la nuit mit fin au combat qui s'engagea. Ce général fit quelques prisonniers.

Un escadron de hussards qui avait mis pied à terre, attaqua le village de Trenthorst où il y avait une compagnie d'infanterie danoise. Il fit 20 prisonniers et dispersa le reste.

Un détachement de l'avant-garde du général Walmoden s'est emparé, près d'Eckernförde, d'une partie des bagages du corps ennemi qui se retire, et a fait quelques centaines de prisonniers.

Le général Tettenborn, qui a passé l'Eyder avec son corps, a occupé Frederichstadt, Tonningen et Husum, où il a envoyé des détachements vers Flensbourg et Schelswig. Il a fait cerner le fort de Vollerwick. Il a surpris à Harnau 120 charriots, qui transportaient les malades de l'hôpital d'Altona; 120 hommes de l'escorte ont été faits prisonniers, le reste s'est sauvé à la faveur de la nuit. A Husum il a pris 7 canons. Ce général a fait désarmer la Landstrum de Tönningen et de Husum; plus de 300 fusils y ont été pris. Un de ses détachements a détruit les dépôts de cavalerie qui se trouvaient à Itzehoe; l'ennemi a perdu beaucoup de monde en tués et blessés, 1 officier, 100 soldats et 120 chevaux ont été pris.

L'armée suédoise s'est portée sur l'Eyder entre Rendsburg et Kiel. Ses détachements occupent cette dernière place. Le quartier-général du maréchal comte Stedinck est à Preetz.

Les habitants de Polen et d'Eutin ont reçu les troupes suédoises avec de grandes acclamations de joie. Ces villes ont été illuminées.

Le général Skiöldebrand qui était à la poursuite de l'ennemi, l'atteignit devant Bornhoft. Il trouva que sa force, consistant en 3 bataillons d'infanterie et 2 régiments de cavalerie, était rangée en bataille et avait une batterie de 6

pièces sur son flanc gauche; le feu de sa mitraille devint vif et meurtrier, mais le général Skiöldebrand, à la tête de ses troupes, chargea lui-même avec tant de vigueur, que la batterie fut enlevée, les bataillons rompus et forcés de mettre bas les armes. La cavalerie ennemie tourna bride, toute celle du général Skiöldebrand la poursuivit, laissant seulement un escadron pour recevoir les bataillons qui s'étaient rendus. Par une méprise, ou à l'instigation de quelques-uns de leurs officiers, ces troupes reprirent leurs armes, firent feu sur notre cavalerie et lui causerent un grand dommage. Alors quelques escadrons des hussards qui poursuivaient l'ennemi revinrent à la charge et sabrerent ces bataillons. Comme l'ennemi avait dans le village de Bornhoft un corps de réserve très-considérable, on ne put lui prendre que sa batterie et environ 300 prisonniers. Sa perte en tués et blessés est très-forte, la nôtre s'éleve à près de 200 hommes et autant de chevaux. Le capitaine Planting et l'adjudant Cock, des hussards de Möruer, ont été tués; le colonel Cederström du même régiment a été blessé. La cavalerie suédoise a déployé dans cette affaire une intrépidité rare. Elle a chargé dans un terrein très-difficile trois différentes armes (la cavalerie, l'artillerie et l'infanterie) et elle a obtenu un plein succès.

Il est affligeant d'avoir à faire mention de combats livrés entre des enfants du nord; ils ne devraient appeler que le calme et le silence. Le Souverain, dont la politique les a provoqués, peut seul désirer qu'ils se prolongent. Espérons, que le Roi de Danemarc mettra fin à cette guerre de freres, et que bientôt ce royaume et celui de Suede offriront l'image d'une famille unie, tranquille et heureuse.

L'ennemi coupé de Rendsburg par le général Wallmoden, se retira sur Kiel. Poursuivi par le général Skiöldebrand, il passa le canal et se porta par la rive opposée sur la forteresse, après avoir coupé les ponts. Il fallut 24 heures pour les faire reconstruire. Le général Wallmoden qui s'était posté à Klawenseck, en fit jeter d'autres et détacha le général Dorenberg sur Eckernförde, d'après l'avis qu'il avait reçu que l'ennemi se retirait sur ce point. L'avant-garde du général Wallmoden avait passé depuis long-temps. Quelques bataillons et un régiment de hussards qui devaient garder le pont et entretenir les communications avec le général Dorenberg, furent attaqués à Ostenrode par l'armée ennemie qui, craignant sans doute d'être détruite dans sa marche sur Coldiny, prit la résolution subite de percer sur Rendsbourg. Le corps de bataille du général Wallmoden se

trouvant éloigné, ne put arriver à temps pour prendre part à l'action. Ce général soutint avec un régiment de hussards, 4 bataillons et 4 pieces de canon, un combat long et opiniâtre contre une force de 10 mille hommes au moins, qui avait une artillerie nombreuse. Les succès furent long-temps balancés, mais à la fin l'ennemi parvint à gagner la route de Rendsbourg. Les soldats ont souvent été mêlés entre eux et quoique le nombre des Danois fût dans la proportion de trois à un, le champ de bataille resta au comte de Wallmoden. Les chasseurs à pied et à cheval du Mecklenbourg, qui formaient l'avant-garde du général Vegesack, arriverent assez à temps pour prendre part à l'affaire et pour la décider. Cette cavalerie fit une charge brillante contre le régiment de Holstein, et sous la fusillade croisée de plusieurs bataillons qui étaient placés derriere des hayes. Le prince Gustave de Mecklenbourg, qui s'est fait remarquer d'une maniere particuliere, a été blessé. Sa grande valeur l'ayant porté au milieu des ennemis, il tomba entre leurs mains ; mais il fut échangé de suite contre un Officier du même grade. On espere, que ses blessures lui permettront de continuer la guerre ; sa conduite est au-dessus de tous les éloges. Le colonel Müller des chasseurs du Mecklembourg s'est conduit d'une maniere brillante. Le comte de Wallmoden a perdu dans cette affaire 1 canon et de 5 à 600 hommes tués, blessés ou égarés. La perte de l'ennemi, de son propre aveu, est de plus de 100 hommes. Dans cette journée, qui fait beaucoup d'honneur au comte de Wallmoden, et dans la précédente où il y a eu des escarmouches, ce général a pris 8 pieces de canon et 400 prisonniers. Le jeune lieutenant Muhlenfels, des hussards de la légion, et le lieutenant Mahrenholz des chasseurs, avec une vingtaine de hussards et le même nombre de chasseurs Hanovriens, ont fait des prodiges de valeur et pris 5 canons.

Le prince de Hesse a demandé un armistice. Il est probable que bientôt tous les différents entre la Suede et le Danemarc s'arrangeront, et que le Danemarc se joindra enfin aux Alliés.

---

## *Trente-unieme Bulletin de la Grande-Armée Combinée.*

Quartier-général de Kiel, le 21 Décembre, 1813.

Le général Benkendorff s'est emparé de Gertruydenberg ; le général Loganaye qui commandait dans cette

place, retourne en France avec sa garnison, sous condition de ne pas servir contre les alliés avant un an.

La forteresse de Willemstadt a été evacuée avec tant de précipation que l'ennemi a abandonné 20 chaloupes canonnieres qui s'y trouvaient.

Dans toutes les villes de la Hollande qui ont été rendues à la liberté, on forme des gardes bourgeoises.

Glückstadt est cerné. Si cette place ne s'est pas rendue dès les premieres gelées, on donnera l'assaut. La garnison avait etabli près du village d'Ivenflöth, dans une position très-avantageuse, une batterie de 5 pieces de 18 avec 200 hommes d'infanterie pour la servir. Un bataillon de la brigade du général de Boye, s'est emparé de la batterie; a poursuivi la troupe ennemie jusques sous le feu de mitraille de la forteresse, et a fait plusieurs prisonniers.

Tous les préparatifs étaient faits pour attaquer la forteresse de Fredericsort; les troupes de la deuxieme brigade, sous les ordres du général baron De Posse, se trouvaient à 300 pas du mur. Après un feu très-vif qui a duré un jour et une nuit, et que nos soldats ont soutenu avec le sang-froid du Nord, le commandant a capitulé le 19. On a trouvé dans la place 101 bouches à feu, beaucoup de munitions de guerre, dont 4 à 500 quintaux de poudre. La garnison est prisonniere de guerre.*

---

*Bremen, le 19 Décembre.*—Les Danois ont fait tout leur possible pour obtenir une treve, et l'on dit qu'il y a une correspondance à cet effet. Mais que devons-nous penser d'une Cour qui jusqu'au dernier moment est restée fidele, avec obstination, à l'ennemi de toute l'Europe, et qui à présent que l'heure du châtiment est venue, ose implorer la clémence des Alliés? Ce gouvernement versatile, qui, au moindre revers de fortune, serait encore prompt à nous abandonner, doit être puni de l'infâme trahison qui a fait rendre Hambourg, et de tous les maux que cette cité, chere à toute l'Allemagne, a endurés. Si les Danois étaient entierement expulsés du Continent et confinés dans leurs îles, ce ne serait que la conséquence de leur propre conduite, et un acte de justice de la part des

---

* Les Numéros 28 et 30 ne nous sont pas encore parvenus.

autres puissances. L'univers entier se réjouirait de voir cela accompli, et il ne faudrait qu'un ordre du Prince Royal de Suede, à qui le Sleswick et le Jutland sont ouverts, et qui pourrait conquérir ces deux pays, avec plus de promptitude et de facilité que le Holstein, lorsqu'il le voudrait, si la bonté n'arrêtait pas sa justice. Quant à l'armée danoise, en raison de sa faiblesse et de sa dispersion, elle est absolument incapable de faire aucune résistance sérieuse, et elle y sera peu disposée, d'après la campagne qui vient d'être terminée dans le Holstein. Mais que restera t-il au Prince Fréderic de Hesse, qui, Prince Allemand, a voulu cueillir des lauriers en combattant contre ses compatriotes, après cette fâcheuse perte du Holstein? Ecoutez, vous Allemands et Danois bien disposés,—il lui restera, selon l'expression par laquelle il termine une lettre au maréchal Davoust, qui a été interceptée, pour l'indemniser et le consoler de ses malheurs, *l'amitié de Davoust*, qu'il promet, avec des formes plus que polies, de conserver sans tâche au fond de son cœur!

## JOURNAUX FRANÇAIS.

*Rapport au Sénat sur les Propositions de Paix et sur l'Invasion de la France par les Alliés; Adresse du Sénat et Réponse de Napoléon; Décret pour envoyer des Commissaires dans les Divisions Militaires; Violation de la Neutralité Suisse par les Alliés; Révolution en Suisse, etc.*

### DÉCRETS IMPÉRIAUX.

Au palais des Tuileries, le 26 Décembre 1813.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, etc. etc. etc.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

Art. 1er. Il sera envoyé des sénateurs ou conseillers d'état dans les divisions militaires, en qualité de nos commissaires extraordinaires. Ils seront accompagnés de maîtres des requêtes ou d'auditeurs.

2. Nos commissaires extraordinaires sont chargés d'accélérer:

1°. Les levées de la conscription ;

2°. L'habillement, l'équipement, et l'armement des troupes ;

3°. Le complétement de l'approvisionnement des places ;

4°. La rentrée des chevaux requis pour le service de l'armée ;

5°. La levée et l'organisation des gardes nationales, conformément à nos décrets.

Nosdits commissaires extraordinaires pourront étendre les dispositions desdits décrets aux villes et places qui n'y sont pas comprises.

3. Ceux de nosdits commissaires extraordinaires qui seront envoyés dans des pays que menacerait l'ennemi, ordonneront des levées en masse et toutes autres mesures quelconques, nécessaires à la défense du territoire et commandées par le devoir de s'opposer aux progrès de l'ennemi.

Au surplus, il leur sera donné des instructions spéciales, à raison de la situation particulière des départements où ils seront en mission.

4. Nos commissaires extraordinaires sont autorisés à ordonner toutes les mesures de haute-police qu'exigeraient les circonstances et le maintien de l'ordre public.

5. Ils sont pareillement autorisés à former des commissions militaires et à traduire devant elles ou devant les cours spéciales toutes personnes prévenues de favoriser l'ennemi, d'être d'intelligence avec lui ou d'attenter à la tranquillité publique.

6. Ils pourront faire des proclamations et prendre des arrêtés. Lesdits arrêtés seront obligatoires pour tous les citoyens. Les autorités judiciaires, civiles et militaires, seront tenues de s'y conformer et de les faire exécuter.

7. Nos commissaires extraordinaires correspondront avec nos ministres pour les objets relatifs à chaque ministere.

8. Ils jouiront, dans leurs qualités respectives, des honneurs qui leur sont attribués par nos réglements.

9. Nos ministres sont chargés de l'exécution du présent décret, qui sera inséré au Bulletin des Lois.

(Signé) NAPOLÉON.

Au palais des Tuileries, le 26 Décembre, 1813.

Napoléon, Empereur des Français, etc. etc.

Vu notre décret de ce jour, nous avons nommé et nommons pour nos commissaires extraordinaires :

| *Divisions militaires.* | *Commissaires extraordinaires.* | *Maîtres des Requêtes ou Auditeurs qui les accompagnent* |
|---|---|---|
| | Les Comtes, | MM. |
| 2e Mézieres, | Bournonville, sénat. | Heim, auditeur, |
| 3e Metz, | Chasset, id. | Arnoult, id. |
| 4e Nancy, | Colchen, id. | Pellenc, id. |
| 5e Strasbourg, | Rœderer, id. | Belleville, maître des requêtes. |
| 6e Besançon, | de Valence, id. | Auberon, auditeur. |
| 7e Grenoble, | de Vallier, id. | de Beyle, id. |
| 8e Toulon, | Gantheaume, conseiller-d'état, | Jourdan Duplessis, id |
| 9e Montpellier, | Pelet, id. | de Fourmont, id. |
| 10e Toulouse, | Cuffarelli, id. | de Penat, id. |
| 11e Bordeaux, | Garnier, sénateur. | Portal, mal. des req. |
| 12e La Rochelle, | Boissy-d'Anglas, id. | Saur, auditeur. |
| 13e Rennes, | Canclaux, id. | Lancée, mal. des req. |
| 14e Caen, | Latour-Maubourg, id | Dumont de la Charnaye, auditeur. |
| 15e Rouen, | Montesquiou, id. | de Brevannes, id. |
| 16e Lille, | Villemanzy, id. | Joseph Perrier, id. |
| 18e Dijon, | Ségur, id. | Le Chapelier, id. |
| 19e Lyon, | Chaptal, id. | Desportes de Pordalhan, id. |
| 20e Périgueux, | de l'Apparent, id. | Lahahe de Cormenin, id. |
| 21e Bourges, | de Semonville, id. | de Montigny, id. |
| 22e Tours, | Lecouteulx, id. | Lecouteulx, id. |
| 24e Bruxelles, | Pontecoulant, id. | Cochelet, id. |
| 25e Liége, | de Peluse, id. | Delamalle, id. |
| 26e Mayence, | | |

(Signé) NAPOLÉON.

## SÉNAT-CONSERVATEUR.

*Séance du Lundi, 27 Décembre* 1813, *présidée par S. A. S. le Prince Archichancelier de l'Empire.*

Au nom de la commission spéciale nommée dans la séance du 22 de ce mois, M. le sénateur comte de Fontanes, l'un de ses membres, obtient la parole, et fait à l'assemblée le rapport suivant :

" Monseigneur, Sénateurs,

" Le premier devoir du sénat envers le monarque et le peuple, est la vérité. Les circonstances extraordinaires où se trouve la patrie rendent ce devoir plus rigoureux encore.

" L'Empereur invite lui-même tous les grands corps de l'état à manifester leur libre opinion. Pensée vraiment royale ! salutaire développement de ces institutions monarchiques où le pouvoir concentré dans les mains d'un seul se fortifie de la confiance de tous, et qui, donnant au trône la garantie de l'opinion nationale, donne aux peuples, à leur tour, le sentiment de leur dignité, trop juste prix de leurs sacrifices !

" Des intentions si magnanimes ne doivent point être trompées.

" En conséquence, la commission nommée dans votre séance du 22 Décembre, et dont j'ai l'honneur d'être l'organe, a fait le plus sérieux examen des pieces officielles mises sous ses yeux, d'après les ordres de S. M. l'Empereur, et communiquées par M. le duc de Vicence.

" Des négociations pour la paix ont commencé ; vous devez en connaître la marche. Il ne faut point prévenir votre jugement. Un récit simple des faits, en éclairant votre opinion, doit préparer celle de la France.

" Quand le cabinet de l'Autriche quitta le rôle de médiateur, quand tout fit juger que le Congrès de Prague était prêt à se rompre, l'Empereur voulut tenter un dernier effort pour la pacification du continent.

" M. le duc de Bassano écrivit à M. le prince de Metternich.

" Il proposa de neutraliser un point sur la frontiere,

et d'y reprendre la négociation de Prague dans le cours même des hostilités.

" Malheureusement ces premieres ouvertures ont été sans effet.

" L'époque de cette démarche pacifique est importante; elle est du 18 Août dernier. Le souvenir des journées de Lutzen et de Bautzen était récent. Ce vœu contre la prolongation de la guerre est donc, en quelque sorte, exprimé à la date de deux victoires.

" Les instances du cabinet français furent vaines, la paix s'éloigna, les hostilités recommencerent, les événements prirent une autre face. Les soldats des princes allemands, nagueres nos alliés, ne montrerent plus d'une fois, en combattant sous nos drapeaux, qu'une fidélité trop équivoque; ils cesserent tout-à-coup de feindre, et se réunirent à nos ennemis.

" Dès-lors, les combinaisons d'une campagne ouverte si glorieusement ne purent avoir le succès attendu.

" L'Empereur connut qu'il était temps d'ordonner à ses Français d'évacuer l'Allemagne.

" Il revint avec eux combattant presque à chaque pas; et sur l'étroit chemin où tant de défections éclatantes et de sourdes trahisons resserraient sa marche et ses mouvements, des trophées encore ont signalé son retour.

" Nous le suivions avec quelque inquiétude au milieu de tant d'obstacles dont lui seul pouvait triompher. Nous l'avons vu avec joie revenir sur sa frontiere, non avec son bonheur accoutumé mais non pas sans héroïsme et sans gloire.

" Rentré dans sa capitale, il a détourné les yeux de ces champs de bataille où le monde l'admira quinze ans; il a détaché même sa pensée des grands desseins qu'il avait conçus..... Je me sers de ses propres expressions: il s'est tourné vers son peuple, son cœur s'est ouvert, et nous y avons lu nos propres sentiments.

" Il a désiré la paix, et dès que l'espérance d'une négociation a paru possible, il s'est empressé de la saisir.

" Les circonstances de la guerre ont conduit M le baron de Saint-Aignan au quartier-général des puissances coalisées. Là, il a vu le ministre autrichien, M. le prince de Metternich et le ministre russe, M. le comte de Nesselrode. Tous deux, au nom de leur cour, ont posé devant lui dans un entretien confidentiel, les bases préliminaires d'une pacification générale. L'ambassadeur anglais, le lord

Aberdeen, était présent à cette conférence, Remarquez bien ce dernier fait, Sénateurs, il est important.

" M. le baron de Saint-Aignan, chargé de transmettre à sa cour tout ce qu'il avait entendu, s'en est acquitté fidelement.

" Quoique la France eût droit d'espérer d'autres propositions, l'Empereur a tout sacrifié au désir sincere de la paix.

" Il a fait écrire à M. le prince de Metternich par M. le duc de Bassano, qu'il admettait pour base de la négociation le principe général contenu dans le rapport confidentiel de M. de Saint-Aignan.

" M. le prince de Metternich, en répondant à M. le duc de Bassano, a paru croire qu'il restait un peu de vague dans l'adhésion donnée par la France.

" Alors, pour lever toute difficulté, M. le duc de Vicence, après avoir pris les ordres de S. M., a fait connaître au cabinet d'Autriche qu'elle adhérait *aux bases générales et sommaires communiquées par M. de Saint-Aignan.* La lettre de M. le duc de Vicence est du 2 Décembre ; elle a été reçue le 5 du même mois. M. le prince de Metternich n'a répondu que le 10. Ces dates doivent être soigneusement relevées ; vous jugerez bientôt qu'elles ne sont pas sans conséquence.

" On peut concevoir de justes espérances pour la paix en lisant la réponse de M. le prince de Metternich à la dépêche de M. le duc de Vicence ; seulement, à la fin de la lettre, il annonce qu'avant d'ouvrir la négociation, il faut en conférer avec les alliés. Ces alliés ne peuvent être que les Anglais. Or, leur ambassadeur assistait à l'entretien dont M. de Saint-Aignan avait été témoin. Nous ne voulons point exciter de défiance ; nous racontons.

" Nous avons marqué avec soin la date des dernieres correspondances entre le cabinet français et le cabinet autrichien ; nous avons dit que la lettre de M. le duc de Vicence avait dû parvenir le 5 Décembre, et qu'on n'en avait accusé la réception que le 10.

" Dans l'intervalle, une gazette, aujourd'hui sous l'influence des puissances coalisées, a publié dans toute l'Europe une déclaration qu'on dit être revêtue de leur autorité ; il serait triste de le croire.

" Cette déclaration est d'un caractere inusité dans la diplomatie des rois. Ce n'est plus aux rois comme eux qu'ils développent leurs griefs et qu'ils envoyent leurs manifestes ;

c'est aux peuples qu'ils les adressent : et par quels motifs adopte-t-on cette marche si nouvelle ? c'est pour séparer la cause des peuples et celle de leurs chefs, quoique partout l'intérêt social les ait confondues. Cet exemple ne peut il pas être funeste ? faut-il le donner, surtout à cette époque où les esprits, travaillés de toutes les maladies de l'orgueil, ont tant de peine à fléchir sous l'autorité qui les protége en réprimant leur audace ? et contre qui cette attaque indirecte est-elle dirigée ? contre un grand homme qui mérita la reconnaissance de tous les rois ; car, en rétablissant le trône de la France, il a fermé le foyer de ce volcan qui les menaçait tous.

" Il ne faut pas dissimuler qu'à certains égards ce manifeste extraordinaire est d'un ton modéré. Cela prouverait que l'expérience des coalitions s'est perfectionnée.

" On s'est souvenu peut-être que le manifeste du duc de Brunswick avait irrité l'orgueil d'un grand peuple. Ceux même en effet qui ne partageaient point les opinions dominantes à cette époque, en lisant ce manifeste injurieux, se sentirent blessés dans l'honneur national.

" On a donc pris un autre langage. L'Europe, aujourd'hui fatiguée, a plus besoin de repos que de passions.

" Mais, s'il y a tant de modération dans les conseils ennemis, pourquoi, parlant toujours de paix, menacent-ils toujours des frontieres qu'ils avaient promis de respecter quand nous n'aurions plus que le Rhin pour barriere ?

" Si les ennemis sont si modérés, pourquoi ont-ils violé la capitulation de Dresde ? pourquoi n'ont-ils pas fait droit aux nobles plaintes du général qui commandait cette place ?

" S'ils sont si modérés, pourquoi n'ont-ils pas établi le cartel d'échange conformément à tous les usages de la guerre.

" S'ils sont si modérés enfin, pourquoi ces protecteurs des droits des peuples n'ont-ils pas respecté ceux des cantons suisses ? Pourquoi ce gouvernement sage et libre, qui s'était déclaré neutre à la face de l'Europe, voit-il dans ce moment ses vallées et ses monuments paisibles ravagés par tous les fléaux de la guerre ?

" La modération n'est quelquefois qu'une ruse de la diplomatie.

" Si nous voulions employer le même artifice en attestant aussi la justice et la bonne foi, qu'il nous serait aisé de confondre nos accusateurs par leurs propres armes !

" Cette reine échappée de la Sicile, et qui d'exil en exil a porté son infortune chez les Ottomans, prouve-t-elle au

monde nos ennemis aient tant de respect pour la majesté royale?

" Le souverain de la Saxe s'est mis à la disposition des puissances coalisées. A-t-il trouvé les actions d'accord avec les paroles? Des bruits sinistres se répandent en Europe: puissent-ils ne pas se réaliser! Voudrait-on punir la foi des serments sur ce front royal vieilli par l'âge et les douleurs, et couronné de tant de vertus?

" Ce n'est point du haut de cette tribune qu'on outragera les gouvernements qui se permettraient même de nous outrager; mais il est permis d'apprécier à leur juste valeur ces reproches si anciens et si connus, prodigués à toutes les puissances qui ont joué un grand rôle depuis Charles-Quint jusqu'à Louis XIV, et depuis Louis XIV, jusqu'à l'Empereur. Ce système d'*envahissement*, de *prépondérance*, de *monarchie universelle*, fut toujours un cri de ralliement pour toutes les coalitions; et du sein même de ces coalitions étonnées de leur imprudence, s'éleva souvent une puissance plus ambitieuse que celle dont on dénonçait l'ambition.

" Les abus de la force sont marqués en caracteres de sang dans toutes les pages de l'histoire. Toutes les nations se sont égarées; tous les gouvernements ont commis des excès, tous doivent se pardonner.

" Si, comme nous aimons à le croire, les puissances coalisées forment des vœux sinceres pour la paix, rien ne s'oppose à son rétablissement.

" Nous avons démontré, par le dépouillement des pieces officielles, que l'Empereur veut la paix, et l'achetera même par des sacrifices où sa grande âme semble négliger sa gloire personnelle, pour ne s'occuper que des besoins de la nation.

" Quand on jette les yeux sur cette coalition formée d'éléments qui se repoussent; quand on voit le mélange fortuit et bizarre de tant de peuples que la nature a faits rivaux; quand on songe que plusieurs, par des alliances peu réfléchies, s'exposent à des dangers qui ne sont point une chimere, on ne peut croire qu'un pareil assemblage d'intérêts si divers ait une longue durée.

" N'aperçois-je pas au milieu des rangs ennemis ce prince né avec tous les sentiments français dans le pays où ils ont le plus d'activité? Le guerrier qui défendit autrefois la France, ne peut demeurer long-temps armé contre elle.

" Rappelons-nous encore qu'un monarque du Nord, et le plus puissant de l'Europe, mettait naguères au nombre de ses

titres de gloire, l'amitié du grand homme qu'il combat aujourd'hui.

" Nos regards tombent avec confiance sur cet Empereur que tant de nœuds joignent au nôtre ; qui nous fit le plus beau don dans une souveraine chérie, et qui voit dans son petit-fils l'héritier de l'Empire français.

" Avec tant de motifs pour s'entendre et se réunir, la paix est-elle difficile ?

" Qu'on fixe tout-à-l'heure le lieu des conférences : que les plénipotentiaires s'avancent de part et d'autre avec la noble volonté de pacifier le monde ; que la modération soit dans les conseils, ainsi que dans le langage. Les puissances elles-mêmes l'ont dit dans cette déclaration qu'on leur attribue : *Une grande nation ne doit pas déchoir pour avoir éprouvé à son tour des revers dans cette lutte pénible et sanglante, où elle a combattu avec son audace accoutumée.*

" Sénateurs, nous n'aurions point rempli les devoirs que vous attendez de votre commission, si en montrant avec une si parfaite évidence, les intentions pacifiques de l'Empereur, nos dernieres paroles ne rappelaient au peuple ce qu'il se doit à lui-même, ce qu'il doit au monarque.

" Le moment est décisif. Les étrangers tiennent un langage pacifique ; mais quelques-unes de nos frontieres sont envahies, et la guerre est à nos portes. Trente-six millions d'hommes ne peuvent trahir leur gloire et leur destinée. Des peuples illustres, dans ce grand différend, ont essuyé de nombreux revers ; plus d'une fois ils ont été mis hors de combat ; leurs plaies sanglantes ruissellent encore. La France a reçu aussi quelques atteintes ; mais elle est loin d'être abattue : elle peut être fière de ses blessures comme de ses triomphes passés. Le découragement dans le malheur serait encore plus inexcusable que la jactance dans les succès. Ainsi donc en invoquant la paix, que les préparatifs militaires soient partout accélérés et soutiennent la négociation. Rallions-nous autour de ce diadême où l'éclat de cinquante victoires brille à travers un nuage passager. La fortune ne manque pas long-temps aux nations qui ne se manquent pas à elles-mêmes.

" Cet appel à l'honneur national est dicté par l'amour de la paix, de cette paix qu'on n'obtient point par la faiblesse, mais par la constance, de cette paix enfin que l'Empereur, par un nouveau genre de courage, promet d'accorder au prix de grands sacrifices. Nous avons la douce confiance que ses vœux et les nôtres seront réalisés, et que cette brave nation, après de si longues fatigues et tant de sang répandu

trouvera le repos sous les auspices d'un trône qui eut assez de gloire, et qui ne veut plus s'entourer que des images de la félicité publique.

" Le sénat a délibéré qu'il serait fait une adresse à S. M.

Il a renvoyé la rédaction de cette adresse à la même commission spéciale nommée dans la séance du 22.

---

M. le duc de Vicence, ministre des relations extérieures, a ensuite donné lecture du rapport ci-après.

## *Rapport à S. M. l'Empereur et Roi.*

Sire,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de V. M. les dépêches de sa légation à Berne, annonçant que le territoire et la neutralité de la Suisse ont été violés par les Alliés.

J'y joins la lettre apportée par MM. Ruttimann et Wieland, envoyés extraordinaires de la diete helvétique, et la réponse de V. M. confirmant la reconnaissance déjà faite par son ministre de la neutralité de la Suisse.

Pendant que ces envoyés présentaient à V. M. la lettre dont ils étaient porteurs, d'autres envoyés s'étaient rendus à Francfort auprès des Souverains Alliés. Ceux-ci promettaient de reconnaître aussi la neutralité de la Suisse, et le général en chef de leurs armées, donnait partout des ordres pour la faire respecter.

Pleine de confiance dans ces promesses et dans ces ordres, les Suisses avaient borné leurs précautions à l'établissement d'un simple cordon. Votre Majesté n'avait aucun corps sur cette frontiere. Elle avait voulu éloigner jusqu'à l'idée que la neutralité des Suisses pût courir quelques risques de ce côté.

Mais ce n'est pas seulement la neutralité de la Suisse que les Alliés ont violée; ils ont envoyé M. de Senft à Berne, pour demander que ce pays renonce à l'acte de médiation, et aux conséquences de cet acte qui l'avait rendu si heureux depuis dix ans. M. de Senft accompagnait cette demande de la Déclaration que l'armée alliée allait entrer en Suisse.

Dans le même moment M. de Bubna, sommait les

troupes de la Confédération d'évacuer leurs postes; le pont le Bâle était forcé, et l'armée alliée entrait sur différents points.

En violant de la sorte le territoire d'un peuple paisible et la neutralité respectée par l'Europe pendant trois siecles, les Alliés ont d'eux-mêmes donné la mesure de la confiance que méritent leurs promesses, et montré ce qu'est en effet le respect qu'ils professent pour les droits des nations.

Paris, le 27 Décembre 1813.

*Le ministre des relations extérieures,*

*Signé* CAULINCOURT, Duc de VICENCE.

## *Copie de la Lettre du Landamman de Suisse à S. M. l'Empereur et Roi.*

Les événements ont marqué le moment où la diete de la Confédération Suisse extaordinairement assemblée, croit devoir proclamer le système que la Suisse veut adopter dans le cours de la présente guerre.

Dès le temps de François Ier, la neutralité fut un principe fondamental de l'alliance des Suisses avec la couronne de France. Le traité conclu en 1803 l'ayant rappelé et consacré de nouveau, nous restons invariablement fideles à nos maximes nationales, en déclarant aujourd'hui notre volonté d'observer envers toutes les puissances, dans le sens le plus absolu et le plus impartial, cette même neutralité sur laquelle repose notre existence politique.

Nous devons, Sire, à votre bienveillance d'avoir vu disparaître, dans ces derniers temps, un obstacle qui aurait pu la compromettre d'une maniere grave. En acquiesçant à nos vœux sur ce point, V. M. I. et R. nous a donné de nouveaux motifs d'espérer que la déclaration de la diete sera favorablement accueillie et qu'elle daignera, par un acte formel, faciliter la reconnaissance de la garantie réciproque de la neutralité de la Suisse de la part de toutes les puissances.

Dans cette confiance, la diete, Sire, fait des démarches analogues auprès des Souverains Alliés contre la France. Elle avise en même temps aux dispositions militaires qu'exige la présence de quelques corps de troupes dans le voisinage des frontieres de la Suisse.

MM. Vincent Ruttimann, ancien landamman de la Suisse, avoyer du canton de Lucerne, et Jean Henry Wieland, bourgmestre du canton de Bâle, qui se rendent dans votre résidence impériale en qualité de nos envoyés extraordinaires sont chargés de présenter à V. M. cette lettre et la déclaration de votre neutralité. Nous prions V. M. I. et R. de vouloir bien les accueillir avec bonté et d'avoir leur mission pour agréable.

Nous sommes dans les sentiments du plus profond respect,

De V. M. I. et R.

Les très-obéissants serviteurs, fideles alliés et bons amis,

*Le landamman président de la diete générale de la Suisse,*

*Signé* REINHARD.

*Le chancelier de la Confédération,*

*Signé,* MOUSSON.

Zurich, le 18 Novembre 1813.

## *Déclaration.*

Nous le landammann de la Suisse et les députés de dix-neuf cantons confédérés.

Rassemblés en diete extraordinaire à Zurich, notre ville fédérale, pour aviser dans les circonstances actuelles de politique et de guerre, à ce qu'exigent la situation intérieure de notre patrie et ses rapports avec les hautes puissances étrangeres, déclarons solennellement et à l'unanimité par les présentes.

Que la Confédération suisse fidele à ses anciennes maximes qui pendant des siecles eurent pour base, pour but et pour effet, d'éloigner le théâtre de la guerre du territoire de la Suisse, d'en assurer l'inviolabilité de la part de toute armée qui s'approchait de ses frontieres, de cultiver soigneusement les relations avec les états voisins, et d'observer, envers tous, les procédés et les égards de l'amitié, envisage comme son devoir le plus sacré de rester absolument neutre dans la présente guerre, et de remplir loyalement, impartialement les devoirs de cette neutralité envers toutes les puissances belligérantes.

Pour soutenir cette neutralité et maintenir l'ordre, dans l'étendue du territoire suisse, la diete s'est déterminée à faire marcher sur les frontieres les troupes de la confédération, et à garantir par les armes la sûreté et l'inviolabilité de son territoire.

Du reste, l'intérêt bienveillant que les cours impériales et royales actuellement en guerre, ont toujours témoigné pour les destinées de la Suisse, inspire à la diete la pleine confiance que cette neutralité d'un peuple indépendant, dont l'existence politique reclame essentiellement le repos, de justes ménagements et la sécurité de la paix, n'éprouvera de leur part, dans aucune circonstance de la guerre, ni atteinte ni lésion, et qu'à cet effet ils donneront aux généraux commandant leurs armées les ordres les plus précis de laisser le territoire suisse intact et de ne se permettre, dans aucun cas, d'y prendre poste ou passage.

En foi de quoi, la présente a été munie du sceau de la Confédération et des signatures du landammann de la Suisse et du chancelier fédéral.

A Zurich le 18 Novembre 1813.

*Le landammann de la Suisse, président de la diete,*

(Signé) REINHARD.

*Le Chancelier de la Confédération,*

(Signé) MOUSSON.

## *Copie de la Lettre de S. M. l'Empereur et Roi à S. Exc. M. Reinhard, Landammann de la Suisse.*

Monsieur le landammann, j'ai lu avec plaisir la lettre que vous avez chargé MM. de Ruttimann et Wieland, envoyés extraordinaires de la Confédération, de me rendre. J'ai appris avec une particuliere satisfaction l'union qui a régné entre tous les cantons, et entre toutes les classes de citoyens. La neutralité que la diete a proclamée à l'unanimité, est à la fois conforme aux obligations de vos traités et à vos plus chers intérêts. Je reconnais cette neutralité, et j'ai donné les ordres nécessaires pour qu'elle soit respectée. Faites connaître aux dix-neuf cantons qu'en toute occasion ils peuvent compter sur le vif intérêt que je leur porte, et que je serai toujours disposé à leur donner des preuves de ma protection et de mon amitié.

Sur ce, je prie Dieu, Monsieur le landammann, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde. Au Palais des Tuileries, le 14 Décembre 1813.

(Signé) NAPOLÉON.

*A Son Exc. le Ministre des Relations extérieures.*

Monseigneur,

Hier matin, le général Bubna a eu une conférence avec le colonel Herrenschwand, qui commande les troupes suisses stationnées depuis Bâle jusqu'à Lauffenbourg, et il lui a déclaré que l'Armée Alliée forte de 160,000 hommes, entrerait en Suisse dans la nuit du 20 au 21 par Bâle, Rhinfelden et Stein. On dit que le colonel Herrenschwand a demandé, à en rendre compte à M. le landammann et au général de Watteville; et il paraît que les bataillons suisses qui étaient sur le Rhin se sont repliés, les uns vers Soleure, et les autres sur le quartier-général qui d'Aran s'est retiré à Lentzbourg. On annonce que le 25, 10,000 hommes, dont la plus grande partie cavalerie autrichienne, arriveront à Berne, et que bientôt après, il y passera deux pareilles colonnes qui se dirigeront successivement sur Genève.

M. de Senft-Pilsach a continué de presser et d'intriguer ici, pour qu'on changeât la forme du gouvernement; mais le petit conseil n'a pas adhéré à cette demande; et le grand conseil, qui s'est assemblé hier et aujourd'hui pour la session ordinaire d'automne, ne s'est pas laissé séduire par la promesse que M. de Senft-Pilsach a faite au nom des puissances alliées, de remettre le canton de Berne en possession de l'Argovie et du Pays de Vaud; et de lui donner Bienne et l'Enguel.

Aussi ce ministre mécontent de voir le peu de succès de ses démarches, a-t-il reproché aux intrigants qui sont allés à Francfort, qu'ils y avaient beaucoup trop exagéré l'empressement qu'on mettait à détruire l'acte de médiation. On voit, au contraire, qu'on n'y parviendra que par les menaces ou la force. Les gens de la campagne y sont certainement très-attachés. Ils murmurent hautement de ce qu'on a attiré la guerre en Suisse, et disent qu'un jour viendra où ils pourront se venger des ambitieux des villes.

Plusieurs cantons ont envoyé des députés pour demander des directions à M. le landammann. Les paysans de son

canton seront certainement les plus furieux, si l'on change la constitution actuelle.

On voit maintenant, à ne pouvoir plus en douter, qu'une armée française en Suisse, y trouverait beaucoup de partisans, et que s'il y avait eu un point d'appui un peu fort la masse du peuple, au moins dans plusieurs cantons, s'y serait sûrement réunie.

Je prie votre Excellence, etc.

(Signé) F. Rouyer, *Secrétaire de Légation.*

Berne, 21 Décembre 1813, à 10 heures du soir.

*A son Exc. le Ministre des Relations Extérieures.*

Berne, le 22 Décembre, 1813, à 9 heures du soir.

Monseigneur,

Il est arrivé aujourd'hui de la cavalerie autrichienne à Soleure; mais on croit qu'elle se dirigera sur Bienne, et que d'autres corps entreront le 23 ici. On y est dans une confusion étonnante. Le grand conseil a voté des remercîments au petit conseil pour n'avoir pas cédé aux instances de M. de Senft-Pilsach, et aux menées des intrigants bernois qui voulaient que l'on changeât de suite la constitution actuelle. Des hommes marquants par leurs noms et leurs services, se sont montrés indignés de la tâche et de la responsabilité qui allaient peser sur la ville de Berne. D'un autre côté, les gens faibles et ceux qui ont désiré l'entrée des troupes alliées, craignent une réaction et la vengeance dont les menace le peuple.

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Exc. la traduction de deux proclamations que je viens de me procurer. Tous les bataillons suisses retournent dans leurs cantons, très-mécontents de la conduite qu'on leur a fait tenir. Beaucoup auraient mieux aimé succomber avec gloire, et on les trouvera bien disposés si on leur fournit l'occasion de réparer ce qu'ils appellent une lâcheté involontaire. On n'avait jamais autant senti les bienfaits de l'acte de médiation et les avantages de la tranquillité dont a joui ce pays depuis dix ans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

(Signé) F. Rouyer.

*A son Exc. le Ministre des Relations Extérieures.*

Leutzenbourg, le 21 Décembre, 1813.

Monseigneur,

Les armées coalisées sont entrées aujourd'hui en Suisse, 20,000 hommes par Lauffenbourg; une colonne de 5 à 6000 hommes entre Rheinfelden et Bâle, où ils ont jeté un pont sur le Rhin; on a fait passer 20 à 30,000 hommes sur le pont de Bâle; 5000 hommes de cavalerie qui font partie de sept régiments, sont à Zurich. On porte des forces générales des alliés à 160,000 hommes.

M. le landamman Reinhard a écrit aux cantons d'envoyer à Zurich des députés, lesquels seront constitués en diete, lorsque les députés de la majorité des cantons seront arrivés. La nomination des députés doit être faite par le petit conseil et non par le grand conseil, ce qui prouve qu'on veut renverser la constitution. Les alliés sont entrés en Suisse, sans qu'on ait tiré un coup de fusil.

Une grande partie du peuple Suisse est honteuse d'une conduite pareille. Le plus grand nombre tient à l'acte de médiation, et aurait défendu sa neutralité s'il avait cru être soutenu.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) Rouyer.

*Publication aux Troupes de la Confédération Suisse.*

Il est annoncé à toutes les troupes fédérales sous les armes, que les armées alliées sont entrées sur le territoire Suisse par différents points, et que leur général en chef le Prince Schwarzenberg, a fait publier à ses armées et fait transmettre au général de la confédération l'ordre du jour ci-dessous, en même temps que les plénipotentiaires des cours alliées qui se trouvent en Suisse, ont remis à son Exc. le Landamman de la Suisse une déclaration contenant les assurances les plus fortes pour le bon traitement du pays et des habitants. On doit donc attendre que les troupes fédérales, en rencontrant, dans quelques endroits que ce soit, des corps étrangers, n'auront aucun désagrément à épouver, et les

officiers, sous-officiers et soldats s'empresseront dans de tels cas à ne donner lieu à aucun désargément par leur conduite. Tous les commandants de corps continueront à maintenir la tranquillité, l'ordre et la confiance parmi les troupes sous leur commandement. La manière dont tous les corps se sont conduits jusqu'à présent dans ce moment critique, me donne la conviction qu'ils attendront paisiblement la marche des événements et les décrets de leurs supérieurs.

Au quartier-général de Leutzenbourg, le 20 Décembre 1813.

*Le général de la Confédération,*

(Signé) R. de WATTEVILLE.

## *Ordre du Jour, de S. A. S. le Général en Chef des Armées Alliées, Prince de* Schwartzenberg.

Soldats, nous mettons le pied sur le territoire Suisse; c'est comme amis et comme libérateurs que nous paraissons dans ce pays. Votre conduite sera conforme à ce principe. Prouvez aux braves Suisses que les guerriers autrichiens connaissent aussi bien les devoirs qu'ils ont à remplir en passant dans un pays ami, et les ménagements dûs à ses habitants, que les qualités qui menent un jour de bataille à la gloire et à la victoire.

Si la direction de la guerre rend nécessaire de vous exposer à des marches pénibles dans cette saison rigoureuse, n'oubliez pas, soldats, qu'il s'agit dans ce moment de terminer glorieusement ce que vous avez commencé avec tant d'honneur, et que de plus grandes difficultés, de plus grands dangers que ceux que vous pouvez encore rencontrer, sont déjà vaincus; enfin que c'est de votre valeur et de votre persévérance que votre patrie et le monde entier attendent une paix glorieuse et durable.

(Signé) SCHWARTZENBERG.

## *Lettre du Général Milhaud Commandant le 5eme Corps de Cavalerie à S. A. S. le Prince de Neufchâtel.*

Colmar, le 24 Décembre, 1813.
à sept heures du soir.

Mon Prince,

J'ai eu enfin le bonheur de joindre le corps de partisans commandé par le général autrichien Scheibler, qui avait fait entrer hier dans Colmar, un parti de 60 chevaux, une heure avant l'arrivée de l'avant-garde du 5me corps. La brigade de dragons commandés par le général Montélégier a eu ordre de marcher sur Sainte-Croix, où l'ennemi avait 2000 chevaux ; elle les a culbutés malgré leur résistance opiniâtre. Les 2e, 6e et 11e de dragons ont enfoncé de toutes parts le corps ennemi, deux fois supérieur en nombre ; ils ont sabré plus de 900 hommes chevau-légers bavarois, hussars autrichiens, de Szecklers et de Hesse-Hombourg, et ont donné une sévere leçon à deux régiments de Cosaques. Trois cents morts ennemis sont restés sur le champ de bataille. La brigade Montélégier a pris 130 chevaux et fait 230 prisonniers, parmi lesquels 60 Cosaques, entr'autres un colonel de Cosaques, M. Petro Auraxin, dangereusement blessé, et un lieutenant-colonel des hussars de Hesse-Hombourg, nommé d'Arnstein, aussi blessé.

L'énergie des soldats du 5e corps aurait été augmentée s'il avait été possible, par le dévoûment des habitants du Haut Rhin et de tous les magistrats. M. le comte de la Vieuville et M. le maire de Colmar donnent l'exemple. Tous les habitants animés du plus grand zele pour l'Empereur et pour la défense de leurs foyers, demandent à grands cris des armes contre les ennemis de notre auguste souverain et de notre patrie. Nous avons été reçus dans le Haut Rhin avec un enthousiasme qui double l'énergie des troupes.

Le colonel de Cosaques prisonniers a reçu un titre en Russie et deux villages pour récompense. Il était de la garde impériale russe et il commande deux régiments de Cosaques d'*Elmoussin* et *Hauren*. Il a eté traité avec égards par les dragons qui l'ont pris.

Je suis fier, mon prince, de commander le 5e corps de cavalerie que S. M. a daigné me confier. Nous n'avons pas encore reçu la moitié de nos fusils, et nos vieux dragons qui n'en ont plus les regrettent beaucoup.

J'emploierai tous les moyens possibles pour entamer les flancs de cette armée et savoir ce qu'elle veut faire.

Nous avons à regretter 10 hommes tués, mais aucun officier. Le capitaine de Couer, du 6e dragons, deux officiers d'un détachement du 22e et 60 sous-officiers et dragons ont été blessés.

Agréez, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect.
Le général de division commandant le 5e corps de cavalerie.

(Signé) Le comte de MILHAUD.

Sa Majesté a accordé 30 décorations de la légion d'honneur aux officiers, sous-officiers et soldats, choisis parmi ceux qui se sont le plus distingués.

## *Rapport du Général Comte Milhaud à S. A. S. le Prince Major-Général.*

Colmar, le 26 Décembre, 1813, à midi.

Monseigneur,

Depuis le combat de Sainte-Croix, où la brigade de dragons du général Montélégier s'est si vaillamment comportée, l'ennemi a fait venir beaucoup de renforts. Hier 25, le général Hardeis, se disant commandant de l'avant-garde austro-bavaroise, est arrivé à Enisheim avec 6000 fantassins, 2000 chevaux et 6 pièces d'artillerie. On a fait venir sur des charrettes des fantassins de Bâle, qui ont passé par Battenheim. Un bon paysan, digne de foi, porte leur force à 35,000 hommes d'infanterie et 6000 chevaux. Il ignore le nombre de canons.

La division du général Piré a relevé à Sainte-Croix la 5e division de grosse cavalerie du 5e corps. Je tiens en réserve la division du général l'Héritier, avec une brigade d'infanterie. Je fais observer la route du Rhin de Huningue à Neuf-Brisack par le général Dermoncourt.

Je suis bien secondé par l'excellent préfet, M. le comte Delavieuville, par le maire de Colmar, et par toutes les autorités civiles.

Les partis ennemis ont commis des excès affreux avant notre arrivée à Sainte-Croix et dans d'autres villages. L'indignation est au comble.

Lorsque j'aurai reçu les noms des officiers et soldats de la brigade Montélégier qui se sont le plus distingués, je parlerai à V. A. de solliciter des récompenses pour ces braves.

Le colonel des Cosaques est mort de ses blessures. Le

colonel des hussars autrichiens est également mort. J'ai ordonné qu'ils fussent enterrés avec les honneurs de la guerre.

Je suis, etc

(Signé) Le comte MILHAUD.

---

## *Paris, le 30 Décembre.*

Aujourd'hui Jeudi 30 Décembre à deux heures, S. M. l'Empereur et Roi étant sur son trône, entouré des princes grands dignitaires, des ministres, des grands-officiers, des grandes aigles de la légion d'honneur et des officiers de sa maison a reçu le sénat en corps.

---

## *Extrait des Registres du Sénat-Conservateur, du Mercredi, 29 Décembre* 1813.

Le Sénat-Conservateur, réuni au nombre de membres prescrit par l'article 90 de l'acte des constitutions, du 13 Décembre.

Après avoir entendu, dans la séance du 27 de ce mois, la communication faite, au nom de S. M. l'Empereur et Roi, par le ministre des relations extérieures, et le rapport de la commission spéciale, nommée dans la séance du 22;

Délibérant sur l'adresse votée dans la séance du même jour 27, à l'occasion de la communication et du rapport dont il s'agit;

Adopte le projet d'adresse présenté par sa commission spéciale et dont la teneur suit:

" Sire,

" Le Sénat vient présenter à V. M. I. et R. l'hommage de son respectueux dévoûment et de sa reconnaissance pour les dernieres communications qu'il a reçues par l'organe de sa commission: V. M. adhere aux propositions même de ses ennemis, qui lui ont été transmises par un de ses ministres en Allemagne; quel gage plus fort pouvait-elle donner de ses vœux sinceres pour la paix!

" Vous avez cru sans doute, Sire, que la puissance s'affermit en se bornant, et que l'art de ménager le bonheur

des peuples est la premiere politique des rois. Le sénat vous en rend grâces au nom du peuple français.

" C'est au nom de ce même peuple aussi que nous vous remercions de tous les moyens légitimes de défense que prendra votre sagesse pour assurer la paix.

" L'ennemi vient d'envahir notre territoire. Il veut pénétrer jusqu'au centre de nos provinces. Les Français réunis de cœur et d'intérêt sous un chef tel que vous ne laisseront point abattre leur énergie.

" Les Empires, comme les hommes, ont leurs jours de deuil et de prospérité : c'est dans les grandes circonstances qu'on reconnaît les grandes nations.

" Non, l'ennemi ne déchirera point cette belle et noble France, qui, depuis quatorze cents ans, se soutient avec gloire au milieu de tant de fortunes diverses, et qui, pour l'intérêt même des peuples voisins, sait toujours mettre un poids considérable dans la balance de l'Europe. Nous en avons pour gages votre héroïque constance et l'honneur national.

" Nous combattrons pour notre chere patrie entre les tombeaux de nos peres et les berceaux de nos enfants.

" Sire, obtenez la paix par un dernier effort digne de vous et des Français, et que votre main tant de fois victorieuse laisse échapper ses armes après avoir signé le repos du monde.

" Tel est, Sire, le vœu du Sénat, tel est le vœu de la France, tel est le vœu et le besoin de l'humanité."

L'assemblée arrête que l'adresse ci-dessus sera présentée par le Sénat en corps à S. M. I. et R.

Les président et secrétaires,

(Signé) CAMBACÉRÈS.

Le comte DE VALENCE, PASTORET.

Vu et scellé,

Le chancelier du Sénat,

(Signé) Comte LAPLACE.

Sa Majesté a répondu :

" Sénateurs,

" Je suis sensible aux sentiments que vous n'exprimez.

" Vous avez vu, par les pieces que je vous ai fait com-

" munique, ce que je fais pour la paix. Les sacrifices " que comportent les bases préliminaires que m'ont propo- " sées les ennemis, et que j'ai acceptées, je les ferai sans " regret; ma vie n'a qu'un but, le bonheur des Français.

" Cependant le Béarn, l'Alsace, le Franche-Comté, " le Brabant sont entamés. Les cris de cette partie de ma " famille me déchirent l'âme! J'appelle les Français au " secours des Français! j'appelle les Français de Paris, de " la Bretagne, de la Normandie, de la Champagne, de la " Bourgogne et des autres départements au secours de " leurs freres! les abandonnerons-nous dans leur malheur? " Paix et délivrance de notre territoire, doit être notre cri " de ralliement. A l'aspect de tout ce peuple en armes, l'é- " tranger fuira ou signera la paix sur les bases qu'il a lui- " même proposées. Il n'est plus question de recouvrer les " conquêtes que nous avions faites."

Le Sénat a été conduit à cette audience par un maître et un aide des cérémonies, introduit par M. le baron de Cramayel, maître des cérémonies, en l'absence de S. Exc. le grand-maître, et présenté à S. M. par S. A. S. le prince vice-grand-électeur.

---

## *Le 6 de Janvier (Le Jour des Rois.)*

[Extrait du Times.]

Si nous éprouvâmes une vive satisfaction en annonçant hier l'importante nouvelle que les Alliés avaient passé le Rhin, nous éprouvons aujourd'hui un sentiment d'orgueil et d'exultation en annonçant l'effet que ce grand coup, suivant d'aussi près les glorieuses victoires de l'Adour, a produit sur le tyran, nagueres si formidable. Les journaux de Paris jusqu'au 31 Décembre, nous ont fait connaître les discours prononcés par lui et par deux de ses méprisables satellites; ce sont les lamentations de l'humiliation et du désespoir; et ce qui est encore fait pour donner plus

d'espérance au monde, c'est le décret que ces vaines déclamations ont eu pour objet de faire passer, et de pallier s'il était possible. Jamais, non jamais, dans les plus affreuses époques de l'anarchie jacobine, la France n'a vu un pareil manifeste annoncé comme une loi de l'état. Le monde n'a jamais rien vu de semblable. Les Romains, dans les dangers extrêmes de l'état, créaient avec beaucoup de cérémonies, et avec beaucoup de limitations, surtout pour la durée de cette charge, un seul dictateur dont les ordres étaient absolus. Lorsque les Jacobins croyaient la patrie en danger, ils dépêchaient des commissaires dans les différents départements, avec des pouvoirs d'une espece extraordinaire, mais néanmoins subordonnés à ceux de l'assemblée nationale, ou au moins du comité qui régnait en son nom. Buonaparté a pris tout ce qu'il y avait de monstrueux dans ces deux mésures, et y a ajouté quelque chose de plus monstrueux encore qu'il a tiré du fonds inépuisable de ses folles conceptions personnelles. Il a dans le fait abdiqué son pouvoir, d'une maniere curieuse, en le remettant à un certain nombre de sénateurs et de conseillers d'état, qui vont être envoyés dans les différents départements, chacun avec une autorité essentiellement souveraine; comme si un despote pouvait se multiplier lui-même, et paraître investi de toutes ses fonctions en plusieurs endroits à la fois; ainsi que nous lisons dans les fictions bizarres de la mythologie orientale, qu'un certain chef pouvait entrer dans le même moment par huit portes opposées sous sa même forme. Pour que chacun de ces commissaires extraordinaires puisse accélérer les levées de la conscription et les autres mesures de défense nécessaires, il aura le pouvoir d'appliquer les décrete existants à des lieux qui n'y sont

pas compris; d'ordonner des levées en masse à leur propre discrétion; de prendre toutes les mesures de haute police; d'arrêter les individus (comme du temps de Lebon et Carrier) et de les envoyer devant des commissions militaires de leur propre création; et enfin, ce que nous ne pouvons pas croire, même en le lisant, *de rendre des décrets qui seront obligatoires pour tous les citoyens.* Nous avons aucun fil qui puisse nous guider dans nos conjectures, lorsque nous nous demandons quel frein, quel contrôle pourra restreindre ces commissaires; quel moyen ils auront de concilier leurs décrets quand ils se contrediront les uns et les autres ou même qu'ils ne s'accorderont pas avec les édits impériaux; comment on peut se figurer que le peuple français aura plus d'égards pour trente tyrans indépendants que pour un seul dont on avait regardé jusqu'à ce jour la sagesse comme inspirée d'en haut, et dont on croyait le génie sans bornes, ainsi que la puissance. Nous sommes bien sûrs que de s'ôter ainsi le sceptre des mains, et de confier une aussi grande portion d'influence politique à ceux qui peuvent l'employer contre lui-même, est une mesure à laquelle Buonaparté n'avait jamais songé auparavant à avoir recours. Elle prouve en lui plus qu'en tout autre homme un découragement et un désespoir absolu.

Certes, l'imposteur a de bien fortes raisons de craindre le sort qui le menace prochainement. Ecoutez ses propres paroles: "le Béarn, l'Alsace, la Franche-Comté, le Brabant sont envahis. J'appelle les Français à secourir les Français. La paix et la délivrance de notre territoire! doivent être notre cri de ralliement. Il ne s'agit plus aujourd'hui de récouvrer les conquêtes que nous avons faites." Paroles mémorables dans la bouche d'un homme qui a inondé de sang la

France et l'Europe pour l'appât des conquêtes et pas pour autre chose! *Imperium cupientibus nihil medium inter summa et præcipitia.* Depuis douze mois trois phrases se sont fait remarquer distinctement dans sa chûte vers la ruine, et chacune de ces phrases a fait voir que rien ne pouvait l'arrêter sur le terrain glissant où il cherchait à s'appuyer. Même après les catastrophes affreuses de la terrible campagne de Russie, un M. de Fermont parlait encore le 20 Décembre 1812 de réaliser les *glorieux projets* de l'Empereur. Au mois de Mars suivant, Buonaparté, un tant soit peu plus modeste, déclara "que *l'intégrité de l'Empire*, tel qu'il existait alors, ne serait mise en question dans aucune négociation." Maintenant il ne demande que *la paix.* Le discours de La Cépede n'est qu'une introduction à celui de Buonaparté. Fontanes entre plus au long dans son sujet. Il cherche à faire voir, et cependant il montre très-obscurément, ce que Buonaparté a fait pour satisfaire ce vœu universel, et nous n'en doutons pas, bien sincere, du peuple français. Voici en peu de mots le résumé de l'histoire qu'il fait. "Le 16 Août Buonaparté proposa de reprendre les négociations de Prague. Cette offre fut rejetée. Les hostilités recommencerent. Des événements prirent une face nouvelle (Oui certes, ils le firent). Il s'aperçut qu'il était temps de faire évacuer l'Allemagne à ses Français. Il s'en retourna sur le Rhin combattant à chaque pas. De là il revint à Paris. Un St. Aignan, qui, si nous avons bonne mémoire, était ministre de France à Dresde, fut pris dans la déroute et mené au quartier-général des alliés, en conséquence de leurs victoires. Là, il eut une conférence avec les ministres russe et autrichien, lord Aberdeen étant présent. Ils lui énoncerent dans une communication confidentielle les bases d'une pacifica-

tion générale qu'il fit connaître à Paris. Buonaparté y fit une réponse, que les Autrichiens jugerent vague. Ceci ayant été signifié à Buonaparté, il envoya une acceptation plus formelle des bases, telles qu'elles lui avaient été communiquées par le canal de M. St. Aignan. La lettre qui contenait l'acceptation parvint à Francfort le 5 du mois dernier. Le 10, le Prince Metternich répondit qu'avant d'ouvrir les négociations, il serait nécessaire de consulter les Alliés, c'est-à-dire les Anglais. Ceci alarma Buonaparté: mais il paraît qu'il fut encore plus alarmé par l'apparition de la célebre déclaration dans la Gazette de Francfort du 7 du mois dernier. Il sentit que c'était une attaque indirecte contre lui. Nous le sentîmes de même dans le temps, et nous espérons que le peuple français le sentira de la même maniere. Il verra clairement qu'il n'y a dans cette Déclaration aucun sentiment d'hostilité contre lui; qu'elle ne respire que bienveillance et magnanimité; et qu'en conséquence c'est à lui à déclarer s'il provoquera sur sa tête la vengeance des Alliés, en unissant plus long-temps sa cause à celle du misérable auquel la Providence a permis si long-temps d'être le fléau de la France. Il n'y a peut-être pas de meilleure preuve du désespoir auquel sont réduits ces déclamateurs révolutionnaires que leur conversion subite, que ce passage soudain, de la vanité et de l'arrogance la plus boursoufflée à une modestie vraiment édifiante. "Ce n'est point à cette tribune que les gouvernements doivent-être insultés." Axiôme assez drôle! non certes, ces messieurs de la tribune n'ont jamais parlé de la perfidie de l'Autriche, de l'ambition de la Russie, ni des intrigues continuelles de l'Angleterre! C'est aussi une pure chimere que de supposer que Buonaparté ait jamais rêvé "invasion, prépondérance, monarchie universelle!" Misérables que

vous êtes, comment osez-vous parler ainsi, quand vous avez encore à présent une armée en Espagne? Comment osez-vous parler ainsi, après vos exécutions à Moscou? Comment osez-vous parler ainsi, avec le chef de l'église romaine en prison, et quand vous avez fait de ses territoires l'appanage d'un infant Corse? Hélas! dit l'orateur humilié: "Toutes les nations ont erré; tous les gouvernements ont commis des fautes; ils doivent tous se pardonner les uns et les autres." Oui, si vos fautes étaient des fautes provenant de la faiblesse de la nature humaine, l'humanité devrait vous pardonner; mais elles ne sont pas de cette nature. *Donanda vitia, non portenta.* Les crimes des révolutionnaires français dès l'origine ont été autant de forfaits effrayants pour l'humanité; mais ce grand homme a surpassé tous ses prédécesseurs. Ses crimes sont d'une nature étrange, monstrueuse, impardonnable.

Son forfait est atroce, exécrable, odieux;
Il est même plus grand que la bonté des Dieux.

Lorsque les Français s'apercevront enfin que ses atrocités et leurs souffrances ont été également gratuites; que le fruit de vingt ans de victoires s'est évanoui comme un rêve ou un trésor de fées, que, suivant ses propres expressions, il ne s'agit plus maintenant de recouvrer les conquêtes qu'ils avaient faites, ne s'écrieront-ils pas unanimement avec l'accent de l'indignation: "Pourquoi "répandons-nous notre sang, le sang de nos en- "fants, pour ce vil étranger, pour cet insolent "et vil charlatan? rejetons-le dans son infamie "originaire et rendons le trône qu'il a si long- "temps souillé aux illustres descendants de "Saint-Louis et de notre magnanime et bien- "aimé Henry. C'est ainsi que nous reprendrons "avec dignité notre place parmi les nations. "C'est ainsi que nous donnerons un gage infail-

" lible et solennel de notre désir d'une paix sûre " et honorable."

On a joint à ces harangues les pieces formelles qui prouvent que les alliés n'ont pas respecté la neutralité de la Suisse. Triste nouvelle pour M. Fontane, pour les autres légistes profès de l'école des *vindicæ gallicæ !* auxquels nous pouvons dire aujourd'hui à cette occasion.

*Discipulorum inter jubeo plorare cathedras.*

Grotius est contre eux, Vattel est contre eux et voilà que les alliés souverains viennent aussi de se déclarer contre eux. C'est un piteux cas pour ces messieurs, mais ce n'est pas encore tout. M. Rouyer nous dit qu'Aloys Reding, qui alla à Francfort, sous le prétexte de prier les alliés de respecter la neutralité suisse, était un intrigant; et qu'il persuada aux alliés que ses compatriotes étaient mécontents d'avoir Buonaparté pour médiateur. Nous voyons en effet que le prince de Schwartzenberg entra en Suisse annonçant que ses troupes y venaient comme libérateurs; avis qui fut si bien compris et si goûté qu'il fut convoqué à l'instant une diete avec l'intention déclaré de changer la constitution. Cependant Napoléon-le-Grand se signe toujours le Protecteur de la Confédération du Rhin et le Médiateur de la Confédération Suisse.

Des lettres particulieres de Paris nous assurent que le gouvernement ne peut ni rassembler ni tenir ensemble les conscrits. Il ne s'en assemble pas plus tôt quelques-uns, que voyant qu'il n'y a point de force autour d'eux pour les restraindre, ils s'en retournent tranquillement chez eux. Les fonds français ont été à 47 et demi. La nouvelle du départ de lord Castlereagh pour le continent les a fait fluctuer depuis ce temps entre ce prix et 51.—Il y a des troubles dans presque tous les départements.

# GAZETTE DE LA COUR

## DU SAMEDI 8 JANVIER.

Bureau des Affaires Etrangeres, le 8 Janvier.

*Copies et Extraits des Dépêches adressées au Vicomte Castlereagh, par Son Excellence le Général Lord Cathcart, Chevalier du Chardon, et Son Excellence le Comte d'Aberdeen, Chevalier du même Ordre.*

Fribourg en Brisgau, le 24 Décembre.

Milord,

Le quartier-général de l'Empereur a été transféré de Francfort sur le Mein à Fribourg en Brisgau, ainsi qu'il en est dit ci-après.* L'Empereur lui-même a passé une semaine à Carlsruhe, et il est arrivé le 22 à Fribourg, où Sa Majesté a été reçue par l'Empereur d'Autriche, qui y était déjà depuis quelques jours. Comme c'est aujourd'hui le jour de naissance de l'Empereur de Russie, il a été célébré par des cérémonies religieuses et par un dîner donné au quartier-général de Sa Majesté, auquel Sa Majesté Impériale, Royale et Apostolique a été présent.

Le quartier général du Prince Schwartzenberg étoit le 21 à Lorach, et il a dû être porté hier à Bâle. Les troupes autrichiennes ont passé le Rhin à Schaffhouse, à Bâle, et sur les points intermédiaires. Le quartier-général du Feld-Maréchal doit être transféré à Berne le 26. Les troupes Suisses régulières se sont retirées en Suisse, et la milice s'attend à être licenciée. Il n'y a point eu d'hostilités ni d'actes

* Le 12 Décembre, à Darmstadt; le 13, à Heidelberg; le 14, à Durlach; les 15, 16 et 17, à Halt; le 18, à Rastadt; le 19, à Ackern; le 20, à Friberg; le 21, à Kinbzingen; le 22, à Fribourg.

de violence, et tout paraît annoncer la meilleure intelligence. Le Général Wrede, avec l'armée qu'il commande, doit faire le siége de Huningue avec la plus grande activité, et il est devant cette place. Il sera couvert et soutenu par les troupes Russes.

Le Prince Royal de Wirtemberg est devant Kehl. Le Maréchal Blucher reste près de Francfort, ses forces étant reparties au-dessus et au-dessous de Mayence, selon que les circonstances l'exigent. Une forte colonne a marché sur Schaffhouse par Stutgard, et il est probable que le quartier-général Impérial se remettra bientôt en mouvement.

Sa Majesté le Roi de Prusse est toujours à Francfort; mais il est attendu ici incessamment. Le Chancelier Baron de Hardenberg est arrivé ce soir.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) CATHCART.

---

*Lettre de Son Excellence le Général Vicomte Cathcart, Chevalier du Chardon, datée de Fribourg en Brisgau, le 25 Décembre* 1813.

Milord,

En addition à ma dépêche datée d'hier, j'ai maintenant l'honneur d'informer Votre Seigneurie que le comte Bubna, avec l'avant-garde autrichienne, a déjà passé Berne; et que ce canton a repris entièrement son ancienne constitution. Les cantons de Zurich et de Soleure suivent son exemple, et ils ont envoyé des députés à Berne pour consulter sur les mesures qu'il est convenable de prendre. Le Prince Schwartzenberg est allé à Bâle, mais son quartier-général est encore à Lorach, d'où il dirige les mouvements des colonnes qui sont en marche. J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint la copie d'une Déclaration faite à la Suisse au nom des Souverains Alliés, et contenue dans une note présentée par le chevalier Lubzettern et le comte de Capodistria, qui a été rédigée au quartier-général, et en conséquence n'est pas datée.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) CATHCART.

*Copie d'une Note remise par le Comte* de Capodistria *et le Chevalier de* Lebzettern *à Son Excellence le Landamman de la Suisse.*

Les soussignés viennent de recevoir de leurs cours l'ordre de faire la déclaration suivante à Son Excellence le Landamman de la Suisse :

La Suisse avait joui durant plusieurs siecles d'une indépendance heureuse pour elle-même, utile à ses voisins et nécessaire au maintien de l'équilibre politique. Ces fléaux de la révolution française, les guerres qui depuis vingt ans ont ébranlé jusqu'aux fondements de la prospérité de tous les états de l'Europe, n'avaient pas épargné la Suisse.

Agitée dans son intérieur, affaiblie par de vains efforts pour échapper à l'influence destructive d'un torrent dévastateur, la Suisse s'est vu enlever petit à petit ces boulevards essentiels à la conservation de son indépendance, par la France, qui se disait elle-même son amie. L'Empereur Napoléon a fini par établir sur les ruines de la Fédération Suisse, et sous un titre jusqu'alors inconnu, une influence directe et incompatible avec la liberté de la république ; cette ancienne liberté, si respectée par toutes les puissances de l'Europe, et qui était le garant des relations d'amitié que la Suisse avait continué d'entretenir avec elles, même à l'époque de sa soumission, ce qui est la principale condition de la neutralité d'nn état.

Les principes qui guident les puissances alliées dans la présente guerre sont bien connus. Toute nation qui n'a pas perdu le souvenir de son indépendance, doit les avouer. Ces puissances désirent que la Suisse recouvre, ainsi que toute l'Europe, la jouissance de ce premier droit de chaque nation, et avec ses anciennes frontieres les moyens de maintenir ce droit. Elles ne peuvent pas admettre une neutralité qui, vu les relations actuelles de la Suisse, n'existe que de nom.

Les armées des puissances alliées, en se présentant aux frontieres de la Suisse, s'attendent à n'y trouver que des amis. Leurs Majestés Impériales et Royales s'engagent solennellement à ne pas mettre bas les armes avant d'avoir assuré à la république les territoires que la France lui a arrachés. Sans prétendre s'interposer dans ses relations intérieures, elles ne souffriront jamais que la Suisse soit sous une influence étrangere.

Elles reconnaîtront sa neutralité du jour où elle sera libre et indépendante ; et elles attendent du patriotisme d'une brave nation, que, fidele aux principes qui l'ont rendue illustre dans les siecles passés, elle secondera les nobles et généreux efforts

qui devraient réunir pour la même cause tous les souverains et toutes les nations de l'Europe.

Les soussignés, en faisant cette communication, croyent devoir donner connaissance à Son Excellence le Landamman, de la proclamation et de l'ordre du jour que le commandant en chef de la grande armée publiera au moment où l'armée entrera sur le territoire suisse.

Son Excellence les trouvera conformes aux sentiments de Leurs Majestés Impériales et Royales envers la confédération.

Les soussignés, etc.

---

*Extrait d'une Dépêche de Son Excellence le Comte d'Aberdeen, Chevalier de l'Ordre du Chardon, datée de Fribourg, le 25 Décembre,* 1813.

J'ai la satisfaction de pouvoir rendre à Votre Seigneurie le compte le plus favorable de l'état des affaires en Suisse. Le général comte Bubna est depuis avant-hier à Berne, avec un nombreux corps de cavalerie, et le quartier-général du Prince Schwartzenberg devait y être établi aujourd'hui ou demain. Les troupes, qui sont toutes autrichiennes, ont observé la plus stricte discipline en traversant le pays, et elles ont été accueillies avec le plus vif enthousiasme par les habitants.

Je dois informer Votre Seigneurie qu'avant-hier il y a eu une révolution dans le gouvernement du canton de Berne. L'affaire a été proposée au Conseil par l'Avoyer actuel Frudeniech et le général Watteville, avec d'autres habitants très-respectables, qui ont aussitôt rétabli l'ancien gouvernement, à la grande joie de toute la population. Les petits cantons suivront sans balancer l'exemple de Berne, ainsi que ceux de Fribourg et Soleure.

Demain, ou le jour suivant, le quartier-général de Sa Majesté Impériale sera établi sur la rive gauche du Rhin, soit à Bâle ou à Rheinfeld.

Bureau de l'Amirauté, le 8 Janvier, 1814.

*Lettre du Capitaine* Hoste, *du Vaisseau de S. M. la Bacchante, adressé au Contre-Amiral Freemantle, et transmise à l'Amirauté par Sir Edward Pellew.*

A bord de la Bacchante, devant Castel Nuovo, le 16 Octobre, 1813.

Monsieur,

Je suis arrivé devant Raguse le 12 de ce mois, et j'ai trouvé le Saracen et trois canonieres, ayant à bord un détachement de la garnison de Curzola, commandé par le capitaine Lowen, qui avait reçu du colonel Robinson l'ordre d'agir sur cette côte. D'après les informations que je reçus du capitaine Harper, du Saracen, et en conséquence de l'état du pays adjacent, et de l'insurrection des habitants des Bouches du Cattaro, je vins ici sans perdre de temps, avec les bâtiments sous mes ordres. Le 13 au matin, nous forçâmes le passage entre Castel Nuovo et le fort de Rosa, et après quelque canonnade, je m'assurai d'un excellent mouillage pour l'escadre, environ à trois milles au-dessus de Castel Nuova. Dans la soirée, je détachai les canots de ce vaisseau, avec eux du Saracen, et les deux canonnieres siciliennes, sous les ordres du capitaine Harper, qui offrit très-bravement ses services pour s'emparer des forces navales de l'ennemi, que je savais être mouillées entre l'île de St. George et la ville de Cattaro. Le capitaine Harper réussit complettement; l'ennemi avait détruit ses canots à son approche, mais étant parvenu à les réparer et à les faire manœuvrer par des habitants armés du voisinage, il attaqua vaillamment, et prit l'île de St. George, le commandant et sa garnison s'étant rendu à discrétion. Je joins ici un rapport de l'affaire, avec l'état des canons, etc. qui ont été pris. Ce point est de la plus grande importance pour nos opérations futures: il est en avant du petit canal, par lequel on entre dans le bras étroit de la riviere qui conduit à Cattaro même; et étant fortifié comme il l'est, il eût été très-difficile, si non impossible aux vaisseaux de passer outre. Le fort de Peroste fut pris dans la même nuit par les habitants; et j'ai actuellement le plaisir de vous

informer que Castel Nuova et le fort Espagnol se sont rendus aux troupes anglaises par une capitulation, dont je joins ici la copie. La garnison reste prisonniere de guerre jusqu'à ce qu'elle soit échangée; les officiers sont sur parole. Il y a dans la garnison plusieurs Croates, qui désirent d'entrer au service d'Autriche, et je me propose de les envoyer à Fiume. Je remonterai sans délai jusqu'à Cattaro. Le fort de St. Jean est le seul que l'ennemi possede dans la Bouche. Le général français Gauthier s'est retiré dans le fort avec environ 600 hommes; il est très-fort et situé à environ 15 milles plus haut. Je compte y aller dès que j'aurai arangé les affaires ici. J'ai laissé une garnison dans le fort Espagnol; et je joins ici des états de ce qui a été pris dans les trois endroits. Les Montenegrins ont rendu un grand service en bloquant le fort Espagnol et tout le terrain et le pays adjacents. Je ne puis trop louer la conduite du capitaine Harper; il est toujours prêt et infatigable; et la prise de l'île de St. George lui fait le plus grand honneur, ainsi qu'aux officiers et individus. Je suis très-redevable au capitaine Lowen des conseils et de l'assistance qu'il me donne toujours avec empressement; enfin le zele dont tout le monde est animé et très-recommandable.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) W. Hoste.

Suit une lettre du capitaine Harper, en date du 13 Octobre, contenant les détails de la prise de St. George, et la capitulation. Les canonnieres prises ont été employées à bloquer la ville et le château de Cattaro par eau, pendant que les habitants les bloquaient très-strictement par terre.

---

Le vice-amiral Sir E. Pellew a transmis une lettre du capitaine Dickson, du Swiftsure, par laquelle il rend compte de la prise faite à la hauteur du cap Rousse, île de Corse, le 26 Novembre, du corsaire français le Charlemagne, monté de 8 canons et 98 hommes.

*Extrait d'une Lettre du Capitaine* Farquhar, *du Vaisseau de S. M.* la Désirée, *datée de devant* Gluckstadt, *le* 23 *Décembre*, 1813.

J'ai à informer Leurs Seigneuries, que Dimanche, 19 de ce mois, j'appris par une lettre du capitaine Marshall, de la corvette de S. M. le Shamrock, qu'un détachement suédois s'avançait vers Gluckstadt; je me déterminai à remonter la riviere avec les vaisseaux de S. M. la Désirée et le Blazer, mais le temps était si extrêmement nébuleux qu'il fut impossible de faire voile. Le même jour, une autre communication du capitaine Marshall m'annonça que la batterie de Stoar, un peu au-dessous de Gluckstadt, avait été attaquée par les Suédois, et que l'ennemi avait brûlé les affûts de canon, encloué les pieces, et était retiré dans la ville. En conséquence, je résolus de remonter la riviere dans la même soirée, sur une canonniere, et j'ordonnai à la frégate de suivre aussitôt que le temps s'éclaircirait, et elles sont arrivées ce matin.

---

## *Extrait du Journal de Paris.*

Les lettres de Suisse nous apprennent que les cosaques qui sont entrés dans le canton de Bâle, y commettent beaucoup d'excès; cependant on annonçait que les armées alliées entraient en Suisse comme dans un pays ami. Ce n'est pas la seule contradiction qui existe entre la conduite et le langage de nos ennemis. Ils cachent sous le voile de la modération une ambition démesurée. Ils ne respirent que vengeance contre la nation française. Ils apportent la guerre dans nos foyers, et ils protestent de leur amour pour la paix.

Quel est celui d'entre nous qui pourrait être la dupe de ces hypocrites protestations? de quel aveuglement ne serait pas frappé celui qui ne verrait pas le piége qui nous est tendu? C'est pour empêcher le développement des forces nationales, c'est pour détruire notre énergie et nous accabler sans éprouver de résistance, qu'ils répandent ces proclamations mensongeres qui sont l'outrage le plus insigne qu'on ait jamais fait au bon sens et à l'honneur d'une grande nation.

Nos ennemis s'imaginent que les leçons de l'expérience sont perdues pour les Français; ils se trompent. Nous avons gardé le souvenir de ces doucereuses proclamations qui précéderent en Pologne l'arrivée des Russes, des Prussiens et des Autrichiens. Les puissance co-partageantes protestaient que leurs armées n'entraient en Pologne que pour y maintenir la paix, et pour rendre au peuple son indépendance et sa prospérité.

Lorsqu'ils parlaient ainsi, le traité de partage était conclu, la Pologne était démembrée, sa gloire flétrie et la foudre allait tomber sur le trône des Jagellons.

Quelle fut la conduite de ces pacificateurs si modérés ? interrogez les Polonais, ils vous diront que leurs villes furent incendiées, que la terreur et la désolation parcoururent leurs campagnes, que leur gouvernement avili ne fut plus en état de les protéger. Que les citoyens attachés à leur patrie furent sacrifiés à la politique barbare des conquérants, et que le calme qui suivit cette épouvantable catastrophe ne peut être comparé qu'à celui des tombeaux.

Que ce terrrible exemple nous serve de leçon ; que les malheurs de la Pologne nous apprennent le sort qui nous serait réservé si nous étions assez faibles pour ajouter foi aux paroles de nos ennemis, et assez insensés pour nous détacher du gouvernement qui seul peut diriger nos forces et sauver l'indépendance et l'honneur de la patrie.

Nous avons éprouvé des revers, il faut les réparer; c'est la force, la constance dans les revers qui fait la gloire des nations. N'avons-nous pas déjà vu les Prussiens en Champagne; les Russes n'ont-ils déjà pénétré dans la Suisse? Les Anglois ne se sont-ils pas montrés sous les murs de Dunkerque? Alors même une guerre civile dévorait la France; et cependant nos ennemis furent repoussés; le sol natal fut délivré de leur présence, et ils expierent par de honteuses défaites la témérité de leur invasion.

Que faut-il donc faire dans ce moment ? S'agit-il de perdre le temps en de vaines et périlleuses délibérations ? Non, il fait courir aux armes, il faut nous rallier autour de ce trône impérial sous la sauve-garde duquel nous avons placé notre gloire, notre bonheur, et celui de nos enfants.

Que diraient ces braves qui ont déjà sauvé la France au prix de leur sang, s'ils étaient témoins de cette nouvelle invasion de nos ennemis ? Français, s'écrieraient-ils, les nations ne se perdent que par une coupable inertie ; un peuple courageux et fidele à son gouvernement ne peut jamais être conquis. Suivez notre exemple, armez-vous, exterminez ces barbares qui veulent vous asservir et vous déshonorer. Nous avons fait notre devoir. Faites aujourd'hui le vôtre, c'est ainsi que vous obtiendrez la paix et que vous assurerez l'indépendance de votre patrie.

PROCLAMATION.

*Les Puissances Alliées à la Nation Française.*

Peuple Français,

La victoire a conduit les armées alliées sur votre frontiere, elles vont la franchir.

Nous ne faisons pas la guerre à la France ; mais nous repoussons loin de nous le joug que votre gouvernement voulait imposer à nos pays respectifs, qui ont le même droit à l'indépendance que le vôtre.

Magistrats, propriétaires, cultivateurs, restez dans vos maisons. Le maintien de l'ordre public, le respect pour les propriétés particulieres, la discipline la plus sévere, caractérisent le progrès et le séjour des armées alliées. Elles ne sont point animées de l'esprit de vengeance. Elles ne désirent pas user de représailles envers la France, et faire retomber sur elle les calamités sans nombre qu'elle a depuis vingt ans fait peser sur ses voisins et même sur les contrées les plus éloignées.

D'autres principes et d'autres vues que celles qui ont conduit vos armées parmi nous, président aux conseils des monarques alliés ; ils feront consister leur gloire à avoir mis le terme le plus prompt aux malheurs de l'Europe. La seule conquête qui est l'objet de leur ambition est celle de la paix ; mais en même temps d'une paix qui assurera à leurs propres peuples, à la France et à l'Europe, un état véritable de repos. Nous avions espéré la trouver avant de toucher le sol de la France. Nous venons ici pour la chercher.

Le Maréchal PRINCE DE SCHWARTZENBERG,
*Commandant en Chef de la Grande Armée Alliée.*

Au quartier-général à Lorrach,
le 21 Décembre, 1813.

## POSTSCRIPTUM.

Les journaux de Paris jusqu'au 31 Décembre, que nous avons reçus le 6 de ce mois, sont si remplis de matieres importantes que malgré l'étendue que nous avons encore donnée à ce numéro, nous sommes dans la nécessité d'en renvoyer une grande partie au cahier prochain, et notamment les tirades du Journal de l'Empire et de la Gazette de France, par lesquelles Barrere, Montgaillard et quelques autres écrivains de même force cherchent à rallier les Français autour du grand homme, en leur faisant un épouvantail affreux des Cosaques, qui doivent manger les petits enfants tout vifs, et emporter en Sibérie l'Apollon du Belvedere. Nous ne pouvons même aujourd'hui, faute de place et de temps, nous livrer à nos réflexions sur la situation actuelle des choses, sur la perspective d'une restauration prochaine, et sur le langage bas et lâche du tyran, à l'aspect du moment fatal qui le menace. Rien ne vient plus le réjouir, lui donner la moindre illusion ; aucun rayon d'espérance ne vient luire autour de lui. La guerre a été honteuse ; la paix, si même il pouvait la faire, ne serait qu'une paix honteuse, et qui ébranlerait son pouvoir jusques dans ses fondements. Les brouillards affreux de la saison ne sont rien au prix des ténebres morales qui enveloppent aujourd'hui sa gloire passée, son existence ; il ne voit point d'issue, point de fil pour sortir de ce labyrinthe. On peut dire de lui ce que le poëte disait de Néron à son dernier moment :

Dans l'ombre qui l'effraie il erre épouvanté.

Nous avons encore traduit aujourd'hui un de

ces excellents essais politiques que le *Times* nous offre tous les matins, sous la forme d'une introduction aux nouvelles du jour ; nous regrettons vivement de ne pouvoir les faire connaître tous, ainsi que les morceaux du même genre qu'on lit dans le *Courier ;* ce sont des matériaux justement dignes d'être conservés pour les annales du temps. Avec quel plaisir nous voyons ces excellents journalistes employer tour-à-tour les armes de la raison et du sentiment pour inspirer non-seulement aux Français, mais même à toute l'Europe le goût, la nécessité et la justice du retour aux institutions antiques, des familles antiques et même des dynasties antiques, et surtout pour mêler au cri national *d'Orange Boven*, qui vient de se faire entendre tout-à-l'heure en Hollande, celui de *Vive le Roi, Montjoie, et St. Denis*, qui ne peut pas tarder maintenant plus d'un mois à faire retentir les échos de la Seine.

Tout en louant ces écrivains politiques comme ils le méritent, nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris que, soit par inattention, soit parce que nous croyons une fausse politique ou une fausse délicatesse de leur part, ils n'ont pas fait remarquer à leurs lecteurs le contraste singulier qui regne entre le langage des sénateurs et celui du tyran ; l'énergie, la fermeté, l'aplomb qui regnent dans le rapport de la commission ; ce qui prouve que les sénateurs ont la conscience que l'Europe n'a contr'eux qu'une hostilité indirecte et qu'ils traiteront toujours facilement avec les souverains alliés, tandis que le tyran balbutie et tremble en parlant comme s'il se sentait déjà la hart au col. On remarquera cette bisarrerie par laquelle oubliant, les divisions modernes de la France celui-ci rappelle le nom des anciennes provinces qui firent jadis la gloire et la sûreté de la monarchie. Il lui aura sans doute

paru ridicule, au dernier acte de la tragédie du sans culotisme, d'appeller les bouches du Po à soulager le Bas-Rhin et la Vilaine à défendre le Doubs! Son génie expirant lui a suggeré cette sublime expression;" Bretagne, secourez la Champagne! Normandie, défendez la Picardie! Gascogne, soutenez la Corse! La révolution a malheureusement pour lui, tué tous ces noms: il n'y a que la monarchie qui puisse les faire renaître; à elle seule appartient le droit de dire: " à moi, Auvergne." Le rapport de Fontanes est marqué d'un bout à l'autre au coin de la plus haute et de la plus belle ironie, ainsi que chacun des discours qu'il prononçait pendant sa présidence du corps-législatif. Nous prions nos lecteurs, qui le liront en original dans ce Numéro, de remarquer avec quel talent et quelle adresse il invite en face du tyran le Prince de la Couronne de Suede, naguères insulté dans vingt Moniteurs consécutifs, et les Empereurs de Russie et d'Autriche, à sauver promptement et à épargner les restes de cette belle France que le tyran a si cruellement mise en pieces. Jusqu'ici tout le monde avait trouvé mauvais et déplacé que dans la déclaration de Francfort il fût parlé nominativement de S. M. l'Empereur des Français: on croyait y voir que les souverains alliés regardaient encore ce monstre comme faisant partie de la grande famille des rois légitimes de l'Europe, et l'on craignait qu'ils ne fussent prêts, en traitant derechef avec lui, à faire avorter, ou même à empêcher d'éclater les insurrections que les circonstances actuelles ne peuvent manquer de faire naître en France. Fontanes a eu l'audace de découvrir dans cette déclaration ce qui aurait dû s'y trouver, et de publier à la France ce que les timides rédacteurs de cette piece n'avaient pas encore osé publier alors, c'est-à-dire, qu'ils isolaient le gouvernement

français du gros de la nation et qu'ils ne voulaient pas rendre l'une responsable des crimes de l'autre.

La proclamation du maréchal prince de Schwarzenberg publiée à l'entrée des Alliés en France, a enfin annoncé cette noble et loyale distinction de la part des cours alliées : mais par le rapprochement des dates, il nous paraît évident que M. de Fontanes, organe de la partie saine du Sénat, est le premier qui a promulgué au peuple français qu'il devait, dans ce moment suprême, séparer sa cause de celle de son tyran.

Chaque sentence de ce rapport, fournirait la matière d'une analyse semblable. Son auteur y rend la mystification de son maître d'autant plus déchirante qu'il le loue toujours ironiquement de n'avoir jamais fait ce dont il s'est constamment occupé, et d'avoir toujours fait ce à quoi il n'a jamais pensé.

C'est ainsi qu'ayant sous les yeux la proclamation factieuse que Buonaparté adressa aux Hongrois au mois de Mai 1809, pour les exciter à recouvrer leur indépendance et à abjurer la souveraineté de la maison d'Autriche, il a l'air de se plaindre que les déclarations actuelles sont d'un caractère inusité dans la diplomatie des rois, que c'est maintenant aux peuples qu'ils adressent leurs manifestes afin de séparer leur cause d'avec celle de leur chef, quoique partout l'intérêt social les ait confondues. Cet exemple, dit-il, à Buonaparté, ne peut-il pas être funeste ? Et c'est Buonaparté lui-même qui a donné cet exemple ! Le Moniteur de 1809 en fait foi contre celui de 1814. Mais Buonaparté a perdu la mémoire, et aucun de ses agents les plus immédiats n'ose ou peut-être ne se soucie de lui montrer que l'on se moque maintenant de lui à sa face. Toutes les lettres, tous les avis de France s'accordent unanimement à dire que sur tous les points, que dans tous les lieux, dans les villes

comme dans les campagnes, on invoque le nom de Bourbon, qu'on appelle la race chérie, qui seule peut guérir et cicatriser les plaies de la révolution. Tout annonce que l'explosion générale est au moment d'éclater, que le prétendu Empereur est journellement insulté, même par sa garde qui n'emploie pas pour cela de figures de rhétorique, ainsi que l'académicien sénateur ; que l'agitation de son âme affectant tout son système musculaire, une espece d'épilepsie continuelle a décomposé depuis quelque temps tous les traits de son visage, et lui a imprimé le sceau de sa réprobation ; que la police est presque sans activité par la terreur qu'éprouvent ses agents sur le sort qui les menace ; que la malheureuse victime des Tuileries, l'Impératrice Marie-Louise, qui était toute éclatante de fraîcheur et d'embonpoint quand elle arriva en France, n'offre plus qu'un aspect livide et un squelette décharné; que son mari sort par fois brusquement des Tuileries, court dans les rues et les places publiques de la capitale, affecte de s'entretenir avec ses anciens compagnons de Vendémiaire, les pauvres et les sans-culottes, et répand l'or à pleines mains pour se faire encore quelques amis dans cette classe, rebut d'une société* qui le rebute et le repousse lui-même.

Si l'on se demande pourquoi dans des circonstances semblables on ne voit pas un prince de la maison de Bourbon à chacun des quartiers-généraux des alliés, on peut répondre par l'axiôme si connu, que le mal se fait vîte et que le bien s'opére lentement. Nous voyons cependant avec plaisir qu'il est annoncé, presque officiellement, que le

* Une femme du bas peuple l'arrêta dernierement en saisissant la bride de son cheval, et lui adressant cette apostrophe : *B.... où est mon fils ?* Il balbutia avec difficulté : " Il reviendra, il reviendra, ma bonne. Caffarelli, fit lâcher prise à cette femme en lui donnant une poignée d'or.

cabinet autrichien n'oppose plus d'obstacles à la restauration de la maison de Bourbon sur le trône de France. Et nous répéterons encore à cette occasion : *vaut mieux tard que jamais.*

Les fonds français flottent entre les prix de 47 à 58, tandis que les 3 pour cent anglais se sont élevés en dernier lieu jusqu'à 66, et que l'*Omnium* du dernier emprunt, sur lequel il n'a encore été payé que 20 pour cent, gagne de 17 à 18, tant on a de confiance dans la destruction de la révolution, dans une paix glorieuse et honorable avec les Bourbons, qui promet de durer sous leurs auspices un demi siecle.

Nos souscripteurs des colonies apprendront avec plaisir que le prix des sucres bruts est de 75 à 76 shelins du quintal, le café de 110 à 130 shelins et le coton de 2s 8d à 3 shelins.

Cest sous ces auspices admirables que s'ouvre l'année 1814 !

---

## *Etat des Affaires.*

D'après les papiers officiels qu'on trouve dans les journaux de Paris, arrivés la semaine derniere, il y a des raisons d'espérer que l'ennemi n'a pas d'armée avec laquelle il puisse résister à la marche des Alliés sur Paris. Caulincourt dit, dans son rapport à Buonaparté, qu'il n'y a pas de troupes du côté de la Suisse, par la raison que l'on ne supposait pas que la neutralité de ce pays fût violée par les Alliés. Il y a pourtant plus d'un mois que la question avait été discutée en Angleterre, et que tout bien débattu, on avait prévu, supposé et prédit que cette neutralité ne serait pas respectée et la chose s'est passée, ainsi qu'on s'attendait. Les Français ne pouvaient pas de leur côté faire le moindre doute que les Alliés n'eussent l'intention d'entrer en France de ce côté. Les mouvements de leurs troupes avaient annoncé depuis long-temps que telle était leur intention. Pourquoi les Français n'ont-ils pas mis leurs troupes en mouvement dans la même direction pour leur opposer de la résistance ?

Pourquoi n'avaient-ils pas une armée sur ce point, pour défendre le territoire sacré ? Pourquoi ? c'est qu'ils n'ont plus d'armée du tout. Il est douteux qu'ils puissent réunir plus de 50,000 hommes entre Paris et le Rhin, exclusivement de ceux qu'ils ont jetés dans les garnisons. Les garnisons ont absorbé tout ce que la Russie et Leipsic ont laissé de l'armée française. La soif de dominer qui heureusement a toujours tourmenté Buonaparté, cette soif ridicule au moment de ses plus grands besoins de l'intérieur, et tandis qu'il fait entendre ses lamentations sur le cri de ses sujets, sur la sûreté des familles, et sur la félicité domestique ! c'est cette soif de domination dont il paraît que le tout-puissant l'a affligé afin que sa ruine fût plus certaine. Il s'était longtemps livré et confié à des entreprises qui, suivant les calculs ordinaires, auraient dû échouer. La fortune l'avait toujours secondé jusqu'à ce jour. Elle a cessé de le favoriser, et sa chûte sera plus rapide encore qu'on ne s'y attend. Il a disséminé ses troupes en Pologne, en Allemagne, en Espagne, en Italie. Elles sont maintenant enfermées dans des garnisons, et la France a à peine un soldat. Il a laissé toute sa force dans la circonférence extérieure de son empire. Il n'a plus rien pour le protéger chez lui que quelques commissaires Jacobins, et une population épuisée et dégoûtée.

Quand il eût perdu la fleur et la grande masse de son armée en Russie, il aurait dû concentrer ses forces sur l'Elbe. Au lieu de cela, il jeta dans les places de Pologne, 100 mille hommes qui ont été autant d'hommes perdus pour lui. Lorsque l'Autriche se joignit à la coalition contre lui, et qu'il se trouva arrêté à Dresde, il aurait dû retirer ses troupes de Hambourg, de Magdebourg, de Dresde, Torgau, Wittenberg et Stettin. Au lieu de cela, il jeta encore 100 mille hommes en pure perte afin de pouvoir tenir les forteresses de l'Elbe et de l'Oder ; et maintenant que les Alliés entrent en France, sans qu'il y ait de forteresse entr'eux et Paris, il continue de jeter ses troupes dans les places fortes du Rhin, en Espagne, en Italie, etc., tandis qu'il n'a aucunes troupes pour défendre sa capitale. Il a toujours été trop tardif dans ses mesures de précaution, et telle sera sa conduite jusqu'à son extinction finale. La France pourrait dresser son acte d'accusation et l'inculper d'avoir conspiré sa ruine en lui volant ses armées, ainsi qu'il conspira la ruine de l'Espagne en lui soutirant ses troupes. Il y

aurait de l'impiété a douter que la main de la Providence ne travaille contre lui, qu'elle l'a privé de sa raison, qu'elle l'a frappé de cet esprit de vertige et d'erreur, de la chûte des rois funeste avant-coureur, et qu'elle l'a paralysé, *stultifié*, hébété, lui que dernierement encore quelques rois, celui de Saxe, par exemple, regardaient comme un Dieu !

Mais que l'on ne croye pas que pour cela, ni lui, ni ses partisans consentiront à avouer son défaut de conduite. Ils n'en conviendront jamais. La rigueur de la saison en Russie, la perfidie de ses alliés, la violation de la neutralité de la Suisse ; voilà ce qui a occasionné tous ses malheurs, parce que de telles circonstances étaient imprévues. Le froid en Russie est en effet une chose si extraordinaire au mois de Décembre ! la défection des alliées après la maniere violente dont il les avait dépouillés et tyrannisés, la défection de ces vassaux si long-temps insultés par lui, était une chose à laquelle il était impossible de s'attendre ! pas plus que de voir ses ennemis entrer dans la Suisse, province de France, dont il était le médiateur, le souverain légitime ! Piétre excuse ! elle fait naître plus que le mépris. Nous nous réjouissons de voir que cet homme a assez perdu le sens pour oser justifier de la sorte son défaut de prudence. Il balbutie, il dit en soupirant qu'il espere que les ennemis auront pitié de lui dans son état de dégradation, et que les nations lui pardonneront d'avoir erré. Bernadotte, dit-il, est encore français ! l'Empereur de Russie l'estima autrefois et peut-être l'estime encore. l'Empereur d'Autriche tient à lui par des liens de famille. N'auront-ils pas pitié de ce pauvre Corse qui les a si souvent calomniés tous? Voudront-ils bien véritablement le renverser tout de bon de son trône impérial, et cela à coups de pié dans le derriere? Quoi ! lui le dieu de la foudre ! quelle cruauté ! il est vraiment malade, le cœur lui manque ; il ne rêve plus que la paix domestique, les plaisirs du coin du feu, le bonheur des familles, il est humble, pénitent, converti; c'est comme le diable, qui se sentant vieux et malade, voulut se faire hermite.

Les Alliés se doivent non-seulement à eux, non-seulement aux nations qu'ils gouvernent, mais encore à la société toute entiere; ils doivent à Dieu et aux hommes de profiter des circonstances présentes et de donner la paix au monde si long-temps déchiré et désolé par la Révolution française et ses effets, dont ce Buonaparté, cet enfant et champion du Jacobinisme, ainsi que l'appellait si justement M. Pitt, a

été le principal instrument. *La France n'a pas d'armée.* Les Alliés peuvent et doivent marcher à Paris sans résistance tandis que le Prince de la Couronne se mettra de son côté en marche de la Hollande à la tête de 150,000 hommes, en recevant à Calais chemin faisant la famille royale de Bourbon. Donnez donc au peuple français une occasion de choisir ou de rejetter l'ancienne race de ses Rois ; on verra qu'il y a long-temps qu'ils soupiraient en secret pour le retour de leurs Bourbons trop long-temps calomniés ; bientôt ils s'apercevront que ce n'est que sous leur regne qu'ils pourront jouir de la paix et du bonheur.

La déclaration que les Alliés ont publiée le 1er Décembre à Francfort, aura au moins un effet ; surtout depuis que Buonaparté a été assez indiscret pour la publier dans le *Moniteur*. Elle fera voir au peuple français que les Alliés n'ont aucune intention de démembrer leur royaume ; que la guerre que la France leur fait, toute désastreuse, toute ruineuse qu'elle est n'a pour objet que de satisfaire l'ambition d'un tyran hébété, et qu'en continuant de combattre pour une cause semblable, elle ne fera que prolonger son esclavage et sa misere.

---

## LE PRINCE DE LA COURONNE DE SUEDE:

### AU RÉDACTEUR DE L'AMBIGU.

Un homme attaché au Prince Royal de Suede, et par le devoir et par les sentiments, a eu le bonheur de recevoir la copie d'une lettre que S. A. R. a écrite à son fils, le lendemain de la prise de Lubeck. Comme elle porte l'empreinte des sentiments du Prince pour son fils, sa patrie, la bonne cause et l'humanité, il croit faire plaisir au public, en vous priant de vouloir bien l'insérer dans votre Journal.

### LETTRE DU PRINCE ROYAL.

Mon cher Oscar,

Les Lubéquois aiderent jadis Gustave Ier à rendre la liberté à sa patrie ; je viens d'acquitter la dette des Suédois,

Lubeck est devenu libre. J'ai eu le bonheur de m'emparer de cette ville sans répandre de sang. Cet avantage m'est plus cher que le gain d'une bataille rangée, quand même elle ne m'aurait coûté que peu d'hommes. Combien l'on est heureux, mon cher fils, quand on peut épargner des larmes ! l'on dort alors d'un sommeil tranquille, si tous les hommes pouvaient se pénétrer de cette vérité il n'y aurait plus de conquérants et les peuples ne seraient gouvernés que par des Rois justes. Je pars demain pour Oldeslohe, après demain j'irai où les événements me conduiront. Je fais tout pour les faire tourner à l'avantage de la bonne cause, à l'avantage de ma patrie. Je ne lui demande pour récompense que de te seconder, mon cher enfant, dans tout ce que tu entreprendras un jour pour son bonheur et sa prospérité.

Lubeck, le 7 Décembre 1813.

Ton bon Pere, CHARLES JEAN.

---

En finissant ce numéro, nous recevons assez de matériaux pour en former sur-le-champ un autre cahier aussi volumineux que celui-ci.

Geneve s'est rendue au comte Bubna, le général Français Jordy qui y commandait ayant été frappée *d'un coup d'apoplexie foudroyante*. Le département du Leman a cessé d'exister.

Nimegue est pris; Torgau est pris, Erfurt est pris. Zara en Dalmatie est pris. Gluckstadt est, aussi, pris d'assaut. La garnison de Stettin forte de 7 à 8000 hommes, est partie pour la Sibérie.

Kleist, avec 50,000 Prussiens, a passé le Rhin, à Dusseldorf. Blucher, avec 160,000 hommes, l'a passé à Bingen, et Coblentz est déjà pris. Les Alliés s'étendent en Franche-Comté et en Lorraine. Murat traite avec les Autrichiens et les Anglais. Winzingerode marche sur le Brabant avec 50,000 hommes ; Wellington sur le Languedoc avec 70,000. Le maniaque désespéré des Thuilleries a envoyé l'infâme Caulaincourt au quartier-général des Alliés, demander la paix à tout prix. Espérons qu'on l'y empalera ! !

Encore trois semaines et nous pourrons dire :

*Salvitur acris hyems grata vice.*

---

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, PELTIER, 23, Soho-Square.

# L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCLXXXIX.—*Le* 20 *Janvier*, 1814.

## LES DERNIERS SOUPIRS DE LA TYRANNIE.

Nous avons promis à nos lecteurs, dans notre dernier cahier, que nous leur donnerions les lamentations du moderne Jérémie, ses adresses à la nation française, pour lui faire croire qu'il n'est pas le seul auteur des maux affreux qu'elle endure, et tout rejeter sur l'ambition de l'Angleterre et sur la politique britannique. Nous donnons aujourd'hui cinq de ces tirades évidemment dictées par le gouvernement français. Nous les avons transcrites sur les originaux, dans la *Gazette de France*, le *Journal de l'Empire* et le *Journal de Paris*, *Politique*, *Commercial et Lit-*

*téraire.* Toutes ces absurdités politiques, publiées dans les circonstances présentes, sont autant de signaux de détresse, de lâches appels que fait un tyran à la loyauté et au zèle d'un peuple dont il sent que l'ardeur est éteinte et que la loyauté n'a jamais existé. Dans d'autres temps, et sous un autre gouvernement, on aurait pu répondre à ces demi-manifestes, mais il serait déplacé de s'en occuper aujourd'hui sérieusement vis-à-vis les restes de ces hordes de bandits qui, après avoir commencé par la lanterne, la guillotine, la propagande et le régicide, ont pillé l'univers pendant vingt ans, et après avoir tout mis à feu et à sang jusqu'au centre de la Russie, se trouvent maintenant refoulés dans le chef-lieu de leurs trames, et sont au moment d'y éprouver, soit de la part des nations étrangeres, soit de celle du peuple français lui-même, la peine due à vingt ans de cruautés et de forfaits inconnus jusqu'ici dans l'histoire. Peu doit importer ce qu'ils balbutient quand ils sentent déjà la corde qui leur serre le gosier.

Nous ne croyons pas qu'il y ait rien dans le monde qui puisse causer autant de surprise que la conduite de Buonaparté dans les conjonctures actuelles. On ne retrouve plus dans ce qu'il fait et dit, la moindre trace de cette énergie déclamatoire, de cette audace que quelques gens prévenus traitaient d'héroïsme, aussi long-temps que le succès couronnait ses entreprises : maintenant on le voit à nud, réduit non-seulement à la taille ordinaire des autres hommes, mais même devenu plus petit que le plus petit d'entr'eux. Il montre dans ses revers une pusillanimité, une lâcheté que ses prédécesseurs Santerre et Henriot auraient eu honte de faire voir. Si la France avait besoin de chercher un motif de déserter la cause de ce monstre et de pourvoir à sa propre sûreté, elle

le trouverait dans l'état d'aliénation où est aujourd'hui ce misérable *Crétin* politique.

## *Extrait du* Journal de l'Empire *du* 28 *Décembre,*

Les nouvelles que nous recevons de l'Alsace et de la Franche-Comté annoncent qu'au premier signal de l'invasion de l'ennemi, le sentiment de l'honneur national et de la défense commune a réuni tous les Français. Le cri, *aux armes* a retenti de toutes parts. Les militaires en retraite s'étant ralliés, se sont jetés dans les villes pour en défendre l'approche. Il est impossible de trouver des termes pour peindre l'enthousiasme qu'a excité dans le département du Haut-Rhin l'arrivée de la colonne de cavalerie commandée par le général Milhaud ; les habitants volaient au-devant des soldats, leur offraient des vivres, du vin, les embrassaient comme des freres et des libérateurs.

Ce mouvement se communique de toutes parts ; quelques jours encore, la France entiere sera levée ; l'heure de la vengeance nationale est prête à sonner. Des corps nombreux marchent de tous côtés : l'ennemi aura à combattre nos armées et toute la nation réunies sous les ordres du souverain. Le sol français sera le tombeau d'un arrogant ennemi : les champs de bataille où l'étranger fut vaincu frappent partout nos yeux, la terre qui dévora ses légions est prête à se rouvrir. Quelques alliés cessent de nous tenir un hypocrite langage ; qu'ils n'essaient point de nous séduire par une fausse douceur : à qui esperent-ils persuader qu'ils nous envahissent par amitié, et qu'ils nous pillent pour notre bonheur ? Il faut qu'ils croient les Français bien dépourvus d'esprit ou bien dégénérés pour insulter ainsi à la nation, pour essayer de lui faire croire que c'est dans le dessein de la faire jouir de toutes les félicités, que 160 mille modérés viennent occuper son territoire, enlever son argent, piller ses villes et dévaster ses campagnes. Non, nos ennemis n'ont pas ce fol espoir : vingt ans de guerre leur ont appris à nous connaître ; aussi comptent-ils moins sur notre faiblesse que sur notre désunion. L'histoire leur dit que si les Sarrazins étaient parvenus à détacher Charles-Martel de la nation, c'en était fait de la France. Ils arrivent parmi nous avec autant de fureur, mais avec plus de perfidie ; ils ne nous abuseront point ; le piége qu'ils nous tendent est trop grossier ; ils ont méconnu le caractere national ; leur maladroite tentative révolte les esprits fiers et généreux ; et nous éprouvons tous que la derniere marque de mépris qu'on puisse donner à une nation, c'est de l'outrager dans la personne de son chef, au moment où il a le plus besoin de ses efforts. Ah ! cette infâme tactique trahit le secret de leur impuissance ; au sou-

venir de si nombreux triomphes, de si éclatants succès, ils tremblent pour l'instant où le souverain aura réuni dans ses mains tous les moyens de la nation. Hé bien ! il n'est pas éloigné cet instant qu'ils redoutent ; le signal des combats retentit, les armées marchent, et la Victoire les reconnaît. Que tous les Français les aident dans leurs travaux ; que tous les citoyens s'associent à leur gloire ; que, dans les départements menacés on forme des corps francs destinés à inquiéter la marche de l'ennemi, à enlever ses subsistances, à surprendre ses détachements, à intercepter ses communications ; la France est couverte d'anciens soldats, de vieux officiers qui serviront de guides. Des armes à feu de tous calibres peuvent être employés avec succès dans ces corps qui n'ont point de combats en regle à soutenir. Il ne s'agit pas d'attaquer les colonnes, les bivouacs, mais de surprendre les détachements isolés, d'enlever les éclaireurs, les courriers, les malades, les maraudeurs, de soustraire tous les vivres disséminés dans les villages, de détruire les ponts, de rendre les chemins impraticables à l'artillerie, soit en creusant des fossés, soit en formant des abattis d'arbres. Ces moyens, dirigés par de vieux militaires intelligents, peuvent retarder la marche de colonnes entieres, et même les faire tomber entre les mains de l'armée nationale réguliere.

Les gardes-chasses, les gardes forestiers, les gardes champêtres sont d'excellentes vedettes pour les corps francs. Ils doivent surtout donner des avis utiles à l'armée réguliere sur toutes les entreprises de l'ennemi ; c'est pour eux un point d'honneur d'épier ses opérations, de faire connaître ses moindres mouvements.

Si un bivouac d'équipages, de convoi, s'établit auprès d'un village, que les habitants des villages voisins viennent la nuit enlever les chevaux, brûler les voitures ; en un mot que les citoyens de tous les états concourent à la défense de leurs foyers, de leurs familles, de tout ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré.

Voilà des obstacles qui peuvent être opposés à l'ennemi avec d'autant plus de succès qu'à mesure qu'il s'avance, il a moins de facilité pour réparer ses pertes. Pourquoi n'aurions-nous pas sur notre territoire les mêmes avantages qu'il a eus contre nous en combattant sur le sien ? Qu'il se voie isolé, sans ressources, sans secours partout où il se présentera.

Que tous les Français reconnaissent dans les rangs ennemis ceux qui ont immolé leurs fils, leurs amis, leurs peres ; qu'un noble ressentiment les anime ; la vengeance est pour eux un devoir, elle devient une vertu. Que personne surtout ne s'appesantisse avec une fausse douleur sur les maux inséparables de notre situation ; la vraie douleur, noble et patriotique, ne s'exhale pas en de vaines plaintes ; elle se montre dans de

généreux efforts. Quelle que soit la cause du danger, il existe; et l'honneur national ne permet qu'une réflexion, la nécessité de le repousser.

---

## *Extrait de la* Gazette de France *du 30 Décembre.*

La France ressemble, surtout depuis vingt ans, à cette puissance dont Montesquieu nous a si bien expliqué le génie: même éclat dans les succès, même constance dans les revers, même célérité à les réparer et à les effacer par des triomphes. On peut la vaincre, parce que la fortune a des retours inattendus; on ne saurait la dompter, parce que, retrempé par de si grandes épreuves, le caractere de ses habitants a pris un nouveau degré d'audace et de fermeté.

En 1792, des armées innombrables d'étrangers, attirés par l'espoir de profiter de nos dissentions et de ravir nos dépouilles, inondent notre territoire et arrivent sans obstacle dans les plaines de Champagne. Nous n'avions ni approvisionnements, ni armée disponible, ni généraux célebres, ni plan de défense arrêté; on battait encore la générale à Paris, pour appeler les citoyens sous le drapeau, lorsque l'ennemi était à moins de quarante lieues de la capitale. Il faut, disait un ministre du temps, il faut une proclamation qui fasse sortir demain trente mille hommes de Paris, ou nous sommes perdus. Dans une pareille extrémité, on eût pensé que les coalisés n'avaient à faire qu'une promenade militaire jusqu'au centre de toutes nos ressources; cependant la victoire confondit ces orgueilleuses espérances. Nous n'avons pas oublié que les vieilles troupes de Frédéric furent trop heureuses de ne pas justifier, par leur destruction entiere, ce mot d'un roi de Sardaigne, célebre par son habileté: "Je connais plusieurs chemins pour pénétrer en France, et pas un pour en sortir."

Non contentes de repousser les ennemis, nos levées nouvelles les poursuivirent à leur tour, se précipiterent en Belgique où elles obtinrent, au prix d'un courage et d'un dévoûment que de vieilles bandes n'auraient pas montrés peut-être, de brillants succès. Tout recula devant nous. La faiblesse d'un gouvernement, attaqué de tous côtés par les diverses opinions, des déchirements intérieurs, la lutte de deux partis sortis d'une source commune, et par-là même plus acharnés l'un contre l'autre, amenerent une espece de dissolution de la France; des défaites succedent aux victoires.

Qu'un homme attentif se rappelle la bataille de Nervinde, et tout ce qui suivit peu de temps après la fuite de Dumourier. Des généraux perfides, une armée désorganisée criant à la

trahison et diminuant chaque jour par la désertion, des ennemis redoutables et disciplinés qui la poursuivaient avec acharnement, nos frontieres menacées et bientôt envahies ; au dedans, une guerre civile qui, comme un affreux ulcere, allait dévorer les plus riches provinces de la France ; la discorde semant partout ses brandons, et une assemblée où fomentaient des passions qui ôtaient toute force au gouvernement qu'elle avait créé : tel était l'état de notre pays.

Qui aurait pu penser que, dans une telle extrémité, la France pût résister à l'Europe conjurée contr'elle ? Il est vrai que semblable au lion qui, en renversant ses ennemis, déchire ses propres flancs avec sa queue, elle se mutila cruellement elle-même. Mais enfin elle résista à tout, même à ses propres fureurs ; et loin d'avoir la honte de recevoir la loi de l'étranger, on la dicta plus d'une fois, et l'on se fit respecter par les puissances qui avaient projeté de partager l'antique Gaule entr'elles, comme la malheureuse Pologne.

Un changement de gouvernement, épreuve si dangereuse pour une nation, le débordement de passions contraires à celles qui avaient exalté si long-temps les Français, ayant amené un relâchement funeste dans toutes les parties du corps social, de nouveaux malheurs joints à une effroyable disette, menacerent encore notre patrie de sa perte. C'est cependant de cet état de décadence qu'elle partit pour s'élever à la gloire immortelle de nos triomphes en Italie.

L'histoire dira comment le vainqueur et le pacificateur de ces belles contrées arriva par miracle pour les recouvrer et sauver la France ; dans quel état d'abaissement nous nous trouvions après la déroute de Schérer, la mort du général Joubert et la perte de la bataille de Novi. A ces deux époques où le même génie nous sauva des désastres nés de la faiblesse du gouvernement et de nos dissentions intestines, la rapidité du changement de notre fortune, sous ses auspices, a quelque chose qui confond la pensée. Nos ennemis, témoins des prodiges qui ont réparé les pertes occasionnées par une affreuses intempérie, vaincus dans cinq batailles rangées, même pendant cette campagne, ne devant leurs derniers avantages qu'à la trahison, écrasés à la bataille de Hanau, où l'humanité de l'Empereur sauva seule leurs soldats qui demandaient la vie, connaissent notre force, nos ressources, et les craignent. S'ils viennent nous attaquer jusque chez nous, ce n'est pas qu'ils se confient dans le pouvoir de leurs armes ; c'est qu'ils esperent nous désunir.

Pendant la révolution, ils n'ont jamais obtenu de succès que lorsque nous étions divisés, et que la nation ne marchait pas d'accord avec son gouvernement. Les années 1792, 1793, l'an 3, l'an 7, font foi de cette vérité. Aujourd'hui, après avoir été favorisés l'an dernier par un événement extraordinaire, comment sont-ils parvenus à rendre inutiles les plus

mémorables victoires ? En semant la discorde parmi nos alliés et nous. Vainement ils avaient vomi des torrents de soldats contre nous ; ils auraient fini par succomber dans la lutte. Ils le sentirent, et s'appliquant involontairement ce vers d'une tragédie moderne :

" On craint nos envoyés et non pas nos soldats,"

ils ourdirent des trames ténébreuses dans la cour de quelques princes, et les entraînerent à de honteuses perfidies. Alors seulement nous avons vu la victoire infidele à nos drapeaux. Elle revint vers nous à la bataille de Hanau, comme pour montrer aux hommes que la justice n'a pas toujours un pied boiteux, et qu'elle frappe quelquefois avec la rapidité de la foudre.

Les artifices et les divisions ont été les plus puissants auxiliaires des coalisés pendant cette campagne. Les moyens qui leur ont réussi en Europe, ils les apportent en France. Ils ont détaché de nous des princes qui nous devaient tout ; ils viennent essayer de détacher les Français du gouvernement qui est l'âme de tous les mouvements. Oui, c'est l'espoir de nous diviser qui soutient seul la téméraire entreprise des coalisés. Ils savent qu'un peuple sans gouvernement et une armée sans chef sont à la merci de quiconque veut leur perte. Cette pensée dirige toutes les attaques de leur astucieuse politique. Mettez cent mille hommes de plus, disait un de leurs agents les plus accrédités, et ne donnez pas l'Empereur pour général aux Français, nous triompherons. Les coalisés répéterent de même entr'eux : séparons la France de son gouvernement, nous aurons bon marché d'elle. Heureusement leurs vœux à cet égard ne peuvent obtenir aucun succès. La France se souvient que l'Empereur l'a sauvée. La France connaît la main qui ferma les plaies de la guerre civile et réconcilia tous les partis. La France sait qu'un peuple qui manquerait de fidélité à son prince et à son gouvernement au milieu d'un imminent danger, ne pourrait attendre que honte et malheur d'une pareille faute. La France a le sentiment de sa dignité ; elle sait qu'on veut lui donner la loi, la réduire à l'abaissement, et la dépouiller après l'avoir trompée par d'artificieuses paroles. Ainsi, loin de prêter l'oreille à de perfides insinuations, elle répondra aux puissances étrangeres : " Retirez-vous de notre territoire, ou nous écraserons vos soldats. Leur présence nous outrage, leurs excès nous apprennent ce que nous devons attendre de vos protestations hypocrites. Vous avez compté sur des divisions, vous vous êtes trompés. Il n'y aura parmi nous qu'un seul esprit, qu'un seul désir, qu'une seule volonté, c'est de vous faire promptement repasser le fleuve que vous ne deviez pas franchir s'il y eut eu quelque modération dans vos pré-

nations. Enfin, vous trouverez tous les Français rassemblés autour de leur monarque pour la défense commune.

---

## *Extrait de la Gazette de France, du 6 Janvier.*

" Aimer sa patrie, c'est faire tous ses efforts pour " qu'elle soit redoutable au dehors et tranquille au dedans." Ce passage, tiré d'*Anacharsis*, renferme en bien peu de paroles tous les devoirs des hommes envers le pays qui les a vu naître. Les services militaires, le sang versé dans les combats, des victoires signalées ou des traités honorables, assurent la gloire de la patrie, et marquent son rang parmi les nations; l'exercice des vertus civiles, le maintien des lois et le respect pour l'autorité qui gouverne, sont à l'intérieur les sûrs garants de sa prospérité. La patrie et le gouvernement, en protégeant l'homme à sa naissance, en veillant sur ses droits, ont beaucoup fait pour lui: ils en attendent aussi beaucoup, s'il porte un cœur généreux et reconnaissant. " O vous, qui êtes l'objet de ces réflexions, " ajoute Barthelemy dans son immortel ouvrage, vous qui " me faits regretter en ce moment de n'avoir pas une élo- " quence assez vive pour vous parler dignement des vérités " dont je suis pénétré; vous enfin que je voudrais embrasser " de tous les amours honnêtes, parce que vous n'en seriez " que plus heureux, souvenez-vous sans cesse que la patrie " a des droits imprescriptibles et sacrés sur vos talents, sur " vos vertus, sur vos sentiments et sur toutes vos actions; " qu'en quelque état que vous vous trouviez, vous n'êtes " que des soldats en faction, toujours obligés de veiller pour " elle, et de voler à son secours au moindre danger!"

C'est l'idée, ou plutôt c'est le sentiment de ce devoir impérieux, qui, dans les temps anciens, conduisait les Spartiates aux Thermopyles, et qui animait le peuple d'Athenes, lorsque pour mieux sauver la patrie il abandonnait courageusement les murs de la patrie même; c'est encore lui qui, tout espoir de salut étant banni, déterminait les habitants de Sagunte à s'ensevelir sous les murs de leur ville en cendres. D'aussi grands exemples, d'aussi nobles traits d'un dévoûment sublime, élevent le cœur et l'embrasent d'une heureuse émulation; mais combien ont-ils plus de force, quand les pages même de notre histoire nous en présentent de fidèles récits! Quand les hommes dont nous

admirons le courage sont nos concitoyens et nos peres! Avec quelle avidité nous suivons, dans Velly ou dans Mezeray, toutes les opérations du siége de Metz, défendue par le duc de Guise contre Charles-Quint, qui l'attaquait en personne, à la tête d'une armée de cent mille combattants! Combien nous prodiguons d'éloges à la prudence du général qui commandait dans cette ville, et à son infatigable activité; à la valeur des soldats, à la soumission et à la fidélité des habitants! Combien nous sommes fiers d'être Français, lorsque nous apprenons que, forcé par une si belle résistance de manquer au serment qu'il avait fait de prendre ce boulevard de la France, Charles-Quint leva le siége, en laissant ensevelis autour des murs de la place, quarante mille hommes de ses meilleures troupes!

Si de nos jours l'entrée des ennemis en France pouvait causer quelques alarmes, il suffirait, pour les dissiper, de se rappeler l'histoire des villes qui, depuis les temps anciens de la Monarchie Française, lui ont été inviolablement attachées. Entre ces villes remarquables par leur importance et leur dévoûment et dont nous pourrons rappeler successivement les hauts-faits, Lyon que fonderent les Romains, que tant d'écrivains du moyen âge appelaient la *Nourrice des sciences*, et que l'ancienne carte de *Peutinger* indique sous le nom de *Chef des Gaules*; Lyon qui vit naître Germanicus, et que les Empereurs romains remplirent autrefois des monuments de leur magnificence, a toujours été depuis sa réunion à la France, l'objet constant de la sollicitude de nos princes. Elle dut à leurs bienfaits la plupart de ses hôpitaux, de ses églises et de ses édifices: Childebert, fils de Clovis, y fonda l'Hôtel-Dieu; Henri II y fit bâtir le Palais de Justice; des mains augustes ont travaillé de nos jours à réparer ses malheurs, et à lui rendre la splendeur que les événements de la révolution lui avaient fait perdre. Cette antique cité, s'étant soumise volontairement au gouvernement de nos rois, fut maintenue par eux dans tous les privilèges dont elle joussait sous les Empereurs romains, et qu'elle avait toujours conservés. A ces prérogatives nos rois en ajouterent de nouvelles, en récompense de l'attachement des Lyonnais au gouvernement. Il eût été difficile en effet de montrer, dans toutes les circonstances, plus de zele et plus de fidélité que n'en fit paraître la ville de Lyon. On sait avec quel courage ses habitants se défendirent du temps de Charles-Martel, contre les Sarrazins qui menaçaient la France d'un joug honteux; on sait encore ce qu'il en coûta

aux Protestants, lorsqu'à l'époque des troubles civils, en 1560, ils essayerent de s'emparer de la ville qui était restée fidele au roi François II. Ce fut en reconnaissance de leur inébranlable attachement que des rois accorderent aux Lyonnais la marque de confiance la plus honorable que des sujets puissent recevoir de leurs souverains, le droit de se garder eux-mêmes. Ils se montrerent toujours dignes d'un si beau privilége. Le même esprit, la même générosité éclatent aujourd'hui parmi eux. A l'élan patriotique qui, dans les circonstances actuelles, les a portés à demander des armes et à s'offrir pour défendre leur ville contre toute entreprise de l'ennemi, on reconnaît les descendants de ces Lyonnais qui furent toujours de braves soldats et des sujets fideles. Si les habitants de cette grande ville ont annoncé une si noble résolution à la nouvelle de l'invasion, quelles preuves de dévoûment ne donneront-ils pas, lorsqu'ils auront entendu retentir dans leurs murs les mémorables paroles, du souverain qui n'a cessé de s'occuper de leur prospérité? Au reste le généreux enthousiasme que nous promet leur caractere se montre dans toutes les parties de l'Empire. Le sang des vieux Français coule encore dans nos veines; si nous pouvions un seul instant oublier nos propres victoires, nous songerions aux trophées de nos ancêtres. En lisant le récit de leurs belles actions, faisons-nous un devoir de les imiter; et comme la poésie est le plus sublime des arts, quand il exprime de grands sentiments, ayons sans cesse présent à l'esprit ce vers aussi remarquable par l'expression que par la pensée :

Les dieux ont un Olympe et nous une patrie.

---

## *Extrait du* Journal de Paris, *du* 6 *Janvier.*

*L'opinion du monde est faite par la France ou par l'Angleterre;* c'est une grande vérité qu'il n'est peut-être pas hors de propos d'examiner dans son principe et de suivre dans ses résultats. La nature même a fait la France puissante, et ses ennemis auraient voulu, en la mutilant, détruire l'ouvrage de la nature. Plus d'une fois ils ont tenté de l'affaiblir, de la détruire; et plus d'une fois aussi, affaiblis eux-mêmes par le mauvais succès de leurs attaques, ils l'ont accusée d'ambition, tandis que ses efforts n'avaient d'autre but que celui de maintenir son indépendance et d'assurer son repos.

L'Angleterre qui, pour les anciens, était reléguée aux bornes du monde, a vu, grâces au progrès de la civilisation et de l'industrie, l'élément qui la séparait des autres peuples devenir le moyen de communication le plus facile avec eux. Faible en elle-même, peu redoutable par sa population et son étendue, elle a travaillé sourdement à augmenter sa puissance, sans éveiller l'envie; les gouvernements n'ont pas cru que leur indépendance pût être menacée par une nation qui semblait hors d'état d'envahir leur territoire. Ils ont au contraire aisément supposé qu'en multipliant avec elle les relations commerciales, ils n'auraient que des avantages à partager, et nul risque à courir. C'est sous ce double point de vue qu'il convient de considérer la marche de la politique de la France et de l'Angleterre au milieu des intérêts, des passions qui agitent les états de l'Europe, et de suivre les fluctuations successives qu'elles y ont fait éprouver à l'opinion.

La France imprime à ses desseins le caractere de franchise et de générosité qui lui est naturel; elle cache rarement ses vues; elle va presque toujours droit à son but. L'Angleterre fait entrer dans ses combinaisons tous les moyens de succès; trop souvent la paix lui sert à masquer la guerre, et l'on ne reconnaît toute l'étendue de ses projets qu'après qu'ils sont exécutés: avant d'être forte elle est adroite et rusée. On voit rarement l'une à la tête des coalitions; elle a eu quelquefois à soutenir tout le poids de celles où elle a été entraînée, et sa fidélité à ses engagements lui a souvent imposé le sacrifice de son sang et de ses trésors. L'autre a été constamment l'âme de toutes les ligues, principalement de celles qui ont eu pour objet l'abaissement ou la ruine de la France, et n'a cependant jamais hésité à les abandonner quand ses efforts lui ont paru au-dessus du prix qu'elle en attendait; ses alliances sont des calculs de commerce, et ses marchands savent ramener dans les coffres de la trésorerie l'or dont elle paie aux souverains le sang de leurs sujets.

Si l'on analyse les conséquences des principes sur lesquels reposent les systèmes qui ont habituellement guidé les deux puissances; si l'on suit d'un œil attentif les variations de leur prépondérance sur les états qui entrent dans la sphere de leur activité, on ne pourra se dissimuler que la France, possédant par elle-même tous les éléments de prospérité publique et particuliere, a dû aisément se garantir de l'esprit d'envahissement; qu'elle a été plus souvent occupée

de conserver que d'acquérir, de repousser que de tenter des aggressions; que jusqu'à nos derniers temps plusieurs siecles de guerre, pour ainsi dire héréditaires, ne lui avaient valu d'autre avantage que celui de ressaisir deux ou trois provinces, de tout temps parties intégrantes de la monarchie, et qu'une possession litigieuse en avait séparées, sans opérer de prescription contre le droit de suzeraineté.

L'Angleterre, au contraire, parvenue à se créer par son industrie et son commerce une grandeur toute factice, a dû soutenir son pouvoir par les mêmes moyens qu'elle avait employés pour le créer. Plus son ambition a été ardente, plus elle a dû employer de ruses et de détours pour en dérober la marche, pour en dissimuler l'activité; plus sa puissance est sortie de ses limites naturelles, plus il lui a fallu d'efforts et de dépenses pour se soutenir dans son élévation. Sa situation précaire l'a amenée à établir profondément la nature de ses rapports avec les puissances continentales. Elle a bientôt vu qu'elle ne pourrait être forte que de la faiblesse des autres; et cette connaissance est devenue pour elle la base de ses maximes d'état et une regle invariable de conduite.

L'œil le moins exercé à pénétrer les mysteres de la politique, aperçoit bientôt cette trame d'intrigues et de machinations dont l'Angleterre tient et fait mouvoir les fils au gré de son intérêt unique, celui d'égarer la marche des Gouvernements Européens, d'arrêter, de détruire l'industrie des peuples, de détourner vers elle tous les canaux du commerce, de faire rétrograder l'Europe vers la barbarie, afin de jouir exclusivement de tous les bénéfices de la civilisation. Les résultats de son influence sur le Continent sont écrits à chaque page de nos annales modernes. Nous n'y voyons pas de guerre qu'elle n'ait allumée, soufflée, entretenue; pas de nation faible qui n'ait été à l'abri de ses attaques; pas de puissance qu'elle n'ait agitée, trompée, trahie, en la rendant la victime ou l'instrument de ses desseins ambitieux.

C'est surtout depuis l'époque de la révolution que s'est dévoilé tout le secret des prétentions, des projets, des espérances de l'Angleterre. A peine nos troubles ont-ils éclaté, qu'elle appaise elle-même tous ceux qui bouleversaient le reste du monde, et à la plupart desquels elle n'était pas étrangere. Dès 1790, on la voit se hâter de terminer la guerre de l'Inde, de suspendre les vengeances qu'elle méditait contre l'Espagne. Elle se rend médiatrice entre la Turquie et ses ennemis; la Russie et la Suede se

réconcilient; la Prusse cesse de menacer l'Empire; une paix universelle semble éteindre les feux de la guerre* ; mais cette paix n'est que le calme précurseur de l'orage ; il fond bientôt sur la France ; et tandis que toutes les forces de l'Europe se brisent successivement contre nos frontieres ; tandis que la guerre épuise de toutes parts le sang et les trésors des peuples, paralyse leur commerce, et mine sourdement les bases de leur prospérité, l'Angleterre, à l'abri des effets directs de la tempête qu'elle a excitée, recueille les débris de tous les naufrages. Elle étend au loin et sans danger son système de l'envahissement du commerce universel, et ses conquêtes, plus utiles que glorieuses, vont rendre le monde entier son tributaire, si une puissance forte et éclairée ne se hâte de briser le joug, qui, pour n'être imposé que par la ruse, n'en menace pas moins l'honneur et l'indépendance des nations.

On sait que cette généreuse pensée fut celle du prince à qui la France a confié ses destinées ; on sait que pour affranchir l'Europe des besoins qui l'assujétissent à l'Angleterre, il voulut rétablir l'antique séparation qui les rendait étrangeres l'une à l'autre, et opposer la terre à la mer.

L'exécution de ce grand projet changeait tout le système de la guerre ; c'était par son repos même, par sa force d'inertie que l'Europe combattait. C'était à l'Angleterre qu'était déférée l'alternative ou de souffrir le bannissement prononcé contr'elle, ou de se maintenir par sa propre force sur le continent. Cette force ne pouvait pas être celle des armes. Fidele à la leçon que lui a laissée celui de ses rois qui attachait une queue de renard à ses enseignes†, on la vit mêler à quelques démonstrations hostiles toutes les intrigues qu'elle crut propres à lui tenir ouvertes des portes dérobées, des communications impénétrables à l'œil de son ennemi. Ces tentatives lui devinrent funestes, et plus elle voulut retenir d'issues, plus cet ennemi, obligé de les lui fermer, vit croître avec sa puissance les moyens de compléter l'isolement des agitateurs du monde.

---

* Cette remarque est importante et devrait être méditée par les puissances continentales, qui s'apercevront un jour qu'elles n'ont été que les instruments de la politique anglaise.

† Henri V.

Dans cette extrémité, leurs ruses ordinaires ne leur manquerent pas ; et parce que la France renversait le système de leur despotisme politique, ils renouvelerent avec fureur l'accusation bannale et vide de sens de son prétendu projet de monarchie universelle. Nous avons vu le succès de ces derniers efforts de l'Angleterre ; il est inutile de rappeler que des circonstances imprévues, irrésistibles, sont venues au secours de sa politique ; que la guerre générale lui a rendu la sécurité qui commençait à l'abandonner ; qu'elle se raffermit et se releve sur les débris des peuples entraînés aux combats pour assurer aux marchands de Londres tous les avantages de la paix. Le succès de cette grande lutte encore suspendue, n'est pas douteux pour nous ; la France, qui n'est jamais plus terrible qu'aux jours du danger, développera toute l'énergie du patriotisme et du courage, toute l'étendue de ses ressources pour conserver son indépendance, l'intégrité de son territoire et son honneur. En attendant ce résultat, qu'on peut hardiment prophétiser, les conjonctures présentes auront du moins démontré cette importante vérité, (et puisse la leçon n'être pas perdue pour nos neveux!) que l'influence de l'Angleterre sur le Continent y entretient et y perpétue les guerres dont cette puissance a besoin pour conserver sa tranquillité intérieure et dont elle recueille tout le fruit, tandis que la paix du reste de l'Europe avec la France, favorable au développement de l'industrie des nations, aux progrès de leurs manufactures et de leurs arts, est pour l'Angleterre un danger manifeste et si pressant, que tous les efforts de son génie insidieux tendent sans cesse à l'écarter. C'est ainsi qu'elle triomphe des pertes communes ; c'est ainsi qu'elle spécule sur les malheurs de l'humanité.

---

## *Soleure, le 28 Décembre*, 1813.

Tout le monde sait que la Suisse ne produit pas de quoi nourrir ses habitants ; c'est à force de soins, d'économie, de prévoyance, que plusieurs de ses cantons échappent à la disette ; les gouvernements sont souvent obligés de faire des sacrifices pécuniaires pour subvenir aux besoins de la classe indigente, et l'on puise dans des greniers d'abondance, quand on ne peut pas se procurer les grains nécessaires à la consommation annuelle. Que l'on se fasse donc une idée de notre désolation, en voyant au milieu de l'hiver des armées nombreuses envahir notre territoire et vider les magasins que nous sommes habitués à regarder comme notre ressource et notre Providence !

Les colonnes autrichiennes ont traversé le canton de Berne et se sont dirigées vers le pays de Vaud ; elles ont vécu partout de requisitions, ou plutôt à discrétion, chez les malheureux habitants. Plusieurs détachements ont aussi passé par notre territoire. Le quartier-général du prince de Schwartzenberg a été quelques jours à Berne ; les deux Empereurs d'Autriche et de Russie y ont passé les fêtes de Noël. Leurs courses, leur suite, le luxe de leurs quartiers-généraux contrastent singulierement avec la modestie des suisses ; mais ce qui les étonne bien plus, ce sont les propos des courtisans. A les entendre, les coalisés n'ont qu'à se présenter pour que tout cede à leurs armes. Voilà cependant jusqu'à quel point le succès éblouit des gens qui n'y sont point accoutumés. Mais des princes sages et jaloux de leur réputation ne sauraient écouter un pareil langage. On assure que les deux monarques se rendent à Lausanne. Une partie de l'armée des alliées s'est portée sur cette ville et Vévay. La ville de Lausanne est dans la désolation. Il paraît que le canton de Vaud sera sacrifié à l'ambition de celui de Berne qui veut ramener à son obéissance l'Argovie et le pays de Vaud. Ainsi des nobles Bernois iront encore, sous le nom de baillis, exercer une autorité sans borne sur ces malheureux pays qui étaient redevables à la France de leur liberté et de leur existence politique.

On sait d'une maniere positive, quoique l'on ait pris toutes les précautions pour le cacher, que le feld-maréchal comte de Bellegarde, aujourd'hui général en chef de l'armée d'Italie, ayant voulu effectuer le passage de l'Adige, n'a pas été plus heureux que son prédécesseur, le général Hiller. Il a perdu beaucoup de monde, de l'artillerie, des pontons, et a été obligé d'y renoncer.

D'ailleurs, toute l'Italie montre le plus grand attachement au gouvernement français ; elle connaît par expérience celui d'Autriche, qui est si embarrassé dans ses finances et qui remplace par du papier sans valeur l'or et l'argent qu'il reçoit de ses sujets. Aussi toutes les proclamations qu'il répand, ne produisent aucun effet. L'Autriche annonce toujours des forces immenses ; son but est d'engager les peuples à la révolte, ensuite elle les abandonne, quand elle croit qu'il y va de son intérêt.

Notre diete est convoquée, et doit aujourd'hui se rassembler. Les discussions seront vives. Le canton de Berne sera vivement attaqué, et aura bien de la peine à justifier la conduite qu'il a tenue dans la circonstance présente.

La garnison de Béfort fait des prodiges. Il y a déjà plus de 2,200 Autrichiens et Bavarois mis hors de combat. Ces derniers se conduisent d'une manière horrible, et commettent toute sorte d'excès. Ils ont voulu forcer les habitants des campagnes à élever des retranchements en terre autour de la ville: les paysans, en vrais Français, se sont refusés à ces indignes travaux, et ont éprouvé en conséquence d'odieux traitements ; aussi sont-ils furieux contre les ennemis, et dans toutes les campagnes on n'attend que le moment de marcher avec l'armée réguliere pour écraser et se venger. Ces dispositions sont tellement connues, que les Autrichiens et Bavarois n'osent pas loger dans les villages, et sont réduits à bivouaquer.

Le corps ennemi qui est entré à Pontarlier 24 Décembre dernier, est composé d'Autrichiens et de Bavarois ; il a séjourné pendant huit jours dans les villages qui environnent la ville, et a frappé le pays de nombreuses réquisitions, en blé, vins, fourrages, et même en draps de toute espece.

Le général autrichien a voulu faire conduire de force 500 cultivateurs sur la montagne du Noirmont, pour y établir un chemin qui communiquât de la Suisse à Pontarlier, et pour éviter le canon du fort de Joux.

Il est impossible de se faire un tableau exact des vexations auxquelles se livrent les ennemis. A leur arrivée ils ont protesté de leurs intentions pacifiques ; ils ont même payé leurs vivres : mais aujourd'hui ils font exécuter leurs réquisitions à coups de *Stock* ou de bâton. Ils ne respectent personne, pas même les magistrats et les fonctionnaires publics. L'indignation est générale, elle est au dernier période. Tous les Francs-Comtois courent aux armes ; bientôt ils pourront se venger, et punir l'ennemi de son audace.

Un de nos correspondants, qui a parcouru tout le Haut-Rhin, y a vu une armée française nombreuse, parfaitement équipée et animée d'une ardeur inexprimable. On avait beaucoup exagéré les forces de l'ennemi. Tout porte à croire qu'il ne sera pas en état de nous résister, quand l'heure de l'attaque sera venue. Il est déconcerté par l'énergie des dispositions de tous les habitants. Il croyait trouver tout découragé et soumis, et ne voit partout que menace, haine et résistance. On n'a peut-être jamais vu les Français de ces contrées plus remplis d'ardeur, plus dévoués à leur patrie et au gouvernement.

## ÉTAT DE L'OPINION EN FRANCE.

*Premiere Question.*—Quelle est la puissance que Buonaparté possede maintenant, et quelles sont les ressources qui lui restent ?

*Réponse.*—Aucunes : afin de démontrer clairement la nature du pouvoir au moyen duquel Buonaparté se soutient encore, il est nécessaire de passer en revue la politique qui lui a servi à l'établir. L'illusion de ses grands talents militaires sera bientôt détruite ; mais on ne peut contester l'adresse et la profondeur de sa politique.

Depuis le commencement de son élévation il s'est aperçu que les bases et les supports de son immense édifice devaient être la création de grandes dignités et de grandes places ; la multiplicité des titres, des distinctions, des honneurs ; et d'attacher à sa dynastie tous ceux dont il était entouré et tous les chefs de l'administration publique. C'est par ces artifices qu'il a lié à son trône tous ceux auxquels il a confié quelques portions de l'autorité dans le gouvernement et les départements. A peine sorti du choc des factions, il a pu détruire tous les partis en employant les chefs de tous les partis. Se souvenant qu'au commencement de la révolution, les noms de certains individus d'une grande naissance qui passaient pour n'y être pas opposés, avaient fait présumer qu'ils y étaient attachés, il a rappelé auprès de lui un Montmorency, un Montesquiou et plusieurs autres, et bientôt par l'attraction des récompenses qu'il leur a prodiguées il a attiré dans ses filets la plus grande partie des an-

ciennes familles. Après être ainsi parvenu à les dégrader, il les a méprisées. Il a employé les mêmes moyens pour les entraîner dans ses armées. Il a donné un avancement rapide aux jeunes gens qui se sont distingués ; d'où tous les autres ont conclu que tous les individus de cette classe auraient la préférence sur ceux qui n'avaient pas l'avantage d'une haute naissance, mais sur un qui était ainsi parvenu, cent ont été laissés dans la foule et condamnés à l'oubli.

Un grand nombre de jeunes gens de famille qui avaient conservé une partie de leur fortune, se rendaient en général au bois de Boulogne, où se rencontraient dans des assemblées composées de personnes de leur rang ; et croyant qu'ils étaient à l'abri de la loi, attendu qu'ils avaient fourni des remplaçants, ils se vantaient qu'ils ne voulaient pas servir dans l'armée et insultaient les militaires. Mais bientôt, des ordres arbitraires, émanés de Napoléon, forcèrent les uns à accepter des commissions dans l'armée et placèrent les autres dans les écoles du gouvernement. Ainsi, tous tremblants pour leurs fortunes, reçurent le cordon du Sultan.

Il créa ensuite un grand nombre de places d'auditeurs du Conseil d'Etat, pour s'emparer au moyen de cet appât des jeunes gens de la même classe, qui avaient échappé à la conscription. L'élévation de quelques-uns, les espérances que d'autres conçurent d'obtenir par degrés les mêmes avantages, attirèrent successivement l'ancienne noblesse autour du nouveau gouvernement, qui vit par-là tout ce qui à Paris avait de l'influence ou des richesses, s'attacher plus ou moins à lui par les liens de l'ambition et de la vénalité. La nouvelle cour s'attacha ensuite à attirer l'attention publique par des bals, des levers, des spectacles, des visites entre les nouveaux rois et les

nouvelles reines, des présentations des préfets et de leurs épouses, des députations, des adresses, des discours de félicitation. Enfin on ne laissa pas un moment à la réflexion, et l'habitude de ne rien voir et de ne rien entendre à l'extérieur qui n'exaltât la splendeur de la cour, et à l'extérieur l'éclat des victoires, produisit dans l'esprit public une espece d'yvresse qui tint lieu au nouveau gouvernement d'une loyauté réfléchie et stable. Les batailles de Moscou, de Dresde et de Leipzig ont rompu le charme. Le cours des idées se trouva changé, et les Parisiens se regarderent avec étonnement les uns les autres pour juger de quel rêve ils s'éveillaient tout-à-coup.

Les provinces avaient été négligées. La conscription, cette terrible et gigantesque institution, n'avait pas frappé les familles qui avaient eu les moyens de satisfaire la rapacité des préfets; lorsque tout-à-coup les gardes d'honneur furent appelées. On n'écouta aucune excuse, on n'admit aucun substitut, et cette mesure foudroyante fut principalement dirigée contre ceux qui, par leurs rapports avec l'ancienne noblesse ou pour d'autres motifs, passaient pour être opposés au nouveau régime. Il en résulta que ceux qui désiraient le renversement du tyran se trouverent forcés par leur attachement pour leurs propres enfants de prier pour le succès des armées ou de redouter leurs désastres. Un sénat vénal, des autorités corrompues dans les départements, livraient chaque année le sang de la jeunesse française. L'annonce des succès pouvait causer dans les villes quelque satisfaction, mais ne pouvait consoler le peuple des campagnes. De nouvelles levées qui se succédaient si rapidement et qui comprenaient des individus qui s'en trouvaient garantis par des lois positives, indignaient la jeunesse et produisaient partout l'exaspération. Le

gouvernement craignait des obstacles. La famine qui n'avait pas encore été une des ressources de la tyrannie de Buonaparté, fut invoquée pour la soutenir, et d'après l'avis de Régnault de St. Jean d'Angely le gouvernement ayant fait le monopole des blés, y mit un prix si extravagant qu'on s'enrôla de toutes parts dans les départements pour avoir du pain.

Le tyran s'enfuit à Mayence : il ne lui restait plus, de 600,000 hommes, de 1800 pieces de canon, que 110,000 hommes, dont 30,000 étaient dans un état de désorganisation complette et même sans armes ; le nombre en fut bientôt diminué par une maladie contagieuse qui éclata soudain à Mayence. Le tyran lui-même n'échappa que difficilement aux reproches et même aux insultes de ses soldats ; arrivé à Paris, il put juger de toute la rage et de l'exécration que la connaissance d'une catastrophe qu'il avait été impossible de dissimuler long-temps, y causait contre lui. Son système commença alors à être apprécié par ses résultats. Chacun faisait des vœux pour sa chûte, et dans l'excès des malheurs publics, on s'aperçut bientôt qu'il ne pouvait y avoir de remede effectif contre tant de calamités, et de moyen sûr de recouvrer la paix et le bonheur que dans le rétablissement de l'ancien gouvernement. On s'informa aussitôt avec la plus vive anxiété de l'endroit où se trouvaient les princes exilés, et l'on saisit avidement toutes les rumeurs qui les représentaient à Bayonne, à Francfort, ou à Anvers ; dès ce moment, on ne regarda plus que comme des bienfaiteurs, des amis et des libérateurs, les princes qui, disait-on, les accompagnaient à la tête de leurs armées.

A cette époque, on reçut la nouvelle que la marche des Alliés sur le Rhin était suspendue et que des négociations étaient ouvertes

entr'eux et le tyran. Bientôt après, parut la déclaration du 1er Décembre. Buonaparté s'en plaignit dans ses journaux ; mais il chercha, par ses agents secrets, à en tirer parti pour ses intérêts. Il la cita comme une preuve que l'Empereur d'Autriche soutiendrait son beau-fils, et qu'il se déclarerait même contre l'Angleterre et la Russie, si elles s'obstinaient à suivre une ligne de conduite différente de celle-là. Ces artifices n'étaient pas sans effet, et le séjour prolongé des Alliés à Francfort donna le temps de faire quelques levées et de mettre quelques places en état de défense : mais ces mesures et les taxes énormes qu'il fallut lever pour les mettre à exécution, donnerent à l'esprit public de nouveaux sujets d'exaspération. Peut-être que si les Alliés avaient connu l'état dans lequel quelques forteresses avaient été laissées (presque tous leurs canons ayant été envoyés aux armées et leurs magasins étant entierement épuisés), elles auraient passé le Rhin sur-le-champ. Buonaparté n'avait alors pas un seul ami, pas un sujet fidele, excepté ceux qui, s'étant intimément liés à sa fortune, doivent être entraînés dans sa chûte. Ceux-là seuls forment son unique appui. Méprisé, dégradé, ayant perdu l'opinion qu'on avait de son caractere et de son génie, s'il vit encore, il faut l'attribuer à l'influence des moyens employés contre lui.

*Deuxieme Question.*—Pourquoi les moyens employés contre lui sont-ils si faibles ? et quels seraient ceux dont l'effet serait le plus sûr ?

*Réponse.*—Lorsque Buonaparté prépara ses moyens de succès par sa politique, il envoya en avant un grand nombre d'agents secrets pour prendre des renseignements sur le caractere de tous les hommes en place, sur leurs goûts, leurs défauts, leurs faiblesses. Il connut ainsi les

gouverneurs, les ministres, les généraux, et tous ceux qui un jour pouvaient lui être de quelque utilité. Avait-il besoin de prendre une place, de répandre une opinion dans une province, il ouvrait son registre, et connaissait aussitôt les moyens de corruption qu'il pouvait employer. La ville se rendait avant d'être attaquée ; des corps d'armée se rendaient avant d'être cernés ; des écrivains soudoyés avaient partout préparé l'opinion. Voulait-il répandre la terreur après le gain d'une bataille, il hasardait quelques troupes en avant par des marches forcées, et ne laissait pas à son ennemi le moment de respirer. Partout, pour nous servir de son expression, la foudre avait frappé avant qu'on n'eût aperçu l'éclair. Des corps de troupes, frappés d'étonnement, se rendaient à des forces qui leur étaient des trois-quarts inférieures en nombre. Pourquoi des moyens si puissants et si bien connus maintenant ont-ils été si négligés ? Si ceux qui dirigent les Cabinets étaient aussi bien servis par leurs espions que Buonaparté l'a été par les siens, ils auraient su que la France n'avait aucuns moyens de défense ; que les remparts des forteresses avaient à peine un seul canon, et qu'il ne restait pas à Buonaparté un seul partisan. Le souvenir des suites de la bataille de Jéna ne devait-il pas leur indiquer la marche à suivre à l'égard de la France ? Si les armées alliées ne s'étaient pas arrêtées à Hanau le 28 Octobre, elles auraient dicté, le 15 Novembre, la paix à Paris. Si Buonaparté a eu de si grands succès, il ne les dus qu'à la faiblesse des moyens de défense ; si l'on n'a pas obtenu contre lui des succès plus rapides, il faut l'attribuer à la faiblesse des attaques.

Si les Alliés ont fait un seul pas sur le territoire français, ils le doivent à la haine que toute

la France porte à Buonaparté, ainsi qu'à l'espoir qu'ils lui rendront son roi, et par son roi la paix. Comment 28,000 hommes auraient-ils moins de moyens pour repousser l'invasion en France que 16,000 n'en ont eu en Espagne ? Nous pouvons aisément prédire que l'Europe ne trouvera dans les Français que des amis, et que ses troupes recevront d'eux la plus généreuse hospitalité, si partout où elles passent, on permet d'arborer la cocarde nationale ; mais si au contraire on en prend d'autres, si l'on suppose à leurs chefs des sentiments contraires, elles verront les cendres des morts se ranimer pour inspirer aux Français une nouvelle énergie. Dans le premier cas, la révolution sera terminée avant la fin du mois prochain ; dans le second, l'Europe n'a encore vu que le commencement des infortunes qui un jour l'écraseront. Quiconque connaît l'esprit de la France, dira qu'un Bourbon avec un drapeau blanc et une proclamation y produira plus d'effet qu'un million d'hommes.

*Troisième Question.*—Mais si la France est si impatiente de voir revenir l'ancienne famille, pourquoi ne se déclare-t-elle pas pour elle ? Pourquoi ne s'insurge-t-elle pas ? Pourquoi les Bourbons n'offrent-ils pas de partir ?

*Réponse.*—Toutes ces questions sont spécieuses, mais elles ne sont pas fondées sur la réalité. Le souvenir de Robespierre—vingt ans de miseres de toute espece—une séparation causée par la politique qui a toujours éloigné les Princes Français des armées—les calomnies que les ennemis des Bourbons ont toujours répandues contre eux—Deux générations nées depuis leur départ, et qui ne les connaissent nullement, ont fait presque oublier cette illustre famille. Les circonstances qui ont eu lieu depuis deux mois ont changé les esprits : la crainte de plus grandes in-

fortunes et l'espoir d'un heureux avenir la rappellent. Le Roi qui, il y a deux mois, aurait vu des Français se battre contre lui pour le tyran, pourrait maintenant sans crainte défier toutes ses armées. Il n'y a pas un individu qui, encouragé par une proclamation, ne se déclare pour le Roi, et ne se montre prêt à répandre son sang pour lui. Dans l'état où s'est trouvée la France, contenue comme elle l'est par un espionnage qui fait redouter à qui que ce soit d'ouvrir son cœur, on redoute son propre frere, et personne n'ose sortir de cette situation avant qu'une chance favorable ne l'en arrache. Cette nation qui a montré tant de courage dans les combats n'eut jamais sous Robespierre, et n'aurait jamais eu sous Buonaparté (le Robespierre du monde) le courage de secouer un joug si odieux. Sans chef, sans direction, qui que ce soit qui aurait eu assez d'intrépidité pour le tenter, n'aurait fait que se dévouer à une destruction inévitable.

Si la conclusion de la paix a été retardée, il faut l'attribuer au système philantropique qui a prévalu. En ce moment les armées alliées sont sur le territoire français, mais elles y sont sans les Bourbons ; et si elles trouvent des Français disposés à les combattre, c'est à l'absence de ces augustes Princes qu'il faut l'attribuer. Pourquoi ne se montrent-ils pas ? Nous prenons sur nous de répondre à cette question. Tous ceux qui les entourent sont témoins de leur ardeur et de leurs sentiments. Il n'en est aucun parmi eux qui ne soit prêt à verser son sang pour voler au secours de la France. Ils sont dans une île ; dans une île où ils ont reçu la plus généreuse et la plus touchante hospitalité ; où chaque jour l'opinion du gouvernement et de la nation toute entiere exprime en leur faveur le plus vif intérêt ; mais où la politique dicte quelquefois des mesures

qu'un individu ne peut se permettre de juger. Si la tranquillité du monde est l'objet des nobles efforts des Alliés, si une paix durable est l'unique vœu qu'ils forment, nous n'hésiterons pas à déclarer que les Bourbons auront bientôt la faculté de suivre les mouvements de leur cœur, et que la France, destinée à être gouvernée par un monarque élevé à l'école de l'infortune, trouvera dans Louis XVIII l'indulgence d'un pere unie à la fermeté d'un roi.

Nous ne pouvons résister à citer de ce monarque un trait qui a une grande ressemblance avec celui de George III lorsqu'on lui tira dessus au théâtre. A Dillingen, petite ville d'Allemagne, le Roi étant à une fenêtre avec le duc de Grammont, un assassin lui tira de la rue un coup de fusil; une balle frappa son chapeau et lui effleura le front; deux autres percerent le chapeau du duc de Grammont qui immédiatement se retira. Le Roi, sans montrer aucune émotion et sans bouger de sa place, dit au Duc: "Monsieur, revenez à votre place, on supposera "que nous avons peur."

cette tactique et ses flots de sang aux manœuvres et aux ruses par lesquelles ont vaincu les Fabius, les Scipions, les Turennes, les Villars, les Frédérics. Ils n'ont point, ou ils ont peu connu cet art de vaincre avec de petites armées, avec une politique adroite, à peu de frais en un mot, art qui seul constitue, à mon avis, le grand capitaine. Les généraux français opposaient le nombre au nombre, l'ardeur du carnage à l'ardeur, aux marches des marches plus rapides, à l'opiniâtreté une opiniâtreté plus grande, aux bayonnettes et à la mitraille des murailles mouvantes de chair.

La rapidité et la continuité des marches avaient déjà été jugées un des principaux moyens de vaincre; mais jamais ce moyen n'avait été employé avec autant d'extension. La guerre à peine déclarée, de nombreuses armées, même en se formant, marchaient à l'ennemi sur son propre territoire. S'il s'agissait de livrer une bataille générale, au lieu, à l'heure même où elles étaient nécessaires, elles se réunissaient avec une vîtesse et une précision incroyables. Pendant que les unes se plaçaient et entraient en action, d'autres s'approchaient pour les soutenir: d'autres escaladaient des montagnes, traversaient des rivieres, tournaient l'ennemi, coupaient ses communications et sa retraite. La victoire remportée, les Français ne se reposaient point: tout marchait avec une nouvelle rapidité. L'ennemi fuyant était quelquefois étonné de trouver le vainqueur sur ses pas. Les villes étaient surprises, les provinces occupées, les insurrections interdites, et les souverains contraints de fuir.

Les Français tendaient toujours à des affaires générales et décisives; ils savaient les amener, et les tourner en leur faveur. Ils cherchaient à attaquer, à frapper les souverains, et à s'emparer

des capitales. Ils avaient changé entierement la tactique ancienne : ce n'était plus dans une plaine, ou sur une position, que l'œil peut facilement embrasser, que se donnaient les batailles ; c'était sur une étendue de plusieurs milles, quelquefois même de plusieurs lieues ; souvent elles duraient plusieurs jours ; et tout, le nombre des combattants, des morts, l'étendue, l'espace de temps, les rendait gigantesques. Les Français souvent attaquaient les premiers ; mais souvent aussi ils faisaient leurs dispositions de bataille les derniers ; et alors ils les variaient suivant celles de l'ennemi, qu'ils surprenaient ordinairement par la rapidité de leur marche, et déconcertaient par l'impétuosité de leur attaque. Cependant s'exécutaient les manœuvres les plus vastes et les plus régulieres qui pussent résulter du nombre et de la vîtesse, soit par les corps d'armée présents sur le champ de bataille, soit par ceux qui marchaient encore. Des masses de cavalerie, supérieures à tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, perçaient des lignes formidables, étaient même employées à emporter des positions escarpées, tournaient, envelopaient, ou coupaient l'ennemi. Des masses d'artillerie de campagne, proportionnellement supérieures aux masses d'hommes employées, foudroyaient quelques points de l'armée ennemie, et préparaient des ouvertures à la cavalerie ou à l'infanterie. Celle-ci ordinairement, ne s'arrêtant ni à tirailler, ni à chercher les points les plus faibles, courait sur l'ennemi à la baïonnette : celui qui attend l'emporte rarement dans ce cas. Si une position, si un point résistaient, cent héros étaient prêts à se sacrifier pour l'emporter. Des corps frais étaient en réserve pour remplacer, au nœud de la bataille, ceux qui auraient été fatigués ou repoussés. Comment ne pas vaincre par de tels moyens !

Les généraux Français étaient valeureux, actifs, hardis et endurcis aux fatigues ; plusieurs étaient distingués par un coup-d'œil vif et juste ; mais cependant, ils doivent en grande partie leur réputation à la valeur de leurs soldats, et aux sacrifices de la nation. La nation étant épuisée, et la valeur du soldat presqu'éteinte, ils cessent en quelque sorte d'être héros et redeviennent hommes. Les officiers français, généralement parlant, étaient remplis d'émulation. Beaucoup étaient fort instruits. Les soldats étaient intelligents, braves et dévoués, quand ils étaient bien conduits. Rarement ils reculaient; quand ils le faisaient, c'était quelquefois en désordre ; toutes les impressions sont vives chez les Français, la terreur qu'inspire la déroute, aussi bien que l'enthousiasme du succès. L'infanterie française s'était fait redouter dans les assauts, comme dans les batailles rangées. Les cuirassiers français formaient la premiere cavalerie du monde. La vieille garde impériale toujours bien vêtue, composée de soldats robustes, formés et d'une valeur reconnue, composait un corps auquel aucune armée peut-être, ni ancienne, ni moderne, n'aurait pu le disputer.

1°. L'élévation de l'Empire auquel aspirait Napoléon était-elle possible, même en supposant à son fondateur des qualités que Napoléon n'avait pas ? 2°. Cet empire pouvait-il être stable ? 3°. Pouvait-il contribuer à la puissance et au bonheur des nations ? Voilà ce que son fondateur eût dû rechercher avant d'en cimenter les fondements du sang de trois millions d'hommes. Voilà ce que nous allons examiner briévement.

Buonaparté avait vu dans l'histoire, Alexandre, César, Mahomet et Charlemagne, fonder par des conquêtes de vastes empires, et voyait la folie humaine admirer ces hommes en raison du

sang humain qu'ils avaient répandu, et de l'étendue des dominations que la fraude et la force leur avaient données. Il crut qu'il lui serait aussi facile que glorieux de les imiter. Mais il oublia sans doute que Charlemagne, Mahomet, César et Alexandre, n'eurent à combattre que des nations désunies, presqu'inconnues les unes aux autres, à-peu-près incapables de se coaliser, connaissant à peine leurs souverains, leurs gouvernements, et ignorant leurs droits. Ces anciens conquérants usaient souvent d'une arme que Napoléon ne pouvait avoir, celle de la superstition ; ils avaient quelque chose à donner aux peuples soumis, la civilisation. Mais l'Europe que Napoléon voulait soumettre, toute corrompue qu'elle est, forme une espece de communauté, de république d'états, dont presque toutes les parties, unies entr'elles par le lien de l'intérêt, se mettent du côté du faible menacé, et entretiennent ainsi une espece d'équilibre entre les rivales les plus puissantes. Les nations européennes accoutumées à la rivalité, trouvent dans l'orgueil national un aiguillon puissant contre les ambitieux. Enfin les lumieres de l'Europe, l'ancienneté et la solidité de ses dynasties, de ses lois, présentent aux ambitieux d'autres obstacles. La maniere adoptée de faire la guerre, l'emploi des armes à feu, apportent beaucoup plus d'égalité entre le fort et le faible, entre le conquérant et le peuple qui lui résiste. La population a probablement augmenté, et, les lieux habités étant plus rapprochés, les moyens de communication plus nombreux, le flambeau de la guerre et de la rébellion embrasse plus facilement une plus grande étendue de pays.

La solidité d'un tel empire implique pour moi contradiction : car les moyens indispensables pour le soutenir, de grandes armées toujours sur

pied, des généraux, des vice-rois puissants et ambitieux, une police sévere, un espionnage universel, enfin un gouvernement despotique, doivent le conduire rapidement à sa ruine, lui ôter les ressorts de ses victoires passées, et le livrer bientôt à des chefs de parti ambitieux ou à de nouveaux conquérants sortis d'un autre pays. A quelque distance qu'on recule les bornes de cet empire, on aura toujours des voisins barbares ou civilisés ; les premiers ne sont pas les moins dangereux. A une époque peu éloignée, chacun de ses voisins doit devenir plus fort que les provinces qui l'avoisinent, doit les envahir, et tôt ou tard les soumettre. Cet empire doit réunir des pays entierement différents par le climat, le sol, les habitudes, les besoins : des mêmes lois ne peuvent convenir à des nations si différentes ; supposé que ces lois favorisent quelque partie du grand empire, elles seront funestes à d'autres ; et ainsi, de bons alliés on fera souvent de mauvais citoyens, ou des vassaux malheureux, par conséquent prêts à la révolte. L'esprit national n'est fondé que sur la comparaison que l'on fait de son pays avec ceux qui l'avoisinent, et sur l'émulation qui en résulte ; en réunissant tous ces pays, on détruit un des plus puissants ressorts de leur force ; ou bien une différence de manieres, de langage, d'opinions, qui jamais ne s'efface, fomente entre ces parties qu'on veut faire cohérer, des jalousies, des haines dont un ambitieux ou un peuple voisin savent adroitement profiter. La licence regne toujours dans les armées qui sont le fléau des citoyens, loin d'en être l'appui ; la corruption regne dans les villes, et ce ne sont point là des gages de solidité. Pour soumettre et puis garder les états dont la réunion forme cette vaste domination, il faut épuiser celui qui en fut le moyen ; or, comment

pourrait subsister une masse dont le centre et le ressort sont la partie la plus faible ? En réunissant à un état dont la vigueur surabondante cherche à se répandre au dehors, d'autres états qui succombent sous ses efforts, on lui ajoute nécessairement des parties inférieures à lui-même ; on le rend donc relativement plus faible.

Mais, après avoir démontré qu'un empire élevé par des conquêtes ne peut conserver longtemps son étendue et sa force, démontrons qu'il ne peut être heureux, et que sa stabilité serait seulement une stabilité d'infortune, de corruption et de faiblesse. En effet, la félicité de cette masse hétérogene implique la même contradiction que sa durée. Les ressorts nécessairement despotiques qui doivent la mouvoir ôtent aux peuples l'indépendance, les lumieres, l'activité que leur promettent dans de petits états les gouvernements les plus médiocres. Des nations différentes que de mêmes lois gouvernent, quelques-unes doivent nécessairement souffrir, comme je l'ai déjà fait voir. Les réclamations au souverain doivent être d'autant plus difficiles que sa domination est plus étendue. Et ainsi que les pôles à l'égard du soleil, les dernieres classes, les besoins et les intérêts les moins saillants de la société, sont trop éloignés du souverain ou du dépôt des lois, pour partager leur influence vivifiante. Je dis plus : les lumieres et les vertus des souverains doivent généralement être en raison inverse de leur puissance ; et cependant, où y aurait-il plus besoin de lumieres et de vertus ? L'impossibilité d'élever les fils des souverains par des unions, comme cela se pratique en Europe, rendra leur ambition dangereuse, et forcera l'héritier de la couronne à les assassiner, ainsi qu'on le voit souvent en Turquie. Plus un état est

grand, plus en général ses cours sont splendides et corrompues ! plus les grands et les ministres sont avides d'or et de dignités, hauts, ennemis de ce qu'ils appellent la populace, et surtout ennemis du bien public. Une longue paix, d'abord, amollira le peuple, fera oublier l'art de la guerre ; et celle-ci recommençant un jour, sans porter avec elle l'aiguillon d'un danger pressant et celui de l'émulation, elle ne pourra être longtemps soutenue avec succès. Un tel empire enfin sera contraire aux vues de la nature et de la saine politique qui cherchent à entretenir entre des hommes freres, une certaine égalité. Il les rendra tous malheureux et méchants, les uns par leur élévation démesurée, les autres par leur condition servile.

Mais portons nos regards sur la ligne des temps qui sans cesse s'agrandit derriere nous ; voyons si ces empires élevés par des conquêtes, nombreux et saillants à la vérité, y occupent chacun un grand espace ; voyons si leurs peuples ont été plus fortunés, plus puissants que ceux des petites républiques ou monarchies. Quelle a été l'issue de l'empire de Babylone ? D'être englouti dans celui des Perses. Quel a été le résultat de celui des Perses ? De les rendre incapables de résister aux petits états de la Grece, et enfin à Alexandre. Quel a été le fruit des conquêtes d'Alexandre ? De préparer aux Romains une conquête aisée de la Macédoine et de la Grece. Quels ont été les résultats heureux des conquêtes de Mahomet, de celles des Sarrasins en Espagne, de la puissance démesurée des Espagnols en Europe et en Amérique ? Et, si je recherche encore la possibilité d'élever en Europe un tel empire, quels ont été les résultats des victoires de Gustave Adolphe, de Charles XII, des exploits de Louis XIV ? Enfin quels furent

les bienfaits que l'empire de Rome, sans contredit le mieux fondé et le plus puissant de tous, apporta à ses sujets et à l'humanité en général ? Rome, en conquérant la moitié de la terre connue, ne perdit-elle pas sa liberté, objet plus précieux que toutes les conquêtes ? La république romaine ne fut-elle pas conduite par ses propres conquérants ? N'est-ce pas l'empire qui donna les Caligulas, les Nérons, des légions licencieuses, des sénats corrompus, qui, après avoir commencé par des proscriptions, enfanta des accusateurs, des assassins secrets et des Messalines, tandis que la république avait donné les Fabius, les Scipions, les Cicérons, les Catons ? Ne vit-on pas, après quelques empereurs, les Barbares attaquer, envahir l'empire ; et enfin s'établir sur ses ruines qu'ils insulterent ; ruines qui, même aujourd'hui, semblent exhaler en Italie une contagion de corruption et de bassesse ? Ainsi nous voyons tous ces vastes empires renversés par de petits états souvent barbares, qui, à l'instant où ils devinnent eux-mêmes grands empires, commencent leur marche rétrograde. Ainsi nous voyons ces prétendus fondateurs de vastes monarchies, ne fonder que l'infortune des peuples, la faiblesse des états, et préparer une proie plus grasse et plus facile à des barbares. Le moment où naît un de ces empires semble en effet l'apogée de la grandeur ; mais observons que c'est la force excédente d'une petite nation qui a causé cette grandeur et amené l'état à ce période qui ne peut que conduire à la décadence, qui ne peut être appelé que l'apogée d'égarement. Depuis longtemps, la conviction, fondée sur l'expérience, qu'aucun des empires élevés par des conquêtes ne s'est soutenu, et n'a eu des sujets fortunés, eût guéri les rois et les guerriers de la folie des conquêtes, si solidité, paix, bonheur, n'étaient

de vains mots dont ils couvrent leur inique ambition.

Ainsi, Français, cessez de vous affliger, si cet empire qui devait vous dédommager de vos travaux et de vos malheurs, ne peut être et n'est plus. Il a été un moment où il semblait que le joug en devenant universel, allait devenir plus pesant; où les hommes qui eussent osé penser et dire la vérité, n'eussent plus trouvé d'asile ; un moment où les hommes qui se fussent rappelé de leur nature et de leurs droits, n'eussent pas trouvé en Europe un pays où ils pussent appuyer, dans un jour favorable, le levier de la liberté. Mais ces craintes sont dissipées, non sans bien du sang et des larmes, il est vrai. L'acharnement de l'Espagne, la constance de l'Angleterre, la résistance de la Russie, ont non-seulement renversé l'empire naissant, mais arrachent ses fondements. Différent en cela des autres conquérants, Napoléon n'aura pas même l'avantage de douter que son ouvrage périsse. Nous eussions pu, il est vrai, acheter ce triste avantage ; il eût pu devenir plus modéré, à moins de frais que le sang d'un million et demi de jeunes Français, que la corruption et la ruine d'un pays fait pour le bonheur et la paix*.....

---

* L'auteur de l'ouvrage dont ceci est extrait, peut en adresser le manuscrit à l'Editeur de ce Journal, ses intentions seront remplies.

# DISCOURS DE M. CANNING

## *A un Dîner public que lui donnerent les Electeurs de Liverpool, le 10 Janvier,* 1814.

Messieurs!

Comme votre hôte, je vous remercie du fond de mon cœur de la maniere honorable et affectionnée dont vous m'avez reçu. Comme le représentant de Liverpool, je m'estime heureux de me retrouver au milieu de mes constituants après une année qui nous a appris à nous connaître; après une année de séparation;—année la plus mémorable dans les annales du monde et renfermant une telle série de transactions importantes, de changements extraordinaires, qu'elle suffirait pour remplir l'histoire de plusieurs siecles. Messieurs, dans le sentiment qui a été associé à mon nom, vous avez eu la bonté d'approuver l'attention avec laquelle j'ai soigné les affaires et les intérêts de cette ville. Je n'en doute pas, Messieurs, vous vous souvenez des conditions auxquelles je suis entré à votre service, et vous sentez par conséquent que je ne me suis engagé à veiller aux intérêts de cette cité qu'autant qu'ils seraient en harmonie avec l'intérêt général. J'ai lieu d'espérer qu'on me rendra collectivement et individuellement la justice d'avouer que dans tous les objets d'un intérêt local ou individuel, j'ai également été prêt à servir tous ceux qui ont demandé mon assistance.

Maintenant après avoir parlé de ce qui est uniquement relatif à vous, je sais, Messieurs, que vous vous attendez que je vous communique, ainsi qu'il est de mon devoir, mes sentiments sur l'état des affaires publiques avec la même franchise qui a caractérisé tous les rapports que nous avons eu les uns avec les autres. Ce devoir n'exige pour être rempli aucun effort de courage. Quand il a fallu conseiller des sacrifices, stimuler à des efforts, quand il a fallu faire rougir de leur découragement ceux qui désespéraient des moyens de l'Europe, quand il a fallu combattre des concessions prématurées, j'ai rempli ce devoir sévere à une

époque qui, en considérant combien nos liaisons étaient récentes, me faisait craindre que vous ne fussiez offensés de la liberté de mon langage. Ma tâche aujourd'hui est telle qu'elle ne peut blesser personne, puis qu'elle consiste à unir mes congratulations à la joie que vous causent des événements qui se sont passés ou qui se passent dans le monde. S'il était permis, Messieurs, en contemplant des événements d'une si haute, j'allais presque dire d'une si effrayante importance, il était possible et pardonnable de tourner ses regards pour un moment vers des considérations purement locales ou individuelles, je dirais que tandis que la Grande-Bretagne, tandis que toute l'Europe, le monde entier se réjouissent des événements qui viennent d'avoir lieu, que tandis qu'ils seront aussi pour la postérité un sujet d'allégresse : il n'est peut-être pas une collection d'individus qui ait plus de raisons que la compagnie réunie dans ce local (et qui est je suppose la même, qui représente les mêmes intérêts, les mêmes opinions que celle à laquelle j'adressai ici mes adieux il y a quatorze mois) de célébrer ces événements et d'en éprouver, outre la part qu'elle prend à la joie générale, un sujet de satisfaction particulière. Nous ne pouvons oublier, Messieurs, les présages importants et les prédictions solennelles qui nous occupaient quand je me séparai de vous alors. Je me souviens qu'on essayait de me persuader que lorsque je reviendrais visiter mes constituants je trouverais l'herbe croissant dans les rues. Probablement vous vous rappelez que l'anathème qu'on lançait contre vous pour vous punir de m'avoir élu, ne comprenait rien moins que la famine pour les pauvres et la gêne pour les riches. Malgré ce sinistre avertissement vous m'avez fait l'honneur de me choisir ; et moi, en dépit de l'autre, je suis venu vous visiter. Je ne vois pas que mon élection, ainsi qu'on vous en menaçait, ait altéré la bonté de la Providence, ni changé le cours des saisons. D'un autre côté il faut avouer que nous ne sommes pas dans une saison de l'année où il me serait possible d'évaluer correctement jusqu'à quel point vos rues pourraient être encombrées d'une végétation inutile et superflue. Mais sans prétendre limiter la vigueur de la nature productive, on conviendra au moins que les champs n'ont pas été dépouillés pour orner vos quais de verdure, et que ce n'est pas aux dépens de la moisson que la nature a réservé sa vigueur pour fertiliser la bourse de Liverpool.

Vous penserez avec moi, Messieurs, que ces divers

sujets que je ne traite avec légéreté que parce qu'ils ne sont pas et n'ont pas même été au moment où on les présentait sérieusement, dignes d'une réfutation sérieuse. Si je suis descendu jusqu'à y faire allusion c'est parce que je ne veux négliger aucun des souvenirs que peut suggérer à vos esprits aussi bien qu'au mien la comparaison de notre derniere réunion avec celle-ci, et en outre parce que je veux autant qu'il est possible empêcher qu'à l'avenir on ait recours à des suppositions absurdes qui ne tendent qu'à égarer et à enflammer les esprits.

J'avoue que je ne crains pas d'admettre que les saisons auraient également eu leur cours, que le soleil aurait lui, que les pluies auraient également été favorables à la végétation, si vous ne m'aviez pas choisi pour votre représentant. Je ne prétends même pas vous persuader que si votre choix était tombé sur un autre que moi, vous auriez par-là retardé le retour de votre prospérité ou le rétablissement de votre commerce.

J'admets sans crainte ces assertions, Messieurs, autant que cela ne regarde que les individus ; mais je ne les admettrai pas avec la même indifférence quant aux principes d'après lesquels cette élection fut déterminée. Je n'admettrai pas que si les principes qu'on vous recommandait alors d'adopter avaient malheureusement prévalu dans le Parlement, et avaient été sous l'égide de son autorité introduits dans les conseils de notre pays, ils n'eussent eu la plus fatale influence non pas à la vérité sur le cours ordinaire de la nature, ni sur la fertilité de la terre, mais sur les événements politiques qui ont placé l'Angleterre à la tête de l'univers. *Applaudissements.*

Si, en ce moment, où je me retrouve au milieu de vous les affaires étaient encore dans cet état douteux qui caractérisait leur marche la derniere fois que je pris congé de vous, si les forces des nations confédérées se trouvaient encore comme alors dans le même état de dispersion, si la balance de l'Europe était encore vacillante, je n'hésiterais pas comme en effet je n'hésitai pas alors à énoncer distinctement mon opinion invariable que c'était par la persévérance au milieu des difficultés et des privations quelconques que vous pouviez produire la seule chance de prospérité pour vous et de délivrance pour l'Europe. *Applaudissements.*

Je rougirais de vous parler aujourd'hui avec un ton d'exultation, si alors je ne vous avais encouragé à supporter patiemment vos souffrances. Je rougirais de paraître devant

vous célébrant nos succès, si alors je ne vous avais regardés en face et exhortés à la persévérance. C'est parce que mes liaisons avec vous ont commencé dans des temps de péril et de détresse, c'est parce qu'alors je ne voulus ni vous flatter, ni vous tromper, qu'aujourd'hui je vous offre non-seulement mes congratulations, mais encore que je réclame les vôtres au sujet de la cessation de ces dangers et de ces difficultés, et du glorieux dénoûment que vos efforts et votre constance ont procuré à cette grande lutte de laquelle dépendaient notre honneur et notre félicité. *Vifs applaudissements.*

Dans le cours d'une carriere politique qui a commencé en quelque sorte avec la guerre actuelle, je n'ai jamais exprimé un sentiment, je n'ai jamais donné un vote qui n'eût pour objet le résultat heureux que nous avons maintenant sous nos yeux. Je ne crains pas, et il n'est ni fâcheux ni superflu, de jetter nos regards sur nos périls passés et de les comparer à notre situation actuelle. Et quelle est cette situation actuelle? Nous voyons un pays inférieur en population à presque tous ses voisins du Continent, mais multipliant ses ressources par son activité, son audace, son intelligence, par la vigueur de sa constitution et par le bon sens de ses habitants, nous le voyons faisant face à un ennemi formidable, durant une lutte dans laquelle chacun de ses alliés, et dans certaines circonstances tous ses alliés à la fois, l'ont abandonné et même ont été forcés d'unir contre lui leurs efforts à ceux de l'ennemi, nous le voyons ralliant les nations de l'Europe sur un seul point et les introduisant à la victoire. *Applaudissements réitérés.*

Si le tableau que présente ce pays n'était que le rêve d'une philosophie spéculative, ou si nous le trouvions dans les pages de l'histoire des temps anciens, il échaufferait le cœur; mais, Messieurs, ce pays est le nôtre; et quels sont les sentiments qu'excite une telle circonstance dans le cœur de chacun des enfants de cette chere patrie? Quels doivent être ceux d'une cité telle que celle-ci qui ne contribue pas peu à la prospérité de la nation que je viens de décrire? Qu'il me soit permis d'ajouter, Messieurs, quels doivent être ceux de celui qui est chargé de vous représenter, et qui se trouve dans ce poste distingué au moment du triomphe, précisément parce qu'il blâma le désespoir dans les moments de l'infortune?

Dans la contemplation d'un sujet si élevé et si magnifique, je dédaignai de porter mes regards sur des considé-

nations partielles ou individuelles. Il était cependant impossible de ne pas parler des principes, parce que notre triomphe serait incomplet, et ses heureux effets ne seraient que passagers, si nous pouvions nous laisser détourner du droit chemin par des sophismes, ou si nous nous contentions dans l'élan de la joie commune d'un compromis qui nous ferait oublier ou méconnaître les causes par lesquelles ce triomphe a été produit. Je crois que nous nous réjouissons tous d'un commun accord des succès de notre pays, que tous nous sommes déterminés aux efforts les plus énergiques pour compléter et, j'espere, pour perfectionner le grand œuvre qui est près de s'accomplir. Mais nous savons qu'il est des personnes qui tout en partageant sincerement l'exaltation publique, cependant, par un reste de prédilection pour des prophéties non vérifiées, essayent de séparer l'effet de la cause d'une maniere que je crois erronnée et qui pourrait devenir dangereuse si l'erreur qu'elle propage était adoptée sans examen et généralement admise.

Nous entendons dire, par exemple, que la guerre a enfin produit des succès, parce que les principes d'après lesquels la guerre a été entreprise ont changé; qu'enfin nous sommes favorisés par la victoire, parce que nous avons jetté loin de nous la banniere sous laquelle nous avons commencé à combattre; que la lutte a été d'abord dirigée d'après certains principes, et qu'ensuite elle a été heureusement amenée à son état actuel par l'adoption de principes différents. Je n'admets point qu'un tel changement ait existé. Si nous avons réussi, ce n'est point par l'abandon de nos principes, mais parce que nous y avons persisté; si nous avons réussi, ce n'est point pour avoir adopté de nouvelles maximes politiques, mais pour avoir tenu invariablement sous l'influence des plus grandes difficultés et des motifs les plus plausibles de découragement, à des principes de conduite depuis long-temps établis. Par exemple, on nous dit aujourd'hui que cette guerre est devenue la guerre du peuple, et que par ce seul changement le pouvoir de la France impériale a été bravé et ensuite vaincu. Les nations, ajoute-t-on, se sont enfin unies aux souverains dans une lutte qui n'avait été jusques-là qu'une lutte entre les souverains seulement. Je crois qu'on peut convenir du changement qui s'est opéré sans toutefois admettre l'argument qu'on en déduit. Il ne s'ensuit pas que le peuple n'ait pas pris toujours un égal intérêt à la guerre, parce qu'on est forcé de convenir que dans plusieurs pays le peuple a été trompé. Nos antagonistes disent que des in-

térêts opposés ont été reconciliés. Nous disons que de grossieres illusions ont été dissipées. Nous admettons tous le fait que les souverains et leurs peuples se sont identifiés. Mais que ceux qui prétendent que cela s'est effectué par un changement de principes, le prouvent. Quel changement s'est-il opéré parmi les nations de l'Europe? Commençons d'abord par nous-mêmes; quel changement s'est-il opéré parmi nous; la constitution est-elle différente de ce qu'elle était lorsqu'on nous disait dans des temps critiques, qu'il était douteux qu'elle valût la peine qu'on la défendît? Est-elle différente de ce qu'elle était lorsqu'on disait que la paix devait être faite à quelque prix que ce fût, comme le seul moyen de préserver cette constitution des effets de l'indignation publique et d'une réforme populaire?

Messieurs, il y a une autre question à faire. Par quelle puissance, dans quelle partie du monde a été frappé le coup final qui a abattu le tyran? Je suppose que c'est par quelque *république* éclairée; je suppose que c'est par quelque nation qui, dans l'excès de la liberté populaire considere même un gouvernement représentatif comme défectueux, à moins que chaque individu ne s'interfere directement dans le gouvernement des affaires de la nation. J'imagine que c'est par une nation de patriotes éclairés où chacun est également homme d'état et dans les cafés et dans le sénat. Je suppose donc que c'est par quelque gouvernement semblable que le vainqueur des despotes, l'ennemi de l'Angleterre monarchique, a enfin subi sa destinée. Hélas! Messieurs, je porte en vain mes regards d'un bout à l'autre de l'Europe; je n'y trouve aucun gouvernement de ce genre; mais dans un autre hémisphere j'en aperçois un qui doit avoir été le David politique par lequel le Goliath de l'Europe a été terrassé. Quel est le nom de cette glorieuse république à laquelle la reconnaissance de l'Europe est due pour jamais; qui, en vertu de sa haine pour la tyrannie, aura travaillé avec persévérance à délivrer le monde, et aura finalement terminé la lutte avec succès? Messieurs, je trouve bien une république semblable, mais je la trouve enrôlée, et Dieu en soit remercié, enrôlée seule sous les drapeaux du despote. (*Applaudissements.*) Cependant où le coup a-t-il été frappé? Où? Quel malheur pour la théorie! Le coup a été porté dans les déserts de la despotique Russie. Il a été suivi ensuite dans les plaines de Leipzig, par des armées russes, prussiennes et autrichiennes. Mais que je ne me trompe pas! Dira-t-on que je soutiens par-là, dira-t-on que je donne ainsi à notre antagoniste l'avantage de pré-

tendre qu'une monarchie absolue vaut mieux qu'un gouvernement libre? Dieu m'en garde! Ce que j'entends dire est qu'en appréciant l'excellence comparative des institutions politiques, il est ridicule et futile, il n'est que pédantesque de ne compter pour rien les sentiments de la nature.

L'ordre de la nature ne pourrait pas subsister parmi les hommes s'il n'existait pas un patriotisme d'instinct, un amour d'indépendance nationale, qui passe avant, et l'emporte sur tout désir d'amélioration, sans néanmoins y être étranger. Il est peut-être très-mal que cela soit ainsi, mais je ne puis pas l'empêcher. Il faut que nous agissions conformément à ce qui est. Et assurément il n'est pas à regretter que des tyrans et des conquérants aient appris par l'expérience que la premiere considération qu'une invasion étrangere suggere aux habitants d'un pays, n'est pas d'examiner si la constitution politique de l'état est parfaite, mais si l'autel où il a professé son culte, si la maison qu'il a habitée depuis son enfance, si sa femme et ses enfants, si les tombeaux de ses ancêtres, si le palais des souverains sous lesquels il est né et auxquels il doit ou croit devoir allégeance, doivent être abandonnés à la violence et à la profanation.

Il n'est malheureusement que trop vrai que dans l'enfance de la révolution française, plusieurs nations de l'Europe ont été induites à penser différemment, et à agir d'après cette persuasion erronée; que des pays entiers ont été envahis et inondés de conquérants réformateurs, et que ces mêmes pays, après s'être flattés d'être des prosélytes et des adeptes ont été tout étonnés de ne se trouver que victimes. Et même dans ce pays-ci, ainsi que je l'ai déjà dit, il y a eu des temps où l'on nous a demandé de considérer s'il n'y avait pas quelque chose à réformer chez nous avant de pouvoir espérer de repousser avec succès une invasion étrangere.

Messieurs, il est heureux pour le monde qu'une question de ce genre ait été jugée, et s'il m'est permis de parler ainsi, que la cause ait été perdue; qu'elle ait été jugée dans des pays où aucun homme dans son bon sens ne peut dire que le mécanisme ou l'organisation de la société politique soit tout à fait conforme aux principes les plus modérés de la liberté bien réglée; où j'oserai dire, sans craindre qu'on m'accuse d'être moi-même un réformateur visionnaire, que la société politique n'est pas encore telle qu'il me paraît presque certain qu'elle deviendra graduellement, après les succès de la guerre actuelle, et surtout par l'heu-

reuse contagion de l'exemple de la Grande-Bretagne. Il est heureux pour le monde que cette question sur la valeur de l'indépendance nationale, ait ainsi été jugée sur ses propres mérites; qu'après vingt ans de controverse, nous soyons autorisés par des résultats incontestables à en revenir à la vérité et à la nature, et a dégager les sentiments naturels et primitifs du cœur des obstructions dont une philosophie amie des généralités les avait enveloppés.

Un des plus aimables poëtes de ce pays-ci, en décrivant les différences de sol et de climat, et les diverses proportions d'avantages et de biens naturels que la Providence a dispensées aux diverses nations de l'Europe, passe des belles vallées et du ciel sans nuages de l'Italie, aux âpres montagnes de la Suisse, et se demandant si dans ces séveres et inhospitalieres régions la passion du patriotisme se fait sentir, il décide la question affirmativement, et dit alors des habitants de ces affreux climats :

" Cher est l'humble asile auquel son âme se conforme,
" chere lui est la montagne qui l'éleve au séjour des tempê-
" tes; et tel qu'un enfant qu'un bruit perçant effraye
" se colle de plus en plus au sein de sa mere, ainsi le
" torrent qui gronde et l'ouragan qui mugit ne font que l'at-
" tacher plus étroitement aux montagnes sur lesquelles il
" a pris naissance."

Ce que Goldsmith a ainsi appliqué avec tant de grâce et d'énergie aux variétés physiques et aux désavantages d'un pays, s'est trouvé n'avoir pas été moins vrai, par rapport aux institutions politiques. Un désir modéré et calme d'amélioration, des tentatives raisonnables de redresser des fautes ou de corriger des imperfections dans l'organisation politique d'un gouvernement, sont des choses non-seulement naturelles à tout homme, mais même dignes d'éloges: mais il est heureux qu'il ait été démontré par des preuves irréfragables, que ces sentiments, là où ils existent, ne prennent point la place du dévoûment au sol qui nous a fait naître, dévoûment qui est le fondement de l'indépendance nationale. Et il est juste de bien entendre et de se rappeler que ce sentiment d'indépendance nationale seulement, réveillé là où il avait sommeillé, rallumé là où il avait été éteint, transformé en enthousiasme par les insultes et les provocations de l'ennemi—que ce sentiment seul ait suffi, sans changements intérieurs, sans compromettre les gouvernements et les souverains avec leurs peuples, sans que les uns aient abjuré leur autorité, ni que quelques autres se soient

rattachés dans leur allégeance, ait suffi pour lier les nations du Continent, leur faire faire cause commune, pour les soudoire contre le tyran, et pour ébranler, même j'ose l'espérer, pour renverser de fond en comble l'édifice colossal (*la Babel*) de sa puissance.

Messieurs, en voilà assez pour la réfutation de ces sophismes par lesquels on cherche depuis vingt ans à persuader aux hommes qu'il pourrait être douteux, dans quelques cas, s'il ne serait pas préférable de consentir à se laisser imposer une domination étrangere, plutôt que de défendre contre elle des institutions imparfaites. Je me flatte que ces sophismes ne reparaîtront plus de nos temps. Mais il est un autre sujet plus particulier à notre propre pays que de temps à autre on a mis en avant pour décourager la poursuite de la guerre; et il attire d'autant plus l'attention qu'il a été soutenu occasionnellement par plusieurs personnes bien intentionnées. On a avancé que ce pays-ci seul suffisait à sa défense, suffisait à son bonheur, suffisait à son indépendance, et que les combinaisons compliquées de la politique continentale étaient onéreuses pour nos ressources et mettaient nos intérêts en péril. Cette doctrine a été à plusieurs époques de la guerre actuelle une doctrine favorite, non-seulement parmi ceux qui voulaient pour des raisons particulieres entraver la conduite de la guerre et embarrasser les mesures du gouvernement, mais encore parmi des hommes extrêmement éclairés, voulant le bien, et dont le dévoûment aux intérêts et à la constitution de leur pays était à l'abri de tout soupçon.

Est-il possible maintenant de reporter nos regards sur l'épreuve que nous avons subie, et d'indiquer dans les vingt dernieres années qui viennent de s'écouler une seule époque où l'on eût pu adopter le plan d'une politique isolée sans que l'Angleterre n'eût fini par être prosternée aujourd'hui aux pieds du vainqueur? Certes, il nous a été demandé de grands efforts; grandes ont été les brêches faites à nos trésors; longue et fatigante a été la lutte, et il est arrivé bien tard le moment où la paix est enfin mise à notre portée: cependant, quoique les difficultés aient pu être augmentées, et la durée de la guerre prolongée, parce que nous avons associé nos destinées avec les destinées des autres nations, est-il quelques personnes qui puissent douter sérieusement que cette association n'ait pas, par la grâce de la Providence, fini par assurer notre sûreté à tous? C'est au moment où cette épreuve est arrivée à sa fin, qu'il est juste

de demander à ceux qui ont souffert de la prolongation de ses efforts (et qui a senti plus sensiblement ses privations que vous, Messieurs, auxquels j'ai l'honneur de parler en ce moment ?) le temps, dis-je, est venu de demander si, en reportant ses regards sur toute l'histoire de la guerre, quelqu'un peut indiquer l'époque à laquelle il eût été possible de faire une paix qui aurait à la fois conservé les intérêts nationaux, et eût répondu au caractere national ? Je sais que je m'adresse dans ce moment à des hommes qui pensent que la rénommée d'une nation est une partie essentielle de sa force, et conséquemment de sa sûreté.

Est-ce lorsque le continent était en paix, lorsqu'en jetant les yeux sur la carte de l'Europe vous n'y voyiez qu'un seul système puissant et lié dans toutes ses parties, un seul grand luminaire, entraînant après lui nombre de satellites qui circulaient dans son orbite ? Est-ce à cette époque que l'Angleterre pouvait faire la paix et rester douze mois seulement en paix ? Que répond-t-on ? Que l'expérience a été faite. Eh bien, le résultat de l'expérience a été le renouvellement de la guerre. Etait-ce à une époque plus tardive, lorsque le système continental eût été établi, lorsque les deux tiers des ports du continent vous étaient fermés, lorsqu'il ne manquait, pour ainsi dire, qu'un seul anneau pour enchaîner le continent dans un cercle de fer qui devait nous exclure de tout commerce et de toutes relations avec les autres nations de l'Europe ? La paix vous était recommandée très-instamment à cette époque—Ce fut dans ce moment, Messieurs, que je vins pour la premiere fois parmi vous—Ce fut dans ce moment que j'osai vous recommander la persévérance, une persévérance passive, et d'exprimer l'espoir qu'un effort surnaturel suffirait pour faire éclater et se rompre avant peu ces fers massifs forgés pour vous enchaîner. Je fus écouté par vous, Messieurs, avec indulgence, j'ignore si ce fut avec conviction ; mais est-il à regretter aujourd'hui que nous n'ayons pas cédé alors à nos besoins et à nos craintes ? Quelle a été l'issue de ces circonstances ? Le système continental fut complété en l'année 1812, à l'exception de la Russie. L'oppression sous laquelle ce pays-ci eut à gémir dans cette année et dans la précédente, fut certes bien cruelle. Si nous avions cédé, le système devenait éternel : nous persévérâmes, et l'année n'était pas encore terminée que le système était fini. Il se termina de la maniere dont tous les plans de violence sont sûrs de se terminer, non

par un dépérissement lent et progressif, ainsi qu'on voit se terminer une vie régulière et bien employée, mais par une dissolution soudaine. Sa fin ressembla à la débâcle d'un hyver rigoureux. Hier le continent tout entier semblait, pour ainsi dire, enchaîné sous une mer de glace et ne présentait aux regards que la perspective sans bornes d'une stérile et désespérante uniformité : aujourd'hui le souffle du ciel dégèle la terre, les ruisseaux recommencent à couler, les relations humaines renaissent.

Pouvons-nous regretter aujourd'hui de n'avoir pas succombé et de ne pas nous être laissé détruire par l'inclémence de la saison ; et n'avons-nous pas agi plus sagement en restant debout et en attendant avec confiance, même en souffrant, le changement qui devait s'opérer ?

Messieurs, j'ai dit que je serais honteux d'employer le langage de l'exultation si ce n'était que le langage de l'exultation seulement ; mais ceux qui ont souffert de grandes privations ont le droit de savoir qu'ils ne les ont pas supportées en vain ; ils ont acquis quelque chose de plus que des consolations. La justice exige qu'ils soient indemnisés de ce qu'ils ont souffert, perdu ou risqué, en contemplant ce qu'ils ont gagné. Nous avons gagné, Messieurs, un rang et une autorité en Europe qui, pendant toute la vie de celui de nous qui vivra le plus long-temps, doit placer ce pays-ci sur une hauteur qu'aucun revers probable ne peut ébranler. Nous avons acquis, ou plutôt nous avons recouvré, un éclat de gloire militaire qui nous place à côté des plus grandes nations militaires du monde. Il y a vingt ans, que dis-je ? il n'y a pas même dix ans, que tandis qu'il n'y avait pas un cœur britannique qui ne battît de joie aux récits des exploits de notre marine, il était très-peu de personnes qui ne se fussent contentées de ce que nous jouissions de cette seule renommée, de réclamer la mer comme notre département exclusif, et de laisser à la France et aux puissances du continent à se disputer la supériorité par terre.

Que le Portugal qui, sous la conduite de son libérateur, poursuit maintenant ses vainqueurs fugitifs, que l'Espagne délivrée, que la France elle-même envahie à son tour par ceux qu'elle avait envahis ou menacés de l'invasion, attestent les triomphes de l'armée britannique, et proclament que son renom militaire égale sa réputation maritime !

Je ne dis pas que ce soient là les considérations pour lesquelles il eût fallu prolonger la lutte s'il avait été possible de la terminer autrement ; mais je maintiens qu'en jetant nos

regards en arriere, nous avons de justes raisons de nous réjouir que la lutte n'ait point été close sans gloire et sans sécurité, tandis que les derniers événements ont établi notre sécurité par notre gloire. Je répete que nous avons raison de nous réjouir de ce que, dans le moment où le Continent était prosterné devant la France, que surtout pendant l'époque où le système continental était en vigueur, nous n'avons pas eu peur de continuer la lutte, que nous n'avons pas fait la paix pour nous procurer un soulagement momentané, que nous n'avons point oublié que nous habitions un pays grand et dont la grandeur doit être durable, que nous n'avons point laissé enveloppés dans ce doute les grandes et importantes questions si ce pays-ci peut se maintenir seul et sans être aidé, ou avec le Continent divisé, ou avec le Continent combiné contre lui ; si, lorsque la rage du tyran de l'Europe était allumée contre nous et brûlait d'une flamme presque inextinguible, nous pouvions ou ne pouvions pas nous promener au milieu de cette fournaise sans être atteints ni offensés par ses feux.

Ces questions ont donc été résolues, Messieurs, par notre persévérance au milieu de difficultés et de sujets de découragement dont le récit, lorsqu'on les lira un jour dans l'histoire, effrayera notre postérité plus encore que leur action ne nous a effrayé nous-mêmes.

Messieurs, j'ai siégé vingt ans au Parlement, et vingt ans j'ai été l'avocat de la guerre. Vous le saviez lorsque vous me fîtes l'honneur de me choisir pour votre représentant. Je vous dis alors que j'étais l'avocat de la guerre, parce que j'étais ami de la paix, mais d'une paix qui aurait un caractere de dignité, d'une paix qu'il vaudrait la peine de conserver, qui promettrait d'être durable. J'avoue que je n'étais pas alors assez ardent dans mes espérances pour prévoir que j'aurais aussitôt une occasion de voir mon attente remplie et mes vœux accomplis. Mais je ne connais aujourd'hui aucune raison pourquoi il ne soit pas fait en six semaines d'ici une paix telle que l'Angleterre sera non-seulement joyeuse, mais même fiere de la ratifier.

Cette paix, Messieurs, ne sera pas une paix semblable à celle d'Amiens, un court et fiévreux intervalle de repos sans repos. Pendant cette derniere paix, qui de vous, Messieurs, alla à Paris ou y envoya un fils, qui n'ait pas senti ou appris qu'un Anglais paraissait alors en France dépouillé de la dignité de son pays, avec la mine d'un suppliant, et la conscience intime de l'abaissement d'un homme qui avait consenti à acheter ses aises ou ses profits au prix de sa soumis-

sion ? Qu'il soit fait demain une paix telle que les alliés ont aujourd'hui le pouvoir de la faire ; et le dernier des sujets de ce royaume ne se promenera pas dans les rues de Paris sans être signalé comme le compatriote de Wellington ; comme membre de la société qui a humilié la France et sauvé l'Europe.

Qui peut porter un cœur dans son sein et ne pas sentir qu'il bat à la seule idée de ce contraste ? Qui peut ne pas voir que c'est là une indemnité suffisante de vingt ans de lutte et de souffrance ?

Messieurs, ainsi que je l'ai déjà dit, faire ce qui est juste, est non-seulement la marche la plus honorable, c'est encore celle dont les résultats sont le plus avantageux. Dans d'autres époques de la guerre, il nous aurait fallu acheter l'indépendance des autres pays nos alliés par des sacrifices que la Grande-Bretagne aurait dû faire. Il n'y aurait pas eu un état à rétablir, pas un trône à relever, pas une province à faire évacuer, pas une garnison à faire retirer, que ce pays-ci n'eût été obligé de prendre sur le fond de ses propres conquêtes pour indemniser l'ennemi des concessions qu'on aurait pu en obtenir. Combien il est heureux que cet ouvrage est déjà effectué ou par nos armes ou par notre aide. La Péninsule libre : les états du Continent déjà rétablis ; l'ancien ordre de l'Europe restoré ; la Grande-Bretagne paraît au Congrès du monde riche en conquêtes noblement et justement acquises, nul n'ayant de réclamations à faire de sa foi ou de sa justice, quelques concessions que puisse lui sa générosité et sa modération.

Telle est, Messieurs, la situation et la perspective des affaires au moment où j'ai l'honneur de vous parler. Puissiez-vous, Messieurs, participer complétement à la prospérité de votre pays est mon vœu le plus sincere et le plus ardent ! Le courage avec lequel vous avez soutenu l'adversité, vous donne éminemment des droits à cette récompense.

Quant à moi, Messieurs, tandis que je me réjouis du retour de votre prospérité, je ne me félicite pas moins que notre liaison ait commencé sous des auspiceces bien moins favorables ; que nous ayons eu occasion de connaître nos sentiments réciproques dans des temps où les âmes des hommes sont mises à l'épreuve, dans des temps de difficulté. J'eus la satisfaction de vous déclarer, et vous eûtes la candeur et la magnanimité d'approuver les principes et les opi-

nions qui ont toujours servi de guide à ma conduite publique, à une époque où la sagesse de ces opinions et l'application de ces principes étaient un objet de doute et de controverse. Nous ne pouvons donc pas douter aujourd'hui de notre cordialité et de notre concours sincere les uns avec les autres, si malheureusement il se présentait quelques nouvelles occasions de détresse ou d'embarras. En même temps je suis sûr que nous sommes tous disposés à ensevelir dans l'oubli le souvenir de toutes différences d'opinion qui ont pu exister entre nous et d'autres personnes, et que tous les sentiments se confondront désormais dans le sentiment général d'exultation, de gloire et de bonheur qui échauffe maintenant tous les cœurs. *(Applaudissements universels.)*

---

## OUVRAGE NOUVEAU.

Il sera publié incessamment en un volume in-4°. intitulé : VOYAGE AUTOUR DU MONDE, dans les années 1803,4,5,6, entrepris par ordre de S. M. l'Empereur de toutes les Russies, sur le vaisseau la Neva, par TURCY LISIANSKI, capitaine de la Marine Russe, chevalier des ordres de St. Georges et St. Vladimir.

Ce volume, dans lequel on rend compte du premier voyage de découvertes entrepris par ordre du Gouvernement Russe, contiendra, entr'autres choses intéressantes, des détails sur l'île de Ste. Catherine, la côte du Brésil, l'île de Pâques, l'île de Washington, ou de la Nouvelle Marquise, les îles de Bandrich, celle de Cadiack, les Etablissements Russes au Nord-Ouest de la côte d'Amérique, enfin une nouvelle île et un banc de sable d'une très-grande importance pour la navigation de la mer du Sud.

Cet ouvrage renfermera, outre des notions importantes sur les progrès de la civilisation, des observations pratiques très-nombreuses, et des cartes et dessins remarquables par leur exactitude.

Les cartes au nombre de huit sont gravées sous la direction de M. Arrowsmith, et les dessins par des artistes distingués.

# GAZETTE DE LA COUR

## DU SAMEDI 15 JANVIER.

**A la Cour, Carlton-House, le 14 Janvier, 1814,—Son Altesse Royale le Prince Régent étant en Conseil.**

Considérant qu'en conséquence des succès qui ont accompagné les armes de Sa Majesté, divers ports et lieux, en France, ont été et peuvent être occupés militairement ou mis sous la protection de Sa Majesté, et qu'il est àpropos qu'ils soient ouverts au commerce de toutes les nations qui ne sont pas en guerre avec Sa Majesté ni avec aucune des puissances alliées ; Son Altesse Royale le Prince Régent veut bien, de l'avis du conseil privé de Sa Majesté, ordonner, et il est ici ordonné, que tous les susdits ports et lieux, après que le commandant en chef des forces de Sa Majesté dans ces parties aura déclaré qu'ils sont tellement sous la protection de Sa Majesté qu'ils peuvent y trafiquer en sûreté, seront relevés sur-le-champ des restrictions de blocus auxquelles ils ont été soumis comme faisant partie de la France ; et qu'il sera légalement permis aux sujets de Sa Majesté et aux autres personnes ci-dessus désignées, d'y trafiquer, en se soumettant aux réglements qui y seront établis par Sa Majesté ou par le commandant des forces de Sa Majesté dans ces parties. Et les très-honorables lords commissaires de la trésorerie de Sa Majesté, les principaux secrétaires d'état de Sa Majesté, les lords commissaires de l'Amirauté, ainsi que le juge de la haute cour d'Amirauté et les juges des cours de Vice-Amirauté prendront les mesures nécessaires, en ce qui leur appartient respectivement.

(Signé) JAMES BULLER.

---

**Bureau des Affaires Etrangeres, le 6 Janvier, 1814.**

Le comte Bathurst, un des principaux secrétaires d'état de Sa Majesté, a notifié aujourd'hui, par ordre de Son Altesse Royale le Prince Régent, aux ministres des puissances amies résidants en cette cour, qu'en conséquence des succès qui ont accompagné les armes de Sa Majesté, divers ports et lieux, en France, ont été et peuvent être occupés militairement ou

mis sous la protection de Sa Majesté, et que, comme il est à-propos qu'ils soient ouverts au commerce de toutes les nations qui ne sont pas en guerre avec Sa Majesté ni avec aucune des puissances alliées; Son Altesse Royale le Prince Régent veut bien, de l'avis du conseil privé de Sa Majesté, ordonner, et il est ici ordonné, que tous les susdits ports et lieux, après que le commandant en chef des forces de Sa Majesté dans ces parties aura déclaré qu'ils sont tellement sous la protection de Sa Majesté qu'ils peuvent y trafiquer en sûreté, seront relevés sur-le-champ des restrictions de blocus auxquelles ils ont été soumis comme faisant partie de la France; et qu'il sera légalement permis aux sujets de Sa Majesté et aux autres personnes ci-dessus désignées, d'y trafiquer, en se soumettant aux réglements qui y seront établis par Sa Majesté ou par le commandant des forces de Sa Majesté dans ces parties.

---

Bureau des Affaires Etrangeres, le 15 Janvier.

Il a été reçu à ce bureau une dépêche du lieutenant-général l'honorable Sir C. W. Stewart, chevalier de l'ordre du Bain, adressée au vicomte Castlereagh, dont suit la copie.

Francfort, le 5 Janvier, 1814.

Mylord,

Le passage du Rhin par le maréchal Blucher sera aussi mémorable dans les annales militaires, par sa rapidité et résolution, que son passage de l'Elbe; et je regrette beaucoup que mon voyage dans le Holstein, m'ait empêché d'être personnellement témoin d'un événement dont j'aurais été fier de rendre compte en détail dans toutes ses parties. Les rapports faits à la hâte qui me sont parvenus ici portent que le maréchal a passé avec son armée sur trois points.

Le lieutenant-général comte de St. Priest, du corps d'armée du comte Langeron, a passé en face de Coblentz, dans la nuit du 1er au 2 de ce mois. Il s'est emparé de cette ville, a pris sept pieces de canon, et fait 500 prisonniers.

Les généraux comte de Langeron et d'Yorck ont passé à Caub; où le maréchal Blucher était en personne, sans que l'ennemi ait fait beaucoup de résistance. Le 3, le comte Langeron a attaqué et forcé Bingen, qui est considéré comme très-fort par sa situation, et qui était défendu par un général de brigade avec du canon et de l'infanterie. Le comte Langeron a fait quelques prisonniers, et sa perte est légere. Les avant-postes sont déjà sur la Saltzbach, en face d'Ingelheim.

Le maréchal Blucher s'est avancé, malgré les difficultés provenant des routes et de la saison, jusqu'à Kreutznach et les avant-postes du général d'Yorck sont dirigés sur la Lauter. Le corps du général baron Sacken a forcé les retranchements de l'ennemi près de Manheim, après avoir passé le Rhin, et il se dirige sur Altzey.

J'apprends que le roi de Prusse était présent à Manheim, et qu'il animait tout autour de lui, comme il l'a fait jusqu'à présent, avec les qualités militaires qu'il possede à un si haut degré.

J'écris ce peu de lignes à Votre Seigneurie pendant qu'on relaye mes chevaux ; et je dois vous demander excuse non-seulement de leur imperfection, mais aussi de leur envoi, vu que des rapports plus détaillés et plus exacts doivent vous être parvenus.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé), C. STEWART, lieut.-gén.

---

Bureau de l'Amirauté, le 14 Janvier, 1814.

Le Lieutenant Kusechaw, commandant du Piercer, est arrivé aujourd'hui, avec les dépêches dont suivent des extraits et copies.

A bord du vaisseau de S. M. la Désirée, devant Gluckstadt, le 6 Janvier 1814.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer, pour l'instruction des Lords Commissaires de l'Amirauté, des copies de deux lettres que j'ai écrites à l'amiral Young, relativement aux opérations de l'escadre de S. M. que je commande devant la forteresse de Gluckstadt, et à sa reddition par capitulation le 5.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) A. FARQUHAR.

(Suivent deux lettres du capitaine Farquhar, datées du 2 et du 6 de Janvier. La premiere porte que le 23 Décembre, six pièces de 32 ont été débarquées et montées en batterie, par un détachement de marins et soldats, sous le commandement du capitaine Green, des lieutenants Hamilton et Archer, et de M. Richardson, éleve de la marine. La *Désirée* n'ayant pas pu approcher, parce que la riviere n'était pas assez profonde, deux pieces de 18 en ont été tirées et mises à bord de chaque brick. Le 25 au soir, les canonnieres ont joué sur la

place, et le lendemain il a été fait une attaque générale par les bricks et les canonnieres, sous la direction du capitaine Marshall, par laquelle la forteresse a beaucoup souffert, et une canonniere de l'ennemi a été coulée à fond. Le 27, une nouvelle attaque a été faite, et elle a duré jusqu'au 28.—La lettre du 6 annonce que la place a été sommée le 4, que le gouverneur a demandé la permission d'envoyer un courier au roi de Dannemark à Copenhague, ce qui a été refusé, et qu'à la suite de pourparlers la place s'est rendue le 5, après avoir été investie pendant 16 jours, et bombardée pendant six jours. La ville a tant souffert que le capitaine Farquhar pense qu'elle aurait été entierement détruite si le bombardement avait duré quelques jours de plus.—La capitulation contient 14 articles. Elle porte que la garnison sortira avec les honneurs de la guerre, qu'elle ira le premier jour à Itzehoe, et le second à Kelinhausen, où elle attendra les ordres du Prince Royal de Suede relativement au port d'où elle se rendra à Sondenberg, dans l'île d'Alsen. Elle ne doit pas servir pendant un an et un jour, contre les Alliés, soit par terre soit par mer; et tout ce qui appartient au gouvernement dans la forteresse doit être remis aux Alliés.)

---

## SUPPLEMENT A LA GAZETTE DE LA COUR DU SAMEDI, 15 JANVIER 1814.

Il a été reçu à ce Bureau des dépêches de lord Burghersh et de Son Excellence le général vicomte Cathcart, adressées au vicomte Castlereagh, dont suivent des copies.

Bâle, le 2 Janvier 1814.

Mylord,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Seigneurie que le comte Bubna est entré à Geneve le 30, par capitulation. Il paroît que l'officier commandant de la garnison Française dans cette ville était sans moyens de défense, et qu'il avait tout lieu de craindre l'hostilité des habitants: il lui a été permis de se retirer avec la garnison, lorsque les Autrichiens ont pris possession de cette ville. Le peuple de Geneve est sur le point de rétablir son ancien gouvernement; il a manifesté l'aversion la plus décidée pour la domination française, à laquelle il a été forcément soumis; et j'espere qu'il sera efficacement à l'abri du retour de ce malheur.

Dans le Duché de Savoie, le même esprit d'horreur pour la tyrannie française s'est manifesté universellement. Une

organisation est déjà commencée dans le pays, à l'effet de rétablir son ancienne indépendance : nous n'avons point encore de détails à ce sujet, mais j'espere transmettre bientôt à Votre Seigneurie les nouvelles les plus favorables de ce pays.

Le corps Autrichien sous le général Bianchi est chargé de l'investissement de Béfort ; il a relevé la division du corps du général Wrede qui était ci-devant employé à ce service, et qui ayant rejoint ce corps, marchera demain sur Colmar. Le général Bianchi a son avant-garde à Vesoul, et il a reçu l'ordre d'envoyer de forts détachements en avant vers Langres. Il paraît, par les rapports de cet officier, que les Autrichiens ont reçu le meilleur accueil possible des habitants de la France.

Les deux corps autrichiens sous les ordres du prince de Hesse arriveront près de Besançon le 9 de ce mois, et ils investiront cette place. Le général Bubna a envoyé des détachements vers l'Italie et vers les différents postes forts sur les routes du Simplon, du St. Bernard et du St. Gothard. Il a aussi envoyé des partis détachés vers Lyon. Un corps de mille Cosaques a été détaché d'Altkirch vers Remiremont, Epinal et Nancy. Ces troupes sont chargées de faire des reconnaissances dans la Vallée de la Moselle.

Le général Wittgenstein a reçu l'ordre de passer le Rhin aujourd'hui dans le voisinage de Strasbourg, et de faire avancer son avant-garde sur Saverne. Il communiquera par sa droite avec le général Blucher qui aura passé la riviere avec une partie de son corps à Oppenheim, et avec le reste au-dessous de Mayence. Par sa gauche, il communiquera avec le général Wrede, qui s'avancera de Colmar à Shlestadt et de là se joindra à cet officier.

Il ne paraît pas que les Français ayent jusqu'à présent rassemblé aucunes forces considérables à Colmar. Le général Wrede attaquera demain tout ce qu'il y trouvera. Mais on ne croit pas que l'ennemi l'attende.

Il n'a été reçu aucune nouvelle intéressante de l'armée autrichienne d'Italie, depuis la derniere lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie. Les troupes sous le général Nugent sont entrées à Bologne.

Le quartier-général du prince Schwarzenberg sera transféré demain d'ici à Altkirch. Le corps du général Barclay de Tolly y sera rassemblé le 13. Avant cette époque le prince Schwarzenberg se portera en avant et il essayera de s'établir dans la Vallée de la Moselle.

Le feu sur la forteresse de Huningue a commencé le 29 au soir. La seconde parallele n'est pas encore achevée, et je n'ai pas encore remarqué que les fortifications de la place fussent essentiellement endommagées.

Le corps du Prince Royal de Wirtemberg a passé le Rhin, sur un pont de bateaux établi au-dessous de Huningue, à

Maerks, il a rejoint le général Wrede et il agira demain de concert avec lui.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) BURGHERSH.

Au vicomte Castlereagh.

---

Fribourg, en Brisgau, le 6 Janvier, 1814.

Mylord,

La cavalerie de la réserve a passé à Fribourg.

Demain les deux divisions de gardes Russes à pied avec l'infanterie de la garde prussienne et un très-beau régiment badois de gardes à pied passeront par cette ville. Ils seront suivis de l'artillerie de réserve et d'autres troupes.

Le quartier-général de l'empereur de Russie suivra les gardes mais Sa Majesté Impériale ira par Schaffhouse et trouvera cette force rassemblée près de Bâle le 31 Décembre (12 Janvier); et elle passera probablement le Rhin le jour suivant, qui sera l'anniversaire de celui où elle a passé le Niemen.

Le général comte Bubna s'est emparé de Geneve, on a reçu hier les rapports officiels. J'ai l'honneur d'envoyer ci-joint la traduction du bulletin qui a été imprimé ici ce matin. des patrouilles de ce corps sont allées jusqu'à Turin.

Le général comte Wrede a son quartier-général à Colmar. Le prince royal de Wirtemberg est devant Neuf-Brisach, qui est bloqué. Le quartier-général du prince Schwartzenberg est sur la route d'Altkirch vers Montbéliard, avec toute l'armée Autrichienne. Béfort est observé par un détachement.

Le comte Wittgenstein a passé le Rhin près de l'ancien Fort Louis et il a pris les deux forts de Vauban et d'Alsace, qui étaient évacués.

Le maréchal Blucher a aussi passé le Rhin, et il est en possession de Coblentz. Le corps russe de Langeron est devant Mayence, sur la rive gauche du Rhin, Cassel étant toujours masqué. Le général Sachen a passé cette riviere le 1er Janvier, en présence de Sa Majesté le Roi de Prusse, près d'Oppenheim, et après avoir pris d'assaut une redoute, il a pris six canons et 700 prisonniers. Le général russe de St. Priest a passé au-dessous de Mayence.

Aucun de ces corps n'ont encore rencontré aucune résistance sérieuse; et ils sont sur le meilleur pied avec les habitants. Je n'ai entendu citer qu'un seul cas où les habitants des villages aient fait feu sur eux.

Plusieurs régiments de Cosaques ont passé et ils ont poussé des patrouilles vers Nancy et dans différentes directions.

La fievre terrible dont les Français ont été attaqués l'année derniere, et qui a infecté tout le pays que les restes de leur armée ont traversé, n'a pas cessé sur cette ligne et dans les endroits qu'ils ont occupés, dans plusieurs desquels elle regne encore avec un surcroît de violence. Mayence, Leipsic, Torgau et Dresde sont les villes où elle fait à présent le plus de ravage. Les Français en sont principalement les victimes, mais il périt un grand nombre d'habitants dans les villages adjacents. Torgau est tellement infecté, qu'il serait dangereux d'y introduire de nouvelles troupes. Les renforts Russes sont très-beaux, et l'armée est en bonne santé et en bon état, les chevaux ainsi que les hommes.

Les derniers renseignements portaient que l'ennemi avait douze mille hommes à Metz. On en a fait sortir les gardes, et l'on dit qu'elles sont concentrées près de Paris, excepté trois ou quatre mille hommes, qui ont été, dit-on, détachés vers la Flandre.

Il n'y a aucune force considérable à Besançon ; le général qui y commande, est allé à Lyon pour demander du secours, mais il est retourné sans avoir réussi.

On a reçu ici les Moniteurs jusqu'au 30 inclusivement ; ils contiennent la réponse de Buonaparté à l'adresse.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) CATHCART.

Au vic. Castlereagh, etc.

## *Bulletin.*

Quartier-général, Altkirch, le 4 Janvier.

Le capitaine Baron Wemmer est arrivé hier, étant porteur de dépêches du feld maréchal-lieutenant comte Bubna, annonçant la prise de la ville de Geneve. Lorsque les troupes sont arrivées à une portée de canon, le comte Bubna a été informé qu'on se proposait de rendre la place. Les colonnes ont été néanmoins munies d'artillerie, d'échelles, de fascines, etc., et elles se sont approchées de la place jusqu'à une portée de mitraille; alors elles ont vu le drapeau blanc, et en même temps, la cavalerie de l'ennemi en retraite vers Chambéry. Le major comte de St. Quentin, qui avait été envoyé dans la ville, a rapporté que le général Jordis, commandant, digne et ancien officier, était au lit, attaqué de crampes violentes, environné de son état major, et dans un tel état qu'il ne pouvait ni résister ni capituler. Les portes ont été ouvertes; les troupes sont entrées et se sont emparées de la ville et du passage de l'Avre. Le 22 Déc., 50 canoniers étaient arrivés, et le bruit courait que plusieurs bataillons venaient de Turin pour renforcer la gar-

nison de Genève, et que le général Fournier avait reçu de l'empereur Napoléon l'ordre de défendre ce très-important point jusqu'à la dernière extrémité. On a trouvé dans cette forteresse un arsenal d'artillerie très-précieux, 117 pieces de canon, dont 19 en fer et 30 pieces de campagne Françaises. Le comte Bubna sans perdre de temps a envoyé des détachements sur la route de Gex à St. Claude pour s'assurer du passage du Jura, aussi que des patrouilles de Martigny dans les montagnes de Simplon et St Bernard.

## BULLETINS SUÉDOIS.

### *Trente-deuxieme Bulletin de l'Armée du Nord de l'Allemagne.*

Quartier-général, Kiel, le 26 Décembre.

Des bâtiments armés s'étant approchés de Hambourg vers Blankenesse, probablement pour s'emparer de quelques bateaux qui y étaient, le général Woronzoff envoya un détachement de troupes sur le bord de l'Elbe, avec une piece de canon. Il s'ensuivit une affaire avec les vaisseaux français, qui portaient huit canons; 40 soldats d'infanterie russe furent embarqués sur des bateaux pour prendre l'ennemi à l'abordage; mais malgré sa supériorité, il jugea prudent de s'éloigner, étant favorisé par le vent, et il fut long-temps poursuivi par les Russes. Le commandant des vaisseaux armés fut tué.

Le major-général Boye qui commande les troupes devant Gluckstadt, ayant ordonné au régiment de Kroneberg de s'emparer d'un terrain en avant de la forteresse, qui était défendu par une batterie de grosse artillerie, la garnison, au signal d'un coup de canon, tiré de la forteresse, fit une sortie. L'action fut très-chaude, et l'ennemi fut repoussé dans ses murs avec une perte considérable. Le terrain fut maintenu et les ouvriers qui y étaient, s'avancerent au milieu d'un violent feu de mitraille de la forteresse. Le régiment de Kroneberg eut plusieurs hommes de tués et blessés dans cette affaire, parmi lesquels sont deux officiers. Les batteries seront achevées le 25.

Le roi de Dannemark ayant demandé un plus long armistice, il a été prolongé jusqu'au 6 de Janvier. Ce délai est

long sans doute ; mais quelque nuisible qu'il puisse être en ce qui concerne les alliés, ils ne le regretteront pas pourvu que la base de la paix avec le Dannemark soit posée avant son expiration. Des conditions avantageuses ont été offertes à ce gouvernement par la Suede : il faut espérer, pour le bien général et pour l'avantage de ce gouvernement même, qu'elles seront acceptées. L'Europe impartiale saura apprécier comme elle mérite, la magnanimité de cette offre, qui fournit une nouvelle preuve de la modération de la Suede, et de son loyal désir de rendre la paix au Nord. La Norwege lui a été assurée par les traités les plus sacrés et les plus solennels ; jamais aucune garantie n'a eu de plus augustes signatures, et jamais aucune nation n'a compté avec plus de confiance sur des traités, que la Suede sur ceux qui délivrent la presqu'île Scandinave de l'influence et de la politique de Napoléon. Les espérances de paix ont bonifié de cent pour cent le papier-monnaie danois. C'est la le thermometre de l'opinion nationale. Dès que les opérations hostiles recommenceront, le papier n'aura plus aucune valeur.

En attendant, malgré les protestations faites, un convoi Anglais, Russe et Prussien a été attaqué dans le Sund, par des corsaires sous pavillons danois et français, et il serait tombé dans les mains de ces pirates, s'il n'avait pas été protégé par des vaisseaux de guerre suédois. Ce convoi était chargé de marchandises précieuses, et entre autres choses de fusils et d'habillements militaires.

Depuis le commencement de l'armistice, un officier russe, venant de Francfort avec des dépêches pour le comte Valmoden, s'est trouvé sous les murs de Rendsbourg. Il a été conduit devant le commandant de la place, et ses dépêches lui ont été prises, décachetées et lues. Le commandant en a gardé deux, qui étaient adressées au ministre anglais.

---

No. 33.—Quartier-général de Kiel, le 6 Janvier, 1814.

Le gouvernement Danois ayant rejetté les bases d'une pacification qui lui avaient été proposées, les hostilités ont recommencé aujourd'hui dans la matinée.

Le blocus de Rendsbourg a eu lieu, et les avant-postes de la garnison ont été forcés à se retirer sous le canon de la place.

Un gouverneur-général est nommé pour le Holstein et le Schleswig.

Un corps ennemi de plus de 10,000 hommes, avec 25 à 30 pieces de canon, a attaqué Bréda. Le général Benkendorff, qui défendait cette place, appuyé par un mouvement combiné entre

les généraux Bülow et Graham, l'a forcé à se retirer. Ce général s'est conduit dans cette occasion, comme dans toutes les autres, avec le courage et le sang froid qui le caractérisent et les talents qui le distinguent.

Le colonel Narischkin a fait une expédition sur la rive gauche du Rhin, et a fait prisonniers le colonel du 80me régiment de chasseurs, 1 bas officier et quelques soldats.

Une partie de l'armée du général en chef comte de Benningsen a relevé le corps du lieutenant-général comte de Woronzow devant Hambourg. L'occupation d'Oschenswerder, dont ses troupes se sont emparées, inquiete beaucoup le prince d'Eckmühl. Il a fait plusieurs tentatives pour y faire passer du monde sur des bateaux, mais les tirailleurs russes les ont toujours repoussés. Il y a une désertion considérable parmi les troupes de la garnison.

La légion anséatique, qui venait de recevoir un mois de solde, s'est empressée d'offrir cette somme aux malheureux habitants de Hambourg, que le prince d'Eckmühl a expulsés. Cet acte de bienfaisance honore d'autant plus ces guerriers, que cette somme devait leur servir à acheter plusieurs effets d'équipement.

La forteresse de Glückstadt a capitulé hier au soir, et a été occupée ce matin par les troupes Suédoises. La garnison est prisonniere de guerre, et sera transportée dans l'ile d'Alsen, avec l'obligation de ne point servir d'un an contre les alliés. Elle est forte de plus de 3000 hommes. Le général baron de Boye, et toutes les troupes sous ses ordres, ont donné, pendant la durée de ce siége, des preuves de valeur et de persévérance. Le terrain qui entoure la forteresse était submergé, et les assiégeants avaient à lutter contre un temps pluvieux et malsain; enfin les approches de la ville n'ont pu être faites que sur des digues, et sous un feu très-vif de mitraille et de boulets. Les Troupes ne sont parvenues à se couvrir qu'en élevant chaque nuit des traverses avec des gabions. L'idée qu'on peut se faire des privations et des souffrances qu'on endure, lorsqu'on assiége une place en plein hiver, est au dessous de ce que les soldats ont éprouvé dans cette occasion. Les peines qu'ils ont endurées rehaussent d'autant plus les talents du général et le bon esprit qui a animé son corps. Les travaux de l'artillerie ont été dirigés, avec autant de courage que d'intelligence, par le capitaine Hygrell, et l'artillerie suédoise, anglaise et celle détachée du corps du comte de Woronzow, se sont éminemment distinguées. Le général baron de Boye, se loue beaucoup du zele et des talents

des capitaines du génie, Thersner et Melander. Le capitaine anglais Farquhar, avec la flotille sous ses ordres, a pris une part active et honorable dans l'attaque de la place, et a grandement contribué à sa reddition.

Glückstadt est un point des plus importants pour la navigation sur l'Elbe. Il nous donne 325 bouches à feu dont 119 en bronze. L'assaut était résolu, et l'on n'attendait que les gélées pour le donner. Le général comte de Woronzow avait formé un bataillon de 600 grenadiers d'élite, pour servir de réserve aux troupes suédoises.

La ville de Glückstadt fut bâtie l'an 1620 par Chrétien IV. sur un terrain très-marécageux, et donna beaucoup de jalousie aux Hollandais. L'an 1628 le célebre Tilly en fit le siége, et après 15 semaines de travaux non interrompus, il fut obligé de le lever. Lors de l'expédition de Torstenson, les places de Glückstadt et de Krempe furent les seules dans les duchés, que les troupes Suédoises n'occuperent pas.

Depuis, l'entrée de l'armée alliée dans le Holstein, elle a pris 470 pieces d'artillerie.

On travaille à la démolition et au désarmement de la forteresse de Frédéricksort; la navigation de la Baltique et des Belts en sera plus libre. Cette forteresse avait été élevée pour nuire au commerce des Anglais avec les puissances du Nord.

Le commissaire des guerres français, Prépaud, envoyé par le prince d'Eckmühl, est parvenu à se glisser jusqu'aux avant-postes danois, et à se rendre à Copenhague, porteur d'instructions de son gouvernement, pour le baron Alquier. Le général l'Allemand lui même était attendu la semaine derniere chez le Ministre français.

Les ordres de couler bas tous les écumeurs de mer ont été renouvelés à la marine suédoise. Ces pirates ont fait beaucoup de mal au commerce Anglais, Russe, Prusse et Suédois dans la Baltique.

Les ports de la presqu'île Cimbrique viennent d'être ouverts aux pavillons alliés. Ce pays qui a tant souffert depuis l'introduction du système continental, verra son commerce refleurir et sa prospérité renaître. Les Norvégiens qui ont éprouvé toutes les angoisses du besoin et de la misere, vont incessamment être prévenus que leur union avec la Suede aura pour premiere base les mêmes avantages qui viennent d'être rendus aux habitants de la presqu'île Cimbrique; ainsi la Norvége libre et heureuse ne sera plus gouvernée comme colonie, et jouira de tous ses droits politiques.

# LE MARÉCHAL DAVOUST

## *Aux Hambourgeois.*

D'après les ordres de S. E. Mr. le Maréchal Prince d'Eckmühl. Mr. le Gouverneur Comte de Hogendorp fait connaître au public l'arrêté suivant qui sera exécuté à la rigueur.

Hambourg le 18 Décembre 1813.

Monsieur le Maréchal, prince d'Eckmühl,

Considérant, que les habitants ont été prévenus à différentes fois qu'ils devaient s'approvisionner en subsistances jusques au mois de Juillet, que le terme de rigueur a été fixé au 1er Décembre, et qu'il a été signifié en même temps qu'à l'approche de l'ennemi, tous ceux qui n'auraient pas rempli les obligations qui leur étaient imposées par les dits avis, seraient tenus de quitter la ville;

Considérant, que le voisinage de l'ennemi rend tout délai impossible, que ses proclamations provoquent à la révolte, et tracent la conduite que nous devons tenir, pour déjouer ses projets et éviter des exemples de sévérité qui pourraient tomber sur des innocents;

Arrête les dispositions suivantes, nécessitées par ces motifs et prescrites par les lois de la guerre.

Art. 1. A dater de demain, 19 Décembre, toutes les portes et ports de Hambourg seront fermés, et toute communication au-dehors sera interdite.

2. Il sera signifié par voie de proclamations et affiches aux habitants, que tous ceux qui ne sont pas approvisionnés pour six mois, conformément aux avis reçus, seront tenus d'évacuer la ville dans les 48 heures qui suivront la publication du présent arrêté.

A cet effet les portes seront ouvertes le 20 et le 21 Décembre depuis 10 heures du matin jusqu'à 2 heures de l'après-midi.

3. Les habitants qui seront dans le cas d'évacuer la ville, pourront confier le soin de leurs propriétés à ceux autorisés à rester, en raison de leur approvisionnement. Ces propriétés sont sous la garantie des autorités civiles et militaires.

4. Seront tenus de quitter la ville sous 24 heures, c'est-à-dire le 20, entre midi et deux heures, tous les individus nés hors des murs de Hambourg, savoir:

# LE PRINCE ROYAL DE SUEDE

## *Aux Hambourgeois expulsés.*

Par un arrêté du 18 Décembre, le Prince d'Eckmuhl vous chasse de vos foyers, et vous plonge dans la misere. Ne vous livrez pas au désespoir, et reprenez votre courage; fidele interprete des principes qui dirigent les puissances alliées, le Prince Royal de Suede vous appelle et vous offre des secours.

Si c'est un malheur pour vous de n'avoir pu assurer six mois de subsistance à vous et à vos familles, soyez contents de n'être pas les témoins des maux qui menacent votre cité malheureuse.

S. A. R. le Prince Royal de Suede, instruit des mesures qui ont été ordonnées à Hambourg, a arrêté les dispositions suivantes qui seront publiées dans tous les lieux occupés par l'armée sous ses ordres; c'est-à-dire, dans tout le Holstein, et à partir des portes de Hambourg jusqu'aux portes de l'ancienne France.

Art. 1. Les Hambourgeois qui par suite de l'ordre donné le 18 Décembre, 1813, par le Prince d'Eckmuhl, ont été forcés de quitter la ville de Hambourg, seront recueillis par les soins de l'armée du Nord de l'Allemagne.

2. Il leur sera fourni, suivant leurs besoins, des vêtements et des vivres.

3. Ceux d'entr'eux qui voudront concourir à délivrer la ville d'Hambourg de la tyrannie sous laquelle elle gémit, recevront des armes, et seront soldés comme le reste de l'armée; ils feront partie de la garde nationale de la ville de Hambourg.

4. Les vieillards, les femmes et les enfants seront recueillis avec des soins particuliers. Il sera pourvu à tous leurs besoins.

1°. Tous les étrangers des deux sexes qui n'y ont pas leur domicile fixé, et n'y payent point les contributions ordinaires depuis le 1er Janvier 1813.

2°. Tous les étudians nés hors de Hambourg.

3°. Tous les commis de commerce, compagnons, garçons et apprentifs de métiers, nés hors de Hambourg, et non compris dans les listes de l'art. 5; et

4°. Tous les mendiants et vagabonds.

5. Sont exceptés de ces mesures, les ouvriers employés aux fortifications et travaux publics, par le génie, l'artillerie, les ponts et chaussées et les administrations civiles et militaires, suivant les listes nominatives qu'enverront MM. le général *Jouffroy*, le colonel *Ponthon*, l'ingénieur en chef *Jousselin*, l'ordonnateur *Thomas* et le Préfet.

Il sera délivré à chacun de ces individus une carte de sûreté par la commission dont il sera parlé ci-après, et par les soins des chefs d'armes et de services à qui ces cartes seront adressées à cet effet par la dite commission.

6. Des cartes de sûreté seront délivrées par les soins de la même commission aux habitants approvisionnés qui resteront dans la ville.

7. Une commission est nommée pour l'exécution de ces mesures, elle est composée de M. M. *Charlot*, colonel commandant la gendarmerie, Président.

*Schindler*, chef de bataillon, aide de camp de M. le Gouverneur.

*Pinel*, capitaine de gendarmerie.

*Beauvert*, assesseur à la cour prévôtale.

et *Menestrier*, procureur impérial près la cour des douanes de Lunebourg,

8. Il sera signifié à tous ceux qui par l'effet de ces dispositions devront sortir de la ville, que s'ils y rentrent, ils seront traités comme espions.

9. Il sera permis à tous les individus qui, par l'effet des présentes mesures, devront quitter la ville, d'emporter avec eux leurs effets; des ordres seront donnés à cet égard aux commandants des postes militaires.

10. M. le général de division, Comte de Hogendorp, Gouverneur de la ville de Hambourg, est chargé de donner des instructions à la commission, et de veiller à l'exécution des dispositions du présent arrêté.

(Signé Le Maréchal Duc d'Auerstädt
Prince d'Eckmuhl.

Pour copie conforme:
Le général de division, aide de camp de l'Empereur,
Gouverneur de Hambourg,
Le Comte de Hogendorp.

5. Les villes de Oldesloe et de Segeberg sont indiquées pour le rassemblement des Hambourgeois renvoyés qui voudront se joindre aux troupes chargées de la délivrance de Hambourg.

6. Les villes de Lubeck et de Breme sont désignées pour recueillir les vieillards, les femmes et les enfants.

7. Pour que les secours soient immédiats et que les malheureux habitants de Hambourg soient secourus sans délai, quarante mille rixdalers sont assignés pour subvenir aux premiers besoins, et l'avance provisoire en sera faite sur les fonds affectés à la solde et à la subsistance de l'armée suédoise.

8. Il sera procédé dans les 48 heures, au rétablissement des sommes dont la caisse de l'armée suédoise aura fait l'avance.

9. L'exécution du présent ordre sera confiée au soin d'une commission nommée *ad hoc*. Cette commission sera composée de 3 membres, savoir: d'un réfugié de la ville de Hambourg, nommé par le chef de l'état-major de l'armée, d'un habitant de la ville de Lubeck, et d'un habitant de la ville de Breme, désigné par les magistrats de ces deux villes.

10. Les membres de cette commission se rendront au quartier-général de S. A. R. pour y recevoir des instructions sur le mode de comptabilité à suivre, pour justifier de l'emploi des 40,000 rd. qui seront mis à la disposition de la commission par l'intendant général de l'armée.

11. La commission est autorisée à demander un supplément de secours, lorsque les 40,000 rd. seront épuisés.

Au quartier-général de Kiel, ce 24 Décembre, 1813.

(Signé) B. Sparre,

Général major, chef du corps royal de génie de Suede, sous-chef de l'état-major de l'armée combinée du Nord de l'Allemagne.

## *Rapports Officiels de la Grande Armée Alliée.*

Au quartier-général à Altkirch, le 4 Janvier, 1814.

Le général comte Wrede ayant envoyé le lieutenant baron Gogern en avant sur la route de Luneville, avec un corps de cavalerie légere, il rencontra à Lure un piquet ennemi qu'il fit replier. Il y avait dans la ville 26 chasseurs et 20 geusd'armes, qui sortirent pour attendre le baron Gagern. Il les attaqua sur-le-champ et les mit en fuite, sabra 15 hommes, et prit 9 chevaux,

Le général de cavalerie baron Frimont avait, le 31 Décembre, fait une reconnaissance d'Eusisheim sur Sainte Croix, sous la direction du comte Hardegg. Le colonel baron Mengen conduisait l'avant-garde qui consistait en trois divisions, et reçut ordre d'attaquer, avec la premiere division, tous les postes avancés que l'ennemi avait placés sur la route, et s'il était possible, d'entrer à Sainte Croix avec les ennemis fuyants, de couper dans le même temps sa communication, et de poursuivre de l'autre côté de la ville: les deux autres divisions devaient se poster sur la droite et sur la gauche de la place. Les vedettes et postes avancés de l'ennemi furent culebutés et sabrés. Cependant, quelques troupes de cavalerie firent mine de vouloir tenir pour recevoir l'attaque de nos braves; mais après une charge assez rude ils furent reconduits battant aux travers de la ville par le colonel Mengen. Quelques-uns d'eux tirerent des fenêtres de la ville sur nos gens; et le brave Wolff, adjudant des hulans du Prince de Schwartzenberg, fut tué à cette occasion. Le lieutenant baron Molivitz fut blessé.

Comme l'épais brouillard qui survint ne permit pas de reconnaître la position de l'ennemi entre Sainte Croix et Colmar et d'arranger une attaque, le général Hardegg fit rentrer ses troupes dans leur premiere position. La perte de l'ennemi dans cette affaire fut très-considérable; 11 prisonniers et 30 chevaux tomberent dans nos mains: notre perte fut légere.

Dans les entrefaites, le colonel Scheibler avec 150 cosaques et 50 hussars, eut pris l'ennemi entre Rusterheim et Dessenheim, et le repoussa, jusque sous le glacis de New Brisack. Nous prîmes onze hommes et 20 chevaux.

Le général de cavalerie Scheither a pris à Neufville près Neuchâtel, un quartier-maître, 2 caporaux, 12 soldats, et 20 chevaux. Le lieutenant feld-maréchal Bianchi, qui assiége la forteresse de Béfort, a repoussé une sortie de l'ennemi, et a fait prisonniers un officier et huit hommes.

Au quartier-général de Lorrach, le 29 Décembre, 1813.

Le major Woeber, s'est porté à Villers et à Davan avec un corps de troupes légeres, et a avancé ses avant-postes jusqu'au Doubs. Le grand corps de la division du lieutenant feld-maréchal le comte de Carneville est déjà arrivée à Porentruy. Le reste de la division a marché sur Délle ; on maintient à ce moyen la communication avec le corps de troupes bavaroises qui est devant Béfort. Les avant-postes de cette division sont déjà de l'autre côté du Doubs.

Un détachement ennemi, consistant en 18 gensd'armes, attaqua le 11 Décembre un des avant-postes du général Frimont à Cernay. Un soldat des hussars de Szeckler, nommé Sigismond Toeth, se vit entouré par cinq gensdarmes ; il en blessa 4 et emmena le 5eme prisonnier. Le reste du détachement de l'ennemi fut mis en déroute par le lieutenant-colonel Deake qui fit plusieurs prisonniers.

## *Le Feld-Maréchal Blucher à l'Armée de Silésie.*

En venant de l'Oder au Rhin vous avez eu à délivrer de l'ennemi les pays qu'il avait subjugués. Vous allez maintenant passer le Rhin pour forcer à la paix un ennemi que rien ne peut consoler d'avoir perdu en deux campagnes ce qui lui avait coûté 19 ans à conquérir.

Soldats,

Je n'ai qu'à montrer le chemin de la gloire aux vainqueurs de la Katzbach, de Wittenberg de Mockern et de Leipsic, et je serai sûr d'un heureux résultat. Mais j'ai de nouveaux devoirs à vous prescrire. Les habitants de la rive gauche du Rhin ne sont plus vos ennemis. Je leur ai promis en votre nom protection pour leur personne et sûreté pour leurs propriétés, et ce que j'ai promis, votre devoir est de le tenir. Le courage conduit le soldat à la gloire, mais l'obéissance et la plus stricte discipline sont ses meilleurs titres à la renommée.

(Signé) Von Blucher.

## *Aux Habitants de la Rive gauche du Rhin.*

Pour rendre la liberté et l'indépendance aux nations, et conquérir la paix, j'ai conduit l'armée de Silésie sur la rive gauche du Rhin. L'Empereur Napoléon avait enclavé la

Hollande, une partie de l'Allemagne et l'Italie dans les limites de l'empire français et il a déclaré que quand même ses ennemis occuperaient les hauteurs de Paris, il ne céderait pas un seul village de ses conquêtes.

Les armées des puissances européennes combattent contre cette déclaration et ces principes. Pourriez-vous combattre sous les bannieres de l'Empereur des Français, contre la juste cause qui est si évidemment favorisée par la Providence? Si c'est contre votre penchant, vous êtes sûrs d'être protégés. Vos propriétés seront mises en sûreté; que chaque citoyen, chaque individu reste tranquille dans ses foyers; que chaque magistrat reste à son poste, et qu'il ait soin de remplir ses fonctions sans interruption. Cependant toute communication avec l'empire français doit cesser du moment où les troupes alliées entrent sur votre territoire. Quiconque désobéira au présent ordre sera traduit devant un tribunal militaire et jugé sommairement. Fait sur la rive gauche du Rhin, le 1er. Janvier 1814.

(Signé) Von Blucher.

---

## *Onzieme Rapport militaire de l'Armée de Silésie.*

Kreutznach, le 4 Janvier.

Le général feld-maréchal (Blucher), résolut de commencer l'année 1814 et une nouvelle campagne, en passant le Rhin, et il fit les dispositions nécessaires à cet effet.

Le général St. Priest assembla ses troupes à Ehrenbreistein, pour en faire passer une partie dans la nuit du 31 Décembre au 1er Janvier, sous le commandement du général Bistram, afin d'attaquer les retranchements de l'autre côté de la Lahn. Ces retranchements furent emportés après une légere résistance; le général Bistram marcha ensuite sur Coblence, dont il se rendit maître, prenant 7 pieces de canon et faisant 500 prisonniers.

Le général d'infanterie d'Yorck assembla ses troupes à Caub, fit passer quelque infanterie en bateaux pour surprendre les postes à la gauche du Rhin, et après une courte résistance il s'empara de Bacharach et d'Ober-Wesel; en conséquence de quoi le pont de bateaux qui était à Caub fut établi à Ofalz, vieux château, dans une île qui est au milieu du Rhin. La difficulté d'obtenir un bon ancrage pour tenir le pont solide, fit que le passage ne put être effectué que le 2 Janvier au matin.

Le général Hunerbein avait dans le même temps chassé l'ennemi de Rhinbellen et de Waldalgesheim, et il entra à Kreutznach le 2 au soir. Le général d'York le suivit avec tout son corps.

La division française du général Ricard, qui gardait le Rhin depuis Mayence jusqu'à Coblence, s'efforça de maintenir la ville de Simmern dans le Hundsruck : mais le colonel Henkell marcha dans cette direction, fit sauter la porte dans la nuit, et prit la ville de vive force, faisant 200 prisonniers.

Le général baron Sacken assembla ses troupes à Manheim, où l'ennemi, qui était placé en face du Necker, avait des fortifications bien palissadées avec 4 canons et 2 obusiers. Les généraux Sass et Taliezen passerent en bateaux et prirent les retranchements d'assaut. Dans cette occasion, le commandant, 7 officiers, 300 soldats et une piece de canon furent pris. Notre perte en tués et blessés fut d'environ 200 hommes, quoique celle de l'ennemi fut beaucoup plus grande.

Le général Sacken marcha avec la totalité de son corps sur Frankenthal et Worm. Le général prussien prince Biron de Courlande fut détaché par lui, afin d'ouvrir par Alzey la communication avec les corps d'York et de Langeron. Il trouva l'ennemi à Alzey, le culbuta et prit un lieutenant-colonel, 5 officiers, 100 hommes et un caisson de munitions. En même temps le major-général Karpoff avait une affaire de cavalerie à Mutterstadt, dans laquelle huit escadrons ennemis furent dispersés et taillés en pieces, et 3 lieutenant-colonels, 22 officiers et 198 soldats furent pris.

Le 3 Janvier le comte de Langeron entra dans Binghen, et chassa l'ennemi avec une perte considérable du côté de Mayence. Le lieutenant-général Olsusiew fut blessé à cette occasion d'un coup de fusil, mais non dangereusement.

Ainsi l'ennemi a perdu en 3 jours 13 pieces de canon et plus de 1500 hommes. Le 4 de Janvier, l'armée de Silésie était déjà en possession de tout le pays entre la Moselle et Manheim. La ville de Mayence est ainsi coupée de toute communication avec la France, et les troupes de l'ennemi se retirent précipitamment de tous côtés vers la Saar.

Les troupes alliées ont été reçues partout avec la plus grande joie. Les habitants Allemands, de la rive gauche du Rhin, n'ont point dégénéré pendant un esclavage de dix-neuf ans, ils font voir au contraire en tous lieux de véritables sentiments et vœux Allemands.

Les douaniers, tous français, ont fui de toutes parts et le feld-maréchal a déjà mis fin à ces prohibitions contre nature des relations commerciales entre les deux rives du Rhin, à la grande joie des habitants.

Le 3, il avait déjà été fait des préparatifs pour passer le Rhin à Dusseldorff, et Bonn était déjà pris le 2 de Janvier.

## *Relation Officielle de la Bataille près Breda, tirée de la Gazette des Pays Bas, du 15 du courant.*

Loenhout, district de Breda, le 14 Janvier.

A trois heures ce matin le lieutenant général de Bulow, mit en mouvement les troupes qu'il avait concentrées à Breda, afin de forcer les positions de l'ennemi entre cette forteresse et Anvers. La totalité du corps s'avança sur trois colonnes. La colonne formant l'aile droite, marcha sous le commandement du général Oppen, vers Westwezel, et fut soutenue par Groot-zundert et Papendonk par le centre, commandé par le général Thumen. La colonne de gauche, commandée par le lieutenant général Von Borstell, dirigea sa marche sur Hoogstraten, et le mouvement général fut combiné avec la marche des troupes Anglaises, par Rosendaal sur Kulmhout. Notre objet a été complétement rempli. Westwezel, Loenhout, et Hoogstraten ont été pris et occupés par des colonnes prussiennes. L'action a été extrémement vive à ces deux dernieres places. Dans l'attaque que fit le colonel Stutterheim avec trois bataillons de la division de Thumen, sur Loenhout, un capitaine prussien a été tué et trois officiers inférieurs blessés. Les français qui laissèrent derriere eux grand nombre de tués et blessés, furent vivement poursuivis dans leur retraite sur Anvers. L'intention du général Bulow est de marcher en avant demain dans cette direction, avec toute son armée.

---

Breda, le 12 de Janvier.

Avant hier au soir, le général Bulow partit de cette ville, avec son état-major, afin de faire ce matin une attaque générale sur l'ennemi, qui ayant reçu en dernier lieu des renforts, consistant pour la plupart en conscrits de nouvelles levées, avait déployé sur nos confins environ 20,000 hommes, sur une ligne qui avait plusieurs lieues d'étendue. La totalité de cette force, ainsi que celle qui est à Anvers, à Bergopzoom, et dans les districts adjacents, était sous le commandement du général de division Decaen, que Buonaparté venait d'envoyer de Barcelone à Anvers.

Hier sur les sept heures du matin, le général Bulow, avec la division du centre, consistant en 10,000 hommes de troupes prussiennes, passa par Great Zundert : tandis que, dans le même moment, l'aile droite, composée de troupes Anglaises, avait déjà commencé sa marche par le district de Bergopzoom, et que l'aile gauche, consistant en Prussiens, attaquait du côté de Hoogstraten. Le centre se trouva bientôt engagé avec l'en-

nemi, et la bataille devint générale. La résistance fut opiniâtre et longue, particulierement sur les deux ailes; mais à la fin la position fut forcée sur tous les points. Il fut obligé d'abandonner le champ de bataille aux alliés, et de se replier sur Anvers avec une perte très-considérable. Nos troupes occuperent Hoogstraten, Westwezel, et diverses autres places, au delà de nos frontieres, et le quartier-général de Bulow fut transféré à Loenhout.

La perte des alliés en cette occasion n'est pas aussi considérable que l'on aurait pu s'y attendre. Nous avons cependant à regretter la perte de quelques braves prussiens et anglais; et il est entré ici 9 chariots de blessés prussiens, tandis que les anglais ont envoyé les leurs à Williemstadt.

Mais la perte de l'ennemi en tués et blessés est bien plus considérable; et les alliés ont fait en outre 800 prisonniers qui sont entrés successivement ici hier et cette nuit.

Il a été reçu aujourd'hui des ordres de faire ici des préparatifs dans les hôpitaux pour la réception de 1200 blessés, la plupart français, qui doivent être amenés du champ de bataille.

Un officier prussien qui arrive de l'armée, nous assure qu'il est tombé dans les mains des alliés, 12 à 14 pieces de canon à Hoogstraten.

Ce matin les bagages du jeune Prince d'Orange ont passé par ici allant au quartier-général de Loenhout.

On suppose que l'ennemi a pris une nouvelle position sur la lande de Breskant, non loin d'Anvers et l'on s'attend que le général Bulow y attaquera sans délai. Dans les entrefaites il a passé par ici depuis deux jours un nombre de troupes qui n'est pas peu considérable, pour joindre l'armée.

---

Breda, 13 Janvier.

L'ennemi s'est défendu avec opiniâtreté derriere ses retranchements. Il a été reçu ordre de préparer des hôpitaux pour recevoir les blessés, tandis que les prisonniers seront envoyés à Rotterdam et à Dort.

On nous assure que dans la plupart des départements de France il y a eu des émeutes considérables, en conséquence des réquisitions. Il a passé ici le 11 six mille Saxons de toutes armes qui vont rejoindre les alliés.

Il y a un rapport que 3000 hommes de l'ennemi sont cernés, mais cela demande confirmation.

*Traduction d'une Lettre du Ministre Espagnol à la Cour de Prusse, par lui adressée à S. Exc.* Don Antonio Cano Manuel *à Madrid.*

Très Excellent Seigneur,

L'état de ce pays-ci me paraît mériter l'attention de la Régence. L'esprit d'indépendance nationale et celui de loyauté envers leurs princes légitimes, s'est déployé avec la plus grande vigueur dans toute l'Allemagne. Les Hessois ont reçu leur ancien Landgrave avec l'enthousiasme le plus patriotique. Mais ce noble sentiment ne s'est manifesté dans aucune province de ce vaste empire avec plus de véhémence, et avec des symptômes plus analogues à notre glorieuse Espagne, que dans les états prussiens. Il est impossible de ne pas être électrisé en observant l'ardeur avec laquelle le peuple fait éclater ici son esprit national, étouffé jusqu'à présent sous l'empire ignominieux d'une politique violente, et terrifié sous le joug immédiat des légions françaises. La sœur du roi a envoyé tous ses bijoux au trésor pour soutenir la guerre, et à l'instant toutes les femmes, faisant le sacrifice de ce qui leur est si cher, se sont empressées d'envoyer les leurs et jusqu'aux plus légers ornements pour ce louable objet. Quand je dis toutes les femmes, je n'exagere point, car je ne crois pas que l'on puisse en excepter un seul individu, excepté de la classe indigente, qui ne possede pas un seul article en or. Tous les anneaux de mariage ont été déposés sur l'autel de la patrie, et le gouvernement a distribué en échange des bagues en fer avec cette inscription : "*J'ai changé de l'or pour du fer.*" Cette bague si précieuse par sa valeur morale peut encore être regardée comme un

objet de curiosité par la beauté du travail du fer que je ne crois pas que l'on puisse travailler ainsi dans aucun autre pays. Si quelque dame se permet un bijou, il est en fer. Il est vrai que l'élégance du travail compense la valeur de la matière. Il est impossible de se procurer à la manufacture ces bagues patriotiques, vu qu'elles sont données exclusivement aux propriétaires comme une marque qu'il a été déposé au bureau quelque bijou d'or ou d'argent en don patriotique. Celle que j'envoie ci joint à Votre Excellence, m'a été donnée par une dame qui en possédait deux, car tous mes efforts pour en acheter une à la manufacture ont été inutiles. C'est par des moyens semblables que l'enthousiasme s'échauffe et s'entretient. A d'autres égards, la ville offre un spectacle pathétique et mâle tout-à-la-fois. Les rues sont entierement remplies de blessés de toutes les classes; on ne voit que béquilles, bras en écharpes, têtes bandées, etc. On ne voit de même dans les rues que des femmes, des vieillards et des enfants. Par forme de contraste, vous voyez dans toutes les places publiques des bataillons entiers de recrues faisant l'exercice; et des pelotons de cavalerie faisant l'exercice du sabre et s'exerçant à l'usage de la pique, ou apprenant à monter à cheval, et à faire les diverses évolutions militaires. Vous voyez dans le même moment des centaines de charrettes chargées d'habillements, de munitions et de provisions qui traversent la ville dans toutes les directions, ainsi que des colonnes de prisonniers qui arrivent journellement. Les promenades et les lieux publics n'offrent plus ce spectacle de jeunesse et de beauté qui, dans d'autres pays, charme l'œil et annonce la résidence d'une cour; mais dans le moment actuel il faut chercher la grandeur de celle de Berlin sur le champ d'hon-

neur. Un pays pauvre dans son état naturel et couvert dans toute son étendue de sables et de sapins, présente maintenant à l'ennemi une force de deux cents mille hommes de troupes expérimentées et bien disciplinées, qui constitue un des plus forts chaînons de l'armée alliée. Outre que dans l'administration des finances il regne le plus grand ordre et la plus grande économie, deux qualités qui semblent être indigenes dans ce pays-ci, l'esprit public est si bien disposé qu'il s'est prêté de lui-même et sans effort à former une levée en masse, appelée Landsturm, composée des hommes depuis seize jusqu'à quarante ans. C'est cette masse qui, lorsqu'elle est enrégimentée, compose alors la classe de milice qui prend le nom de Landwehr, où l'on prend les recrues pour l'armée de ligne. On ne trouve donc dans les villes aucun jeune homme à moins qu'il ne soit estropié, et aucuns domestiques que des vieillards. La Landsturm sert aussi à escorter les transports de provisions et de prisonniers, et à faire le service de la police dans toutes les villes; même dans Berlin, ce ne sont point des troupes de ligne qui font le service militaire, mais bien la milice qui est continuellement occupée à s'exercer. Hommes de loi, négociants, gens de tous les rangs et de toutes les professions, y compris même par-ci par-là un conseiller d'Etat, tout a pris les armes; en un mot, la guerre actuelle absorbe toutes les facultés du gouvernment et des sujets. Le roi est le premier soldat de son armée. La bonté pleine de dignité qui brille sur sa physionomie, la simplicité de sa mise, sa conduite affable, son économie, sa suite modeste, et le vif intérêt qu'il prend au bien-être de ses sujets, en font le digne objet de l'adoration et de l'enthousiasme des Prussiens qui n'ont jamais paru plus grands que dans ce moment-ci. Enfin le voya-

geur trouve dans la loyauté, l'économie et l'apparence de cette cour de justes motifs d'admiration et d'éloges ; tandis que le patriote voit avec joie les plus ardents désirs de son cœur, réalisés à un point difficile à concevoir.

Quant à moi, étant entraîné par divers traits de ressemblance que j'ai observés entre la situation morale de ce peuple, et les efforts héroïques de nos compatriotes, je n'ai pu m'empêcher d'en donner quelque idée à Votre Excellence, pensant que peut-être vous le trouveriez digne de l'attention de Sa Majesté, et que vous ne me blâmeriez pas d'être descendu à des bagatelles qui ne sont point telles quand on les considère mûrement, mais qui forment une partie essentielle d'un grand tout ; persuadé aussi que dans le monde moral un sentiment en nourrit un autre, et que la répétition qui, dans d'autres cas, est fatigante et ennuyeuse, sert dans celui-ci d'un nouvel aiguillon.

Dieu vous garde, etc.

(Signé) Joze Pizarro.

Berlin, 12 Novembre 1813.

## DERNIERS ÉVÉNEMENTS.

*Le 20 Janvier.*—Il a été reçu aujourd'hui des dépêches du quartier-général des Alliés, ainsi que du Marquis de Wellington. Le gouvernement a publié en conséquence les deux bulletins suivants :

*Département des Affaires étrangeres, le 20 Janvier.*

" Il paraît par les nouvelles de Freybourg du 9, que l'armée autrichienne, outre des détachements dans les vallées du Doubs, et de Martigny, occupait Annecy, et Mounterlor près Besançon, Villeneuve, Mollans, St. Humbert, et Schlestadt. Le comte Wittgenstein était à Fort-Louis (nous croyons que ce doit être une erreur, et qu'on a voulu dire Sarrelouis) et ses détachements s'étendaient vers Nancy.

" Marmont qui occupait les passès de Kayserslautern, avec le corps qu'il commande, était menacé par les diverses divisions de l'armée de Blucher, savoir : celle du général d'Yorck à Kussel ; celle de Sacken entre Frankenstein et Neustadt ; et celle de St. Priest à Coblentz."

*Département de la Guerre, le 20 Janvier.*

" Il a été reçu de lord Wellington des dépêches datées de St. Jean de Luz le 9 Janvier, d'après lesquelles il paraît qu'il n'y avait eu aucun mouvement militaire d'importance ; mais que le 3 de ce mois, l'ennemi ayant réuni des forces sur le Gave, fit replier les piquets britanniques, tourna la droite de la brigade portugaise du major-général Buchan, et établit deux divisions d'infanterie sur la hauteur de la Bastide. Le 6, les 3eme et 4e divisions, sous Sir Thomas Picton, et Sir Lowry Cole, soutenues par la brigade portugaise du général Buchan, et la cavalerie du générale Fane, délogerent l'ennemi sans aucune perte de notre côté, et nos postes furent remis à leur ancienne place."

Les dépêches du quartier-général des alliés

ne donnent pas de nouvelles aussi fraîches, ni conséquemment aussi satisfaisantes que celles que nous avons reçues par les papiers de France, qui sont arrivés jusqu'au 16 inclusivement. Les dépêches du gouvernement parlent de plusieurs places près des frontieres que les alliés avaient occupées; mais les papiers français ajoutent à cette liste plusieurs autres villes plus avancées dans l'intérieur de la France. Les dépêches placent Marmont à Kayserslautern; tandis que nous voyons par les rapports français que, depuis, il a pris une position sur la Saar, c'est-à-dire au moins trente miles en arriere. De plus les dépêches ne disent pas que Victor ait été chassé derriere les Vosges; mais nous voyons dans les journaux français ce général concentrer ses forces d'abord entre Molsheim et Obernay à l'Est de ces montagnes. Nous voyons que son intention était de s'y maintenir s'il lui était possible, parce qu'on lui envoyait des renforts d'infanterie et de cavalerie; mais cependant nous apprenons qu'il s'est réplié jusqu'à Bacarat à l'Ouest des dites montagnes et qu'il a même été poursuivi jusqu'à Rambervillers par la cavalerie des Alliés.

Il paraît qu'Augereau est allé prendre le commandement à Lyon, mais on ne peut trouver nulle part rien qui puisse indiquer les forces qu'il y a menées avec lui, ni celles qu'il comptait y trouver.

On dit que Macdonald est à Gueldres, et dans un autre paragraphe on observe qu'il couvre les départements des Forêts, des Ardennes et de la Meuse. Il paraît clair que s'il est à Gueldres sa communication doit être coupée avec ces départements par la position de l'armée de Blucher, et que sa propre position entre cette armée et les autres corps alliés qui ont passé le Waal et le Rhin dans ce voisinage, doit être extrémement critique.

En un mot, tandis que tous les mouvements des alliés depuis Gluckstadt jusqu'à Chambery semblent faire partie d'un vaste plan, dont le principe de concert s'étend même jusqu'à l'armée de l'Adour, les forces françaises faibles en nombre semblent être encore devenues plus faibles par leur manque total d'union et de soutien mutuel. On nous parle de Decaen à Anvers, de Kellermann à Metz, de Mortier à Chaumont, mais on ne voit pas la moindre indication d'un plan par lequel un seul de ces généraux doit co-opérer avec l'autre, et agir comme recevant l'impulsion d'un centre commun. Or, si on ne trouve aucune trace d'un plan semblable, c'est qu'il n'en existe point. Comme il s'est écoulé un très-long intervalle depuis que Buonaparté n'a donné aucun signe visible de ce génie sublime que ses flatteurs étaient accoutumés à prôner et à amplifier, on en invente maintenant une raison plus ingénue qu'ingénieuse. On nous dit que pendant tout ce temps-là il a exécuté *dans un silence magnanime* des prodiges d'activité, plus étonnants peut-être que les succès les plus brillants. Nous aurions été long-temps à deviner quels pouvaient être ces prodiges, si le journaliste ne nous avait pas heureusement donné un trait de lumiere, en nous indiquant l'organisation de la garde nationale de Paris, qu'il caractérise comme une de ces grandes pensées qui ne peuvent exciter qu'une admiration sans bornes!

Il est dégoûtant de lire aujourd'hui toutes les folies, ou pour mieux dire toutes les niaiseries qu'on voit aujourd'hui dans les journaux de France et qui ressemblent à autant d'homélies ou de piteuses doléances par lesquelles on essaye de remplacer l'hymne des Marseillais et les anciennes invocations à la liberté chérie. Nous avons donné au commencement de ce

Numéro quelques-uns de ces morceaux d'éloquence, de politique et d'érudition ; nous en avons encore beaucoup d'autres devant nous que nous donnerons dans un prochain numéro. Nous regretterions presque d'abuser de la patience de nos lecteurs, en souillant notre papier d'un semblable rabâchage ; mais nos lecteurs ont le droit de voir ce que peuvent dire les misérables salariés de la tyrannie mourante ; et la nullité absolue des raisonnements leur fera tirer d'heureux présages de la prompte et prochaine conclusion de la cause.

Certes nous avons aujourd'hui plus de raisons que jamais d'espérer et même d'être assurés, tant pour l'honneur de la France que pour celui de la nature humaine, que l'affreuse, que l'abominable tragédie marche rapidement vers son dénoûment. Lorsque nos lecteurs liront ceci, Monsieur, frere de S. M. Louis XVIII, accompagné du comte François d'Escars, Mgr. le Duc d'Angoulême, accompagné du comte Etienne de Damas et Mgr. le duc de Berry, accompagné du comte de la Ferronaye, du comte de Nantouillet et du chevalier de Brûlart, seront partis de Londres pour différents points de la France et du Continent. L'un de ces Princes doit, suivant les rapports publics, aller au quartier-général des Alliés sur la frontiere de Suisse, afin de pouvoir se mettre à la tête des Lyonnais qui n'attendent que la présence d'un prince français pour arborer la cocarde blanche ; un autre irait se joindre aux guerriers qui enfonçent en ce moment les barrieres du côté de la Flandres ; et un autre irait joindre l'immortel Wellington dans le Sud de la France. Tous les échos des Pyrénées réclament le sang de Henry IV, et nous savons de science certaine que nombre de Béarnais ont demandé au grand Lord qu'il fût élevé seulement un poteau avec des fleurs de Lys

et qu'ils se réuniraient autour. Puisse l'arrivée heureuse et prompte de ces augustes personnages réveiller d'une extrémité de la France à l'autre les sentiments véritables qui ont toujours été cachés dans le cœur des bons Français, de la grande majorité de la nation, sentiments qui pour avoir été comprimés n'ont jamais été étouffés. Puissions-nous bientôt, nous autres vieux royalistes éprouvés, chanter à notre tour le réveil du peuple, et jouir enfin du triomphe de notre constance ; et chacun de nous, le cœur content, le front levé, la poitrine dilatée, l'œil humide des larmes de la joie, dire à notre auguste maître aux pieds de son trône : *Nunc dimittis servum tuum !*

Les écrivains soudoyés de Buonaparté mettent aujourd'hui à contribution l'histoire des rois de France pour y chercher des traits analogues aux circonstances actuelles, et animer les Français en leur étalant les trésors de dévouement et d'honneur des rois et des sujets de l'antique dynastie qui n'est point encore éteinte. C'est maintenant qu'un Bourbon et non un Buonaparté peut dire aux Français ces mots que le premier des Valois adressait à un Seigneur châtelain : " *Ouvrez, c'est la fortune de la France.*" Ils se garderont bien de répéter, ces mêmes écrivains, ce que le prince français disait des perfides italiens qui le même jour obstruaient ses mouvements : " *or tôt tuez cette ribaudaille qui nous empêche la voie.*"

Puissions nous donc voir au jour de la Purification les drapeaux amis de l'Angleterre, de l'Espagne et du Portugal réunis à l'oriflamme auprès duquel se réunira sur-le-champ une immense population loyale, attachée à ses anciennes lois, affectionnée à ses souverains légitimes et naturels, aux fils du Béarnais, aux véritables enfants de France, et qui ne songera qu'à la des-

titution des usurpateurs, à la restitution des dépouilles usurpées, au renouvellement des anciennes institutions, et repoussera loin d'elle tous les projets de constitutions nouvelles, et pour adopter ici les expressions d'un écrivain anglais d'un très-grand mérite, nous dirons avec lui : " Il ne manque que ce trait pour achever la gloire " de la Grande Bretagne Toutes les nations de " l'Europe ont tour-à-tour senti et reconnu " la générosité de nos principes politiques. Il " n'est que la France à laquelle une bande de " traîtres et d'hommes infâmes a cherché à faire " concevoir et nourrir une haine injuste et mor- " telle contre nous. Nous nous devons à nous- " mêmes de faire voir que notre inimitié n'est " point dirigée contre la France, mais contre les " hommes qui ont désolé et déshonoré la France, " —que nous sommes empressés et jaloux de la " replacer sur cette éminence d'honneur et de " respect dont elle a été renversée par les crimes " d'un petit nombre de misérables,—en un mot, " que nous verrons avec plaisir les horreurs de la " revolution effacées par la restauration de la " maison royale de Bourbon. Tout concourt à " bien faire augurer de cette grande et salutaire " entreprise. Le mouvement semble commencer " sur la surface de toute la France, comme ces " brises qui font d'abord onduler et agitent " progressivement la plaine liquide. Ce n'est " point ici une influence étrangere qui impose " un gouvernement et des dominateurs inconnus " à un peuple récalcitrant. Les gardes du corps " du Souverain futur ne seront point composés, " ainsi que le disent quelques démagogues incor- " rigibles, de Calmoucks, ni de Pandours. Non " certes, ni de Mameloucks non plus. Le Roi ne " demandera point, il ne voudrait même pas ac- " cepter, une autorité absolue, sans des limites

" constitutionnelles. Il paraîtra comme un ange " de paix pour mettre à exécution le testament " de l'auguste et saint Martyr son frere et Souve- " rain, dans lequel il trouvera ces paroles mé- " morables; " Je recommande à mon fils (ceci " s'applique également à ses freres et neveux) " s'il avait le malheur de devenir roi, de songer " qu'il se doit tout entier au bonheur de ses " concitoyens; qu'il doit oublier toute haine et " tout ressentiment; qu'il ne peut faire le bon- " heur des peuples qu'en régnant suivant les " lois." — Pourrait-on hésiter un instant en France " entre un tel Souverain et un Buonaparté ?"

Nous croyons donc pouvoir finir ce résumé en adressant à l'effroyable tyran de notre patrie ces deux vers que nous tirons aussi nous de l'histoire de Philippe de Valois.

*Prædo regnorum qui diceris esse duorum,*
*Francorum regno privaberis,* Italiæque,

Fripon qui te dis roi de deux états puissants,
Tu perdras l'Italie et le trône des Francs.

# LE LOGOGRAPHE,

OU

## Le Moniteur Secret.

## No. LXV.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Adresse à la Nation Française.*

Français !

Enfin la vérité paraît au démon du mensonge, au plus fourbe et au plus hypocrite des hommes, l'unique sauve-garde qui lui reste contre les dangers qui le pressent de toutes parts. Mais toujours fidele à son système de perversité, ce n'est pas pour adoucir vos souffrances ni pour abdiquer sa tyrannie qu'il a recours à un expédient si opposé à son caractere, il veut, en identifiant sa cause avec la vôtre, en vous persuadant que c'est autant vous que lui qu'on menace, vous faire égorger pour prolonger de quelques jours son horrible existence ; il voudrait plus... il serait heureux de s'éteindre dans le sang du dernier d'entre vous.

Il vous appelle à son secours, vous qu'il a trompés, tyrannisés, massacrés, avilis ! Il vous nomme ses enfants, vous dont il a détruit toutes les jouissances dont il a blessé toutes les affections, vous à qui chaque année il a enlevé vos propres enfants pour les dévouer à une mort certaine. Infortunés ! dans l'âge où l'on n'a pas

encore goûté les douceurs et les illusions de la vie, ils sont précipités dans les combats, ils reçoivent des leçons de meurtre, de rapine, ils ont sous les yeux l'exemple de tous les vices, le tableau de toutes les miseres !

Si Buonaparté n'était pas le plus lâche des tyrans et le plus atroce des bourreaux, s'il était Français, s'il avait un cœur susceptible de quelqu'émotion, de quelques remords, il vous aurait dit : " Mon ambition vous a causé plus de " maux, coûté plus de sacrifices que toutes les " autres périodes de votre révolution. Je n'ai songé " qu'à augmenter ma puissance, au lieu de guérir vos blessures ; qu'à répandre la terreur de " mon nom, au lieu de vous remettre en paix " et en harmonie avec toutes les nations ; aujourd'hui que des revers sans exemple ont puni une ambition qui ne connaissait pas de " bornes ; aujourd'hui que je suis sans espoir de " rétablir la fortune de mes armes, et sans " moyen de faire votre bonheur, je viens expier " et les égarements de mon orgueil et les crimes " de ma tyrannie, en renonçant pour toujours " aux projets extravagants et cruels qui m'ont " seuls occupé, et en vous donnant la liberté " de retourner sous les lois de vos anciens maîtres. Si la franchise avec laquelle j'avoue mes " forfaits, si l'empressement avec lequel je les " répare peuvent me valoir le pardon de votre " Souverain légitime, et adoucir la juste horreur " que je vous inspire, je demande à retourner " dans l'île qui me vit naître, et à y finir dans " les larmes et les regrets une vie qui a été si " fatale à l'humanité. Français, ne vous souvenez de vos longues, de vos cruelles souffrances, " que pour bénir et conserver l'autorité tutélaire qui les termina, et éviter à l'avenir les " excès qui les ont provoquées."

Ce langage eût suspendu en un instant la vengeance qui plane sur la tête de votre tyran, et conjuré les fléaux dont vous menace encore l'opiniâtreté avec laquelle il cherche à prévenir son inévitable chûte.

Mais sans élévation, sans générosité, sans même aucun des élans qui dans les moments de péril ont caractérisé les hommes les plus redoutables à l'humanité, il se montre dans cette circonstance comme dans toutes celles où il a dévoilé son égoïsme et sa lâcheté ; il se prépare à tenter un dernier effort dans lequel il sacrifiera impitoyablement tout ce qu'il aura pu rassembler sous ses bannieres déshonorées, et ensuite si comme tout le présage il ne réussit pas, vous le verrez s'enfuir comme il le fit à Mantoue, en Egypte, à Marengo, à Moscou et à Leipsic. O Français ! le voilà cet homme que de vils flatteurs appelaient le protégé de Dieu, l'homme nécessaire, l'envoyé de la Providence, celui à l'ambition duquel six royaumes ne pouvaient suffire ; le voilà ce héros au-dessus de tous les héros ; le simulacre de gloire est maintenant dépouillé des prestiges de la victoire : eh ! bien, que trouvez-vous en lui qui justifie les titres qu'on lui a prodigués ? ses insolentes prétentions et votre longue obéissance ? Qu'attendez-vous pour le charger d'autant d'opprobres qu'il vous a accablés de miseres ? Est-ce la crainte ou la pitié qui vous retient ? Que craignez-vous d'un homme qui lui-même tremble pour sa vie, et que la fortune vous livre désarmé ? Quelle pitié pourriez-vous éprouver pour un monstre qui depuis tant d'années vous a dévoués à tant de fléaux, à tant de souffrances, et qui n'a jamais paru compâtir à vos maux que pour avoir les moyens de les augmenter ? Hâtez-vous d'expier aux yeux de l'Europe le tort étrange (nous ne dirons pas impar-

donnable, parce que sa tyrannie surpasse toutes les tyrannies) de l'avoir si long-temps servie. Couvrez de fange les abeilles de son manteau impérial ; chargez-le d'autant d'ignominie qu'il avait étalé de splendeur, et que sur la tombe de d'Enghien, si impitoyablement assassiné par lui, expire le dernier rayon de sa grandeur usurpée ; oui, que sur cet endroit consacré s'exécute le supplice de ce monstre qui dans ce seul forfait eut l'art de réunir tous les attentats qui peuvent être commis contre Dieu, les hommes et l'ordre social.

Encore quelques jours, et peut-être il ne sera plus temps pour vous de tenter l'effort qui, aujourd'hui peut vous sauver ; encore quelques jours et votre co-opération, que dis je ? votre complicité, ayant rendu à l'usurpateur quelques moyens de reparaître sur le champ de bataille, lui donneront ceux de traiter avec vos libérateurs, et en légitimant son usurpation de justifier aux yeux de l'Europe votre esclavage ; encore quelques jours et votre opiniâtreté à le servir irritant, peut-être, les alliés et les dispensant des égards qu'ils croyaient devoir à une nation à qui ils supposaient la volonté d'être libre, vous livrera à tous les fléaux de la conquête. Français, la grande nation européenne, depuis si long-temps provoquée par les attentats de votre tyran, n'a jusqu'à ce jour menacé que sa tête dérangée, mais craignez de provoquer contre vous par votre inaction ou par la plus étrange perversité dont jamais une nation ait été coupable, tous les fléaux de la conquête. Ah ! si, vous refusant à la liberté qui vous est offerte, à votre délivrance qui est encore l'objet des vœux et des efforts de l'Europe, vous appeliez son courroux sur votre pays et ces représailles terribles dont elle a droit d'user contre vous, mais auxquelles elle a si généreusement

renoncé jusqu'à ce jour, je vous annonce, Français, que vous serez les objets du mépris de l'univers et de l'horreur des générations qui, après vous, naîtront sur ce sol esclave et peut-être dévasté. Oui, la postérité dira : " Après avoir éprouvé " tous les égarements de la licence ils se sont sou- " mis successivement aux fureurs des tyrans po- " pulaires et aux caprices sanguinaires d'un " despote. Ils avaient renversé un gouvernement " à qui l'on pouvait reprocher quelques abus, " mais qu'on ne pouvait accuser d'aucun de ces " systêmes pervers qui compromettent constam- " ment la vie, la liberté, la fortune des sujets, " après avoir laissé égorger sous leurs yeux un " prince qui n'eut avec eux que le tort de ne " vouloir pas qu'ils fussent punis de leurs éga- " rements, qui aima mieux abandonner sa tête " aux factieux qui les dominaient que de répandre " le sang de ceux en qui il voulait voir encore ses " sujets et ses enfants ; ils ne se sont pas plus " montrés dignes d'un meilleur sort par leurs " repentirs qu'ils ne l'avaient été de la liberté " par l'énergie qui la recouvre et la sagesse qui " la conserve. Déchirant leur propre sein dans " leurs emportements révolutionnaires, c'est " contre eux seuls qu'ils ont été terribles, sans " jamais avoir opposé aux deux tyrannies qu'ils " ont laissé élever successivement, l'effervescence " redoutable qui leur a été si funeste ainsi qu'à " l'Europe. Deux fois ils ont eu pour terminer " la longue, l'affreuse crise de leur révolution, " de ces occasions inattendues que la Providence " offre aux peuples pour leur montrer qu'elle " veille sans cesse sur eux, eh bien ! ils n'ont " pas su les saisir, ils les ont même rejettées loin " d'eux, comme si leur âme était façonnée aux " miseres de l'esclavage. Lorsque la chute de " Robespierre opérée au moment où ce monstre

" paraissait commander sans résistance et régner
" sans rivaux vint les arracher à cette lâche sou-
" mission qui les avait rendus d'abord ses instru-
" ments dociles, et ensuite les victimes résignées
" de sa tyrannie ; ils ne profiterent point de cet
" événement extraordinaire pour s'affranchir et
" ils retomberent presqu'involontairement sous
" la méprisable autorité du directoire. Trompés
" ensuite par le plus astucieux des hommes, sub-
" jugués par le plus inexorable des despotes
" purent long-temps offrir pour excuse de leur
" inaltérable obéissance la tyrannie profondé-
" ment organisée qui pesait sur eux et les succès
" inouïs qui chaque jour donnaient à leur op-
" presseur avec un nouvel éclat de nouvelles
" forces et de nouveaux moyens. Mais lorsque
" par des circonstances presque miraculeuses, le
" pouvoir de ce monstre n'a plus demandé
" qu'un effort de leur volonté pour être brisé
" dans ses mains, lorsque par une générosité
" sans exemple l'Europe qui pouvait s'armer
" pour venger ses injures ne s'est armée que pour
" les aider à reconquérir leurs droits, qu'ont-ils
" fait ? Ils se sont rangés sous les bannieres du
" tyran que l'enfer avait vomi au milieu d'eux
" comme un instrument de vengeance et de
" destruction ; ils se sont associés à ses crimes en
" partageant son existence, ils ont autorisé son
" despotisme en l'arrachant à la punition qui ne
" menaçait que lui seul, et indignant l'Europe
" par leur lâcheté perverse ils se sont volontai-
" rement dévoués au courroux des peuples qui
" ne voulaient d'abord que les appeler au par-
" tage des bienfaits de la paix et de l'indépen-
" dance.

Non, Français, vous ne souffrirez pas qu'un jour votre mémoire soit ainsi accusée par la pos-

lérité, ni votre nom flétri par l'histoire. Un seul acte de votre volonté peut en un instant changer vos destinées et vous rendre un repos, un bonheur auxquels depuis vingt-cinq ans vous êtes étrangers ; faites un pas et vous sortez de l'abîme pour entrer dans une contrée riante et fertile et vous retrouver sous un soleil régénérateur. Serez-vous les seuls qui au milieu du réveil de toutes les nations menacées ou subjuguées par votre tyran, rejeterez les bienfaits que vous offre le rétablissement de vos anciens maîtres. Voyez la Hollande accueillir avec ivresse cette famille qui régna sur elle, entendez les acclamations unanimes de ce peuple naturellement si froid, et jugez, par ses transports, de quel prix serait aussi pour vous le retour d'un gouvernement légitime qui en un instant guérriait toutes vos plaies, terminerait toutes vos miseres. Les nations redevenues libres, vous crient : " Imitez-nous, et nous deviendrons amis ; rappelez l'ancienne famille qui, pendant tant de siecles, régna sur vous, et vous serez heureux. Ne nous forcez pas à envelopper dans un châtiment qui ne menace que l'ennemi implacable de l'humanité, la nation que le despotisme seul a pu armer contre nous. Ne nous forcez pas à chercher dans votre esclavage ou dans votre affaiblissement une garantie que nous désirons tenir de votre volonté et trouver dans votre bonheur. Français, rétablissez les Bourbons ; c'est le seul moyen de terminer vos maux et de calmer nos ressentiments."

Votre tyran vous dit que le retour de cette famille sera le signal des plus terribles vengeances et de la plus affreuse réaction. Eh ! les Bourbons furent-ils jamais cruels ! Ah ! Détrompez-vous, Français ! les seules injures dont

ils se plaignent sont celles que vous avez approuvées ; les seules souffrances dont ils se rappellent sont celles qui vous ont été infligées par vos tyrans révolutionnaires. Enfin les seuls ressentiments qu'ils conservent sont contre le monstre qui, après vous avoir torturés pendant tant d'années, essaye encore aujourd'hui avec un art infernal de vous entraîner dans sa chûte.

---

PAPIERS FRANÇAIS.

Chaumont, le 4 Jan.

Le Comte Ségur, commissaire extraordinaire de sa majesté, est arrivé hier au soir à l'hôtel de la préfecture. Un fort détachement de la garde nationale est allé au-devant à une grande distance de la ville. Il a paru très-satisfait de tout ce qui avait été fait en exécution des ordres de S. M. relatifs à la conscription, aux impôts et aux réquisitions de chevaux. Avant de quitter la ville, il a adressé aux habitants de la Haute Marne une proclamation, dont voici quelques passages:—

" L'ennemi est en France. Vous sentez, français, quels devoirs ces mots vous imposent. Vous ne serez ni séduits ni effrayés par ses perfides insinuations et ses audacieuses entreprises. Il a voulu voir si vous étiez encore français, si une marche imprévue ne vous découragerait pas, s'il ne pourrait pas subsister pendant quelque temps aux dépens de nos frontieres.

" Mais ne croyez pas qu'il ose pénétrer dans l'intérieur d'un pays armé pour l'arrêter. L'armée de l'empereur, forte de 80,000 hommes, qui arrivera bientôt parmi vous, l'exterminerait ; l'armée du Rhin lui couperait toute retraite ; la garde nationale intercepterait toutes ses subsistances.

" Déjà une de nos avant-gardes l'a chassé de Colmar ; un détachement envoyé de Besançon l'a repoussé jusqu'auprès de Béfort ; les paysans de l'Alsace l'ont fait repentir de son pillage.

" Qui pourrait être assez stupide pour croire à la fausse modération de ces étrangers ? Leur armée en Allemagne manque d'argent ; elle se sert d'une espece de papier-monnoie qui n'a point de cours. Lorsqu'ils ont violé le territoire des Suisses, ils ont promis de les traiter en amis. A Bâle, ils ont imposé une contribution de deux millions. Ils en ont imposé une d'un million à Colmar ; nos sabres et les fourches des paysans leur ont offert le seul payement qu'ils devaient recevoir.

" Sous peu de jours, l'armée de l'empereur sera dans

votre département. Lorsqu'il sera venu, il distinguera ceux qui se seront bien conduits, et couvrira d'un juste mépris ceux qui dans cette grande occasion ne se seront pas conduits en bons et vrais françois.

" Habitans du département de la Haute Marne, tout doit vous inspirer de la confiance : l'ennemi vous craint ; votre armée s'avance ; la paix est prochaine ; les sacrifices qui viennent d'être exigés de vous n'ont d'autre objet que d'obtenir une paix qui vous en récompense ; faites-les avec résignation et confiance, car sa majesté a décidé qu'ils seraient les *derniers*. L'Empereur l'a dit lui-même, " comme monarque et comme pere, il éprouve autant que vous le besoin de la paix."

" Mais, pour que cette paix si désirée puisse être promptement conclue, il faut que l'ennemi ait perdu tout espoir de vivre à nos dépens, de prendre aux riches ce qu'ils ont ; et d'accabler de travail et de fatigue ceux qui n'ont rien : le seul espoir du pillage le fait rester.

" La seule nouvelle de votre levée en masse peut le faire retirer. Préparez-vous donc, français, à vous lever en masse en cas de besoin."

---

Il serait presque impossible, si l'on ne le voyait pas de ses propres yeux, de se faire une juste idée du grand et agréable changement qui s'est opéré dpuis quelques semaines dans tous les districts à manufactures. Là où il y a très-peu de temps encore tout était langueur, tristesse et découragement, on ne voit aujourd'hui que mouvement et activité, et cette satisfaction vive et gaie qui est toujours le résultat des entreprises qui ont ou promettent du succès. Les fabriquants de Glasgow et de Paisley sont encore une fois en pleine activité. Manchester a plus d'ordres qu'il ne peut en exécuter immédiatement. Les marchandises de cotton qui étaient déjà montées de cent pour cent depuis quelques mois continuent encore à monter de prix. La demande est si considérable que le cotton en laine a monté de même considérablement. Une seule maison de Manchester a, dit-on, réalisé dans quelques semaines, pas moins d'un demi-million sterling, d'après ce changement extraordinaire survenu dans le marché. Les mêmes maisons qui naguores ne faisaient fabriquer des marchandises que par humanité pour conserver leurs bons ouvriers et les empêcher de mourir de faim, sans avoir aucun espoir de vendre leurs marchandises de long-temps, reçoivent aujourd'hui pour ces mêmes marchandises le double du prix auquel ils auraient jamais pu s'attendre *(Morning Herald)*

## *Décret sur l'Organisation de l'Etat-Major de la Garde Nationale de Paris.*

Vu notre déret de ce jour etc. nous avons décrété et décrétons ce qui suit:

Art. 1er. Nous nommons major-général et commandant en second, le maréchal duc de Conégliano.

*Adjudants-généraux.*—Les général de division comte Hulin, le comte Bertrand, grand-maréchal; le comte Montesquiou, grand chambellan; le comte de Montmorency.

*Adjudants-commandants.*—Le baron Laborde, adjudant-commandant de la ville de Paris, le comte Albert de Barras, le comte Germain et le Sieur Tourton.

*Capitaines-adjudants*—Le comte la Riboissiere, le chevalier Adolphe de Maison, Montbreton, Cottin, Lecordier, Lemaine, Cardon et Mallet.

*Chefs de légion.*—Le comte de Gontaut le pere; le comte Régnault de St. Jean d'Angely, le baron Hottinguer, le comte Jaubert, les Sieurs d'Auberjon de Murinais, de Fraguier, le Pileur de Brevannes, Richard Lenoir, Devins de Gaville, le duc de Cadore, le comte de Choiseul-Praslin et M. Salleron.

---

Le bruit se répand, lorsque nous terminons ce numéro, que Vérone et Venise sont au pouvoir des Autrichiens, et que 10,000 Napolitains ont joint le général Nugent. Comme on savait que Murat négociait avec les alliés, cette nouvelle n'est aucunement improbable.

Un nouvel armistice de deux jours entre la Suede et le Dannemarc donne lieu d'espérer que la paix entre ce pays et les alliés était au moment d'être finalement ajustée.

On a commencé à jeter des fusées de Congreve dans la ville d'Anvers.

Les alliés ont, dit-on, proposé pour condition de paix à Buonaparté que toutes les places fortes de France leur fussent remises jusqu'à ce qu'on eut fixé et opéré la restitution de toutes les contributions imposées sur la Prusse, l'Autriche, l'Italie, la Hollande et l'Allemagne, par le génie des recettes extérieures.

L'extrême rigueur du froid retarde tous les travaux, empêche toutes les communications de l'intérieur, et cause journellement de grands malheurs. Nous craignons que la sévérité de la saison ne mette de grands obstacles au progrès des alliés.

---

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, PELTIER, 23, Soho-Square.

# L'Ambigu,

OU

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCXC.—*Le* 30 *Janvier*, 1814.

## *SPECTACLES DE PARIS.*

## FEUILLETONS.

### THÉATRE FRANÇAIS.

*Premiere Représentation de* Fouquet, *Comédie en cinq Actes et en Prose.*

Ce n'est sans doute qu'après avoir long-temps cherché quel nom distinctif il donnerait à son ouvrage, que l'auteur de *Fouquet* s'est determiné à l'appeler une comédie. En vérité, il lui a fait beaucoup trop d'honneur. Il n'y a dans cette piece ni développement de caracteres, ni peinture de mœurs, enfin ni action, ni nœud, ni dénoûment.

Quand j'aurai ajouté à ce jugement rapide, qui ne sera trouvé trop sévere par aucune des personnes qui auront eu le

malheur d'assister à la représentation de cette prétendue comédie, que dans les cinq actes dont elle se compose, il n'y a pas une scene, pas une tirade qui décele le moindre talent, et qu'elle est écrite toute entiere d'un style trivial et plat, que le nom et le rang des interlocuteurs rend encore plus choquant, alors sans doute on aura lieu de s'étonner que le premier théâtre de l'Europe, qu'on doit supposer bien difficile dans les choix qu'il fait, puisqu'il est si avare de nouveautés, ait pu recevoir, étudier et promettre pendant une année une piece à laquelle il serait difficile d'appliquer une qualification bien juste sans se servir de mots étrangers au dictionnaire de la politesse.

Le public a écouté les deux premiers actes avec l'ennui le plus patient; quelques légers murmures attestaient cependant de temps en temps les efforts qu'il faisait pour se contenir; mais enfin l'explosion a éclaté au troisieme acte; elle a même été si forte que Baptiste aîné, chargé du rôle de Fouquet, a cru devoir s'avancer et adresser au public les mots suivants: " Messieurs, permettez-moi de vous demander " s'il faut continuer ou nous retirer. . . . continuez, conti- " nuez," a répondu le parterre. La treve obtenue par l'acteur a été, à quelques petites violations près, observées pendant le quatrieme acte; mais bientôt les hostilités ont recommencé, et l'auteur, ou le diable qui est assez malin pour se mêler des pieces tombées, semblait avoir placé quelques mots exprès pour servir de signal. *Vous êtes malade, M. Fouquet*, dit le comte de Brienne, représenté par Michelot; et le public d'accueillir l'observation par un rire qui ne présageait pas au pauvre surintendant une prompte convalescence.

Michot, qui jouait l'aimable épicurien Gourville, disait plus loin: *Nous voilà bien disposés pour divertir la compagnie.—Vit-on jamais un directeur de spectacle dans un tel embarras? Ma foi, fermons et affichons relâche. Si cela dure encore deux heures j'en perdrai la tête*, ajoutait ensuite St. Phal, chargé du personnage du maréchal de Lameilleraie. Chacune de ces phrases excitait ou entretenait la gaîté du public, dont la joyeuse disposition a duré jusqu'à la fin. Quelques spectateurs moins portés au rire ont préféré siffler: chacun s'amuse à sa maniere.

## THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

### *Première Représentation du* Choix d'un Etat, *Comédie en un Acte et en Vers.*

*Quid fit, Mæcenas, ut nemo quam sibi sortem,*
*Seu ratio dederit, seu fors objecerit, illâ*
*Contentus vivat, laudet diversa sequentes ?*

« D'où vient, mon cher Mécene, que personne ne vit content dans l'état où il a été placé par la raison ou jeté par le hasard, et qu'on porte envie à ceux qui suivent une autre carriere ?"

Cette question proposée par Horace à l'ami d'Auguste, a été souvent répétée, et on ne peut en trouver la solution que dans l'instabilité des idées de l'homme, dans son goût pour le changement, dans cette inquiétude naturelle qui le porte toujours à croire qu'il serait mieux ailleurs et autrement que dans les lieux et dans la position où il se trouve.

C'est l'idée qu'a cherché à développer en scene M. Delalane dont *le Choix d'un état* est le premier ouvrage. Il est facile de s'en apercevoir au peu d'art avec lequel les scenes sont liées ensemble. Il est des pieces à tiroir dont l'intrigue est plus forte et mieux nouée que celle de cette comédie.

Le professeur Marville veut donner un état à Victor son neveu et son pupille. Le jeune homme en connaît un qui aurait bien des charmes pour lui ; c'est celui d'époux de Caroline, fille d'un honnête cultivateur appelé Saint Yve, qui sourit à l'amour de ces jeunes gens et leur a promis de les unir.

Mais il trouve de la résistance de la part de Marville, qui pour faciliter à son neveu le moyen de fixer ses idées sur le choix d'un état, a imaginé de réunir chez lui à déjeûner un médecin, un avocat et un négociant. Ils arrivent successivement et Victor a un entretien avec chacun d'eux. Marville, caché dans un cabinet voisin, entend la conversation qui est loin d'avoir le résultat qu'il en espérait. Tous font la critique de leur profession et l'éloge d'une autre. Le médecin conseille à Victor de se faire avocat, l'avocat l'engage à embrasser le commerce, le négociant le presse de

se livrer comme son oncle à l'éducation publique. Marville s'élance de son cabinet pour dissuader son neveu de suivre cet avis ; il lui trace le tableau du triste esclavage d'un instituteur.

Le cultivateur seul paraît content de son état; aux champs, dit-il,

On trouve le bonheur sans courir après lui.

L'épreuve que vient de faire Marville le détermine à consentir à l'union de Victor et de Caroline. Doit-on en tirer la conséquence qu'il faille vivre sans état, ou que les cultivateurs soient les seuls qui, satisfaits de leur condition, n'envient celle de personne ? Horace ne les a point exceptés de la regle commune :

*Ille* (agricola) *datis vadibus qui rure extractus in urbe est,*
*Solos felices viventes clamat in urbe.*

On ne peut se former une idée du talent de M. Delalane pour l'art de la comédie, d'après ce faible essai. Puisse son succès l'encourager à en mériter de plus importants ! Quoique le style de cette petite comédie soit en général incorrect, négligé et quelquefois de mauvais goût, on y remarque plusieurs vers assez bien tournés, et l'on pourrait en extraire un recueil de traits épigrammatiques contre diverses professions.

L'avocat dit que

. . . . le barreau n'est qu'une vaste arène
Où la discorde habite, où la chicane est reine.

Le médecin, en accusant sa profession, se plaint de l'ingratitude des malades et des héritiers :

On met la guérison sur le compte du sort,
Toujours au médecin l'on reproche la mort.

Je pourrais étendre plus loin mes citations, mais elles prouveraient peu de chose en faveur de l'auteur qui, sans doute, est bien persuadé lui-même qu'une trentaine de jolis vers ne fait pas une comédie et ne vaut pas la seule idée d'une scène comique.

## *L'Etourdi, le Mercure galant.*

Pieces pour faire briller un acteur : l'Etourdi eut un grand succès ; il était dans le genre de comique à la mode, et joué par d'excellents acteurs. Il faut toujours se mettre à la place d'un public qui n'avait aucune idée de la comédie de mœurs et de caractères, et qui n'était accoutumé qu'à des imbroglios italiens et espagnols : combien de temps Corneille lutta-t-il contre la barbarie de la scène tragique? Moliere rencontra beaucoup plus tôt la bonne comédie, parce que Corneille lui avait préparé les voies en épurant le théâtre. Nous avons une comédie de Quinault, intitulée l'*Indiscret*, ou les *Contretemps*, c'est le même sujet que l'Etourdi : nous ne voyons pas que Moliere se soit plaint d'avoir été pillé par Quinault.

Ce de Visé, dont j'ai parlé à propos des Précieuses ridicules, était auteur du *Mercure galant* quand Boursault composa sa comédie. De Visé se plaignit de l'ouvrage comme d'une satire contre lui et contre son journal. Le lieutenant de police supprima le titre de Mercure galant, et ordonna que la comédie s'appellerait la *Comédie sans titre* ; mais, ce n'était pas le titre, c'était le fond de la piece qui déplaisait à de Visé : son Mercure est présenté comme le bureau d'adresse de tous les originaux de Paris.

Les gens de lettres estiment encore plusieurs scenes du Mercure galant, comme très-comiques par les idées, et surtout par le style. Les gens du monde, par la même raison, méprisent beaucoup ces scenes dont le comique leur paraît ignoble, et le style trivial : les gens de lettres ont raison, et les gens du monde ont tort ; mais ces derniers font la loi au théâtre. Ils ne trouvent pas plaisant qu'un libraire fonde sa fortune sur des billets d'enterrement ; qu'un homme de cinquante ans renonce au mariage pour avoir rencontré des limaçons, un coucou, un bois de cerf ; qu'un abbé fasse une énigme sur un vent échappé par en bas : qu'un soldat ivre parle mal français, et qu'un valet soit son maître de grammaire ; que des procureurs se disent des injures : les gens du monde aiment bien mieux un prince déguisé en matelot, qui s'enfuit d'une taverne par la fenêtre, faute d'avoir de quoi payer, et l'hôte de la taverne qui, le lendemain matin de très-bonne heure, reconnaît son matelot dans la personne du prince ; ils trouvent ce comique-là bien plus noble et de meilleur ton.

Boursault n'a pas fait une seule comédie réguliere. Esope à la Cour, Esope à la Ville, le Mercure galant, sont des pieces épisodiques où il y a de belles scenes. Boursault était fort aimé de Corneille, lequel l'appelait son fils; en conséquence, il était très-attaché au parti de Corneille, et décriait Racine; il était attaché à la faction des précieuses, donnait dans le bel esprit, faisait beaucoup de madrigaux, de bouquets, de chansonnettes, de lettres galantes: il en a un recueil en trois volumes, qui dans le temps eut un grand succès. Il avait un fils théatin, qui a mis une préface à la tête des œuvres de son pere. Le théatin ment dans cette préface, comme un bon fils qui sacrifie la vérité à la piété filiale: il fit plus; pour l'honneur et la gloire de son pere, il prit la défense du théâtre contre les injustices qui le condamnaient. Boursault, sans avoir marqué dans aucun genre, a laissé la réputation d'homme d'esprit, d'honnête homme, d'homme doux et poli; il reste de lui trois pieces au théâtre, les deux Esopes et le Mercure galant: les deux Esopes n'y paraissent guere, et le Mercure galant y paraît, dans le désert, les mauvais jours.

## *Ninus II.*

A Ninus beaucoup de monde, très-peu d'applaudissements, assez d'ennui, mais d'un ennui noble causé par de grands mots pour lesquels la génération actuelle des spectateurs a beaucoup de respect. Une sottise emphatique et du haut style impose à la multitude; une sottise plaisante et en mots libres et familiers, est sifflée sans miséricorde. On ne rit point encore quand Elzire dit à Ninus:

Retournez aux flatteurs, nous allons aux bourreaux.

Si l'on riait à tout ce qui est risible dans cette tragédie, peu de comédies auraient sur elle l'avantage de la gaieté. Le parterre, non-seulement n'y trouve pas le mot pour rire, mais il exige même qu'on l'écoute dans le plus profond silence. La derniere représentation a vu s'élever une rixe soudaine qui semblait devoir dégénérer en combat. On dit que quelques écoliers causaient pendant la piece; ils ne faisaient pas grand bruit, car je ne les entendais pas; mais leurs voisins scandalisés sont entrés en fureur contre cette profanation du nouveau chef-d'œuvre de notre scene tragique; ils ont crié,

menacé, et les pauvres écoliers, qui n'étaient pas les plus forts, ont cessé leur conversation.

Je ne sais si j'oserais souiller cette feuille du proverbe trivial : *Il n'y a rien de plus difficile à écorcher que la queue.* Ce qui me servira d'excuse, c'est que rien n'exprime mieux que cet ignoble proverbe l'embarras qui regne à la fin de la tragédie de Ninus. Cette queue à écorcher, ce sont les angoisses de Ninus au dénoûment, ce sont les épines qui le piquent quand il sent approcher la nécessité de découvrir son crime, et de terminer sa vie pour dérober des innocents au supplice. Ne pourrait-il pas, pour gagner du temps, faire revoir le procès, demander les preuves, les témoins ? Le tribunal ne pourrait jamais les produire. Enfin, le roi ne pourrait-il pas, en vertu de sa suprême puissance, faire grâce aux condamnés ? Mais ce dénoûment n'aurait rien de tragique ; il n'y aurait là ni de quoi admirer, ni de quoi frémir, ni de quoi interroger. On s'accorde à trouver très-aimable et très-intéressante Melle Bourgoin dans le rôle du petit Zoraime qui s'appelle Zozo au Vaudeville : en récompense, Zorbas et Ostras sont bien ennuyeux et bien lourds.

## *Nanine.*

C'étoit le jour de Noël : on n'a rien donné qui fût capable d'exciter une joie profane ; une tragédie, un drame, excellent pour maintenir les esprits dans le recueillement. Nanine est froide, un peu précieuse. Son amant est une espece de philosophe, un mauvais philosophe surtout, qui ne sait pas que dans les choses d'usage, de convention et d'ordre établi, il ne faut point avoir une pensée à part ; il faut se conformer aux coutumes et aux mœurs de son pays, et ne point épouser une servante quand on est homme de qualité. Mlle Volnais joue le rôle de Nanine avec l'accent de la sensibilité, avec grâce et noblesse ; et Damas, dans le rôle du comte, peint la passion avec énergie.

## *Les Précieuses ridicules.*

Quiconque censure les autres doit s'attendre à trouver des censeurs. Je puis assurer que je n'en manque pas, et sans compter ceux qui dans les journaux veulent bien pren-

dre la peine de me donner des leçons, je reçois continuellement des lettres où l'écrivain s'éleve contre mes opinions, quand elles ne sont pas conformes aux siennes, comme si c'étoit une erreur de ne pas penser comme lui. On vient de m'en adresser une où il ne s'agit pas d'une opinion, mais d'un fait. Le critique au fond a raison ; mais il y a quelque chose à reprendre dans la forme. Je suis tombé dans une méprise ; la ressemblance du nom m'a fait prendre une personne pour une autre : j'en conviens. Dans mon premier article sur les Précieuses ridicules, j'ai rapporté un assez long passage tiré du Ménagiana, où Ménage donne quelques détails sur la premiere représentation des Précieuses ridicules à laquelle il dit avoir assisté ; il cite quelques personnes de sa connaissance qu'il y a reconnues, entr'autres Mad. de Grignan. J'ai pris cette Mad. de Grignan pour la fille de Mad. de Sévigné, et j'ai eu tort ; Mlle de Sévigné ne se maria à M. de Grignan que dix ans après, en 1669. J'aurais pu m'en assurer en ouvrant le premier dictionnaire : ce sont de ces choses qu'il n'y a aucun mérite à savoir, et sur lesquelles on peut se tromper sans honte, quand on n'a pas le temps d'ouvrir un livre pour s'assurer de la vérité.

Ce qui m'étonne, c'est que mon critique ne sache pas mieux déguiser la satisfaction que lui donne ce petit triomphe ; il paraît tout fier de me trouver en défaut, et ne néglige pas une occasion si belle d'étaler son érudition ; car il ne se borne pas à me faire sentir mon erreur, il veut encore m'apprendre quelle était cette Mad. de Grignan, que j'ai prise mal à propos pour la fille de Mad. de Sévigné. J'avoue que je m'embarrasse fort peu de le savoir ; il perd son temps à m'endoctriner sur cet article, et je n'aurai pas une plus haute idée de sa science quand il aura éclairci ce point d'histoire : peu importe que cette Mad. de Grignan ait été la premiere femme de M. de Grignan ; mais le moindre reproche que me fasse mon censeur, est de m'être mépris sur la personne de cette dame. Sa plus grave accusation porte sur les qualités de précieuse et de pédante, que j'ai données à la fille de Mad. de Sévigné, et c'est ici qu'il gâte lui-même ses affaires, et s'expose à son tour à être justement repris ; car si je me suis trompé sur la personne, je ne me suis pas trompé sur les qualités. Mad. de Grignan, fille de Mad. de Sévigné, avec beaucoup d'esprit et d'instruction, était réellement précieuse et pédante ; elle se signala surtout par son attachement à la doctrine de Descartes : mon censeur est si éloigné d'en convenir, qu'il me croit obligé en conscience de faire

réparation d'honneur à la fille de Mad. de Sévigné, et de désabuser sur cet objet essentiel *toutes les femmes qui puisent tous les matins leur érudition dans le Feuilleton:* c'est la seule plaisanterie et la seule malice de la lettre, d'ailleurs assez seche, sévere et doctorale. Je crois sans vanité que les femmes peuvent trouver dans le Feuilleton une instruction agréable et souvent plus solide qu'elle ne le paraît, et je voudrais bien qu'elles ne lussent jamais de plus mauvais livre. Si quelquefois il se glisse une erreur dans le Feuilleton, quel est le gros livre qui n'en contient pas davantage et de plus graves ?

Pour reconnaître le service que mon critique m'a rendu en me donnant une leçon de chronologie, je veux lui en donner une de logique ou plutôt de dialectique. De ce que la Mad. de Grignan, dont parle Ménage, n'était point la fille de Mad. de Sévigné, on ne peut pas conclure que la fille de Mad. de Sévigné n'était ni précieuse, ni pédante; il ne fallait pas confondre deux choses si différentes: il plaint *cette pauvre dame dont la réputation*, dit-il, *est perdue;* il m'exhorte en finissant à réhabiliter sa mémoire: mais s'il m'a prouvé que je m'étais trompé sur la Mad. de Grignan dont parle Ménage, il ne m'a point prouvé que j'eusse mal jugé le caractere de Mad. de Grignan, fille de Mad. de Sévigné: ce sont deux choses très-distinctes, très-indépendantes; et si la fille de Mad. de Sévigné n'a pas assisté à la premiere représentation des Précieuses ridicules, il n'en est ni plus ni moins vrai qu'elle était précieuse et pédante: ces défauts qui tiennent à des qualités, et même à des vertus, ne sont point de nature à perdre une femme de réputation. Mad. de Grignan avait l'esprit moins naturel que sa mere, moins vif, plus sérieux: elle attachait à la science plus d'importance qu'il ne convient à une femme, et se livrait trop aux discussions philosophiques; il en résultait peut-être un peu d'orgueil, mais elle était sage, vertueuse, réservée; elle avait de la dignité, de la délicatesse, des sentiments nobles: voilà de quoi couvrir la petite vanité d'une savante.

Mon censeur semble vouloir se faire un mérite auprès de moi de ce qu'il ne releve pas mon erreur dans les journaux: il se trompe. Je ne lui aurais point su mauvais gré d'avoir pris cette voie pour m'instruire: il est vrai que l'instruction ne me serait peut-être pas parvenue; car je lis rarement les journaux: je me trouve apparemment assez savant, et ne crois pas avoir besoin de puiser des connaissances dans ces sources-là. Je ne lui ai donc aucune obli-

gation de n'avoir pas inséré ses remontrances dans les feuilles publiques où l'on ne me les épargne pas; il n'a pas droit pour ce prétendu bienfait d'exiger que je me confesse moi-même au public : si je l'ai fait, c'est parce je suis naturellement porté à reconnaître mes erreurs. Quant à la réparation d'honneur qui lui tient au cœur plus que tout le reste, il ne m'est pas possible de parler contre ma conscience, et je persiste dans ce que j'ai dit sur la morgue scientifique de Mad. de Grignan.

---

ERRATA DU DERNIER LOGOGRAPHE.

Page 181, ligne 21, *le simulacre* lisez *ce simulacre.*

Page 182, ligne 27, *nation* lisez *réaction.*

Page *ib.* ligne 29, *dérangée* lisez *dévouée.*

Page 183, ligne 9, *ils avaient* lisez *après avoir.*

Page *ib.* ligne 13, après *la fortune des sujets* ajoutez : *ils n'ont pu en établir aucun sur des bases solides, et tous ceux auxquels ils ont obéi depuis, ont existé contre la volonté de la nation, et ne se sont soutenus que par la persécution ou la tyrannie.*

Page 184, ligne 7, *presqu'in volontairement* lisez *presque volontairement.*

Page *ib.* ligne 10, après *despotes* ajoutez *ils.*

Page *ib.* ligne 28, *partageant* lisez *protégeant.*

Page 186, ligne 1, *approuvées* lisez *éprouvées.*

## *Etat de la Hausse progressive qui a eu lieu sur les principaux Articles de Commerce à Londres, depuis le Mois de Juillet* 1812 *jusqu'au* 31 *Décembre* 1813.

### Sucres.

Le prix des sucres bruts de la Jamaïque était en Juillet 1812, de 66 à 84 shellins le quintal, faisant une moyenne de 75, ou en déduisant le droit de 27 shellins, un prix commun de 48 shellins. Au 31 Décembre, il était de 102 à 111; faisant une commune de 106 ou 107 shellins, et le droit montant alors à 30 shellins étant déduit, il en résulte un prix commun de 76 à 77 shellins, faisant une augmentation d'au-delà de 60 pour cent.

Les sucres communs de la Martinique pour exportation étaient alors de 26 à 30 shellins sans droit. Ils étaient à la fin de 1813 de 63 à 67. Ce qui fait 125 pour cent d'augmentation.

Les sucres terrés, dits seconde qualité, étaient de 42 à 48. Ils se sont élevés de 100 à 105, ce qui donne 130 pour cent de hausse.

Les sucres bruts de la Havane ont monté du prix de 28 à 34 à celui de 70 à 75; ce qui fait environ 150 pour cent de hausse.

Les sucres blancs de la Havane se sont élevés du prix de 40 à 65, au prix de 96 à 110; ce qui fait une hausse de 100 pour cent.

Les sucres bruts du Brésil ont monté de 25 à 58, terme moyen; ce qui donne une augmentation de 140 pour cent.

Les sucres blancs ditto, de 38 à 80, ont ainsi haussé de plus de 100 pour cent.

L'augmentation a été sur les sucres de l'Inde la même que sur ceux du Brésil. Les prix en ont été constamment à-peu-près les mêmes, n'étant que de 2 shellins au-dessous.

La proportion de l'augmentation sur les mêmes qualités des sucres rafinés, a été de 100 à 120 pour cent.

### Café.

Le café de la Jamaïque le plus ordinaire était le 1er Juillet de 38 à 40 shellins le quintal. Il était à la fin de Décembre 1813 de 82 à 87, faisant une augmentation de 120 pour cent.

Les belles qualités ont monté progressivement de 65 à 130. Ce qui fait juste 100 pour cent de hausse.

### Rum.

Le rum de la Jamaïque était, en Juillet 1812, de 3sh. 9d. à 5s. 4d. le gallon ; il a monté au prix de 6s. 3d. à 7s. 9d. Ce qui fait une hausse de 75 à 100 pour cent. Celui des Iles du Vent, inférieur en prix à celui de la Jamaïque, a monté dans la même progression.

### Coton.

Les cotons de Fernambouc ont monté dans ces 18 mois du prix de 17 pence à 19, à celui de 28 à 30 pence la lb. Ce qui fait une hausse de 50 à 75 pour cent.

Les cotons de Demerary du prix de 15 à 18 pence se sont élevés à celui de 25 à 27. Ce qui fait de 75 à 80 pour cent.

Les cotons de Surate ayant monté de 8 pence à 14, offrent la même progression.

### Cacao.

Le cacao de la Trinité qui était de 60 à 70, était le 31 Décembre de 120 à 140. Augmentation 100 pour cent.

### Tabac.

Le tabac du Maryland ordinaire a monté progressivement de 2 ou 3 pence la liv. au prix de 10 à 11 pence : ce qui s fait plus de 300 pour cent.

### Poivre et Piment.

Le poivre et le piment ont monté successivement l'un et l'autre du prix de 7 à 8 pence à celui de 14 à 16; ce qui donne une augmentation de 100 pour cent.

Les bois de teinture de Campêche ayant monté de 11 à 19 liv sterl. le tonneau, offrent une augmentation de 75 pour cent. Les bois dit *Fustic* a monté de 10 à 20 liv. le ton. donne une hausse de 100 pour cent.

### Blé.

Le quartier de blé se vendait au premier Juillet 1812 de 140 à 155 shellins ; il a tombé successivement au prix de 66 à 74 shellins. Ce qui fait une diminuition de 100 à 120 pour cent.

### Chanvre de Russie.

Le chanvres de Pétersbourg et de Riga qui étaient au prix de 94 à 125 liv. le last, sont retombés au prix de 82 à 104, ce qui donne une baisse de 20 à 25 pour cent.

*(Pour la hausse continue des Denrées Coloniales, en Janvier* 1814, *voyez ci-après!)*

## *Etat des Denrées Coloniales importées à Londres, pendant l'Année* 1813.

### Sucres.

| | | |
|---|---|---|
| Sucres de la Jamaïque | 73228 | bariques ou tierçons |
| —— de Surinam et Demerary | 24934 | |
| —— de la Martinique et de la Guadeloupe | 18299 | |
| —— de la Dominique, de la Trinité et de la Barbade | 92647 | |
| —— du Brésil, la Havane et Porto-Rico | 3050 | 6525 caisses ou barils. |
| | 212148 | bariques |

| | | | |
|---|---|---|---|
| Café de la Jamaïque | 19649 | bariques | 7247 sacs |
| —— de Surinam et Demerary | 6535 | | 44193 |
| —— de la Martinique et de la Guadelope | 7653 | | 2548 |
| —— de la Dominique, Trinité, Barbade, etc. | 4852 | | 18701 |
| —— de Hayti | 519 | | 29930 |
| —— du Brésil, Havane et Porto-Rico | 1413 | | 14621 |
| | 40621 | | 117240 |

Si l'on ajoute aux 212148 bariques et 6525 caisses de sucre importés en 1813
le nombre de.... 99982 ditto et 9079 ditto restant en magasin de 1812

On aura un total de 312130 bariques, et 15604 caisses
Sur quoi il restait 59612 ditto, et 7038 ditto, dans les Docks, le 1er Janvier 1814.

Il y a donc eu.. 252518 bariques, et 8566 caisses, consommées ou exportées en 1813.

| | | |
|---|---|---|
| Le café importé en 1813 est de..... | 40621 boucauds et de | 117240 sacs et barils. |
| Il restait en entrepôt, le 31 Décembre 1812 | 52850 et | 268868 ditto. |
| | 93471 | 386108 sacs. |
| Il restait en entrepôt, le 31 Décembre 1813 | 56435 et | 226792 ditto. |

Il a donc été consommé et exporté en 1813, 37036 boucauds, et 159316 sacs.

Ce qui fait environ 40 millions pesant, enlevés en 1813, et environ 54 millions pesant qui restent en entrepôt.

## *Etat des Balles de Coton importées à Liverpool en* 1813.

| | |
|---|---|
| Du Portugal et du Brésil ..... | 89214 |
| De la Nouvelle Orléans ..... | 2349 |
| Du reste des Etats-Unis ..... | 16677 |
| De Surinam et Demerary ..... | 15433 |
| De la Barbade ..... | 2755 |
| De Brahama ..... | 1162 |
| De la Trinité, Jamaïque ..... | 8764 |
| De Smyrne ..... | 403 |
| D'Irlande ..... | 6218 |
| | 142980 |
| L'importation de 1812 avait été de ..... | 170898 |
| La diminution a été en 1813, de ..... | 27918 balles. |

## *Importation du Coton à Londres en* 1813.

| | | |
|---|---|---|
| Cotons de la Jamaïque | 1064 | |
| —— de Surinam, Demerary, etc. | 9653 | balles. |
| —— de la Martinique et de la Guadeloupe | 325 | |
| —— de la Dominique, Barbade, etc | 3812 | |
| —— de Hayti | 289 | |
| —— du Brésil et Colonies Espagnoles | 39210 | |
| | 54344 | |
| Il en restait dans les Docks, le 31 Décembre 1812 | 3193 | |
| | 57537 | |
| Il n'en restait, le 31 Décembre, que | 1873 | |
| Il a donc été consommé en 1813 | 55664 | |



## *Etat du Fonds de Denrées Coloniales dans les Docks et en Magasin, le* 1er *Janvier* 1814.

37726 bariques sucre anglais.
10915 tiercons ditto.
1515 barils.
9247 bariques, Martinique, etc.
1665 tiercons.
2575 barils.
7038 caisses de la Havane.
2500 ditto du Brésil.

47795 boucauds de café anglais.
137080 sacs et tiercons.
8640 boucauds ditto, Martinique, Hayti, etc.
89712 barils et sacs.

## *Prix Courants des Denrées Coloniales, le 29 Janvier* 1814.

Le prix moyen du sucre brut de plantation Britannique dans la semaine qui s'est terminée le 27 Janvier, a été de *quatre-vint-un shellins, six pence*, droit de consommation de 30sh. déduit. C'est le plus haut prix auquel on ait encore vu cette denrée.

*Sucre* de la Jamaïque, basse qualité 114sh. belle qualité 128.

—— des autres colonies anglaises, 111 à 126.

—— terré, Mart. et Guadel. de 130 à 160, dont 45 de droit.

—— brut et têtes ditto, de 112 à 128, idem.

—— du Brésil, brut, 80 à 86; blanc, de 95 à 110.

—— de la Havane, p. export. beau blanc 123, blanc inférieur 160 à 115.

*Café.* Jamaïque, ordinaire 104 à 110sh. superfin 135.

—— Martin. et Surinam, de 108 à 140 suivant la qualité.

—— d'Hayti (St. Domingue) de 115 à 120.

—— du Brésil, de 110 à 115.

—— de Java, de 115 à 125,

—— de Bourbon, de 135 à 150. Mocha, 175 à 190.

*Cotons.* Demerary 2sh. 6d. à 2sh. 9d. Surinam 2sh. 11d. à 3sh. 2d.

—— St. Domingue 2s. 4d. à 2s. 8d. Guad. Mart. 2s. 5d. à 2s. 8d.

—— Grenade, 2s. 8d. à 2s. 11d. Cayenne 2s. 9d. à 3s. 1d.

—— Maranham, Bahia, Fernambouc 3s. à 3s. 4d.

—— Georgie, Isles de Mer 3s. 3d. à 4s. Nouv. Orléans 2s. 7d. à 2s. 10d.

—— Bourbon 3s. 4d. à 3s. 9d. Smyrne 2s. à 2s. 3d.

*Cacao.* Trinité 6l. 10s. à 7l. 10s. le quintal. Caracas 7l. à 7l. 15s.

—— Grenade 5l. 5s. à 6l. Bresil 4l. 8s. à 5l. 5s.

—— Surinam de 5l. 15s. à 6l. 5s.

*Bois de teinture.* Fustic, de Cuba, Jamaïque, Portorico 24l. à 26l. le ton.

—— de Campêche, de Honduras, St. Domingue 26 à 28.

—— de Gayac, de St. Domingue, 14 à 17 le tonneau.

—— Acajou de St. Domingue, 1s. 10d. à 2s.

—— ditto Jamaïque, 1s. 6d.

# GAZETTE DE LA COUR

DU SAMEDI 22 JANVIER.

## *Département de la Guerre.*

Downing-street, le 20 Janvier.

Le Comte Bathurst a reçu aujourd'hui une dépêche du Feld-Maréchal Marquis de Wellington, dont suit un extrait,

St. Jean de Luz, le 9 Janvier 1814.

L'ennemi rassembla de grandes forces sur le Gave au commencement de la semaine; et le 3, il fit replier les piquets de cavalerie entre les rivieres de Joyeuse et de Bidouze, et attaqua le poste de la brigade Portugaise du major-général Buchan, sur la Joyeuse, près de La Bastide, et celui de la 3e division à Bouloe. Il tourna la droite de la brigade du major-général Buchan sur la hauteur de Costa, et l'obligea à se retirer vers Briscons; et il établit deux divisions d'infanterie sur la hauteur et à La Bastide, le reste de l'armée étant sur la Bidouze et le Gave.

Notre centre et notre droite furent immédiatement concentrés, et se préparerent à marcher; et après avoir reconnu l'ennemi le 4, je me proposais de l'attaquer le 5; mais je fus obligé de différer l'attaque jusqu'au 6, à cause du mauvais temps et du débordement des ruisseaux. L'attaque fut faite ce jour-là par les 3e et 4e divisions, sous le commandement du lieutenant-général Sir T. Picton et du lieutenant-général Sir L. Cole, soutenues par la brigade portugaise du major-général Buchan, de la division du général Le Cor, et la cavalerie sous le major-général Fane; et l'ennemi fut délogé sur le champ, sans perte de notre côté, et nos postes furent replacés où ils étaient auparavant.

Mes derniers rapports de la Catalogne sont du 24 du mois dernier; il n'était rien arrivé d'extraordinaire.

---

Bureau de l'Amirauté, le 22 Janvier, 1814.

*Lettre du Vice-Amiral Sir* Edward Pellew, *datée à bord du Vaisseau de S. M. le Caledonia, au Port Mahon, le 24 Décembre, et adressée au Secrétaire de l'Amirauté.*

Monsieur,

Les rapports ci-jointe informeront Leurs Seigneuries des détails d'une belle entreprise très-habilement dirigée par

le capitaine Sir J. Rowley, et exécutée avec beaucoup de zele par les forces sous ses ordres, conjointement avec le bataillon du colonel Catanelli, qui a fait une descente sur la côte d'Italie, dans l'espoir de surprendre Livourne. La perte essuyée dans cette affaire a été légere en comparaison de celle de l'ennemi. Je suis sûr que Leurs Seigneuries rendront amplement justice au mérite de Sir Josias, et des capitaines, officiers, marins et soldats qui ont eu part à cette très-active opération.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) EDWARD PELLEW.

A bord du vaisseau de S. M. l'America, devant Livourne, le 15 Décembre.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que, conformément à ce que je vous ai mandé précédemment de Palerme, je fis voile de ce port le 29 du mois dernier, de compagnie avec le Termagant, et mouillai le lendemain au soir à Meluzza, où ayant rejoint l'Edimbourg, la Furieuse et le Mermaid, et mis à leur bord le jour suivant les troupes de la levée Italienne, montant environ à 1000 hommes, sous le commandement du lieut.-col. Catanelli, nous appareillâmes le même soir, et nous arrivâmes à la côte d'Italie, devant Via Reggio, le 9 de ce mois; ayant rencontré l'Armada et l'Impérieuse à la hauteur du Nord de la Corse, je les retins pour nous aider à mettre les troupes à terre. L'escadre ayant mouillé par le travers de la ville, les troupes et les pieces de campagne furent débarquées immédiatement; un faible détachement de l'ennemi ayant évacué la place sur une sommation qui fut faite, il fut pris possession de deux pieces de 18 et une de 12, qui défendaient l'entrée de la riviere.

Le lieutenant-colonel alla immédiatement à Lucques, ville qui fut rendue le même soir à minuit. Le lendemain, un détachement de 400 soldats de marine, de ce vaisseau, sous le capitaine Rea, fut envoyé à un poste de signaux vers le Nord; ayant menacé de le prendre d'assaut, il lui fut rendu, et 11 hommes qui le défendaient furent faits prisonniers; il trouva que c'était un château vaste et fort, entouré de murs et fossés, et capable de contenir environ 1000 hommes. Ce rapport m'ayant été fait, j'envoyai M. Bazalget, plus ancien lieutenant de l'America, qui, avec quelques barrils de poudre, le détruisit entierement, emportant une piece de 9 en bronze qui était montée sur le fort. Des détachemens de l'Impérieuse et de la Furieuse emmenerent aussi deux autres canons de bronze de la plage au nord et au midi de la ville, ceux qui étaient au lieu de débarquement ayant été aussi mis à bord.

Le lieutenant-colonel, n'ayant pas jugé convenable de

rester à Lucques, m'avait annoncé son intention de revenir à Via Reggio, où il arriva le 12 au matin, et dit qu'il se proposait d'aller dans une autre direction.

Ne jugeant pas nécessaire de rester là plus long-temps avec ce vaisseau, j'avais fait des dispositions pour laisser l'Edinbourg, la Furieuse et le Termagant, sous les ordres du capitaine Dundas, pour entretenir (s'il était possible) une communication avec les troupes, et je me proposais de mettre à la voile à la nuit tombante pour rejoindre votre pavillon, mais au soleil couchant nous vîmes que la ville faisait feu, et nous apprîmes que les troupes étaient attaquées par un corps d'environ 600 hommes, cavalerie et infanterie, avec un obusier et deux pieces de campagne. Il était composé d'un détachement de la garnison de Livourne, qui avait été rejoint par quelques troupes en passant à Pise. Le lieutenant-colonel les mit en déroute complette, prit leurs canons et obusiers et leur causa une perte considérable en tués, blessés et prisonniers; le reste se retira sur Pise en grand désordre. Ayant appris, par les prisonniers, que la garnison de Livourne était faible, le lieutenant-colonel me proposa d'intercepter à leur retour les troupes qui avaient été mises en déroute, en allant immédiatement devant Livourne, dans l'espoir que, lorsque nous nous montrerions en aussi grande force que possible, les habitants qu'on croyait être très-disposés à nous recevoir, feraient quelque mouvement en notre faveur, et que nous pourrions profiter de quelque ouverture praticable pour entrer de vive force dans la ville. J'acquiesçai à cette proposition, et les troupes furent aussitôt embarquées sur des bâtiments du pays, remorqués par les canots de l'escadre; et le tout étant toué par les vaisseaux, nous entrâmes le même soir dans la rade de Livourne, où nous mouillâmes le lendemain vers trois heures, au Nord de la ville. L'Impérieuse, ayant reconnu le meilleur endroit pour débarquer, les bâtiments furent aussitôt traînés vers la côte, et les troupes ainsi que les pieces de campagne furent débarquées sans opposition. Les troupes de marine débarquerent ensuite des canots; mais le temps, qui avait été favorable jusqu'alors, devint si mauvais dans la soirée, qu'une partie seulement put arriver à terre; j'ajoute à regret que le grand canot de l'America chavira, et que le lieutenant Moody (très-bon officier) fut noyé ainsi que deux matelots. Le reste fut débarqué de grand matin, et alla prendre les positions désignées. Le corps de l'ennemi, qui avait été défait à Via Reggio, fut renforcé une seconde fois à Pise, et alors il fit une attaque sur nos troupes de marine en dehors de la tour. Je demande la permission de vous référer au rapport du captaine Dundas, pour les détails de sa défaite. Le lieutenant-colonel crut qu'après cet avantage, le moment était propice pour sommer le commandant, ce qui fut fait en conséquence, mais il répon-

dit qu'il voulait se défendre. Les portes de la ville avaient été soigneusement reconnues durant cette journée et dans la nuit précédente, afin de s'assurer s'il était possible de forcer l'entrée, mais ni ce moyen ni aucune attaque immédiate n'ayant été jugés praticables contre une place aussi forte et régulièrement fortifiée, et n'y ayant aucune apparence de mouvement en notre faveur de la part des habitants, l'état incertain et menaçant du temps, dont le changement pouvait empêcher toute communication avec les vaisseaux, fit juger convenable de rembarquer le tout sans délai ; par de grands efforts cela fut effectué dans le plus grand ordre pendant la nuit, et le lendemain de grand matin, par un très-mauvais temps, et sans être inquiété par l'ennemi. Lorsque je revins de la côte à bord de l'America, je trouvai une députation envoyée par le maire et les habitants de la ville, à qui le commandant avait permis de venir en parlementaire, pour nous demander de cesser de faire feu des maisons, parce qu'il avait menacé de nous en déloger, en brûlant les faubourgs; comme les dispositions étaient déjà faites pour le rembarquement, je consentis à ce que le feu cessât de part et d'autre jusqu'au lendemain à huit heures du matin ; circonstance favorable pour nous, en ce que les troupes, pour se rendre aux bateaux, étaient exposées au feu des remparts.

(Suivent des éloges au lieutenant-colonel Catanelli, et aux officiers, marins et soldats employés en cette occasion.)

Je joins ici une liste des tués et blessés, et je suis charmé de pouvoir dire que notre perte est beaucoup plus légère qu'on ne pouvait s'y attendre. Je n'ai point de rapport de celle de la levée Italienne, mais je crois qu'elle n'est pas considérable. Il n'y a point eu de rapport exact des prisonniers, mais le capitaine Dundas m'informe qu'il en a été pris 300 dans les deux affaires.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) Jos. Rowley, Cap.

Au Vice-Amiral Pellew, &c.

A bord de l'Edinburgh, devant Livourne,
le 15 Décembre 1813.

Monsieur,

En exécution de vos ordres nous débarquâmes, le capitaine Hamilton et moi, le 13 au soir, avec les soldats de marine des vaisseaux de S. M. l'America, l'Armada, l'Edinburgh, l'Impérieuse, la Furieuse, le Rainbow, le Termagant et le Mermaid, pour coopérer avec lieut.-colonel Catanelli. Le même soir nous avançâmes avec une avant-garde des troupes de marine et de la levée Italienne, et nous nous emparâmes des

faubourgs de la ville de Livourne. En conséquence de l'extrême obscurité de la nuit et du mauvais état de la route, le corps de troupes ne put nous rejoindre que le lendemain matin. Dès qu'un nombre suffisant fut arrivé, conformément aux dispositions du lieutenant-colonel, les troupes Italiennes occupèrent les faubourgs et les bâtiments voisins des remparts; les troupes de marine prirent une position sur la route de Pise. Aussitôt que le jour parut, nous reconnûmes la ville; au moment où nous venions de finir et revenions de la partie méridionale de la ville, on entendit une canonnade sur la route de Pise; nous y allâmes à l'instant, et nous vîmes que les troupes de marine étaient attaquées alors par un corps nombreux de troupes, composé au moins de 600 hommes, d'infanterie et cavalerie, soutenu par deux pieces de campagne. La charge de la cavalerie fut reçue avec le plus grand sang-froid par les soldats de marine; ils ouvrirent leurs rangs, et la laisserent passer, et tuerent tout excepté environ 14 cavaliers qui, avec deux officiers, parvinrent à se frayer un passage, et qui ensuite furent tous tués ou blessés, à l'exception d'un officier, par un petit détachement de la levée Italienne, qui était en bataille à l'entrée des faubourgs de la ville. Après la charge de la cavalerie, les soldats de marine serrerent leurs rangs aussitôt, chargerent l'infanterie ennemie, et la mirent en déroute complette. L'ennemi perdit dans cette affaire les officiers qui commandaient sa cavalerie et son infanterie, et 250 à 300 hommes, en tués, blessés ou prisonniers. Le reste se retira à Pise dans le plus grand désordre.

Dans cette affaire j'ai eu beaucoup d'obligations au capitaine Hamilton, qui est légerement blessé, ainsi qu'au capitaine Beale, de l'Armada, qui commandait les troupes de marine, et aux capitaines Rea et Michell, de l'America et de l'Edinburg; les autres officiers, marins et soldats, se sont fait honneur en repoussant l'attaque et en mettant en déroute un corps ennemi certainement deux fois plus nombreux qu'eux; les soldats de marine ont perdu en cette occasion un tué et sept blessés.

Les soldats de la levée Italienne qui étaient sur les maisons près des remparts et en avant, ont fait des efforts infatigables, et ont montré une bravoure très-remarquable en cette occasion. L'ennemi a beaucoup souffert du feu qu'ils ont fait sur les remparts, tuant ou blessant tous ceux qui voulaient s'approcher des canons.

Comme vous étiez convenu avec le lieutenant-colonel que nous nous rembarquerions, les blessés et prisonniers, avec nos deux pieces de campagne et munitions, ont été embarqués hier à minuit, ayant passé dans le meilleur ordre par de mauvais chemins, et essuyé une pluie continuelle.

Je demande la permission de faire mes remercimens au

lieut.-colonel Catanelli pour l'attention avec laquelle il nous a indiqué ce qu'il désirait que nous fissions pour l'exécution de son plan. Je dois aussi des éloges au captaine Dunn, du Mermaid, qui nous a tout envoyé de la plage, ainsi qu'aux lieutenants Mason, de l'America, Mapleton et Leach de ce vaisseau-ci, et Travers, de l'Impérieuse, et aux éleves de marine, fusiliers et canonniers, pour leur bonne conduite.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. H. L. DUNDAS, Cap.

A Sir J. Rowley, Capitaine, etc.

Le total de la perte dans cette entreprise est d'un matelot tué, 3 noyés et 11 blessés.

---

# GAZETTE EXTRAORDINAIRE

## LE MARDI 15 JANVIER 1814.

Bureau des Affaires Etrangeres, le 15 Janvier.

M. Henri Addington est arrivé ici aujourd'hui, étant porteur de dépêches du Général Vicomte Cathcart, Chevalier du Chardon ; de l'Honorable Lieutenant-Général Sir Charles William Stewart, Chevalier du Bain, et d'Edward Thornton, Ecuyer, dont suivent des copies et extraits.

Bâle, le 14 Janvier, 1814.

L'Empereur de Russie est arrivé à Lorrach le 11, et les réserves de l'armée s'étant assemblées dans cette journée et la suivante, Sa Majesté Impériale a passé le Rhin le 13, après le service divin, accompagné de Sa Majesté le Roi de Prusse.

L'empereur d'Autriche, qui était arrivé à Bâle dans la soirée précédente, est allé au-devant de l'Empereur Alexandre à quelque distance, et Leurs Majestés Impériales sont entrées à Bâle à cheval, à la tête des gardes Russes et Prussiennes, et de quelques régiments de réserve. Ces troupes ont défilé ensuite devant Leurs Majestés, et ont fait une marche de plusieurs lieues dans la direction de Montbéliard. La cavalerie est arrivée le même soir à Ferrette.

Les renforts qui ont rejoint les gardes Russes sont très-beaux, et je n'ai jamais vu ce corps aussi nombreux et en aussi bon état à aucune époque de la campagne. Quelques-uns des régiments ont même des bataillons additionnels.

J'ai vu l'artillerie de réserve en route ; une partie est très-

fraîche, et il est impossible de rien voir de plus complet que l'artillerie, les voitures, les hommes et les chevaux. Les hommes surtout sont singulierement beaux. Il y a quelques batteries à cheval avec des pieces de douze.

La réserve Prussienne est aussi dans un excellent état.

Voici les rapports que j'ai reçus en arrivant ici sur les progrès des armées :—

Le quartier-général du Feld-Maréchal était à Vesoul, et j'apprends qu'il est maintenant à Langres, ville qui est occupée depuis quelque temps par le général Guilay. Je n'ai point de nouvelles certaines du général Bubna, mais j'apprends qu'il a marché de Geneve vers Dole, et que son intention était de s'emparer de Lyon. Dijon doit être pris aussi actuellement.

Le Maréchal Blucher devait arriver à Metz vers cette époque-ci. Le Général Comte Platow, soutenu par le Prince Royal de Wirtemberg, a eu une affaire entre Epinal et Nancy, dans laquelle un grand nombre d'ennemis ont été tués ou pris.

Le général Wrede a eu aussi une action, dans laquelle on dit que l'ennemi a essuyé une grande perte ; mais les rapports officiels de ces affaires n'ont pas encore été reçus.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) CATHCART.

Au Vicomte Castlereagh, &c.

---

Bâle, le 14 Janvier, 1814.

Mylord,

Les colonnes des armées alliées continuent d'avancer de tout côté.

Le quartier-général du Maréchal Prince Schwartzenberg était le 12 à Vesoul, et il se portait en avant. Lorsque le corps du général Guilay est allé à Langres, les habitans ont tiré sur les troupes ; mais c'est la seule occasion où les alliés n'aient pas été bien reçus. Le quartier-général du feld-maréchal devait être à Langres le 15 ou le 16.

Le corps du général Bubna a reçu une autre direction de Dôle vers Lyon, et il est en marche.

Le général Bianchi agit toujours contre Béfort.

Bésançon est investi par le corps de Lichtenstein.

Les Bavarois sous le général Wrede ont eu une affaire très-sérieuse, très-près de St. Diez, avec l'ennemi sous les ordres du Maréchal Victor. Au commencement de l'action, ils ont été repoussés, et la cavalerie Française, commandée par le général Milhaud, a eu quelque succès ; mais la brigade Bavaroise du général Leroy étant arrivée, l'ennemi a été entierement repoussé, et il s'est retiré vers Lunéville, avec perte de plusieurs officiers et de quelques centaines de prisonniers.

Les Cosaques sont toujours considérablement en avant.

J'ai mandé à V. S. dans ma derniere dépêche que nous nous attendions impatiemment à de grands événements du Maréchal Blucher. Mais il paraît que Marmont s'est retiré avec précipitation de Kayserlautern, et a passé la Saare. Le maréchal Blucher avait son quartier-général le 10 à Kussel, l'on dit qu'il s'est avancé jusqu'à Sarrebruck, et qu'il sera à Metz le 15 ou le 16.

Suivant des avis de Paris, l'ennemi rassemble quelques forces près de Châlons; si cela est, il se retirera probablement de Nancy vers cette ville.

Les gardes et réserves Russes et Prusiennes, au nombre de 30,000 hommes, ont passé hier le Rhin ici, et ont défilé devant les souverains alliés.

Il est absolument impossible de donner aucune idée de ces troupes, de leur tenue martiale, leur admirable équipement. leur perfection militaire; et lorsque l'on considere ce qu'elles ont éprouvé, et qu'on songe que les Russes ont traversé leurs propres régions, et que dans l'espace de peu de mois ils sont venus de Moscou au-delà du Rhin, on se perd en étonnement et en admiration.

L'état dans lequel la cavalerie Russe a paru fait le plus grand honneur à cette armée, et Votre Seigneurie sait que leur artillerie ne peut pas être surpassée.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) CHARLES STEWART, Lieut.-Gén.

Au Vicomte Castlereagh, &c.

---

## *Extrait d'une Dépêche de M.* Edward Thornton *au Vicomte* Castlereagh, *datée de Kiel, le* 14 *Janvier* 1814.

C'est avec la plus grande satisfaction que j'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie, que le baron de Wetterstedt Ministre de Suede, et moi, avons signé aujourd'hui des traités de paix avec le Plénipotentiaire de Sa Majesté le Roi de Dannemarc.

---

## *Bureau des Affaires Etrangeres, le 25 Janvier.*

M. Henry Addington est arrivé ce matin avec des dépêches de M. Thornton, datées de Kiel le 15 de ce mois, portant qu'un traité de paix et d'alliance a été conclu le jour précédent entre Sa Majesté et le Roi de Dannemarc.

## JOURNAUX DE LISBONNE.

*Lettre de Son Excellence le Marquis de* Wellington, *à l'Ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès du Gouvernement Espagnol, au Sujet de l'Envoi des Troupes Anglaises à Cadix et à Carthagene, et des Ordres donnés pour les faire retirer de ces Villes.*

St. Jean de Luz, le 7 Décembre 1813.

Très-Excellent Seigneur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint une copie des ordres que j'ai transmis aux commandants des troupes Britanniques à Cadix et à Carthagene, pour qu'ils prennent les moyens nécessaires à l'effet de retirer sans délai de ces places les troupes et effets appartenants à Sa Majesté Britannique; Votre Excellence voudra bien informer le gouvernement Espagnol de cette importante mesure.

Selon ma façon de penser, je crois que les opérations de la guerre sont dans un tel état, qu'il n'est pas probable que ces villes aient encore besoin de la coopération des troupes Britaniques; en conséquence, n'y ayant aucune raison pour que les dites troupes y restent, ce qui cause un surcroît de dépense au gouvernement Britannique et nuit au service de Sa Majesté, je l'ai représenté à mon gouvernement, et j'ai obtenu du Prince Régent la permission de les retirer.

J'aurais différé cette mesure jusqu'à ce que le gouvernement Espagnol m'eût fait connaître ses désirs à cet égard, si je n'avais pas lu les libelles qu'on fait circuler dans toute l'Espagne sur ce sujet, dans lesquels l'honneur et la bonne foi de Sa Majesté Britannique sont inculpés; et si je n'avais pas vu les efforts qui ont été faits pour persuader au public que les troupes de Sa Majesté restaient dans ces places avec des vues sinistres; assertion qui est aussi mal-fondée que contraire à l'honneur de Sa Majesté, ainsi qu'il est clairement démontré par le fidele récit de ce qui s'est passé à cet égard lorsque les troupes Anglaises ont été envoyées à Cadix et à Carthagene.

Au commencement de cette guerre, le Gouvernement Britannique, intimement convaincu de l'importance de Cadix et de l'Île de Léon, sous les rapports militaires et maritimes, et ayant manifesté le désir qu'il y fût établi une garnison suffisante pour les mettre en sûreté, diverses négociations sur ce point

furent entamées avec la Junte de Séville, et ensuite avec la Junte centrale, lesquelles n'eûrent aucun résultat.

Les succès militaires obtenus sur le Tage à la fin de l'année 1809, et dans l'Andalousie au commencement de 1810, prouverent que le Gouvernement Britannique avait eu raison de considérer ces points comme les vraies bases des opérations de la guerre: et certes la fortune eut beaucoup de part à nos succès, qui empêcherent alors Cadix de tomber au pouvoir de l'ennemi.

A cette époque (Janvier 1810), l'armée Anglaise était en Portugal; et je reçus le 5 Février, par l'entremise de M. Frere, prédécesseur de Votre Excellence, une dépêche de la Régence provisoire, par laquelle elle me priait d'envoyer aussitôt que possible un détachement de troupes Anglaises pour coopérer à la défense de cette ville; et comme il y avait alors un grand nombre de troupes à Lisbonne, je l'envoyai sans perdre de temps, déclarant en outre les conditions auxquelles je prenais sur moi la responsabilité de la séparation de ce détachement du reste de l'armée, dont une était que " lesdites troupes recevraient leurs rations des magasins Espagnols;" et je chargeai particulierement le général qui les commandait, de ne pas les faire débarquer si ces conditions étaient rejetées.

Le Gouvernement Espagnol devrait avoir en sa possession les documents relatifs à ce qui se passa à cette occasion; mais dans le cas où il ne les aurait pas conservés, Votre Excellence les a, et par eux elle peut prouver les faits suivans:—1°. que les troupes Anglaises furent envoyées à Cadix à la sollicitation du Gouvernement Espagnol; 2°. que j'insistai sur des conditions, sans lesquelles il n'aurait pas été permis aux troupes Anglaises de débarquer; et 3°. que par conséquent le Gouvernement Britannique ou ses représentants ne pouvaient avoir aucunes vues sinistres en envoyant lesdites troupes à Cadix.

Les motifs qui ont occasionné l'envoi des troupes Britanniques à Carthagene, ont été à peu près les mêmes que ceux qui en avaient fait envoyer à Cadix.—Les progrès de l'ennemi à Valence, et la défaite de l'armée Espagnole commandée par le général Blake à la fin de l'année 1811, firent craindre pour la sûreté de Carthagene, et Votre Excellence me communiqua la demande que le gouvernement Espagnol me fit d'envoyer un détachement de troupes Anglaises pour aider à défendre cette place. J'y consentis aux mêmes conditions que j'avais stipulées pour la garnison de Cadix, ajoutant que les vaisseaux et munitions navales, qui étaient à Carthagene, devaient être envoyés sur-le-champ à Mahon.

Votre Excellence possede tous les documents relatifs à cette transaction; lesquels prouveront évidemment qu'aucunes vues sinistres n'ont jamais influencé la destination des troupes Anglaises dans cette place.

Le gouvernement Espagnol (à ma connaissance) n'a jamais manifesté aucun désir que les troupes de Sa Majesté Britannique fussent retirées de l'une ou de l'autre de ces places. Le gouvernement actuel doit être convaincu de ces faits; et ce qui me surprend au dernier point, c'est que désirant la continuation de l'alliance avec Sa Majesté, et sachant, comme il doit le savoir, que les vues de son Allié sont au moins honorables, et que les services qui ont été rendus à la cause, ont été également signalés par la valeur et par leur importance pour l'Espagne, il n'ait pas saisi la premiere occasion pour effacer les impressions que ceux qui sans doute ont été employés à cet effet par l'ennemi, ont pu produire sur l'esprit du peuple. En tout cas, j'espere que les mesures que j'ai adoptées et qui forment le sujet de cette lettre ouvriront les yeux de la nation sur ce sujet; et je prends la liberté de recommander à Votre Excellence de vouloir bien faire publier cette lettre, qui contient un précis historique des transactions qui ont eu lieu à ce sujet.

Je suis, &c.

(Signé) WELLINGTON.

A S. Exc. Sir H. Wellesley, &c.

---

## ARTICLE OFFICIEL.

Madrid, le 1er Janvier, 1814.

Un Français nommé Le Clerc, venant de Bayonne, s'est introduit en Espagne au mois de Novembre dernier, avec un passeport signé de Ferdinand VII, et des lettres de ce prince adressées à diverses personnes et contenant des demandes d'argent. Ce Français a demeuré dans le voisinage de Madrid, où il a été arrêté par ordre de la régence et envoyé à St.-Fernando. Là, les lettres qu'il avait apportées ont été examinées et confrontées, et il a été reconnu que, quoique l'écriture ressemblât beaucoup à celle du Roi, elles étaient évidemment contrefaites. Son Altesse, étant convaincue que Le Clerc et les autres Français ses compagnons, en étaient les fabricateurs, les a fait mettre en prison et au secret, afin de découvrir si, outre le dessein d'obtenir de l'argent, ils n'étaient pas chargés de quelques affaires d'une autre nature et d'une conséquence plus grave. La Régence du royaume a ordonné que le présent avis fût publié dans la gazette du gouvernement, parce qu'il ne serait pas surprenant que d'autres Français suivissent ceux-là sous de semblables prétextes. *(Gazette de la Régence).*

## Ordre du Jour.

Madrid, le 4 Janvier

Demain à neuf heures du matin, tous les corps et détachements de la garnison seront sous les armes dans leurs quartiers respectifs et prêts à s'assembler au premier ordre. Le major de la place et les adjudants de service seront à cheval devant ma maison, où, à l'heure indiquée, un adjudant de chaque régiment recevra et portera à son corps les ordres dont il sera chargé pour les faire placer dans les rues et à l'approche de la Régence des Espagnes, les troupes présenteront les armes et salueront.

Soldats,

Le tyran de l'Europe, appelé notre allié, tirant avantage de notre caractere généreux et incapable de déloyauté, commit le crime inouï d'arracher de notre sein un roi légitime et chéri ; et abusant de notre confiance désarmée, il inonda l'Espagne de ses hordes dévastatrices, qui réussirent à s'établir sous les murs de Cadix. C'est là que les représentants de la nation réunis en Cortes généraux et extraordinaires ont déclaré la souveraineté de la nation, et nous ont donné un code sage, qui, donnant aux pouvoirs la force dont ils avaient besoin, a eu pour résultat un gouvernement par les soins opportuns duquel nous avons battu l'ennemi, et fuyant devant nos baïonnettes, il a disparu de notre fertile sol. Ce gouvernement qui nous a placé daus les champs où nous avons cueilli tant de lauriers, arrivera demain pour fixer sa résidence en cette ville ; ses plans profonds et ses vues droites consolideront de la maniere la plus ferme le maintien de notre sainte religion, notre indépendance, nos libertés et le trône de Ferdinand VII. La base de tout est la constitution à laquelle nous avons prêté serment. Nos glorieux drapeaux et étendards sont témoins que nous avons juré devant eux, et que nous avons toujours tenu notre serment, de vivre libres ou mourir. Répétons que, quelque masque que la tyrannie puisse prendre, nos invincibles armes seront prêtes pour la terrasser. Dites qu'avec la valeur que vous avez montrée au combat, nous défendrons la religion, la patrie, l'indépendance et le trône ; et l'ardeur que ces mots inspireront doit vous assurer le succès.

## ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

Washingtou, le 7 Décembre.

**Aujourd'hui à midi, le président des Etats-Unis a envoyé le message suivant aux deux Chambres du Congrès, par M. Coles, son secrétaire;**

**Citoyens du Sénat et de la chambre des Représentants.**

En vous assemblant dans l'intéressante conjoncture actuelle, il eût été très-satisfaisant pour moi de pouvoir vous communiquer de favorables résultats de la mission chargée des négociations pour le rétablissement de la paix. On s'attendait, avec raison, d'après le respect dû au souverain distingué qui les avait invités en offrant sa médiation,—d'après l'empressement avec lequel l'invitation avait été acceptée de la part des Etats-Unis,—et d'après le gage qui se trouve dans l'acte de leur législature de la libéralité que leurs plénipotentiaires auraient apportée dans leurs négociations, que le gouvernement britannique aurait, sans perdre de temps, saisi cette occasion pour essayer de mettre promptement un terme à l'effusion du sang. On devait d'autant moins douter que de son côté il accepterait promptement et cordialement la médiation, qu'elle était de nature non à soumettre les droits ou prétentions de l'une ou de l'autre partie à la décision d'un arbitre, mais à fournir simplement à toutes deux une occasion honorable et désirable de les discuter et de les concilier, s'il était possible, avec les intérêts de l'une et de l'autre.

Le cabinet britannique, ou prenant par erreur notre désir de la paix pour une frayeur de la puissance britannique ou égaré par d'autres calculs fallacieux, a trompé cette attente raisonnable. Aucunes communications de nos envoyés ne nous étant parvenues, il n'a été reçu de cette source aucunes informations à ce sujet; mais on sait que la médiation a été refusée au premier abord, et malgré le laps de temps, il n'y a aucune preuve qu'il y ait eu ou qu'on doive attendre un changement de disposition dans les conseils britanniques.

Dans ces circonstances, une nation fière de ses droits et

connaissant ses forces, n'a d'autre choix que d'employer les unes au soutien des autres.

Cette détermination est grandement encouragée par les succès que le Tout-Puissant a daigné accorder à nos armes tant par terre que par eau.

Tandis qu'il y a eu des preuves continuelles de l'audace et des talents de nos croiseurs, tant nationaux que particuliers, sur l'Océan, et qu'un nouveau trophée a été obtenu par la capture d'un vaisseau de guerre anglais par un vaisseau de guerre américain, à la suite d'une action qui a rendu célebre le nom du commandant victorieux, les grands lacs dans l'intérieur, sur lesquels nous avions aussi à combattre l'ennemi, ont offert des exploits de nos forces navales, aussi brillants par leur nature qu'ils ont été importants par leurs conséquences.

Sur le lac Erie, l'escadre commandée par le capitaine Perry, ayant rencontré l'escadre anglaise, supérieure en force, un conflit sanglant s'est terminé par la prise de toute l'escadre. La conduite de cet officier, adroite autant qu'audacieuse, et bien secondée par ses camarades, leur donne de justes droits à l'admiration de leur patrie, et les premieres pages de ses annales maritimes seront remplies du récit d'une victoire qui n'a jamais été surpassée en éclat, quoiqu'elle ait pu l'être en grandeur.

Sur le lac Ontario, la prudence du commandant Britannique, favorisée par des accidents, a trompé les efforts que le commandant Américain a faits pour amener une action décisive. Le capitaine Chauncey est parvenu néanmoins à prendre de l'ascendant sur cet important théâtre; et à prouver, par la maniere dont il a effectué tout ce qui était possible, qu'il ne manquait que des occasions pour déployer avec plus d'éclat ses propres talents et la bravoure de ceux qu'il commande.

Les succès obtenus sur le lac Erie ayant ouvert un passage sur le territoire de l'ennemi, l'officier qui commande l'armée du Nord-Ouest y a transféré la guerre; et ayant poursuivi rapidement les troupes ennemies, fuyant avec leurs associés sauvages, il les a forcées à une action générale, qui s'est promptement terminée par la prise des troupes Anglaises et la dispersion des Sauvages.

Ce résultat fait un honneur insigne au major-général Harrison, dont les talents militaires l'avaient préparé; au colonel Johnson et à ses volontaires à cheval, dont la charge impétueuse a porté un coup décisif aux rangs de l'ennemi;

et à l'ardeur de la milice volontaire, non moins brave que patriote, qui a eu une part essentielle à l'action ; plus particulièrement au premier magistrat de Kentucky, qui était à sa tête, et qui après avoir signalé son héroïsme dans la guerre qui a établi l'indépendance de son pays, a voulu dans un âge avancé, prendre part aux fatigues et aux combats, pour en maintenir les droits et la sûreté.

L'effet de ces succès a été de délivrer les habitants de Michigan de leurs oppressions, aggravées par les infractions effrontées de la capitulation qui les avait soumis à une puissance étrangere ; d'aliéner de nombreuses tribus de Sauvages de l'ennemi, par qui ils ont été trompés et abandonnés ; et de soulager une vaste étendue de pays d'une guerre impitoyable qui en désolait les frontieres, et imposait aux citoyens les services les plus vexants.

En conséquence de notre supériorité navale sur le lac Ontario, et du moyen qu'elle nous a procuré de concentrer nos forces par eau, des opérations contre les possessions de l'ennemi sur le fleuve St. Laurent, qui avaient été précédemment concertées, ont été reprises. Mais tel a été le délai produit au premier abord par la violence extraordinaire et prolongée d'un temps contraire, et telles ont été les circonstances qui ont accompagné les derniers mouvements de l'armée, que la perspective, si belle dans un temps, n'a pas été réalisée. La cruauté avec laquelle l'ennemi entraîne les Sauvages dans une guerre contre une nation qui désirerait qu'il y eût une émulation naturelle à en mitiger les calamités, n'a pas été bornée à un seul canton. Partout où ils pouvaient être excités contre nous, aucuns efforts n'ont été épargnés pour l'effectuer. Sur notre frontiere du Sud-Ouest, les tribus de Creek, qui cédant à nos constants efforts, acquéraient graduellement des habitudes plus civilisées, sont devenues de malheureuses victimes de la séduction. Il en est résulté une guerre dans cette partie, rendue furieuse par un fanatisme sanguinaire, récemment propagé parmi elles.

Il était nécessaire d'étouffer une telle guerre avant qu'elle se répandît parmi les tribus contigües, et avant qu'elle pût favoriser les entreprises de l'ennemi dans ce voisinage. Dans cette vue, il a été pris au service des Etats-Unis un corps tiré de Georgie et de Tennessee, avec lequel les troupes réglées les plus proches, et d'autres corps tirés du Mississipi, pussent non-seulement châtier les Sauvages et les forcer à rester en paix à présent, mais encore faire une

impression durable sur leurs esprits et les retenir dans la crainte.

Les progrès de l'expédition, autant qu'on les connaît jusqu'à présent, correspondent au zele martial avec lequel elle a été adoptée ; et l'on a droit d'en espérer une issue satisfaisante, d'après le succès complet avec lequel une entreprise bien concertée contre un corps de sauvages ennemis a été exécutée par un détachement de la milice volontaire de Tennessee, sous le commandement du brave général Coffee ; et d'après une victoire encore plus importante sur un de leurs corps plus nombreux, remportée sous le commandement immédiat du major-général Jackson ; officier non moins distingué par son patriotisme que par ses talents militaires.

La persévérance systématique de l'ennemi à rechercher l'aide des sauvages dans toutes les parties, a eu naturellement l'effet de transformer leur penchant habituel pour la guerre en une passion, qui même parmi ceux qui sont les mieux disposés envers les Etats-Unis, était prête à se diriger contre nous, si elle n'agissait pas pour nous. Ainsi nous avons été forcés de nous écarter du système de ménagement qui nous a long-temps empêchés d'accepter les services offerts par eux. Mais en le faisant, nous avons mitigé autant que possible les représailles, tant dans leur étendue que dans leur caractere ne suivant pas l'exemple de l'ennemi qui doit les avantages qu'il a quelquefois obtenus dans les combats, principalement au nombre de ses associés sauvages, et qui ne les a empêchés ni de massacrer indistinctement des habitants sans défense, selon leur pratique habituelle, ni de commettre un carnage sans exemple sur des prisonniers des armées anglaises, sous la sauve-garde de toutes les lois humaines et de celles d'une guerre honorable.

L'ennemi est également responsable de ces énormités, soit qu'ayant le pouvoir de les empêcher il n'en ait pas la volonté, soit que sachant qu'il n'en a pas le pouvoir, il se serve cependant d'instruments semblables.

Sous d'autres rapports, l'ennemi suit une marche qui menace d'avoir les conséquences les plus affligeantes pour l'humanité.

Une loi permanente de la Grande Bretagne neutralise, comme on le sait, tous les étrangers qui remplissent des conditions limitées à un terme beaucoup plus court que celles qui sont requises par les Etats-Unis ; et les sujets naturalisés sont employés, en guerre, par son gouverne-

ment, en commun avec les sujets naturels. Dans une province anglaise contigüe, des réglements promulgués depuis le commencement de la guerre, forcent les citoyens des Etats-Unis, qui s'y trouvent dans certaines circonstances, à porter les armes; tandis qu'un nombre d'émigrés natifs des Etats-Unis, qui composent une grande partie de la population de la province, ont réellement porté les armes contre les Etats-Unis, en deçà de leurs limites; quelques-uns d'entre eux, après l'avoir fait, sont devenus prisonniers de guerre et sont à présent en notre possession. Le commandant anglais dans cette province a néanmoins jugé à propos, avec la sanction, à ce qu'il paraît, de son gouvernement, de choisir parmi les prisonniers de guerre américains, et d'envoyer en Angleterre comme criminels, un nombre d'individus qui avaient émigré des Etats Britanniques longtemps avant que les deux nations fussent en guerre, qui s'étaient incorporés avec notre société politique, selon les modes reconnus par les lois et la pratique de la Grande Bretagne, et qui ont été faits prisonniers de guerre sous les drapeaux de leur patrie adoptive, en combattant pour ses droits et sa sûreté.

La protection due à ces citoyens exigeant une intervention efficace en leur faveur, un nombre égal de prisonniers de guerre anglais ont été mis en prison, et il a été notifié qu'ils éprouveraient la même violence que celle qui serait exercée envers les prisonniers de guerre américains envoyés dans la Grande Bretagne.

On espérait que cette conséquence nécessaire de la mesure inconsidérément prise de la part de la Grande Bretagne, aurait porté son gouvernement à réfléchir sur les inconséquences de sa conduite, et que la pitié pour les Anglais, si ce n'est pour les Américains en souffrance, aurait fermé la cruelle carriere ouverte par son exemple.

Malheureusement cela n'est pas arrivé. Au mépris de toute conséquence et humanité, des officiers et sous-officiers américains, en nombre double de celui des soldats anglais emprisonnés ici, ont été mis dans d'étroites prisons, et il a été notifié formellement que, dans le cas où il serait usé de représailles pour la peine de mort qui pourrait être infligée aux prisonniers de guerre envoyés en Angleterre pour y être jugés, les officiers ainsi détenus seraient aussi mis à mort. Il a été notifié en même temps, que les officiers des flottes et des armées anglaises sur nos côtes avaient

ordre, dans ledit cas, d'agir avec une sévérité destructive contre nos villes et leurs habitants.

Afin de ne laisser à l'ennemi aucun doute sur notre persévérance dans le recours aux représailles, qui nous est imposé, un nombre égal d'officiers anglais, prisonniers de guerre, entre nos mains, ont été immédiatement mis en prison, pour subir le même sort que ceux qui sont détenus par l'ennemi ; et le gouvernement britannique a été informé que ce gouvernement-ci était déterminé à user de représailles pour tout autre procédé envers nous contraire aux usages légitimes de la guerre.

Il est aussi heureux pour les Etats-Unis, qu'ils aient le pouvoir d'aller de pair avec l'ennemi dans cette déplorable lutte, qu'il est honorable pour eux de n'y entrer que d'après les obligations les plus impérieuses et avec le projet humain d'effectuer un retour aux usages établis de la guerre.

Les vues du gouvernement français sur les sujets qui sont depuis long-temps en négociation, n'ont reçu aucun développement depuis la clôture de votre dernière session. Le ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Paris n'a pas pu, dans des occasions convenables, insister sur les objets de sa mission, comme ses instructions le lui prescrivaient.....

*( La Fin de ce Message au Numéro suivant. )*

## Résumé des Opérations politiques et militaires.

Il est arrivé à la fin de la semaine dernière des journaux français qui vont jusqu'au 24 de ce mois,

Ces journaux daignent à la fin nous donner quelques détails militaires sous le titre d'armée de duc de Tarento (Macdonald), armée du Nord, armée d'Italie, et armée des frontieres d'Espagne; (on a enfin renoncé à la nommer armée d'Espagne.) Nous allons résumer les positions de ces armées dans le même ordre où on les trouve classées ci-dessus.

### I. *Armée de* Macdonald.

Macdonald était chargé de la défense du Rhin jusqu'à Nimegue. On y dit qu'il a repoussé toutes les attaques de l'ennemi. Quelle a pourtant été la suite de toutes ces attaques repoussées? Macdonald a sans doute repassé le Rhin et poursuivi les fuyards jusqu'en Hanovre, abattu les armes du souverain de la nation boutiquiere, is le duc de Cambridge en fuite, fait 30 mille prisonniers pour être échangés tout de suite contre pareil nombre de soldats et d'officiers français en Angleterre, et surtout rendu aux maréchaux et comtes de l'empire les donations *reconnues par les traités*, qu'on a eu la perfidie de leur ôter quand on a repris le Hanovre!!! Pas tout à fait, benoist lecteur: le temps de ces beaux faits d'armes est passé. La conséquence de ces nouveaux triomphes de Macdonald-Tarente a été... d'abandonner tous les points qu'il était chargée de défendre. D'abord, il se replia sur Maestricht, et " il y

concentra ses forces," par la raison que le général Bulow agissait sur l'offensive vers Breda, et le maréchal Blucher sur Metz. Il prit le 14 une position à Maestricht, afin d'observer le flanc droit du maréchal Blucher. Mais ce dernier continuait de marcher de l'avant, Macdonald jugea à propos de porter son quartier-général à Namur, où il était le 18. Le général Sébastiani commandait à Cologne ; mais on n'a pas jugé à propos de dire où il était de sa personne.

Au total, les triomphes de Macdonald sont d'avoir reculé de 100 miles ou 35 lieues devant un ennemi qu'il n'a cessé de repousser ! Et d'une!

## II. *Armée de* Marmont.

Les exploits du gendre de feu Perregaux, Marmont-Raguse, ont été absolument de la même espece que ceux du beau-pere du jeune Perregaux. Macdonald-Tarente ; c'est-à-dire, négatifs. Cependant les mouvements rétrogrades du héros de Salamanque l'ont encore mené un peu plus loin du Rhin que ceux de son cher allié et camarade de bâton. Les dernieres nouvelles avaient laissé Marmont parfaitement tranquille et en sûreté derriere le Rhin. Aujourd'hui on le trouve tout d'un coup et comme par enchantement d'abord derriere la Sarre ; puis il se porte sur Metz, où il reste quelques jours pour faire évacuer la place à tous ceux qui étaient inutiles pour sa défense, et à l'approvisionner *de tout* en un clin-d'œil pour un an ; mais en prudent général, il ne jugea pas à propos de s'y enfermer lui-même. Il s'aperçut que la Moselle était une position qui ne lui convenait pas mieux que celle de la Saar, et en conséquence on voit qu'il se replie le 19 de l'autre côté de la Meuse derriere Verdun ; mais à quelle distance derriere cette

ville ? c'est ce qu'on laisse à deviner. On se contente de nous dire qu'il n'avait eu aucune affaire de conséquence avec l'ennemi. Cela n'est pas difficile à penser : il se retirait avec tant de précipitation que l'ennemi ne pouvait pas le suivre. Les journaux français le laissent à environ 130 miles du Rhin, dirigeant probablement sa marche vers Chalons-sur-Marne. Mais quoique l'armée de Silésie n'avançât pas tout-à-fait aussi vîte que Marmont s'enfuyait, nous trouvous dans les papiers de France que l'armée russe de Sacken était à Pont-à-Mousson sur la Moselle ; que le général d'York était devant Metz, et que le général Kleist s'amusait à jeter quelques trente bombes dans Thionville. Il est probable que le maréchal Blucher a réalisé l'espérance que font concevoir les dernieres dépêches de Lord Cathcart et de Sir Charles Stewart, et qu'il est entré le 16 à Metz.

Ainsi Marmont entre la Meuse et la Marne, et le maréchal Blucher ayant son armée répandue tout le long de la Moselle depuis Treves jusqu'aux portes de Nancy : Telle est la situation dans laquelle étaient les affaires dans ce quartier vers le 19.

### III. *La Grande Armée alliée, et* Victor.

Les journaux français nous donnent ensuite une relation des opérations de l'armée alliée depuis l'entrée des Autrichiens en Suisse. Lorsque cet événement eut lieu, Victor était à Strasbourg, et les troupes françaises à Colmar, Landau, Schelestad et Huningue. Le grand Roederer, commissaire impérial, homme de tête, connu dans la révolution pour être toujours venu dans les grandes crises au secours du vainqueur, res-

tait à Strasbourg pour y animer les gardes nationales.

Afin de ne pas trop effrayer les enfants de Paris, les journaux français n'estiment qu'à 100 mille hommes l'armée qui est sous les ordres du Prince de Schwartzenberg. Nous savons de meilleure part qu'elle est de plus du double de ce nombre. Nous avons déjà connaissance que sa première opération fut d'occuper Geneve. Ici nous avons une nouvelle imposture de Buonaparté, lorsqu'il assure que le gouvernement de Geneve s'exerce encore au nom de l'empereur Napoléon, et que le 16 de ce mois les avant-postes français étaient encore à portée de canon de cette ville. Cependant comme il faut toujours qu'il perce un peu de vérité au travers de ce nuage de mensonges, on est obligé d'avouer, après quelques compliments au patriotisme des départements du Mont-blanc et de l'Isere, et quelques plaintes de la lenteur de celui de la Drome, on est obligé d'avouer que l'avant-garde du corps de Bubna a occupé Bourg dans le département de l'Ain, après quelque résistance de la part des habitants; et enfin que, le 19, l'ennemi n'était plus qu'à *trois lieues* de Lyon. A Lyon, malgré l'ardeur et le patriotisme si vanté des habitants, il paraît que l'ennemi ne se trouve pas en état de faire une défense efficace, puisque plusieurs familles en étaient sorties, et que l'on avait envoyé dans les montagnes pour plus de 100 millions de propriétés afin de les mettre en sûreté ; qu'Augereau-Castiglione l'avait aussi quittée pour aller chercher quelques milliers d'hommes de renfort à Grenoble. S'il en eût été fait autant dans une ville d'Autriche, de Prusse ou de Russie menacée, assiégée, ou occupée par Buonaparté, il n'eût pas manqué de dire dans son bulletin qu'elle était, comme Moscou, *ruinée pour cent ans !* Non-seulement

le comte Bubna avait occupé Bourg et fait marcher des troupes vers Lyon, il avait encore poussé ses troupes légeres dans toutes les directions. Mâcon sur la Saône avait ouvert ses portes à un petit parti de hussars qui s'y étaient assurés du pont. On fait contraster avec indignation cette lâche conduite des habitants de Mâcon, avec celle de ceux de Châlons qui avaient résisté à toutes les attaques que l'on avait faites contre leur ville: cependant les Alliés étaient encore le 18 sous ses murailles.

Dans le même temps une autre division du prince de Schwarzenberg s'était avancée vers Besançon. On estime à 15 ou 16 mille hommes le corps d'armée qui est devant cette ville, et qui pousse aussi lui des détachements dans toutes les directions; preuve bien claire qu'il n'y a point dans le pays de forces capables de leur tenir tête. On se vante de quelques avantages insignifiants remportés à Auxône, Dole et St. Jean de Lône, sur les détachements qui se portaient vers Dijon. Nous voyons avec plaisir que l'on se contente de bloquer Besançon, Huningue et toutes les autres places fortes, et que les Alliés n'interrompent point leur marche en faisant des siéges en regle. C'est en marchant en grandes masses et tous à la fois, que s'accomplira le grand œuvre, la grande catastrophe; la destruction du pouvoir du tyran.

L'autre corps de la grande armée avait marché sur Epinal qu'il avait occupé, et de là vers Nancy qu'il doit avoir occupé également, quoique l'on se contente de dire que ses postes avancés étaient devant Toul sur la Moselle. Victor qui était dans les défilés des Vosges, s'était retiré à Voidt derriere la Meuse, sur la même ligne que Marmont. Les papiers français ne disent pas un mot du *tapin* qu'il avait reçu du

général Wrede, qui, selon toutes les apparences, avait accéléré sa retraite.

### IV. *Armée de* Mortier.

Le maréchal Mortier était le 12 à Langres, ayant devant lui le corps du général Guilay. Mais quoiqu'il se vante d'avoir remporté le 13 et le 14 quelques succès sur l'avant-garde autrichienne, il jugea nécessaire de reculer aussi vîte que ses confreres les maréchaux, et le 19 il s'était retiré à Chaumont, où il fut joint par deux divisions fraîches et 70 pieces de canon.

Tel est le compte que l'on juge à propos de rendre aux Parisiens des mouvements et des opérations des Alliés. On y voit clairement qu'ils commandent d'un bout à l'autre le cours de la Moselle et celui de la Saône et que non contents de cela, ils avaient déjà poussé leurs avant-postes sur la Meuse et la Marne. L'ennemi qui se retire dans toutes les directions de la Moselle et de la Meuse, semble se concentrer vers Chalons-sur-Marne, à environ trente lieues de Paris. C'est dans ces fameuse plaines où le premier Attila fut défait, il y a près de 1400 ans, avec perte de 200,000 hommes, que se livrera le combat définitif qui décidera du destin de Buonaparté et de celui de la France. Buonaparté fait déjà une énumération florissante des corps et des camps de réserve qui se forment, et des gardes nationales qui se levent : camps de réserve à Meaux, à Soissons, à Troyes, à Arcis-sur-Aube : cent escadrons de cavalerie de réserve à Meaux et à Melun ; les gardes nationales de Normandie, du Poitou et de la Bretagne, en marche pour renforcer les camps de Meaux, de Soissons et de Troyes : un parc de 600 pieces de canon déjà rassemblé à Châlons ! ! !

Outre cette énumération publique de forces militaires, les nouvelles particulieres ajoutent que Buonaparté avait annoncé que son intention était de partir de Paris le 26. Nous pensons qu'à cette époque, ou à-peu-près, les alliés se seront avancés jusqu'à Chalons, et qu'ils y auront livré bataille à l'ennemi, si toutefois celui-ci veut la risquer. On peut juger par ceci de quelle importance seront les premiers avis que l'on recevra de France. L'on conviendra facilement avec Buonaparté que *le moment est venu où, de toutes les parties de ce vaste empire, les Français qui désirent délivrer promptement le territoire de leur pays et conserver l'honneur national qui leur a été transmis par leurs peres, doivent prendre les armes et se rendre aux camps qui sont le rendez-vous des braves et véritables Français.*

Bien certainement le moment est venu pour les Français qui désirent la délivrance de leur pays, de se lever contre le tyran qui en a été l'oppresseur, et de rétablir sur le trône la famille dont il a usurpé les droits, et sous laquelle la France était florissante, heureuse et en sûreté.

Nous ne dirons rien des opérations de l'armée d'Italie. Les Journaux de France ne parlent plus comme ci-devant de la vigoureuse coopération de Murat avec Beauharnois. Ils ont probablement pour cela de bonnes raisons que l'on connaîtra incessamment ; quant à l'activité de la conscription dans le Piémont, nous savons que l'on s'est opposé avec tant de fermeté aux lois de la conscription dans ce pays-là, qu'on ne les y met plus à exécution.

Nos Gazettes de la Cour qui rendent un compte fidele des opérations de l'armée de Lord Wellington répondent suffisamment aux impostures des relations françaises sur ce qui se passe aux frontieres d'Espagne.

Les journaux de France gardent un silence étudié relativement à la contre-révolution de Hollande et à la restauration, ou pour mieux dire à l'instauration sous un nouveau titre, du Prince d'Orange. On se contente d'y faire une description de la terreur panique qui saisit les troupes françaises et ceux qui dirigeaient les opérations militaires à Anvers, après la désertion de dix bataillons de troupes étrangeres et hollandaises qui faisaient partie de l'armée du général Molitor. Ce fut cette *terreur*, qu'un peu plus bas on se contente d'appeler *une erreur*, qui fit évacuer Breda et Williamstadt. On fait un pompeux étalage de la prétendue force et des dispositions de défense des forteresse qui restent encore dans ce pays, et l'on rend de la derniere affaire près de Breda un compte si confus qu'il prouve évidemment que les Français ont échoué dans leur objet.

Il n'est plus fait mention dans aucun de ces journaux, et nous en sommes fort aises, d'aucun congrès pour traiter de la paix avec Buonaparté. On nous apprend cependant que l'infâme Caulaincourt, dont la seule nomination au ministere des affaires étrangeres est une insulte aux souverains alliés, s'est rendu à Chatillon-sur-Seine pour y recevoir, le 19, les passeports qu'il avait demandés pour se rendre au quartier-général des alliés, lequel était à Bâle, le 13. Il est assez étonnant qu'on ignorât à Paris que ce quartier-général était le 12 à Vesoul, et le 16 à Langres, c'est-à-dire, à 12 ou 15 lieues tout au plus de Chatillon.

L'omission de toute mention officielle d'un congrès nous fait croire, et certainement espérer que les alliés ont renoncé à toute idée de congrès. Nous ignorons quelle peut être la mission de Caulincourt. C'est sans doute de solliciter la

compassion des alliés, et de proposer des conditions encore plus humbles que celles que nous connaissons. Nous espérons que les alliés n'accepteront aucune des conditions qu'il pourra offrir, à moins qu'il ne leur propose de descendre du trône qu'il a déshonoré, et de déposer le sceptre qui dans ses mains a été une verge de fer. Nous le répétons encore, son sort est dans les mains des alliés, sa chûte dépend de leur volonté. Tout semble l'accélérer, ses courtisans, les plus serviles s'y attendent; et Talleyrand lui-même, voyant se précipiter ainsi les événements qui assurent la dissolution prochaine de l'Empire de Napoléon, a dit en dernier lieu: *Ceci est le commencement de la fin*, entendant parler du dénouement qui se prépare.

Dans les entrefaites, l'état de l'intérieur et celui de Paris sont tels que l'on pouvait s'y attendre. Quelques personnes qui sont arrivées de Verdun ont été témoins de troubles et de commotions dans les diverses parties de la France par lesquelles elles ont passé.

Quant à l'état des finances, il nous suffira de renvoyer nos lecteurs à l'article intitulé *Banque de France*, que l'on trouvera dans une autre partie de ce journal, et aux réflexions suivantes que nous tirons du *Times* sur la troisieme catastrophe de cet établissement sublime, dont les réglements devaient servir de modele à toutes les institutions de ce genre en Angleterre et ailleurs!!

Le même jour, les cinq pour cent français, (que l'on ferait peut-être mieux d'appeler les quinze pour cent, puisqu'ils ne forment que le tiers de la dette originale) étaient à 47 et demi, c'est-à-dire, à neuf capitaux et demi; tandis que les 3 pour cent Anglais soumis à une taxe de guerre de 10 pour cent, étaient à 67 et demi,

c'est-à-dire, à plus de 25 capitaux de l'intérêt annuel qu'ils procurent ; et l'omnium du dernier emprunt offrait un bénéfice d'au-delà de 20 pour cent.

---

*Extrait du* Times, *du* 29 *Janvier.*

Nous dîmes hier, d'après quelques avis particuliers, que la Banque nationale de France avait éprouvé des difficultés qui équivalaient à une suspension de payements. Le fait est de la plus haute importance dans les circonstances actuelles, et nous en trouvons dans les nouveaux journaux de France qui viennent de nous parvenir, une notification publique qui développe clairement sa nature et son étendue. Le 18 de ce mois, les quinze directeurs, les trois censeurs, et le gouverneur (qui est encore par dessus le marché comte, conseiller d'état, etc.) s'assemblerent en comité général afin de délibérer sur la situation dans laquelle se trouve maintenant le commerce de Paris. Ils assurerent qu'ils avaient en especes dans les coffres de la banque un peu plus de 14 millions de francs, (environ 600,000 livres sterling,) mais que l'empressement avec lequel les porteurs de billets de banque venaient en demander le payement épuiserait en peu de jours tons les métaux de la banque. Ils observerent que la plus grande partie de leur numéraire était en or ; que l'or se vendait à une prime considérable ; et que cette circonstance rendrait naturellement l'épuisement de la banque plus rapide, vu que l'or disparaîtrait infailliblement de la circulation. Tout cela était certainement bien clair, mais n'en était pas moins triste. Cette douloureuse circonstance imposait à ces bonnes gens l'obligation indispensable de prendre quel-

ques *mesures extraordinaires*; et certes les mesures qu'ils prirent furent passablement extraordinaires. Ils déclarerent (et cela, à ce qu'il paraît, de leur autorité privée) que quelques nombres de billets qu'on présentât pour payement, ils ne payeraient pas plus de 500,000 francs dans un jour!!! Mais il était très-clair que si les dignes citoyens de Paris étaient si empressés d'avoir leurs billets payés, tandis que les payements n'étaient pas limités, ils le seraient encore bien davantage quand il n'y en aurait qu'un petit nombre qui serait favorisé. Si, comme nous le disons proverbialement dans ce pays-ci, le premier venu avait été le premier servi, il y aurait certainement eu une jolie foule et un joli tapage à la porte de l'hôtel et devant le comptoir. Il en serait résulté du désordre et quelque confusion. Comment le prévenir? Rien de plus simple. Une pensée profonde de l'Empereur arrange tout dans une minute. Le Préfet de Police proclame l'agréable nouvelle que nul ne peut s'adresser à la Banque de France pour convertir des billets en especes, s'il n'est porteur d'un numéro qui lui aura été délivré par le maire de son arrondissement!!!

Telle est l'heureuse, la joyeuse perspective des affaires commerciales à Paris!! Maintenant nous nous attendons à voir les admirateurs du sublime Empereur faire cette sage observation: " Eh mais! la Banque d'Angleterre ne paie pas " même 20,000 livres sterling en especes." Nous en convenons, et pourtant nous ne voyons pas que les porteurs de billets de banque éprouvent des inquiétudes bien sérieuses à leur sujet. Il y a quelque temps qu'il s'éleva une dispute bien métaphysique, bien obscure, sur les changes, sur les métaux, sur les valeurs relatives; cette dispute trouva le peuple très-tranquille et elle l'a

laissé de même. Nous ne nous soucions nullement d'examiner ici de semblables abstractions. Si la suspension des payements en especes en Angleterre est une mauvaise chose en elle-même, elle prouve seulement que le crédit de l'Angleterre est assez fort pour rendre nul l'effet d'un pareil mal, au moins pour ce qui a rapport aux sentiments populaires, ou pour ce qui est relatif aux facilités ou aux difficultés du commerce ; mais il faut se rappeler qu'en France le cas est bien différent. Là, le scientifique Empereur, le Michel-Morin, le *factotum* par lequel jurent tous nos Jacobins profès, a déclaré rondement, que l'or et l'argent sont essentiels à tout crédit public et particulier, et que tout papier qui n'est pas échangeable sur-le-champ en especes, est le signe infaillible d'une ruine prochaine. Il a fait de cela un article de foi qui a duré aussi longtemps que la chose s'est vérifiée, ainsi que cela arrive à l'égard de certaines prophéties. Les porteurs de billets de la banque de France doivent encore les trouver aujourd'hui pires que les assignats, car au moins ces derniers pouvaient servir à acquitter les taxes, et nous avons des raisons de croire que les trésoriers et receveurs impériaux ont ordre aujourd'hui de refuser les billets de banque.

Il se présente à ce sujet une considération bien importante que nous soumettons à nos lecteurs. C'est que la mesure actuelle n'est qu'une maniere déguisée de mettre la main sur tout le numéraire qui est dans la banque pour l'usage de Buonaparté. Il paye un général, un commissaire, un agent de la police, ou toute autre personne à son service, en billets de la banque de France qui étaient à la Trésorerie avant la suspension ; il leur donne en même temps un petit billet pour Mr. le Maire, contenant l'ordre de délivrer au porteur un numéro en vertu duquel

il pourra demander le montant de son billet en especes. Certes le Maire ne préférera personne à celui que l'Empereur se complaît à honorer. Il ne faut pas même soupçonner une telle déloyauté de la part d'un chevalier de la Légion d'honneur, qui est la moindre dignité dont jouissent ces honnêtes citoyens. Ces 14 millions de francs serviront tout juste à fournir aux besoins de l'Empereur pendant quinze jours ou trois semaines tout au plus : mais dans les entrefaites, comment la banque continuera-telle ses opérations ? Qui lui aura obligation d'escompter une lettre de change contre des billets qui ne pourront pas être convertis en especes, et qui probablement ont déjà perdu toute valeur ? n'est-ce pas là, dans toute la force du terme une banqueroute nationale de l'espece la plus désastreuse ? Il y a juste deux ans que les censeurs de la banque de France déclarerent dans leur rapport annuel que ce grand établissement était devenu le premier du monde commerçant ; qu'il avait préparé les plus grands avantages pour ses propriétaires et qu'il présageait les plus heureux succès à l'industrie et au commerce de la France ! C'est pourtant par des hyperboles de cette espece que le monde a été dupé, et qu'on lui a fait croire à l'étonnante grandeur de tout en France. La banque, l'institut national, la légion d'honneur, la profonde politique de l'Empereur, son habileté sans pair, son irrésistible héroïsme ! ! C'est ainsi que l'on a été prônant, prônant, prônant le grand homme, et nos stupides oisons qui s'avouent et s'appellent les véritables Jacobins, ont été et sont de tous les hommes ceux qui se sont laissé prendre le plus facilement à la magnificence de ces fleurs de réthoriques.

Il est dans ces mêmes papiers un autre article non moins remarquable sur lequel nous

désirons fixer l'attention de nos lecteurs. C'est la proclamation du corps municipal de Paris qui a été affichée dans cette ville, par permission des premieres autorités de l'état ; Elle fait naître des réflexions fort gaies. Le déserteur de Smorgonie, le héros du pont rompu à Leipsic, y reprend son ancien titre gascon du premier capitaine du monde ! ! Nous aurions cru que même le préfet du département de la Seine aurait senti combien il était impolitique de toucher de nouveau cette corde. L'objet ostensible de cette proclamation est de seconder l'invitation que Sa Majesté Impériale fait aux enfants de Paris d'entrer comme volontaires dans la jeune garde. Certes il est assez impertinent à eux de supposer qu'ils ont plus d'influence que l'Empereur. Les municipaux ont cependant encore un autre objet en vue, qui est de jeter dans le public quelques idées sur les conditions de la paix Ils disent qu'ils doivent conserver l'honneur qui leur a été transmis par leurs ancêtres, et les limites que la nature leur a fixées. Eh quoi! n'auraient-ils pas pu placer leur honneur et leurs limites sur le même pied ? Pourquoi ne pas prendre l'un et l'autre tels que leurs ancêtres en ont joui ? La nature est un terme très-vague et qu'il est impossible de saisir ; les limites naturelles du pays leur tournent aujourd'hui la cervelle tout autant que les droits naturels de l'homme la leur tournaient il y a vingt-cinq ans.

Il est très-singulier, et il semble que ce soit une espece de fatalité que dans ces derniers temps, il n'a presque pas paru une seule publication de ce genre qui ne contienne pas quelques passages qui s'appliquent à la cause des Bourbons. C'est ainsi que dans cette derniere piece on fait un appel à " l'attachement inaltérable des Français au souverain qui a rétabli la monarchie." Une telle personne n'existe point encore,

car, selon les écrivains les plus estimés, une tyrannie n'est point une monarchie ; mais il est un personnage de ce genre que tout le monde doit déjà apercevoir, et qui sans doute ne tardera pas long-temps à paraître, et nous espérons du fond de notre cœur que ce personnage que l'on devine aisément, éprouvera ce ferme et inébranlable attachement dont il est parlé ici, s'il réussit à rétablir la monarchie pour l'avantage commun de la France et de l'Europe. " C'est une œuvre digne du sage et de l'homme de bien, si, dans les voies de la providence, le sage et l'homme de bien obtiennent le pouvoir nécessaire."

Quant aux opérations militaires dont nous parlent ces nouveaux papiers, on insulte aujourd'hui vivement les habitants de Macon pour n'avoir point fait de résistance aux alliés. Il n'y a pourtant que très-peu de jours que l'on nous assurait avec jactance de l'héroïsme qu'ils devaient déployer quand ils seraient mis à l'épreuve. On en dit autant de toutes les villes qui n'ont pas été attaquées. *Dulcis inexpertis.*

Les habitants de Langres sont au nombre de ceux que l'on loue le plus : malheureusement ces louanges sont un peu trop prématurées, puisque nous apprenons par les rapports officiels des alliés que cette ville avait été occupée par l'avant-garde du Prince de Schwartzenberg. Quant à Anvers, on crie beaucoup contre les Prussiens et les Anglais pour avoir brûlé quelques maisons de campagne dans les environs ; mais en continuant de lire ces mêmes journaux, nous y voyons les Français eux-mêmes démolissant les fauxbourgs de la ville. On fait une grande parade de la nombreuse cavalerie et de la belle artillerie que l'Empereur passe en revue à Paris, et qui se rend par Troyes et autres villes aux armées. Nous demanderons de quels matériaux

elles sont formées ? Nous nous rappellons d'avoir lu dans Ovide que Cadmus semait les dents du dragon, et qu'il sortait sur-le-champ de terre des hommes armés, mais aucun auteur de l'antiquité ne nous dit que ces hommes fussent habiles à manier un sabre ni un cheval. Encore moins, si le canon eût été inventé alors, eussent-ils été très-experts à manœuvrer des pieces de campagne. On verra que la nouvelle armée que Buonaparté réunit, aura beaucoup de ressemblance avec sa banque. Elle arrêtera payement pendant une grande partie de la journée, faute de fonds.

---

Nous allons maintenant donner un extrait des mouvements des armées en France, tels que nous les trouvons dans les journaux Français.

### *Extraits des Journaux Français.*

*Langres, le* 17 *Janvier.*—Les communications entre cette ville et Bar-sur-Aube sont ouvertes. Nous ne craignons pas l'ennemi, et nous avons des forces suffisantes pour le repousser. Il y a eu le 14 un engagement sérieux à deux lieues de cette ville, nos braves ont repoussé l'ennemi. Le quartier-général de l'armé de Nancy est à Châlons sur Marne. L'intendant-général des armées, l'ordonnateur, les commissaires des guerres, et deux inspecteurs-généraux sont aussi à Châlons.

### *Paris, le* 21 *Janvier.*

*Armée du Duc de Tarente.*—Le Duc de Tarente qui était chargé de la défense du Rhin jusqu'à Nimegue, a repoussé toutes les attaques de l'ennemi. Le général Sébastiani qui était à Cologne, a fait, en différentes, affaires cinq à six cents prisonniers. Le duc de Tarente a fait mettre en état de défense les places de Grave, Venloo, Juliers et Maestricht.

Depuis le commencement de Janvier, l'ennemi ayant agi sur l'offensive vers Breda, sous les ordres du général

Bulow, et vers Metz, sous les ordres du général Blucher, le duc de Tarente a concentré ses forces : il avait le 14, son quartier-général à Maestricht, occupant Liége et Charlemont, et observant le flanc droit du maréchal Blucher. Le 18, son quartier-général était à Namur.

*Passage du Rhin, par l'Armée dite l'Armée de Silésie, composée de Prussiens et de Russes.*—Le 1er Janvier, l'armée de Silésie passa le Rhin sur différents points. Le corps a marché comme suit : la division russe du général Langeron s'est portée sur Mayence, ayant son avant-garde vers Treves ; et les divisions de Sacken et d'York sur la Sarre ; la division de Kleist en réserve. Ces quatre divisions, y compris la cavalerie, peuvent être estimées à 50 mille hommes.

Le duc de Raguse s'est retiré devant ces corps sans éprouver aucune perte. Il a pris une position sur la Sarre ; il a fait approvisionner Sarlouis et Bitche ; il s'est porté vers Metz, et est resté quelques jours devant cette ville, afin de la faire évacuer par tous ceux qui étaient inutiles pour sa défense, et de compléter son approvisionnement pour un an. Il a occupé St. Mihiel et était en deçà de Verdun le 19 de ce mois, sans avoir eu aucune affaire de conséquence. Verdun était armé, approvisionné, et en bon état de défense.

La division de Sacken était à Pont-à-Mousson, celle d'York devant Metz, celle de Kleist devant Thionville, et celle de Langeron devant Mayence.

L'infanterie de cette armée est employée en totalité au blocus de ces forteresses.

La rigueur de la saison, le mauvais temps et les bivouacs multipliés, ont augmenté les ravages de la maladie parmi les troupes dont la santé avait déjà souffert des fatigues de la campagne. Les hôpitaux sur les derrieres de l'armée sont pleins, et les routes sont jonchées de chevaux morts.

Le préfet et le maire de Metz, le sous-préfet de Thionville, et en général, toute la population du Pays Messin, ont mérité les éloges de l'Empereur.

*Entrée en Suisse de l'Armée du Prince de Schwartzenberg, composée d'Autrichiens, de Russes, de Badois et de Wurtembergeois.*—Le 20 de Décembre, le duc de Belluno avait son quartier-général à Strasbourg. Le 5eme corps de cavalerie, avec une division de cavalerie, occupait Colmar,

Landau, Strasbourg, Schelestadt, Newbrisach et Huningue étaient armées et approvisionnées. Le comte Rœderer, commissaire extraordinaire, et le baron Belleville, maître des requêtes, étaient résolus de rester à Strasbourg, afin d'animer les gardes nationales.

L'armée de Schwartzenberg, estimée à 100 mille hommes, y compris 15,000 Bavarois, 8000 hommes des troupes de Wurtemberg, 4000 de Bade, et le corps russe de Wittgenstein, entra en Suisse le 21 Décembre. Le général Bubna, commandant l'avant-garde, marcha sur Berne, d'où il se porta sur Geneve, où il arriva le 28. Cette place qui est entourée de bastions et d'une muraille, ouvrit ses portes en conséquence de la mauvaise conduite du préfet, et des mauvaises dispositions des habitants, la folie du jour. Les hauts seigneurs du petit conseil crurent le moment favorable pour le rétablissement de leur aristocratie, et il parut une proclamation signée d'eux tous. Mais le parti démocratique fut enragé de cette usurpation. Le général autrichien déclara qu'il n'entrerait point dans ces disputes, et que Geneve était une ville française qu'il occupait dans le cours ordinaire des événements de la guerre. Les hauts seigneurs descendirent alors de leurs siéges comme souverains ; au bout de vingt-quatre heures la municipalité française reprit ses fonctions, et la justice continue d'y être rendue au nom de l'Empereur.

Le 16 de Janvier, il n'y avait qu'une garnison de 800 Autrichiens à Geneve. Les avant-postes français étaient à portée de canon de la ville. Le baron Finot, préfet du Mont-blanc, avait organisé rapidement un corps franc et la levée en masse, dont le commandement avait été pris par le général de division comte Desaix. Le territoire du Mont-blanc semblait être à l'abri de toute attaque. Le fort Barreau était approvisionné ; le corps de troupes de ligne, de gardes nationales et de volontaires qui se forme à Chambery, s'augmentait chaque jour. Il montait déjà à 8000 hommes.

Le département de l'Isere, s'est distingué de nouveau par le patriotisme dont il a dans tous les temps donné des preuves. Il s'est levé en masse, à la voix du commissaire extraordinaire, le comte de St. Vallier. Le général Marchand commande les gardes nationales et la levée en masse. Le 16, il y avait à Grenoble 15,000 hommes sous les armes, on y organisait avec rapidité un parc de 60 pieces de canon. Les forteresses de Besançon, de Fenestrelles et du Mont-Dauphin, étaient approvisionnées.

Le département de la Drome, qui d'abord n'avait pas montré autant d'ardeur que celui de l'Isere, se mettait en mouvement. Les troupes de ligne de Toulon et de Marseille et les gardes nationales de Provence étaient en marche pour renforcer l'armée de Dauphiné. Quelques troupes de l'avant-garde du général Bubna étant entrées dans le département de l'Ain, avaient occupé Bourg, après avoir éprouvé quelque résistance de la part des habitants

Le 19, les avant-postes de l'ennemi étaient à 3 lieues de Lyon.

Le maréchal duc de Castiglione était allé en Dauphiné pour rassembler toutes les troupes et marcher en force vers Lyon et Geneve. Le général Meusnier occupait Lyon et était destiné à agir sur la rive droite de la Saone.

Le commissaire extraordinaire comte de Chaptal, et le comte de Bondy, préfet du Rhin, ont fait tout ce qu'on pouvait attendre d'eux. Les habitants de Lyon ont montré de l'ardeur et du patriotisme. La ville étant menacée, plusieurs familles s'en étaient retirées, et la valeur des marchandises envoyées dans les montagnes est estimée à cent millions de livres.

De Bourg, le comte Bubna a envoyé des troupes légeres dans toutes les directions. Quinze hussars ont paru devant Macon. Il y avait des troupes et des gardes nationales pour la défense de la ville; mais le maire de Macon et le maire de St. Laurent, trahissant la confiance publique, ont laissé occuper le pont sur la Saone par cinquante des gens de l'ennemi.

Le 16, les forces de l'ennemi à Macon étaient de 300 hommes de cavalerie. Cette conduite est une tache indélébile pour les habitants de cette ville, et forme contraste avec le dévoûment héroïque de Châlons.

Un parti ennemi avait paru devant cette derniere place: les Châlonais volerent aux armes, la garde nationale d'Autun marcha à leur secours: les habitants du Charolois descendirent de leurs montagnes, on fit venir quatre pieces de canon de fer des fonderies de Creuzot, les ponts furent barricadés, des redoutes construites, et le peuple se mit en état de défense.

Le 18, l'ennemi avait été repoussé dans toutes ses attaques. Une autre division de l'armée du prince de Schwarzenberg s'était avancée vers Besançon. Le comte Marulaz avait pris le commandement de la ville, secondé par le baron Jean de Bry, préfet du Doubs. Il avait en quelques jours

approvisionné Besançon qui était armé et en état de défense. Le général Marulaz avait poussé divers détachements qui avaient surpris des partis ennemis et les avaient taillés en pieces. On estime de quinze à seize mille hommes les troupes autrichiennes qui sont devant Besançon et qui envoyent des détachemeuts dans toutes les directions.

Un de ces détachements parut devant Dole ; 150 hommes de cavalerie suffirent pour occuper cette ville : ayant reçu des renforts d'infanterie, ils s'avancerent vers Auxonne ; mais la garnison fit une sortie, les battit et les chassa au-delà de Dole.

Les habitants de la petite ville de St. Jean de Losne ont défendu leur pont et fait 14 prisonniers. Un capitaine de cavalerie ennemie fut tué d'un coup de sabre par un officier vétéran qui se mit à la tête de la garde nationale.

Un autre corps du Prince de Schwartzenberg avait marché sur Huningue, et après avoir bombardé la place pendant quatre jours, il avait converti le siége en blocus. Le 17, les nouvelles qu'on avait d'Huningue, de Schelestadt, et de toutes les places sur le Rhin étaient parfaitement satisfaisantes.

Quelques troupes de la même armée avaient paru devant Befort, et après avoir perdu 1500 hommes dans un assaut, elles avaient pareillement converti le siége en blocus. Les nouvelles de cette place le 16 étaient satisfaisantes.

Un autre corps de l'armée du prince de Schwarzenberg avait marché sur Epinal et de là vers Nancy. Le 19, ses postes avancés étaient devant Toul. Le duc de Belluno était derriere la Meuse à Void, occupant Commercy et communiquant avec le duc de Raguse.

Le 12, le duc de Trevise était à Langres. Il avait devant lui le corps du général Guilay, qui fait aussi partie de l'armée du Prince de Schwartzenberg. Le 13 et le 14, le duc de Trevise envoya des troupes contre l'avant-garde de l'ennemi, qui était forte de 1800 hommes ; 300 chasseurs de l'infanterie de la jeune garde conduits par quelques gens de la campagne, marcherent à une heure du matin sur les derrieres de l'ennemi qui venait de prendre les armes ; il l'attaqua à la baïonnette, lui tua 5 à 600 hommes et lui fit 150 prisonniers.

Le 19, en conséquence d'arrangements généraux, le duc de Trevise avait pris une position à Chaumont, où il a été joint par deux nouvelles divisions et par un parc de 70 pieces de canon.

Deux bataillons de Wurtembergeois venant d'Epinal,

s'étant trop avancés, le duc de Trevise, après les avoir fait canoner pendant dix minutes, les fit attaquer alors à la bayonnette par 60 grenadiers de la garde qui offrirent leurs services. Ces deux bataillons furent repoussés par soixante hommes, et jetés dans la riviere. On fit 84 prisonniers.

On forme des camps de réserve à Meaux, à Soissons, à Châlons, à Troyes, et à Arcis-sur-Aube.

On forme cent escadrons de cavalerie de réserve à Meaux et à Melun, sous les généraux de division Bordesoult et Pajol.

Les gardes nationales de Normandie, de Poitou et de Bretagne, sont en marche pour renforcer les camps de Meaux, de Soissons et de Troyes.

Un parc de 600 pieces de canon se rassemble à Châlons sous le général de Ruty.

Le moment est venu où de toutes les parties de ce vaste empire, les Français qui desirent recouvrer promptement le territoire de leur pays, et conserver l'honneur national qui nous a été transmis par nos ancêtres, doit prendre les armes, et se rendre aux camps qui sont le rendez-vous des braves et véritables Français. L'ennemi annonce qu'il entre en France avec 200,000 hommes. Il y en a 20,000 en Brabant, 50 mille de l'armée de Silésie devant Mayence, Sarlouis, Luxembourg, Thionville et Metz, et 100,000 dans l'armée du prince de Schwartzenberg, qui est à Bourg, devant Besançon, Huningue, Schlestadt et Béfort et près de Langres.

## *Armée d'Italie.*

Le 12, le Viceroi avait son quartier-général à Vérone, il communiquait avec Venise qui avait une garnison nombreuse. Palma-Nuova et Osopy sont approvisionnées pour dix mois, Mantoue et Legnano de même. L'armée du Viceroi était de 60,000 hommes effectifs sous les armes, indépendamment des garnisons.

L'armée de réserve à Alexandrie est forte de 24,000 hommes. Cette place et la citadelle de Turin sont complétement armées et approvisionnées.

Les armées d'Italie vont se mettre en mouvement.

La conscription de 1813 se leve en Italie pour renforcer l'armée de réserve à Alexandrie.

Les habitants des départements d'au-delà des Alpes montrent le meilleur esprit.

## *Armée du Nord.*

La désertion de huit bataillons du 2d. et du 4eme. régiment étranger et deux bataillons composés de hollandais, qui formaient la plus grande partie de la division du général Molitor, ayant laissé la Hollande sans défense, et les villes d'Amsterdam et de la Haye, étant en état d'insurrection, le général Molitor jeta immédiatement une garnison dans Naarden, et le général Rampon s'enferma dans Gorcum. Il fut aussi jeté des troupes dans Bois-le Duc. Berg-op-Zoom reçut une garnison de 5000 hommes. Les événements se succédant avec rapidité, une terreur panique se répandit même parmi ceux qui dirigeaient les dispositions militaires à Anvers; l'évacuation de l'importante place de Williamstadt et de celle de Breda fut ordonnée. L'ennemi profita de cette erreur et en prit immédiatement possession; Williamstadt lui devint un point de débarquement. Le général Graham en profita et débarqua une colonne de milices anglaises d'environ 4 à 5000 hommes. Pendant l'évacuation de Williamstadt le trouble fut si grand que la poudre, l'artillerie et une flotille dont les équipages seuls étaient suffisants pour défendre la place, furent laissées derrière. On a ordonné une enquête relativement à cette affaire. Le ministre de la guerre prescrivit au général Roguet de marcher sur Breda et de faire ses efforts pour reprendre cette place avant que l'ennemi fût en état de l'approvisionner et de s'y établir d'une maniere stable.

Le 22 de Décembre, le général Roguet marcha sur la ville de Breda, culbuta les postes avancés, cerna la place, et y jeta quelques obus. Il espérait s'en rendre maître lorsqu'il apprit qu'un corps d'Anglais était débarqué à Tholen et marchait pour se placer entre lui et Anvers: il jugea donc à propos de se rapprocher de cette place et il prit une position à Hoogstraten.

Le général Maison fut désigné pour commander le 1er corps de l'armée d'Anvers. Il s'empressa de compléter les approvisionnements de Berg-op-Zoom pour neuf mois. Les forts de Batz, Lillo et Liefkensoel furent armés et approvisionnés; Flessingue et Terveer reçurent des provisions pour un an: enfin les places sur la rive gauche de l'Escaut, telles que Yendick, Hultz, et les forts, de l'isle de Cadsand furent complétement armés et approvisionnés. Le général Maison s'occupa aussi d'augmenter son corps de

tous les bataillons qui avaient été formés dans les places fortes de la Flandre.

Le 11 de Janvier, le général Bulow déboucha de Breda avec un corps de 10 à 12,000 hommes et marcha sur Hoogstraten. La brigade Aimard, qui formait la droite, occupait Turnhout: elle reçut ordre d'incliner sur Lierre, ce qui l'empêcha de prendre part à l'affaire. Une colonne de l'ennemi déboucha par Meer, tandis qu'une autre colonne de douze bataillons marchait sur Wertel. Le général Roguet avait placé un bataillon du 12eme de tirailleurs dans le cimetiere de Minderhout: ce bataillon repoussa toutes les attaques de l'ennemi et se couvrit de gloire. La route de Meer fut défendue avec un pareil succès. L'ennemi redoubla ses attaques sur tous les points de la ligne et fut repoussé avec une perte énorme et sans pouvoir se déployer devant Hoogstraten.

Le général Roguet ayant appris dans l'après-midi qu'une colonne de 4000 Anglais, sous le commandement de Sir Thomas Graham, qui avait laissé Rosendael, marchait sur Anvers, et ignorant la force des différents corps que l'ennemi pouvait amener pour l'attaquer, jugea nécessaire d'approcher plus près d'Anvers, afin de mieux s'en assurer et concentrer sa défense. Il inclina sur Winigeem où il établit sa droite, sa gauche agissant avec le corps d'Anvers qui occupait Merxen et Deurne. Le 12 se passa en mouvements et dispositions pour donner à l'ennemi une bonne réception, qui, après les pertes séveres qu'il avait souffertes le 11, ne s'avançait qu'avec la plus grande prudence.

Le 13 à huit heures du matin, le corps de Bulow déboucha par les routes de Brauschet et Turnhout avec une colonne d'infanterie légere, arrivant par le chemin de Schoten, et il essaya de séparer le général Roguet du village de Deurne, qui était défendu par une brigade de la jeune garde. Au même moment le corps de Graham attaqua Merxen, qui était occupé par quatre bataillons du premier corps et un bataillon d'ouvriers de la marine. La canonade commença tout le long de la ligne, et l'ennemi avança en force sur Winigeem, notre artillerie le culbuta: il fit les plus grands efforts et même sacrifia quelques soldats pour forcer le village. Le général Roguet avança avec cinq bataillons, et l'ennemi fut complétement repoussé. La mort du général de brigade Avy avait occasionné un peu de désordre sur notre gauche; un bataillon du 4eme régiment de l'infanterie légere se distingua par sa fermeté et rétablit

'ordre. Le village de Merxen fut occupé un moment par l'ennemi. Nos troupes se rallierent sur Dame et aussitôt l'ennemi fut partout repoussé. Le corps de Bulow se retira précipitamment sur Turnhout et celui de Graham par la route de Berp-op-Zoom.

Le 12, le général Maison, trompé par un faux rapport, pensant que l'ennemi s'avançait sur Diest et Louvain, par la Campine, avait pris avec lui la brigade d'Aimard, du corps du général Roguet, l'avait jointe à la division Barrois, qui était en réserve à Liers, et avec la cavalerie s'était avancé dans la direction qu'il présumait que l'ennemi prendrait. Lorsqu'il découvrit que les nouvelles qu'il avait reçues étaient fausses, il acquit la certitude que la victoire était décidée et que l'ennemi était en pleine retraite. Mais, sans cette circonstance qui nous priva pour un moment d'une partie de nos forces, il aurait été possible, en poursuivant vivement l'ennemi, de le chasser au delà du Waal et de faire lever le siége de Gorcum.

Les troupes de l'ennemi dans le Nord sont en partie employées à bloquer Wesel, Naarden, Gorcum, Deventer et le Helder.

Quand le brave amiral Verhuel fut informé de l'entrée de l'ennemi en Hollande, il se retira au Helder; et occupa les forts de Lasalle et Morland, et autres points fortifiés qui couvraient le Helder et le Moerdike. Tous les moyens et précautions possibles ont été employés à lui faire trahir son devoir. " J'ai des provisions pour dix mois, a été sa " réponse. J'ai prêté serment d'allégeance à l'Empereur " des Français."

L'admirable système de défense qui a garanti le Helder d'attaques, est dû au colonel de génie M. Paris. Si beaucoup de millions ont été dépensés, nous avons gagné l'inestimable avantage de tenir la clé du Zuyderzée. C'est faute d'avoir pris cette précaution que la république de Hollande a perdu deux escadres depuis 1793. La garnison du Helder a fait plusieurs sorties et rejeté l'ennemi jusqu'à Alkmaar. La garnison de Gorcum a de même, dans plusieurs sorties, occasionné de grosses pertes à l'ennemi.

# FAILLITTE DE LA BANQUE DE FRANCE.

*Extrait du Registre des Délibérations du Comité Général. Séance Extraordinaire du* 18 *Janvier* 1814.

Les directeurs et censeurs assemblés en comité général, auquel le gouverneur présidait :

Le comité délibérant sur la situation dans laquelle le commerce de Paris, se trouve maintenant; considérant que l'état de la Banque, dans l'après-midi du 18 Janvier, 1814, après la fermeture de la caisse, fait voir que les billets en circulation montent à 38,326,500 francs; et les comptes-courants à 6,374,000 francs; ensemble, 44,700,500, formant toute la dette passive de la Banque :

Que la Banque a en argent comptant entre ses mains la somme de14,354,000 francs; que son porte-feuille contient en effets à courtes échéances, 31,331,000 francs, ensemble 45,685,000; que conséquemment le capital disponible est supérieur à sa datte, sans qu'il soit nécessaire d'avoir recours au capital fondamental, fourni par les propriétaires ou aux sommes en réserve sur les profits faits jusqu'à ce jour; qu'ainsi la sécurité des porteurs de billets est pleinement assurée;

Que néanmoins l'empressement que les porteurs de billets montrent à venir en demander le payement, tendrait, s'il continuait, à épuiser, en peu de jours, le numéraire de la Banque, quoique ce numéraire monte à une plus grande somme que celui des Banques de circulation qui doit être réservé en caisse;

Considérant que la prudence et la raison forcent l'administration de la Banque à prendres des mesures extraordinaires, lorsqu'il y a un concours de circonstances si inattendues.

Que si la Banque permettait que son numéraire fût épuisé avant qu'elle eût pu réaliser le montant de ses effets en porte-feuille, elle serait obligée d'arrêter entierement tout escompte, ce qui porterait un coup mortel au com-

merce ; et qu'il est grandement important de ne pas le priver des facilités qui lui sont si nécessaires ;

Considérant que la plus grande partie du numéraire de la Banque est en or, et que si au moment que l'or obtient une prime considérable, il était employé sans restriction au payement des billets de Banque, ce mode de payement ne ferait sortir l'argent de la Banque que plus rapidement sans aucun avantage pour la circulation, puisque l'expérience prouve que l'or disparaît quand il sort des mains des changeurs ;

Considérant enfin, que si le premier devoir de la Banque est de payer ses billets, elle a aussi un autre devoir à remplir envers les propriétaires, et qu'aucun homme raisonnable ne peut désapprouver, qui est, que lorsque les demandes de payement excedent toutes les bornes, que la Banque prenne toutes les mesures pour réduire les payements aux limites de nécessité réelle ;

Ayant entendu les censeurs, arrête :

Art. 1. Qu'à dater de Mardi 20 de ce mois, la Banque de France payera par jour la somme de *cinq cent mille francs*. Cette somme sera augmentée en proportion de ce que la réalisation des effets en porte-feuille le permettra.

2. Toutes les mesures nécessaires seront prises pour assurer l'ordre des payements fixés par cet article.

Pour extrait,

Le secrétaire du comité général de la Banque.

(Signé) AUDIBERT.

---

## *Séance du* 19 *Janvier.*

Le directeur et les censeurs étant assemblés en comité général, auquel le gouverneur présidait : Messieurs Mallet, Thibon, Davillier, Delessert, Hottinguer, Cordier, Moreau, Flory, Rodier, Roux Guiton, Ollivier, Lafitte, Ducos, Martin Puech, Robillard et Martin fils d'André, la séance fut ouverte.

Le comité général de la Banque de France, a invité cent des principaux banquiers, négociants et marchands de Paris, à se rassembler ce jour à la Banque à huit heures du soir.

(Ici suivent les noms de tous ceux qui étaient présents.)

L'assemblée étant formée, on lut la résolution qui avait été prise par le comité général de la Banque, dans l'assemblée extraordinaire d'hier, relativement au payement des billets de Banque et aux mesures à prendre pour continuer les escomptes et aider le commerce.

La résolution du comité fut lue deux fois.

Plusieurs membres parlerent sur la situation du commerce, sur l'état de la Banque, sur la nécessité que tout bon citoyen devait sentir de soutenir de tous ses efforts le crédit et la facilité des affaires.

On trouva que la mesure résolue par le comité général de la Banque de payer 500,000 francs par jour, jusqu'à ce que la rentrée des effets en porte-feuille permît d'augmenter cette somme, était la seule qui convînt à l'état de la Banque et aux intérêts du commerce: qu'elle était dictée par la nécessité et par l'intérêt public ; que la Banque ayant en caisse et en billets à courtes échéances des sommes supérieures au montant des billets de Banque en circulation et des comptes courants, indépendamment de la surabondante garantie du capital primitif, fourni par les propriétaires, sous le nom de *commandite*, et des profits en réserve, montant ensemble à cent onze millions cinq cent mille francs; il serait contraire à toute raison qu'il existât aucune appréhension concernant le payement des billets de Banque, et que tous les bons citoyens devaient unir leurs efforts, afin que les billets de Banque pussent continuer à être reçus comme auparavant.

En conséquence les membres de l'assemblée ont unanimement donné leur plein assentiment à la résolution du comité général de la Banque passée le 18 de ce mois, et ont déclaré qu'ils en seconderaient l'exécution par tous les moyens en leur pouvoir, afin que les billets de la Banque de France puissent continuer à être reçus comme auparavant; et que le commerce puisse obtenir toutes les facilités d'escomptes dont il peut avoir besoin.

Le présent *Procès-verbal* fut lu, mis au voix et adopté.

Le gouverneur, au nom du comité général de la Banque de France, fit des remercîments aux personnes présentes à l'assemblée, sur leur empressement à se rendre à l'invitation qui leur avait été faite.

(Pour copie véritable).

Le secrétaire du comité général de la Banque.

(Signé) AUDIBERT.

Un avis de la préfecture de police publié hier, informe le public, qu'à compter de ce jour, et jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné, personne ne pourra se présenter à la Banque de France pour changer des billets de Banque, à moins qu'il ne soit porteur d'un numéro qui lui aura été délivré par le maire de son arrondissement.

Le Moniteur du 22 de Janvier, contient un décret de l'Empereur ordonnant qu'il sera formé à Paris 12 régiments de volontaires, savoir 6 de voltigeurs et 6 de tirailleurs de la jeune garde. Les hommes doivent être de l'âge de 20 à 50 ans, ils serviront jusqu'à ce que l'ennemi soit chassé du territoire de France.

Ce décret fut publié le 22 et affiché avec la proclamation suivante du corps municipal aux Parisiens.

## *Proclamation.*

Parisiens,

S. M. l'Empereur et Roi, dans son discours au Sénat a appelé les Français de Paris, de Normandie, de Bretagne, de Champagne, de Bourgogne et des autres départements, à voler au secours de celles de nos provinces qui sont envahies.

La ville de Paris ne fera pas moins que la Normandie, la Bretagne et les autres parties de la France. Elle ne restera point en arriere lorsqu'il s'agit de l'amour pour notre patrie, ainsi que de l'attachement inaltérable des Français au Souverain qui a rétabli la Monarchie, et dont toutes les pensées ont pour objet la gloire et la prospérité de l'Empire. L'honneur de l'Empereur et celui de la patrie nous appellent.

L'ennemi après avoir violé la neutralité d'une nation qu'il avait flattée, a voulu répandre parmi nous des germes de dissension ; ajoutant ainsi au ravage du pays qu'il occupe, une insulte encore plus injurieuse pour l'honneur français.

S. M. invite les volontaires à servir dans la jeune-garde. Les citoyens en état de porter les armes, et ceux que les circonstances privent d'ouvrage, s'empresseront d'accéder à cette invitation.

Une paix honorable qui conservera l'intégrité de la France dans ses limites naturelles, et surtout une prompte délivrance de notre territoire ; tel doit être notre cri de ralliement.

Le peuple de Paris qui a toujours donné l'exemple, en fournissant le premier ses contingents aux différentes cons-

criptions, donnera aujourd'hui de nouveau celui de son attachement à un Souverain auquel il doit tout, soit comme Français, soit comme Parisiens.

Quel Français peut être sourd aux cris des Francs-Comptois, des Lorrains, et à la voix des Lyonnais qui sont menacés par l'ennemi? Qui ne répandrait pas son sang pour conserver sans tache l'honneur que nous avons reçu de nos ancêtres, et maintenir la France dans les limites que la nature lui a assignées? Qui voudrait devenir le jouet de l'Europe, et être témoin du destin de la France, soumise au caprice et à la haine de nos ennemis? La France qui jusqu'à ce moment n'a jamais eu besoin de protection, encore moins de la pitié des autres peuples, et qui au contraire a donné des preuves de sa générosité et de sa protection aux nations du continent.

Que ces grands et chers intérêts engagent ceux qui sont en état de servir, et qui en raison des circonstances ont quitté la profession des armes, à entrer dans ces braves phalanges qui combattront sous l'œil de leur Souverain, sous le drapeau du premier capitaine du monde.

Le corps municipal, du consentement des autorités supérieures, arrête que la présente proclamation sera publiée et affichée dans la ville de Paris, avec le décret de S. M., et qu'à dater de ce jour, un officier municipal siégera au bureau de chaque Mairie, avec les officiers de la garde nommés à cet effet, afin de recevoir les noms des volontaires.

Fait à l'hôtel de ville de Paris, le vingt-deux Janvier 1814.

Pour copie, le maître des requêtes, préfet du département de la Seine, baron de l'Empire.

(Signé) CHABROL.

---

## *Extraits des Papiers Français.*

*Paris*, 25 *Janvier*.—Ce matin, à sept heures, S. M. l'Empereur et Roi est parti pour se mettre à la tête de ses armées.

*Paris*, 24 *Janvier*.—S. M. l'Empereur et Roi, avant d'aller se mettre immédiatement à la tête de ses armées, a confié, pendant son absence, la Régence à S. M. l'Impératrice et Reine, par des lettres-patentes datées d'hier, 23.

Le même jour, S. M. l'Impératrice et Reine a prêté le serment comme Régente, en présence de l'Empereur, dans un conseil composé des Princes Français, des grands dignitaires, des ministres du Cabinet et des ministres d'état.

*Paris*, 23 *Janvier*.—Les officiers de la garde nationale, au nombre de huit cents, ont eu l'honneur d'être présentés aujourd'hui à l'Empereur, dans le salon des maréchaux. Lorsque Sa Majesté s'est rendue à la messe, elle a été accueillie par des cris unanimes de vive l'Empereur! A son retour, ils ont été réitérés avec une nouvelle force. Les officiers divisés en légions, formaient un vaste cercle au milieu duquel l'Empereur s'est placé. Alors s'est passée la scene la plus touchante, la plus sublime. L'Empereur s'adressant aux officiers des gardes nationales, leur a dit qu'une partie du territoire français était envahie; qu'il allait se placer à la tête de son armée, qu'il espérait, avec l'aide de Dieu et la valeur de ses troupes, repousser l'ennemi au-delà des frontieres. En ce moment, les regards de Sa Majesté étaient tendrement fixés sur l'Impératrice et sur le Roi de Rome que son auguste mere portait dans ses bras, et Sa Majesté a ajouté d'une voix entrecoupée, qu'elle confiait sa femme et son fils à l'amour de sa fidelle ville de Paris; qu'il lui donnait la plus grande preuve de son estime, en laissant sous sa protection les objets de ses plus cheres affections; qu'il espérait que sa capitale ne serait pas souillée par la présence de l'ennemi; que si toutefois, au milieu des grandes manœuvres qui se préparaient, quelques hordes de troupes légeres osaient insulter ses barrieres, il était sûr que ses braves habitants n'oublieraient pas qu'il leur avait confié sa défense. Oh! s'il nous était possible d'exprimer le sublime mouvement qui a transporté tous les cœurs! En ce moment mille voix se firent entendre, mille bras furent levés pour jurer de défendre le dépôt précieux confié à un peuple fidele; l'enthousiasme et l'émotion étaient au comble; des larmes coulaient de tous les yeux; chaque pere en voyant cet enfant, l'espoir de la nation, songeait à ses enfants; les monarques, les princes, les sujets rassemblés par les mêmes vœux, unis par les mêmes sentiments, semblaient ne former qu'une grande famille et confondre dans la défense du pays toutes leurs affections, tous leurs intérêts, tout leur courage.

*Maestricht*, 7 *Janvier*.—Notre journal contient la proclamation suivante :

## *Proclamation de l'Etat-Major-général.*

Maestricht, 16 Janvier, 1814.

Soldats!

Vos quartiers d'hyver sont levés: dans quelques jours vous marcherez au combat! Souvenez-vous de vingt années de gloire, des innombrables faits d'armes qui les ont illustrés, et l'ennemi redoutera votre valeur et votre intrépidité. Nos frontieres sont envahies: mais à la voix de l'Empereur, la nation s'est levée, la patrie a fait un appel à ses enfants, ils ont couru aux armes; ils marchent, ils avancent; le souverain est à leur tête, déployant d'une main l'olive de la paix et de l'autre le glaive meurtrier. Soldats, de nombreux bataillons volent dans nos rangs. Une armée de réserve de 100,000 hommes de troupes de ligne est en position derriere vous; elle est suivie de 200,000 gardes nationales qui ont été formés en Bretagne, en Normandie, en Picardie et dans le voisinage de la capitale: ces forces seront encore doublées et triplées si cela est nécessaire. Soldats, nos places fortes sont armées, approvisionnées et leur défense vous est confiée. Malheur à l'ennemi s'il se présente devant elles ou s'il ose les tourner. Repoussez avec indignation ses insinuations perfides, ses trompeuses promesses; ne voyez que la dévastation, le pillage et la mort qui marque chaque pas de ces hordes barbares. Français, c'est pour la patrie que nous allons combattre, ne souffrez pas qu'elle soit plus longtemps envahie et déchirée en pieces. L'Empereur et la France ont les yeux sur nous. Vaincre ou mourir doit être notre cri de ralliement, et bientôt l'ennemi s'apercevra qu'il n'a passé nos barrieres que pour trouver la honte et la mort sur le territoire sacré.

Le maréchal Duc de Tarente, MACDONALD.

Par S. Exc. le général en chef de l'état-major,

Le baron GRUNDLER.

*Paris*, 21 *Janvier**.—Aujourd'hui l'Empereur a quitté le palais accompagné d'un aide-de-camp, d'un piqueur et d'un page, et a parcouru à cheval le faubourg St. An-

* Jour anniversaire du meurtre de Louis XVI.

toine. Aussitôt que S. M. a paru, une foule considérable s'est précipitée vers elle de toutes parts : S. M. a paru satisfaite de cette nouvelle preuve de confiance. Après l'avoir accueilli par les cris répétés de vive l'Empereur, ces braves gens l'ont entouré et lui ont offert leurs bras pour la défense commune. " Non, Sire, se sont-ils écriés, non, l'ennemi ne viendra pas à Paris comme il s'en flatte ; il n'y viendra pas plus qu'en 1792. Nous l'avons chassé des plaines de Champagne, et nous l'en chasserons encore. Nous voulons tous vous servir, nous devons être dans votre garde. D'autres traits empreints de cette énergie et de cette familiarité qui caractérisent le langage du peuple interrompaient continuellement les réponses affectueuses de Sa Majesté. L'Empereur ému de tant de témoignages de dévoûment, revint à cheval, toujours entouré de la foule qui augmentait continuellement, et l'accompagna jusqu'aux Tuileries. S. M. en retournant au palais, a dû dire dans son cœur, comme un des anciens rois de France : " Les Français sont la plus brave et la meilleure nation de l'univers." L'Empereur a appelé les Français de la Bretagne, de la Normandie au secours de leurs freres d'Alsace, envahis par l'ennemi, et dont les cris déchirent son cœur paternel. Il est impossible de concevoir l'empressement des Français à répondre à l'appel de leur souverain. De toutes parts les levées de conscrits, les gardes nationales se rendent au camp de Meaux. Les départements de la Sarthe, de la Manche, du Calvados, de Seine et Marne, rivalisent entr'eux d'ardeur et se disputent à qui servira le mieux le prince et la patrie. On affirme que le maréchal duc de Trévise á eu dans le voisinage de Langres une affaire avec un corps de Virtembergeois, et qu'il l'a détruit. La poste de Lyon est arrivée aujourd'hui, et a apporté de très-bonnes nouvelles relativement à la situation de cette ville. S. A. S. le prince vice-connétable, major-général de la grande armée, quitté cette ville avant-hier, afin de se rendre au quartier-général. Aujourd'hui, en l'absence du vice-connétable, les lieutenants de la garde nationale ont prêté serment dans les mains de S. A. S. le prince archichancelier. Demain les sous-lieutenants le prêteront, et les officiers qui ne l'auront pas prêté aujourd'hui ou, demain, y seront admis Dimanche après-midi. Un décret daté du 11 Janvier, décide que la loi du 3 Septembre, qui fixe l'intérêt de l'argent, dans les transactions civiles, à cinq pour cent, et à six dans les transactions commerciales, sera suspendu à dater de la publication du décret jusqu'au 1er Janvier 1815.

Les emprunteurs et les prêteurs auront, pendant cette période, la liberté de fixer par des contrats ou d'autres actes le taux de l'intérêt.

*Lyon*, 18 *Janvier*.—L'audace du prétendu parlementaire qui est arrivé hier a excité une indignation générale. La levée en masse s'organise, et la route par laquelle l'ennemi pourrait arriver est coupée en trois endroits. Le général Meusnier, qui vient d'arriver pour conférer avec le maire sur les moyens de nourrir le corps qu'il commande, a été reçu aux cris de vive l'Empereur par une foule nombreuse assemblée aux Terreaux. Le maréchal duc de Castiglione qui est allé à Valence pour rassembler des troupes, revient aujourd'hui avec une force respectable qui est transportée sur des voitures. Le petit village de Caloire, à une lieue de Lyon, s'est levé en masse. Les extorsions de tout genre dont l'ennemi s'est rendu coupable dans le département de l'Ain, contribuent beaucoup à maintenir l'esprit de résistance qui éclate partout. Que notre fidélité pour l'Empereur, et le souvenir des faveurs qu'il a répandues sur Lyon, que la conviction des miseres auxquelles l'ennemi livrerait notre cité, enflamment le courage de tous. Nous devons être convaincus que Lyon qui, par son importance et son industrie, doit s'attendre à être plus maltraitée qu'aucune autre ville, si elle ne montre pas le courage nécessaire dans cette occasion. A Maximieux, qui n'avait pas 2000 habitants, l'ennemi a imposé une contribution de 50,000 francs à être payée dans 24 heures. Les habitants de cette petite ville sont dans des circonsrances si peu favorables, que huit ou dix personnes doivent supporter tout le fardeau Quelqu'infanterie occupe en ce moment la barriere St. Clair, et une partie est placée à la Porpe. L'ennemi n'a fait aucun progrès depuis hier. Il y a cinquante hussards à Mirebel, 400 hommes à Montbiel, et 500 fantassins à Maximieux. On dit que M. Bubna a ordonné à une colonne de se porter sur le pont de l'Ain, afin de soutenir les troupes qui sont à Maximieux, et une autre sur Chaumont.

*Paris*, 20 *Janvier*.—Au milieu de la lutte terrible dans laquelle la France est engagée, deux sentiments apparemment contradictoires devraient animer tous les Français. Ne nous fions pas aux promesses d'un ennemi forcené, qui annonce dans ses proclamations une générosité démentie par ses excès. Ne soyons pas effrayés de son audace, il la payera chérement. Ses mouvements sont sans doute dé-

sastreux pour quelques pays ; mais on ne voit aucun succès réel, aucune bataille gagnée, aucune forteresse pour leur donner de la consistance. Prenons courage en considérant les grandes ressources de ce beau pays ; lorsque nous voyons des troupes et des munitions arriver de tous côtés ; lorsque nous nous rappelons le nombre et la force de toutes les places qu'il a plutôt dépassées qu'investies.

Ici Mayence, Landau, Strasbourg, Schelestadt, New Brisack, Huningue bordent et commandent encore le cours du Rhin ; là Thionville, Metz, Sarrelouis, Luxembourg, Longwy coupent plusieurs routes importantes ; plus loin Juliers, Anvers, Wesel, Maestricht, Venloo, Berg-op-Zoom, Flessingues, couvrent la Belgique ; derriere laquelle est la ligne de Valenciennes et Condé ; des places moins fameuses telles que Béfort et Bitche dans les Vosges, le fort de Joux dans le Jura, ont bravé tous les efforts de l'ennemi qui malgré la rapidité d'une invasion perfide n'a pu se rendre maître que des places qui étaient absolument ouvertes. N'avons-nous pas vu que des villes sans fortifications régulieres, telles que Langres et Châlons sur Sâone ont fermé leurs portes aux pillards et les ont chassés. Déjà effrayées de leur entreprise les légions de l'ennemi commencent à songer sérieusement comment elles retourneront dans leur pays. Conservons ce sang froid, cette confiance qu'une nation veillante doit avoir, mais en même temps multiplions nos efforts ; ne craignons aucun sacrifice ; armons nos bras, élevons nos cœurs vers notre pays, que tous les citoyens, tous les soldats ne forment qu'une seule armée, et après de si longues horreurs l'aurore de la paix brillera bientôt pour la France. Un vieil officier réformé avait acheté un petit bien national entre Spire et Manheim qu'il avait cultivé depuis dix ans et dans lequel il avait employé tous les fruits de son économie. Mais l'ennemi ayant envahi sa propriété il vit deux jours après arriver deux personnes qui se disaient les collatéraux de l'ancien propriétaire, et aidées par une soldatesque furieuse elles ont pris son argent et ont saisi sa maison et ses effets. Cette personne est arrivée à Metz, d'où ces faits nous ont été mandés.

## *Dernieres Nouvelles.*

Il est arrivé des Journaux de France jusqu'au 27. Voici les principaux faits qu'ils mentionnent.

Le 25, Buonaparté quitta Paris pour aller prendre le commandement *des armées*. Il avait été précédé le 19 par Berthier; et le 24, il avait confié la régence pendant son absence, à l'archi-duchesse Marie-Louise. Aussitôt que la nouvelle de son départ devint publique, les fonds français tomberent de 49 et demi à 48 un cinquieme. Il avait été rendu et publié quelques jours auparavant, un décret suspendant la loi qui fixait l'intérêt de l'argent à 5 et 6 pour cent, et permettant aux prêteurs et emprunteurs de faire entr'eux à ce sujet les arrangements et conventions qu'ils jugeraient à propos.

Il n'y est fait aucune mention du point sur lequel Buonaparté avait intention d'établir son quartier-général; mais il est dit dans un article daté du 20 de ce mois, de Châlons sur Marne, que des troupes traversaient cette ville, se rendant de l'intérieur vers les frontieres de la Champagne. Il y est encore question de la marche de Macdonald à Namur en passant par Liége et Maestricht. Ce général avait adressé de cette derniere ville à ses soldats une proclamation, dans laquelle il leur disait qu'il serait soutenu par 100 mille hommes de troupes de ligne et 200 mille gardes nationales, et que ce nombre serait doublé ou triplé, au besoin. Maison avait joint Macdonald, et Sébastiani était attendu à Liége, où il se portait pour effectuer aussi lui sa jonction. Mortier avait eu, dit-on, près de Langres, un petit avantage contre quelques troupes de Wurtemberg. Augereau, qui était allé chercher des troupes à Valence, était retourné, le 21, à Lyon, où l'on prenait encore des mesures défensives. Les Autrichiens n'étaient point entrés dans cette ville, mais ils avaient occupé Mirebel, qui en est à deux lieues. Du coté de la Savoie, on disait que le général Laroche avait son quartier-général à Chambery, et que le général Desaix organisait quelques corps de volontaires dans le voisinage. On assurait que Soult avait de 90 à 100 mille hommes, qu'Harispe était parvenu à faire lever les Basques ses compatriotes contre les Anglais, et qu'il avait forcé le général espagnol Mina à évacuer St Jean Pié-de-Port et Baigorry. Il avait été envoyé des quantités considérables de grosse artillerie des fonderies d'Angoulême, aux départements du Nord.

Les journaux de Hollande que l'on a reçus jusqu'au 26, nous informent des nouvelles suivantes:

Wittemberg sur l'Elbe a été prise d'assaut le 12 de Janvier.

Le duc Alexandre de Wurtemberg entra le 2 à Dantzick, où il fut chanté à cette occasion un *Te Deum*, dans la cathédrale. Le 18, les Français firent une sortie d'Hambourg, mais ils furent repoussés avec une grosse perte, et il y eut plusieurs maisons de brûlées. Ces journaux abondent, suivant leur usage, en rapports, (prématurés) sur les succès des Alliés. A les en croire, Bois-le-Duc et Luxembourg auraient déjà été pris, et Bulow aurait établi son quartier-général à Bruxelles.

Dans les journaux d'Espagne qui sont arrivés jusqu'au 12, on trouve quelques articles qui font concevoir des craintes que le Roi Ferdinand n'ait été pris dans les piéges que Buonaparté lui a tendus, et qu'il n'ait signé avec cet artificieux tyran quelque convention contraire à l'honneur et aux intérêts nationaux. Ces craintes se sont manifestées à l'arrivé à Madrid du Duc de San Carlos, chargé d'une mission de la part du roi Ferdinand. Mais loin d'exprimer aucune inclination à accéder à un traité ainsi imposé de force au roi, les journalistes Espagnols n'en témoignent qu'une plus grande horreur des dispositions infames et perfides de Buonaparté.

Le 29 et le 30 il a couru des bruits de toute espece, dont plusieurs sont évidemment faux; tel que celui qui disait qu'il était arrivé à Londres une personne chargée d'ouvrir sous les auspices du Prince de la Couronne, des communications avec Soult et Suchet. La personne que l'on a désignée pour cette mission, et dont on a même cité le nom, ce qui, dans tous les cas, était une grande et sérieuse imprudence, est toujours à Londres. C'est un militaire français, colonel au service de Suede, et nous croyons tenir de bonne source que toute sa mission se réduit à être porteur d'une lettre de compliments pour Lord Wellington, de la part du héros de Suede qui est déjà en marche pour les objets ultérieurs de la campagne, et qui doit être arrivé à temps en Hollande pour y avoir une entrevue avec Son Altesse Royale Monsieur.

Un autre de ces bruits est la défection de Murat. Il en est, dit-on, fait mention dans des lettres de Naples, du 6 Décembre, dans lesquelles on mande que Lord William Bentinck était arrivé dans un vaisseau de 74, dans la Baye de Naples, en vertu d'invitation, et que le 5, il avait signé un traité d'alliance qui garantissait au roi Joachim la possession de sa couronne, à condition qu'il fournirait des forces pour co-opérer avec les alliés.

Des avis de Lisbonne portent que depuis quelque temps il a été question d'élever la Princesse Charlotte, épouse du Prince Régent de Portugal à la Régence d'Espagne. On ajoute qu'elle était sur le point de s'embarquer de Rio Janiero pour l'Europe, afin de remplir cet objet.

Si nous portons nos regards sur la perspective que nous

offre dans les circonstances actuelles le départ de Buonaparte pour les armées, nous ne pouvons pas ne la point considérer comme extrêmement encourageante. Nous sommes arrivés au moment où le grand procès va être jugé. Semblable à un gladiateur condamné, le tyran paraît aujourd'hui dans sa dernière arêne, l'œil morne et la tête baissée. Aucun signe d'encouragement ne vient le ranimer, Personne n'adresse à Dieu un vœu sincere pour qu'il soit sauvé. Tout autour de lui semble se conformer à sa triste pensée. Ses ennemis sont nombreux et formidables. Ses sujets sont tristes, silencieux, découragés. Comment quitte-t-il sa capitale ? Quels sont les tendres gages d'amour et d'affection qu'il donne en partant à sa bonne ville de Paris ? La banqueroute pour eux, une acte d'escroquerie de sa part, et l'usure pour indemnité. Semblable à un locataire frauduteux, dont les derniers actes de sa résidence sont de dévaster et de piller son propriétaire, il pille la banque, il vole les négociants, afin que le propriétaire légitime du trône le trouve à sa restauration sans richesses, et affaibli dans ses ressources. Il a donné un coup fatal au *medium* existant des facilités commerciales, les billets de la banque de France; et en même temps il accélere la disparition des métaux précieux que de toute part on retire de la circulation. Nous avons dit que son projet de faire délivrer des numéros par les maires pour autoriser le payement de billets de banque, n'était qu'une maniere déguisée de saisir pour son propre usage tout l'argent qui était alors à la banque; mais s'il en était autrement, si même, les billets étaient distribués avec la plus grande impartialité, il n'en serait pas moins évident que cette mesure doit mettre fin promptement aux opérations de la Banque. L'or est déjà à prime contre l'argent, parce qu'il est plus portatif en cas de fuite, et qu'il est plus aisé à cacher à l'ennemi en cas de pillage général. Quelle sera donc la prime qu'il portera contre les billets de banque, d'après les nouveaux réglements ? Qui est est-ce qui portera de l'or à la Banque ? Ce ne sera certainement pas ceux sur lesquels la Banque a des lettres de change à courtes échéances. Ces messieurs les payeront à la Banque avec ses propres billets. De cette maniere, si un receveur des finances a ramassé une somme en or, il se procurera des billets de banque à un agio considérable, et comme ces messieurs ont déjà donné par anticipation à la Banque leurs billets ou rescriptions pour le montant évalué de leurs recettes, ils se liquideront à grand bénéfice avec ce papier déprécié. " Nous avons, disent les directeurs, 38 millions de billets en circulation, et nous avons 31 millions en lettres de change. Il en résultera que bientôt les billets en circulation seront réduits par ce moyen à sept millions, et que cette somme sera absorbée dans une quinzaine de jours par le paye-

ment qu'on se propose de faire d'un demi-million par jour, ne laissent à la Banque rien autre chose à faire qu'à régler ses comptes courants avec les individus à qui elle doit ; car pour tout escompte futur, il n'est pas aisé de concevoir à qui cela pourrait profiter, à moins qu'on ne le fît en or, ce que nous présumons que ni les Directeurs, ni les Censeurs, ni même le Gouverneur ne jugeront expédient de proposer. Ainsi au moment que Buonaparté quitte la capitale, il la laisse en proie à cet agiotage qui fut si actif et si destructif dans les premières phases de la révolution. Il part, chargé des malédictions du marchand au désespoir, et ne laisse après lui que détresse pour le commerce et désorganisation pour les finances.

C'est dans un temps pareil à celui-ci que les journalistes ont ordre de faire un dernier appel pathétique aux sentiments du peuple Français en faveur de leur très-gracieux souverain. Ils nous font la description d'une scene très-touchante !—d'une scene sublime ! On joue aux Thuileries une parodie des adieux d'Hector et d'Andromaque. Les regards de Sa Majesté sont *tendrement* fixés sur l'Impératrice, et le petit roi de Rome, et il parle d'une voix *entrecoupée* et tremblante. Nous croyons aisément à ses craintes. Misérable coquin ! Au même moment il avait devant ses yeux le spectacle de la terrible rétribution que redoute Paris pour les massacres et les dévastations qu'il a causés lui-même, et lui seul, dans presque toutes les parties de l'univers : aussi

*Apparent diræ facies inimicaque Trojæ*
*Numina magna Deûm.*

Il n'a pas même pu s'empêcher d'exhaler ses craintes, de proclamer hautement ses terreurs. Il a donné à entendre d'une maniere sombre et mystérieuse, que pendant les grandes manœuvres qui se préparaient, il pourrait se faire que quelques hordes de troupes légeres insultassent les barrieres de Paris. Les Cosaques, les terribles Cosaques le poursuivaient comme les furies poursuivaient Oreste. Voilà ce dont étaient composés ses rêves, et il les voyait sans cesse devant ses yeux. Tel doit nécessairement être l'état constant d'une ame déchirée par le souvenir de ses crimes, par le sentiment de l'exécration universelle qui s'attache à lui, par l'horrible anticipation de l'avenir. Il va se reposer de ces hideux rêves, il va se soulager de l'aspect de tant de fantômes, dans le tumulte d'un camp. Il va joindre les débris de toutes ses ci-devant grandes armées qui s'assemblent sur la ligne de la Meuse. Châlons sur Marne est le point vers lequel Macdonald, Marmont, Victor et Mortier se retirent et se portent de différentes points. Il semblerait aussi que les Armées Alliées se concentreraient et se presseraient sur le même point : Blucher par

Nancy et Toul, et Schwartzenberg par Langres et Chaumont. Il est impossible que Buonaparté ait rassemblé un nombre imposant de troupes d'infanterie, mais la nature du pays exigera une nombreuse cavalerie et une bonne artillerie à cheval. Il doit éprouver un grand vide dans ces deux armes et ce vide ne peut que lui être funeste. Une grande partie de ces troupes ont été tirées, et c'est une des circonstances dont il se fait le plus de gloire, de la Normandie, du Poitou et de la Bretagne, c'est-à-dire, de ces mêmes provinces qui seront fameuses à jamais par leur attachement héroïque à la maison royale de Bourbon. C'est dans cette partie de la France, nous pouvons le dire maintenant, qu'est allé Mgr. le Duc de Berry. Il y est conduit par des chefs qui dans les dernieres guerres de la Vendée ont montré la valeur la plus entreprenante, et qui ont assuré que quarante mille hommes seront sous les armes, aussitôt que le Duc paraîtra sur son sol natal. On ne peut se dissimuler que ce jeune prince n'ait beaucoup de difficultés et de périls à affronter et à vaincre dans l'entreprise ardue à laquelle il vient de se dévouer. Puisse la Providence le faire prospérer! il est du devoir ainsi que de l'intérêt de toutes les Puissances Alliées, de seconder de tout leur pouvoir les efforts de cette illustre maison. Grand nombre de Français, qui, dans le fond de leurs cœurs sont sincerement attachés à leurs anciens souverains, n'attendent que le signal d'une déclaration plus explicite et plus distincte que la derniere.

Le silence des Alliés au sujet de la maison de Bourbon est la meilleure sauvegarde de Buonaparté. Les Français se disent, et avec raison, que, selon toutes les apparences, une paix avec Buonaparté est possible, et même qu'il est possible que lord Castlereagh soit autorisé à signer un acte aussi honteux et aussi funeste. Si cet événement avait lieu, les moteurs d'une révolte contre le tyran resteraient exposés à toute sa vengeance, et l'on n'est pas à apprendre aujourd'hui ce que c'est que la colere de cet homme. Ce raisonnement de la part des Français est très-juste, et la seule maniere d'y obvier, serait que les Alliés annonçassent ouvertement et loyalement leurs intentions et leur desir du rétablissement de l'ancienne maison royale légitime. Qu'ils déclarent distinctement qu'avec Louis XVIII une paix sûre pour l'Europe et honorable pour la France peut être faite sur-le-champ; qu'on peut lui rendre gratuitement et avec sûreté les colonies, les forteresses et l'ancien territoire de la France; mais qu'avec Buonaparté la paix ne peut être faite que sur ses propres principes, en lui ôtant ses colonies, en diminuant son territoire continental, en traitant la Lorraine, l'Alsace et la Franche-Comté comme pays conquis, en exigeant le remboursement immédiat des contributions imposées jusqu'à ce jour sur l'Autriche, la Prusse, le Hanovre, la Hollande et Hambourg,

et en gardant les forteresses et les arsenaux pour sécurité du remboursement. Telle est l'alternative sage et juste qu'il faudrait proposer au peuple français. S'il préfère un Buonaparté avec tous les crimes et toutes les hontes dont sa tête est chargée, qu'il l'aie aux conditions que mérite une folie semblable.

Des lettres particulieres de l'armée anglaise dans le midi de la France, en date du 16 Janvier, sont arrivées en ville. Elles portent que dans un très-court espace de temps trois officiers français, dont un d'un rang très-considérable, avaient déserté le drapeau de l'usurpateur, et étaient passés du côté des Alliés. On ignorait alors si leur conduite avait été influencée par l'attente de l'arrivée du duc d'Angoulême ; mais il était bien connu que les sentiments qui prévaluient en général étaient en faveur de la maison de Bourbon et qu'ils avaient le plus vif desir de voir parmi eux un prince de cette race. Malheureusement les vues des puissances du Nord étaient si incertaines que même les plus zélés royalistes tremblaient de se montrer sans avoir des assurances plus explicites d'être soutenus. Nous osons croire, nous croyons même être sûrs qu'ils les ont reçues en ce moment. Il est certain au moins que les puissances alliées n'ont point mis d'opposition à l'entreprise des Princes français, et il est fortement à présumer qu'il doit y avoir eu quelque chose d'entendu entre elles et les habitants de la partie de la France qu'elles ont si rapidement couverte de leurs troupes. Nous ne pouvons nous rendre compte autrement de la conduite des Lyonnais. Cette grande ville, contenant 100,000 habitants, semble avoir vu avec plaisir un parti de 50 hussars autrichiens s'établir à ses portes, et il est plus que probable que les portes leur auraient été ouvertes si Augereau n'était pas arrivé à temps de Valence avec un petit nombre de soldats assez fort pour tenir en respect le peuple de la ville, mais pas assez cependant pour marcher contre l'ennemi. Les Béarnais jetent avec confiance leurs regards vers le Prince de la Couronne ; lui seul, disent-ils, donnera le repos à la France en proclamant publiquement le descendant de Henri IV comme souverain. Il ne peut pas exister une cause plus digne de son nom et de ses talents. Une telle mesure donnerait à sa politique une empreinte de désintéressement, de modération et de fermeté. Elle imposerait silence aux indignes soupçons de ceux qui disent qu'il ne combat Buonaparté que par envie ou par rivalité, et lui assurerait à jamais l'amour et la reconnaissance de la France, tandis qu'elle assurerait les plus grands intérêts de la Suede. Jusqu'ici il peut avoir été sage aux puissances alliées de refuser d'imposer un monarque à la France ; mais maintenant qu'il faut que la question soit jugée, maintenant que les Princes Français ont été invités de toutes parts à paraître en France, ce serait assurément une délicatesse bien fausse

et bien aveugle que de répugner à les soutenir avec toute la chaleur possible.

Lord Castlereagh arriva le 15 à Francfort, se rendant à Basle; et le bruit courait hier que Caulaincourt avait reçu ses passeports pour l'y rencontrer. Nous espérons qu'il n'en est rien. Nous espérons que Sa Seigneurie aura assez de sang britannique dans le cœur pour refuser de se trouver tête-à-tête avec un aussi infame coquin. Si le fourreau n'est pas encore jeté entre Buonaparté et tous ceux qui ont un reste d'honneur au fond de l'âme, qu'au moins il ne lui soit pas permis de nous insulter en envoyant des assassins s'associer avec la noblesse anglaise sur le pied de l'égalité. Il est aussi un autre préliminaire qui doit lui être demandé d'une maniere péremptoire avant qu'il lui soit permis de parler de paix: c'est de renvoyer chez eux toutes les personnes qu'il détient encore impudemment au mépris de toute loi, sous le nom d'ôtages. Dans ce nombre est la famille royale d'Espagne, plusieurs citoyens respectables de Hambourg, de Breme et d'autres villes, et tous les Anglais qui furent arrêtés au moment où la guerre éclata. Ce n'est pas que nous ayons un grand respect pour la majorité de ces derniers. Nous sommes, au contraire, très-fâchés que le grand brigand n'ait pas mis la main sur tous ceux qui allerent bassement se prosterner pour adorer sa grandeur. Mais que ces Messieurs aient ou n'aient pas mérité leur emprisonnement, l'insulte à l'Angleterre fut la même de sa part, et cette insulte doit être effacée par la plus profonde humiliation, avant que l'Angleterre puisse écouter aucune des propositions qu'il a à faire.

Nous esperons qu'il n'y aura pas heureusement occasion de mettre à usage ces considérations. Buonaparté est parti, et il est allé joner son dernier va-tout sur le champ de bataille. Nous aimons à croire que ses ci-devant meilleurs amis ici ont rassemblé assez de force et de courage pour attendre le résultat de cette derniere lutte sans trembler, comme ils se faisaient auparavant, de la tête aux pieds. Cette fois-ci les terreurs ne sont que du côté du tyran. "*Non victa tantis flagitiis conscientia, sed immanem animum terrore laniavit.*" Son dernier discours d'adieu faisait voir ses craintes assez à découvert, et lorsqu'il entendra prononcer sur ses derrieres le nom terrible pour lui des Bourbons, tandis que les Cosaques planeront sur ses flancs, alors il n'aura plus qu'à laisser tomber son épée, se livrer au désespoir et mourir. Que l'on ne dise pas que les terreurs superstitieuses n'ont pas de prise sur une âme semblable. Elles en ont plus que sur aucun autre homme, *A natura cujus interest scelera infamare, sapienter consultum est ut improbi rarò à superstitione sint intacti.* Au jour de son audacieuse méchanceté il se confisit dans son étoile, dans sa fortune, dans la destinée de Napoléon; aujourd'hui il se trouve

dans la situation de Macbeth lorsqu'il commence à se douter qu'il y avait quelque équivoque dans l'oracle. La lumiere éblouissante qui le guidait s'est évanouie tout-à-coup, et il se trouve le jouet d'un pouvoir qu'il ne peut vaincre et que sa conscience revêt de terreurs inéfables. En voyant cette conséquence naturelle et nécessaire de sa carriere criminelle, nous considérons que même ses talents militaires sont moins à craindre qu'ils n'étaient auparavant. Il serait assurément bien étrange que l'on choisît un temps comme celui-ci pour traiter avec cet homme sur le pied de l'égalité.

## *Buonaparté et Ferdinand VII.*

Du moment où toutes les autorités constituées et le peuple français demanderent la paix à hauts cris à Buonaparte, on fut jaloux de connaître les mesures qu'il aurait adoptées relativement au Roi d'Espagne. Il commença dès-lors à mettre en action cette misérable et tortueuse politique qui a toujours caractérisé ses démarches, et de ce moment il chercha à séparer l'Espagne de la cause des Alliés, en attendant qu'il trouvât des moyens de brouiller les Alliés entr'eux. Il imagina que la longue captivité que le malheureux Roi Ferdinand VII avait endurée, l'engagerait à accepter toute espece de conditions, pourva que l'une d'elles fût sa liberté et son rétablissement sur le trône. Il envoya en conséquence ordre au duc de San Carlos qui avait d'abord accompagné le Roi d'Espagne à Valençay, et qui depuis avait été exilé en Suisse, de venir à Paris. Là, Buonaparté lui dit, à son arrivée aux Thuileries, qu'il fallait en finir avec l'Espagne, qu'il avait toujours aimé le Roi et l'Espagne, qu'il approuvait et même goûtait infiniment la constitution faite par les Cortes extraordinaires, et qu'il consentirait à replacer Ferdinand sur son trône, à certaines conditions qui feraient le sujet d'une négociation et d'un traité de paix qui se discuterait à Valençay même.

M. le duc de San Carlos partit en conséquence pour Valençay, à la fin de Novembre, avec le Comte Laforêt, ministre de la guerre. Les deux plénipotentiaires y signerent le traité dont le Comte Laforêt était porteur, et Ferdinand le ratifia entre les deux guichets avec la grâce d'un homme à qui on met le pistolet sur la gorge en lui disant *la bourse ou la vie*. On dit qu'on lui fit accompagner la ratification de ce traité d'un serment effroyable dont la formule fut peut-être composée par le ci-devant abbé Maury, qui après avoir dit en 1790 qu'on était toujours

à l'ordre quand on vengeait le sang d'Henri IV; trouve aujourd'hui qu'on est également à l'ordre quand on le répand ou qu'on le déshonore.

On dit que par ce traité, Ferdinand est reconnu roi légitime des Espagnes, qu'il conserve l'ancienne alliance de son pays avec la France, qu'il s'engage à faire payer à Charles IV une pension de 30 millions de réaux, dont en cas de mort, moitié est reversible sur la tête de la reine sa mere, qu'il consent à échanger tout de suite les Français prisonniers en Espagne contre pareil nombre d'Espagnols prisonniers en France, et qu'il s'engage à faire donner pour l'excédent un nombre égal de prisonniers français en Angleterre, ainsi qu'à faire évacuer l'Espagne par les troupes anglaises, etc.

Comme ce traité ne peut rien valoir sans l'approbation des Cortes et de la Régence, il avait été envoyé des lettres toutes faites pour ces deux corps, que le pauvre Ferdinand n'eut qu'à signer. Il y vantait les bontés, la magnanimité du grand Empereur, les obligations qu'il lui avait pour la liberté et les agréments dont il l'avait fait jouir, lui et ses freres, et il y recommandait surtout la prompte ratification du traité.

Muni de ce paquet, M. le duc de San Carlos se mit en route pour Madrid. Il arriva avec une escorte française aux avant-postes de l'armée espagnole, près Vich en Catalogne. Il lui fut permis, non sans difficultés, de continuer son voyage, et il arriva à Madrid.

Les Cortes générales ordinaires ne devaient s'assembler que le 15 Janvier; mais la commission intermédiaire qui exerce leurs fonctions dans l'intervalle d'une session à l'autre, a refusé sechement de s'occuper de ce traité, sous prétexte qu'un acte de cette nature excédait ses pouvoirs.

La conduite que la commission avait à tenir en cette occasion était simple et claire, et personne ne doit être surpris qu'elle l'ait tenue. Lorsque dans le commencement de la révolution, on insistait sur ce que le rejet de certaines mesures proposées par les démagogues exposerait la vie du Roi, l'intrépide Cazalès s'écria: "notre premier devoir est de conserver la monarchie, notre second celui de sauver le Roi." La seule circonstance qui doive exciter la surprise, est que Buonaparté ait eu la stupidité de penser que la nation espagnole se soumettrait à l'insulte qu'on lui faisait par cette insidieuse proposition. il connaît bien peu la nature humaine, il connaît bien peu les sentiments que tout Espagnol lui porte, le mélange de mépris et vengeance que ses

trahisons, ses parjures et ses massacres de sang-froid ont inspiré à tous les cœurs vraiment espagnols. Eh quoi! il ose croire qu'il peut conserver leur Roi pour ôtage contre leur juste vengeance!

Est-ce qu'il pourra ainsi impunément leur dérober leur gouvernement, les insulter en plaçant sans leur aveu un frere sans mérite et sans réputation sur leur trône, les proclamer rebelles et traîtres pour avoir refusé d'obéir à cette marionette, massacrer leurs citoyens, couper en morceaux leurs paysans, désoler leurs campagnes et faire du pillage de leurs propriétés un article de revenu régulier dans le budget de ses finances! Il lui sera donc permis de commettre ces horreurs et mille autres aussi long-temps que son pouvoir dure; et lorsqu'il sent qu'il ne peut plus poursuivre ses plans diaboliques, en sera-t-il quitte pour signer une convention par laquelle il s'engagera à ne plus les molester? Grossiere stupidité! nous avons souvent dit que ce drôle-là est dans une ignorance profonde de la nature des sentiments justes et honorables. Mais ce n'est pas seulement pour se protéger qu'il a fait cette tentative; il veut encore couvrir l'Espagne d'infamie. Il cherche à faire une paix séparée avec elle, à la détacher de la cause commune de l'Europe, à la désunir d'un allié et d'un protecteur généreux, à lui faire rompre un traité solennel, par lequel elle s'est engagée à ne traiter que de concert avec cet allié. Et voilà un des plus grands et des plus déplorables maux de la révolution; c'est quelle a fait voir au monde une telle série d'actions atroces et honteuses, de perfidies, de manques de foi, que l'on devrait craindre, que si cela continuait encore quelque temps, le monde ne finît par devenir étranger à tout principe de morale.

---

Voici les derniers avis que nous avons d'Espagne à ce sujet; les braves et loyaux Castillans ont pensé comme leurs alliés, et Madrid a imité Londres sans s'être communiqués.

Le journal de Vittoria du 14 Janvier fait mention de l'arrivée du Duc de San Carlos à Madrid, et ajoute qu'il a été escorté par des Français jusqu'à Vich, et qu'il a apporté des dépêches relatives à la paix; qu'il devait être tenu un conseil d'état extraordinaire, auquel il devait être admis, ainsi que l'ambassadeur d'Angleterre: et qu'on n'avait aucune inquiétude, "parce que rien ne pouvait être conclu sans l'approbation des Cortes."

Le même journal, du 15, rapporte le décret des Cortes du 1er Janvier 1811, qui déclare nuls et sans valeur tous les actes

et conventions souscrits par le roi durant sa captivité et oppression, soit en Espagne, soit ailleurs, et il l'accompagne des observations suivantes :—" Dans l'état où Buonaparté se trouve maintenant, et avec ses infâmes et perfides dispositions, une nouvelle intrigue ne serait pas extraordinaire. Nous connaissons l'homme; quoiqu'il se croye si grand, il ne manque jamais de recourir aux moyens les plus bas et les plus vils lorsqu'ils peuvent servir à ses fins. D'un autre côté, nous connaissons la candeur de notre bien aimé Ferdinand, son inexpérience, le besoin qu'il a d'un conseil, d'un guide. Serait-il surprenant que le Corse l'eût séduit, et que par fourberie ou par violence il l'eût forcé de signer un pacte? Espagnols, soyons sur nos gardes; il n'est aucun de nous qui ne connaisse la valeur des traités et promesses de Buonaparté, qui ne comprenne ses intentions, qui sont de nous séparer à tout prix de nos alliés, afin de sortir d'embarras de ce côté-ci, de porter toutes ses forces vers le Rhin, et de revenir ensuite avec elles pour nous opprimer. S'il réussissait à semer la discorde parmi nous, ce serait un avantage de plus pour lui. Espagnols, soyons sur nos gardes. Voilà tout ce que nous pouvons dire à présent sur ce décret; et ces observations nous sont suggérées par l'arrivée mystérieuse et inopinée du duc de San Carlos à Madrid."

*Breda, le* 18 *Janvier.*—Nous apprenons par des voyageurs venant de France, que les esprits y sont dans une grande agitation. On rapporte que le corps législatif, dans ses délibérations sur la situation de l'empire, ayant opiné unanimement en faveur de la paix, le président voulut empêcher l'impression du rapport; qu'il s'éleva sur le champ un cri général pour qu'il fût imprimé, et les personnes qui étaient dans les tribunes applaudirent; que l'impression fut décidée à une majorité de 230 voix contre 50; et que c'est pour cela que l'Empereur a, sous un faux prétexte, dissous, c'est-à-dire ajourné la session.

*Francfort, le* 13 *Janvier.*—Le Comte Pozzo di Borgo a passé ici aujourd'hui. Il revient de Londres où il était allé avec une mission de l'Empereur de Russie. Il va à Bâle et précede Lord Castlereagh.

*Francfort, le* 15 *Janvier.*—Lord Castlereagh est arrivé ici ce matin. Il est accompagné de M. Robinson et M. de Planta.

*Vienne, le* 5 *Janvier.*—Il n'y a plus aucun doute sur l'accession du Roi de Naples à la coalition contre la France. On dit qu'il gardera Naples sa vie durant, qu'après sa mort le trône retournera au Roi de Sicile ou à ses descendants, et que les héritiers de Murat recevront en indemnité trois principautés en Italie, dont une sera Piombino. Suivant d'autres rapports, Naples sera restitué immédiatement après la conclusion de la paix, et Murat conservera seulement le titre de roi durant sa vie. Ces rumeurs n'obtiennent pas grand crédit, parce que Murat est à présent à la tête de 20,000 hommes, avec lesquels il paraît être dans l'intention de se réunir au viceroi.

# LE LOGOGRAPHE,

OU

## Le Moniteur Secret.

## No. LXVI.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Lettre de Mlle* N. *à Mad.* V. *à Vienne.*

Ah ! ma chere, je ne puis bien définir ce que j'éprouve ; est-ce de la crainte ? est-ce de la joie? Je crois que c'est un mélange de toutes deux. Notre auguste maître s'avance vers nous comme s'il venait pour nous délivrer. Voilà ce qui me remplit d'espérances ; mais d'un autre côté, les regards farouches que le terrible Napoléon nous lance quelquefois, me font frissonner et élevent dans mon triste cœur de fâcheux pressentiments sur le sort de notre chere princesse et sur le mien. Quel tableau présente maintenant le palais qu'il habite ! Non, l'enfer n'est pas comparable à ce que j'ai sous les yeux. Je m'étais bien doutée, à tout ce que j'avais vu auparavant, que Napoléon n'était pas un homme ; aujourd'hui je suis convaincue que c'est un démon, et même de la plus mauvaise espece. L'expression de sa figure qui, même lorsqu'il était heureux, était assez effrayante, est devenue hideuse depuis qu'il prévoit sa chûte prochaine. On y voit toutes les passions qui l'agitent, toutes les tortures qui le déchirent ; il semble qu'on lui ait arraché le cœur pour le mettre à découvert.

On croit avoir épuisé la peinture de toutes les souffrances quand on a représenté les damnés au milieu des flammes éternelles ; mais les damnés ont appartenu à l'humanité ; ils en conservent encore quelques traces dans leurs traits et même dans leurs cris douloureux ; au lieu que Napoléon, dépouillé à peu près du masque extérieur qui lui donnait quelque ressemblance avec l'homme, donne une idée de Satan lorsque du fonds des enfers il leve les yeux vers le ciel pour contempler la place d'où il est tombé et le bonheur qu'il a perdu. J'ai souvent pensé, en voyant les animaux féroces, qu'ils avaient dans leurs yeux quelque chose du feu de l'enfer ; eh ! bien, je crois cela plus fortement encore lorsque ceux de Napoléon se fixent sur moi.

Imaginez qu'il est devenu tout à fait maniaque et même idiot.

Il se leve brusquement pour se rasseoir plus brusquement encore.

Il marche tout à coup comme un insensé, et s'arrête ensuite immobile comme une statue.

Il veut parler, et il ne laisse échapper que des sons rauques et inarticulés.

Il leve les yeux, paraît suivre quelque chose qui flotte dans le vague, et tout à coup reportant ses regards vers la terre, il semble considérer un objet dont la chûte l'étonne ou l'intimide.

Il appelle, les uns après les autres, tous ses ministres, et quand tour à tour ils se présentent devant lui, il les regarde avec étonnement, et fait de la main un signe pour les renvoyer.

Il prend une plume comme s'il voulait écrire un ordre ; il sonne un de ses gens pour le porter, et lorsqu'il veut tracer quelque chose sur le papier, le souvenir ou la pensée lui échappe, il se-

coue la tête d'un air chagrin, et oublie jusqu'à l'homme qu'il a appelé.

Il attache à son côté un sabre énorme, il garnit sa ceinture de quatre pistolets qu'il charge et amorce lui-même, il se promene un instant ainsi armé, et semble défier tout l'univers; mais bientôt il se dépouille de ses armes, remplace le sabre par un bâton, les pistolets par des plumes à écrire, et prend un triste plaisir à se voir ainsi accoutré.

Dans un autre moment, il fait ouvrir le grand appartement où est son trône, et s'y montre revêtu des habits qu'il portait le jour de son couronnement ; mais à peine a-t-il monté un des degrés du trône, qu'il se retire avec effroi et reparaît avec le costume d'un lieutenant d'artillerie, considérant avec complaisance l'épaulette parfilée qui autrefois caractérisait ce grade.

Pendant la nuit sa manie est plus effrayante. Il sonne avec fracas, ordonne qu'on aille éveiller l'impératrice, qu'on la lui amene, et lorsqu'il la voit, il lui dit froidement : " Pardon, Madame, je croyais qu'on vous avait enlevée." Ensuite, quand tout le monde s'est retiré, il sonne de nouveau, fait mander Madame Montesquiou, et s'avançant vers elle le poing levé, il lui demande son fils d'un ton menaçant : " Qu'as-tu fait, lui dit-il, de mon Roi de Rome ? où est le Roi de Rome ? Sais-tu qu'il est l'unique espoir de ma dynastie ?" Alors, oubliant pourquoi il a fait appeler la gouvernante de son fils, il s'écrie d'un ton douloureux : " Ma dynastie ! ma dynastie ! . . . Insensé ! comment puis-je espérer de fonder une dynastie, moi, le fils d'un greffier d'Ajaccio, moi, le rejeton de la galante Létitia, moi qui ai reçu l'aumône de la main des Bourbons, moi qu'ils ont fait élever par charité ! Je serai pendu pour cette prétention-là ! Pendu ! et par qui ? Qui osera

porter la main sur l'oint du Seigneur? Ah! oui, ils respecteront bien ce titre-là! Ils me traiteront comme un intrus, comme un voleur, un assassin. J'ai commis un meurtre horrible, d'autant plus horrible qu'il était inutile. Ce meurtre-là me pese sur le cœur, il pese sur ma tête..... Qu'on aille chercher Defermont." Celui-ci arriva avec deux régistres. " Voyons, lui dit-il, l'état du trésor public. Quoi! la dépense excede aujourd'hui la recette de cinq millions; pourquoi cela?

—Sire, les habillements des nouvelles levées, l'approvisionnement subit de plusieurs places fortes...

—Pourquoi payer? On fait des réquisitions à la pointe de la baïonnette; on donne des bons qu'on ne paye point; on fait des promesses qu'on ne remplit pas. Comment faisait-on du temps du comité de salut public?

—Sire, on ne peut plus employer les mêmes moyens; votre armée toute entiere n'y suffirait pas. Il ne faut pas que V. M. se dissimule le véritable état des choses: ce qu'autrefois les Français accordaient passivement, sans espoir d'être payés, ils le donnent aujourd'hui avec répugnance même contre de l'argent; ils disent hautement: " A quoi servira tout cela? A prolonger une résistance inutile, à retarder une chûte inévitable, à faire tuer sans fruit beaucoup d'hommes, à irriter nos ennemis....."

—Disent-ils cela? Et la police le souffre? et ces misérables n'ont pas expié leur audace par la mort? Où sont donc mes commissions militaires?

—Sire, la police a bien peu d'activité; ses agents sont irrésolus, ils n'osent exciter des haines contre lesquelles ils croient que le gouvernement ne peut plus les défendre.

—Qu'on les fusille.

—Sire, à peine trouve-t-on des gens qui consentent à être juges, et d'autres qui veulent être bourreaux.

—J'en trouverai, moi. Voyons vos états de conscription : combien d'hommes depuis hier ?... Comment ! mais cela va en décroissant. Defermont, je veux des hommes, je veux de l'argent ; il me faut un milliard et huit cent mille soldats. Ecrivez cela à mes commissaires, et revenez demain."

Ce que je vous dis-là, ma chere, se raconte hautement dans le palais. Comme tous les délateurs ont maintenant la bouche fermée par la crainte, comme les espions ont perdu leur activité, chacun est très-communicatif. On distribue même ce qu'on appelle des nouvelles à la main, dans lesquelles on rend compte du véritable état des choses. Voici le bulletin qu'on distribuait hier :

" Napoléon, malgré la folie dont il est atteint et les terreurs qui ont donné à son activité le caractere d'une impatience enfantine, et à ses conceptions tout le vague de l'impuissance, n'a pas perdu cet instinct de fourberie, ces ruses adroites qui l'ont autrefois si bien servi. Les troupes qu'il a passées en revue hier sont les mêmes que celles qui ont défilé devant lui toute la semaine, on a seulement eu soin de leur donner un nouvel uniforme. Ceci est pour rassurer les Parisiens et tromper l'ennemi qui s'approche. La Banque de France a été requise non-seulement de livrer tout l'argent comptant qu'elle a dans sa caisse, mais encore tous les billets qui lui sont rentrés, et que, selon ses réglements, elle devait annuller à la fin de ce mois. Elle a refusé ; mais la nuit derniere, Savary déguisé en

brigand (costume qui lui va à merveille), et quelques autres scélérats de son espece ont dévalisé la Banque, et les voitures qui portaient leur pillage ont pris le chemin des Tuileries. C'est ainsi qu'on met à exécution le nouveau plan de finances."

" Napoléon a fait mander inopinément le conseiller d'état D..... qu'il soupçonne d'entretenir des intelligences avec les mécontents de l'intérieur, et lorsque celui-ci est entré dans le cabinet particulier, il lui a sauté brusquement au collet, en lui disant ; " Coquin, tes papiers." Il l'a fait ensuite fouiller devant lui. On prétend qu'on a trouvé sur lui des lettres qui ont tellement excité la rage de l'Empereur, que celui-ci voulait l'envoyer fusiller sur-le-champ dans les fossés de Vincennes. Bertrand, qui est maintenant l'homme en crédit, est parvenu à appaiser son maître, et a même emporté dans sa poche les papiers suspects que nous espérons être en état de publier dans quelques jours.

" L'Impératrice a beaucoup pleuré avant-hier ; on suppose que l'Empereur l'a forcée d'écrire à son auguste pere une lettre qui ne s'accorde pas avec le respect filial qu'elle porte à ce souverain. Ce qui rend cette conjecture vraisemblable, c'est la conversation qui a précédé ce sacrifice fait à la terreur plutôt qu'à l'amour, et qui a été recueillie par un huissier de service qu'on soupçonne être R....."

" Madame, a dit Napoléon en abordant la Princesse avec assez de gravité, l'Empereur votre pere poursuit ses projets sacriléges contre moi, contre vous, contre notre fils chéri. Vos devoirs d'épouse, vos devoirs de mere encore plus sacrés, vous obligent à chercher à arrêter sa marche, et même à vous mettre avec moi à la tête de mes bataillons. Vous connaissez l'histoire, mais peut-

être n'avez-vous pas lu avec assez d'attention les traits de dévoûment conjugal qu'elle offre à notre admiration. La magnanime Arie s'immole la premiere pour donner à son époux l'exemple d'une mort courageuse, et lui remettant froidement le poignard dont elle s'est frappé, elle lui dit : " Pétus, cela ne cause aucune douleur." La fidele Artemise s'enferme dans le tombeau de Mausole son époux. Sémiramis..... (*Ici l'Empereur a hésité.*) Sémiramis, non, ce n'est pas Sémiramis. Enfin, Madame, plus votre situation est éminente et plus vous devez aux contemporains et à la postérité l'exemple d'un grand dévoûment. La femme d'un héros, d'un grand souverain, ne doit pas laisser succomber son époux sans s'unir hautement à son sort, s'envelopper dans sa chûte, et même s'ensevlir sous les débris du trône qu'elle a partagé....

" L'Impératrice paraissait vouloir faire quelques observations, mais Napoléon lui faisant signe de ne pas l'interrompre, il continua ainsi :

" Je sais bien, Madame, que dans la cour efféminée et polie où vous êtes née, ces maximes sont reléguées parmi les rêveries de l'antiquité, et que le dévoûment conjugal y est traité de chimere. Mais vous êtes à ma cour impériale, où ceux qui m'appartiennent doivent être capables de tous les genres d'héroïsme. Je suis un héros, Madame, j'appartiens à l'histoire, je plonge dans la postérité; tout ce qui se rapporte à moi doit être empreint d'une teinte d'immortalité. S'il fallait choisir entre votre pere et moi, s'il fallait nous sauver l'un ou l'autre, parlez, Madame, pour lequel des deux seriez-vous prête à vous dévouer ?

" —Il me semble que je dois d'abord le sacrifice de ma vie à celui de qui je l'ai reçue.

" —Fadaises, que tout cela, Madame, senti-

ments vulgaires! un pere n'est rien pour une souveraine; elle appartient à l'état qui l'adopte, au Prince qui l'associe à son trône. Et votre fils! et mon fils! et le Roi de Rome n'a-t-il pas des droits exclusifs sur votre cœur? Madame, il faut écrire à votre pere que s'il avance encore de quelques lieues sur le territoire français, vous viendrez, à la tête de mes bataillons, exposer votre sein à ses coups, et que ce n'est qu'en passant sur votre corps qu'il arrivera à moi..... (Ici Napoléon s'étant aperçu qu'il n'était pas seul avec l'Impératrice, est entré dans une violente rage, et a chassé à coups de pied ceux qu'il avait oublié de renvoyer d'un signe de tête, ce qui est le seul moyen qu'il emploie pour chasser son monde quand il n'est pas en fureur).

" Napoléon a offert à Roustan le ministere de la police pendant son absence; mais celui-ci ne se sentant pas un assez grand scélérat pour ces fonctions terribles, a refusé; Savary reste."

Tel est, ma chere, le genre des bulletins dont presque tous les jours on amuse notre curiosité, depuis qu'on redoute moins le terrible Empereur. Ah! oui, bien terrible, je vous jure. Imaginez que ce matin, me trouvant par hasard sur son passage; il s'est avancé vers moi d'un air riant en apparance, et m'a dit d'un ton forcément doucereux: " Eh! bien, Lisbeth a-t-elle reçu des lettres de Vienne pour la féliciter sur son prochain retour dans sa chere patrie?" Et ensuite me jetant un regard menaçant, grinçant des dents, et mettant son poing à deux doigts de ma figure, il a ajouté: " Non, s.... Autrichienne, tu n'iras pas dans ta ville de Vienne, tu resteras ici; tu n'en sortiras jamais; je ne suis pas encore renversé; je ne suis pas encore mort; je le prouverai dans quinze jours."

Je suis presque tombée en défaillance, et je crois en vérité que j'en serais morte, si un des secrétaires qui suivait cet homme effrayant n'eût profité de sa brusque disparition pour me donner quelques secours. J'ai beaucoup remercié ce Monsieur ; il m'a regardé avec attendrissement ; voilà notre connaissance faite, il me dira bien des choses.

Adieu, ma chere ; plaignez-moi ; félicitez-moi, selon que vous verrez les événements tourner selon nos vœux.

Paris, 6 Janvier.

## ANECDOTE.

Lorsque Buonaparte était à Dresde, une Lettre que Madame Suchet écrivait de Paris à son mari en Catalogne, fut arrêtée à la poste par Savary, ouverte, et transmise à Buonaparte, afin de savoir si elle devait être envoyée à son adresse, parce qu'elle contenait quelques avis importants sur les embarras du gouvernement français, en raison des dispositions intraitables, du caprice et de l'instabilité turbulente de Buonaparte. Elle fut renvoyée à Paris sous enveloppe dans une lettre de Caulincourt à Savary, dans laquelle Caulincourt lui disait : " l'Empereur qui est à mes côtés desire que l'ontire copie de la lettre et que l'original soit envoyé à Suchet; l'Empereur le connaît bien lui et sa femme—ce sont deux intrigants fieffés." Cette lettre avec son enveloppe fut interceptée par Blucher, et le tout a été envoyé à Suchet afin de lui faire connaître l'opinion véritable du maître qu'il sert.

Imprimé pour Schulze et Dean, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. Peltier, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.

# L'Ambigu,

ou

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCXCI.—*Le* 10 *Février*, 1814.

## *SPECTACLES DE PARS.*

## FEUILLETONS DE GEOFFROY.

### THÉATRE FRANÇAIS.

*Le Philosophe sans le savoir, l'Amant bourru.*

J'ai eu tort de mettre dans l'arriéré cette représentation intéressante par le mérite des pieces et des acteurs. Le philosophe sans le savoir est un drame naturel, touchant et vrai. Le titre est une épigramme que Sedaine a faite sans le savoir contre la philosophie du jour ; car le philosophe sans le savoir est dans sa piece un homme si sage, qu'il est à craindre que ceux qui savent qu'ils sont philosophes ne le soient pas du tout.

Sedaine était un de ces philosophes qui savent qu'ils le sont, et pourquoi ils le sont. Les vertus de tempérament sont, dit-on, les meilleures ; de même le meilleur philosophe est celui qui n'a d'autres titres à la philosophie que le bon sens et un cœur droit.

Le préjugé que l'auteur attaque est né au sein de la barbarie. Les peuples les plus polis et les plus braves de l'antiquité, les Grecs, fondateurs de tout art et de toute science, les Romains maîtres du monde, n'ont point connu ce point d'honneur qui consiste à égorger un homme pour un mot. Dans le Mariage de Figaro, le comte Almaviva, cherchant à se rassurer sur le compte de sa femme, croit que son honneur ne court aucun risque, et ajoute par réflexion : *Où diable l'a-t-on mis?*

C'est un grand mal de mettre l'honneur où il n'est pas ; il arrive de ce bouleversement qu'on ne le met pas où il est. En France, depuis plusieurs siecles, on a mis l'honneur des hommes dans la fidélité des femmes et dans la vengeance sanglante des offenses les plus légeres : l'homme qui a le plus d'honneur, peut avoir une femme qui n'en ait guere ; il y a plus d'honneur à mépriser une injure qu'à tuer celui qui nous l'a faite ; et souvent il arrive qu'on est tué soi-même en voulant se venger, et l'on ressemble alors à l'homme qui se donne un grand soufflet pour tuer une mouche qui le pique. Si la clémence est une vertu héroïque, la vengeance doit être le partage des âmes communes. Corneille s'est trouvé fort embarrassé dans Cinna ; car dans la même tragédie, il offre à notre admiration tout à-la-fois la clémence d'Auguste et la vengeance d'Emilie. Il faut cependant opter ; car, si la vengeance est une si belle chose, la clémence doit être une faiblesse : cependant le public admire la clémence

d'Auguste ; il en est touché jusqu'aux larmes, et il regarde la vengeance d'Émilie comme une folie digne de pitié : il y a donc plus de grandeur dans la clémence que dans la vengeance.

On n'a pas dû mettre l'honneur dans l'aveugle ressentiment qui veut ôter la vie à un homme pour punir une indiscrétion ; on n'en voit aucun exemple chez les Grecs et chez les Romains, quoique dans ces républiques la différence des opinions et la violence des partis donnassent lieu tous les jours à des emportements, à des offenses graves. On se disait de grosses injures au sénat, au *Forum*, à la tribune, dans les rues : on se battait même, mais d'une manière ignoble, sans appel régulier, sans désignation du temps, du lieu et des armes ; je crois qu'alors on aurait trouvé ridicule de faire un grave cérémonial d'un combat où la seule passion doit présider, et établir l'opinion que celui qui est tué a toujours tort, et celui qui tue toujours raison. Jamais Thémistocle, chez les Grecs, quoiqu'assez mauvaise tête dans sa jeunesse, ne donna rendez-vous au sage Aristide dans le petit bois qui bordait la rivière d'Ilissus ; jamais César, le plus courageux des Romains, n'appela aucun de ses ennemis derrière les remparts de Rome ; jamais Antoine, grand guerrier, ne demanda raison à Cicéron, les armes à la main, des injures que cet orateur lui prodiguait. Ce ne fut qu'après avoir écrasé le parti du sénat qu'Antoine s'occupa des Philippiques de Cicéron ; il n'envoya pas de cartel au harangueur, mais il mit à ses trousses une compagnie de soldats qui l'atteignit au moment où il sortait en litière de sa maison de campagne de Formies. Cicéron sentit bien les motifs de cette visite ; il avança le cou hors de la portière : on lui coupa la tête tranquillement devant son château. Ce ne fut pas, comme on voit, un duel,

mais une exécution militaire. Antoine ne songea pas même à ce qu'il y avait de lâche dans ce procédé. Fulvie, femme d'Antoine, et qui ne vivait pas en très-bonne intelligence avec lui, donna dans cette occasion un grand exemple d'amour conjugal ; car elle prit plaisir à percer avec une aiguille la langue qui avait dit tant de mal de son cher mari. Ce zele de Fulvie me rappelle cette femme d'un ministre hollandais qui, non contente des injures que son mari venait de dire à un hérétique, renversa sur la tête du mécréant un pot plein.... Oh ciel ! s'écrie à ce sujet Voltaire dans Candide : A quels excès se porte le zele de la religion dans les dames !

Il y eut souvent dans les armées romaines des combats singuliers, mais toujours pour soutenir la cause publique, jamais pour contenter des passions particulieres : les plus fameux dans ce genre sont ceux de Valerius Corvus et de Manlius Torquatus. Le combat des Horaces et des Curiaces, de trois contre trois, sera à jamais mémorable dans l'histoire et au théâtre. La fureur des combats singuliers fut poussée à un tel point sous Henri IV et sous Louis XIII, qu'il n'y avait presque plus de duels, mais des combats de deux contre deux, c'étaient des parties quarrées ; dès qu'on avait querelle, on prenait un second, l'adversaire en faisait autant on se rendait quatre sur le pré, et des quatre, il y en avait deux qui ne se connaissaient pas, et n'avaient aucune offense à venger ; je crois qu'il y a des exemples de combats de trois contre trois, de quatre contre quatre.

L'usage des combats singuliers pour des offenses particulieres est de la plus haute antiquité chez les barbares du Nord, rien ne fut plus commun en Asie, mais seulement dans les armées ; Homere en est la preuve. Les duels proprement

dits, nous viennent de la chevalerie, des *Jugements de Dieu*, où deux champions se battaient pour leur compte ou pour celui des autres, mais toujours pour prouver le crime ou l'innocence d'un accusé. Cela épargnait beaucoup d'encre et de papier dans des siecles où il n'était pas commun de savoir lire et écrire. Nous voyons que, Tancrede se bat pour prouver qu'Aménaïde est innocente : elle l'est en effet, son seul crime est d'être folle ; mais quand elle serait coupable de correspondance avec les Syracusains, il est clair que Tancrede étant le plus fort, Aménaïde n'est pas moins la meilleure citoyenne de Syracuse. Il est vrai que si Orbassan avait été vainqueur, l'échafaud eût été le partage de la maîtresse de Tancrede. De mauvais plaisants ont demandé si les armes avaient fait commettre plus d'injustices que les lois, et si les jugements de Dieu avaient été dans leur temps plus mauvais que ceux des hommes : point de réponse à cette question impertinente.

Il y a dans Gaston et Bayard une scene sublime, c'est celle où ce brave chevalier rend son épée à Nemours sans combat, et se punit lui-même d'avoir provoqué son général. Je ne sais si deux siecles auparavant, dans le temps où le préjugé du point d'honneur était dans toute sa force, cette scene aurait obtenu le même succès.

Il fut un temps où, en Italie, et je crois même en Espagne, les duels avaient été convertis en assassinats pour la commodité des offensés ; il s'était établi des compagnies qui, à leurs risques et périls, entreprenaient la vengeance des particuliers. Quand on voulait se défaire d'un ennemi, ou se venger d'une offense, on allait trouver le chef de l'établissement, et pour une somme assez modique, il procurait la satisfaction qu'on désirait, c'était alors de la haine, de la

cruauté, du crime tout pur, sans danger, sans adresse, sans point d'honneur.

Dans ce drame du philosophe, dont le fond est fort triste, l'auteur a jeté le ridicule d'une marquise entêtée de sa noblesse ; le caractere plaisant et intéressant tout à-la-fois d'un vieux domestique brusque et bon, qui fait rire et pleurer en même temps ; enfin, il y a ce rôle de Victorine, rôle neuf et encore unique jusqu'ici, rôle de génie où l'on voit une ingénue aller de la naïveté enfantine jusqu'au tragique, sans sortir du naturel. Ce rôle, plus que tous les autres, donne la mesure du talent de Mlle Mars, qui parcourt toute l'échelle dramatique, et passe avec une grâce et une aisance admirables, de la plus douce et de la plus innocente familiarité au plus haut degré du sentiment et du pathétique : c'est là qu'on entend la voix de la nature si étouffée dans la tragédie parl'affectation, les hurlements et le charlatanisme. Ce rôle ne peut être doublé sans que la mort de la piece ne s'ensuive : Mlle Mars seule peut le jouer, et il est probable que personne après elle ne le jouera.

Molé joua pour la derniere fois l'amant bourru pour sa représentation à l'opéra ; ce n'était plus le Molé qui avait joué le rôle d'original dans la nouveauté de la piece ; mais c'était toujours Molé avec quelques années de plus qu'il ne fallait. On a depuis essayé ce rôle ; on s'est trompé sur le caractere ; on a pris la franchise pour de la bonhomie, c'est un contre-sens formel. L'amant bourru est une espece de sauvage nourri dans la liberté et l'indépendance des colons d'Amérique ; il doit avoir la tête haute, la démarche vive et fiere, point d'élégance, point de tournure parisienne : mais beaucoup de feu, de fermeté, et surtout de noblesse ; c'est à quoi n'ont pas fait assez d'attention quelques au-

teurs qui n'y ont mis que de la simplicité et de la bonté, avec un peu de brusquerie faible et familiere. Molé avait si bien combiné la passion avec le caractere du personnage, qu'il ne disait pas un mot qui ne fît rire et pleurer tout à-la-fois; il faut rendre cette justice à un si grand comédien, d'autant plus que le public ne la lui a point rendue dans ses dernieres années; il en a joui sans l'apprécier, il l'a perdu sans le regretter, sans presque sentir ce qu'il perdait. Molé n'était pas encore dans la tombe qu'il était déjà oublié: et Molé est un des talents les plus brillants, les plus rares, les plus universels que la scene ait jamais possédés.

Fleury a joué dans cette représentation l'amant bourru: c'était un objet de curiosité; il y a mis de la vérité, du sentiment, de la noblesse. Cet acteur a tant d'intelligence et de ressources dans son art, qu'il sait toujours suppléer à ce qui lui manque par d'autres qualités. La piece est un roman assez médiocre et très-languissant au troisieme acte; mais le rôle de l'amant bourru et celui de Mad. de Martigues le soutiennent. C'est Mlle Mars qui joue Mad. de Martigues; elle a deux scenes qui valent un long rôle tout entier; elle y met une gaieté une vivacité, un comique qui excitent l'enthousiasme des spectateurs les plus froids.

---

*L'Homme du Jour, l'Ecole des Bourgeois.*

Les amateurs devaient se trouver Jeudi dans un extrême embarras: pauvres au milieu de l'abondance par la difficulté de choisir. Au Théâtre Français, point de premiere représentation, point de reprise, point de ce qu'on appelle nouveauté; mais d'anciennes pieces toujours nou-

velles par la maniere dont elles sont jouées ; des acteurs, des actrices qu'on voit presque tous les jours, et qu'on croit toujours voir pour la premiere fois. A l'Opéra-Comique, cette reprise du Magnifique si long-temps promise, toujours différée ; enfin, à l'Odéon, une représentation au bénéfice de Mlle Fleury, où les spectateurs avaient pour leur bénéfice une piece nouvelle et deux pieces remises. Il n'y a eu foule nulle part à cause de la diversion.

Le meilleur de ces spectacles, sans aucune comparaison, était celui du Théâtre Français. L'Homme du Jour est une piece d'intrigue fort agréable, une piece de caractere assez médiocre. L'homme du jour est un homme fort maussade, un tuteur berné par sa pupille, un sot et un niais qui donne lui-même à son rival les moyens de le tromper, et qui leve ses scrupules. Le rôle de Lucile est charmant, et joué par Mlle Mars dans tout l'esprit du rôle. Le dénoûment est parfait, bien amené, bien filé, satisfaisant pour tous les spectateurs. L'homme du jour a grand besoin d'être joué par Fleury ; c'est un personnage haïssable, mauvais ami, mauvais frere, mauvais maître, amant brutal, mauvais cœur, ingrat, et, par-dessus tout cela, dénué de sens commun : c'est-là ce qu'on appelle l'homme du jour, mais si le caractere ne vaut rien, la piece est bien faite, l'intrigue plaisante et bien conduite.

Il est hors de toute vraisemblance qu'un militaire droit et franc, soit depuis dix ans l'ami d'un égoïste frivole et froid, qui ne se donne pas même la peine de dissimuler son indifférence, qui traite un inconnu comme un ami, et un ami comme un inconnu ; on ne conçoit pas qu'un brave et honnête homme comme M. de Forlis, non-seulement ouvre sa bourse à cet homme vain, immoral et sans âme, non-seulement qu'il lui donne sa fille

unique en mariage, mais même qu'il puisse supporter l'impertinence d'un personnage si odieux. Le rôle de ce bonhomme de pere est assez bien joué par Vigny ; à la fin surtout, lorsque le bonhomme commence à montrer du caractere, et ouvre les yeux sur celui de ce prétendu ami.

L'Ecole des Bourgeois, le triomphe de Fleury, et l'une des meilleures comédies faites depuis Moliere, donne toujours un nouveau plaisir. On a beaucoup parlé de plagiats dans ces derniers temps. L'auteur de l'Ecole des Bourgeois est atteint et convaincu d'un des plus considérables qui se soient jamais faits dans la littérature. Il a commis ce plagiat sur la personne de Dancourt, auteur comique très-connu, et la piece pillée est *le Chevalier à la Mode*. Il y a dans cette comédie du Chevalier à la Mode, un M. Serrefort, beau-frere de Mad. Patin ; c'est l'original de M. Mathieu, frere de Mad. Abraham. La premiere scene de M. Mathieu avec Mad. Abraham est absolument calquée sur la premiere de M. Serrefort avec Mad. Patin : cela va bien au-delà de l'imitation, c'est une véritable copie ; et l'abbé Dallainval est à cet égard un des plagiaires les plus effrontés : la seule chose qui l'excuse ; c'est la scene de ce M. Mathieu avec le marquis de Moncade ; scene excellente, scene de génie, qui appartient toute entiere à l'abbé. Je n'approuve point aussi que cet abbé ait pris tout crûment un des traits les plus comiques de Moliere dans les Femmes Savantes, lorsque Chrysale dit à sa fille Henriette : *Je vous l'avais bien dit, moi, que vous l'épouseriez*. Quel mérite y a-t-il à faire répéter les mêmes paroles à M. Mathieu, lorsque la force des circonstances amene le mariage de Damis avec Benjamine ? Le public est en général très-indulgent pour des vols

aussi manifestes ; il n'a pas les preuves du vol assez présentes ; il ne se rappelle pas assez bien les pièces pillées. Il y a aussi beaucoup de traits du chevalier de Ville-fontaine, que l'auteur de l'*Ecole des Bourgeois* a transportés à son marquis de Moncade, et particulièrement de l'indifférence affectée du marquis pour les avantages que lui fait Mad. Abraham, et dont il ne veut pas même qu'on lui parle. Quant aux larcins faits à Gil-Blas dans le rôle de l'intendant, on les pardonne ; il est plus permis à un poëte comique de piller un roman que de piller une comédie.

---

*Œdipe.*

Le rôle de Jocaste est un des rôles les plus brillants de l'emploi des reines, et en même temps un des plus difficiles ; c'est aussi l'un de ceux qui font le plus d'honneur au talent de Mlle Georges. A la beauté qui est son attribut personnel, elle joint une grande noblesse, qualité très-essentielle au rôle, beaucoup d'énergie et de sensibilité : dans la scène de la double confidence, elle a eu des moments pathétiques d'un grand effet, et vivement applaudis. On sent de plus en plus chaque jour combien Mlle. Georges, rendue à la scène française, peut lui rendre de services.

Les avantages physiques de Saint-Prix sont très-convenablement placés dans le rôle de Philoctete, quoique ce rôle soit très-déplacé dans la pièce. Ce chevalier errant à la suite d'Hercule, n'a rien de commun avec la famille de Laïus ; c'est un étranger à Thèbes, quoique son maître Hercule soit né dans cette ville. Dans l'aventure d'Œdipe on ne devait guère s'attendre à voir Philoctete ; c'est sans aucun motif qu'on le soupçonne d'avoir tué Laïus. Il est encore plus ex-

traordinaire que Jocaste soit la dulcinée de ce chevalier gascon ; car Jocaste qui a épousé son fils, jeune homme de vingt ans, et qui en a de grands enfants en état de succéder à leur pere, doit être, d'après les calculs les plus modérés et les plus favorables, une femme de cinquante et quelques années.

---

OPÉRA-COMIQUE IMPÉRIAL.

*Le Magnifique.*

Le principal personnage de la piece, celui qui produit tous les incidents, c'est un cheval. On est étonné que la piece n'ait pas été remise du temps d'Elleviou : Elleviou courait quelque risque en la remettant, Huet ne risque rien. La piece n'avait eu qu'un succès médiocre du temps même de Clairval, qui en faisait tout le prix dans la seule scene qu'offre la piece. Elleviou pouvait craindre d'en avoir encore moins, il pouvait craindre les souvenirs, les comparaisons : il a eu raison de promettre souvent le Magnifique sans jamais avoir l'intention de tenir sa promesse : il a donné par là une nouvelle preuve qu'il était homme d'esprit. Huet, dont on attendait bien moins, ne pouvait que gagner à jouer le rôle du Magnifique, il n'était ni responsable de la chute, ni sujet aux comparaisons ; on ne pouvait que lui tenir compte d'y être passable, il n'était pas même douteux qu'il y serait applaudi, à moins qu'on ne le supposât le plus maladroit des hommes. Mais la piece ne tiendra pas ; elle est très-ennuyeuse : la belle scene, la seule scene, la scene de la rose, est assommante par sa longueur. Un amant qui, pour se procurer un tête-à-tête avec une pupille, fait présent au tuteur d'un

beau cheval, est un personnage peu intéressant. La musique offre des morceaux agréables dans le genre comique, celui qui est le moins goûté à ce théâtre.

Il y a une jolie piece de la Motte, en deux actes, intitulée *la Magnifique*, tirée du conte de La Fontaine, comme celle de Sedaine: elle était d'abord en trois actes. Les amis de la Motte, y trouvant quelques longueurs, obtinrent de lui qu'il supprimerait un acte. Il ne se prêta qu'à regret à cette suppression. " Je ne crains pas, dit-il, qu'on siffle le troisieme acte, puisqu'il n'y en aura point: je voudrais bien être aussi sûr du sort des deux autres."

Sedaine a gâté la comédie de la Motte pour en faire un opéra comique. Grétry avoue naïvement, dans l'article de ses Mémoires sur le Magnifique, qu'il avait la plus haute opinion du talent dramatique de Sedaine, et qu'il désirait ardemment mettre de la musique sur quelqu'ouvrage de ce poëte maçon et charpentier. Il ne paraît pas qu'il ait été satisfait de la charpente du Magnifique: les mauvais vers de Sedaine l'ont glacé. Sedaine avait cependant un grand talent pour l'économie théâtrale; il en a donné des preuves dans une foule de pieces; mais il a échoué dans le Magnifique; c'est un ouvrage froid et trivial; et par malheur, ce qu'il y a de plus froid, c'est la grande scene du quart-d'heure: elle dure une heure pour le spectateur. Une femme qui se sentait vivement impatientée des lenteurs de la pupille, étonnée qu'on résistât si long-temps à un homme tel que Clairval, prévint Clémentine, et d'une loge qui donnait sur le théâtre, laissa tomber son éventail aux pieds de Clairval en signe de sa défaite: c'est un fait attesté par Grétry lui-même, et qui ne rentre pas dans la classe des anecdotes pour lesquelles j'affiche une si grande incrédu-

lité. On nous traite de vieux radoteurs quand nous vantons les acteurs anciens ; il n'en est pas moins certain que Clairval était homme à bonnes fortunes et homme d'un grand talent, acteur et chanteur plein d'expression, de sentiment et de grâces : il faisait tourner la tête aux femmes, qui trouvaient en lui un Hercule sous les traits d'un Adonis.

---

### THÉATRE DE L'IMPÉRATRICE.

*Les Projets de Divorce, Cécile et Dorval, les Trois Cousines.*

*Les Projets de Divorce*, piece remise, de M. Dubois, agréablement écrite, froide, sans action. Deux époux, pour des tracasseries de ménage, méditent un divorce ; l'humeur allait les séparer, le sentiment les réunit. Il y a quelques tirades, quelques peintures de mœurs, le tout en un acte. Mais, miséricorde ! *Cécile et Dorval* sont en trois, et n'offrent aucun intérêt. Un baron retiré à la campagne, y cache son rang, y vit en bourgeois, et devient amoureux de la bourgeoise Cécile, sous le nom de Dorval. Cécile aime la comédie bourgeoise ; elle quitte la campagne pour aller exprès à Paris jouer sur un théâtre bourgeois. Dorval l'y suit et la rencontre sur ce théâtre bourgeois où il joue aussi un rôle, et se montre en scene avec elle. C'est ainsi que dans Métromanie le poëte Damis se trouve en scene avec son oncle Baliveau, sur un théâtre bourgeois. Ce goût de la comédie bourgeoise est une des principales causes de la décadence des théâtres publics. La piece, et longue et languissante, a été très-mal accueillie.

Les Trois Cousines sont un des jolis ouvra-

gus de Dancourt, tout en dialogue, en esprit, en gaieté, en petits mots libres et malins, par conséquent très-difficile à jouer : elle l'a été plus passablement que je ne m'y attendais. Mlle. Fleury y jouait le rôle le plus piquant avec beaucoup de talent et de grâces : il n'y avait pas autant de spectateurs qu'elle en eût mérité ; mais le parterre était plein : le temps était très-mauvais. L'Odéon est un voyage ; et quand on s'embarque pour ce pays-là par un temps d'orage, on ne sait trop comment on reviendra.

---

*Les Mysteres d'Eleusis.*

Tous ces mysteres ne valent rien sur la scene où tout doit être clair ; il ne faut avoir rien de mystérieux pour le public. L'opéra, les Mysteres d'Isis ; depuis tant d'années qu'on les donne, je ne les comprends pas bien encore : on ne se soucie plus même de les comprendre, car il n'y va plus personne. On n'a pas montré une grande curiosité pour les mysteres d'Eleusis : le nombre des spectateurs était plus que médiocre. Les Mysteres d'Isis eurent beaucoup de succès à l'opéra dans la nouveauté, parce que la musique était de Mozart, et que le fanatisme de Mozart commençait à s'établir en France. Mayer, auteur de la musique des Mysteres d'Eleusis, a beaucoup de réputation en Italie, il en a moins à Paris. Il y a cependant de beaux morceaux dans cet ouvrage. Crivelli y chante admirablement : il y est fort applaudi : Madame Dalmani a une fort belle voix : mais l'instrument ne suffit pas, il faut savoir s'en servir : Madame Sessi mérite aussi des éloges. On ne comprend pas grand chose au poëme ; mais il ne s'agit pas de com-

prendre à l'Opéra seria, il s'agit d'entendre, et ce qu'on entend ne dédommage pas toujours de ce qu'on ne comprend pas.

---

*Représentation au Bénéfice de Mlle. Fleury.*

L'administration charge le public du soin de récompenser les services des acteurs et actrices les plus distingués de ce théâtre. Mademoiselle Fleury est du nombre, et c'est à ce titre qu'on lui accorde une représentation à son bénéfice: l'actrice a choisi pour composer son spectacle les pieces qui pouvaient être les plus agréables au public, et pour ce qui regarde ce choix, on peut s'en rapporter à son goût et à son intérêt: elle annonce au public trois comédies, dont deux ont le mérite d'être peu connues, et par conséquent, sont presque nouvelles: la troisieme est un des plus jolis ouvrages de Dancourt, intitulé les *Trois Cousines*, où il y a beaucoup d'esprit et de gaieté, du spectacle, des couplets, de la musique, des danses. La piece a besoin d'être représentée vivement; son mérite est plus dans le dialogue que dans l'action. Mlle. Fleury, partie intéressée, jouera dans ces pieces *pro aris et focis*, c'est-à-dire, pour attirer le public, et se rendre digne des offrandes qu'il ne manquera pas d'apporter en tribut à son talent.

---

*Le Choix d'un Etat.*

Cette comédie morale, assez bien écrite, un peu froide, n'est pas tombée, mais n'a pas produit une grande sensation: l'auteur cependant donne des espérances, et peut réussir en traitant un sujet plus théâtral, qui fournisse plus d'action et d'intrigue; celui-ci a du moins le mérite de rappeler un passage très-remarquable d'Horace

sur l'inconséquence des hommes toujours mécontents de leur état, enviant celui des autres. Le militaire, dit Horace, voudrait être négociant ; le négociant battu de la tempête voudrait être militaire. Dans un instant, dit-il, l'affaire est faite ; ou la mort ou la victoire. L'homme de loi envie le repos du laboureur : le laboureur, attiré à la ville par ses affaires, trouve que la ville est le seul séjour du bonheur. On voit dans la piece un jeune homme embarrassé du choix d'un état de vie : il consulte sur les différents états ceux qui les exercent : tous n'éprouvent que des désagréments dans leur profession : on peut faire là-dessus beaucoup de philosophie, mais point de comédie.

---

ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

*(Moniteur du 2 Février.)*

*L'Oriflamme.*

*L'Oriflamme!* A ce mot vraiment français, tous les sentiments généreux se réveillant, toutes les âmes s'électrisent, et tous les bras sont prêts à s'armer. Il semble que cette nationale et belle expression renferme en elle seule l'idée de tout ce que nous avons de plus cher, le prince, la patrie, le territoire, la famille, tout ce qu'il faut honorer et servir, tout ce qu'il est beau de protéger et de défendre.

Quelle que soit l'origine de cette banniere royale et sacrée, qu'elle ait été arborée par Clovis et par Charlemagne, qu'elle ait passé des mains des comtes du Vexin dans celles du Roi de France, qu'elle ait guidé les soldats de Charles Martel contre les Sarrazins ; qu'elle ait disparu depuis la bataille d'Azincourt, les annalistes

sont assez peu d'accord sur ces points de notre histoire militaire ; quoiqu'il en soit, l'oriflamme a toujours brillé aux yeux des Français, partout où le souverain a guidé leur courage contre les ennemis de la patrie. C'était encore l'oriflamme que ce panache de Henri que les vainqueurs trouvaient toujours sur la route de l'honneur et de la gloire, c'était l'oriflamme que ce bâton de maréchal lancé dans les retranchements de Fribourg ; c'était l'oriflamme que suivait l'intrépide élite de l'armée française enfonçant à Fontenoy la formidable colonne anglaise ; et de nos jours c'était encore elle sans doute qui arrêta les Prussiens à Valmy, qui enfonça les Autrichiens à Jemmapes et à Fleurus ; qui détruisit les Russes à Zurich ; c'est elle qui fut plantée par l'héroïsme sur les redoutables ponts de Lodi et d'Arcole ; c'est devant elle que tomberent les phalanges de Melas à Marengo, les remparts d'Ulm et de Mantoue, les redoutes d'Austerlitz, de Jéna et de Wagram, et les portes de toutes les capitales ennemies. C'est elle encore qui rallie aujourd'hui autour de notre monarque auguste tout ce que la France a de braves éprouvés, de citoyens fideles, de jeunes soldats avides de périls et de gloire ; pour les Français un tel emblême n'est jamais périssable, son image sacrée est dans tous les cœurs elle y est gravée en caracteres ineffaçables ; l'oriflamme était une belle figure poëtique ; l'amour de la patrie est une grande vérité nationale.

Au moment où la France entiere est armée pour prouver qu'elle veut la paix, et pour l'obtenir de la seule maniere digne d'elle, par la victoire, c'est une idée heureuse que d'avoir rapproché des grandes circonstances qui nous environnent, l'image d'une glorieuse époque, où

d'innombrables ennemis ont reconnu qu'on ne violait pas impunément le sol français ; c'est animer le courage des contemporains que d'honorer les anciens courages ; offrir aux Français le tableau de l'héroïsme de leurs ayeux est la seule maniere délicate et convenable d'attacher leurs yeux sur la peinture de leur propre héroïsme ; ainsi l'exemple est profitable, ainsi la leçon est éloquente, ainsi l'éloge peut être accueilli.

MM. Etienne et Baour-Lormian ont mis quelques heures à tracer l'impromptu patriotique donné ce soir à l'opéra avec le plus brillant succès. Ce n'est pas ici qu'il convient de dire, le temps ne fait rien à l'affaire : le temps y faisait beaucoup : comme l'objet de ce premier intermede n'était encore que de peindre l'invasion ennemie, le cri d'alarme et le départ des braves, il fallait se hâter : poëtes, musiciens, artistes, ont rivalisé de zele ; tout a été improvisé, et cependant tout ce zele a été en quelque sorte devancé par les événements ; ce soir on n'a chanté à l'opéra que le départ, et déjà dans les plaines de Champagne le cri de la victoire s'est fait entendre ! !

La scene se passe dans les environs de Poitiers. Charles Martel marche contre Abderame. Les Sarrazins ont inondé le midi de la France. L'heure fatale a sonné pour eux. Dans un village peu éloigné du théâtre de la guerre deux jeunes époux vont être unis ; une fête agreste est consacrée à ce jour heureux ; mais les serments de l'hyménée et les chants joyeux des pâtres sont tout-à-coup troublés par un cri de guerre et d'alarmes ; les jeux et la fête sont suspendus, des habitants voisins fuient éplorés et annoncent la marche des fiers Sarrazins.

J'ai vu, dit le chef d'un de ces villageois,

J'ai vu des cohortes sanglantes
Se répandre dans les hameaux,
Poursuivre nos femmes tremblantes ;
J'ai vu la flamme meurtriere
Dévorer nos riches moissons ;
J'ai vu s'embraser ma chaumiere
Et le sang rougir nos sillons.
Un fils, ma plus chere espérance,
Sous mes yeux est percé de coups :
Je ne vis que pour la vengeance....

Le chœur répete ce dernier mot avec fureur ; la jeune épouse arme le bras de son plus cher défenseur ; tout se leve, tout part. A l'instant, le bruit des trompettes et des clairons annonce l'armée de Charles Martel ; l'oriflamme sacrée paraît sur la montagne ; le plus brave des chefs est glorieux de la porter ; nous sommes Français, s'écrie-t-il, et voilà l'ennemi....

Charles Martel a levé l'oriflamme,
Il nous répond des combats et du sort;
Frémis, frémis, orgueilleux Abdérame,
Il est parti, c'est l'arrêt de ta mort.

Le chœur :

Charles Martel, etc....

Ces bataillons contre nous rassemblés
Ont-ils si tôt oublié leurs blessures ?
C'est aux combats à laver nos injures,
Quand aux combats nos sommes rappelés.

Le chœur :

Charles Martel, etc.

Que poursuivis, vaincus de toutes parts,
Ils soient couverts d'une honte éternelle!
Non, non, jamais de la ville immortelle
Ils n'oseront insulter les remparts.

Le chœur :

Charles Martel, etc.

Les guerriers partent, les villageois armés les suivent ; les vœux du peuple et les bénédictions des vieillards, les prieres des femmes et des enfants les accompagnent.

La toile tombe sur ce tableau qui est l'intermede toute entier, parce que l'intermede est précisément ce qu'il devait être, court rapide, offrant un contraste agréable et le plus grand effet. Les auteurs des paroles ne nous sauront pas mauvais gré d'avoir transcrit quelques unes de leurs strophes ; ce n'est pas comme poëtes que nous les citons ici ; nous en avons assez souvent ailleurs trouvé l'occasion, c'est comme citoyens, ou plutôt comme les justes et dignes interpretes des sentiments qui nous animent tous.

MM. Méhul, Paër, Berthon et Kreutzer ont égalé les auteurs en célérité. Honneur à nos Tyrthées nouveaux ; ils ont improvisé avec enthousiasme : c'est avec enthousiasme qu'on a entendu, qu'on a fait répéter, et qu'on chantera partout leurs refreins belliqueux. Cependant, dans leur composition, le clairon ne se fait pas toujours entendre, il y a de la gradation et des contrastes. C'est après la flute pastorale que sonne la trompette héroïque ; un sentiment délicat et religieux module sur la premiere, avant que l'enthousiasme fasse éclater la seconde. On croit avoir reconnu la distribution suivante de cette composition, entre les maîtres que nous avons nommés. L'ouverture est celle d'*Adrien* de M. Méhul. On lui doit aussi la belle *romance* du guerrier mort pour son pays. M. Paër a traité avec beaucoup de charme la partie pastorale ; l'hymne du combat est de M. Kreutzer ; elle a été applaudie avec transport. Le beau serment qui termine l'intermede, est de M. Berthon.

Lays, Dérivis, Nourrit, Lavigne, Mad. Bran-

chu ont seuls des rôles dans l'intermede: mais ce privilége du talent a excité une louable rivalité; tous les sujets du chant ont desiré être de la fête, et ont rempli les rôles de coryphées. Tous les sujets de la danse ont aussi brigué l'occasion de témoigner leur zele et ont successivement paru dans un charmant ballet de la composition de M. Gardel. La réunion des artistes était complete, celle des spectateurs était aussi nombreuse que brillante. Depuis le *Triomphe de Trajan* aucun spectacle aussi pompeux, aussi animé, aussi digne de son sujet, n'avait pu nous être offert.

On doit des éloges à l'activité avec laquelle le zele de l'administration a secondé celui des auteurs. Peu de jours ont suffi pour mettre en mouvement tous les ressorts de cette immense machine qu'on nomme l'opéra, et chose tout-à-fait nouvelle, par la nature même des choses, l'opéra le premier a offert un spectacle analogue aux idées et aux sentiments que développent les circonstances actuelles. Les autres théâtres vont seconder ce mouvement. Le théâtre français va remettre *le Siége de Calais* où nous verrons l'héroïsme du citoyen seconder la valeur du guerrier, et triompher de la fureur d'un orgueilleux ennemi; *la Rançon de Duguesclin*, suivra de près. Au théâtre Feydeau, on prépare *Bayard à Mezieres;* au Vaudeville, *Jeanne Hachette* rappellera une époque glorieuse, où la défense de la patrie excitant toutes les âmes le courage ne fut pas seulement le partage du sexe le plus fort. Tous les petits théâtres offriront aussi des tableaux puisés dans les annales de la gloire française: *Philippe à Bovines*, *Charles Martel à Tours*, *Villars à Denain*, nous retraceront de grands exemples, et nous donneront l'occasion d'accorder nos souvenirs et nos espérances.— (*Moniteur du 2 Février.*)

## *Souscription en Faveur des Allemands ruinés.*

Il y a environ huit ans, les calamités causées par la guerre en différentes parties du Continent, donnerent lieu à une souscription, et à la formation d'un comité à Londres, pour venir au secours des malheureux qui se trouvaient dans la détresse sur le Continent.

Grâce à la générosité du public britannique, et avec l'aide de divers étrangers respectables, il fut remis au Continent une somme de près de 50,000 livres sterling, qui retira une multitude d'individus et de familles des derniers extrémités du malheur, et du bord de la ruine.

Le comité reçut d'Allemagne et de Suede les pieces les plus satisfaisantes, témoignant que les diverses sommes qui avaient été transmises avaient été reçues et distribuées consciencieusement: mais il n'y a eu, depuis que ce comité a commencé d'exister, aucune époque où la masse de miseres ait été plus grande qu'elle l'est aujourd'hui dans le pays vers lequel l'attention se porta dans le principe. Jamais le cri des malheureux Allemands implorant des secours ne fut aussi urgent, jamais leur appel à la bienveillance britannique ne fut aussi pressant qu'il ne l'est dans le moment actuel. Qui a pu lire les rapports des terribles combats qui se sont livrés en Allemagne dans le cours de cette année à jamais mémorable; des nombreuses batailles sanglantes livrées en Silésie, en Lusace, en Bohême, en Saxe, dans le Brandebourg, et autres parties de l'Allemagne, et parcourir les tristes détails de malheurs presque sans exemple dans les annales de l'histoire, sans éprouver les plus vives émotions? Qui a pu entendre parler de tant de milliers de familles inhumainement chassées de Hambourg au milieu de l'hyver le plus rigoureux, de tant de villages brûlés, de villes pillées, de principautés entieres désolées, et ne pas brûler du plus ardent désir de venir au secours de malheurs aussi multipliés et aussi étendus?

C'est à alléger des souffrances aussi affreuses, à sauver des hommes nos freres qui sont littéralement au moment de périr, que les vues de ce comité sont exclusivement dirigées.

Plusieurs détails officiels, bien authentiques, de la détresse actuelle des Allemands, ayant été mis sous les yeux du Comité, les 14, 18, 28 et 31 Janvier, il fut résolu sur-le-champ, comptant sur la libéralité du public britannique, de

de remettre immédiatement onze mille trois cents livres sterling à des personnes respectables, avec ordre de former des comptes de distribution aux divers endroits stipulés.

La souscription montait déjà le 10 Février à la somme de 18000 liv. st. Nous citerons seulement les Souscripteurs des plus fortes sommes.

MM. Down, Thornton et Co, 105 liv. MM. Reid, Irving et Co., 105. Down et Co., 100. Price, Kay et Co., 100. Fry and Sons, 100. John Rapp, 100. Le comte de Liverpool, 100. Reid et Co., 105. Thompson, Bonar et Co, 100. Meux, Reid et Co., 100. Willis, Percival et Co., 100. Barclay, Tritton, Brown et Co., 100. Manning et Anderson, 100. J. J. Angerstein, 100. Truemau et Martindale, 100. Alexander Becker, 100. H. D. Buckers, 105. Sykes, Smith et Co., 100. Everett, Walker Maltby et Co., 100. Porcher et Co., 52 10s. Brown, Rogers et Brown, 52 10s. Thompson, Esq., 50. Sir H. Lippicot, 50. Drivers, 52 10s. Boehm et Taylor, 100. Harman et Co., 100. Liebman, Lowe et Co., 52 10s. Urbanus Sartoris, 105. John Harman, 100. Phœnix Fire Office, 100. Kymer, Mac Taggart et Co., 105. Ripley, Wiss et Ripley, 50. Goldsmid et Salomon, 40. Broadwood et Sons, 100. G. et J. Rankin, 100. Hankey et Co., 100. W. et J. Levin, 52 10s. Levy et Co., 50. R. et J. Wilson, 52 10s. Plummer, Barham et Co., 105. Mello, Pead, Lancaster et Co., 105. Hetheringtons et Maskew, 52. Merteus et Rendorff, 105. Castendietz et Hentz, 52 10s. Clarck, Boyd et French, 52 10s. Berkett, Walton et Grainger, 50. Enoch, Durant et Co., 100. W. Hoare, 100. Scott, Burn and Co., 52 10s. O. Haack, 52 10s. M. Vansittart, chancelier de l'échiquier, 100. Schutze, Rohrs, et Co., 100. Fried, Thielcke, 50. Nonnen, 50. Simeon et Co., 100. Albers et Droop, 100. Adolphus Kent, 100. Rothwell, 50. Alderman Atkins, 100. Nicholson et Young, 100. J. P. Kuhne, 52 10s. Gustavus Flindt, 100. Pedder, Bluhen et Simmons, 52 10s. Butterworth, 100. Rougemont et Behrens, 100. Oppenheimer, 100 Smith, Payne et Co., 100. Rucker, Freres, 105. Schroder and Co., 105. Sillem et Grantoff, 100. Mathiesen, 100. John Parrish, 100. John Parrish, Junior, 100. Richard Parrish, 100. David Parrish, 100. George Parrish, 100. R. Thornton, 50. Riddel, 52 10s. La compagnie des Indes, 525. La compagnie des Assurances de Londres, 315.

# NÉCROLOGIE.

## *Mort du célebre Voyageur* Browne.

C'est avec la plus vive douleur que nous avons à annoncer au public la mort de ce courageux et entreprenant voyageur. La même soif de connaissances qui l'engagea d'abord à remonter le Nil vers sa source, le même courage imperturbable qui le soutint pendant sa longue captivité dans le royaume de Darfour, l'avaient porté dernierement à entreprendre un voyage à la mer caspienne, d'où son intention était de s'avancer jusqu'à Samarcand et Bochara, et vers cette vaste contrée que nous appelons Tartarie. Il était déjà arrivé à Tabriz, mais le poignard des assassins a prévenu l'exécution de ce projet. Il n'y avait que peu de temps qu'il était parti de cette ville au mois de Juillet dernier, accompagné de deux domestiques, quand fut attaqué par un parti de voleurs qui laisserent échapper ses deux compagnons, mais comme on savait malheureusement que M. Browne avait un peu d'or, il fut enlevé par ces brigands et conduit dans des lieux ignorés. On resta plusieurs jours sans savoir ce qu'il était devenu, lorsque l'on trouva enfin auprès du chemin son corps mutilé d'une maniere qui ne pouvait pas laisser de doutes sur la cause de sa fin prématurée. Les amis particuliers de M. Browne sont inconsolables de la perte d'un homme qui possédait autant de vertus et de talents. Le monde littéraire n'éprouvera qu'une faible consolation en apprenant que les informations précieuses qu'il avait recueillies pendant ses voyages en Anatolie et en Perse, ont été envoyées ici de temps à autre à des personnes de confiance, afin de soustraire ces matériaux aux dangers auxquels sont invariablement exposés tous les voyageurs européens qui essayent de pénétrer dans ces régions barbares.

# ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

## *Fin du Message du Président des Etats-Unis au Congrès.*

La milice devant toujours être regardée comme un grand boulevard de défense et de sûreté pour les Etats-Unis, et la constitution ayant sagement confié à l'autorité nationale l'usage de cette force, comme la meilleure sûreté contre un dangereux établissement militaire, ainsi que comme une ressource particulierement propre à un pays vaste et exposé comme le sont les Etats-Unis; je recommande au Congrès une révision des lois concernant la milice, à l'effet de s'assurer plus efficacement des services de tous les détachements mis en activité et sous le gouvernement des Etats.

Le Congrès fera bien aussi de délibérer si, entre autres améliorations à faire aux lois concernant la milice, il ne serait pas juste de rendre un réglement pour défrayer les dépenses résultantes du premier rassemblement, ainsi que des mouvements subséquents des détachements requis pour le service national.

Pour donner à nos vaisseaux de guerre, tant nationaux que particuliers, tout l'avantage nécessaire dans leurs croisieres, il est de la plus grande importance qu'ils aient, tant pour eux que pour leurs prises, l'usage des ports des puissances amies. Dans cette vue, je recommande au Congrès de délibérer s'il convient de faire des réglements qui puissent suppléer aux défauts de pouvoir ou lever les doutes de l'autorité exécutive, à l'effet de permettre aux croiseurs d'autres puissances en guerre avec les ennemis des Etats-Unis, un accès aux ports et marchés Américains, qui corresponde avec les priviléges accordés par ces puissances aux croiseurs Américains.

Dans le cours de l'année qui a fini le 30 Septembre dernier, les recettes de la trésorerie se sont élevées au-dessus de trente sept millions et demi de piastres, dont près de vingt-quatre millions étaient le produit d'emprunts. Après avoir couvert toutes les dépenses du service public, il restait dans la trésorerie, ce jour-là, près de sept millions de piastres. D'après l'autorisation contenue dans l'acte du 2 d'Août dernier, pour emprunter sept millions et demi de piastres, on s'est procuré cette somme aux conditions plus avantageuses aux Etats-Unis que celles de l'emprunt précédent dans l'année courante. Il

sera nécessaire de se procurer de la même maniere dans le cours de l'année suivante d'autres sommes considérables ; et vu l'augmentation des capitaux existants dans le pays, la fidélité avec laquelle les engagements pris par l'état ont été remplis, et le crédit public soutenu, on a de justes raisons de croire qu'on se procurera sans peine les sommes qui seront jugées nécessaires.

Les dépenses de l'année courante, vu la multiplicité d'opérations entreprises pendant cette époque, ont nécessairement été considérables. Mais en appréciant justement les résultats de la campagne, qui en a occasionné la plus grande partie, on verra que les avantages obtenus n'ont pas été achetés trop cher. La campagne, à la vérité, vers sa fin, n'a pas été aussi favorable qu'on l'avait espéré, mais, outre l'importance de nos succès maritimes, le cours de la campagne a amené nombre d'événements qui font le plus grand honneur aux armes Américaines.

L'ennemi a attaqué l'île Craney, le fort Meigs, le port Sackett, et Sandusky, mais sur tous ces points ses attaques ont été repoussées avec un succès complet. Dans aucun cas il n'a remporté d'avantages ni sur l'une ni sur l'autre frontiere, excepté lorsqu'il a dirigé ses forces contre les paisibles demeures des individus, ou contre les villages désarmés qu'il a surpris.

D'un autre côté, les mouvements de l'armée américaine ont été suivis de la prise d'Yorck, et des forts George, Erie et Malden, de la reprise de Détroit et de la fin de la guerre Indienne dans l'Ouest ; enfin nos troupes occupent ou commandent une grande partie du Haut-Canada. Des batailles ont aussi été livrées sur les bords du St. Laurent, et quoiqu'elles n'aient pas complettement atteint leur objet, elles font le plus grand honneur à la discipline et à la bravoure de nos soldats, présage certain de victoires futures. Sur la même ligne doivent être placés les succès obtenus dans le Midi, sur une des plus puissantes tribus indiennes, qui était aussi devenue une des plus hostiles.

Il ne conviendra pas de terminer ce message sans exprimer la reconnaissance que tous doivent partager pour les nombreux bienfaits que la Providence continue d'accorder à notre chere patrie ; pour l'abondance qui couvre nos champs, et la santé dont jouit la population ; pour la conservation de notre tranquillité intérieure et la stabilité de nos libres institutions ; et surtout pour cette lueur de lumiere divine, et la liberté de conscience qui permet à tout homme d'en jouir à sa maniere. Et quoiqu'au nombre de tous ces avantages, nous ne puissions pas compter celui de nous voir exempts de malheurs inséparables de la guerre, ils ne seront pas considérés comme les plus grands des maux par les partisans de la liberté et du droit des nations. Notre patrie les a jadis préférés à la condition dégra-

dante qui était l'unique alternative, lorsque l'épée fut tirée dans la juste cause qui donna le jour à notre indépendance nationale; et aucun de ceux qui contemplent la grandeur de ce glorieux événement et en apprécient toute la valeur, ne se retirera d'une lutte qui a pour objet le maintien du rang où elle a placé le peuple Américain. La justice et la nécessité de repousser des injures et une usurpation insupportables, l'emporteront dans le cœur des bons citoyens sur les privations et les sacrifices inséparables d'un état de guerre; mais il est une réflexion encore plus consolante. Les guerres sont en général rendues plus calamiteuses par leurs funestes effets sur les améliorations intérieures et la prospérité permanente des nations. Telle est la situation des Etats-Unis, que les améliorations et les avantages dont elle est la source, en adoucissent les calamités. Si la guerre a interrompu notre commerce, elle a fourni de l'emploi à nos manufactures et nous a rendus indépendants des autres pays pour les branches les plus essentielles de l'industrie, et elles ont fait des progrès si étendus qu'elles pourront bientôt fournir des articles pour nos échanges dans les marchés étrangers. Si des sommes considérables ont été dépensées, une grande partie l'a été en objets dont la valeur ne varie point, et qui sont nécessaires à notre sûreté. Si la guerre nous a exposés à de plus grandes déprédations sur l'océan, à des incursions sur terre, elle a démontré que chaque coup dirigé contre notre indépendance nationale est une impulsion que l'on donne à l'accroissement de notre puissance maritime, en répandant dans la masse de la nation les éléments de la discipline et de l'instruction; en augmentant nos préparatifs militaires pour les besoins à venir; et développant le zèle et le courage, et l'empressement à fournir aux dépenses de l'état. Un grand respect pour nos droits et la durée de la paix qui se fera, seront les preuves que cette guerre aura données de notre caractere et de nos ressources.

La guerre a aussi prouvé que notre gouvernement, comme les autres gouvernements libres, acquiert dans ses progrès une force proportionnée à sa liberté; et que l'union des Etats, qui est la sauve-garde de la liberté et de la sûreté de tous et de chacun, est fortifiée par toutes les occurrences qui la mettent à l'épreuve. Enfin, la guerre, avec toutes ses vicissitudes, prouve que ce pays est une nation grande, florissante, et puissante, digne de l'amitié de toutes les autres nations, qu'elle est disposée à cultiver, et autorisée par son propre exemple à exiger de toutes l'observation des lois de la justice et de la réciprocité. Elle a toujours borné là ses prétentions, et en combattant pour elles, nous voyons des sujets de félicitations dans les témoignages continuels de l'harmonie qui regne dans toute l'étendue des Etats-Unis, et nous pouvons humblement espérer que le Ciel nous sourira dans une cause aussi juste.

(Signé) JAMES MADISON.

## NÉGOCIATIONS PACIFIQUES.

### *Message du Président au Congrès.*

Au Sénat et à la Chambre des Représentants des Etats-Unis, assemblés en Congrès.

Je transmets au Congrès, pour son instruction, des copies d'une lettre du secrétaire d'état britannique pour les affaires étrangeres, au secrétaire d'état, et de la réponse de ce dernier.

En appréciant la proposition acceptée par le gouvernement de la Grande-Bretagne, pour entamer les négociations, le Congrès ne manquera pas de réfléchir que de vigoureux préparatifs pour la poursuite de la guerre ne peuvent sous aucun rapport empêcher d'obtenir un résultat favorable, tandis qu'une suspension de ces préparatifs, si les vœux des Etat-Unis pour la prompte restauration des bienfaits de la paix n'étaient pas réalisés, aurait nécessairement les conséquences les plus préjudiciables.

JAMES MADISON.

Le 6 Janvier, 1814.

### *Lord* Castlereagh *au Secrétaire d'Etat.*

Bureau des Affaires Etrangeres,
le 4 Novembre, 1813.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous envoyer ci-joint, pour que le Président des Etats-Unis en soit instruit, la copie d'une note que l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique à la Cour de St. Pétersbourg a reçu l'ordre de présenter au Gouvernement Russe, aussitôt que Son Altesse Royale, le Prince Régent, a su que des plénipotentiaires avaient été nommés de la part du Gouvernement Américain, à l'effet de négocier la paix avec la Grande-Bretagne, sous la médiation de Sa Majesté Impériale.

Sa Seigneurie m'ayant informé, par le dernier courier arrivé du quartier-général, que les Commissaires Américains qui sont actuellement à St. Pétersbourg avaient signifié, en réponse à cette ouverture, qu'ils n'avaient aucune objection à faire contre une négociation à Londres, et qu'ils désiraient autant que le Gouvernement Britannique avait déclaré le faire, que cette affaire ne fût pas confondue avec les affaires du Continent d'Europe; mais que leurs pouvoirs se bornaient à une négociation sous la médiation de la Russie.

Dans ces circonstances, afin d'éviter une prolongation inutile des calamités de la guerre, le Prince Régent m'ordonne

d'envoyer, par un parlementaire, au port Américain le plus près du siége du gouvernement, la note officielle ci-dessus mentionnée, afin que le Président s'il se sentait disposé à entamer une négociation directe pour le rétablissement de la paix entre les deux états, puisse donner des ordres en conséquence.

En faisant cette communication, je puis vous assurer que le Gouvernement Britannique est disposé à entrer en discussion avec le Gouvernement d'Amérique pour accommoder à l'amiable les différends qui subsistent entre les deux états, et qu'il désire ardemment de les amener à une issue favorable, d'après des principes de réciprocité, non incompatibles avec les maximes établies du droit public et avec les droits maritimes de l'Empire Britannique.

L'amiral commandant l'escadre Anglaise à la station d'Amérique aura l'ordre de donner la protection nécessaire à toutes les personnes allant en Europe de la part des Etats-Unis, par suite de cette ouverture; ou, dans le cas où le Gouvernement Américain aurait besoin d'envoyer des ordres à ses commissaires à St. Pétersbourg, de donner les facilités nécessaires pour leur envoi, par un parlementaire ou autrement.

J'ai l'honneur d'être avec la plus parfaite considération, Monsieur, votre, etc.

(Signé) CASTLEREAGH.

[INCLUSE.]

## *Note de Lord* Cathcart *au Comte de* Nesselrode.

Toplitz, le 1er Septembre, 1813.

Le soussigné, ambassadeur de Sa Majesté Britannique auprès de l'Empereur de Toutes les Russies, désirant de saisir la première occasion pour reprendre le sujet concernant l'Amérique qui a été mis en discussion dans une conférence, au moment du départ de Reichenbach, a l'honneur d'adresser la présente note à Son Excellence le comte de Nesselrode.

Quoique le Prince Régent, pour des raisons qui ont déjà été déduites, ne se soit pas trouvé en situation d'accepter la médiation de Sa Majesté Impériale, pour terminer les discussions avec les Etats-Unis d'Amérique, Son Altesse Royale désire néanmoins de donner effet au désir humain que Sa Majesté Impériale a exprimé de voir la guerre entre la Grande-Bretagne et l'Amérique promptement terminée, à la satisfaction mutuelle des deux gouvernements.

Dans cette vue, Son Altesse Royale ayant appris que les Plénipotentiaires des Etats-Unis, envoyés pour négocier la paix avec la Grande-Bretagne, sous la médiation de Sa Majesté

Impériale, étaient arrivés en Russie, malgré qu'elle se trouve dans la nécessité de ne pas accepter l'interposition d'aucune Puissance amie dans la question qui forme le principal objet de contention entre les deux Etats, elle est néanmoins prête à nommer des Plénipotentiaires pour traiter directement avec les Plénipotentiaires Américains.

Son Altesse Royale désire sincerement que le résultat des conférences des Plénipotentiaires soit le rétablissement des bienfaits et avantages réciproques de la paix entre les deux nations.

Si, par les bons offices de Sa Majesté Impériale, cette proposition était acceptée, le Prince Régent préférerait que les conférences se tinssent à Londres, à cause des facilités qui en résulteraient pour la discussion. Si cependant cette préférence rencontrait des obstacles insurmontables, Son Altesse Royale consentirait à y substituer Gothembourg, comme étant le lieu le plus proche de l'Angleterre.

(Signé) CATHCART.

---

## *Le Secrétaire d'Etat à Lord* Castlereagh.

Département d'Etat, Janvier, 1814.

Mylord,

J'ai eu l'honneur de recevoir, par un parlementaire, la lettre de Votre Seigneurie datée du 4 Novembre dernier, et la copie d'une note que l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique à St. Pétersbourg a présentée au Gouvernement Russe le 1er Septembre précédent.

Il paraît par cette communication que Son Altesse Royale le Prince Régent a rejeté la médiation offerte par Sa Majesté Impériale pour faciliter la paix entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne, mais a proposé de traiter directement avec les Etats-Unis, à Gothembourg ou à Londres, et qu'il a demandé l'intervention des bons offices de l'Empereur en faveur d'un tel arrangement.

Ayant mis la communication de Votre Seigneurie sous les yeux du président, j'ai reçu l'ordre de dire, pour que S. A. R. le Prince Régent en soit instruit, que le Président a vu avec regret ce nouvel obstacle au commencement d'une négociation pour l'accommodement des différends entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne. Comme l'Empereur de Russie est distingué par sa droiture et son impartialité, et qu'en outre il était engagé dans une guerre, comme allié de l'Angleterre, et qu'ainsi il avait intérêt à avancer la paix entre les Etats-Unis et la Grande-

Bretagne, le Président ne pouvait pas douter que S. A. R. le Prince Régent accepterait la médiation que Sa Majesté Impériale leur avait offerte. C'est la confiance que la haute réputation de l'Empereur inspirait au Président qui l'avait induit, en écartant des considérations qu'une politique plus prudente aurait pu suggérer, à accepter promptements cette ouverture, et à envoyer des ministres à St. Pétersbourg, pour en profiter.

Il eût été très-satisfaisant pour le Président que S. A. R. le Prince Régent, eût jugé compatible avec les vues de la Grande-Bretagne d'adopter une semblable mesure, attendu qu'on aurait évité beaucoup de retards à l'accomplissement d'un objet qui, ainsi qu'on l'admet, est d'une haute importance pour les deux nations.

Je dois l'observer à Votre Seigneurie, ce qu'on propose de substituer à des négociations à St. Pétersbourg, sous la médiation de l'Empereur de Russie, n'était pas nécessaire pour tenir les discussions des Etats-Unis avec la Grande-Bretagne séparées de toutes les affaires du continent. Rien dans la médiation offerte ne tendait à un tel résultat. Les termes de l'ouverture indiquaient le contraire. En offrant de mettre les parties en sa présence, non comme arbitre, mais comme ami commun, pour discuter et accommoder les différents et réclamations respectifs, d'une maniere satisfaisante pour elles, Sa Majesté Impériale a prouvé l'intérêt qu'elle prenait au bien-être des deux parties.

Partout où les Etats-Unis traiteront, ils traiteront avec le désir sincere qu'ils ont fréquemment manifesté, de terminer la guerre actuelle avec la Grande-Bretagne, à des conditions de réciprocité compatibles avec les droits des deux parties, comme nations souveraines et indépendantes, et propres non seulement à rétablir l'harmonie pour le présent, mais à prévenir, autant que possible, toutes les collisions qui pourraient l'interrompre à l'avenir.

Avant de répondre à la proposition communiquée par V. S. de traiter avec les Etats-Unis, indépendamment de la médiation de la Russie, il aurait été agréable au Président d'avoir reçu des nouvelles des plénipotentiaires des Etats-Unis envoyés à St. Pétersbourg. L'offre de médiation faite par une puissance et son acceptation par une autre établissent un rapport entre elles, dont on ne peut que sentir la délicatesse. Cependant, d'après le caractere connu de l'Empereur et les vues de bienveillance dans lesquelles sa médiation a été offerte, le Président ne peut pas douter qu'il verra avec satisfaction le concours des Etats-Unis à un alternative qui, dans les circonstances existantes, offre le plus grand espoir d'obtenir ce qui était l'objet de son intervention. En conséquence, il m'est ordonné de faire savoir à V. S., pour que S. A. R. le Prince Régent en soit instruit, que le Président accede à sa proposition, et prendra

les mesures qui dépendent de lui pour qu'elle ait son effet à Gottenbourg dans le plus court délai possible; présumant que S. M. le Roi de Suede, comme ami des deux parties, acquiescera volontiers au choix d'une ville située dans ses Etats, pour leurs négociations de paix.

Le Président est duement sensible à l'attention que S.A.R. le Prince Régent a eue de donner les ordres à l'amiral commandant l'escadre anglaise sur cette côte, que V. S. a communiqués.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) JAMES MUNROE.

## AVANTAGES SIGNALÉS REMPORTÉS SUR LES AMÉRICAINS.

### *Copie d'une Lettre du Général* M'Clure, *des Troupes de l'Etat de New York au Secrétaire de la Guerre.*

Quartier-général, Buffaloe, le 22 Décembre.

Monsieur,

« Je regrette d'être dans la nécessité de vous annoncer la fâcheuse nouvelle de la perte du fort Niagara. Le 19 de ce mois, vers 4 heures du matin, l'ennemi passa la riviere à l'endroit appelé Five-Miles Meadows, avec un corps nombreux, composé de troupes réglées et d'Indiens, qui sans être aperçu pénétra jusqu'à la place, et suivant les informations les plus exactes que j'aie pu recueillir, elle fut complettement surprise. Nos hommes étaient presque tous endormis dans leurs tentes; l'ennemi s'y précipita et fit un horrible carnage. Ceux qui échapperent à la fureur du premier choc, se retirerent dans une vieille maison, d'où ils firent un feu meurtrier sur l'ennemi, jusqu'à ce que le défaut de munitions les força de se rendre. Quoique nos forces fussent très-inférieures et même proportionnellement très-peu considérables, je suis porté à croire que ce désastre ne doit pas être attribué au manque de troupes, mais à la négligence impardonnable du capitaine Leonard, officier commandant du fort, qui ne s'est pas tenu prêt et en alerte, pour recevoir l'attaque à laquelle on s'attendait.

Je n'ai pas pu constater exactement le nombre des tués et blessés. Environ vingt soldats de ligne se sont échappés du fort, et quelques-uns étaient grievement blessés. Le lieutenant Peck, du 24e régiment, est tué, ainsi que trois autres, à ce que l'on dit.

Vous verrez, Monsieur, par l'ordre général ci-joint, que je craignais une attaque et avais fait les dispositions nécessaires

pour la repousser, mais j'ai lieu de croire, d'après les renseignements reçus par ceux qui se sont sauvés, que le commandant n'a aucunement obéi à ces ordres.

Le même matin, un détachement de la milice, sous le Major Bennett, posté sur les hauteurs de Lewistown, fut attaqué par un détachement de Sauvages; mais le major et son petit corps, en faisant une charge furieuse, effectuerent leur retraite, après avoir été cernés par plusieurs centaines de Sauvages, avec perte de six ou huit hommes, qui sans doute furent tués; de ce nombre étaient les deux fils du capitaine Jones, interprète Indien. Les villages d'Youngstown, Lewistown, Manchester, et le village indien de Tuscarora furent réduits en cendres, et les habitants paisibles, qui ne purent s'échapper, furent inhumainement massacrés, sans aucun égard pour le sexe ou l'âge, par des Sauvages, ayant à leur tête des officiers anglais dont les visages étaient peints. Un officier anglais, qui est prisonnier, avoue que plusieurs petits enfants ont été massacrés par leurs Indiens.

Le major Mallory, qui était posté à Schlosser, avec environ 40 volontaires Canadiens, s'est avancé jusqu'aux hauteurs de Lewistown, et a forcé l'avant-garde de l'ennemi à se retirer au pied de la montagne. Le major est un bon officier, il a combattu pendant deux jours et a disputé le terrain à l'ennemi pied à pied jusqu'à la crique de Tautawanty. Dans ces actions, le lieutenant Lowe, du 23me régiment de l'armée des Etats-Unis, et huit volontaires Canadiens ont été tués. J'avais quitté moi-même le fort Niagara trois jours avant l'attaque, afin de pourvoir à la défense de Buffaloe, de Black-Rock et des autres villages de cette frontière.

Je suis venu ici sans troupes, et j'ai fait lever en masse la milice des comtés de Gennessée, Niagara et Chateaugay.

On croyait alors que ce poste était dans un danger imminent, ainsi que les vaisseaux et bâtiments, mais je ne doute pas qu'il ne soit à présent en parfaite sûreté. Les volontaires arrivent en grand nombre; mais c'est une espece de troupes dont on ne peut pas attendre un long service. Sous peu de jours un détachement de 1000 hommes de la milice nouvellement levée sera en marche.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) G. M'Clure, brig-gén. com.

A l'hon. J. Armstrong, secrétaire de la guerre.

(Suit un ordre général, daté du 12 Décembre, qui enjoint au Cap. Leonard de se préparer à une attaque immédiate.)

# ARMÉES ALLIÉES.

## *Pieces Officielles.*

### Treizieme Rapport de l'Armée de Silésie.

St. Avold, le 15 de Janvier.

Le 9, le major-général Kapoff fit passer la Sarre aux Cosaques, non loin de Saarmunde, et comme l'ennemi avait évacué cette ville à la suite d'une action, il fit rétablir le pont qui avait été détruit. Le général avait fait jeter un pont sur la Sarre à Becking, afin d'y faire passer sa cavalerie pour attaquer le 10 au matin.

Cependant l'ennemi avait évacué, à minuit, la position de la Sarre, et s'était retiré à St. Avold.

Les ponts de Saarbruck et de Saarmund furent rétablis vers midi La cavalerie de l'avant-garde rencontra l'ennemi à St. Avold. Le 1er bataillon du 10e régiment de réserve emporta la ville, et l'ennemi se retira sur Metz.

Le général d'York le poursuivit sur cette route, ordonna qu'on bloquât Sarre-Louis et détacha une brigade contre Thionville et une autre contre Luxembourg.

La cavalerie de l'avant-garde poussa l'ennemi jusqu'aux portes de Metz, et fit quelques prisonniers. Le corps de Sacken marcha sur Nancy et Pont-à-Mousson. La cavalerie de son avant-garde arriva le 13 devant ces places, et manœuvra, attendant l'arrivée de l'infanterie. L'ennemi évacua cependant la Moselle le 14, et se retira à Toul, et le major-général au service de Prusse, prince Biron de Courlande, fit passer au général baron Sacken, les clés de la ville de Nancy. C'est une des plus belles villes de France, contenant 30,000 habitants.

L'ennemi ne s'attendait pas au passage du Rhin par l'armée de Silésie. Il essaye en ce moment d'organiser une levée en masse : mais il n'a pas eu le temps d'exécuter cette mesure ; et le peuple sent trop bien ses avantages pour se laisser engager à suivre une marche qui ne servirait qu'à combler la mesure de ses malheurs.

Les routes du pays sont couvertes de déserteurs et de conscrits réfractaires qui s'enfuient. On leur fournit des passeports pour retourner chez eux.

La cavalerie de l'armée de Silésie poursuit l'ennemi vers la Meuse.

## Proclamation.

### *Le Feld-Maréchal* Blucher *à la Seconde Armée Prussienne, et aux Quatrieme et Cinquieme Corps d'Armée Allemands.*

Les souverains alliés sont contents de l'armée de Silésie. Ils l'ont fait voir en doublant son nombre, au moyen de vous, braves soldats du second corps prussien, qui combattîtes sous les yeux de ces illustres souverains à Culm, et dans les batailles sanglantes de Leipsic; de vous aussi, fideles Hessois, qui n'avez jamais dépouillé le caractere allemand ni abandonné les princes nés parmi vous; et de vous encore, soldats du 5e corps d'armée, qui même dans les rangs de notre ennemi n'oubliâtes jamais le nom allemand; et quoique composés de divers peuples, êtes maintenant fortement animés par le même esprit et par une exécration semblable de la tyrannie de cet étranger qui vous a si longtemps opprimés et méprisés.

Soldats! je me sens hautement honoré d'être votre général en campagne. L'armée de Silésie, de 1813, vous reçoit comme freres, comme de dignes camarades, avec qui ils partageront tout de bon cœur. L'armée de Silésie de 1814 marchera avec gloire dans sa carriere d'honneur accoutumée. Et vous, Allemands, envoyés par vos princes unis, soyez assurés que je mettrai mon premier soin et mon plus grand orgueil à faire sentir à notre superbe ennemi le tranchant de nos armes, afin qu'il apprenne par-là que l'ancienne valeur germanique vit toujours en vous, et que les liens de la paix, lorsqu'enfin elle arrivera, soient bien plus fortement cimentés par vos derniers exploits.

---

Ce qui suit est un état des forces militaires que les différents États de la ci-devant Confédération du Rhin, ont déjà mises ou vont mettre en campagne. Il donnera aussi une idée des subdivisions actuelles de la nouvelle fédération.

*Premier corps.*—36,000 Bavarois, commandés par le comte Wrede.

*Le second corps* comprend les troupes de Hanovre, de

Brunswick, d'Oldenbourg, les villes Anséatiques et Mecklenbourg Schwerin. 32,900 hommes. Le commandant, qui n'est pas encore appointé, sera nommé par le Prince Régent.

*Le troisieme corps* comprend la Saxe, Saxe-Weymar, Saxe-Gotha, Schwartzenberg et Anhalt, 23,350 hommes ; commandant, le duc de Saxe-Weymar.

*Le quatrieme corps.*—Hesse-Cassel, 12,000 hommes ; commandant, le prince électoral de Hesse.

*Le cinquieme corps* comprend Berg, Waldeck, Lippe, Nassau, Saxe-Cobourg, Saxe-Meinungen, Saxe-Hildburghausen, et Mecklenbourg Strelitz, 9,230 hommes commandés par le duc de Saxe-Cobourg.

*Le sixieme corps* comprend Wurtzbourg, Darmstadt, Francfort, Isembourg et Reuss, 9,250 hommes commandés par le prince de Hesse Hombourg.

*Le septieme corps*, Wurtemberg, 19,000 hommes commandés par le prince royal de Wurtemberg.

*Le huitieme corps* comprend Bade, Hohenzollern, et Lichtenstein, 10,330 hommes.

Grand total, 145,080 hommes.

---

## *Francfort, le* 16 *Janvier.*

Lord Castlereagh arriva ici hier, accompagné de M. Robinson et de M. Planta ; il est parti ce matin pour le quartier-général à Bâle.

Toutes les nouvelles des déserteurs qui arrivent ici de Mayence, s'accordent sur la mortalité qui regne dans les hôpitaux militaires, ainsi que parmi les habitants de la place. On y manque absolument de bois et de médicaments. Les Français avaient coupé une quantité considérable de bois dans le voisinage d'Ingelheim, mais ils n'avaient pas eu le temps de l'emporter. Le comte de Langeron, qui commande le blocus de Mayence, a donné ce bois aux habitants du voisinage.

Le Mein était gelé à Aschaffenbourg dans la nuit du 12.

La proclamation suivante du maréchal Blucher fut rendue et publiée à Lautern le 7.

## Proclamation.

Comme le désir exprès des hauts et puissants souverains alliés (ainsi que je l'ai annoncé dans ma proclamation du 1er de ce mois) est que l'ordre et la tranquillité soient maintenus dans les provinces de la rive gauche du Rhin ; que les propriétés publiques et particulieres soient protégées contre toute violence; et que toutes les autorités soient respectées par le peuple aussi long-temps qu'elles ne s'en rendront pas indignes,—Je charge, par la présente, toutes les autorités de veiller au maintien de l'ordre public, suivant les lois qui sont en vigueur dans ces provinces, et de procéder avec la plus grande rigueur contre tous ceux qui oseront attaquer les propriétés publiques ou particulieres. A cet effet, j'autorise l'autorité civile à requérir, quand il sera nécessaire, l'assistance de celles des troupes russes et prussiennes de l'armée de Silésie sous mes ordres, qui seront dans leur voisinage, et j'ordonne, par la présente, aux généraux et commandants de la leur accorder.

---

## Ordre du Jour.

Nyon, le 30 Décembre 1813.

Soldats,

Nous entrons aujourd'hui sur le territoire de l'ennemi. Les excès commis par ses armées dans notre pays ne sont pas pour nous un exemple à suivre. Ces brigands ne sont plus; ils ont péri par le froid ou par le fer. Le cœur d'un vrai soldat ne connaît pas la vengeance, surtout envers les habitants sans défense, qui ont tant souffert par les ravages de la guerre. Il a été pris des mesures pour que les troupes fussent amplement fournies de vivres ; et je vous commande, sous peine des châtiments les plus sévères, d'observer la même discipline et régularité qui vous a distingués jusqu'à présent, et que les habitants de la Suisse ont tant louée. J'exprime aux commandants des régiments d'infanterie, ma satisfaction du bon ordre qu'ils ont maintenu parmi les troupes dans leur marche. Nos efforts ont été grands ; mais l'objet en était important, et nous l'avons accompli.

(Signé) Le comte Von Bubna.

## Ordre du Jour.

Zurich, le 8 Janvier.

Soldats,

Vous avez triomphé des ennemis de la tranquillité générale ;—vous avez excité l'admiration de tous les peuples ; vous avez enflammé leur patriotisme ; c'est par vos armes que l'Empereur des Français voit ses armées anéanties, et perd tous ses alliés. Presque toutes les nations de l'Europe qui naguères étaient rangées sous ses bannieres, pour consommer un esclavage universel, sont maintenant réunies avec nous pour recouvrer leur ancienne indépendance et leur prospérité. Les nations qui sont encore courbées sous le sceptre de Napoléon, oui les Français eux-mêmes attendent de vous leur délivrance du joug qui les opprime. Continuez donc, braves guerriers; vous avez déjà surmonté les plus grands dangers, achevez vos triomphes sur l'ambition effrénée de l'Empereur des Français. Donnez la paix à l'univers, et vous retournerez ensuite dans votre pays, chargés des bénédictions des peuples que vous aurez délivrés. Votre seul objet, en entrant sur le territoire français, doit être de diminuer les miseres de ce pays et non de les accroître. Nous devons convaincre les habitants que c'est uniquement votre zele pour la bonne cause qui dirige vos pas vers eux. Le courage et la générosité ont toujours été les premieres vertus du soldat. Que le courage et la générosité vous guident donc sur la route qui conduit à l'immortalité ! Convaincus de l'importance et de la nécessité de la discipline, vous ne manquerez jamais de l'observer avec la plus grande exactitude. Par là, vous jeterez un nouveau lustre sur votre réputation bien acquise. Dans le cas où quelques-uns d'entre vous, contre toute attente, sourds à la voix de l'honneur et oubliant les devoirs de leur situation, se rendraient coupables de quelque excès ou procédé criminel envers les habitants, ils seront punis, sans aucune distinction, comme perturbateurs du repos public et ennemis du bien général.

Le commandant-en-chef des armées Impériales Russes,

Comte Barclay de Tolly.

---

### TRENTE QUATRIEME BULLETIN SUÉDOIS.

Quartier-général, Kiel, le 17 Janvier.

La paix du Dannemark avec la Suede et l'Angleterre a été signée le 14 de Janvier. Le Dimanche, 16, il y a eu

une grande parade, le *Te Deum* a été chanté solonnellement en actions de grâces, et il a été tiré de nombreuses salves d'artillerie. Le traité a été envoyé à S. M. le Roi de Dannemark, et la ratification est attendue d'ici à Mercredi prochain. Toute l'armée se met en marche vers le Rhin. Il n'y a plus de rivalité entre les nations du Nord; elles ont reconnu que leurs intérêts étaient communs. Réunis pour le plus noble objet, elles combattront ensemble pour la liberté du Continent, l'indépendance des souverains et des peuples. Les nations du Nord ne regardent plus les Français comme ennemis; elles ne connaissent d'autre ennemi que celui qui a tout fait pour empêcher leur union, celui qui, on ne peut trop le répéter, a voulu asservir toutes les nations, et ravir à toutes leur pays.

---

JOURNAUX FRANÇAIS.

## *Paris*, 30 *Janvier*.

L'Armée française, commandée par Sa Majesté l'Empereur, attaqua l'ennemi à St. Dizier, le 27, à cinq henres du matin; il a été culbuté, et nous lui avons fait quelques prisonniers. Nos troupes attaquerent si vivement que l'ennemi n'eut pas le temps de faire sauter le pont.

Une grande partie de l'artillerie de l'ennemi s'était engouffrée dans une forêt, ayant pris une mauvaise route pour se rendre de St. Dizier à Montierender. Nancy est ainsi délivré. L'Empereur continue ses mouvements sur les derrieres de l'ennemi, avec une belle et bonne armée.

L'avant-garde de l'armée Française était, le 27 au soir, à Vasby.

L'armée sous les ordres du duc de Treviso reçoit chaque jour de nouveaux renforts. Ces détails sont authentiques.

Les habitants de Paris manifestent la plus grande énergie pour la défense de leur ville, et la préservation des monuments précieux qu'elle contient.

La garde nationale est organisée; elle est composée de propriétaires et de citoyens, intéressés au maintien de l'ordre public.

La France s'est levée; elle est armée. Les routes dans le voisinage de Paris sont couvertes de troupes. Il en passe continuellement et à toute heure au travers de la ville.

Toutes se rendent à nos armées, afin de chasser l'ennemi des provinces qu'il a envahies.

Les lettres de Rethel annoncent que Son Excellence le duc de Tarente venait d'entrer dans cette ville avec les troupes qu'il commande. On croit qu'il se portera du côté de Châlons.

Sa Majesté arriva le 25 au soir à Chalons-sur-Marne. Le camp de Nogent sur Seine a été porté à Arcis-sur-Aube. Les différents corps de troupes se concentrent.

S. Exc. le duc de Bassano, ministre secrétaire d'état, est parti pour joindre l'Empereur à son quartier-général.

Le 26 et le 27 il arriva à Paris un grand nombre de vieilles troupes venant du midi de la France. Elles étaient dans un état superbe.

Versailles est couvert de troupes, parmi lesquelles on remarque beaucoup de cavalerie.

Le maréchal de Trevise reçoit journellement des renforts. Du 25 au 29, 10 mille hommes au moins d'excellentes troupes, et beaucoup d'artillerie sont arrivés à Nugent. Nous apprenons que les routes de Sens à Troyes sont couvertes de troupes. Il est probable que l'ennemi sera obligé de rétrograder sur Langres par de très-mauvais chemins.

Nous avons eu une affaire très-brillante au pont de Fontaine entre Bar-sur-Aube et Chaumont : l'ennemi y a perdu au moins 6000 hommes. Les blessés français sont à Nogent. La plupart ne le sont que légerement, et esperent pouvoir bientôt rejoindre leurs drapeaux.

Les gardes nationales de Tournus et de Châlons-sur-Saone sont entrés à Mâcon.

Ce fut le 24 que le maréchal duc de Trevise fut attaqué par l'ennemi. Nos troupes occupaient le village de Fontaine, et quoiqu'elles fussent inférieures en nombre aux attaquants, nous restâmes maîtres du champ-de-bataille. On dit que la perte de l'ennemi en tués et blessés est considérable. Ce premier avantage a électrisé nos braves qui brûlent de se mesurer avec l'ennemi, et de le chasser du territoire français.

## *Paris, le 26 Janvier.*

Aujourd'hui Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu, de la manière accoutumée, une députation des

officiers de la garde nationale de Paris. Le maréchal duc de Conegliano, parlant au nom de la députation, présenta à Sa Majesté l'adresse suivante.

ADRESSE.

Madame,

Sa Majesté l'Empereur et Roi a daigné permettre que ses fideles sujets, les officiers de la garde nationale de sa bonne ville de Paris, déposassent aux pieds du trône l'hommage de leur amour et de leur fidélité.

C'est ainsi, Madame, qu'ils ont essayé de les exprimer.

Sire,

En partant pour vous mettre à la tête de vos armées, Votre Majesté confie votre épouse bien aimée, votre fils, l'espoir de la nation, et remet la sûreté, la tranquillité de la capitale, à notre amour, notre fidélité et notre courage.

Sire, vos nobles sentiments ont pénétré jusqu'au fond de nos cœurs. Combien il seroit à désirer qu'ils eussent pu également se faire entendre aux extrémités de la France!

Encore pleins d'émotion et pénétrés de reconnaissance, nous sentons le besoin d'exprimer à Votre Majesté les sentiments qui nous animent.

Partez, Sire, en sûreté; qu'aucune inquiétude sur le sort de ce que vous avez, ou de ce que nous avons, de plus cher, ne trouble vos grandes pensées. Allez avec nos enfants et nos freres repousser les ennemis coalisés qui ravagent nos provinces.

A la force de vos armées et à la puissance de votre génie, nous joindrons la force de l'esprit public que les dangers de la patrie raniment, la puissance de l'orgueil national qui s'indigne de l'orgueil insolent des étrangers; et l'ennemi ne tardera pas à reconnaître l'imprudence de ses entreprises et l'illusion de ses espérances.

Sire, il y a quinze ans vous sauvâtes la France; vous la sauverez maintenant de nouveau.

Vos armées, déjà nombreuses, s'augmenteront des nouvelles levées qui accourent de toutes parts pour chasser l'ennemi de la terre des anciens Gaulois, et pour maintenir l'intégrité de l'Empire dans ses limites naturelles, telles qu'elles ont toujours été reconnues par les ennemis eux-mêmes.

La France entiere aura pour cri de ralliement: *Délivrance du Territoire.*

En vain, Sire, l'ennemi a conçu l'espoir injurieux de diviser la nation. A la haine et à l'animosité que leur inspire la crainte de votre génie, vos fideles sujets opposeront leur amour et leur confiance que les vicissitudes de la fortune n'ont pu détruire.

Oui, Sire, l'union individuelle de la nation et du Souverain fera cesser les infidélités passageres de la victoire; et rassemblés autour de vous, les Français seront de nouveau triomphants.

Fiers de l'auguste dépôt que vous avez confié à notre fidélité, les habitants de toutes les classes qui composent les gardes nationales de la bonne ville de Paris, animés du même esprit, pénétrés des mêmes sentiments, défendront votre capitale contre les étrangers, et votre trône contre tous les efforts de toute espece d'ennemis.

Ils sont prêts à faire un rempart de leurs corps autour de ce trône sur lequel le choix libre de la nation a placé Votre Majesté et votre dynastie, à la durée de laquelle sont attachés la gloire, le salut et le repos de la France.

Sire, en recevant la couronne, vous reçûtes aussi nos serments: nous les renouvellons aujourd'hui aux pieds de Votre Majesté, aux pieds de l'épouse révérée, si digne de son amour et du nôtre, et devant le berceau de votre auguste fils.

Madame, nous supplions Votre Majesté de vouloir bien transmettre l'expression de nos sentiments au pied du trône de votre auguste époux.

(Ici suit une longue liste de signatures.)

Sa Majesté l'Impératrice répondit:

" Messieurs les officiers de la garde nationale de Paris, je partageai les sentiments que l'Empereur éprouva lorqu'il vous adressa la parole; comme lui, j'ai une entiere confiance dans votre courage, votre dévoûment et votre fidélité.

Je donnerai des ordres pour que votre adresse soit transmise sans délai à l'Empereur.

*Copie de la Lettre écrite à S. Exc. le Ministre de la Guerre par S. Exc. le Maréchal Duc d'*Albufera.

Barcelone, le 18 Janvier, 1814.

Monsieur le Duc, le 16, à sept heures du matin, le lieutenant-général Clinton, le général Saarsfield, et les troupes de Wittingham ont attaqué sur la rive droite du Lobrégat, en même temps que le général en chef Copons, le baron d'Eroles, les colonels Leaudet et Manso attaquaient nos troupes sur Molins-del-Rey. Le général Mesclop, avec sa brigade, a soutenu les premiers mouvements de l'ennemi, et l'a repoussé avec vigueur sur la route de Villa-Franca, mais bientôt s'apercevant que toutes les forces de l'ennemi opéraient contre sa seule avant-garde, il a passé le pont de Roy, en ordonnant au commandant de ce poste de se défendre vigoureusement. Le général Pannetier, qui commande la division, a formé ses troupes sur la rive gauche et a arrêté l'ennemi. Cependant de fortes colonnes se faisant apercevoir sur les deux rives, bientôt Saarsfield mit quatre bouches à feu en batterie contre les fortins du pont de Roy. Nos canoniers y répondirent par un feu soutenu. Le capitaine Sigardi y déploya beaucoup de vigueur; son lieutenant Bufail fut blessé, et sa jeune garnison, composée des troupes du 14e, s'est battue avec beaucoup de valeur. Au premier avis de l'attaque, j'envoyai le général Habert avec huit bataillons arrêter l'ennemi; je lui renouvellai mes instructions pour l'attirer au delà du Lobregat, sur les redoutes de St. Félix, afin d'obtenir un résultat; quelques efforts qu'il fit pour y parvenir, il ne put l'y engager. Le général Clinton fit renouveler les attaques sur les fortins du pont de Roy, toujours infructueusement, et il éprouva de grandes pertes. Enfin, vers les trois heures, l'ennemi instruit que les troupes de Granollers s'approchaient de Barcelone, cessa ses attaques, et commença un mouvement général de retraite, après avoir eu plus de 150 hommes tués et 500 hommes blessés. De notre côté, nous avons eu 30 hommes tués et 150 blessés.

Les reconnaissances que j'ai fait pousser dans la journée d'hier, m'ont appris que l'ennemi s'est replié sur les deux rives du Llobregat.

(Signé) Le maréchal duc d'Albufera.

# LE MONITEUR SUPPRIMÉ.

## *Ou le double Moniteur, du 20 Janvier,* 1814.

### AVERTISSEMENT.

Il a paru, dans le public, un petit nombre d'exemplaires d'une feuille du Moniteur, No. 20, datée du 20 Janvier, et dont le contenu est presque entierement différent de celle qui a été publiée et distribuée le même jour. Ce phénomene de l'apparition d'un double journal, sous le même numéro et ayant la même date, a piqué d'autant plus notre curiosité, que ceux qui en étaient possesseurs ne le montraient qu'en cachette et comme s'il avait été dérobé. Nous avons fait notre possible pour nous le procurer et pour savoir comment cette feuille s'était échappée de l'imprimerie du Moniteur, et nous y sommes parvenus. Elle contient les pieces de la négociation pour la paix. Nous avons appris que ce numéro était imprimé et que la distribution en était même commencée, lorsque l'imprimeur a reçu l'ordre de supprimer ce Moniteur et d'en retirer tous les exemplaires. Il paraîtrait que cet ordre ayant été donné tard, l'on n'a pu reprendre qu'une partie du petit nombre de feuilles déjà en distribution, soit que quelques abonnés, plus adroits ou moins dociles que les autres, aient refusé de les rendre, soit que l'ordre ait été exécuté avec négligence. Quoiqu'il en puisse être, les gens, entre les mains de qui ces exemplaires sont restés, les ont montrés, et quelques-uns en ont trafiqué à prix d'or. C'est de cette derniere façon que nous nous sommes procurés celui que nous réimprimons.

Nous nous sommes demandé quel motif avait fait supprimer ce journal, et nous n'avons rien découvert de précis sur ce point; mais en lisant dans le Moniteur, No. 20, du 20 Janvier, dont la publication a été effectuée et que l'éditeur avoue, l'article *Paris*, qui annonce que le duc de Vicence doit recevoir ses passe-ports à Châtillon-sur-Seine, nous avons conjecturé que le courier, porteur de cet avis, étant arrivé dans la nuit du 19 au 20, on a jugé cette nouvelle de nature à satisfaire le public, et à dispenser de lui donner la satisfaction d'apprendre par les pieces de la négociation le point où elle en était. A notre avis on a mal raisonné, et de quelque maniere que l'indiscrétion ait eu lieu, nous en profitons et nous voulons en faire profiter le public.

(Ce Moniteur est en deux colonnes au lieu de trois. L'une contient les proclamations des coalisés ; l'autre présente en regard les pieces de la négociation.)

(Nous avons donné dans nos derniers numéros la proclamation datée de Francfort, le 1er Décembre, 1813, celle du prince de Schwartzenberg aux Français, datée de Lorrack, le 21 Décembre 1813, et celle du général Blucher aux habitants de la rive gauche du Rhin, en date du 1er Janvier, 1814.)

*Note de M. le Comte de Metternich en Réponse à celle de M. le Duc de Bassano, datée de Dresde, le 18 Août.*

Prague, le 21 Août, 1813.

Le soussigné, ministre d'état et des affaires étrangeres, a reçu hier l'office que S. Exc. M. le duc de Bassano lui a fait l'honneur de lui adresser, le 18 Août dernier.

Ce n'est pas après que la guerre a éclaté entre l'Autriche et la France, que le cabinet autrichien croit devoir relever les inculpations gratuites que renferme la note de M. le duc de Bassano. Forte de l'opinion générale, l'Autriche attend avec calme le jugement de l'Europe et celui de la postérité.

La proposition de S. M. l'Empereur des Français offrant encore à l'Empereur une lueur d'espoir de parvenir à une pacification générale, S. M. a cru pouvoir la saisir ; en conséquence, elle a ordonné au soussigné de porter à la connaissance des cabinets russe et prussien, la demande de l'ouverture d'un congrès qui, pendant la guerre même s'occuperait des moyens d'arriver à une pacification générale. LL. MM. l'empereur Alexandre et le roi de Prusse, animés des mêmes sentiments que leur auguste allié, ont autorisé le soussigné à déclarer à S. Exc. M. le duc de Bassano que, ne pouvant point décider sur un objet d'un intérêt tout à fait commun, sans en avoir préalablement conféré avec les autres alliés, les trois cours vont porter incessamment à leur connaissance la proposition de la France.

Le soussigné les a chargés de transmettre, dans le délai

le plus court possible, au cabinet français, les ouvertures de toutes les cours alliées, en réponse à la susdite proposition.

Il a l'honneur d'offrir à S. Exc. M. le duc de Bassano l'assurance renouvelée de sa haute considération.

(Signé) Le comte de de METTERNICH.

---

## *Rapport de M. le Baron de Saint-Aignan.*

Le 26 Octobre, étant depuis deux jours traité comme prisonnier à Weymar, où se trouvaient les quartiers-généraux de l'empereur d'Autriche et de l'empereur de Russie, je reçus ordre de partir le lendemain avec la colonne des prisonniers que l'on envoyait en Bohême. Jusqu'alors, je n'avais vu personne, ni fait aucune réclamation, pensant que le titre dont j'étais revêtu, réclamait de lui-même, et ayant protesté d'avance contre le traitement que j'éprouvais. Je crus cependant, dans cette circonstance, devoir écrire au prince de Schwartzenberg et au comte de Metternich, pour leur représenter l'inconvenance de ce procédé. Le prince de Schwartzenberg m'envoya aussitôt le comte Parr, son premier aide-de-camp, pour excuser la méprise commise à mon égard, et pour m'engager à passer soit chez lui, soit chez M. de Metternich. Je me rendis aussitôt chez le dernier, le prince de Schwartzenberg venant de s'absenter. Le comte de Metternich me reçut avec un empressement marqué. Il me dit quelques mots seulement sur ma position, dont il se chargea de me tirer, étant heureux, me dit-il, de me rendre ce service, et en même temps de témoigner l'estime que l'empereur d'Autriche avait conçue pour le duc de Vicence; puis il me parla du congrès, sans que rien de ma part eût provoqué cette conversation. Nous voulions sincerement la paix, me dit-il, nous la voulons encore et nous la ferons: il ne s'agit que d'aborder franchement, et sans détours, la question. La coalition restera unie. Les moyens indirects que l'empereur Napoléon employerait pour arriver à la paix, ne peuvent plus réussir. Que l'on s'explique franchement et elle se fera.

Après cette conversation, le comte de Metternich me dit de me rendre à Tœplitz, où je recevrais incessamment de ses nouvelles, et qu'il espérait me voir encore à mon retour. Je partis le 27 Octobre pour Tœplitz. J'y arrivai le

30, et le 2 Novembre je reçus une lettre du comte de Metternich, en conséquence de laquelle je quittai Tœplitz le 3 Novembre, et me rendis au quartier-général de l'empereur d'Autriche, à Francfort, où j'arrivai le 8. Je fus le même jour chez M. de Metternich. Il me parla aussitôt du progrès des armées coalisées, de la révolution qui s'opérait en Allemagne, de la nécessité de faire la paix. Il me dit que les coalisés, long-temps avant la déclaration de l'Autriche, avaient salué l'empereur François du titre d'empereur d'Allemagne; qu'il n'acceptait point ce titre insignifiant, et que l'Allemagne était plus à lui de cette maniere qu'auparavant; qu'il désirait que l'empereur Napoléon fût persuadé que le plus grand calme et l'esprit de modération présidaient aux conseils des coalisés, qu'ils ne se désuniraient point, parce qu'ils voulaient conserver leur activité et leur force, et qu'ils étaient d'autant plus forts qu'ils étaient modérés; que personne n'en voulait à la dynastie de l'empereur Napoléon; que l'Angleterre était bien plus modérée qu'on ne pensait; que jamais le moment n'avait été plus favorable pour traiter avec elle; que si l'empereur Napoléon voulait réellement faire une paix solide, il éviterait bien des maux à l'humanité et bien des dangers à la France, en ne retardant pas les négociations; qu'on était prêt à s'entendre; que les idées de paix que l'on concevait, devaient donner de justes limites à la puissance de l'Angleterre, et, à la France, toute la liberté maritime qu'elle parlait de réclamer, ainsi que les autres puissances de l'Europe; que l'Angleterre était prête à rendre à la Hollande indépendante ce qu'elle ne lui rendrait pas comme province française; que ce que M. de Merfeldt avait été chargé de dire de la part de l'empereur Napoléon, pouvait donner lieu aux paroles qu'on me prierait de porter; qu'il ne me demandait que de les rendre exactement sans y rien changer; que l'empereur Napoléon ne voulait point concevoir la possibilité d'un équilibre entre les puissances de l'Europe; que cet équilibre était non-seulement possible, mais même nécessaire; qu'on avait proposé à Dresde de prendre en indemnité des pays que l'Empereur ne possédait plus, tels que le grand duché de Varsovie; qu'on pouvait encore faire de semblables compensations dans l'occurence actuelle.

Le 9, M. de Metternich me fit prier de me rendre chez lui à neuf heures du soir. Il sortait de chez l'empereur d'Autriche, et me remit la lettre de S. M. pour l'Impératrice. Il me dit que le comte de Nesselrode allait venir

chez lui, et que ce serait de concert avec lui qu'il me chargerait des paroles que je devais rendre à l'Empereur. Il me pria de dire au duc de Vicence qu'on lui conservait les sentiments d'estime que son noble caractere a toujours inspirés.

Peu de moments après, le comte Nesselrode entra. Il me répéta en peu de mots ce que le comte de Metternich m'avait déjà dit sur la mission dont on m'invitait à me charger, et ajouta qu'on pouvait regarder M. de Hardenberg comme présent et approuvant tout ce qui allait être dit. Alors M. de Metternich expliqua les intentions des coalisés telles que je devais les rapporter à l'Empereur. Après l'avoir entendu, je lui répondis que, ne devant qu'écouter et point parler, je n'avais autre chose à faire qu'à rendre littéralement ses paroles, et que pour en être plus certain je lui demandais de me les noter pour moi seul et de les lui remettre sous les yeux.

Alors le comte Nesselrode ayant proposé que je fisse cette note sur-le-champ, M. de Metternich me fit passer seul dans un cabinet où j'écrivis la note ci-jointe. Lorsque je l'eus écrite, je rentrai dans l'appartement. M. de Metternich me dit : Voici lord Aberdeen, ambassadeur d'Angleterre ; nos intentions sont communes, ainsi nous pouvons continuer à nous expliquer devant lui. Il m'invita alors à lire ce que j'avais écrit. Lorsque je fus à l'article qui concerne l'Angleterre, lord Aberdeen parut ne l'avoir pas bien compris. Je le lus une seconde fois. Alors il observa que les expressions, *liberté du commerce et droits de la navigation*, étaient bien vagues. Je répondis que j'avais écrit ce que le comte de Metternich m'avait chargé de dire. M. de Metternich reprit qu'effectivement ces expressions pouvaient embrouiller la question, et qu'il valait mieux en substituer d'autres. Il prit la plume et écrivit que l'Angleterre ferait les plus grands sacrifices *pour la paix fondée sur ces bases* (celles énoncées précédemment.)

J'observai que ces expressions étaient aussi vagues que celles qu'elles remplaçaient. Lord Aberdeen en convint, et dit qu'il valait autant rétablir ce que j'avais écrit ; qu'il réitérait l'assurance que l'Angleterre était prête à faire les plus grands sacrifices, qu'elle possédait beaucoup, qu'elle rendrait à pleines mains. Le reste de la note ayant été trouvé conforme à ce que j'avais entendu, on parla de choses indifférentes.

Le prince Schwartzenberg entra et on lui répéta tout ce qui avait été dit. Le comte Nesselrode, qui s'était absenté

un moment pendant cette conversation, revint et me chargea de la part de l'empereur Alexandre de dire au duc de Vicence qu'il ne changerait jamais sur l'opinion qu'il avait de sa loyauté et de son caractere, et que les choses s'arrangeraient bien vite s'il était chargé d'une négociation.

Je devais partir le lendemain matin, 10 Novembre; mais le prince de Schwartzenberg me fit prier de différer jusqu'au soir, n'ayant pas eu le temps d'écrire au prince de Neufchâtel.

Dans la nuit il m'envoya le comte Voyna, un de ses aides-de-camp, qui me remit sa lettre et me conduisit aux avant-postes. J'arrivai à Mayence le 11 au matin.

(Signé) SAINT-AIGNAN.

---

*Note écrite de Francfort, le 9 Novembre, par M. le Baron de Saint-Aignan.*

M. le comte de Metternich m'a dit que la circonstance qui m'a amené au quartier-général de l'empereur d'Autriche, pouvait rendre convenable de me charger de porter à S. M. l'Empereur la réponse aux propositions qu'elle a fait faire par M. le comte de Merveldt. En conséquence, M. le comte de Metternich et M. le comte de Nesselrode m'ont demandé de rapporter à S. M:

Que les puissances coalisées étaient engagées par des liens indissolubles qui faisaient leur force, et dont elles ne dévieraient jamais;

Que les engagements réciproques qu'elles avaient contractés leur avaient fait prendre la résolution de ne faire qu'une paix générale;

Que lors du congrès de Prague, on avait pu penser à une paix continentale, parce que les circonstances n'auraient pas donné le temps de s'entendre pour traiter autrement, mais que depuis, les intentions de toutes les puissances et celles de l'Angleterre étaient connues; qu'ainsi il était inutile de penser, soit à un armistice, soit à une négociation qui n'eût pas pour premier principe une paix générale;

Que les souverains coalisés étaient unanimement d'accord sur la puissance et la prépondérance que la France doit conserver dans son intégrité, et en se renfermant dans ses limites naturelles, qui sont le Rhin, les Alpes et les Pyrénées.

Que le principe de l'indépendance de l'Allemagne était une condition *sine quâ non*; qu'ainsi la France devait renoncer, non pas à l'influence que tout grand état exerce nécessairement sur un état de force inférieure, mais à toute souveraineté sur l'Allemagne; que d'ailleurs, c'était un principe que S. M. avait posé elle-même en disant qu'il était convenable que les grandes puissances fussent séparées par des états plus faibles;

Que, du côté des Pyrénées, l'indépendance de l'Espagne et le rétablissement de l'ancienne dynastie étaient également une condition *sine quâ non*;

Qu'en Italie, l'Autriche devait avoir une frontiere qui serait un objet de négociation; que le Piémont offrait plusieurs lignes que l'on pourrait discuter, ainsi que l'état de l'Italie, pourvu toutefois qu'elle fût comme l'Allemagne, gouvernée d'une maniere indépendante de la France ou de toute autre puissance prépondérante;

Que de même l'état de la Hollande serait un objet de négociation, et partant toujours du principe qu'elle devait être indépendante;

Que l'Angleterre était prête à faire les plus grands sacrifices pour la paix fondée sur ces bases, et à reconnaître la liberté du commerce et de la navigation à laquelle la France a droit de prétendre;

Que si ces principes d'une pacification générale étaient agréés par S. M., on pourrait neutraliser sur la rive droite du Rhin, tel lieu qu'on jugerait convenable, où les plénipotentiaires de toutes les puissances belligérantes se rendraient sur-le-champ, sans cependant que les négociations suspendissent le cours des opérations militaires.

A Francfort, le 9 Novembre 1813.

(Signé) SAINT-AIGNAN.

---

## *Lettre de M. le Duc de Bassano à M. le Comte de Metternich.*

Paris, le 16 Novembre, 1813.

Monsieur,

M. le baron de Saint-Aignan est arrivé hier Lundi, et vous a rapporté, d'après les communications qui lui ont été

faites par V. Exc., que l'Angleterre a adhéré à la proposition de l'ouverture d'un congrès pour la paix générale, et que les puissances sont disposées à neutraliser sur la rive droite du Rhin une ville pour la réunion des plénipotentiaires, S. M. désire que cette ville soit Manheim. M. le duc de Vicence, qu'elle a désigné pour son plénipotentiaire, s'y rendra aussitôt que V. Exc. m'aura fait connaître le jour que les puissances auront indiqué pour l'ouverture du congrès.

Il nous paraît convenable, Monsieur, et conforme d'ailleurs à l'usage, qu'il n'y ait aucune troupe à Manheim, et que le service soit fait par la bourgeoisie, en même temps que la police y serait confiée à un bailli nommé par le grand-duc de Bade. Si l'on jugeait à propos qu'il y eût des piquets de cavalerie, leur force devrait être égale de part et d'autre. Quant aux communications du plénipotentiaire anglais avec son gouvernement, elles pourraient avoir lieu par la France et par Calais.

Une paix, sur la base de l'indépendance de toutes les nations, tant sous le point de vue continental que sous le point de vue maritime, a été l'objet constant des désirs et de la politique de l'Empereur.

S. M. conçoit un heureux augure du rapport qu'a fait M. de Saint-Aignan, de ce qui a été dit par le ministre d'Angleterre.

J'ai l'honneur d'offrir à V. Exc. l'assurance de ma haute considération.

(Signé) Le duc de BASSANO.

---

## *Réponse de M. le Prince de Metternich à M. le Duc de Bassano.*

Monsieur le duc,

Le courier que V. Exc. a expédié de Paris, le 16 Novembre, est arrivé ici hier.

Je me suis empressé de soumettre à LL. MM. II. et à S. M. le Roi de Prusse la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser.

LL. MM. ont vu avec satisfaction que l'entretien confidentiel avec M. de Saint-Aignan a été regardé par S. M. l'Empereur des Français comme une preuve des intentions

pacifiques des hautes puissances alliées ; animées d'un même esprit, invariables dans leur point de vue et indissolubles dans leur alliance, elles sont prêtes à entrer en négociation dès qu'elles auront la certitude que S. M. l'Empereur des Français admet les bases générales et sommaires que j'ai indiquées dans mon entretien avec le baron de Saint-Aignan.

Dans la lettre de V. Exc. cependant, il n'est fait aucune mention de ces bases. Elle se borne à exprimer un principe partagé par tous les gouvernements de l'Europe, et que tous placent dans la premiere ligne de leurs vœux. Ce principe toutefois ne saurait, vu sa généralité, remplacer des bases. LL. MM. désirent que S. M. l'empereur Napoléon veuille s'expliquer sur ces dernieres, comme seul moyen d'éviter que, dès l'ouverture des négociations, d'insurmontables difficultés n'en entravent la marche.

Le choix de la ville de Manheim semble ne pas présenter d'obstacles aux Alliés. Sa neutralisation et les mesures de police entierement conformes aux usages que propose S. Exc., ne sauraient en offrir dans aucun cas.

Agréez, Monsieur le duc, les assurances de ma haute considération.

Francfort-sur-le-Mein, le 25 Novembre, 1813.

(Signé) Le Prince de METTERNICH.

---

## *Lettre de M. le Duc de Vicence au Prince de Metternich.*

Paris, le 2 Décembre, 1813.

Prince,

J'ai mis sous les yeux de S. M. la lettre que V. Exc. adressait le 25 Novembre à M. le duc de Bassano.

En admettant sans restriction, comme base de la paix, l'indépendance de toutes les nations, tant sous le rapport territorial que sous le rapport maritime, la France a admis en principe ce que les Alliés paraissent désirer, S. M. a, par cela même, admis toutes les conséquences de ce principe, dont le résultat final doit être une paix fondée sur l'équilibre de l'Europe, sur la reconnaissance de l'intégrité de toutes les nations dans leurs limites naturelles, et sur la reconnaissance de l'indépendance absolue de tous les états,

tellement qu'aucune ne puisse s'arroger, sur une autre quelconque, ni suzeraineté, ni suprématie, sous quelque forme que ce soit, ni sur terre ni sur mer.

Toutefois, c'est avec une vive satisfaction que j'annonce à V. Exc. que je suis autorisé par l'Empereur, mon auguste maître, à déclarer que S. M. adhere aux *bases générales et sommaires* qui ont été communiquées par M. de St. Aignan : elles entraîneront de grands sacrifices de la part de la France, mais S. M. les fera sans regret si, par des sacrifices semblables, l'Angleterre donne les moyens d'arriver à une paix générale et honorable pour tous, que V. Exc. assure être le vœu, non-seulement des puissances du Continent, mais aussi de l'Angleterre.

Agréez, Prince, etc.

(Signé) CAULAINCOURT, duc de Vicence.

---

## *Réponse de M. le Prince de Metternich à M. le Duc de Vicence.*

Monsieur le duc,

L'office que V. Exc. m'a fait l'honneur de m'adresser le 2 Décembre, m'est parvenu de Cassel par nos avant-postes. Je n'ai pas différé de le soumettre à LL. MM. Elles y ont reconnu avec satisfaction que S. M. l'Empereur des Français avait adopté des bases essentielles au rétablissement d'un état d'équilibre et à la tranquillité future de l'Europe.

Elles ont voulu que cette pièce fût portée sans délai à la connaissance de leurs alliés. LL. MM. II. et RR. ne doutent point qu'immédiatement après la réception des réponses les négociations ne puissent s'ouvrir.

Nous nous empresserons d'avoir l'honneur d'en informer V. Exc., et de concerter alors avec elle les arrangements qui nous paraîtront les plus propres à atteindre le but que nous nous proposons.

Je la prie de recevoir les assurances de la haute considération, etc.

Francfort-sur-le-Mein, le 10 Décembre, 1813.

(Signé) Le prince de METTERNICH.

## *Lettre de M. le Duc Vicence à M. le Prince de Metternich.*

Lunéville, le 6 Janvier 1814.

Prince, la lettre que V. Exc. m'a fait l'honneur de m'écrire le 10 du mois dernier, m'est parvenue.

L'Empereur ne veut rien préjuger sur les motifs qui ont fait que son adhésion pleine et entière aux bases que V. Exc. a proposées d'un commun accord avec les ministres de Russie et d'Angleterre, et de l'aveu de la Prusse, aient eu besoin d'être communiquées aux Alliés avant l'ouverture du congrès. Il est difficile de penser que Lord Aberdeen ait eu des pouvoirs pour proposer des bases sans en avoir pour négocier. S. M. ne fait point aux Alliés l'injure de croire qu'ils aient été incertains et qu'ils déliberent encore. Ils savent trop bien que toute offre conditionnelle devient un engagement absolu pour celui qui l'a faite, dès que la condition qu'il y a mise est remplie. Dans tous les cas nous devions nous attendre à avoir le 6 Janvier la réponse que V. Exc. nous annonçait le 10 Décembre. Sa correspondance et les déclarations réitérées des puissances Alliées ne nous laissent point prévoir de difficultés, et les rapports de M. de Talleyrand à son retour de Suisse, confirment que leurs intentions sont toujours les mêmes.

D'où peuvent donc provenir les retards? S. M. n'ayant rien plus à cœur que le prompt rétablissement de la paix générale, a pensé qu'elle ne pouvait donner une plus forte preuve de la sincérité de ses sentiments à cet égard, qu'en envoyant auprès des souverains Alliés son ministre des relations extérieures, muni de pleins-pouvoirs. Je m'empresse donc, prince, de vous prévenir que j'attendrai à nos avant-postes les passe-ports nécessaires pour traverser ceux des armées Alliées et me rendre auprès de V. Exc.

Agréez, etc.

(Signé) CAULAINCOURT, duc de Vicence.

## *Réponse du Prince de Metternich à M. le Duc de Vicence.*

Fribourg en Brisgau, le 8 Janvier 1814.

Monsieur le duc, j'ai reçu aujourd'hui la lettre que V. Exc. m'a fait l'honneur de m'adresser de Lunéville, le 6 de ce mois.

Le retard qu'éprouve la communication que le gouvernement français attendait en suite de mon office du 10 Décembre, résulte de la marche que devaient tenir entr'elles les puissances alliées. Les explications confidentielles avec M. le Baron de Saint-Aignan ayant conduit à des ouvertures officielles de la part de la France, LL. MM. II. et RR. ont jugé que la réponse de V. Exc. du 2 Décembre, était de nature à devoir être portée à la connaissance de leurs Alliés. Les suppositions que V. Exc. admet que ce soit Lord Aberdeen qui ait proposé des bases, et qu'il ait été muni de pleins pouvoirs à cet effet, ne sont nullement fondées.

La cour de Londres vient de faire partir pour le continent le secrétaire d'état ayant le département des affaires étrangeres. S. M. I. de toutes les Russies se trouvant momentanément éloignée d'ici, et Lord Castlereagh étant attendu d'un moment à l'autre, l'Empereur, mon auguste maître, et S. M. le Roi de Prusse me chargent de prévenir V. Exc. qu'elle recevra le plutôt possible une réponse à sa proposition de se rendre au quartier-général des souverains alliés.

Je prie V. Exc. etc.

(Signé) le Prince de METTERNICH.

Hier 18 Janvier, c'est-à-dire dix jours après la réponse de M. le Prince de Metternich, M. le Duc de Vicence était encore aux avant-postes.

*(A Paris, de l'imprimerie de Chaigneau freres.)*

## *Extrait de la Gazette de Madrid du* 16 *Janvier.*

Don Jose Rebolledo de Palafox, ci-devant capitaine-général de l'Arragon, celui qui dirigea la défense de Sarragosse, est arrivé de France à Vich dans une voiture à quatre chevaux, escortée par 50 carabiniers français. Aussitôt son arrivée, il dépêcha un courier extraordinaire à la Régence du royaume. On croit que sa mission a le même objet que celle du Duc de San Carlos. Le Corse se trouve dans un très-grand embarras et il remuera ciel et terre pour remplir ses vues sinistres.

On nous assure que Tortosa se trouvant dénuée de provisions, a demandé à capituler.

Aujourd'hui la Régence est allée en grande pompe féliciter les Cortes sur l'ouverture de leurs séances dans la capitale de la monarchie.

La premiere session des Cortes ordinaires à Madrid eut lieu hier. Après que les députés se furent assemblés, le président ouvrit la session dans les termes suivants : " La session publique est ouverte dans la capitale du royaume ce jour 15 Janvier 1814."

L'acte du 29 Novembre 1813 ayant été lu, le président prononça un discours dans lequel il retraça les événements de notre sainte insurrection dont la premiere étincelle, observa-t-il, s'alluma dans cette population héroïque, d'où elle se répandit dans les autres provinces. Il apostropha les habitants de cette capitale, les exhortant à continuer à déployer leurs vertus civiques ainsi qu'ils l'avaient fait jusqu'ici ; et il félicita le congrès d'avoir enfin pu fixer sa résidence dans la capitale de la monarchie, après avoir surmonté les immenses obstacles que le tyran Buonaparté avait opposés au bonheur public.

Peu après il fut reçu un message de la Régence, priant les Cortes de fixer le jour et l'heure où le secrétaire d'état pourrait leur communiquer une affaire d'importance. Le président fixa l'heure d'une heure, le même jour, à cet effet.

Après que quelques affaires courantes eurent été expédiées, l'heure arriva, on annonça le secrétaire d'état des affaires étrangeres, et les Cortes tinrent une séance secrete.

Dans la séance du 19 la Régence informa les Cortes qu'elle venait de recevoir par les mains de M. Genotte, envoyé d'Autriche, une note de l'Empereur d'Autriche, dans laquelle il fait part de ses vœux ardents pour le rétablissement des anciennes relations entre les deux nations, dans lesquelles vues il avait fait partir le dit envoyé, que la Régence avait reçu avec les formalités accoutumées.

---

EXTRAIT DU CONCISO DU 20 JANVIER.

*Observations sur le Traité entre le Roi Ferdinand et le Corse.*

Il se découvre successivement des choses très-curieuses. Il n'y a pas de doute maintenant que le Roi Ferdinand et le Corse n'ayent fait un traité. Il consiste en quinze articles; parmi lesquels sont la reconnaissance du Roi d'Espagne dans la personne de Ferdinand, par Buonaparté: l'évacuation du territoire espagnol par les troupes françaises à une époque qui serait fixée par une autre convention: la reconnaissance de l'indépendance et de l'intégrité des possessions espagnoles par Buonaparté: (Croit-il ici qu'il accorde une faveur?) Le Roi Ferdinand fera sortir les Anglais d'Espagne; (ici le Corse montre le bout de l'oreille: de nouveaux projets diaboliques pour exciter la défiance parmi les alliés occupent ses pensées:) la restitution mutuelle des prisonniers: le Roi Ferdinand s'engage à demander à l'Angleterre de rendre à cet infernal Corse les prisonniers faits en Espagne: l'obligation d'observer le traité d'Utrecht pour ce qui regarde les droits maritimes; le renouvellement des anciens traités d'alliance entre l'Espagne et la France: la restitution des propriétés, revenus, dignités, emplois, pensions, etc. à tous les Espagnols qui se sont déclarés contre leur pays en s'attachant au stupide Joseph et à l'atroce Buonaparté, et qui souffrent maintenant en France partie de leur punition pour le crime de trahison contre leur pays; de maniere que pour avoir été faux et traîtres Espagnols, pernicieux à leurs freres, il ne leur sera pas fait le moindre mal.

Nous n'examinerons pas davantage maintenant le contenu de ce fameux traité; mais nous nous contenterons de dire: " Espagnols, soyez sur vos gardes! Buonaparté nous

subjugua par la *fraude* en 1808; il ne put pas nous subjuguer *par la force des armes* en six ans de guerre; par la *fraude* Buonaparté cherche à nous subjuguer encore. A cet effet il emploie les intrigues, les séductions, les complots, les passions et tous les autres infâmes moyens que son infernale politique lui suggere. Humilié de ce qu'il désespere maintenant de conquérir l'Espagne et obligé de reconnaître l'infortuné Ferdinand pour roi, il fixe les yeux sur lui pour d'autres objets. Nous le voyons déjà s'efforcer de nous brouiller avec nos alliés les Anglais; et nous le verrons bientôt (si nous n'y apportons pas remede) introduire la discorde et la désunion parmi nous-mêmes: nous le verrons nous envoyer faire des propositions et des offres flatteuses: comme il a déjà envoyé les deux émissaires, le Duc de San Carlos et Palafox; nous le verrons peut-être envoyer l'infant Don Antonio, ou Ferdinand lui-même, peut-être aussi Charles IV et Marie-Louise! Les manœuvres de la fraude et de l'intrigue sont sur le point de recommencer: il ne serait pas du tout extraordinaire qu'il nous envoyât le Roi Ferdinand pour mieux nous opprimer à son loisir, l'entourant de personnes sous l'influence française, qui pourraient lui donner des leçons de despotisme et des leçons de gouvernement arbitraire. Plus de vigilance est maintenant nécessaire que jamais; plus de perspicacité pour nous affranchir des piéges que l'insidieux tyran nous tend; plus de fermeté, dans nos résolutions; et plus de politique pour déjouer celle du Corse.

On doit observer que cette convention démontre que le Corse ne traite pas en même temps avec l'Espagne et avec l'Angleterre. "Il veut faire évacuer l'Espagne aux Anglais: il s'engage à faire demander à l'Angleterre par Ferdinand les prisonniers français." N'est-il donc pas évident que le Corse pense qu'il ne traite qu'avec nous? Et pouvons-nous séparer notre cause de celle de l'Angleterre? Et le Roi Ferdinand peut-il avoir consenti à signer un pareil traité? Cela paraît incroyable; mais nous connaissons bien les vils artifices que le tyran mit en usage à Bayonne, et la captivité du Roi explique tout.

Il n'est pas un bon Espagnol qui ne désire le retour de l'infortuné Ferdinand, mais il le désire pour le bien de son pays et non pas pour l'exposer à de plus grands maux que ceux qu'il a déjà soufferts. Ferdinand doit revenir de la maniere dont les Espagnols le soubaitent et non pas comme Buonaparté l'entend. Il doit venir nous rendre heureux et

non pas pour être la cause (quoiqu'innocente) de nouvelles calamités. Heureux sera le jour auquel Ferdinand, rendu à ses sujets loyaux, on pourra ainsi lui adresser la parole : " Voici votre trône, gardé par la loyauté de vos sujets ; voici votre couronne rachetée par le sang des Espagnols; voici votre sceptre, que les Espagnols replacent pour toujours dans vos mains; voici votre manteau royal teint du sang de milliers de victimes qui ont péri pour vous le conserver: lisez notre histoire ; informez-vous de tout ce que les Espagnols ont fait pour vous, et n'oubliez jamais que vous devez tout au peuple Espagnol! N'oubliez jamais que vous êtes venu pour être le chef de la nation, le monarque de sujets qui ont aboli les traces du despotisme: c'est la loi qui l'ordonne—le roi est le magistrat exécutif." Mais pour qu'un tel jour de jubilé puisse arriver, le Roi Ferdinand doit revenir absolument libre ; sans être influencé par le tyran de la France, ni par des Espagnols ignorant l'état de l'Espagne, ou qui verraient nos institutions avec répugnance.

## Supplément a la Gazette de Londres du Mardi, 8 Février 1814.

*Bureau des Affaires Etrangeres, le 8 Février.*

**Il a été reçu à ce bureau des dépêches du Très-Honorable Lord Burghersh et de l'Honorable Lieutenant-général Sir C. W. Stewart, dont suivent des extraits.**

### *Extrait d'une Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Vesoul, le* 14 *Janvier* 1814.

En exécution du plan arrêté par le Prince de Schwartzenberg, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le mander dans ma derniere dépêche, la réserve, sous les ordres du Prince de Hesse, s'est portée le 9 vers Besançon, et a complété l'investissement de cette forteresse.

Le Général Bubna devait marcher sur Dôle, mais la direction de sa marche ayant été changée, il est allé vers Lyon.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a eu des affaires de grande importance entre les corps du Général Wrede et du Prince Royal de Wirtemberg, et les troupes Françaises qui leur étaient opposées.

L'avant-garde du Général Wrede, sous les ordres du Général Deroy, fut attaquée le 10 à St. Diez, par le corps du Général Milhaud, qui occupait récemment Colmar. Cette avant-garde fut forcée de se retirer derriere Ste. Marguerite. Mais le Général Deroy y ayant rassemblé les forces qu'il commandait, attaqua l'ennemi, quoiqu'il fût plus nombreux, et le repoussa jusqu'à Raon-l'Etape, prit 500 prisonniers, et tua ou blessa beaucoup de monde à l'ennemi. St. Diez fut repris. Le Général Deroy fut blessé dans cette affaire. La poursuite des premiers avantages fut dirigée par le Général Freyberg.

Le Général Wrede perdit en cette occasion dix officiers tués ou blessés; il regrette surtout entre autres le Major Harret, du 8e régiment d'infanterie, qui a été tué, et le Major Baron Pfetten, blessé; la perte en hommes monta environ à 200.

Il paraît que l'intention du Général Milhaud, dans son attaque sur les Bavarois, était de s'emparer des débouchés des montagnes des Vosges dans la vallée du Rhin. La bonne conduite des troupes et les habiles dispositions du Général Deroy l'ont empêché d'accomplir cet objet. Le Général Wrede s'est avancé depuis avec son corps jusqu'à Rambervillers et Bruyeres.

Le Prince Royal de Wirtemberg étant arrivé le 10 à Remiremont, où il apprit qu'un corps Français de 4000 hommes, composé principalement d'une partie de la jeune garde de Buonaparté, occupait Epinal, il prit la résolution de l'attaquer. A cet effet, il marcha en avant le 12, avec son corps. Le Général Comte Platow seconda ce mouvement, et longeant la droite de l'ennemi, il marcha vers Charmes sur ses derrieres.

Le corps François se retira à l'approche du Prince Royal; mais cet officier poursuivit l'ennemi avec sa cavalerie et quelque artillerie, l'atteignit et fit un grand nombre de prisonniers.

L'avant-garde du Général Platow, commandée par le Général Grechow, arriva sur le flanc de l'ennemi, pendant qu'il se retirait à Thaon, chargea sa cavalerie, la dispersa, et fit beaucoup de prisonniers.

L'artillerie du Général Platow fut retardée par le mauvais état des routes; cependant elle arriva sur la fin du jour, et joua avec un grand effet. L'ennemi fut poursuivi jusqu'à Charmes; 500 prisonniers, et une grande quantité de bagage, d'armes et d'accoutrements resterent au pouvoir des Alliés. Les François essuyerent aussi une perte considérable en tués et blessés.

Les résultats des avantages obtenus par le Général Wrede et le Prince Royal de Wirtemberg ont été de délivrer de la présence de l'ennemi tout le fort pays sur la droite du Prince de Schwartzenberg, de le mettre en état d'employer le corps du Prince Royal à ses opérations en avant de Vesoul vers Langres, et de confier la défense de sa droite au seul corps du Général Wrede.

Depuis que le Général Wittgenstein a passé le Rhin, les Cosaques sous ses ordres ont eu des succès dans plusieurs affaires avec l'ennemi.

Le 7, le Général Rudiger reçut l'ordre de s'emparer de Wanzenau. A son approche, l'ennemi abandonna la ville; mais il prit une position près de Henheim, avec 1000 hommes d'infanterie et 500 de cavalerie. Le Général Rudiger chargea cette troupe, prit deux officiers et 60 hommes, et poursuivit le reste jusqu'aux portes de Strasbourg. L'ennemi laissa 70 hommes tués sur le champ de bataille, et entre autres le commandant du corps.

Il paraît que Buonaparté a pris tous les moyens en son pouvoir pour induire le peuple Français à se lever contre les troupes des Alliés actuellement établies en-deçà de ses frontières; jusqu'à présent il n'y a pas réussi. A Langres quelques coups de fusil ont été tirés sur une patrouille Autrichienne qui est entrée dans cette ville; si les habitants ont fait feu, c'était sous l'influence directe de la personne envoyée à cet effet par Buonaparté.

Je dois rendre au Prince Schwartzenberg la justice de dire à Votre Seigneurie qu'il a maintenu une excellente discipline dans l'armée qu'il commande, depuis qu'elle est entrée en France; les troupes n'ont commis aucune espece d'outrage; les actes de violence ont été réprimés avec la plus grande rigueur. Ce qui fait également honneur aux troupes, c'est qu'elles se sont abstenues de tenir une conduite très-différente de celle dont les troupes de France leur avaient donné le cruel exemple dans les différents pays où elles se sont trouvées.

---

## *Extrait d'une Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Langres, le* 18 *Janvier* 1814.

C'est avec une vive satisfaction que je me trouve en état de dater cette dépêche de Langres.

Votre Seigneurie aura su qu'un corps composé de la garde de Buonaparté occupait l'importante position que cette ville offre.

Les montagnes des Vosges, formant un des principaux obstacles qui s'opposent à l'entrée dans le cœur de la France, de ce côté, présentaient à une armée sur la défensive une position formidable dans les environs de cette ville.

Les gardes y étant arrivées, on avait présumé qu'un nombreux corps de troupes Françaises s'y rassemblerait. En conséquence, le Prince de Schwartzenberg s'est déterminé à y venir avec des forces qui pussent lui assurer le succès dans l'attaque de la position.

Le Maréchal Mortier n'a pas attendu l'approche de l'armée alliée. Il paraît que le 16, il a commencé à se retirer de cette ville. Le 17, le Général Giulay a poussé son avant-garde en avant. Le commandant de la ville a voulu capituler; mais il lui a été répondu qu'il fallait qu'il se rendît; il ne lui restait aucun moyen de résistance. La levée en masse qui avait été ordonnée par Buonaparté, n'avait pas été mise à effet par le peuple.

Le Général Ginlay a pris possession de la ville; 13 canons qui avaient été amenés de Dijon, une grande quantité de poudre et 200 hommes ont été pris par les Alliés.

Le Maréchal Mortier s'est retiré vers Chaumont; il occupait Langres avec 12,000 hommes de la vieille garde, sans être soutenu par d'autres troupes. A Chaumont, il ne paraît pas qu'il lui soit arrivé aucun renfort. Le Prince Royal de Wirtemberg a reçu l'ordre de marcher sur cette ville, et l'on s'attend qu'il en sera maître ce soir.

Le Général Comte Platow est arrivé à Neufchâteau avec ses Cosaques, et il a déjà poussé ses patrouilles en avant de cette ville.

Le quartier-général du Maréchal Blucher devait être hier à Nancy. Les Cosaques sous les ordres du Prince Tcherbatoff, suivant le dernier rapport de cet officier, s'avançaient vers Toul.

---

## *Extrait d'une Dépêche de l'Honorable Sir* C. W. Stewart, *datée de Bâle, le* 17 *Janvier* 1814.

Les rapports détaillés de tous les corps avancés continuent d'être de la nature la plus encourageante. Le Maréchal Blucher a pris près de 3000 prisonniers et 25 canons depuis qu'il a passé le Rhin; ses derniers rapports sont datés de St. Avold le 10 de ce mois. Des détachements de son corps occupent Treves, et sous peu de jours Luxembourg sera investi.

Le Maréchal Marmont a été dans la nécessité de faire les marches forcées les plus rapides pour empêcher que l'armée de Silésie ne pénétrât sur ses derrieres par les montagnes des Vosges. En se retirant, il a rompu tous les ponts sur la Sarre; mais le Maréchal Blucher est à sa poursuite.

D'après les progrès de l'armée Alliée, Votre Seigneurie aura reçu des informations plus détaillées que je ne puis lui en donner. Le Prince Schwartzenberg était encore à Vesoul le 15. L'ennemi rassemblait ses forces à Langres, et le Prince Maréchal se préparait à l'attaquer s'il y restait, ce dont je doute; il avait fait ses dispositions à cet effet. La principale armée Russe, sous le Général Barclay de Tolly, sera prête à soutenir le mouvement offensif du Prince Schwartzenberg. Le corps du Général Wittgenstein occupe le pays entre le Général Barclay de Tolly et le Maréchal Blucher; et les réserves russes et prussiennes sont parties d'ici en même temps que l'Empereur Alexandre pour aller à Vesoul.

que projetée hier. La division du major-général Cooke est restée en réserve à Capelle. et le major-général M'Kenzie s'est porté vers Merkem, par Ekerzen et Doue, de maniere à éviter les deux grandes routes occupées par les Prussiens. Pendant que les Prussiens étaient aux prises beaucoup plus sur la gauche une attaque fut faite sur le village de Merxem par la brigade du colonel M'Leod. conduite par lui, avec la plus grande intrépidité, et sous la direction immédiate du major-général M'Kenzie. La marche rapide mais réguliere du 3e bataillon du corps de chasseurs, commandé par le capitaine Fullarton, et le 2d bataillon du 68e, commandé par le lieutenant colonel Lindsay, soutenu par le 2d bataillon du 25e, commandé par le major-général M'Donnell, et par le 33e, sous le lieutenant-colonel Elphinstone; et une charge à la bayonnette faite immédiatement par le 78e, et commandée par le lieutenant-colonel Lindsay, décida l'affaire beaucoup plutôt et avec bien moins de perte qu'on ne pouvait l'espérer, vu la force du poste et le nombre des ennemis. Le colonel M'Leod reçut une blessure grave au bras en allant à l'attaque, mais il ne quitta le commandement de la brigade, que lorsque la perte de son sang le fit évanouir. Je me plais à croire que l'armée ne sera probablement pas privée long-temps des services de cet officier distingué. L'ennemi fut chassé dans Anvers, avec une perte considérable, et il fut fait quelques prisonniers. J'éprouve la plus grande satisfaction à exprimer la plus vive approbation de la conduite de toutes ces troupes; jamais aucuns vétérans ne se sont comportés mieux qu'elles qui voyaient l'ennemi pour la premiere fois.

(Suivent des éloges aux divers officiers et corps.)

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) GRAHAM.

---

*Downing-Street, le 8 Février.* 1814.

Le comte Bathurst a reçu aujourd'hui une dépêche du Feld-Maréchal Marquis de Wellington dont suit un extrait.

St. Jean de Luz, le 23 Janvier.

L'ennemi a retiré le 21 dans la matinée tous les avant-postes qu'il avait en avant du camp retranché de Bayonne, entre l'Adour et la rive gauche de la Nive; et en même temps les troupes qui, comme je vous l'ai rapporté dans ma derniere lettre, avaient fait un mouvement sur Bidarray et Baygorey, en sont parties, se portant en apparence vers le centre de l'armée, qui a été considérablement renforcé.

Je n'ai point reçu de rapports de la Catalogne depuis la derniere lettre que je vous ai adressée.

## *Dernieres Nouvelles.*

Les nouvelles se succedent avec un telle rapidité que l'on a à peine le temps de les indiquer. Tout tombe, tout s'écroule autour du premier capitaine et du plus grand génie du siecle ! !

Il ne s'agit certes plus aujourd'hui de conquêtes ; ce n'est pas même la perpétuité de sa dynastie qui occupe maintenant ses hautes et grandes pensées ; c'est tout simplement le besoin de sauver sa peau, sa carcasse, de vivre quelques jours, quelques heures de plus.

Nous l'avons laissé dans notre dernier numéro partant de Paris pour l'armée de Châlons-sur-Marne, où devaient se trouver concentrées les corps de Marmont, Victor, Mortier et Ney. Tous les yeux étaient fixés sur les premiers coups qui devaient se porter dans ces plaines déjà fameuses.

Les premiers journaux de France nous avaient causé quelque inquiétude. Les petits journaux parlaient d'une grande et éclatante victoire que le nouveau Charles Martel avait remportée sur les Sarrazins du jour ; et comme il ne peut rien arriver que de surnaturel à un homme comme lui, son étoile avait présidé à ce premier combat qui avait eu lieu à Brienne, c'est-à-dire dans cette ville où il fut élevé aux frais de Louis XVI et où le flambeau de génie qui devait embraser le monde s'alluma pour la premiere fois ! !

Cependant malgré les fanfaronades des petits journalistes, malgré les fleurs de rhétorique qu'ils avaient repandues sur le héros libérateur et sur le berceau de ses grands talents, qui devait si tôt, hélas ! en être le tombeau, le grand Moniteur, dans la même feuille où étaient portés aux nues le nouvel intermede de l'*Oriflamme* et le nouveau ballet *le Triomphe de l'Espérance*, se contentait d'annoncer modestement le grand exploit sous la modeste forme suivante :

" *Paris, 1er Février.*—Après la prise de St. Dizier, l'Em-" pereur s'est porté sur les derrieres de l'ennemi à Brienne, l'a " battu le 9, et s'est emparé de la ville et du château, après une " affaire d'arriere-garde assez vive. " *(Moniteur du 2 Février.)*

Le *Journal de Paris* de la même date donnait sur cette belle affaire quelques détails de plus sur la foi du rapport du courier, témoin oculaire très-viridique, comme sont tous les couriers.

" Un courier extraordinaire est arrivé hier à 4 heures du

matin, venant du quartier-général de l'Empereur. Il rapporte que l'ennemi a été complétement battu le 29 et le 30.

" Le courier a vu au moins quinze mille prisonniers. L'artillerie ennemie était engouffrée dans la forêt de Vassy. On avait déjà pris 25 pieces de canon.

" Nos troupes ont fait des prodiges de valeur.

" Les habitants de la campagne, armés de faulx, de piques, de fourches et de bâtons ferrés, tombaient de tous côtés sur les fuyards, et ramenaient des prisonniers, des équipages et des canons.

" Après que la victoire a été décidée, S. M. l'Empereur s'est rendu à Brienne, où il a couché. Ce lieu sera mémorable à plus d'un titre ; il a été pour ainsi dire le berceau du génie de l'Empereur. C'est à Brienne que le germe de ces grands talents qui devaient un jour étonner l'Europe et sauver la France, a commencé à se développer. C'est de là que le héros est parti pour s'élever aux plus hautes destinées. Sur un tel champ de bataille la victoire ne pouvait lui être infidele.

" Des lettres particulieres de Troyes parlent d'une action qui se lie probablement à la précédente, où 15 mille des nôtres, dont moitié de conscrits ont été engagés avec 30 mille ennemis, leur ont tué 4 à 5000 hommes, et n'en ont perdu que 300."

Les journaux français étaient pleins de détails sur des marches et des mouvements de troupes superbes qui se rendaient de toutes parts à la nouvelle grande armée ; chaque jour on passait en revue aux Thuileries des corps nombreux de toutes les armes ; après Napoléon, c'était *le Roi* Joseph qui était devenu le grand inspecteur de ces revues quotidiennes, dont la moindre était de 18,000 hmmes. Il nous semblait voir ces troupes sortir par une des barrieres de la capitale et rentrer par une autre pour passer une seconde revue, puis une troisieme, semblables à ces marches triomphales de théâtre où 32 cabotins tournant devant et derriere la toile, forment l'imposant cortége de Coriolan, d'Alexandre ou de César. L'addition de tant de multiplications avait fait croire aux journalistes de l'opposition, toujours prêts à semer partout la division, que l'armée Napoléonique était au moins de 600 mille hommes, dont 50 mille de cavalerie, sans compter l'artillerie, les caissons, etc. En un mot l'armée qui avait gelé en Moscovie, celle qui venait d'être déconfite sur l'Elbe, n'étaient rien au prix des légions sacrées qui venaient de se lever aux appels pathétiques de l'Empereur et Roi, et dans leur sainte ardeur pour

la plus grande gloire de l'homme extraordinaire, les demagogues pédagogues annonçaient déjà que les philosophes français allaient repousser les Sarrazins dans leurs affreux climats.

Malheureusement pour les acteurs, lecteurs, et spectateurs bénévoles de ce *Triomphe de l'Espérance*, les Moniteurs du 3 au 7 sont venus mettre un terme à ces folles jactances.

Voici le résumé des détails officiels français des premiers exploits de ce bon Empereur et de ses progrès retrogrades !

Du 26 Janvier au 3 Février, c'est-à-dire, après huit jours de combats et de manœuvres savantes, le grand homme vainqueur à St. Dizier, vainqueur à Brienne, et toujours vainqueur, se trouvait à Troyes en Champagne, c'est-à-dire à quinze grandes lieues en arriere de St. Dizier, et comme St. Dizier n'est qu'à 54 lieues de Paris, 15 lieues de perdues équivalent dans ce cas à une retraite de 150 lieues en Allemagne. Il paraît que dans ces huit jours, il a manœuvré sur un espace de 18 à 20 lieues entre Châlons et Troyes, qu'il a eu deux affaires avec l'armée du général Blucher, et qu'il reconnaît y avoir perdu 2 à 3000 hommes, (ce qui, suivant les proportions connues des bulletins, veut dire 12 à 15 mille hommes hors de combat), et que déjà les troupes légeres des Alliés étaient entre lui et Paris, puisque les Cosaques avaient paru deux fois à Sens, tandis que le gros de l'armée du prince de Schwartzenberg s'avançait par Auxerre, et que pour unique contrepoids à tant de dangers et de calamités imminentes, il n'avait à offrir aux Parisiens que l'indulgence et la modération des Alliés. " Le 4 de ce mois, dit le Moniteur du 6, le comte de " Stadion, le comte Rasumowsky, lord Castlereagh, et le ba- " ron de Humboldt, arriverent dans la matinée à Chatillon sur " Seine, où le duc de Vicence était déjà arrivé. Les pre- " miers visites furent faites de part et d'autre, et dans la " soirée du même jour les premieres conférences des Pléni- " potentiaires devaient avoir lieu."

On pense aisément que ces visites de fraternisation, ces compliments, ces conférences avec l'assassin du duc d'Enghien, ont excité la bile de plus d'un écrivain anglais. L'un deux se contente de dire à ce sujet.

*O quos amplexus, et gaudia quanta fuerunt !*

Nous l'imiterons, et nous n'ajouterons rien à cette citation si expressive.

Quant aux opérations militaires, autant qu'on peut les suivre au travers du dédale de mensonges et de tergiversation qu'offrent les bulletins du plus grand *fuyard* du siecle, il nous paraît que ce qui suit est à-peu-près le véritable état des choses, en attendant que les rapports des Alliés nous le fassent connaître plus distinctement.

Blucher, l'infatigable Blucher, avait passé la Marne, quelque part auprès de Toul, chassant devant lui Victor et Marmont qui s'étaient repliés sur Chalons sur-Marne.

Une partie de l'armée du Prince de Schwartzenberg avait de la même maniere fait replier Mortier de Langres sur Troyes.

Le 27 Janvier, Buonaparté arrivant à Vitry, s'y trouva hors d'état d'agir, parce que Blucher l'avait déjà prévenu complétement, et était arrivé à Brienne sur le bord de l'Aube, laissant une partie de son arriere-garde à St. Dizier, et se portant avec son grand corps d'armée vers celle du Prince de Schwartzenberg, afin d'effectuer sa jonction avec elle, de maniere que les deux armées pussent se porter sur Paris par les routes de Bar, d'Auxerre et Sens. Le 27, l'avant-garde de Blucher entra à Brienne, tandis que son arriere-garde se retira après quelques légeres escarmouches avec le général Duhesme.

Buonaparté n'avait rien de mieux à faire que de suivre Blucher à Brienne, ce qu'il fit le 28 et le 29. L'histoire des 30 pieces de canon engouffrées dans la forêt de Vassy, et des 15,000 prisonniers faits, paraît être une pure fiction. Le 29, les Français atteignirent une partie de l'armée de Blucher à Brienne. Il s'y livra une bataille qui dura toute la journée et qui finit par l'incendie totale de cette ville.

La journée du 30 se passa en manœuvres, l'objet de Buonaparté étant de passer l'Aube afin de pouvoir opérer contre les colonnes qui dirigeaient leur marche sur Sens par Auxerre et Bar-sur-Aube. Il paraît qu'il ne put jamais remplir complétement cet objet. Le pont de Lesmont, à 5 milles au-dessous de Brienne, avait été rompu pour entraver la marche des Alliés. Cette circonstance arrêta alors les mouvements des Français. Il fallut rétablir le pont, ce qui prit toute la journée du 31. Ce ne fut que le 1er, qu'une partie des troupes françaises put le passer; mais dans ce moment critique Blucher les attaqua sur la rive droite, et le comte Giulay, commandant l'avant-garde du Prince de Schwartzenberg, les attaqua sur la gauche. L'action doit en conséquence avoir eu quelque ressemblance avec celle de la Bérézyna. Il paraît qu'elle fut vivement disputée, mais il est à-peu-près certain qu'elle se termina d'une maniere glorieuse pour les Alliés, puisqu'une batterie toute entiere de l'artillerie de la garde fut prise, les artilleurs ayant héroïquement décampé, ou comme on l'exprime discretement dans le rapport français, ayant sauvé leurs chevaux et leurs harnois. Pendant la nuit,

l'armée française resta divisée, une partie ayant passé l'Aube et l'autre partie restant sur la rive droite. A la pointe du jour, Marmont avec l'arriere-garde, ayant essayé de passer cette riviere à Lesmont, prit successivement différentes positions; ce qui veut dire qu'il fut chassé de poste en poste, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la petite riviere de Voire qui tombe dans l'Aube au-dessous de Lesmont. C'est-là que le bulletin le laisse, de maniere que l'on ignore entierement si la moindre partie de l'arriere-garde des Français est jamais parvenue à rejoindre le grand corps d'armée sur la gauche de l'Aube. Tout porte à croire le contraire.

Dans ce cas il paraît que le 3 la grande armée du Prince du Schwartzenberg s'avançait sur Paris par Auxerre et Sens; que la grande-armée de Buonaparté était à Troie, que son arriere-garde était séparée de lui par l'Aube, et qu'elle était suivie de près sur la rive droite de cette riviere par Blucher et Giulay. Plus loin en arriere est une autre division de Blucher qui marcha sur Vitry après que Buonaparté eût quitté cette ville; mais on dit que Macdonald et Sébastiani qui étaient arrivés à Châlons le 2 au soir, feront face à ce détachement.

Le résultat immédiat de toutes ces opérations ne peut pas être révoqué en doute. Elles présentent une suite de défaites et de désastres pour Buonaparté qui détruisent et anéantissent toutes les illusions de ses partisans et admirateurs ici. Il est tombé entre Blucher et Schwartzenberg comme dans la gueule du loup. L'aveu qu'il fait d'avoir perdu de 2 à 3000 hommes, une batterie d'artillerie, un général tué et deux grievement blessés, ainsi que d'un aide-de-camp de Berthier fait prisonnier, suffit pour nous donner une idée satisfaisante des batailles que lui arrachent cet aveu; et voilà pourtant le moment qu'il semblerait que l'on a choisi pour négocier avec Napoléon sur la base de rendre à sa dynastie ses honneurs flétris!! Le *Moniteur* assure que les conférences ont été ouvertes le 4 au soir. Nous avouons que nous ne pouvons nous prêter à le croire. Nous soupçonnons que les Souverains Alliés qui avaient laissé M. de Caulincourt se morfondre à Chatillon pendant un grand mois, n'ont pas aujourd'hui l'envie d'entamer les négociations aussi rapidement qu'on le prétend. Nous pensons qu'il a été jugé nécessaire d'annoncer quelque chose de semblable aux Parisiens pour les tranquilliser, ou pour mieux dire pour les empêcher de se porter aux derniers

excès du désespoir. Les lettres particulieres de cette capitale, si toutefois elle en mérite encore le nom, représentent l'alarme et la terreur comme y étant au comble. On y connaissait également l'insurrection de toute la Flandre et les défaites qu'on venait d'y essuyer sur la Marne et sur l'Aube. On fortifiait Paris en toute hâte; et on avait placé des vedettes sur les tours de Notre-Dame et sur le toit de l'Observatoire, afin de donner l'alarme si l'on voyait arriver les Cosaques sur les routes du Sud-Est. Il semble d'ici entendre toutes les langues balbutier en tremblant: " Les voilà qui arrivent, ils marchent au grand-galop, aux armes citoyens,

A nous Gasçons, Picards, qu'on s'évertue;
A droite, à gauche, en avant, tire, tue.

Les églises ont été ouvertes par le saint homme Maury, afin d'offrir au Très-Haut, pour la premiere fois depuis que le regne de la Bête a commencé, des actes d'humilité et de pénitence. Le langage des journaux est très-peu fait pour arracher à leur stupeur les citoyens au désespoir et pour leur relever un peu les esprits. Le service de garnison, disent-ils, se fait maintenant à Paris comme dans une place forte des frontieres. Que l'ennemi se présente devant la ville, il trouvera des forces imposantes, supérieurement organisées! Hélas! Ces pauvres Parisiens ne savent que trop que leur organisation supérieure ne leur servira pas de grand chose contre les vainqueurs de Leipsic. Toutes les fanfaronades de leurs bulletins n'en imposeront pas à ces maudits Cosaques dont les yeux sont aussi perçants que l'estomach est bien aiguisé.

Il est vrai que l'on donne aux Parisiens une fiche de consolation. On leur dit gravement que les communications avec le quartier-général de Sa Majesté n'ont plus lieu par Châlons, qu'elles sont établies directement par Troyes. Les troupes, dit-on, arrivent beaucoup plus vîte par cette route. C'est peut-être la premiere fois dans les annalles de l'impudence que l'on voit féliciter sérieusement une capitale au moment d'être prise, de ce que l'armée qui la défend se rapproche de ses murailles. Que dira-t-on donc lorsque cette même armée sera à Melun, et puis devant les barrieres du Trône et d'Italie menaçent ruine aujourd'hui.

Il est digne de remarque qu'au milieu de cette confusion et de ce désespoir, le même systême de brigandage et de vilainie n'est aucunement abandonné. *Le Roi* Joseph passe des troupes en revue, le *Roi* Joseph se promene avec l'Impératrice aux Thuilleries. Le *Roi* Joseph! Le *Roi* Joseph! quelle insulte au sens commun, à l'honnêteté commune, aux Alliés, au peuple français lui-même! Le *Roi* Joseph à Paris! Et pourquoi n'est-il pas à Madrid? Et pourquoi ce généreux Allié

n'a-t-il pas amené avec lui un demi-million de ses fideles sujets pour sauver l'empire fraternel des dangers qui le menacent ? Ce ne serait qu'acquitter une juste dette. La France s'est fait un plaisir de sacrifier un demi-million de ses enfants pour l'asseoir fermement sur le trône. Et pourtant nous ne le voyons point se repentir de cette affreuse prodigalité de méchanceté ! Si elle ne peut pas lui donner le sceptre, la couronne, l'épée, le globe et la masse, elle continue toujours de lui accorder le titre comique de roi et de majesté aussi religieusement que s'il avait été investi de la souveraineté d'Espagne par droit de naissance, de conquête, d'élection, ou enfin par quelqu'un des autres droits que la sagesse ou les préjugés des hommes ont été accoutumés à respecter.

---

## *Extraits des Papiers Français.*

*Brienne, 31 Janvier.*—Ce n'était pas seulement l'arriere-garde, mais l'armée toute entiere de Blucher forte de 40,000 hommes, qui était ici lorsque notre armée a attaqué. L'action a été très-chaude. La gauche de l'ennemi a laissé la grande avenue qui mene au château, les rues, les places, les jardins couverts de ses morts. Sa perte est au moins de 4,000 hommes, sans y comprendre les prisonniers. Le général Blucher ne savait pas que l'Empereur était à l'armée. M. de Hardenberg neveu du chancelier du roi de Prusse et le commandant du quartier-général ont été faits prisonniers ; le général Blucher lui-même sortait alors du château avec son état-major ; et il a été sur le point d'être fait prisonnier. L'ennemi, pour arrêter la poursuite des Français, a mis le feu aux maisons de la grande rue qui était la plus belle de la ville. Il y a peu de nos citoyens qui n'aient pas souffert personnellement pendant ce court séjour, et il n'y en a pas un qui n'ait été dépouillé de ce qu'il possedait. Notre armée a poursuivi l'ennemi jusqu'à trois lieues de Bar-sur-Aube. Elle est belle, nombreuse, et pleine d'ardeur.

On répare les différents ponts sur l'Aube.

*Paris, le 3 Février.*—S. M. l'Impératrice et Reine a reçu les nouvelles suivantes sur la situation des armées le 3 Février.

L'Empereur est arrivé à Vitry le 26 Janvier ; le général Blucher, avec l'armée de Silésie, avait passé la Marne et marchait sur Troyes. Le 27, l'ennemi entra à Brienne, et continua sa marche ; mais il avait perdu quelque temps à réparer le pont de Lesmont sur Aube.

Le 27, l'Empereur fit attaquer St. Dizier. Le duc de Bellune se présenta devant cette ville. Le général Duhesme renversa l'arriere-garde ennemie, qui se trouvait encore là, et fit quelques centaines de prisonniers. A huit heures du matin, l'Empereur arriva à St. Dizier. Il est difficile de se faire une idée de l'ivresse des habitants en ce moment. Les excès de tout genre commis par l'ennemi, particulierement par les Cosaques, sont au-delà de toute expression.

Le 28, l'Empereur se rendit à Montierender.

Le 19, à huit heures du matin, le général Grouchy qui commande la cavalerie annonça que le général Milhaud avec le 5eme corps de cavalerie était entre Maizieres et Brienne, en présence de l'armée ennemie commandée par le général Blucher, évaluée à 40,000 Rusees et Prussiens. Les Russes sont sous les ordres du général Sacken.

A quatre heures, la petite tour de Brienne fut attaquée. Le général le Febvre Desnouettes, commandant une division de la cavalerie des gardes, et les généraux Grouchy et Milhaud firent plusieurs belles charges sur la droite de la route et prirent possession de la hauteur de Parthe. Le Prince de la Moskwa se mit à la tête de six bataillons en colonnes serrées et avança contre la ville par la route de Maizieres. Le général Château, chef de l'état-major du duc de Bellune, à la tête de deux bataillons tourna sur la droite et entra dans le château de Brienne par le parc.

En ce moment l'Empereur dirigea une colonne sur la route de Bar sur Aube qui semblait être le point de retraite de l'ennemi. L'attaque fut chaude et la résistance opiniâtre.

L'ennemi ne s'attendait pas à une attaque aussi vive et il n'eut que le temps de faire revenir son artillerie du pont de Lesmont par où il se proposait de passer l'Aube pour aller en avant. Cette contre-marche l'embarrassa beaucoup. La nuit ne mit point fin au combat. La division Decoux des jeunes gardes et une brigade de la division Meusnier furent engagées. La grande force de l'ennemi et l'excellente position qu'il occupait à Brienne lui donnaient de grands avantages; mais la prise du château qu'il avait négligé d'occuper avec une force suffisante, les lui fit perdre. Vers huit heures du soir, voyant qu'il ne pouvait plus long-temps maintenir le terrain, il mit le feu à la ville et les flammes s'étendirent avec la plus grande rapidité, les maisons étant de bois. Profitant de cet événement, il chercha à reprendre le château que le brave commandant d'un bataillon du 16e. défendit avec intrépidité. Il couvrit de ses morts toutes les approches du château, particulierement les escaliers du parc. Ce dernier échec détermina la retraite de l'ennemi, qui se trouva favorisée par l'embrasement de la ville.

Le 30, à onze heures du matin, le général Grouchy et le duc de Bellune le poursuivirent au-delà du village de la Rothiere où ils prirent position.

" Le 31 fut employé par nous à réparer le pont de Lesmont sur Aube.

" L'Empereur se proposait de marcher sur Troyes pour opérer sur les colonnes qui dirigeaient leur marche par Bar-sur-Aube et la route d'Auxerre sur Sens. Le pont de Lesmont ne pouvait être réparé avant le 1er Février dans la matinée. Une partie des troupes reçut sur-le-champ l'ordre de filer.

" A trois heures de l'après midi, l'ennemi ayant été renforcé par toute son armée, débouche sur La Rothiere et Dienville qu'il occupait encore; notre arriere-garde fit bonne contenance. Le général Dubesme se distingua en préservant la Rothiere, et le général Gerard en préservant Dienville; le corps autrichien du général Guilay qui essaya de passer de la rive gauche sur la droite et d'emporter le pont, eut plusieurs bataillons détruits. Le duc de Belluno se maintint tout le jour au hameau de la Giberie malgré l'énorme disproportion de ses forces avec celles qui l'attaquaient.

" Cette journée, dans laquelle notre arriere-garde s'est maintenue dans une vaste plaine contre toutes les forces quintuples de l'ennemi, offre un des plus brillants exploits de l'armée française. Au milieu de l'obscurité de la nuit, une batterie de l'artillerie de la garde suivant les mouvements d'une colonne de cavalerie qui avançait pour repousser une charge de l'ennemi, perdit son chemin et fut prise. Lorsque les canoniers s'aperçurent de l'embuscade dans laquelle ils étaient tombés et qu'ils virent qu'ils n'avaient pas le temps de former leur batterie, ils se formerent en escadron, attaquerent l'ennemi, et sauverent les chevaux et les harnois. Ils perdirent quinze hommes en tués et prisonniers.

" A dix heures du soir, le Prince de Neufchâtel, en visitant les postes, trouva les deux armées si près l'une de l'autre qu'il confondit plusieurs fois les postes de l'ennemi avec les nôtres. Un de ses aides-de-camp étant à dix pas d'une vedette fut fait prisonnier. Le même accident arriva à plusieurs officiers russes qui portaient des ordres, et qui tomberent dans nos postes croyant que c'était les leurs.

" On a fait peu de prisonniers de chaque côté; nous en avons 250. Le 2 Février à la pointe du jour, l'arriere-garde de l'armée était en bataille en face de Brienne. Elle prit successivement des positions pour achever de passer le pont de Lesmont et rejoindre le reste de l'armée. Le duc de Raguse qui était en position sur le pont de Rosnay fut attaqué par un corps autrichien qui avait passé derriere les bois. Il le repousse, fit 300 prisonniers et chasse l'ennemi au delà de la riviere de Voire.

" Le 3 au soir dans l'après midi l'Empereur arriva à Troyes.

" Nous avons perdu dans la bataille de Brienne le brave

général Béate; le général Febvre Desnouettes a été blessé par une baïonnette; le général Forestier a été blessé dangereusement. Notre perte dans ces deux jours peut être estimée de 2 à 3000 hommes tués ou blessés, celle de l'ennemi est au moins du double.

Une division du corps d'armée de l'ennemi qui observe Metz, Thionville et Luxembourg, forte de douze bataillons, marcha sur Vitry. L'ennemi voulait pénétrer dans cette place, mais le général Montmarie et les habitants l'ont défendue. Il jetta en vain des bombes pour les effrayer, il fut reçu avec des décharges d'artillerie et repoussé à une lieue et demie de distance. Le duc de Tarente était arrivé à Châlons et marchait sur cette division. *(Moniteur du 6 Février.)*

*Paris 5 Février.*— Le 1er il y a eu une nouvelle affaire à Brienne. L'ennemi voulait s'opposer à la jonction des différents corps de l'armée française. Il nous attaqua à deux heures, au moment où l'armée faisait des mouvements pour l'effectuer. Une vive canonade s'ensuivit et dura jusqu'à la nuit. Le combat a cessé alors. L'armée a continué ses mouvements sans obstacles; sa concentration, ses manœuvres et leur objet ont entièrement réussi. Des lettres de Sens du 1er courant annoncent que les Cosaques ont reparu dans cette ville et en ont été chassé avec une perte considérable.

S. M. le Roi Joseph a passé en revue dans la cour du palais des Thuilleries plusieurs corps de cavalerie, d'infanterie et d'artillerie, qui pour la plupart se sont rendus aux armées; la cavalerie était nombreuse.

*Paris 6 Février.*— Les travaux pour la construction des palissades pour les barrières de Paris redoublent d'activité. Celles d'Italie, du Trône, etc. etc. seront finies aujourd'hui. On forme des ouvertures dans ces palissades pour y placer du canon en batterie. Déjà les troupes de toute arme qui doivent les garnir sont désignées. Chacun connaît son poste, chacun est disposé à faire son devoir. Le service de la garnison se fait maintenant à Paris comme dans une place frontière. Que l'ennemi se présente, il trouvera des forces imposantes supérieurement organisées, il trouvera tous les moyens de résistance qui peuvent être opposés par une population immense, animée du désir de défendre ses propriétés et tout ce que nous avons de plus cher dans le monde; le pays, le gouvernement, nos familles et notre bonheur.

Quatre compagnies d'artillerie de marine sont arrivées dans cette capitale, et vont être mises en activité. Chaque jour il y arrive de 16 à 1800 conscrits qui sur-le-champ sont habillés, équippés et armés.

*Paris, 4 Février.* La communication avec le quartier-général de S. M. n'a plus lieu par Châlons, elle est décidément

établie par Troye. Les troupes arrivent beaucoup plus vite par cette route. Nous avons remarqué aujourd'hui dans plusieurs quartiers de la capitale un grand nombre de militaires de tout rang, formant partie du corps d'armée qui revient des frontieres d'Espagne. Ces troupes sont remarquables par leur air martial ; demain elles doivent se mettre en route pour la Champagne. Le duc de Trévise doit avoir effectué sa jonction avec Sa Majesté.

On écrit de Versailles qu'une division de l'armée d'Espagne y vient d'arriver, et qu'elle sera immédiatement suivie de deux autres.

Les travaux pour la défense de Paris se continuent avec la plus grande activité, une artillerie nombreuse renforce chaque jour le grand parc.

*Paris, 7 Février.* En vertu d'un mandement de S. E. le Cardinal Maury, des prieres publiques ont eu lieu dans toutes les églises de Paris afin d'implorer du ciel la prospérité des armes de S. M. l'Empereur contre l'invasion du territoire par les Alliés. Hier, 6, les palissades des barrieres mentionnées dans le Journal de Paris ont dû être finies. Aujourd'hui on achevera de petites barrieres appelées fausses barrieres, qui ne serviront que pour les piétons. On a fait à chacune d'elles une ouverture de la largeur de 18 pouces, par laquelle il ne peut passer qu'une personne à la fois.

*Paris, 8 Février.* S. M. l'Impératrice, Reine et Régente, s'est promenée aujourd'hui dans le jardin des Thuileries sur la terrasse voisine de la riviere. Elle était avec le Roi de Rome et le Roi Joseph. Des lettres de Châlons sur Marne annoncent que le Duc de Tarente et le Général Sebastiani sont entrés dans cette ville le 2 avec leurs corps.

*Fonds Français.*—3 Fév. 51 francs, 50 cents. 4 Fév. 49 fr. 5 Fév. 47 fr. 75 cents. 6 Fév. 49 fr. 25 c.

*(Jouissance de Septembre.)*

# LE LOGOGRAPHE,

OU

## Le Moniteur Secret.

## No. LXVI.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

### LES TROIS ROIS,

*Ou le Conciliabule de* Joseph, Louis *et* Jérôme.

[La scene est aux Tuileries.]

*Joseph.*—Mes freres de Hollande et de Westphalie, enfin voilà Napoléon parti, et nous pouvons nous voir sans exciter son inquiétude, et nous pouvons nous parler sans craindre son espionnage. Il m'a fait venir la veille de son départ, et quittant avec moi ce ton de réserve et même d'aigreur qui a toujours caractérisé l'accueil qu'il m'a fait depuis mon retour, ou plutôt ma fuite d'Espagne, il m'a dit :

" Il a convenu à mes calculs de paraître vous laisser dans l'oubli, de vous condamner à une espece de disgrâce aussi long-temps que j'ai pu espérer de reprendre mon ancienne influence en Espagne, en y rétablissant temporairement le Roi Ferdinand ; mais aujourd'hui que cet espoir s'est évanoui, je veux vous rendre quelqu'éclat, et vous charger même durant mon absence de me remplacer dans quelques occasions.

" Vous sentez bien que l'Impératrice n'a qu'une autorité nominale, et que, quoique vous

soyez loin d'avoir les qualités d'un souverain, j'aime mieux me confier à vous qu'à elle ; car enfin, vous êtes de la famille, nous sommes freres, et d'ailleurs vous avez régné. Que vous vous soyez conduit bien ou mal sur le trône, il ne vous en reste pas moins une habitude de dignité, de représentation qui commande le respect. On peut bien nous ôter nos couronnes, mais on ne peut effacer ce caractere indélébile de souveraineté qui reste à ceux qui les ont portées.

" Les chances de la fortune sont maintenant contre nous ; il est possible que vous vous trouviez appelé à déployer un grand courage. Sachez tout braver, pour ne rien faire d'indigne de moi ni de votre rang ; c'est par l'énergie que nous nous sauverons ; c'est par la présence d'esprit dans le danger que nous nous montrerons à la hauteur de nos destinées. Si quelque mouvement éclate dans Paris, si quelques cris séditieux s'y font entendre, si même un parti annonce l'intention de rétablir l'ancienne famille, ne craignez pas de monter à cheval, de vous montrer à la multitude mutinée. Un roi présent est plus imposant qu'une famille absente et presqu'oubliée.

" Si dans un de ces moments décisifs, vous pouvez trouver dans votre cerveau une idée frappante, un mot heureux, cela ferait plus d'effet que des baïonnettes. Cependant comme je ne vous crois pas susceptible de trouver, comme je l'ai fait si souvent, de ces phrases qui étonnent la pensée et écrasent quelquefois le commun des hommes sous l'influence d'un grand caractere, je crois que vous ferez bien, en cas d'émeute, de vous entourer d'une force imposante, toujours assez considérable pour n'être pas déployée sans effet. Mon frere d'Espagne, vous êtes enclin à la pitié, mais songez qu'ici il y va de votre sû-

reté, de la mienne, du sort de toute notre dynastie, et que, dussions-nous sacrifier la moitié de Paris, que dis-je, Paris tout entier et ses beaux édifices et ses nombreux habitants à la nécessité de nous maintenir ou de nous sauver ; il ne faudrait pas balancer un instant : hésiter serait un crime de leze-majesté !

" J'avoue qu'en songeant aux chefs-d'œuvre de tout genre que cette grande cité contient, aux magnifiques édifices que j'y ai fait construire ou achever, j'ai hésité sur le parti à prendre en cas qu'elle fût menacée d'être occupée par l'ennemi. Mais je me suis reproché bientôt ces scrupules pusillanimes, et je me suis dit : " Eh ! quoi ! n'es-tu plus cet implacable Napoléon qui n'a jamais reculé devant ce que les âmes vulgaires appellent crimes, forfaits, attentats, devant ces actes de rigueur et de cruauté que les succès justifient, que les dangers commandent, et qui sont des armes terribles qu'il n'est permis qu'aux grands hommes, aux héros de manier !"

" J'ai craint un moment, en éprouvant cette étrange hésitation, que mon caractere ne fût plus de la même trempe, et qu'il n'eût été courbé par le malheur. Mais je me suis rassuré en sentant bouillonner dans mon sein cette indignation que j'ai toujours éprouvée contre tout ce qui m'arrêta dans ma marche impétueuse, cette haine implacable que j'ai toujours vouée aux hommes quand ils ont refusé de me servir ou quand il a fallu les sacrifier à mes projets. Aussitôt que vous en recevrez l'ordre, vous ferez filer avec la plus grande promptitude les voitures chargées de mon trésor des Tuileries ; vous mettrez à couvert mon roi de Rome, que je n'aime que parce que je lui léguerai le soin de continuer ma tyrannie, et l'Impératrice que je ne ménage que pour m'en servir comme d'un *palladium* contre l'Autriche, et en-

suite, sans vous inquiéter ni de nos parents, ni de nos partisans, ni de nos serviteurs, vous donnerez le signal aux incendiaires que j'ai fait organiser par Savary, et Paris n'offrira plus que des ruines aux souverains qui viendraient pour y recouvrer les dépouilles de l'Europe.

"J'ai vu Moscou en flammes; c'était un beau spectacle, un coup-d'œil digne d'un conquérant! Vous verrez Paris consumé, je vous envie cette jouissance; ceux qui sont nés pour recréer, se plaisent dans la destruction. D'ailleurs, la misère nous donnera des soldats: tout ce qui échappera voudra se battre. Ce grand sacrifice nous sauvera.

" Nos prédécesseurs révolutionnaires disaient: " Périsse l'univers, plutôt qu'un principe!" Ma devise à moi est: " Que tout l'univers soit anéanti, pourvu que je plane sur ses ruines!" Je vous dis tout ceci, mon frere d'Espagne, pour vous échauffer de ce feu qui m'anime, pour vous communiquer un peu de ce grandiose qui m'éleve au-dessus de l'humanité et me rend sans pitié pour les souffrances que je lui inflige.

" J'ai eu un faible pour vous du moment où je vous ai vu braver l'opinion lorsque vous avez été sur le trône. Vous n'avez pas dissimulé vos goûts, ce qui annonce toujours du mépris pour les hommes, et je crois vraiment qu'avec un peu plus d'énergie vous pourriez dans certains cas me remplacer. Louis est un poltron, Jérôme ajoute l'imbécillité à la poltronnerie. (Louis et Jérôme s'écrient en même-temps: " Ah! le monstre! ah! le scélérat! ah! le Caïn!")

Je pensais comme vous, mes freres, en l'entendant me débiter ces horribles maximes, et me citer le scandale des vices auxquels malheureusement je suis sujet, comme un titre à sa confiance et à son amitié. Vous pensez bien que je

me suis bien gardé de donner aucun signe de désapprobation, et qu'occupé du soin de vous sauver vous et moi des suites de la grande catastrophe qui se prépare, je ne lui ai pas montré toute l'horreur que m'inspirait la mission dont il me chargeait. Ce qui doit nous occuper maintenant, c'est le parti à prendre dans ces circonstances périlleuses pour échapper soit à la fureur populaire qui bientôt se tournera contre tout ce qui porte le nom de Buonaparté, soit aux vengeances que les Alliés seraient tentés d'exercer sur la famille de Napoléon après sa fuite ou sa mort.

MONOLOGUE.

*Le Roi Louis.*—Il n'est que trop vrai que sans avoir pris part aux crimes de ce monstre, que les ayant même cordialement détestés et publiquement désapprouvés, je serai enveloppé dans l'horreur générale qu'il inspire, dans la terrible punition qui le menace. Marié par lui contre mon gré, couronné par ses ordres malgré mes répugnances, je n'ai voulu ni de la femme qu'il m'avait donnée ni de la couronne dont il m'avait imposé le fardeau, et cependant l'opinion me place sans doute parmi ces êtres lâches et dépravés, qui reçoivent sans murmure des mains d'un tyran une femme flétrie et un sceptre usurpé.

Une séparation ouverte, une renonciation authentique n'ont pas suffi pour m'ôter le nom d'un mari lâchement complaisant, et la réputation d'avoir été un des dociles instruments du despotisme. Ah! pourquoi le ciel m'a-t-il fait naître le frere de cet homme qui flétrit tout ce qu'il favorise, qui avilit tous ceux qu'il éleve?

Quelle étrange destinée est la nôtre! Obscurs habitants d'une île qui n'est connue que

par les désordres qui l'ont agitée ; nés pour végéter et mourir dans une condition plus que médiocre, nous ne sommes portés par la fortune à une hauteur inconnue, à un rang inespéré, que pour éprouver des miseres mille fois plus grandes, des souffrances mille fois plus cruelles que si nous eussions été les êtres les plus abjects de la terre. Nous n'avons été revêtus de la pourpre royale que pour être les tristes objets des persécutions d'un frere inhumain, des imprécations des peuples qu'il nous a forcé d'opprimer; et de la risée de l'Europe qui ne sait pas ce que nous a coûté notre élévation.

Ne trouvant pas le bonheur parmi mes entours, ni dans la haute situation où j'étais placé, je l'ai cherché dans des rêves. Je me suis créé un monde à moi; j'ai imaginé des êtres selon mon cœur ; j'ai fait un roman.

O Hermogine ! ô toi dont l'idéale perfection ne sera jamais réalisée chez les mortels ; toi en qui j'ai représenté la femme telle que je la conçois ; toi que j'ai douée des vertus les plus douces et les plus héroïques, d'une sagesse si profonde, de connoissances si étendues, de talents si enchanteurs ; toi que j'aime comme Pygmalion aimait la statue qui était l'ouvrage de ses mains; ah ! pourquoi ai-je eu le funeste avantage de te peindre si parfaite ! Je ne puis songer à toi sans être agité d'un doux frémissement, mais non pas sans éprouver le vif, l'éternel regret de ne voir jamais ton être fantastique revêtu de formes réelles !

(*Ici le Roi Louis a été tiré de sa distraction par un éclat de rire du Roi Jérôme qui a dit à son frere :*)

" Mon frere de Hollande, vous avez trouvé le moyen d'égayer un sujet bien triste. Il est donc vrai que vous êtes l'auteur de cet étrange

roman de *Marie* ou *les Peines de l'Amour !* et ce caractère si pédantesque et même si invraisemblable d'Hermogine a été tracé par vous ! En vérité, je commence à croire que dans la dispensation de ses bienfaits la nature vous a rendu aussi absurde qu'elle a fait Napoléon atroce. Ce roman-là est venu compléter la réputation de notre famille. Je n'ai jamais vu plus d'invraisemblances accumulées dans deux volumes.

Vous faites promener vos héroïnes en bateau sur des montagnes, sans doute par allusion à l'arche de Noé.

Vous faites danser en 1789, à la Haye, Duport, qui, à cette époque, pouvait bien être âgé de deux ou trois ans.

Votre Hermogine est une pédante froide et ridicule, qui trop pure pour se marier, oublie cependant son rôle virginal au point de donner à Marie les instructions ordinaires que reçoivent les jeunes filles au moment de devenir épouses.

Votre Marie est une bégueule qui refuse d'appartenir à son époux aussi long-temps qu'elle l'estime, et qui lui accorde tout dès qu'elle ne peut plus se dissimuler ses vices.

Votre duc d'Aost est une mauvaise caricature de Lovelace, et je dois vous dire que malgré votre amour pour les divinités idéales, vous êtes par fois trop graveleux. Pigault-Lebrun, mon bibliothécaire, avait fait de ce roman une analyse ou plutôt une parodie très-plaisante, que j'allais faire insérer dans mon Moniteur Westphalien, pour amuser les bons Hessois, lorsque j'ai appris que vous étiez le coupable auteur de cette rapsodie.

*Louis.*—Il faut encore mieux écrire de mauvais ouvrages que de tenir une mauvaise conduite. Le temps que j'ai employé à écrire un roman dans lequel au moins il n'y a que des in-

tentions vertueuses, vous l'avez honteusement consacré à la dissipation et à la débauche. Vous n'avez donné à vos peuples que le scandale de vos mauvaises mœurs, vous en faisiez même parade, et vous aviez même organisé une espece de diligence pour vous amener régulierement des objets nouveaux de Paris, et renvoyer ensuite dans cette capitale ceux dont se lassait votre insouciance.

*Joseph.*—Mon frere de Hollande, ne parlons pas de mœurs ; vous oubliez que quand j'étais en Espagne, je passais ma vie entre ma cave et mon sérail. Cependant les événements m'ont forcé à devenir sage : j'ai laissé ma cave à Madrid, et licencié mon sérail aux pieds des Pyrénées. Mais nous oublions l'objet qui nous rassemble, et je propose que pour en venir à un résultat utile, nous appelions Siméon, le ministre de mon frere de Westphalie, et que nous suivions le conseil qu'il nous donnera.

*Jérôme.*—Siméon est un peureux.

*Joseph.*—Nous sommes dans une situation où la peur conseille peut-être mieux que le courage."

Siméon est mandé. Il arrive, et après avoir entendu l'objet pour lequel on l'a appelé, il répond de la maniere suivante :

" Messieurs ....

*Jérôme s'écrie :* " Comment donc, maître Siméon, est-ce que vous nous refusez le titre de Majesté ?

*Siméon.*—Le titre que je vous donne vous indique d'avance le conseil que vous allez recevoir de moi.

(Jérôme venant à lui avec emportement, lui dit : " Tu me donneras le titre de Majesté, ou je te destitue.")

*Siméon.*—Je suis déjà un ministre sans fonctions, puisque vous êtes un monarque sans royaume ; les événements qui vous ont renversé, vous ont ôté les moyens de me destituer.

Jérôme se tournant vers ses frères, s'écrie : " Est-ce que nous nous laisserons insulter par ce tartufe que je n'ai jamais pu souffrir, parce qu'il était délégué par Napoléon pour me tenir en tutele. Je voudrais être encore roi pour vingt-quatre heures, afin de le punir de l'obsession dans laquelle il m'a tenue, et de son insolence actuelle."

Siméon, sans paraître remarquer cette boutade, reprend ainsi : " Qu'importe que je vous donne ou que je vous refuse un titre dont la fortune vous a privés, et que certainement elle ne vous rendra pas. Vous avez fait un beau rêve ; vous êtes éveillés ; en vain vous avez encore recours au sommeil, il ne vous rendra pas les mêmes illusions. Celui qui voulut faire de vous des rois contre le vœu de la nature, contre la force des habitudes, contre l'influence de l'éducation, a prouvé dans ces prétentions-là comme dans beaucoup d'autres, qu'il ignorait entierement l'histoire. Aussi, au lieu de contracter dans le rang suprême les vertus, les qualités, la dignité qui commandent le respect des peuples ; la plupart des rois qu'il a faits y ont puisé au contraire de nouveaux vices, parce qu'ils ne l'ont envisagée que comme un moyen de satisfaire leurs passions. Et s'il m'est permis de chercher parmi vous, Messieurs, des preuves à l'appui de cette assertion, je dirai.. ...

(*Ici tous s'écrient* : " Siméon, des conseils et non des personnalités.")

*Siméon continue* : " Je parle ici de vous, Messieurs, comme en parlera l'impartiale histoire,

et pour vous montrer que vous deviez renoncer à jamais à l'espoir, à la prétention de recouvrer à jamais vos couronnes. J'ai dû d'abord vous prouver que vous ne saviez pas les porter. Quelque soit le résultat de la crise actuelle, mon sort ne variera pas, et les événements me transmettront aux Bourbons comme ils m'avaient donné à Buonaparté. Nous autres, gens de travail, nous servons ceux qui nous emploient, comme l'animal qui, sans s'inquiéter de celui qui le monte, marche tant qu'on le nourrit. La garantie de notre existence se trouve dans le besoin qu'on a de nous; nous sommes fideles sans être attachés. Mais vous, Messieurs, votre rôle est fini, vos places sont occupées, et les souverains de l'Europe n'auront certainement jamais recours à vous pour occuper les trônes qu'ils relevent. Ceci me conduit naturellement à vous proposer, tandis que votre sort paraît encore douteux, de le fixer, en renonçant à jamais à toute espece de prétentions sur les états que vous avez gouvernés, et en priant les souverains légitimes d'excuser l'audace qui vous a fait asseoir parmi eux, rejetant le tout sur la tyrannie de Napoléon, qui ne vous aurait pas plus pardonné de refuser d'être rois qu'à un conscrit d'être soldat. Voici à peu près comme je conçois cette déclaration :

" Nous, soussignés, Joseph, Louis, et Jérôme " Buonaparté, soi-disant rois d'Espagne, de " Hollande et de Westphalie, confessons que " nous avons été coupables de leze-majesté, en " acceptant un titre auguste auquel nous n'a- " vions aucun droit, et pénétrés de honte et de " remords, nous demandons humblement pardon " de cet attentat aux légitimes souverains de " l'Europe, et nous nous soumettons avec la plus

" entiere résignation au châtiment qu'il leur " plaira de nous infliger, espérant que Leurs " Majestés Impériales et Royales daigneront " cependant considérer que nous avons presque " toujours été les instruments involontaires de la " tyrannie de notre frere, et qu'intérieurement " nous nous trouvions indignes d'un si haut rang, " ce qui est prouvé par la conduite que nous " avons tenu pendant que nous l'avons occupée."

*(Après avoir entendu avec assez de résignation ce projet d'amende honorable, les trois ex-rois se sont retirés brusquement, laissant Siméon incertain s'ils adoptaient ou non le parti qu'il venait de leur conseiller.)*

## SUR LES BOURBONS.

*Extrait du Journal Anglais* the Courier.

" Les objections faites par l'opposition contre le rétablissement des Bourbons, sont surannées et entierement détruites par le changement de circonstances. On dit que toute tentative pour forcer les Français à reconnaître pour maîtres les descendants de leurs anciens rois ne fera qu'exciter contre nous la haine et la résistance unanimes de la nation. Tel pouvait être le cas il y a vingt ans, mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose. On crut alors que le meilleur moyen d'exciter le courage et l'activité des Français était de leur persuader qu'il y avait du danger pour eux à retomber sous le gouvernement de ce que les révolutionnaires appelaient les CAPETS ; aujourd'hui on n'a point employé un tel motif pour les exciter à la résistance. On ne leur dit pas dans les journaux Français, comme en 1793, qu'on trame des conspirations pour les ramener sous le joug de leurs anciens tyrans. On leur dit seulement que les alliés viennent pour les piller et démembrer leur territoire, on emploie pour leur persuader cela tous les arguments et tous les subterfuges, mais on garde le plus profond silence sur l'ancienne Famille Royale.

" D'où vient donc qu'on ne les menace pas, comme en 1793, du rétablissement de leur roi légitime ? Est-ce parce que le peuple n'a pas besoin de stimulant ? Non, certainement. Toutes les vérités comme tous les mensonges qui peuvent servir à les exciter sont employés, excepté qu'on se garde bien de nommer les Bourbons. Quelle

preuve plus décisive pouvons-nous avoir, excepté l'insurrection, que le vœu général de la France est de les voir rétablis? Dans le fait, des invectives dirigées contre ce que les révolutionnaires osaient appeler les anciens tyrans de la France, seraient extrêmement déplacés dans les journaux de Buonaparté, le plus atroce et le plus éhonté de tous les tyrans qui aient jamais occupé un trône. On doit donc conclure de ce silence que faire entrevoir la possibilité du rétablissement des Bourbons, ce serait faire insurger en leur faveur jusqu'au dernier Français. Buonaparté les a fait gémir sous une tyrannie organisée plus profondément qu'aucune qui ait jamais existé, et si nous jugeons les Français d'après les notions communes de l'humanité, nous devons penser que les Français sont revenus des rêves qui leur ont fait détrôner les Bourbons. Les écrivains du *Morning-Chronicle* sont à la vérité trop bornés pour s'apercevoir de ce changement de circonstances; mais ceux du *Moniteur* sont plus éclairés. L'oppotion se traîne dans la vieille routine qu'elle suivait il y a vingt ans. Mais quoique le *Moniteur* ait souvent recueilli ses opinions, ni le *Moniteur* ni les orateurs du Corse ne veulent point citer ce qu'elle dit au sujet des Bourbons. C'est une question que les amis de Buonaparté en France abandonnent avec prudence exclusivement aux écrivains de l'opposition anglaise.

" Les Français se sont délivrés de la tyrannie de 1789; tel était le langage du jour; mais quel était le véritable état des choses, et quel est-il depuis la triste expérience qu'on a faite? Certainement on n'a pas établi à la place de ce qui a été détruit, un système de liberté; mais sans entrer dans ces questions, j'observerai que l'opposition elle-même ne nie pas que Buonaparté soit un tyran et son gouvernement un despotisme,

que ses attentats répétés contre les lois et les droits de l'humanité lui ont depuis long-temps mérité l'échafaud. Mais quels sont les crimes pour lesquels Louis XVI a été mis à mort ? Sans doûte qu'on n'alléguera pas contre lui les calomnies des jacobins comme des preuves. Les infortunes des Stuarts et celles des Bourbons ont des causes entierement opposées. Les Stuarts ont été renversés pour avoir diminué l'influence populaire sur le gouvernement, et les Bourbons pour l'avoir augmentée. Avec les vues les plus bienfaisantes et les plus patriotiques, ami sincere des libertés du peuple, Louis XVI appela de toutes les parties du royaume les habitants notables, afin de recevoir leurs conseils. Quelle en fut la conséquence ? La destruction de tous les éléments qui composent la liberté ou la postérité d'une nation pour y substituer les spéculations des philosophes, les exécutions sanglantes des jacobins et la tyrannie militaire.

" N'est-il pas naturel de supposer que d'après leurs souvenirs et le contraste qui existe entre Louis XVI et Buonaparté, les Français doivent préférer les Bourbons ?

" Eh ! quoi, répond-on avec un sentiment d'horreur, imposer à une nation un gouvernement qu'elle ne désire pas ! détrôner un souverain choisi par elle ! Nous répondrons à cela que jamais Buonaparté n'a eu pour lui le suffrage du peuple, et qu'il n'a pas été l'objet de son choix. Comme Consul, il usurpa l'autorité suprême et les élections subséquentes qui lui confirmerent le pouvoir pendant sa vie, et ensuite comme Empereur, n'ont été que des jongleries exécutées sous l'influence de la baïonnette. L'opposition qui professe tant de respect pour le vœu du peuple, ne peut donc que vouloir la chûte de Buonaparté. On doit donner à la nation française la faculté

de choisir librement ceux par qui elle veut être gouvernée. Qu'on arbore l'étendart des Bourbons en le soutenant d'une force suffisante ; qu'on garantisse ceux qui seront appelés à voter, des vengeances et des fureurs du Corse, on verra que l'ancienne famille aura en sa faveur cent votes contre un. L'opposition ne soutiendra pas sans doute qu'acquiescer c'est choisir, et que se soumettre à une tyrannie soupçonneuse, puissante et féroce, c'est l'approuver. D'après leur propre doctrine qui établit que les rois encourent la déchéance par l'abus du pouvoir, Buonaparté doit perdre sa couronne. Mais devons-nous nous immiscer dans les affaires d'un autre pays ? Il est sans contredit des cas dans lesquels nous avons ce droit. Nous devons combattre notre ennemi avec ses propres armes, lorsque violant toutes les lois des nations, toutes les conventions générales, il emploie ces armes avec le plus grand avantage contre nous. Buonaparté aurait-il pu impunément détrôner les rois d'Espagne, de Naples et de Sardaigne, et mettre à leur place ses mannequins ? Et pour l'empêcher de renouveler ces scenes désastreuses, serons-nous répréhensibles si nous aidons le peuple français à détrôner un usurpateur, un tyran, pour le remplacer par un monarque doux et légitime. Pour légitimer la résistance des révolutionnaires, et jeter de l'odieux sur les vues des puissances coalisées, en 1792, on cite le traité de Pilnitz mal à propos. Il n'y a point eu de traité conclu à Pilnitz. Quelques souverains puissants se sont réunis dans cette ville, et sont convenus qu'ils ne pouvaient régner en sûreté qu'autant que Louis XVI serait rétabli dans son autorité. La résolution de ces princes était si agréable à un parti très-nombreux en France, que les révolutionnaires, pour y jeter de l'odieux, imaginerent de supposer un traité de

partage conclu à Paris, et auquel personne ne crut, si ce n'est la canaille parisienne. Heureusement l'accord qui unit alors ces princes s'est renouvelé avec des forces gigantesques, et repose sur l'union la plus intime et sur une cordialité et une conformité de sentiments que rien ne peut détruire. La révolution française et ses funestes conséquences ne cesseront que par la restauration des Bourbons sur le trône de France, tel qu'il existait en 1788. *L'ancienne Famille et les anciennes limites*, tel doit être le mot d'ordre des Alliés dont les triomphes préparent si heureusement celui de l'ordre et de la civilisation. Il serait insensé de poursuivre d'autres projets qui ne seraient que des palliatifs qui prolongeraient les calamités de l'Europe, et éloigneraient l'époque de la paix qui ne peut co-exister avec la révolution française dont Buonaparté n'est que le continuateur.

## POSTSCRIPTUM.

Chaque minute, chaque pas,
Semble le mener au trépas,

Aurait dit Sédaine dans les circonstances actuelles. Il nous arrive à chaque instant des messagers, des journaux, des dépêches télégraphiques, des parlementaires; les villes succombent par douzaines à la fois; les fonds montent de 3 pour cent par heure. Après vingt ans de purgatoire, nous touchons enfin aux portes de la félicité éternelle, si par un faux raisonnement l'on ne s'écarte pas encore une fois des principes éternels.

La France, dit on, ne se leve point, ne parle point des Bourbons; donc il faut traiter avec celui qu'elle reconnaît encore!! mais la France ne peut parler, située comme elle l'est entre les Cosaques et la police de Paris; elle ne peut parler quand elle voit reconnaître son tyran et négocier avec son premier Sbirre; ôtez-lui son baillon, elle ne parlera pas, elle criera, elle rugira. Elle appelera son roi à cor et à cri.

Il vient d'arriver de France un messager anglais venu par Calais. M. Sylvester a apporté à Lord Liverpool des depêches de Lord Castlereagh, datées de Châtillon le 6 de ce mois. Ces dépêches contiennent, dit-on, les rapports officiels de la bataille de Brienne, livrée par Buonaparté en personne le 1er Février. Les Alliés le défirent sur tous les points, lui prirent 76 pieces de canon et lui firent 4000 prisonniers.

Buonaparté se replia d'abord sur Troyes à 105 milles de Paris; mais lorsque le messager traversa les armées pour arriver à Paris, son quartier-général avait été transféré à Nogent, à 36 miles plus près de la capitale, ce qui rendra ses communications avec Paris plus aisées et plus expéditives.

Le 5, le corps du général York défit l'armée de Macdonald à Chaussée, près Vitry, lui fit plusieurs centaines de prisonniers, et lui prit trois pieces de canon.

On s'attendait à une nouvelle bataille générale le 9. Si la Providence continue à favoriser la bonne cause, ainsi qu'elle a daigné le faire depuis un an, le monde sera bientôt délivré de son fléau.

Les papiers de France du 8 sont en ville Il n'y est fait aucune mention ni des conférences ouvertes le 7 à Châtillon, ni de l'endroit où se trouve l'armée. Nogent est à vingt-trois lieues de Paris. Les Alliés étaient parvenus à Sens par une autre route, et leurs troupes légeres étaient à Melun, à dix lieues de Paris!!!

Nous croyons que nous ne nous écartons pas de beaucoup de la vérité, en annonçant que les nouvelles conditions proposées à Buonaparté, ont été à peu près ce qui suit: que la France rentrerait dans ses anciennes limites comme au temps de Louis XIV; qu'en recevant ses prisonniers, elle réduirait son établissement militaire de paix à 50,000 hommes et sa marine en proportion; qu'elle rembourserait dans un temps convenu toutes les contributions qu'elle a levées depuis le commencement de la révolution sur toutes les nations du Continent; et que, pour sécurité de ces payements, elle mettrait toutes ses forteresses au pouvoir des Alliés.

Comme Buonaparté n'a pas accédé à ces conditions, on se flatte que les Alliés auront suspendu toutes les négociations jusqu'à leur arrivée à Paris; et qu'alors ils proposeront loyalement aux habitants et aux autorités de cette ville de traiter au nom de Louis XVIII à des conditions équitables.

Il paraît que dans toute la partie de la France où M. Silvester a passé, il a reçu toutes les facilités, toutes les attentions et tous les égards possibles. Le seul nom de Lord Castlereagh a suffi pour relever les esprits abattus des Français. La réputation de douceur, d'aménité et de modération de ce ministre, a fait espérer à ces malheureux Français qu'ils verraient bientôt leur désir et leur besoin de la paix réalisés, et que ce ne serait pas une paix comme celle d'Amiens et de Presbourg. Quelques jours détermineront si la France est encore digne de jouir de ce bienfait, et si la cause sanglante de tant de miseres passées et futures continuera ou cessera de subsister. Rien de comique comme les homélies larmoyantes du cardinal Maury, lorsqu'il parle du héros qui a associé la France à sa gloire, des grandes questions politiques qui sont terminées, et de la diversité d'opinions qui ne doit pas exister; et que c'est maintenant aux peres à se montrer aussi

braves que leurs enfants *l'ont été*. Quelle leçon pour les peres dans cette expression atroce : Vos enfants ont été braves, et ils ont été sacrifiés : Vos enfants ont été braves, et ils ne sont plus. Soyez braves à votre tour et sacrifiez-vous pour conserver un lâche, un grédin, un assassin qui vous a associés à tous ses hauts faits. Peuple français, le meurtrier de vos enfants est devant vous, cet assassin est un abominable et odieux Corse, l'usurpateur du trône de vos princes légitimes. Au nom de la loyauté, au nom de l'humanité, levez-vous en masse d'un bout de la France à l'autre, frappez, punissez, vengez-vous, faites vous justice et vous aurez la paix ; vous avez besoin de la paix et il n'est point de paix sans justice.

La ville de Dijon s'est rendue sur la sommation de huit cavaliers et d'un quartier-maître, et pourtant c'est une ville de 22 mille habitants.

Les affaires vont aussi bien dans le Nord que dans l'Est. Anvers était bombardé le 4, et la ville était déjà en feu en plusieurs endroits. La ville d'Ostende a déjà été évacuée par la garnison le 6. Le général Bulow est entré le 4 à Bruxelles où il s'est déjà formé un corps de cavalerie de 1800 Brabançons qui propagent l'insurrection dans toutes ces belles provinces. Les troupes prussiennes sont déjà aux portes de Lille, qui n'est ni approvisionnée ni armée, de l'aveu même du général Brenier qui commande la place.

Gorcum et Bois-le-Duc ont enfin capitulé. Hambourg et Altona étaient à moitié brûlées le 1er de ce mois. Toute l'armée combinée du Nord doit être en ligne le 15 sur la frontiere de France. Le Prince de la Couronne de Suede a dû être de sa personne à Bruxelles le 6. C'est à ce prince qu'est réservé sans doute l'honneur de frapper les plus beaux et les derniers coups. C'est le troisieme des souverains de la Suede qui ont eu l'intention de replacer les Bourbons sur leur trône. *Tertia solvet.*

Notre prochain numéro paraîtra dans les jours gras, nous ne doutons pas qu'il ne contienne les détails de la catastrophe définitive de *l'enfant du carnaval.*

Omnium 29 pour cent de prime ; prix commun du sucre brut, 90 shellins net sans droit.

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. PELTIER, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.

# L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCXCI.—*Le* 20 *Février*, 1814.

## LITTÉRATURE ET BEAUX-ARTS.

*Des Magistrats de l'Empire Romain, par* Jean Laurentius *surnommé* Lydus, *de Philadelphie. Traité écrit en Grec, divisé en trois Livres, publié pour la premiere fois avec une Version latine, des Notes et des Tables, par* J. D. Fuss, *et précédé d'une Préface critique, historique, par* C. B. Hase, *attaché au Département des Manuscrits grecs et latins de la Bibliothèque impériale de France. Un vol. in-8vo.*

Le seizieme et le dix-septieme siecles ont vu épuiser en Europe les richesses littéraires que de pieux cénobites avaient recueillies dans leurs monasteres dans les temps antérieurs. Dès le quinzieme siecle, l'invention de l'imprimerie donna lieu de commencer leur publication ; dès lors les nations de l'Europe purent se mettre en rapport avec celles qui depuis mille ans avaient, en quelque sorte, disparu de la surface du globe. On commença en même temps à sentir toute l'importance qu'il y avait à étudier les ouvrages des

anciens, on sut en apprécier les fruits qui hâterent la civilisation de l'Europe. On trouva dans ces écrits les résultats qu'avaient obtenus les nations éclairées qui nous avaient dévancés, et ces productions de leur esprit en nous enlevant aux ténebres de l'ignorance pour nous faire jouir tout-à-coup et comme par enchantement de l'éclatante lumiere des sciences, nous épargnerent plusieurs siecles de tâtonnements, et nous pûmes jouir dès lors des fruits de leur longue expérience. Ces premiers aperçus frapperent assez les bons esprits de ces temps déjà loin de nous, pour les déterminer à consacrer tous les moments de leur vie à rechercher d'abord ce qu'il importait le plus de connaître des ouvrages des anciens qu'ils avaient sous la main. On publia ensuite ces mêmes ouvrages tout entiers, considérés sous de nouveaux rapports. A mesure que les connaissances se répandaient davantage, on y trouva de nouveaux résultats jusques-là inaperçus. Bientôt les presses multipliées dans les principales villes seconderent le zele des critiques occupés à reproduire les textes des anciens, soit dans leur langue originale seulement, soit accompagnés de traductions latines. Enfin tout fut étudié, compulsé, extrait ou publié. Des ouvrages du premier ordre on en vint à ceux qui offraient un moindre intérêt. Un redoublement de zele épuisa de plus en plus les matériaux; bientôt ils manquerent à l'empressement général; et tel fut cet empressement dont les motifs étaient bien dignes d'éloges, que des faussaires transigeant avec l'honneur, purent facilement séduire la crédulité des savants en supposant des textes qui ne résisterent pas à la critique dès que ce nouveau genre de supercherie fut soupçonné. Depuis, on a constamment étudié les mêmes auteurs. Les écrivains grecs et romains échappés au bouleversement du globe, ont été le

sujet constant des études profondes des savants de l'Europe. On a continué à les rechercher, à les éclaircir, à les traduire et à les commenter. De temps en temps, quelques heureuses découvertes ranimaient le zele des érudits ; un fragment inédit était regardé comme un trésor, et depuis plusieurs années on ne s'occupait plus que des pertes qu'on avait faites en ce genre, lorsqu'un hasard heureux fit tout à coup concevoir et réalisa en même temps les plus flatteuses espérances.

M. de Choiseul-Gouffier fut nommé ambassadeur à Constantinople ; à en juger par les heureux résultats que sa mission a eus sur l'histoire, la géographie, la culture des arts et de la belle antiquité, il parut dans l'Orient comme un envoyé littéraire non moins que comme un envoyé politique ; il étudia ces contrées intéressantes, et nous fit connaître la Grece, la dépouilla pour nous enrichir, ou plutôt il eut assez de crédit et fut assez généreux pour arracher un grand nombre de monuments grecs à la barbarie de leurs possesseurs à une destruction certaine. C'est au milieu de ces conquêtes littéraires, et pour les rendre en quelque sorte completes, qu'il annonça aux savants de l'Europe un manuscit grec inédit, trésor inappréciable au milieu du dénuement absolu de ce genre de richesses, et au moment où les découvertes d'Herculanum ne laissaient pas même l'espérance de pouvoir ouvrir un seul des nombreux rouleaux retirés des ruines de cette ville.

M. de Choiseul vit dans la maison de campagne du prince Mourousi un manuscrit qui lui parut important ; c'était Lydus. On savait que cet écrivain grec, qui florissait dans le sixieme siecle de l'ere vulgaire, avait composé trois traités, le premier sur les *Magistrats romains*, le deuxieme sur les *Augures*, et le troisieme sur les

*Mois*. Ils étaient tous regardés comme perdus; le manuscrit du prince Mourousi contenait le premier et le second en entier et quelques pages du troisieme. Ce prince, homme instruit au milieu de la nation la plus ignorante, et digne appréciateur du mérite de l'ambassadeur français, s'empressa de lui faire présent de ce précieux récueil, et c'est le premier de ces trois ouvrages de Lydus que les travaux de MM. Fuss et Hase viennent enfin de présenter à l'Europe savante.

Le célebre helléniste d'Anse de Villoison s'était d'abord chargé de cette édition ; bientôt il fut obligé de confier ce travail à un jeune savant qui marche heureusement sur ses traces, M. Hase qui, occupé lui-même de travaux importants, engagea M. de Choiseul-Gouffier à confier celui-là à M. Fuss ; ce dernier a répondu pleinement à cette marque de confiance en publiant le texte grec du traité *de Magistratibus* accompagné d'une version latine.

On concevra facilement la difficulté d'un semblable travail, lorsqu'on remarquera qu'à l'époque où écrivait Lydus, la langue grecque éprouva une grande révolution qui l'éloigna de plus en plus de sa pureté primitive déjà altérée par les troubles intérieurs de l'Europe, qui mêlerent les Grecs avec plusieurs autres nations de l'Orient et de l'Occident. Cet écrit de Lydus contient encore beaucoup de mots techniques qu'il est toujours difficile de rendre exactement, parce que les procédés des arts chez les anciens ne nous sont pas assez connus. Mais les suffrages unanimes que tous les juges naturels de ce travail ont accordés à M. Fuss, nous dispensent d'entrer dans de plus grands détails sur cette traduction. Nous nous bornerons donc à faire connaître les parties principales de l'ouvrage de Lydus.

Il embrasse en quelque sorte toute l'histoire

de Rome : il remonte dans ses recherches jusques au temps de la république, et quoiqu'à ce sujet, il ne puisse écrire que d'après des auteurs plus anciens que lui, ce qu'il en rapporte n'en offre pas moins d'intérêt, puisqu'on y trouve d'anciennes traditions sur des points divers de l'histoire romaine, sur les noms de ses magistrats, sur leurs costumes, le nom et la couleur des diverses pieces qui le composaient, sur l'étymologie de ces noms partie très-utile, et qui renferme quelques preuves pour l'opinion de ceux qui croient que Rome dut et ses institutions et sa langue aux nations qui la précéderent en Italie, et qui avaient compté plusieurs siecles de prospérité, cultivé les arts, perfectionné les institutions civiles, politiques et religieuses, enfin qui avaient vécu long-temps en corps de nation, avant les temps vulgairement regardés comme ceux de la fondation de Rome par Romulus, fait très-douteux parmi les historiens romains eux-mêmes.

Le traité de Lydus n'est pas moins important pour l'histoire du siecle où il a été écrit, et sur lequel on désire encore beaucoup de choses ; ce qu'il en dit inspire d'autant plus de confiance, qu'employé lui-même dans les hautes fonctions du gouvernement, il n'a écrit sur cette époque que ce qu'il a vu ou pu savoir. On conçoit de quelle importance sont les rapports d'un témoin oculaire des événements du siecle de Justinien.

Le regne de ce prince fut un des plus longs et peut-être le plus remarquable qu'il y ait dans l'histoire bysantine. La conquête de l'Italie et de l'Afrique, des victoires remportées sur les Perses, les noms de Bélisaire et de Narsès seuls auraient suffi pour l'illustrer : mais les lois recueillies et publiées par Justinien ont surtout contribué à rendre son nom célebre chez toutes les nations de l'Europe. Tous les jurisconsultes étaient pleins

d'un respect superstitieux pour ce prince à qui l'on devait un code qu'ils étudiaient tous les jours. En célébrant son génie, sa magnificence et sa piété, ils le plaçaient au-dessus de Numa et de César ; à les entendre, son regne était celui de la justice et de la paix, et ses lois, dictées par l'humanité et la sagesse, étaient maintenues avec une sévérité salutaire. En vain l'historien Procope avait-il, sous le titre des *Anecdotes*, composé une satire qui contient des accusations graves et multipliées contre Justinien : on opposait à cet écrivain des éloges que, dans des ouvrages antérieurs il avait lui-même donnés à l'Empereur, et les personnes les moins disposées en faveur de Justinien faisaient au moins valoir la pénétration de ce prince dans le choix de ses ministres et de ses généraux.

Mais une foule d'anecdotes et de traits caractéristiques contenus dans l'ouvrage de Lydus compromettent fortement cette réputation de sagesse et de discernement. Justinien avait accordé toute sa confiance à un certain Jean de Cappadoce, préfet du prétoire, homme avide, cruel, corrompu, dont les vices égalaient ou plutôt surpassaient les talents qu'il pouvait avoir en administration. La méchanceté de ce ministre détruisit tout le bien qu'aurait pu faire à ses sujets le beau travail de l'Empereur sur la jurisprudence ; et les citoyens de Constantinople n'étaient gueres ni plus heureux, ni plus tranquilles sous le regne de Justinien que les habitants de la Sicile ne le furent jadis sous le proconsulat de Verrès, ou pour choisir un exemple dans l'histoire moderne, que les Flamands sous le gouvernement du duc d'Albe.

" On avait dénoncé, dit Lydus, qu'un " vieillard nommé Antiochus possédait un peu " d'or, fruit de ses économies. Aussitôt Jean de

" Cappadoce le fait venir, lui enjoint de lui re-
" mettre sur-le-champ cet or, objet de son ambi-
" tion. Sur le refus du vieillard de se dépouil-
" ler de sa fortune, Jean lui fait serrer les mains
" avec des cordes ; on le tire en l'air, on le livre
" aux tourments les plus horribles, jusqu'à ce que
" la malheureuse victime, ayant toutes les join-
" tures du corps ébranlées et disjointes, expira
" entre les mains de ses bourreaux. Je fus moi-
" même, ajoute Lydus, témoin de cette scene
" d'horreur, qui n'est cependant pas, à beau-
" coup près, le plus grand crime commis par cet
" homme pervers. Une foule de satellites cruels
" comme Phalaris, perfides comme Busiris,
" corrompus et débauchés comme Sardanapale,
" l'entouraient et renchérissaient encore sur ses
" forfaits. Un, surtout, qui portait le nom de
" Jean comme son maître, et qui d'ailleurs était
" son parent, semblait être né pour la désolation
" du genre humain. Le préfet du prétoire l'avait
" envoyé à Philadelphie, pour y percevoir des
" contributions ; il ne resta malheureusement
" que trop long-temps dans cette ville infortu-
" née, car dans toute la contrée, il n'y eut point
" de propriété, point de femme, point de vierge
" ou d'adolescent qui restât à l'abri de sa rapa-
" cité ou de sa corruption. Ma plume se refuse
" à retracer la plupart des crimes dont il se ren-
" dit coupable, et un ouvrage volumineux ne
" suffirait pas pour les rapporter tous. J'en
" choisis un que je puis faire connaître sans cho-
" quer les bienséances et la pudeur. Un citoyen
" de Philadelphie nommé Pétrone, considéré,
" riche, instruit, avait hérité de ses peres une col-
" lection de bijoux et de pierres gravées d'une
" beauté et d'une grandeur comme on les trouve
" rarement chez les particuliers. Malheureuse-
" ment le receveur des contributions en est ins-

" truit ; aussitôt, sans autre forme de procès, il " ordonne qu'on se saisisse du malheureux Pé- " trone ; il le fait enchaîner, dépouiller de ses " vêtements, battre de verges, et comme il refu- " sait toujours de livrer ses camées, on l'enferme " dans une écurie avant que de le conduire en " prison. Aussitôt grande rumeur dans la ville ; " le peuple s'attroupe, l'évêque arrive avec son " clergé, le livre des évangiles à la main, pour " demander la grâce du prisonnier. Vains efforts, " retournez chez vous, prêtres ; occupez-vous " de vos affaires ! Voilà la seule réponse qu'on ar- " rache au receveur furieux. On insiste ; il ac- " cable l'évêque d'injures et le force de se retirer. " A la fin Pétrone, voyant que ni les hommes, ni " Dieu même ne pouvaient le sauver, se décide à " faire chercher ses pierres gravées et dans le " vestibule même du receveur, il les jette aux " pieds du monstre, prenant les puissances cé- " lestes, à témoin de cette oppression et invo- " quant leur vengeance.

" La tyrannie du receveur ne s'arrêta pas " à ce point ; elle alla jusqu'au meurtre. Il s'a- " visa un jour de demander vingt pieces d'or à " un vétéran nommé Proclus, domicilié à Phi- " ladelphie. Ce vieillard n'ayant pas la somme " demandée, le receveur le fait mettre à la ques- " tion, et épuise sur lui tous les tourments que " peut inventer la rage des bourreaux. La vie " devient un fardeau insupportable pour cet " homme dont le corps était déchiré de la ma- " niere la plus cruelle ; il aurait voulu mettre " un terme à son existence, mais comment faire, " étant surveillé de près par les satellites du ty- " ran ? Il a enfin recours à la ruse : il promet " de payer les vingt pieces d'or, si on veut lui " permettre de les aller chercher chez lui. Rien " de mieux, répond le receveur, qui fait alors

" détacher le vétéran. On lui permet de se " rendre dans sa maison escorté toutefois d'une " garde nombreuse. A peine y est-on arrivé " qu'il prie les soldats de l'attendre à la porte, " et se hâtant d'entrer, il se pend aussitôt. Ce- " pendant l'escorte s'impatientant de ne pas voir " arriver la victime, prend le parti de l'aller " chercher. Le premier objet qui s'offre à leur " vue est le corps du vieillard suspendu. A ce " spectacle, leur fureur éclate, ils s'emparent " de tous les biens du défunt; traînent son corps " sur la place publique, le foulent aux pieds et " ne lui laissent pas même une vile enveloppe " pour sa sépulture."

Il est possible qu'il y ait de l'exagération dans ce récit, et la justice nous oblige même de dire que Lydus ayant eu des raisons particulieres pour se plaindre du préfet, peut être soupçonné d'un peu de partialité; mais enfin les faits parlent; il n'est pas probable que Lydus les ait inventés, et comme le témoignage d'autres historiens se joint au sien, il paraît constant que le regne de Justinien, loin de pouvoir être comparé à celui de Numa, ressemblait à tous ceux où les bonnes intentions des princes faibles et paresseux sont sans cesse contrariées par des favoris adroits et corrompus.

Au reste, si l'on doit des remercîments à M. de Choiseul, aux frais duquel est imprimé le *Traité des Magistratures*, les savants apprendront avec plaisir que ce généreux protecteur des lettres aura bientôt encore plus de droits à leur reconnaissance. Le manuscrit qu'il a rapporté de Constantinople, contient deux traités. Le premier est celui qui fait le sujet de cet article. Dans le second, Lydus a réuni tout ce que, dans son

temps, on savait encore de l'art des *augures*. Ces devins, après avoir été dans l'origine les rivaux et peut-être les maîtres des rois de Rome, devinrent du temps de la république les instruments de la politique du sénat. Les pontifes, tous Patriciens, étaient les dépositaires d'une science sacrée qui donnait au gouvernement un puissant moyen pour conduire à son gré la multitude : et les traités que plusieurs d'entre eux avaient composés sur l'art de la *divination*, devaient être des monuments curieux pour connaître l'esprit du gouvernement romain, ainsi que l'étendue des connaissances physiques et météorologiques à cette époque. Ces ouvrages n'existent plus, mais Lydus les avait consultés, et M. Hase, dans l'excellente préface placée à la tête du *Traité des Magistratures*, nous apprend que le *Traité des Prodiges*, de la publication duquel M. de Choiseul l'a chargé, ne tardera pas à paraître. On y trouve des extraits des livres rituels des Etrusques, des passages tirés de la météorologie de Figulus, contemporain et ami de Cicéron, des fragments de Labéon, de Messala, de Claudius Tuscus, de Tarquitius, de Capiton enfin de presque tous les auteurs qui du temps de la république et sous les premiers empereurs avaient écrit sur les *augures*. Lydus assure même avoir consulté le livre sacré des Etrusques, le plus ancien et le plus important, celui qui passait pour avoir été écrit par l'augure Tarchon, sous la dictée d'un demi-dieu nommé Tagès, né du sein de la terre. " J'en ai extrait le sens, dit-il, sans m'astreindre à reproduire servilement les mots ; d'ailleurs la quantité de termes vieillis rendent le style de cet ouvrage embrouillé et pénible à lire." Lydus ne dit pas s'il avait lu ce livre en original ou dans une version grecque ou latine. On peut cependant conjecturer que ce fut dans une traduc-

tion. Il est probable que personne ne savait l'étrusque à Constantinople, où du temps de Lydus la connaissance du latin même commençait à ne plus être très-commune ; or, si beaucoup de fonctionnaires publics ignoraient une langue qui cependant était encore celle du gouvernement et des tribunaux, il est à présumer que personne n'entendait un idiôme qui avait déjà alors cessé d'être en usage dans l'Etrurie, et dont le génie et l'écriture, différant entierement des langues de l'Occident, devait opposer de grandes difficultés à ceux qui voulaient l'apprendre. Ainsi il y a lieu de croire que Lydus s'est servi d'une de ces traductions latines que les Romains firent des livres étrusques, lorsqu'après la dévastation et l'asservissement total de ce pays par Sylla, l'ancienne langue commença à être remplacée par le latin. Au surplus, on accueillera toujours avec intérêt ces notions sur un des peuples les plus anciennement civilisés de l'Europe, soit qu'elles aient été puisées dans les ouvrages originaux, soit que Lydus les ait prises dans des traductions anciennes. Plus d'un savant distingué de nos jours paraît adopter l'hypothese ingénieuse que, dans les temps qui avoisinent la fable, plusieurs peuples primitifs de l'Europe devaient au moins un commencement de civilisation à des traditions sorties du centre de l'Asie, qui, en passant par le Nord, avaient pénétré dans le midi de l'Europe, longtemps avant que la civilisation grecque, répandue d'abord par les colonies de l'Ionie et de la Phocide, ensuite par les armes romaines, en eût changé la surface. Dans cette hypothese, l'écriture runique, que nous trouvons depuis un temps immémorial en usage chez les peuples du Nord, serait comme une trace de ce passage des lumieres,

si j'ose m'exprimer ainsi, à travers les contrées septentrionales.

Ce qu'il y a de certain, c'est que dans le commencement de notre histoire, il y eut dans l'occident plusieurs peuples d'une civilisation ancienne, différente de celle des Grecs. " Les Turdélans, dit Strabon, sont regardés comme les " plus instruits de tous les Iberes ; ils s'appliquent aux belles-lettres et possedent des " livres d'histoire très-anciens, des poëmes et des " lois écrites en vers depuis six mille ans." Les Etrusques étaient également de ce nombre. Leurs connaissances en histoire naturelle, en astronomie, en médecine, de quelque côté qu'elles leur soient venues, ne sont pas certainement d'origine grecque ; et le peu que nous savons de leur religion, offre des rapports frappants avec la mythologie des Scandinaves. Les dieux habitaient dans le Nord ; après avoir vécu un certain laps de temps, ils mouraient tous ensemble, tandis qu'une vie et une jeunesse éternelle étaient le partage des dieux de la Grece. Tout est intéressant dans ce peuple antique et mystérieux ; il entra en Italie par les Alpes Tyroliennes long-temps avant la fondation de Rome, et commença la civilisation des Romains. Plusieurs de ses usages ressemblent d'une maniere surprenante à ceux des Azteques dont un voyageur philosophe vient de nous faire connaître les monuments, la chronologie, les divisions et sous-divisions de l'année solaire. Éloignés de tout esprit de système, nous nous abstiendrons d'émettre une hypothese sur l'origine commune de ces nations, mais nous croyons avoir suffisamment indiqué que ces recherches ne seraient pas dénuées d'intérêt. Après avoir parcouru nous-mêmes, et plusieurs habiles hellénistes, le manuscrit original de Lydus, ainsi qu'une partie de la version latine, nous ne crai-

gnons pas d'affirmer que la publication du traité des *Augures* ajoutera beaucoup à nos connaissances sur l'ancien état de l'Italie, et en particulier sur les Etruques. Les savants philosophes dont la France s'enorgueillit, ne tarderont pas à profiter des notions curieuses contenues dans cet ouvrage, dont un habile helléniste, M. Hase, achève maintenant de restituer et de traduire le texte altéré. Je recommanderai particulierement la préface latine, dans laquelle M. Hase donne la biographie de Lydus et apprécie le mérite des ouvrages de cet écrivain. Cette introduction est un modele de goût, de sagesse et d'érudition ; on y trouve un nombre infini d'observations critiques du plus grand intérêt, et plusieurs remarques nouvelles relativement à la bibliographie.

L'idée que ce court exposé a pu donner des ouvrages de Jean-Lydus, ne peut manquer d'inspirer à tous ceux qui cultivent les lettres une juste reconnaissance envers le célebre propriétaire de ce manuscrit. C'est à ses soins qu'on en doit la découverte, c'est à sa générosité toujours la même, dans quelque situation que le sort le place, que l'on en doit aujourd'hui la publication ; et ce qui n'est pas moins digne d'éloges, bien différent de tant d'autres protecteurs des lettres, M. de Choiseul n'a point voulu, aisi qu'il en eût été bien capable par ses connaissances, faire lui-même ce qu'il a modestement pensé devoir être mieux exécuté par un autre. Il s'est fait un plaisir de procurer à un jeune et savant helléniste qu'il estime, une occasion brillante de se distinguer ; et grâce à lui, M. Hase publiera bientôt les autres ouvrages de Lydus conservés dans le même manuscrit.

De tels procédés ne doivent point surprendre dans l'homme distingué sous tant de rapports, qui autrefois, à l'âge des passions, eut par-des-

sus toutes celle de s'instruire, et y joignit le courage de fuir les plaisirs que lui assuraient son rang et sa fortune, pour aller interroger les ruines d'Athenes et étudier Homere sur les rivages troyens ; qui depuis n'a cessé de consacrer aux lettres et aux arts les loisirs que lui laissaient d'importantes fonctions publiques, et qui reprenant aujourd'hui des travaux trop long-temps interrompus, acheve de publier ce voyage pittoresque de la Grece dont le style place son auteur au rang de nos écrivains les plus distingués.

Je terminerai en prévenant que le traité des *magistrats romains* a été le sujet d'une excellente dissertation de M. Mongez, qui en a donné lecture à la troisieme classe de l'institut impérial. Le savant auteur de l'*Histoire Littéraire d'Italie* en a donné un extrait dans le dernier rapport des travaux de la classe.

## Lettres inédites de Voltaire.

### *Lettre de* Voltaire *au* Régent.

Monseigneur,

Faudra-t-il que le pauvre Voltaire ne vous ait d'autres obligations que de l'avoir corrigé par une année de Bastille? Il se flattait qu'après l'avoir mis en purgatoire, vous vous souviendriez de lui dans le temps que vous ouvrez le paradis à tout le monde. Il prend la liberté de vous demander trois grâces: la premiere, de souffrir qu'il ait l'honneur de vous dédier la tragédie qu'il vient de composer; la seconde, de vouloir bien entendre quelque jour des morceaux d'un poëme épique sur celui de vos ayeux auquel vous ressemblez le plus; et la troisieme, de considérer que j'ai l'honneur de vous écrire une lettre où le mot de souscription ne se trouve point.

Je suis avec un profond respect,

Monseigneur,

De Votre Altesse Royale le très-humble et très-pauvre secrétaire des niaiseries.

(Signé) Voltaire.

---

### *Lettre de* Voltaire *à Mademoiselle* Raucourt, *Actrice de la Comédie Française.*

A Ferney, 1773.

Raucourt, tes talents enchanteurs
Chaque jour te font des conquêtes;
Tu fais soupirer tous les cœurs,
Tu fais tourner toutes les têtes.
Tu joins au prestige de l'art
Le charme heureux de la nature;
Et la victoire toujours sûre

Se range sous ton étendart.
Es-tu Didon ? Es-tu Monime ?
Avec toi nous versons des pleurs ;
Nous gémissons de tes malheurs
Et du sort cruel qui t'opprime.
L'art d'attendrir et de charmer
A paré ta brillante aurore ;
Mais ton cœur est fait pour aimer,
Et ton cœur n'a rien dit encore !
Défends ce cœur des vains désirs
De richesse et de renommée ;
L'amour seul donne les plaisirs,
Et le plaisir est d'être aimée.
Déjà l'amour brille en tes yeux ;
Il naîtra bientôt dans ton âme :
Bientôt un mortel amoureux
Te fera partager sa flamme.
Heureux ! Trop heureux cet amant
Pour qui ton cœur deviendra tendre,
Si tu goûtes le sentiment
Comme tu sais si bien le rendre.

Voilà, Mademoiselle, le tribut que vous offre ma muse : un bon vieillard dont l'âge s'écrit par quatre et par vingt, n'a que des mauvais vers à vous présenter. Il y avait bien long-temps que je n'avais ressenti au spectacle les douces émotions que vous inspirez si bien ; je me ressouvenais à peine d'avoir versé des larmes de sentiment : en un mot, j'étais le vieil Eson, et vous êtes l'enchanteresse Médée. Je ne vous répéterai pas tous les éloges que vous méritez ; ils sont gravés dans mon esprit et dans mon cœur. Quand on réunit, comme vous, tous les suffrages, ceux d'un particulier deviennent moins flatteurs ; mais à mon âge, on entre dans la classe des hommes rares. Si j'étais à vingt ans ; si j'avais un corps, une fortune, et surtout un cœur digne de vous, vous en auriez l'hommage ; mais j'ai tout perdu. Il me reste à peine des yeux pour vous voir, une âme pour vous admirer, et une main pour vous l'écrire.

*Dépêches et Lettres des Généraux, Ministres, grands Officiers de la Couronne, etc., à l'Empereur Napoléon à Dresde, interceptées par des Partis détachés de l'Armée Combinée du Nord de l'Allemagne, avec une Préface et des Notes par W. Shlegel.*

(Un vol. in-8vo, Londres, chez Murray, prix 9 sh.)

PRÉFACE.

Les troupes légeres qui devancent au loin les armées des Alliés, ont enlevé pendant cette campagne un nombre considérable d'estafettes et de couriers ennemis. On sait que les Cosaques ont un talent particulier pour ce genre de captures, et que sur-tout le célebre général Czernichef, avant de devenir le quartier-maître-général de l'empereur Napoléon dans sa retraite de Leipsick jusqu'à Mayence, s'était déjà constitué son archiviste.

Les pieces qu'on présente au public, ont été choisies parmi une grande quantité d'autres papiers moins intéressants. La majeure partie provient de la prise d'une seule estafette expédiée de Paris au quartier-général de Dresde. La moisson n'en est pas moins riche, et nous ne croyons pas trop dire en affirmant que ces pieces forment un tableau assez complet de l'état moral de la France et des pays soumis à son régime, à l'époque où elles furent écrites.

Ce recueil n'est donc pas destiné à satisfaire seulement une curiosité oisive, il contient des éclaircissements précieux pour les hommes d'état, des matériaux pour l'historien futur de la crise actuelle.

L'éditeur répond de l'exacte authenticité. Les dépêches officielles sont données en entier. On a eu soin de marquer toutes les omissions qu'on a cru devoir faire dans les lettres particulieres; mais ces omissions n'altérent jamais le sens de ce qu'on a jugé convenable de communiquer au public. L'impression s'est faite sur des copies, les originaux sont restés en dépôt pour être conservés et produits au besoin.

Assurément, on ne fait pas tort au gouvernement de Buonaparté, en le faisant connaître par ses propres actes.

Paré de tous ses atours, environné de formes ménagées, il paraîtra peut-être à des lecteurs peu initiés moins formidable que dans l'affreuse réalité. Lorsque le despotisme s'est introduit au milieu d'une civilisation très-raffinée, il ne faut pas s'attendre à le voir parler comme font les tyrans dans les tragédies. Au contraire, il marche doucement avec des souliers de feutre; la réserve et le mystere sont ses caracteres essentiels; il y a une infinité de choses sous-entendues, et qui ne sont jamais articulées, même par ses agents les plus affidés. La rudesse des formes est réservée pour les malheureux; pour les laboureurs hors d'état d'acquitter d'énormes impôts; pour les conscrits qu'on traîne sur les grands chemins, enchaînés et attachés à la file; pour les habitants des côtes ou des frontieres qui, dans l'anéantissement du commerce et de l'industrie, ont essayé d'éluder les réglements rigoureux des douanes. Les prisons regorgent de détenus, mais leurs gémissement ne sauraient percer au travers des murs épais de leurs cachots. On serait criminel de s'intéresser aux souffrances de ses concitoyens, victimes du despotisme, et cette personnalité qu'on est forcé d'affecter pour sa propre sûreté, devient souvent une habitude réelle. Dans les classes supérieures, et sur-tout dans l'atmosphere de la cour, tout se passe en politesses: le serpent n'en est pas moins caché sous les fleurs. La méfiance du tyran ne connaît point de bornes. Il fait non seulement surveiller les actions et les paroles d'un bout de son vaste empire à l'autre; il voudrait encore pénétrer les pensées secretes de tout le monde, à commencer par les membres de sa propre famille, et il employe toutes les ruses, même les plus viles, pour en saisir quelques indices.

Napoléon fait espionner son frere dans sa retraite à Morfontaine, et le ministre de la police trouve nécessaire de transmettre en chiffres le résultat de son espionnage. Le même ministre est chargé de faire un rapport journalier sur tout ce qui se passe chez l'impératrice. En effet, il n'a trouvé rien que de fort innocent à rapporter sur cette auguste princesse; mais le cadre est là, pour le remplir d'une autre maniere, si le moindre soupçon était suscité contre ses sentiments politiques. D'un autre côté, nous voyons la reine de Naples se plaindre à son mari de ce qu'un de ses couriers lui a caché des dépêches; et une dépêche confidentielle d'un ministre napolitain, né français, écrite au roi à l'insu de la reine, nous donne l'explication de ce phénomene, et nous fait entrevoir des projets enveloppés encore

d'un profond mystere. Voilà l'intimité et la confiance qui regnent dans cette nouvelle dynastie. Par sa loi de famille Buonaparté a voulu faire de ses freres et de tous ses parents ses premieres esclaves : il a pensé les dédommager par des couronnes ; mais avec un peu de caractere, plus on est investi d'une puissance apparente, plus une servitude réelle doit paraître insupportable. Deux des freres de Buonaparté ont préféré la vie privée à la royauté possédée sous de telles conditions ; un troisieme ne semble pas mécontent d'être descendu d'un trône où il n'a jamais joui d'un moment de tranquillité. Il est à prévoir que Buonaparté dans les revers trouvera tout aussi peu d'appuis fermes dans sa famille, qu'il n'en a trouvé auprès de ses Alliés forcés.

Les lettres des deux grands dignitaires de l'empire, ci-devant consuls adjoints du premier consul, sont remarquables par leur nullité et par le ton obséquieux qui y regne. Dans le moment le plus critique, ils payent leur maître de phrases contournées, au lieu de lui dire des vérités salutaires. Les titulaires des grandes dignités sont comme des caryatides, adossées au trône pour le décorer, mais qui ne serviraient aucunement à le soutenir, s'il venait à être ébranlé.

Dans la malle il ne s'est point trouvé de lettre du vice-grand électeur, prince de Bénévent. Ce silence n'est pas accidentel. On sait ce qui s'est passé entre l'empereur et son ancien confident.

En général, les employés français ont, sous le régime actuel, contracté une telle habitude de servilité, qu'ils n'osent s'expliquer franchement envers leurs supérieurs sur les dangers de l'état. Nous voyons des envoyés auprès des cours étrangeres, tâcher de tranquilliser le ministre des relations extérieures sur les dispositions de ces cours, quand ils devraient l'alarmer. Le ministre de la police qui, sans doute, a le plus ample privilége, tout en exposant à l'empereur Napoléon un déplorable état de choses, s'efforce de trouver des réflexions et des expressions adoucissantes.

On connaîtra par les pieces suivantes quelle est la nature de cette régence, instituée avec tant de pompe. Le travail des ministres sur les affaires de service ordinaire est soumis à la signature de l'impératrice et reine régente, d'après la délibération du conseil. Mais tout ce qui sort de la ligne habituelle est réservé pour la décision de l'empereur. Cette princesse n'est pas même munie de la faculté d'accorder une petite pension à un pauvre évêque. Il n'est

pas étonnant que le ministre de la guerre continue sa correspondance directe avec l'empereur, puisque la guerre actuelle a été le motif d'instituer une régence. Mais le ministre de la police aussi met son travail tout entier sous les yeux de l'empereur, tandis que l'inspection de cette partie devrait essentiellement appartenir aux attributions de la régente. Il est clair que le ministre de la police n'a communiqué qu'une petite partie de son travail au conseil, puisque l'archi-chancelier dit que les affaires présentées par ce ministre ne sont susceptibles ni de remarques ni d'observations. Or la dépêche du ministre de la police que nous sommes à même de lire, fournit matiere à une infinité de remarques.

La police générale et secrete est le palladium du despotisme, c'est l'arche du seigneur, à laquelle personne n'ose toucher. Napoléon, que l'on pourrait croire tout entier occupé d'un guerre terrible, veut savoir toutes les minuties qui se passent dans quelque coin de son empire. La conscience de ses propres actions grossit les objets aux yeux du despote. Un colporteur de chétives estampes, débitant l'image du pape enchaîné à des villageois ignorants dans un département des frontieres, aurait peut-être suffi pour troubler Buonaparté au fond de l'Allemagne et à la tête de ses armées, si nos Cosaques n'avaient pas soulagé Sa Majesté Impériale et Royale de cette inquiétude, en retenant le paquet.

Le ministre de la police qui espionne tout le monde, qui fait ouvrir les lettres adressées aux maréchaux de l'empire, pour y trouver quelque chose de suspect, est espionné à son tour ; et un agent secret, probablement ignoré de lui, envoye à un secrétaire intime de l'empereur un rapport de police, destiné à contrôler le sien.

Cette police si redoutable a cependant aussi sa partie élégante. Elle a des gens de lettres à ses gages, pour faire de l'esprit sur les sujets de conversation des salons de Paris, sur les anecdotes de littérature et de société. Ces agréables bagatelles, destinées à amuser le terrible Napoléon au milieu des camps, lui ont été envoyées à Dresde, et sans doute aussi à Moscou. On peut donc supposer que Sa Majesté revenue de l'une et de l'autre de ces villes à Paris, quoique du reste en assez mauvais état, ne s'est pas trouvée trop en arriere de la mode et du bon ton.

Le tableau des prisons de Paris fait frémir : plus de cinq mille individus y sont détenus. En décomptant les

femmes et les enfants de la population de Paris, évaluée à 550,000 ames, on trouvera que sur cinquante hommes au moins un est en prison.

On objectera peut-être que ces détenus sont en grande partie transférés des départements dans les prisons de Paris. Certainement on ne transfere pas ceux qui sont arrêtés pour des délits ordinaires. Il faut donc conclure, ou qu'il languit dans les prisons de Paris un grand nombre de prisonniers d'état, c'est-à-dire d'honnêtes gens suspects au gouvernement; ou que le nombre des délits ordinaires augmente à un point effrayant, par la misere du peuple, par l'éducation négligée, et par l'absence de morale et de religion dans les classes inférieures.

Comparons à ce tableau des prisons, l'état de la force armée dans l'intérieur. Il résulte du rapport du général Hulin, commandant de la place de Paris et de la premiere division militaire, qu'il ne se trouvait dans cette division, laquelle comprend Paris et plusieurs départements, guere plus de 2000 soldats disponibles, les gendarmes y compris. A quel fil fragile Buonaparté a-t-il suspendu la tranquillité de l'état, et la sureté de son gouvernement! Ou ses moyens militaires sont entierement épuisés par son obstination à faire face à des entreprises insensées au dehors, ou il pense avec une témérité inouïe que les propos des Parisiens ne se transformeront jamais en actions.

Un état des dépôts de la garde impériale nous montre que le recrutement en est devenu extrêmement difficile. Sur le nombre assigné de 12,000 hommes, 1,555 n'ont pu être fournis par les départements, faute d'hommes qui eussent les qualités requises, 538 ont déserté avant l'incorporation, et 360 après avoir été incorporés. Où ces déserteurs se sauvent-ils? Certainement pas au dehors. Il doit donc exister dans l'intérieur des moyens de se soustraire aux poursuites de la gendarmerie. On voit par là, quelle est aujourd'hui en France l'aversion contre le service militaire, puisque la garde est cependant un corps favorisé.

Il ne se trouve point de rapport général sur l'état des finances. Mais les indications du ministre de la police suffisent pour en déceler la détresse. Les besoins les plus urgents, les fournitures militaires, ne peuvent pas être payées en argent comptant, elles sont en grande partie soldées en annuités, c'est-à-dire qu'au lieu de payer, le gouvernement contracte une nouvelle dette pour l'état. Le grand déficit dans les finances de France, caché jusqu'ici

par des rapports pompeux publiés chaque année, mais dénoncé depuis long-temps par des calculateurs profonds, va enfin éclater. Il n'a été couvert que par les recettes extérieures, ces recettes sont taries par les revers de la guerre. Les armées françaises, repoussées de tous côtés dans l'intérieur, vont être entierement à la charge du pays, et sur la frontiere d'Espagne on éprouve déjà la difficulté de pourvoir à la subsistance des troupes. Il est vrai que le nombre prodigieux de tués et de prisonniers, faits aux armées françaises en Allemagne, facilite beaucoup ce soin à l'empereur Napoléon, jusqu'à ce que les nouvelles levées soyent formées.

On a laissé de côté un grand nombre de pieces relatives au service militaire, parce que les détails qu'elles contiennent, ont perdu leur intérêt, même pour les gens du métier, par la retraite de l'ennemi au-delà du Rhin.

Dans les rapports du ministre de la guerre, la proclamation du prince royal de Suede attirera sans doute l'attention. Cette belle et noble proclamation, adressée à l'armée combinée du nord de l'Allemagne, au commencement de la campagne, a été réimprimée en Angleterre, envoyée à lord Wellington, distribuée sur la frontiere des Pyrénées, saisie par le maréchal Soult et envoyée au ministre de la guerre, enfin transmise par celui-ci à l'empereur Napoléon; par un hasard singulier elle se retrouve entre nos mains, après avoir, pour ainsi dire, fait le tour du monde. Des lettres des agents secrets de l'ennemi, adressées aux généraux français, qu'on a interceptées, et qui pourront trouver leur place dans un cahier suivant, marquent une inquiétude particuliere sur le quartier-général du prince royal de Suede, et sur toutes ses démarches. Cela est naturel. Les adhérents de Buonaparté n'ignorent pas que ce prince a conservé le droit de parler à la nation française, et que ses paroles ne sauraient manquer d'inspirer de la confiance, aussitôt qu'il pourra se faire entendre.

Quant aux lettres particulieres, on ne doit pas s'étonner de n'y pas trouver énoncées des opinions plus hardies sur le gouvernement. Tout le monde est prévenu en France que les lettres sont sujettes à être ouvertes, tout le monde est donc sur ses gardes. Les gens en place et les employés des bureaux se servent des cachets officiels, même pour leurs lettres particulieres; souvent ils mettent leur nom sur l'enveloppe, pour épargner à la police la peine de les ouvrir.

Par les soins du ministre de la police nous sommes en possession des lettres de l'intérieur, qui sans cela ne nous auraient pas été accessibles. Les extraits qu'il envoye à l'empereur Napoléon, montrent combien peu de chose il faut pour paraître suspect et procurer à une lettre l'honneur d'être mise sous les yeux de Sa Majesté Impériale.

Cette surveillance exercée sur les correspondances, réunie à la censure la plus rigoureuse de tout ce qui s'imprime en France, et à la prohibition des journaux étrangers, retient les Français dans une ignorance absolue de tous les faits qui pourraient les intéresser. Lorsque ces barrieres qui isolent la France au milieu de l'Europe, et qui coupent toute communication libre dans l'intérieur, auront été rompues, la nation française éprouvera la sensation d'un homme qui, ayant été long-temps enfermé dans une prison ténébreuse, est tout à coup ramené au grand jour.

Dans les lettres envoyées de Paris au grand quartier-général de l'armée française, il y a beaucoup de choses qui font honneur et aux personnes qui les ont écrites, et à celles à qui elles sont adressées. Nous nous sommes refusés avec peine à insérer dans ce recueil des épanchements de tendresse conjugale et maternelle qui plairaient dans un roman. On voit que plusieurs généraux et officiers français qui peut-être ne se sont guere fait aimer en Allemagne, sont extrêmement aimés dans leurs familles. Tant mieux pour eux; les Allemands leur souhaiteront de bon cœur toutes les douceurs de la vie domestique, pourvu qu'ils ne reviennent plus troubler la leur.

Quel tableau de désolation dans les familles, que celui que présentent ces lettres! Ce ne sont que des femmes éplorées, des épouses, des meres, qui ont déjà éprouvé des pertes cruelles ou qui tremblent d'en apprendre à l'arrivée de chaque courier! Sans doute, les femmes sensibles de tous les pays s'inquietent pour leurs époux, leurs fils, leurs freres, exposés aux dangers de la guerre; elles pleurent ceux qui périssent au champ d'honneur. Mais le noble motif d'une guerre, et le sentiment d'avoir offert un sacrifice à la patrie, fournissent des consolations puissantes, même pour la perte de ce qu'on a de plus cher au monde. Dans les journaux Allemands on a vu telle mere annoncer la mort de tous ses fils, tués dans cette seule campagne, avec une élévation d'âme et une fermeté dans la douleur, dignes d'une mere Spartiate. En France on

n'envisage plus la guerre que comme une calamité physique sans terme et sans aucun but moral. On soupire après la paix, mais sans l'espérer. Voilà la seule chose qu'on se permette d'exprimer dans les lettres: on ne désigne pas l'auteur de tant de maux, on le connaît trop bien.

Puisse la publication des pieces suivantes contribuer à hâter le moment de cette paix tant desirée, à laquelle le caprice atroce d'un seul homme met obstacle! Eclairés sur leur situation, les Français doivent enfin être convaincus de la nécessité d'opposer une forte volonté nationale à un gouvernement usurpateur, s'ils ne veulent pas tous finir par en être les victimes.

---

## Famille Napoléon et grandes Affaires d'Etat.

### No. I.

### *Le Roi de Westphalie à S. M. l'Empereur et Roi*.*

(TRIPLICATA.)

Sire,

Le 24 j'appris que l'ennemi était entré à Mühlhausen avec 4000 chevaux, 2000 chasseurs et 16 pieces de canon; en même temps le général Lemarrois annonçait au ministre de France que 3 régiments d'infanterie russe, 800 chevaux et 12 pieces de canon avec lesquels une de ses divisions s'était battue à Wollmirstadt, se dirigeaient sur Brunswick; il ne me parut plus douteux qu'ils ne voulussent faire une tentative sur Cassel. J'en prévins le duc de Valmy, et l'engageai à faire passer par Cassel la 54e colonne de marche, forte de 3,200 hommes, en lui observant que si mes craintes n'étaient pas fondées, cette colonne ne perdrait qu'un jour de marche, et

---

* Ce compte rendu de la premiere prise de Cassel est curieux à comparer avec le rapport officiel contenu dans le *bulletin* de l'armée combinée du nord de l'Allemagne, du 6 Octobre. Quoique le roi Jérôme veuille se donner l'air d'avoir fait bonne contenance, et que le trouble ait grossi à ses yeux le nombre des ennemis, on n'en voit pas moins dans son récit que l'attaque fut extrêmement bien combinée et exécutée avec la valeur la plus impétueuse.

que s'il en arrivait autrement, elle servirait, soit à repousser l'ennemi de Cassel où j'étais décidé à l'attendre, soit à assurer ma retraite en cas de nécessité. Le 26, le général Bastineller qui observait dans le Hartz les mouvements de l'ennemi, m'annonça qu'il se portait au nombre de 7000 hommes sur Eschwege, et le général Zandt qui était en position à Goettingue, me rendit compte en même temps que l'ennemi était entré en force dans Brunswick. Cependant comptant sur l'arrivée de la colonne française que j'avais demandée au Duc de Valmy, je fis mes dispositions de défense. Je donnai ordre au général Bastineller d'appuyer sa gauche à Witzenhausen et sa droite à Melsungen, afin que l'ennemi ne pût intercepter la route de Francfort, en passant le gué qui est près de ce dernier endroit. Le général Bastineller ne put exécuter assez promptement ce mouvement, l'ennemi étant en force devant lui. Il me rendit compte que 800 chevaux et 4 pieces de canon étaient parvenus à tourner sa droite et se hâtaient d'arriver sur Cassel. Le 27 je lui donnai l'ordre de prendre position en avant de Cassel. Le même ordre fut donné au général Zandt, mais l'ennemi les gagna de vitesse, renversa le même jour à onze heures du soir les avant-postes qui étaient à Elsa et à Kaufungen, et hier 28, à 4 heures du matin, j'en reçus la nouvelle. Je fis sur-le-champ prendre les armes au peu de troupes que j'avais avec moi. J'envoyai 25 hussards et 2 compagnies des chasseurs de la garde, pour reconnaître l'ennemi au milieu duquel ils se trouverent un quart-d'heure après être sortis de la ville. Le brouillard était si épais que l'on pouvait à peine se voir à deux pas. Ce détachement se replia sur la porte de Leipsick en assez bon ordre, quoiqu'il eût perdu la moitié de son monde par l'artillerie ennemie. Deux pieces de canon que j'avais placées à la porte de Leipsick, ripostaient vivement à l'ennemi dont les boulets traversaient la ville; mais ces deux pieces furent démontées après une demi-heure de combat. Pendant ce temps je faisais barricader le pont qui communique du fauxbourg à la ville. A peine cette opération fut achevée, que l'ennemi enfonça les portes à coups de canon, et vint braquer une piece vis-à-vis du pont, ouvrit la prison d'état qui en est près, et fit sortir tous les prisonniers. Je perdis sur ce point beaucoup de monde; une partie de mes hussards ne sachant point encore monter à cheval et n'étant point équipée, me demanda des fusils, et défendit ce pont, ma derniere ressource. Pendant ce temps 400 chevaux ennemis avaient passé la Fulde à gué et venaient par la porte de Francfort. Le moment était critique. Je me mis à la tête de mes gardes du corps, et de deux escadrons de hussards. Je fis longer la riviere à mes grenadiers de la garde, pour s'emparer du gué. Je sortis par la porte de Francfort. A peine avais-je fait deux cents pas, qu'un peloton d'avant-garde m'annonça

que l'ennemi était en bataille devant lui. Je m'avançai de suite au galop pour le reconnaître, mais le brouillard étant si épais que je me trouvais au milieu de lui, à pouvoir faire le coup de sabre, je le fis charger aussitôt par le 2e escadron de hussards, pendant que je le faisais tourner par sa droite par les gardes du corps, afin de le rejeter sur les grenadiers qui occupaient déjà le gué. Cela me réussit; il fut mis en déroute, et les grenadiers en tuerent un bon nombre. Ce mouvement força l'ennemi d'évacuer la partie de la ville qu'il occupait du côté de la porte de Leipzick, craignant que je ne la prisse à dos en passant moi-même le gué, ce que j'étais loin de vouloir faire, étant convaincu que cette avant-garde allait être fortement soutenue.

Après avoir ainsi dégagé la ville, je pris position à une demi-lieue en arriere avec mes gardes du corps, mon bataillon de grenadiers et 400 hussards, les seuls qui fussent en état de se tenir à cheval et de donner un coup de sabre. J'attendis dans cette position depuis 10 heures que le combat avait cessé, jusqu'à 3 heures, espérant à chaque instant, mais en vain, de voir déboucher les colonnes des généraux Zandt et Bastineller. Ne les voyant point paraître, je renforçai les portes de la ville par une compagnie de chasseurs carabiniers, et deux pieces d'artillerie, et comme l'ennemi remontait la Fulde pour pouvoir arriver à Wabern avant moi, je me repliai sur Jesberg, décidé à m'y tenir et à attendre la colonne française que je ne doutais pas que le Duc de Valmy m'envoyât. Quel fut mon étonnement en recevant à 10 heures du soir par le retour de mon courrier une lettre en réponse à la mienne, par laquelle le Duc de Valmy m'annonce ne pouvoir prendre sur lui une pareille mesure. Dans cet état de choses il ne me restait d'autre parti à prendre, ne pouvant point tenir chez moi ni compter sur des secours, que de me retirer vers Coblentz, mais je ne passerai point le Rhin avant de connaître les intentions de V. M.

Je réunirai mes troupes à Wetzlar; j'aurais préféré rester avec elles à Marbourg; mais l'esprit public y étant très-mauvais, la désertion se mettrait parmi le peu de soldats qui me restent. Il est bien entendu, Sire, que si j'apprenais que quelque corps français marchât pour me soutenir, je pourrais rentrer à Cassel dans peu de temps.

Mon régiment de hussards français* s'est conduit pendant

---

* Ce régiment avait été donné au roi Jérôme par son frere, mais il fut équippé et monté aux frais du pays. Les dépôts de deux régiments westphaliens qui servaient comme auxiliaires dans l'armée française furent même forcés de céder

toute la journée d'hier avec beaucoup de valeur. J'ai dû malheureusement en perdre beaucoup qui, n'ayant pas l'habitude du cheval, tombaient en chargeant l'ennemi.

Je suis, Sire,

De Votre Majesté

Le très-affectionné et dévoué frere,

JEROME NAPOLÉON.

Wetzlar, le 29 Septembre 1813.

---

## No. II.

*A Monsieur mon Frere S. M. le Roi de Naples, le Roi de Westphalie.*

(AUTOGRAPHE.)

Mon cher frere,

J'apprends que tu arrives aujourd'hui à Vach ; cela m'inquiete; depuis un mois je suis dans une situation terrible. Dis moi ce qui en est, si je dois me replier ; car je n'ai avec moi que 4 à 5 mille conscrits. Comment se porte l'Empereur ? ne me fais pas attendre la réponse, tu concevras mon anxiété*.

Je t'embrasse comme je t'aime, ton bon frere.

JEROME NAPOLÉON.

Cassel, le 5 Octobre 1813 à deux heures après-midi.

---

leurs chevaux à ces nouveaux venus. On voit combien peu ceux-ci en surent faire usage, et l'on ne conçoit pas quels services ont pu rendre des hussards qui, dans chaque charge, tombaient de cheval.

* Afin que cette lettre lamentable n'inspire pas plus d'intérêt qu'elle n'en mérite, il suffira de citer les traits suivants. Depuis le dernier printemps on a fusillé des individus dans le Royaume de Westphalie pour de simples propos. Lors de la premiere prise de Cassel, la citadelle était comblée de prisonniers d'état, c'est-à-dire, d'honnêtes gens, amis de leur patrie, lesquels furent tous délivrés par les généreux soins du général Czernicheff. Pendant les quinze

## No. III.

## MORFONTAINE.

*Le Sénateur Comte* Roederer, *Ministre Secrétaire d'Etat du Grand-Duché de Berg, à M. le Comte* Dumas, *Général de Division, Intendant Général de l'Armée.*

Paris, le 29 Septembre 1813.

Mon cher général, j'ai reçu à Cherbourg la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Dresde le 18 Août. J'ai voulu attendre, pour y répondre, que je fusse à portée de faire la commission dont elle me charge près du roi d'Espagne. J'ai passé les journées d'avant-hier et d'hier à Mortefontaine. J'ai lu à S. M. les six lignes où vous exprimez vos sentiments pour elle, et vos vœux pour sa prospérité. Le Roi y a paru fort sensible, et m'a chargé de vous en remercier. S. M. se porte fort bien; elle est engraissée depuis son séjour à Mortefontaine. On y mene la vie que vous y avez vue: on déjeune dans quelque fabrique du parc, on chasse, on pêche, on navigue, on ne parle point d'affaires, on dîne, on joue au billard et on se couche.—Le roi garde le plus sévere incognito

---

jours de sa derniere résidence, le roi fit repeupler la prison d'état d'un grand nombre de détenus; on n'eut cependant pas le temps de leur faire leur procès, et à l'approche des Alliés, le chef de la gendarmerie Bongars les relâcha. A son second départ le roi Jérôme ne laissa que les murs des châteaux de Cassel et de Brunswick, il enleva l'ameublement, fourni par le pays et épargné par le général ennemi. Toutes les troupes allemandes ayant quitté le ci-devant roi, 40 cuirassiers Westphaliens de la garde du corps, par un excès de loyauté militaire, offrirent de l'escorter jusqu'au Rhin. Arrivés à Cologne, le roi Jérôme les renvoya non seulement sans leur dire un mot d'adieu et sans rémunération quelconque, mais après les avoir dépouillés de leurs uniformes, armes et chevaux; de sorte que ces braves gens, tous très-bien nés et qui avaient dépensé leur propre argent au service, sont revenus auprès de leurs familles, sans le son et dans le dénuement le plus complet.

pour tout le monde et ne reçoit ni ministres, ni sénateurs, ni conseillers d'état, ni militaires, personne enfin. Vous sentez que sa position et l'absence de l'Empereur ont fait une sorte de nécessité de ce régime. La princesse Zenaïde est une petite personne toute ronde, toute formée, très-bien élevée parlant avec beaucoup de raison et d'à-plomb. On ne voit pas ce qui pourrait faire différer de lui donner un mari. L'autre est toujours grêle, mais spirituelle. Le roi paraît s'accommoder de la vie privée ; du moins y est-il fort à son aise, et comme s'il y était à son gré. Il a son ancienne aménité ; la reine toujours son tact, son coup-d'œil et sa raison assaisonnée de piquant sans venin.

Vous avez bien voulu me donner les premieres nouvelles de mon fils depuis sa captivité : cela m'autorise à vous en parler. Il m'a écrit du 19 Juin. On se disposait à transférer les prisonniers dans l'intérieur. Il espérait d'obtenir d'aller à Pétersbourg. Mais s'il faut beaucoup prier pour cela, vous le connaissez, il ne le fera pas. Il se portait bien, recevait de l'argent que je lui fais passer, mais jamais de mes nouvelles, ni de personne de France.

Recevez, mon cher général, les tendres assurances de mon inviolable attachement, et de ma haute considération.

ROEDERER.

---

## No. VI.

### *A S. M. le Roi des Deux Siciles, la Reine.*

(AUTOGRAPHE.)

Mon ami, je t'envoye par les aides-de-camp du général Dumont le travail des ministres ; j'ai pensé que tu serais bien aise que ce malheureux général reçut cette consolation d'avoir près de lui ces jeunes officiers auxquels il s'intéresse, et qui le soigneront, jusqu'à ce qu'il soit en état de revenir ou de te rejoindre. D'ailleurs ils m'ont assuré que tu avais donné ton consentement et que c'était avec ta permission que le général Dumont les demandait. Je les ai donc laissé partir. Ils te remettront une boëte de jus de réglisse pour l'Empereur. Présente-lui mes respects. Nous avons appris avec bien de la peine l'affaire du général Vandamme : mais l'Empereur sait tout réparer, et rien ne peut lui résister. J'ai lu, ou plutôt nous avons lu avec attendrissement ton rapport à l'Empereur. Mon ami, comment veux-tu que je sois tranquille ? Je ne puis te

dire combien je suis triste depuis quelques jours. Je ne puis me rendre compte du pourquoi, car j'espere ton prompt retour et la paix ; cependant plusieurs choses y ont contribué. D'abord le long-temps, où l'on est resté sans recevoir de détails sur la bataille, ton silence, la privation que tu éprouvais par la blessure du général Dumont ; enfin mon voyage qui m'a rendue malade au point que, sans le ministre des finances* qui ne m'a pas quittée et a pris sur lui de donner les ordres pour mon débarquement, ce que je n'avais pas la force de faire, et que personne n'eût osé prendre sur soi, je crois que j'y serais morte. Le pauvre Monchelet en a été la victime ; car en me voyant si faible et n'ayant trouvé ni chevaux ni voiture, il a voulu monter la montagne à pied, malgré une pluie affreuse, pour me préparer un bouillon dont j'avais grand besoin ; et ce malheureux homme a pris une fluxion de poitrine, fievre putride maligne, bref il a été emporté en deux jours, avant, pour ainsi dire, qu'on ait su qu'il était malade. Cela m'a frappé, il était depuis si long-temps à nous et était un si brave homme, si zélé, que je n'ai pu me défendre d'une certaine impression de tristesse. J'ai presque regretté ce malheureux voyage qui depuis huit jours fait le bonheur des princes et princesses. Le Prince Royal a été avant-hier faire un tour de promenade dans le Golfe sur le même vaisseau : il est revenu dans l'enchantement. Les princesses doivent y aller demain et se promettent le même plaisir, avec Lucien qui est leur chevalier.

Je ne sais pas si tu reçois mes lettres, mais je t'écris bien souvent. Tout est parfaitement calme et tranquille, et je désire que tu le sois aussi. Ma santé n'est pas très-mauvaise, celle de tes enfants est excellente. J'ai bien recommandé à Camponelle de t'envoyer tout ce dont tu pouvais avoir besoin. J'espere qu'il l'aura fait et que tu ne manqueras de rien. Je l'ai fait faire des bottes de feûtre que je t'envoye ; cela te sera commode pour la voiture. Je t'envoye aussi l'épée du général Dumont. Adieu, mon ami, ménage-toi, je t'en supplie, et pense à nous. Je t'envoye une lettre que je te prie de lire ; elle est du jeune Guibou que je t'ai recommandé. Tu verras combien il désire seulement te voir : si tu veux le faire demander, tu le rendras bien heureux ; tu trouveras dans sa lettre tous les renseignements. Je te répete toujours la même chose, mais je sais que ton bonheur est de t'occuper de celui des autres, et tu ferais celui du pere et du fils. Adieu, mon ami, je t'embrasse comme je t'aime.

CAROLINE.

---

* Le comte de Mosbourg dont on va lire une longue dépêche. La reine ne sera peut-être pas toujours aussi contente de ses soins.

J'oubliais de te parler d'une chose qui a fait un assez singulier effet. Ton courrier est arrivé au moment où j'allais monter dans le vaisseau, et le hasard fit que je rencontrai le courrier et lui parlai moi-même. Je lui demandai s'il avait d'autres lettres; il me dit que non; de sorte que je dis aux ministres qui étaient venus pour mes ordres, que tu n'avais écrit à aucun d'eux. Le lendemain ils m'apporterent leurs lettres en me disant que le courrier m'avait trompée. On voulait que je le fisse punir pour m'avoir menti à moi-même. Bien sûr que cet ordre ne pouvait émaner de toi; mais je n'ai pas voulu, me réservant de t'en parler, afin que tu susses seulement qui dans tes bureaux a osé donner un ordre aussi inconvenant. Car, mon ami, il est essentiel de savoir tout ce qui s'écrit, et comme tu ne peux prendre cette peine, il faut que je la prenne. Par exemple, Julien a dit que l'on avait pris tant de drapeaux, tant de pieces de canon, tant de prisonniers, et il n'en annonçait pas le quart de ce que tu me disais*; de maniere que le lendemain, quand on a lu le Moniteur, on a démenti avec la lettre de Julien ce que j'y avais fait insérer d'après ta lettre. Cela fait un mauvais effet, et ôte la confiance†. Que ces messieurs annoncent les victoires, rien de mieux, mais qu'ils ne donnent pas des détails, qu'ils ne spécifient pas des nombres qui se trouvent, soit en plus, soit en moins, en contradiction avec ceux je puis recevoir de toi. Prends garde à ceci; je n'en ai pas en d'humeur, parce que je suis bien sûre que tu n'as été pour rien dans la conduite de ce courrier. Mais c'est plus important que tu ne penses; fais y attention.

(Sans date.)

## No. IX.

### *Le Comte de* Mosbourg *Ministre des Finances à Naples, à S. M. le Roi des Deux Siciles.*

(AUTOGRAPHE.)

Sire,

J'attendais, avec une vive impatience, une occasion sûre pour exprimer à V. M. le chagrin que m'ont fait éprouver les

* Le quart était sans doute plus juste.

† Oui, cela ôterait la confiance, s'il en existait encore. Mais depuis long-temps personne ne croit plus aux bulletins français.

premieres lignes de sa lettre du 29 Août dernier : de cette lettre dont la suite devait être pour moi un sujet de joie, puisque j'y trouve, Sire, un tableau de vos nouveaux exploits ; un nouveau monument de votre gloire. V. M. paraît avoir accueilli avec mécontentement ce que je lui disais dans ma lettre du —— au sujet du parlementaire anglais qui avait porté à Naples trois familles napolitaines venant de Sicile ; mais sans doute, Sire, je m'étais mal expliqué, ou V. M. avait perdu le souvenir de ce qu'elle m'avait fait l'honneur de me dire, le jour de son départ. Je vous prie de vous rappeler, Sire, que vous m'avez manifesté l'intention de prévenir la reine que, peut-être, un parlementaire arriverait, parce qu'il avait été accordé à quelques familles de Naples l'autorisation de se rendre dans cette capitale. Vous aviez ajouté qu'afin de prévenir toute intelligence entre les Anglais et leurs agents secrets, vous recommanderiez à la reine de choisir un homme de toute confiance qui exclusivement serait chargé des communications indispensables avec le parlementaire. Vous aviez même pensé que je pourrais être chargé de cette commission ; mais je priai V. M. d'observer qu'elle ne paraissait pas de nature à pouvoir être remplie par un ministre, et que celui de la police pourrait être blessé de voir un de ses collegues employé pour un objet de son département. Ce fut là, que s'arrêta notre entretien, dans ce jour fatal où tant de douleur déchirait mon ame. Je venais d'éprouver le malheur le plus affreux, et je voyais V. M. prête à s'arracher encore du sein de sa famille et de ses sujets pour aller affronter de nouveaux dangers.

Lorsque le parlementaire arriva, j'étais persuadé que la reine avait reçu vos instructions. Je fus sur le point de lui en parler ; mais ayant rencontré le ministre de la police il me fit entendre qu'il avait des ordres particuliers. Alors je compris que V. M. n'avait pas exécuté le projet dont elle m'avait fait part, et je gardai le plus profond silence.

Cependant j'eus la certitude que beaucoup de lettres arrivées par le parlementaire, avaient été distribuées dans la ville, et le ministre de la police m'ayant dit qu'il n'avait pas reçu deux dépêches que je savais avoir été apportées pour lui, je craignis qu'on n'eût employé son nom pour couvrir quelque correspondance illicite.

Nous étions dans un moment où l'opinion paraissait prendre une direction très-redoutable. Votre départ avait été pour tous les amis du gouvernement un signal d'alarme et pour tous ses ennemis un signal d'espérance. Un grand nombre de personnes se croyant compromises, semblaient portées à prendre un parti pour leur salut. Toutes ces circonstances me déterminerent à vous demander, Sire, d'établir, sur des objets d'un si haut intérêt, une surveillance dont les soins ne pussent jamais en être détournés.

Les choses sont aujourd'hui un peu changées. Les nouvelles des victoires de la grande armée, l'éclat de vos grandes actions personnelles dont les Napolitains s'énorgueillissent, quelque vague espoir de paix: tout cela a semblé relever et rectifier l'opinion. Mais il ne faut pas s'y tromper: V. M. connaît ses sujets; autant les impressions auxquelles ils se livrent sont vives, autant elles sont passageres. Ils s'exaltent avec enthousiasme. Ils s'inquietent avec facilité. Votre présence leur inspire une telle confiance que V. M. quand elle est dans ses états, peut dans tous les événements compter sur eux; votre absence les décourage, au point qu'ils n'osent pas assez compter sur eux-mêmes. Il faut donc s'attendre que, s'il survenait des changements sur le théâtre de la guerre, il y en aurait dans votre royaume comme dans le reste de l'Italie. Un grand nombre de braves gens vous seraient fideles; mais ils ne le seraient peut-être pas avec assez d'énergie, se voyant privés de l'appui qui fait leur force. Les mal-intentionnés seraient au contraire pleins d'audace. Ils seraient excités par les intrigues et par l'or de l'ennemi. C'est pour de tels moments, Sire, que les moyens les plus étendus pour veiller à la sûreté de l'état, doivent être dans les mains les plus intéressées à sa conservation. C'est pour de tels moments, que la sûreté de vos enfants doit être confiée à des personnes qui ne veuillent et qui ne puissent que périr plutôt que de laisser les dangers arriver jusqu'à eux. Je suis persuadé que la victoire accompagnera constamment l'empereur et V. M ; mais, si le cours des brillants succès qui ont signalé le commencement de la campagne venait à s'interrompre, veuillez, Sire, calculer combien alors notre situation deviendrait difficile, et ne voyez que le désir de vous servir dans le désir d'avoir en main les moyens de prévenir tout ce qui pourrait la rendre plus périlleuse encore.

Ce que je disais, tout à l'heure, à V. M. de la promptitude avec laquelle on voit quelquefois changer ici l'opinion et la disposition des esprits, peut être remarqué dans ce moment. Il y a peu de jours, qu'à la nouvelle des événements du 26 et du 27 on montrait le plus grand enthousiasme: on manifestait les plus belles espérances, on s'empressait de se rallier au gouvernement. Mais des nouvelles moins favorables ayant transpiré, on les accueille presque avec autant d'avidité que les bonnes: on les exagere; les mauvais discours se multiplient; les mal-intentionnés montrent de la hardiesse; les gens de bien s'alarment et se taisent; la multitude suit, comme toujours, les mouvements de ceux qui parlent le plus haut. Nous nous flattons que bientôt de nouveaux avantages viendront changer cette fâcheuse direction des esprits qui n'est pas encore

bien marquée, mais que les observateurs attentifs apperçoivent aisément.

La lecture du rapport de V. M. à l'empereur sur les journées du 26 et du 27 sera un utile moyen de réveiller tous les sentiments qui attachent les Napolitains à V. M. La reine le reçut avant-hier. Elle l'a déjà fait lire à un grand nombre de personnes. Un grand nombre d'autres le liront encore. Ceux qui ne pourront pas le lire voudront qu'on leur en parle.* Ce sera, pendant quelques jours, l'objet de l'attention publique.

La lecture de ce rapport m'a rendu presque témoin de vos combats, Sire, tant il présente avec clarté, le tableau de tous les mouvements que vous avez fait exécuter avec un si prodigieux succès. Mais, comment ne pas frémir en vous voyant au milieu de tant de périls! Partout, on accuse V. M. de s'exposer comme si elle n'avait pas des enfants, des sujets, des soldats, pour qui elle doit se conserver. Les lettres qui viennent de l'armée et celles qui viennent de Paris, sont pleines de ces reproches qu'on vous adresse, avec des sentiments d'admiration et d'effroi.

Les militaires napolitains ne s'entretiennent que de vos grands travaux guerriers, et des regrets qu'ils éprouvent de ne pas les partager. Ils s'indignent de leur oisiveté, † et de leur sécurité, quand leur souverain est au milieu des combats.

Les troupes de V. M. s'exercent journellement. Elles doivent être maintenant très-instruites; elles sont aussi bien habillées. Mais il est bien à craindre que l'administration des corps n'ait pas fait de très-grands progrès, et il en résulte de graves inconvénients pour la discipline. On assure qu'il se commet, dans certains régiments, des dilapidations, et que les soldats en souffrent.

Le nombre des armes est bien peu proportionné à celui des hommes. Le général, chef d'état major, me disait hier; que l'effectif des troupes de ligne était d'environ 46,000 hommes, les hommes présents environ 39,000, les hommes armés 30,000. Ainsi, il manquerait pour les hommes présents à-peu-près 9000 fusils et pour l'effectif 16 à 17000; et, en cas de guerre, il n'y aurait aucun moyen de remplacer les armes qui se perdent, ou qui se brisent dans les combats.

---

* On n'a donc pas jugé à propos de publier ce rapport qui ne se trouve inséré ni dans le Moniteur de Paris ni dans le Moniteur Napolitain.

† Phrase de Racine. Nous connaissons mieux les Napolitains.

V. M. ne pourait-elle pas obtenir de l'empereur des fusils? On tient à conserver dans les arsenaux de l'empire, ceux de fabrique française; mais on en a une assez grande quantité de fabrique étrangere, que l'on céderait avec plus de facilité. Si V. M. en demandait quinze ou vingt mille, ils ne lui seraient pas, sans doute, refusés.

Le brigandage ne diminue pas, et les finances soutiennent contre les brigands une guerre fort désavantageuse. Il y a quelque temps que, sur la route de Lagonegro à Salerne, un *perozzio* fut enlevé avec une somme d'environ 25,000 livres appartenant au trésor. Il y a huit jours que, sur la route de Foggia au pont de Bovino, un receveur qui marchait escorté de quinze hommes, fut assailli et tué avec un homme de l'escorte, par les brigands qui s'emparerent de 80,000 livres. Ces succès les enhardissent, enflamment leur cupidité et leur donnent les moyens de se recruter, ainsi que de se faire des prosélytes dans les campagnes. Un très-mauvais esprit regne toujours à Rome.* On y a affiché des placards qui portaient une censure amere des bulletins de l'armée, et déclaraient qu'ils n'étaient destinés qu'à tromper les gens crédules sur les événements de la guerre. On doit s'attendre à des mouvements dans les anciens états romains, si une force imposante ou des nouvelles heureuses n'y contiennent pas une population mécontente et fanatique.

Les Siciliens sont dans une grande agitation, ils sont remplis d'exaspération contre les Anglais. Ceux-ci n'ont pas à se louer du parlement qu'ils ont créé. Ce parlement ingrat se prononce avec énergie, et quelquefois avec violence, soit contre eux, soit contre tout ce qui leur est dévoué.

Le prince d'Esterhazy a demandé d'être autorisé, pour sortir du royaume, à se rendre à Brindisi, où il frétera, dit-il, un bâtiment, afin de se rendre dans un port de l'Albanie et de là passer en Hongrie. Je crois qu'il veut se ménager par là un moyen de voyager dans l'intérieur du royaume, et qu'il se flatte que, la paix se faisant avant qu'il ne soit embarqué, il pourra revenir à Naples dont on dit que le séjour lui plaît beaucoup. Je ne suis pas informé que le comte de Mier ait fait aucune demande.

Le rapport sur la situation des finances à la fin d'Août ne pourra être prêt que vers le 22 ou le 23 de ce mois, à cause des états qu'il faut attendre des provinces. J'aurai l'honneur de l'adresser à V. M. par le premier courier.

La santé de la reine paraît, depuis quelques jours, assez

---

* Ah! les monstres! Ils sont attachés à leur souverain légitime, qui en même temps est leur pere spirituel.

bonne. Celle des princes et des princesses continue d'être excellente.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

de Votre Majesté,

Le très-fidele et très-dévoué serviteur et sujet,

COMTE DE MOSBOURG.

Naples, le 18 Septembre, 1813.

---

## No. X.

### *L'archi-Chancelier de l'Empire à S. M. l'Empereur et Roi.*

Sire,

Les ministres de V. M. se sont réunis aujourd'hui au palais de St. Cloud, en présence de S. M. l'Impératrice Reine et Régente.

Cette séance n'a présenté rien de bien remarquable.

Je vais vendre un compte sommaire à V. M. des rapports les plus importants.

Le grand-juge continue à présenter les candidats pour les places de juges auditeurs dans le ressort des cours impériales. S. M. l'Impératrice a signé les premiers décrets et signera ceux qui seront remis aujourd'hui.

Il est question de pourvoir à plusieurs places de maires et d'adjoints, qui sont devenues vacantes depuis quelques mois. Le ministre de l'intérieur propose une liste de candidats. L'ordre de service n'ayant pas déterminé si les nominations seraient faites par la régente, nous avons estimé qu'il était à propos de réserver pour V. M. la disposition de la mairie des bonnes villes, et par exception, celles de quelques autres villes, telles que Versailles qui est une résidence impériale, et Liége qui, sous divers rapports, peut être de quelque importance.

Dans les rapports du ministre de la guerre, il y a pour la signature de S. M. l'Impératrice des objets généraux, des soldes de retraite, et des objets personnels. Dans les objets généraux, nous avons renvoyé au conseil d'état la proposition de modifier le décret du 16 Juin dernier, sur le dépôt des bouches à feu, que les armateurs sont tenus de faire dans les arsenaux de terre et de mer.

Parmi les soldes de retraite, il s'en est trouvé trois pour des colonels qui, n'ayant point été réglées par des décrets antérieurs, seront données à V. M. Quant au personnel,

nous avons vérifié que les sujets proposés réunissaient les conditions requises.

Un vieil évêque *in partibus*, agé de 84 ans, meurt de faim à Rome. Les autorités locales demandent pour lui un secours, et le ministre des cultes propose de lui accorder une pension de 1200 francs. Cette proposition est infiniment favorable; mais comme il s'agit d'une disposition de fonds, le rapport sera compris dans l'envoi.

Tous les six mois, V. M. accorde aux agents judiciaires du trésor, des centimes qui leur sont distribués sur les recouvrements opérés sur les débets. Le comte Mollien a présenté le projet de répartition de la somme à distribuer; laquelle est d'environ 69,000 francs. Cette disposition étant de droit, le projet de décret sera présenté à la signature de S. M. l'Impératrice.

Nous avons réservé pour V. M., un rapport du ministre des finances sur la demande du général Meynier, tendant à obtenir la remise d'une somme de 32,000 francs, dont il est redevable sur le prix d'une maison revendue à sa folle enchere.

Les ministres du commerce, de l'administration de la guerre, de la police et de la marine, n'ont présenté que des affaires qui ne sont susceptibles ni de remarques, ni d'observations.

Avec l'autorisation de l'Impératrice, le Sr. Mahé de Villeneuve, auditeur au conseil d'état, a été désigné pour aller cette semaine avec le porte-feuille au quartier-général.

Je suis avec un profond respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Le très-obéissant, très-dévoué et très-fidele sujet et serviteur,

L'Archi-Chancelier de l'empire,

CAMBACÉRÈS.

Paris, le 29 Septembre 1813.

---

## No. XI.

### *L'Archi-Chancelier de l'Empire à S. M. l'Empereur et Roi.*

Sire,

J'ai reçu ce matin la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire d'Hariau le 24 du courant.

Elle m'a procuré un grand bonheur, ayant été dix-huit jours sans recevoir des nouvelles directes de V. M.

Les communications se trouvant interrompues, il n'y a point eu à s'étonner de ne point avoir de lettres *. Mais le public qui raisonne peu ou mal †, supposait que cette suspension dérivait du mauvais état des affaires, et présageait des malheurs dont heureusement nous avons été garantis.

D'après ce qui m'est parvenu du duc de Bassano, ou par quelqu'autre voye, je vois que V. M. a purifié tous les défilés des frontieres de la Saxe, et paralysé tous les mouvements tentés par l'ennemi, pour opérer une nouvelle invasion.

V. M., dans sa lettre, suppose que j'ai reçu les pieces sur la déclaration de l'Autriche, etc. J'ai déjà rendu compte de cet objet à V. M. dans ma lettre du 22. Il suffira donc de lui rappeler que les deux premieres expéditions ont été perdues ‡, que le *triplicata* est arrivé et m'a été présenté par M. de la Besnardiere, mais que ces pieces étant très-volumineuses, la copie n'a pu encore être terminée. J'ajoute que n'ayant reçu aucun ordre ni instruction de V. M. sur les communications à faire au sénat, j'attendrai, pour faire usage de ces pieces, que V. M. veuille bien me faire connaître ses intentions sur les divers points que j'ai pris la liberté de lui soumettre; je lui demande de nouveau ses ordres à ce sujet.

Quelques articles que le ministre de la police a fait mettre dans les petits journaux, et les dernieres notices du Moniteur, ont contribué à améliorer l'opinion. On commence à reconnaître que la plupart des faits répandus ces jours derniers sont controuvés.

Quant à la baisse qu'ont éprouvée depuis quelques semaines les effets publics, elle est essentiellement le résultat de

---

* Réflexion profonde! Sans doute, il ne peut point arriver de lettres, lorsque les communications sont interrompues. Ces deux phrases sont synonimes. Mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est que vos communications aient pu être coupées, à la barbe de votre grande armée, et sur votre grande route militaire, où vous étiez encore maîtres de toutes les places. Cela fait le plus grand honneur à la hardiesse et aux talents des troupes légeres des Alliés.

† Le public raisonne beaucoup et fort bien: il ne s'est trompé dans aucune de ses conjectures. C'est vous qui déraisonnez pour flagorner votre maître.

‡ Ces pieces ont été lues au sénat dans la séance du 4 Octobre, et on a dit que leur communication avait été retardée par des circonstances accidentelles. En voici l'explication, ces circonstances accidentelles c'étaient nos admirables Cosaques.

quelques spéculations *, et de la tendance naturelle qu'ont les gens à argent à s'effrayer et à voir les choses en noir.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire,

De Votre Majesté Impériale et Royale,

Le très-obéissant, très-dévoué et très-fidele sujet et serviteur,

L'Archi-Chancelier de l'Empire,

CAMBACÉRÈS.

Paris, le 29 Septembre 1813.

## No. XII.

### *Le Prince Archi-Trésorier à S. M. l'Empereur et Roi.*

Sire,

Tout est tranquille ici †, et le sera, s'il ne nous vient rien du dehors ‡. Il y a toujours variation dans les fonds publics, mais toujours ordre dans l'administration.

Le préfet des Bouches de la Meuse est malade, et peut-être le sera sérieusement. Il n'a malheureusement personne à qui il donne sa confiance, et les affaires languiront un peu.

Hommage et respect,

LE BRUN.

Palais du Bois, ce 29 Septembre 1813.

---

* L'agiotage peut avoir quelque part dans la baisse des fonds, mais la cause réelle de cette baisse est la crainte d'une nouvelle banqueroute, qui est infaillible, si le gouvernement persiste à faire la guerre à l'Europe entiere, les recettes extérieures étant taries.

† Nous verrons par les lettres particulieres quelle était la nature de cette tranquillité. Il paraît que l'archi-trésorier trouvera toujours Paris tranquille, jusqu'à ce que la populace vienne piller son palais.

‡ Il est difficile d'assigner un sens précis à cette phrase. Entend-il par ce qui pourrait venir du dehors, des mouvements dans les départements ou les revers de la guerre? Dans ce dernier cas, l'archi-trésorier est bien difficile à contenter en fait de mauvaises nouvelles, si celles qu'on pouvait savoir à Paris jusqu'au 29 Sept. ne lui suffisaient pas encore.

## No. XIII.

### *Le Prince Archi-Chancelier de l'Empire à S. E. M. le Duc de* Bassano.

Paris, le 29 Septembre 1813.

Monsieur le duc,

J'ai reçu hier vos lettres des 21 et 23. Aujourd'hui, je reçois celle que V. E. m'a écrite le 18.

Les communications ayant été interrompues, je vois que vous avez été forcé de suppléer aux estafettes par des voies extraordinaires.

Tout annonce que les partis ennemis sont ou ne tarderont pas à être dispersés, en sorte que la correspondance reprendra le cours ordinaire.

En attendant, monsieur le duc, je vous sais un gré infini de toutes les nouvelles que vous avez l'attention de me donner, et particulierement de celles de la santé de S. M. l'Empereur. J'ai déjà dit à V. E. que c'était par des renseignements positifs qu'on pouvait faire cesser les mauvais bruits, qui prennent presque toujours leur source dans les lettres du commerce.

Vous m'annoncez, monsieur le duc, dans votre dépêche du 23, que vous adressez à M. de la Besnardiere un *quadruplicata* des pieces relatives à la déclaration de guerre de l'Autriche et de la Suede, et ce pour suppléer aux autres expéditions que vous supposez perdues. En effet, les deux premieres l'ont été, mais le *triplicata* est arrivé et m'a été présenté par M. de la Besnardiere, ainsi que je vous l'ai annoncé par ma lettre du 22 de ce mois. Ces pieces n'étant point encore copiées, n'ont pu m'être remises. Je ne puis d'ailleurs en faire usage qu'après avoir reçu des ordres de l'empereur sur les communications à faire au sénat, et sur les points accessoires de cette communication. A cet égard, monsieur le duc, je ne puis que me référer au contenu de mes lettres des 22 et 26, et vous inviter de demander à S. M. de vouloir bien me faire connaître ses intentions.

Je vous renouvelle, monsieur le duc, l'expression de mes sentiments d'attachement et de haute considération.

Le Prince Archi-Chancelier de l'empire,

CAMBACÉRÈS.

# JOURNAUX HOLLANDAIS ET ALLEMANDS.

## *Quatorzieme Bulletin de l'Armée de Silésie.*

Nancy, le 21 Janvier, 1814.

L'ennemi, dans sa fuite précipitée, a laissé en arriere tous les prisonniers de guerre espagnols qui étaient à Nancy et dans les environs. Le général Sotomayor, trente officiers, et un grand nombre de soldats ont été délivrés. Le feld-maréchal leur a donné le choix, ou de retourner dans leur pays natal par voie de Hollande ou d'Angleterre, ou de marcher avec l'armée de Silésie contre l'ennemi. Officiers et soldats ont choisi ce dernier parti, afin de ne pas perdre le temps en faisant un voyage inutile. Il n'y a que les officiers de cavalerie qui sont allés en Hollande. Le feld-maréchal a fait donner des armes à l'infanterie, et il va en être formé immédiatement quatre compagnies.

La jonction de l'armée de Silésie avec la grande armée eut lieu le 15 du courant. Le 17, le quartier-général du feld-maréchal fut établi à Nancy, et celui du général de cavalerie comte de Wrede à Charmes. L'ennemi s'était retiré de l'autre côté de la Naas, mais il s'était arrêté à Toul qui est protégé par un mur avec des remparts, et qui avait une garnison d'infanterie et de cavalerie. Le général Sacken poussa en avant par le pont de St. Vincent. Lorsque le feld-maréchal fut informé par Son Altesse le Prince de Schwartzenberg de la prise de Langres, et que l'ennemi avait été forcé de passer de l'autre côté de la Meuse à Verdun, St. Mihiel, Commercy et Vaucouleurs, il donna ordre qu'on enlevât Toul d'assaut du côté de Voidt. Le général de Sacken fit ses préparatifs en conséquence; mais lorsque l'ennemi se vit coupé, il se rendit au général comte Lieven. Quatre pieces d'artillerie, 400 hommes et deux drapeaux tomberent entre nos mains. Le corps du général de Sacken se met demain en mouvement pour chasser l'ennemi de la Meuse, et le corps de Langeron se porte sur Toul comme corps de réserve. Le corps d'York bloque la forteresse de Sarlouis, et celles de Luxembourg, Thionville et Metz; sa cavalerie est devant Verdun.

Le corps du général Kleist est en marche contre Metz. L'ennemi cherche en vain à faire lever le peuple ; à lui faire prendre les armes, et à lui inspirer de la défiance contre les puissances alliées. Le peuple français est trop éclairé pour ne pas s'apercevoir que ceux qu'on lui représente comme ses ennemis, sont ses amis, et rendent le bonheur à la France en forçant à la paix le gouvernement français qui veut une guerre perpétuelle. Tous les impôts les plus onéreux, tels que la gabelle et les droits consolidés, sont déjà diminués dans les départements conquis et le monopole du tabac est aboli. Le feld-maréchal a mis en liberté les prisonniers qui ont été obligés de prendre les armes contre leur volonté. Ils retournent maintenant dans leurs familles, bénissant le feld-maréchal.

*Nancy*, 20 *Janvier*.—Le général Blucher, commandant de l'armée de Silésie, ayant pénétré dans cette capitale de la Lorraine, a répondu à l'adresse qui lui a été présentée par nos magistrats par une déclaration d'une plus haute importance qu'aucune de celles qui ont jamais été faites jusqu'à ce jour par un commandant de forces ennemies sur territoire français. Cet acte, qui fait voir si non les motifs et l'esprit de tous les Alliés, au moins ceux des Prussiens, est de la teneur suivante :

## *Déclaration.*

Messieurs,

" Je suis satisfait des sentiments que vous avez exprimés dans l'adresse que vous venez de me présenter.

" Une providence juste et sage a conduit nos armes dans les territoires français. Toute l'Europe est enfin réveillée de son sommeil destructeur, par l'insatiable ambition de l'homme qui depuis quinze ans a dirigé les destintés de la France.

" Les peuples du Volga, du Danube, de l'Elbe, de la Tamise ont depuis ce moment quitté leurs demeures, et sont maintenant sur le sol de la France jadis si heureuse.

" Plusieurs de ces nations avaient à la vérité été les amies et les partisans de la France ; mais aujourd'hui elles sont devenues ses ennemies ; et quels ont été leurs motifs pour ce changement ?

" L'ambition inquiete et insatiable d'un seul homme !

C'est lui qui est cause que des peuples mêmes qui jusqu'ici n'avaient pas été des peuples guerriers, le sont devenus, parce qu'ils ne pouvaient pas supporter plus long-temps le mépris et le déshonneur sous lequel il les faisait gémir, ni le despotisme et les brigandages de ses agents. Jettez les yeux sur les Portugais qui combattent aujourd'hui sur les rives de la Garonne; ils sont maintenant au rang des premiers guerriers de l'Europe; sur les Hollandais, qui ont secoué unaniment un joug détesté, et ont levé l'étendard de la guerre contre vous.

" Dieu a enfin ordonné dans sa justice une sévere rétribution; dans le cours de deux campagnes, au-delà de 600 mille Français ont disparu de sur la surface de la terre, victimes misérables de l'ambition insatiable d'un conquérant, qui semble ne faire aucun cas du sang Français parce que ce n'est pas le sien.

" Et qu'est-ce que la France a gagné par toute cette effusion de sang? Toute une génération d'hommes, toute sa jeunesse depuis vingt ans jusqu'à trente, ont été dévorées par le glaive de la guerre; plus d'argent comptant en circulation, le commerce détruit, les arts et l'industrie anéantis, l'agriculture sans encouragement; le peuple gémissant sous le poids de dépenses insupportables, des gens-d'armes enlevant des milliers de conscrits du sein de leurs familles, et les entraînant par force pour servir sous les drapeaux de cet homme ambitieux, qui par son manque de prudence et de soins pour leur soutien, les laisse périr misérablement.

" Des espions pensionnés s'insinuant dans toutes les sociétés, qui rapportent à Savary, leur chef, tous les soupirs, toutes les plaintes que le désespoir arrache, et par dessus tout des commissaires militaires qui condamnent à mort, aux galeres, ou à une prison perpétuelle les citoyens qui osent faire entendre leurs plaintes contre une ambition aussi insatiable et des procédés aussi despotiques. C'est donc pour l'avantage d'un petit nombre de généraux, d'intendants et de commissaires, qui se sont enrichis par le pillage de nos territoires et par les plus honteux brigandages, que vous avez tant souffert. Oh! malheureux!

" Nous avons déjà fait de fréquentes offres de paix; nous voulions l'acheter au prix des plus grands sacrifices. Ces propositions ont été ou rejetées avec hauteur, ou il n'y a été répondu que d'une maniere perfide et équivoque, et seulement dans l'intention de gagner du temps. Nous sommes donc obligés de chercher cette paix les armes à la main, et sur votre territoire, et même, s'il faut, dans votre

capitale. La valeur éprouvée et la confiance religieuse de nos soldats, nous mettront à même de conquérir non-seulement cet objet, mais avec lui notre indépendance nationale et un commerce maritime libre; car c'est nous qui combattons pour cette liberté maritime et non pas le dominateur qui regne sur vous, et qui au contraire voudrait fermer tous les ports que la Providence a donnés aux hommes pour leur avantage.

" Il m'est pénible de ne pouvoir m'empêcher de vous faire participer aux maux et aux inconvénients inséparables de la guerre, mais je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour en alléger le fardeau.

" Nous ne nous dégraderons pas en tirant vengeance des excès que vos mains ont commis dans nos pays; nous ne faisons la guerre qu'à celui qui veut rendre la guerre perpétuelle.

" Je vais abolir les plus odieux de vos impôts, les droits réunis et l'impôt sur le sel, et je modérerai le droit d'enrégistrement.

" Puissé-je, braves habitants de la Lorraine, être pour votre bien un des instruments du retour du bon vieux temps, dont jouissaient vos ancêtres sous le gouvernement doux et paternel de vos ducs."

*Langres*, 23 *Janvier*. — Les troupes autrichiennes sous les ordres du général d'artillerie comte de Colloredo, entrerent hier à Dijon. S. A. le Prince Schwartzenberg y alla pour inspecter les troupes. Il retournera ici ce soir. On a publié ici les deux pieces suivantes :

## *Avis au Peuple Français.*

Un particulier nommé Charles Lequier, de la commune d'Igny, égaré par des proclamations que l'honneur et l'humanité désavouent, arrêté les armes à la main, transféré devant un conseil de guerre assemblé à Vesoul, le 18 Janvier, 1814, et condamné à mort, a obtenu son pardon à la sollicitation de plusieurs dignes habitants, et surtout parce qu'il était le pere de six enfants dont l'existence dépendait de lui. Le conseil de guerre se tiendra à l'avenir sur le lieu où le malfaiteur aura été pris. Il sera jugé sur-le-champ et puni de mort.

Son Altesse le maréchal Prince de Schwartzenberg

a donné cet ordre à tous les commandants des corps qui composent l'armée alliée.

## *Notice.*

" Le désarmement des habitants du territoire français occupé par les armées alliées, est un acte qui répugne à leurs principes, mais il devient un devoir. Lorsque nous voyons publier des appels au peuple, pour l'exciter au meurtre et à l'assassinat, un peuple prudent, ami de la paix, approuvera cette mesure qui sous tous ses rapports n'est susceptible d'aucun reproche."

*Vienne*, 13 *Janvier*.—Une députation envoyée par les magistrats de notre ville pour complimenter Sa Majesté Impériale sur le glorieux progrès de l'armée, a obtenu une audience solennelle à Fribourg le 8 du courant, et a reçu une réponse de S. M. l'Empereur conçue dans ces termes :

" Il a plu au tout-puissant de bénir la juste cause, et l'époque approche où mes sujets recueilleront les heureux fruits de leurs sacrifices. Les principales causes de dissension n'existent plus, et les nations vivront désormais dans une union fraternelle.

" Quelques années de repos suffiront pour cicatriser les plaies que les malheureux temps actuels ont infligées. Témoin de la prospérité qui sera rendue à mes sujets, je trouverai dans leur reconnaissance et leur amour, le bonheur des années qu'il me reste à vivre, que je consacrerai uniquement et entierement à leur bien-être.

" Assurez la ville de Vienne de la continuation de mon affection, et dites-lui que j'espere bientôt me retrouver dans son sein. Le jour de mon retour auprès de mes enfants sera un des plus heureux de ma vie.

*Nancy*, 22 *Janvier*.—L'ennemi attaqué sur plusieurs points par les avant-postes de l'armée de Silésie, a abandonné la Meuse, et s'est retiré sur Châlons. L'armée française est complétement désorganisée. Les vieux soldats ont été victimes de l'épidémie, ou sont dans les hôpitaux. Les conscrits sont sans armes. La désertion et le mécontentement sont au comble. Depuis le maréchal jusqu'au dernier soldat, tout le monde attribue les malheurs des deux dernieres campagnes et l'invasion de la France à l'ambition

démesurée de leur chef et on regarde ce qui se passe aujourd'hui comme une juste punition du ciel.

*Thonon*, 19 *Janvier*.—Des détachements des armées alliées sont entrés en Savoie; cet événement inattendu a causé la plus vive sensation dans notre pays. Nous concevons déjà l'espérance de recouvrer notre ancienne existence; à son arrivée dans notre pays, le baron de Simbschen a publié l'appel suivant:

Thonon, le 14 Janvier, 1814.

" Savoyards, aux armes, aux armes! Le moment est arrivé de secouer le joug que vous a imposé un despote ambitieux. L'Espagne, l'Allemagne, la Hollande, et presque toute l'Europe ont prononcé l'indépendance à laquelle toutes les nations ont droit. Un court, mais généreux effort rendra à la Savoie son Roi, son rang parmi les nations, la paix et le bonheur. Il ne peut pas y avoir de plus grande gloire que celle de combattre pour notre religion, notre roi et notre pays.

" Vieux guerriers de la Savoie! Rangez-vous encore une fois sous les drapeaux de votre bien aimé Monarque; joignez les troupes alliées qui viennent à votre secours.

" Militaires Savoyards! Quels que puissent être les pays des princes que vous avez servis, la patrie vous appelle; venez et partagez nos périls et notre gloire.

" Brave jeunesse, qui avez refusé de marcher pour dévaster ces mêmes pays dont les habitants sont devenus vos libérateurs, venez et joignez-nous. Il ne s'agit plus de braver la soif, la faim, la mort et la misere pour satisfaire l'ambition d'un seul homme; vous êtes appelés à servir votre roi et à défendre votre patrie. Habitants de la Savoie, courage! Vive le Roi, vive la Savoie!"

Baron SEMBSCHEN,

*Colonel et commandant d'un corps de troupes alliées.*

Le comte de Sonnaz publia hier la proclamation suivante:

*Au Nom de* Victor Emmanuel Ier, *Roi de Sardaigne, de Chypre, de Jérusalem, Duc de Savoie, Prince de Piémont, etc.*

Braves guerriers de Savoie, votre vieux général vous

appelle à servir votre roi, votre pays et la cause commune de l'Europe. Nous devons bannir loin de nous tout esprit de parti, toute haine, toute vengeance individuelle. Notre seul but doit être de servir notre bon roi, de rendre son nom à notre pays, et de coopérer de toutes nos forces au rétablissement du repos et de la paix du monde. Quel est le Savoyard qui pourrait être sourd à la voix de la patrie et de l'honneur? Qui ne voudrait pas partager les dangers et les lauriers de ses compatriotes, ainsi que de ses braves libérateurs?

Comte de SONNAZ.

*Bruxelles*, 2 *Février*.—Hier au soir, à six heures, les troupes françaises qui restaient ici en partirent; et une heure après, il y entra quelques Cosaques qui étaient dans le voisinage, et qui avaient entendu parler de la fuite de l'ennemi, quoiqu'ils ne s'élevassent pas en nombre à la cinquantieme partie de celui des Français. Le meilleur ordre et la plus grande joie accompagnent cette révolution dans les affaires de notre ville. Il est arrivé aujourd'hui 150 soldats prisonniers, et l'on amene de temps à autre des partis ennemis prisonniers de guerre.

Vilvoerden et Malines sont remplis de Prussiens. Une autre colonne a marché par Dendermonde et Gand, de maniere que toute la Belgique aujourd'hui peut être regardée comme libre, à l'exception d'Anvers que l'on bombarde, et où la flotte a déjà éprouvé beaucoup de dommages.

*Bruxelles*, 8 *Février*.—Le général russe Winzingérode a marché de Namur sur Rheims, et non pas sur Mons ainsi qu'on l'avait cru. Cette derniere ville est déjà occupée par les Alliés. Le quartier-général du général Bulow est maintenant à Bruxelles. Le bombardement d'Anvers est converti en blocus. Le corps du blocus consiste en 10,000 Saxons et une division anglaise. Les habitants de Malines, de Bruxelles, et de presque toutes les villes du Brabant, ont reçu les Alliés avec la plus grande démonstration de joie. Une députation de la ville de Gand a porté les clés de cette ville au général Bulow.

*La Haie*, *le* 9 *Février*. L'attaque d'Anvers a échoué par les grandes précautions que les Français avaient prises pour conserver leurs vaisseaux. Le quartier-général de Sir Thomas Graham qui était à Marxeen, tout près d'Anvers,

devait être transféré le 7 à Gros Sundert, qui doit être évacué par les Saxons. Ainsi les Anglais se sont repliés sur leur premiere ligne et vont entrer en quartiers d'hiver. L'artillerie anglaise a mérité toute sorte d'éloges lors de l'attaque de la flotte d'Anvers. On dit d'un autre côté que l'artillerie française n'a montré aucun talent. Il vient de débarquer à Helvoet Sluys 800 à 1000 hommes des gardes; ils se sont mis de suite en route pour le quartier-général. Le duc de Clarence est allé au quartier général des Prussiens à Bruxelles.

*Bremen*, 3 *Février*.—S. Ex. le major-général russe baron de Tettenborn nous a quittés aujourd'hui pour se porter sur le Rhin.

Le Prince de la Couronne de Suede passera, le 9, une grande revue à Munster, d'où il se mettra ensuite en route pour Aix-la-Chapelle.

*Leyde le* 8 *Février*.—Le comte d'Artois (Monsieur) qui débarqua Mercredi dernier à Catwick, est parti pour le quartier-général des Souverains Alliés. Après être resté deux jours à la Haie, S. A. R. a pris la route de Dusseldorff et de la Suisse.

Par ordre de notre Souverain le Prince d'Orange, tous les réglements français relativement à l'imprimerie, à la librairie et aux papiers-nouvelles, ont été totalement abrogés, et les places d'inspecteurs de l'imprimerie et de la librairie ont été abolies.

*Basle*, 1*er Février*.—Le Prince de Schwartzenberg a rendu un ordre en vertu duquel la ville de Bienne doit à l'avenir être considérée comme faisant partie de la Suisse.

L'agent prussien M. de Chambrier a passé par ici, se rendant à Neufchâtel, afin de prendre possession de ce canton, au nom de Sa Majesté Prussienne.

Voici l'adresse de S. M. l'Empereur Alexandre à ses troupes en entrant en France:

PROCLAMATION.

" Soldats!

" Votre courage et votre discipline vous ont conduits des bords de l'Oka sur ceux du Rhin, et les mêmes qualités vous meneront encore en avant. Ayant maintenant passé

le Rhin, nous sommes entrés dans un pays contre lequel nous avons une guerre opiniâtre à faire. Déjà nous avons délivré notre pays natal, et rendu à la liberté la plus grande partie de l'Europe subjuguée. Ce qui nous reste à faire pour achever ce que nous avons entrepris, de conquérir la paix. Notre désir est que toutes les nations puissent recouvrer la tranquillité, et que chaque état puisse être remis sous son ancien et heureux gouvernement; que dans tous les pays le service de Dieu et le bien être du peuple soient encouragés, et que les arts, les manufactures et le commerce puissent refleurir. Tel est notre vœu, et c'est pour son accomplissement que nous continuons la guerre.

" Lorsque l'ennemi envahit notre territoire, ses crimes nous causerent beaucoup de maux, mais la colere de Dieu s'est enfin appesantie sur lui. N'imitons pas son exemple, mais oublions les maux que son inimitié nous a causés, et tendons-lui la main de l'amitié et l'olive de la paix. La gloire russe brillera d'un plus grand éclat par la victoire que nous remporterons ainsi sur nous-mêmes, que par celles que nous avons obtenues sur nos ennemis. La religion que nous conservons au fond de nos cœurs nous ordonne de pardonner à nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous persécutent.

" Soldats! Je suis fermement convaincu que, par votre bonne conduite dans un pays ennemi, vous gagnerez les affections de ceux que vous conquerez par votre valeur. Ressouvenez-vous que c'est par la modération, la discipline et la charité chrétienne que vous accélérez le grand but auquel nous tendons, qui est la paix universelle. Je suis convaincu que vous vous conformerez, comme vous le devez, à tous les réglements qui seront faits pour diriger votre conduite, puisque vous devez être pénétrés qu'ils n'ont pour but que le bien général et votre propre bonheur."

ALEXANDRE.

*La Haie, le* 11 *Décembre.*—Nous n'avons pas encore reçu les rapports officiels de la victoire importante remportée sur Buonaparté en personne par l'armée de Silésie à Brienne, le 1er de ce mois; mais en attendant il nous est parvenu un extrait authentique de cette affaire.

L'ennemi était posté à Dienville, Brienne et la Rothiere. Ce dernier village était regardé comme la clé de toute la position. Le corps de Sacken dirigé contre, la

prit après un engagement sévere. Les Français y étant retournés avec de gros renforts, conduits par Napoléon lui-même, regagnerent en partie la position : mais enfin, à dix heures du soir, la place resta en entier dans la possession des intrépides troupes russes. L'opposition que le corps de Giulay éprouva à Dienville, fut encore plus acharnée. La bataille ne s'y termina qu'à minuit, quoiqu'à l'avantage des Alliés. Un autre village et un bois adjacent furent, après diverses alternatives de succès, pris et maintenus par le Prince de la Couronne de Wurtemberg, et après qu'il eût formé sa jonction avec le général Wrede à Chaumenil, la victoire fut complete. Le général Blucher fut toujours dans le plus chaud de l'engagement. Un Cosaque fut tué roide à ses côtés. Les prisonniers rapportent que Napoléon eut un cheval tué sous lui. Il n'y eut de la réserve qu'on fit venir que trois bataillons d'engagés.

Le 4, le grand quartier-général devait être établi à Vandeuvre, à deux lieues de Troyes, et celui de l'armée de Silésie à Beaux-le-Comte.

Cette bataille importante avait été précédée des opérations suivantes:

RAPPORT MILITAIRE.

Au quartier-général à Langres,
le 26 Janvier, 1814.

En conséquence des ordres donnés au Prince de la Couronne de Wurtemberg, et au général de cavalerie comte de Giulay, ils attaquerent l'ennemi, le 24, avec leurs forces réunies. L'objet de cette tentative importante fut d'obtenir possession de la ville de Bar-sur-Aube, qui était occupée par la plus grande partie de la vieille garde, par d'autres troupes de ligne, et une artillerie considérable, le tout sous le commandement du maréchal Mortier. Le général Christiani était aussi en ligne avec les troupes italiennes.

L'avant-garde de l'ennemi fut culbutée sur tous les points, et poursuivie jusqu'au pont de Fontaine sur Aube. Là, une division du corps d'armée ennemi forte de 12,000 hommes, avec 10 pieces de canon et 4 obusiers, fut trouvée postée dans une position très-avantageuse, qui dominait tout le terrain en front. L'ennemi essaya de se prévaloir de ses avantages. Il attaqua vivement nos troupes sous le commandement du général Giulay, mais il fut repoussé et dé-

fait deux fois par la brigade de Trenck, composée des régiments d'infanterie d'Ignatius Giulay et de Mariassy, et poursuivi jusqu'à Fontaine. L'ennemi, connaissant l'importance de ce point qui assure la communication entre Bar-sur-Aube et Troyes, fit tous ses efforts pour y réunir la totalité de son corps.

Au moment où le général Giulay commença son mouvement en avant, le Prince de la Couronne de Wurtemberg avait attaqué l'ennemi à Colombey, s'était rendu maître de ce point et avait poursuivi l'ennemi jusqu'à Lignel. Cette position fut aussi occupée, et les troupes qui y étaient se retirerent à Rouvre, où la principale force de l'ennemi, soutenue de vingt pieces de canon, se trouvait postée sur un terrain avantageux. Son Altesse Royale se contenta de faire canoner l'ennemi avec succès, afin de donner à ses troupes le temps de se réunir. Cependant l'ennemi, alarmé par les événements de la veille, évacua Bar-sur-Aube dans la nuit, et se retira sur Châlons et sur Troyes. Le comte Giulay prit possession de Bar-sur-Aube le lendemain.

La perte de l'ennemi fut considérable: deux colonels furent trouvés morts sur le champ de bataille. Des déserteurs Brabançons et Italiens abandonnerent l'ennemi pendant le combat. Le nombre en augmente tous les jours. Nous avons à regretter le major Keck du régiment d'Ignatius Giulay qui périt glorieusement en remplissant son devoir. Notre perte est peu considérable, comparativement à celle de l'ennemi, et si l'on considere la grande importance de l'objet qui a été rempli. La perte de l'ennemi n'a pas pu être de moins de 2000 hommes, principalement de la vieille garde, qui avait déjà combattu contre nous. Sous ce point de vue, c'est une perte irréparable pour lui.

Toutes nos troupes ont combattu avec une ardeur et une bravoure sans égales. Le comte Giulay fait un éloge particulier du lieutenant feld-maréchal Fresnel, des majors-généraux Czolich et Trenck, du colonel Kinski, du prince Hohenlohe, etc.

Dans le fort Joux qui se rendit le 16, il y eut 286 hommes faits prisonniers, outre le commandant et six officiers. Nous y avons trouvé 10 canons, 4 mortiers, plus de 6000 bombes et boulets de divers calibres, 495 fusils, 2 quintaux de balles de fusils, 10,000 cartouches d'infanterie, 2 quintaux de cartouches de tirailleurs, et 290 quintaux de poudre à canon.

Le lieutenant-colonel comte de Thurn a pris, dans les

environs d'Oisy, sur la route de Langres à Dijon, un équipage de 23 charriots de munitions, destinés pour Metz. Un des caissons sauta en l'air pendant l'escarmouche. L'escorte qui consistait dans un parti du 14eme de cavalerie légere, fut sabrée ou faite prisonniere. Le comte de Thurn ne cesse de poursuivre l'ennemi sur la route de Châtillon.

Une patrouille détachée par le major-général Hecht a pris, sur la route de Bourignon un transport considérable de provisions.

Le feld-maréchal Blucher rapporte de Gandecourt, sous la date du 24, que le major-général russe prince de Cherbatoff, observant que l'ennemi ne voulait pas évacuer Ligny, l'y attaqua, et le força à abandonner la place.

On disait à Ligny, que le prince de Neufchâtel y était arrivé le 22 de Paris, et qu'après une conférence de quatre heures avec les maréchaux Ney et Victor, il était retourné à Paris. On prétendait que dans cette conférence il avait été déterminé que le maréchal Victor tiendrait Ligny et Bar-le-Duc jusqu'au 26 de ce mois, jour auquel la jeune garde arriverait d'Anvers.

Le prince héréditaire de Hesse Hombourg occupa Dijon le 19.

---

## PROCLAMATION.

### *Aux Habitants de la Franche-Comté et des Vosges.*

" Les efforts des hautes puissances alliées pour conquérir une paix sûre et durable, ont conduit leurs armées victorieuses au milieu de vous.

" Eloignées de toute vengeance qui ne s'accorde aucunement avec leurs vœux magnanimes, elles regrettent les maux inévitables de la guerre, et désirent en alléger le fardeau pour les victimes innocentes d'une ambition démesurée. Conformément à ce désir, si digne à tous égards de grands monarques, elles ont donné des ordres pour qu'il fût établi pour vous un gouvernement général, et ce gouvernement m'a été confié.

" Notre devoir est de répondre à leur attente. Dans les entrefaites, tandis que, de mon côté, pénétré de l'esprit qui les anime, je travaillerai de tout mon pouvoir à votre bien-

être, j'ai droit d'attendre de vous un retour semblable. J'ordonne en conséquence à toutes les autorités judiciaires et administratives qui n'ont pas déserté leurs postes, de continuer leurs fonctions. Les hautes puissances alliées ne font pas la guerre aux lois; elles désirent les maintenir pour la sûreté de vos personnes et de vos propriétés. Elles ordonnent que chacun se soumette aux autorités sous l'inspection du gouvernement général, et qu'il attende tranquillement l'issue des événements.

" Habitants des départements de la Haute Saone, du Doubs, du Jura et des Vosges, le châtiment attend ceux qui s'opposeront aux vues bienfaisantes des monarques alliés. Je suis bien persuadé que vous ne vous y méprendrez pas. Une guerre de vingt ans doit vous avoir convaincus de la grande vérité, que sans droiture et sans modération rien ne peut être stable; ainsi une expérience si chérement achetée ne sera pas perdue pour la France.

" La cause des Alliés, si visiblement soutenue par la Providence, est la vôtre propre. Ils assureront définitivement non moins pour vous que pour leurs peuples, une paix si désirée, et vous remercierez avec reconnaissance les auteurs de cette paix."

Le gouverneur-général,

Le baron d'ANDLAU.

Le baron de NEVEU, secrétaire-général.

Vésoul, le 27 Janvier, 1814.

*Leyde, 9 Février.*—Il paraît manifeste aujourd'hui que l'objet des Français est de concentrer toutes leurs forces sur la Marne, et que les Alliés naturellement font converger toutes leurs masses dans la même direction. Le général Maison, qui commandait l'armée du Nord, a abandonné le Brabant à son sort. Le maréchal Macdonald, combinant ses mouvements avec la retraite de Maison, a abandonné la Meuse et s'est retiré en Champagne.

D'un autre côté, le corps du général Bulow marchera par le Haynault en Picardie, afin de se mettre en communication avec le corps de Winzingerode qui pénetre en ce moment en Champagne par Liége et Namur, et qui, dit-on, est déjà en communication avec la grande armée de Blucher.

## *Extrait d'une Lettre particuliere d'Altona du 28 Janvier.*

La destruction des environs de Hambourg s'est maintenant étendue si loin, que, du moins à l'Ouest et au Nord de cette ville, il ne reste plus rien à raser. Et le ciel éclairé chaque nuit nous prouve que le ravage est encore poursuivi aussi à l'Orient avec la même fureur. Des milliers d'habitations, parmi lesquelles il y a des centaines de fermes et de maisons de plaisance, en partie très-magnifiques, et évaluées à plus de 100,000 marcs, ont été détruites par le feu, dans peu de semaines.

Déjà avant la dévastation de la montagne de Hambourg, on calculait la perte en propriétés foncieres à 18 millions de marcs de banque. Par les derniers ravages, et par ce qui a été ruiné à Einsbüttel, à Eppendorf, etc., la somme, monte à 30 millions. En y ajoutant les contributions inouïes qui ont été fournies, argent comptant, les réquisitions encore continuées de tous les objets imaginables, ce que Hambourg a déjà dû fournir avant cette derniere catastrophe, et la perte de la banque, on aura une somme, qui excédera de beaucoup tout ce qu'une seule ville aurait semblé pouvoir fournir et souffrir. Avant-hier soir, le feu que nous apperçûmes au Sud-Est nous annonça encore un nouvel incendie, et hier au soir nous apprîmes des réfugiés arrivés ici, que les Français avaient incendié le Billwarder-deich, pour autant qu'ils en étaient encore les maîtres.

La plus grande perte pour le commerce futur de la ville est sans doute l'incendie de la Montagne de Hambourg. Dans l'étranger on croit à tort, que ce Faubourg ait été voué exclusivement à Venus Cloacina. Son culte dégoûtant se bornait seulement à une assez petite partie du Faubourg. Une partie, incomparablement plus grande était habitée par une population active, industrieuse, et en partie très-aisée, dont les occupations se rapportaient à une navigation florissante. On y trouvait les usines des cordiers avec ces belles allées qui s'étendaient d'Altona à Hambourg. Les magasins de chanvre, les chantiers de construction, plusieurs fabriques, un grand hôpital, deux églises, plusieurs maisons publiques très-agréables, qui ressemblaient à des palais, etc. dans 24 heures tout cela a été converti en cendres, et le lendemain il n'y resta que des ruines fumantes, qui y sont encore, et prouvent que cette mesure terrible ne fut au

moins pas prescrite par une nécessité urgente. Six à huit mille ames, qui habitaient ce quartier, se sont enfuies et dispersées.

Hier on a incendié aussi la partie danoise du Schulterblatt, qui formait une partie de notre ville, confinant au territoire de Hambourg. Et les représentations les plus vives de notre digne premier président, le chambellan de Blucher, auprès des hordes françaises, n'ont pu empêcher ce ravage. Ainsi nous avons tout lieu d'attendre, que plusieurs rues d'Altona, qui avoisinent de trop près les batteries de Hambourg, et gênent les assiégés, n'ayent encore le même sort. Le voisinage entier de Hambourg, autrefois si rempli d'habitations, et si bien cultivé que la ville rivalisait à cet égard avec les premieres capitales de l'Europe, a été transformée en un désert. La ville n'est que le squelette de ce qu'elle était naguère. Et, si sa situation présente dure encore long-temps, il paraît assez impossible, qu'elle se rétablisse jamais.

Le général de Benningsen a établi, cette semaine, son quartier-général à Pinneberg. Les Alliés nous ont compris dans la ligne du blocus de Hambourg. C'est pourquoi notre communication avec l'intérieur de notre pays, et même avec les villages les plus voisins, a cessé entierement ou est rendue extrêmement difficile. Nos portes du côté de Hambourg sont fermées ainsi que celles de Hambourg. Et il nous a été défendu séverement de mettre le pied sur le territoire Hambourgeois.

La cherté des premiers besoins de la vie s'accroît d'une maniere inquiétante, attendu que l'importation cesse, et que nous nous voyons obsédés par une foule de malheureux, qui monte au nombre de plus de 4000 individus, subsistant par la libéralité publique. Mais si l'on ne nous accorde pas bientôt une libre importation, nous serons dans l'impossibilité de pouvoir les secourir plus long-temps.

## *Extrait d'une Lettre particuliere de Milan, du 23 Janvier.*

Il est bien difficile de se faire une idée des inquiétudes dans lesquelles nous vivons. On a vu avec le plus grand étonnement, que, dans son décret du 26 Décembre, l'Empereur n'ait compris aucune des divisions militaires d'Italie, où des mesures de rigueur auraient été beaucoup plus excu-

sables qu'en France ; car non-seulement le décret sur la conscription n'a pas pu être mis à exécution en Italie, mais même des bandes de conscrits-réfractaires et de déserteurs sont rassemblées dans différents endroits, et font des excursions dans le pays. A Bergame et à Brescia, les habitants n'osent plus sortir de la ville ; depuis que la Gend'armerie a été appelée à l'armée, il n'y a plus de police.

Toutes les nouvelles que l'on reçoit de Florence, annoncent, unanimement, que les mouvements de l'armée napolitaine n'ont pas pour objet de faire une diversion en notre faveur. Le roi de Naples d'ailleurs renforce son armée de maniere à faire voir clairement, qu'il est sans inquiétude du côté de la Sicile. Le bruit court que les Napolitains ont déjà opéré leur jonction avec le général Nugent. La position du vice-roi devient de plus en plus critique ; mais il faut convenir qu'il la soutient avec beaucoup de force et de dignité. Tous les partis prennent la part la plus vive aux peines qu'éprouve la vice-reine ; c'est aussi sur cette aimable princesse que se fondent en Italie les espérances des ci-devant conquérants, comme elles s'appuyent en France sur l'Impératrice.

D'après les avis de Trente du 19, le prince Pignatelli, lieutenant-général au service de Naples, est passé, ce jour-là, par cette ville, pour se rendre en Allemagne On dit que ce Seigneur est chargé d'une mission importante près des monarques allies, et qu'il se rend à leur quartier-général.

*Liége, le* 11 *Février.*—Le baron de Bousshe, lieutenant-colonel au service de S. M. Russe, a passé aujourd'hui par cette ville, venant du quartier-général du général Winzingerode, et se rendant auprès du Prince de la Couronne de Suede, afin de lui présenter les clefs de la ville de Mons, de Rheims, et de la forteresse d'Avennes. On a trouvé dans cette derniere place seize pieces de canon de bronze, outre une grande quantité d'armes et de munitions. Les troupes des Alliés étaient reçues partout avec enthousiasme par le peuple qui les saluait comme des libérateurs. Le quartier-général du général Winzingerode était dans la forteresse d'Avennes. Une grande partie de l'avant-garde était déjà de l'autre côté de Rheims.

*Francfort, 5 Férier.*—La Gazette de Dusseldorf con-

tient la lettre suivante du baron de Falkenhausen, commandant d'un régiment de cavalerie prussien.

" Tout le pays jusqu'à la Meuse est maintenant purifié d'ennemis, et partout le peuple est délivré du joug sous lequel il gémissait. Le 17 Janvier, je quittai nos avant-postes près de Luxembourg, et je me portai sur Arlon, Bastogne et Massarete, poussant jusqu'à Namur et Liége. J'eus le bonheur de couper à l'ennemi les ressources qu'il tirait du département de Sambre et Meuse, de mettre en liberté quelques milliers de conscrits, d'enlever à l'ennemi près de 100 mille francs en espèces, et de surprendre deux colonnes mobiles françaises qui furent détruites ou prises.

" L'enthousiasme du peuple est impossible à décrire. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la réception qui m'a été faite. Le peuple venait en foule à ma rencontre avec des bannieres qu'ils avaient prises dans les églises, et cela même au milieu des actions les plus chaudes; partout sur mon passage on faisait sonner les cloches, partout on me recevait au son de la musique et des acclamations joyeuses de *Voilà nos libérateurs, les premiers des braves Alliés! Vive l'Empereur d'Autriche, vivent les Alliés! Mort aux Français!* Les habitants jetaient leurs chapeaux en l'air. Dans l'yvresse de leur joie ils s'embrassaient les uns et les autres, et mes soldats versaient des larmes de joie. Tous voulaient combattre avec nous, et ni Macdonald, ni Sébastiani dans leur retraite, n'ont osé attaquer le peuple assemblé. C'est véritablement un bon peuple que ces Luxembourgeois qui habitent le pays entre Liége et Namur.

Le baron de Wetterstedt, chancelier de Suede, est arrivé ici du quartier-général du Prince de la Couronne, se rendant au quartier-général de leurs Majestés.

On annonce que les corps des généraux Bulow, Winzingerode et Walmoden, passeront sous les ordres du duc de Saxe Weymar qui commande en outre un corps de troupes saxonnes.

Le duc de Brunswick commande le second corps de l'armée du Nord qui consiste en 30,000 hommes, dont la légion tudesque fait partie.

*Leyde* 15 *Février*.—Selon les dernieres nouvelles de Bruxelles, il y était arrivé le 4 du courant 5000 hommes de troupes fraîches, parmi lesquels se trouvait le régiment des hussards de la mort, qui dans le temps du grand Frédéric était la terreur des Français. Les Alliés continuent de se répandre de plus en plus en Flandre, et leurs forces s'augmentent journellement par l'arrivée de troupes fraîches. Il est arrivé à Cologne les 8, 9, 10 et 11 de ce mois 36558 hommes et 16624 chevaux, pour passer le Rhin à cette ville. Il y était arrivé le 5, 3000 hommes d'infanterie et de cavalerie russe, et l'on y attendait encore chaque jour un grand nombre de

troupes. Ce n'est pas tout ; la Flandre française est extrêmement agitée par des troubles intérieurs. Elle est parcourue en tout sens par 3 à 4000 conscrits refractaires qui balayent le pays entre Lille, Armentieres et Bailleul, et qui coupent toutes les communications entre Dunkerque et Lille.

*Hanovre, 6 Février.* — Le Prince de la Couronne de Suede est parti d'ici avec sa suite hier au soir à quatre heures se rendant à Minden. Une heure après le départ du Prince de la Couronne, il arriva ici quatre bataillons de troupes suédoises qui font séjour aujourd'hui. Elles seront suivies par plusieurs régiments qui sont attendus demain.

*Geneve, le 30 Janvier.*—Les divers mouvements de l'armée ennemie ont donné lieu à un changement dans ceux de l'armée des alliés. Par suite de ces mouvements, le général Bubna, qui était allé en avant, a dû rétrograder. En conséquence, le général a quitté Montluel et est revenu ici, dans la soirée du 23. Il a laissé des garnisons à Bourg et à Pont-d'Ain. On assure, que le général de Zachmeister s'est emparé du fort Barreau, sur la route de Grenoble qui commande l'entrée du Dauphiné.

L'Empereur Alexandre est arrivé à Langres, le 22 Janvier à trois heures l'après-midi. Le prince de Schwartzenberg s'était porté à cheval à la rencontre de ce monarque. Langres avait conservé jusqu'ici le surnom de pucelle, parce qu'aucun souverain ennemi, ni aucun général ennemi n'y était entré.

Avant l'arrivée de l'Empereur, un courier apporta la nouvelle que le duc de Vicence était arrivé à Châtillon-sur-Seine. Le lieutenant-colonel comte de la Tour, qui commande le corps avancé de l'avant-garde, y était entré une heure avant. Il se rendit chez le duc de Vicence et lui demanda ses ordres. Le duc répondit: ce n'est qu'au vainqueur qu'il appartient d'en donner.

Le prince de Schwartzenberg a aussitôt envoyé le général Herzogenberg pour mettre le duc de Vicence à l'abri de tout désagrément, et lui déclarer que son arrivée ne pouvait pas arrêter les opérations.

S. M. l'Empereur d'Autriche, Lord Castlereagh et le Prince de Metternich y sont arrivés le 24.

Les habitants de la ville de Langres s'étant opposés, à main armée, à l'entrée des troupes alliées, les généraux avaient arrêté que cette ville serait livrée au pillage, et ensuite incendiée ; mais le Prince de Schwartzenberg a commué cette peine en une contribution, pour la sûreté de laquelle il a été pris des ôtages parmi les habitants les plus notables. Ces ôtages sont déjà passés à Schafhouse, sous une forte escorte, et sont conduits en Autriche.

# GAZETTE DE LONDRES

## DU SAMEDI, 12 FÉVRIER, 1814.

*Bureau des Affaires Etrangeres, le 12 Février.*

Le messager Sylvester est arrivé à ce bureau, apportant des dépêches de l'honorable lieutenant-général Sir C. W. Stewart, et du très-honorable Lord Burghersh, dont suivent des copies et extraits.

*Extrait d'une Dépêche de l'Honorable Lieutenant-Général* C. W. Stewart, *datée du Château de Brienne, le 2 Février*, 1814.

Je suis charmé de pouvoir vous envoyer un beaucoup meilleur rapport des détails de la bataille de la Rothiere, que si j'avais été assez heureux pour être moi-même sur le champ de bataille. Le rapport du colonel Lowe est si satisfaisant et si exact, parce qu'il a été avec le maréchal Blucher à l'avant-garde durant tout le jour, que les rapports officiels contiennent peu de circonstances que le colonel Lowe n'ait pas déjà mentionnées. Si le maréchal Blucher n'était pas immortalisé depuis long-temps, cette journée lui aurait mérité une couronne dans les annales de la renommée; car, quelques craintes que beaucoup de personnes eussent sur le résultat de l'attaque faite par le Prince Royal de Wirtemberg sur la droite, Votre Seigneurie verra, par le rapport du colonel Lowe, que le maréchal a suivi fermement le plan combiné dont dépendait le résultat de la journée. Toute l'armée alliée rend justice à cette prévoyance, à ce jugement, à cette résolution. Les plus grands éloges sont donnés à l'artillerie russe : le terrain était tellement couvert de neige, et elle était si épaisse, qu'elle a été obligée de laisser la moitié de ses canons en arriere, et en doublant les trains de l'autre moitié, elle est parvenue à la porter en avant et à en employer une quantité suffisante. Les Alliés avaient environ 70 ou 80,000 hommes dans la bataille; les

autres corps de l'armée, qui ne sont pas énumérés dans le rapport, n'étaient pas arrivés. On croit que l'ennemi avait des forces à-peu-près égales. La derniere attaque de l'ennemi sur le village de La Rothiere a été faite ce matin à deux heures ; il paraît qu'il s'est mis en retraite immédiatement après, en passant la riviere d'Aube ; il a pris avec sa droite une très-forte position d'arriere-garde à Lesmont, s'étendant derriere la Voire. Des dispositions ont été faites pour l'attaquer avec les corps du Prince Royal de Wirtemberg et des généraux Wrede et Giulay, et il y a eu durant toute la matinée un feu violent sur ce terrain ; mais la journée a été si défavorable, et il est tombé une quantité de neige si excessive, que les troupes n'ont pu faire aucuns progrès. Dans ces entrefaites, le maréchal prince Schwartzenberg a fait ses dispositions pour poursuivre l'ennemi, qui s'est retiré sur Vitry, Troyes et Arcis.

---

*Rapport Militaire du Colonel* Lowe *à l'Honorable Sir* C. W. Stewart, *daté du Quartier-Général, Armée de Silésie, Trannes, le* 1*er Février.*

Monsieur,

Mon rapport d'hier au soir vous aura informé des dispositions faites par les deux armées pour livrer une bataille générale aujourd'hui. La confiance des Souverains alliés et des commandants de leurs armées ayant mis à la disposition du maréchal Blucher le corps autrichien du général comte Giulay et celui du Prince Royal de Wirtemberg, en addition aux forces qui étaient sous son commandement immédiat, après avoir fait une reconnaissance ce matin, il a fait les dispositions suivantes pour une attaque:

Le corps du Général Sachen a reçu l'ordre de se porter en avant de Trannes, en deux colonnes, l'une se dirigeant sur Brienne par la route de Dienville, et la seconde sur le village de La Rothiere: le corps du Général Comte Giulay formant la réserve de la premiere colonne, et celui du Général Alsufief la réserve de la seconde.

Il a été annoncé que les gardes et cuirassiers russes arriveraient et formeraient une réserve pour toute l'armée, sur les hauteurs entre Trannes et Eclance.

Le Prince Royal de Wirtenberg a eu ordre de marcher

d'Eclance sur Chaumenil, laissant à sa gauche un petit bois occupé par l'ennemi, en avant de la droite de notre position, et ainsi le tournant et ouvrant sa communication avec le général Wrede, qui, ainsi qu'on l'a annoncé, marchait aussi de Doulevent sur Chaumenil. L'attaque a commencé à midi précis. L'ennemi était en position à Dienville et à La Rothiere, ayant sa gauche au petit village de la Giberie. Sa cavalerie, ainsi que celle des armées alliées, était en bataille dans la plaine entre les deux positions ; son infanterie était disposée en fortes masses sur les flancs et dans les villages, qui étaient bordés d'artillerie. Des escarmouches et une canonade dans la plaine ont été le prélude de l'attaque ; mais l'attention en a été bientôt détournée par une canonade et un feu de mousqueterie très-violent, du petit bois sur la droite et au village de la Giberie. Le Prince Royal de Wirtemberg a délogé l'ennemi du village ; mais il y est retourné en force et l'en a expulsé. Une brigade de grenadiers a reçu l'ordre de le soutenir ; mais par son propre zele et son activité, il a rendu cette assistance inutile. Il a attaqué derechef le bois et le village, et s'en est rendu maître. Près de trois heures ont été employées aux mouvements dans cette partie. L'ennemi, par ses démonstrations, menaçait le flanc de la position des Alliés ; mais elles n'ont pas pu détourner le maréchal Blucher de son but. L'effet du mouvement combiné du Général Wrede avait été prévu avec la plus grande précision et le jugement le plus sûr ; et avant que le village de la Giberie fût en la possession du Prince Royal de Wirtemberg, tous les ordres nécessaires étaient donnés pour l'exécution des mouvements qui venaient d'être prescrits. L'ennemi ayant fait mouvoir un corps sur sa gauche, le général baron Sachen a fait avancer toutes ses forces pour attaquer La Rothiere, qui était la clef de la position de l'ennemi. Le général comte Giulay a attaqué la ville de Dienville, mais il a rencontré une très-forte résistance. Le combat s'est prolongé fort avant dans la nuit, et ce n'a été qu'après minuit qu'il a été annoncé au maréchal que l'ennemi était expulsé, et qu'il avait laissé 230 prisonniers entre les mains du comte Giulay. Cependant la résistance la plus opiniâtre a été faite à La Rothière, le baron Sachen en a chassé l'ennemi ; mais il est revenu avec de fortes colonnes d'infanterie et des batteries d'artillerie, et il a renouvelé l'attaque avec une grande vigueur, s'emparant de l'église et de quelques maisons, tandis que les Russes occupaient les autres. Les prisonniers rapportent que Buonaparté en personne dirigeait l'attaque, à

la tête de la jeune garde, et qu'il a eu un cheval tué sous lui. Le feu avec lequel il a été accueilli a rendu cette tentative infructueuse, et vers dix heures du soir tout le village a été cédé à la valeur plus obstinée des troupes russes. Sur la droite du village, le général Sachen a pris plus de 20 pieces de canon; près de 1000 prisonniers ont été pris aussi; la perte en tués et blessés a été très-grande. Le Prince Royal de Wirtemberg a marché sur Chaumenil, et a formé sa jonction avec le général comte Wrede. Le premier a pris six pieces de canon, et le dernier 17. Ainsi la victoire a été complete partout. Immédiatement après le commencement de la bataille, l'Empereur de Russie, le Roi de Prusse et le Prince Schwartzenberg sont venus sur le terrain. Le maréchal Blucher est allé immédiatement sur le front pour mettre à effet les dispositions qu'il avait faites. Il était parmi les plus avancés à l'attaque de la Rothiere, et soutenait les troupes qui ont été attaquées dans ce village. Un Cosaque d'ordonnance du général Guisenau a été tué à côté de lui. Les réserves se sont avancées, par ordre de Sa Majesté Impériale et du Prince Schwartzenberg, mais trois bataillons ont seulement été employés. Il a été fait des prisonniers des 3e, 4e. 6e, corps et de la garde. On croit que Buonaparté avait réuni tout le gros de son armée.

Il y a beaucoup de détails que je n'ai pas le temps de donner à présent; mais à mesure qu'ils seront connus, on reconnaîtra peut-être que la bataille de la Rothiere est une des plus importantes de la guerre, en raison du nombre des combattants, des pertes essuyées par l'ennemi, et de ses conséquences.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, Colonel.

*P. S.*—Suivant les rapports, soixante pieces de canon ont été prises.

---

*Rapport Militaire du Colonel* Lowe *à l'Honorable Sir* C. W. Stewart, *daté de St. Ouen, le 4 Février à neuf heures du matin.*

Monsieur,

Les rapports de ce matin portent qu'on a entendu hier dans l'après-midi une forte canonnade à Pogny entre Vitry

et Châlons, et l'on croit qu'elle a dû être la conséquence d'une rencontre entre le corps du général d'York et le maréchal Macdonald. Une reconnaissance s'est avancée hier jusqu'à Pogny, sur la route d'ici à Châlons, et a vu que l'ennemi était posté là avec un corps d'environ 2000 hommes d'infanterie et deux escadrons de cavalerie. L'ennemi avait à Vitry un corps avec lequel il essayera probablement d'effectuer une jonction avec le maréchal Macdonald ou avec le maréchal Marmont, qui, à ce qu'il y a tout lieu de croire, est allé à Arcis après la défaite.

(Signé) H. Lowe, colonel.

---

*Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Bar sur Aube, le* 1er *Février.*

Milord,

J'ai la satisfaction d'annoncer à Votre Seigneurie que l'ennemi, commandé par Buonaparté, a été défait aujourd'hui. Trente six pieces de canon et 3000 prisonniers sont déjà dans les mains des Alliés. Buonaparté avait placé son armée sur deux lignes, qui s'étendaient à travers la plaine depuis Dienville sur la droite, par le village de la Rothiere, vers Tremilly sur la gauche. En avant de la gauche, il occupait le village de la Giberie et les bois dont il est entouré. Le général Marmont est arrivé en réserve au village de Morvilliers. Votre Seigneurie sait que le corps du maréchal Blucher, composé seulement de la division du général Sachen et d'une partie de la division de Langeron avoit pris hier une position près de Trannes. Le Prince Royal de Wirtemberg étoit en communication avec la droite du maréchal Blücher et en position à Maison. Le général Guilay s'est avancé de Bar sur Aube, pour soutenir le maréchal Blucher, son corps s'est formé sur la grande route entre Trannes et Dienville. J'ai rendu compte à Votre Seigneurie que le général Wrede devait seconder le général Wittgenstein dans son attaque sur Vassy. Mais l'ennemi ayant abandonné cette position, le général Wrede a marché sur Doulevent, d'où il a reçu l'ordre de s'avancer par la route de Tremilly à Chaumenil. Deux divisions de grenadiers Russes et une division de cuirassiers, montant environ à 6000 hommes, et faisant partie de la réserve sous

les ordres du général Barclay de Tolly, formaient le soutien des différens corps et ont eu part à l'action de ce jour. Le général Blücher a commencé l'attaque vers midi, en faisant avancer le corps du général Giulay vers Dienville et en formant les divisions de son propre corps en avant de la Rothiere. Le Prince Royal de Wirtemberg a marché à-peu-près en même temps, de Maison sur La Giberie; il a rencontré une forte résistance dans les bois près de cet endroit, mais à la fin il a réussi à forcer l'ennemi de se retirer et à s'emparer du village. L'ennemi a tenté de reprendre cette position, mais il a été reçu avec une grande bravoure par les troupes du Prince Royal, et a été entierement repoussé. Durant la derniere partie de cette attaque, le corps du général Wrede est arrivé sur la droite du Prince Royal, at a marché aussitôt sur Tremilly. Les hulans du Prince Schwartzenberg ont fait une charge heureuse en avant de ce village et ont pris six pieces de canon. Le général Wrede a pris le village. Le général Sachen, voyant sa droite assurée par les succès qui avaient suivi l'attaque du Prince Royal de Wirtemberg et du général Wrede, s'est déterminé à attaquer le centre de la position de l'ennemi, à La Rothiere. Pendant que son infanterie attaquait le village il a fait faire une charge de cavalerie sur la droite, et elle a eu un succès complet; 20 pieces de canon ont été prises, et un grand nombre de cavaliers de la garde de Buonaparté ont été tués ou pris. L'ennemi a été délogé de la Rothiére et malgré qu'il ait tenté plusieurs fois de la reprendre, il a finalement échoué dans son objet. Le général Giulay a marché sur Dienville fort tard dans la soirée. J'ai quitté le terrain avec le Prince Schwartzenberg avant que ce mouvement fût achevé, mais il est arrivé depuis un rapport annonçant qu'il a réussi à prendre la partie du village qui est sur la droite de l'Aube, l'ennemi s'étant retiré de l'autre côté de cette riviere et ayant détruit le pont. C'est ainsi, Milord, que s'est terminée l'affaire de ce jour; l'ennemi occupait encore le terrain derriere La Rothiere, et à la nuit tombante il tenait encore la hauteur de Brienne. Les gardes Russes et Prussiennes sont déjà arrivées près de Trannes, et demain elles seront en position, pour soutenir l'attaque des positions qui restent à l'ennemi. Les corps des généraux Wittgenstein et d'York marchent sur Vitry. Il paraît que les trois corps des maréchaux Marmont, Mortier et Victor étaient présents à l'action de ce jour. Les généraux Colbert et Grouchy y étaient aussi. Je n'ai pas pu constater quels autres corps faisaient partie des forces de

l'ennemi. Je demande la permission de congratuler Votre Seigneurie sur ce premier succès, obtenu dans une affaire générale sur le territoire de France.

J'ai l'honneur, etc.

Signé) BURGHERSH.

---

*Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Bar sur Aube, le 2 Février.*

Milord,

En continuant mon rapport d'hier, j'ai aujourd'hui à annoncer à Votre Seigneurie que l'ennemi s'est retiré de toutes ses positions près de Brienne, avec perte de 73 pieces de canon et environ 4000 prisonniers. Buonaparté a prolongé l'action d'hier avec une grande opiniâtreté jusque vers minuit; ses principaux efforts ont eu pour but la reprise du village de la Rothiere; il a dirigé lui-même l'attaque faite sur cet endroit par la jeune garde, mais il a été repoussé avec beaucoup de perte. Le général Blucher était présent à la défense de ce village, et il a essentiellement contribué, par ses efforts, à repousser l'ennemi. Le général Giulay a été occupé jusque vers minuit à l'attaque de Dienville. La vigoureuse résistance qu'il a rencontrée ne pouvait être surmontée que par l'habileté qu'il a déployée et par la valeur de ses troupes. Après plusieurs heures du conflit le plus rude, il est resté maître de la ville. Buonaparté, ayant échoué dans tous ses efforts pour regagner ce qu'il avait perdu, s'est enfin décidé à se retirer; il paraît que ses colonnes ont commencé leur mouvement en arriere vers une heure du matin; mais son arriere-garde occupait encore la position de Brienne au point du jour. Le général Giulay a longé l'Aube sur la droite de l'ennemi; le Prince Royal de Wirtemberg a marché sur Brienne; le général Wrede s'est avancé sur la droite du Prince Royal. L'ennemi s'est retiré en deux colonnes, la droite sur Lesmont, la gauche sur Lassicourt et Rhonay. Le Prince Royal de Wirtemberg a fait une charge très-brillante sur la cavalerie qui couvrait la retraite de l'ennemi près de St. Christophe. Le général Wrede a délogé un corps d'infanterie d'une forte position sur la Voire, près de Lassicourt. Le général Giulay, avec

l'assistance de l'infanterie du Prince Royal, a pris Lesmont d'assaut. Je dois à la réputation du prince Schwartzenberg d'appeler l'attention de V. S. sur l'habileté et les talents qu'il a montrés en mettant les troupes qui sont sous ses ordres dans la brillante situation où elles sont à présent. Des frontieres de la Suisse, ayant dépassé toutes les grandes places qui défendent la France de ce côté-ci, il a formé sa jonction avec l'armée du maréchal Blucher, et conjointement avec elle il a déconcerté tous les efforts que l'ennemi a faits pour tomber avec des forces supérieures sur un corps séparé, et a remporté la victoire la plus glorieuse. Le prince Schwartzenberg a reçu une épée de l'Empereur Alexandre en témoignage de la haute idée que S. M. a de son mérite. Le général Wrede et le Prince Royal de Wirtemberg ont été décorés, sur le champ de bataille, de l'ordre de Saint George de la seconde classe. La bravoure et l'audace du maréchal Blucher n'ont jamais été plus signalées que dans les batailles de Brienne. Les généraux Giulay et Fresnel se sont particulierement distingués. En général les troupes des alliés ont combattu avec une valeur éminente; elles méritent la reconnaissance et l'admiration de l'univers.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) BURGHERSH.

---

## *Extrait d'une Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Bar sur Seine, le 6 Février.*

J'ai la satisfaction de pouvoir rendre compte à V. S. que l'avant-garde du général d'York a attaqué hier avec succès l'arriere-garde de l'armée du maréchal Macdonald, près de la Chaussée, entre Vitry et Châlons. Les Alliés ont pris trois canons et plusieurs centaines de prisonniers; l'ennemi a été poursuivi sur la route de Châlons. Je suis fâché d'avoir à informer V. S. que le général Cattoredo a été blessé hier, en reconnaissant la position de l'ennemi sur la Barce. Quoique la blessure ne soit pas considérée comme dangereuse, toute l'armée regrettera néanmoins l'absence nécessaire de ce bon et brave officier, qui la prive de services actifs dans un moment d'une si grande importance.

## Second Supplément a la Gazette de Londres du Samedi 12 Février.

### *Département de la Guerre.*

Downing-street, le 13 Février.

**Lord Bathurst a reçu, hier au soir, une dépêche du général Sir Thomas Graham, dont suit une copie.**

Quartier-général, Merxem, le 6 Février.

Milord,

J'aurais été heureux d'avoir à annoncer à Votre Seigneurie que le mouvement sur Anvers, fixé au 2 de ce mois par le général Bulow, avait produit un plus grand effet; mais le défaut de temps et de plus grands moyens expliquera à V. S. comment notre espoir d'un résultat plus satisfaisant a été frustré; parce que le général Bulow, après avoir surmonté tous les grands obstacles qui s'opposaient à ce qu'il prit une position près de la ville, a reçu l'ordre de marcher vers le Midi, pour agir de concert avec la grande armée; et depuis quelque temps le mauvais temps non seulement m'a empêché de recevoir de l'artillerie et des munitions de l'Angleterre, mais même a rendu impossible de débarquer une grande partie de ce qui était à bord des transports près de Williamstadt, les glaces ayant interrompu toute communication avec eux.

Mais j'ai un plaisir sincere à assurer V. S. que toutes parties du service ont été dirigées par les officiers à la tête des divers détachements, avec tout le zele et l'intelligence possibles. Pour suppléer au défaut de notre propre artillerie, tous les mortiers hollandais en état de servir, avec les munitions qu'on a pu amasser, ont été préparés à Williamstadt, et dans la soirée du 1er, les troupes des 1ere et 2e divisions, qui n'étaient pas nécessaires pour d'autres services, ont été rassemblées à Braeskat; et le lendemain matin, ce village-ci (fortifié avec beaucoup de travail depuis notre premiere attaque) a été emporté avec la plus grande intrépidité, en beaucoup moins de temps et avec beaucoup moins de perte que je ne l'aurais cru possible. Le major-général Gibbs, commandant la 2e division (en l'absence du major-général M'Kenzie, retenu chez lui en conséquence d'une dangereuse chûte de

cheval), habilement secondé par le major-général Taylor, et par le lieutenant-colonel Harris, commandant de la brigade du major-général Gibbs, a dirigé cette attaque, dans laquelle toutes les troupes engagées se sont comportées avec l'énergie et l'intrépidité habituelle des soldats anglais. Je suis particulierement redevable aux officiers déjà nommés, ainsi qu'au lieutenant-colonel Cameron, etc.

(Suivent des éloges à divers officiers.)

Aussitôt que tout sera déblayé, je me retirerai dans les cantonnements dont je suis convenu avec le général Bulow. Je ne puis finir cette dépêche sans exprimer mon admiration de la maniere dont le général Bulow a fait les dispositions du mouvement et soutenu l'attaque. L'ennemi était en grande force sur les routes de Denam et Berchem, mais partout il a été repoussé par les braves Prussiens, quoiqu'avec une perte assez considérable.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) T. Graham.

P. S.—S. A. Royale le Duc de Clarence est revenu de La Haye le 1er de ce mois, et il a accompagné cette marche sur Anvers. Je joins ici un état des accidents. Le capitaine Mills, des gardes, qui retourne en Angleterre en conséquence de sa promotion, est porteur de cette dépêche. Le quartier-général du général Bulow doit être demain à Malines.

Artillerie prise sur l'ennemi dans les affaires de Merxem le 2 Février:—9 pieces de 8 en fer; deux affûts de fonte; 35 charges.

N. B. 180 prisonniers ont été pris sur l'ennemi.

---

*Bureau des Affaires Etrangeres, 13 Février.*

Il a été reçu à ce bureau une dépêche de Lord Clancarty, dont suit un extrait.

La Haye, le 5 Février 1814.

Le prince d'Orange m'a informé ce matin, qu'il avait reçu de bonne-heure un rapport du colonel Fagel, commandant les levées hollandaises devant Gorcum, portant qu'enfin cette place a capitulé. J'ai vu depuis M. Bentinck, ministre du département de la guerre, qui m'informe que les termes sont en général ainsi qu'il suit: Les Français garderont la ville jusqu'au 20 de ce mois, et ce jour-là, à moins qu'elle ne soit secourue auparavant, la garnison sortira avec les honneurs de la guerre, mettra bas les armes et se rendra prisonniere de guerre; les

officiers garderont leurs épées et effets particuliers. Dans l'intervalle, il y aura un armistice entre la garnison et les troupes du blocus, et les deux partis se réuniront pour réparer les digues. Je félicite de bon cœur, Votre Seigneurie sur cet événement, en conséquence duquel, dans une quinzaine à partir d'aujourd'hui, un corps considérable sera relevé d'un service ennuyeux pour être employé à des opérations actives, et les habitants du fertile pays d'Albasser Woert seront délivrés de la crainte de voir leurs riches terres inondées.

---

DÉPARTEMENT DE LA GUERRE.

*Downing-street, le 14 Février.*

**Le comte Bathurst a reçu des depêches du Major Macdonald dont suivent des copies et extraits.**

Oliva, le 11 Décembre 1813.

.... Quant aux informations que V. S. peut désirer relativement aux opérations du siége ou à l'état de l'artillerie, je référerai V. S. au cap. Macleod, qui vous remettra ces dépêches, et que je demande la permission de vous recommander, comme étant un très-bon officier. J'ai le plaisir d'informer V. S. que Modlin, place très-forte, qui est sur la Vistule, et de grande importance pour les intérêts de Dantzic sous le rapport du commerce, s'est rendu.

Oliva, le 8 Janvier 1814.

My Lord—J'ai l'honneur d'informer V. S. que les troupes alliées ont pris possession le 2 de ce mois de la ville et des fortifications de Dantzic.

S. M. l'Empereur de Russie ayant refusé de ratifier les principaux articles de la capitulation pour la reddition de Dantzic, dont j'ai eu l'honneur d'envoyer la copie à V. S. le général Rapp, qui commandait dans la place, a été obligé d'accéder aux termes qui lui ont été proposés par S. A. R. le duc de Wittemberg le 29 du mois dernier, par lesquels toutes les troupes françaises, et le peu de troupes napolitaines et italiennes qui étaient dans la place, au nombre de 18,000 hommes, sont devenues prisonnieres de guerre, et seront conduites en Russie.

Les Polonais, au nombre de 3500, seront congédiés et pourront s'en retourner chez eux. Le reste de la garnison,

excepté 190 Hollandais, la plupart canonniers, était composé de troupes des états qui formaient la confédération du Rhin, lesquelles peuvent être estimées à 2300 hommes, et d'un bataillon d'Espagnols et Portugais, qui étaient employés, comme travailleurs, à réparer les fortifications. Les premieres troupes, y compris les Hollandais, seront mises immédiatement à la disposition de leurs Souverains respectifs, et j'espere qu'avant peu elles paraîtront dans les rangs des armées alliées. Je dois rendre justice aux derniers, en observant qu'ils ont résisté à tous les efforts qui ont été faits pour leur faire porter les armes contre les assiégeants; ils resteront dans ce pays et seront entretenus aux frais du gouvernement russe, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion favorable pour les envoyer en Angleterre.

Ayant examiné les fortifications de Dantzic, je suis actuellement en état d'informer Votre Seigneurie qu'elles auraient pu être défendues jusqu'au mois de Mai, si la plus grande partie des approvisionnements de l'ennemi n'avait pas été détruite avec les magasins brûlés par le feu des batteries.

Les raisons qui ont principalement porté Son Altesse Sérénissime à accorder à la garnison la premiere capitulation comparativement plus favorable, étaient l'impossibilité, dans une saison si avancée, de continuer plus long-temps l'attaque des approches de la place, et le grand avantage résultant de l'occupation du Westes Plat et Tharswasser, que la capitulation lui livrait sur le champ, ce qui ôtait à l'ennemi toute communication avec la mer, étant bien connu que les Danois feraient tous leurs efforts pour ravitailler la place, dès que nos croiseurs seraient obligés de quitter leur station.

Le système d'exaction qui a été suivi par les Français depuis qu'ils ont été en possession de Dantzic, a fortement pesé sur toutes les classes du peuple, et plusieurs des habitants les plus respectables ont été dépouillés de leurs propriétés, et ont été réduits à un état d'indigence en comparaison de leur ancienne opulence.

Mais, ne voulant pas m'étendre sur un si douloureux sujet, il m'est très-agréable de pouvoir assurer V. S. qu'il existe parmi les habitants de ce pays un sentiment unanime de reconnaissance envers la Grande-Bretagne, pour l'assistance qu'elle a libéralement prêtée dans le grand œuvre du recouvrement de leur indépendance.

Me sera-t-il permis de féliciter V. S. sur les brillants succès qui jusqu'à présent ont couronné les efforts des armées alliées, et dont les conséquences, je l'espere sincerement, amèneront la restauration des libertés des nations qui ont si longtemps souffert de l'agression des Français.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) A. Macdonald.

*Le 14 Janvier 1814.*

My Lord,—J'ai l'honneur de vous transmettre les noms des officiers-généraux qui étaient dans la forteresse de Dantzic lorsqu'elle a été rendue; je viens de les recevoir.

Général en chef, le comte Rapp;—généraux de division, les comtes Heudelet, Grandjean, Bachelu, Lepin, Campredon;—généraux de brigade, l'amiral Dumanoir, D'Héricourt, De Villiers, Husson, Beaucourt, Farine, Cavagnac, prince Radzivill;—généraux de brigade des troupes napolitaines, Destrées, Pepe.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) A. MACDONALD.

## GAZETTE DE LONDRES,

### DU MARDI, 15 FÉVRIER.

*Bureau des Affaires Etrangeres, le 15 Février.*

**Il a été reçu ce matin à ce Bureau une dépêche de Lord Burghersh, dont ce qui suit est extrait.**

Troyes, 8 Février 1814.

Les Alliés ont pris possession hier de la position importante et de la ville de Troyes. L'ennemi s'en était retiré la veille dans la nuit, et avait pris la route de Nogent.

Le nombre de routes aboutissant de diverses parties de la France à Troyes, les ressources de la place en elle-même, avec une population de 30,000 habitants, rendent son occupation de la plus haute importance.

Le prince de Wurtemberg fut le premier qui entra dans la ville avec son corps. La veille, il avait tourné la position de l'ennemi près de Ruvigny, et il avait pris possession du village de Lambrissel sur sa gauche.

J'ai la satisfaction d'annonçer à Votre Seigneurie qu'un détachement du corps du général d'York prit possession de Vitry le 5.

Le général d'Yorck, ainsi que j'en ai déjà informé, Votre Seigneurie, attaqua et défit l'arriere-garde du corps d'armée

du maréchal Macdonald, le 5, à la Chaussée. Le même jour, le général d'Yorck poursuivit l'ennemi jusqu'aux portes de Châlons et bombarda la ville. Le maréchal Macdonald entra en capitulation pour l'évacuation de la place, qu'il effectua le 6 au matin, se retirant avec son armée, composée du corps immédiatement sous ses ordres et de ceux des généraux Sébastiani et Arrighi, sur la rive gauche de la Marne.

Châlons-sur-Saône a été pris par les Autrichiens. Le général Legrand tâchait de rassembler quelques forces dans cette ville; le prince de Hesse-Hombourg la fit attaquer, il fut pris quelques canons dans la ville. Le général Legrand se retira par la route de Lyon, où le maréchal Augereau a réuni une force d'environ quatre mille hommes.

Le général Bubna occupe tout le pays, depuis les environs de Grenoble sur sa gauche, jusqu'aux environs de Mâcon sur sa droite, ayant son centre à Bourg.

L'avant-garde du général Wrede a suivi aujourd'hui la retraite de l'ennemi jusqu'aux Granges sur la route de Nogent. Il a été fait quelques centaines de prisonniers depuis que l'ennemi a évacué la ville de Troyes.

---

*(Ici s'arrêtent, le* 19 *Février, les nouvelles officielles des armées alliées.)*

## JOURNAUX FRANÇAIS.

*Paris, le* 11 *Février.*—Sa Majesté l'Impératrice, Reine et Régente a reçu ce jour les nouvelles suivantes de l'armée :

L'Empereur attaqua hier à Champ-Aubert l'ennemi, consistant en douze régiments ayant 40 pieces de canon. Le général-en-chef Ousouwieff a été pris avec tous ses généraux, tous ses colonels, officiers, canons caissons, et bagages. Nous avons fait 6000 prisonniers ; le reste a été jeté dans un étang, ou tué sur le champ de bataille. L'Empereur poursuivait vivement le général Sacken, qui est séparé du général Blucher.

Notre perte a ete extrémement légere ; nous n'avons pas 200 hommes à regretter.

Sa Majesté le Roi Joseph passant aujourd'hui en revue les grenadiers de la garde-nationale de Paris, a eu le plaisir de leur communiquer cette nouvelle.

*Paris,* 12 *Février.*—M. Alfred de Montesquiou, aide-de-camp du prince de Neufchâtel, dépêché par Sa Majesté l'Empereur, a apporté à S. M. l'Impératrice les nouvelles suivantes :

Le 11 Février à la pointe du jour, l'Empereur étant parti de Champ-Aubert après la journée du 10, poussa un corps vers Châlons, afin de tenir en échec les colonnes de l'ennemi qui s'étaient jetées de ce côté. Il prit avec le reste de son armée la route de Montmirail. A une lieue de là il trouva le corps du général Blucher, et après une action de deux heures la totalité de l'armée ennemie fut culbutée. Jamais nos troupes ne déployerent plus d'ardeur. L'ennemi rompu partout est en pleine déroute ; infanterie, artillerie, munitions, tout est en notre pouvoir ou culbuté. Les résultats seront immenses. L'armée russe est détruite. L'Empereur se porte à merveille. Nous n'avons perdu aucune personne de rang.

*Paris,* 13 *Février.*—Sa Majesté l'Impératrice Reine et Régente a reçu aujourd'hui les nouvelles suivantes de la situation des armées :

Le 12 de Février, Sa Majesté poursuivit ses succès. Blucher s'efforça de gagner Château-Thierry. Ses troupes furent chassées de position en position : un corps entier qui était resté réuni, et qui protégeait sa retraite, fut coupé. Cette arriere-garde était composée de quatre bataillons russes, de trois

bataillons prussiens, et de trois pieces de canon. Le général qui la cemmandait fut aussi pris. Nos troupes entrerent à Château-Thierry pêle-mêle avec l'ennemi, et elles poursuivent sur la route de Soissons les débris de cette armée qui est dans une confusion affreuse. Le résultat de la journée d'aujourd'hui, 12, sont 30 pieces de canon et une quantité innombrable de charriots et de bagages. Le nombre des prisonniers était déjà de 3000, on en amene à tout moment davantage. Nous avons encore deux heures de jour. Parmi les prisonniers sont 6 généraux qu'on envoie à Paris. On croit que le général en chef Sacken a été tué.

*Paris, 12 Février.*—Sa Majesté le Roi Joseph a passé hier en revue dans la cour des Thuilleries les compagnies de grenadiers de la garde-nationale de Paris. Les officiers et sous-officiers des compagnies de fusiliers étaient présents. La belle apparence de ces troupes, l'excellent esprit qui les anime doivent inspirer aux habitants de Paris la plus grande confiance. La présence de Sa Majesté le Roi de Rome en uniforme de la garde-nationale excita une vive émotion.

Pendant la revue il arriva un courier avec des dépêches, que Sa Majesté le Roi Joseph lut à haute voix. Elles contenaient en substance que Sa Majesté l'Empereur avait attaqué le 10 près de Sezanne, un corps russe de douze régiments, qui fut complétement annihilé. Six mille hommes furent faits prisonniers et le reste jeté dans le marais: 42 pieces de canon furent prises à l'ennemi. Le général Romanzoff, les colonels, tous les officiers furent tués ou faits prisonniers. Le matériel de ce corps a été entierement détruit. Nous n'avons pas perdu au delà de 200 hommss. On ajoute que les corps des généraux Blucher et Sacken sont dans une situation critique. L'Empereur est à leur poursuite.

Ces dépêches sont datées de Champ-Aubert. Ces heureuses nouvelles qui furent reçues aux cris répétés de *Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! Vive le Roi de Rome!* circulent rapidement dans la capitale, et causerent une joie universelle.

Ces nouvelles furent de nouveau annoncées hier au soir à six heures par des salves d'artillerie.

Il vient d'être placé du canon aux barrieres de Paris au Nord et à l'Est; les batteries sont servies par des éleves de l'école Polytechnique. La garde-nationale de Paris, les compagnies du département de la Seine, y font le service conjointement avec les troupes de ligne. Il a été placé des chevaux-de-frise sur les chemins ou avenues qui aboutissent à la capitale.

Les boulevards extérieurs sont constamment fréquentés par les habitants de Paris. Il arrive continuellement de vieilles

troupes dans cette ville; tous les jours il en part pour joindre l'armée; il en est parti aujourd'hui de 3 à 4000.

*Lyon, 7 Février.*— L'armée de Lyon augmente journellement. On est pourvu de tout ce qui est nécessaire pour les troupes; le patriotisme des habitants et le zele des magistrats, ont créé les ressources extraordinaires que les circonstances exigeaient. Déjà le Duc de Castiglione a commencé ses opérations militaires en faisant une attaque sur Montluel, d'où l'ennemi fut chassé avant-hier, laissant quelques-uns des siens dans nos mains.

*Provins, 12 Février.*— (Extrait d'une lettre particuliere.) Vous avez certainement entendu parler des succès que l'Empereur a obtenus hier. Je vous informe du départ de Sa Majesté, avec les ducs de Trévise et le Prince de la Moskwa. Toute la division de l'armée d'Espagne qui était ici, s'est mise hier en marche; ce fut principalement la cavalerie et l'infanterie du duc de Raguse qui furent engagées. La garde ne donna pas.

Le 12 à 11 heures du matin.— La nouvelle arrive à l'instant que l'Empereur a entierement détruit les corps de Blucher et de Sacken.

Une lettre d'Anvers, du 7 de ce mois contient les détails suivants, dont nous pouvons garantir l'exactitude.

" Le général Carnot arriva ici le 2 au matin et prit immédiatement le gouvernement. Quelques heures après, l'ennemi fit une vive attaque sur la place avec toutes ses forces, mais la résistance fut plus vigoureuse que l'attaque, et l'ennemi fut complétement repoussé. Il renouvella ses attaques le 3, le 4 et le 5; et tous ses efforts n'ayant pas réussi, il se retira dans la nuit du 5 au 6 et ne s'est plus montré depuis.

Un Français qui arrive à l'instant de la Belgique, dit que lorsqu'il a quitté Liége ou il était Samedi dernier, il n'y avait que 2000 hommes des troupes de l'ennemi. De là à Meziere il n'a vu que dix Cosaques. Il passa avant-hier par Rheims. Dimanche dernier, l'ennemi au nombre de 153 maraudeurs, hussards, cosaques et simples soldats parut devant cette place. La ville de Rhelms refusa de les recevoir. Ils s'en allerent et revinrent le lendemain avec environ 400 hommes de troupes de différentes nations qui entrerent dans la ville.

*Samedi*, 19 *Février*.

Au moment où nous terminons ce Journal, tout est en anxiété et en suspens jusqu'à la réception de nouvelles de France et de Brabant sur lesquelles on puisse compter.

Buonaparté se vante de quelques avantages qu'il aurait remportés sur des corps de l'armée de Silésie, les 10, 11, 12 et 15 de ce mois. Nous avons donné dans une feuille précédente les bulletins sommaires qu'il a fait publier à Paris des premiers de ces prétendus avantages.

La nouvelle de celui du 15 n'est encore parvenue ici que sous la forme d'une dépêche télégraphique de la teneur suivante :

*Boulogne*, 16 *Février*.—*Télégraphe*.—*Ligne de Boulogne*.

Le directeur du Télégraphe à M. Martin, commissaire-général de Police sur la côte du Nord.

" Monsieur, le Télégraphe vient d'annoncer ce qui suit : le 15, l'Empereur a remporté une nouvelle victoire sur les Russes et les Prussiens près de Montmirail, et a pris 10 pieces de canon, 10 drapeaux et 10,000 prisonniers.

NAGUER.

Nous ne nous arrêterons pas à faire de vains commentaires sur tous ces bulletins ; nous nous contenterons d'admirer comment cet extraordinaire Blucher, trois fois anéanti, sait ainsi ressusciter pour se faire annihiler une quatrieme fois ! !

Quand on nous lira, on saura à quoi s'en tenir sur ces batailles, et l'on sera probablement bien surpris de voir que ces *défaites* de Blucher

auront été autant de *défaites* de Buonaparté pour cacher aux Parisiens leur danger. Pendant les batailles de la Marne, le Prince de Schwartzenberg s'avançait majestueusement le long de la Seine. Il était à Nogent, Lagny et Provins. Tout fuyait de Paris dès le 14; les individus, les familles prenaient tristement la route de Normandie et de Bretagne. Les Alliés étaient attendus dans la capitale le 19 ou le 20. La police tremblait et y était sans vigueur. Les conscrits s'échappaient sans être poursuivis. Les gendarmes eux-mêmes, ces loups de la révolution, paralysés comme les loups de la fable, n'épiaient plus *la douce et l'innocente proie.* Les défenses de Paris ne servaient qu'à couvrir de ridicule ceux qui l'avaient imaginée, et à faire craindre aux autres qu'elle ne servît de prétexte au sac de la ville. On pouvait dire encore, au sujet de la clôture de Paris:

" Le mur murant Paris rend Paris murmurant."

En attendant la clôture de ce terrible drame dont la seule idée nous navre tour à tour et nous dilate le cœur, nous allons faire connaître, d'après un journal ministériel, la révolution politique opérée cette semaine dans les conseils britanniques. Elle vaut à elle seule une douzaine de victoires. Le Prince de la Couronne sera le magicien qui mettra la derniere main à cette œuvre si étonnante de quarante jours, à ce carnaval de l'histoire, commencé le jour des Rois et fini le jour des Cendres. Ce sera lui qui dira au tyran : *Pulvis eras, et in pulverem revertas.*

*Extrait du Journal ministériel, le* Courier *du* 18 *Février.*

Un messager du Roi fut dépêché hier au soir à Lord Castlereagh, à Châtillon, Troyes, *ou peut-*

*être Paris.* M. Shaw, autre messager du cabinet, l'avait précédé de quelques jours, ainsi que nos lecteurs le savent. Nous apprenons que notre cabinet a résolu de poursuivre vigoureusement la guerre sur le territoire de France, en stricte coopération et en unisson avec la Russie, la Prusse et l'Autriche. On peut regarder les négociations à Châtillon ou à Troyes comme finies. Il n'y aura plus d'actes diplomatiques jusqu'à ce que les Alliés ne soient en possession de Paris. Il est de toute justice que celui qui a été à Berlin, Vienne et Moscou, vole à son tour la capitale de la France au pouvoir des souverains de Moscou, Vienne et Berlin.

C'est dans cette ville que l'on doit faire l'épreuve de l'affection du peuple français pour Buonaparté. C'est là le lieu qui sera la pierre de touche de son existence comme homme. Les dépêches transmises à Lord Castlereagh par Shaw et par Brown, les deux derniers couriers du cabinet, *ne sont pas d'une nature pacifique.* Le Moniteur, nous l'espérons, n'aura plus d'occasion de peindre les attentions mutuelles, les excellentes formes observées entre Lord Castlereagh et l'homme qui enleva le duc d'Enghien. Toute espece de relation a cessé entr'eux. Lord Castlereagh partit de Châtillon, Jeudi 10, et se rendit à Troyes suivant les dernieres nouvelles. Sa Seigneurie est plus particulierement attachée à la cour de l'Empereur Alexandre, et accompagnera S. M. I. dans toutes ses marches et mouvements.

On sait maintenant d'une maniere certaine qu'aux dîners donnés par Lord Castlereagh et Caulaincourt, il n'a pas été fait un seul pas vers la négociation ; *enfin, il faut mettre un terme aux malheurs de l'Europe,* leur dit Caulaincourt ; et les ministres alliés pouvaient répondre à l'affirmative,

mais cependant dans un sens bien différent de celui des expressions dont Caulaincourt se servait. Il n'y eut qu'une conversation générale, et même de l'espece la plus générale et la plus insignifiante.

Il n'y a pas très long-temps que le cabinet prit en considération de déterminer quelle part le gouvernement britannique devait prendre aux intérêts et au sort des Bourbons. La décision fut jugée si importante que préalablement à la discussion, l'on dit qu'on envoya à deux cents milles un exprès à un noble Lord qui était absent de ville, afin de le prier de se trouver à sa place. La résolution du cabinet fut qu'il ne serait accordé par le gouvernement aux Bourbons aucune aide d'une nature publique et ostensible.

Ce fut en conséquence de cette résolution que lorsque le duc d'Angoulême arriva le 3 de ce mois au quartier-général de Lord Wellington, Sa Seigneurie pria S. A. R. de ne prendre *pour le présent*, aucun titre ni caractere public. Nous n'avons pas besoin de répéter ici notre opinion sur cette politique.

Mais ce qui pouvait être jugé convenable lors du départ de Lord Castlereagh, peut être regardé d'une maniere très-différente depuis que les événements ont fait voir l'apathie absolue où l'on est pour Buonaparté, et que le peuple français n'est pas disposé à faire plus d'efforts pour lui, à présent que les alliés sont presque aux portes de Paris, qu'il ne l'était lorsque ceux-ci étaient de l'autre côté du Rhin. Il est donc très-possible que, vu cette circonstance, la détermination originale du cabinet de n'accorder aucun secours ouvert et déclaré à la cause des Bourbons, ait subi une modification et un changement considérable; que cette modification ait été envoyée à Lord Castlereagh par Shaw, et renouvellée avec une nouvelle

force dans les dépêches expédiées hier au soir par Brown.

Les Alliés recevront des ouvertures et des propositions pour une base préliminaire avant même que leurs armées arrivent à Paris, mais c'est à Paris qu'ils feront une déclaration pleine et explicite de leurs vues. Nous applaudissons hautement à ceci.

Dans les entrefaites, les Alliés ont été instruits que Buonaparté ne cédera rien au-delà des points suivants, savoir : " qu'on reconnaîtra et assurera la souveraineté de la France dans sa maison, et que la France, en fait de territoire intérieur et extérieur, sera replacée comme elle était sous le regne de Louis XVI." Ainsi il refuserait d'accéder à toute demande que l'Autriche pourrait faire que la Franche-Comté, l'Alsace et la Lorraine lui fussent cédées.

Quelle crise que celle dans laquelle l'Europe se trouve aujourd'hui ! Quels événements que ceux dont on sera témoin avant même l'expiration d'une semaine !

---

## COMMENTAIRE

*Sur la Réponse faite par Buonaparté à la Députation du Sénat, le Nov.* 1813.

Le discours de l'Empereur au Sénat est court : on ne peut lui reprocher ni divagations, ni déclamations. Il ne parle plus de l'idéologie comme cause de l'incendie de Moscou et de la poursuite des Cosaques. Il ne s'en prend plus aux horreurs du climat ni aux rigueurs de l'hiver. Il est vrai que c'est au commencement de l'au-

tomne et dans un climat tempéré qu'il a été battu. Il néglige même un moyen oratoire qui se présentait naturellement et dont le sénat n'avait pas manqué de lui suggérer l'idée. Il ne crie point à la trahison. Il se borne au fait, et il est impossible de l'exprimer en moins de mots. " L'année derniere, toute l'Europe était avec nous, dit-il, cette année toute l'Europe est contre nous."

Mais l'Empereur n'a-t-il pas songé que ces deux phrases, malgré leur laconisme impérial, pourraient faire naître dans l'esprit des Français quelques réflexions? Pourquoi tous les souverains alliés de la France, il y a un an, se réunissent-ils contr'elle aujourd'hui?

L'Empereur nous dit qu'il est dans les arrêts de la destinée que l'opinion de l'Europe soit soumise ou à la France ou à l'Angleterre.

La destinée paraît là, comme tombant des nues, séparée de tous les antécédents, pour expliquer le changement général. Mais si les Français adoptent l'hypothese de leur maître, ne lui diront-ils pas: Pourquoi nous avez-vous imposé tant de sacrifices? Si la destinée est un être capricieux, dont on ne peut ni calculer, ni prévoir les arrêts, pourquoi formiez-vous des plans si vastes, pourquoi entrepreniez-vous des expéditions de si longue haleine? Certes, nous ne vous y invitions pas. Nous vous avions laissé prendre le pouvoir parce que nous espérions que vous nous donneriez du repos. Nous supportions votre gouvernement malgré beaucoup d'injustices, pour ne pas nous remettre dans un temps de troubles et d'orages. C'est vous qui avez formé des projets gigantesques comme si vous pouviez répondre de la destinée. Vous avez enlevé, pour l'exécution de ces projets, aux peres et aux meres, leurs enfants; aux femmes leurs époux; aux enfants leurs peres; à tous

leurs fortunes, à un grand nombre leur liberté. Vous avez répandu la terreur parmi les citoyens, la désolation dans les familles, la gêne dans le commerce, l'indigence dans les cités, la misère dans les villages. Vous avez interrompu toutes nos occupations, bouleversé tous nos calculs, vous nous avez frappés dans nos intérêts les plus chers, dans nos affections les plus intimes. Vous nous disiez pour nous consoler que vous étiez sûr du résultat. Et voilà que vous nous arrivez avec le sang-froid d'un joueur, et que vous nous dites que les *as* étaient contre vous. Mais vous oubliez que votre enjeu, c'étaient nos propriétés, notre repos, notre vie. Si vous n'étiez pas sûr de vos chances, il ne fallait pas attaquer un dépôt qui ne vous appartenait pas. Nous ne pouvons pas vous savoir gré du noble détachement avec lequel vous nous parlez de nos pertes et de nos malheurs dont vous êtes la seule cause. Vous n'avez rien perdu. Ce sont nos maisons qu'on brûle. Votre maison d'Ajaccio, si tant est qu'avant d'habiter nos palais en France, vous eussiez une maison dans votre Corse, votre maison d'Ajaccio est bien à l'abri de l'incendie. Ce sont nos femmes qu'on outrage. L'une et l'autre de vos deux Impératrices sont tranquillement à Paris, bien à l'abri des Cosaques. Ce sont nos fils qu'on égorge. Le petit Roi de Rome, s'il est votre fils, se fait traîner par ses mérinos sur la terrasse des Tuileries. De quels revers vous faites-vous donc un mérite de paraître si consolé ? De nos revers et non des vôtres ; de nos revers que vous attiriez sur nous gratuitement, de gaîté de cœur, sans provocation quelconque. Il n'y a donc rien de grand, rien de beau, rien de magnanime, dans vos phrases sur la destinée. En admettant, ce que ces phrases supposent, que les événements de ce monde ne sont gouvernés que par

le hasard; en mettant de côté la justice, la morale et même la prudence, il y a encore de la folie à risquer tout son bien sur une carte, et il y a plus et pis que de la folie à risquer ainsi le bien et la vie des autres.

Après avoir ainsi répondu à cette fatalité dramatique que l'empereur Napoléon veut transporter de la tragédie dans la politique, les Français pourraient se permettre encore d'autres réflexions sur la vérité du système en lui-même.

Dans le fait, la destinée n'est qu'un mot. Tout ce qui arrive est un enchaînement de causes et d'effets. Quand la cause d'un événement n'est pas connue, on peut parler de la destinée. C'est une expression commune, pour désigner l'ignorance de la cause. Mais quand elle est évidente et manifeste, quand il est plus clair que le jour que l'événement a eu telle action pour origine, n'est-ce pas le comble de l'effronterie que d'imputer cet événement à la destinée ?

Or, qu'y a-t-il besoin de la destinée pour expliquer la réunion de toute l'Europe contre la France ?—Prenons un à un chacun des membres de cette formidable coalition. Nous serons ramenés par une ligne très-courte et très-directe, non pas à la destinée, mais à Napoléon tout seul.

Les Espagnols descendent des Pyrénées. C'est qu'à la face de l'Europe vous avez enlevé aux Espagnols leurs souverains légitimes, vous médiateur entre ces souverains, vous juge entre deux parties. Pour prix de ce qu'elles avaient reconnu votre arbitrage, vous avez chassé l'une, emprisonné l'autre, et dépouillé toutes les deux.

Les Prussiens accourent sur les frontieres de France. C'est que vous avez, contre les traités, gardé des forteresses en Prusse, accablé ce pays de tous les genres de vexations, insulté la plus infortunée et la plus vertueuse des Reines, mor[illegible]té le

royaume, ravi ses trésors, emmené sa jeunesse, et fait mourir de faim les habitants que vous ne traîniez pas à un autre genre de mort.

Les Russes? Quelle destinée les a amenés des rives du Don sur celles de l'Elbe et puis sur celles du Rhin, lui-même? Cette destinée, c'est vous, l'empereur Napoléon. C'est vous qui, tandis que les Russes n'étaient pas même en Pologne, êtes parti de Paris pour les attaquer; vous qui avez détruit dans leur patrie tous les villages que vous rencontriez sur votre route, qui avez brûlé toutes les cabanes et pillé tous les palais; vous qui êtes entré en Russie avec 400,000 Français, et qui en êtes ressorti tout seul, poursuivi par 200,000 Cosaques.

Nous pourrions continuer cette énumération et nous montrerions qu'il y n'y a pas un seul de nos ennemis, qui le soit devenu volontairement; qu'il n'y en a pas un que Napoléon n'ait pris à tâche d'aliéner, de provoquer, d'irriter, de réduire au désespoir, jusqu'à ce que le sentiment de maux intolérables l'eût emporté sur toute considération, sur tout calcul, sur toute crainte. Jamais l'Europe ne s'était montrée si patiente, si convaincue de sa faiblesse; si disposée à tout supporter, pourvu qu'on lui laissât une perspective de tranquillité. Il a fallu la parcourir en tout sens, la fouler et la refouler aux pieds, dans toutes les convulsions d'une frénésie qui semblait s'accroître quand elle ne rencontrait point de résistance; il a fallu treize années d'une pareille démence, pour la déterminer à se soulever, à se réunir et à tenter un dernier effort.

Il n'y a pas de destinée dans tout cela: il y a des effets nécessaires, des effets inévitables, que la moindre réflexion pouvait prévoir, que le plus simple bon sens pouvait calculer.

On dirait, à entendre l'empereur Napoléon

que les Puissances qui, l'année dernière, étaient alliées de la France, se sont tournées cette année contre elle, simplement pour changer. Toute la logique impériale repose aujourd'hui sur la théorie des effets sans cause qu'elle appelle toujours destinée.

Mais ce n'est point pour obéir à une destinée mystérieuse que nos alliés nous ont quittés de la sorte ; c'est parce que notre Empereur a traité ses alliés plus mal que ses ennemis, qu'il a dépeuplé leurs états d'hommes et d'argent, qu'il n'a respecté aucun de leurs droits, qu'il a fait enlever ceux de leurs sujets, qui avaient eu le malheur de lui déplaire, qu'en faisant peser sur eux toutes les charges et tous les dangers de ses entreprises, il n'a daigné ni les protéger ni les garantir, qu'il les a forcés à n'être que des fléaux subalternes, insultés par lui et à cause de lui détestés de leur peuple. Ce n'est que parce que la destinée l'a voulu, qu'un cri de délivrance a retenti d'un bout de l'Europe à l'autre : c'est parce que d'un bout de l'Europe à l'autre, il n'y avait pas un Roi, pas un Prince, pas une cité, pas un hameau, pas un homme qui n'eût soif d'être délivré.

Il nous revient toutefois à la mémoire que l'Empereur Napoléon s'est, dans un de ses discours officiels, identifié avec la destinée. Lorsqu'il réunit la Hollande à la France, il dit ou il fit dire par son ministre des relations extérieures aux Hollandais, pour les consoler, que les états comme les individus devaient se soumettre aux lois d'une destinée impitoyable. Si, dans son discours au sénat, il n'a voulu que se conformer à cette terminologie déjà consacrée, nos objections tombent. Il est certain que, si Napoléon et la destinée ne sont qu'une seule et même chose, l'état de la France, et la réunion de toute l'espece humaine civilisée contre les Français ou plutôt contre leur

chef, est l'ouvrage de la destinée, car elle est l'ouvrage de Napoléon.

Mais alors aussi il ne faut plus nous parler des lois inévitables, nécessaires de la destinée. Elle n'est plus cette puissance magique, invisible, contre laquelle il est inutile de lutter. Ce que Napoléon appelle la destinée, c'est un homme. Caligula, Néron, Commode, étaient des destinées de ce genre, et il y a exemple qu'on s'en est débarrassé.

## NÉCROLOGIE.

Le chantre célebre de *Paul et Virginie*, l'auteur des *Etudes de la Nature*, de la *Chaumiere Indienne*, des *Vœux d'un Solitaire*, etc., Bernardin de Saint-Pierre, est mort dans les environs de Paris, dans un âge très-avancé. Sa mort laisse une place vacante à l'Institut.

---

Nous aurions éprouvé un bien grand plaisir à pouvoir ajouter à ce chapitre le nom d'un autre membre de l'Institut, section de mécanique, que l'on proclame mort dans tout Londres, au moment où nous envoyons ce Numéro à la presse. Malheureusement la nouvelle de Napoléon Buonaparté tué, et de la cocarde blanche arborée, est un peu prématurée : nous espérons néanmoins qu'elle n'est pas ajournée pour long-temps.

Cette rumeur a fait monter un moment l'*Omnium* à 32 pour cent de prime.

# LE LOGOGRAPHE,

## OU

## LE MONITEUR SECRET.

## No. LXVII.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Instructions verbales de* Napoléon *à* Caulaincourt.

Vous entendez, Vicence, point de ces hauteurs que vous avez montrées en Russie : beaucoup de prévenances, d'attentions, de ces marques de politesse, de déférence si prononcées, qu'on ne puisse les repousser sans être d'une incivilité brutale ! J'aurais pu choisir un négociateur plus habile que vous, mais je ne pouvais en trouver un qui convînt davantage à mes projets. Traiter avec vous dans un moment où l'on pourrait me forcer à vous substituer un individu moins mal famé, c'est reconnaître qu'on s'inquiete peu des crimes que j'ai pu commettre pour affermir mon pouvoir, et qu'on ne voit dans ceux qui ont été mes complices que les instruments de ma politique, et non des misérables à étouffer à raison de leur atroce ou lâche complaisance. D'ailleurs, en envoyant celui que toute l'Europe accuse du meurtre d'un des rejetons les plus illustres de la famille des Bourbons siéger avec les envoyés des souverains auxquels on doit supposer l'intention de la rétablir, je montre que je les insulte même au sein de mes revers, et qu'en vain on attend d'eux cette restauration. C'est par ces circonstances que jamais ma sagacité n'a laissé échapper, et que j'ai

toujours su employer avec autant d'adresse que d'effronterie, que j'ai souvent déterminé d'avance le sort d'une négociation avant même qu'elle ne fût entamée. Négocier avec moi, c'était déjà de la part des puissances me tendre une main secourable dans l'abîme où je suis tombé ; mais consentir à vous admettre dans le congrès, c'est décider aux yeux de l'Europe la question du rétablissement des Bourbons, et montrer qu'elle n'est qu'occasionnelle, secondaire, et même à peu près oubliée. Que m'importent les projets qu'on peut avoir en réserve, le parti qu'on croit pouvoir tirer des événements pour m'opposer cette famille, il me suffit pour le moment de détruire l'effet que l'espoir de son rappel pourrait avoir sur l'esprit d'une partie des Français, et que n'étant pas divisés entr'eux ni séparés de moi par cette perspective, ils se prêtent passionnément aux grandes mesures que je prends pour me sauver. Ne voyez-vous pas, Caulaincourt, que par l'habitude que j'ai prise de blesser les bienséances, j'ai acquis la faculté de ne pas même m'y conformer lorsque tout semble concourir à me forcer à une marche plus modérée. Toute ma carriere est marquée par des tentatives si audacieuses contre ce que les hommes respectent, que maintenant encore j'inspire une espece d'effroi secret à ceux qui ont les moyens de m'abattre, ce qui a donné à leur marche une espece d'hésitation dont j'ai su profiter. C'est ainsi que lorsque les Alliés sont arrivés sur le Rhin et qu'ils étaient prêts à franchir une des limites naturelles de mes états, ils se sont recueillis, comme si la nouveauté de la tentative les étonnait, et arrêtés, comme si avec d'immenses moyens de succès ils ne se croyaient pas encore assez forts. J'étais perdu, si, après la bataille de Leipsic, recueillant toutes leurs forces disponibles et organisant sans relâche des réserves

pour les soutenir, ils avaient pénétré dans le cœur de la France. J'étais alors sans courage, parce que je me voyais sans ressources présentes, j'étais sans plans, sans calculs, parce que les données et les matériaux me manquaient; je n'aurais pas même eu le temps de sauver mes trésors et les éléments de ma dynastie..... Je demandais à la fortune deux mois de relâche : la fortune, ou plutôt mes ennemis me les ont donnés. Et vous savez, Caulaincourt, ce que votre maître peut faire dans deux mois ! Ils le savaient eux-mêmes, lorsqu'après m'avoir vu retourner en France, seul avec vous, laissant derriere moi quatre cent mille morts ou prisonniers, et des généraux malades ou découragés, j'ai reparu tout à coup à la tête d'une armée nombreuse, soutenue d'une artillerie immense et assez forte pour gagner coup sur coup deux batailles. Voilà ce qu'ils savaient, voilà ce qui devait leur prouver que dans un pays qui fait la guerre avec succès depuis plus de vingt ans, dont toute la population mâle, depuis vingt-cinq ans jusqu'à quarante, a à peu près porté les armes, je trouverais encore des ressources extraordinaires, surtout si on me laissait le temps de recourir à mes moyens ordinaires de terreur et de séduction, et si on n'opposait à mon usurpation ni des droits légitimes ni des prétentions rivales. Quatre-vingt mille hommes marchant en masse comme l'avant-garde d'une armée immense dont tous les éléments existaient dans le voisinage du Rhin, pouvaient venir me détrôner dans Paris, et ne me laisser d'autre parti que de me jeter dans la mer. Changez les rôles, et mettez-les dans la position où je me trouvais il y a trois mois, auraient-ils échappé après la bataille de Leipsic ? Se seraient-ils sauvés par Erfurt, auraient-ils gagné, en fuyant, la bataille d'Hanau, et recueilli

des trophées qui ont rendu presque problématique aux yeux des Français l'immense défaite que j'avais essuyée ? Vicence, je ne désespere pas de me retrouver un jour en état de reprendre le cours de mes vastes projets.

J'étais perdu si, dans un congrès de tous les souverains de l'Europe, j'avais été solennellement déchu de tous mes droits à la couronne de France, et condamné sous peine de mort à l'abdiquer. Cet acte de vigueur aurait donné une haute idée de la persévérance des Alliés dans leurs plans, et aurait soulevé contre moi une grande partie de la France. Je ne suis pas aimé, Vicence ; vous n'êtes pas aimé non plus, et c'est ce qui m'attache à vous. Je déteste les gens qui cherchent à se rendre populaires : j'approuve, je protége ceux qui se rendent odieux pour me servir, parce qu'ils n'ont de refuge que dans ma fortune et d'appui que dans mon existence. Si on avait su tirer parti de cette haine, je me serais trouvé sur-le-champ réduit à quelques hommes qui ne restent autour de moi que parce que l'horreur qu'ils inspirent les empêche d'être des transfuges, et qu'après moi ils n'ont que la perspective de la potence. Puisqu'on ne nous a pas poursuivi eux et moi comme des bêtes fauves, puisque les désastres de l'Allemagne et la dévastation de la Russie n'ont pas été des motifs suffisants pour nous mettre à jamais hors de la loi des nations, j'ai lieu de croire que ce n'est que la politique des souverains et non leur indignation qui me poursuit, et que si j'obtiens quelques succès militaires on y verra moins les fléaux qu'ils pronostiquent encore à l'Europe, qu'un prétexte qui expliquera pourquoi on traite avec moi, et qui justifiera aux yeux des nations indignées l'origine de ma conservation. Pour me conformer de mon côté à cette étrange bénignité de la part de mes enne-

mis, je suis décidé, Vicence, à céder beaucoup, à restreindre extrêmement les limites du grand Empire, pour en conserver la partie vivace et les éléments régénérateurs. La confédération germanique n'était qu'une superfétation politique dont moi seul pouvais tirer quelque parti, et qui dans les mains de mes ennemis leur sera plus embarrassante qu'utile. J'ai jeté là des racines que j'y retrouverai quand je serai assez fort pour reprendre l'exécution de mes vastes projets; quant à l'Autriche, elle ne m'y remplacera jamais. J'ai offert à tous ces petits princes accoutumés à être traités par elle avec mépris, des perspectives de considération et d'agrandissement vers lesquelles leurs regards seront toujours fixés, car de tous les sentiments le plus aveugle c'est l'ambition. On veut m'ôter mes forteresses de première ligne; eh! bien, je les cede. Elles tomberont dans mes mains le jour où je serai assez fort pour recommencer mes incursions en Allemagne. M'a-t-on vu attaquer beaucoup de forteresses? Non; je n'ai jamais essayé de prendre que celles qui m'étaient nécessaires pour soutenir mes flancs lorsque j'avais beaucoup étendu le front de mon armée, ou lorsque je m'étais un peu trop porté en avant. Tout cela tombe par les événements de la guerre.

Les trompettes de la victoire ont la même puissance que celles dont le son fit crouler les murs de Jéricho. Il est inutile de parler de l'Espagne; c'est un pays divisé, dans lequel j'introduirai, quand il me conviendra, tous les éléments de la guerre civile. Je mets Ferdinand en liberté et je lui fais nommer un ministre au congrès; je l'enverrai même s'il le faut au quartier-général des Alliés. Une fois intronisé en Espagne, il aura contre lui les partisans du gouvernement représentatif, les grands qui n'ont pas voulu figurer à

la farce de Bayonne, et que j'ai traités, comme vous savez, les partisans de son pere, les créatures de sa mere. S'il parvient à se maintenir malgré ces nombreux opposants, je le marie à la princesse Zénaïde, fille de mon frere Joseph, et alors je suis plus maître des Espagnes que si ce dernier y régnait. Enfin, si le roi Ferdinand m'échappe, j'ai encore en réserve le vieux Roi dont je ferai un personnage attendrissant, et qui réclamant ses droits, aura l'appui d'une partie de ses anciens sujets, le mien et celui de quelques autres puissances à qui je saurai faire persuader que l'indépendance de l'Espagne, son isolement de la France dépendent de son rétablissement. Quant à l'Italie, la Baviere y fera établir un appanage pour le vice-roi qui y est assez aimé, et qu'il suffira de maintenir dans une petite principauté pour me donner les moyens de la conquérir un jour toute entiere. J'étais inquiet sur Naples, je craignais qu'on n'en exigeât la restitution complette et immédiate. Mais admirez ici, Vicence, toute la profondeur de mes combinaisons. Murat m'abandonne, se ligue contre moi, rassemble trente mille hommes qu'il fera manœuvrer bénignement contre le vice-roi dont cette ruse préservera l'armée, et ensuite dans les négociations il ne sera pas question d'enlever à mon frere Joachim le royaume de Naples qui de cette maniere restera dans ma famille. . . . .

Maintenant, Vicence, allez, partez, je vous donne les trois plus habiles cuisiniers de la France; donnez les meilleurs vins; observez les meilleures formes! Si vous réussissez, je porte le dernier coup à l'Europe; je vous nomme mon ambassadeur à Londres. .

Imprimé pour Schulze et Dean, 13, Poland-St, Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. Peltier, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.

# L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCXCII.—*Le 28 Février,* 1814.

## CONTINUATION DE LA CORRESPONDANCE INTERCEPTÉE PAR L'ARMÉE COMBINÉE DU NORD.

### DIPLOMATIE.

### No. I.

*Le Comte d'*Hédouville, *Ministre de France à Francfort, à S. Exc. M. le Duc de* Bassano.

Francfort-sur-Mein, le 1er Octobre, 1813.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'informer V. Exc. que le Grand-Duc s'est décidé subitement à partir d'Aschaffenbourg pour Constance, dans le milieu de la nuit derniere. Le Grand-maître de sa cour Baron de Ferette, est venu aujourd'hui m'apporter une lettre de S. A. contenant ces mots: " Je suis en " route pour Constance où m'appellent les devoirs de l'épis-

" copat (1). Je passe par Carlsruhe, Fribourg, et Mörs-
" bourg. Je vous prie de réitérer à mon bienfaiteur, l'au-
" guste protecteur de la Confédération du Rhin, que je lui
" reste fidelement attaché jusqu'à la mort."

Il paraît que ce Prince a conçu l'idée qu'on cherchait à le faire enlever par des partisans, et qu'étant maître de sa personne on s'efforcerait à le détacher de la Confédération. Quoique M. le baron d'Eberstein ait attendu, pour l'instruire de ce qui se passait en Westphalie, des renseignements plus précis que ceux qui étaient donnés par les fuyards dans le premier moment d'alarme, quoique ce ministre lui ait com-

---

(1) Si l'archi-chancelier de l'Empire, le Prince Primat, le grand-duc de Francfort, M. de Dalberg enfin, avait été toujours aussi zélé pour ses fonctions épiscopales qu'il feint de l'être dans sa terreur, il serait aujourd'hui dans une situation moins déplorable. M. de Dalberg, élu de bonne heure coadjuteur du siege métropolitain de Mayence, et du siege épiscopal de Constance, prôné depuis long-temps en Allemagne comme un philosophe sous la mitre, un philantrope, un protecteur de toutes les idées libérales, a mal soutenu l'épreuve de ces temps orageux. Quand on est placé aussi haut, on doit remplir ses devoirs ou périr à son poste. Issu d'une des plus illustres familles de la Chrétienté, réunissant en sa personne la double dignité d'un prince souverain et d'un chef de l'église, il avait plus de moyens qu'aucun autre pour s'opposer au bouleversement de toutes les institutions sacrées. A la paix de Lunéville, sa dignité survécut à la chûte des trois antiques électorats ecclésiastiques; mais M. de Dalberg déserta successivement la cause de l'empereur d'Allemagne, celle de l'Empire, celle du Pape, enfin celle de sa propre principauté, puisqu'il consentit à désigner pour son successeur un étranger, fils adoptif de Buonaparté, tandis que tous les traités garantissaient la durée d'une souveraineté ecclésiastique en Allemagne. Dans ses mandements il a approuvé le dépouillement du saint siége, il a imputé au St. Pere martyre la scission dans l'église, et évêque catholique, il a continué d'être le serviteur officieux de Buonaparté excommunié. On ne demandera plus au couronnement de l'empereur germanique; n'y a-t-il point de Dalberg? jusqu'à ce qu'un autre membre de cette famille efface le souvenir de tant d'actions indignes.

muniqué des nouvelles moins effrayantes dans la journée d'hier, S. A. avait déjà pris secretement son parti, à ce qu'on croit, d'après des avis qui lui auraient été adressés d'ici par estafette dans la nuit du 29 au 30 Septembre. On lui avait donné comme certain que les partisans se montraient déjà à Giessen du côté de la Westphalie et vers Fulde par Eisenach. En même temps, le départ de M. le duc de Castiglione de Wurtzbourg lui avait fait craindre d'être tout-à-fait à découvert de ce côté, et les inquiétudes qu'il avait sur les dispositions de la Baviere ont achevé de frapper son esprit, en sorte qu'il ne s'est pas cru à l'abri d'un coup de main dans sa résidence d'Aschaffenbourg.

Je réponds à S. A. que si elle avait communiqué ses inquiétudes à M. le duc de Valmy et à moi, nous aurions pu lui donner des notices plus exactes et que probablement elle ne se serait pas déterminée à un départ aussi précipité, dont l'effet sur l'esprit du peuple peut être fâcheux dans la circonstance présente.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect,

Monseigneur,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

TH. CH. CTE. D'HÉDOUVILLE.

---

## No. II.

### *Le Comte de* Mercy Argenteau, *Ministre de France à Munich, à S. Exc. M. le Duc de* Bassano.

Munich, le 28 Septembre, 1813.

Monseigneur,

Je viens de recevoir la lettre de Votre Excellence du 19, contenant le précis des dernieres opérations qui ont eu lieu, pour jeter l'ennemi en Bohême. Je me suis empressé de communiquer ces détails au roi qui les a appris avec beaucoup d'intérêt et je n'ai point différé de les faire parvenir au général de Wrede.

Plus Votre Excellence me donnera de détails sur les événements et plus elle me fournira de moyens pour contre-

balancer les bulletins autrichiens qui sont répandus à tout moment sur la ligne de l'armée bavaroise, et dont il est fait des envois anonymes dans l'intérieur. Les derniers, par exemple, proclamaient comme victoire ces mêmes événements qui ont rejeté en Bohême dans le plus grand désordre les armées coalisées. Ils disaient qu'à l'affaire chaude du 19 près de Péterswalde, les Prussiens avaient pris sur nous trois drapeaux et sept canons, et que ce même jour le général Creusel avait été fait prisonnier avec 3000 hommes. Ils ont également annoncé la prise de Trieste et différents combats qu'ils doivent avoir livrés à leur avantage contre l'armée du Prince Vice-Roi.

L'introduction des journaux de Vienne est interdite. On surveille autant que possible la rédaction de ceux du royaume. Le gazetier de Bayreuth seul s'est permis quelques incartades dont il sera sévérement reprimandé, et peut-être perdra-t-il son privilége.

(Suivent 12 pages en chiffres.)

Agréez, Monseigneur, l'hommage de mon respectueux dévoûment.

Le Comte de MERCY ARGENTEAU.

---

## No. III.

### *Le Comte de* Mercy Argenteau, *Ministre de France à Munich, à S. E. M. le Duc de* Bassano.

Munich, le 29 Septembre, 1813.

Monseigneur,

Je reçois les lettres du 24, que V. E. fait l'honneur de m'adresser. J'aurai soin que la Gazette d'Augsbourg vous soit adressée directement, et je vais faire en sorte de me procurer le plus régulierement possible les Gazettes de Vienne que je m'empresserai de vous faire passer.

Le général de Wrede m'informe que, d'après les rapports qui lui étaient parvenus en date du 27, le général de division Buonaventi qui commande l'extrême gauche du prince vice-roi, occupait Brixen. Par ce mouvement, la communication entre cette ville et Inspruck ne peut plus être que momentanément interceptée, par des brigands et

des révolutionnaires. Cependant il sera peut-être difficile d'éteindre entierement cet esprit d'insurrection, qui regne sourdement dans une partie des vallons du Tyrol. Ce général m'annonce qu'un émissaire, qui est revenu le 26 à son quartier-général, et qui avait été à Lintz et dans les environs de Budweis, prétend que 28 escadrons de l'insurrection hongroise, que l'on sait cependant être incorporée dans les différents régiments de hussards, formant le 7e, 8e, 9e, et 10e escadron, sous le nom d'escadrons de Vélites, sont en marche pour rejoindre la grande-armée autrichienne en Bohême.

Il me mande aussi que l'armée qu'organise l'archiduc Ferdinand en Moravie, doit être portée à la fin de ce mois à une force de 30 à 40,000 hommes.

Le commissaire-général du cercle de la Regen écrit à la date du 22, que le recrutement continue toujours avec la plus grande rigueur en Bohême, et que l'on y voit augmenter chaque jour le nombre des blessés; que l'on se plaint généralement des Cosaques, et que l'on remarque les dispositions les plus favorables dans le peuple.

Le commissaire-général de la Salzach mande à la date du 23 que d'après tous les rapports qui lui sont parvenus, tant des montages de l'Inn, que de l'Hansruckviertel, il ne s'y est rien passé de remarquable.

Agréez, Monseigneur, l'hommage de mon respectueux dévouement.

Le comte de MERCY ARGENTEAU.

*P. S.*—Madame la Baronne de Wessenberg, épouse du dernier ministre d'Autriche en Baviere, qui est maintenant en Angleterre, est arrivée hier de Vienne et annonce le projet de se fixer ici; cette résolution qui semble se rattacher à tous les bruits qui circulent depuis quelque temps, a fait assez de sensation.

## No. VIII.

### *Le Comte* Otto de Mosloy, *Ministre d'Etat, à S. E. M. le Duc de* Bassano.*

Paris, le 28 Septembre, 1813.

Monsieur le Duc,

Je viens de recevoir enfin les états, si long-temps promis par M le duc de Santafé, avec la désignation des lieux où se trouvent les réfugiés espagnols. Leur nombre total s'éleve à 1700, mais ce ministre m'observe que les militaires et les personnes qui composent la cour de S. M. le roi d'Espagne, se trouvent sur les états supplémentaires.

M. le préfet du Gers, qui nous a adressé un état des Espagnols retirés dans son département, fournit une liste de 1670 individus, tous dans la plus grande misere. Il est vrai que ce département est le plus fort de tous, mais en supposant que les autres ne nous présentent ensemble que la moitié de ce nombre, la totalité des hommes à secourir excédera de beaucoup le calcul de M. le duc de Santafé, et la commission se trouvera hors d'état de satisfaire à toutes les demandes qui lui seront adressées.

Dans les instructions que V. E. m'a fait l'honneur de m'adresser, les employés militaires n'ont jamais été nommés. Cependant il en existe un très-grand nombre qui me sont recommandés par le ministre de la guerre et M. le duc de Dalmatie. M. le duc de Santafé met aussi un très-grand prix à ce que ces militaires reçoivent des secours. Il en résultera une très-grande augmentation de dépense, mais quoique la commission ne voye aucun motif d'exclure de la munificence de S. M. ceux qui ont porté les armes pour la cause commune, elle a besoin d'une autorisation formelle pour les comprendre dans son travail. Je prie V. E. de me faire connaître à ce sujet les ordres de l'Empereur.

En tout état de cause les demandes se multiplient au

---

* Cette lettre fait connaître la déplorable situation où se trouvent les Espagnols qui ont servi l'usurpation de la nouvelle dynastie.

point que la commission se voit dans l'impossibilité de faire une distribution générale sans excéder les fonds qui lui sont alloués, ou sans faire une nouvelle réduction sur les traitements qu'elle avait déjà fixés, et qui pour un grand nombre de réfugiés sont déjà trop modiques. Elle sera obligée de prendre ce dernier parti, si S. M. ne juge convenable d'augmenter la somme qu'elle a destinée à ce service. La commission croit donc devoir solliciter un supplément de 50,000 francs par mois à titre de fonds de réserve et elle s'engage à ne puiser dans ce fonds qu'autant que les besoins des réclamants lui en feraient un devoir indispensable.

Je prie V. E. de ne pas perdre de vue le contenu de ma lettre No. 8 du 16 de ce mois, et de me renvoyer les états qui y étaient joints, avec vos observations.

Veuillez agréer, Monsieur le Duc, l'hommage de mon dévouement et de ma haute considération.

OTTO.

## No. IX.

### *Le Chevalier* Oginski *à S. E. M. le Baron* Bignon, *Ministre de France auprès du Duché de Varsovie.*

Wisbaden, 22 Septembre, 1813.

Votre Excellence,

Nous voilà depuis deux semaines à Wisbaden, éloignés de tout le monde qui nous intéresse, et de notre patrie, n'ayant d'autre ressource que la pension qui nous est gracieusement accordée. J'ose donc prier V. E., de vouloir bien se souvenir de nous et de nous la faire payer à Mayence pour les mois d'Août et Septembre. Dépourvu de santé et de tout moyen, il m'est bien pénible de m'adresser à V. E. dans ce besoin urgent* : mais V. E. voudra bien par-

* On voit que les Polonais qui se sont laissé tromper aux espérances que Buonaparté leur a données, sont dans une position tout aussi triste que les Espagnols.

donner la liberté que je prends, et croire que je suis pour toujours avec respect,

De Votre Excellence,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

OGINSKI,

*(Chev. de la Lég. d'Honneur.)*

---

## No. X.

### *Le Baron de* Durant, *Ministre de France à Naples, à S. E. M. le Duc de* Bassano.

Naples, 18 Septembre, 1813.

Monseigneur,

Il n'y a absolument rien de nouveau dans cette ville, toutes les attentions sont portées sur les relations de l'armée, et les bavardages qui se mêlent à l'impression qu'elles produisent, méritent rarement d'être rapportés.

La Reine a eu des lettres du Roi en date du 3. Je n'en ai pas de V. E. depuis celle du 31 Août.

M. de Gallo me dit, il y a trois jours, que le prince Esterhazy lui avait demandé de lui procurer les moyens de s'embarquer sur les côtes de la Pouille pour se rendre à Durazzo et gagner la Hongrie en traversant les provinces turques. Cette résolution de la part du prince me semblerait un nouvel indice de l'opinion où est M. de Mier qu'il ne sera pas de sitôt encore dans le cas de partir, puisqu'ils auraient pu faire route ensemble. Du reste M. de Gallo me disait aussi qu'il était fondé à croire que c'était du consentement même de l'Empereur que le prince Cariati était demeuré à Vienne après le départ de la légation de France.

Quelques exemplaires d'un manifeste de l'Autriche sont parvenus ici par la voie du commerce. Il m'en est tombé un sous la main. Cette piece est-elle l'ouvrage de Londres ou de Vienne? C'est aussi une chose tout-à-fait nouvelle dans la politique autrichienne que ce tendre intérêt pour l'intégrité de la Prusse. A la distance où je me trouve de toutes les combinaisons du moment, j'ose à peine exprimer une des pensées que cette lecture m'a fait naître, mais peut-être y trouverait-on un conseil utile : et si le désir de

rendre un repos salutaire à la France, conduisait l'Empereur, après avoir si glorieusement maintenu l'honneur des armes, à faire quelques sacrifices momentanés combien les mauvais éléments d'union qui subsistent entre ses ennemis*, combien le temps et la négociation lui offriraient de moyens de ramener l'exécution des projets conçus pour sa gloire et pour la prospérité durable du Continent†.

Je confie cette lettre à deux officiers français, MM. Krepp et Hoffmann, qui sont venus dans le temps à Naples avec M. le général Dumont, et qui ont obtenu de la Reine la permission d'aller le joindre.

Ils auront soin de la faire parvenir à V. E., s'ils ne peuvent avoir l'honneur de la lui remettre eux-mêmes.

Agréez, Monsieur, l'hommage de mon respect et de ma plus haute considération.

Le baron de DURANT.

---

SERVICE MILITAIRE.

## *Rapports du Ministre de la Guerre à S. M. l'Empereur et Roi.*

## No. 1.

*Ministere de la Guerre. Bureau du Ministere.*

Du 29 Septembre, 1813.

Votre Majesté trouvera ci-joint les lettres suivantes :

1°. Du maréchal duc de Dalmatie de Saint-Jean de Luz, le 25 Septembre.

---

* Que vous êtes mal informé, Monsieur le Baron! Jamais il n'a existé une harmonie plus parfaite.

† Avis précieux pour les Alliés. Du reste, M. de Durant juge fort bien et le caractere de son maître, en supposant qu'il ne se désistera jamais tout de bon de ses projets, et la nature de ses négociations, en ne les considérant que comme une ruse pour gagner du temps, et pour tomber de nouveau sur les Alliés, lorsqu'ils n'y seraient plus préparés.

Les ennemis continuent à répandre la proclamation du Prince Royal de Suede. Le maréchal en envoie un exemplaire au revers duquel se trouve, écrite à la main, une provocation à la désertion.

2°. Du même à la même date.

Le maréchal envoie une gazette espagnole de Madrid du 16 du courant, où se trouve insérée une fausse proclamation qui lui est attribuée, et qui avait déjà paru dans les journaux anglais. Les trois divisions aux ordres du duc del Parque arrivées à Sarragosse le 10, ont marché sur Tudela.

Des déserteurs de la légion allemande annoncent qu'il est question d'embarquer la totalité de cette légion pour l'Allemagne.

3°. Du major Baltazar, de Bayonne, le 25 Septembre.

Des rapports particuliers annoncent que l'ennemi a fait arriver sur la ligne 4000 hommes d'infanterie, 9000 chevaux, et l'équipage de pont qu'il avait renvoyé sur ses derrieres.

Ces dispositions feraient croire à une attaque prochaine. On entend des bords de la Bidassoa le canon sur Pampelune, et l'on en infere que le siége est commencé régulierement. M. Baltazar a vu M. Pelet de la Lozere, qui pense qu'à moins de transports à l'entreprise et à prix d'argent, l'approvisionnement de l'armée sera impossible cet hiver.

Le ministre de la guerre,

Duc de FELTRE.

---

*A M. le Duc de* Feltre, *Ministre de la Guerre.*

Monsieur le duc,

Les ennemis continuent à répandre la proclamation du Prince Royal de Suede, dont j'ai eu l'honneur d'adresser des exemplaires à Votre Excellence; mais les dernieres qui ont été ramassées par les postes ou les piquets de découverte, lesquelles ont été aussitôt remises aux officiers, contiennent une provocation à la désertion, écrite en deux langues, au revers de cette proclamation, ainsi qu'à l'exemplaire ci-joint. Cela n'inspire que le mépris et l'indignation à l'armée.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence d'agréer les sentiments de ma haute considération.

Maréchal duc de DALMATIE.

*Note de l'Editeur.*—A cette lettre est joint un exemplaire de la *Proclamation du Prince Royal de Suede* à l'armée combinée du Nord de l'Allemagne, d'impression anglaise. Au revers sont écrites les lignes suivantes :

" Il est bien connu qu'une grande partie des soldats " français possedent en entier le sentiment de cette procla- " mation, et sont prêts à abandonner les armes, qu'ils ont " été obligés de prendre, s'ils n'étaient effrayés et trompés " par des rapports désavantageux de l'accueil que nous don- " nons aux déserteurs en général ; par exemple, qu'ils " sont obligés de servir sur-le-champ contre la France, em- " barqués, etc. *Tout des faussetés*, et tout déserteur, surtout " en ce moment, *peut être certain de sa liberté en Angle-* " *terre.*"

D'une autre écriture :

" Un falso rapporto ha circulato fra le brave truppe " che sono sacrificate dall' ambizione francese, il quale " diceva que tutti quelli che desertano sono forzati dagli " Inglesi à pigliar l'armi. Si certifica che tutti quelli che " vengano à noi, non solamente son trattati con tutta la " possibile estimazione, ma ancora pon scegliere o il gua- " dagnar lo sua vita in Inghilterra, o di rigiungere i loro " compagni in Allemagna."

---

## *A M. le Duc de* Feltre, *Ministre de la Guerre.*

Monsieur le duc,

Dans une de mes dernieres lettres j'ai eu l'honneur de faire part à Votre Excellence qu'un officier que j'avais envoyé en parlementaire à bord de l'escadre ennemie qui était devant Saint-Sébastien, avait lu dans les journaux anglais une espece de proclamation qui m'était attribuée, et je déclarai en même temps que n'ayant fait aucune proclamation, je désavouais cet écrit.

Parmi les gazettes espagnoles que j'ai pu me procurer, j'ai trouvé celle de Madrid, en date du 16 de ce mois, où cette prétendue proclamation est insérée. J'ai l'honneur de l'adresser à Votre Excellence avec la traduction ; si elle prend la peine de la lire, elle reconnaîtra qu'il était bien utile d'en faire le désaveu, car personne de bon sens ne peut m'attribuer cette piece, n'ayant jamais fait rien de semblable.

Votre Excellence remarquera aussi dans ces gazettes un article de Sarragosse du 10 Septembre, qui annonce l'arrivée en cette ville de trois divisions espagnoles aux ordres du duc del Parque, lesquelles ont marché sur Tudela ; ainsi il est constant que les ennemis, au lieu d'avoir détaché des troupes de l'armée commandée par Lord Wellington qui m'est opposée, ont au contraire rappelé trois divisions qui étaient en Basse Catalogne avec Lord Bentinck : circonstance qui mérite d'être recueillie, car elle peut contribuer à faire considérer la concentration des forces que j'ai proposée, comme nécessaire.

J'ai l'honneur de prier V. E d'agréer l'assurance de ma haute considération.

Maréchal duc de DALMATIE.

St. Jean de Luz, le 25 Septembre, 1813.

P. S.—Trois déserteurs de la légion allemande, qui fait partie de la premiere division anglaise, viennent d'arriver. Ils confirment qu'il est question d'embarquer la totalité de cette légion composée de cinq bataillons, pour l'Allemagne. Mais ils n'ont pas entendu dire que d'autres troupes dussent se rendre à cette destination ; il paraît même que le départ de la légion n'était pas encore bien certain.

Maréchal duc de DALMATIE.

---

## No. V.

Du 22 Septembre, 1813.

J'ai eu l'honneur de prier S. M., le 8 de ce mois, de me faire connaître de quelle maniere elle voulait qu'on traitât la garde royale espagnole, et les régiments de Castille et de Royal Etranger, sous le rapport des récompenses à ac-

corder à ceux qui seraient reconnus hors d'état de continuer à servir. Les revues qui ont été passées en dernier lieu à ces corps, prouvent que le nombre de ceux qui se trouvent dans ce cas est assez grand. Il en résulte en outre que la plus grande partie de ces militaires sont des Français ayant d'anciens services, et que tous ces corps sont extrêmement recommandables tant par leur bravoure que par leur fidélité.

M. le duc de Dalmatie m'écrit qu'il s'est manifesté parmi eux une grande inquiétude sur leur sort futur.

Dans mon premier rapport j'ai proposé à Sa Majesté d'appliquer aux régiments espagnols qui sont passés au service de France, les dispositions contenues dans les décrets de création des régiments de Westphalie et de Hesse, formés en 1806. Ces corps fusent assimilés aux régiments français pour les soldes de retraite et autres récompenses. Tous les renseignements qui me parviennent sur le moral des régiments dont il s'agit, donnent encore du poids à ma premiere proposition, et je prie Sa Majesté de me faire connaître si elle l'approuve.

J'ai donné des ordres pour la formation à Auch d'un dépôt où seront réunis, en attendant la décision de Sa Majesté, les militaires de ces corps reconnus incapables de faire aucun service.

Le ministre de la guerre,

Duc de FELTRE.

---

*Extraits de Lettres particulieres écrites de Paris et de l'Intérieur au Grand Quartier-Général de l'Armée Française.*

## No. I.

*A M.——*

Saint-Cloud, 22 Septembre, 1813.

J'ai enfin reçu hier, mon ami, ta lettre du 20, où tu me dis qu'Edmond est prisonnier*. Il y avait long-temps que

* Le colonel comte Edmond de Talleyrand, qui fut fait

j'étais sans nouvelles; peut-être avais-je une lettre dans le paquet de l'estafette enivrée et volée près de Château-Thierry; car je ne puis croire qu'étant au quartier-général tu sois resté, dans un pareil moment, douze jours sans m'écrire. On est ici dans une grande agitation. La maniere dont on nous fait la guerre rappelle ce mot de M. de Romanzoff à M. Dryer en parlant de l'Empereur: "Il faut l'user."

## No. II.

### *A M. le Comte de* Talhouet, *Colonel du Sixieme Régiment de Chasseurs à Cheval.*

Saint-Cloud, le 28 Septembre.

. . . . . Le général Lauriston m'a fait donner de tes nouvelles du 14, Galbois m'en donne de ta part du 18, Emmanuel est aussi exact à parler de toi: avec ces attentions j'ai le bonheur d'être quelquefois rassurée sur ta santé; et au milieu des dangers que tu cours si souvent, et d'une campagne aussi fatigante, j'ai besoin d'être quelquefois rassurée pour ne pas succomber aux bien vives inquiétudes que j'ai pour toi. Deux années de suite vivre dans un pareil tourment, c'est au-dessus des forces humaines. On traîne son existence, on craint et on désire toujours le lendemain. La Providence a encore veillé sur tes jours. Deux chevaux tués sous toi! cela me glace encore d'effroi. Le ciel te conservera pour mon bonheur et pour celui des malheureux à qui ta bienfaisance est si utile.

. . . Il faut que nos succès nous donnent la paix. Avec quel bonheur on apprendrait qu'on va la signer! Le temps n'a jamais été moins favorable. Dans l'automne les pluies sont continuelles, cela double vos fatigues, et les chemins s'opposent alors aux mouvements des armées.

Je suis re-nommée de service ordinaire, j'en aurai fait

---

prisonnier, le 19 Septembre, par les généraux Ilowaïsky et Dobschütz, avec la plus grande partie de trois régiments de chasseurs français. Voyez le *Bulletin de l'armée combinée du Nord de l'Allemagne*, du 22 Septembre.

dans mon année sept mois et demi. N'ayant pas eu le projet de m'éloigner de Paris à cause des nouvelles, cela me permettra au moins d'aller passer l'été prochain à la campagne. Si j'étais assez heureuse pour t'avoir avec moi, je trouverais l'Heule le plus beau séjour de la terre. J'ai besoin souvent de me porter à cette époque. Mon courage est si faible . . .

---

## No. III.

### *A M. le Baron de* Fezensac, *Général de Brigade.*

Le 28 Septembre.

- - - Enfin, vous vous portez bien, et jusqu'alors au moins le ciel vous avait préservé. Je ne cesse de le prier pour vous, mon enfant. Ah! combien j'aurais besoin de vous revoir, d'être tranquille sur votre existence, pour avoir quelques bons moments dans ma vie.

- - - Ma santé n'est pas mauvaise, cependant j'aurais besoin d'un peu de calme et de repos d'esprit. Je n'en connais pas le moyen, à la distance où je suis de vous, mon enfant, et dans la position où vous êtes. Adieu, mon cher Aimery! On nous donne tant d'inquiétudes sur la difficulté de faire passer les lettres, que je n'ose pas faire celle-ci plus longue, etc.

---

### *A M. le Comte* Bertrand, *commandant en Chef le Quatrième Corps de la Grande Armée.*

Paris, le 28 Septembre.

- - - Madame Taviel est bien inquiete de son mari dont elle n'a pas de nouvelles. Parle-moi de ce général nominativement. Je ne puis me décider encore à apprendre à Madame C. la mort de son fils. Cher ami, c'est une pénible commission qui me fera passer de tristes moments. Hélas! je n'avais pas besoin de ce nouveau sujet de tristesse.

- - - J'ai toujours dans la tête que j'irai te rejoindre pendant les quartiers d'hiver, ou bien si la paix se faisait et que tu revinsses, nous irions à Châteauroux.

J'ai appris avec bonheur que Sa Majesté avait été contente de toi, tu as fait des prodiges de valeur.

J'espere qu'à présent tu es bien convaincu que tu sais commander: l'expérience est assez longue, tu te tireras de tout également bien. Il est bien doux pour moi, mon bien aimé, d'entendre partout chanter tes louanges. Tout le monde en lisant ce bulletin, a dit: " Ah! s'il avait été soutenu, il aurait encore gagné cette bataille comme celle de Wurtchen." Je ne suis pas modeste, mais je ne puis m'empêcher de te dire ce que j'entends. On parle un peu de paix; ah Dieu! je ne me livre plus à l'espérance.

## No. VI.

### *A M. le Baron de* Taviel, *Commandant en Chef l'Artillerie du 4e Corps.*

Paris, 29 Septembre.

. . . . . Pour moi, ma santé à toute épreuve ne doit te laisser aucune inquiétude. Mais j'ai l'âme bien malade et je suis profondément affectée. Mes regrets dureront toute ma vie; mes malheureux parents ne savent pas encore l'affreuse perte que nous avons faite, je ne puis prendre sur moi de la leur apprendre, ni cacher ma tristesse.

Mes amis veulent me donner une lueur d'espoir qu'ils n'ont pas eux-mêmes, je crois. Dis-moi, mon ami, à quel point je puis m'y livrer. Ils me disent qu'il est possible qu'il n'ait été que blessé et laissé sur le champ de bataille, et qu'il ait été recueilli et soigné par les ennemis. Au nom du ciel, tâche de découvrir ce qu'il en est, fais-toi informer dans tous les hôpitaux, si la chose est possible, et fais-lui remettre de l'argent; mais je ne crois pas que ce bonheur me soit réservé.

Tu ajoutes à mon chagrin celui de n'avoir pas de tes nouvelles, écris-moi, je t'en supplie, écris-moi souvent un mot dans les dépêches du général Bertrand. Son oncle, M. B. sachant à quel point j'étais inquiete de toi, a eu la bonté de venir me voir et de me rassurer. Je suis bien persuadée que tu ne m'écris pas pour ne pas m'apprendre ce malheur, et ton silence est pour moi une peine de plus.

Mon cher ami, pense sérieusement à te retirer, aussi-

tôt que la chose sera possible. Tu sers pour faire un sort à tes enfants; mais pense combien ils seraient malheureux s'ils te perdaient; pense que j'ai besoin d'un peu de tranquillité dont je n'ai jamais joui. Nous aurons peu, mais nous saurons vivre de peu, la pauvreté même serait préférable à l'aisance achetée par tant d'inquiétudes et de tourments, et cette aisance nous ne l'avons que de toi.

Adieu, etc.

---

## No. XII.

## *A M. N. N.*

(L'enveloppe de cette lettre est perdue.)

Le 28 Septembre.

. . . . Il serait impossible que je te dise combien les bulletins d'hier qui parlent de la maladie du prince de Neuchâtel m'ont affectée, car c'est au moment où j'apprends ses bontés pour toi. Je me flatte cependant que tes soins auront le même succès que l'année derniere, et que tu auras le bonheur de sauver à Sa Majesté un homme si précieux pour son service et pour son cœur, et à toi un protecteur si bon et si aimable.

Nous sommes ici menacés par un article du journal d'hier d'être quelques jours sans nouvelles de l'armée. Tu jugeras facilement combien cela donne d'inquiétude à ceux qui, comme moi, ne peuvent avoir d'autre bonheur en ce moment qu'en recevant souvent des lettres de ceux qui leur sont chers. J'en suis vraiment désolée. Comment peut-on mettre dans les journaux des articles aussi mal-adroits, qui causent une inquiétude générale, qui font baisser les fonds publics, et sans doute font presqu'autant de mal qu'en pourrait faire l'annonce d'une défaite? Même si cela est vrai, pourquoi le dire, quand cela produit un si mauvais effet?

## No. XIV.

### *A N. N.*

(L'enveloppe de cette lettre est perdue.)

Le 29 Septembre.

. . . . . Je crois que tes idées ne sont pas précisément tendues à la galanterie, quoique tu habites cependant un pays qui doit te rappeler d'heureux souvenirs, et qui sans les fâcheuses circonstances te fournirait encore d'aimables occasions de passer ton temps. Nous y reviendrons, j'espere, mais en attendant ce joli temps des caresses, battons-nous tant que nous pourrons, faisons des prisonniers tant que nous pourrons, prenons des canons tant que nous pourrons, enfin prenons le diable et l'enfer, et quand nous n'aurons plus rien à prendre nous nous reposerons. C'est un temps où je voudrais bien être arrivé. Ici dit-on assez de sottises? Je le crois ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elles produisent un très-mauvais effet sur *les effets* publics, et c'est très-malheureux, puisque la misere ne peut qu'être le résultat de semblables bruits. Quand ça finira, nous serons tous contents, mon pauvre ami ; nous pourrons au moins nous voir et jouir un peu de la vie qui ne devrait se passer que dans le bonheur en raison de sa courte durée.

## No. XX.

### *A M. le Major* Finot, *Directeur-général du Parc du Génie.*

Avallon, 25 Septembre.

. . . Je dois donc perdre l'espoir de te voir de si tôt. Si cependant il y avait des quartiers d'hyver, me feras-tu venir? J'espere. Enfin voilà quatre courriers, et je n'ai pas de tes nouvelles. J'en suis vraiment malade d'inquiétude, surtout dans une vilaine ville comme celle-ci, où l'on débite tant de fagots.

. . . . Je suis lassée de cette vie : on ne vit pas, cela s'appelle mourir mille fois par jour. Ah mon bon ami, si tu te trouvais seulement une semaine à ma place ! Tu sentirais ce que c'est que les craintes, de savoir l'être qui nous attache à la vie, exposé tous les jours à de nouveaux dangers. Ah ! pénetre-toi bien de cette idée et tu sauras apprécier ce que tu crois vaut mieux pour ta malheureuse amie, des honneurs ou du repos. On me mande de Paris qu'il y circule un bruit de paix. Ah ! si cela pouvait être vrai, quel bonheur !

## No. XXV.

*A M. le Général Baron* Reiset, *Commandant la 2eme Brigade de la 3eme Division du 1er Corps de Cavalerie.*

Mayence, le 30 Septembre.

Voilà donc Louis prisonnier, mon ami, et de plus blessé ; nous ne savons pas encore s'il l'est dangereusement. J'espere que non puisque M. M. . . dit qu'il va assez bien. Voilà où menent les honneurs militaires, voilà comme le bonheur finit ! Cela m'effraye bien pour toi, cher ami. Dieu me préserve d'un tel malheur ! ou qu'il m'ôte la vie en même temps ainsi qu'à nos pauvres petites filles qui seraient trop malheureuses d'être privées de nous deux. Je ne forme pas de vœux pour ton avancement, cela me paraît peu interessant maintenant que j'ai tout à craindre. Tout ce que je demande au ciel, c'est que tu existes et que tu me reviennes sans être estropié. La paix me paraît impossible maintenant, je ne vois pas de terme à nos maux.

## No. XXVIII.

*A M. Ferneau.*

Blois, le 23 Septembre.

. . . . Nous avons cru devoir vendre tes habits que les teignes auraient mangés. La difficulté de te faire passer le linge, nous a fait tout vendre, et cela va t'être utile, car les

années ne sont pas assez favorables pour mettre rien de côté. Le commerce allant très-mal, on a peine à se défaire de ses denrées et à très-bas prix.

## No. XXXII.

### *A M.* Baillieneourt, *Chef d'Escadron au huitieme Régiment de Cuirassiers.*

Paris, le 25 Septembre.

. . . . Le fils de M. de Beaumetz, aide-de-camp du maréchal Mortier, a été tué. Si cela dure encore longtemps, tout le monde y passera. Ceux qui échappent pendant une campagne, périssent dans une autre. Je fais de terribles réflexions à ce sujet, car votre bonheur ne peut pas toujours durer. Il ne faudrait qu'un instant pour le faire disparaître. Quelle cruelle position que la mienne ! . . . .

### POLICE.

### *Le Ministre de la Police à S. M. l'Empereur et Roi.*

Paris, le 29 Septembre 1813.

Sire,

J'ai l'honneur d'adresser à V. M. le bulletin de la police générale, ainsi que des journaux américains jusqu'au 31 Juillet, arrivés par la voie de Bayonne.

Nous avons reçu aujourd'hui les expéditions qui ont été faites de l'armée jusqu'au 24 Septembre. Elles nous ont fait grand bien et sont venues apporter un heureux changement dans les discours. Il faut un rien ici pour causer de l'inquiétude, comme pour ramener l'espérance.

De toutes les parties de la France il ne revient rien d'inquiétant ni même d'extraordinaire, non plus que de l'Italie ni de la Hollande, La nouvelle des derniers événements arrivés à l'armée du viceroi n'est point encore connue à Paris. On y parle davantage des mauvaises dispositions politiques dans lesquelles on suppose qu'est le gouvernement

de la Baviere à notre égard, parce qu'on a plus fréquemment des nouvelles de cette contrée que de l'Illyrie. Tout cela ne contribue pas peu à faire faire de tristes réflexions, mais le propre du caractere national est de se roidir contre l'ingratitude*, et je n'ai point encore vu qu'on s'en expliquât différemment. Je suis même très-satisfait des discours tenus par des hommes importants§ sur la situation générale des affaires du jour. Les expressions dans lesquelles ils manifestent leur opinion, sont très-louables et très-rassurantes. Ce n'est pas le cas d'entretenir V. M. de tous ces détails dans la circonstance actuelle, cela trouvera sa place dans une autre occasion.

Aujourd'hui au conseil des ministres, ceux de ces MM. dans les départements desquels il y a des fournitures dispendieuses, ont fait connaître que leurs fournisseurs les menaçaient de ne point continuer le service, si l'on n'augmentait la portion de payement qui se fait en écus. Ils donnent pour raison que leur perte est trop considérable dans la négociation des annuités qu'on leur remet pour complément de solde. Le ministre directeur de l'administration de la guerre qui a les dépenses les plus fortes, est dans une position particuliere. La plupart de ses marchés sont à renouveler cette année, et s'il n'emploie pas quelques expédients pour les faire continuer aux entrepreneurs actuels qui ont fait avec lui de gros bénéfices, il aura beaucoup de peine à s'en procurer d'autres.

---

*Vraiment, c'est une horrible ingratitude de la part des Allemands, de ne pas vouloir être vos Ilotes, de ne plus vouloir laisser dévorer leur pays par le séjour continuel de vos armées, de ne plus vouloir se laisser traîner en Espagne et en Russie, pour y périr dans des guerres qui ne les regardent pas. Le désir de venger cette ingratitude doit exciter un bel enthousiasme en France.

§ Quels sont ces hommes que le ministre de la police juge importants ? Il est clair, que ce ne sont pas les gens en place, puisqu'on est sûr d'avance qu'ils parleront toujours dans le sens du gouvernement. Sont-ce donc les adhérents des Bourbons ? ou les anciens républicains dont quelques-uns siégent encore dans le Sénat et dans le Corps-Législatif ? Ils seraient bien imprudents les uns et les autres, s'ils donnaient ombrage par leurs discours au ministre de la police, quand ils voyent approcher le moment d'agir.

Il m'a paru pénétré de cette position, et est disposé à faire tous ses efforts pour les retenir.

Les entrepreneurs des travaux de la ville de Paris se plaignent aussi qu'on les paye en annuités, au lieu des écus que les caisses publiques de la capitale versent au trésor. Néanmoins les travaux jusqu'à présent vont très-bien, et il n'y a encore parmi les ouvriers que de légeres inquiétudes sur leur cessation.

Je ne parle point à V. M. de toutes les inquiétudes que l'on a dans le Midi, non plus que de toutes les plaintes que causent les réquisitions dont on frappe le pays pour la nourriture de l'armée d'Espagne. Ce sont des maux inséparables des revers qu'on y a éprouvés et il faut avoir le courage de les supporter. V. M. ne peut d'ailleurs y apporter aucun remede du point où elle se trouve maintenant.

Il m'a été fait aujourd'hui un bien triste rapport sur la situation de santé de M. le sénateur Laplace qui paraît ne devoir pas atteindre la mauvaise saison. Il y a effectivement trois semaines que chez M. l'archi-chancelier il fit peur à tout le monde, tant il était changé. On avait l'air de lui faire ses adieux. C'est un homme qui s'éteint et qui en paraît frappé.

Morfontaine. 46—738—940—633—364—624—417 — 46 — 682—459—337—118—624—1006—290—877— 470 — 323 — 459 — 1177—386—624—63—393—1179— 124 — iii8 — 531—806—594—1175—542—383—1196— 393—103—633—1133—771—903—991—393—380—275 —1184—470—1148—551—1000—1168—804— 201— 1158—241—239—687—470—1179—1001—625—1118 —75—940—103—83—886—59—813—953—290—848— 620—765—594—1073—70—239—342—904—571—1083 —325—181—469—336.

Je suis avec un profond respect, Sire,

De Votre Majesté le fidele serviteur et sujet,

Le duc de Rovigo.

POLICE GÉNÉRALE.

## *Bulletin du 29 Septembre*, 1813.

### PARIS.

*Postes*—arrivées et départs.
*Prisons*—nombre des détenus.
*Police correctionnelle*—jugement sur abus en remplacement ou quinzieme légere; tous acquittés.
*Bourse*, hausse, rente 65 fr.—actions, 1,020 fr.

### *Correspondance Ministérielle.*

*L'Orient*—avis sur les prisonniers détenus en Angleterre, engagement forcé de tous les étrangers.
*Morlaix*—arrivée d'Angleterre de 27 passagers, dont le général Devaux et sa famille.
*Graveline*—smuglage.
*Perpignan*—fort Saint-Elme; affûts hors de service.
*Idem*—arrestation de trois contrebandiers et onze réfractaires.
*Lot et Garonne*—levées, réquisitions; point d'obstacles.
*Brest*—prise d'un bâtiment par l'ennemi près d'un fort.
*Hollande*—libelle.
*Mayence*—routes, absence des commandants des colonnes.
*Strasbourg*—prix des blés.
*Calais*—prise espagnole près Douvres.
*Dunkerque*—navire français venant de Londres avec quatre prisonniers évadés.
*Jura*—colporteur vendant le portrait du Pape enchaîné.
*Haute-Garonne*—meurtre d'un fraudeur par un douanier.
*Sture*—attaque sur la route, vol.
*Seine et Oise*—vol chez un paysan par deux déserteurs.

### *Premier Arrondissement.*

*Morlaix*—arrivée de quatre prisonniers français évadés d'Angleterre.
*Escaut*—rébellion à l'hospice des orphelins, quatorze arrêtés.

## *Quatrieme Arrondissement.*

*Farines*—hausse [70 fr. 21 c. le sac.]
*Suicide* d'une ouvriere [misere.]

---

## PARIS.

### *Postes. Arrivées et Départs.*

*Arrivées*—8 négociants.
*Départs*—Larchaux, major, à Vesoul.
De Villeneuve Auditeur, à Châteaudun.
31 propriétaires, employés, négociants et couriers.

---

### *Prisons.—Nombre des Détenus.*

| | |
|---|---|
| Vincennes | 34 |
| Dépôt de la Préfecture de Police | 95 |
| Grande Force | 203 |
| Madelonnettes | 309 |
| Sainte Pélagie | 484 |
| Maison de Justice | 98 |
| Bicêtre | 772 |
| Saint Lazarre | 859 |
| Petite-Force | 811 |
| Maison de Répression du Vagabondage | 595 |
| Dépôt de mendicité à Villers-Cotteret | 811 |
| Abbaye | 95 |
| Montaigu | 279 |
| Total | 5,084 |

*(La Fin au Numéro prochain.)*

# LE CORPS LÉGISLATIF DE FRANCE.

L'on sut dans le temps que le Corps Législatif avait été dissous par ordre de l'Empereur, d'une maniere inattendue, et sous le futile prétexte que sa composition n'était pas conforme aux lois, quoique l'on fût passé sur cette irrégularité lorsqu'il fallut le convoquer pour lui donner connaissance des pieces officielles relatives aux négociations de Prague. On a su depuis que la cause de cette dissolution fut la teneur pacifique du rapport de la commission qui avait été chargée d'examiner ces pieces. Nous sommes enfin à même de pouvoir faire connaître aujourd'hui ce rapport, tel qu'il fut lu au corps législatif par M. Lainé, membre de la commission. Nous commencerons par rendre publiques quelques circonstances qui eurent lieu à cette occasion.

Ce rapport fut discuté le 28 et le 29 Décembre en comité général, et le 30, il fut mis aux voix dans une séance publique, sans cependant qu'il en fût fait lecture en cette occasion. Le résultat de ce vote fut qu'il serait imprimé et qu'il en serait délivré le lendemain six exemplaires à chacun des membres. Ce jour-là, lorsque les membres arriverent dans le corridor de la salle des séances, il leur fut dit que non seulement le rapport ne serait pas distribué aux membres, mais même qu'il n'y aurait pas de séance, le corps législatif étant ajourné par ordre du gouvernement. Il transpira aussi que dans la nuit du 30 au 31 Décembre, les exemplaires du rapport qui étaient déjà imprimés avaient été saisis par la police, à l'imprimerie du corps législatif, les formes brisées, et l'imprimerie fermée. — Quelque temps auparavant, les membres de la législature avaient reçu une invitation de se rendre le lendemain, qui était le premier jour de l'an, en grand costume, dans la salle du trône. L'invitation fut répétée le 31 au soir, en y ajoutant que l'ajournement de l'assemblée n'y apporterait point de changement. En conséquence, le jour de l'an, les législateurs se rendirent au lieu fixé, et là l'Empereur debout devant le trône,

en présence des ministres et des grands officiers d'état, adressa la parole aux membres du Corps-Législatif avec une violence extrême, et exprima avec force son profond déplaisir du rapport qu'ils avaient agréé, ainsi que de l'ordre donné de l'imprimer, ce rapport, leur dit-il, ne tendant qu'à susciter le peuple français contre son gouvernement, à placer des armes dans les mains des Alliés, et à renverser l'ordre de choses existant en France.

---

*Rapport présenté au Corps-Législatif par la Commission extraordinaire, composée de Messieurs* Raynouard, Lainé, Gallois, Flaugergues et Maine de Biran.

Messieurs, le comité extraordinaire que vous avez nommé en vertu du décret impérial du 20 de Décembre, vient vous communiquer le rapport que vous attendez dans cette importante crise. Il convient que non seulement le Comité, mais même le Corps-Législatif tout entier ait connaissance des renseignements contenus dans les pieces originales du portefeuille des affaires étrangeres, qui vous ont été communiquées par ordre de Sa Majesté.

Messieurs, cette communication a eu lieu sous la présidence de Son Altesse l'archichancelier de l'Empire. Les pieces mises sous nos yeux sont au nombre de neuf, parmi lesquelles sont les notes qui furent échangées entre les ministres français et autrichien jusqu'au 18 et au 19 Août dernier. On y trouve aussi le discours que le Prince-Régent prononça au Parlement le 5 Décembre, dans lequel il est dit que ni le Gouvernement Britannique ni les Puissances Alliées n'entendaient demander à la France aucuns sacrifices incompatibles avec son honneur et ses prétentions légitimes.

Les négociations actuelles de paix commencerent le 2 de Novembre. Leur ouverture eut lieu par l'intervention d'un ministre français qui fut présent à une conférence entre les ministres autrichien, russe et anglais : il fut chargé de transmettre à la France des paroles de paix, et c'est ainsi que furent posées les bases générales sur lesquelles les négociations pouvaient avoir lieu.

Le ministre des affaires étrangeres le duc de Bassano, à la suite de cette communication, répondit le 16, en déclarant au ministre autrichien qu'une paix par terre, ainsi que par mer, fondée sur l'indépendance générale des nations,

était l'objet des vœux et de la politique de l'Empereur, et il proposa en conséquence qu'il s'assemblât un Congrès à Manheim. Le ministre autrichien répondit le 25 Novembre, que Leurs Majestés l'Empereur et le Roi de Prusse étaient prêts à entrer en négociations aussitôt qu'ils auraient reçu l'assurance que l'Empereur des Français, adoptait ces bases générales ainsi qu'elles lui étaient communiquées : mais d'autres puissances alliées pensaient que les principes posés dans la lettre du 16, quoique les souverains fussent prêts à y accéder, étaient trop vagues pour servir de bases générales.

Le 2 Décembre, le ministre des affaires étrangeres le duc de Vicence, donna l'assurance que l'on demandait, répétant les principes généraux contenus dans la lettre du 16 Novembre ; il fit savoir, avec une grande satisfaction, que Sa Majesté adoptait les bases posées antérieurement, et que la France consentait à faire de grands sacrifices pour rendre la paix à l'Europe.

Le ministre d'Autriche répondit à cette lettre le 10 de Décembre, que Leurs Majestés avaient vu avec satisfaction que l'Empereur des Français avait accédé aux principes essentiels au rétablissement de la balance et de la tranquillité en Europe ; qu'elles communiqueraient la lettre à leurs alliés, et qu'elles ne faisaient pas de doute que dès qu'elles recevraient leurs réponses, les négociations pourraient être ouvertes.

La négociation finit par cette derniere piece, autant que nous devons en juger par ce que l'on a mis sous nos yeux. Nous osons espérer qu'elles reprendront leur suite naturelle, aussitôt que les délais causés par une communication très-éloignée cesseront. Dans les entrefaites nos espérances se fondent sur ces deux pieces.

Pendant cette correspondance de part et d'autre, il parut dans la Gazette de Francfort, qui a aussi été mise sous les yeux de la commission en vertu d'une lettre de Son Altesse, une Déclaration des Puissances Alliées, datée du 1er Décembre, dans laquelle nous remarquons entr'autres passages, celui qui suit :

" Les souverains alliés désirent que la France soit grande, " puissante et heureuse : parce que la puissance de la France, " dans un état de grandeur et de force, est une des bases de l'é- " difice social de l'Europe. Ils désirent que la France soit " heureuse, que le commerce français renaisse, que les arts, ces " bienfaits de la paix, refleurissent ; parce qu'un grand peuple " ne peut être tranquille qu'autant qu'il est heureux. Les " puissances confirment à l'Empire Français une étendue de " territoire que la France n'a jamais eue sous ses rois, parce " qu'une vaillante nation ne déchoit pas de son rang, pour avoir

" à son tour éprouvé des revers, dans une lutte opiniâtre et " sanglante, où elle a combattu avec sa bravoure accoutumée."

Il paraît par toutes ces pieces que les Souverains coalisés ont déclaré hautement qu'ils désirent la paix ; vous aurez probablement aussi remarqué, Messieurs, que l'Empereur a déclaré qu'il était résolu à faire de grands sacrifices, et qu'il a accédé aux bases que les Puissances Alliées avaient proposées elles-mêmes, ainsi qu'il est mentionné ci-dessus.

Au milieu de nos soins pour notre pays, il n'est pas nécessaire d'être plus particulierement instruits des bases en question, ni de pénétrer dans les secrets du cabinet, lorsque leur connaissance est inutile à l'objet que nous désirons de remplir. Il nous suffit de savoir que ces bases ne sont que des conditions pour l'ouverture du Congrès demandé. N'est-il donc pas satisfaisant de remarquer que les conditions étaient proposées par les Souverains Alliés eux-mêmes, et d'être convaincu que Sa Majesté a adopté les bases qui sont nécessaires à l'ouverture d'un Congrès, où toutes les réclamations et tous les intérêts peuvent être discutés ? Le ministre autrichien lui-même à déclaré que l'Empereur a accédé aux bases essentielles du rétablissement de la balance et de la tranquillité de l'Europe. L'accession de Sa Majesté à ces bases a donc été un grand pas vers la paix du monde.

Telle est Messieurs, la substance des considérations qui vous sont soumises, conformément à la Constitution. Il appartient maintenant au Corps Législatif de déclarer les sentiments qu'elle doit fait naître, parce que d'après l'article 30 du Sénatus Consulte du 28 frimaire an 12, le Corps Législatif, toutes les fois que le gouvernement lui communiquera quelque sujet distinct de délibération sur les lois, y fera sa réponse en pleine assemblée.

Lorsque le Corps Législatif attend les observations de son propre comité, du comité qu'il a nommé pour préparer une réponse digne de la nation et de l'Empereur, il peut nous être aussi permis d'exprimer nos sentiments. Le premier est celui de la reconnaissance pour une communication par laquelle le Corps Législatif est invité aujourd'hui à prendre part aux affaires politiques. J'ajoute à ce sentiment celui de l'espérance, lorsque nous entendons, au milieu des calamités de la guerre, les Souverains et les nations prononçant le mot de *paix* de la maniere la plus pénétrée.

Et certes, Messieurs, les importantes déclarations réitérées des puissances en guerre, coincident complétement avec les desirs généraux de l'Europe, et avec ceux qu'on exprime autour de nous et dans nos départements dont le Corps Législatif est l'organe naturel.

D'après les observations contenues dans la Déclaration, les desirs de l'humanité sont dirigés vers une paix honorable

et durable. La paix doit être honorable, parce que parmi les nations comme parmi les individus, l'honneur consiste à maintenir leurs prétentions légitimes et à respecter les droits des autres. La paix doit être durable parce que la meilleure garantie de la paix consiste dans la détermination des Puissances contractantes à s'être fideles à elles-mêmes ; qui donc nous privera de ses bienfaits ? Les Puissances Alliées ont rendu à l'Empereur le témoignage important de déclarer qu'il a accepté les bases essentielles au rétablissement de la balance et de la tranquillité de l'Europe,

La premiere sûreté d'une disposition pacifique consiste non seulement dans l'adversité qui, selon le proverbe, est le meilleur précepteur des Rois, mais encore dans les privations si séverement senties du peuple, et dans les besoins de la couronne elle-même. Vous croirez probablement, en conséquence, inutile de prier Sa Majesté d'ajouter à ces sûretés quelque sûreté encore plus solennelle.

Si la déclaration des Puissances Alliées était frauduleuse ; si elles voulaient nous ramener sous le joug ; si leur objet était de mettre en pieces le territoire sacré de la France, alors il faut que nous fassions une guerre nationale pour empêcher notre pays natal de devenir la proie des étrangers. Mais à une époque pareille à celle où nous vivons, la puissance de l'empire se déployerait encore plus vigoureusement en resserrant les liens qui unissent mutuellement la nation et le souverain. Des assurances en forme de proclamations, seraient un moyen d'imposer silence aux reproches de l'ennemi au sujet de la soif de conquêtes et d'une prépondérance colossale, et de tranquilliser le peuple. N'est-il pas digne de Sa Majesté d'écarter, au moyen de déclarations solennelles, tous les doutes relativement aux vues de la France et de l'Empereur ?

Lorsque le prince auquel l'histoire a donné le surnom le Grand voulut inspirer de l'énergie à son peuple, il lui exposa ce qu'il avait fait pour la paix, et ses communications franches ne resterent pas sans effet. Afin d'empêcher les Puissances Alliées de faire des reproches d'ambition à la France et à l'empereur, l'on écarterait tout sujet de reproche par une déclaration formelle.

Il ne nous appartient pas de mettre des paroles dans la bouche du prince ; mais une semblable déclaration, pour pouvoir faire une impression avantageuse sur les puissances étrangeres et avoir en France une juste influence, ne devrait-elle pas annoncer solennellement à la face de toute l'Europe, que nous ne faisons la guerre que pour l'indépendance du peuple français, et pour l'inviolabilité de notre territoire ?

* Lorsque Sa Majesté aura ainsi répondu en son nom

et à celui de la France, à la Déclaration des Puissances Alliés, alors on verra si elles avaient d'autres vues que celles de la balance de l'Europe. Mais que l'on comprenne bien une fois pour toutes, que la France seule reste fidele aux principes honorables qu'elle aura ainsi proclamés solennellement à la face de l'Europe, et par toutes les autorités de la nation; alors la France sera réduite, par l'obstination de ses ennemis, à faire une guerre nationale, qui sera reconnue être juste et nécessaire, pour le maintien de son indépendance et de ses droits. Il sera déployé vigueur, unanimité et audace ; toutes ses forces seront dirigées sur la conquête de la paix, et il sera fourni au monde une nouvelle preuve qu'une grande nation peut toujours maintenir son honneur et ses droits.

Dans les entrefaites, ce n'est pas pour animer un peuple qu'il faut le sommer conformément aux lois de se placer dans une attitude défensive, mais le gouvernement doit encore établir les moyens les plus sûrs et les plus prompts de forcer l'ennemi à faire la paix sur des fondements durables. Ces moyens seront efficaces toutes les fois que les Français seront convaincus que leur sang ne sera plus répandu que pour la défense de la patrie et de ses lois protectrices ; mais les noms sacrés de paix et de patrie ne sont qu'un vain son, toutes les fois que les hommes ne peuvent assurer les limites constitutionnelles dont dépendent les bienfaits de l'une et de l'autre.

Votre comité regarde comme un devoir impérieux, tandis que le Gouvernement adopte les mesures les plus promptes pour la défense de l'état, de supplier Sa Majesté de maintenir l'exécution pleine et entiere des lois qui assurent aux Français les droits de la liberté personnelle, et la sûreté des propriétés, ainsi que le libre développement de leurs droits politiques.

Cette sûreté paraît à votre comité le meilleur moyen d'inspirer aux Français la vigueur nécessaire pour leur propre défense. Votre comité fonde son opinion uniquement sur le désir et la nécessité d'attacher plus étroitement le trône et la nation, afin d'unir leurs efforts contre le pouvoir arbitraire, et les ennemis de notre pays.

La premiere pensée de Sa Majesté dans cette crise importante a été d'assembler autour d'elle les représentants de la nation. Leur premier devoir n'est-il donc pas de répondre d'une maniere digne d'eux à cet appel, en mettant sous les yeux du monarque la vérité et le vœu universel pour la paix ?

On nous a communiqué les particularités additionnelles ci-après sur les événements relatifs à la dissolution du corps législatif.

M. Lainé célèbre avocat de Bordeaux, fut celui qui lut au corps législatif le rapport de la commission extraordinaire, et lorsqu'il eût fini de parler, le duc de Massa (Régnier) se leva sur-le-champ et le déclara mis hors la loi. M. Lainé lui répliqua: C'est vous-même qui devez être mis hors la loi, vous qui avez osé attaquer la liberté de la représentation nationale."

L'Empereur informé de cette adresse, qui fut caractérisée de révolutionnaire et insurrectionnelle, parut le lendemain dans le corps législatif sans y être attendu, et dit aux membres qu'ils voulaient sans doute faire ravager la France, et que la perte de deux batailles dans le cœur du royaume ne lui ferait pas autant de peine que cette conduite, tandis qu'il n'avait pas d'autre objet que l'honneur et la prospérité de la France. Il parla pendant long-temps dans la plus furieuse agitation, perçant à plusieurs reprises les rangs des députés qui l'écoutaient. M. Lainé fut arrêté le même jour sur la place, mais contre toute attente il lui fut permis par le ministre de la police de retourner à Bordeaux sur sa responsabilité.

Lorsque le lendemain, jour de l'an, les députés vinrent par ordre présenter à Napoléon les compliments d'usage, il leur tint à-peu-près ce langage: " Je sais qu'il y a parmi vous des traîtres qui voudraient me faire signer une paix même plus déshonorante que celle qui m'a été proposée par les ennemis de la France. Ils voudraient me mener à l'échaffaud comme le malheureux Louis XVI, mais je saurai faire échouer leurs coupables projets. Vous allez tous retourner chez vous; je sais que vous chercherez à m'y faire du mal, mais je déjouerai vos complots. Si vous faites connaître le rapport dans les départements, moi je le ferai publier dans le Moniteur avec des notes, et vous me répondrez des conséquences. Je vais me mettre à la tête de mon armée; je chasserai nos ennemis de notre territoire et avant trois mois j'aurai obtenu une paix glorieuse ou j'aurai cessé d'exister." Alors adressant la parole aux maires de Paris, il leur dit: " Messieurs, je vous charge de l'organisation de la garde nationale de Paris; je vous charge de faire un choix scrupuleux des officiers qui doivent la commander; je vous confie l'Impératrice et le Roi de Rome; je reviendrai au milieu de vous et je saurai distinguer ceux qui auront su remplir leur devoir."

BULLETINS OFFICIELS FRANÇAIS.

## *Paris*, 16 *Février*.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 7 Février :

Le 3, deux heures après son entrée à Troyes, S. M. a fait partir le duc de Trévise pour les Maisons-Blanches. Une division autrichienne, commandée par le prince Maurice Lichtenstein, s'était portée sur ce point, qui est à deux lieues de la ville : elle a été vivement repoussée, et rejetée à deux lieues plus loin.

Le 4 au soir, le quartier-général de l'Empereur de Russie étoit à Lusigny, près Vandœuvre, à deux lieues de Troyes, où se trouvaient la garde russe et l'armée ennemie. L'ennemi voulait entrer le soir dans Troyes. Il marcha sur le pont de la Guillotiere. Il y éprouva une vive résistance. Sa premiere attaque fut repoussée. Des cavaliers prisonniers lui apprirent que l'Empereur était à Troyes. Il jugea alors devoir faire d'autres dispositions. Au même moment le duc de Trévise faisait attaquer le pont de Clerey, qu'occupait la division du général Bianchi. L'ennemi fut chassé. Le général de division Briche, avec ses dragons, fit une charge dans laquelle il prit 160 hommes et en tua une centaine à l'ennemi.

Le lendemain 5, l'Empereur se disposait à passer le pont de la Guillotiere, et à attaquer l'ennemi, lorsque S. M. apprit qu'il avait battu en retraite, et rétrogradé d'une marche sur Vandœuvre.

Le 6, les dispositions furent faites pour menacer Bar-sur-Seine. Quelques attaques eurent lieu sur cette route. On prit à l'ennemi une trentaine d'hommes, une piece de canon et un caisson.

Pendant ce temps, l'armée se mettait en marche pour Nogent, afin de tomber sur les colonnes ennemies qui ont occupé Châlons et Vitry, et qui menaçaient Paris par la Ferté-sous-Jouarre et Meaux.

Le 7 au matin, le duc de Tarente avait son quartier-général près de Chaville, entre Epernay et Châlons.

Les divisions de gardes nationales d'élite venues à Montereau, de Normandie et de Bretagne, se sont mises en mouvement sous le commandement du général Pajol.

La division de l'armée d'Espagne, commandée par le général Leval, est arrivée à Provins. Les autres suivent. Ces troupes sont composées de soldats qui ont fait les campagnes

d'Autriche et de Pologne. Elles sont remplacées à l'armée d'Espagne par les cinq divisions de réserve.

Aujourd'hui 7, à midi, l'Empereur est arrivé à Nogent. Tout est en mouvement pour manœuvrer.

L'exaspération des habitants est à son comble. L'ennemi commet partout les plus horribles vexations. Toutes les mesures sont prises pour qu'au premier mouvement rétrograde, il soit enveloppé de tous côtés. Des millions de bras n'attendent que ce moment pour se lever. La terre sacrée que l'ennemi a violée, sera pour lui une terre de feu qui le dévorera.

---

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 12 Février :

Le 10, l'Empereur avait son quartier-général à Sezanne.

Le duc de Tarente étoit à Meaux, ayant fait couper les ponts de la Ferté et de Tréport.

Le général Sacken et le général York étaient à la Ferté; le général Blücher à Vertus, et le général Alsuffiew à Champaubert. L'armée de Silésie ne se trouvait plus qu'à trois marches de Paris. Cette armée, sous le commandement en chef du général Blucher, se composait des corps de Sacken et de Langeron, formant 60 régiments d'infanterie russe, et de l'élite de l'armée prussienne.

Le 10, à la pointe du jour, l'Empereur se porta sur les hauteurs de Saint-Prix pour couper en deux l'armée du général Blücher. A dix heures, le duc de Raguse passa les étangs de de Saint-Gond et attaqua le village de Baye. Le 9e corps russe, sous le commandement du général Alsuffiew et fort de 12 régiments, se déploya et présenta une batterie de 24 pieces de canon. Les division Lagrange et Ricart, avec la cavalerie du 1er corps, tournerent les positions de l'ennemi par sa droite. A une heure après midi, nous fûmes maîtres du village de Baye.

A deux heures, la garde impériale se déploya dans les belles plaines qui sont entre Baye et Champaubert. L'ennemi se reployait et exécutait sa retraite. L'Empereur ordonna au général Girardin de prendre avec deux escadrons de la garde de service la tête du 1er corps de cavalerie, et de tourner l'ennemi afin de lui couper le chemin de Châlons. L'ennemi, qui s'aperçut de ce mouvement, se mit en désordre. Le duc de Raguse fit enlever le village de Champaubert. Au même instant, les cuirassiers chargerent la droite et acculerent les Russes à un bois et à un lac entre la route d'Epernay et celle de Châlons. L'ennemi avait peu de cavalerie ; se voyant sans retraite, ses masses se mêlerent. Artillerie, infanterie, cavalerie, tout

s'enfuit pêle-mêle dans les bois ; 2000 hommes se noyerent dans le lac. Trente pieces de canon et 200 voitures furent prises. Le général en chef, les généraux, les colonels, plus de 100 officiers et 4000 hommes furent faits prisonniers. Ce corps de deux divisions et 12 régiments devait présenter une force de 18,000 hommes ; mais les maladies, les longues marches, les combats l'avaient réduit à 8000 hommes : 1500 à peine sont parvenus à s'échapper à la faveur des bois et de l'obscurité. Le général Blücher était resté à son quartier-général des Vertus, où il a été témoin des désastres de cette partie de son armée, sans pouvoir y porter remede. Aucun homme de la garde n'a été engagé, à l'exception de deux des quatre escadrons de service, qui se sont vaillamment comportés. Les cuirassiers du 1er corps de cavalerie ont montré la plus rare intrépidité.

A huit heures du soir, le général Nansouty ayant débouché sur la chaussée, se porta sur Montmirel avec les divisions de cavalerie de la garde des généraux Colbert et Laferriere, s'empara de la ville et de 600 cosaques qui l'occupaient.

Le 11, à cinq heures du matin, la division de cavalerie du général Guyot se porta également sur Montmirel. Différentes divisions d'infanterie furent retardées dans leur mouvement par la nécessité d'attendre leur artillerie. Les chemins de Sezanne à Champaubert sont affreux. Notre artillerie n'a pu s'en tirer que par la constance des canonniers, et qu'au moyen des secours fournis avec empressement par les habitants, qui ont amené leurs chevaux.

Le combat de Champaubert, où une partie de l'armée russe a été détruite, ne nous a pas coûté plus de 200 hommes tués ou blessés. Le général de division comte Lagrange est du nombre de ces derniers ; il a été légerement blessé à la tête.

L'Empereur arriva le 11, à dix heures du matin, à une demi-lieue en avant de Montmirel. Le général Nansouty était en position avec la cavalerie de la garde, et contenait l'armée de Sacken, qui commençait à se présenter. Instruit du désastre d'une partie de l'armée russe, ce général avait quitté La Ferté-sous-Jouarre le 10, à neuf heures du soir, et marché toute la nuit. Le général York avait également quitté Château-Thierry. A onze heures du matin, le 11, il commençait à se former, et tout présageait la bataille de Montmirel, dont l'issue était d'une si haute importance. Le duc de Raguse, avec son corps et le 1er corps de cavalerie, avait porté son quartier-général à Étoges, sur la route de Châlons.

La division Ricart et la vieille Garde arriverent sur les dix heures du matin. L'Empereur ordonna au prince de la Moskwa de garnir le village de Marchais, par où l'ennemi paraissait vouloir déboucher. Ce village fut défendu par la brave division du général Ricart avec une rare constance ; il fut pris et repris plusieurs fois dans la journée.

A midi, l'Empereur ordonna au général Nansouty de se porter sur la droite, coupant la route de Château-Thierry, et forma les 16 bataillons de la 1re division de la vieille Garde, sous le commandement du général Friant en une seule colonne le long de la route, chaque colonne de bataillon étant éloignée de 100 pas. Pendant ce temps, nos batteries d'artillerie arrivaient successivement. A trois heures, le duc de Trévise avec les 16 bataillons de la 2e division de la vieille Garde, qui étaient partis le matin de Sézanne, débouche sur Montmirel.

L'Empereur aurait voulu attendre l'arrivée des autres divisions; mais la nuit approchait. Il ordonna au général Friant de marcher avec 5 bataillons de la vieille Garde, dont 2 du 2e régiment de gendarmerie, et 2 du 2e régiment de chasseurs, sur la ferme de l'Epine-aux-Bois, qui était la clef de la position et de l'enlever. Le duc de Trévise se porta avec 6 bataillons de la 2e division de la vieille garde, sur la droite de l'attaque du général Friant.

De la position de la ferme de l'Epine-aux-Bois dépendait le succès de la journée. L'ennemi le sentait. Il y avait placé 40 pièces de canon; il avait garni les haies d'un triple rang de tirailleurs, et formé en arrière des masses d'infanterie.

Cependant, pour rendre cette attaque plus facile, l'Empereur ordonna au général Nansouty de s'étendre sur la droite; ce qui donna à l'ennemi l'inquiétude d'être coupé et le força de dégarnir une partie de son centre pour soutenir sa droite. Au même moment, il ordonna au général Ricard de céder une partie du village de Marchais; ce qui porta aussi l'ennemi à dégarnir son centre pour renforcer cette attaque, dans la réussite de laquelle il supposait qu'était le gain de la bataille.

Aussitôt que le général Friant eut commencé son mouvement, et que l'ennemi eut dégarni son centre pour profiter de l'apparence d'un succès qu'il croyait réel, le général Friant s'élança sur la ferme de la Haute-Epine avec les quatre bataillons de la vieille garde. Ils abordèrent l'ennemi au pas de course, et firent sur lui l'effet de la tête de Méduse. Le prince de la Moskwa marchait le premier, et leur montrait le chemin de l'honneur. Les tirailleurs se retirèrent épouvantés sur les masses, qui furent attaquées. L'artillerie ne put plus jouer, la fusillade devint alors effroyable, et le succès était balancé; mais au même moment le général Guyot, à la tête du 1er de lanciers, des vieux dragons et des vieux grenadiers de la garde impériale, qui défilaient sur la grande route au grand trot et aux cris de *vive l'Empereur!* passa à la droite de la Haute-Epine. Ils se jetèrent sur les derrières des masses d'infanterie, les rompirent, les mirent en désordre, et tuèrent tout ce qui ne fut pas fait prisonnier. Le duc de Trévise, avec six bataillons de la division du général Michel, secondait alors l'attaque de la

vieille garde, arrivait au bois, enlevait le village de Fontenelle, et prenait tout un parc ennemi.

La division des gardes d'honneur défila après la vieille garde sur la grande route, et, arrivée à la hauteur de l'Epine-aux-Bois, fit un à gauche pour enlever ce qui s'était avancé sur le village de Marchais. Le général Bertrand, grand-maréchal du palais, et le maréchal duc de Dantzick, à la tête de deux bataillons de la vieille garde, marcherent en avant sur le village, et le mirent entre deux feux. Tout ce qui s'y trouvait fut pris ou tué.

En moins d'un quart d'heure, un profond silence succéda au bruit du canon et d'une épouvantable fusillade. L'ennemi ne chercha plus son salut que dans la fuite; généraux, officiers, soldats, infanterie, cavalerie, artillerie, tout s'enfuit pêle-mêle.

A huit heures du soir, la nuit étant obscure, il fallut prendre position. L'Empereur prit son quartier-général à la ferme de l'Epine-aux-Bois.

Le général Michel, de la garde, a été blessé d'une balle au bras. Notre perte s'éleve au plus à 1000 hommes tués ou blessés. Celle de l'ennemi est au moins de 8000 hommes tués ou prisonniers; on lui a pris beaucoup de canons et six drapeaux. Cette mémorable journée, qui confond l'orgueil et la jactance de l'ennemi, a anéanti l'élite de l'armée russe. Le quart de notre armée n'a pas été engagé.

Le lendemain 12, à neuf heures du matin, le duc de Trévise suivit l'ennemi sur la route de Château-Thierry. L'Empereur, avec deux divisions de cavalerie de la garde et quelques bataillons, se rendit à Vieuxmaisons, et de là prit la route qui va droit à Château-Thierry. L'ennemi soutenait sa retraite avec 8 bataillons qui étaient arrivés tard la veille, et qui n'avaient pas donné. Il les appuyait de quelques escadrons et de trois pieces de canon. Arrivé au petit village des Cacquerets, il parut vouloir défendre la position qui est derriere le ruisseau, et couvrir le chemin de Château-Thierry. Une compagnie de la vieille garde se porta sur la petite Noue, culbuta les tirailleurs de l'ennemi, qui fut poursuivi jusqu'à sa derniere position. Six bataillons de la vieille garde, à toute distance de déploiement, occupaient la plaine, à cheval sur la grande route. Le général Nansouty, avec les divisions de cavalerie des généraux Lafferiere et Defrance, eut ordre de faire un mouvement à droite, et de se porter entre Château-Thierry et l'arriere garde ennemie. Ce mouvement fut exécuté avec autant d'habileté que d'intrépidité. La cavalerie ennemie se porta de tous les points sur sa gauche pour s'opposer à la cavalerie française; elle fut culbutée, et forcée de disparaître du champ de bataille. Le brave général Letort, avec les dragons de la seconde division de la garde, après avoir repoussé la cavalerie de l'ennemi, s'élança sur les flancs et les derrieres de huit masses d'infanterie

qui formaient l'arriere garde ennemie. Cette division brûlait d'égaler ce que les chevaux-légers, les dragons et les grenadiers à cheval du général Guyot avaient fait la veille ; elle enveloppa de tous côtés les masses et fit un horrible carnage. Les trois pieces de canon, le général russe Freudenreich, qui commandait cette arriere-garde, ont été pris. Tout ce qui composait ses bataillons a été tué ou fait prisonnier. Le nombre des prisonniers faits dans cette brillante affaire, s'éleve à plus de 2000. Le colonel Curely, du 10e de hussards, s'est fait remarquer. Nous arrivâmes alors sur les hauteurs de Château-Thierry, d'où nous vîmes les restes de cette armée fuyant dans le plus grand désordre, et gagnant en toute hâte ses ponts. Les grandes routes leur étaient coupées, ils chercherent leur salut sur la rive droite de la Marne. Le prince Guillaume de Prusse, qui était resté à Château-Thierry avec une réserve de 2000 hommes, s'avança à la tête des faubourgs pour protéger la fuite de cette masse désorganisée. Deux bataillons de la garde arriverent alors au pas de course. A leur aspect, le faubourg et la rive gauche furent nettoyés, l'ennemi brûla ses ponts, et démasqua sur la rive droite une batterie de 12 pieces de canon : 500 hommes de la réserve du prince Guillaume ont été pris.

Le 12 au soir, l'Empereur a pris son quartier-général au petit château de Nesle.

Le 13, dès la pointe du jour, on s'est occupé à réparer les ponts de Château-Thierry.

L'ennemi ne pouvant se retirer ni sur la route d'Epernay, qui lui était coupée, ni sur celle qui passe par la ville de Soissons, que nous occupons, a pris la traverse dans la direction de Rheims. Les habitants assurent que de toute cette armée il n'est pas passé à Château-Thierry 10,000 hommes, dans le plus grand désordre. Peu de jours auparavant, ils l'avaient vue florissante et pleine de jactance. Le général d'York disait que dix obusiers suffiraient pour se rendre maîtres de Paris. En allant, ces troupes ne parlaient que de Paris : en revenant, c'est la paix qu'elles invoquaient.

On ne peut se faire une idée des excès auxquels se livrent les cosaques ; il n'est pas de vexations, de cruautés, de crimes que ces hordes de barbares n'aient commis. Les paysans les poursuivent, les traquent dans les bois comme les bêtes féroces, s'en saisissent et les menent partout où il y a des troupes françaises. Hier, ils en ont conduit plus de trois cents à Vieux-Maisons. Tous ceux qui se sont cachés dans les bois pour échapper aux vainqueurs, tombent dans leurs mains, et augmentent à chaque instant le nombre des prisonniers.

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée au 15 Février au matin :

Le 13, à trois heures après midi, le pont de Château-Thierry fut raccommodé. Le duc de Trévise passa la Marne et se mit à la suite de l'ennemi, qui, dans un épouvantable désordre, paraît s'être retiré sur Soissons et sur Rheims, par la route de traverse de Lafere en Tardenois.

Le général Blucher, commandant en chef toute l'armée de Silésie, était constamment resté à Vertus pendant les trois jours qui ont anéanti son armée. Il recueillit 1200 hommes des débris du corps du général Alsufiew battu à Champaubert, qu'il réunit à une division russe du corps de Langeron, arrivée de Mayence, et commandée par le lieutenant-général Ouroussoff. Il était trop faible pour entreprendre quelque chose ; mais le 13 il fut joint par un corps prussien du général Kleist, composé de quatre brigades. Il se mit alors à la tête de ces 20,000 hommes, et marcha contre le duc de Raguse, qui occupait toujours Etoges. Dans la nuit du 13 au 14, ne jugeant par ses forces suffisantes pour se mesurer contre l'ennemi, le duc de Raguse se mit en retraite, et s'appuya sur Montmirel, où il était de sa personne le 14, à sept heures du matin.

L'Empereur partit le même jour de Château-Thierry, à quatre heures du matin, et arriva à huit heures à Montmirel. Il fit sur-le-champ attaquer l'ennemi, qui venait de prendre position avec le corps de ses troupes au village de Vauchamp. Le duc de Raguse attaqua ce village. Le général Grouchy, à la tête de la cavalerie, tourna la droite de l'ennemi par les villages et par les bois, et se porta à une lieue au-delà de la position de l'ennemi. Pendant que le village de Vauchamp était attaqué vigoureusement, défendu de même, pris et repris plusieurs fois, le général Grouchy arriva sur les derrieres de l'ennemi, entoura et sabra trois carrés, et accula le reste dans les bois. Au même instant l'Empereur fit charger par notre droite ses quatre escadrons de service, commandés par le chef d'escadron de la garde la Biffe. Cette charge fut aussi brillante qu'heureuse. Un carré de 2000 hommes fut enfoncé et pris. Toute la cavalerie de la garde arriva alors au grand trot, et l'ennemi fut poussé l'epée dans les reins. A deux heures nous étions au village de Fromentieres ; l'ennemi avait perdu 6000 hommes faits prisonniers, 10 drapeaux et 8 pieces de canon.

L'Empereur ordonna au général Grouchy de se porter sur Champaubert, à une lieue sur les derrieres de l'ennemi. En effet, l'ennemi continuant sa retraite, arriva sur ce point à la nuit. Il était entouré de tous côtés, et tout aurait été pris, si

le mauvais état des chemins avait permis à 12 pieces d'artillerie légere de suivre la cavalerie du général Grouchy. Toutefois, et quoique la nuit fût obscure, trois carrés de cette infanterie furent enfoncés, tués ou pris, et les autres poursuivis jusqu'à Etoges ; la cavalerie s'empara aussi de 3 pieces de canon. L'arriere-garde était faite par la division russe; elle fut attaquée par le 1er régiment de marine du duc de Raguse, abordée à la baïonnete, rompue, et on lui fit mille prisonniers, avec le lieutenant-général Ouroussoff qui la commandait, et plusieurs colonels. Les résultats de cette brillante journée sont 10,000 prisonniers, 10 pieces de canon, 10 drapeaux, et un grand nombre d'hommes tués à l'ennemi.

Notre perte n'excede pas 3 ou 400 hommes tués ou blessés, ce qui est dû à la maniere franche dont les troupes ont abordé l'ennemi, et à la supériorité de notre cavalerie qui le décida, aussitôt qu'il s'en aperçut, à mettre son artillerie en retraite ; de sorte qu'il a marché constamment sous la mitraille de 60 bouches à feu, et que des 60 pieces de canon qu'il avait, il ne nous en a opposé que 2 ou 3.

Le prince de Neuchâtel, le grand maréchal du palais comte Bertrand, le duc de Dantzick et le prince de la Moskwa, ont constamment été à la tête des troupes.

Le général Grouchy fait le plus grand éloge des divisions de cavalerie Saint-Germain et Doumerc. La cavalerie de la garde s'est couverte de gloire ; rien n'égale son intrépidité. Le général Lion, de la garde, a été légerement blessé. Le duc de Raguse fait une mention particuliere du 1er régiment de marine ; le reste de l'infanterie, soit de la garde, soit de la ligne, n'a pas tiré un coup de fusil.

Ainsi, cette armée de Silésie, composée des corps russes de Sacken et de Langeron, des corps prussiens d'York et de Kleist, et forte de près de 80,000 hommes, a été, en quatre jours, battue, dispersée, anéantie, sans affaire générale, et sans occasionner aucune perte proportionnée à de si grands résultats.

---

*Paris, le* 18 *Février.*—S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de l'armée jusqu'au 17 dans la matinée :—

L'Empereur, en partant de Nogent le 9, pour manœuvrer contre le corps de l'ennemi, qui marchait sur Paris, par La Ferté et Meaux, laissa les corps du Duc de Bellune (Victor) et du général Girard devant Nogent, le 7e corps et le duc de Reggio à Provins, chargé de la défense des ponts de Bray et Montereau, et le général Pajol près de Montereau et Melun.

Le duc de Bellune ayant été informé que plusieurs divisions de l'armée autrichienne étaient parties de Troyes dans la

journée du 10 pour marcher sur Nogent, fit repasser la Seine à son corps d'armée, laissant le général Bourmont à Nogent, avec 1200 hommes, pour défendre la ville.

L'ennemi se présenta le 11 pour entrer à Nogent; il réitéra ses attaques durant toute la journée, et toujours en vain: il fut vivement repoussé avec perte de 1500 hommes, tués et blessés. Le général Bourmont avait barricadé les rues, crénelé les maisons, et pris toutes les mesures possibles pour faire une vigoureuse défense. Ce général, qui est un officier de distinction, fut blessé au genou. Le colonel Raviere le remplaça. L'ennemi renouvela l'attaque le 12, mais toujours sans effet. Nos jeunes troupes se couvrirent de gloire. Ces deux jours ont coûté à l'ennemi plus de 2000 hommes.

Le duc de Bellune ayant appris que l'ennemi avait passé à Bray, jugea à-propos de faire détruire le pont de Nogent, et marcha sur Nangis. Le duc de Reggio fit sauter les ponts de Montereau et Melun, et se retira sur la riviere d'Yeres.

Le 16, l'Empereur arriva sur l'Yeres, et porta son quartier-général à Guignes.

Le jour de la bataille de Vauchamp (le 14), à huit heures du soir, le duc de Raguse (Marmont) fit attaquer l'ennemi à Etoges; il lui prit 9 pieces de canon et acheva la destruction de la division russe; on compte 1300 morts sur ce seul point du champ de bataille. Le succès obtenu à la bataille de Vauchamp a été plus considérable qu'on ne l'avait annoncé.

La fureur des habitants de la campagne est à son comble. Les horreurs commises par les Cosaques surpassent l'imagination. Dans leur féroce ivresse ils ont commis des attentats sur des femmes de 60 ans et des filles de 12, ils ont pillé et détruit les habitations. Les paysans, ne respirant que la vengeance, conduits par d'anciens militaires retirés, et armés des fusils de l'ennemi, ramassés sur le champ de bataille, ont traqué les bois, et sont tombés sur tous ceux qu'ils ont trouvés; on estime déjà ceux qu'ils ont pris à plus de 2000; ils en ont tué plusieurs centaines. Les Russes effrayés se rendent à nos colonnes pour y trouver un refuge. Les mêmes causes produisent les mêmes effets dans tout l'empire; et les armées qui venaient dans notre pays, disaient elles, pour y apporter la paix, le bonheur, les sciences et les arts, y trouveront leur anéantissement.

---

## *Paris, le 20 Février.*

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 19 Février:

Le duc de Raguse marchait sur Châlons lorsqu'il apprit qu'une colonne de la garde impériale russe, composée de deux

divisions de grenadiers, se portait sur Montmirel. Il fit volte-face, marcha à l'ennemi, lui prit 300 hommes, le repoussa sur Sezanne d'où les mouvements de l'Empereur ont obligé ce corps à se porter à marches forcées sur Troyes.

Le comte Grouchy, avec la division d'infanterie du général Leval et trois divisions du 3e corps de cavalerie, passait à la Ferté-sous-Jouarre.

Les avant-postes du duc de Trévise étaient entrés à Soissons.

Le 17 à la pointe du jour, l'Empereur a marché de Guignes sur Nangis. Le combat de Nangis a été des plus brillants.

Le général en chef russe Wittgenstein était à Nangis avec trois divisions qui formaient son corps d'armée.

Le général Pahlen, commandant les 3e et 14e divisions russes et beaucoup de cavalerie, était à Mormant.

Le général de division Gerard, officier de la plus haute espérance, déboucha au village de Mormant sur l'ennemi. Un bataillon du 32e régiment d'infanterie, toujours digne de son ancienne réputation, qui le fit distinguer il y a vingt ans par l'Empereur aux batailles de Castiglione, entra dans le village au pas de charge. Le comte de Valmy, à la tête des dragons du général Treilhard venant d'Espagne et qui arrivaient à l'armée, tourna le village par sa gauche. Le comte Milhaud, avec le 5e corps de cavalerie, le tourna par sa droite. Le comte Drouot s'avança avec de nombreuses batteries. Dans un instant tout fut décidé. Les carrés formés par les divisions russes furent enfoncés. Tout fut pris, généraux et officiers. Six mille prisonniers, dix mille fusils, seize pieces de canon et quarante caissons sont tombés en notre pouvoir. Le général Wittgenstein a manqué d'être pris. Il s'est sauvé en toute hâte sur Nogent. Il avait annoncé au sieur Billy, chez lequel il logeait à Provins, qu'il serait le 18 à Paris. En retournant, il ne s'arrêta qu'un quart-d'heure et eut la franchise de dire à son hôte: "J'ai été bien battu; deux de mes divisions ont été "prises; dans deux heures vous verrez les Français."

Le comte de Valmy se porta sur Provins avec le duc de Reggio; le duc de Tarente sur Donnemarie.

Le duc de Bellune marcha sur Villeneuve-le-Comte. Le général Wrede, avec ses deux divisions bavaroises, y était en position. Le général Gérard les attaqua et les mit en déroute. Les 8 ou 10 mille hommes qui composaient le corps bavarois étaient perdus, si le général Lhéritier qui commande une division de dragons, avait chargé comme il le devait; mais ce général, qui s'est distingué dans tant d'occasions, a manqué celle qui s'offrait à lui. L'Empereur lui en a fait témoigner son mécontentement. Il ne l'a pas fait traduire à un conseil d'enquête, certain que, comme à Hoff en Prusse et à Znaim en

Moravie, où il commandait le 10e régiment de cuirassiers, il méritera des éloges et réparera sa faute.

S. M. a témoigné sa satisfaction au comte de Valmy, au général Treilhard et à sa division, au général Gérard et à son corps d'armée.

L'Empereur a passé la nuit du 17 au 18 au château de Nangis.

Le 18 à la pointe du jour, le général Chateau s'est porté sur Montereau. Le duc de Bellune devait y arriver le 17 au soir. Il s'est arrêté à Salins : c'est une faute grave. L'occupation des ponts de Montereau aurait fait gagner à l'Empereur un jour, et permis de prendre l'armée autrichienne en flagrant délit.

Le général Chateau arriva devant Montereau à 10 heures du matin ; mais dès 9 heures le général Bianchi, commandant le 1er corps autrichien, avait pris position avec deux divisions autrichiennes et la division wurtembergeoise, sur les hauteurs en avant de Montereau, couvrant les ponts et la ville. Le général Chateau l'attaqua ; n'étant pas soutenu par les autres divisions du corps d'armée, il fut repoussé. Le sieur Lecouteulx, qui avait été envoyé le matin en reconnaissance, ayant eu son cheval tué, a été pris. C'est un intrépide jeune homme.

Le général Gérard soutint le combat pendant toute la matinée. L'Empereur s'y porta au galop. A deux heures après-midi, il fit attaquer le plateau. Le général Pajol, qui marchait par la route de Melun, arriva sur ces entrefaites, exécuta une belle charge, culbuta l'ennemi et le jetta dans la Seine et dans l'Yonne. Les braves chasseurs du 7e débouchèrent sur les ponts, que la mitraille de plus de 60 pieces de canon empêcha de faire sauter, et nous obtînmes en même temps le double résultat de pouvoir passer les ponts au pas de charge, de prendre 4000 hommes, 4 drapeaux, 6 pieces de canon, et 4 à 5 mille hommes à l'ennemi.

Les escadrons de service de la Garde débouchèrent dans la plaine. Le général Duhesme, officier d'une rare intrépidité et d'une longue expérience, déboucha sur le chemin du bois ; l'ennemi fut poussé dans toutes les directions, et notre armée défila sur les ponts. La vieille Garde n'eut qu'à se montrer, l'ardeur des troupes du général Gerard et du général Pajol l'empêcha de participer à l'affaire.

Les habitants de Montereau n'étaient pas restés oisifs. Des coups de fusil tirés des fenêtres augmentèrent les embarras de l'ennemi. Les Autrichiens et les Wirtembergeois jetterent leurs armes. Un général wurtembergeois a été tué. Un général autrichien a été pris, ainsi que plusieurs colonels, parmi lesquels se trouve le colonel du régiment de Colloredo, pris avec son état-major et son drapeau.

Dans la même journée, les généraux Charpentier et Alix

débouchèrent de Melun, traversèrent la forêt de Fontainebleau et en chassèrent les cosaques et une brigade autrichienne. Le général Alix arriva à Moret.

Le duc de Tarente arriva devant Bray.

Le duc de Reggio poursuivit les partis ennemis de Provins sur Nogent.

Le général de brigade Montbrun, qui avait été chargé, avec 1800 hommes, de défendre Moret et la forêt de Fontainebleau, les avait abandonnés et s'était retiré sur Essonne. Cependant la forêt de Fontainebleau pouvait être disputée pied à pied. Le major-général a ordonné la suspension du général Montbrun et l'a envoyé devant un conseil d'enquête.

Une perte qui a sensiblement affecté l'Empereur est celle du général Chateau. Ce jeune officier, qui donnait les plus grandes espérances, a été blessé mortellement sur le pont de Montereau, où il était avec les tirailleurs. S'il meurt, et le rapport des chirurgiens donne peu d'espoir, il mourra du moins accompagné des regrets de toute l'armée; mort digne d'envie, et bien préférable à l'existence pour tout militaire qui ne la conserverait qu'en survivant à sa réputation, et en étouffant les sentiments que doivent lui inspirer dans ces grandes circonstances la défense de la patrie et l'honneur du nom Français.

Le palais de Fontainebleau a été conservé. Le général autrichien Hardeck, qui est entré dans la ville, y avait placé des sentinelles pour le défendre des excès des cosaques qui sont cependant parvenus à piller des portiers et à enlever des couvertures dans les écuries. Les habitants ne se plaignent point des Autrichiens; mais de ces Tartares, monstres qui déshonorent le souverain qui les emploie et les armées qui les protégent. Ces brigands sont couverts d'or et de bijoux. On a trouvé jusqu'à huit et dix montres sur ceux que les soldats et les paysans ont tués: ce sont de véritables voleurs de grands chemins.

L'Empereur a rencontré dans sa marche les gardes nationales de Brest et du Poitou. Il les a passées en revue: " Montrez, leur a-t-il dit, de quoi sont capables les hommes " de l'Ouest; ils furent de tout temps les fideles défenseurs de " leur pays, et les plus fermes appuis de la monarchie."

S. M. a passé la nuit du 19 au château de Surville, situé sur les hauteurs de Montereau.

Les habitants se plaignent beaucoup des vexations du prince royal de Wurtemberg.

Ainsi, l'armée de Schwartzenberg se trouve entamée par la défaite de Kleist, ce corps en ayant toujours fait partie; par la défaite de Wittgenstein; par celle du corps bavarois, de la division wurtembergeoise et du corps du général Bianchi.

L'Empereur a accordé aux trois divisions de la vieille Garde à cheval 500 décorations de la Légion d'honneur. Il

en a accordé également à la vieille Garde à pied. Il en a donné 100 à la cavalerie du général Treilhard, et un pareil nombre à celle du général Milhaud.

On a recueilli une grande quantité de décorations de Saint-Georges, de Saint-Wladimir, de Sainte-Anne, prises sur les hommes qui couvrent les différents champs de bataille.

Notre perte dans les combats de Nangis et de Montereau ne s'éleve pas à plus de quatre cents hommes tués ou blessés, ce qui, quoique invraisemblable, est pourtant l'exacte vérité.

La ville d'Epernay ayant eu connaissance des succès de notre armée, a sonné le tocsin, barricadé ses rues, refusé le passage à une colonne de 2000 hommes et fait des prisonniers. Que cet exemple soit imité partout, et il est à présumer que bien peu d'hommes des armées ennemies repasseront le Rhin.

Les villes de Guise et de Saint-Quentin ont aussi fermé leurs portes et déclaré qu'elles ne les ouvriraient que s'il se présentait devant elles des forces suffisantes et de l'infanterie. Elles n'ont pas fait comme Rheims qui a eu la faiblesse d'ouvrir ses portes à 150 cosaques, et qui, pendant huit jours, les a complimentés et bien traités. Nos annales conserveront le souvenir des populations qui ont manqué à ce qu'elles devaient à elles-mêmes et à l'honneur. Elles exalteront au contraire celles qui, comme Lyon, Châlons-sur-Saône, Tournus, Sens, Saint-Jean-de-Losnes, Vitry, Châlons-sur-Marne, ont payé leurs dettes envers la patrie, et se sont souvenues de ce qu'exigeait la gloire du nom français. La Franche-Comté, les Vosges et l'Alsace ne l'oublieront pas au moment du mouvement rétrograde des alliés. Le duc de Castiglione, qui a réuni à Lyon une armée d'élite, marche pour fermer la retraite aux ennemis.

## *Paris*, 17 *Février*.

Aujourd'hui, a une heure, le général russe Alsuffiew, et deux autres généraux faits prisonniers dans les dernieres batailles, sont entrés à cheval à Paris par la barriere de la porte Saint-Martin, escortés de quelques gendarmes. Ils étaient tous en uniforme ; l'un d'eux est décoré de plusieurs ordres.

Depuis l'entrée du faubourg jusqu'à la place Vendôme, où ils sont descendus, ils ont été suivis d'une foule immense qui faisait continuellement retentir l'air des cris de *vive l'Empereur!* Les croisées des maisons situées sur les boulevards et dans la rue de Castiglione étaient remplies de monde. La joie du public s'est manifestée de la maniere la plus expressive; mais elle n'a rien eu de désobligeant pour les prisonniers. Les Français triomphent de leurs ennemis, et savent respecter les vaincus.

Après avoir passé quelques instants à l'état-major-général de la place, les généraux ennemis sont montés dans une voiture de place, et sont partis pour leur destination.

Demain jeudi, la première colonne de prisonniers entrera à Paris par le faubourg Saint-Martin. La garde nationale doit les escorter depuis la barrière.

---

## *Milan*, 10 *Février*.

Il nous arrive en ce moment une estafette de Goito, où S. A. I. le prince vice-roi avait, hier 9, son quartier-général; elle nous a apporté les nouvelles suivantes :

Par un mouvement combiné, l'armée du prince vice-roi se porta hier avant le jour au-delà du Mincio, sur différentes colonnes. Le général Verdier était resté sur le Haut-Mincio avec les 3e et 5e divisions, pour appuyer, avec ses troupes qui devaient dans le jour déboucher de Monzambano, le mouvement général de l'armée sur Villa-Franca. L'intention du prince était de présenter la bataille à l'ennemi sur ce point.

Les forces principales ennemies devaient se trouver réunies de ce côté, ayant pris position dans la soirée du jour précédent à Roverbella, Villa-Franca, et Valeggio; mais par une circonstance extraordinaire, elles se replierent toutes dans la même nuit sur Valeggio; et au moment où nos troupes débouchèrent de leur tête de pont, l'ennemi effectuait son passage à Borghetto. Alors l'action s'engagea dans la plaine au-delà de Roverbella, et précisément avec la réserve de l'ennemi, en même temps que le général Verdier opposait sur les hauteurs de Monzambano la plus grande résistance à son avant-garde.

Le combat a été assez vif et opiniâtre de part et d'autre. La valeur de nos troupes a triomphé de la résistance de l'ennemi. Nous avons poussé nos succès jusqu'à Valleggio; on s'est battu sur les hauteurs de cette ville jusqu'à la nuit avancée. Avant quatre heures après-midi, le village de Pozzolo était pris, et l'ennemi, qui avait commencé de ce côté à construire des ponts, les avait abandonnés. D'autre part, le général Verdier, qui s'était posté sur les hauteurs de Monzambano, avait repoussé toutes les attaques; et, quoiqu'il fût sans communication avec les autres divisions de notre armée, parce que des colonnes ennemies avaient déjà été envoyées sur Volta, il n'avait pas néanmoins perdu un seul pouce de terrain.

Les résultats de cette journée sont des plus satisfaisants. Il est tombé en notre pouvoir au-delà de 2500 prisonniers, parmi lesquels on compte 40 officiers; en outre, l'ennemi a perdu,

sans exagération, 5000 hommes tués ou blessés. Les régiments de Deutschmeister, Reiski, et les dragons de Hohenlohe, ont le plus souffert. Un carré de grenadiers a été rompu et mis en déroute par une seule charge du 81e de chasseurs. Il est difficile jusqu'à présent d'évaluer avec exactitude notre propre perte; mais elle ne se monte pas à 2500 hommes mis hors de combat. Pendant la nuit, l'ennemi a fait revenir à Valleggio les forces qu'il avait opposées au général Verdier. Nos troupes après avoir couché sur le champ de bataille, ont repassé ce matin le Mincio, rétabli leur communication avec le général Verdier, et repris la ligne du Mincio. Le quartier-général du prince sera établi dans la journée à Volta.

Le général Zucchi, qui s'était porté avec ses troupes sur les différentes routes d'Isola della Scala, pour flanquer la droite de l'armée, a rencontré quelques bataillons ennemis, les a repoussés, et est rentré ce matin à Mantoue, emmenant avec lui quelques centaines de prisonniers.

Dans cette glorieuse journée, l'armée a déployé la plus grande valeur.

## *Parme, 5 Février.*

Un nombreux corps d'armée composé d'infanterie et de cavalerie, détaché de l'armée de l'Adige, est entré par Plaisance dans le département du Taro, et continue sa marche pour se rendre à sa destination. Il est difficile de voir des troupes plus belles et de la cavalerie mieux montée. L'artillerie est nombreuse et bien servie. L'armée d'Italie est magnifique; elle est de 60,000 combattants, sans compter l'armée de Piémont et la réserve qui se trouve à Plaisance.

M. le général comte Anthuard, inspecteur-général d'artillerie, et premier aide-de-camp du prince Eugène, a pris, par ordre de S. A. I., le commandement de Parme et de Plaisance.

## *Extrait d'une Lettre de Château-Thierry.*

Le 13 Février, après-midi.

L'Empereur est au faubourg de Marne. Nos troupes poursuivent sur la route de Soissons les restes de l'armée de Blucher, qui a été culbutée et sabrée depuis Vieux-Maisons.

L'arriere-garde entiere de l'ennemi, c'est-à-dire, ce qu'il avait réuni de ses meilleures troupes, vient d'être pris avec ses canons et le général qui la commandait.

Les débris de cette armée ont traversé notre ville dans la plus horrible confusion.

Il a été impossible d'arrêter ce torrent; mais notre armée suit comme un autre torrent.

Tous les bagages de l'ennemi sement la route qu'il a tenue.

Nous comptons déjà trente pieces de canon, et plusieurs milliers de prisonniers.

Il en arrive à tout moment et il est encore jour.

On dit à l'instant que l'Empereur laisse un corps d'élite pour achever l'ennemi, et retourne avec son détachement sur la Seine où il a laissé sa principale armée.

*Paris*, 13 *Février*.—Le 12, l'Empereur a poursuivi ses succès. Blucher cherchait à gagner Château-Thierry. Ses troupes ont été culbutées de position en position. Un corps entier qui était resté réuni et qui protégeait sa retraite, a été enlevé. Cette arriere-garde était composée de 4 bataillons russes, 3 bataillons prussiens, et trois pieces de canon. Le général qui la commandait a aussi été pris.

Nos troupes sont entrées pêle-mêle avec l'ennemi dans Château-Thierry, et suivent sur la route de Soissons les débris de cette armée, qui est dans une horrible confusion. Les résultats de la journée d'aujourd'hui 12 sont trente pieces de canon, une quantité innombrable de voitures et de bagages. On comptait déjà 3000 prisonniers. Il en arrive à chaque instant. Nous avons encore deux heures de jour. On compte parmi les prisonniers cinq à six généraux qui sont dirigés sur Paris. On croit le général en chef Sacken tué.

*Paris*, 14 *Février*.---Nous recevons la lettre suivante, datée de La Ferté, du 14 Février, à huit heures du matin.

" Les armées de Sacken et de Blucher sont détruites. L'artillerie *et tout le matériel* sont en notre pouvoir. Quinze mille prisonniers vont arriver aujourd'hui dans cette ville, qu'ils ont pillée il y a trois jours. On les dirige sur Paris, où dans quatre ou cinq jours ils feront une entrée un peu différente de celle dont ils s'étaient flattés. Le général en chef Alsouvieff, le général-major des armées russes prince Pottoraski, le général de division Fridenreich, sont aussi prisonniers. Ils partent pour Paris, où vous les verrez bientôt. L'anéantissement des armées russe et prussienne est une des actions les plus glorieuses de la guerre : l'ennemi avait cependant des forces considérables; mais nos troupes ont fait des merveilles. Il ne serait peut-être pas resté un soldat ennemi pour porter des nouvelles de la perte de la bataille, si les habitants de Château-Thierry avaient eu les moyens de couper le pont sur bateaux que l'ennemi avait établi dans cette ville. Au reste, il n'est échappé que des débris insignifiants, sans vivres, sans artillerie, sans aucun matériel.

" Les paysans suffiraient pour en faire justice, quand même le duc de Tarente n'aurait pas poussé de très-fortes colonnes sur les routes de Rheims et de Soissons, et qui ramasseront les restes épars des deux armées battues.

" Combien notre situation s'est tout-à-coup améliorée! que de grandes choses l'Empereur a faites en trois jours! Le plus difficile est obtenu ; les ennemis les plus acharnés de la France sont défaits ; les autres ne sont pas plus terribles, et il faut espérer qu'il ne sera pas plus difficile d'en venir à bout.

On rétablit ici un pont de bateaux par ordre de l'Empereur. Il sera terminé dans la journée.

On assure que sur les derrieres de l'armée ennemie, les paysans font une guerre cruelle aux fuyards. Les autorités reprennent leur vigueur, font couper les ponts et les chemins, et embarrassent la retraite des armées. Tout se régénere, tout s'anime au bruit de nos succès. A Champ-Aubert à Montmirel, à Vieux-Maisons et à Château-Thierry, les routes, les bois, les villes, les campagnes, sont encombrés de cadavres russes et prussiens, de caissons brisés, d'équipages, de voitures, etc.

On vient de mettre en réquisition des hommes dans

tous les villages environnants pour enterrer les morts, dont le nombre est immense.

Nous avons déjà plus de 80 pieces de canon de l'ennemi. Il paraît certain que le général en chef Sacken est mort. On ajoute que le général York a été blessé grièvement, et qu'il est mort dans une maison de Château-Thierry.

Il n'y a eu que 2000 hommes de la vieille garde engagés à Montmirel: ils se sont couverts de gloire; les dragons se sont particulierement distingués. Il n'y a pas un de ces braves dont les exploits ne méritent d'être cités. Tout ce qu'on raconte des anciens preux ne peut s'égaler à leur brillante valeur.

Le bruit est généralement répandu que des paysans de la Champagne s'étant emparés d'une vingtaine de Cosaques, et les ayant amenés au quartier-général de l'Empereur, S. M. a accordé la croix de la Légion d'honneur à deux de ces braves villageois.

L'effet des dernieres victoires sur l'esprit public a dû frapper hier tous ceux que le beau temps avait attirés aux environs de Bercy, de Vincennes et de Ménil Montant. On voyait les routes couvertes de promeneurs; un assez grand nombre de cabriolets et de voitures élégantes se dirigeait sur les routes de la Brie. On eût dit l'ennemi à deux cents lieues de notre enceinte. Cependant les éleves de l'école polytechnique, s'exerçaient gaîment à manœuvrer les canons placés devant les barrieres, et rivalisaient de zele avec nos canoniers les plus exercés. Toutes ces pieces sont en batterie, et leurs caissons se trouvent à côté. Les troupes légeres de l'ennemi payeraient cher leur audace, si elles osaient approcher des murs de cette ville qui rappelle tour-à-tour Rome et Athenes.

*Bray sur Seine, le* 10 *Février.*—Les habitants de cette ville ont montré l'empressement et le zele le plus louable pour soulager des militaires blessés venant de Nogent: plus de six cents en une demie heure ont reçu de la soupe, du pain et du vin pour au moins deux jours. Ces libéralités honorent d'autant plus le caractere des habitants de Bray, qu'ils ont déjà fourni des réquisitions de toute espece.

*Beauvais, le* 8 *Février.*—Le 2 Février, un bateau, chargé de trois à quatre cents blessés parut devant Creil; ils

furent incontinent débarqués, logés, alimentés, et reçurent les soins les plus empressés. A dix heures du soir, deux autres bateaux chargés de 700 malades, descendirent l'Oise et parurent sur le rivage, réclamant la même assistance. M. Bernier, adjoint de M. le maire, fit sur-le-champ annoncer leur arrivée au son de la caisse, et que leur situation exigeait les plus prompts secours. En un clin d'œil, la population entiere de la commune se trouva en face des bateaux, et tous les malades furent transportés dans les différentes habitations: les hommes les portaient sur leurs épaules, et les femmes se chargeaient de leurs effets; chacun en logea le plus qu'il put; les plus pauvres en avaient jusqu'à six; il est des habitants qui en logerent plus de soixante. Le zele fut tel, qu'à minuit tous les militaires avaient reçu des vivres, avaient eu leurs blessures pansées par les soins des citoyens de Creil et de leurs femmes, et prenaient du repos.

*Choisy sur Seine, le* 12 *Février.*---L'ambulance établie dans cette ville a été abondamment fournie en linge, par la générosité des habitants. M. Duchef, maire, a donné, et continue à donner l'exemple de ces sacrifices patriotiques. Mesdames Leroi, Montelbonnet, Bourbon et Selle, ont prodigué leurs soins aux blessés. Les maires de Villejuif, de Bourg-la-Reine, Fonteney, Sceaux et Châtillon, ont fait battre la caisse et recueilli une grande quantité de dons volontaires; on voit arriver de toute part des brancards, des matelats, de la charpie.

## NÉCROLOGIE.

M. le baron Duplantier, préfet du département du Nord, est mort à Paris, à l'âge de 55 ans.

M. de Lusignan, ancien maréchal-de-camp et membre de l'assemblée constituante, est décédé à Paris le 10 Février. C'était le dernier rejeton d'une maison qui a donné des rois aux trônes de Jérusalem et de Chypre pendant près de trois siecles.

# DÉPÊCHES OFFICIELLES.

GAZETTE DE LONDRES, DU SAMEDI, 26 FÉVRIER 1814.

*Bureau des Affaires Etrangeres, 26 Février.*

Le très-honorable Frédérick Robinson est arrivé à ce Bureau avec des dépêches dont ce qui suit est extrait ou copie.

*Dépêche de l'Honorable Sir* Charles Stewart, *datée de Châtillon, le* 17 *Février* 1814.

Mylord,

J'ai l'honneur de joindre ici, pour l'instruction de Votre Seigneurie, divers rapports que j'ai reçus du colonel Lowe, concernant les opérations de l'armée du maréchal Blucher.

J'ai l'honneur d'être, etc.

CHARLES STEWART, lieut.-gén.

Au Vicomte Castlereagh.

RAPPORTS MILITAIRES DU COLONEL LOWE.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Sandron, le* 6 *Février* 1814.

Monsieur,

Un aide-de-camp du général d'York vient d'arriver ici, et a apporté au maréchal Blucher les clefs des villes de Châlons et de Vitry, avec l'aigle et le drapeau de la garde nationale du département de la Marne.

Le général d'York attaqua Châlons hier, et après un léger feu de part et d'autre, il renvoya un officier pour sommer la ville de se rendre. Le maréchal Macdonald qui commandait les troupes de l'ennemi dans la ville, désirait

qu'il négociât avec les magistrats, mais cette proposition ayant été rejetée, il entra lui-même en négociation et conclut une capitulation par laquelle il fut convenu que la ville serait remise, et que les troupes françaises l'évacueraient, en laissant tout dans l'état où il se trouvait, et les magazins et approvisionnements intacts. Il parut cependant que le principe de ces conditions ne fut pas très-scrupuleusement observé par le maréchal d'Empire, puis qu'on trouva qu'il avait fait sauter le pont sur la Marne, et que les bariques d'eau-de-vie dans les magasins avaient été défoncées, et que l'eau-de-vie était coulée.

Le maréchal Macdonald prit la direction de Meaux. Il a avec lui, indépendamment de son propre corps, le 11eme, les corps des généraux Sébastiani et Arrighi.

On a reçu avis que le général Kleist est arrivé à St. Dizier, et que le général Kapsiewitz, du corps du général Langeron est aussi attendu ici incessamment, avec une des principales divisions de ce corps, de maniere que le feld-maréchal Blucher est maintenant en communication directe avec tous les corps de son armée.

Une partie de ces corps avait été laissée devant Verdun et d'autres forteresses, mais le corps du prince de Cobourg entreprendra le blocus des diverses places fortes qui ont été laissées sur les derrieres de l'armée prussienne.

Sezanne et Vertus sont probablement occupées l'une et l'autre par les troupes du maréchal, mais il ne porte son quartier-général en avant que demain.

Il a été pris à l'ennemi dans l'affaire d'hier au soir soixante caissons de poudre.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

H. Lowe, col.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Vertus, le* 8 *Février* 1814.

Monsieur,

Le feld-maréchal Blucher porte aujourd'hui son quartier-général à Etoges : le général baron Sacken est à Montmirel, avec ses partis avancés à environ deux lieues en avant. On suppose que le général d'York est à Château Thierry ; le général Kleist est à Châlons, et le général Kapsiewitz,

avec les divisions du corps de Langeron, arrive à grandes marches. On a su que le maréchal Macdonald se retire avec environ cent pieces d'artillerie, tirées en grande partie par des chevaux de paysans, et l'on a quelque espoir de les atteindre. Le général Winzingerode que l'on avait su il y a quelques jours s'avancer dans cette direction, a rétrogradé du côté du Brabant; probablement en vertu d'ordres de former sa jonction avec le Prince de Suede, qui, selon les derniers journaux de Francfort, doit descendre du côté du Rhin.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

H. Lowe, col.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Vertus, le 9 Février* 1814.

Monsieur,

Mon dernier rapport vous a été envoyé par M. de Swinine, attaché à l'ambassade russe à Londres, qui vous avait porté quelques dépêches d'Angleterre. Le feld-maréchal Blucher transfera aussitôt après son quartier-général à Etoges; mais sur les sept heures du soir il arriva un rapport de Baye portant que l'ennemi avait marché contre un régiment russe qui y avait fait halte, et dont la force consistait en quatre ou cinq escadrons de cavalerie et deux canons; mais comme l'ennemi avait éprouvé de la résistance, il n'avait pas poussé plus loin en avant. Comme il était absolument incertain quel pouvait-être l'objet de ce mouvement, le feld-maréchal reporta ici son quartier-général. Le corps du général Kapsiewitz venait d'arriver ici, et le général Kleist était tout près à Châlons.

Le général baron Sacken était à Montmirel, et le général d'York à Dormant, l'un et l'autre ayant leurs avant-gardes poussées à deux ou trois lieues en front à, ou près, la Ferté-sous-Jouarre et Château-Thierry. Il est maintenant onze heures du matin, et il n'a été reçu aucun avis ultérieur du mouvement de l'ennemi. Dans les entrefaites, la nouvelle est arrivée que la grande armée était à Troyes; de maniere qu'il n'y a aucune raison de s'attendre à un mouvement marquant de l'ennemi dans cette direction transversale. On pense que le corps qui avait été poussé en avant doit être venu de Sezannes, et qu'il appartient à Marmont. Le général baron de Sacken et le général d'York resteront probablement dans

leur position actuelle jusqu'à ce que la totalité du corps se réunisse.

H. Lowe, col.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Bergeres, le* 12 *Février* 1814.

Monsieur,

Je vous apprends avec peine que la division russe du général Alsufieff, souffrit considérablement hier au soir, par une attaque de l'ennemi. Mon rapport d'hier vous faisait part de l'avis qu'on avait reçu que Buonaparté était à Sezanne. Le général Alsufieff avait sa division, consistant environ en trois mille cinq-cents hommes d'infanterie, postée à Champ Aubert. Il fut attaqué par un corps ennemi très-supérieur, dont cinq à six mille hommes de cavalerie, et quoiqu'il formât des quarrés et qu'il résistât pendant long-temps avec la plus grande opiniâtreté, l'ennemi parvint néanmoins à la fin à le forcer de se replier, après lui avoir fait éprouver une perte considérable en tués, blessés et prisonniers. Il avait avec lui vingt-quatre pieces de canon, dont quinze furent sauvées et neuf tomberent au pouvoir de l'ennemi. On annonce que quinze cents hommes s'en sont tirés sans avoir souffert, le reste doit avoir succombé, ou s'être dispersé, mais il y a beaucoup d'espoir qu'une grande partie de ces derniers auront pu rejoindre leurs corps. On n'a pas encore eu le temps de recevoir de nouvelles à leur égard.

Le général d'York est à Château Thierry. Le général baron de Sacken à la Ferté-sous-Jouarre. Le général Kleist, qui s'était porté hier avec le général Kapsiewitz à la Fere-Chompenoise, y est maintenant en position. Le feld-maréchal Blucher est avec eux. Il attend des avis ultérieurs des mouvements de l'ennemi pour décider les siens. Les dernieres nouvelles sont qu'il a fait voir deux escadrons de cavalerie de ce côté-ci d'Etoges.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

H. Lowe, col.

P. S. Mon rapport d'hier, qui, j'espere, vous sera parvenu, faisait mention que le général Vasilichoff avait été attaqué par l'ennemi près la Ferté sous Jouarre, mais il le repoussa, et lui prit trois pieces d'artillerie et deux caissons.

H. L.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Bergeres, le* 12 *Février* 1814.

Monsieur,

On entendit hier pendant toute la soirée une canonade très-vive dans la direction de Montmirel. Suivant un rapport du général d'York qu'on vient de recevoir, il parait que son corps et celui du général baron de Sacken avaient marché dans cette direction, et avaient attaqué l'ennemi qui s'avançait contre lui. Le corps du général baron de Sacken, et trois brigades de celui du général d'York, furent engagés, et après une action de plusieurs heures, les deux armées resterent sur leur terrain, dans les mêmes positions qu'elles occupaient au commencement. Il y eut pendant un temps, six pieces de canon de prises par le général baron de Sacken, mais il fut obligé de les laisser, à cause de la difficulté des routes, ainsi que quatre des siennes propres, qu'il avait fait porter en avant pour attaquer, et qu'il ne fut jamais possible de retirer. Les forces de l'ennemi consistaient dans la vieille garde et dans d'autres corps détachés, montant à environ trente mille hommes, commandés par Buonaparté en personne. Le général baron de Sacken attaqua l'ennemi dans le village de Marchais, qui fut pris et repris trois fois. L'ennemi fit un mouvement sur son flanc droit, qui l'obligea de se replier sur le général d'York. L'ennemi attaqua de nouveau, mais il ne put faire aucune impression, la nuit l'ayant laissé lui et les troupes alliées dans la même position. Le général baron Sacken avait ce matin son quartier-général à Château Thierry, et le général d'York à Biffert. Buonaparté devait retourner hier soir à Montmirel, mais il bivouaqua sur le terrain.

Le maréchal Marmont est avec le 6e corps à Etoges.

Le feld-maréchal Blucher, avec les corps du général Kleist et du général Kapsiewitz, est en position ici. Le maréchal Marmont a envoyé ce matin un officier en parlementaire avec une lettre pour le feld-maréchal qu'il avait ordre de remettre en personne, mais on n'a pas voulu le recevoir.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

H. Lowe, col.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Champaubert, le* 13 *Février*, 1814.

Monsieur,

Le feld-maréchal Blucher étant resté pendant deux jours dans sa position à Bergeres, sans que l'ennemi qui était à Etoges entreprît aucun mouvement, résolut de marcher pour attaquer le maréchal Marmont dans sa position à cette derniere place.

L'avant-garde du corps du général Kleist sous le commandement du général Ziethen, fut poussée en avant pour commencer l'attaque. L'ennemi occupait le village d'Etoges, et une hauteur boisée sur sa gauche. Il faisait voir un corps de cavalerie considérable et diverses colonnes d'infanterie. Sa force était estimée de neuf à dix mille hommes. A mesure que l'avant-garde approchait, il se retira graduellement, nourrissant néanmoins un feu très-vif, et donnant occasion à quelques attaques hardies et heureuses sur les derrieres, surtout de la part des Cosaques qui déployerent la plus grande intrépidité et éprouverent quelque perte. La poursuite continua depuis Etoges jusques au delà du village de Champaubert où le feld-maréchal a fait halte la nuit.

L'ennemi a bivouacqué en front de Fromentieres, et sera attaqué de nouveau demain, s'il reste dans le voisinage.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

H. Lowe, col.

*Au Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Châlons, le* 15 *Février* 1814.

Monsieur,

Le feld-maréchal Blucher a eu à soutenir un nouveau combat extrémement acharné contre des forces ennemies supérieures, sous les ordres de Buonaparté en personne.

Après avoir chassé le maréchal Marmont de la position d'Etoges, le 13, il y apprit que Buonaparté avait marché la veille avec sa garde sur Château-Thierry; le général d'York et le général de Sacken ayant préalablement quitté cette ville, et s'étant retirés derriere la Marne.

Hier matin, on annonça que le maréchal Marmont se

retirait du village de Fromentieres. Le feld-maréchal Blucher qui avait bivouaqué la nuit d'auparavant à Champaubert, résolut de le poursuivre. Il n'avait sous ses ordres, que le corps du général Kleist et la division du corps du général comte Langeron commandée par le général Kapsiewitz.

L'ennemi se retira jusqu'à ce qu'il arriva près du village de Janvilliers, où l'on observa qu'il se rassemblait un corps de cavalerie considérable.

Dans l'ardeur de la poursuite, l'ennemi se jeta soudain et avec précipitation sur six pieces de canon qui avaient été portées en avant et s'en empara. La cavalerie prussienne, sous le général Ziethen et le colonel Blucher, fils du feld-maréchal, chargea aussitôt, et l'on apprit par eux que Buonaparté était sur le terrain, venant d'arriver, avec toute sa garde et un gros corps de cavalerie. Il avait fait pendant la nuit une marche forcée, se portant de Château-Thierry en avant.

L'infanterie du feld-maréchal Blucher s'avançait pendant ce temps-là en colonnes de bataillons sur les terrains ouverts des deux côtés de la chaussée qui traverse le village.

La cavalerie dont on voyait s'augmenter le nombre, s'avança subitement en grande masse, enfonça la cavalerie de l'avant-garde, se partagea, et attaqua avec la plus grande fureur les colonnes d'infanterie qui étaient dans la plaine. On avait prévu ce mouvement, les colonnes se formerent en quarrés, qui resterent fermes sur le terrain, et ouvrirent un feu très-vif sur leur front, leurs flancs, et leurs derrieres. Dans un large champ sur la droite du village, six quarrés furent attaqués au même moment; tous réussirent à repousser l'ennemi; la cavalerie de l'avant-garde se retirant en même temps par les intervalles, se formant sur les derrieres, et s'avançant de nouveau pour charger la cavalerie de l'ennemi, après qu'elle eût été mise en désordre, et obligée de se retirer devant le feu meurtrier des quarrés. Cependant le nombre de l'ennemi augmentait, et l'on voyait de gros corps de cavalerie qui marchaient autour de chacun des flancs. Deux bataillons d'infanterie de l'avant-garde qui étaient entrés dans village, n'eurent pas le temps de se former et souffrirent prodigieusement. Le feld-maréchal Blucher qui avait peu de cavalerie avec lui, résolut de retirer ses forces d'une position où il avait à soutenir une lutte aussi inégale.

L'infanterie eut ordre de se retirer en colonnes et en quarrés, avec de l'artillerie dans les intervalles, couverte sur ses flancs et sur ses derrieres par des tirailleurs et de la cavalerie. L'ennemi fit sans perdre de temps les attaques les

plus hardies et les plus directes. Le pays sur lequel était la ligne de retraite était généralement ouvert, sans haies et sans clôtures ; on y trouvait seulement par-ci par-là de petits bouquets de bois qui fournissaient à la cavalerie ennemie le moyen de cacher ses mouvements. L'infanterie évitait en général de s'y engager, ce qui lui permettait de rester formée, et de tenir d'autant mieux l'ennemi en respect. Depuis le village de Janvilliers jusqu'à moitié chemin entre Champaubert et Etoges, ce qui fait une distance d'environ quatre lieues, ce fut un combat continuel en retraite, n'y ayant pas une seule colonne ou quarré d'infanterie qui ne fût pas ou chargé ou exposé au feu de l'ennemi, tandis qu'ils faisaient de leur côté un feu continuel sans interrompre leur marche, tirant et rechargeant en marchant, et malgré cela conservant toujours l'ordre le plus parfait. Il arrivait souvent que la cavalerie de l'ennemi se trouvait entremêlée avec les quarrés, et elle fut constamment, dans ces cas-là, forcée de se retirer avec une grosse perte ; il fut tenté plusieurs charges sans effet.

Au coucher du soleil, on observa que le corps de cavalerie qu'on avait vu tourner autour des flancs s'était jeté sur la ligne de notre retraite, à mi chemin environ de Champaubert à Etoges, et s'était formé en masse solide sur la chaussée et sur les deux côtés, évidemment dans l'intention de barrer le passage. Dans ce moment, le feld-maréchal Blucher se vit entouré de tous côtés. Sa décision fut aussi prompte que sa résolution de l'exécuter : ce fut de continuer sa marche et de se frayer un chemin de vive force, en franchissant tous les obstacles qu'on lui opposait.

Les colonnes et les quarrés assaillis de tous côtés, marcherent dans l'ordre le plus ferme et le plus parfait ; l'artillerie ouvrit un feu très-vif sur la cavalerie qui s'était postée sur la chaussée ; à ce feu succéderent des volées de mousqueterie des colonnes d'infanterie qui s'avançaient ; la cavalerie ennemie ne put pas tenir contre cette détermination. Elle fut forcée de quitter la chaussée, de laisser le passage ouvert des deux côtés, et de borner ses attaques ultérieures uniquement aux flancs et aux derrieres. Les colonnes et les quarrés sur les flancs et sur les derrieres furent également attaqués, et pendant tout le temps, il n'y en eut pas un seul qui fut enfoncé ou qui perdît son ordre. A la nuit tombante, les attaques d'infanterie succéderent à celles de cavalerie. Comme les troupes entraient dans le village d'Etoges, elles furent assaillies par des volées de mousqueterie d'un corps

d'infanterie qui avait passé par des chemins de traverse sur les deux flancs de leur marche, les généraux Kleist et Kapsiewitz percerent cependant de nouveau, avec leurs corps respectifs, au travers des obstacles qui leur étaient opposés, traverserent le village de vive force, quoiqu'avec une perte considérable, et ramenerent leurs corps, sans être attaqués ni molestés davantage, à la position de Bergeres, où ils bivouaquerent pendant la nuit.

La perte en tués, blessés et prisonniers, pendant cette longue et pénible lutte, est estimée a environ trois mille cinq cents hommes, avec sept pieces de canon. L'ennemi avait évidemment en vue la destruction complete de tout le corps. Ses forces étaient doubles, et sa cavalerie plus que triple de la nôtre, consistait probablement en huit mille chevaux. L'artillerie du feld-maréchal était plus nombreuse et mieux servie. La perte de l'ennemi par le canon et par les attaques de cavalerie constamment repoussées par le feu de la mousqueterie, doit avoir été prodigieuse.

Je manque de termes pour exprimer mon admiration de l'intrépidité et de la discipline des troupes. L'exemple du feld-maréchal Blucher qui était partout et dans les endroits les plus exposés; du général Kleist, du général Kapsiewitz; du général Guiesenau, qui dirigeait le mouvement sur la chaussée; du général Ziethen et du prince Auguste de Prusse, toujours à la tête de sa brigade, l'encourageant à faire les efforts les plus héroïques, ne pouvait manquer d'inspirer aux soldats une résolution qui a dû frapper l'ennemi d'admiration et d'étonnement.

La position de Châlons présentant l'avantage d'y former la jonction des différents corps de son armée, le feld-maréchal Blucher résolut de s'y porter, ayant reçu avis pendant la bataille, que les généraux d'York et Sacken étaient arrivés à Rheims, et que le général Winzingerode n'en était qu'à une ou deux marches. La totalité de l'armée sera ainsi bientôt réunie, et sera en état d'avancer contre l'ennemi avec la confiance du succès que donnent le nombre et l'union.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. Lowe, colonel.

---

P. S. Votre aide-de-camp, le capitaine Harris, a été constamment aux avant-gardes ou arriere-gardes, suivant l'occasion. Il accompagnait la cavalerie prussienne lors

de la charge qu'elle fit le matin, et je lui suis très-redevable pour son aide et ses rapports.

Au quartier-général de l'armée de Silésie
à Châlons, le 16 Février, 1814.

Monsieur,

Je vous apprends avec plaisir que le feld-maréchal Blucher vient de recevoir la nouvelle que le général Winzingerode a attaqué la ville de Soissons, l'a emportée d'assaut, y a fait prisonniers trois généraux et environ trois mille hommes, et y a pris treize pieces de canon. Le général d'York vient d'arriver ici, son corps le suit, et arrivera ici ce soir avec celui du général baron Sacken. Le général Winzingerode marche sur Epernay. Ainsi le feld-maréchal Blucher sera bientôt en état d'opérer la jonction de toutes ses forces. Cette réunion, jointe au succès du général Winzingerode, présente la perspective de compenser pleinement les pertes qu'on a éprouvées. Buonaparté était à Etoges hier soir à quatre heures.

Le quartier-général du feld-maréchal Blucher restera ici aujourd'hui.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. Lowe, colonel.

P. S. La nouvelle de l'affaire du général Winzingerode a été donnée par un colonel russe, qui le quitta avant que l'attaque commençât, mais il fut joint sur la route de Rheims par un officier du général Wintzingerode qui lui donna la nouvelle. On la regarde ici comme certaine.

Au quartier-général de l'armée de Silésie,
à Châlons, le 17 Février, 1814.

Monsieur,

Il a été reçu nouvelle de l'arrivée du général Winzingerode à Rheims. Il va marcher et former ici sa jonction avec le feld-maréchal Blucher. On n'a pas encore reçu le détail officiel de l'affaire de Soissons, mais la nouvelle est confirmée de plusieurs côtés, à la seule différence près qu'il y a eu *deux* au lieu de *trois* généraux faits prisonniers.

Je viens de parler à un aide-de-camp du général comte

Langeron, qui m'apprend, qu'il est en marche pour venir ici. On s'attend que le général comte St. Priest le suivra incessamment. L'avant-garde des troupes du général comte Langeron était hier à St. Dizier.

Le quartier-général du feld-maréchal Blucher reste ici aujourd'hui. Son armée a été bientôt fournie de tout ce qu'il lui fallait.

J'ai l'honneur d'être, etc.

H. Lowe, colonel.

*Au très-honorable Sir Charles Stewart.*

---

## *Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Troyes, le* 13 *Février*, 1814.

Milord,

L'armée sous les ordres immédiats du Prince Schwartzenberg a continué le mouvement dont j'ai eu l'honneur de vous transmettre les détails dans ma dernière dépêche. Le Prince Royal de Wirtemberg, somma le 11 de ce mois, le commandant de Sens de se rendre ; sur le refus de cet officier, les barricades de la ville furent forcées, et elle fut prise après une vigoureuse résistance.

Le Prince Royal dirigea ensuite ses forces sur Pont-sur-Yonne, d'où il marcha sur Bray. Le 9 au soir, il fut reçu un rapport du général Wittgenstein, qui était à Mery, annonçant que Villeneuve était occupée par un corps considérable et que Buonaparté y était en personne. Le prince Schwartzenberg y alla lui-même le lendemain, pour reconnaître Nogent, et faire sur cette ville un mouvement, qui pût attirer l'attention de l'ennemi.

Le 9, le général Hardeg avait attaqué l'arriere-garde de l'ennemi, dans une position entre Romilly et St. Hilaire, et l'avait repoussé vers Nogent avec quelque perte. Le prince Schwartzenberg, en arrivant près de cette ville, fit faire une autre attaque sur cette arriere-garde qui occupait une position entre Marnay, St. Aubin et Macon. Le général Hardeg attaqua sur la route de Saint-Aubin, et l'avant-garde du général Wittgenstein sur la route de Marnay. L'ennemi fut délogé de sa position et obligé de se retirer à Nogent.

Le comte Hardeg le poursuivit dans cette ville, dans une partie de laquelle il s'établit le 10.

Le général Wittgenstein reçut l'ordre de rassembler son corps près de Pont-sur Seine ; et le général Wrede celui de marcher de Nogent vers Bray. En conséquence de ces mouvements, l'ennemi abandonna la rive gauche de la Seine et détruisit le pont sur cette riviere. En exécution des ordres du prince Schwartzenberg, le général Wittgenstein a déjà passé la Seine, près de Pont. Le général Wrede a rétabli le pont de Bray, a fait passer une partie de son corps sur la rive droite de cette riviere et l'a dirigée vers Provins.

Le général Bianchi marche sur Montereau ; le général Giulay le soutiendra ; le reste de l'armée du prince Schwartzenberg sera rassemblé sur la rive gauche de la Seine.

Votre Seigneurie aura déjà été informée que Buonaparté a marché avec une grande partie de son armée contre le corps sous les ordres du maréchal Blucher. Vous aurez su le résultat de ses opérations. Je crains qu'elles n'aient été jusqu'à un certain point défavorables aux Alliés. La séparation de l'armée de Silésie de celle qui est sous les ordres du prince Schwartzenberg, sera vraisemblablement la conséquence des efforts de Buonaparté.

Mais dans la vue de l'arrêter dans la poursuite des avantages qu'il peut avoir obtenus, le prince Schwartzenberg s'est déterminé à envoyer les corps des généraux Wrede et Wittgenstein et du Prince Royal de Wittemberg à Provins et Villeneuve. Les corps de réserve russes seront portés entre Mery et Nogent, et toute l'armée sera en position, la droite à Mery, la gauche à Montereau, et les corps de Provins et Villeneuve prêts à marcher en avant, s'il est nécessaire, derriere la ligne actuelle des opérations de Buonaparté, ou à portée de soutenir les mouvements de l'armée du prince Schwartzenberg le long de la rive gauche de la Seine, vers Fontainebleau.

Le prince Lubomirsky occupe Sézanne avec un corps de cavalerie. Plancy est occupé par un détachement du corps de réserve.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) BURGHERSH.

Au très-honorable vicomte Castlereagh, etc.

## *Extrait d'une Dépêche de Lord* Burghersh, *datée de Nogent, le* 14 *Février*, 1814.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier au soir, le prince Schwartzenberg a reçu un rapport du général Debitch, contenant la nouvelle satisfaisante que le maréchal Blucher a repoussé l'ennemi qui marchait contre lui au-delà d'Etoges. Le général Debitch était déjà en communication avec le maréchel Blucher, et à la date de sa dépêche on n'avait aucun doute sur la retraite de l'ennemi. En conséquence de ces informations, le prince Schwartzenberg a suspendu l'opération dont je vous ai envoyé le détail dans ma derniere dépêche, et il reprendra le mouvement offensif qui s'exécutait auparavant. Le quartier-général sera transféré aujourd'hui à Bray. Les corps des généraux Wrede et Wittgenstein s'avanceront par Nangis vers Melun. Le général Bianchi se portera en avant sur la route de Fontainebleau.

## *Copie d'une Dépêche du Très-Honorable* Frederick Robinson *au Comte* Bathurst, *datée de Londres, le* 24 *Février*, 1814.

Milord,

J'ai l'honneur d'informer Votre Seigneurie que j'ai quitté Châtillon dans la nuit du 18 de ce mois pour revenir en Angleterre. Ayant été retenu pendant quelques heures à Troyes, le 19, il m'y fut donné connaissance de quelques événements qui étaient survenus postérieurement à la date des dépêches dont j'étais porteur. Il paraît que le 16 ou le 17 (ce dernier jour je crois), le corps du comte Hardeg et du comte Thurn, autrichiens, et les cosaques sous le comte Platow, avaient réussi à prendre Fontainebleau, où il avait été pris un général, quelques canons et plusieurs prisonniers.

Le 17, Buonaparté, qui, lorsque le prince de Schwartzenberg s'était avancé au-delà de la Seine, s'était désisté de ses opérations contre le maréchal Blucher, tomba avec un corps de cavalerie très-considérable, sur l'avant-garde du

corps du comte Wittgenstein qui était à Nangis, sous le commandement du comte Pahlen. Cette avant-garde, qui consistait en plusieurs régiments de cavalerie, fut repoussée avec une grande perte en hommes et en artillerie, et le prince Schwartzenberg se détermina à se retirer et à faire repasser la Seine à une grande partie de son armée. Il continua cependant d'occuper les ponts sur cette riviere à Montereau, Bray et Nogent.

Le 18 au matin, les deux premiers postes furent attaqués avec beaucoup de vigueur, mais sans effet; et le Prince Royal de Wirtemberg, qui commandait à Montereau, non-seulement repoussa trois attaques faites sur lui, mais encore prit des prisonniers et des canons. Mais l'attaque fut renouvelée le soir avec un surcroît de force, et l'ennemi parvint enfin à forcer le Prince Royal à repasser la riviere, et il le pressa si vivement qu'il n'eut pas le temps de détruire le pont. Il se retira vers Bray; et l'on sut que l'ennemi avait fait passer la riviere à une grande partie de son armée. Le résultat de cette affaire détermina le prince Schwartzenberg à retirer la grande armée de sa position avancée sur la Seine, et j'appris que son quartier-général devait être à Troyes le 19.

J'ai la satisfaction d'informer Votre Seigneurie que le 20 au matin j'eus l'occasion de voir toute l'armée du maréchal Blucher réunie, et venant de Châlons, pour rejoindre la grande armée. Elle était en marche sur la grande route de Troye, et la tête de colonne était près d'Arcis sur Aube, à dix-huit ou vingt miles anglais du quartier-général du prince Schwartzenberg. Après les rudes combats que cette incomparable armée avait récemment soutenus, ce fut une satisfaction infinie pour moi de voir l'admirable condition des troupes qui la composaient, et qui montent à près de 60,000 hommes, etc.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) ROBINSON.

## Traité conclu par Supercherie entre Buonaparté et Ferdinand VII.

### *Pleins-Pouvoirs donnés au Comte de* Laforêt.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, etc. etc. à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Désirant faire cesser les hostilités et concourir au rétablissement d'une paix solide et durable entre la France et l'Espagne, prenant entiere confiance dans la fidélité du comte de Laforêt, membre de notre conseil d'état, grand officier de la légion d'honneur, etc., nous lui donnons plein et absolu pouvoir, commission et mandement spécial, pour, en notre nom, et avec le plénipotentiaire nommé à cet effet par S. A. R. le Prince des Asturies, et pareillement revêtu de pleins-pouvoirs, convenir, traiter, conclure et signer, conformément à ses instructions, tels traités, articles, conventions, et autres actes qu'il jugera bon être; promettant d'accomplir et d'exécuter ponctuellement tout ce que notre plénipotentiaire aura promis et signé en vertu du présent pouvoir, et d'en faire expédier les lettres de ratification en bonne forme, pour qu'elles soient échangées dans le le temps dont il sera convenu. En foi de quoi sont données les présentes signées et revêtues de notre sceau.

Au palais des Tuileries, le 1er Décembre, 1813.

N.

Par l'Empereur,

Le ministre des relations extérieures,

Caulaincourt, duc de Vicence.

### *Pleins-Pouvoirs donnés au Duc de* San Carlos.

Duque de San Carlos mi primo: Deseando que cesen las hostilidades y concurrir al restablecimiento de una paz solida y duradera entre la Espana y la Francia, y habiendome hecho proposiciones de paz el Emperador de los Fran-

ceses, Rey de Italia, por la entera confianza que hago de vuestra fidelidad, os doy pleno y absoluto poder y encargo especial, para que en nuestro nombre trateis, concluyais, y firmeis con el plenipotenciario nombrado para este efecto por S. M. I. y R. el Emperador de los Franceses, Rey de Italia, tales tratados, articulos, convenciones ú otros actos que juzgueis convenientes, prometiendo de cumplir y executar puntualmente todo lo que vos como plenipotenciario prometeis y firmeis en virtud de este poder y de hacer expedir las ratificationes en buena forma, afin de que sean cangeadas en el termino que se conviniese. En Valençay, á 4 Diciembre de 1813.

FERNANDO.

Al duque de San Carlos.

Nous soussignés plénipotentiaires nommés respectivement à l'effet de négocier et de signer un traité entre l'Espagne et la France, avons dressé le présent protocole de notre derniere conférence au moment de la signature du traité, pour constater qu'il a été entendu de part et d'autre :

SAVOIR :

1°. Que le plein pouvoir donné au plénipotentiaire espagnol en forme de lettre autographe, à défaut de chancelerie, a été présenté avec réserve d'y substituer lors de l'échange des ratifications, s'il y avait lieu, d'autres pouvoirs revêtus des formes consacrées en Espagne.

2°. Que si le terme de trente jours stipulé à l'article quinze du traité pour l'échange des ratifications, se trouvait excédé par l'effet de quelque empêchement réel et véritable, il est réservé de procéder à cet échange dans les quinze jours suivants ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Valençay, le onze Décembre, 1813.

Le duc de San CARLOS.

Le comte de LA FORÊT.

TRAITÉ, &c.

S. M. Catholique et S. M. l'Empereur des Français, Roi d'Italie, etc. etc. également animées du désir de faire cesser les hostilités et de conclure un traité de paix défi-

nitif entre les deux puissances, ont nommé pour leurs pléni potentiaires à cet effet, savoir :

S. M. Don Ferdinand, Don Michel de Carvajal, duc de San Carlos, comte de Puerto, grand-maître héréditaire des postes des Indes, grand d'Espagne de la premiere classe, majordôme major de S. M. Catholique, lieutenant-général des armées, gentilhomme de la Chambre en exercice, grand-croix et commandant de différents ordres, etc. etc.

Et S. M. l'Empereur et Roi, M. Antoine-René-Charles-Mathurin, comte de La Forêt, membre de son conseil d'état, grand officier de la légion d'honneur, grand-croix de l'ordre de la réunion.

Lesquels, après l'échange de leurs pleins-pouvoirs respectifs, sont convenus des articles suivants :

Art. Ier. Il y aura à l'avenir, et à dater de la ratification du présent traité, paix et amitié entre S. M. Ferdinand VII et ses successeurs, et S. M. l'Empereur et Roi et ses successeurs.

Art. II. Toutes les hostilités tant sur terre que sur mer cesseront entre les deux nations, savoir :

Dans leurs possessions continentales d'Europe, immédiatement après l'échange des ratifications ; quinze jours après dans les mers qui baignent les côtes d'Europe et celles d'Afrique, en deçà de l'équateur ; quarante jours après l'échange dans les pays et mer d'Afrique et d'Amérique au-delà de l'équateur, et trois mois après dans les pays et mers situées à l'Est du Cap de Bonne-Espérance.

Art. III. S. M. l'Empereur et Roi reconnaît Don Ferdinand et ses successeurs, selon l'ordre d'hérédité établi par les lois fondamentales d'Espagne, comme Roi d'Espagne et des Indes.

Article IV. S. M. l'Empereur et Roi reconnaît l'intégrité du territoire d'Espagne telle qu'elle existait avant la guerre actuelle.

Art. V. Les provinces et places actuellement occupées par les troupes françaises, seront remises, dans l'état où elles se trouveront, aux gouverneurs et aux troupes espagnoles qui y seront envoyés par le Roi.

Art. VI. S. M. le Roi Ferdinand s'engage de son côté à maintenir l'intégrité du territoire d'Espagne, des îles, places et présides adjacents, et notamment de Mahon et de Ceuta. Il s'engage à faire évacuer ces provinces, places et territoires par les gouverneurs et l'armée britannique.

Art. VII. Une convention militaire sera conclue entre un commissaire français et un commissaire espagnol, pour que l'évacuation des provinces espagnoles occupées par les Français ou par les Anglais, soit faite simultanément.

Art. VIII. S. M. Catholique et S. M. l'Empereur et Roi s'engagent réciproquement à maintenir l'indépendance de leurs droits maritimes, tels qu'ils ont été stipulés dans le traité d'Utrecht, et tels que les deux nations les avaient maintenus jusqu'à 1792.

Art. IX. Tous les Espagnols qui ont été attachés au roi Joseph et qui l'ont servi ou suivi, rentreront dans les honneurs, droits et prérogatives dont ils jouissaient. Tous les biens dont ils auront été privés leur seront restitués. Ceux qui voudraient rester hors d'Espagne auront un terme de dix années pour vendre leurs biens et prendre tous les arrangements nécessaires à leur nouvel établissement. Leurs droits aux successions qui s'ouvriraient en leur faveur, leur seront conservés, et ils pourront jouir de leurs biens et en disposer sans être soumis au droit d'aubaine ou de détraction, ou à tout autre droit.

Art. X. Toutes les propriétés mobiliaires et immobiliaires, appartenantes, en Espagne, à des Français ou à des Italiens, leur seront restituées, telles qu'ils en jouissaient avant la guerre. Toutes les propriétés séquestrées ou confisquées en France ou en Italie sur des Espagnols, leur seront également restituées. Des commissaires seront nommés de part et d'autre pour régler toutes les questions contentieuses qui pourraient exister ou survenir entre des Français et Italiens, et des Espagnols, soit pour des discussions d'intérêt antérieures à la guerre, soit pour celles qui se seraient élevées depuis.

Art. Les prisonniers faits de part d'autre seront rendus, soit qu'ils se trouvent dans les dépôts ou dans tout autre lieu, soit même qu'ils aient pris du service, à moins qu'aussitôt après la paix ils ne déclarent devant un commissaire de leur nation qu'ils veulent rester au service de la puissance chez laquelle ils se trouvent.

Art. XII. La garnison de Pampelune, les prisonniers de Cadix, de la Corogne, de la Méditerranée, et ceux de tout autre dépôt qui auraient été remis aux Anglais, seront également rendus, soit qu'ils se trouvent en Espagne, soit qu'ils aient été envoyés en Amérique ou en Angleterre.

Art. XIII. S. M. Ferdinand VII s'engage à faire payer au Roi Charles IV et à la Reine son épouse, une somme

de trente millions de réaux, qui sera acquittée régulièrement et par quarts de trois mois en trois mois. A la mort du Roi, deux millions de francs formeront le douaire de la Reine. Tous les Espagnols à leur service auront la liberté de résider hors du territoire espagnol partout où Leurs Majestés le jugeront convenable.

Art. XIV. Il sera conclu un traité de commerce entre les deux puissances, et jusqu'à sa conclusion, les relations commerciales seront sur le même pied qu'avant la guerre de 1792.

Art. XV. Les ratifications du présent traité seront échangées dans le terme d'un mois, ou plus tôt si faire se peut.

Fait et signé à Valencey, l'onze Décembre, 1813.

Le duc de SAN CARLOS.
Le comte de LA FORÊT.

---

## JOURNAUX ESPAGNOLS.

### *Vittoria, le 8 Février.*

Jamais une nation et un gouvernement ne se sont trouvés dans la situation critique où les Espagnols sont placés en ce moment. Six années d'une guerre désastreuse, d'une lutte meurtriere, de combats continuels, de sacrifices et d'actes héroïques innombrables pour recouvrer notre liberté, notre indépendance, et délivrer notre bien-aimé Ferdinand, et maintenant nous hésitons à le recevoir parmi nous! Oui; nous hésitons, et en cela l'héroïsme espagnol ne se montre pas moins que dans les efforts que nous avons faits pour l'obtenir.

Buonaparté, ce monstre exécrable, que la nation française, à son éternelle honte, conserve encore pour chef; ce Buonaparté, la honte de l'humanité, qui ne rêve que crimes, perfidies et cruautés, pour conserver le trône usurpé des Bourbons; Buonaparté est l'homme qui nous offre cette branche d'olivier, qui nous offre la liberté et l'indépendance!!! Oui; c'est Buonaparté; et parce que c'est lui qui nous fait ces offres, nous devons hésiter à les accepter; nous devons considérer avant de consentir, et examiner de quelle maniere la nation espagnole sortira de la situation critique dans laquelle elle est placée, liée au projet abominable de Buonaparté de séparer notre cause de celle des autres puissances de l'Europe, de nous préci-

piter dans de nouveaux malheurs, dans l'espérance, s'il échappe aux dangers qui le menacent, de pouvoir reprendre ses plans de conquérir la Péninsule, de nous tromper, de nous séduire, et de nous désunir.

Se fier à la personne de Buonaparté, c'est aller au-devant de la perfidie : consentir à ce qu'il conserve le trône qu'il a usurpé, c'est préparer la chûte de tous les trônes ; contracter des alliances avec lui, c'est courir à sa propre ruine ; garder les traités faits avec lui, c'est ne pas le connaître, et achever sa propre ruine.

Buonaparté a signé un traité avec le roi Ferdinand ; il est facile d'apprécier la valeur d'un traité entre l'oppresseur et l'opprimé. Il l'a transmis à la Régence par le duc de San Carlos, et par la Catalogne.

Le rusé Buonaparté a, depuis, envoyé le général Palafox, qui apporte, à ce qu'il paraît, des articles additionnels au fameux traité entre *le loup et l'agneau*. Dans le nombre de ces articles on trouve " Ayant ordonné que l'armée, *non de Suchet, mais du duc d'Albufera*, évacuera les places de la Catalogne, à mesure que les Anglais évacueront celles du reste de l'Espagne ; que l'échange des prisonniers français soit immédiatement fait ; que les officiers prisonniers dans la Péninsule et les îles seront envoyés en poste en France. . . .

Le Senor Palafox est, à ce qu'il paraît, porteur d'ordres pour l'exécution du traité remis par le duc de San Carlos, que Ferdinand, captif, regarde comme valide.

Nous voyons donc toute la peine que se donne Buonaparté pour terminer cette affaire ; et on imagine aisément les mensonges, les fables, les stratagêmes auxquels l'infâme Corse a recours pour atteindre son but. Il ne faudra pas nous étonner d'apprendre bientôt que le roi Ferdinand a paru sur nos frontieres. Buonaparté aura recours à ce stratagême ; mais précisément parce que Buonaparté montre tant d'empressement, nous devons être très-calmes. Cet homme diabolique se présente à nous dans l'attitude d'un suppliant qui sollicite la paix et même notre amitié ; mais s'il prend une attitude suppliante, c'est pour nous tromper.

La nation se trouve dans une alternative pénible. Buonaparté nous donne tout ce que nous désirions, mais il ne le donne pas de la maniere qui convient au peuple espagnol, à notre bien-être, à la politique et au bonheur des autres nations de l'Europe. Il faut donc considérer avec calme, prudence et avec une sage politique, ce que la nation espagnole doit faire dans le cas où Ferdinand VII se présenterait sur nos frontieres. Nous voyons avec beaucoup de plaisir que la Régence du royaume a pris des mesures qui ont été approuvées par les Cortes. Nous avons appris avec le même plaisir, que dans les Cortes toutes les passions se sont tues devant l'importance du grand objet national

qui était soumis à sa délibération. Une seule voix s'est élevée contre l'opinion conforme à l'intérêt du peuple espagnol, le bien de la nation et le maintien de la constitution du royaume. La Régence ne pouvait décider seule la question délicate: Que fera-t-on si notre roi Ferdinand VII se présente sur les frontieres."

Buonaparté cherche à conserver la couronne qu'il a usurpée. Il emploie tous les moyens pour atteindre ce but; il a trompé Ferdinand; il veut tromper la nation espagnole. Son traité avec Ferdinand lui servira de base pour de nouvelles intrigues avec les puissances du Nord, auxquelles il a sûrement déclaré qu'il rend à l'Espagne son roi, et leur donnera à entendre qu'il a par ce moyen 130,000 hommes de plus à sa disposition. Espérons, cependant, que les puissances, qui ont été à portée de connaître les Espagnols, ne seront pas dupes des nouveaux stratagêmes du Corse. Notre gouvernement a pris des mesures contre les nouvelles ruses du tyran. Buonaparté n'a en vue que de nous séparer des Anglais, et des autres nations de l'Europe. Nous croyons que si notre roi bien-aimé se présente sur la frontiere, il sera fixé un lieu où il sera reçu, et qu'il entrera seul, sans suite, sur le territoire espagnol arrosé de tant de sang pour l'arracher à la captivité, et qu'il jurera de maintenir la constitution, serment qu'il renouvellera dans le sein des Cortes, ainsi que l'exige la loi, et qu'il ne s'entoure que d'Espagnols fideles, de ceux qui ont pris les armes pour lui et pour l'Espagne.

# LE LOGOGRAPHE,

## OU

## LE MONITEUR SECRET.

## No. LXVIII.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Instructions écrites de Buonaparté à Caulaincourt.*

Vous pouvez montrer plus d'assurance, moins de hâte : mais il n'est pas encore temps d'être insolent. Mes bulletins doivent vous indiquer les gradations qu'il faut suivre avant de reprendre le ton qui nous a si long-temps réussi. Ne repandez pas cependant encore avec affectation les nouvelles qui me sont favorables et surtout n'y ajoutez pas des commentaires arrogants. Lorsque nous serons plus sûrs d'échapper aux immenses périls qui nous entourent et dont jusqu'à ce jour je n'ai suspendu la terrible action que par la rapidité extraordinaire de mes manœuvres et une activité qui me tuera, si par mes succès je n'obtiens pas quelque repos.

Vous souvenez-vous, Vicence (et il ne sera pas hors de propos de le mentionner dans vos conversations particulieres avec les ministres) qu'en arrivant à Francfort, je dis à plusieurs petits princes de la Confédération qui venaient en tremblant apprendre de moi ce qu'ils avaient à espérer : " J'ai fait une grande faute en restant trop long-temps à Dresde, mais je m'obstinais à

croire que les Autrichiens que j'avais si bien battus le jour que je m'étais trouvé en contact avec eux, se dégoûteraient de la coalition. J'ai été battu à Leipsick parce que plusieurs de mes meilleurs généraux n'ont pas fait leur devoir, parce que mes alliés m'ont abandonné dans la chaleur de l'action et ont rompu par là ma ligne sur plusieurs points importants, enfin, parce que mes troupes épuisées par les privations, allarmées par la défection des étrangers, ont plié contre mon attente, car si je ne comptais pas sur leurs forces, je comptais sur leur courage. Mais, ai-je ajouté, je battrai les alliés en France, parce que je connais leur tactique et qu'ils n'ont pas un général à m'opposer.

Vous savez, Vicence, jusqu'à quel point j'ai réalisé ces prophéties, que ceux qui ne connaissaient ni mon caractere ni mes ressources regarderent alors comme des rodomontades.

Mes ennemis encore tout indignés des tentatives gigantesques que j'avais faites contre eux, encore tout effrayés de m'avoir vu reparaître dans les plaines de Lutzen et de Bautzen, avec une armée formidable, lorsqu'on croyait que je cacherais ma honte dans Paris, ont eu l'intention, non de me détruire, mais de diminuer ma puissance au point que je ne fusse jamais ni menaçant ni dangereux pour eux. N'ayant qu'un but mixte, ils n'ont pu avoir cette fermeté de résolution, cette persévérance d'action, cet ensemble de vues sans lesquelles on ne peut accomplir un grand, un immense dessein. S'ils avaient voulu irrévocablement, uniquement, mon annihilation totale, ils n'auraient eu en vue que ce seul objet ; ils ne se seraient point arrêtés aux mesures intermédiaires; toutes celles qu'ils auraient employées auraient eu cette vigueur, cet ensemble, cette rapidité qui assurent le succès de toute entreprise, qui sub-

jugue toutes les passions, parce qu'elle les entraîne toutes avec elle et qui commande à toutes les volontés, parce qu'elle les confond toutes dans une ambition commune. La Russie qui venait de devoir son salut à l'énergie sauvage d'une population en qui je ne croyais point de patriotisme parce qu'elle manque de lumieres, la Prusse qui se trouvait subitement ranimée, sauvée par mes revers, voyaient peut-être d'abord leur sécurité future dans mon anéantissement ; mais quand il s'agit de vengeance, les ames généreuses n'ont que des velléités, et dès que les deux souverains qui avaient contre moi les plus justes et les plus récents sujets de ressentiment, se furent liés à un autre pouvoir qui a toujours fait passer ses projets d'aggrandissement avant ses projets de vengeance, il fut convenu facilement qu'il valait mieux m'affaiblir que de me détruire et me châtier que de me détrôner. Dès ce moment le but de la coalition étant vague et indéterminé, ses principes n'étant pas fermement établis, elle a dû être tourmentée par le choc de volontés qui sont dirigées les unes par la passion, les autres par la politique, par cette opposition de désirs, dont les uns, dépourvus d'ambition, ne cherchent que la sécurité, et dont les autres s'attachant aux malheurs publics comme les vautours aux débris des batailles, n'ont vu jamais que des territoires à conquérir ou à recouvrer dans les crises quelconques que l'Europe a essuyées depuis bien des années.

Vous pensez bien, Vicence, que ce n'est pas à mes ennemis que je voudrais dévoiler le vice de leur alliance ; mais je veux bien que vous y soyez initié, afin que vous connaissiez comment on peut fomenter les éléments de sa décomposition.

L'accession de l'Autriche à la coalition lui donna une apparence numérique, imposante, mais sans ajouter à sa force réelle ; elle l'assujettit

à un principe graduel de déviation qui à chaque pas l'a éloignée de son premier objet. Tel sera toujours le résultat d'associations politiques entre des puissances chez lesquelles les jalousies du voisinage ne peuvent être éteintes que par une abnégation totale de leurs prétentions réciproques et de leurs vues personnelles. Lorsque cherchant par quels moyens je pourrais encore entraîner sous mes drapeaux les Français découragés, épuisés, mécontents, je lus la proclamation de Francfort, je repris courage ; je dévinai mes ennemis, leurs plans, la dose d'énergie dont ils étaient pourvus, et la politique équivoque par laquelle ils étaient dirigés ; je discernai bien promptement l'oscillation de deux volontés, dont l'une tendait (en ne désignant que moi comme le seul objet de la guerre) à exciter les Français contre moi, ou du moins à me priver de leur coopération spontanée, et dont l'autre ne m'appliquant pas ouvertement les vues ultérieures de la coalition, se proposait de les modifier ou de les étendre, selon que les événements seraient plus ou moins favorables. Je vis bien promptement que cet appel benin à une nation qui ne peut plus être ranimée que par des émotions fortes, ne la sortirait point de son apathie, que cette distinction métaphysique entre la France et son chef faite par des puissances victorieuses, serait inintelligible pour les uns, et exciterait les doutes et les soupçons des autres ; enfin, que cette générosité avec laquelle on proclamait qu'il était de l'intérêt des autres puissances de conserver dans la plénitude de son pouvoir et dans une grande partie de ses aggrandissements, celle qui, depuis vingt ans, fait trembler l'Europe et la désole depuis dix, paraîtrait aux uns une grande faute politique si elle était réelle, aux autres une grande maladresse si elle n'était qu'affectée, et à tous au moins une déclaration superflue.

A leur place j'aurais dit aux Français : " Nous voulons détruire Napoléon parce qu'il est notre ennemi et le vôtre ; nous vous présentons à sa place les Bourbons parce qu'ils sont nos égaux et qu'ils furent nos bienfaiteurs. Nous ne vous dirons pas: choisissez entr'eux et lui, parce qu'on ne peut balancer entre la tyrannie et la légitimité. Si vous nous assistez, vous serez encore une grande et puissante nation ; si vous faites cause commune avec le fléau des peuples et des rois, malheur à vous." Et ensuite, Vicence, avec quelle irrésistible énergie j'aurais poursuivi ce but qu'heureusement mes ennemis n'ont osé ni annoncer ni entrevoir !

Tout ceci vous explique, Vicence, les intérêts divers que vous avez à mettre tantôt en contact, tantôt en opposition, et comment vous pouvez neutraliser les haines qui me menacent personnellement, en montrant à ceux qui les éprouvent qu'elles ne sont ni soutenues ni partagées par une puissance dont la défection leur serait maintenant plus funeste que sa coopération ne leur a été utile. Pour bien sentir la position actuelle de nos affaires, pénétrez-vous bien de ceci : il y a deux mois nous implorions la paix, aujourd'hui nous la demandons ; peut-être la dicterons-nous dans peu. Réglez-vous sur les chances, sur les probabilités, sur les événements ; ne semblez instruit de rien, ne parlez point de leurs défaites ni de mes exploits ; mais sachez, en cas de quelqu'incident grave qui change la face des choses pour ou contre moi, prendre un parti définitif, et consentir ou refuser selon que vous serez ou commandé ou encouragé par les circonstances. Je ne crains plus qu'un seul événement et qu'un seul homme, mais cet événement sera suffisamment différé pour que j'aie pu en précipiter un autre qui au moins le

balancera ; mais cet homme arrive au milieu des préventions qui naissent de sa situation relative et de mes intrigues. Sa voix ne sera pas entendue, elle sera étouffée par le bruit de mes victoires.

Ceci, Vicence, n'est que le préambule de mes instructions ; les idées pratiques, les observations locales suivront de très-près cette première missive.

Adieu, Caulaincourt ; je vous dirais : faites des vœux pour mes succès, si je pouvais vous indiquer quelle puissance supérieure vous devez implorer pour moi. A tout hasard, adressez-les au diable, cela ne peut me nuire.

N....

---

*Errata du dernier Logographe.*

Page 550, ligne 11, dans quelques exemplaires, *au lieu* d'une civilité brutale, *lisez* d'une incivilité brutale.

Page 560, ligne 18, ils se prêtent passionément, *lisez* passivement.

## RÉSUMÉ POLITIQUE.

Nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs, dans le même cahier, les détails officiels, français et anglais, des actions sanglantes qui ont eu lieu du 10 au 20 de ce mois sur la Seine et sur la Marne. On pourra comparer les uns et les autres ; mais malgré toute l'enflure et l'exagération nécessaires des bulletins français, il n'en reste pas moins vrai, et l'on ne peut se le dissimuler, que les Alliés ont éprouvé des échecs signalés par le décousu qui a régné dans leurs opérations, et non moins encore par le décousu qui regne toujours dans les principes de leur politique. Toute la France s'est réunie autour de Buonaparté, *faute de mieux*. L'on voit aujourd'hui figurer à la tête des corps-d'armée, des divisions, et des brigades de ce monstre, les hommes les plus discordants en opinions et en sentiments. Républicains, chefs de chouans, royalistes, constitutionnels partisans des Bourbons, muscadins, sans-culottes, comtes d'Empire et Brutus, tout s'est rallié au cri de : *Sauvons la capitale, sauvons nos femmes, nos fils et nos sœurs, rattachons-nous à un gouvernement, qui, tout affreux qu'il est, doit nous paraître encore préférable à l'incertitude, à l'anarchie, au pillage, au démembrement, et à la honte que nous redoutons par dessus tout.* Personne en France n'a été pris à cette Déclaration *sentimentale* de Francfort, par laquelle on promettait toutes sortes de douceurs à la nation française, si elle voulait avoir la bonté de se laisser conquérir sans bouger et sans crier. C'est ainsi que le républicain Carnot, et l'ancien chef de chouans, Bourmont, se sont trouvés l'un et

l'autre simultanément à la tête des armées de Napoléon, tandis que si l'on eût déclaré la guerre à ce tigre nominativement, au lieu de la déclarer à un être métaphysique appellé *prépondérance*, l'un d'eux aurait débouché sur les Thuileries à la tête du fauxbourg St. Antoine, et l'autre à la tête du fauxbourg St. Honoré, et le monstre *prépondérant* eût été renversé depuis long-temps. Mais il semble être décrété par la Divine Providence qu'il faut encore des leçons et des châtiments terribles aux souverains, à leurs peuples et à leurs armées, avant qu'ils en viennent aux principes éternels, au seul remede existant à tous les maux, au seul moyen d'ordre qui reste, nous voulons dire à la légitimité : ou pour être plus clairs encore, à la reconnaissance et à la proclamation formelle et sans ambiguité de S. M. très-Chrétienne Louis XVIII, Roi de France et de Navarre, comme chef de l'illustre, ancienne, et toujours royale maison de France.

On verra par les bulletins qui précedent, que les Alliés s'étaient avancés jusqu'à 16 lieues de Paris ; les uns en suivant le cours de la Seine jusqu'à Fontainebleau, les autres en suivant celui de la Marne jusqu'à Château-Thierry et La Ferté-sous-Jouarre ; mais là, il a fallu s'arrêter et rétrograder, les uns jusqu'à Châlons, les autres jusqu'à Troyes. Buonaparté placé entre les deux rivieres, s'est porté successivement, avec son activité caractéristique, à sa gauche et à sa droite, et est ainsi parvenu, en opposant des masses doubles à celles de ses ennemis, et multipliant de la sorte le nombre par la vîtesse, à les faire reculer l'un après l'autre. Blucher a soutenu son ancienne réputation de bravoure, de résolution et d'énergie. Rien de plus beau, rien de plus glorieux que son combat en retraite sur la chaussée d'Etoges à Châlons. Les Russes se sont

également conduits avec leur dévouement et leur intrépidité ordinaires. Ces braves et héroïques troupes toujours en avant-garde, quoique venant de beaucoup plus loin que les autres, quoique appartenant à un souverain intéressé moins immédiatement que ceux de Prusse et d'Autriche au rétablissement d'un gouvernement pacifique en France, et n'ayant de prétentions sur aucune des provinces de l'ancienne monarchie française, ces braves troupes, disons-nous, emportées par leur ardeur et leur loyauté, ont été écrasées, faute d'être soutenues à temps. Accoutumés comme nous l'étions à voir figurer les noms de Sacken, Wittgenstein et Pahlen sous les ailes de la victoire, il est cruel et déchirant pour nous de présenter aujourd'hui ces héros vaincus, fuyant et perdant leurs canons et une partie de leurs plus braves compagnons d'armes.

Cependant la masse de ces troupes d'invasion était trop considérable pour pouvoir être entamée sérieusement par deux ou trois revers qui ne leur ont coûté tout au plus qu'une perte de 15 à 20 mille hommes, et qui en ont fait essuyer à l'ennemi une proportionnée, mais plus difficile à réparer, dans l'état actuel de délâbrement de ses ressources en hommes et en argent. Nous voyons, par le rapport d'un témoin oculaire et non suspect, M. Robinson, que le 20, cette armée de Blucher, si souvent représentée battue, dispersée, anéantie en quatre jours, était refaite, rassemblée, rééquipée, et qu'elle marchait tranquillement, forte de 60 mille hommes, et dans le meilleur état, de Châlons à Troyes, afin de se réunir à la grande armée du prince de Schwartzenberg.

Celle-ci n'avait pas été plus heureuse que celle de Blucher. Napoléon accourant de la Marne, s'était porté sur la Seine, et avait culbuté les corps avancés de cette armée, qui paraissent

avoir été poussés en avant avec assez peu de précaution, et avoir eu principalement en vue le plaisir d'entrer les premiers dans la capitale, sans vouloir attendre même, pour jouir de cette douce satisfaction, l'arrivée de l'armée du Prince de la Couronne de Suede. Fatal empressement, qui causera peut-être la retraite des Alliés, l'évacuation de la France, la paix, la consolidation du titre et du pouvoir de Buonaparté, la restitution de 500,000 prisonniers français, et l'exercice terrible de la vengeance et de la *prépondérance* du Corse sur Vienne et Berlin avant 1816 !

Tous ces sujets sont fort tristes à prendre en considération, surtout après les espérances fondées que nous avions conçues. Notre plus grande confiance repose aujourd'hui dans les talents du Prince de la Couronne de Suede et dans ceux de Lord Wellington, les deux seuls généraux de la coalition qui soient en état de manier de grandes masses militaires, soit dit sans manquer au brave Blucher et à leurs Altesses les Princes Allemands qui commandent depuis la journée de Dresde les armées autrichiennes et celles de la Confédération Germanique. Malheureusement, de ces deux grands capitaines, l'un se trouve à une si forte distance du théâtre principal des opérations que sa marche en avant qu'il vient de commencer dès que le temps l'a permis, et même la conquête de Bayonne, ne jeteraient qu'un léger poids dans la balance, ainsi que Buonaparté l'a fort bien pressenti lorsqu'il a appelé à lui les armées d'Espagne, sacrifiant ainsi momentanément le Midi pour préserver à perpétuité le centre ; — l'autre grand homme qui pourrait rappeler la fortune sous les drapeaux de la coalition, arrive en ce moment dans la Picardie et la Haute-Champagne, au moment où Blucher doit évacuer ces

deux provinces pour se concentrer avec le prince Schwartzenberg, et il courrait le risque d'éprouver le même sort que le feld-maréchal prussien, si sa prudence n'était pas aussi connue que son impétuosité. L'adage favori du Prince de Suede est que lorsqu'il cherche son ennemi, il le cherche à tâtons, mais que lorsqu'une fois il le tient, il ne l'abandonne plus. La grande faute qu'on a commise cette fois a été de vouloir tout faire sans lui, si toutefois on a voulu sérieusement faire quelque chose.. . . . .

Déjà le cri de paix s'est fait entendre; le retour auprès de Lord Castlereagh de M. Robinson qui avait apporté de France, outre les relations militaires qu'on a lues, des communications verbales importantes, a été le signal des transports des uns et du découragement des autres. Ne voulant point encore approfondir cette question pénible, sur laquelle nous manquons de données exactes, nous allons faire connaître les félicitations des démocrates, et les nobles et touchants regrets des royalistes sur l'affreuse circonstance qui menace de relever la fortune et la puissance du monstre.

*Extrait du* Morning Chronicle.

Nous apprenons que les dépêches de Lord Castlereagh que M. Robinson a apportées, sont extrémement favorables à l'espérance que nous avons de la paix. On nous dit que Buonaparté cédant aux difficultés de sa situation et aux désirs de son peuple, a consenti à renoncer aux conquêtes que la France a faites depuis le commencement de la révolution, et qu'après de longs débats, la sagesse et la bonne foi de l'Autriche l'ont emporté sur les conseils violents et perfides de la faction de la guerre, qui, sur le continent comme en Angleterre, a travaillé avec tant de persévérance à changer les motifs et pervertir les objets de la guerre. Cette circonstance nouvelle nous cause à tous égards la plus vive

satisfaction. Nous nous réjouissons de voir les conquêtes faites par la République arrachées des mains de l'Empereur par ces mêmes puissances que la République avait vaincues, et, selon notre humble opinion, les triomphes de la probité, du bon sens et de la modération des Alliés dans cette occasion, nous offrent la perspective la plus consolante que nous ayons encore eue de voir le repos de l'Europe fixé sur des bases solides et satisfaisantes. Nous apprenons qu'avant que M. Robinson partît de Châtillon, les conditions de la paix, au moins pour ce qui regarde le continent, étaient réglées par les négociateurs, et que les points laissés à la décision de notre Cabinet, n'avaient rapport qu'aux colonies françaises et aux autres possessions étrangeres que nous avons conquises pendant la guerre. Nous ne connaissons pas quelles ont été les demandes précises du gouvernement français, nous ignorons également quelle a été la réponse de notre Cabinet, mais à en juger par le langage des Ministres en particulier, nous concluons que cette réponse est de nature, selon eux, à donner satisfaction à l'ennemi. Nous sommes donc portés à croire que s'il n'y a pas eu de grande bataille de livrée avant le retour de M. Robinson à Châtillon, ou que cette bataille ne change pas matériellement la situation relative des parties, nous ne tarderons pas à apprendre que les préliminaires de paix sont signés. Nous n'avons pas de connaissance qu'on ait eu à Châtillon le moindre égard à la suggestion de nos journalistes, qu'il fallait faire rembourser à la France les contributions prélevées par ses armées depuis 1792, ni que l'on ait demandé à Buonaparté de remettre aux alliés ses places fortes pour preuve de sa sincérité. Monsieur est toujours à Basle, et nous apprenons qu'on lui a refusé la permission de se rendre au quartier-général de l'armée alliée. Nous compatissons sincerement à sa situation, et nous déplorons le sort cruel qui le poursuit. Arraché à sa retraite par des espérances fallacieuses de support, il retournera dans ce pays-ci sans qu'il ait été fait le moindre effort pour le servir, et une expérience faite avec légereté se terminera très-probablement par l'abandon et l'indifférence. Nous serons très-peinés de voir nos craintes à cet égard se réaliser: car nous souhaitons cordialement toute sorte de bonheur aux Princes de la Maison de Bourbon, *excepté leur restauration sur le trône de France.*

*Extrait du* Times.

Il a été reçu hier (28) des lettres de Paris du 23 ; mais nous n'apprenons pas qu'il soit arrivé des journaux de cette date. Ces lettres ne parlent aucunement de nouvelles actions entre les forces des Français et celles des Alliés. Cependant le bruit courait que pour mieux concentrer toutes les forces des Coalisés, le prince de Schwartzenberg s'était replié au-delà de Troyes. Peut-être aussi avait-on répandu ce bruit pour calmer les inquiétudes des Parisiens, et leur donner de nouvelles espérances de paix. Il a produit au moins une partie de son effet. Les fonds français ont continué de monter. Les actions de la banque en particulier ont éprouvé une hausse considérable.

Le retour de cet envoyé en France, avec le résultat des délibérations du cabinet sur les dépêches de Lord Castlereagh, a plongé dans l'ivresse du bonheur, ceux qui se complaisent dans la dégradation de leur pays. Ils ne se tiennent pas de joie à l'idée qu'il va être conclu une paix dans laquelle l'Angleterre sera *la seule puissance qui aura des sacrifices à faire aux Français.* Ce sont là leurs propres expressions, et nous supplions nos lecteurs de vouloir bien s'en souvenir. C'est là une recommandation pour la paix ! une recommandation pour des Anglais ! Nous, qui avons prodigué nos trésors et répandu notre sang pour toutes les autres nations de l'Europe—nous qui avons été victorieux partout où nous avons

---

* *In caudâ venenum.* Et nous aussi, nous souhaitons toute sorte de bonheur à l'éditeur du *Morning Chronicle,* pourvu qu'il ne fasse plus son maudit papier.

combattu, et qui avons combattu sur terre et sur mer avec une valeur que l'on peut égaler, mais que l'on ne peut point surpasser—nous les héritiers de Nelson, nous les compagnons de Wellington, nous les libérateurs de la Péninsule, nous qui avons une armée victorieuse de 100,000 hommes en France—c'est donc à nous à payer l'écot de tous au grand banquet en l'honneur du héros corse!! Et cette agréable nouvelle nous est donnée avec un sourire sardonique par ces dignes personnes qui n'ont cessé de vouloir nous dissuader de la folie et du don quichottisme qu'il y avait à maintenir l'honneur de notre pays! Quel est donc le grand sujet de satisfaction qui les rend si aises et si heureuses à cette occasion? Elles ont pour cela deux raisons spéciales: l'une est que Lord Liverpool parla ou est prétendu avoir parlé il y a plus de vingt ans, de marcher à Paris; l'autre c'est que M. Fox représenta jadis la conquête de la France comme une vision qui ne pouvait entrer que dans le cerveau d'un nouveau Don Quichotte. Il peut se faire que ce soit pour les écrivains en question une regle très-convenable en politique que tout ce que Lord Liverpool a dit soit mal, et que tout ce que M. Fox a pensé ait été juste; mais nous les supplions de se rappeler que les changements politiques qui sont survenus depuis vingt-six ans ont singulierement affaibli l'application de ces principes. Nous savons que M. Fox déclara en 1801 que Buonaparté était un homme et trop sage et trop bon pour méditer aucune usurpation et aucune conquête; et nous savons que les Cosaques ont déjà été à dix lieues de Paris et que Buonaparté lui-même s'était attendu qu'ils entreraient dans la capitale. Qui peut nous assurer que les armées alliées ne dicteront pas encore la paix dans la métropole française? Oh! disent les Buonapartistes, l'Empe-

reur d'Autriche est notre ami. Il aura bien soin que les Russes, les Prussiens, les Bavarois et les Wirtembergeois soient exposés à éprouver sans être soutenus des pertes telles que l'armée autrichienne aura une excuse pour ne pas avancer. Quelle affreuse, quelle base insinuation! Et cela de la part de ces mêmes hommes qui nous sollicitent, qui nous pressent de tout céder, aux ordres d'un allié qu'ils essayent de nous représenter comme coupable d'une aussi infâme perfidie! Ce n'est pas tout encore, selon eux le seul objet ultérieur que nous ayons en continuant la guerre, est d'agrandir cette méprisable puissance en Italie et dans les Pays-Bas; et c'est pour un tel agrandissement que nous devons restituer des conquêtes que nous avons faites dans le temps même où nos bâtiments étaient exclus des ports autrichiens! Nous n'hésitons pas à dire qu'un ministre britannique qui acheterait des agrandissements pour l'Autriche, au prix de la cession d'un pouce de territoire britannique dans les Indes Occidentales, mériterait d'être envoyé à l'échafaud. Si nous devons payer, ayons nous-mêmes l'équivalent, le *quid pro quo* de nos cessions. D'ailleurs pourquoi ferions nous la paix avec Buonaparté? Est-il plus formidable, ou est-il plus pacifique aujourd'hui, qu'il ne l'était lorsque nous lui résistions seuls, et qu'il avait de plus tout le continent avec lui? Sa Majesté aime-t-elle mieux les Anglais qu'elle ne le faisait alors? Nous nous rappellons que l'on nous objectait alors sarcastiquement que nous n'avions point d'Alliés. Quelle fut notre réponse? " Nous avons de grands Alliés: nos amis sont nos joies, nos transports, nos agonies, nos espérances, et cet invincible esprit qui est l'apanage de l'homme." L'événement a prouvé la justice et la vérité d'une réponse qui n'en était pas moins vraie et moins saine pour être

faite dans les expressions d'un poëte mâle et énergique. Qui est-ce qui a changé la fortune des combats? Qui est-ce qui a fait s'élever d'un bout de l'Europe à l'autre un cri d'indignation morale contre un être qui n'a point d'égal dans les annalles du crime, et que l'on peut dire sans crainte être l'unique de son espece qui ait jamais existé? ç'a été le peuple; ç'a été partout le peuple, non point levé pour s'opposer d'une maniere factieuse à ceux qui le gouvernaient, mais soutenant, mais encourageant ses maîtres et ses gouverneurs à acquérir un renom immortel dans la grande cause de la liberté et de l'humanité. Il existe un flux dans les sentiments de l'homme, ainsi que dans les flots de la mer. C'est cette vive impulsion qui de la Baltique s'est élancée dans le Midi, et qui des colonnes d'Hercules a remonté au Nord, balayant par tout les derniers vestiges de la grandeur du tyran. Celui-ci lutte aujourd'hui au milieu des brisants. Il est de toutes parts assailli par de nouvelles tempêtes. La Belgique si longtemps soumise brise ses chaînes. L'Italie, jusqu'à ce jour prosternée, se leve aujourd'hui contre son sceptre de fer. Nous apprenons qu'il a éclaté des insurrections même dans la ville de Venise. Nous avons les proclamations de Murat qui témoignent qu'il y a des troubles à Rome et dans les départements voisins. Et ce serait là le temps pour nous d'acheter la paix, d'acheter la trahison et de nous hypothéquer à des ennemis! Honte à ces conseils si lâches et si peu anglais! Et pourquoi devons-nous donner nos conquêtes et nos trésors? Pour l'honneur de saluer du titre d'Empereur l'assassin de notre compatriote Wright? Pour le plaisir de voir une horde d'assassins titrés accolés à notre noblesse au palais de St. James? Pour le plaisir de rendre une armée de vétérans au

chef qui sait si bien en faire usage ? Peut-être aussi désirons-nous éprouver ce que produiront les taxes de guerre lorsque nous aurons à maintenir la même marine et la même armée qu'à présent, sans avoir les moyens de cueillir des lauriers pour l'une, ou de trouver des prises pour l'autre; lorsque nous aurons donné à l'ennemi des colonies et du commerce, et que nous nous serons nous-mêmes retirés en silence des unes, et renoncé à l'autre.

Un papier du soir donnait à entendre hier, d'une maniere demi-officielle, que les préliminaires de paix avec Buonaparté seraient peut-être signés avant la fin du mois, ou au moins qu'il y aurait quelques bases générales d'agréées préalablement à la tenue d'un congrès. Certes, on pouvait faire, depuis six mois, une assertion semblable avec autant de fondement qu'aujourd'hui, et plus les armées opposées se trouvent en contact direct et plus balancées qu'elles ne l'ont été depuis long-temps, plus l'événement que l'on prédit doit paraître probable; mais cet événement dépend encore de plusieurs circonstances. La marche en avant de Lord Wellington en est une d'une haute importance. Une autre qui n'est pas moins importante est l'érection du drapeau des Bourbons. Un autre papier du soir, qui se dit bien informé, assurait hier que le drapeau blanc était arboré dans plus d'une province de France. Puisse-t-il en être ainsi ! et puissent les Français montrer plus de zele et d'ardeur à soutenir les droits de leur souverain légitime qu'ils ne l'ont fait jusqu'ici à répondre à l'appel de leur tyran impérial !

## *Marche du Prince de la Couronne de Suede.*

Cologne, 12 Février 1814.

Le Prince Royal partit le 9 de Buckebourg, pour se rendre par Lipstadt et Elberfeld à Cologne, où S. A. R. arriva le 10 au soir. Elle passa le Rhin au bruit du canon, et les deux rives retentirent des acclamations des habitants. Toute la population de Cologne était allée à sa rencontre sur le rivage, et jamais l'enthousiasme d'un peuple délivré d'un joug oppressif n'a été plus vivement ni plus unanimement exprimé. La ville fut illuminée le soir. Hier il y eut un grand bal que S. A. R. honora de sa présence.

Comme l'armée combinée du Nord de l'Allemagne va commencer une campagne plus active dans ces contrées je m'empresse de vous communiquer, Monsieur, tant la dislocation des différents corps qui la composent, que les projets ultérieurs de Monseigneur le Prince Royal.

Le corps du général Bulow, formant la droite de l'armée, se trouve aux environs de Bruxelles et a poussé ses avant-postes dans la direction de Mons. Le général Wintzingerode, dont le quartier-général est à Namur, forme le centre. Il s'est déjà emparé des villes de Mons, d'Avesnes et de Rheims, dont il a envoyé les clefs à Monseigneur le Prince Royal, qui les transmettra à l'Empereur Alexandre. Le corps du général Woroutzoff, qui a passé le Rhin ici, prend également la direction de Namur, pour se mettre en contact avec Strogonoff qui va le suivre. La tête de l'armée suédoise sera rendue le 28 sur le Rhin, de sorte que toute l'armée aura passé le fleuve avant la fin du mois. Les troupes danoises prennent la route de Dusseldorff en passant par Brême et Munster, et se porteront delà plus en avant sur la ligne d'opérations.

L'intention de Son Altesse Royale est de réunir toute l'armée sous ses ordres sur une ligne entre Soissons et Rheims, et d'agir ensuite d'après les circonstances.

## *Correspondance Particulière.*

Bruxelles, 10 Février.

On dit ici que Lille a ouvert ses portes aux Alliés, mais on ne peut gueres compter sur de semblables rapports. Dunkerque, Lille et Valenciennes doivent, dit-on, être données, avec les dix provinces, aux Hollandais. Il est bien malheureux qu'Anvers n'ait pas encore succombé. J'ai vu aujourd'hui trois messieurs qui en viennent, et qui disent qu'à l'exception du vaisseau le *César* qui a été un peu endommagé, le mal fait aux bâtiments de guerre se réduit à presque rien. Il est assez singulier que le nouveau commandant, le sénateur Carnot, n'entra à Anvers que le 2, au moment que commençait notre attaque, où nous avons perdu tant de monde en tués et blessés.

11 Février.

Le général Bulow marche demain sur Mons. Nous espérons le suivre bientôt. On vient d'amener un espion qui se rendait d'Anvers à Lille. Ses dépêches étaient dans le collier d'un gros chien qui l'accompagnait. Il passe ici presque journellement d'immenses colonnes de troupes, et je vois avec bien du plaisir qu'il en part quelques-unes pour Gand, afin d'occuper la rive gauche de l'Escaut.

Le blé est ici à-peu-près pour rien. Il est cependant impossible que les pays du Nord puissent recevoir cette année la moitié de leur culture ordinaire, la population mâle active étant presque partout avec les armées.

## Prise de Deux Frégates Françaises.

BUREAU DE L'AMIRAUTÉ, LE 26 FÉVRIER.

*Lettres du Contre-Amiral Durham, commandant en chef des vaisseaux et bâtiments de Sa Majesté aux Iles du Vent, à M.* Croker.

A bord du Venerable, en mer, le 16 Janvier 1814.

Monsieur,

J'ai la satisfaction de rapporter qu'aujourd'hui, à 9 heures du matin, le Cyane a signalé deux vaisseaux étrangers dans la partie du Nord-Est, auxquels il a été aussitôt donné chasse; et la marche très-supérieure du Venerable m'a mis en état de me trouver à portée de canon d'eux à la fin du jour, ayant laissé la Cyane à une grande distance en arriere. En élongeant celui qui était le plus sous le vent (la nuit était trop obscure pour que je passe distinguer son pavillon), voulant lui épargner les conséquences d'un conflit aussi inégal, je l'ai hélé deux fois pour qu'il se rendît; mais la réponse évasive qu'il a faite m'a obligé de faire feu des canons qui pouvaient porter, sur quoi l'ennemi est venu au vent, et avec toutes voiles dehors il nous a abordé, témérité dont il a porté la peine.

La promptitude avec laquelle le Capitaine Wauh a repoussé la tentive d'abordage n'a pas été moins remarquable que la célérité avec laquelle il a fait passer son monde à bord de la frégate et fait amener son pavillon. J'ai bien du plaisir à nommer les officiers mariniers qui se sont distingués en cette occasion, MM. Maltman, Walker et Nevill, contre-maîtres, et M. Grey, garde-marine.

Ce bâtiment est l'Alcmene, superbe frégate Française de 44 canons, ayant au commencement de l'action un complet d'équipage de 319 hommes, commandée par le Capitaine Ducrest de Villeneuve, officier d'un grand mérite, et qui a été blessé à l'abordage.

C'est à sa ferme résistance, secondée par l'obscurité de la nuit, que l'autre frégate est redevable de son évasion pour le présent; mais j'ai lieu d'espérer que la Cyane pourra l'observer jusqu'à ce que j'aie pris à bord les prisonniers, et réparé les légeres avaries que nos agrès ont essuyées pendant que l'ennemi abordait.

Notre perte consiste en deux matelots tués et quatre

blessés ; celle de l'ennemi, en deux officiers mariniers et trente matelots tués, et cinquante blessés.

Le lieutenant G. Luke, que j'ai mis sur la frégate, est un ancien officier, d'un grand mérite, qui a servi vingt ans sous mes ordres.

J'ai l'honneur, &c.

(Signé) P. S. DURHAM, Contre-Amiral.

---

A bord du Vénérable, en mer, le 16 Janvier 1814.

Monsieur,

C'est avec une vive satisfaction que je vous fais part de la prise de la Frégate française qui s'échappa Dimanche dans la nuit.

Grâces à la vigilance du capitaine Forrest, il ne l'a perdit pas de vue pendant la nuit et les deux jours suivants ; ayant alors couru 153 miles dans la direction que je jugeais que l'ennemi avait suivie, la marche extraordinaire du Vénérable me permit bientôt de reconnaître mon fugitif, et après une chasse vigoureuse de 19 heures de le joindre et de le prendre.

C'est la frégate l'*Iphigénie*, frégate de la premiere classe, commandée par le captaine Emerie, ayant un complément de 325 hommes, et entierement neuve, ainsi que sa consorte.

Le capitaine eut recours à tous les moyens possibles d'échapper ; les ancres furent coupées, les embarcations jetées par dessus bord.

Pendant la chasse, nous avions laissé la Cyane hors de vue.

Ces frégates avaient fait voile de Cherbourg de compagnie, le 20 d'Octobre dernier, et devaient croiser pendant six mois.

Je dois les plus grands éloges au capitaine Forrest de la Cyane, ainsi qu'à mon capitaine de pavillon Worth, pour leur attention et leur conduite exemplaire dans cette chasse où l'ennemi a manœuvré de toutes les manieres pour échapper. Je dois les mêmes éloges à tous mes officiers et à mon équipage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

P. C. DURHAM.

Une autre lettre du même Amiral annonce la prise du brig français le Jason, de 22 canons et 60 hommes, allant de Bordeaux à New-York avec une riche cargaison.

---

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. PELTIER, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.

# L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCXCIV.—*Le* 10 *Mars*, 1814.

## SUITE DE LA CORRESPONDANCE INTERCEPTÉE PAR L'ARMÉE COMBINÉE DU NORD.

### *Hollande*; *Libelle.*

Commissaire Général, 22 Septembre.

Un commissaire de Police, de la Haye, a trouvé dans une voiture publique un papier qui a paru tombé de la poche de quelqu'un qui l'avait précédé dans cette voiture.

C'était un libelle hollandais, contenant des vœux pour l'ennemi, et des injures contre la France.

Cette voiture avait amené des conscrits et des gardes de la compagnie de réserve.

On fait des recherches pour découvrir lequel d'entre eux a perdu ce papier.

### *Jura*; *Colporteur*, *Portrait du Pape.*

Un colporteur a parcouru le canton d'Arinthoz, arrondissement de St. Claude, et y a vendu le portrait du Pape, représenté les mains enchaînées.

Il avait quitté ce canton, lorsque la gendarm..... ... a été informée.

Il paraît que les autorités locales n'ont pris aucune mesure contre lui.

On le recherche.

---

## *Haute-Garonne ; Meurtre par un Douanier.*

Gendarmerie, 27 Septembre.

Le 15 de ce mois, à huit heures du soir, le nommé *Jontar*, de Castillon, près Bagnieres, a été tué d'un coup de carabine, par un douanier ;

Suivant le procès verbal, *Jontar*, chasseur des montagnes, surpris par ce douanier, avec un ballot, l'a chargé lui-même avec son sabre : ce qui a forcé le douanier à tirer sur lui.

Son ballot était de 20 kilogrammes de cassonade.

---

## *Escaut, Mouvement dans un Hospice.*

*Préfet.*---Le 20 Septembre, les orphelins de l'hospice de Gand se sont révoltés, sous prétexte de nourriture, et ont cessé leurs travaux. Le maire s'est présenté, et a paru rétablir l'ordre.

Après son départ, le mouvement est devenu plus vif; on a brisé les meubles, les métiers, lancé des pierres aux chefs de cette maison, etc.

Quatorze de ces rebelles ont été arrêtés. Le préfet pense qu'il convient de les envoyer, comme mousses, à l'escadre d'Anvers.

---

### EXÉCUTION. DISPOSITIONS.

## *Travail de M. le Conseiller d'Etat, Chargé du 2e Arrondissement.*

Dintroz, Prêtre domicilié à Orbey, (haut-Rhin) s'est fait remarquer depuis 4 ans par sa turbulence et son opiniâtreté à se soustraire à l'obéissance due au Concordat.

L'évêque de Strasbourg, instruit des menées sourdes de ce prêtre factieux dans le Val d'Orbey, lui avait enjoint de se rendre à la cure de Morvillars ; mais au mépris de cette injonction, il continua de résister à Orbey.

Le préfet du haut-Rhin d'après les ordres de S. Exc. le ministre des cultes, lui ayant notifié de se rendre de suite à cette cure, il s'est retiré dans les hameaux de la montagne, où il continue d'exercer, clandestinement, quoique l'évêque l'ait interdit.

Cet ecclésiastique mal famé sous le rapport de la moralité, est en outre signalé comme un escroc avide, qui s'est fait résigner, sous le masque de la piété, plusieurs donations pieuses au préjudice des héritiers naturels.

M. le conseiller d'état propose de le faire arrêter et détenir jusqu'à nouvel ordre dans une maison de correction.

(Approuvé)

---

NOTE.

Le directeur-général de police à Hambourg rend compte le 24 Septembre, que moyennant de bonnes escortes, les courriers arrivent, 24 heures plus tard que de coutume, mais avec sûreté jusqu'à présent.

Les Anglais ont beaucoup manœuvré sans objet à Cuxhaven. Ils ont aussi tiré des salves d'artillerie le 20 de ce mois.

Le 23 au soir, le bruit se répandit qu'ils avaient fait une attaque du côté de l'Ooste. Les rapports n'en étaient point encore arrivés.

Le mal le plus réel jusqu'à présent de leur présence aux bouches de ce fleuve, c'est que l'on ne peut former les approvisionnements de comestibles nécessaires aux places de Hambourg et de Haarbourg.

Des gazettes anglaises jusqu'au 14 Septembre sont arrivées le 23 à Altona. On sait déjà qu'elles ne contiennent rien de nouveau sur l'Espagne. On ne savait à Londres les événements de la Saxe que jusqu'au 6 Septembre, inclus.

Le commissaire spécial de Bremerlehe, informe que la station anglaise est rentrée dans le Weser, et a repris sa position à Wederwarde. Elle est composée d'un brick et d'un cutter.

Le 19, une douzaine de petites embarcations ont environné cette station.

Le 20, l'ennemi a fait des salves qui se trouvent correspondre avec celles de la station de Cuxhaven du même jour.

Les postes de douanes ont été levés dans la nuit du 19 au 20, et réunis dans les chefs-lieux de leurs contrôles.

Les rapports de l'Ems supérieur, d'Oldenbourg, de Bremen, ne parlent que de faux bruits qu'on y répand.

Il y a eu quelque bruit dans les environs de Stade. Le rapport circonstancié n'en est point encore arrivé à la direction.

Suivant les rapports militaires et ceux du pays, l'ennemi occupe toujours Lunebourg, Winsen et le poste en face de Hoopte au passage de Zollenspicker.

On voit encore de petits détachements s'approcher de Haarbourg, malgré un bataillon et deux pieces de canon envoyés à Tostedt, relais de poste sur la route de Bremen à 6 lieues de Haarbourg.

On n'est pas mieux informé de ce qui se passe en Saxe, les nouvelles françaises manquent entierement, le public se livre à toutes ses conjectures.

On est surpris de la hausse qu'éprouve le cours danois. Du papier que l'on faisait encore il y a quelques jours à 15,000 thalers en papier, pour 100 thalers en argent, est monté à 10,000 après l'arrivée du courrier de Copenhague.

Le commerce pense que cette hausse a pour motif une ouverture de négociations avec l'Angleterre.

L'effet marqué de l'approche de l'ennemi a été la difficulté de poursuivre la rentrée des contributions et les travaux de toute espece. On éprouve beaucoup d'embarras, notamment pour ceux de Hambourg, et faute d'ouvriers, on n'a pu que le 22 commencer ceux des hauteurs de Haarbourg, qui doivent couvrir la place elle-même.

On va employer des soldats à ces travaux et encore à ceux de défense du pont de Wilhelmsbourg.

Un officier supérieur a manqué essentiellement au gouverneur. La scene a eu lieu dans la promenade publique et a attiré beaucoup de monde. On a bien dit que le comte Hoogendorp, en envoyant cet officier aux arrêts, parce qu'il était sans épée et sans épaulettes, lui avait adressé des épithetes dures pour un homme d'honneur; mais quelles que soient les premiers torts, la suite de l'affaire est fâcheuse pour l'officier. Il est question de le livrer à un conseil de guerre. La chose est d'autant plus malheureuse qu'il revenait de l'affaire *Pecheux* avec d'honorables blessures; mais le scandale a été grand.

Un rapport des bouches de l'Ooste annonce que l'ennemi s'y est beaucoup renforcé; cependant on ne lui connaît point encore de troupes de débarquement.

Le 28, le pays était dans une grande fermentation, il

refusait de rien livrer en approvisionnement. Une colonne de 600 hommes, faisait une battue et ramenait tout ce qu'elle trouvait.

Cette colonne avait ordre d'être rentrée le soir même à Stade.

Il n'est resté que peu de forces à Cuxhaven. Plusieurs estafettes en retard viement de parvenir. Il reste certain que deux ou trois couriers du grand quartier-général ont été enlevés.

On écrit de Celle sous la date du 20 que 60 hussars du régiment Jérôme Napoléon, ont battu un détachement ennemi et lui ont pris une vingtaine d'hommes. L'affaire a eu lieu en avant de Celle. (Nota il en a été rendu compte au bulletin du 28.)

On est prêt à couper le pont de Rethem sur l'Aller. On cite comme une chose remarquable que les eaux soient plus basses cette année-ci que les précédentes, malgré l'abondance des pluies.

A Hanovre on a suspendu la levée de la conscription.

L'attention de tout le pays est tournée vers le Prince Royal que l'on sait être, avec un corps considérable depuis le 16 sur la rive gauche de l'Elbe.

Le prince a passé au confluent de la Saale. On était partagé d'avis sur sa marche, que les uns prétendent avoir Brunswic et Hanovre pour objet, et les autres une jonction avec le général Thielman qui a son quartier-général à Altembourg.

---

## No. I.

### *La Duchesse d'Albufera au Duc* (son mari).

Paris, le 27 Septembre, 1813.

Le succès que tu viens de remporter, était bien inattendu. On regarde ici les affaires d'Espagne comme entierement perdues, et l'annonce que tu as battu l'ennemi, fait le plus grand plaisir. Tu veux soutenir la bonne réputation de l'armée d'Arragon, et je suis convaincue que si la droite la secondait, elle ferait encore des prodiges ; mais il faut se soumettre aux circonstances. Quoiqu'il en soit, ta bonne nouvelle arrive bien à propos pour remonter un peu les esprits.

## No. IV.

### Schreiber *au Duc de Dalmatie, Commandant en Chef en Espagne.*

Paris, le 28 Septembre, 1813.

On dit que S. Exc. a écrit au préfet de faire arrêter et conduire au quartier-général de l'armée les maires qui ne s'empresseraient pas d'envoyer leur contingent à l'armée. Ce bruit indispose contre S. Exc. qu'on suppose vouloir traiter les autorités françaises comme celles d'Espagne.

Quelqu'un faisait devant le préfet de la Gironde l'éloge de S. Exc. M. le préfet a gardé le plus profond silence, et au premier moment de repos a changé la conversation.

On dit que le général Cl....l* est un de ceux qui parlent le plus contre Son Excellence. Le général Tir...† a beaucoup critiqué les opérations de la fin de Juillet.

## No. V.

### *Eugene de Boinville au Baron de* Sparre, *à l'Armée d'Espagne.*

(LETTRE GARDÉE, LAVALLETTE.)

Près Pillnitz, 22 Septembre, 1813.

Depuis long-temps, mon général, je n'ai pas vu de nouvelles d'Espagne dans les journaux. Je ne crois pas que le maréchal Soult ait eu de grands succès. D'un autre côté on dit ici qu'une grande partie de l'armée d'Espagne doit venir nous joindre. Il serait à désirer qu'elle vînt tout entière, car nos *muchachos* (jeunes gens) jouent un vilain rôle avec les Cosaques, dont l'infanterie a plus peur que si c'étaient des diables.

Je ne vous cacherai pas que je regrette souvent l'Espagne. Nous faisons ici une bien rude campagne, pénible, fatigante, ennuyeuse; elle n'a rien d'agréable. Depuis

*Le général Clausel. †Le général Tirley.

deux mois, nous parcourons toujours le même terrain ; tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, nous courons toujours sans nous arrêter. Souvent rien à manger, rien à boire ; aussi nous ne manquons pas de malades, et la pauvre infanterie n'en peut plus. Tout le monde désire la paix, et Dieu sait quand elle se fera ! Elle n'est pas facile à faire et aucun événement ne semble l'amener. On se fait beaucoup de mal sans rien décider. Nous avons, il est vrai, gagné la bataille de Dresde ; mais les affaires du général Vandamme, du duc de Tarente et du duc de Reggio ont détruit l'influence que devait avoir la victoire de Dresde. La Saxe est ruinée, et nous ne pourrons pas y passer l'hiver.

## No. VII.

### *De Cussy, Capitaine, au Baron de Cussy Préfet du Palais à Paris.*

Mombac, le 23 Septembre, 1813.

Tu sais que le corps d'armée du général Vandamme a été entierement détruit ; nos deux bataillons en faisaient partie ; ils ont tellement souffert que l'on a eu bien de la peine à en former un après l'affaire. Nous avons eu 14 officiers hors de combat ; comme tu vois, le régiment n'est pas heureux. L'Empereur en a passé la revue, et pour les consoler leur a dit : Si vous avez été battus, c'est que vous vous avez été mal commandés, mais la prochaine fois vous serez sous mes ordres, et j'espere que cela ira mieux.

L'on ne reçoit aucunes nouvelles de l'armée depuis huit jours.

## No. XVIII.

### St. Aulaire *à Madame de* St. Aulaire *sa Mere à Corbeil (Seine.)*

Bar sur Ornain, le 25 Novembre, 1813.

Je vais aller chanter un Te Deum pour nos victoires. Nous sommes ici tristes et inquiets. Nous voyons revenir des blessés. Votre Maréchal Oudinot a été battu. Je

voudrais que l'Empereur sût à quel point on est découragé, dans l'intérieur. Je ne le cacherai pas. Je suis trop bon serviteur pour vouloir faire ma cour par des mensonges. Je ferai cependant bonne contenance, et tant que je voudrai ou pourrai rester à ma place, je servirai en conscience sans faire naître de petits obstacles qui, en dernière analyse, ne tournent jamais au profit des peuples. Je prie Dieu de bon cœur pour l'Empereur. Je lui demande de le protéger, de l'éclairer, et de faire cesser cette masse effroyable de calamités qui, dans aucun temps de l'histoire connue, n'a pesé en même temps sur une telle étendue de pays.

---

## No. XIX.

### *N . . . au Comte de la Briffe, à Paris.*

(TIMBRÉE NANTES.)

La Dimerie, le 25 Septembre, 1813.

Donatien est ici organisant sa troupe, ce qui n'est pas une petite besogne. Il en viendra cependant à bout, mais non sans quelque peine. Il est très-difficile d'exiger des paysans de faire tous les Dimanches 5 à 6 lieues pour venir faire l'exercice et retourner le soir, le tout à leurs frais.

---

## No. XXII.

### *N . . . à Vanlerberghe, à Paris.*

Anvers, le 26 Septembre, 1813.

Les lettres d'Amsterdam m'annoncent une nouvelle baisse dans les bons des domaines, comme les consolidés continuent aussi de baisser fortement. J'y prévois encore une plus forte baisse, surtout si nous ne recevons pas bientôt des nouvelles plus consolantes des armées en Allemagne. Celles qu'on nous donne de tout côté, ne sont pas favorables ni rassurantes. Il ne reste donc à espérer que bientôt tout cela prendra une meilleure tournure.

*(La Fin au Numéro prochain.)*

EXTRAIT DES JOURNAUX HOLLANDAIS.

*Bulletins officiels des Armées alliées.*

*Au Quartier-Général de Mery, (en avant de Troyes), le 10 Février.*

Le 6 Février, S. A. R. le Prince de Wurtemberg culbuta l'ennemi qui s'était placé sur la rive droite de la Seine et le repoussa jusqu'à Troyes. Les armées alliées devaient faire le 7 une attaque générale sur cette ville ; mais elle n'eut pas lieu, parce que l'ennemi évacua Troyes pendant la nuit ; le quartier-général y entra encore le même jour.

Dans cet intervalle le général d'York, après une affaire assez chaude avec le maréchal Macdonald, sur la chaussée de Vitry à Châlons sur Marne, lui avait pris 8 canons et fait 500 prisonniers. Le maréchal Macdonald se retira ensuite sur Châlons. Le 4, les Prussiens y eurent une action très-meurtriere, à la suite de laquelle ils s'emparerent des faubourgs, et jetterent des obus dans la ville, où le feu prit en différents endroits. Tout était déjà prêt pour y donner l'assaut, lorsque le maréchal Macdonald proposa une capitulation, d'après laquelle le général prussien entra, le 5 à 8 heures du matin, à Châlons.

A la suite de la bataille de Brienne, le feld-maréchal Blucher a repris son ancienne direction, et il continue de former l'aile droite de l'armée alliée. De Brienne il marche sur la Fere-Champenoise, et se porte par cette petita route sur Epernay et Rosoy qui sont sur la route directe de Paris.

Le 18 Février.

Nous venons enfin de recevoir la relation officielle, publiée par les Alliés, sur les sanglants combats, qui ont été livrés dans les derniers jours de Janvier et les premiers de ce mois, près de Brienne. Ayant déjà donné les bulletins français, nous nous empressons de communiquer ces nouveaux détails au lecteur, afin de le mettre à même, par

la comparaison des pieces, de pouvoir apprécier la véracité des rapports des deux parties. Voici le commencement de cette relation, contenue dans deux bulletins, datés l'un de Bar-sur-Aube et de l'autre de St. Ouen.

*Quartier-Général de Bar-sur-Aube, le 3 Février.*

L'armée alliée avait quitté, le 26 Janvier, sa position près de Langres pour se porter à la rencontre de l'ennemi, qui rassemblait ses forces devant Châlons, et lui livrer bataille. Le feld-maréchal Blucher partit de Toul, à marches forcées, pour s'approcher de Brienne et de la position de l'ennemi, prendre connaissance de ses forces, de sa contenance et de ses projets ; il ne nous laissa pas long-temps dans l'incertitude. Dès la matinée du 29 une colonne s'avança jusqu'à St. Dizier, qu'abandonna alors le général Lanskoi, qui s'y était porté avec 800 chevaux, pour observer la route de Châlons, et, dès le même soir, le feld-maréchal Blucher fut attaqué dans sa position près de Brienne. La bravoure des troupes alliées repoussa toutes les attaques de l'ennemi, et il perdit plusieurs canons. La nuit mit fin à ce combat sanglant, et le feld-maréchal Blucher ayant connaissance de son plan d'attaque, se retira sur le côté vers Trannes, dans la ligne que formait nos troupes, qu'on avait déjà disposées pour l'attaque.

A la premiere nouvelle des mouvements de l'ennemi, le général en chef avait réuni près de Joinville le 5e corps d'armée sous le général de cavalerie comte Wrede avec celui du général comte Wittgenstein, pour entretenir ainsi la communication avec le général York, qui se trouvait menacé par la marche de l'ennemi sur St. Dizier et Bar-le-Duc. S. A. R. le Prince Héréditaire de Wurtemberg se retira, avec le général d'artillerie comte Giulay, à Bar-sur-Aube, après le brillant combat qui eut lieu le 24 près de Colombé et de Fontaine. Le comte Guilay s'étendit jusqu'à Vandançon et le Prince Héréditaire par Fresnay jusqu'à Thil et par Maison à Doulevent, pour se joindre au général de cavalerie comte Wrede.

Le général d'infanterie, comte Wittgenstein, soutenu par le général Wrede, attaqua l'ennemi, dès le 29 près de Vassy et le culbuta sur tous les points.

Le 30, le général de cavalerie, comte Wrede, s'avança jusques sur les hauteurs du Dommartin, le général d'infan-

terie d'York prit à l'ennemi St. Dizier, où il se réunit avec le général comte Wittgenstein.

Le 31, l'ennemi se montra devant la position de Trannes avec des masses considérables d'artillerie, vraisemblablement pour s'assurer de l'état de nos forces. Le prince de Wurtemberg occupa le même jour la position de Maison, et forma ainsi l'aile droite du feld-maréchal Blucher. Le comte Guilay se porta, pour le soutenir, entre Besancourt et Arçonval. Le général-commandant, comte Barclay de Tolly, réunit les gardes russes et prussiennes pour former des réserves, dans une position resserrée entre Colombé et Bar-sur-Aube, d'où il pût soutenir au besoin chaque point menacé.

L'empereur des Français avait rassemblé toutes ses forces sur les hauteurs de Brienne, qui dominent la plaine. Ses troupes étaient rangées sur la pente d'une chaîne de collines, et formaient deux lignes qui s'appuyaient sur Dienville et la Giberie. La Rothiere, le centre et la clef de sa position, était défendu par de fortes masses, placées devant et dans cet endroit. Des détachements considérables occupaient Petit-Mesnil, Chaumenil et Morvilliers, ce qui couvrait les derrieres de sa position et appuyait son aile gauche.

Le feld-maréchal Blucher, à qui le prince de Schwartzenberg avait confié pour le jour de la bataille, les corps d'armée du prince de Wurtemberg et du général Guilay, déploya de nouveau dans cette journée dans ses dispositions le zele, les grands talents et le courage qui l'ont toujours distingué. Il forma, dans la matinée du premier Février, trois colonnes : la premiere, sous le prince de Wurtemberg, se dirigea par Eclance sur Giberie, la seconde descendit des hauteurs de Trannes dans la plaine de la Rothiere, et la troisieme, sous le général Sacken, s'avança dans la même direction sur la grande route. Le général comte Guilay, qui soutenait cette colonne, remplissait, avec le 3e corps, l'intervalle entre l'Aube et les masses disposées pour l'attaque.

Le général de cavalerie comte de Wrede, qui n'était chargé que de soutenir l'attaque auprès de Vassy, aussitôt qu'il ne se crut plus nécessaire sur ce point, essaya, avec ce coup-d'œil prompt et juste qui le caractérise, d'occuper le point important de Doulevent. Il le quitta ainsi que Sonnevoire, à dix heures du matin, pour s'avancer, par la forêt de Soulaines, dans la direction de Chaumenil. Le général comte Barclay de Tolly occupa les hauteurs et le défilé de

Trannes. A une heure, l'action devint générale. Le prince royal de Wurtemberg attaqua l'ennemi, le chassa du bois qu'il occupait en force près de Beaulieu, et après une résistance opiniâtre, emporta la Giberie. L'ennemi, qui connaissait l'importance de ce point, tenta deux fois de le reprendre. La bravoure des troupes déjoua tous ses efforts, quoiqu'elles ne pussent pas être soutenues par le feu de leur artillerie, qui à cause du mauvais état des chemins, n'avait pu suivre, et le prince royal se porta promptement sur Petit-Mesnil, qui, de même que la Giberie, fut emporté et conservé. En même temps toutes nos colonnes s'étaient déployées dans les plaines de Brienne, et l'attaque eut lieu sur tous les points, avec la valeur ordinaire à nos troupes.

Le général Sacken chassa l'ennemi de tous ses postes à la Rothiere, où il rassemblait toutes ses forces pour se maintenir au centre de sa position, que formait ce village. Malgré la supériorité de l'ennemi, sur ce point, le général Sacken chercha à profiter des avantages qu'il avait remportés pour enlever, par une vive attaque, à l'ennemi, ce point d'appui. En conséquence le général Barclay de Tolly s'était à peine avancé sur la Rothiere avec les troupes, sous ses ordres, pour soutenir cette attaque, que cet endroit fut emporté vers la chûte du jour. La garde française, conduite par l'Empereur en personne, attaqua à trois différentes reprises ce village ; mais elle fut constamment repoussée.

Dans le même temps, le général de cavalerie comte de Wrede avait chassé l'ennemi du bois près de Soulaine. Une charge brillante de cavalerie, sur les masses ennemies qui étaient postées en avant de Chaumenil, les repoussa de cet endroit, qui fut pris après une vive résistance.

Aussitôt que les autres colonnes d'attaque eurent atteint le point qui leur était fixé, le général d'artillerie comte Guilay se porta sur Dienville pour enlever à l'ennemi le dernier point de sa position, qui par son pont sur l'Aube, assurait la communication la plus prompte avec Troyes. Un combat meurtrier, qui dura plusieurs heures, prouva de nouveau la constance des troupes Autrichiennes. Des assauts réitérés ne purent lasser leur courage, et à minuit elles étaient en possession de cet endroit. A-peu-près à la même heure, l'ennemi fit la derniere attaque sur la Rothiere ; mais les grenadiers russes, qui avaient occupé ce village, repousserent cette attaque avec leur bravoure accoutumée et dès ce moment la victoire fut décidée en notre faveur ; 73 canons et plusieurs milliers de prisonniers, parmi lesquels

se trouvent le général de division Forestier et l'adjudant-général du prince de Neufchâtel, Maussion, sont les trophées de cette journée.

Notre perte en tués et blessés monte à plus de 6000 hommes. L'ennemi, qui, le lendemain matin, occupait encore faiblement les hauteurs de Brienne, les abandonna à la premiere attaque. Le prince royal de Wurtemberg le suivit pied à pied, et au moyen d'une vive charge de cavalerie, le repoussa jusqu'aux hauteurs derrière Lesmont. L'infanterie du 3e corps d'armée, sous les ordres du général d'artillerie comte Giulay, qui ne pouvait suivre la cavalerie, parce que le temps était détestable et les chemins dans le plus mauvais état, y arriva à cinq heures. On arrêta et on exécuta aussitôt l'attaque sur Lesmont. En une demie-heure nous en étions les maîtres ainsi que d'un grand nombre de prisonniers, et la nuit seule mit fin à la poursuite de l'ennemi, que l'on continue aujourd'hui dans toutes les directions.

---

Le second bulletin est de la teneur suivante :

*Saint-Ouen, le 4 Février*, 1814.

Le 22 Janvier, le corps de Sacken s'avança en deux colonnes, la 1ere sur Ligny, la 2de sur Vaucouleurs et Joinville.

Dans l'après-midi de ce jour, l'ennemi se porta avec environ 2500 chevaux de Ligny sur Saint-Aubin, canona avec une batterie la cavalerie sous les ordres du général Wasilschikeff ; mais cependant il se retira lorsqu'il vit qu'on ne lui cédait pas de terrain.

Le 23 Janvier, le lieutenant-général prince Scherbatoff attaqua la ville de Ligny et la prit d'assaut. Notre perte consista en environ 200 hommes morts et blessés. L'ennemi se retira sur St-Dizier. Le 25, le lieutenant-général prince Scherbatoff l'attaqua également dans cet endroit et le chassa vers Vitry. Le 26, le prince Scherbatoff, d'après les dispositions faites, marcha sur Brienne pour s'y réunir avec le corps de Sacken, et le lieutenant-général Lanskoi continua d'occuper St. Dizier avec l'avant-garde, afin d'attendre le corps d'York qui venait par St.-Mihiel, et qui devait arriver le 26 à St.-Dizier.

L'ennemi, informé vraisemblablement de la marche du prince Scherbatoff, profita de cette circonstance, attaqua, le

27 St.-Dizier, et força par sa supériorité en nombre le général Lanskoi à se retirer sur Joinville. On avait prévu ce cas. Le corps du prince royal de Wurtemberg était entre Brienne et Bar-sur-Aube, et celui de Guilay à Bar-sur-Aube. La grande-armée s'avança de Chaumont sur Bar-sur-Aube. Le corps du général Wittgenstein pouvait arriver le 29 à Joinville; celui de Kleist devait passer, le 2 Février, la Meuse à St. Mihiel, pour soutenir le général d'York.

Dans ces circonstances, le feld-maréchal fit revenir le lieutenant-général Lanskoi par Doulevent à Soulaines, concentra à Brienne le corps de Sacken et une partie du corps de Langeron sous le général Alsufieff, fit pousser la cavalerie jusqu'à Arcis et Troyes, que l'ennemi occupait avec de l'infanterie et attendit les mouvements ultérieurs de l'ennemi. Celui-ci s'avança le 28 sur Vassy et Montierender, et se porta, le 29, de Montierender sur Brienne. On ne pouvait pas encore juger des projets de l'ennemi. Le feld-maréchal fit concentrer les forces sous ses ordres à Brienne, et informa de ce qui se passait le prince royal de Wurtemberg qui se préparait une position à Maison. L'avant-garde du corps de Wittgenstein, commandée par le général comte Pahlen, se réunit avec l'armée de Silésie. Vers midi, on amena un lieutenant-colonel ennemi qu'on avait fait prisonnier entre Vitry et Arcis. Il avait sur lui plusieurs dépêches très-importantes, desquelles il résultait que l'Empereur Napoléon était arrivé à l'armée, et qu'il avait résolu de poursuivre l'offensive qu'on avait prise à St.-Dizier. Un ordre au maréchal Mortier portait qu'il devait abandonner Troyes et l'Aube pour se réunir à l'aile droite de l'armée qui s'avançait.

Ces nouvelles prouvaient que l'ennemi voulait donner une bataille, et comme il avait réuni toute son armée, le feld-maréchal résolut de s'approcher de la grande armée, parce qu'elle pouvait arriver, le 1er Février à Bar-sur-Aube, et qu'entre Brienne et Bar-sur-Aube il y avait, près de Trannes, une forte position, en la liant avec celle de Maison.

Au moment où l'on devait donner l'ordre du départ, l'ennemi s'avança en fortes colonnes sur Brienne. Il était 3 heures de l'après-midi. Le feld maréchal résolut d'accepter la bataille.

## *Combat de Brienne.*

Brienne-le-Château est un endroit tout ouvert, sans murs, avec des maisons en bois, au pied d'une hauteur sur

laquelle est situé le château et qui se prolonge jusque vers Lesmont. De Brienne à Montierender et de l'autre côté jusqu'à Trannes, il y a de grandes plaines.

Le lieutenant-général comte Pahlen avait, dans la matinée, couvert avec environ 2000 chevaux, la marche du corps de Sacken, de Lesmont sur Brienne, et avait observé le déployement des forces ennemies.

La ville de Brienne était elle-même occupée par le corps d'Olsufieff. Le corps de Sacken était derriere en colonnes sur la route de Brienne à la Rothiere. L'ennemi déploya une masse considérable de cavalerie contre le général comte Pahlen, qui pour éviter un combat avec la cavalerie ennemie qui lui était supérieure en nombre, se retira sur Brienne. L'ennemi pour le déborder, étendit sa cavalerie jusqu'aux hauteurs, et le général Pahlen, conformément à ses instructions, se retira, par la ville, sur le corps de Sacken.

L'ennemi avait formé ses colonnes d'attaque tant d'artillerie que d'infanterie contre Brienne, et il les fit avancer de l'aile droite où sa cavalerie restait immobile. Il n'avait sur son aile gauche que peu de cavalerie, mais des masses d'infanterie et deux batteries, qui, ainsi que deux autres sur l'aile droite, tiraient sur la ville et avaient déjà mis le feu dans différents endroits. L'ennemi ne pouvait pas se servir de sa cavalerie sur son aile droite ; il avait été obligé de la retirer à son aile gauche, après le départ du comte Pahlen. Le feld-maréchal profita de cette faute. Il ordonna à la cavalerie du général Sacken, à laquelle se joignit celle du comte Pahlen, de se jetter promptement sur l'aile gauche de l'ennemi. Cela eut lieu à la chûte du jour. Les deux batteries ennemies furent prises et son aile gauche culbutée.

Dans l'intervalle, le général Olsufieff avait repoussé l'attaque contre la ville; mais l'ennemi continuait ses attaques de l'aile droite avec des troupes fraîches; elles furent repoussées comme les précédentes ; mais du côté du château, l'ennemi trouva pendant la nuit, moyen d'y pénétrer par un passage qui n'était point occupé et de se rendre maître du château et d'une partie de la ville. Le corps de Sacken s'avança au pas de charge, et à 11 heures du soir, le combat finit de maniere que Brienne, tout en feu, nous resta et que quelques tirailleurs ennemis occuperent le château. Tous les prisonniers étaient de la garde et disaient que l'Empereur les commandait en personne.

Le feld-maréchal remit au lendemain à concentrer son

corps, et laissa Brienne-le-Château occupé par de la cavalerie.

C'est dans l'école militaire de cet endroit que Napoléon a été élevé; c'est-là qu'il a pris les premieres leçons de l'art militaire, et il a incendié son berceau.

Le 30 Janvier, l'ennemi fit avancer son aile gauche, se porta, vers midi, avec des colonnes d'infanterie, sur Brienne, et canonna avec de la grosse artillerie nos lignes de cavalerie derriere cette ville. Elles se retirerent lentement dans la position de Trannes. L'ennemi plaça son aile droite à Dienville, son centre à la Rothiere, son aile gauche à Chaumenil. Il montra des forces considérables et bien supérieures à celles de l'armée de Silésie.

L'ennemi s'avança le 31 Janvier, il se déploya dans la plaine entre la Rothiere et Trannes, il occupa, sur une hauteur en avant de la position de Trannes, un bois d'où il pouvait l'attaquer avec beaucoup d'avantage.

Cependant la principale armée s'était portée en avant. Le général d'York avait, le 30 Janvier, attaqué et emporté St.-Dizier, d'où il avait enlevé une piece de canon. Le général feld-maréchal prince de Schwartzenberg donna avis au feld-maréchal que, le 1er Février, les corps du prince royal de Wurtemberg, du comte de Guilay et les réserves des grenadiers russes arriveraient à Trannes. Il chargea le feld-maréchal d'attaquer l'ennemi avec ces troupes et l'armée de Silésie, pendant que le général de cavalerie comte de Wrede se porterait de Doulevent contre Brienne.

## *Combat de la Rothiere.*

Le feld-maréchal fixa l'heure de midi pour attaquer sur trois colonnes. Le prince de Wurtemberg devait attaquer Chaumenil, le général Baron de Sacken la Rothiere, et le général comte Guilay Dienville. Les grenadiers russes restaient pour former la réserve.

Le prince de Wurtemberg commença la bataille par l'attaque du bois sur la hauteur, en débusqua l'ennemi, attaqua la Chivry, l'emporta et surmonta toutes les difficultés du terrein, qui l'empêcherent, entre autres, de faire avancer de l'artillerie pour l'attaque. Le général de Sacken ne put faire mouvoir la sienne, qui était enfoncée dans un sol fangeux ; une moitié fut obligée de rester dans sa position, tandis qu'on prenait ses atelages pour faire avancer l'autre.

Le général de Sacken pénétra jusqu'à la Rothiere, le

général comte Guilay conduisit son artillerie contre Dienville, et fit prendre Unienville par l'infanterie. A trois heures l'action devint générale. Des tourbillons de neige obscurcissaient tellement l'air par intervalle, que l'artillerie était obligée de cesser son feu, les deux armées ne pouvant s'appercevoir mutuellement. L'ennemi se porta avec des forces supérieures contre le prince de Wurtemberg, et lui enleva la Chivry; le prince le reprit et le conserva, après y avoir jetté huit bataillons. Le général baron de Sacken, forma alors des masses, et s'empara, du village de la Rothiere. La cavalerie attaqua celle de l'ennemi, qui venait à sa rencontre avec une grande supériorité de forces, et s'avançait jusqu'à nos masses d'infanterie. La cavalerie du général Sacken reçut alors des renforts, et attaqua de nouveau, de concert avec l'infanterie. La cavalerie ennemie fut culbutée et poursuivie jusque vers le Vieux-Brienne. L'infanterie ennemie fut mise en déroute. On prit 32 canons. Dès ce moment la bataille fut gagnée.

L'ennemi se maintenait encore dans trois endroits. Le feld-maréchal avait envoyé des renforts au prince de Wurtemberg. Il conduisit lui-même les réserves contre la Rothiere. Le Prince Héréditaire se mit en communication avec le général comte Wrede, et gagna d'abord Chaumenil; on prit ensuite la Rothiere; mais l'ennemi s'y maintint encore jusqu'à 11 heures dans les maisons. Enfin, ce ne fut que vers minuit que le général comte Guilay réussit, après avoir surmonté beaucoup d'obstacles, à prendre et à conserver Dienville.

Alors l'ennemi battu sur tous les points se retira pendant la nuit par Brienne. On reçut du général comte Wrede l'avis, qu'il avait pris Morviller, qu'il s'était avancé sur Chaumenil, et avait enlevé 23 pieces de canon au 6e corps commandé par Marmont, qui avait combattu contre lui. Le prince de Wurtemberg en avait pris 9, et avait eu affaire avec le 2e corps de l'ennemi.

Le général de Sacken et le général Guilay avaient la garde ennemie devant eux.

Les monarques étaient présents à la bataille de la Rothiere, et se tenaient au centre de l'armée, entre Trannes et la Rothiere; leur présence animait les troupes. Pendant la nuit, les gardes russes et prussiennes, tant à pied qu'à cheval, arriverent près de Trannes.

Le 2 Février à 7 heures, le feld-maréchal fit marcher en avant pour recommencer l'action; mais l'ennemi n'avait jetté

qu'une faible arriere-garde dans Brienne, pour couvrir sa retraite sur Lesmont. Il fut bientôt chassé, et laissa partout des traces de sa défaite et de ses pertes. L'armée le poursuit dans la direction de Paris.

Dans cette bataille, pour laquelle l'ennemi avait réuni toutes ses forces, les corps de Colloredo, de Wittgenstein, d'York, de Kleist, et les réserves, ainsi que les gardes russes et autrichiennes, n'ont point été engagées.

Comment l'ennemi a-t-il pu risquer une bataille avec des forces si peu considérables? l'Empereur Napoléon a réussi a faire soulever quelques endroits que son armée a traversés.

Les armées alliées se sont vues dans la triste nécessité de détruire les villages dont les habitants ont tiré sur eux, et de faire exécuter les coupables.

---

Nous venons de recevoir du corps-d'armée stationné devant Hambourg le bulletin que voici :

*Au Quartier-Général de Pinneberg, le* 12 *Février*, 1814.

Le comte de Benningsen, général en chef de l'armée polonaise, s'étant proposé d'attaquer, le 9 de ce mois, la position des Français sur l'île de Wilhelmsbourg, ordonna au général Ahrenschild, qui commandait, en l'absence du comte de Walmoden, les troupes devant Harbourg, d'amuser la garnison de ce lieu par une forte démonstration, à l'effet de faciliter l'attaque de Wilhelmsbourg, qui était fixée à 4 heures du matin. Dans le même temps, le reste des troupes, sous les ordres de S. E. le comte de Benningsen, reçut l'ordre de se rendre en trois colonnes sur les endroits désignés, dans la direction de Wilhelmsbourg.

La premiere et la troisieme colonnes s'acquitterent parfaitement de l'ordre de surprendre ou repousser tous les postes ennemis, qu'elles rencontreraient, en pénétrant la premiere d'un côté sur la grande chaussée de Hambourg à Harbourg, et la troisieme de l'autre côté ; la deuxieme colonne seule fut retardée par une inondation, à laquelle on ne s'attendait pas, et par d'autres obstacles. Après cette expédition, dans laquelle le général en chef, a atteint son but, il a ordonné aux troupes de se retirer, dans leurs anciennes positions, après avoir tué ou blessé à l'ennemi près de 1000 h. parmi lesquels se trouvent les deux généraux Osten et Romé, avec trois colonels, et lui avoir fait 900 à 1000 prisonniers, dont 16 officiers ; 12 pieces de ca-

nous, 60 barils de poudre, plus de 30,000 cartouches, 60 tonneaux de vin, et beaucoup d'autres munitions de bouche, sont, en outre, tombés au pouvoir des troupes alliées.

---

## *Extrait d'une Lettre particuliere de Dantzic, du 3 Février.*

Les hauts alliés ayant décidé le sort futur de notre ville, elle a été remise, aujourd'hui, par les troupes russes, à celles de S. M. le Roi de Prusse, et il a été annoncé officiellement aux magistrats, que Dantzic avec son territoire est de nouveau incorporé aux états prussiens. Notre gouverneur, le lieutenant-général de Massenbach, a donné connaissance de cet événement au publie par une proclamation, qui finit par ces mots: " Etant Prussiens, vous avez vécu heureux avec la Prusse. Séparés d'elle vous êtes devenus malheureux. Vous serez de nouveau heureux en étant Prussiens, et avec la Prusse."

Cette nouvelle a excité la plus vive allégresse. Ce soir la ville est généralement illuminée. Il se forme plusieurs cercles, où regne la joie la plus sincere; elle se manifeste encore par les dons volontaires en faveur des militaires blessés et malades. Et il n'y a personne, qui ne se félicite d'avoir échappé aux dangers et aux maux d'un blocus, qui nous affligea pendant onze mois.

Dans le dernier de ces mois, il a péri, des 13,000 habitants, auxquels la population montait encore alors, 100 à 130 individus par semaine, soit de faim, ou de faiblesse. La misere aurait été encore beaucoup plus grande, si les habitants employés aux travaux militaires, n'eussent été pourvus de pain, que le gouverneur leur faisait fournir des magasins.

Pour comble de malheurs, un bombardement de 50 jours consuma une grande partie de la ville. Cet incendie se joignit à celui des faubourgs, que la garnison avait détruits entierement. Cent quatre-vingt-treize des trois cents magasins, qui étaient moins remplis de marchandises, que des hardes des habitans des faubourgs, et des effets déposés par des habitants, qui avaient quitté leurs domiciles, et par plusieurs autres, furent victimes de cet incendie. Le couvent des Dominicains, avec tous les édifices, et environ 70 maisons, furent consumés par le même incendie. Et parmi les 4000 maisons de la ville, 970 autres furent rendues pour ainsi dire inhabitables par les bombes et les boullets. Il fut tué 50 à 60 habitants; sans compter ceux, qui périrent en travaillant aux ouvrages militaires; et il y en eut autant de blessés. Aussi la capitulation nous cause-t-elle une joie extrême. Et elle se signale aujourd'hui d'autant plus, que nous espérons voir bientôt notre port fréquenté par nombre de

vaisseaux, qui nous apporteront l'ancienne opulence, nonobstant la perte d'une indépendance autrefois assez follement chérie.

---

## *Vienne, le 4 Février.*

Sa Majesté la Reine de Sicile est arrivée hier, à midi, avec S. A. R. le Prince Léopold, et est descendue au palais. S. M. l'Impératrice voulait aller jusqu'à Tabor au-devant de cette princesse, mais la Reine était dans les murs de cette capitale lorsque la rencontre de LL. MM. eut lieu. La Reine fut reçue à sa descente de voiture par LL. AA. les Archiducs. L'on croit que cette princesse ne restera ici que quelques jours, et qu'elle ira ensuite à Presbourg, où la plus grande partie de sa suite s'est déjà rendue.

En conséquence de l'adhésion de S. M. le roi de Naples à la coalition, six mille Napolitains se sont réunis le 22 Janvier à Ferrare au corps des troupes autrichiennes sous les ordres du général comte de Nugent.

Les dernieres nouvelles de l'armée d'Italie, publiées par le gouvernement, sont contenues dans le bulletin suivant:

" D'après le rapport du feld-maréchal comte de Bellegarde, commandant l'armée d'Italie, en date de son quartier-général de Vicence, le 24 Janvier, le général comte de Nugent, qui avait déjà antérieurement fait cerner le fort de Cessenatica, a emporté d'assaut, le 5 Janvier, le village qui était retranché ; le fort s'est rendu par capitulation, au moment où le comte de Nugent se préparait à le bombarder; la garnison est prisonniere et retourne dans sa patrie. Mais le commandant français Le Gay n'attendit pas le moment fixé pour la sortie, et il s'est évadé seul, ce qui a déterminé la plus grande partie de la garnison à prendre du service dans le corps franc italien.

Le fort consiste en une tour parfaitement construite à neuf, à l'épreuve de la bombe, et entourée de fortifications. On y a trouvé un mortier et six pieces de canon, avec des munitions et d'autres objets de ce genre.

Le feld-maréchal lieutenant marquis de Sommariva a poussé sur la rive occidentale du lac de Garde ses avant-postes jusqu'au Val-Vestina et à la riviere de Toscolano; de son côté, l'ennemi a fortifié le poste de Salo et tenté, le 18 Janvier, avec cent hommes d'infanterie et cent de cavale-

rie, une attaque, par terre et par eau, contre Toscolano. La compagnie qui y était postée fut d'abord repoussée ; mais le major d'arquebusiers, Sieberer, s'étant avancé avec deux autres compagnies pour la soutenir, l'ennemi fut culbuté, et les nôtres se maintinrent dans leur ancienne position.

Le même jour, de grand matin, le capitaine d'arquebusiers, Banal, avait attaqué, sur la rive orientale du lac de Garde devant Eorri, un bâtiment ennemi armé de deux canons, avec deux officiers et vingt-cinq hommes, et l'avait amené à Riva avec une quantité considérable de munitions.

Afin de chasser plus promptement l'ennemi de l'île de Grado, le général-major de Czivich avait entrepris, le 11, d'Aquileia, une reconnaissance, et il avait alors *résolu* une attaque sur l'île ; il commanda, à cet effet, le 17 au soir, le capitaine Benko avec une compagnie du régiment de frontieres de Saint Georges. Cet officier s'embarqua avec sa troupe sur vingt-six petits bâtiments, aborda heureusement vers minuit, et s'empara de l'île et du fort. L'ennemi abandonna l'île à la hâte sur plusieurs petits bâtiments ; on en prit deux qui étaient armés de deux pieces de canon, et deux autres qui étaient chargés de munitions et montés par quarante-six hommes.

On a trouvé dix canons à Grado, quatre à Porto-Buso, trois à Porto-Lignano, deux à Stoba, et une quantité considérable de munitions dans toutes ces places.

La forteresse de Cattaro s'est rendue, le 8 Janvier, au capitaine anglais Hoste, commandant de la Bacchante, lorsqu'il eut, avec infiniment de peine, fait transporter de l'artillerie sur une hauteur qui domine la ville. Tout ce qu'on connaît jusqu'ici de la capitulation, c'est que la garnison, forte de trois cent dix hommes, doit être transportée en Italie, à condition de ne point servir avant d'être échangée. Le lendemain, un détachement d'environ quatre cents hommes du corps du général Tomassich arriva à Cattaro ; le capitaine Hoste lui fit la remise de cette place et mit ensuite à la voile pour Raguse."

---

## *Extrait d'une Lettre particuliere de Cologne, du 11 Février.*

Son Altesse Royale le Prince Royal de Suede est arrivé hier, à six heures du soir, en cette ville, où il a été reçu

avec un enthousiasme extraordinaire. Dès trois heures de l'après-midi, les bords du Rhin et toutes les rues où S. A. R. devait passer étaient couvertes d'une foule de personnes de tout âge et de tout sexe. Le bourguemaître de Wittgenstein et les membres du conseil municipal attendaient S. A. R. près de la porte de la ville. Le Prince partit de Deutz à cinq heures et demie ; aussitôt le bruit du canon et le son de toutes les cloches se firent entendre. Lorsque S. A. R. eut passé le pont, l'air retentit des cris de vive Charles-Jean! Elle entra dans la voiture de gala de la ville avec le bourguemaître, et se rendit au palais au milieu des acclamations publiques. Toutes les rues sur son passage étaient également illuminées.

La suite de S. A. R. est aussi nombreuse que brillante: parmi plusieurs autres personnes de distinction, on y remarque les généraux Adelkreutz, Sparre, Lowenhielm et Krusemark, l'amiral Gyllenskield, le grand-écuyer major Flichet, les colonels Peyron et Arfwedsen, les lieutenant-colonels Hierta, Lambot et Forscelles, les comtes Brahe, Stackelberg et Rosen, les conseillers de guerre de Schulzenheim, Gyllenram et Hartmansdorf, le secrétaire intime Grée, le médecin du corps Edholm, le consul-général Seygneul, l'intendant-général Grelinger, etc.

Aujourd'hui, à deux heures, toutes les autorités de la ville ont été admises à l'audience de Son Altesse Royale, qui leur a fait l'accueil le plus gracieux. A six heures, il y eut un grand repas auquel M. le bourguemaître, deux membres du conseil municipal et deux membres de chacune des autres autorités ont eu l'honneur d'assister. Ce soir, à huit heures, il y aura grand bal, que S. A. R et tous les officiers de l'état-major russe honoreront de leur présence.

---

## *Extrait d'une Lettre particuliere de Gorcum du 23 Février.*

Le 20 de ce mois étant le jour fixé par la capitulation pour l'évacuation de la forteresse par les troupes françaises, le pavillon hollandais fut arboré, dès le matin, sur la tour et tous les édifices publics. Dans le même temps la garnison se rendit aux lieux désignés pour ses rassemblements, et le corps du siége se mit en bataille sur la digue d'Arkel dans l'ordre suivant : savoir, la cavalerie prussienne, com-

posée d'un détachement des hussards noirs et d'un détachement de hulans ; venaient ensuite un bataillon de Landwehr prussien et un bataillon hollandais. Les autres bataillons prussiens du Landwehr et un corps de chasseurs prussiens étaient postés sur la grande route. A dix heures, le sénateur général Rampon, commandant de la place, sortit de la ville, en voiture, avec son secrétaire, et eut un entretien avec le commandant prussien. Après cet entretien, le sénateur remonta en voiture et prit la route d'Utrecht sous l'escorte d'un officier prussien. Peu après le départ de ce général, la garnison, forte d'environ 3,500 hommes, arriva drapeaux déployés et tambours battants : la première colonne, composée de mariniers, de cannoniers et de gardes nationales françaises, déposa les armes dans une prairie à peu de distance de la ville. Lorsque cette colonne eut pris, sous escorte prussienne, la route de Vianen, le corps des officiers de la garnison sortit le dernier. Cette cérémonie, à laquelle assistait un grand nombre de spectateurs venus des villes voisines, offrit un spectacle touchant pour tout Hollandais. Lorsque la garnison sortit, elle était accompagnée pour ainsi dire de toute la population de Gorcum, qui se joignit aux spectateurs. A trois heures, les Alliés, forts d'environ 4000 hommes, entrerent dans la ville : le commandant prussien fut reçu par le maire, qui le harangua à la tête de la Régence, et lui offrit les clefs de la ville. Ce général répondit à cette harangue avec bonté, et remit les clefs au maire, aux acclamations mille fois répétées : vive Orange ! vivent les Alliés. Toute la garnison en général témoigna une grande satisfaction de se voir enfin délivrée d'un service pénible. Tous les Hollandais qui en faisaient partie ont témoigné le désir de prendre du service pour le prince d'Orange, et les Brabançons celui de rentrer dans leurs foyers.

---

## *Extrait d'une Lettre particuliere de Liége, du 21 Février.*

Le général Strogonoff a quitté hier notre ville, et a pris la route de Huy. Le même jour, il est encore arrivé beaucoup d'infanterie, d'artillerie et de transports militaires. Ces troupes n'ont fait qu'un très-court séjour dans nos murs, et sont parties aujourd'hui de grand matin pour aller à Huy.

On attend d'un moment à l'autre S. A. R. le Prince héré-

ditaire de Suede. On a formé une garde d'honneur pour aller le recevoir. Un grand nombre de voitures doivent aussi se porter à sa rencontre. On s'occupe également des préparatifs d'une fête très-brillante que l'on doit lui donner. Enfin l'on n'a rien négligé pour recevoir dignement un aussi illustre personnage.

---

## *Milan, le 2 Février*, 1814.

Le 16 Janvier, le général napolitain Macdonald, commandant les troupes napolitaines à Ancône, où elles avaient été reçues comme alliées, écrivit à M. le général Barbou, commandant la cinquieme division militaire du royaume, et après lui avoir annoncé, de la part du roi son maître, qu'il était indipensable qu'il occupât Ancône, il l'invita à lui remettre cette place. Le général Barbou répondit comme devait le faire un homme d'honneur, et se retira aussitôt dans la citadelle, après avoir fait promptement et avec ordre toutes les dispositions de défense nécessaires.

Le lendemain, 17, le général napolitain Macdonald ordonna que les caisses publiques fussent mises à sa disposition, et fit conduire, sous l'escorte d'un officier napolitain, le préfet au-delà des limites du département. Il adressa ensuite une proclamation aux habitants, pour les engager à être tranquilles.

Le 19, le général de la Vauguyon, Français au service de Naples, prit possession de Rome au nom du roi son maître. Il fit publier à cette occasion les deux pieces suivantes :

### PROCLAMATION.

Nous, Paul de la Vauguyon, lieutenant-général de Sa Majesté le Roi des Deux Siciles, commandant supérieur dans les Etats romains, aux habitants des départements de Rome et du Trasimene :

" Les mouvements populaires de différentes communes des Etats Romains ; les dispositions connues d'autres communes à imiter leur exemple ; la fuite d'une des premieres autorités ; le projet d'accroître les désordres publics déjà manifesté par l'autorité qui était, par son institution, chargée plus particulierement du devoir de les prévenir et de les réprimer ; les vœux exprimés par plusieurs personnes

des plus considérées de cette ville; les adresses envoyées par plusieurs autres personnes des deux départements; la stagnation presque générale de toutes les affaires des différentes administrations; la situation alarmante et les inquiétudes cruelles dans lesquelles on a su que Sa Majesté le Roi Charles et son auguste épouse étaient pour leur sûreté, ayant fait connaître à S. M. le Roi des Deux-Siciles, que le gouvernement de Rome et du Trasimene commençait à manquer de la force et de la volonté nécessaires pour maintenir l'ordre public, et jugeant d'ailleurs que la protection réclamée hautement par les circonstances indiquées ci-dessus, en pourvoyant à la sûreté de tous, n'offensait les droits de personne, et enfin qu'il devait à sa dignité royale et aux sentiments particuliers de son cœur pour la population des deux départements, et aux soins de ses états voisins, de ne pas souffrir que les troupes napolitaines restassent plus long-temps spectatrices indifférentes des désordres actuels qui menacent d'une anarchie générale, nous a ordonné de faire occuper provisoirement, par ses troupes, lesdits départements, et de prendre, jusqu'à nouvel ordre, les mesures qui, dans les circonstances actuelles, seront jugées les plus propres à remplir ses intentions généreuses et bienfaisantes, à faire cesser les désordres actuels, et à éloigner ceux dont ces états sont menacés.

" Sa Majesté ayant, par son décret du 16, daigné nous confier le gouvernement supérieur des Etats Romains, nous regardons comme le premier de nos devoirs d'annoncer qu'à compter de ce moment les pouvoirs exercés jusqu'à présent par M. le général comte de Miollis ont cessé, et d'ordonner à toutes les autorités civiles et militaires de regarder ces pouvoirs comme nous ayant été transmis par l'ordre de Sa Majesté le roi de Naples notre auguste maître."

Rome, le 19 Janvier, 1814.

(Signé) De la Vaugoyon.

ORDRE.

Le lieutenant-général de la Vaugoyon, commandant supérieur des départements de Rome et du Trasimene, considérant que S. M. le roi des Deux-Siciles n'a eu d'autre objet que celui de préserver les propriétés et les personnes des maux inséparables d'une anarchie populaire, a ordonné ce qui suit :

Art. Ier. L'armée de S. M. le roi de Naples prend sous sa protection la tranquillité et la sûreté des Etats romains.

II. Tous les individus faisant partie de la nation française, de même que tout autre étranger, sont sous la garantie spéciale de l'armée napolitaine.

III. Les mêmes ordres ont particulierement lieu en faveur de S. M. le roi Charles et de toute son auguste famille.

IV. Les contrevenants aux articles ci-dessus, seront jugés et punis militairement.

V. Les présentes dispositions seront mises à l'ordre du jour de l'armée de S. M. le roi des Deux-Siciles.

VI. Toutes les autorités civiles et militaires des deux départements sont chargées de l'exécution du présent ordre.

(Signé) DE LA VAUGUYON.

Le général comte Miollis, qui commandait à Rome pour S. M. l'Empereur et Roi, s'est retiré avec une bonne garnison dans le château de Saint-Ange. Plusieurs officiers français, au service de S. M. le Roi de Naples, ont donné leur démission, et se sont rendus au quartier-général de S. A. I. le prince vice-roi.

---

*Trente, le 4 Février.*

L'ennemi, sur l'approche des troupes napolitaines, a abandonné Véronne, hier, ainsi que la position de Rivoli. En conséquence, les troupes autrichiennes cantonnées à Ala, Rovédéro et Trente, se sont, sur-le-champ, mises en marche pour se porter sur Rovérédo, où elles passeront l'Adige. L'avant-garde du marquis de Sommariva était déjà ce matin devant Rivoli.

Il a éclaté à Venise, le 19 Janvier, une insurrection qui, vu l'éloignement des Anglais et des Autrichiens, a été étouffée; quarante-huit personnes, pour la plus grande partie gondoliers et pêcheurs, ont été fusillées, et il y en a un nombre considérable d'arrêtées. On croit que cette ville ne tiendra pas long-temps.

Suivant les nouvelles d'Ancône, les hostilités entre les Napolitains et le général français Barbou, qui s'est retiré avec 2,500 hommes dans la citadelle, ont commencé le 17

Janvier, et l'on est persuadé que cette place sera bientôt obligée de se rendre.

---

*Vérone le 10 Février.*

Le prince vice-roi, pressé de toutes parts, a été obligé d'abandonner la position de l'Adige, pour se porter sur le Mincio. S. A. R. est partie d'ici le 4, dans la matinée, après avoir laissé dans le vieux château une garnison de 500 hommes et de trente artilleurs. Quelques heures après le départ de ce prince, les Autrichiens ont passé l'Adige et sont entrés, par suite d'une capitulation, dans nos murs, où le feld-maréchal de Bellegarde a établi, le 5, son quartier-général. Le même jour, le vice-roi avait son quartier-général à Mantoue, d'où il est parti le lendemain pour Crémone. Le 7, ce prince s'est porté, avec quinze mille hommes de troupes d'élite, du côté de Buzzolo sur les rives du Mincio, pour s'opposer au passage de l'armée autrichienne au-delà de ce fleuve. Déjà la division Merville et quelques bataillons avaient effectué leur passage, lorsqu'ils ont été attaqués par un ennemi bien supérieur en nombre. On s'est battu avec beaucoup d'acharnement le 7, et toute la journée du 8; le gros de l'armée ne pouvait arriver que le 9. Malgré leur infériorité, les troupes autrichiennes se sont maintenues au-delà du Mincio contre un ennemi beaucoup plus fort, qui combattait avec le courage du désespoir. Le général Quosdanovich a été blessé. Notre perte est assez considérable, mais celle de l'ennemi doit l'être bien davantage. Le but du comte de Bellegarde, qui était d'arrêter l'ennemi dans ses environs, jusqu'à ce que les opérations de son aile gauche fussent assez avancées pour en profiter, a été complettement atteint. Toute l'armée, à l'exception des corps de blocus de Mantoue, Peschiéra, Venise et Legnago, et de l'armée du roi de Naples, doit être réunie aujourd'hui sur les deux rives du Mincio, au nombre de 40 à 50 mille hommes. Le grand quartier-général qui, de Vérone avait été transféré à Vallaggio, doit être incessamment transporté sur l'autre rive. Le comte de Bellegarde s'est rendu, le 6, à Bologne, pour complimenter S. M. le roi de Naples. Il y a eu à cette occasion un grand dîner et un bal. Avant le passage de l'Adige, le commandant en chef de l'armée autrichienne a adressé une proclamation aux peuples d'Italie et une à ses troupes. Par la première, il invite les divers peuples d'Italie à se réunir à lui, et leur promet qu'après l'expulsion de l'ennemi leurs anciens gouvernements seront rétablis. Par la seconde, il engage ses troupes à redoubler de zèle et de courage et à traiter les habitants en frères.

## *De Milan, le 9 Février.*

Article extrait du journal officiel.

Les dernieres nouvelles d'Outre-Pô annonçaient le départ du roi de Naples de sa capitale et son arrivée à Rome, le 25 Janvier. Malgré toutes les remontrances de nos autorités, malgré l'indignation de tous les habitants, il paraît qu'il regne la plus grande intimité entre les troupes autrichiennes et les troupes napolitaines. Le général Nugent est entré le 28, à Bologne, et il a demandé des Napolitains, qui étaient en possession de la ville, que l'on abattît les armoiries du royaume d'Italie; ce qui a été exécuté par ceux que nous avions crus et que nous devions croire, pour longtemps, nos amis et nos alliés. Il serait absurde de douter encore de l'alliance des Napolitains avec nos ennemis. L'occupation de huit de nos départements d'où ils ont renvoyé les principales autorités, le séquestre de toutes nos caisses, la prise par trahison d'une de nos places-fortes, sont des preuves assez claires de ce que nous avons à attendre de ceux qui sont entrés sur notre territoire en prenant le titre de Libérateurs d'Italie. Jusqu'ici le gouvernement Napolitain n'a encore publié aucun acte officiel; mais ce silence ne rend-il pas encore leur conduite plus perfide? Le ciel ne permettra pas que nous soyons les victimes de cette injustice.

Déjà plusieurs officiers français au service de Naples ont donné leur démission, et sont rentrés dans les rangs de l'armée française, où ils sont employés dans le même grade. A Ancône, 22 officiers français et italiens ont quitté les rangs napolitains, en déclarant qu'ils ne voulaient pas conserver plus longtemps leurs emplois parmi des troupes qui paraissaient devoir bientôt se tourner contre nous.

## *Peuples du Royaume d'Italie.*

Depuis trois mois, nous avons été assez heureux pour préserver d'une invasion ennemie la plus grande partie de votre territoire.

Depuis près de trois mois, les Napolitains nous ont solennellement promis leur secours. Et comment aurions-nous osé nous défier de leurs promesses? Leur souverain est attaché par les liens du sang au grand homme auquel, lui et moi, nous devons tout; mais ce grand homme est aujourd'hui moins heureux!....

Confiants dans la parole des Napolitains, il nous a donc été permis d'espérer que les efforts que nous avions faits jusques à ce moment, ne seraient pas perdus, et que l'ennemi serait bientôt obligé de se retirer au-delà de notre frontiere.

Peuples du Royaume d'Italie, le croirez-vous ? Les Napolitains, eux aussi, trompent aujourd'hui tous nos vœux et toutes nos espérances !

Cependant, c'est en se présentant comme alliés, qu'ils ont pénétré sur notre territoire, et qu'il leur a été libre d'occuper plusieurs de nos départements !

Cependant nous les avons accueillis comme des frères ; nous leur avons ouvert avec empressement et nos magasins, et nos caisses publiques, et nos arsenaux, et nos places !

Et pour prix de cette confiance, pour prix de nos sacrifices, c'est sur la ligne même où leurs armes devaient s'unir aux nôtres, qu'ils tendent la main à l'étranger, et levent contre nous leurs étendards !

L'inexorable histoire dira sans doute un jour toutes les intrigues, tous les ressorts qu'il aura été indispensable de faire mouvoir, pour égarer à ce point un souverain déjà trop distingué par sa vaillance, pour ne pas posséder aussi toutes les autres vertus d'un soldat.

Peuples du Royaume d'Italie, nous ne le dissimulons point, la défection des Napolitains a cruellement augmenté les difficultés de notre situation ; mais nous ne craignons pas de le dire : " Plus notre situation est difficile, et plus notre courage doit s'agrandir."

Vous vous rallierez donc autour du fils de votre souverain ; vous vous confierez dans la justice et la sainteté de votre cause ; vous marcherez à la voix de celui qui vous porte tous dans son cœur, et qui n'a jamais eu d'autre ambition, vous le savez, que de concourir, de tous ses moyens, à l'affermissement de votre prospérité.

Italiens ! Ceux-là seuls sont immortels, même dans l'estime et dans les annales des nations étrangères, qui savent vivre et mourir fidèles à leur souverain et à leur patrie ; fidèles à leurs devoirs et à leurs serments ; fidèles à la reconnaissance et à l'honneur.

Donné à notre quartier-général à Vérone, le 1er Février 1814.

(Signé) EUGÈNE-NAPOLÉON.

## *Soldats de l'Armée d'Italie.*

Depuis l'ouverture de la campagne, vous avez supporté de grandes fatigues, vous avez donné à l'ennemi de grandes preuves de fidélité.

Mais combien ils sont glorieux les prix que vous avez déjà reçus de vos généreux efforts ! Vous avez conquis l'estime de l'ennemi ; vous avez obtenu les récompenses de l'Empereur, et

vous pouvez vous énorgueillir, au fond de vos ames, d'avoir long-temps préservé de toute invasion ennemie la plus grande partie du territoire italien et un grand nombre de départements français.

Soldats, des espérances d'une paix solide et prochaine s'élevent de toutes parts. Je les crois fondées.

Cependant, le jour du repos ne s'est pas encore levé pour vous.

Un nouvel ennemi se présente.

Quel est cet ennemi ?—Quand je vous l'aurai fait connaître, vous refuserez d'ajouter foi à mes paroles, et votre incrédulité, que j'ai long-temps partagée, sera pour vous un nouveau titre de gloire.

Les Napolitains nous avaient solennellement promis leur alliance. Sur la foi de leurs promesses, ils ont été reçus dans le royaume comme des freres; ils ont été admis, non-seulement à occuper plusieurs de nos départements, mais même à partager avec vous toutes nos ressources.

Ils sont entrés comme freres, et ils étaient nos ennemis !.... Ils sont entrés comme freres, et c'est pourtant contre nous qu'ils avaient préparé leurs armes !.....

Soldats, je lis dans vos ames toute votre indignation, et je sais ce qu'un sentiment d'indignation dont la cause est si noble peut ajouter à votre noble vaillance.

Les Napolitains ne sont pas non plus invincibles! Peut-être même compterons-nous des amis dans leurs propres rangs. Certes si le sentiment de la loyauté peut être égaré, qui doute qu'un instant de réflexion ne suffise pour le rallumer et lui rendre tout son empire ?

Il est dans les troupes napolitaines un grand nombre de Français: ils abandonneront bientôt des drapeaux qu'eux aussi ont crus fideles à leur souverain et à leur patrie; ils se réuniront à vous; ils trouveront au milieu de vous les mêmes grades qu'ils ont acquis par leurs services : vous les recevrez comme des amis; vous les consolerez, par votre accueil, de la déplorable défection dont ils n'ont pas mérité d'être victimes.

Français! Italiens! Je compte sur vous. Comptez sur moi.—Vous me trouverez partout où votre intérêt et votre gloire auront marqué ma place.

Soldats, voici ma devise..... Honneur et Fidélité.

Que cette devise soit aussi la vôtre; avec elle et l'aide de Dieu, nous triompherons encore de tous nos ennemis.

Donné à notre quartier-général à Vérone, le 1er Février, 1814.

(Signé) EUGENE-NAPOLÉON.

*Louvain*, 20 *Février*.

Le Pape a été transféré de Fontainebleau à Limoges. Ceux qui étaient préposés à sa garde ont eu la cruauté de lui refuser la permission, qu'il avait sollicitée avec beaucoup d'instance, d'être accompagné de deux cardinaux : en conséquence il n'est parti qu'avec son médecin. Le cardinal Pignatelli était resté à Fontainebleau par indisposition : tous les autres cardinaux ont été transférés, savoir : Scotti à Toulon, Mattei à Arles, Ruffo à Grasse, Sacca à Uzès, Oppizoni à Carpentras, Saluzzo à Pons, Gonzalvi à Beziers, Brancadoro à Orange, Tilla à Nismes et Gabrieli à Vigau.

*Vienne*, 16 *Février*.

Selon les dernieres nouvelles que l'on a reçues du général Thomassich, les forts et la ville de Raguse ont été rendus le 29 de Janvier aux troupes commandées par le général Milutinovich, après plusieurs jours de combats très-vifs et lorsque tout était prêt pour emporter la place d'assaut. La garnison sous les ordres du général de division Montrichard, est prisonniere de guerre, mais elle doit être envoyée en Italie sous parole de ne pas servir qu'elle n'ait été échangée. On a trouvé dans la ville 184 pieces de canon, ainsi qu'une grande quantité de munitions de guerre.

*Schaffhouse*, 19 *Février*.

La semaine derniere il a passé par ici un grand nombre de troupes russes et autrichiennes. Nous en attendons 40 mille de plus.

*Riga*, 17 *Janvier*.

On attend ici une nouvelle armée russe de réserve, qui se mettra en marche sur-le-champ vers le Rhin.

*Varsovie*, 5 *Février*.

Le passage des troupes a recommencé au travers de notre ville.

*Bruxelles*, 28 *Février*.

La garnison de Soissons qui a été faite prisonniere de guerre, forte de 2500 à 3000 hommes, vient d'arriver dans cette ville. Ces malheureux sont dans un état à faire pitié.

Selon des avis de Leon du 28, il paraît que le corps du général Wittzingerode est en communication directe avec celui du général Bulow.

Des avis des frontieres datés du 26 du courant portent que le général Maison était parti de Lille avec une partie de son corps et avait pris la route de St. Omer.

Du côté de l'Ouest-Flandres, Furnes, Papperinge et Cassel sont au pouvoir des alliés; mais les habitants de cette derniere place ayant tiré sur les Cosaques, ils ont été traités selon les lois de la guerre. Ypres est assiégée et a été sommée, et il n'y a pas de doute que cette forteresse ne se rende bientôt. La garnison consiste en un petit corps de gardes nationales, et 400 hommes de troupes de ligne, dont à-peu-près 100 ont déserté aussitôt que les alliés ont approché. Elle a 60 pieces d'artillerie montées sur les murs, mais elle manque totalement de munitions de guerre. On en peut dire autant d'Ostende et de Niewport.

## *Naples*, 30 *Janvier*.

La Reine a été nommée régente pendant l'absence du Roi.

Lorsque la nouvelle de l'armistice avec l'Angleterre a été reçue ici, elle y a causé la plus vive satisfaction. Les ministres chargés de négocier un traité de paix définitif avec ce pays, sont déjà nommés.

## *Rome*, 31 *Janvier*.

M. de la Vauguyon, général au service de Naples, a installé notre gouvernement provisoire, le 24 de ce mois. Le même jour dans l'après-midi le roi de Naples entra dans notre ville et établit sa résidence au palais Farneze.

Le prince Chigi a été nommé préfet de la ville; et les ports de nos départements, ainsi que ceux de Naples, ont été ouverts aux bâtiments des puissances neutres et alliées.

Le 28, S. M. partit pour son quartier-général. Avant son départ, il fit mettre en liberté tous les prêtres qui étaient détenus pour avoir refusé de prêter le serment d'allégeance à Napoléon.

Pendant son séjour ici, le roi de Naples fit une visite à la famille royale d'Espagne; le roi Charles lui rendit sa visite. Il envoya aussi complimenter le roi de Sardaigne, qui, étant indisposé, gardait la chambre.

## *Florence, le 8 Février.*

Le général napolitain Lecchi, à l'entrée de ses troupes sur le territoire toscan, a publié une proclamation dans laquelle il dit entre autres: " Nous n'avons d'autre objet que " de rétablir votre indépendance et votre prospérité. Vous " désirez un gouvernement Italien dont le système puisse " être fondé sur vos intérêts territoriaux, vos mœurs et vos " habitudes. Vous vous plaignez d'impôts excessifs, dont le " produit est consacré à des objets qui vous sont totalement " étrangers; vos taxes seront modérées, réparties convenable- " ment, et appliquées à des objets utiles. Vous déplorez " encore d'avoir été forcés de livrer vos enfants pour des " guerres éloignées et sans fin, et pour ne les plus revoir; " mais maintenant vous les reverrez, et vous jouirez avec " plaisir d'une paix durable qui sera garantie par toutes les " puissances de l'Europe."

Hier il fut rendu une autre proclamation par laquelle la liberté du commerce, par terre et par mer, est rétablie et la sûreté politique de la Toscane garantie.

## *Florence, 4 Février.*

Le 31 de Janvier, les troupes napolitaines sous le général Minutolo, entrerent dans cette ville. La princesse Elisa se mit en route le lendemain ponr Luçques. Les troupes napolitaines sont déjà en marche pour Livourne, que les troupes et les autorités françaises se préparaient à évacuer.

## *Cologne, 19 Février.*

D'après les ordres du Prince de la Couronne de Suede, il va être jeté sur le Rhin devant notre ville deux ponts volants et un pont de bateaux, pour y faire passer 16 à 20,000 hommes de troupes suédoises qu'on attend ici du 23 au 24.

Aujourd'hui il est entré cinq escadrons de cavalerie suédoise d'une très-belle tenue. L'état-major du Prince de la Couronne de Suede qui consiste en trois cents officiers, est arrivé à Mulheim et est attendu ici demain.

On suppose que le Prince de la Couronne sera à Aix-la-Chapelle du 25 au 26.

## *Cologne, le 23 Février.*

Le régiment de hussars de Bey a passé par ici le 17, se rendant à Bonn. Il était destiné à faire partie du corps qui assiége Mayence, mais il reçut contr'ordre, et il est maintenant en marche pour joindre Blucher dans l'intérieur de la France.

Hier il arriva ici environ 6000 hommes de troupes, partie Suédoises, partie Anséatiques. La plupart ont marché en avant, après avoir été passées en revue par le Prince de la Couronne de Suede.

Pendant le séjour que Son Altesse Royale a fait ici, nous avons eu dans nos murs l'envoyé russe le comte de Suchtelen ; l'envoyé autrichien, le baron de Vincent ; le ministre britannique, M. Thornton ; l'envoyé prussien, le général Krusemark ; et M. von Bourke, l'envoyé de Dannemarc.

## *Lauffen, le 6 Février.*

Nous apprenons que les Suédois ont été reçus en Norvége avec la plus grande joie, et que l'armée norvégienne avait déjà prêté le serment de fidélité à la Suede. Huit cents prisonniers de guerre danois ont déjà été armés à Stralsund, et font le service aux divers postes, conjointement avec les Anglais et les Suédois.

## *Doornick, le 22 Février.*

Dans la nuit du 18, le général Maison arriva d'ici à Lille ayant avec lui de 5 à 6000 hommes. A cinq heures du matin le dernier homme de sa troupe était parti de notre ville; une heure après, les troupes avancées des Alliées firent leur apparition, et il passa au travers de la ville un corps de 10,000 Prussiens, qui suivirent le général Maison jusque sur les glacis de Lille. Ce corps pousse maintenant ses postes avancés jusque dans le voisinage d'Arras, et intercepte tous les convois qui sont envoyés de l'intérieur du pays à Lille.

## *Bremen, le 25 Février.*

Le 20 de ce mois, on a encore fait sortir de la ville de Hambourg, 350 habitants de plus. Nous apprenons avec plaisir par ces nouveaux fugitifs que la maladie épidémique

de Hambourg ne regne que parmi les militaires et non parmi les habitants. On enterre quelquefois 100 par jour des premiers.

D'anciennes nouvelles portaient que le général Vandamme avait été envoyé de Moscou en Sibérie, mais des nouvelles plus récentes disent qu'il est toujours au Kremlin. On peut éclaircir cette contradiction par un article qu'on trouve dans la Gazette de Schaffousen. Ce général qui est aujourd'hui prisonnier dans le Kremlin, devait être envoyé en Sibérie. Afin d'éviter un aussi triste sort, il proposa, dit-on, à un Noble Russe, de faire une découverte de la plus grande importance pour les Alliés, si l'on voulait lui épargner ce voyage et lui laisser une partie de ses biens en France. Le gouvernement russe refusa d'abord de l'écouter. Vandamme réitéra la proposition avec tant d'instances qu'il lui fut envoyé une personne à laquelle il pût confier son fameux secret. On assure que ce secret était que Napoléon avait placé à la banque d'Angleterre 350 millions de francs, provenant des trésors qu'il avait ramassés en Allemagne; il mentionna en même temps le nom des diverses maisons de commerce dans le nom de qui le placement de ces sommes avait été fait.

La légion russe-allemande qui apartient au corps du général Walmoden, et qui est forte de 6 à 8000 hommes, est maintenant dans cette ville. Elle consiste principalement en Allemands et en Hollandais qui étaient nagueres au service de France. Le duc de Cambridge est attendu demain pour passer en revue le corps de Walmoden, qui se mettra aussitôt en marche pour le Rhin.

# PROCLAMATION.

## *Le Prince Royal de Suede aux Français.*

Français ! —J'ai pris les armes par ordre de mon Roi, pour défendre les droits du peuple suédois. Après avoir vengé les affronts qu'il avait reçus et concouru à la délivrance de l'Allemagne, j'ai passé le Rhin.

Revoyant les bords de ce fleuve, où j'ai si souvent et si heureusement combattu pour vous, j'éprouve le besoin de vous faire connaître ma pensée.

Votre gouvernement a constamment essayé de tout avilir, pour avoir le droit de tout mépriser; il est temps que ce système change.

Tous les hommes éclairés forment des vœux pour la conservation de la France; ils désirent seulement qu'elle ne soit plus le fléau de la terre.

Les souverains ne se sont pas coalisés pour faire la guerre aux nations, mais pour forcer votre gouvernement à reconnaître l'indépendance des états; telles sont leurs intentions, et je suis auprès de vous garant de leur sincérité.

Fils adoptif de Charles XIII, placé par l'élection d'un peuple libre sur les marches du trône des Grands Gustaves, je ne puis désormais avoir d'autre ambition que celle de travailler à la prospérité de la presqu'île Scandinave. Puissé-je, en remplissant ce devoir sacré envers ma nouvelle patrie, contribuer en même temps au bonheur de mes anciens compatriotes !

Donné à mon quartier-général de Cologne, le 12 Février, 1814.

CHARLES JEAN.

## Autre Proclamation au Nom du Prince Royal.

La piece qui suit a été publiée à Breme, dans la feuille Allemande, intitulée : l'*Observateur Germanique*. Elle a été désavouée officiellement à Londres.

### Français.

Ce n'est point aujourd'hui un étranger qui vient s'adresser à vous. C'est un homme qui tient à vos heureux climats par les souvenirs les plus doux. Il vous doit sa premiere gloire. Vous l'avez vu défendre votre cause, lorsqu'elle était noble et pure. Vous l'avez vu verser avec transport son sang pour la patrie, lorsque vous combattiez pour elle. Vous l'avez vu associé à tous vos vœux et à toutes vos espérances, faire aimer le nom français dans les pays mêmes où il guidait vos étendards victorieux.

Français ! que sont devenues vos innombrables armées ? Qu'est devenue votre gloire militaire ? Où sont ces légions qui faisaient votre orgueil et semblaient à jamais assurer votre bonheur ? Quel fléau du ciel les a moissonnées ? Tout s'est englouti dans un épouvantable abîme. Il y a dix ans que vos frontieres paraissaient inattaquables : elles sont aujourd'hui menacées. Vous étiez alors l'admiration de l'Europe. Voyez ce que vous êtes aujourd'hui. Vos yeux, en parcourant le globe, ont peine à découvrir un seul peuple ami, et rencontrent partout des lieux qui servent de sépulture à des milliers de Français.

Quel est l'auteur de tant de maux ? Un homme qui n'est pas né Français. Par quelle fatalité est-il donc devenu l'arbitre et le fléau de vos destinées ? On avait à lui reprocher, dans la carriere des armes, un début sanglant dans les murs de Paris, et la mort de quarante mille braves que, dans une autre partie du monde il alla sacrifier au projet de se constituer Empereur de l'Orient. Trompé dans son espoir, il abandonna son armée, et laissant ses compagnons d'armes périr de misere sur les sables brûlants de la Lybie, il viola, pour rentrer en France, la loi de la quarantaine que St. Louis avait respectée.

Pour le malheur de la France, le salaire de tant d'excès fut la robe consulaire et bientôt après la pourpre impériale. Parvenu au pouvoir suprême, il promit la tranquillité intérieure à la France et la paix à l'Europe. Vous y crûtes, Frau-

çais ! Qu'a-t-il fait pour remplir vos espérances ? des traités aussitôt violés que conclus. Ce pacificateur de la terre a porté en Espagne la désolation et la mort, et vous a rendus les instruments de son ambition. Vous l'avez vu semer la discorde entre le pere et le fils, se présenter ensuite à Bayonne comme médiateur, et promettre à la face de l'Europe de juger leur querelle qu'il avait suscitée, et après avoir invoqué la dignité paternelle et le respect dû aux cheveux blancs, précipiter l'un dans une prison et envoyer l'autre en exil, après les avoir dépouillés tous les deux.

L'Europe se taisait encore, étourdie de tant d'iniquités. Mais loin que la patience des Rois et des peuples appaisât celui dont vous supportez le joug, son ambition sembla s'en accroître. On le vit défaire son propre ouvrage, tomber sur ses alliés comme sur ses ennemis, chasser l'un de ses freres d'un trône qu'il avait créé, dépouiller, l'autre d'une partie des états qu'il lui avait donnés, entasser réunions sur réunions, bouleversements sur bouleversements, et dans son activité convulsive, ôter à l'Europe la derniere illusion de stabilité qui paraissait la consoler.

Enfin, la mesure fut comblée lorsque, quittant ses états, il conduisit les Français à sept cents lieues de leur patrie, réalisant par cette expédition gigantesque tout ce que l'on raconte de la démence des conquérants de l'antiquité. Mais lorsqu'à l'époque de ses désastres l'Europe souriait à cette aurore de sa délivrance, qu'avez-vous pensé de celui qui, après avoir appelé tant de maux et tant de souffrances sur la plus belle armée de la terre, l'abandonna encore dans l'abîme où il l'entraîna ? Qu'avez-vous dit du général qui, trahissant ainsi ses malheureux soldats, les laissa au milieu d'un désert de neiges, sans nourriture, sans vêtements, sans guide ?

Voyez ces déplorables restes d'une armée naguères si florissante, étendus sur la glace dans la triple agonie du froid, de la faim et des blessures. Voyez l'auteur de tous ces maux refusant à ces malheureux tout sentiment de compassion, ne s'occupant que de sa fuite, oser se présenter à vous, et demander encore de nouveaux efforts, de nouvelles troupes. Il ne les a que trop obtenues. Deux cents mille Français sont encore venus rougir de leur sang la terre de cette Allemagne qui les aimait, et à qui il a fallu treize ans d'insultes et d'outrages avant de se résoudre à la vengeance.

La justice divine a repoussé les derniers efforts d'une tyrannie déchue. Vos nouveaux et douloureux sacrifices n'ont pu interrompre la série de vos adversités.

Maintenant, Français, l'Allemagne est délivrée. Mais Napoléon repoussé jusques sur les limites naturelles de votre patrie, vous commandera de nouveaux efforts. Pour les obtenir il vous dira que les alliés l'ont trahi, que les ennemis veulent

démembrer la France; et celui qui de Naples à Stockholm, de Lisbonne à Moscou, a prétendu asservir tous les peuples, vous parlera de l'ambition démesurée de ses adversaires. Mais votre raison jugera quel est l'auteur de cette guerre, ou de celui qui la porte sans cesse dans tous les pays et chez tous les peuples, ou de ceux qui n'ont fait que repousser l'invasion et poursuivre l'aggresseur.

Les alliés ne veulent point démembrer la France. Ils veulent qu'indépendante chez elle, elle respecte l'indépendance des autres nations. Ils lui offrent, ils lui demandent la paix. Ils la lui demandent parce qu'elle est un besoin pour le monde, et qu'ils mettent leur gloire à terminer les calamités du monde. Ils demandent la paix au Sénat de France, et si le Sénat n'ose voter pour cette paix désirée, les alliés la demandent aux armées et au peuple ; à ces armées mutilées, trahies, abandonnées, à ce peuple épuisé d'hommes, accablé d'impôts, froissé dans ses affections les plus chères, malheureux dans ses enfants qu'on enlève, dans son industrie qu'on enchaîne, et qui, depuis que Napoléon le gouverne, n'a plus de repos pour le présent, ni de sécurité pour l'avenir.

Français ! Regardez autour de vous. L'abîme est encore ouvert: la main qui vous y jette est encore levée. Faut-il qu'elle y plonge les derniers de vous ? Souffrirez-vous que votre population entière périsse, et ne voyez-vous pas que rien ne corrige l'homme impitoyable que le sort a lancé sur vous ? Où est, dans l'étendue de cette belle France jadis si heureuse, l'homme qui jouisse de sa liberté, de sa vie, et que les décrets de Napoléon n'ayent atteint ?

Forcez-le donc à faire la paix qu'on vous demande. Mais si, par cette fatalité cruelle qui résulte d'une organisation tyrannique, le peuple français et ses armées ne pouvaient se déclarer pour la paix, les alliés regretteraient de ne pouvoir atteindre l'oppresseur de la France qu'à travers une nation qu'ils estiment, et leur devise serait encore : Guerre au Corse, intégrité, paix et amitié pour la France délivrée.

## LES BOURBONS.

*Entrée de* MONSIEUR *en France. Sa Réception à Vesoul.*

"Le pur sang des Bourbons est toujours adoré."
VOLTAIRE.

La raison ne la repousse donc plus comme un rêve trop flatteur, cette idée enivrante du rétablissement de la légitimité en France, de la paix en Europe, et du bonheur dans toutes les classes de la société! Eh! quoi, nous verrions finir nos maux, réaliser nos espérances, accomplir tous nos vœux! Quelques mois auraient suffi pour nous rappeler de ce séjour où l'on n'espere plus, pour nous placer au sein des plus brillantes perspectives! Les succès du crime, le triomphe de l'usurpation, la violence qui osait tout, la faiblesse qui ne savait rien refuser, ne décourageront donc plus la confiance que le malheureux était accoutumé de placer dans la Providence éternelle! Quel changement! Et combien les hommes qui n'ont pas désespéré du salut public doivent se féliciter d'une constance qui a peut-être concouru à cette heureuse révolution. Ne jetons plus nos regards sur cette mer où nous avons éprouvé une si longue, une si affreuse tourmente, que pour nous féliciter d'avoir échappé à ses nombreux écueils. Ne pénétrons dans l'avenir que pour nous attendre à voir rétablir tout ce qui fut révéré, entreprendre tout ce qui est utile, et accomplir tout ce qui est juste. Du point où les puissances sont parties, jusqu'à ce-

lai où elles sont arrivées, nous ne voyons qu'une série non-interrompue de combinaisons aussi étendues que profondes, d'opérations aussi sagement calculées qu'exécutées habilement, qu'une marche dont l'ensemble et la hardiesse étonnent l'imagination et rassurent la raison. Croit-on qu'après tant d'efforts et de succès, qu'après avoir déployé tant d'énergie, de sagesse et d'équité, les Souverains alliés s'arrêteront au moment d'atteindre leur but unique, fixe, invariable; la restauration de ce qui existait comme eux, et la destruction de tout ce qui existait contre eux ? Croit-on que cessant d'imiter la Providence dont ils sont les représentants sur la terre, ils refuseront à une partie de la race humaine ce qu'ils ont si généreusement rendu à l'autre? Non, il serait insensé de le dire, il serait coupable de le supposer. C'est dans cette auréole de gloire qui entoure leurs têtes augustes que Dieu a placé les signes consolants qui nous annoncent la fin de sa colere et le terme de nos souffrances. Ne cherchons pas d'autre présage pour juger notre avenir, ne demandons pas d'autres garanties pour fixer nos espérances.

Combien de fois, en contemplant dans ce pays de qui nous avons reçu une si noble hospitalité, ces élans généreux de patriotisme et de loyauté qui ont tant contribué à sauver le monde, nous nous sommes écriés : "Que ses habitants sont heureux, ils ont une patrie !" Et en voyant les maux qui affligeaient la nôtre, nous ajoutions avec amertume : "Nos yeux se fermeront avant d'avoir vu la punition de tant de forfaits, la cessation de tant de miseres. Le tombeau seul finira nos regrets en dévorant nos espérances ; nous mourrons sur une terre étrangere, loin des sites fortunés où nous reçûmes

la vie, où nous goûtâmes ses premiers charmes et ses plus douces illusions, que depuis notre exil l'imagination nous a si souvent rappelés, et où des rêves décevants nous ont replacés quelquefois. Nos fils ne pourront pas dire : voilà les tombeaux de nos pere ; l'amitié ne pourra pas y accorder un souvenir ou y répandre une larme. Adieu, France ! adieu, terre chérie où la nature a tout fait pour tes habitants, mais où tes habitants semblent depuis tant d'années chercher dans leur aveugle frénésie à tromper les vues de la nature et à refuser ses bienfaits ! Sommes-nous donc soumis à un anathème par lequel ceux qui ont assisté au commencement de cette grande catastrophe sont condamnés à n'en pas voir le dénoûment ?"

Telles sont les réflexions ameres qui pendant tant d'années nous avaient presque constamment tourmentés, n'ayant jamais entrevu un avenir plus heureux, que pour être plongés plus avant dans ce chaos d'espérances trompées, de vœux impuissants, de regrets superflus, dont s'est composée notre existence depuis que nous avons quitté notre patrie. Mais aujourd'hui, la tendance générale, uniforme, irrésistible des événements et de l'opinion nous ramene vers ce qui fut l'unique objet de nos regrets et de nos désirs, vers cet ordre de choses sous lequel nos ancêtres ont si long-temps vécu heureux et paisibles, vers cette antique monarchie dont la chûte avait rompu la chaîne sociale et ébranlé la base commune sur laquelle reposaient tous les trônes légitimes. Quelques vues partielles, quelques prétentions surannées pourront bien obscurcir encore pendant quelques jours cet horison politique qui se dégage de toutes les vapeurs malfaisantes dont il était obscurci, mais la vigueur, l'intensité de la réaction qui a commencé en

Espagne, qui a continué à Moscou, qui à Leipsic s'est manifestée par une explosion formidable, détruiront ces faibles obstacles et donneront au vœu unanime des nations un essor qui les appellera toutes au partage des bienfaits de la restauration sociale. Si partout on a consulté leurs besoins, exaucé leurs vœux, adouci leurs souffrances, si jusqu'à présent on s'est attaché à les replacer dans l'état où elles étaient avant la grande commotion qui avait froissé leurs droits et leurs habitudes, est-il possible de supposer que parmi toutes il y en aurait une seule qui, désignée comme un objet de vengeance et de proscription, resterait malheureuse au milieu de la prospérité générale, et esclave à côté de tant de peuples rendus à l'indépendance ? Non, ce serait ne pas completter le grand œuvre de justice et de générosité qui est confié aux mains des souverains légitimes, ce serait rompre l'harmonie de cet édifice dont la solidité dépend de son ensemble, de ces institutions dont la stabilité tient au bonheur de toute la société européenne. On a objecté le silence des Français, leur apathie depuis que les armées alliées leur ont offert l'occasion de se prononcer contre leur tyran et les moyens de le détruire ; mais cette nation si souvent trompée par ceux qui en lui offrant la liberté ne lui ont donné que l'esclavage, si souvent victime de ses propres efforts pour obtenir un sort moins misérable, pourrait-elle être arrachée à son inaction par des voix inconnues, par des promesses sans garantie et par des perspectives indéfinies ? On ne pouvait s'y attendre, et lorsqu'on a toléré la seule tentative qui pouvait émouvoir le cœur des Français, lorsqu'on leur a laissé entrevoir le seul point de ralliement qu'ils n'ont cessé de désirer au milieu même de leurs égarements politiques, on a pu juger qu'ils n'é-

taient ni aussi insouciants ni aussi corrompus qu'on s'est plu à les représenter. Cette épreuve sur le caractere national vient enfin d'avoir lieu, et l'extrait suivant d'une lettre authentique montrera jusqu'à quel point elle a réussi, et combien il a été impolitique de ne pas y avoir eu recours plutôt.

*Copie d'une Lettre du Comte* François d'Escars, *Premier Gentilhomme auprès de S. A. R.* MONSIEUR, *reçue à Londres le* 8 *Mars.*

Vesoul, le 22 Février, 1814.

Son Altesse Royale MONSIEUR est arrivé à Vesoul en Franche-Comté, le 22 Février. Nous avons été reçus des villes et villages aux acclamations de tout le peuple et aux cris de " Vive Louis XVIII et les Bourbons!" On a été enchanté de notre Prince qui a été parfait. Les vieillards, les femmes, les enfants baisaient ses mains et ses habits. Le bonheur était peint sur tous les visages. Ils étaient si touchés de l'affabilité de MONSIEUR, que des larmes de joie coulaient de tous côtés. Les vieillards et les femmes disaient : " Nous mourrons contents, puisque nous avons le bonheur de nous retrouver sous nos anciens maîtres qui ont toujours été dans notre cœur." D'autres disaient : " Je vous donne mon cœur, car le monstre ne nous a laissé que cela."

En arrivant ici, ç'a été bien autre chose. La population de la ville n'est que de cinq mille

âmes. Ils sont tous venus hors de la ville au devant de nous, et demandé que nous puissions entrer à pied, afin de mieux voir le Prince. La noblesse est parfaite dans toutes les provinces. Les gentilshommes arrivent de toutes parts, annoncent que tous les paysans de leurs communes sont à leurs ordres, et demandent à marcher pour leur Souverain légitime. Il nous est arrivé, aujourd'hui, un émissaire de l'Alsace, demandant aux Puissances de lever une légion à cocarde blanche, pour contribuer à la restauration de leurs maîtres légitimes. Les places demandent à se rendre à Louis XVIII. Toute la France demande à se lever, et si l'on y met des entraves, elle ne s'en affranchira pas moins elle-même.

Le premier jour de l'entrée de MONSIEUR en France, nous avons fait 32 lieues dans le domaine de ses augustes ancêtres : ce serait un ange descendu du ciel qu'on ne mettrait pas plus d'empressement à venir le voir.

Le même sentiment qui éclatait avec tant de vivacité dans l'Est de la France, se faisait sentir de la même maniere dans le Midi à l'arrivée de S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême à St. Jean de Luz. Après que Lord Wellington eût été, avec une nombreuse suite, complimenter le Prince sur son heureuse arrivée, les principaux fonctionnaires publics et habitants de St. Jean de Luz et de Cibourre allerent en cérémonie lui rendre leurs hommages. Il en fut de même de tous les Français qui sont dans l'armée anglaise au service de la Grande-Bretagne, et notamment les officiers des chasseurs britanniques. S. A. R. fut reçue à l'église avec les honneurs qui y sont ordinairement rendus aux princes de la maison royale, et la musique y fit entendre l'air : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?*

Après avoir exprimé nos sentiments personnels sur cet heureux événement, nous allons faire connaître ceux des journalistes anglais les plus influents, relativement aux nouvelles qui ont été reçues de Paris, du quartier-général des Alliées et de Vesoul, ces derniers jours. Les opérations des armées y sont analysées de maniere à nous dispenser d'en faire nous-mêmes un résumé. Nous faisons suivre ces extraits de la Gazette de la Cour qui renferme les rapports officiels des agents anglais aux armées alliées jusqu'au 1er Mars. Nous renvoyons au Numéro prochain les extraits des journaux français et les bulletins.

*Extrait du* Times, *du* 8 *Mars.*

C'est avec un bien vif plaisir que nous voyons aujourd'hui se développer et s'accomplir successivement les espérances heureuses que nous avions conçues sur le progrès favorable de la campagne de France. Il a été reçu hier ici des papiers de Paris du 1er au 5 inclusivement, et des dépêches de Lord Castlereagh, du 3.

Les journaux de Paris sont presque sans nouvelles aucunes des armées. La seule information très-intelligible qu'on y trouve, c'est que "les différents corps exécutent de grandes manœuvres." De grandes manœuvres! Qu'entend-on par-là? Assurément, ce ne sont pas des manœuvres de parade; et si ce n'en est pas, alors elles doivent avoir été accompagnées de quelques circonstances bonnes ou mauvaises. Si les conséquences avaient été favorables, on n'aurait rien épargné pour les célébrer d'une maniere triomphante; mais non-seulement, on ne les célebre pas, on n'offre pas même la moindre insinuation à leur égard, elles sont enveloppées dans un mystere profond. Sans les dépêches, nous serions obligés de nous borner à des conjectures, et de soupçonner que ces grandes manœuvres n'avaient pas, au moins jusqu'à présent, confirmé les espérances et les prédictions des anti-patriotes que nous possédons parmi nous; mais on a publié hier au soir un résumé de ces dépêches, sous la forme d'un bulletin officiel auquel nous référons avec plaisir nos lecteurs.

Nous disions hier que nous soupçonnions que l'on s'était un peu trop pressé de croire ici à *un*

*armistice général.* Nous avons lu avec attention tous les journaux français, et nous n'y avons pas trouvé la plus légere trace d'un pareil événement. *Il n'y a pas eu d'armistice.* Dans le fait, se contenter d'avouer qu'on fait de grandes manœuvres est nier suffisamment qu'il y ait eu cessation d'opérations hostiles. Bien loin d'avoir été suspendues, elles ont été suivies avec un redoublement d'énergie de la part des Alliés. Nous disions que, quoique nous eussions des doutes sur la marche d'aucun des corps avancés des Alliés sur Meaux, nous ne regardions pas comme impossible qu'il ne se fût montré quelques troupes légeres dans ce voisinage. Nous remarquions qu'il y avait plusieurs divisions qui se portaient au Nord de Paris, et nous observions que si elles effectuaient une jonction, la guerre pourrait prendre un nouveau caractere, et les derniers avantages du Corse devenir inutiles. La guerre a effectivement pris ce nouveau caractere. Buonaparté, au lieu de chasser la grande armée de l'autre côté du Rhin, ainsi que ses bons amis l'avaient pronostiqué, a été forcé de faire volte-face; laissant 45,000 hommes sur la ligne de Troyes, et de marcher avec le reste de ses forces contre l'armée deux fois annihilée de Blucher, qui a envoyé ses troupes légeres jusqu'à Meaux, a passé la Marne à la Ferté-sous-Jouarre, et opérera incessamment, il y a tout lieu de le croire, sa jonction avec Winzingerode, Bulow et Woronzow. L'addition de tous ces corps portera son armée à 100,000 hommes. Marmont et Mortier qui lui étaient opposés, n'en avaient pas ensemble plus de 16 à 20 mille. Tandis que Blucher ordonnait contr'eux une suite d'opérations dont le résultat les forçait à se retirer sur Meaux, Buonaparté était occupé en vain à tenter de forcer les posi-

tions du Prince de Schwartzenberg sur les bords de l'Aube. Le 27 Février, le Prince attaqua et battit Buonaparté à Colombé. Nous apprenons que le général Wittgenstein se distingua éminemment dans cette affaire, et qu'il y reçut une blessure en menant ses troupes à la victoire. Les renforts des Alliés arrivaient successivement en grande force. Nous savons de bonne part, que plus de 40 mille Hongrois avaient joint la grande armée. Le corps russe de St. Priest, était arrivé à Vitry, et devait être joint par le général Jago qui était à Joinville. Les deux corps en question devaient marcher par Châlons pour soutenir Blucher. Macdonald et les autres généraux qui avaient été laissés par Buonaparté sur l'Aube, avaient déjà été chassés de Clairvaux, Vandœuvres et des autres positions dans les environs; et le Prince Schwartzenberg avait ordonné d'avancer de nouveau sur Troyes. Dans une affaire, Blucher avait reçu une balle dans sa botte, mais elle ne l'avait pas touché.

Nos nouvelles particulieres portent que l'alarme était au dernier point à Paris. On y savait que Lord Wellington venait de passer l'Adour avec une magnifique armée de plus de 100,000 hommes, et quoique les papiers-nouvelles affectassent de dire que Sa Seigneurie avait abandonné le projet d'avancer, personne n'était assez crédule pour y croire. Le gouvernement français semble compter principalement aujourd'hui sur les craintes et les alarmes qu'il inspire aux habitants par des rapports exagérés des excès que commettent les armées d'invasion, mais ces récits ne tendent qu'à décourager encore davantage la population déjà abattue. Un ordre du jour du gouverneur de Paris, le scélérat Hulin, semble faire voir que la désertion des armées est considérable, même parmi les officiers; car on y somme

les préfets, maires et gendarmes, d'arrêter tous les traîneurs de quelque rang qu'ils soient dans l'armée, et de les livrer pour être punis. Les Parisiens ne doivent pas éprouver une satisfaction bien vive en apprenant que Rouen est en sûreté contre une attaque : encore moins que 1800 Cosaques ont fait une tentative sur Orléans, et que quoique repoussés de la ville, ils n'en ont pas moins pillé, saccagé et détruit les maisons des faubourgs, et emporté autant de chevaux qu'ils ont jugé à propos ; mais ce qui doit encore moins leur faire de plaisir à apprendre, c'est le lieu du prétendu dernier avantage signalé remporté par Marmont à Lisy-sur-Ourcq, c'est-à-dire, à neuf miles de Meaux et à 34 de Paris. Le comte de Bubna qui s'était porté en arriere de Lyon, a été renforcé, et nous pouvons en conséquence nous attendre qu'il va marcher de nouveau en avant. Dans les entrefaites, les succès des Français dans ce quartier ne doivent pas avoir été très-brillants, puisqu'on juge à propos de publier une dépêche du général Marchand, par laquelle il annonce avoir pris cinq hussars.

Au total, il est impossible de douter que chaque jour ajoute à l'état désespéré des affaires du tyran. Il peut encore une fois annihiler l'armée de Blucher ; mais tandis qu'il sera employé de cette maniere, Schwartzenberg recouvrera le terrain qu'il avait perdu. Lorsqu'il retournera ensuite sur Schwartzenberg, il trouvera le Prince de la Couronne sur ses derrieres. Qu'il fasse tête s'il le peut pendant quelques semaines à ses redoutables antagonistes qui se succedent continuellement, et bientôt Lord Wellington, arrivé au cœur de la France, appellera toute son attention. Cette espece de jeu ne peut pas durer toujours. Combien de fois n'a-t-il pas déjà marché en avant et en arriere de l'Elbe sur la Katzbach et de la Katzbach sur l'Elbe, de Dresde

à Culm et de Culm à Dresde ; et cela dans un temps où ses forces étaient bien mieux organisées et équipées qu'elles ne le sont aujourd'hui, et lorsque les nations armées contre lui n'étaient pas de moitié si nombreuses! Que l'on ne nous parle donc plus de paix avec lui. Au nom de la vertu, pour l'amour de l'humanité, qu'on ne nous parle plus de paix avec un monstre aussi odieux ; mais qu'à tout événement les Alliés persévèrent jusqu'à ce qu'ils puissent dicter la paix à des conditions qui en assureront la permanence. Il n'y a pas de lieu plus propre que Paris pour remplir cette tâche ; et nous n'avons pas honte d'avouer que nous espérons qu'ils ne consentiront point à déposer les armes qu'ils ne se soient rendus maîtres de cette capitale. Les plénipotentiaires sont encore à Châtillon ; et nous apprenons que l'honorable M. Robinson y arriva le 3 de ce mois. Mais nous espérons que l'on n'induira pas d'aucun de ces deux faits que l'honneur et la sûreté de l'Europe y seront compromis par un traité. L'humiliation du Corse impérial est un des grands moyens de diminuer pour l'avenir le pouvoir qu'il aurait de faire du mal, et on n'en viendra jamais à bout efficacement, qu'il n'ait été chassé des Tuileries.

*Extrait du même Papier du 9.*

" La Gazette officielle d'hier soir contient des extraits des dépêches sur lesquelles le bulletin de Lundi soir était fondé. On trouvera les opérations de l'armée de Silésie parfaitement détaillées dans les rapports militaires du colonel Lowe. Les dépêches de Lord Burghersh, relativement à l'armée du Prince de Schwartzenberg sont moins parfaites, ou bien il n'en a pas été fait des extraits aussi copieux : mais pourtant elles servent à nous faire voir avec assez d'exactitude

les dernieres positions de cette armée. L'ensemble de ces nouvelles forme un commentaire satisfaisant sur le passage d'un journal d'hier, le *Morning-Post*, où il était dit : " On ne sait pas encore quelles ont été les conséquences ultérieures de la funeste tentative contre Paris ; mais il est probable que les premiers journaux français qui arriveront, nous informeront de la conclusion de l'armistice, etc." Malheureusement pour ce profond politique, la funeste tentative contre Paris a été répétée, et l'armistice n'a pas été conclu. Les conséquences ultérieures n'ont de même été en aucune maniere telles que son esprit prophétique semblait intimer qu'elles seraient. Les Alliés ne sont point encore à genou devant le dominateur français, ou comme le *Morning-Chronicle* l'appelle avec plus de courtoisie, l'Empereur Français. Ils ne crient point encore : *Peccavimus, pœnitet, miserere nostrûm.* Le vieux Blucher (le drôle est incorrigible) a marché encore au travers du pays ; il est parti de Châlons, et s'est porté d'abord à Arcis-sur-Aube, pour se mettre en communication avec Schwartzenberg ; et puis, d'après un plan concerté avec ce général, il a marché sur Sezanne et les deux Laferté, pour traverser la Marne et se réunir sur la droite de cette riviere avec Winzingerode, Bulow et Woronzow. Le narré de ses opérations commence au 19 du mois dernier, quand la totalité de son armée, (c'est-à-dire, les corps de Sacken, de Langeron, d'York et de Kleist), fut réunie et bivouaqua au village de Sommesous, à environ dix milles à l'Ouest de Vitry, et quarante, Nord, de Troye. Le 20, il se porta à Arcis, d'où le général Guisenau, le chef d'état-major de Blucher, officier d'un grand mérite, alla en personne à Troyes, pour concerter les opérations avec le Prince de Schwartzenberg. Il est à présumer de

là que les mesures suivantes furent toutes prises en exécution du plan qui fut arrêté alors.

Le 21, Blucher se porta à Méry sur Seine, où il fut engagé le 22 avec Ondinot qu'il empêcha de passer la Seine sur ce point; mais le feu ayant pris accidentellement à la ville, il se retira à un village à quatre miles de distance. Le 23, il y resta en position; mais la nuit suivante il marcha sans être aperçu, et passa sur la rive nord de l'Aube à Baudemont, à environ 10 miles de Mery, d'où il se porta à Anglure, situé 4 miles plus loin et il y bivouaqua. Le 24, il se porta à 14 miles en avant sur Sezanne, où Marmont avait été posté avec environ 10000 hommes pour observer Winzingerode, dont l'avant-garde était, le 22, à Epernay sur la Marne, 30 miles au nord de Sezanne.

Marmont s'étant retiré, fut suivi par Blucher le 26 depuis la Ferté-Gaucher jusqu'à Rebais, marche de plus de 30 miles. A Rebais, l'armée de Silésie se partagea; les corps de Sacken et de Langeron ayant été mis en mouvement le 27 par Coulomiers et Chailly, directement sur Meaux et Tréport, et les corps d'Yorck et de Kleist, se portant à la Ferté sous-Jouarre,

---

* Voici comment ces mouvements sont représentés dans les bulletins officiels français ou lettres à S. M. l'Impératrice, Reine et Régente :

" L'Empereur se porta le 22 à deux heures de l'après-midi à la petite ville de Méry-sur-Seine. Le général Boyer attaqua à Méry les *restes* des corps des généraux Blucher, Sacken et d'York, qui avaient passé l'Aube pour rejoindre l'armée du prince Schwartzenberg à Troyes. Le général Boyer attaqua l'ennemi au pas de charge, le culbuta et se rendit maître de la ville. L'ennemi, dans sa rage, y mit le feu si rapidement qu'il fut impossible de passer au travers des flammes pour le poursuivre. Du 22 au 23, l'Empereur fut son quartier-général dans la petite ville de Châtres.

environ 14 miles au-dessus de Meaux. Dans le même temps Marmont, qui la veille avait marché de Rebais à la Ferté-sous-Jouarre, y fut joint par Macdonald, qui était venu de Château-Thierry pour le soutenir. Si les deux maréchaux français étaient restés sur ces point, Blucher aurait passé la Marne à Meaux ou dans les environs ; mais comme ils quitterent La Ferté avec précipitation pour se retirer sur Meaux, Blucher fit venir toutes ses forces à La Ferté, y passa la Marne le 28, et poussa en avant le corps de Kleist jusqu'à Lisy sur Ourcq. Par les derniers avis, Château-Thierry, Epernay, Châlons et Vitry étaient tous dans la possession des alliés, qui occupaient ainsi tout le cours de la Marne depuis sa souree jusqu'à Meaux, l'espace d'environ 80 miles. Quelques-uns des détachements de l'armée du nord avaient même passé cette riviere, et s'étaient portés jusqu'à La Fere Champenoise à 20 miles seulement de l'Aube. Tettenborn y fut attaqué le 27 par 4000 hommes de la garde, et forcé de se replier sur Vertus, à moitié chemin d'Epernay*

---

* C'est probablement cette affaire que Buonaparté represente dans ce même bulletin de la maniere suivante:

" Le général Vincent mande de Château Thierry le 28, que l'ennemi ayant voulu lever des réquisitions dans les communes de Bazzy, Passy et Vinally, les gardes nationales se sont assemblées et ont repoussé l'ennemi, après lui avoir pris et blessé plusieurs hommes. Le même général mande sous la même date, qu'un détachement de cavalerie russe et prussienne s'étant approché de Château Thierry, il l'a fait attaquer par un détachement des gardes d'honneur, commandé par le chef d'escadron Andlau et soutenu par les gardes nationales de Château Thierry et des communes de Blenne et Ariseuzi. L'ennemi a été repoussé et mis en déroute; douze Cosaques et 14 chevaux ont été pris; les gardes nationales étaient à la poursuite du reste de la troupe, qui s'était réfugié dans les bois."

Ce ne fut que le 27 à midi que Buonaparté se mit en route de Troyes sur Arcis où il marcha avec une force considérable sur Sezanne; mais ainsi que nous venons de le voir, toute l'armée de Blucher était arrivée le même jour sur la Marne, dans le voisinage de Meaux, et avait passé cette riviere le 28. En supposant que Buonaparté ait marché avec la plus grande rapidité, il lui aura été impossible d'arriver sur Blucher avant le 2 de ce mois, et probablement il n'aura pu l'attaquer qu'avec désavantage, ayant la riviere entre eux deux. Puisqu'il n'est question de rien dans les journaux français jusqu'au 6, nous pouvons être certains que jusqu'au 4 au soir il n'y avait eu dans cette direction aucune affaire de conséquence, et cela aura donné au Prince de Schwartzenberg tout le temps de s'avancer sur Troyes.

Les dépêches de la gazette ne nous donnent aucun narré clair de ce qui s'est passé à cette partie des forces alliées depuis le 21, que le général Wittgenstein était à Mery jusqu'au 26 que toute la grande armée s'était retirée en deçà de Bar-sur-Aube. Cette ville fut prise et reprise deux fois dans le cours de la journée et resta au pouvoir des Français pendant la nuit. Le 27, l'ennemi poussa une colonne considérable en avant pour tourner la droite du général Wrede à Levigny. On fit venir le corps du général Wittgenstein pour s'opposer à cette force, et après un combat tres-vif dans lequel le Prince de Schwartzenberg fut lui-même blessé, la victoire resta aux Alliés qui mirent à l'ennemi 2 à 3 mille hommes hors de combat. Le 28, le Prince poursuivit les Français de l'autre côté de l'Aube, et y établit ses postes avancés près de Magny et de Val-Suzenay, pendant que le général Giulay chassait les Français de la Ferté-sur-Aube et que le Prince Royal de Wurtemberg prenait possession de Clairvaux.

Comme il fut connu alors que Buonaparté était allé avec un corps considérable de troupes à la poursuite de Blucher, le Prince de Schwartzenberg résolut de suivre ses succès en faisant marcher Wittgenstein et Wrede par Vandœuvres sur Troyes, et le Prince de Wirtemberg et le comte de Giulay par Bar-sur-Seine sur le même point.

Ainsi nous voyons le théâtre de la guerre se rétrécir graduellement et les difficultés du tyran s'augmenter en proportion. Pour se faire une juste idée du degré auquel sa puissance se trouve réduite, il n'est pas nécessaire de se reporter aux jours de son orgueil quand il rêvait qu'il dicterait la paix dans le Kremlin ou à St. Pétersbourg; il suffira de jeter les yeux sur l'état des choses au commencement de l'année. Victor commandait alors à Strasbourg, Mortier à Besançon, Marmont dans le voisinage de Mayence, Sébastiani à Cologne et Macdonald à Nimegue. On disait qu'un parc de 600 pieces de canon était rassemblé à Châlons et qu'on y formait des camps de réserve, ainsi qu'à Soissons, Troyes et Arcis. Ce fut le 26 Janvier que Buonaparté partit de Paris pour prendre le commandement des armées et chasser l'ennemi de l'autre côté des frontieres. C'étaient ses propres paroles. La fameuse lettre originale qui fut insérée alors dans le *Morning Chronicle*, allait encore bien plus loin. Elle assurait que le miraculeux Empereur avait levé une armée de 600 mille hommes, parfaitement équipée et prête à entrer en campagne; que sur ce nombre 200 mille devaient former l'armée de l'Empereur qui serait dirigée contre le Prince de Schwartzenberg, tandis que d'autres armées commandées par Victor, Macdonald, Marmont, Augereau et Mortier, devaient agir en différentes directions; qu'il y avait en outre une armée de réserve forte de

200 mille hommes et qu'il resterait un corps de troupes de 50 mille hommes à Paris, uniquement parce que l'Empereur ne voulait pas leur permettre de le suivre; que les chimistes français avaient inventé quelque chose de bien plus terrible encore que les fusées de Congreve qui causeraient une effusion prodigieuse de sang allemand, et enfin que les armées des malheureux Alliés seraient forcées de livrer des batailles sanglantes ou de périr de famine.

Ce fut le 27 Janvier que Buonaparté commença à mettre ses terribles menaces à exécution. Il alla de Paris à St. Dizier et de St. Dizier à Vassy. Ces deux points furent les colonnes de l'Hercule moderne, le *nec plus ultrà* de ses progrès dans l'Est de la France. Sa supériorité de forces obligea un détachement ennemi d'évacuer momentanément St. Dizier. Cet événement fut représenté dans le Moniteur comme une victoire importante. Nancy est délivré, dit le bulletin. Et Nancy est pourtant dans les mains des Alliés! Buonaparté battu ensuite à Brienne, fut rejetté derrière l'Aube, puis de l'Aube sur la Seine, et quoique depuis il ait recouvré à peu près la moitié du terrain qu'il avait perdu, et qu'il se soit avancé de nouveau sur la gauche de l'Aube, le voilà maintenant encore une fois rappelé près de Paris, et les dernieres actions dont nous avons connaissance ont eu lieu sur la petite riviere de l'Ourcq à onze ou douze lieues de la capitale. Le bruit a couru hier pendant toute la journée qu'il y avait eu une bataille entre l'Empereur et Blucher, où le premier avait été entierement défait avec une perte considérable en hommes et 70 pieces de canon.

*Extrait du* Times, *du* 10.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs deux pieces d'une bien haute importance qui, en quelques points, contrastent singulierement l'une avec l'autre, et dans quelques points aussi, jetent l'une sur l'autre un jour singulier. Les pieces auxquels nous faisons allusion, sont, d'une part, la lettre du comte d'Escars, qui décrit l'entrée de MONSIEUR en France; et de l'autre la déclaration du Prince d'Orange, en mettant sous les yeux de ses compatriotes la nouvelle constitution hollandaise.

Nous nous rappelons, et le témoignage historique des faits en dépose suffisamment, que le mal radical qui n'a cessé de germer depuis vingt-six ans, et qui a jeté sur la surface du monde civilisé une telle abondance de misere publique et particuliere, ne fut pas autre chose qu'un désir inquiet de changement qui renverse toutes les barrieres du bon ordre et toutes les sauve-gardes de la liberté, paralysant tous les moyens d'améliorations raisonnables et frayant à l'ambition la plus désordonnée une voie aisée et attrayante. Après tant d'années de révolutions et de guerres, ce serait en vain que l'on supposerait que l'Europe pût en revenir exactement au point d'où elle était partie; mais nous sommes dans la ferme opinion que plus elle s'en rapprochera, non-seulement dans la division locale des empires et des royaumes, mais (ce qui est infiniment plus important) dans l'arrangement civil et politique des états et des divers ordres de la société, plus elle aura de chances de faire sortir quelque bien de cet horrible amas de maux la Grande-Bretagne, l'heureuse Grande-Bretagne seule a offert un bel exemple de dignité et de véritable

sagesse, en suivant autant que la faible humanité l'a permis, une ligne constante de politique, en maintenant au-dehors l'ancien droit des gens, et au-dedans l'ancienne constitution de son gouvernement; jamais séduite, jamais intimidée par un tyran étranger, jamais corrompue, jamais entierement égarée par les factions et les intrigues intérieures. Grâces à Dieu! nous n'avons point dilapidé le brillant héritage de nos peres. Nous avons rivalisé leur gloire sur l'Océan, et nous l'avous accrue dans les pays éloignés. Nous avons maintenu notre monarque sur son trône, ainsi que nos lois et nos droits, sans que l'un fût troublé dans son autorité et les autres dans leur exercice; et nous avons amélioré l'ordre politique de l'état, en ne nous départant jamais de ces principes fondamentaux, et en n'y introduisant aucun amendement qui n'eût pas une racine subsistante dans les lois, la constitution et les coutumes du royaume. Mettant de côté cet amour d'une liberté raisonnable qui nous rend jaloux de la voir triompher dans tous les pays, qui nous a poussés à venir au secours de l'Espagne, et qui nous a fait nous réjouir de la délivrance de l'Allemagne, nous avons des motifs particuliers pour désirer de voir des principes semblables établis en France. Elle est notre plus proche voisine. Elle doit être pour nous ou un ami puissant ou un ennemi formidable. Elle doit par son exemple ou par nos relations mutuelles, influencer nos principes, nos habitudes et nos coutumes. On n'a pas oublié combien elle a été près de nous entraîner dans le gouffre de sa révolution; et qui peut répondre des conséquences d'une paix qui répandrait dans notre pays les principes vicieux et les mauvais conseils de la tyrannie actuelle!

Pénétrés, comme nous le sommes, de l'im-

portance de ces considérations, c'est avec la plus vive satisfaction que nous apprenons qu'MONSIEUR est rentré dans le domaine de ses ancêtres, et la réception pleine de chaleur et de reconnaissance que lui ont faite ses compatriotes. Le cri si long-temps oublié de *Vive le Roi!* oh! qu'il doit être plein de délices pour ceux qui ont si long-temps pleuré en silence sur les maux et la dégradation de leur pays. " Nous vous donnons notre cœur," a dit le peuple opprimé en France, " le *monstre* ne nous a laissé que cela." Sans doute le *Morning Chronicle* sera indigné de ce langage des halles, car il sera certainement appelé ainsi par ceux qui ne peuvent pas distinguer entre le langage des halles et celui de la justice naturelle et des sentiments de la nature. Les places demandent à se rendre à Louis XVIII; la population toute entière de Vesoul vient à la rencontre de MONSIEUR; l'Alsace offre de lever une légion avec la cocarde blanche, et tout cela dès le 22 du mois dernier! Nous voyons maintenant pourquoi fut rendu le décret de Troyes du 24 contre les décorations de l'ancienne dynastie. Les alliés ne chercheront-ils pas à faire briller encore avec plus d'éclat cette flamme sacrée? y aura-t-il un souverain héréditaire assez fou pour ne pas encourager et nourrir ce principe de loyauté? Cet article de Shaffouse qu'on lisait hier dans les journaux, portant que l'on avait refusé des passeports aux princes de la maison de Bourbon, pour aller de Basle en France, et qu'on avait mis des obstacles à ce que la Proclamation de Louis XVIII fût réimprimée; cet article dont quelques-uns de nos propres papiers-nouvelles ont fait sur-le-champ un si mauvais usage, est maintenant complétement refuté. Nous espérons que les autres libelles contre le Souverain d'Autriche qui ont été si sou-

sent répétés, étaient également mal fondés, et que ce puissant monarque ne s'opposera jamais pour l'amour d'un détestable Corse, à la restauration de ses illustres parents sur le trône de leurs ancêtres. Les ignorants qui déclament perpétuellement contre la maison de Bourbon, semblent toujours la regarder comme isolée des lois et des principes du gouvernement Français, et détachée des divers rangs de l'état; mais aujourd'hui nous voyons que les nobles, les bons bourgeois, les paysans, tous se joignent à la même cause; et nous sommes intimement convaincus que le rétablissement de Louis XVIII sur le trône (si la Providence accorde un aussi grand bienfait à la France) sera suivi immédiatement de la résurrection de ce gouvernement, qui, ainsi que le disait jadis le grand Burke, méritait bien d'avoir ses beautés relevées, ses fautes corrigées, et ses moyens augmentés et perfectionnés par une Constitution Britannique, et qui même, à la plus triste époque de ses abus, l'emportait autant sur l'horrible despotisme de Buonaparté, que la bienfaisance de Titus était préférable à la brutalité de Néron.

Ces réflexions nous menent naturellement à parler de la maniere dont le Prince Souverain des Pays-Bas a agi dans une occasion semblable. Sans doute, lorsque nous voyons un plan de gouvernement rédigé avec soin et soumis à l'examen de 600 personnes respectables, choisies sur toute la population, nous ne pouvons pas hésiter à reconnaître au moins la bonne foi d'une telle mesure de la part du Souverain. Lorsque nous observons en outre tous les objets auxquels il a été pourvu dans ce nouveau plan, nous ne pouvons pas ne point croire qu'il procurera à la nation, si non tous les avantages qu'on en attend, au moins la plus grande partie. L'ordre dans

lequel les différents objets sont arrangés, paraît indiquer dans les auteurs du système des habitudes de morale et de réflexion. D'abord il y est pourvu à la religion comme source de tout bien; puis l'éducation; puis la liberté personnelle; puis l'administration de la justice, l'avancement du commerce et de l'agriculture, les arrangements militaires et de finances, en un mot, tout ce qui tend à perfectionner et à assurer l'indépendance nationale. Cependant l'utilité réelle du plan doit dépendre de ses détails, dont il nous est naturellement impossible de parler. Quant à nous, nous avouons franchement que quels que puissent être ces détails, nous ne voyons avec aucun plaisir qu'on les réunisse ensemble dans un seul et même code, comme si la constitution d'un gouvernement était une chose si simple et si aisée à comprendre. Nous avions pensé que l'exemple de la France avec ses constitutions de tous les ans, et quelquefois de tous les mois, avait à un certain point rendu ridicule jusqu'au nom de constitution, et que le genre humain, sauf quelques incorrigibles, avait enfin commencé à s'apercevoir que la forme d'un gouvernement civilisé et bien ordonné était nécessairement le fruit du travail de longues années et le résultat de l'expérience. Bien peu, et même presqu'aucunes des constitutions formées d'un seul jet, n'ont jamais réussi. Celle même de Pologne, en 1791, la plus judicieuse sans comparaison et la plus frappante de toutes, ne put pas résister aux orages combinés de la violence extérieure et des intrigues domestiques. Nous espérons pourtant que les objections que nous venons d'énoncer contre le Code hollandais se dissiperont à un certain point, lorsqu'on en connaîtra la substance avec plus d'exactitude. Le nouveau plan ne sera sans doute rien de plus

qu'une compilation ou un digeste des lois fondamentales et des maximes politiques auxquelles la Hollande dut dans des temps antérieurs sa liberté et sa force, qui étaient liées aux coutumes du peuple, et qui ont encore une racine subsistante dans leurs habitudes, leur commerce et leur esprit. Si telle est la constitution offerte à ses compatriotes par Guillaume, premier prince souverain, il aura agi à l'imitation de ceux dont il porte le nom, et dont il est tenu, ainsi que tout autre Hollandais, d'honorer la mémoire.

*(Nous donnerons dans un autre Numéro la Proclamation du Prince d'Orange, relative à la nouvelle Constitution qu'il a préparée pour la Hollande.)*

# GAZETTE DE LONDRES,

DU MARDI, 7 MARS, 1814.

*Bureau des Affaires Etrangeres, le 7 Mars*, 1814.

**Les dépêches de l'honorable lieutenant-général Sir C. W. Stewart et de Lord Burghersh, dont ce qui suit est copié ou extrait, ont été reçues aujourd'hui.**

Milord,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Seigneurie cinq rapports que j'ai reçus du colonel Lowe, contenant les détails des opérations de l'armée du maréchal Blucher jusqu'au 28 de Février.

Je suis avec beaucoup de sincérité et d'estime, &c.

(Signé) C. W. STEWART, lieu.-gén.

Au Vicomte Castlereagh, etc.

---

*Rapport Militaire du Colonel* Lowe, *daté du Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Arcy-sur-Aube, le* 20 *Février*, 1814.

Monsieur,

Cette armée-ci, en conséquence d'informations reçues de la grande armée, a suivi dans sa marche une autre direction que celle qui était désignée dans mon rapport du 18 de ce mois. Elle est entierement réunie, et elle a bivouaqué la nuit derniere au village de Sommesous. Elle séjourne aujourd'hui à Arcy-sur-Aube, et elle ira vraisemblablement demain à Mery, où elle pourra former l'aile droite de la grande armée qui est maintenant, à ce qu'on croit, rassemblée à Troyes ou près de cette ville.

Le général Guisenau va aujourd'hui à Troyes, pour concerter les opérations avec la grande armée.

J'ai l'honneur, etc.

Signé) H. LOWE, col.

Au lieutenant-général Sir C. Stewart, etc.

*Rapport Militaire du Colonel* Lowe, *daté du Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Drauss, St. Basle, le 22 Février, à 8 heures du soir.*

Monsieur,

Cette armée a effectué hier sa marche sur Méry. La ville était déjà occupée par le général Wittgenstein, qui avait reconnu que l'ennemi était en assez grande force devant lui, entre Chatres et Merigny. A l'arrivée du feld-maréchal, son corps fut retiré, et ce matin de bonne heure il s'est dirigé sur Chandrigny. A peine les postes laissés en avant de la ville étaient-ils relevés par cette armée-ci, vers 8 heures du matin, que l'ennemi a fait une attaque. Comme le but immédiat n'était pas de faire aucune opération sur la rive gauche de la riviere, il a été fait sur-le-champ des dispositions pour brûler le pont sur la Seine qui sépare la ville en deux parties, et défendre celle qui est de ce côté-ci de la rivière. Le feld-maréchal Blucher surveillait lui-même ces dispositions, lorsqu'on a vu que la ville, soit à dessein ou par accident, était en feu en trois endroits. Le vent soufflait avec force, et il est devenu impossible d'éteindre les flammes. En conséquence, il n'était plus possible d'exécuter le projet de défendre la ville avec un gros corps d'infanterie. On ne pouvait employer que quelques tirailleurs seulement. L'ennemi, qu'aucun obstacle n'arrêtait du côté de la riviere où il était, s'est avancé avec rapidité. Le feu a été mis au pont, mais il n'en a consumé qu'un côté. Depuis, vers neuf heures jusqu'à deux heures, il y a eu une tirailladé continuelle; mais les flammes se sont étendues tellement qu'il n'a plus été possible de faire soutenir le petit détachement qui avait défendu la ville, et l'ennemi est parvenu à effectuer son passage sur la partie restante du pont. Pendant que cela se passait dans la ville, le feld-maréchal Blucher a mis son armée en bataille sur deux rangs, dans une vaste plaine en-deçà de la riviere, ayant sa cavalerie en réserve, et il est ainsi prêt à profiter de tout avantage que l'ennemi lui offrirait, s'il osait faire passer la riviere à une force considérable. Mais la vue de ces dispositions l'a intimidé. L'ennemi avait fait passer trois bataillons, et s'étendant le long de la rive gauche, il avait commencé un feu très-vif, en apparence

dans le dessein de protéger les troupes qui devaient marcher en avant de la riviere, lorsqu'il a été lui-même attaqué, repoussé dans la ville, et obligé de repasser le pont rompu, laissant en notre pouvoir plusieurs prisonniers et blessés : et au soleil couchant, chaque armée est restée de son côté de la riviere.

Les prisonniers rapportent que les corps opposés étaient les 7e et 9e, sous le commandement du maréchal Oudinot, outre un très-nombreux corps de cavalerie.

Entre deux et trois heures de l'après midi, pendant que le feld-maréchal Blucher reconnaissait la position de l'ennemi dans la ville, il a été frappé à la jambe par une balle. Elle a traversé sa botte, mais très-heureusement ne lui a pas fait grand mal. Le colonel Valentine, de l'état-major, a été blessé au même instant. Le prince Schubatoff, le jeune, général de cosaques, a été aussi blessé dans la journée. Mais en général la perte a été légere—environ 220 tués et blessés.

Le feld-maréchal Blucher a bivouaqué cette nuit avec son armée, dans la position prise durant la matinée.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, colonel.

*P. S. Le 23 Février, à 9 heures du matin.*—L'ennemi est encore de l'autre côté de la riviere, mais en apparence il n'est pas en grande force. Le pont sur la Seine a été entierement détruit par les troupes de notre côté.

H. Lowe, col.

---

*Rapport Militaire du Colonel* Lowe, *daté du Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à Drauss, St. Basle, le 23 Février, à 3 heures après-midi.*

Monsieur,

Durant la plus grande partie de ce jour on a observé que l'ennemi faisait marcher vers Troyes, de la cavalerie, de l'infanterie, de l'artillerie et des bagages ; on suppose que sa force est d'environ 10,000 hommes, dont 4 à 5000 de cavalerie, et une grande quantité d'artillerie.

Il paraît par une lettre reçue d'un officier qui est à Morains, datée d'hier, que le général Narischkin, du corps

du général Winzingerode, occupe Epernay, et a eu des détachements à Dormant. La même lettre dit que le corps du général Woronsow devait arriver à Rheims ce jour-là ou le lendemain, et que celui du général Bulow n'était pas loin. L'ennemi est rentré dans Soissons lorsque le général Winzingerode l'a quitté. L'officier mande aussi que l'ennemi a un corps à Château Thierry, pour observer le général Winzingerode. Sezanne est aussi occupé par l'ennemi.

Le corps prussien de Lutzow est à Conantry, et il devait aller à La Fere-Champenoise.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, col.

---

***Rapport Militaire du Colonel* Lowe, *daté du Quartier-Général de l'Armée de Silésie, Anglure, le 24 Février, à 8 heures du soir.***

Monsieur,

Le feld-maréchal Blucher a jeté ce matin trois ponts sur l'Aube près de Bandemont, et a fait passer toute son armée, étant venu de devant Méry avec elle, durant la nuit, sans avoir été aperçu par l'ennemi. Elle bivouaque cette nuit dans cette ville et le voisinage, et elle se portera vraisemblablement demain matin vers Sezanne. Suivant des rapports reçus, on a vu l'ennemi, avec une force que l'on conjecture être d'environ 10,000 hommes, sous le maréchal Marmont, en marche de Sezanne vers Châlons, et le mouvement mentionné ci-dessus est réglé sur cela.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, col.

---

***Rapport Militaire du Colonel* Lowe, *daté du Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à La Ferté-sous-Jouarre, sur la Rive gauche de la Marne, le 27 Février*, 1814.**

Monsieur,

Vous aurez appris, par quelques lignes que je vous ai adressées le 25 dans l'après midi, que le maréchal Marmont

s'était retiré de Sezanne, et que cette armée-ci était à sa poursuite, avec le dessein de le suivre le lendemain jusqu'à la Ferté-Gaucher. En arrivant à la Ferté-Gaucher, le feld-maréchal Blucher apprit que l'ennemi s'était dirigé sur Rebais, où il le suivit, et il y passa la nuit. Le maréchal Marmont avait continué sa route jusqu'à la Ferté-sous-Jouarre; les paysans disent qu'il fuyait en désordre, et que ses troupes se réfugiaient dans les bois. Mais on apprit à Rebais, que le maréchal Mortier, avec la jeune garde, était parti de Château-Thierry, où il avait été pendant ce temps, observant le général Winzingerode, pour former sa jonction avec le maréchal Marmont, leurs forces réunies montant à-peu-près de 15 à 20,000 hommes. En conséquence, le passage de la Marne, en présence d'une telle force, et vu la probabilité que Buonaparté en apprenant la marche de l'armée de Silésie dans cette direction, détacherait un corps sur ses derrières, devenait une opération très-délicate. Les dispositions suivantes furent faites: les corps du général baron Sacken et du général comte de Langeron reçurent l'ordre de marcher sur Coulomiers et Chaillé, et de poursuivre ce matin leur marche vers Meaux. Il fut ordonné aux corps du général d'Yorck et du général Kleist, après s'être arrêté pour la nuit à Rebais et dans le voisinage, d'aller ce matin à la Ferté-sous-Jouarre. Le général Korf, avec une réserve de 3000 hommes de cavalerie, formait l'arriere-garde à La Ferté-Gaucher. La démonstration vers Meaux eut tout l'effet désiré. Les deux maréchaux français, qui avaient réuni leurs forces à la Ferté-sous-Jouarre, abandonnerent précipitamment la ville, laissant la facilité d'établir des ponts de bateaux sur la riviere qui est en avant. Quelques chasseurs passerent sur de petits bateaux et s'emparerent de la ville. Si l'ennemi avait tenu ferme à ce point, le passage aurait été effectué à Meaux ou à Triport, dans ses environs, cette armée-ci, par ses dispositions, étant également préparée à passer à l'un ou l'autre endroit.

Deux ponts de bateaux ont été jetés sur la riviere, sur laquelle l'armée est déjà à cheval. Les dispositions pour demain seront faites d'après les rapports qui seront reçus durant la nuit. Dans ces entrefaites, on a appris que le général Winzingerode et le général Bulow étaient sur le point de former leur jonction, et l'on suppose qu'ils sont actuellement l'un et l'autre près de Soissons. Le général Winzingerode avait envoyé 2000 hommes à Arcis-sur-Aube.

L'avant-garde du corps du général baron Sacken occupe les faubourgs de Meaux qui sont sur la rive gauche de la riviere. L'ennemi, suivant les rapports, a abandonné le côté de la riviere opposé à Triport, où le général baron Sacken a à présent son quartier-général. De fortes reconnaissances de cavalerie se font de tout côté sur les derrieres.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, col.

---

*Rapport militaire du Colonel* Lowe, *daté du Quartier-Général de l'Armée de Silésie, à la Ferté-sous-Jouarre, sur la Rive droite de la Marne, le 28 Février* 1814.

Monsieur,

Le passage de la Marne a été effectué sans difficulté ni obstacle; du moins la plus grande partie des troupes est déjà de ce côté-ci de la riviere, et a la facilité de communiquer avec l'autre, si cela est jugé convenable.

Le général Winzingerode, suivant les derniers rapports était à Rheims; il avait envoyé un corps en avant à Château-Thierry, ville qui est maintenant occupée par les Alliés. Le général Kleist est à Legg-sur-Ourcq.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

(Signé) H. Lowe, col.

---

## Armée de Schwartzenberg.

*Extrait d'une Dépêche de Lord* Burghersh, *adressée à Lord* Castlereagh, *et datée de Troyes, le* 21 *Février* 1814.

Mylord,

Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Seigneurie, le général Winzingerode a quitté la position de Nogent et Pont-sur-Seine. L'ennemi profitant de l'évacuation de ces deux villes, a fait avancer son corps à St. Hilaire, où il a été en position durant ce jour. Il a aussi occupé Trainel.

En conséquence de ces mouvements, le prince Schwartzenberg a ordonné qu'il fût fait demain une reconnaissance par toute la cavalerie de son armée, soutenue par la cava-

lerie du maréchal Blucher. Ces troupes seront dirigées vers Trainel, St. Hilaire et Nogent.

Le maréchal Blucher étant arrivé à Méry, la cavalerie de son armée fera son mouvement sur la grande route de cette ville vers Nogent.

On a appris aujourd'hui que l'armée française rassemblée près de Lyon avait commencé ses opérations offensives. Les troupes dont elle est composée sont sous les ordres du maréchal Augereau, et montent à environ 25,000 hommes; elle s'est déjà avancée jusqu'à Mâcon et Bourg.

Le prince Schwartzenberg s'est déterminé à envoyer le corps du général Bianchi pour tenir tête à cette armée. Les différents corps Autrichiens qui sont déjà dans le voisinage de Dijon seront sous les ordres du général Bianchi.

Le premier corps de réserve, sous le prince de Hesse, qui est déjà en avant de Bâle, sera ajouté à cette armée.

---

Colombé, le 26 Février, 1814.

Mylord,

Aujourd'hui le prince Schwartzenberg s'est déterminé à faire marcher demain les corps des généraux Wrede et Wittgenstein sur la route de Vandœuvres, et celui du général Giulay sur la route entre Bar-sur-Seine et Chatillon.

L'ennemi a marché ce soir sur Bar-sur-Aube et a occupé cette ville: le général Giulay s'en étant retiré à l'approche de l'ennemi.

Le général Wrede a reçu ensuite du prince Schwartzenberg l'ordre de reprendre la ville. Je suis charmé de pouvoir dire, que cela a été effectué sans perte du côté des Bavarois. L'ennemi a été expulsé de la ville à la bayonnette et avec une perte considérable.

Les gardes de réserves Russes sont déjà arrivés près de Langres.

Le corps du prince Maurice de Lichtenstein est allé à Dijon, où il se joindra au corps du général Bianchi.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) BURGHERSH, lieut.-col.

Au vicomte Castlereagh, etc.

P. S. Le corps du général Wrede est aujourd'hui à Bar-sur-Aube. Le corps du général Wittgenstein est en

avant de Colombé. Le général Giulay est à Arc en Barrois. Le corps du prince royal de Wirtemberg est à Montsons.

---

*Dépêche de Lord* Burghersh, *datée des Hauteurs en avant de Bossancourt, le 27 Février, à 7 Heures du Soir.*

Mylord,

J'ai eu hier l'honneur de vous informer, que Bar-sur Aube, après avoir été pris par l'ennemi, avait été repris par le corps du général Wrede. La ville a été ensuite prise derechef par les Français, les faubourgs restant en la possession des Bavarois.

J'ai mandé à Votre Seigneurie, que le prince Schwartzenberg était dans l'intention d'attaquer l'ennemi aujourd'hui sur la route de Vandœuvres. J'ai maintenant la satisfaction de vous rendre compte d'une victoire qu'il a obtenue.

Ce matin de bonne heure le prince Schwartzenberg a vu que l'ennemi était en possession de Bar-sur-Aube, et avait fait passer une forte colonne sur les hauteurs vers Levigny. Le but de ce mouvement était d'envelopper le corps du général Wrede, qui était en position derriere la ville de Bar-sur-Aube.

Le corps du général Wittgenstein était, ainsi que j'en ai déja informé Votre Seigneurie, rassemblé en avant de Colombé. Le prince Schwartzenberg l'a fait passer derriere la position occupée par le général Wrede, et lui a donné l'ordre d'attaquer le corps de l'ennemi qui se portait vers Levigny sur la droite du général Wrede.

Le général Wittgenstein est arrivé vers midi sur les hauteurs désignées ; et pour s'en rendre maître, il à eu a soutenir un combat très-rude.

Le prince Schwartzenberg a dirigé lui-même plusieurs fois les attaques des Russes, dans l'une desquelles j'ajoute à regret, qu'il à reçu une blessure, qui, je l'espere, n'est pas grave ; mais en tout cas la gloire de la journée lui appartient.

Les troupes françaises ont été délogées avec une perte considérable de toutes leurs positions de ce côté de l'Aube. Le comte Pahlen a réussi à leur faire beaucoup de mal à leur passage sur le pont de Dauloncourt.

Le général Wrede a établi son avant-garde à Spoy, sur l'ancienne route de Vandœuvres.

Il paraît que l'ennemi avait les corps du maréchal Victor et du maréchal Oudinot, et une partie du corps du maréchal Macdonald engagés dans l'action d'aujourd'hui. Leur perte a été de deux ou trois mille hommes. Leur déconfiture, après les victoires dont il s'est vanté dernièrement, a été complete.

L'ennemi sera poursuivi demain dans la direction de Vandœuvres.

Le prince royal de Wirtemberg et le général Giulay sont arrivés près de Bar-sur-Seine, et ils attaqueront cette ville demain.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) BURGHERSH.

---

## *Extrait d'une Dépêche de Lord* Burghersh *au Vicomte* Castlereagh, *datée de Colombé, le 1er Mars.*

Après la prise de Bar, le 27, et de toute la position de l'ennemi en deçà de l'Aube, le prince Schwartzenberg a poursuivi hier les Français au delà de la rivière, et a établi ses avant-postes de cavalerie près de Magny sur la gauche, et à Val Suzenai sur la droite.

Le 27 au soir il fut reçu un rapport du prince royal de Wirtemberg, portant que le corps du maréchal Macdonald était en position à Clairvaux et à la Ferté-sur-Aube.

Le prince Schwartzenberg ordonna au Prince Royal de continuer malgré cela le mouvement sur Bar-sur-Seine qui lui avait été déjà prescrit, et d'attaquer l'ennemi, soit à la Ferté, soit dans toute autre position où il le trouverait.

Le prince Schwartzenberg résolut, jusqu'à ce qu'il connût le succès de cette opération, de ne pas risquer l'infanterie qui avait combattu à l'affaire du 27, au-delà de l'Aube.

Mais cet obstacle est actuellement levé. Le Prince Royal a réussi hier à déloger les Français de leurs positions.

Le corps du général Giulay, qui était sous ses ordres, attaqua et prit la ville de La Ferté. Le Prince Royal s'empara de Clairvaux.

Ces succès ayant été obtenus, les deux corps marchèrent sur Pontelle et St. Usage, où l'ennemi occupait une position très-forte, mais il l'abandonna aussitôt que les Alliés parurent.

Le quartier-général du Prince Royal était hier à Champignole, il a marché aujourd'hui sur Bar-sur-Seine. Le résultat de ces opérations sur cette ville n'est pas encore connu.

Il paraît par une lettre du général Tettenborn datée de Vertus le 27, que cet officier a été attaqué ce jour-là par 4000 hommes de la garde de Buonaparté à la Fere Champenoise; il s'est retiré de là sur Vertus. Buonaparté était lui-même à Arcis, et un gros corps de son armée marchait sur Sezanne.

A la réception de cette nouvelle, le prince Schwartzenberg s'est déterminé à faire marcher les corps des généraux Wittgenstein et Wrede sur Vandœuvres. Ils y arriveront demain et s'avanceront ensuite sur Troyes.

Si les corps du prince royal de Wirtemberg ont réussi à s'établir aujourd'hui à Bar-sur-Seine, ils seront dirigés vers la rive gauche de la Seine pour agir aussi sur Troyes.

J'ai oublié de rendre compte à Votre Seigneurie dans ma dernière dépêche, que le fort de Salins s'était rendu aux Alliés.

Le corps du général St. Priest est arrivé à Vitry-sur-Marne. Le général Jago était à Joinville, avec ordre de rejoindre le général St. Priest.

Il vient d'être reçu un rapport du général Frimont, par lequel il rend compte d'une attaque qu'il a faite aujourd'hui avec la cavalerie sous ses ordres, sur l'arrière-garde de l'ennemi près de Vandœuvres. Le général Frimont a poursuivi l'ennemi au delà de cette ville, et il y a ensuite établi son quartier-général.

## PRISE DE LA FRÉGATE FRANÇAISE LA CLORINDE.

Bureau de l'Amirauté, le 5 Mars, 1814.

*Copie d'une Lettre de l'Amiral Lord* Keith *à* John Wilson Croker, *Esq. datée à bord du Vaisseau de S. M. le* York, *dans la Baie de Cawsand, le 2 du courant.*

Monsieur,

J'ai l'honneur de joindre ici, pour l'information des Lords commissaires de l'amirauté, la copie d'une lettre du capitaine Phillimore, dans laquelle il fait rapport de la capture de la frégate française la *Clorinde*, après un combat très-vif entre elle et l'*Eurotas*, dans la soirée du 25 du mois dernier; combat qui fait le plus grand honneur à la bravoure et à l'habileté du capitaine Phillimore et de ses officiers, ainsi qu'au courage et à la bonne conduite de son équipage. Le capitaine Phillimore a été sévérement blessé en cette occasion, mais j'ai l'espoir que le service de Sa Majesté et du pays ne seront pas privés long-temps des services d'un officier aussi distingué.

J'ai l'honneur d'être, etc.

KEITH, amiral.

A bord de la frégate de S. M. l'*Eurotas*, dans la rade de Plymouth, le 1er Mars.

Milord,

J'ai l'honneur de vous informer que le bâtiment de Sa Majesté, que je commande, se sépara du vaisseau le *Rippon* dans la nuit du Lundi, 21 du mois dernier, en chassant un bâtiment qui se trouva être un navire suédois, et le Vendredi, 25, en cherchant à rejoindre le *Rippon*, étant alors par les 47-40 de latitude Nord, et les 9-30 de longitude Ouest, nous aperçûmes une voile par notre bossoir de sous le vent. Nous lui donnâmes chasse aussitôt. Nous ne tardâmes pas à reconnaître que c'était une frégate ennemie, et qu'elle cherchait à nous gagner de manœuvre pour le combat. Mais ayant un grand avantage de marche (quoique malheureusement le vent fût tombé presque tout à plat), nous fûmes en état de passer sous sa poupe vers les cinq heures, de la héler, et de commencer une action de très-près. En recevant sa bordée et

passant sous son bossoir, notre mât d'artimon fut emporté par des boulets. Je fis alors mettre la barre dessous afin d'aborder, mais les débris de notre mât d'artimon couvrant notre gaillard d'arrière, il fut impossible de remplir cet objet. L'ennemi passa au vent à nous, et les officiers et l'équipage de l'*Europa* renouvelèrent le combat avec la valeur la plus déterminée, tandis que l'ennemi nous rendait notre feu avec vivacité et bravoure. Nous parvînmes à l'enfiler de nouveau, et alors nous échangeâmes bordée pour bordée. A six heures vingt minutes, notre grand mât tomba le long de bord, le mât d'artimon tombant dans le même temps. A six heures cinquante minutes, notre mât de misaine tomba, et le grand mât de l'ennemi tomba presqu'aussitôt après. A sept heures dix minutes, le feu de la frégate ennemie se ralentit, mais comme elle avait encore son mât de misaine debout, elle parvint, grâce à sa misaine, à se mettre hors de portée.

Pendant tout le temps de l'action, nous fîmes un feu très-vif et très-bien dirigé, et je ne sais qui je dois admirer le plus ou des matelots à leurs canons, ou des soldats de marine à la mousqueterie, rivalisant les uns et les autres à qui ferait le plus de mal à l'ennemi. Je me trouvai alors si épuisé par le sang que j'avais perdu, des blessures que j'avais reçues d'un coup de mitraille au commencement de l'action, qu'il me fut impossible de rester plus long-temps sur le pont; je fus en conséquence dans la pénible nécessité de prier le lieutenant Smith (premier lieutenant) de prendre le commandement du gaillard d'arrière, et de débarrasser la frégate des débris du grand mât de misaine qui couvrait le pont de l'avant à l'arrière, et de faire établir quelque voilure afin de porter sur l'ennemi; mais j'eus en même temps la satisfaction de réfléchir que j'avais laissé le commandement de la frégate de S. M. dans les mains d'un officier actif et zélé. Nous ne perdîmes pas l'ennemi de vue pendant toute la nuit, au moyen de voiles de chaloupes et d'une voile de fortune que nous établîmes sur le mât de pavillon. Le lendemain, avant midi, le lieutenant Smith me fit savoir que grâce aux efforts de tous les officiers et de tout l'équipage, on avait établi des mâtereaux temporaires et qu'avec des voiles de hune, des voiles d'étai et des bonnettes, on donnait chasse à l'ennemi qui n'avait pas encore nettoyé son pont des débris de ses mâts, et que nous arrivions sur lui très-vite, faisant même dans cette situation six nœuds et demi par heure; que les ponts étaient parfaitement débarrassés, et que les officiers et l'équipage étaient aussi jaloux et aussi empressés de renouveler l'action qu'ils l'avaient été de la commencer; mais à notre grande mortification à tous, nous aperçûmes par notre bossoir du vent deux voiles qui se trouvèrent être les frégates la *Dryad* et l'*Achates*, et ayant passé en travers de l'ennemi lorsque nous en étions encore éloignés

de quatre à cinq milles, avant que nous eussions pu le joindre, elles nous privèrent du plaisir de voir l'ennemi amener son pavillon à nous.

La frégate ennemie se trouva être la *Clorinde*, capitaine Denis Legard, montant 44 canons, avec quatre pierriers de bronze dans ses hunes, et un complément d'équipage de 360 hommes d'élite. C'est avec un bien vif regret que je dois vous dire que notre perte a été considérable, ayant eu 20 tués et 40 blessés. Je déplore bien sincerement la perte de trois intéressants jeunes gardes-marine, dont deux avaient servi avec moi tout leur temps de garde-marine, et qui promettaient tous de faire honneur à la profession. Au nombre des blessés est le le lieutenant Foord des soldats de marine, qui reçut un coup de mitraille dans la cuisse tandis qu'il commandait vaillamment son détachement. J'ai su, par M. Gérard, un des officiers français, qu'ils calculent à 120 hommes tués et blessés, la perte à bord de la *Clorinde*. Il m'est donc inutile de faire une mention particuliere des efforts de chaque individu à bord de la frégate de S. M. ni de la promptitude avec laquelle tous mes ordres furent exécutés par un équipage aussi neuf que le mien, mais je supplie qu'il me soit permis de vous recommander les lieutenants Smith, Graves Randolph, et Beckham, etc. (Suit une longue liste de bas-officiers, etc.)

(Signé) J. Phillimore, capitaine.

A l'amiral Keith.

---

## *Détails ultérieurs sur la Prise de la* Clorinde.

Quoique l'*Eurotas* eût eu 20 hommes tués et 40 blessés, son brave commandant le capitaine Phillimore très-dangereusement blessé au bras, et que cette frégate restât flottante comme une bouée, sans qu'il fût possible de gouverner, ayant perdu tous ses mâts, cependant ce qui restait de son brave équipage, dès que les deux bâtiments se furent séparés, se mit a nettoyer les ponts et à les débarrasser des débris du grément qui les couvraient, et à gréer des mâts temporaires afin de recommencer l'action aussitôt que le jour paraîtrait. Cette besogne fut exécutée avec vigueur et dextérité. A la pointe du jour l'*Eurotas* était sous voile, et portait sur son antagoniste, que l'on voyait bien loin sous le vent avec son seul mât de misaine debout sur lequel il avait établi une voile au moyen de laquelle il cherchait à s'échapper. A peine s'était-il écoulé quelques minutes que la frégate la *Dryad*, capt. Galwey, venant de Terreneuve, parut en vue. Là-dessus la frégate française hissa son pavillon,

mit un canot à la mer, et y ayant arboré un pavillon parlementaire, envoya un officier à bord de la *Dryad*. L'officier français informa le capitaine Galwey que son bâtiment venait d'avoir un combat très-chaud avec une frégate anglaise, mais que son capitaine avait encore des ressources, et qu'il était déterminé à ne pas amener son pavillon à moins que le capt. Galwey ne lui accordât des conditions. Le capitaine Galwey vit l'*Eurotas* qui arrivait avec des mâts de fortune, et dit à l'officier français qu'il supposait que la frégate qu'il voyait au vent à lui était celle qui avait eu le combat, à quoi l'officier répondit que cela pouvait être ainsi, mais qu'il n'en était pas sûr. Le capitaine Galwey lui répliqua que les seules conditions qu'il pouvait lui accorder étaient de lui permettre de retourner sur-le-champ à bord de son bâtiment et d'amener son pavillon ; que s'il n'amenait pas, il ne tarderait pas à être bord à bord, et qu'alors son capitaine pourrait faire usage de ses ressources. La *Dryad* approchant de la Clorinde, lui tira quelques coups de canon. Le Français amena son pavillon et alla à bord de la *Dryad* pour remettre son épée au capitaine Galwey. Celui-ci refusa de la recevoir, disant qu'il n'avait point amené à la *Dryad*, mais qu'il était la prise de la frégate qui arrivait sur lui, voulant dire l'*Eurotas*. Le rusé français nia le fait et retourna à son bâtiment. La *Dryad* prit la *Clorinde* à la remorque, et ayant ordre de se rendre à Portsmouth, elle la conduisit dans ce port où elles arrivèrent toutes les deux le Vendredi 4. Nous apprenons avec peine que la blessure du capitaine Phillimore est dangereuse, un coup de mitraille dans l'épaule ; on n'a pas encore extrait la balle. On craint qu'il ne perde le bras. Il donna dans cette action un noble exemple de courage et d'héroïsme. Quoiqu'il fût blessé au commencement de l'action, il refusa de quitter le pont et de recevoir des secours de M. Jones le chirurgien de la frégate, le priant de prendre soin des matelots blessés. Trois fois avant que l'action cessât, le capitaine Phillimore s'évanouit sur le pont qu'il ne quitta point aussi long-temps que l'on tira des coups de canon. Il débarqua Jeudi 3 à Plymouth. Le brig de guerre l'*Achates*, capitaine Morrison était aussi en vue lorsque la *Clorinde* amena. La *Clorinde* retournait à Brest, après une croisiere de quatre mois, pendant laquelle elle avait fait onze prises, indépendamment du paquebot le *Townshend* revenant du Bresil, avec 30 mille livres sterling en especes à bord, qui furent coulées bas avec le bâtiment : elle avait brûlé toutes ses prises.

## Décrets Impériaux.

Au quartier général, Fismes, le 5 Mars 1814.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, &c. &c.

Considérant que les généraux ennemis ont déclaré qu'ils feraient fusiller tous les habitants des campagnes qui prendraient les armes, nous avons décrété, et décrétons ce qui suit :

Article 1. Tous citoyens français sont non-seulement autorisés à courir aux armes, mais même sont requis de le faire ; de sonner le tocsin aussitôt qu'ils entendront le canon de nos troupes s'approcher ; de s'assembler, d'éclairer les bois, de couper les ponts, d'intercepter les communications, et de se jeter sur les flancs et les derrières de l'ennemi.

Art. 2. Tout citoyen français pris par l'ennemi et qui sera mis à mort, sera à l'instant vengé par la mort d'un des prisonniers de l'ennemi, par forme de représaille.

Art. 3. Nos ministres sont chargés de l'exécution du présent décret, qui sera imprimé, affiché et inséré dans le bulletin des lois.

(Signé) Napoléon.

(Par l'Empereur.)

(Signé) Le duc de Bassano.
Ministre et secrétaire d'état.

---

Au quartier-général, Fismes, 5 Mars.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, &c. &c.

Considérant que les habitants des villes et campagnes, indignés des horreurs commises envers eux par l'ennemi, principalement par les Russes et les Cosaques, volent aux armes par un juste sentiment d'honneur national pour arrêter des partis de l'ennemi, enlever ses convois et lui faire le plus de mal possible ; mais que

dans quelques places ils ont été détournés par le maire et autres magistrats.

Nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

Art. 1. Tous les maires, fonctionnaires publics et habitants, qui au lieu d'exciter le mouvement patriotique du peuple l'arrêteront en dissuadant les citoyens d'une légitime défense, seront condamnés comme traîtres et traités comme tels.

Nos ministres sont chargés de l'exécution du présent décret qui sera inséré au bulletin des lois.

(Signé) NAPOLEON.

(Par l'Empereur)

(Signé) Le Duc de BASSANO.
Ministre et secrétaire d'état.

---

Quartier-Impérial, à Troyes, le 24 Février.

Napoléon, Empereur des Français, Roi d'Italie, Protecteur de la Confédération du Rhin, Médiateur de la Confédération Suisse, &c. &c. avons décrété et décrétons :

Art. 1. Il sera dressé un état des Français qui sont au service des puissances alliées, ou qui sous quelque titre que ce soit ont accompagné les armées ennemies dans l'invasion du territoire de l'Empereur, depuis le 20 Décembre 1813.

Art. 2. Les individus qui seront portés sur cet état seront traduits sans délai et toute autre affaire cessant devant nos cours et tribunaux, pour y être jugés et condamnés aux peines portées par la loi, et leurs propriétés confisquées au profit des domaines de l'état conformément aux lois existantes.

Art. 3. Tout français qui aura porté les décorations des ordres de l'ancienne dynastie dans les villes occupées par l'ennemi, et durant son séjour, sera déclaré traître, jugé comme tel par une commission militaire et condamné a mort. Ses propriétés seront confisquées au profit des domaines de l'état.

(Signé) NAPOLEON.

Un autre décret, de la même date destitue de son emploi le baron Caffarelli, préfet du département de l'Aube, et un autre décret nomme à sa place M. Rœderer, préfet du département du Trasimene ; et un autre ordonne que pour le présent ses fonctions seront remplies par M. Flau.

## *Derniers Mouvements des Armées.*

Il est arrivé des journaux de France et de Hollande jusqu'au 7 de ce mois inclusivement. Les premiers contiennent des nouvelles des armées jusqu'au 5. A cette époque, Buonaparté avait son quartier-général à Béry-au-Bac sur l'Aisne, à moitié chemin environ entre Rheims et Laon. Il paraît que Blucher avait été joint par Winzingerode et Bulow, et avait occupé Soissons, où Buonaparté découvre encore une fois de la trahison dans le commandant qui ouvrit les portes aux Alliés, probablement parce qu'il n'avait aucun moyen de résistance. " Sans cela, dit-il avec son impudence ordinaire, l'armée de Blucher était perdue !"

On peut conjecturer, d'après le peu d'information que l'on trouve dans ces journaux, que l'objet de Buonaparté avait été de couper Winzingerode de Blucher, tentative dans laquelle il a échoué complettement. Il prit, selon toutes les apparences, le 27, la route de Sezannes, qui mene à Epernay, et se porta de là à Rheims, où le général Corbineau entra le 5 au matin, tandis que Buonaparté se portait en toute hâte à Béry-au-Bac, espérant que Blucher aurait été arrêté devant Soissons, et qu'il lui aurait coupé la retraite sur Laon. Il a encore échoué dans ce plan. Jusqu'au 5 il n'y avait eu aucune affaire de conséquence ; cependant le Moniteur parle avec son exagération accoutumée, de 4000 prisonniers, de 600 charriots de bagages pris dans quelques petites affaires, dont pourtant il ne spécifie que deux : l'une à Lisy-sur-Ourcq, et l'autre à May. Nous savons déjà que la premiere affaire fut seulement entre le corps de Marmont et la division avancée de Kleist, et comme May est à peu près adjoignant Lisy, et l'un et l'autre tout proche de Meaux, dont Buonaparté ne paraît pas même avoir approché, il est probable que cette derniere affaire aura encore eu lieu entre les mêmes corps.

Troyes, Bery et Paris forment presque un triangle équilatéral, dont chaque côté est d'environ cent milles, et Soissons est un peu plus près de Paris que Béry. Ainsi Buonaparté a été attiré à une aussi grande distance de la grande armée des Alliés que celle-ci l'est de la capitale de

France. S'il pousse plus loin à la poursuite de Blucher, il est obligé de laisser Paris à la merci de Schwartzenberg; et s'il retourne pour rencontrer celui-ci, il sera suivi par Blucher. Il faut ajouter à ceci, que les journaux hollandais nous informent de l'arrivée du Prince de la Couronne à Liége le 27. Soissons n'est éloigné de Liége que de deux fois la distance de Soissons à Paris. Il arrivait des troupes dans toutes les directions. Le 28 Février et le 1er de Mars, Walmoden passa à Brême avec dix mille hommes, et à une époque antérieure, tous les régiments qui passaient par la Suisse reçurent ordre d'accélérer leur marche. Le 3 de ce mois, Sir Thomas Graham avait quitté ses quartiers pour se rapprocher d'Anvers. Son quartier-général avait été porté à Calmhout.

Passant de là à l'extrême gauche des armées alliées, nous voyons que l'ennemi fait quelques progrès en avant; mais ils ne nous paraissent pourtant pas être de nature à affecter sérieusement les grandes opérations. Augereau était arrivé le 2 à Lons-le-Saulnier, à 80 milles au Nord de Lyon; mais comme ses forces ne sont que de 25,000 hommes, et que celles du comte Bubna, quand elles seront renforcées du corps de Bianchi, monteront à 30,000, on peut raisonnablement s'attendre que le commandant français ne pourra pas s'avancer beaucoup plus loin dans cette direction. Cependant il annonce, avec l'assurance naturelle aux marauds de son espece, qu'il est sûr que Geneve succombera, et que le comte Bubna sera détruit ou forcé de se jeter dans les montagnes de Suisse, et d'autres balivernes de ce genre. Le temps de ces belles prophéties est passé.

Ces journaux ne contiennent pas un seul mot relativement aux armées du Prince de Schwartzenberg ou de Lord Wellington. Rien sur l'armistice! rien sur la paix! En revanche, on y trouve un échantillon remarquable de l'impudence de Buonaparté. Quand il entra en Espagne, où certes il n'avait rien qui portât le caractere d'un militaire, et où il n'avait aucun titre à réclamer les droits de la guerre, il proclama les plus terribles menaces de punition contre les paysans et autres qui, sans commissions formelles, prendraient les armes pour défendre leur pays. Nous avons toujours regardé et regarderons toujours cette conduite comme une violation évidente du droit des gens, malgré tout ce qu'en peuvent dire Martens et les autres philosophes de la nouvelle école. Aujourd'hui cependant que

les Alliés ont envahi la France, et qu'ils ont retorqué ses propres décrets contre lui, que fait-il ? Il déclare sans la moindre cérémonie que s'il est mis en vigueur, il usera sur-le-champ de représailles en faisant fusiller ses prisonniers. Et ce décret sera imprimé, affiché et inséré au bulletin des lois, comme s'il était déterminé à fournir à la postérité des preuves authentiques et solennelles de la condamnation de sa propre conduite.

Par un autre décret, il déclare que tous les maires, fonctionnaires publics et habitants qui dissuaderont les autres de se défendre, seront regardés comme traîtres et traités comme tels. La terrible latitude des termes de ce décret montre assez son caractere féroce et révolutionnaire. L'Empereur jacobin a remis son bonnet rouge sur sa tête, et son accusation générale d'incivisme contre les maires et les fonctionnaires publics fournit une preuve assez claire de l'état désespéré auquel il est réduit. La rupture de l'armistice, le délai du traité de paix, et par-dessus tout l'arrivée des Princes de la Maison de Bourbon en France ont rempli de serpents le cœur du tyran. Puisse-t-il avoir tous les jours de nouveaux sujets de terreur et d'alarme ! Puisse la persévérance des Alliés et la loyauté qui vient de se ranimer dans le cœur du Peuple Français le plonger chaque jour plus avant dans le désespoir, jusqu'à ce que cet esprit indomptable et atrocement inflexible soit vaincu, et lui manque avec la fortune !

---

Lorsque nous allions publier ce numéro, il est arrivé un nouveau messager anglais, apportant des dépêches de Lord Castlereagh, datées de Châtillon, le 7, et quant aux opérations militaires, le gouvernement a publié à ce sujet le bulletin suivant, préalablement au rapport officiel qui paraîtra dans la Gazette de la Cour.

## *Bulletin.*

Il a été reçu une dépêche de Lord Burgherah, datée de Troyes, le 4 du courant.—Le maréchal Oudinot a été défait entre Bar-sur-Seine et Troyes, par le Prince de Schwartzenberg. Il a été fait 3000 prisonniers et pris dix

pieces de canon. Les Français ont évacué ensuite Troyes par capitulation, ils ont été poursuivis en quittant la ville, et il a été fait beaucoup de prisonniers.—Toutes les discussions relativement à un armistice sont rompues.—Les plénipotentiaires étaient toujours à Châtillon.—Les Alliés s'étaient avancés jusqu'à Nogent-sur-Seine, dont l'ennemi avait brûlé le pont."

A ce bulletin officiel, nous sommes heureux de pouvoir joindre une nouvelle bien plus importante encore qu'une victoire. Elle est contenue dans une lettre qui a été reçue par un membre distingué du gouvernement. Cette lettre est datée du 4, du quartier-général, et porte que MONSIEUR avait déjà auprès de lui une armée de 8000 hommes dont 400 de cavalerie. Si cette nouvelle est exacte, et nous n'avons aucune raison d'en douter, la carriere du Corse touche à sa fin. Cette armée se grossira comme une boule de neige, et nous ne tarderons pas à y voir arriver de toutes parts et conscrits et déserteurs, et gardes nationales et gardes d'honneur, et soldats de ligne et même des maréchaux d'Empire qui préféreront le bâton de maréchal de France aux coups de bâton que leur donnerait la populace indignée. Il ne resterait bientôt plus au grand Napoléon que ses mamelucks et ses gendarmes, et Hulin, Savary, et Caulaincourt, trois brigands à rouer vifs, *quoiqu'on dise, et quoiqu'on dise* avec eux.

La formation de cette petite armée, dans un si court espace de temps, dans un coin de la France et sur une population presque épuisée, répond suffisamment aux assertions des pédants ou des malveillants politiques qui prétendaient gravement que personne ne se levait en France pour les Bourbons, et que les Français avaient oublié jusqu'à leur nom. L'expérience fait voir que le ressort n'était que comprimé. Il se détend aujourd'hui qu'il est dégagé, avec une violence irrésistible.

Telle, dans des canaux pressée,
Avec plus de force élancée,
L'onde s'éleve dans les airs.

Nous apprenons dans le même temps que Lord Wellington a passé l'Adour sous Bayonne les 23 et 24 de Février, et qu'il avait déjà commencé à s'avancer dans la Gascogne. On verra bientôt que cette province se sera déclarée sponta-

nément pour ses maîtres, sans attendre l'exemple de la Franche-Comté et de la Bourgogne. Le bon Poitou, l'impétueuse Bretagne et la prudente Normandie n'auront pas tardé à arborer de même le drapeau blanc, nonobstant le décret de Troyes qui indique complétement que le tyran est aux abois.

Le Sieur Gau que les bulletins français disent avoir été fusillé dans cette ville pour avoir arboré la cocarde blanche, et porté la croix de St.-Louis, fruit de ses anciens services, était un ancien capitaine de la légion de Mirabeau, aussi brave que téméraire, et qui avait servi avec la plus grande distinction dans l'armée de Condé. Sa perte est d'autant plus à regretter qu'il était dans la force de l'âge, et qu'il pouvait rendre les plus grands services dans les circonstances actuelles. L'autre personne condamnée par contumace en même temps, M. de Vederange, était un ancien garde-du-corps.

Une nouvelle non moins importante que tout ce qui précede, est que la politique de l'Autriche, se rapproche enfin de celle de la Russie, de la Prusse et des autres Alliés. Elle n'avait rien de mieux à faire à la vue du mouvement électrique qui vient de se manifester en France en faveur de l'ancienne dynastie. Les deux impératrices reines couronnées pourront se réfugier dans quelque ville de l'Allemagne, et y réfléchir sur l'instabilité des choses humaines et ces deux grands débris se consoleront entre eux.

Le général Regnier pris à Leipzig, avait été échangé contre le général-comte Meerveldt, aujourd'hui ambassadeur d'Autriche à la cour d'Angleterre. A peine de retour en France, le pauvre Regnier n'avait pas encore été deux jours au quartier-général de son auguste maître, qu'il y est mort de la diarrhée. Il est tout naturel que les plus dévoués serviteurs du tyran soient aujourd'hui les plus dévoyés.

Si l'on remarque sur la carte que le théâtre actuel de la guerre est entre la Seine et la Marne, on verra que le champ de bataille se rétrécit tous les jours en se rapprochant de Paris, que Blucher et Schwartzenberg en avançant et en reculant successivement n'ont cessé de faire faire la bascule au grand homme, et que selon toutes les apparences il fera la culbute à Charenton, *digne séjour de cet esprit pervers!!*

# LE LOGOGRAPHE,

## OU

## LE MONITEUR SECRET.

## No. LXVIII.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Instructions écrites de* Buonaparté *à* Caulaincourt.

Dans trois jours, le sort de la campagne sera décidé : je tiens en échec, avec 45,000 hommes, Schwartzenberg qui aura l'attention de ne pas les attaquer parce que, pour le moment, il n'a rien à en craindre; je me porte sur Blucher qui, je l'espere, n'aura pas encore fait sa jonction avec les corps qui viennent du Nord, je disperse son armée, ou la prends pour revenir ensuite faire main basse sur les Autrichiens qui, pendant mes manœuvres, n'auront pas fait un seul mouvement décisif. Je ne me dissimule pas la grandeur de la crise où je suis ; mais je compte encore plus sur les fautes de mes ennemis, sur leur désunion, que sur ma fortune et sur mes calculs.

Depuis l'espece de retraite à laquelle j'avais forcé les Russes et les Prussiens, et les miseres locales qu'elle a causées aux habitants, je réussirai plus aisément à persuader à la France que les proclamations des Alliés n'étaient que des piéges, leur modération un masque trompeur, et qu'elle va être victime des représailles les plus horribles et les plus étendues. Quelques pillages quelques meurtres, quelques viols commis par des bandes errantes de Cosaques, seront l'épouvantail salutaire que je vais employer pour déterminer à la résistance une population dont mes ennemis n'ont pas su employer les mécontentements. Le point d'appui lui manque, et quelque haine que je lui inspire, comme je lui en offre un, c'est

à moi qu'elle s'attachera, parce qu'on préfère un mal qu'on connaît à un autre dont on ne peut calculer les suites, et qui semble menacer tous les intérêts, toutes les sensations et toutes les affections de l'existence physique et morale.

Puisque l'Europe paraît vouloir me conserver, comment pourrait-il entrer dans la tête des Français de me détruire contre le vœu de l'Europe? Si, tout en poursuivant les hostilités, on traite avec moi, c'est à eux qu'on fait la guerre, et non à moi personnellement, ce qui est réaliser l'inverse des déclarations qu'on leur a adressées. Je sais que, dans quelques villes, de ces hommes fougueux et imprévoyants que toute l'histoire de la révolution n'a pas corrigés de se dévouer pour des partis qui ensuite les abandonnent ou les sacrifient, ont cru pouvoir impunément se prononcer contre moi. Vous pensez bien, Caulaincourt, que leur punition découragera à jamais ceux qui seraient tentés de les imiter et que cette circonstance me donnera les moyens de porter les derniers coups au seul parti que je craigne, aux seuls souverains qui luttaient sans cesse contre l'établissement de ma dynastie. Admirez, Caulaincourt, les effets de ma destinée qui tourne ainsi en ma faveur les événements et les tentatives qui semblaient rendre ma ruine inévitable, et jugez s'il ne faut pas moins s'attacher à la fortune qu'à la justice, à l'usurpation qu'à la légitimité. La sauve-garde qu'un autre monarque n'aurait pu trouver dans ses vertus, je l'ai trouvée dans ce que le vulgaire appelle des forfaits, et je parviens à m'affermir par les efforts mêmes qu'on a provoqués pour m'anéantir.

Et la paix! ah, c'est là le but de toutes mes pensées et de tous mes vœux! Mais je ne dois pas paraître en recevoir passivement les conditions. Cependant comme elle n'est utile qu'à moi seul, et qu'elle me remet, sinon dans la même élévation,

du moins dans une situation plus affermie qu'auparavant, il faut que je l'aie à tout prix, et ici, Vitrenoe, il est à propos que je vous expose les avantages qu'elle me procure et ceux dont elle prive mes ennemis naturels qui ne sont autres que tous les souverains.

Ou l'on veut faire la paix avec moi et alors on me force à profiter des leçons de l'expérience et à procéder plus sûrement à l'exécution de mes vastes plans en les soumettant à des gradations mieux calculées ; ou bien on traite avec moi avec l'intention de ne point conclure de traité, et alors je dois dire que mes ennemis m'ont donné par ce stratagême impolitique les moyens de maintenir la tranquillité en France et de recruter les armées avec lesquelles je leur résiste. Ainsi sous ces deux points de vue, tout est encore à mon avantage, et c'est à mes ennemis seuls que je dois les expédients qui me soutiennent. Tandis qu'on protége ainsi mon existence, malgré mes fautes et mes attentats, je montre aux souverains combien je les respecte peu en faisant fusiller des hommes chez lesquels la présence de leurs armées et peut-être les encouragements qu'ils ont reçus d'eux, ont réveillé des sentiments favorables à l'ancienne dynastie. C'est ainsi qu'au milieu de mes périls et lorsque chacun attend ou présage le moment de ma chûte, je fais retentir aux oreilles de mes ennemis la foudre qui pulvérise leurs partisans et qui va bientôt les atteindre eux-mêmes. Cette persévérance dans des rigueurs contre lesquelles les petits esprits et les femmelettes jettent les hauts cris, a plusieurs fois sauvé mon existence et relevera ma fortune. Les hommes s'étonnent de cette inflexibilité féroce, qu'aucun événement ne déconcerte, qu'aucun revers n'intimide, mais ils finissent toujours par admirer ce qui les étonne, et par attribuer à l'énergie du caractere ce qu'ils ont

d'abord regardé comme l'effervescence des passions les plus coupables. Aussi long-temps, Caulaincourt, que ces tentatives hardies qui sont autant le fruit de mes calculs que de mon tempérament atrabilaire et vindicatif n'exciteront pas l'indignation des souverains de l'Europe, aussi long-temps qu'elles ne seront pas dénoncées ouvertement comme appelant sur moi la vengeance de Dieu et des hommes, aussi long-temps qu'en craignant de mettre ma tête à prix, on ne voudra pas faire retomber sur elle le sang que j'ai versé, soyez certain, Caulaincourt, que j'inspire encore une grande terreur à ceux qui ont les moyens de me punir, et que j'ai encore une grande puissance sur des imaginations accoutumées a être épouvantées de ma fortune et de mes attentats. Ah! si je recouvre l'intégrité de ma puissance, si je suis encore une fois affermi sur le trône par des succès qui empêchent que les peuples ne voient en moi un homme toléré par la politique des souverains ou relevé par leur commisération, si jamais je suis encore armé de la redoutable épée de la vengeance. Ah! Vicence, avec quel plaisir je châtierai les misérables qui ont osé se prononcer contre moi! Je commencerai par les traîtres, je finirai par les indifférents. Je ne serai jamais maître de la France que quand j'aurai détruit toute la génération qui a vu l'éclat de l'ancienne dynastie, et les premiers efforts que j'ai faits pour élever la mienne, qui a vu mon obscure origine, l'éducation que j'ai reçue de la charité des Bourbons, et chez laquelle ces souvenirs se mêlent avec un respect, un amour innés dans le cœur des Français qui ont été contemporains des derniers moments de l'ancienne monarchie. Et comment ne désireais-je pas la paix qui doit me procurer cette jouissance à laquelle depuis long-temps j'aspire, qui doit me donner les moyens de compléter sur les Français l'opération douloureuse de leur régénération, et ensuite d'y assujétir l'Europe entiere.

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. PELTIER, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.

# L'Ambigu,

OU

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES.

*No.* CCCXCV.—*Le* 20 *Mars*, 1814.


## Fin de la Correspondance interceptée par l'Armée combinée du Nord.

### No. V.

*A S. E. M. le Duc de* Sora, *à Rome.*

(Traduction littérale de l'italien sans signature.)

Pise, le 14 septembre, 1813.

Il paraît que le plan des Alliés était celui de vouloir Dresde décidément : Bernadotte acheminé pour Hambourg avec l'autre armée, et avoir voisine la Hollande.

Les forces autrichiennes étaient imposantes en Bohême ; la Gazette de Zurich dit, que de la Bohême sortirent 320,000 Autrichiens pour combattre, qu'il semble qu'ils devaient être les premiers à se battre avec Napoléon, depuis le 20 jusqu'au 23 Août, époque à laquelle Klenau se conduisit mal pour ne point avoir obéi avec son corps, en effet il fut arrêté pour être conduit à Vienne, mais qu'il fut fusillé au camp, parceque l'armée autrichienne souffrit

beaucoup par sa faute, et nonobstant que Buonaparté dans le temps qu'il se battait avec les Autrichiens dut se retirer et emmener avec lui 100,000 hommes pour courir au secours de Dresde où il y avait le fort de l'armée alliée pour battre Dresde qui souffrit plusieurs attaques. Les alliés par conséquent dûrent se battre de nouveau avec la grande armée française, renforcée d'une maniere très-imposante. Buonaparte entra à Dresde très-fortifiée où il y avait 40,000 hommes augmentés par autant d'autres ; mais après d'autres attaques et assauts les Autrichiens y entrerent les premiers, ils furent repoussés en dehors, et ensuite les alliés étant entrés de plusieurs parts avec la cavalerie russe, on se battait dans toutes les rues au point que le sang coulait comme l'eau. Jusques les .. .. agissaient dans la ville, et la ville était déjà cernée sur les deux rives de l'Elbe. Elle fut finalement prise, et Buonaparté avec le Roi de Saxe, qui se croyaient en sûreté à Dresde, se sauverent par miracle dans une barque, fuyant le long de la rive de l'Elbe. On dit que la prise de Dresde a coûté 100,000 hommes et que la perte des Français prisonniers est aussi très-grande. On en attend les détails, parce que dans le même temps qu'on battait la derniere aile de Dresde, les Autrichiens battaient l'autre aile de fond, et du centre, en toute la ligne avec une armée nombreuse qui battit les Français en Baviere et en Franconie, et les mit en déroute ; entre les attaques et la prise on employa deux jours continuels, c'est à dire depuis le 18 jusqu'au 1er de Septembre, et qui dit depuis le 30 Août jusqu'au 1er de Septembre. On dit que pour récompenser les soldats des Alliés on leur accorda 6 heures environ de pillage. Voilà ces pauvres habitans sacrifiés parce que l'ordre de Buonaparté ne permettait pas que l'on rendit cette ville à un si grand nombre de forces supérieures. *(Cette traduction est presque inintelligible.)*

---

## No. VI.

15 Septembre.

Nous avons ce matin la Gazette de Florence et un bulletin qui arrive jusqu'au 28 et 29, daté du 2 Septembre, qui nous cache la prise de Dresde, et qui contient un funérail, il nous fait savoir la mort du Général Vandamme qui voulait pénétrer en Bohême avec sa colonne qui a été défaite. On nous dit qu'il avait un petit nombre de soldats,

et l'on sait que sa colonne était de 30,000 hommes. En substance vous verrez un bulletin, ou bien vous trouverez cette nouvelle dans la Gazette de Toscane. Nous savons de Fiume qu'il y avait 6000 Hongrois pour le moment, et que l'escadre Anglaise y avait débarqué 2000 Anglais venus de la Sicile ; qu'à Trieste les Autrichiens n'y étaient point entrés et qu'il était arrivé quelques détachements de cavalerie jusqu'aux portes, mais qui s'étaient retirés. L'armée autrichienne en Italie jouait aux échecs en s'avançant et se retirant. Le vice-Roi plus faible, il paraît qu'il n'ose pas les attaquer qu'en escarmouches, mais vous verrez sous peu que les Autrichiens s'avanceront dans toute l'Italie et qu'ils ne seront pas seuls.

---

## No. VII.

17 Septembre.

Maintenant la rigueur de parler de nouvelles est extrême : nous sommes étonnés qu'une grande nation fasse attention à de semblables petitesses. Mais actuellement il paraît qu'il n'y a plus aucun doute sur la prise de Dresde; malgré que les gazettes d'aujourd'hui hazardent la date de Dresde du 30 Août. On sait maintenant les nouvelles non précises mais en gros : que les batailles que les Français ont eues partout, sont des choses très-sérieuses, que le reste de l'armée de Napoléon a dû se retirer après la prise de Dresde, et que maintenant le quartier-général des Français est à Erfurt, très au-delà de l'Elbe et de Dresde, parce qu'il ne pouvait plus secourir le restant de son armée coupée en dehors par 120,000 hommes qui étaient engagés d'entrer à Berlin. Mais elle a été cernée par des triples forces, par conséquent Dieu sait ce qui s'en sera suivi dans ce moment. La même chose peut être comme au Général Vandamme qui avait plus de 30,000 hommes qui ont été détruits, et que eux disent qu'il n'en avait que 18,000 pour pénétrer en Bohême, s'il eût été possible; tandis que eux-mêmes nous avaient dit que Vandamme avec ses autres Généraux divisionnaires avait 40,000 hommes ; par conséquent si tout se vérifie comme il est probable nous apprendrons, des choses de haute importance.

## No. IX.

### *A Mad. la Princesse* Gustave de Stolberg, *à Francfort sur le Mein.*

(Copie littérale du français, sans signature.)

Florence, le 17 Septembre, 1813.

Il me paraît qu'on va se battre à outrance, et se disputer le terrain et l'arroser de sang. On dit donc que Moreau a payé sa passion de vengeance par ses deux jambes. C'est avoir du malheur! Je condamne comme vous ce retour en Europe pour venir guerroyer. Il aime la liberté et il est républicain dans le cœur, il devait se trouver heureux en Amérique. On le dit un homme médiocre, peu d'esprit et peu de caractere, et ne sachant que faire quand il n'est pas à la guerre. C'est une fatale occupation pour le genre humain! Voilà bien du monde qui est déjà allé peupler les Champs-Elysées. Le Général Vandamme était probablement Flamand, comme l'annonce son nom. Il me paraît qu'il y avait dans notre chapitre de Mons une jeune personne de ce nom, peut-être est ce que je me trompe. Nous sommes dans l'attente de la grande représentation: il y a long-temps qu'on ne fait rien. Si les Prussiens mettent de l'acharnement, les Français le leur rendront, car ils sont irrités de la maniere dont ils ont traité une garnison qui était dans un fort qui s'est rendu. Il serait temps que nous pussions vivre en paix! C'est mon unique vœu. Je désire que les armées ne vous approchent pas, comme je le désire pour vous. La meilleure n'en vaut rien. Le peuple ici est bien doux, et ne se mêlera de rien, pourvu qu'on ne l'irrite pas.

Probablement vos Gallions ne sont pas encore arrivés, car le Mexique est à sec, à ce qu'on dit. On craint bien des choses. Grace au Ciel, tous les maux qu'on prévoit n'arrivent pas toujours.

## No. X.

### *Bulletin du Ministre de la Police concernant l'Impératrice.*

St. Cloud, le 29 Septembre.

L'Impératrice a eu le bonheur de recevoir aujourd'hui une lettre de l'Empereur, datée du 24 de Harthau. Une lettre particuliere de cabinet a confirmé la bonne santé dont S. M. n'a point cessé de jouir. Ce courier a été fort agréable à l'Impératrice et fort tranquillisant. La lettre du cabinet donnait des nouvelles favorables de la santé du vice-connétable. L'Impératrice qui avait entendu la Princesse de Neufchatel se plaindre de n'avoir pas de nouvelles du Prince, lui a écrit sur le champ pour lui envoyer celle qu'elle venait de recevoir. Un grand nombre de personnes de différens états étaient venus ou avaient envoyé demander des nouvelles du Vice-connétable avec un empressement flatteur pour lui. A son hôtel, on avait répondu qu'il n'y avait rien de plus que ce qui se lisait dans le bulletin.

Le Conseil des Ministres a eu lieu à l'heure ordinaire à St. Cloud. Après le Conseil l'Impératrice a été se promener à cheval au bois de Boulogne. Le temps a été fort beau jusqu'à cinq heures que l'air est devenu vif et presque froid.

La santé de S. M. est fort bonne. Le sommeil lui est revenu. Elle ne se plaint plus du malaise qu'elle éprouvait.

---

### *Anecdotes de Littérature et de Société.*

Paris, le 29 Septembre.

Mademoiselle Bertin qui, sous le regne de Louis XVI, était un personnage considérable, ou pour s'exprimer plus convenablement, une vraie puissance, est morte. Cette ancienne dominatrice de l'Empire des modes, celle qui si longtemps para, selon ses caprices, les têtes des femmes, et fut cause du dérangement des affaires d'un grand nombre de familles, ne pouvait pas finir sans quelque circonstance qui tint un peu du merveilleux. Le troisieme Dimanche des

fêtes de St. Cloud, elle se trouvait confondue dans la foule immense des spectateurs. Accourue pour voir l'Impératrice, des souvenirs renaissent à sa mémoire, et sa vive émotion couvre son visage de larmes. Sa tête se monte et s'échauffe de visions. Elle est ramenée dans sa maison où lui prend une fievre violente. Dans son délire, elle répétait sans cesse: " J'ai revu la reine, oui, j'ai revu ma bienfaitrice, je n'ai " plus qu'à mourir." Le Jeudi elle a rendu le dernier soupir. Son nom long-temps accompagné d'une teinte de ridicule, restera honorable par la reconnaissance. A Bruxelles, cette femme, dont la fortune était réduite à d'énormes mémoires que personne ne payait, fit à grand frais célébrer un service pour la Reine. Combien des assistants ont dû rougir qu'une marchande de modes les prévint dans ce témoignage de douleur!

---

Hier à quatre heures et demie les issues du théâtre Feydeau étaient obstruées par une foule empressée de jouir de la représentation donnée en l'honneur de Grétry. Deux balcons étaient réservés pour les auteurs et pour les compositeurs de musique. Ces derniers étaient au nombre de huit, au milieu desquels était Gossec, leur doyen, que le public a accueilli d'un triple applaudissement. Sur le même rang était Madame Gail. (Auteur de la musique des *Deux Jaloux*.)

On avait appliqué sur la toile un soleil au centre duquel se lisait le nom de Grétry; et sur chacun de ses rayons était le titre d'un de ses ouvrages.

---

Le Roi de de Westphalie vient de se montrer fort généreux* pour le mariage de Mlle de Carondelet avec un Baron de Faudle†, un des grands officiers de la maison de la Reine.

---

* Si le Roi Jérôme a été prodigue du bien de ses sujets usurpés en faveur de ses courtisans et de leurs femmes, il s'est en revanche montré bien ladre envers les soldats allemands de sa garde qui ont continué de veiller à sa sûreté, même après la chûte de sa royauté éphémere. Voyez la note à sa lettre du 25 Octobre.

† Ce nom se trouve ainsi défiguré dans l'original. C'est un Baron de Busch-Hünefeld, dont il est question.

La magnificence de la corbeille est fort vantée. On parle d'une profusion de robes, de dentelles, de schalls, etc. etc. et d'une bourse de 25 mille francs. La jeune personne est issue d'une ancienne famille de robe du Comté de Bourgogne. Sous Charles le téméraire, Jean de Carondelet dût à son mérite supérieur les premieres dignités de la magistrature et la confiance d'un Prince difficile à servir. Mlle de Carondelet réunit des qualités précieuses. Son esprit naturel doit beaucoup encore aux soins de l'éducation. Sans être jolie, elle plait par sa tournure, elle intéresse par la décence de son maintien.

---

Les amis des lettres gémissent d'une stérilité que les grandes convulsions du monde politique rendent inévitable. On accueille avec égard tel roman que jadis on n'eût pas daigné ramasser. Sur plusieurs tables des sallons se trouve: *Adelaïde de Brunswick, Princesse de Saxe.* Son auteur, M. Roy, a déjà obtenu quelques succès littéraires. Il place dans le 11e siecle la scène de son roman. Le lecteur ami du merveilleux sera satisfait.

Les séances du tribunal secret, si fameux en Allemagne, des cavernes de voleurs, un *chef de bandits bien honnête homme*, des chaînes, des cachots, des souterrains, ne laissent rien à désirer. Du reste cet amas d'invraisemblances, se trouve un peu racheté par un style toujours correct et souvent agréable.

---

## *A M. le baron Fain, Maître des Requêtes et Secrétaire intime de S. M. l'Empereur et Roi.*

*Rapport du Mercredi, 29 7bre, 1813.*

(*Note de l'Editeur.*—Ce rapport sans signature et sans cachet officiel provient d'un agent secret, ignoré du Ministre de la Police et destiné à contrôler ses rapports. L'écriture est d'un genre peu usité, ornée de beaucoup de traits, peut-être pour rendre la contrefaction plus difficile.)

*Chagrin présumé de S. M.*—Le bruit circulait le matin que S. M. l'Impératrice Reine et Régente, n'avait pas reçu à St. Cloud, et comme on ne disait pas que S. M. eût éprouvé aucune indisposition, on attribuait la cause de la retraite et

S. M. à quelques nouvelles peu satisfaisantes que S. M. aurait reçues de l'armée.

*Voyage de S. M. l'Impératrice.*—On dit que S. M. est sur le point de faire un voyage; le bruit général est que c'est Anvers, que S. M. va honorer de son auguste présence. Quelques personnes prétendent savoir que c'est Mayence qui est le but du voyage de S. M.

*Princesse de Wagram.*—On a dit aussi que S. A. S. Mme. la Princesse de Neuchatel, était à la veille de partir pour se rendre auprès du Prince son époux.

*M. le Duc de Reggio.*—Les nouvelles officielles de la veille, insérées hier dans les journaux particuliers, ont donné lieu à remarquer dans quelques endroits publics, qu'elles ne faisaient aucune mention de Mr. le Maréchal Duc de Reggio. Les uns ont dit qu'il était blessé, et d'autres disent qu'il est prisonnier.

*Retraite de l'Armée.*—L'article des journaux, sous la rubrique de Francfort, qui annonce l'arrivée en cette ville, de plusieurs officiers Wurtembergeois qui y attendront une colonne de leurs troupes venant de la grande armée, a été considéré comme un indice précurseur de la retraite de la grande armée.

*Espagne.*—Le bruit circule que la Junte a déclaré l'Espagne indépendante, et a supprimé la noblesse et la dîme.

*Armée d'Espagne.*—Les nouvelles de l'armée d'Espagne ont fait on ne peut pas moins de sensation; tous les yeux sont fixés sur la grande armée.

*Tribunal Correctionnel.*—Après plusieurs audiences, le tribunal de police correctionnelle a acquitté M. M.rs Major, Capitaine Commandant; l'Adjudant-Major; Chirurgien et Aide de Chirurgien-Major du 15eme Régiment d'infanterie légere, ainsi que le concierge de la caserne de la nouvelle France, et un écrivain public de la rue du Lycée, tous prévenus d'avoir, de complicité, vendu des congés à prix d'argent, et d'insinuations faites à des conscrits pour les engager, et même les obliger en quelque sorte, à se faire remplacer. Les débats n'ont établi aucun de ces faits.

*Fonds Publics.*—La rente a encore baissé à la bourse d'hier.

## MORT DE M. GEOFFROY.

Cet estimable littérateur dont les feuilleton critiques ont pendant si long-temps fait les délices des lecteurs de l'*Ambigu*, vient de payer la dette de la nature. Il est mort à Paris le 1er de ce mois, à l'âge de 71 ans. Le *Journal de l'Empire* dont il fit la fortune, et même la *Gazette de France*, feuille rivale du *Journal de l'Empire*, ont également jeté des fleurs sur la tombe de cet homme célebre, que l'on ne remplacera pas aisément. C'était le Quintilien du théâtre.

*Extrait du* Moniteur, *du* 12 *Mars.*

La littérature et la critique ont perdu récemment dans un écrivain qui avait consacré toute sa vie à la premiere, et la plus grande partie de cette même vie à la seconde. Nous voulons parler de M. Geoffroy, ancien professeur de rhétorique à l'Université, et l'un des rédacteurs du Journal de l'Empire. La célébrité qu'il s'était acquise comme écrivain périodique, a été telle qu'elle semble nous faire une loi de consigner ici, relativement à sa personne et à ses écrits, des renseignements qui appartiennent à l'histoire de notre littérature. Nous nous étions occupés à les recueillir; mais c'était à ses coopérateurs surtout qu'appartenait cette tâche; l'un des plus distingués d'entr'eux, M. de Feletz, vient d'acquitter la dette de tous. On trouvera dans cette notice le double mérite de l'exactitude dans les faits, et d'une impartialité remarquable; les lecteurs nous sauront gré sans doute de la préférer et de la substituer à notre travail.

## NOTICE SUR M. GEOFFROY,

*Extraite du* Journal de l'Empire, *du* 11 *Mars.*

Quelques circonstances qui me sont tout-à-fait étrangeres, et qui n'ont aucun intérêt pour le public, ont un peu retardé cet hommage que le *Journal de l'Empire* devait à la mémoire de M. Geoffroy. Nos lecteurs l'attendaient sans doute de nous; leur justice exigeait que l'un de nous se chargeât de payer ce tribut au talent d'un homme dont les écrits les ont long-temps instruits et amusés, et ont été du moins l'objet assez habituel de leurs entretiens, de leurs controverses, de leurs sentiments divers et opposés; leur curiosité demandait quelques détails particuliers sur la vie d'un écrivain qui les a si long-temps et si vivement occupés; je vais tâcher de satisfaire et cette curiosité et cette justice.

Julien-Louis Geoffroy naquit à Rennes en 1743. Il fit ses études au collége des Jésuites de cette ville, et vint les perfectionner au collége de Louis-le-Grand, le plus célebre de tous ceux qui étaient gouvernés par la même société. Habiles à étudier les dispositions de leurs éleves, à discerner le mérite naissant, et le talent qui s'annonce dans les premiers essais et les premieres compositions de la jeunesse, les Jésuites distinguerent bientôt M. Geoffroy, et se l'attacherent. Témoins de ses succès dans ses études, et très-bons juges de son goût et de son aptitude pour les belles lettres, ils le destinerent à les enseigner. Mais la catastrophe qui les anéantit laissa M. Geoffroy, à peine âgé de vingt ans, sans état et sans occupation; il était naturel qu'il en cherchât une conforme à celle qui venait de lui être enlevée. A cette époque, la carriere de chacun était fixée, et à-peu-près irrévocable-

ment déterminée par la première direction qu'il avait prise ou qu'on lui avait donnée ; tout homme ne se croyait pas propre à toutes choses, et le jeune homme privé des biens de la fortune, qui avait fait de bonnes études, ne cherchait guere une ressource que dans cet avantage. M. Geoffroy sortit donc d'un collége des Jésuites pour entrer dans un collége de l'Université, et il occupa à Montaigu l'humble et modeste emploi de maître d'études, ce qu'on appelait alors *maître de quartier*. Bientôt un riche financier, M. Boutin, lui confia l'éducation de ses enfants. Ce fut dans le cours de cette éducation qu'il prit le goût des spectacles ; Mme. Boutin les aimait beaucoup, y allait souvent, et y menait le précepteur de ses enfants. Ce goût ne fut point purement frivole chez lui, puisqu'il l'engagea à étudier l'art, à en approfondir les regles, à juger, et les effets dramatiques et le mérite des pieces, et le génie des auteurs et le talent des acteurs. Ce fut pour mieux connaître encore la théorie de ces compositions que toutes les littératures placent au premier rang des plaisirs de l'esprit et des productions du génie, qu'il voulut en faire l'application, et qu'il composa lui-même une tragédie. Il choisit pour sujet la *Mort de Caton*. Ce n'était pour lui qu'une étude. Il présenta cependant sa piece aux comédiens, qui la reçurent et lui accorderent ses entrées ; c'était tout ce que M. Geoffroy demandait. Jamais il ne sollicita la représentation de sa tragédie ; il n'en parlait point ; jamais surtout il n'en rappela aucune situation, aucune scene, aucun vers. Toutefois de mauvais plaisants, ou, ce qui est encore pis, d'orgueilleux auteurs humiliés, ayant appris que cette piece avait existé, imaginerent cinq ou six vers ridicules, et même une tragédie entiere, qu'ils eurent l'impudence de faire im-

primer sous son nom : il ne tint qu'à M. Geoffroy de les faire condamner à un désaveu public et humiliant ; ce fut par modération qu'il s'en abstint.

Jusqu'ici M. Geoffroy avait tiré parti de son instruction et de ses talents, sans néanmoins s'en faire un état ; il crut qu'il était temps d'y penser, et ne s'écartant point de la route qu'il avait constamment suivie, il demanda à être aggrégé à l'Université de Paris, et se présenta au concours. Ses examens furent brillants et remarqués. L'Université distribuait tous les ans un prix auquel étaient libres de concourir tous les maîtres ès arts, et qui était la récompense du meilleur discours latin sur un sujet proposé par elle : M. Geoffroy concourut pour la première fois en 1773 ; il obtint le prix ; le sujet du discours était l'éloge du fameux chancelier de l'Université Jean Gerson ; il concourut encore, et avec le même succès l'année suivante 1774 ; le sujet du discours était les bienfaits de l'instruction publique, indistinctement accordée à tous les citoyens et à toutes les classes de la société ; *Sapienter à majoribus institutum esse ut omnium nullo discrimine civium patent publicæ humaniorum litterarum scholæ.* Enfin, une troisième palme remportée en 1775, fit craindre à l'Université que ce redoutable concurrent ne décourageât tous les autres ; et elle déclara qu'un même athlète ne pourrait être couronné que trois fois ; le sujet de ce troisième discours est le développement de cet endroit de l'art poétique d'Horace, où ce sage législateur, après avoir demandé si un grand et bel ouvrage peut être le fruit de l'art et de l'étude sans un heureux naturel, ou d'un heureux naturel dépourvu d'étude et d'art, décide qu'il faut le concours de toutes ces circonstances, et qu'elles se soutiennent et se perfectionnent mutuellement : *In eloquen-*

*sid maximè et poesi, quid auxilii sibi mutuò conferant ars et ingenium ex illis Horatii verbis : alterius sic altera poscit opem et conjurat amicè.* On a d'assez fortes raisons de croire que M. Geoffroy, encouragé par ces succès, en ambitionna de plus éclatants, et sur un plus brillant théâtre : il concourut, dit-on, à l'académie française pour l'éloge de Charles V, et son discours sans nom d'auteur, fut honorablement remarqué à ce concours, où La Harpe remporta le prix. Je le répete, cela est très-probable, mais n'est point sûr.

Enfin, M. Geoffroy entra dans la carriere où il s'est acquis une grande célébrité. Fréron mourut. Fréron que M. Geoffroy n'a jamais connu, quoique le *Journal de Paris* ait dernierement affirmé qu'ils avaient coopéré tous les deux en même temps à la rédaction de l'*Année littéraire*. Ce ne fut qu'après la mort de ce critique fameux que ses successeurs, cherchant un écrivain qui pût soutenir la réputation de l'*Année littéraire*, jeterent les yeux sur M. Geoffroy. Il avait été récemment nommé à la chaire de rhétorique du collége de Navarre, d'où il passa bientôt à celle du collége Mazarin : il était regardé dans l'Université comme le plus habile des professeurs de rhétorique. Il accepta la proposition qui lui fut faite par les propriétaires de l'*Année littéraire*, et ne trompa pas leur espoir. Il débuta dans cette carriere, au commencement de 1776, par un article sur le cours d'éducation de l'abbé de Condillac : M. Geoffroy n'examine pas les seize volumes in-8vo, dont ce cours qui depuis a été porté à vingt-trois, était alors composé ; il s'attache à celui de ces volumes qui a pour titre : *De l'Art d'écrire*, celui de tous qui entrait le plus dans le cours de ses réflexions habi-

tuelles, et auquel il pouvait le mieux appliquer ces excellents principes littéraires. Il démontra combien ceux de l'auteur de l'*Art d'écrire* étaient ou superficiels ou erronés, et vengea surtout la belle poésie de Boileau de la fausse métaphysique de l'abbé de Condillac, qui, par ses analyses, disséquait tout, et se montrait étranger aux arts de l'imagination et à leur langage. Tous les articles dont M. Geoffroy enrichit l'*Année littéraire* dans le cours de quinze années qu'il y travailla, sont solides, judicieux, et remarquables par d'excellents principes de philosophie, de morale, de littérature surtout. Son esprit est juste, sa logique ferme, et son style clair, pur, correct, mais généralement grave, quoiqu'il ne manque point de vivacité: ses articles sont plutôt austères que légers et badins; il ne cherche point à faire rire ses lecteurs, et ne se permet que de loin à loin quelques traits d'ironie. M. Geoffroy a pris depuis un autre ton, et a donné un autre tour à ses critiques: et, en cela, il a prouvé son tact et son esprit, et montré qu'il savait fort bien juger la différence des cadres, des temps, des esprits et des matières. De tous les articles répandus dans la volumineuse collection de l'*Année littéraire*, il n'en est point où l'on remarque autant que dans ceux de M. Geoffroy le goût et la connaissance de l'ancienne littérature et des écrivains des deux siecles de Périclès et d'Auguste: j'en donnerai pour exemple les trois extraits fort étendus qu'il publia sur le *Voyage du jeune Anacharsis*; ouvrage qu'il jugea trop sévèrement, à mon avis, mais dans la critique duquel il répandit d'excellentes observations.

La révolution devait mettre fin, du moins pour un temps, à ces discussions paisibles et littéraires. M. Geoffroy en combattit les excès et les principes anarchiques, soit dans l'*Année*

*littéraire*, qui subsista encore pendant les deux premières années de la tourmente politique, soit dans des feuilles qui paraissant tous les jours, étaient plus du goût des lecteurs dont il satisfaisaient plus vite l'avide empressement et la curiosité passionnée; mais il ne travailla point à la *Quotidienne*, comme l'a dit dernièrement le *Journal de Paris*; jamais il n'y écrivit une ligne; lorsque la *Quotidienne* avait du succès et de la vogue, M. Geoffroy avait fui Paris et tous les dangers de la célébrité, dangers dont l'obscurité ne préservait même pas toujours. Il s'était réfugié dans un hameau à quelques lieues de la capitale; là, confondu avec les villageois, vêtu d'un habit semblable au leur, il leur avait proposé d'enseigner à lire à leurs enfants, avait été examiné avec les plus habiles d'entr'eux, et jugé capable d'exercer cet emploi; il l'exerça en effet pendant toute la lutte des factions qui se disputaient la puissance et ensanglantaient leurs querelles: il ne revint qu'après le 18 Brumaire; et toujours fidele à la carriere qu'il avait d'abord embrassée, il entra chez un maître de pension, dans un des quartiers les plus reculés de Paris. C'est là qu'un de ses anciens amis alla le chercher dans le Printemps de l'année 1800, et lui proposa de se charger de la partie des spectacles dans le *Journal de l'Empire*, alors *Journal des Débats*. M. Geoffroy accepta, et alors commença pour lui une nouvelle carriere, une nouvelle vie et une nouvelle célébrité.

Ce fut aussi dans l'histoire des journaux une époque neuve et singuliere; depuis dix ans et plus, toutes les fausses doctrines en philosophie, en morale, en politique, en littérature, avaient été proclamées, et régnaient audacieusement sur les esprits subjugués ou épouvantés; le vrai seul dans tous les genres n'avait plus d'inter-

prête et de défenseur, était oublié et devenait presque une nouveauté pour tous les lecteurs. C'était un grand avantage pour la critique ; elle pouvait parler de tout ; remettre en question ce qui avait été cent fois jugé ; reproduire les plus anciens axiômes de philosophie et de morale ; apprécier toutes les littératures anciennes et modernes comme si elles ne l'avaient pas été déjà ; parler enfin comme d'une nouveauté d'Homère et d'Euripide, de Virgile et de Lucain, de Bossuet et de Boileau. Chose étrange ! elle était d'autant plus piquante, qu'elle était plus raisonnable, plus juste, plus vraie. Mais il fallait toutefois un homme de beaucoup d'esprit et de savoir pour entreprendre et bien remplir une tâche aussi variée et aussi étendue : et comme une pareille entreprise devait être nécessairement un combat opiniâtre et continuel, il fallait un homme aguerri dans ce genre polémique, et fécond en ressources : cet homme fut M. Geoffroy. Chargé de rendre compte de la représentation des pièces de Théâtre, il sut ramener dans ce cadre qui paraissait borné, toutes les questions, toutes les discussions ; il ne ménagea ni les nouvelles doctrines, ni leurs auteurs. Ceux-ci, accoutumés à vaincre, parce que jusqu'ici ils parlaient tout seuls, s'indignerent et frémirent ; ils discuterent aussi, plus souvent insulterent, quelquefois dénoncerent : M. Geoffroy ne se laissa point intimider par tant de bruit, et ne redouta point des combats d'où il sortait presque toujours victorieux ; chaque matin il parut sur la brêche, armé de nouveaux arguments, de nouvelles plaisanteries, de nouveaux sarcasmes. Les hommes sensés, qui depuis long-temps n'avaient plus d'interprête, applaudirent ; quelques collaborateurs adjoints à M. Geoffroy défendirent les mêmes principes, chacun suivant la nature et la mesure de son

esprit et son talent. Dès-lors le *Journal des Débats* fut appelé un journal de parti : on eut raison, pendant quelques années il fut un journal de parti ; au sortir des factions, il était impossible qu'il en fût autrement : l'essentiel était que le parti fût bon.

Ceux qui combattaient sous d'autres drapeaux regardaient Voltaire comme leur chef. M. Geoffroy attaqua ce chef avec violence, et, il faut le dire, avec exagération ; il y revint trop souvent, et c'était la faute d'un sujet borné dans lequel il était obligé de trouver un fond inépuisable. Il ne distingua pas assez le génie extraordinaire de l'homme, de l'abus qu'il en avait trop souvent fait ; parla trop de défauts et ne remarqua pas assez les beautés, et je ne sais quel fut son motif; car assurément personne n'était plus en état de faire cette distinction et cette juste appréciation. Quelques autres exagérations furent commises ; mais, en général, on peut dire que M. Geoffroy fut juste à-peu-près toutes les fois qu'il voulut l'être, et il le voulut souvent. Il eut sans doute beaucoup d'ennemis : comment ne pas en avoir, lorsqu'on a affaire à l'orgueil des poëtes, des poëtes dramatiques sur-tout, et des comédiens ? La colère de ceux-ci a été quelquefois portée jusqu'au scandale. Mais ses ennemis même, ceux du moins qui sont dignes d'avoir un avis, et dont le jugement est compté pour quelque chose, rendent justice à son esprit, à ses connaissances, à sa littérature, à ses talents ; ils admirent cette prodigieuse fécondité qui, dans un cadre borné, ne s'épuisait jamais, ne se lassait jamais, qui trouvait dans un fond cent fois exploité de nouveaux et d'ingénieux motifs d'articles. Le naturel, l'abandon, la vivacité étaient le caractere dominant de son style. Il rattachait avec beaucoup d'art les principes de

la philosophie usuelle et de la vie commune aux préceptes de la littérature ; ingénieux artifice qui faisait le principal agrément de ses articles, comme il fait celui des épîtres d'Horace et de Boileau. Quelquefois il pouvait choquer la vérité, la justice, souvent les préjugés ; on était mécontent, mais jamais ennuyé.

Chargé d'un travail qui semblait excéder les forces d'un seul homme, et le remplissant avec une scrupuleuse fidélité, et au-delà même de ses engagements, M. Geoffroy trouva néanmoins le temps de publier en 1808 un commentaire sur Racine. Ses ennemis ne manquerent point cette occasion de se venger : il se défendit, mais, ce qui est assez remarquable, sans passion et même sans chaleur. Cet article, déjà très-long, ne me permet point de reproduire ici le fond de cette querelle ; je me contenterai de dire que si l'on a fait de justes critiques du travail de M. Geoffroy, on ne peut disconvenir aussi qu'il est semé d'ingénieuses réflexions et de très-bonnes remarques littéraires. Mais ce qui recommandera toujours cet ouvrage, ce sont les excellentes traductions de fragments considérables, d'une tragédie même entiere, des anciens grecs ou latins, imités par Racine. M. Geoffroy avait un talent véritable pour la traduction ; et il eût été à désirer qu'il n'eut pas borné ce talent à la traduction agréable et élégante de Théocrite. Cependant, il est à croire que dans aucun genre il n'aurait acquis plus de célébrité que dans celui qu'il a principalement cultivé. Quels que soient les reproches que puissent lui faire les personnes qui lui sont le moins favorables, il n'en est pas moins le premier critique d'un siecle, où l'on peut affirmer que l'art de la critique n'a point dégénéré, quoiqu'on la voie trop souvent cultivée par de jeunes écoliers sans instruction, sans talent et sans esprit.

*Sur M. Geoffroy. Extrait de la Gazette de France.*

C'est une vérité devenue bien triviale qu'il n'y a pour faire du bruit dans ce monde que de savoir saisir l'à propos; mais au milieu des preuves multipliées qui, chaque jour, démontrent ce principe, il serait difficile d'en trouver une plus frappante que l'exemple récent de la mort de M. Geoffroy. Qui n'eût pensé, il y a quelques mois encore, que la perte de ce critique célèbre ne dût causer une espece de révolution en Europe comme dans le journal auquel il avait consacré ses talents? Qui n'eût prophétisé qu'un événement d'une telle importance ne dût occuper tous les esprits, mettre en fermentation toutes les têtes, fournir pendant quinze jours au moins à toutes les conversations? Ce journaliste fameux s'était fait tant d'ennemis et de partisans, tant d'admirateurs et d'envieux qu'il semblait que sa mort, pour terminer dignement sa vie, dût être le signal d'une effroyable confusion de satires et d'éloges, de chants de douleur et de cris de joie. Mais, ô vanité des choses humaines! Celui qui, depuis quinze ans, s'était successivement emparé de la puissance la plus absolue en littérature, celui qui lançait d'un bout de l'empire à l'autre des arrêts toujours redoutés, lors même qu'ils n'étaient pas infaillibles, celui qui faisait trembler les nourrissons de Thalie, de Melpomene, de Terpsychore et de Polymnie, et devant qui pâlissaient sur leur trône les rois et les tyrans..... de théâtre; celui qui contraignait l'orgueil à s'humilier, et la beauté même à descendre à d'humbles prieres, le terrible Geoffroy en un mot, grâce aux intérêts d'une toute autre importance qui fixent aujourd'hui tous les regards, meurt dans une obscurité profonde et n'a pas même obtenu

jusqu'ici d'oraison funebre au pied de ce tribunal d'où sa voix tonnait naguere encore avec tant d'éclat. Le sujet est vaste pourtant et présente à l'orateur qui daignera s'en emparer une mine féconde; mais il n'est pas non plus sans difficultés. Tant d'amours propres ont été froissés par M. Geoffroy, tant de haines amassées sur sa tête, que celui qui se chargera de son panégyrique est condamné d'avance à ne dispenser l'éloge qu'avec la plus extrême sobriété; tandis que les services éminents rendus à la littérature, les combats sans nombre livrés pour le seul intérêt de l'art dramatique, imposent à la critique l'obligation de ne s'exprimer qu'avec la plus grande réserve, même à l'égard de celui qui n'a pas toujours respecté ce devoir. En attendant qu'une plume impartiale rende à la mémoire de M. Geoffroy tout ce qui lui est dû, je vais risquer d'offrir ici quelques considérations rapides qui pourront mettre à même d'apprécier une partie de ce que cet homme de lettres distingué a fait particulierement pour l'art dramatique pendant les quinze dernieres années de sa vie.

Aujourd'hui que le bien est fait, qu'une sage impulsion est donnée à la littérature, il ne serait pas étonnant que quelques esprits, aigris par des critiques séveres et par fois même exprimées avec amertume, n'eussent oublié que M. Geoffroi est un de ces écrivains qui se dévouerent pour le salut des principes et du goût au sortir de la tourmente révolutionnaire. Dans cette espece de partage qui se fit de la littérature par ses défenseurs, le théâtre échut à M. Geoffroy, et dès les premiers pas qu'il fit dans la carriere, il se distingua par un zele ardent, qu'il aurait dû quelquefois, peut-être, renfermer dans de plus justes bornes. Malheureusement, lorsque le mal est à son comble, ce n'est pas sans quelque violence que l'on parvient à le détruire, et cette

époque est encore trop rapprochée de nous, pour que l'on ait oublié jusqu'à quel point la licence et l'absurdité s'étaient emparées de la scène. M. Geoffroy, distingué dès sa jeunesse dans la carrière de l'enseignement par des succès qu'il devait à d'excellentes études, s'opposa avec un avantage marqué au torrent dévastateur qui menaçait d'anéantir chez nous l'art dramatique, et sans vouloir jamais composer avec les principes, inébranlable dans le système auquel notre théâtre avait dû toute sa gloire, il combattit les idées nouvelles avec tant de succès, que bientôt il fut signalé comme le chef du parti qui aspirait et qui est parvenu à rendre son ancienne considération à notre littérature. Je citerai à ce sujet un fait que je tiens d'un des amis intimes de M. Geoffroy, et qui donne la mesure de son antipathie pour tout ce que les lettres avaient produit pendant le temps orageux de nos discordes. On assure qu'il dédaignait tellement la littérature moderne, que *le Voyage du jeune Anacharsis* est le dernier ouvrage de notre temps dont il se soit permis la lecture. Quoiqu'il en soit de l'authenticité de cette anecdote que je ne prétends pas garantir autrement, il est assez constant, pour nos poëtes dramatiques, que, fidele admirateur de Corneille, de Racine et de Moliere, ce fut presque toujours sur les chefs d'œuvre de ces maîtres célebres qu'il jugea les essais de leurs successeurs; et malgré l'âcreté que l'on peut reprocher à quelques-uns de ses critiques, malgré l'animosité avec laquelle il exprimait par fois son opinion, il faut convenir que ses arrêts ont presque toujours été confirmés par la saine partie du public capable de revoir les pieces du procès, et que, tout examiné, il s'est rendu plus souvent coupable de faire valoir de mauvais ouvrages que de refuser justice aux bons.

Je m'attends bien qu'on ne manquera pas de

rappeler ici les déclamations éternelles et les violentes diatribes qu'il a cru pouvoir se permettre contre Voltaire ; et je suis loin de vouloir entierement les justifier ; mais prétendrait-on renfermer l'esprit de parti dans les limites de modération constante ; et quelquefois les antagonistes de M. Geoffroy ne lui ont-ils pas donné l'exemple du contraire ? Voltaire lui-même n'a-t-il pas pas poussé l'intolérance philosophique jusqu'à de certains excès que ses propres partisans étaient réduits à déplorer ? Et quand, pour ne parler ici que de ses productions dramatiques on n'aurait à reprocher à cet homme célebre que cette affectation de sentences téméraires dont ses sectateurs aveugles ont tiré depuis de si funestes conséquences, ne devrait-on pas quelque indulgence à celui qui a osé courageusement, en dépit de l'engouement de la multitude, attaquer le mal jusque dans ses racines ? Tout ce que la passion a pu dicter d'injuste à M. Geoffroy dans ses examens multipliés du théâtre de Voltaire, n'enlevera pas une parcelle à la gloire réelle de cet homme prodigieux ; mais ce que le goût et la justice réclament dans ces critiques, est un véritable service rendu aux lettres et à ceux qui les cultivent. La gloire de Corneille n'a pas souffert, des commentaires que Voltaire a attachés aux chefs-d'œuvre du pere de la tragédie ; et malgré les clameurs qui s'éleverent alors contre l'auteur de la *Henriade*, on reconnait aujourd'hui l'utilité de ce travail aride et épineux.

Cependant, pour revenir à M. Geoffroy, la rigoureuse impartialité qui dirige ma plume, m'oblige à rappeler, qu'appréciateur éclairé des grands modeles, on le voit trop souvent, par des emportements bizarres, renverser les autels sur lesquels il avait sacrifié tant de fois, et insulter les statues auxquelles il avait prodigué son encens. Corneille, Racine, Euripide même ne fu-

sont point à l'abri de ses outrages, et de telles contradictions ne peuvent guères s'expliquer qu'en admettant dans M. Geoffroy une versatilité d'opinion, défaut presqu'impardonnable dans un homme qui prend aux yeux de tous l'engagement de leur servir de boussole, ou bien, en supposant, ce qui ne serait ni sans vraisemblance, ni sans exemple, qu'il était arrivé à ce terme où les choses qui nous ont le plus intéressés finissent par nous devenir d'une indifférence complete. Tel est quelquefois le résultat d'une longue expérience. Blasé sur tout, l'esprit même se flétrit, ne trouve de jouissances que dans une immoralité qui lui paraît plus piquante que la froide raison : et l'on en vient à cet excès de se jouer de sa propre opinion comme on se joue de celle des autres. Au surplus, il faut encore reconnaître que, par une espece d'entêtement qui s'allie plus facilement qu'on ne pourrait le croire avec cette sorte de faiblesse, M. Geoffroy semblait avoir pris en aversion, sans la moindre apparence de justice, certains auteurs et certaines productions de la littérature moderne sur lesquels il n'eût jamais le courage de s'expliquer avec franchise et loyauté.

Comme la juridiction de M. Geoffroy s'étendait sur tous les théâtres, il s'est vu dans la nécessité de parler souvent de musique et de danse, deux arts dont il est permis à un professeur d'éloquence d'ignorer les regles et les principes. Cependant, attendu qu'il ne faut que des yeux pour prononcer sur le mérite d'un danseur et d'un maître de ballets, et qu'il suffit d'avoir des oreilles, où si l'on veut de l'oreille pour apprécier le talent d'un chanteur et d'une cantatrice, M. Geoffroy s'acquittait tout comme un autre de cette partie de ces fonctions quant à la science, et avec sa supériorité ordinaire quant à la tournure piquante de ses observations. Je sais que

relativement à la musique proprement dite, c'est-à-dire la théorie de l'art; on lui a reproché plus d'une fois d'être à cet égard d'une ignorance complete ; et je le croyais volontiers, sans penser que la plupart de ceux qui lui adressaient de pareils reproches, fussent dans le fond beaucoup plus savants que lui. Il n'est malheureusement que trop facile de déraisonner sur les arts sans y rien entendre ; et c'est ce que prouvent tous les jours cette foule d'amateurs, qui, sans études préliminaires, sans autre autorité que leur goût qu'ils prétendent infaillible, tranchent avec une admirable facilité sur le mérite d'un tableau ou d'une partition. La multitude aveugle et sourde ne manque pas d'applaudir ; mais le professeur rit sous cape, quand il n'a pas la simplicité de s'affliger d'un arrêt dont il sent tout le ridicule, et qui ne mérite que son mépris. Que dis-je, un professeur? Tirez des classes du conservatoire ou de l'atélier de David un élève qui ait appliqué aux faibles essais les regles de la composition, ou qui ait peint pendant deux ans l'académie, il sera peut-être incapable d'écrire deux lignes sur l'art qui fait l'objet de ses études ; mais il indiquera, sans s'y tromper, les défauts d'une ouverture ou d'un morceau d'ensemble ; mais il mettra le doigt sur l'endroit faible d'un tableau. Faut-il donc renoncer à parler des arts que l'on n'aura pas exercés soi-même? Une pareille conséquence serait trop rigoureuse. Mais ne pourrait-on pas conclure qu'il est insensé de vouloir donner son enthousiasme ou son goût particulier comme une regle infaillible, et que dans les choses que nous n'entendons pas toujours très-bien nous-mêmes, nous devons quelque indulgence à ceux qui ne partagent pas toutes nos idées et toutes nos sensations ?

[*La Fin au Numéro prochain.*]

## JOURNAUX HOLLANDAIS.

*Leyde, le 6 Mars.*

D'après des rapports, dit la Gazette de la Cour de Vienne, du 16 Février, 1814, qu'on a reçus du feld-maréchal comte de Bellegarde, commandant en Italie, en date du quartier-général de Valleggio le 9 Février, il y a eu, le 8, lors du passage du Mincio, des combats très-opiniâtres. Quoique l'ennemi eût combiné ses plans depuis long-temps, qu'il eût en sa faveur une position des plus avantageuses, et qu'il fût soutenu par des sorties simultanées des forteresses de Mantoue et de Peschiera, cependant, les sages dispositions du général commandant et la bravoure distinguée de toutes les troupes, non-seulement ont fait échouer les projets de l'ennemi, mais les ont fait tourner à son désavantage.

L'ennemi ayant entierement abandonné l'Adige, le feld-maréchal comte de Bellegarde transféra son quartier-général à Villafranca, et d'après les avis qui lui parvenaient de tous les côtés, que le vice-roi continuait, en hâte, sa retraite sur Crémone, et n'avait laissé que deux divisions sur le Mincio, il résolut de passer ce fleuve, le 8 à Valleggio. Toutes les dispositions étaient faites pour le passage. La division Radivojevich l'effectua le lendemain à Valleggio, et le général Vecsay à Pozzolo, sans éprouver de résistance; le feld-maréchal-lieut. Merville fut laissé à Pozzolo avec la brigade de grenadiers et les deux régiments de dragons de Savoye et Hohenlohe, pour être à portée de se jeter sur celui des points qui serait menacé.

Le feld-maréchal-lieut. Radivojevich rencontra bientôt l'ennemi; il s'engagea aussitôt un feu très-vif, qui eut pour nous les suites les plus favorables. En peu de temps, l'aile gauche gagna beaucoup de terrain et toutes les hauteurs; l'ennemi se retira dans la direction de Brescia, de maniere cependant qu'il appuyait son aile gauche à la tête du pont de Monzamban qu'il tenait encore, et il occupa les hauteurs près de cet endroit, qui lui offraient une position très-avantageuse.

Au moment où l'on était occupé à exécuter les dispositions pour l'attaque de la position de Monzamban, on

gent du feld-maréchal-lieut. Merville l'avis qu'une forte colonne de cavalerie ennemie avait repassé le Mincio à Goito, et s'était jetée entre lui et le feld-maréchal-lieut. Mayer, qui était attaqué en même temps à Roberbella près de Mantoue, et pressé vers Villafranca.

Le projet de l'ennemi était trop clair pour pouvoir en douter un instant, et il était évident que le vice-roi lui-même était revenu le 7 de Castellucio et Marcoria, avec la division Quesnel, la division de cavalerie Mermet et ses gardes, et avait conduit cette colonne par Goito, en même temps qu'il faisait avancer la garnison de Mantoue, sous le général de division Grenier. Le général commandant ordonna aussitôt à la brigade de Quosdanovich, restée en réserve à Valleggio, de s'avancer pour soutenir le feld-maréchal-lieut. Merville contre l'ennemi supérieur en force qui menaçait nos derrieres. Quoique la division de cavalerie du général ennemi Mermet eût été culbutée, qu'on lui eût pris un canon et qu'on lui disputât le terrain pied à pied, cependant l'ennemi gagnait toujours du terrain sur la route de Villafranca et cherchait à venir sur nos derrieres.

Les sages dispositions du feld-maréchal-lieut. Merville et la valeur extraordinaire des troupes purent seules le contenir jusqu'à l'arrivée du général Quosdanovich, qui, renforcé par deux bataillons de Deutschmeister, manœuvra avec beaucoup d'habileté, fit beaucoup de mal à l'ennemi avec son artillerie à cheval, et le força enfin à renoncer à l'avantage qu'il avait gagné et à se retirer sur Mantoue, par la tête de pont de Goito, en laissant 4 à 500 prisonniers, parmi lesquels se trouvent plusieurs officiers de l'état-major.

Le feld-maréchal-lieut. Sommariva repoussa également avec vigueur une sortie que l'ennemi avait entreprise, en même temps de Peschiéra, avec 3000 hommes. Le capitaine comte Bercfini, des hussards de Stipsics, s'est particulierement distingué dans cette occasion, et a fait à l'ennemi une trentaine de prisonniers. Comme le combat a duré sans interruption depuis 9 heures du matin jusqu'à la nuit, la perte a été assez considérable des deux côtés; mais celle de l'ennemi a été infiniment plus grande; et ses attaques, qui ont échoué de tous les côtés, lui ont coûté beaucoup de monde.

Le général commandant se réserve de donner sur cette affaire des détails ultérieurs. Le général Quosdanovich, qui a contribué d'une maniere décisive à l'heureuse issue de cette journée, le colonel Schlottheim, des dragons de

Hohenlohe, les commandants des bataillons de Pest et de Faber ont été blessés. Toutes les troupes se sont de nouveau distinguées par leur valeur et leur fermeté.

Le général commandant fait une mention honorable du feld-maréchal-lieut. Baron Merville et du général Quosdanovich, ainsi que du lieutenant-colonel baron Mergen, des Uhlans de l'Archiduc Charles, qui prit à l'ennemi un canon avec son caisson, et rendit la retraite de la cavalerie ennemie, par Goito, très-difficile.

D'après des rapports ultérieurs du général Tomassich, les forts et la ville de Raguse se sont rendus, le 29 Janvier, par capitulation, aux troupes du général Milutinovich, après avoir été vivement battus pendant plusieurs jours, et lors qu'on avait fait des dispositions pour donner l'assaut.

La garnison française, sous les ordres du général de division Montrichard, est prisonniere de guerre, et sera transportée, par mer, dans un port d'Italie, à condition de ne point servir contre les troupes de S. M. et de ses alliés, jusqu'à ce qu'elle soit échangée.

On a trouvé dans la place 165 pieces de canon, pour la plus grande partie de gros calibre, et une quantité très-considérable de munitions.

---

Les rapports français publiés par le *Moniteur*, le 17 et le 19 Février, portent :

*Milan, le* 10 *Février.*—Une estafette, qui arrive à l'instant de Goito, où il a laissé le vice-roi, le 9 au matin, nous a apporté les nouvelles suivantes :

Par un mouvement bien combiné, le prince vice-roi déboucha, le 9 au point du jour, du Mincio, en plusieurs colonnes. Le général Verdier était resté sur le Mincio Supérieur, avec les 5e et 6e divisions, qui devaient déboucher le même jour de Monzambano, et soutenir le mouvement du prince vice-roi sur Villafranca. Le prince se proposait d'offrir le combat à l'ennemi sur ce point. Nous comptions trouver les principales forces de l'ennemi où elles étaient postées dans la soirée de la veille, à Robervallo, Villafranca, et Valleggio. Par une circonstance extraordinaire l'ennemi, dans la même nuit, marcha avec toutes ses forces sur Valleggio, et à l'instant même où nos troupes débouchaient de la tête de pont, l'ennemi effectuait son passage

à Borghetto. Il s'en suivit une bataille dans les plaines au-delà de Robervallo, avec la réserve de l'ennemi, pendant que le général Verdier opposait la plus grande résistance à l'ennemi sur les hauteurs de Monzambano. La bataille fut chaude et bien soutenue de part et d'autre, surtout à cause de la position des deux armées. La valeur de nos troupes surmonta la résistance que l'ennemi fit en vain. Nous poursuivîmes nos avantages jusqu'à Valleggio; sur les hauteurs nous combattîmes fort avant dans la nuit. Vers 4 heures de l'après-midi, le village de Pozzolo fut pris, et l'ennemi, qui, sur ce point, se préparait à établir des ponts, fut obligé de les abandonner. De son côté, le général Verdier, posté sur les hauteurs de Monzambano, repoussa toutes les attaques de l'ennemi, et quoiqu'il eût été sans communication avec les autres divisions, depuis que l'ennemi avait porté ses colonnes sur Volta, il n'avait pas perdu un pouce de terrain. Les fruits de cette journée sont très-avantageux. Il est tombé dans nos mains plus de 2500 prisonniers, dont 40 officiers. L'ennemi a eu, sans exagération, 5000 tués ou blessés. Nous avons pris beaucoup d'équipages, plusieurs administrations de l'armée, et des selles de chevaux d'un grand nombre de généraux. Les régiments de Deutschmeister, Reiske, la réserve de grenadiers et les dragons de Hohenlohe, sont les corps qui ont le plus souffert. Dans une seule charge du 31e de chasseurs, un bataillon de grenadiers a été rompu et détruit. Nous n'avons pas encore l'état de nos pertes, elles montent tout au plus à 2500 hommes hors de combat. Durant la nuit, l'ennemi a fait repasser vers Valleggio les troupes qui étaient restées en présence du général Verdier. Nos troupes, après avoir passé la nuit sur le champ de bataille, ont repassé ce matin le Mincio. Le quartier-général du vice-roi devait être établi à moitié chemin de Volta. Le général Zucchi, qui avait marché vers les différentes communications, d'Isola-della-Scala, pour couvrir le flanc droit de cette armée, rencontra quelques bataillons ennemis qu'il obligea de rétrograder, et ce matin il est entré à Mantoue avec quelques centaines de prisonniers. Dans cette brillante journée l'armée a déployé la plus grande valeur.

*Volta, le* 10 *Février, au soir.*—L'ennemi qui avait conservé son pont de Borghetto, où il était couvert par les hauteurs de Valeggio, fit passer huit à dix mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, dans la nuit du 9, ce-

pérant s'établir sur la droite du Mincio. Ce matin, au point du jour, les troupes légeres du lieutenant-général Grenier et celles du général Verdier, venant de Monzambano, ont reconnu l'ennemi sur les hauteurs qui environnent Borghetto. Le prince vice-roi, qui était monté à cheval au même instant, a fait avancer quelques colonnes pour soutenir le feu des voltigeurs qui étaient vivement aux prises. Le lieutenant-général Grenier s'est avancé par les hauteurs, sur la droite, avec la division Maresoot, pendant que le général Verdier s'avançait par les hauteurs sur la gauche. L'ennemi, quoique protégé par les batteries placées sur les hauteurs opposées, n'a pas pu soutenir le choc de nos troupes. Toutes les positions sur lesquelles il a voulu tenir ont été prises successivement, et il a été forcé de repasser le Mincio. Nous avons fait 200 prisonniers, et il a laissé autant de morts sur le champ de bataille. Nous avons eu vingt hommes tués et 150 blessés. Ainsi la seconde tentative de l'ennemi a échoué comme la premiere.

---

## *Copenhague, le* 15 *Février.*

Les obstacles que la saison ne cesse d'opposer à la communication avec le continent, et à la correspondance par mer, ont empêché jusqu'à présent l'échange des ratifications du traité de paix qui a été conclu le 14 Janvier, entre S. M. le Roi de Danemarc et le Roi de la Grande-Bretagne. Pour satisfaire cependant au désir que le public témoigne de connaître le contenu de ce traité, le Journal Officiel en a communiqué aujourd'hui l'extrait suivant :

" Dès le moment de la signature de ce traité, dit cette feuille, il y aura paix et amitié entre les Etats danois et britanniques, et entre les sujets réciproques dans toutes les parties du monde. Les vaisseaux qui pourraient être pris après ce moment, seront restitués à leurs propriétaires.

" Aussitôt que les ratifications auront été échangées, les prisonniers de guerre seront relâchés des deux côtés.

" Toutes les possessions et colonies danoises qui auront été prises pendant la guerre, par les armées de la Grande-Bretagne, seront rendues, à l'exception de la seule île de Héligoland.

" La reddition des colonies se fait d'après les mêmes

principes, qui ont été suivis à ce sujet en 1804. L'île d'Anholt sera rendue dans un mois après la ratification, pourvu que la saison et la difficulté de la navigation ne le rendent impossible. Le Roi de la Grande-Bretagne s'engage à employer ses bons offices auprès de ses alliés l'Empereur de Russie et le Roi de Prusse, pour que les liaisons d'amitié soient rétablies avec le Roi de Dannemarc sur le même pied qu'elles étaient avant la guerre. Dans cet espoir, le Roi de Dannemarc consent à faire cesser incontinent les hostilités contre ces deux puissances.

" Tous les vaisseaux qui seront pris après la signature de ce traité, seront rendus, dans l'attente d'une entière réciprocité.

" Les relations commerciales reprennent, entre les sujets des deux monarques, leur cours ordinaire comme avant la guerre, et on s'entendra, aussitôt qu'il sera possible, pour affermir et étendre ces relations.

" Sa Majesté danoise facilitera autant que possible le désir manifesté par Sa Majesté et la nation britanniques pour l'anéantissement de la traite des negres, et interdira, de la maniere la plus efficace, à tous ses sujets de prendre part à ce trafic honteux.

" Le Roi de la Grande-Bretagne s'engage, conjointement avec le Roi de Suede, à employer ses bons offices auprès des puissances alliées, à l'effet de procurer au Dannemarc, à la pacification générale, une indemnité convenable pour le royaume de Norvége.

" Incontinent après la ratification de ce traité, il sera donné main levée de toute possession séquestrée des sujets réciproques, qui n'aura pas encore été déclarée confisquée.

" Par un traité d'alliance conclu à Stockholm, le 3 Mars, 1813, le Roi de Suede s'est engagé à concéder aux sujets de S. M. Britannique, pendant vingt ans, dans le port de Stralsund, un droit d'étape pour toutes les marchandises, manufactures ou autres objets de commerce, soit de la Grande-Bretagne, soit de ses colonies, qui seront chargés sur des navires anglais ou suédois, dont il sera payé un droit d'importation à raison de un pour cent de la valeur, et un pareil droit d'exportation. Sa Majesté danoise s'engage, comme le duc de Poméranie, à remplir cette stipulation, pourvu que l'expression danois soit substituée à celle de suédois.

" Tous les traités de paix et de commerce antérieurs, entre les Rois de Dannemarc et de la Grande-Bretagne,

sont renouvelés et mis de nouveau en vigueur par le présent traité pour autant qu'ils ne sont pas contraires à son contenu."

---

## *Extrait d'une Lettre Particuliere de Bruxelles, du 5 Mars.*

Le prince de Saxe-Weimar, commandant en chef de l'armée combinée dans la Belgique, est arrivé ici, le 2, d'une tournée qu'il a fait à Gand, et est reparti le lendemain pour Enghien, où est son quartier-général. D'après les ordres de ce prince, il va être levé quatre régiments d'infanterie belge, de trois mille six cents hommes chacun, qui porteront les noms de Bruxelles, Gand, Mons et Namur, où ils seront organisés. Il sera en outre formé un régiment de cavalerie et une batterie d'artillerie à cheval. Afin de pouvoir compléter de suite ces corps, le gouverneur militaire de la Belgique, le comte de Lottum, a fait un appel à tous les anciens militaires, auxquels il promet des grades proportionnés à leurs services et à leurs talents.

Les députés belges, désignés pour se rendre au quartier-général des Monarques alliés, sont déjà partis.

Le général Maison qui, de Tournay s'était replié sur Lille, est sorti dette place avec quatre à cinq mille hommes et a occupé de nouveau Courtray et Menin. Le 2, un corps de troupes russes et prussiennes est entré à Harlebeke et a battu l'ennemi. La nuit suivante, ces troupes ont cerné Courtray et Menin, de sorte que les Français se trouvent renfermés dans ces deux places, où on croit qu'ils seront bientôt forcés de se rendre.

Un courier, arrivé hier, en cette ville, du quartier-général, a apporté la nouvelle officielle que le général Bulow s'est emparé de la Fere, où il a trouvé des magasins considérables. On attend à chaque instant les détails officiels; ils seront de suite communiqués au public.

D'après un rapport du colonel baron de Geismar, un détachement appartenant à l'avant-garde du prince de Saxe-Weimar, vient de s'emparer de Bern, Dourlens, Roie et Chauny. Ce commandant, en s'emparant de Dourlens et de la citadelle, a rendu à la liberté 130 Anglais et 60 Espagnols. Ces braves ont demandé et obtenu des armes, ont prêté serment aux puissances alliées, et ont pris place dans les rangs de leurs libérateurs.

*Extrait d'une Lettre particulière de Varsovie, du 10 Février.*

Le général de brigade prince Radzivil, est arrivé ici, le 7, à la tête d'une colonne de troupes polonaises qui ont fait partie de la garnison de Dantzig. Ces troupes auxquelles leurs vainqueurs ont rendu la liberté, resteront dans leur patrie ; les individus qui les compsent ont même obtenu, assure-t-on, la liberté de quitter le service

D'après les avis de Presbourg, il a été publié une ordonnance tendant à améliorer le sort des prisonniers de guerre, qui se trouvent en grand nombre en Russie. Par ces dispositions bienfaisantes, nouvelle preuve de la magnanimité et de la philantropie de l'Empereur Alexandre, il est permis à tous prisonniers français, italiens et allemands, de se fixer en Russie, à condition qu'ils prêteront serment de fidélité à l'Empereur. Ceux qui rempliront ces formalités pourront être employés dans les manufactures. Ils devront en outre se choisir un état, et ceux qui ne le feront pas seront considérés comme dangereux et traités comme vagabonds. Tous ceux qui ont des états peuvent, d'après leur choix, être employés de bon gré dans les fabriques et manufactures de la couronne ou des particuliers ; ils y seront traités comme les sujets russes. Lorsqu'ils auront prêté serment et choisi un état, ils seront inscrits dans la classe des bourgeois, et considérés pendant dix ans comme nouveaux sujets, et exempts de toute redevance ou charge imposée aux bourgeois. Ceux qui ne pourront être employés dans les fabriques ou autres établissements, auront la faculté de rester dans les villes comme ouvriers, ou de s'engager chez les particuliers.

# BULLETINS FRANÇAIS.

## *Paris, le* 11 *Mars.*

S. M. l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 9 Mars :

L'armée du général Blucher, composée des débris des corps des généraux Sacken, Kleist et York, se retira, après les batailles de Montmirail et de Vauchamp, par Rheims, sur Châlons. Elle y reçut les deux dernieres divisions du corps du général Langeron, qui étaient encore restées devant Mayence, et elle y réforma ses cadres. Sa perte avait été telle qu'elle fut obligée de les réduire à moitié, quoiqu'il lui fût arrivé plusieurs convois de recrues de ses réserves.

L'armée dite du Nord, composée de quatre divisions russes, sous les ordres des généraux Witzingerode et Woronzow, et d'une division prussienne sous les ordres du général Bulow, remplaçait, à Châlons et à Rheims, l'armée de Silésie.

Celle-ci passa l'Aube à Arcis, pendant que le prince de Schwartzenberg bordait la droite de la Seine, et par suite des combats de Nangis et de Montereau, évacuait tout le pays entre la Seine et l'Yonne.

Le 22 Février, le général Blucher se présenta devant Mery. Il avait déjà passé le pont lorsque le général de division Boyer marcha sur lui à la bayonnette, le culbuta et le rejeta de l'autre côté de la riviere ; mais l'ennemi mit le feu au pont et à la petite ville de Mery, et l'incendie fut si violent que, pendant 48 heures, il fut impossible de passer.

Le 24, le corps du duc de Reggio se porta sur Vandœuvre, et celui du duc de Tarente sur Bar-sur-Seine.

Il paraît que l'armée de Silésie s'était portée sur la gauche de l'Aube pour se réunir à l'armée autrichienne et donner une bataille générale ; mais l'ennemi ayant renoncé à ce projet, le général Blucher repassa l'Aube le 24 et se porta sur Sezanne.

Le duc de Raguse observa ce corps, retarda sa marche, se retira devant lui sans éprouver aucune perte. Il arriva le

25 à la Ferté-Gaucher, et fit le 26, à la Ferté-sous-Jouarre, sa jonction avec le duc de Trévise qui observait la droite de la Marne, et les corps de l'armée dite du Nord qui étaient à Châlons et à Rheims.

Le 27 le général Sacken se porta sur Meaux, et se présenta au pont placé à la sortie de Meaux sur le chemin de Nangis qui avait été coupé. Il fut reçu avec de la mitraille. Quelques-uns de ses coureurs s'avancerent jusqu'au pont de Lagny.

Cependant l'Empereur partit de Troyes le 27, coucha le même jour au village d'Herbisse, le 28, au château d'Esternay, et le 1er Mars à Jouarre.

L'armée de Silésie se trouvait ainsi fortement compromise. Elle n'eut d'autre parti à prendre que de passer la Marne. Elle jeta trois ponts et se porta sur l'Ourcq.

Le général Kleist passa l'Ourcq et se portait sur Meaux par Varede. Le duc de Trévise le rencontra le 28 en position au village de Gué-à-Trême, sur la rive gauche de la Térouenne. Il l'aborda franchement. Le général Christiani, commandant une division de la vieille garde, s'est couvert de gloire. L'ennemi a été poussé l'épée dans les reins pendant plusieurs lieues. On lui a pris quelques centaines d'hommes et un grand nombre est resté sur le champ de bataille.

Dans le même temps, l'ennemi avait passé l'Ourcq à Lisy. Le duc de Ragusse le rejeta sur l'autre rive.

Le mouvement de retraite de l'armée de Blucher fut prononcé. Tout filait sur la Ferté-Milon et Soissons.

L'Empereur partit de Ferté-sous-Jouarre le 3; son avant-garde fut le même jour à Rocourt.

Les ducs de Ragusse et de Trévise poussaient l'arrière-garde ennemie; ils l'attaquerent vivement le 5 à Neuilly-Saint-Front.

L'Empereur arriva de bonne heure le 4 à Fismes. On fit des prisonniers et l'on prit beaucoup de voitures de bagages.

La ville de Soissons était armée de vingt pieces de canon et en état de se défendre. Le duc de Ragusse et le duc de Trévise se porterent sur cette ville pour y passer l'Aisne, tandis que l'Empereur marchait sur Mezy. L'armée ennemie était dans la position la plus dangereuse, mais le général qui commandait à Soissons, par une lâcheté qu'on ne saurait définir, abandonna la place le 5 à quatre heures après-midi, par une capitulation soi-disant honorable, en ce

que l'ennemi lui permettait de sortir de la ville avec ses troupes et son artillerie sur Villers-Cotterets. Au moment où l'armée ennemie se croyait perdue, elle apprit que le pont de Soissons lui appartenait et n'avait pas même été coupé. Le général qui commandait dans cette place et les membres du conseil de défense sont traduits à une commission d'enquête. Ils paraissent d'autant plus coupables, que pendant toutes les journées du 2 et du 3 on avait entendu de la ville la canonnade de notre armée qui se rapprochait de Soissons, et qu'un bataillon de la Vistule, qui était dans la place, et qui ne la quitta qu'en pleurant, donnait les plus grands témoignages d'intrépidité.

Le général Corbineau, aide-de-camp de l'Empereur, et le général de cavalerie Lafferriere s'étaient portés sur Rheims, où ils entrerent le 5 à quatre heures du matin, en tournant un corps ennemi de 4 bataillons qui couvraient la ville, et dont les troupes furent faites prisonnieres. Tout ce qui se trouvait dans Rheims fut pris.

Le 5, l'Empereur coucha à Bery-au-Bac. Le général Nansouty passa de vive force le pont de Bery, mit en déroute une division de cavalerie qui le couvrait, s'empara de ses deux pieces de canon, et prit 300 cavaliers, parmi lesquelles s'est trouvé le colonel prince Gagarin qui commandait une brigade.

L'armée ennemie s'était divisée en deux parties. Les 8 divisions russes de Sacken et de Winzingerode avaient pris position sur les hauteurs de Craonne, et les corps prussiens sur les hauteurs de Laon.

L'Empereur vint coucher le 6 à Corbeni. Les hauteurs de Craonne furent attaquées et enlevées par deux bataillons de la garde. L'officier d'ordonnance Caraman, jeune officier d'espérance, à la tête d'un bataillon, tourna la droite. Le prince de la Moscowa marcha sur la ferme d'Urtubia L'ennemi se retira et prit position sur une hauteur qu'on reconnut le 7 à la pointe du jour. C'est ce qui donna lieu à la bataille de Craonne.

Cette position était très-belle, l'ennemi ayant sa droite et sa gauche appuyées à deux ravins et un troisieme ravin devant lui. Il défendait le seul passage d'une centaine de toises de largeur qui joignait sa position au plateau de Craonne.

Le duc de Bellune se porta, avec deux divisions de la jeune garde, à l'abbaye de Vaucler, où l'ennemi avait mis le feu. Il l'en chassa et passa le défilé que l'ennemi défendait

avec 60 pieces de canon. Le général Drouot le franchit avec plusieurs batteries. Au même instant, le prince de la Moskowa passait le ravin de gauche et débouchait sur la droite de l'ennemi. Pendant une heure, la canonnade fut très-forte. Le général Grouchy, avec sa cavalerie, débouscha. Le général Nansouty, avec deux divisions de cavalerie, passa le ravin sur la droite de l'ennemi. Une fois le défilé franchi et l'ennemi forcé dans sa position, il fut poursuivi pendant quatre lieues et canonné par 80 pieces de canon à mitraille, ce qui lui a causé une très-grande perte. Le plateau par lequel il se retirait ayant toujours des ravins à droite et à gauche, la cavalerie ne put le déborder et l'entamer.

L'Empereur porta son quartier-général à Bray.

Le lendemain 8, nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'au-delà du défilé d'Urcel, et le jour même nous sommes entrés à Soissons, où il a laissé un équipage de pont.

La bataille de Craonne est extrêmement glorieuse pour nos armes. L'ennemi y a perdu 6 généraux ; il évalue sa perte de 5 à 6000 hommes. La nôtre a été de 800 hommes tués ou blessés.

Le duc de Bellune a été blessé d'une balle. Le général Grouchy, ainsi que le général Laferriere, officier de cavalerie d'une grande distinction, ont également été blessés en débouchant à la tête de leurs troupes.

Le général Belliard a pris le commandement de la cavalerie.

Le résultat de toutes ces opérations est une perte pour l'ennemi de 10 à 12,000 hommes, et d'une trentaine de pieces de canon.

L'intention de l'Empereur est de manœuvrer avec l'armée sur l'Aisne.

---

## *Paris, le 13 Mars.*

Sa Majesté l'Impératrice-Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 12 Mars :

Le lendemain de la bataille de Craonne (le 8), l'ennemi fut poursuivi avec le prince de la Moskowa jusqu'au village d'Etouville. Le général Woronzow, avec 7 à 8000 hommes gardait cette position qui était très-difficile à aborder, parce

que la route qui y conduit chemine, pendant une lieue, entre deux marais impraticables.

Le baron de Gourgault, premier officier d'ordonnance de S. M., et officier d'un mérite distingué, partit à 11 heures du soir de Chavignon avec deux bataillons de la vieille Garde, tourna la position et se porta par Challevois sur Chivi. Il arriva à une heure du matin sur l'ennemi qu'il aborda à la bayonnette. Les Russes furent réveillés par les cris de *vive l'Empereur !* et poursuivis jusqu'à Laon. Le prince de la Moskowa débouche par le défilé.

Le lendemain 9, à la pointe du jour, on reconnut l'ennemi qui s'était réuni aux corps prussiens. La position était telle qu'on la jugea inattaquable. On prit position.

Le duc de Raguse, qui avait couché le 8 à Corbeni, parut à deux heures après-midi à Vealud, culbuta l'avant-garde ennemie, attaqua le village d'Athies qu'il enleva, et eut des succès pendant toute la journée. A six heures et demie il prit position. A sept heures, l'ennemi fit un *koura* de cavalerie à une lieue sur les derrieres où le duc de Raguse avait un parc de réserve. Le duc de Raguse s'y porta vivement, mais l'ennemi avait eu le temps d'enlever dans ce parc quinze pieces de canon. Une grande partie du personnel s'était sauvée.

Le même jour, le général Charpentier, avec sa division de jeune Garde, enleva le village de Clacy. Le lendemain, l'ennemi attaqua sept fois ce village et sept fois il fut repoussé. Le général Charpentier fit 400 prisonniers. L'ennemi laissa les avenues couvertes de ses morts. Le quartier-général de l'Empereur a été le 9 et le 10 à Chavignon.

S. M. jugeant qu'il était impossible d'attaquer les hauteurs de Laon, a porté le 11 son quartier-général à Soissons. Le duc de Raguse a occupé le même jour Bery-au-Bac.

Le général Corbineau se louait à Rheims du bon esprit des habitants.

L 7, à onze heures du matin, le général Saint-Priest, commandant une division russe, s'est présenté devant la ville de Rheims et l'a sommée de se rendre. Le général Corbineau lui a répondu avec du canon. Le général Defrance arrivait alors avec sa division de gardes d'honneur. Il fit une belle charge et chassa l'ennemi. Le général Saint-Priest a fait mettre le feu à deux grandes manufactures, et à 50 maisons de la ville qui se trouvent hors de son enceinte, conduite digne d'un transfuge ; de tous les temps les transfuges furent les plus cruels ennemis de leur patrie.

Soissons a beaucoup souffert : les habitants se sont conduits de la maniere la plus honorable : il n'est point d'éloges qu'ils ne donnent au régiment de la Vistule, qui formait leur garnison ; il n'est pas d'éloges que le régiment de la Vistule ne fasse des habitants. S. M. a accordé à ce brave corps 30 décorations de la Légion-d'honneur.

Le plan de campagne de l'ennemi paraît avoir été une espece de *kours* général sur Paris. Négligeant toutes les places de Flandre, et n'observant Berg-op-Zoom et Anvers qu'avec des troupes inférieures en nombre de moitié aux garnisons de ces villes, l'ennemi a pénétré sur Avesnes. Négligeant les places des Ardennes, Mézieres, Rocroi, Philippeville, Givet, Charlemont, Montmédy, Maestricht, Venloo, Juliers, il a passé par des chemins impraticables pour arriver sur Avesnes et Rethel. Ces places communiquent ensemble, ne sont pas observées, et leurs garnisons inquietent fortement les derrieres de l'ennemi. Au même instant où le général Saint-Priest brûlait Rheims, son frere était arrêté par les habitants de Mézieres et conduit prisonnier à Charlemont. Négligeant toutes les places de la Meuse, l'ennemi s'était avancé par Bar et par Saint-Dizier. La garnison de Verdun est venue jusqu'à Saint-Mihiel. Auprès de Bar, un général russe resté quelques moments, avec une quinzaine d'hommes, après le départ de sa troupe, a été tué, ainsi que son escorte, par les paysans, en représailles des atrocités qu'il avait ordonnées. Metz pousse ses sorties jusqu'à Nancy, Strasbourg et les autres places de l'Alsace n'étant observées que par quelques partis, on y entre, on en sort librement, et les vivres y arrivent en abondance. Les troupes de la garnison de Mayence vont jusqu'à Spire. Les départements s'étant empressés de compléter les cadres des bataillons qui sont dans toutes ces places, où on les a armés, équipés et exercés, on peut dire qu'il y a plusieurs armées sur les derrieres de l'ennemi. Sa position ne peut que devenir tous les jours plus dangereuse. On voit, par les rapports qu'on a interceptés, que les régiments de cosaques, dont la force était de 250 hommes, en ont perdu plus de 120, sans avoir été à aucune action, mais par la guerre que leur ont fait les paysans.

Le duc de Castiglione manœuvre sur le Rhône, dans le département de l'Ain et dans la Franche-Comté. Les généraux Desaix et Marchand ont chassé l'ennemi de la Savoie. Quinze mille hommes passent les Alpes pour venir renforcer le duc de Castiglione.

Le vice-roi a obtenu de grands succès à Borghetto et repousse l'ennemi sur l'Adige.

Le général Grenier, parti de Plaisance le 2 Mars, a battu l'ennemi sur Parme et l'a jeté au-delà du Taro.

Les troupes françaises qui occupaient Rome, Civita Vecchia, la Toscane, entrent en Piémont pour passer les Alpes.

L'exaspération des populations entieres s'accroît chaque jour dans la proportion des atrocités que commettent ces hordes plus barbares encore que leurs climats, qui déshonoreraient l'espece humaine, et dont l'existence militaire a pour mobile, au lieu de l'honneur, le pillage et tous les crimes.

Les conférences de Lusigny, pour la suspension d'armes, ont échoué. On n'a pu s'arranger sur la ligne de démarcation. On était d'accord sur les points d'occupation au nord et à l'est; mais l'ennemi a voulu, non-seulement étendre la ligne sur la Saône et le Rhône, mais en envelopper la Savoie. On a répondu à cette injuste prétention en proposant d'adopter pour cette partie le *statu quo*, et de laisser le duc de Castiglione et le comte Bubna se régler sur la ligne de leurs avant-postes. Cette proposition a été rejetée. Il a donc fallu renoncer à une suspension d'armes de quinze jours, qui offrait plus d'inconvénients que d'avantages. L'Empereur n'a pas cru d'ailleurs avoir le droit de remettre de nombreuses populations sous le joug de fer dont elles avaient été délivrées. Il n'a pu consentir à abandonner nos communications avec l'Italie que l'ennemi avait essayé tant de fois et vainement d'intercepter, lorsque nos troupes n'étaient pas encore réunies.

Le temps a été constamment très-froid; les bivouacs sont fort cruels dans cette saison, mais on en a ressenti également les souffrances de part et d'autre. Il paraît même que les maladies font des ravages dans l'armée ennemie, tandis qu'il y en a fort peu dans la nôtre.

---

*Paris, le 15 Mars.*

S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées au 14 Mars:

Le général Saint-Priest, commandant en chef le 8e corps russe, était depuis plusieurs jours en position à Châlons-sur-Marne, ayant une avant-garde à Sillery. Ce corps composé de trois divisions qui devaient former 18 régiments et 36 bataillons, n'était réellement que de 8 régiments ou 16 bataillons faisant 5 à 6,000 hommes.

Le général Jagow, commandant la derniere colonne de la réserve prussienne et ayant sous ses ordres quatre régiments de landwehr de la Poméranie prussienne et des Marches, formant 16 bataillons ou 7,000 hommes qui avaient été employés au siége de Torgau et de Wittemberg, se réunit au corps du général Saint-Priest dont les forces se trouverent être de 15 à 16,000 hommes, cavalerie et artillerie comprises.

Le général Saint-Priest résolut de surprendre la ville de Rheims où était le général Corbineau à la tête de la garde nationale et de trois bataillons de levée en masse, avec cent hommes de cavalerie et huit pieces de canon. Le général Corbineau avait placé la division

de cavalerie du général Defrance à Châlons-sur-Vesle, à deux lieues de la ville.

Le 12, à cinq heures du matin, le général Saint-Priest se présenta aux différentes portes. Il fit sa principale attaque sur la porte de Laon, que la supériorité de son nombre lui donna le moyen de forcer. Le général Corbineau opéra sa retraite avec les trois bataillons de la levée en masse et ses cent hommes de cavalerie, et se replia sur-Chalons-sur-Vesle. La garde nationale et les habitants se sont très-bien comportés dans cette circonstance.

Le 13, à quatre heures du soir, l'Empereur était sur les hauteurs du moulin-à-vent, à une lieue de Rheims. Le duc de Raguse formait l'avant-garde. Le général de division Merlin attaqua, cerna et prit plusieurs bataillons de landwehr prussienne. Le général Sébastiani, commandant deux divisions de cavalerie, se porta sur la ville. Une centaine de pièces de canon furent engagées tant d'un côté que de l'autre. L'ennemi couronnait les hauteurs en avant de Rheims. Pendant qu'elles étaient attaquées, on réparait les ponts de Saint-Brice pour tourner la ville. Le général Defrance fit une superbe charge avec les gardes-d'honneur qui se sont couverts de gloire, notamment le général comte de Ségur, commandant le 3e régiment. Ils chargèrent entre la ville et l'ennemi qu'ils jetèrent dans le faubourg, et auquel ils prirent mille cavaliers et son artillerie.

Sur ces entrefaites, le général comte Krasinski ayant coupé la route de Rheims à Bery-au-Bac, l'ennemi abandonna la ville en fuyant en désordre de tous côtés: 22 pièces de canon, 5000 prisonniers, 100 voitures d'artillerie et de bagages, sont les résultats de cette journée, qui ne nous a pas coûté 100 hommes.

La même batterie d'artillerie légère qui a frappé de mort le général Moreau devant Dresde, a blessé mortellement le général Saint-Priest, qui venait, à la tête des tartares du désert, ravager notre belle patrie.

L'Empereur est entré à Rheims à une heure du matin, aux acclamations des habitants de cette grande ville, et y a placé son quartier général. L'ennemi s'est retiré partie sur Châlons, partie sur Rethel, partie sur Laon. Il est poursuivi dans toutes ces directions.

Le 10e régiment de hussards s'est, ainsi que le 3e régiment des gardes-d'honneur, particulièrement distingué. Le général comte de Ségur a été blessé grièvement, mais sans danger pour sa vie.

# GAZETTE DE LA COUR

## DU SAMEDI 12 MARS.

### *Département de la Guerre.*

Downing-street, le 11 Mars.

Le Comte Bathurst a reçu aujourd'hui la dépêche dont suit un extrait, du Feld-Maréchal Marquis Wellington, datée de St. Jean de Luz, le 20 Février 1814.

Conformément à l'intention que j'annonçai à Votre Seigneurie dans ma derniere dépêche, je mis en mouvement, le 14 de ce mois, la droite de l'armée sous le lieutenant-général Sir R. Hill; il repoussa les piquets de l'ennemi sur la riviere de Joyeuse, et l'attaqua dans sa position de Hallette, d'où il obligea le général Harispe de se retirer avec perte vers St. Martin. Je fis avancer le même jour le détachement des troupes du général Mina dans la vallée de Bastan, sur Bigorey et Bidarray; et la communication de l'ennemi avec St. Jean Pied de Port ayant été coupée par le lieutenant-général Sir R. Hill, ce fort fut bloqué par les troupes Espagnoles ci-dessus mentionnées.

Le lendemain matin, 15, les troupes du lieut.-gén. Sir R. Hill continuerent de poursuivre l'ennemi, qui s'était retiré d'une forte position en avant de Garris, où le général Harispe avait été renforcé par la division du général Paris, qui était en marche vers l'intérieur de la France, et avait été rappelée, et par d'autres troupes du centre de l'ennemi.

La division Espagnole du général Murillo, après avoir repoussé les avant-postes de l'ennemi, eut ordre de se porter vers St. Palais, par une chaîne de hauteurs parallele à celle où l'ennemi avait sa position, afin de tourner sa gauche, et de lui couper la retraite par cette route, pendant que la 2e division, sous le lieut.-gén. Sir W. Stewart attaquerait de front. Ces troupes attaquerent avec la plus grande valeur la position de l'ennemi, qui quoique singulierement forte, fut emportée sans une très-grande perte. La plus grande partie

de la journée s'était écoulée avant que l'attaque pût être commencée, et l'action dura jusqu'à la nuit; l'ennemi ayant fait des efforts réitérés pour reprendre la position, particulierement dans deux attaques, qui furent reçues et repoussées avec la plus grande valeur, par le 39e régiment, sous le commandement de l'Honorable Colonel O'Callaghan, de la brigade du major-général Pringle.

Le major-genéral et le lieutenant-colonel Bruce, du 39e furent malheureusement blessés; nous prîmes 100 officiers et environ 200 prisonniers.

La droite du centre de l'armée fit dans ces journées un mouvement correspondant avec celui de l'aile droite, et nos postes furent établis sur la riviere de la Bidouse le 13 au soir.

L'ennemi se retira dans la nuit à St. Palais, au-delà de la riviere, détruisant les ponts, qui, toutefois furent réparés, en sorte que les troupes sous le lieut.-gén. Sir R. Hill passerent le 16; et l'ennemi fut forcé le 17 de se retirer au-delà du Gave de Mauléon. Il essaya de rompre le pont d'Arriverete, mais il n'eut pas le temps d'en achever la destruction; et un gué ayant été découvert au-dessus du pont, le 92e, commandé par le lieutenant-colonel Cameron, soutenu par le feu de la compagnie d'artillerie à cheval du capitaine Brune, passa au gué et attaqua avec la plus grande intrépidité deux bataillons d'infanterie Française postés dans le village, d'où ces derniers furent délogés avec une perte considérable.

L'ennemi se retira dans la nuit au-delà du Gave d'Oléron, et il prit une forte position dans le voisinage de Sauveterre, où il fut rejoint par d'autres troupes.

Le 18, nos postes ont été établis sur le Gave d'Oléron.

Dans toutes les actions que je viens de détailler à Votre Seigneurie, les troupes se sont remarquablement bien comportées; et j'ai observé avec une grande satisfaction la bonne conduite de celles du général Murillo, à l'attaque de Hallette, le 14, et lorsqu'elles ont repoussé les postes de l'ennemi qui étaient en avant de leur position, à Garris, le 15.

Depuis le 14, l'ennemi a considérablement diminué le nombre de ses troupes dans Bayonne; et il s'est retiré de la droite de l'Adour, au-dessus de la ville.

Je n'ai point reçu de nouvelles de Catalogne, depuis la derniere lettre que j'ai adressée à Votre Seigneurie; mais aujourd'hui j'ai reçu un rapport du gouverneur de Pampelune, portant que le fort de Jaca s'est rendu par capitulation au général Mina, le 17 du courant. Je ne connais pas les par-

ticularités de cet événement; mais je sais qu'il y avait dans cette place 84 pieces de canon.

---

*Bureau des Affaires Etrangeres, le 12 de Mars, 1814.*

Une dépêche, dont ce qui suit est copié, a été reçue à ce bureau, de la part du Très-Honorable Lord Burghersh, datée de

Troyes, le 4 de Mars.

Mylord,

Troyes est de nouveau occupée par les Alliés.

La défaite de l'ennemi hier, la rapidité avec laquelle il fut chassé de toutes les positions qui défendaient l'approche de cette ville, nous assurerent la paisible possession de la place.

J'ai fait savoir à Votre Seigneurie dans ma derniere dépêche, qu'après plusieurs affaires favorables avec l'arriere-garde de l'armée Française, le général Frimont avait établi son quartier-général à Vandœuvre. Le Prince Royal de Wurtemberg suivit les avantages qu'il avait remportés sur le corps du Maréchal Macdonald à la Ferté et Clairvaux le 28, prit possession de Bar-sur-Seine le 1er de ce mois, et suivit la retraite de l'ennemi jusqu'à la Maison Blanche le 2.

Par une reconnaissance faite ce jour-là, on s'assura que l'armée Française était en position de long de la Barce, sur la gauche de cette riviere. Le Prince de Schwartzenberg se détermina à l'attaquer le 3. Le corps du général Wittgenstein eut ordre de se porter sur Piney pour tourner la gauche de l'ennemi au village de Laubrussel, et menacer ses communications avec Troyes en marchant dans la direction de St. Parre. Le général Wrede devait attendre l'effet du mouvement du général Wittgenstein, attaquer ensuite le pont de la Guillotiere et se porter sur le front de l'ennemi.

Le Prince Royal de Wurtemberg devait en même temps attaquer la position de l'ennemi à la Maison Blanche.

La route détournée que le corps du général Wittgenstein avait ordre de prendre, ne lui permit d'arriver sur le flanc de l'ennemi que vers trois heures de l'après-midi. Le Prince Eugene de Wurtemberg (qui commandait une de ses divisions) commença aussitôt l'attaque, en se portant le long des hauteurs vers Laubrussel, chassant l'ennemi devant lui, et à la fin attaquant et enlevant d'assaut le village. Le général

Wittgenstein fit soutenir ce mouvement par toute l'artillerie de son corps. Le comte Pahlen sur la droite menaçait déjà les derrieres de l'ennemi.

Dans ce moment le Prince de Schwartzenberg ordonna à cinq bataillons de Bavarois de passer la Barce près de Courteran, de s'établir dans un bois sur la droite de cette riviere, et de se mettre en communication avec les Russes à Laubrussel. Ce mouvement fut aussitôt exécuté. Le général Wrede attaqua alors de vive force le pont de la Guillotiere, en chassa l'ennemi avec perte, et enleva ainsi toute la position. Menacé de tous côtés, le maréchal Oudinot retira son armée par la grande route de Troyes. La cavalerie du général Wittgenstein la chargea plusieurs fois avec succès dans sa retraite. Dix pieces de canon, cinquante-quatre officiers, et trois mille prisonniers, sont les résultats de l'action. L'ennemi fut chassé jusqu'au village de St. Parre; son arriere-garde seule y tint, le reste de ses troupes ayant défilé à travers la ville pendant la nuit.

A neuf heures ce matin, le général avança sur l'ennemi, qui se retira, et ayant été sommé de rendre la place, capitula, et obtint une demie-heure pour l'évacuer. Aussitôt que le temps fixé fut écoulé le Prince Schwartzenberg envoya toute sa cavalerie à la poursuite sur la route de Nogent. Les Cosaques et les Bavarois firent plusieurs charges brillantes; le Prince Schwartzenberg lui-même conduisait leur marche qui fut exécutée avec le plus grand zele et la plus grande activité. Un nombre considérable de prisonniers fut le résultat de ces affaires; l'ennemi fut chassé au delà des Grès.

Le Prince Royal de Wurtemberg enleva la position de la Maison Blanche, sans éprouver une bien grande opposition. Son corps est déjà dans les environs de cette place: sa cavalerie est sur la route de Sens.

C'est avec la plus vive satisfaction, que j'ai à rapporter à Votre Seigneurie ces succès des troupes sous les ordres du Prince Schwartzenberg. Quoiqu'ayant à combattre contre les privations auxquelles une armée est toujours exposée, lorsque la rapidité de ses mouvements a rendu impossible l'établissement de magasins, les efforts et le zele des officiers et soldats n'ont été en rien ralentis. Le Prince Maréchal a exprimé la plus vive satisfaction de la conduite de toute son armée dans les actions de ces trois derniers jours. Le général Wittgenstein et le général Wrede ont particulierement reçu ses remercîments. Le Prince Eugene de Wur-

temberg a aussi reçu du Prince Schwartzenberg les remercemens les plus distingués et les marques de l'admiration la plus flatteuse, non-seulement pour sa conduite dans ces dernières occasions, mais encore pour le courage et l'esprit d'entreprise qu'il a déployés, et dont le Prince a été témoin, dans toutes les affaires avec l'ennemi.

Votre Seigneurie a déjà appris que le quartier-général du Maréchal Blucher était à la Ferté le 28 de Février; on n'a reçu depuis aucun avis de lui. Afin d'entretenir les communications avec ce général, et de menacer les derrieres de Buonaparté qui est à présent en marche contre lui, le Prince Schwartzenberg a ordonné au général Platoff de se porter sur Sezanne. Dans sa marche sur cette ville il a déjà pris la ville d'Arcis, avec la garnison Française qui l'occupait.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) BURGHERSH, lieut.-col. 63e rég.

---

## GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LONDRES,

## DU LUNDI, 14 DE MARS, 1814.

### *Département de la Guerre.*

Downing-street, 14 de Mars, 1814.

Des Dépêches du général Sir T. Graham, dont ce qui suit est copié, ont été reçues la nuit derniere.

*Au quartier-général, Calmhout, le* 10 *de Mars.*

Mylord,

J'ai à remplir la tâche pénible de mander à Votre Seigneurie, qu'une attaque sur Bergen-op-Zoom, qui semblait d'abord promettre un succès complet, a fini par tromper notre attente, et a occasionné une perte considérable à la premiere division, et à la brigade du brigadier-général Gore.

Il m'est inutile de détailler les motifs qui m'ont déterminé à essayer d'enlever une telle place d'assaut, puisque le succès obtenu par deux des colonnes, en réussissant à faire un logement sur les remparts sans une perte considérable, doit justifier le risque qu'on courait en essayant d'obtenir un

objet aussi important qu'eût été la prise d'une telle forteresse.

Les troupes employées à ce service étaient formées en trois colonnes, de la maniere détaillée ci-dessous (1). Le No. 1, colonne de gauche, attaqua entre les portes d'Anvers et du Port. Le N. 2 attaqua sur la droite de la Porte Neuve. Le No. 3 n'était destiné qu'à attirer l'attention par une fausse attaque près de la porte de Steenbergen, et devait ensuite être employé d'après les circonstances. Le No. 4, colonne de droite, attaqua à l'entrée du port, guéable à la marée basse, et le moment de l'attaque fut, en conséquence, fixé à dix heures et demie du soir du 8 de ce mois.

Le major-général Cooke accompagna la colonne de gauche. Le major-général Skerrett et le brigadier Gore accompagnerent l'un et l'autre la colonne de droite; ce fut la premiere qui s'ouvrit un chemin dans le corps de la place. Ces deux colonnes avaient ordre de longer le rempart, de former une jonction le plutôt possible, et d'assister ensuite la colonne de centre, ou de forcer la porte d'Anvers.

Un obstacle imprévu relatif au passage du fossé sur la glace, ayant obligé le major-général Cooke de changer le point d'attaque, un retard considérable s'ensuivit, et cette colonne ne gagna le rempart qu'à onze heures et demie.

Sur ces entrefaites, la perte irréparable du brigadier-général Gore et du lieutenant-colonel l'Honorable George Carleton, et la blessure dangereuse du major-général Skerrett ayant privé la colonne de droite de leurs importants services, le désordre s'y mit, et elle éprouva une perte considérable en tués, blessés, et prisonniers. La colonne du centre

---

(1) Premiere colonne, brigade des gardes 1,000 hommes, colonel Lord Proby—Seconde colonne, 55e régiment d'infanterie, 250; 69e régiment, 350; 33e régiment, 600; total 1,200 hommes, lieutenant-colonel Morrice du 69e régiment —Troisieme colonne, 91e régiment, 400; 21e régiment, 100; 87e régiment, 150; total 650 hommes; lieutenant-colonel Henry, du 21e régiment—Quatrieme colonne, 44e régiment, 300; grenadiers et chasseurs du 91e et 37e, 200; Royal, 600; total 1,100 hommes; brigadier-général Gore et lieutenant-colonel Carleton.

Total des forces:—Premiere colonne, 100 hommes; seconde, 1,200 hommes; troisieme colonne, 659; quatrieme colonne, 1,100 hommes—Grand total, 3,950.

ayant été obligée de se replier avec une perte considérable par le feu meurtrier de la place (le lieutenant-colonel Morriee qui la commandait, et le lieutenant-colonel Elphinstone qui commandait le 33e régiment, ayant été tous les deux blessés) fut formée de nouveau par le Major Muttlebury, fit un détour, et joignit le major-général Cooke, laissant l'aile gauche du 55e régiment pour enlever les blessés du glacis. Cependant les gardes qui avaient aussi considérablement souffert pendant la nuit, par le feu meurtrier des maisons sur leur position, et par la perte d'un détachement du 1er régiment des gardes qui, ayant été envoyé afin d'essayer de porter des secours au lieutenant-colonel Carleton et pour s'assurer de la porte d'Anvers, fut coupé, après la résistance la plus courageuse, qui coûta la vie à plusieurs officiers de mérite.

A la pointe du jour, ayant tourné sur nous les canons de la place, l'ennemi ouvrit son feu sur les troupes à découvert sur le rempart et la réserve de la 4e colonne (le royal Ecossais abandonna la porte du Port, suivi par le 33e régiment. Ce premier corps se trouvant ensuite exposé au feu croisé de la place et de la redoute de la porte du Port, bientôt après mit bas les armes.

Le major-général Cooke, désespérant alors du succès, ordonna la retraite des gardes, qui fut exécutée dans le meilleur ordre, couverte par les restes du 69e régiment et par l'aile droite du 55e (lequel corps a à plusieurs reprises repoussé l'ennemi à la baïonnette) sous les ordres immédiats du major-général. Le général se trouva ensuite dans l'impossibilité de retirer de la place ses faibles bataillons, et s'étant ainsi sacrifié avec les vrais sentiments d'un bon soldat, il se rendit pour sauver la vie des braves gens qui étaient restés avec lui.

Je désirerais pouvoir rendre justice aux efforts incroyables et à la bravoure éclatante de tous les officiers qui ont eu occasion de se distinguer. Mais je n'ai pas encore été à même d'obtenir des détails suffisants.

Le major-général Cooke dans son rapport m'exprime généralement la plus haute satifaction de la conduite de tous les officiers et soldats qu'il a été à portée d'observer; il fait mention plus particulierement du colonel lord Proby, des lieutenant-colonels Rooke, commandant les gardes, dits du régiment de Coldstream, et Mercer, du 3e régiment des gardes, commandant les compagnies légeres de la brigade (ce dernier étant malheureusement au nombre des tués) des majors Mut-

tleberry et Hogg, du 69e et 55e, comme méritant ses plus grands éloges. Il regrette, avec toute la division, la perte immense que le service a soufferte par la mort de ces excellents officiers, du lieutenant-colonel Clifton, commandant les gardes du 1er régiment, du lieutenant-colonel l'Honorable James Macdonald, du même régiment. Ces officiers ont trouvé la mort, comme beaucoup d'autres, en combattant à la porte d'Anvers, et se conduisant avec la plus grande bravoure ; le lieutenant-colonel Jones avec le reste du détachement a été forcé de se rendre.

Le service de conduire les colonnes a été parfaitement exécuté par le lieutenant-colonel Carmichael Smith, du corps Royal du génie, (il accompagna lui-même le major-général Cooke, ainsi que le lieutenant-colonel Wood, commandant l'artillerie Royale,) qui attacha des officiers à chaque colonne, savoir :—Le capitaine Sir George, et le lieutenant Abbey, à celle de gauche ; le lieutenant Sperling à celle de droite, et le Capitaine Edward Mitchell, de l'artillerie Royale, qui offrit volontairement ses services, à celle du centre, chacun d'eux ayant un détachement de sapeurs et de mineurs sous ses ordres.

Le lieutenant Abbey a été dangereusement blessé, et le capitaine Mitchell a été couvert de blessures en essayant d'escalader le mur de l'escarpe de sa place, mais j'ai l'espoir qu'il ne sera pas perdu pour le service.

Votre Seigneurie verra que quoiqu'il soit impossible de ne pas regretter notre manque de succès dans cette affaire, il m'est impossible de sentir à présent autre chose que la perte de tant de mes braves camarades.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) THOMAS GRAHAM.

P. S. Les rapports vous seront transmis aussitôt qu'il sera possible de les recevoir ; en attendant, j'ai l'honneur de vous faire parvenir la liste la plus correcte qu'on ait pu se procurer des officiers tués, blessés, et prisonniers.

T. G.

---

Bergen-op-Zoom, 10 de Mars, 1814.

Monsieur,

J'ai maintenant l'honneur de rapporter à Votre Excellence, que la colonne qui a fait l'attaque du côté d'Anvers

est entrés dans la place, le 8, vers onze heures du soir, à l'horloge de la ville; mais à onze heures et demie environ, un délai survenu à Bourgbliet, par la nécessité où je me trouvai de changer le point d'attaque en raison de la glace qui couvrait le terrain par lequel elle devait d'abord se faire. Le lieutenant-colonel Smyth et le capitaine Sir G. Hoste, du corps royal du génie, firent tout ce qu'il est possible de faire pour rassembler les échelles et les planches nécessaires pour effectuer l'escalade, les placer pour descendre dans le fossé, en passer les pieds dans la glace, et monter sur les remparts du corps de la place: dans le cours de ces opérations le feu du rempart nous tua plusieurs hommes. Quand nous fûmes établis sur le rempart, et que nous eûmes occupé quelques maisons, d'où l'ennemi aurait pu fort nous incommoder, et après avoir envoyé une forte patrouille vers le point par lequel le major-général Skerret et le lieutenant-colonel Carleton étaient entrés, je détachai le lieutenant-colonel Clifton avec une partie des gardes du 1er régiment pour s'assurer de la porte d'Anvers, et de voir s'il pourrait se procurer quelques nouvelles du lieutenant-colonel Morrice. Le lieutenant-colonel Clifton parvint à la porte, mais ses gens ne purent l'ouvrir, l'ennemi entretenant un feu très-vif d'une rue qui y aboutit. On s'aperçut aussi qu'il occupait un ouvrage extérieur qui commande le pont, ce qui nous eût rendu ce débouché tout-à-fait inutile. Je n'entendis plus parler de ce détachement, et le considérai comme perdu, l'ennemi ayant coupé la communication.

Le lieutenant-colonel Rooke, avec une partie des gardes du 3e régiment, fut ensuite envoyé dans cette direction, chassa l'ennemi du rempart intermédiaire, et parvint à la porte, où il s'aperçut qu'il était inutile de rien tenter, et s'assura que l'ouvrage extérieur était encore occupé. Dans le cours de la nuit nous fûmes joints par le 33e, le 55e, et le 2d bataillon du 69e régiment, mais l'incertitude de ce qui s'était passé sur les autres points me décida à ne pas affaiblir ce que j'avais de troupes réunies, en essayant d'enlever des points que je ne ne pouvais pas garder, ou de pénétrer à travers les rues avec la certitude de perdre beaucoup de monde, ayant, d'ailleurs, appris que les troupes envoyées à la porte du Port, éprouvaient beaucoup de résistance. J'envoyai le 83e pour les renforcer.

L'ennemi continua un feu meurtrier sur nous, et occupa un moment le bastion contigu, dont l'angle commandait entierement notre communication avec l'extérieur, et amena

des canons à cet angle pour jouer sur nous. Les majors Muttlebury et Hog le chargerent à la tête des 69e et 55e et le délogerent.

Voyant que les choses devenaient plus sérieuses, et ne recevant aucun rapport des autres points, à l'exception du manque de succès de la colonne du lieutenant-colonel Morrice près de la porte du Nord, le colonel Lord Proby me suggéra l'idée de faire retirer une partie des troupes, ce qui fut effectué au moyen des échelles par lesquelles elles étaient entrées.

Vers le point du jour, l'ennemi s'étant de nouveau établi dans le bastion, en fut encore délogé par les majors Muttlebury et Hog, avec leurs deux faibles bataillons. Je commençai bientôt après à renvoyer quelques hommes: le lieutenant-colonel Jones, qui avait été fait prisonnier, arriva, accompagné d'un officier Français qui me somma de me rendre, et m'apprit que le lieutenant-colonel Muller, et les troupes à la porte du port avaient été obligés de se rendre, et marchaient sous escorte dans la ville. J'appris aussi le sort du détachement du lieutenant colonel Clifton, du major-général Skerrett, du major-général Gore et du lieutenant-colonel Carleton, et que les troupes qu'ils commandaient avaient beaucoup souffert, et avaient été repoussées des points avancés le long du rempart où elles avaient pénétré. J'étais convaincu qu'en prolongeant le combat je sacrifierais inutilement beaucoup d'hommes, et je n'avais aucune perspective de secours. Je me déterminai donc à mettre bas les armes.

J'ai la consolation de pouvoir transmettre à Votre Excellence le sentiment d'estime qui est dû à la conduite des officiers et des troupes chargés de cette entreprise hardie et difficile. Je n'ai connaissance que de ce qui s'est passé sous mes yeux, et je regrette que les blessures dangereuses du major-général Skerrett et des autres officiers supérieurs employés aux autres points d'attaque, ne me me permettent pas de rendre aux officiers et aux troupes un tribut plus particulier d'éloges qu'ils méritent sans doute.

Je prends la liberté de vous répéter mon opinion de conduite distinguée de Lord Proby. Les lieut.-colonels Rooke et Mercer, qui commandaient le 3e des gardes et l'infanterie légere, se sont distingués par leur activité et leur bravoure. Les majors Muttlebury et Hog ont droit aux plus grands éloges, etc., etc.

Je ne puis encore vous transmettre un état exact des

prisonniers que l'ennemi nous a faits, ni de ceux que nous avons faits.

(Signé) J. G. Cooke, major-gén.

---

Quartier-Général, Calmhout, 11 de Mars, 1814.

J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Seigneurie, que le général Bizanet, gouverneur de Bergen-op-Zoom, a permis au lieutenant-colonel Jones de venir ici avec des lettres du général Cooke, qui m'ont décidé à envoyer mon aide-de-camp, le major Stanhope, hier matin, à Bergen-op-Zoom avec des pleins pouvoirs pour signer une convention relative à un échange de prisonniers, dont j'ai l'honneur de vous transmettre une copie, conformément à laquelle tous les prisonniers, excepté les blessés, sont sortis de Bergen-op-Zoom hier, et doivent s'embarquer pour l'Angleterre aussitôt que la riviere sera navigable, et je me flatte que ma conduite en donnant ma parole d'honneur que cette convention serait observée, sera approuvée, et qu'un nombre égal de prisonniers Francais de rangs correspondants, seront relâchés dans le plus court délai possible.

Je n'omettrai point cette occasion de témoigner ma satisfaction du zele infatigable du lieutenant-colonel Jones pour le soulagement des prisonniers, et les obligations que j'ai à cet officier et au major Stanhope dans cette circonstance. Je m'empresse aussi de rendre justice au général Bizanet, qui comme tous les braves, a eu des prisonniers un soin marqué. Il m'a envoyé le nom d'un officier, prisonnier en Angleterre, et qui a été autrefois son aide-de-camp, et je désirerais bien que cet officier pût être mis en liberté sur-le-champ sans échange, comme une politesse faite au général.

(Signé) Thomas Graham.

(Suit la convention pour le renvoi des prisonniers et l'échange en quinze articles.)

---

## Gazette de la Cour du Mardi 15 Mars.

Bureau de l'Amirauté, le 15 Mars.

L'Amiral Lord Keith a transmis à J. W. Croker, Ecuyer, une lettre du contre-amiral Penrose, datée du vais-

seau de Sa Majesté le Porcupine, devant la barre de l'Adour, le 25 de Février, portant que les canots et bâtimens légers employés à seconder les opérations de l'armée sous les ordres du Marquis de Wellington, avaient réussi à passer la barre de ladite riviere le jour suivant.

Une brise qui s'éleva dans la nuit du 23 fut la premiere qui se fut présentée depuis que les dispositions avaient été faites, pour que les vaisseaux pussent arriver à l'embouchure de l'Adour; et le lendemain de grand matin, le contre-amiral était devant la barre, avec les bâtiments et canots rassemblés pour ce service.

Les chaloupes des vaisseaux de guerre furent envoyées directement vers la barre, avec deux bateux plats, pour chercher un passage à travers le ressac; parce qu'on voyait alors, des vaisseaux, les troupes Anglaises passant au Nord de la riviere, mais ayant grand besoin des embarcations destinées à leur assistance.

Un bateau de construction Espagnole, choisi comme offrant le plus de sûreté pour l'opération, et sur lequel était le capitaine O'Reilly, ayant avec lui le meilleur pilote, chavira en essayant d'entrer, mais le capitaine se sauva à la côte. Le lieutenant Debenham, sur un cutter à six rames, parvint à gagner la plage; les autres revinrent pour attendre le résultat de la marée suivante, étant à peine possible qu'un sur cinquante pût passer alors.

Un pilote fut envoyé pour débarquer au Sud-Ouest de la riviere, et aller à pied jusqu'à l'Adour, afin de faire un signal concerté en-deçà de la barre pour guider les vaisseaux vers les parties les plus sûres. En dehors de la barre, il ne paraissait y avoir aucun intervalle, on ne voyait qu'un ressac continu sur un grand espace. Des récompenses furent offertes aux bâtiments qui arriveraient les premier, second, troisieme, etc.

La lieut. Collins, lieutenant de pavillon du contre-amiral Penrose, fut envoyé aussi pour essayer de débarquer pour aller à pied à l'armée; et le contre-amiral, vers le même temps, fut informé par Sir G. Hope, des progrès faits par les troupes et de la grande utilité dont seraient les canots, s'ils pouvaient arriver.

Le marée étant enfin parvenue à une hauteur convenable, et tous les vaisseaux à portée de faire la tentative, plusieurs s'approcherent de la barre, mais s'en éloignerent encore, jusqu'à ce qu'à la fin, le lieutenant Cheyne (de la

corvette le Woodlark) traversa les brisants sur un bateau Espagnol avec cinq matelots Anglais, et remonta rapidement la riviere. Un canot de prise, monté par des marins d'un transport, passa ensuite, et fut suivi d'une chaloupe canonniere, commandée par le lieutenant Cheshyre, qui est le premier qui ait arboré le pavillon Britannique sur l'Adour.

Les autres canots et bâtiments passerent successivement, avec un succès extraordinaire, le zele et la science des officiers surmontant toutes les difficultés de la navigation.

Le contre-amiral ne pouvait pas encore envoyer un état des accidents; mais on espérait, vu la proximité de la côte, que la plupart seraient échus aux bâtiments légers.

---

# GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LA COUR.

## VENDREDI, 18 MARS 1814.

### *Département de la Guerre.*

Downing Street, le 17 Mars.

La dépêche suivante, adressée au Comte Bathurst, par le Colonel Lowe, a été reçue à ce Bureau.

Quartier-général de l'armée combinée sous le Maréchal Blucher, à Laon, le 11 Mars 1814.

My Lord,

Comme mes communications avec l'honorable lieutenant-général Sir C. Stewart éprouvent quelque retard dans le moment actuel, j'ai l'honneur d'envoyer ci-joint à Votre Seigneurie un duplicata du rapport que je lui ai fait des événements qui se sont passés dans ce voisinage depuis trois jours. Il est peut-être nécessaire de donner en même temps à Votre Seigneurie l'esquisse suivante des mouvements qui les ont précédés dans le cas où mes rapports n'auraient pas encore été reçus.

L'armée de Silésie effectua sa jonction avec les corps des généraux Winzingerode et Bulow, à Soissons, dans la soirée du 3 de ce mois; et le lendemain, le feld-maréchal Blucher (à qui le commandement du tout avait été confié) prit une position, sur un vaste plateau, sur la gauche et derriere la ville

de Soissons, ayant sa droite près du village de Laffraux et sa gauche près de Craonne. Buonaparté, avec toute sa garde, avec les corps des maréchaux Marmont et Mortier, et avec un corps nombreux de cavalerie, avait suivi l'armée de Silésie dans sa marche de la Marne à l'Aisne. Le 5, il se détermina à tenter de reprendre la ville de Soissons; 10,000 hommes d'infanterie russe, du corps de Langeron, sous les ordres du général Rudzewich, la défendaient. La ville, qui est située du côté de l'Aisne opposé à celui où l'armée était en position, est entourée d'un mur rompu et d'un fossé dans plusieurs parties duquel on pouvait passer.

L'ennemi attaqua peu après le point du jour, s'empara de la plus grande partie des faubourgs, attaqua la ville même, des deux côtés opposés, avec de fortes colonnes, qu'on crut être des divisions séparées de Marmont et de Mortier. Il fut repoussé dans les deux attaques, avec carnage et perte; mais il resta maître de la plus grande partie des faubourgs, enleva les toits des maisons, et de là fit un feu continuel sur les troupes qui étaient sur les remparts de la ville, jusqu'à ce que la nuit mît fin au conflit. L'infanterie russe se maintint également dans une autre partie des faubourgs, et quelques maisons seulement séparerent les combattants durant la nuit. Les Russes eurent plus de 1000 hommes tués et blessés. La perte de l'ennemi doit avoir été plus grande, vu que ses troupes étaient plus exposées.

Le 6 au matin, l'ennemi avait abandonné la partie et s'était retiré. Pendant que cela se passait dans la ville de Soissons, il fut constaté que Buonaparté lui-même se portait vers sa droite, et dans la matinée du 6 il effectua le passage de son armée, sur l'Aisne, à Bery au Bac, et vers deux heures de l'après-midi, il commença une attaque sur la gauche de la position occupée par l'armée du feld-maréchal, près de Craonne. En même temps on vit de fortes colonnes qui marchaient vers Laon par la route de Corbeny.

Le feld-maréchal Blucher fit alors les dispositions suivantes: il fit marcher un corps de 10,000 hommes de cavalerie, sous les ordres du général Winzingerode, par la route de Chevrigny et Presle, pour se jeter sur la ligne de communication, par la route de Corbeny à Laon. Le général Bulow, avec 20,000 hommes, eut ordre de s'avancer et d'occuper Laon. Les corps des généraux d'Yorck, Kleist et Sacken eurent ordre d'appuyer sur l'infanterie du général Winzingerode, qui soutenait l'extrémité de la position près des villages de St. Martin et Craonne. L'ennemi s'approcha, étant couvert par le bois de Corbeny, et envoya de forts détachements de tirailleurs, soutenus par de l'artillerie, mais il fut repoussé, et le feu cessa avec la nuit.

Le 7 au matin, il fut reconnu que l'ennemi s'était désisté

de sa marche sur Laon ; du reste sa position n'était pas clairement découverte. Afin d'être préparé à tout ce qui pourrait arriver, le feld-maréchal Blucher ordonna aux corps des généraux d'Yorck et Kleist de se porter au delà de la rivière de Delette, dans la direction de Presle et Leuilly, pour soutenir le mouvement de la cavalerie du général Winzingerode, et conjointement avec le corps du général Bulow, faire une attaque sur la droite de l'ennemi, s'il s'avançait vers le point occupé par l'infanterie du général Winzingerode, près de Craonne. Le général baron Sacken eut ordre de soutenir ce dernier, et d'essayer de tourner la gauche de l'ennemi, s'il faisait une attaque de l'autre côté. S'il était pressé par une force supérieure, il avait ordre de se retirer sur la route vers Laon, et de retirer la garnison de Soissons.

A onze heures du matin, l'ennemi commença l'attaque avec toutes ses forces, estimées à plus de 60 000 hommes, sur le point où l'infanterie du général Winzingerode était postée. Le feld-maréchal Blucher alla sur-le-champ à cheval à l'endroit où l'on croyait que la cavalerie était formée, afin de diriger les opérations dans cette partie ; mais des difficultés inattendues s'étaient opposées à la marche de la cavalerie durant la nuit, et il se trouva qu'elle ne s'était avancée que jusqu'à Presle. L'infanterie du général Kleist qui avait marché dans la matinée, arriva à Fetticcia ; mais l'avant-garde seulement de la cavalerie était arrivée, et il devint impossible d'entreprendre efficacement le mouvement contre la droite de l'ennemi, que le feld-maréchal avait projeté.

Dans ces entrefaites, le corps posté près de Craonne fut exposé à l'attaque la plus chaude et la plus formidable. Le général comte Strogonoff commandait en l'absence du général Winzingerode. Le général comte Woronzow avait l'infanterie. La canonnade fut terrible, mais il fut opposé à l'ennemi sur tous les points une vive et ferme résistance, qui est au-dessus de tout éloge. Cependant les alliés furent si grandement pressés, que le général baron Sacken, qui était chargé du soutien et de la direction du tout, jugea nécessaire d'exécuter la partie des dispositions qui avaient été faites d'avance pour la retraite des troupes engagées vers Laon. Elle fut effectuée avec un ordre admirable. Malgré que 14 pieces d'artillerie eussent été démontées par le feu de l'ennemi, il n'y eut pas un seul canon ni une seule voiture de laissés derriere. Les prisonniers pris ne furent pas au nombre de plus de 50 à 60. Suivant les rapports, les tués et blessés montent à environ 2000. Le général comte Stronogoff eut son fils, qui était lieutenant-général, tué au commencement de l'action. Trois autres généraux russes furent blessés. Le général Woronzow eut cinq officiers de son état-major particulier tués ou blessés.

L'ennemi eut quatre généraux blessés. — Victor, Grouchy,

Lasalle et Charpentier. Sa perte par le feu de l'artillerie, servie de la maniere la plus admirable, doit avoir été très-grande. Les troupes effectuerent leur jonction avec le reste de l'armée durant la nuit et le lendemain matin, et les opérations qui ont suivi depuis forment le sujet du rapport ci-joint.

Pendant quarante-deux jours, cette armée-ci, qui semble avoir été particulierement l'objet de l'inquiétude et des attaques de l'ennemi, a été constamment en marche ou au combat ; car, outre les affaires générales, il ne s'est écoulé que deux jours seulement sans que son avant-garde ou son arriere-garde aient été sérieusement engagés. Buonaparté est actuellement en retraite devant elle ; mais on ne sait pas encore positivement si c'est pour prendre une nouvelle position, ou pour marcher dans une autre direction où sa présence peut être nécessaire. L'on n'a reçu ici aucunes informations sur les mouvements de la grande armée alliée*, depuis qu'il a cessé de l'observer.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, Colonel.

Quartier-général de l'armée combinée sous le feld-maréchal Blucher, Laon, le 10 Mars 1814, à 8 heures du matin.

Monsieur,

Buonaparté, avec toutes ses forces, attaqua hier le feld-maréchal Blucher, dans sa position ici, et il fut repoussé avec perte de 45 pieces de canon, outre des caissons, des bagages et des prisonniers, dont le nombre n'est pas encore constaté, parce que l'aile gauche de l'armée du feld-maréchal est encore à la poursuite.

La ville de Laon est située sur un plateau élevé, ayant des bords escarpés qui dominent sur une vaste plaine à l'entour ; la ville couvre la plus grande partie du plateau ; le reste est couronné d'un vieux château et de plusieurs moulins à vent, érigés sur les hautes murailles des terrasses. L'armée du général Bulow occupait cette position ; le reste de l'armée du feld-maréchal était posté dans la plaine au-dessous, à droite et à gauche de la ville, faisant face vers Soissons, et la cavalerie était en réserve derriere.

Le matin avant le point du jour, l'ennemi fit son attaque, et à la faveur d'un brouillard épais qui cachait tous ses mouvements, il s'empara des villages de Semilly et Ardon, situés très-près et sous la ville, dont ils peuvent être regardés comme des

* Pour une bonne raison ; M. de Schwartzenberg, ainsi qu'on le verra, ne bougeait pas de Troyes, pendant que Blucher se battait.

faubourgs. La mousqueterie atteignit les murs de la ville, et elle se soutint sans intermission jusque vers onze heures; le brouillard commença alors à se dissiper.

On vit dans ce moment que l'ennemi était en force derriere les villages de Semilly et Lemilly, ayant des colonnes d'infanterie et de cavalerie sur la chaussée vers Soissons. Il occupait aussi, en force, le village d'Ardon. L'ennemi fut repoussé à l'instant de Semilly, et le feld-maréchal Blucher, dès qu'il put apercevoir la position de l'ennemi, ordonna à la cavalerie de l'arriere-garde d'avancer et de tourner son flanc gauche. Le général comte Woronzow, qui était à la droite de la position du feld-maréchal, s'avança en même temps avec son infanterie, fit porter en avant deux bataillons de chasseurs, qui repousserent les postes de l'ennemi, soutinrent une charge de cavalerie et se maintinrent dans une telle attitude qu'ils tinrent en échec la gauche de l'ennemi jusqu'à ce que la cavalerie pût avancer.

Le feld-maréchal fit marcher en même temps une partie du corps du général Bulow sur le village d'Ardon, d'où l'ennemi fut forcé de se retirer, après avoir essuyé un feu d'environ une demi-heure.

Pendant que la cavalerie faisait un circuit par derriere, et vers deux heures de l'après-midi, on vit que l'ennemi faisait avancer sur la chaussée de Rheims une colonne de seize bataillons d'infanterie avec de la cavalerie et de l'artillerie. Le général d'Yorck reçut l'ordre de l'attaquer, et le général baron Sachen celui de soutenir le général d'Yorck.

Ce fut alors que la bataille devint plus générale et décisive. L'ennemi fit jouer une formidable batterie au moins de 40 à 50 pieces d'artillerie, et s'avança avec une confiance qui montrait qu'il se flattait d'un plein succès. Il forma une colonne d'attaque, et il marchait au pas de charge vers le village d'Athies, lorsque le Prince Guillaume de Prusse qui se portait au même instant vers ce village, le trouva à moitié chemin et le culbuta.

Il commença alors sa retraite, qui bientôt se changea en fuite. Huit pieces d'artillerie, avec les chevaux et tous les atirails, furent pris sur-le-champ et successivement 22 autres pieces.

Il fut poursuivi jusqu'à Corbeny, perdant en route des bagages, des prisonniers, etc., dont les détails ne sont pas encore arrivés, parce que la poursuite a duré toute la nuit et continue encore.

Sur la droite, il ne fut point obtenu d'avantages particuliers, de plus que l'expulsion de l'ennemi des villages dont il s'était emparé le matin. Le général comte Woronzow, vers la fin du jour, attaqua de nouveau avec la plus grande vigueur, mais il

lui fut opposé de fortes masses, et le terrain mit des obstacles à la co-opération active de sa cavalerie.

La promptitude avec laquelle le général comte Woronzow s'est avancé le matin, la bravoure et la résolution avec les quelles ses troupes ont attaqué, ont fait l'admiration de tout le monde.

Il est encore impossible de connaître la perte des deux côtés, mais j'ai déjà vu moi-même amener ici plusieurs centaines de prisonniers.

*P. S.—A* 10 *heures du matin.*—Les prisonniers disent que Buonaparté est encore devant Laon, et qu'il a résolu de recommencer son attaque aujourd'hui.

Le feu d'artillerie et de mousqueterie est déjà violent dans la direction de Semilly et Leuilly.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, Colonel.

*P. S.—Laon, le* 11 *Mars, à* 10 *heures du matin.*—L'attaque a été continuée durant toute la journée d'hier. La plaine au-dessous de la ville de Laon est entrecoupée par des villages et des petits bois, qui ont été le théâtre de combats très-chauds et très-opiniâtres. Un bois près du village de Clacy, sur la droite de la position, a été pris et repris quatre à cinq fois différentes, et il est enfin resté en la possession des troupes alliées. L'infanterie du corps du général Woronzow y a été engagée: au centre et à la gauche de la position, l'ennemi s'est maintenu; et environ une demi-heure avant le coucher du soleil, il a poussé en avant un corps de tirailleurs soutenu par deux bataillons d'infanterie (le reste de son armée restant en réserve), et il a attaqué le village de Semilly, près des murs de la ville; mais un bataillon de Prussiens, du corps du général Bulow, s'est jeté sur la route, et étant soutenu par le feu des troupes sur chaque flanc, l'a forcé de se retirer en désordre et avec perte.

C'est la derniere opération qui ait été tentée durant le jour.

A la nuit on a vu les feux de ses bivouacs sur une ligne très-étendue, et la cavalerie de l'avant-garde l'a poursuivi vers Chavignon, sur la route de Soissons.

Ainsi, dans ces deux jours d'attaques successives, l'ennemi n'a essuyé que défaite et déconfiture. Les efforts de toutes ses forces sont venus se briser et ont reculé devant le boulevard que cette belle position a procuré.

L'absence des corps d'Yorck, Kleist et Sacken, qui le matin poursuivaient le reste des troupes venues de Rheims, et n'ont pas pu être rappelés à temps, a empêché d'entreprendre hier aucune opération offensive. Mais le succès avait

couronné autrement les efforts de ces corps, par la prise de 3 à 4000 prisonniers, outre une grande quantité de munitions et bagage, et 45 pièces de canon ont été déjà amenées.

Il n'a encore été rien annoncé sur les opérations futures de cette armée; mais je crois qu'en général elles seront d'une nature offensive.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) H. Lowe, Colonel.

---

## GAZETTE DE LONDRES,

### DU SAMEDI, 19 MARS.

### *Département de la Guerre.*

Downing Street, 19 Mars.

Il a été reçu à ce bureau une dépêche adressée par le colonel Lowe, au comte Bathurst, dont ce qui suit est la copie:

Au quartier-général de l'Armée combinée, sous le feld-maréchal Blucher, à Laon, le 11 Mars.

Mylord,

J'ai adressé ce matin à Votre Seigneurie une lettre qui renfermait le duplicata d'un rapport au lieutenant-général Sir Charles Stewart, relatant les succès que l'on avait remportés sur le grand corps de l'armée française, sous les ordres de Buonaparté en personne, pendant une attaque qu'elle avait faite durant deux jours consécutifs, les 9 et 10 de ce mois, sur les positions que l'armée du feld-maréchal Blucher occupait dans cette ville et dans la plaine qui est au dessous. Il a été pris quarante-huit pieces de canon et fait de 5 à 6000 prisonniers. L'ennemi est en retraite sur tous les points et la cavalerie de l'armée alliée est à sa poursuite. Il se retire dans la direction de Soissons où il est possible qu'il cherche à tenir. Les principaux avantages ont été remportés par le corps du général d'York, soutenu par le général baron de Sacken. C'est par ce corps que la plus grande partie des prisonniers et toute l'artillerie ont été pris. Le maréchal Marmont et le général Arrighi étaient les généraux opposés. Ils s'étaient avancés de Rheims contre la gauche de la position du feld-maréchal. Dans le même temps, Buonaparté, avec la jeune et vieille garde, deux divisions arrivées d'Espagne, et un gros corps de

cavalerie, attaquait la droite et le centre. La bataille s'est terminée hier soir et l'ennemi a commencé sa retraite cette nuit. J'espere que les détails contenus dans mon rapport de ce matin seront parvenus à Votre Seigneurie avant l'arrivée de cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) H. Lowe, Colonel.

Au comte Bathurst.

Il a été reçu à ce bureau des dépêches adressées au comte Bathurst, par le lieutenant-colonel Cooke, qui est attaché à l'armée du général Winzingerode, datées de Laon les 8 et 11 du courant. Elles contiennent des rapports des actions dans lesquelles l'armée du maréchal Blucher a été engagée. Ces rapports sont conformes à ceux qui ont été reçus du colonel Lowe et qui ont déjà été insérés dans la gazette.

La seconde dépêche du lieutenant-colonel Cooke paraît avoir été écrite dans la nuit du 11 et le 12 au matin. Elle se termine de la maniere suivante:

" A neuf-heures du soir, Napoléon paraît avoir porté son quartier-général à Chavignon; l'armée française était dans ce moment en pleine retraite; elle est poursuivie par les Cosaques et la cavalerie de l'armée, et il a déjà été pris dix canons de plus.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(Signé) Henry Cooke, Lieut.-Colonel.

P. S. 12 Mars, 1814. Les Cosaques du général Czernicheff ont envoyé huit-cents prisonniers; l'ennemi est si vivement pressé qu'il lui a été pris beaucoup de bagages, et entre autres ceux du commandant de la cavalerie Dennouettes. Le chemin est jonché de ses tués et blessés.

*Extrait du* Times, *du* 19 *Mars.*

" M. Shaw, le messager-d'état, arriva, hier matin, avec des dépêches de Chaumont et de Châtillon. Il était parti de cette derniere ville le 13, et il avait passé par Paris le 15 au soir. Il arriva à Calais le 17, et le même jour il était à Douvres. Au moment où il allait s'embarquer pour l'Angleterre, les papiers du 12, du 14, et du 15, qu'il avait achetés à Paris, lui furent pris par les officiers de police de Calais.

Le gouvernement publia, peu de temps après l'arrivée de M. Shaw, le petit bulletin qui suit :

Il a été reçu des nouvelles de Chaumont, du 12, et de Châtillon, du 13.

On avait reçu, à Châtillon, avis de la victoire du maréchal Blucher, et que le général St. Priest avait repris Rheims le 12, et y avait fait 3000 prisonniers.

Le prince Shwartzemberg, qui était resté à Troyes, se portait sur Châlons.

Le général Bianchi avait défait Augereau à Mâcon, mais les détails n'étaient pas arrivés.

Les plénipotentiaires étaient toujours à Châtillon.

" Ces nouvelles, à tout prendre, sont certainement favorables. Tout va bien à l'armée ; Augereau battu, Rheims repris, et même, à ce qu'on dit, avec la destruction totale des débris du corps de Marmont. On ne nie même pas la prise d'assaut de Soissons dont la nouvelle circulait hier. Elle peut encore être vraie. A tout événement, Blucher, l'immortel Blucher est toujours victorieux, toujours battant, culbutant, pour la quarantieme fois, ce disgracié, ce déshonoré, ce déconfit, ce drôle de grand capitaine, dit Buo-

naparté. Le cœur est chaud, la main est forte, nous espérons que, dans cette époque critique du bonheur ou de la misere du monde, la tête ne sera pas faible, molle et flottante. Il est certain que pas plus tard que Dimanche dernier, 13, la paix n'était pas encore signée. Mais pourquoi parlons-nous de cette folie visionnaire, une paix avec Buonaparté? Les plénipotentiaires sont toujours à Châtillon. Les plénipotentiaires ! ! ! Dans le nombre est lord Aberdeen, qui s'est soumis tranquillement à voir sa conduite représentée dans les journaux français de maniere à le faire croire incapable non-seulement de suivre une grande négociation, mais même d'appaiser une querelle d'enfants. Parmi eux aussi, (ô honte pour la noblesse!) l'assassin à gages Caulaincourt, ce misérable, dégouttant de sang, qui, pour ses services, en violant l'hospitalité d'un territoire neutre, et en traînant à la mort un Prince du sang de ses souverains naturels, fut fait duc, et fut ainsi qualifié pour prendre place parmi les représentants assemblés de la majesté de l'Europe! Oui, la perfidie, l'ingratitude, l'assassinat, la trahison, voilà les qualifications, les titres d'un plénipotentiaire français. Assurément, très-assurément, cette soumission volontaire au crime, cette déférence surérogatoire à la méchanceté, a duré assez long-temps. Pourquoi le brigand dont la présence est une insulte et une souillure, n'a-t-il pas été chassé depuis long-temps du siége des négociations? Si la paix doit être faite avec Buonaparté, pourquoi celui-ci n'a-t-il pas reçu l'ordre d'envoyer pour son représentant diplomatique, au moins un homme d'un caractere décent, d'une réputation passable, une personne du moins qui (s'il est possible d'en trouver une de cette nature parmi ses adhérents) ne fût pas en-

tachée d'atrocités encore toute récentes ?* S'il faut faire la paix avec Buonaparté..... Mais pourquoi s'arrêter à cette chimere, à cette impossibilité morale ? Il est absurde de dire qu'on y est forcé par la nécessité, aussi long-temps qu'on n'a pas fait loyalement et complettement l'expérience d'offrir au peuple français son ancien souverain. Nous déplorons de voir que l'on a fait si peu de chemin vers cette expérience. Nous voyons avec une douleur profonde la répugnance extraordinaire, étrange, contre nature, que les souverains alliés témoignent à soutenir la cause de la loyauté et de l'honneur, dans cette occasion, et, ce qui est encore pis, dans cette occasion seule. Partout ailleurs où ils sont allés, ils ont invité les peuples à en revenir à leurs anciennes formes de gouvernement, et les peuples y ont accédé avec joie, zele et empressement. Il en a été ainsi en Poméranie, dans le Mecklenbourg, à Hambourg, à Breme, à Lubeck, en Hanovre, en Hollande, dans la Belgique : mais du moment qu'ils franchisent une ligne imaginaire, dès qu'ils entrent sur le territoire de l'ancienne France, il faut tout à coup que leur politique change. Et pourquoi ? Pour aucune raison dont on puisse rendre compte, si ce n'est que parce qu'il se tient à ce sujet, depuis quelque temps, un langage révolutionnaire ; parce que les hommes qui se disent

---

* Nous observerons au rédacteur du *Times*, avec toute la déférence due à cet énergique moraliste, que la grande tache politique est de traiter avec Buonaparté et non avec son valet. Il y a mille Caulaincourts à la cour actuelle de France ; mais il ne s'y trouve qu'un Napoléon. Quel que fût le négociateur, il fallait lui *ordonner* d'aller chercher un autre souverain ; mais ce n'est pas à un souverain de cette trempe, qu'il fallait demander un autre ambassadeur. Tel maître tels valets.

libéraux, l'escouade philosophique, ont formé une théorie à l'usage de leurs chers freres et amis, les traîtres français. Par déférence pour ces *vertueux* personnages, nous devons absolument nous abstenir, comme par une terreur superstitieuse, de faire entendre le nom des Bourbons. Ils ont proscrit ce nom depuis vingt ans, et il y a pour cela plus de motifs qu'il n'en paraît à la premiere vue. Dans leur religion politique, cet article se lit avec tout le reste ; car ces gens-là ont, dans l'erreur, une conséquence acharnée qui à la fin leur fait diriger et mener à leur gré des personnes d'un esprit plus faible et moins fixe. Accordez-leur leurs premieres données, et de même que les autres fous, ils raisonneront bien et même avec finesse. Ils partent du principe présumé, qu'ils mettent avec assurance en avant, que les anciens gouvernements en Europe étaient tous misérablement corrompus et défectueux, que l'ancien droit des gens était usé, qu'au lieu de vieux statuts moisis de parchemens vermoulus et d'écrits gothiques, il fallait de nouvelles lumieres et un code sublime ; et qu'au lieu des figures de cire, et de la vie empesée des anciennes cours, il était nécessaire d'avoir des hommes doués d'une énergie nouvelle, qui n'étant point retenus par le frein de la conscience,

> Voulussent s'attacher avec zele et courage
> A démolir du temps l'inébranlable ouvrage.

La France fut le pays qui fournit ces hommes énergiques et sans peur. Elle les lança dans la carriere du crime qu'ils ont parcourue comme démagogues, directeurs, consuls, empereur. Ils gouvernerent successivement par la terreur, par le sang, par la fraude, par les armes. Cependant la faction philosophique eut toujours le talent, (ou peut-être la folie) d'identifier les tyrans de

la France avec la France elle-même. Elle s'obstina à assurer que ces tyrans régnaient dans les affections et dans l'amour du peuple, que le peuple se leverait jusqu'au dernier pour les défendre, que le peuple ne souffrirait pas que leur pouvoir fût renversé. Ainsi disaient-ils de Robespierre, ainsi disaient-ils de Barras, Rewbell et Larévellere-Lépaux, et en dernier lieu ils en ont dit autant de Buonaparté: mais les décrets de Buonaparté, ses dénonciations réitérées contre les maires, les magistrats, et les autres fonctionnaires publics qu'il accuse continuellement de trahison, démentent suffisamment ces assertions par rapport à lui. Il est prouvé aujourd'hui que non-seulement il n'existe aucune affection pour lui, mais qu'au contraire on lui porte une grande aversion. Enfin, MONSIEUR paraît. Les loyaux sujets de son frere, malgré tous les désavantages possibles, désirent prendre les armes pour sa cause. Nous ne demandons pas s'ils sont découragés, car se serait le comble de la folie; mais nous demandons: sont-ils encouragés comme ils devraient l'être? Leur a-t-il été fourni des armes et de l'argent? S'imagine-t-on que si Buonaparté avait débarqué des troupes en Irlande, il aurait hésité à exciter les Irlandais à se mettre en insurrection. Aurait-il eu peur de se *compromettre*, (l'expression favorite du jour), par une telle conduite? Les Alliés permettent, ils souffrent tranquillement que depuis un mois on publie dans les journaux français des diatribes tendant à faire croire qu'ils viennent pour brûler et saccager Paris, et pour en enlever les habitants, hommes et femmes, afin de peupler les déserts de Russie; et cependant ils tremblent de tous leurs membres qu'on ne suppose qu'ils désirent voir la maison de Bourbon rétablie sur le

trône. Quelle étrange inconséquence! Comme si les Parisiens aimaient mieux un Empereur Corse que leurs maisons, que leurs propriétés, que leurs enfants! Comme s'ils haïssaient leurs souverains naturels plus que le pillage, l'exil, et le viol! Il est stupide de dire qu'il faut laisser les royalistes à eux-mêmes. Et morbleu! qu'on leur fournisse de l'argent et des armes, autrement ils ne pourront rien faire. Il faut qu'on leur promette protection et appui, ou bien ils seront autorisés à hésiter de rien faire. Qu'auraient fait les Patriotes Espagnols, ou au moins à quels malheurs n'auraient-ils pas été exposés, si nous ne les avions pas secourus avec tant d'empressement et de libéralité?

Après les nombreux rapports que nous avions reçus de la marche du Prince de Schwartzenberg sur Fontainebleau, à Corbeil, à Charenton, à Paris même, nous sommes bien tristement désappointés d'apprendre aujourd'hui que Son Altesse est restée languissamment à Troyes du 4 au 13, à attendre des nouvelles. S'il faut en croire plusieurs avis qui s'accordent tous, Buonaparté ne s'attendait pas à une semblable indulgence: au moins il n'avait pas prévenu les Parisiens de s'y attendre. Il leur avait annoncé qu'il était déterminé à défendre la capitale jusqu'à la derniere extrémité; il avait fait élever des ouvrages considérables, et ordonné beaucoup d'autres préparatifs au même effet. Il n'avait pas fait venir moins de trois divisions d'infanterie et une de cavalerie, avec de l'artillerie, de l'armée de Soult. Ces troupes arriverent à Versailles, les 8 et 9 de ce mois. Cependant nous sommes bien convaincus que tous ces préparatifs et rien auraient été la même chose, si le Prince de Schwartzenberg s'était avancé en force, offrant d'une main la paix aux Parisiens et leur ancien Souve-

rain, et de l'autre menaçant du pillage et de la dévastation la capitale du Corse. Bien loin de tenter de défendre la ville, les Parisiens auraient mis en pieces le petit nombre d'adhérents de leur tyran, et peut-être aurions-nous déjà pu saluer la métropole de France comme une ville amie.

Il a été adopté d'autres plans. Nous les approuvons en tant qu'ils promettent que la guerre active sera poursuivie vigoureusement contre Buonaparté. Le Prince de Schwartzenberg s'est mis en mouvement par le Nord et a marché de Troyes sur Châlons, dans le dessein, à ce qu'on suppose, de se réunir à Blucher, et de tomber en masse sur l'armée du tyran déjà battue et découragée. Puisse ce plan réussir complétement! Mais il faudra quelque temps pour son accomplissement.

Dans les entrefaites, l'armée suédoise, forte de 22,000 hommes, le corps de Walmoden de 10,000, et celui du duc de Saxe-Weymar aussi de 10,000, sont tous en route venant du Nord, ainsi que Lord Wellington venant du Sud avec 100 mille hommes. Ces armées forment les éléments d'une combinaison, qui, si elle est conduite seulement avec une habileté commune, doit inévitablement écraser le tyran. Supposer qu'avant même d'avoir tenté d'effectuer cette combinaison, les Alliés se laisseraient cajoler et engager à signer un traité, ce serait supposer qu'après une longue carriere de vigueur et d'énergie, on serait tombé sur-le-champ dans un état d'imbécillité non moins inexplicable que funeste.

L'article du *Times* qu'on vient de lire, fait une mention des diatribes journalieres que les papiers français ne cessent de vomir depuis deux mois contre les excès qu'on attribue aux Russes, aux Prussiens, aux Wurtembergeois, mais dont on n'a point encore accusé les Autrichiens, par de bonnes raisons politiques ;

" De ces guerriers prudents l'honneur n'est point suspect,
" Aussi l'on s'abstient bien d'en parler par respect."

Aucun Cabinet n'a encore jugé à propos de répondre directement ni indirectement à ces injures, quoiqu'elles couvrent tous les matins la table des négociateurs de Châtillon. Nous donnons un des plus récents de ces articles ; nous le regardons comme d'autant plus curieux, que, tout en mettant sous les yeux des Parisiens le tableau des horreurs commises par Buonaparté en Egypte, en Espagne, en Portugal, en Moscovie, en Allemagne, à Hambourg, à St. Domingue, en Italie et partout, horreurs qui sont punies aujourd'hui par de justes représailles, on leur donne des consolations et des motifs de sécurité pour la bonne ville de Paris, qui sont tout à fait risibles.

*Journal de Paris, du* 12 *Mars.*

Les déclarations officielles faites par les magistrats des villes qui ont été momentanément occupées par les ennemis, prouvent de la maniere la plus authentique que ces derniers regardaient le pillage et la destruction de Paris, comme la récompense et le but de leur invasion. Des hommes dignes de foi, qui ont été témoins de la conduite des Russes et des Prussiens, et qui se trouvent en grand nombre dans la capitale, où ils sont venus chercher un asile, confirment la vérité de ces rapports. Ils assurent unanimement que les soldats

et quelques-uns des chefs ennemis se vantaient d'entrer dans Paris sans éprouver de résistance, de livrer d'abord la ville au pillage, de choisir parmi ses habitants les ouvriers, les artisans, les artistes et les jeune filles pour les envoyer au fond de la Russie; de chasser le reste de la population et de mettre ensuite le feu aux maisons. Ce sont principalement les Russes qui montrent le plus d'acharnement dans ces projets de destruction. Comme ils manquent d'argent, d'habits et de vivres, et qu'ils ont de grands déserts à peupler, ils seraient au comble de leurs vœux, s'ils pouvaient nous ravir toutes nos richesses mobiliaires et réduire en esclavage la partie industrieuse de notre population. Ils transporteraient nos ouvriers dans la Russie, noire, où il les feraient travailler à leur profit jusqu'à ce que le temps, les maladies, le froid ou la faim eussent mis un terme à leur misérable existence.

Ces projets doivent peu nous surprendre de la part des Russes qui sont en général étrangers à toute idée de civilisation et à tout sentiment d'humanité. Les horribles excès qu'ils ont commis dans notre territoire ne sont pas les premiers dont ils se soient rendus coupables.

La conduite qu'ils ont tenue à Varsovie dans la seconde révolution de la Pologne prouve assez ce qu'ils sont capables de faire. Quatre-vingt mille personnes furent égorgées de sang-froid par ces tartares. La Vistule fut encombrée de cadavres, et les flammes consumèrent l'immense faubourg de Praga. Rien ne fut respecté, ni les églises, ni les maisons de charité, ni les hôpitaux. Ils avaient réservé des femmes et des filles pour leur servir d'esclaves; mais dans un accès de fureur ils les passèrent au fil de l'épée. Enfin il n'est point de crimes dont ils ne se souillèrent, et point de langage assez fort pour en peindre l'atrocité.

Voilà les ennemis qui veulent venir à Paris et qui croient y entrer comme dans un village. L'hetman des cosaques, Platow, s'est vanté qu'il entrerait dans Paris et en sortirait au galop avec ses cosaques, après avoir mis le feu à cinq cents endroits de cette ville, sans perdre plus de dix soldats. Ces hommes, aussi ignorants que féroces, s'imaginent que Paris ressemble aux villes de la Russie, dont les maisons sont construites en bois, et ils ne savent pas même ce que c'est que la population d'un seul faubourg de la capitale.

Ils tiendraient certainement un autre langage s'ils avaient une connaissance parfaite de ce qui se passe dans Paris et de la disposition de ses habitants, s'ils visitaient nos

ateliers où des armes de toute espece sont fabriquées chaque jour par milliers, s'ils connaissaient enfin tous les moyens de défense qu'on peut leur opposer.

En effet, avec quelle espérance de succès une armée ennemie oserait-elle entrer dans la capitale? que deviendrait-elle au milieu d'une immense population armée, irritée et résolue de se défendre. Paris renferme 20,000 chevaux de trait qui mettraient en mouvement cinq cents pieces de canon; il serait aisé de barricader les rues et d'offrir sur chaque point une résistance efficace. Il suffirait même de fermer les barrieres sur les ennemis pour qu'ils fussent tous exterminés jusqu'au dernier.

Nous pourrions citer des exemples très-remarquables du courage que les habitants de Paris ont montré dans la défense de leur ville lorsqu'ils n'avaient même que de légers motifs de courir aux armes; et aujourd'hui qu'il s'agirait de sauver leurs familles, leurs propriétés, leur vie et leur liberté, croit-on qu'ils montrassent moins d'énergie et d'intrépidité!

Les Prussiens qui connaissent mieux que les Russes le danger d'attaquer une ville comme Paris, avouent leur crainte, et demandent partout où ils passent s'il est vrai que cette ville soit disposée à se défendre. Le maréchal Blucher a dit même que, dans ce cas, il désespérait du succès de l'expédition.

On n'ignore pas que les commandants ennemis somment les villes de se rendre en menaçant de les brûler; mais, pour incendier la ville de Paris, il faudrait d'abord y pénétrer. Paris est plein de soldats et de canonniers qui savent fort bien qu'on n'a rien à redouter du feu des canons placés sur les hauteurs qui environnent cette ville immense. Les plus grosses pieces d'artillerie placées sur l'élévation la plus rapprochée de Paris n'atteindraient pas au dixieme du diametre de la ville, c'est-à-dire aux quartiers populeux. D'ailleurs l'artillerie d'une armée consommerait six fois autant de munitions qu'il lui en faudrait pour une campagne, avant d'avoir brûlé six maisons. Les ennemis eux-mêmes sont convaincus de ces vérités.

Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture des déclarations authentiques faites par les municipalités des villes que les ennemis ont ravagées de fond en comble et par la connaissance parfaite des grands moyens qui sont préparés pour sauver la ville de Paris de la fureur des ennemis. Grâces aux savantes manœuvres de l'Empereur et à la bra-

votre de nos armées, les ennemis sont loin de nous ; mais si jamais ils s'approchaient de nos murs, ils y trouveraient six cent mille Français animés du même sentiment et déterminés à se soustraire au pillage, à l'incendie et à la mort.

---

M. Descarreaux, qui a pris le général russe Saint-Priest auprès de Vouziers, est né à Charleville, département des Ardennes. Il s'est mis à la tête d'un corps de paysans bien déterminés, qui déjà fait beaucoup de mal aux traîneurs de l'ennemi. C'était un des braves officiers du 1er régiment de hussards. Il s'est distingué dans sa carrière militaire, par plusieurs actions du courage le plus brillant, et a été nommé officier de la légion d'honneur sur le champ de bataille d'Iena.

Une charmante gravure, exposée depuis deux ou trois jours chez plusieurs marchands d'estampes, excite vivement l'intérêt et la curiosité du public. Il serait difficile d'exprimer l'émotion que fait éprouver la vue de cette agréable production. Un bel enfant ayant ses deux petites mains jointes et les yeux tournés vers le ciel, est dans l'attitude de la prière. Ses traits animés par une expression noble et douce offrent une ressemblance facile à saisir ; l'ordre de la légion d'honneur dont il est décoré, aide encore à le faire reconnaître.

Une inscription aussi simple que touchante, placée au bas du portrait, indique le sujet : *Je prie Dieu pour mon père et pour la France.*

Au mérite d'une composition gracieuse, cette petite gravure joint celui d'une exécution très-soignée.

---

## Suite des Extraits des Journaux hollandais.

### *Milan, le 23 Février*, 1814.

Le vice-roi avait encore, hier, son quartier-général à Volta, sur le Mincio.

Vingt-cinq mille Autrichiens se sont portés sur Plaisance, où nous avons onze mille hommes français et italiens, et où il doit encore arriver six mille Français d'Alexandrie. On s'attend en conséquence à une bataille dans les envi-

rons de Plaisance. La cavalerie autrichienne fait des excursions jusqu'à Stradella.

Les Napolitains sont entrés, le 18 à Livourne. Les Français ont laissé une garnison dans le fort.—Le Pape est à Savone.

D'après les nouvelles de la rive droite du Mincio, le maréchal Bellegarde a reporté son quartier-général à Vérone. Le lieutenant-général comte Neuperg a pris, il y a deux jours, le commandement des troupes autrichiennes en première ligne.

On a mis dernierement à Vérone 1000 voitures en réquisition, pour transporter les blessés de la bataille du 8 Février.

---

## *Basle, le 1er. Mars.*

Depuis le 20 du mois dernier, le passage de troupes par cette ville a duré sans interruption. On peut, sans exagérer, porter le nombre de celles qui ont traversé notre ville, depuis cette époque jusqu'à ce jour, à 40 mille hommes de différentes armes et appartenant à diverses nations. Parmi celles qui ont passé le 25, et qui étaient au nombre de 6000 presque toutes appartenant à l'armée russe, on a remarqué une grande quantité de Cosaques et de Baskiers. Elles se rendent toutes aux armées en France.

Nous avons vu passer aussi, dans les derniers jours, 36 pieces de canon, conquises sur les Français et 400 Espagnols rendus à la liberté par les armées alliées; ceux-ci retournant dans leur patrie, par la Hollande et l'Angleterre.

Le comte d'Artois, aujourd'hui MONSIEUR, après un séjour de quelques jours, est parti d'ici le 20 Février, pour le quartier-général de l'Empereur de Russie, d'après l'invitation qu'il en a reçue, à ce qu'on dit, de la part de ce monarque. Avant de quitter Basle, le prince Français a fait imprimer, pour être publiée en France, la proclamation suivante:

Nous Charles-Philippe de France, fils de France, MONSIEUR, comte d'Artois, frere du Roi, lieutenant-général du royaume, à tous les Français, salut!

Français,

" Le jour de votre délivrance approche, le frere de votre

Roi est arrivé parmi vous. C'est au milieu de la France qu'il vient relever l'antique bannière des lys, et vous annoncer le retour du bonheur et de la paix, sous un regne protecteur des lois et de la liberté publique.

" Plus de tyran, plus de guerre, plus de conscription, plus de droits réunis.

" Qu'à la voix de votre souverain, de votre pere, vos malheurs soient effacés par l'espérance, vos erreurs par l'oubli, vos dissentions par l'union touchante dont il veut être le gage."

D'après les avis de Schaffhause, le feld-maréchal lieutenant de Royer, commandant de l'armée de réserve autrichienne, est arrivé dans cette ville. Il part journellement une grande quantité de munitions, d'armes et de nombreux convois de fourages, des magasins de Schaffhause, pour Montbeillard, où les Alliés ont établi un dépôt principal. — On travaille toujours aux retranchements des environs de Huningue.

On mande de Zurich, qu'on a craint pendant quelques jours, qu'il n'éclatât des troubles dans cette ville, mais que tout est rentré dans l'ordre, par les soins du petit conseil et les mesures énergiques qu'il a prises.

## *Dresde, le* 18 *Février.*

Vingt mille hommes bien exercés de notre Landwehr viennent de se mettre en marche. Le général Thielmann est parti, le 7 de ce mois d'Artern, avec le premier corps mobile de cette milice saxonne. Il se rend, par Cassel, à Lipstat. Des renforts destinés pour les armées russes et prussiennes s'acheminent continuellement par les différentes routes de ce pays vers le Rhin. Sa Majesté l'empereur de Russie a donné une nouvelle preuve de ses soins compatissants, en destinant pour notre pays épuisé, de grands magasins de bled, qui seront transportés ici de la Pologne, avant que la réserve russe de 100 mille hommes arrive sur les bords de l'Elbe. Un corps de 500 Baskirs, qui a été cantonné quelque temps dans les environs de Zittau s'est mis en marche. Glogau sera bientôt forcée de se rendre, toutes les troupes étrangeres faisant partie de la garnison, parmi lesquelles est un bataillon de Saxons, ayant quitté cette place. Après leur sortie de la place, le général Laplane a diminué ses lignes de défense, brûlé le pont de Zerbau, fait

autour la tête-de-pont, élevée avec tant de peine, et la Zarbauer et Wasserschanz. La Zarbauer-schanz fut réellement prise le 11, par la milice prussienne; mais celle-ci abandonna aussitôt une forteresse, dont le feu de l'ennemi détruisait les parapets, et qu'on supposait avait été minée déjà alors.

## *Milan, le 3 Mars.*

Nous nous empressons de faire connaître l'ordre du jour suivant, publié à l'armée le 3 de ce mois :

Le prince vice-roi avait ordonné au général comte Grenier de se réunir avec une division d'infanterie et une brigade de cavalerie légère, aux troupes qui se trouvaient déjà à Plaisance, et qui étaient destinées à agir contre les corps ennemis qui manœuvraient sur la rive droite du Pô. Le 28 Février, le général Grenier a mis ses troupes en mouvement et a pris position sur le Taro. Le 2 Mars, il a divisé son armée en trois colonnes et s'est porté sur Parme, que le général Nugent semblait vouloir défendre. L'ennemi, à la vue de nos colonnes, s'est mis en retraite sur l'Enza, mais il a fait la faute de jeter trois mille hommes dans la ville de Parme, dans l'intention de retarder notre marche.

Déjà toutes les dispositions avaient été prises pour investir la ville. Nos troupes y pénétrèrent, malgré un feu très-vif de mousqueterie. L'ennemi, atterré par une attaque aussi imprévue, jeta ses armes et se retira dans la plus grande déroute. Il fut poursuivi jusqu'à l'Enza par nos troupes, qui prirent position après s'être emparées du pont que l'ennemi avait voulu défendre avec six pieces de canon.

L'ennemi a eu dans cette journée 5 à 600 hommes tués. Nous lui avons fait en outre 2500 prisonniers et 37 officiers, parmi lesquels un colonel, un major et dix capitaines. Il est aussi tombé en notre pouvoir deux canons avec leurs caissons et cinq voitures du génie. On a trouvé plus de 3000 fusils dans les rues et retranchements de Parme.

Ces heureux résultats sont dus aux bonnes dispositions prises par le lieutenant-général Grenier, et à l'intrépidité de nos troupes. Ce général, en attendant qu'il fasse un second rapport plus circonstancié, cite honorablement les généraux de brigade Schmidt, Jeannin, Rambourg, et le colonel du 9e de ligne. Le général Schmidt s'est avancé le premier dans la ville. Le général Rambourg a fait plu-

vieux chasseurs français a fait beaucoup de mal aux hussards de Radinski. Les dragons Napoléon ont soutenu leur ancienne réputation. Le 1er et 3e de chasseurs italiens se sont aussi très-bien comportés.

Le prince vice-roi témoigne sa satisfaction aux généraux, officiers et soldats qui ont contribué aux brillants succès de cette journée, d'autant plus heureuse, que nous n'avons pas à regretter plus de 200 hommes tués ou blessés.

Fait à Mantoue, le 3 Mars 1814.

Le général de division, chef de l'état-major-général de l'armée d'Italie, comte de l'Empire,

(Signé) VIGNOLLE.

---

*Basle, le 1er Mars.*

Il arriva ici hier un détachement considérable d'infanterie et de cavalerie russe. Il était de 13400 hommes, et il s'est mis sur-le-champ en marche pour aller joindre le maréchal Blucher. Il a passé de même quelques milliers d'hommes par Manheim, son armée ayant été prodigieusement diminuée par les dernières batailles.

Le Prince de Schwartzenberg a été renforcé par un corps de troupes suisses nouvellement levées montant de 7 à 8000 hommes, qu'on a fait marcher il y a quelques jours de Genève et des environs. Il avance de tous côtés des renforts aux armées alliées; toutes les routes d'Allemagne en sont couvertes. On a fait partir de Hongrie plusieurs nouveaux régiments qui sont très-beaux.

La rapidité avec laquelle les levées faites par les Princes allemands ont été mises en campagne est vraiement surprenante. Elles marchent par Francfort, Cologne, Dusseldorff et autres places sur le Rhin, pour se réunir à la grande armée.

*Gand, le 8 de Mars.*

Nous venons de recevoir la nouvelle, par un courier, que les Alliés sont entrés à Courtray, après une action sanglante dans laquelle il est resté 2000 hommes sur le champ de bataille.

## *Bruxelles, 9 Mars.*

Courtray fut pris Dimanche matin par les Prussiens et Saxons combinés, après avoir complétement défait les Français près de cette ville.

De douze à quinze cents hommes qui étaient cantonnés dans les environs de cette place, se sont mis en marche il y a deux jours pour renforcer le corps qui est stationné devant cette ville.

## *Rotterdam, 14 Mars.*

Selon des lettres de Gand du 10, les armées alliées avaient le 7 du courant, à 4 heures du matin, attaqué et défait l'ennemi à Harleboe et l'ont poursuivi jusqu'à Courtray, dans laquelle place les alliés entrerent le 8 de ce mois, et ayant reçu un renfort du Duc de Saxe Weimar ils poursuivirent l'ennemi jusqu'à Lille.

Un habitant de Gand qui est parti de Paris le 5 du courant, rapporte que depuis le 25 du mois dernier les habitants de Paris avaient commencé à apprécier à leur juste valeur les nouvelles des armées qui étaient publiées par l'Impératrice Reine et Régente, et que tout était en désordre et confusion dans la capitale. Ce même voyageur avait été informé en route que toute la Vendée était en insurrection et avait pris la cocarde blanche.

## *Berlin, le 5 de Mars.*

Nous annonçons d'après une source authentique l'agréable et importante nouvelle que la forteresse de Custrin vient de capituler, et qu'elle sera dans nos mains vers le milieu de ce mois. Toute la garnison de Berlin, forte de 28 mille hommes, vient de partir et se rend à marches forcées en France. On fait des efforts extraordinaires dans toute l'Allemgane, et tout ce qui peut marcher prend la même route.

## *Bologne, le 16 Février.*

Lord William Bentinck est venu à Naples le 1er de ce mois, il y a été reçu avec la plus grande distinction.

## *Bruxelles, le 12 de Mars.*

Nous apprenons avec plaisir que les députés de la Belgique sont arrivés au quartier-général des souverains alliés et qu'ils y ont été reçus de la maniere la plus gracieuse.

Le duc de Saxe Weimar avait son quartier-général à Tournay où il y avait une forte garnison. Le général commandant le second corps est à Ath, et celui qui commande le troisieme à Mons. Les troupes qui marchent le long de la Meuse par Namur et Dinant et celles qui marchent par Charleroy se portent toutes en Champagne afin de joindre le maréchal Blucher. L'armée du Prince de la Couronne de Suede est déjà assemblée sur la Meuse ; elle devait se mettre en marche successivement du 10 au 16.

## *Liége, le 8 Mars.*

On vient de publier l'avis suivant; " Par ordre de Son Altesse Royale le Prince de la Couronne de Suede, il est défendu à qui que ce soit de porter d'autre cocarde ou ruban que la couleur des armes de la ville, qui sont rouge et jaune.

## *La Haye, le 15 Mars.*

Deux bataillons de la milice de terre sont partis d'ici ce matin pour le Brabant. Le siége de Naarden va être suivi avec plus de vivacité ; les troupes de siége ont été renforcées considérablement et on a fait venir de Goreum un train de grosse artillerie pour battre en brèche.

L'ennemi fit il y a quelques jours une sortie de la place de Grave, mais il fut repoussé avec quelque perte.

## *Altona, 4 Mars.*

Nous sommes fâchés d'avoir à dire qu'il continue de régner ici des fièvres contagieuses, et que la [illegible] les troupes alliées ne nous incommode pas peu.

Suivant les avis que nous avons de temps en temps de Hambourg, il paraît qu'un habitant respectable a été traduit devant une cour martiale, pour avoir introduit dans la ville la liberté d'*Altona*. Il avait été condamné à mort, et il n'a dû la vie qu'aux sollicitations et aux larmes de sa fille. Davout a donné en dernier lieu un grand bal. L'attaque de Hamburg est différée jusqu'à ce qu'on reçoive vers de la grande artillerie.

## *Arnheim, le 13 Mars.*

Vendredi dernier, on a amené ici plusieurs centaines de prisonniers français, qui étaient dans l'état le plus misérable; la plupart d'entr'eux étaient malades et plusieurs moururent journellement de besoin et de fatigue. On les a logés ici dans les casernes, où ils sont gardés par la milice. Les citoyens leur ont fourni les vêtements nécessaires.

Nous apprenons que 200 lanciers, qui étaient sortis de Lille avec le général Maison, avait déserté ce général, et étaient arrivés à Bruges avec armes et bagages.

## *La Haye, le 17 Mars.*

La grande duchesse d'Oldenbourg, qui était arrivée le 6 à Amsterdam, après avoir visité tout ce qu'il y avait de curieux dans cette ville, est venue ici par voie de Harlem et de Leyde. Elle arriva dans cette ville le 14, et depuis ce moment elle n'a cessé de recevoir des visites des personnes de distinction et entr'autres, de la Famille Royale et du duc de Clarence. Elle est allée visiter la maison du Bois, et après avoir inspecté tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant à La Haye, elle se mettra en route directement pour l'Angleterre. S. A. R. paraît âgée d'environ vingt-sept ans; elle est d'une beauté parfaite; on dit qu'elle possede des talents peu communs, et que

c'est en tout point une princesse accomplie. Elle a deux enfants, dont l'un est un garçon âgé d'environ trois ans qui l'accompagne. Son autre enfant est resté auprès de l'Impératrice Douairière de Russie.

Le duc de Clarence est encore ici, mais il se prépare à nous quitter avant peu par voie d'Helvoetsluys où deux frégates, le Comus et le Jason, sont prêtes pour recevoir S. A. R. et la Grande-Duchesse d'Oldenbourg.

L'organisation des troupes hollandaises se continue avec un zèle sans relâche. Plusieurs corps d'infanterie et quelques escadrons de cavalerie sont partis dernièrement pour le Brabant. On envoie la cavalerie à Breda par petits détachements dès qu'elle est montée et équipée. Le nombre des gardes-du-corps s'augmente rapidement, et leur tenue et leur discipline se perfectionnent de jour en jour.

La Haye prend un air de gaîté peu ordinaire; la tristesse que le malheur éprouvé à Berg-op-Zoom avait occasionnée, a été dissipée par les succès remportés à Laon; nos cafés, nos cercles et nos clubs sont pleins et très-bruyants; nos théâtres sont de même remplis tous les jours et extrêmement brillants.

---

## NOUVELLE VICTOIRE DE LORD WELLINGTON,

### *Passage de l'Adour, Défaite totale de l'Armée de Soult, Marche sur Bordeaux de l'Armée alliée.*

Londres, le 20 Mars.

Les canons du Parc et de la Tour viennent d'annoncer de nouveaux avantages remportés par le Blucher du Midi. Le bureau de la guerre a fait publier sans perdre de temps le bulletin provisoire que nous transcrivons.

Downing-Street, le 20 Mars, 1814.

Le major Freemantle est arrivé dans la nuit avec des dépêches du marquis de Wellington, datée de St.-Sever les 1er et 4 de Mars.

Le 27 Février l'armée française fut attaquée par les forces alliées sous le commandement de Sa Seigneurie, et fut chassée après une résistance opiniâtre d'une forte position qu'elle occupait près d'Orthès. Sa retraite fut d'abord conduite avec un ordre admirable; mais les pertes que lui firent éprouver les attaques combinées accélérerent bientôt ses mouvements et sa retraite devint une fuite en désordre.

On ne donne point de détail estimatif de la perte de l'ennemi; il avait été pris 6 pieces de canon et fait un grand nombre de prisonniers. Nombre de soldats avaient jeté leurs armes et la désertion avait été immense. Toute la campagne était jonchée de leurs morts.

On avait pris à Mont-de-Marsan un grand magasin de provisions.

Le 2 de Mars, l'ennemi fut chassé d'Aire et ses magasins pris. L'ennemi paraît se retirer sur Agen.

Sir John Hope a passé l'Adour au-dessous de Bayonne, et a investi de près la citadelle de cette place.

Navarre et Saint-Jean-Pié-de-Port ont aussi été investis.

Les commandants français des garnisons de Lérida, Mequininza et Mauzon avaient été induits par un stratagême du baron d'Eroles à évacuer ces places. Ces troupes avaient été entourées dans la passe de Martorel et forcées de capituler avec le général Copons.

---

(En terminant ce Numéro, nous apprenons que Sir John Hope est entré à Bordeaux le 12, à dix heures du matin, sans qu'il lui ait été opposé la moindre résistance. Il ne s'est échappé de ce port que cinq bâtiments dont deux ont déjà été pris. S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême était le 4 Mars au quartier-général de Lord Wellington, où venait d'arriver également l'envoyé du Prince de la Couronne de Suede, le colonel comte de Vielcastel. Enfin, le drapeau blanc a dû être arboré à Pau, le 5 de ce mois.)

# LE LOGOGRAPHE,

## OU

## LE MONITEUR SECRET.

## No. LXIX.

"Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Suite des Instructions Ecrites de* Buonaparté *à* Caulaincourt.

....Après avoir ainsi, pour toujours, attaché les Français à ma dynastie, je reprendrai le cours de ces vastes projets qui n'ont échoué que parce que j'ai voulu en hâter trop l'exécution. Je rentrerai, il est vrai, dans cette vaste carriere de régénération avec moins de moyens que ceux que je possédais, mais cela m'obligera de graduer mes tentatives, et n'ayant pas la même surabondance de forces, je n'aurai pas la même impétuosité d'action. Toutes mes guerres ont été systématiques ; c'est ma position encore plus que mon ambition qui les a produites. Mon élévation au trône ayant donné un tout autre aspect à la majesté souveraine, lui prépare nécessairement une origine différente de celle qu'elle a eue depuis des siecles. Jusqu'à moi, la royauté a reposé sur des droits reconnus et établis ; depuis que je l'ai obtenue par d'autres moyens, il faut ou que mon trône s'écroule ou que les autres se modelent sur lui. Cette grande crise politique devient encore bien plus nécessaire depuis que j'ai vu et le souverain auquel je me suis associé par les liens du sang et les rois qui tenaient à moi par mes bienfaits et par des trai-

tés, tourner contre moi leurs armes et me poursuivre avec un acharnement qui n'est pas ordinaire entre des puissances que la politique seule excite les unes contre les autres.

Et, ici, je dois vous observer, Vicence, que dès que les passions personnelles influent sur les motifs de la guerre, il faut que le pouvoir qu'elles menacent cherche d'abord à se garantir de leur effervescence, mais qu'ensuite il ne peut trouver de sécurité qu'en dispersant à jamais le foyer qui les a alimentées. Nouvellement placé au rang des têtes couronnées, j'ai cru que je devais sur-le-champ jouir parmi elles de toute la supériorité que me donnaient mes conquêtes, mes talents et les forces immenses dont je disposais. J'ai cru qu'il suffirait, pour établir cette prééminence, de forcer la plus orgueilleuse de toutes les maisons souveraines, celle chez laquelle le titre impérial est le plus ancien, à renoncer à ses antiques prérogatives, et à restreindre à ses états héréditaires l'exercice de sa souveraineté et le titre qui la caractérise. Ainsi l'Empereur François, abandonnant son titre d'Empereur d'Allemagne, ne prit que celui d'Empereur d'Autriche.

Mais les événements ont prouvé que mes prétentions avaient été trop bornées; que d'anciennes familles ne pouvaient coexister avec la mienne; et qu'il n'y avait qu'une transfusion complete du pouvoir dans d'autres familles illustrées par moi, qui pût assurer le repos de l'Europe et la stabilité de mon trône.

L'hommage même que j'ai rendu aux préjugés des peuples et aux prétentions des dynasties légitimes, en prenant une épouse parmi ces dernieres, a diminué aux yeux de l'Europe ma considération et mon importance. On a vu qu'il manquait quelque chose à mes droits et à ma dignité, et que je cherchais à y suppléer en

empruntant d'une autre famille l'éclat et la consistance que je ne pouvais trouver ni dans les prétendus suffrages des Français, ni dans une longue série de triomphes. Dès ce moment, j'ai toujours décliné, et les ménagements que j'ai été obligé d'avoir pour mes récentes liaisons de famille, ont répandu dans ma politique une indécision et dans ma marche une timidité qui ne s'accordaient ni avec ma fortune ni avec mon système.

Cet état de gêne et d'indécision doit cesser, et toutes mes pensées se dirigeront désormais vers ce but unique, invariable: *la destruction des anciennes dynasties, auxquelles j'en substituerai qui seront entierement dans ma dépendance.* Peut-être même me déciderai-je à ne pas donner aux familles souveraines des droits héréditaires, et ferai-je dépendre leur existence politique de ma volonté et de celle de mes successeurs. Pour exécuter cette grande pensée, il me faudra au moins cinq ans de loisirs, car je ne veux plus rien précipiter, quelle que puisse être à l'avenir la surabondance de mes moyens.

La paix étant conclue, je vais être obligé de cacher le mécanisme de la grande régénération politique que je médite. J'exécuterai en conséquence, avec une exactitude scrupuleuse, tous les articles, quelque durs qu'ils soient, du traité, afin que, de leur côté, les puissances n'aient aucun prétexte pour ne pas remplir les conditions qu'elles-mêmes auront prescrites. Je serai privé de quelques places fortes, mais j'organiserai dans leur intérieur un parti qui me les livrera, lorsqu'il me conviendra de les recouvrer, et vous savez, Vicence, si dans ce genre mes artifices ont jamais échoué; d'ailleurs, quelle puissance n'auront-ils pas dans des villes françaises garnisonnées par des troupes étrangeres?

Vicence, j'aurai des vêpres Siciliennes; j'aurai une St. Barthélemy : je ferai égorger à un signal donné tous les soldats ennemis dont la présence souillera les murs de mes bonnes villes. On m'imposera des contributions que je payerai avec une résignation exemplaire et une ponctualité édifiante, mais aussi, avec l'intention de les recouvrer au centuple, et de réduire au dernier degré de misère les souverains et les peuples qui auront eu l'audace d'en prélever. Je serai obligé de diminuer mon état militaire; mais, dans un pays où l'éducation de la jeunesse est toute militaire, où les hommes, jusqu'à l'âge le plus avancé, ont presque tous porté les armes, combien il me sera facile, par de simples réglements municipaux, de préparer de loin l'organisation d'une armée formidable, d'en former les cadres d'avance, et ensuite d'y ranger en quelques mois tous les éléments dont elle doit se composer! Si la Prusse, dont les forteresses étaient occupées par mes troupes, dont le territoire était peuplé de mes soldats et de mes agents, a pu, sous l'action de ma surveillance et de mon autorité, rassembler une armée formidable, que ne pourrai-je pas faire en ce pays avec l'adresse supérieure et l'activité irrésistible que je possède? Et mes alliés secrets dans la confédération du Rhin! Et les mécontentements que je saurai répandre parmi les peuples qui n'auront pas vu réaliser les espérances qu'on leur a données, et qui, insensibles aux améliorations qui leur auront été procurées, songeront davantage à ce qui leur manque qu'à ce qu'ils ont recouvré!....

Ah! Vicence, quels avantages extraordinaires possède un souverain qui ne compte pour rien les conventions sociales, qui ne sait ni ménager, rien respecter, et qui ne regarde la

hommes que comme des abstractions nécessairement absorbées par ses calculs ?

Qui pourra s'opposer alors à mes préparatifs, et qui osera arrêter ma course impétueuse ? Sera-ce la Prusse, que la jalousie de l'Autriche aura resserrée dans des territoires disproportionnés avec l'armée qu'elle doit entretenir et le rôle qu'elle doit naturellement jouer en Allemagne ? Non ; cette puissance verra peut-être alors avec une secrete satisfaction les dangers qui menaceront sa rivale beaucoup trop agrandie pour la sûreté de ses voisins.

Sera-ce la Russie, qui ne reprendra plus les armes que pour se battre, par habitude, avec les Turcs, et qui, ne prévoyant de longtemps aucune invasion, n'aura pas encore effacé les miseres produites par celle que j'y ai dirigée en personne ?

Sera-ce le corps, germanique, dont les points d'appui sont trop éloignés pour qu'il soit en état de résister même à une incursion des troupes françaises, et au sein duquel on se sera bien gardé d'élever un royaume capable de lui servir de premier moyen de défense et d'opposer un premier boulevard à nos agressions ?

Enfin, sera-ce l'Autriche, qui, se fiant sur la réduction de notre état militaire, aura à peine des forces suffisantes pour garnir cette surabondance de territoire dont la paix qui va se conclure, va sans doute la doter ?

Vous, me direz, Vicence, que les puissances connaissent mon activité ; qu'elles me surveilleront d'un œil si jaloux que, devinant le but de tous mes mouvements, elles les feront avorter dès le principe. Eh ! auront-elles sur mes frontieres des forces toujours prêtes à m'arrêter ou à m'attaquer ? Mais alors l'état de paix serait aussi pénible et aussi dispendieux pour elles que l'état de guerre. Croyez-vous d'ailleurs que ces cabi-

nets qui ont prédit que je serais sans armées lorsque je m'évadai de Moscou ; qui m'ont supposé découragé, perdu, anéanti, lorsque je m'échappai de Leipzic, que tous ces prétendus hommes d'état qui s'obstinent à me juger d'après une mesure ordinaire et des données communes, ne croiront pas m'avoir mis pour long-temps, si ce n'est pour toujours, hors d'état d'être menaçant ou dangereux?

C'est dans l'ignorance où l'on est de mon caractere que résident mes moyens de force et de salut. On ne veut pas prévoir les miracles que peut produire un homme qui, à une profonde dissimulation, unit la plus grande audace, qui n'est jamais plus redoutable que quand il ne donne aucun signe d'existence, et dont l'activité fait vibrer en un seul instant toutes les fibres du corps politique, comme toutes les cordes d'un instrument resonnent sous la main savante d'un musicien. Je connais les hommes de mon siecle, Vicence, et je l'ai prouvé par l'habileté avec laquelle j'ai façonné ceux qui me servent. Très-peu ont trompé mon attente, un plus petit nombre encore a manqué de zele pour mon service, et aucun ne m'a trahi. Que ne peut pas oser un souverain qui, tout en dédaignant de se faire aimer et même d'exciter la reconnaissance, n'a trouvé ni un traître dans ceux qu'il emploie, ni un assassin parmi ceux qu'il opprime !

Voyons maintenant, Vicence, dans quelle situation relative la paix place les puissances et les avantages qu'elle leur procure, si elles la concluent avec moi.

De tous les pouvoirs qui sont en guerre avec moi, l'Angleterre était le dernier qui devait songer à compromettre la prépondérance et le rang dont il jouit, dans un Congrès où ses avantages peuvent lui être disputés, où les droits auxquels il prétend peuvent lui être contestés,

non pas seulement par moi, mais aussi par les autres parties contractantes. Il est bien évident que n'ayant que des concessions à faire et des restitutions à proposer, que devant s'attendre à voir la question de son influence maritime (question si délicate pour elle) discutée avec assez d'indépendance et même d'animosité, la Grande-Bretagne ne devait s'aventurer qu'avec la plus grande précaution dans la réunion des intérêts continentaux.

Vainqueur, je n'aurais jamais pu l'amener à une telle démarche; son cabinet aurait exigé quelques garanties préliminaires, il aurait voulu surtout que tous ses Alliés fussent reconnus et admis: mais aujourd'hui ses plénipotentiaires sont arrivés sans condition. L'Espagne, la Hollande, la Suede ne sont nullement représentées, et j'ai pu, avant même que le Congrès ne fût ouvert, obtenir d'un des ministres britanniques une déclaration explicite relativement aux prétentions maritimes de l'Angleterre et à la maniere dont elle veut disposer de ses conquêtes.

Ainsi, dans un Congrès rassemblé pour mettre à jamais des limites à ma puissance, et pour m'imposer les conditions les plus dures auxquelles on puisse soumettre un monarque vaincu, j'ai le plaisir secret de voir la fiere Albion, céder en partie ce que je voulais obtenir par mon Système Continental, assujétir ses droits à des limites convenues, à une définition précise, rendre sans compensation des conquêtes arrosées du sang de ses soldats, et n'obtenir en échange de tous ses sacrifices qui, je dois le dire, vont au-delà des bornes d'une générosité sage et prudente, qu'une paix dont elle n'avait pas besoin, et qui, en la remettant dans l'état où elle était avant l'immense prépondérance qu'elle a acquise par la guerre, lui fait perdre jusqu'au renom qu'elle

doit à ses brillants succès, et ne l'admet plus que comme accessoire dans les transactions continentales.

J'avoue, Vicence, qu'en voyant cette étrange erreur politique, j'ai senti mon cœur un peu soulagé, et j'ai commencé à croire que c'était au sein même de mes infortunes et de mes revers que m'était reservée la jouissance de voir les Anglais cédant leurs avantages pour un simulacre de paix, échangeant leurs lauriers contre un fantôme de prospérité, et recevant, sans s'en douter, la loi des puissances qu'ils soudoyent et de l'ennemi dont eux seuls ont ruiné la fortune. L'Angleterre obligée par l'état de ses finances et par le vœu de sa constitution, de réduire des deux-tiers ses armements maritimes, et de moitié sa belle armée de terre, ne peut pas exiger des autres puissances qu'elles désarment dans la même proportion, qu'elles retranchent un seul vaisseau de leurs flottes, ou un seul régiment de leurs armées; d'où il résulte que, tandis qu'elle s'affaiblit, l'Europe Continentale conserve tous ses avantages, et peut en combinant ses forces navales résister à des prétentions que la nécessité et d'autres périls plus imminents avaient pu seuls lui faire tolérer.

Le premier effet de la paix sera sans doute d'ouvrir de grands débouchés aux manufactures anglaises: mais leur activité n'est-elle pas déjà portée au plus haut point où elle puisse aller, et des spéculations gigantesques n'exposent-elles pas plus les capitalistes, que celles dont les gains sont positifs et les retours assurés? L'esprit d'entreprise est dangereux pour le commerce, lorsqu'il passe certaines bornes, et lorsqu'il est provoqué par des circonstances fortuites et passageres. L'Allemagne sera inondée de denrées coloniales et de marchandises anglaises, mais

l'Allemagne épuisée dans quelques parties, appauvrie dans toutes, n'est plus une mine sûre et féconde à exploiter pour le commerce anglais qui trouvera de grandes difficultés à y recouvrer ses capitaux assez promptement pour alimenter l'activité effervescente de ses manufactures. L'Autriche qui a besoin de rétablir ses finances, mettra sur ces marchandises des droits qui en rendront le débit moins facile, et qui provoqueront la concurrence des manufactures du pays. La Russie qui verra une disproportion désavantageuse entre ses exportations diminuées par les reformes de la marine anglaise et ses importations augmentées autant par ses besoins que par les calculs de ses négociants, cherchera à mettre à son commerce avec l'Angleterre des entraves qui le lui rendent moins onéreux. Chaque puissance, rendue aux considérations de son intérêt local et personnel, sera alors naturellement portée à restreindre ses rapports avec un pays dont tous les efforts et toutes les spéculations tendent à rendre les autres tributaires de son industrie. Le Système Continental que j'avais imaginé pour ruiner l'Angleterre, et que j'aurais en grande partie établi dans les divers Etats de l'Europe, si je n'avais voulu faire le monopole des marchandises et denrées que je leur défendais de recevoir directement—ce Système a laissé des racines plus profondes qu'on ne le pense, par la nécessité où il a mis presque tous les pays de chercher dans leur industrie et dans les productions de leur sol de quoi suppléer aux privations qu'il leur imposait.

C'était une grande pensée, Caulaincourt, que ce Système Continental ; il m'avait servi à tromper, à dépouiller, à envahir l'Europe ; j'y reviendrai, mais avec plus de prudence et moins d'effronterie.

Vous voyez donc, Vicence, que l'Angleterre, en intervenant dans une paix dont elle n'est pas l'arbitre, et qui ne lui impose que des sacrifices, perd la prépondérance prodigieuse que sa persévérance dans la guerre et ses immenses succès lui avaient acquise ; qu'elle restreint ses droits maritimes par cela même qu'elle les définit et qu'elle en regle l'usage ; qu'elle diminue ses moyens de les faire trompher s'ils étaient attaqués ; enfin que, bien loin d'ajouter à la prospérité de son commerce, elle le verra diminuer par la concurrence ou péricliter par d'aventureuses spéculations.

Les autres puissances en faisant la paix avec moi, raffermissent mon trône sans obtenir pour elles la sécurité qu'elles attendent de leurs succès. Ce n'est pas un cordon laissé sur mes frontieres, ce ne sont pas des garnisons confinées dans mes places fortes, qui les protégeront contre mes entreprises. Je suis militaire, je suis un prince entreprenant à qui rien ne coûte pour réaliser un projet, que rien n'intimide, que rien n'arrête, je gouverne une nation dont j'ai subjugué l'indocilité, et à qui je n'ai laissé que son ardeur guerriere. Voilà leurs périls, voilà mes moyens. Peut-être ne me rendra-t-on les prisonniers qu'on m'a faits qu'après que j'aurai rempli certaines conditions, payé des contributions considérables ; mais si je satisfais à tout cela, je recouvre, tant de l'Angleterre que de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, 300 mille hommes qui me serviront à venger les injures que j'aurai reçues et à recouvrer les trésors qui m'auront été ravis.

Ah ! si jamais je rentre en Autriche, dans cette ville de Vienne que j'ai deux fois épargnée, je jure de me venger d'une maniere qui épouvantera les contemporains et la postérité ! ! J'or-

ganiserai le pillage des Etats Héréditaires avec une profondeur de calcul, une effronterie de brigandage inconnues jusqu'à ce jour. Je vous mettrai, Vicence, à la tête de la commission extraordinaire de représailles que je nommerai à cet effet. Je ne livrerai point cette grande opération à la fureur ou à la rapacité du soldat. Je veux y procéder systématiquement, avec ordre, avec sang-froid. La torture appliquée à propos, des supplices sagement gradués, m'aideront à découvrir tous les trésors cachés. Je ne veux pas, Vicence, laisser une seule piece d'argent, un seul effet précieux dans les Etats Héréditaires. Je ferai plus, je brûlerai tous les parchemins sur lesquels repose l'orgueil de l'antiquaillerie nobiliaire de ces pays-là, et ce ne sera pas le moindre chagrin que j'aurai causé à ces ganaches autrichiennes. J'en veux moins aux autres états, mais ma politique me fera faire à leur égard ce que ma vengeance exécutera dans ceux de mon beau-pere.

Maintenant, Vicence, prenez dans toutes vos conversations, dans toutes vos notes, le contrepied de ce que je viens de vous confier, et vous trouverez tout ce que vous avez à offrir d'illusions et de mensonges, pour réussir dans votre négociation.

Signez, signez, à tout prix.

N.

# DERNIERES NOUVELLES.

Une nouvelle victoire, sur le territoire Français, vient encore d'ajouter au renom de notre illustre Wellington.

Une lettre du comte Bathurst au Lord Maire a donné avis de l'arrivée des dépêches. A une heure, les canons de la Tour et du Parc ont annoncé la glorieuse nouvelle, et dans la soirée une très-longue Gazette extraordinaire en a communiqué les détails au public.

La veille et le même jour il était arrivé une masse de nouvelles importantes jusqu'au 17, tant de France que de Hollande.

Nous parlerons d'abord des derniers exploits de l'invincible héros britannique.

Après quelques dispositions préparatoires, les 21 et 22, Lord Wellington mit toute l'armée en mouvement le 23. Nous avions déjà appris que ce jour là et le lendemain, 24, l'aile gauche sous Sir John Hope avait traversé l'Adour au dessous de Bayonne. Dans le même temps, le maréchal Beresford, avec le 4eme et le 7e corps d'infanterie, et la brigade de cavalerie du colonel Vivian, marcherent sur la basse Bidouse, et pousserent l'ennemi, de Hastingues et de Oyergrave sur Peyrehourade, Cette démarche précéda le passage du Gave d'Oleron, que les 2de, 3e, et 6e divisions, la division légere et les divisions portugaises d'infanterie, et le reste de la cavalerie passerent sur divers points, le 24; l'ennemi se repliant sur Orthès, derriere le Gave de Pau. Le 26, le maréchal Beresford passa au dessous de la jonction des deux Gaves, et dans le cours de la journée ainsi que dans la matinée du 27, le maréchal Beresford passa au dessous d'Orthès avec 4 divisions, la 3e, la 6e, et deux divisions portugaises, ainsi que l'avait fait Sir R. Hill, au dessus.

L'ennemi était dans une très-forte position, le centre se trouvant en arriere, et ses deux flancs étant postés en avant sur des hauteurs dominantes, la droite au village de St. Boes, sur le chemin d'Orthès à Dax et la gauche occupant Orthès. Selon le plan original, le maréchal Beresford devait attaquer et tourner la droite de l'ennemi, et Sir Rowland Hill devait tourner la gauche, tandis que les 3e et 6e divisions attaqueraient la gauche et le centre; mais la 4e division qui attaquait sur la droite rencontrant une résistance opiniâtre et étant hors d'état, après

avoir emporté le village de St. Boes de se mettre en possession des hauteurs, le grand Commandant Britannique, avec la promptitude qui le caractérise, changea aussitôt son plan, et tourna la 5e division et la 6e avec une brigade légere contre la droite de l'ennemi, de maniere à le forcer d'abandonner les hauteurs, de crainte d'être enveloppé. Dans les entrefaites, Sir Rowland Hill, qui avait forcé le passage de la riviere, voyant l'état de la bataille, se porta rapidement sur la gauche de l'ennemi. Cette circonstance décida tout de suite le sort de la journée, et convertit ce qui était d'abord une retraite graduelle et bien ordonnée dans une déroute totale, les soldats fuyant dans la derniere confusion, jetant leurs armes et désertant en grand nombre. La poursuite dura jusqu'à la nuit; l'armée anglaise était arrivée à Sault de Navaille, fit halte pendant la nuit, ayant pris six pieces de canon et fait grand nombre de prisonniers.

Le 28, la poursuite fut continuée jusqu'à St. Sever, où le maréchal Beresford passa le Haut-Adour, et s'avança jusqu'à Mont-de-Marsan sur le Haut Adour, chef-lieu du département des Landes. Il occupa cette ville et y prit un grand magasin de provisions. Les grosses pluies qui tomberent le 1er, empêcherent à un certain point la grande armée de se porter en avant. Cependant Sir Rowland Hill remonta l'Adour jusqu'à Aire, qu'il attaqua le 2. L'ennemi y fit une résistance désespérée afin de sauver ses derniers magasins; mais la valeur britannique triompha de tous les obstacles, et les troupes françaises furent de nouveau mises en fuite, partie se retirant à l'Est sur Agen et le reste fuyant dans le plus grand désordre du côté de Pau. La derniere dépêche de Lord Wellington est datée du 4. Le quartier-général était toujours à St. Sever, mais la fuite de l'armée française à l'Est laissait la route de Bordeaux entierement ouverte. Mont de Marsan n'est qu'à 80 miles de cette ville, une des plus riches et des plus peuplées de la France, mais nullement fortifiée. Toutes les rivieres avaient été passées, et il ne restait aucun obstacle pour empêcher Sa Seigneurie d'avancer, de maniere qu'il y a toute raison d'ajouter foi aux lettres particulieres de la côte de France dans lesquelles on mande que l'on s'attendait que Sa Seigneurie entrerait le 13 à Bordeaux sans opposition, vu que l'on avait déjà appris qu'il avait passé par Roquefort et Langon, en pleine marche sur Bordeaux, et que les fuyards de l'armée de Soult avaient traversé cette ville le 12 sans s'arrêter.

De cet aspect glorieux des affaires dans le midi de la France, nous pouvons porter nos regards vers le Nord, sinon avec un sentiment d'exultation semblable, au moins avec la pleine conviction qu'il ne manque rien au triomphe complet

de la bonne cause que de persévérer. Les bulletins officiels de Buonaparté fournissent la preuve complete que tous ses plans ont échoué. D'abord il avait, disait-il, anéanti l'armée de Blucher. Il fit ensuite une expédition de Troyes pour la ré-anéantir; puis il la rencontra de nouveau à La Ferté-sous-Jouarre, et il l'aurait anéantie pour la troisieme fois si elle ne s'était pas échappée à Soissons. Puis il la bat à Craone, puis il la culbute et la jette en désordre sur Laon. Enfin il avance sur Laon pour donner le coup de grâce à cet immortel Blucher. Mais hélas! il fait des reconnaissances pendant deux jours (le 9 et le 10) et finit par le trouver *inattaquable*. Cependant les dépêches qui ont été reçues ne nous disent point qu'il fût inattaquable, puisque nous savons qu'il n'a cessé de l'attaquer pendant ces deux jours, mais qu'il a toujours été battu. On peut consulter à cet égard nos gazettes de la cour. Le 11 et le 12, Buonaparté resta à Soissons, ainsi qu'on s'y attendait. Le 12, le général St. Priest prit Rheims d'assaut Cet événement fait partir Buonaparté de Soissons, le 13, avec toutes ses forces; considérablement supérieur en nombre il n'est pas étonnant qu'il ait repris Rheims, mais combien ses honneurs militaires sont tombés! Le plus grand exploit dont il puisse se vanter aujourd'hui, est d'avoir repris une ville de France à 33 lieues de Paris! Il a de même repris plusieurs fois Rheims, Soissons, Troyes, Nogent, Arcis, etc. mais du moment qu'il quitte ces villes, elles sont sur-le-champ prises de nouveau par son actif ennemi. Comment cet homme éhonté se venge-t-il? par des railleries. Par des appels impies à cette justice éternelle et toute puissante qu'il insulte chaque jour si impudemment à la face de l'univers. Le misérable! Il ose encore parler de la main de la Providence qui selon lui a blessé mortellement avec la même batterie le général Moreau et le général St. Priest. Le crime du dernier est d'avoir ravagé le *beau pays* de France. La beauté de la France doit, à en croire cet homme, la protéger contre la punition due aux crimes qu'il a commis en Espagne, en Allemagne et en Russie. Insolente fatuité.

Un papier du soir disait hier que les préliminaires de paix étaient convenus en substance. La France doit être réduite à ses limites de 1789, et Buonaparté doit donner quelques-unes de ses forteresses comme sécurité jusqu'à un traité définitif; les Alliés se retirant d'un autre côté sur les limites de l'ancienne France. Cela ne s'accorde pas mer-

veillensement avec ce qne Buonaparté dit lui-même sur les conditions de l'armistice proposé. car il ne dit pas un mot des forteresses et il déclare formellement qu'il ne veut pas abandonner ses communications avec la Savoie. Cependant il est possible qu'un traité préliminaire soit négocié à des conditions différentes d'un armistice : mais il est évident que les conditions citées sont entierement en faveur de Buonaparté. Il cede des forteresses sur des frontieres qui sont déjà bloquées, afin de déloger du cœur de ses états un ennemi victorieux. Buonaparté se retirera en-dedans des frontieres de 1789! Eh, bon Dieu, la difficulté est aujourd'hui pour lui *d'avancer* à ces frontieres. Mais par dessus tout, il ne peut plus mettre en force sa conscription qu'avec le secours des Alliés. En effet, qu'il s'avise de convoquer la jeunesse d'Alsace et de Bourgogne : elle s'enrôle maintenant au service de son souverain légitime. Mais avant que ces légions puissent être formées, les Alliés auront la bonté de se retire derriere le Rhin afin de metrre l'empereur jacobin à même de reprimer l'esprit toujours croissant de méconteutement, et de fusiller à son aise les émigrés et les royalistes qui ont osé se montrer. O la superbe, l'admirable la prudente politique! Non, nous ne voulons pas croire que ce puisse être là l'objet de souverains qui ont montré jusqu'ici et qui montrent encore tantd'énergie dans leurs préparatifs militaires. Selon les papiers hollandais, la garnison entiere de Berlin, forte de 22 mille hommes se porte sur la France à marches forcées. Du 20 Février au 1er de Mars, quarante mille hommes ont passé par Basle pour la même destination. Vingt mille hommes de la Landwehr sont déjà partis de Dresde. A Bruxelles il a été formé un corps de 9 mille hommes. A l'Est de la France Augereau a été battu. Des lettres de France disent que les alliés étaient le 11 à Macon. La Catalogne est probablement évacuée aujourd'hui. Lord Wellington dit que Suchet doit joindre Soult. La délivrance de cette partie de l'Espagne a été accélérée à un certain point par une ruse de guerre du baron d'Eroles, qui ayant obtenu possesion du chiffre de Suchet, envoya ordre aux garnisons de Lerida, Mequinenza et Mauzon, de se mettre en marche dans la direction de Martorel où elles furent cernées et forcées de capituler. En Italie les affaires des Français ne vont gueres mieux. Beauharnais est à Volta ; Murat a pris possession de Livourne ; un corps de vingt-cinq mille autrichiens se porte sur Plaisance : en un mot,

de quelque côté que nous portions nos yeux, nous ne voyons que des raisons de persévérer jusqu'à ce que la glorieuse lutte soit menée à sa fin, à une fin juste et digne d'elle : la destruction de l'horrible et exécrable tyran et de sa sanguinaire tyrannie.

---

(Prix commun du sucre brut, le 20 Janvier, 93 shelins et demi le quintal.)

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. PELTIER, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.

# L'Ambigu,

OU

## VARIÉTÉS LITTÉRAIRES ET POLITIQUES

*No.* CCCXCV.—*Le* 30 *Mars*, 1814.

### FIN DE LA NOTICE SUR M. GEOFFROY,

[Extraite de la Gazette de France.]

Juge rigoureux du mérite des ouvrages dramatiques, M. Geoffroy n'étendait pas une influence moins redoutable sur les comédiens. Il s'est décoré lui-même à leur égard du nom de pere, et on ne peut nier qu'il n'ait en général exercé cette paternité à l'avantage de l'art et des artistes. Il réprima d'une main ferme une partie des abus qui s'étaient glissés à la suite de l'anarchie, et qui, peut-être, avaient laissé dans les coulisses des traces plus sensibles que partout ailleurs. Il rappela d'une voix sévere aux acteurs les principes qu'ils avaient méconnus pendant quelques années: il les accoutuma peu à peu à se sou-

mettre à l'autorité de ses conseils ; et ceux mêmes de ses enfants adoptifs qu'il parut traiter avec le plus de rigueur, ont peut-être encore bien des actions de grâce à lui rendre. Sans doute il ne tint pas toujours la balance égale parmi tous les membres de cette famille nombreuse : et quel esprit assez ferme peut se mettre à l'abri de toute espece de prévention ? Nous avons vu M. Geoffroy traiter quelques-uns de ses enfants avec une aveugle complaisance, tandis qu'il se plaisait, parfois, à verser les humiliations et les dégoûts sur ceux qui semblaient devoir occuper la premiere place dans ses affections. Que d'autres cherchent à expliquer ces bizarreries d'un cœur paternel, je n'entreprendrai pas d'approfondir de tels secrets ; je n'examine que les résultats, et ces résultats sont de toute évidence.

L'ordre sur le théâtre a remplacé la licence : les comédiens écoutent les conseils avec docilité, et paraissent animés d'une émulation louable ; les auteurs, soumis à un tribunal dont ils chercheraient vainement à décliner l'autorité, sont insensiblement revenus à l'imitation et au respect des maîtres de la scene, qui seuls ont ouvert les routes de l'immortalité ; le public éclairé par des réflexions judicieuses, s'est constitué de nouveau l'appui de principes qu'il n'aurait jamais dû oublier, et le goût, pour avoir failli pendant quelque temps, n'en est peut-être rétabli maintenant que sur des bases plus solides. Si cette heureuse révolution n'est pas entierement l'ouvrage de M. Geoffroy, on ne peut au moins lui refuser la gloire d'y avoir puissamment contribué. Infatigable champion de la raison et du goût, nul ne les défendit avec des armes plus sûres et plus dangereuses. Sentant que dans un siecle essentiellement frivole, l'érudition seule ne suffirait pas pour triompher, il sut avec une rare

adresse lui donner pour auxiliaire le sarcasme et la plaisanterie, et se laissa même quelquefois, dans la chaleur de l'action, emporter au-delà des bornes. Mais ce défaut de mesure qu'on lui a souvent reproché avec raison, ne rendit ses coups que plus terribles ; et à tous les moyens que lui offrait déjà le parti dont il avait embrassé la défense, il réunit ainsi des priviléges particuliers qui lui donnerent d'immenses avantages, sur lesquels ne doit pas compter son successeur, et que d'ailleurs il lui répugnerait sans doute d'acquérir au même prix. Quoiqu'il en soit, la mémoire de M. Geoffroy est désormais impérissable, et son nom s'associe à ceux des plus célebres critiques de tous les temps. Que peuvent contre sa réputation tant de diatribes virulentes dont il s'est vu si souvent l'objet pendant le cours de sa carriere polémique ? La plupart furent oubliées en naissant ; et si quelques autres survivent encore, c'est qu'il est impossible de ne pas se rappeler qu'il fut attaqué sur son propre terrain avec un emportement dont ses ennemis les plus acharnés s'étonnerent eux-mêmes, et que le journal qu'il avait fondé, dont seul il avait fait la gloire, et dont son nom seul assurait encore les trois quarts du succès, fut le champ même où on l'accabla des outrages les plus sensibles et des plus offensantes personnalités. Sa mort satisfait sans doute quelques ressentiments envenimés, quelques ambitions particulieres, mais on ne sentira que trop tôt peut-être combien son héritage était difficile à recueillir, et qu'il est plus aisé d'occuper la place d'un tel homme que de le faire oublier.

## BIOGRAPHIE.

### *Notice sur M. Bernardin de Saint-Pierre.*

Les sciences et les lettres, dans l'espace d'une seule année, viennent de faire quatre pertes irréparables, et le sentiment de chacune de ces pertes réveille celui de toutes les autres. Les hautes mathématiques ont à regretter M. de Lagrange, le premier de nos géomètres; la poésie pleure M. Delille, le plus fécond de nos poëtes, et le premier de nos versificateurs; la critique est en deuil de la mort de M. Geoffroy, le premier de nos censeurs littéraires; enfin l'art de peindre la nature avec les couleurs d'une prose aussi élégante que touchante et animée, éprouve un grand vide par la mort de M. de Saint-Pierre, le premier de nos prosateurs dans le genre brillant où il a excellé.

Puissions-nous n'avoir pas à dire que ces grands et rares talents, qui, de notre temps, ont été les premiers chacun dans la carrière qu'il a courue, sont les derniers! puisse notre littérature, encouragée, secondée par ces exemples contemporains, faire au moins oublier des pertes si sensibles, si elle ne peut les réparer! Ce qui en adoucit en partie le regret, ce qui les rend moins amères, c'est que nous ne saurions reprocher à la nature qui fit ces nouveaux dons aux lettres françaises, d'en avoir abrégé prématurément la jouissance: ces hommes supérieurs qui viennent de nous être ravis, sont entrés pleins de jours dans le tombeau.

La belle et noble vieillesse de l'auteur des *Etudes de la Nature*, et de *Paul et Virginie*, ces longs cheveux blancs, dont sa tête respectable était couverte, furent souvent un spectacle imposant et doux pour ceux que ses ouvrages avaient instruits, intéressés et attendris.

Jacques-Henri-Bernardin de Saint-Pierre, mort aux environs de Paris, le 21 Janvier 1814, était né en 1737, au Havre-de-Grâce, de parents aisés qui lui firent donner, selon l'expression dont il se servait, *ce qu'on appelle en Europe une bonne éducation*; mais cette *bonne éducation* n'eut pour lui que peu d'attraits, et le dégoût, qu'à tort ou à raison elle lui inspira dans un âge très-tendre, semblait être l'augure des idées particulieres, et, si l'on veut, singulieres, qu'il a depuis développées sur l'art d'élever les enfants, dans ses différents ouvrages : il y a beaucoup de petits écoliers en qui une pareille aversion n'est l'augure de rien du tout, ou n'est qu'un mauvais augure.

Quoi qu'il en soit, le jeune Saint-Pierre, profitant de l'amitié d'un de ses oncles qui commandait un navire de commerce, partit à douze ans pour la Martinique; il en revint bientôt *plus mécontent*, dit-il, dans une lettre que j'ai sous les yeux, *de son parent, de la mer, et de cette île où il avait pensé mourir du mal du pays, qu'il ne l'avait été de son pédagogue et de son collége*; espece de disposition qui annonçait peut-être, dès les premieres années de M. de Saint-Pierre, cette inquiétude de l'âme et cette mobilité du tempérament où les talents d'une certaine trempe puisent d'ordinaire leur flamme et leur énergie; mais quelquefois bien funeste et toujours plus favorable au génie qu'au bonheur.

Il était cependant difficile qu'au milieu même de tous ces dégoûts, le charme des lettres ne se fît pas sentir de très-bonne heure à celui dont elles

devaient faire la gloire: de retour dans son pays, M. de Saint-Pierre reprit ses études, et les continua successivement à Gisors, à Rouen, chez les Jésuites, où *il prit pour la littérature*, dit-il encore dans cette même lettre, *un goût qu'il perfectionna dans l'université de Caen.*

La nécessité de s'assurer un état ne lui permit point de se livrer trop tôt à ce goût si séduisant et si périlleux ; et je ne doute pas que l'excellence de ses productions littéraires n'ait tenu beaucoup à la sagesse avec laquelle il attendit le moment de les faire éclore, ou du moins aux distractions que lui donnerent ses projets de fortune et d'avancement, et à la variété des scenes qu'ils déployerent sous ses yeux ; variété si propre à mûrir une tête pensante, et à fertiliser un talent tel que le sien.

Il est extrêmement rare que le goût des lettres ne soit pas, dès le premier âge, une passion prédominante dans ceux qu'elles doivent illustrer un jour : mais il y avait dans l'âme de M. de Saint-Pierre un autre foyer d'activité dont la sphere entraînait et absorbait tout : il poursuivit la fortune de climat en climat, et ce ne fut qu'après ces ardentes et inutiles poursuites, que, haletant et fatigué des rebuts opiniâtres de la fortune, il se jeta dans les bras de la gloire.

Ses parents l'envoient à Paris, à l'école des ponts et chaussées, où il apprend le dessin des plans et les mathématiques; il entre de là dans un corps d'ingénieurs des camps et armées; il part l'année suivante pour Malte ; une querelle dont il se tire avec honneur, lui fait perdre son état ; il cherche du service hors de sa patrie : il s'embarque pour la Hollande, dans l'intention de passer en Portugal, alors en guerre avec l'Espagne ; un obstacle imprévu s'oppose à ce dessein ; il court en Russie offrir ses services à

Pierre III ; il apprend en route la révolution du palais ; il n'en poursuit pas moins son chemin, croyant trouver la Czarine à Pétersbourg ; en arrivant dans cette ville il apprend que l'impératrice est à Moscou ; il y vole ; il est admis comme ingénieur lieutenant dans le corps du génie ; au bout de dix-huit mois, il demande son congé ; il revient en France, et passe par la Pologne : des guerres intestines la divisaient ; il se jette dans le parti protégé par la France : il est fait prisonnier par le parti russe ; relâché au bout de neuf jours, il séjourne quelque temps à Varsovie, va à Dresde, à Berlin, à Vienne, dans l'intention de prendre partout du service, et n'en acceptant nulle part ; il arrive à Paris ; il part pour l'Isle-de-France ; il y reste deux ans ; les ingénieurs ordinaires ne voient en lui qu'un officier qui n'est pas de leur corps : ils le persécutent ; M. de Saint-Pierre se brouille avec eux, sollicite son retour en France, et y revient.

Là finirent ses courses infructueuses ; là finit sa carriere militaire, dans laquelle il fit toujours briller le noble caractere d'un officier français, plein d'une bravoure à toute épreuve, et d'une fierté sans morgue, également ferme, douce et polie.

Là, commence sa carriere littéraire. Il publia, en 1773, son *Voyage à l'Isle-de-France*, sans se faire connaître, onze ans avant la publication des *Etudes de la Nature* ; l'époque de la renommée et de la gloire n'était pas encore venue pour lui : il avait trente-six ans, et ne possédait pour toute fortune qu'une petite pension de mille francs, qui lui fut donnée à titre de retraite ; revenu à peine au niveau du nécessaire, sur lequel il faisait une pension de trois cents francs à sa sœur, et une de cent francs à une ancienne domestique. Le voilà donc réduit à vivre avec six

cents francs par an, et méditant au sein du silence et du repos, dans l'abandon et dans la pauvreté, les beaux ouvrages qui devaient assurer sa réputation, et dont les matériaux plus précieux que l'or s'étaient accumulés dans son esprit durant ses longs voyages.

Représentons-nous ce grand écrivain, retiré dans un des quartiers les plus solitaires de Paris, derrière Saint-Etienne-du-Mont, dans cette rue Neuve-Saint-Etienne où le bon Rollin avait demeuré, et avait composé ses principaux ouvrages : c'est du fond de cet obscur et modeste asile, qu'au bout de onze années de travaux continus, interrompus seulement par quelques promenades champêtres, va sortir un livre inattendu, tout brillant des vues les plus originales, des peintures les plus aimables et les plus fraîches, du style le plus vrai, le plus naturel, le plus éclatant et le plus mélodieux ; les *Etudes de la Nature* paraissent à la fin de l'année 1784 ; l'auteur avait quarante-sept ans. Comme l'éloquent et sensible auteur d'*Emile*, il n'eut point d'aurore, et se montra tout à-coup dans toute la force et dans toute la splendeur de son midi : son livre obtint le plus grand succès, malgré les critiques fondées de quelques physiciens révoltés de ses systèmes, et malgré les sourdes et malignes réclamations d'un parti que contrariaient ses doctrines. L'imposante voix du public, et le suffrage des gens de goût couvrirent ces murmures ; les éditions se succédèrent rapidement, le nom de M. Bernardin de Saint-Pierre fut placé parmi ceux de nos meilleurs écrivains ; une honnête et douce aisance remplaça dès-lors chez lui la dure pauvreté. Les pensions et les récompenses qui l'avaient fui vinrent le chercher ; le dernier de nos anciens rois le nomma, de son propre mouvement, intendant du Jardin des Plantes et du Muséum d'Histoire

Naturelle, et lui dit : " J'ai lu vos ouvrages ; ils sont d'un honnête homme, et je donne, en vous, un digne successeur à M. de Buffon." Sous la nouvelle dynastie, il reçut la croix de la Légion d'Honneur ; le Roi Joseph, lui fit, sans en être sollicité, une pension de six mille francs sur sa cassette : ainsi les derniers jours de M. Bernardin de Saint-Pierre furent heureux, et comme il le dit lui-même dans cette lettre que j'ai déjà citée, " son vaisseau, long-" temps battu par la tempête, s'avançait en " paix, au gré des vents favorables, vers le port " de la vie, avant d'y jeter l'ancre pour tou-" jours."

Pendant les cinq premières années qui suivirent la publication des Etudes de la Nature, l'auteur en prépara de nouveaux développements ; car il ne faisait rien à la hâte, et travaillait beaucoup ses compositions. Il jetait d'abord très-rapidement sur le papier toutes les idées qui se présentaient à son esprit, et c'était à cela qu'il bornait l'usage de cette facilité qui accompagne presque toujours le talent, et qui en est un des plus sûrs indices ; il ordonnait ensuite, à loisir et lentement, ses pensées : il les triait, les châtiait, les épurait ; et, peu à peu, les dégageant de leur première enveloppe, il parvenait à les revêtir de cette expression délicate, harmonieuse, pittoresque et brillante, qui fait le charme de ses écrits : c'est ainsi que son goût patient et difficile retint sur le métier, durant plusieurs années, cette délicieuse pastorale de Paul et Virginie, qu'il copia, m'a-t-on dit, et recopia sept ou huit fois de sa main, en la perfectionnant toujours ; elle ne fut publiée qu'en 1789, quoiqu'elle eût été conçue en même temps que les Études de la Nature, peu après le retour de l'au-

teur de l'Isle-de-France, et peut-être même dans cette île. On vit éclore presqu'à côté de Paul et Virginie, le joli conte de la Chaumiere Indienne, production d'un autre caractere, où la satire et la malice se mélaient à ce sentiment exquis des beautés physiques et morales de la nature, qui domine dans tous les ouvrages de M. de Saint-Pierre. Les fragments de *l'Arcadie*, qu'il a laissé imparfaits, acheverent de completer l'idée qu'on s'était formée du talent original et extraordinaire qu'il montra comme peintre et comme coloriste.

On pourrait le comparer, sous ce rapport, à M. de Buffon, à J. J. Rousseau, et à un écrivain qui est venu après lui, qui me semble très-digne du parallele, et qui me paraît avoir puisé dans les compositions de son devancier, quelques-unes de ses inspirations primitives.

M. de Saint-Pierre a le premier rajeuni la palette de la muse descriptive, en y transportant les couleurs d'une nature étrangere et lointaine, et y faisant briller quelques rayons du soleil des tropiques.

Il a fait école en littérature.

Il a ranimé un siecle desséché par l'aridité des méthodes mathématiques et par le poison des plus désolantes doctrines, en le rappelant au sentiment si naturel et aux perspectives si ravissantes de la divinité.

Il fut calomnié : il devait l'être ; on n'a pas impunément un grand talent ; on n'attaque pas impunément un parti puissant et vindicatif; mais ses mœurs furent douces et pures comme ses productions : c'est le témoignage que lui rendent toutes les personnes qui l'ont connu. Il fut marié deux fois ; il eut de son premier mariage deux enfants, une fille et un garçon, auxquels il donna les doux noms de Paul et de Virginie,

et qui croissent maintenant dans la premiere fleur de l'adolescence, sous les yeux d'une belle-mere jeune encore, sensible, vertueuse, et spirituelle : ces intéressants orphelins trouvent en elle tous les sentiments et toutes les tendresses de la maternité.

M. de Saint-Pierre a laissé, en mourant, ses Harmonies de la Nature achevées en partie ; des Mémoires de sa vie, et un assez grand nombre de drames irréguliers, jeux et caprices de son imagination, qui n'en sont pas moins des monuments de la plus saine philosophie morale.

---

## *SPECTACLES DE PARIS.*

### Théatre des Variétés.

### *La Cabale au Village.*

(*Fuilleton du Successeur de* Geoffroy.)

Saint-Foix a fait une comédie intitulée *la Cabale*, qui tomba en trois actes, puis en un, si je ne me trompe, et qui est enterrée dans son théâtre qu'on ne lit plus, quoiqu'il mérite mieux d'être lu que dix ou douze autres que je nommerais facilement parmi ceux qu'on a imprimés depuis. *La Cabale* jouait un grand rôle du temps de Saint-Foix comme du nôtre, et il était aussi facile aujourd'hui d'en faire le sujet d'une comédie : mais Saint-Foix qui avait la fureur des allégories, et dont toutes les pieces sont habillées de ces misérables guenilles mythologiques, s'avisa de personnifier la cabale : c'était une idée malheureuse, et qui dut nuire au succès plus que la cabale elle-même, qui n'épargna rien toutefois pour y porter obstacle. En général l'allégorie est un genre froid, et il ne faut pas

attaquer froidement les ridicules dangereux. J'aime beaucoup le vieux théâtre grec, ce théâtre du premier âge, où l'on frondait durement les vices partout où ils se trouvaient, sans craindre d'ôter le masque aux personnes comme aux choses. La littérature exerce dans les pays très-policés une espece de magistrature dont il faut bien se garder de négliger l'empire. A l'endroit où le ministre de la loi finit, commence celui d'une justice nouvelle qui rectifie tous les jugements de l'autre ; d'une justice inévitable, inexorable et toute-puissante, qui gouverne sans opposition, qui régit sans appel la société entiere. C'est au théâtre surtout qu'elle peut régner avec vigueur : et il est à désirer pour le bien des mœurs qu'une Thalie sévere s'empare de ce genre d'influence presque neuf. Il faut des Archiloques, des Aristophanes aux peuples très-avancés en civilisation, parce qu'il faut des remedes extrêmes aux maladies extrêmes, et que ce perfectionnement outré des nations en est une. Je ne sais pourquoi j'ai conçu l'espérance que le petit Théâtre des Variétés nous rendrait un jour ce service : sa licence même, tranchons le mot, sa grossiereté en est presque le garant ; il a déjà de grands moyens pour tendre vers ce but, car il est franc, spirituel et populaire. Ce serait une chose très-curieuse, mais ce serait une chose très-possible, que l'amélioration des mœurs se préparât dans l'endroit où l'on paraît s'en occuper le moins. Il ne faudrait pour cela que donner une direction forte, un but énergique à beaucoup d'esprit perdu. On s'occupe un peu trop des bêtises abjectes de la canaille ; on use trop de sel en calembours insipides et grossiers qui gâtent, qui déshonorent la langue. Je crois bien entendre les intérêts de cinq ou six auteurs pleins de verve, d'originalité, d'imagination,

qui dépensent là leur esprit, sans avantage pour leur gloire, en leur conseillant de courir cette nouvelle carrière: je ne leur dis pas de changer de muse et de genre ; mais c'est laisser trop longtemps une marote inutile à la folie. Qu'ils lui donnent une férule.

Le premier but de la comédie a été de corriger les mœurs, et il est très-remarquable que cette belle institution soit toujours en sens opposé de ce qu'elle devrait être. Le théâtre est comme la langue : il devient scrupuleux à mesure que les vices deviennent effrontés, et quand la corruption arrivée à son comble se permet de tout faire, la comédie arrivée à son déclin ne se permet plus de rien dire. Qu'on jette un coup-d'œil impartial sur le monde, et qu'on en dise son avis. Est-ce le moment de peindre en vers musqués des intrigues de boudoirs, de filer des passions fades, et de dialoguer des riens de bon ton ? Le bon ton de la comédie, c'est justement ce qu'on oublie, et ce qu'il faut retrouver. Je suis disposé à l'accueillir partout, même au Boulevard, et il faudra bien qu'il se réfugie au Boulevard, puisqu'on le bannit de la scène nationale, puisque Molière est devenu un auteur de rebut, puisqu'une plume courageuse ne peut presque pas hasarder un trait ferme et vrai, sans que la cabale la brise : tant la délicatesse de notre esprit a influé sur les raffinements de notre goût !

La cabale est le plus mesquin, mais le plus puissant des ressorts de la société. On la trouve partout, dans les lieux même où l'on ne croirait pas qu'elle pût se trouver, dans les assemblées très-éclairées, et dont les membres doivent avoir l'idée la plus distincte et la plus juste des choses. J'ai connu un homme qu'elle avait poursuivi avec une rigueur si obstinée, que son malheur

était passé en proverbe. Après avoir employé inutilement toutes les ressources d'un esprit assez rare, dont il était véritablement doué, pour obtenir une petite place qui lui fut ravie, dix fois consécutives, par des concurrents indignes de lui, il prit le parti de se restreindre à faire valoir quelques facultés d'un ordre fort inférieur, mais beaucoup moins susceptibles de contestation. Par exemple, outre l'hébreu, le grec, et je ne sais quelle autre faribole dont on ne lui avait pas tenu compte, il se piquait d'être un marcheur intrépide, et même un coureur habile. Il sollicita, dans un village de derniere classe, un emploi de piéton, et on lui préféra un boiteux.

Ce que je dis là, je l'ai vu partout. Regardez-y bien, et vous verrez que c'est toujours un boiteux qui arrive. L'autre jour le hasard me conduisit dans un lieu fort renommé, qui est cependant de tous ceux que j'ai fréquentés celui où l'on s'amuse le moins. Il y avait un prix dont la valeur n'est pas bien déterminée, mais qui tente beaucoup de monde, et qu'on devait emporter à la course. Les prétendants étaient nombreux ; mais le plus grand nombre était si débile qu'ils ne pouvaient pas passer la barriere. Les regards s'arrêtaient sur deux seulement, qui montraient l'intention et la force de fournir un long élan, et entre lesquels se partageaient tous les vœux. Un troisieme se traînait derriere. Il était boiteux, pour ne rien dire de plus. Le premier, je me rappelle, annonçait une fougue si puissante, un essor si impétueux que l'œil craignait de le perdre dès le point de son départ. On aurait pu désirer plus d'ordre, plus de sûreté dans sa marche; mais jamais homme n'avait promis d'ailleurs d'aller si bien, si long-temps et si loin. Le second se présentait avec une grâce qui n'excluait pas la vigueur, et qui conciliait

beaucoup de suffrages. Comme il y a quelque justice dans les préventions même d'un public composé, on désirait généralement qu'il suivît son rival d'assez près pour n'avoir pas à se plaindre de sa défaite. Eh bien ! ce fut le boiteux qui arriva. Il est vrai qu'il se fit porter.

Quand on a annoncé la Cabale aux Variétés, je m'étais attendu à voir une esquisse piquante de la cabale de la ville, car elle est la même partout. Ce titre donnait tant d'espérances, que je ne suis pas étonné que la pièce ait été traitée rigoureusement par le public. Ce que l'esprit a pensé le rend difficile sur ce qu'on lui donne, et il n'y a personne qui n'ait vu dans le cercle qu'il fréquente, quelque resserré qu'il soit, des scènes plus piquantes que celle que l'imagination de l'auteur lui a fournies. Ce n'est pas que son ouvrage soit mal conçu ; la conduite en est simple et assez bien ordonnée ; le développement de la petite intrigue qui en fait le fond, ne manque ni de clarté ni d'esprit ; le style est très-bon pour ce théâtre ; il serait même passable ailleurs, et les couplets sont presque tous fort jolis. Mais ce qu'on y cherche inutilement, et ce qu'on y attendait sans doute ; c'est ce *ridiculum acri* que le sujet comportait si bien, c'est le sel d'une satire franche, ouverte et gaie, qui ne transige point avec la cabale dans l'attaque qu'elle prétend lui livrer, et qui la dévoue à la risée publique, sous quelque honorable couleur qu'elle soit parvenue à cacher ses manœuvres. L'auteur a beaucoup d'esprit. Il a peut-être même celui de la comédie, mais il fallait avoir quelques-uns des secrets de la cabale pour oser essayer de la peindre. Il soulève un coin du rideau qu'il devait déchirer. Il fait à peine deviner ce qu'il était nécessaire de dire. Où donc a-t-il vu le monde s'il n'en a vu que cela ? Ignore-t-il les

menées infâmes de la cabale qui dénigre, les menées absurdes de la cabale qui prône? N'a-t-il jamais assisté aux conciliabules de la cabale des cafés? N'a-t-il éprouvé que cette fois-ci les orages de la cabale des théâtres? Ne se fait-il aucune idée des délations perfides et des caquets calomnieux de la cabale d'anti-chambre? Que de bons traits qu'il n'était pas permis de négliger, s'offraient tout naturellement à la pensée d'un poëte qui aurait un peu réfléchi sur son sujet! C'était bien le cas peut-être de signaler d'un vers caustique les intrigues ambitieuses de la médiocrité, et de lui faire expier dans un couplet sans fiel, mais mordant, ses honneurs et ses pensions. Je ne le dissimule point, l'auteur me paraît trop candide, il ne sait *rien de rien*, et cela fait honneur à son cœur. Mais il faut dans cette espece d'attaque une sévérité inflexible. Nos brigues littéraires sont très-ridicules, et quiconque osera les peindre avec des couleurs justes, les peindra nécessairement avec des couleurs comiques.

La fable de cette piece est fort peu de chose. Le jeu plaisant de Potier et de Brunet n'a pas empêché qu'elle parût longue, même aux spectateurs impartiaux. On a cru s'apercevoir qu'ils ne l'étaient pas tous. Dans le fait, le public qui est ordinairement très-indulgent aux Variétés, et qui a raison de l'être (on sait bien pourquoi), m'a paru cette fois très-difficile à contenter. Il y avait au moins par-ci par-là quelques intentions spirituelles, quelques velléités comiques, qui réclamaient grâce pour le reste. On doit d'ailleurs proportionner l'indulgence dans un système littéraire bien entendu, et quand les arbitres de la renommée ont pris le parti de trouver tout bon, d'honnêtes gens qui se réunis-

sent dans un parterre, depuis sept jusqu'à dix heures du soir, sans autre but que de s'amuser, doivent se résoudre à ne pas trouver tout mauvais. Au reste, je ne pense pas que cet échec puisse décourager l'auteur, dans le cas même où il porterait ses prétentions fort au-delà des triomphes modestes que recueillent les muses des Variétés. Une chute est depuis long-temps un accident sans conséquence dans la carriere du théâtre, et si nos poëtes partageaient malheureusement la crainte superstitieuse des Romains qui rentraient au premier faux pas, combien ne citerions-nous pas d'académiciens qui seraient encore chez eux !

## NÉCROLOGIE.

*Extrait du* Journal de l'Empire.

La mort vient d'enlever M. le baron Félix Wimpffen, général de division et inspecteur-général des haras de France. Issue d'une ancienne maison d'Allemagne, sa famille était établie en Alsace depuis plus de quatre siecles. Son pere, chambellan de Stanislas, roi de Pologne, consacra six de ses fils au métier des armes ; celui que nous venons de perdre fit sa premiere campagne à l'âge de dix ans, comme lieutenant dans le régiment des Deux-Ponts. De là il passa en Corse avec le grade de capitaine au régiment de Lamarok ; il y commanda un corps de volontaires, et fut nommé, pour des actions d'éclat, colonel en second de ce régiment. Peu après, il obtint le commandement du régiment de Bouillon, qu'il ne quitta qu'à sa promotion au grade de maréchal-de-camp en 1787. Appelé par le vœu de la noblesse de Normandie aux états-généraux,

on sait qu'il se joignit aux membres qui se réunirent à l'ordre du tiers. Les efforts qu'il fit ensuite pour sauver la France de l'anarchie ne sont pas moins connus, et la belle défense de Thionville ne put servir à justifier ses intentions. Obligé de se soustraire à un décret qui mettait sa tête à prix, il demeura quinze mois caché, et eut pour asile la ville même qu'il avait toujours habitée. Une seconde persécution le força une dernière fois à se soustraire à ses ennemis ; mais, à l'avénement de S. M. l'Empereur, il reprit son rang parmi les généraux de division ; et, nommé à l'inspection générale des haras, il rendit encore dans cette partie des services essentiels à sa patrie.

Quoique nous vivions dans un temps où les actions brillantes sont si multipliées, on ne doute point que la mémoire de M. de Wimpffen ne soit long-temps honorée par tous ceux qui l'ont connu. Il entra dans le monde doué de tous les agréments extérieurs, et possédant plusieurs talents remarquables, particulierement la musique où il excellait. Ayant passé sa premiere jeunesse dans la société intime de Madame la Maréchale de Luxembourg, il y contracta les formes et les habitudes de la meilleure compagnie, et bientôt il se distingua par les charmes, la finesse et les grâces de son esprit. Sa conversation, brillante et intéressante tour-à-tour, était presque toujours animée par des expressions pleines d'énergie. En ajoutant qu'il joignait à toutes les qualités de la bonté, de la franchise, une gaîté douce et beaucoup d'indulgence, on ne sera pas surpris d'apprendre qu'il a laissé de nombreux amis, et des amis illustres qui s'honoraient de son commerce.

## CONTRE-RÉVOLUTION EN FRANCE.

Nos vœux sont enfin remplis !—Le drapeau sans tache, l'étendard des Lys flotte en France !— Trois grandes provinces, quinze cents mille Français, ont spontanément, universellement, arboré la cocarde blanche, abjuré le gouvernement du tyran, et reconnu S. M. Louis XVIII pour leur souverain légitime. C'est la ville de Bordeaux qui a eu et à qui l'histoire ne pourra jamais contester l'honneur d'avoir, la premiere des villes de France, commencé le grand œuvre de la restauration des Bourbons, sous la tyrannie la plus atroce qui ait jamais existé. On recommence à être fier d'être Français ; on sent que l'on est en paix avec soi-même, en harmonie avec le reste de l'Europe et du monde civilisé. Nous ne serons donc plus proscrits ; notre titre de Français ne sera plus un sujet d'horreur et d'exécration au dehors ! Nous pouvons aujourd'hui marcher la tête haute et le front découvert. Les jours de honte, de découragement, de désespoir sont finis. Saluons la brillante aurore qui se leve pour nous. Remercions la Divine Providence qui nous avait réservé, après vingt-cinq années de trouble et de déchirements, cet heureux Jubilé ! Honneur à la ville de Bordeaux, qui a donné ce bel exemple au reste de la France ! Honneur à l'époux de la fille de Louis XVI qui, plein de confiance dans la loyauté des sujets de son oncle, s'est allé jeter dans les bras des Français au pied du berceau de son aïeul ! Honneur, immortel honneur au héros de la Péninsule, qui, dédaignant toutes les froides considérations d'une politique énigmatique, n'a consulté que les sentiments que son cœur magnanime lui a dictés, pensant que s'il avait été remercié par son pays pour avoir

restauré la maison de Bourbon en Espagne, il devrait recevoir un jour les remercîments du monde entier s'il réintégrait le tronc dont il avait sauvé une branche.

Pour raconter ce glorieux événement avec autant d'ordre que nous le pourrons, au milieu du délire et de l'enthousiasme qui nous animent, nous commencerons par les détails de la victoire d'Orthès, qui a été le signal de cette noble explosion.

## GAZETTE EXTRAORDINAIRE DE LA COUR,

### Publiée le Dimanche, 20 Mars, 1814.

*Département de la Guerre.*

Downing-street, le 20 Mars.

Le major Freemantle est arrivé à ce Bureau, apportant les dépêches suivantes du Marquis de Wellington, adressées au Comte Bathurst.

St. Sever, le 1er Mars, 1814.

Milord,

Je retournai à Garris le 21, et j'ordonnai à la division légere et à la 6e de quitter le blocus de Bayonne, et au général Don Manuel Freyre, de rapprocher ses cantonnements vers Irun, et de se préparer à marcher en avant lorsque la gauche de l'armée passerait l'Adour.

Je trouvai les pontons rassemblés à Garris, et le lendemain ils furent transportés en avant sur le Gave de Mauléon, et les troupes du centre de l'armée arriverent.

Le 24, le lieutenant-général Sir R. Hill passa la Gave d'Oleron à Villeneuve, avec la division légere, la 2e et la division portugaise, sous le commandement du major-général Charles Baron Alten, du lieutenant-général Sir. W. Stewart, et du maréchal-de-camp Don Frédéric Lecor; pendant que le lieutenant-général Sir H. Clinton passa avec la 6e division entre Montfort et Laas; et le lieutenant-général Sir T. Picton fit des démonstrations avec la 3e division, comme s'il avait l'intention d'attaquer la position de l'ennemi au pont de Sauveterre, ce qui induisit l'ennemi à faire sauter ce pont.

Le maréchal-de-camp Don Pueblo Murillo repoussa

les avant-postes de l'ennemi près de Navarens, et bloqua cette ville.

Le feld-maréchal Beresford, qui depuis le mouvement que Sir R. Hill avait fait le 14 et le 15, était resté avec les 4e et 7e divisions, et la brigade du colonel Vivian, en observant sur la basse Bidouze, attaqua l'ennemi le 23 dans ses postes fortifiés de Hartingues et Oyergave, sur la gauche du Gave de Pau, et l'obligea de se retirer derriere la tête-de-pont de Peirhourade.

Dès que le passage du Gave d'Oleron fut effectué, Sir R. Hill et Sir H. Clinton se porterent vers Orthes, et la grande route qui conduit de Sauveterre à cette ville; et l'ennemi dans la nuit se retira de Sauveterre au-delà du Gave de Pau; et le 23, il rassembla son armée près d'Orthes, après avoir détruit tous les ponts sur la riviere.

La droite, et la droite du centre se rassemblerent en face d'Orthes; le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton, avec la brigade de cavalerie de lord Edward Somerset, et la 3e division sous le lieutenant-général Sir T. Picton, était près du pont détruit de Berens; et le maréchal Sir W. Beresford, avec les 4e et 7e divisions, sous le lieutenant-général Sir Lowry Cole et le major-général Walker, et la brigade du colonel Vivian, vers la jonction du Gave et Pau avec le Gave d'Oleron.

Les troupes opposées au maréchal s'étant mises en marche le 25, il passa le Gave de Pau au-dessous de sa jonction avec le Gave d'Oleron, dans la matinée du 26, et suivit la grande route de Peirhourade à Orthes, sur la droite de l'ennemi. A mesure qu'il s'approcha, le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton passa avec la cavalerie, et le lieutenant-général Sir T. Picton avec la 3e division au-dessous du pont de Berens; je fis marcher vers le même point la division légere et la 6e; et le lieutenant-général Sir R. Hill occupa les hauteurs en face d'Orthes, et la grande route qui conduit à Sauveterre.

La division légere et la 6e passerent le 27 au point du jour, et nous trouvâmes l'ennemi dans une forte positon près d'Orthes, sa droite occupant les hauteurs sur la grande route de Dax et le village de St. Bois, et sa gauche les hauteurs au-dessus d'Orthes et cette ville, et s'opposant au passage de la riviere par Sir R. Hill.

D'après la direction des hauteurs sur lesquelles l'ennemi avait placé son armée, son centre était nécessairement retiré, tandis que la force de la position donnait aux flancs des avantages extraordinaires.

J'ordonnai au maréchal Sir W. Beresford de tourner et attaquer la droite de l'ennemi, avec la 4e division sous le lieutenant-général Sir Lowry Cole, et la 7e division sous le major-général Walker, et la brigade de cavalerie du colonel Vivian; pendant que le lieutenant-général Sir T. Picton suivrait la grande route de Peirhourade à Orthes et attaquerait les hauteurs sur lesquelles étaient le centre et la gauche de l'ennemi, avec les 3e et 6e divisions, soutenues par Sir Stapleton Cotton, avec la brigade de cavalerie de lord Edward Somerset. Le major-général Baron C. Alten, avec la division légere, entretenait la communication et était en réserve entre les deux attaques. J'ordonnai aussi au lieutenant-général Sir R. Hill de passer le Gave et de tourner et attaquer la gauche de l'ennemi.

Le maréchal Beresford s'empara du village de St. Bois, avec la 4e division, sous le commandement du lieutenant-général Sir Lowry Cole, après une résistance opiniâtre de la part de l'ennemi; mais le terrain était si étroit, que les troupes ne purent pas se déployer pour attaquer les hauteurs, malgré les tentatives réitérées du major-général Ross, et de la brigade portugaise du brigadier-général Vasconcello; il était impossible de tourner l'ennemi par sa droite, sans étendre excessivement notre ligne.

En conséquence, je changeai ainsi le plan d'action: je fis avancer sur-le-champ les 3e et 6e divisions, et je portai en avant une brigade de la division légere, sous les ordres du colonel Barnard, pour attaquer la gauche de la hauteur sur laquelle était la droite de l'ennemi.

Cette attaque, en tête de laquelle était le 52e régiment, sous le lieutenant-colonel Colborne, soutenu sur sa droite par les brigades du major-général Brisbane et du colonel Kean, de la 3e division, et par des attaques simultanées sur la gauche, par la brigade du major-général Anson, de la 4e division, et sur la droite par le lieutenant-général Sir T. Picton, avec le reste de la 3e division et la 6e division, sous le lieutenant-général Sir Henry Clinton, délogea l'ennemi des hauteurs, et nous donna la victoire.

Dans ces entrefaites, le lieutenant-général Sir R. Hill avait forcé le passage du Gave au-dessus d'Orthes, et ayant vu l'état de l'action, il se porta aussitôt, avec la 2e division d'infanterie, sous le lieutenant-général Sir W. Stewart et la brigade de cavalerie du major-général Fane, droit sur la grande route d'Orthes à St. Sever, se tenant ainsi sur la gauche de l'ennemi.

L'ennemi se retira d'abord dans un ordre admirable,

tirant tout l'avantage possible des nombreuses positions que le pays offrait. Mais les pertes qu'il essuya dans les attaques continuelles de nos troupes, et le danger dont il fut menacé par les mouvements du lieutenant-général Sir Rowland Hill, accélérerent bientôt sa marche, et à la fin la retraite devint une fuite, et ses troupes tomberent dans la plus grande confusion.

Le lieutenant-général Sir Stapleton Cotton profita de la seule occasion qui se présenta pour charger, avec la brigade du major-général lord Edward Somerset, dans le voisinage de Sault de Navailles, où l'ennemi avait été chassé de la grande route par le lieutenant-général Sir R. Hill. Le 7e de husards se distingua en cette occasion et fit beaucoup de prisonniers.

Nous continuâmes la poursuite jusqu'à la nuit, et je fis arrêter l'armée dans le voisinage de Sault de Navailles.

Je ne puis pas estimer l'étendue de la perte de l'ennemi; nous lui avons pris six pieces de canon et fait beaucoup de prisonniers, dont je ne peux pas à présent dire le nombre. Tout le pays est couvert de ses morts. Son armée était dans la plus grande confusion quand je l'ai vu en dernier lieu passer sur les hauteurs près de Sault de Navailles, beaucoup de soldats avaient jeté leur armes. La désertion a été immense depuis.

Le jour suivant, nous avons poursuivi l'ennemi jusqu'ici; aujourd'hui nous avons passé l'Adour; le maréchal Sir William Beresford, avec la division légere et la brigade du colonel Vivian, est à Mont de Marsan, où il a pris un très-grand magasin de vivres.

Le lieutenant-général Sir R. Hill a marché sur Aire, et les avant-postes du centre sont à Casares.

L'ennemi se retire en apparence sur Agen, et il a laissé à découvert la route qui va directement à Bordeaux.

Pendant que les opérations que j'ai rapportées ci-dessus s'exécutaient sur la droite de l'armée, le lieutenant-général Sir J. Hope, de concert avec le contre-amiral Penrose, profita d'une occasion qui s'offrit le 23 Février, pour passer l'Adour au-dessous de Bayonne, et se rendre maître des deux rives de cette riviere à son embouchure Les bâtiments destinés à former le pont, ne purent entrer que le 24, jour où l'opération difficile et dangereuse dans cette saison de l'année, de leur passage fut effectuée avec un degré de bravoure et d'habileté rarement égalé. Le lieutenant-général Sir J. Hope mentionne particulierement le capitaine O'Reilly et le lieutenant Cheshire, le lieutenant

Douglas et le lieutenant Collins, de la marine royale, ainsi que le lieutenant Debenham, agent des transports; et j'ai des obligations infinies au contre-amiral Penrose, pour l'assistance cordiale que j'ai reçue de lui, dans la formation de ce plan, et celle qu'il a prêtée au lieutenant-général Sir J. Hope pour le mettre à exécution.

L'ennemi, imaginant que les moyens que le lieutenant-général Sir J. Hope avait à sa disposition pour passer la riviere, qui consistaient en des radeaux avec des pontons, ne l'avaient pas mis en état de faire passer une grande force dans la journée du 23, attaqua le corps qui avait passé dans la soirée. Ce corps consistait en 600 hommes de la 2e brigade des gardes, sous le commandement de l'honorable major-général Edward Stopford, qui repoussa immédiatement l'ennemi. La brigade de fusées de Congreve fut d'une grande utilité en cette occasion.

Trois des chaloupes canonieres de l'ennemi ont été détruites aujourd'hui, et une frégate mouillée dans l'Adour a été grandement endommagée par le feu d'une batterie de pieces de 18, et elle a été obligée de remonter plus haut dans la riviere jusqu'auprès du pont.

Le lieutenant-général Sir J. Hope investit la citadelle de Bayonne le 25, et le lieutenant-général Don Manuel Freyre se porta en avant avec la 4e armée espagnole, en conséquence des ordres que j'avais laissés pour lui. Le 27, le pont étant achevé, le lieutenant-général Sir J. Hope jugea à propos d'investir la citadelle de Bayonne plus étroitement qu'il ne l'avait fait auparavant, et il attaqua le village de St. Etienne, qu'il emporta, ayant pris à l'ennemi un canon et quelques prisonniers; et ses postes sont actuellement à 900 verges des ouvrages extérieurs de la place.

Le résultat des opérations que j'ai détaillées à Votre Seigneurie, est que Bayonne, St. Jean Pied de Port et Navarrens sont investis, et que l'armée, après avoir passé l'Adour, est en possession de toutes les grandes communications sur la riviere, ayant battu l'ennemi et pris ses magasins.

Votre Seigneurie aura vu avec satisfaction l'habile assistance que j'ai reçue dans ces opérations du Maréchal Sir W. Beresford, du lieutenant-général Sir R. Hill, de Sir J. Hope, de Sir S. Cotton et de tous les généraux, et officiers sous leurs ordres respectifs.

Il m'est impossible d'exprimer convenablement mon opinion de leur mérite et de dire jusqu'à quel point la nation est redevable à leur zele et à leurs talents, de la situation dans laquelle l'armée se trouve à présent.

Toutes les troupes, Anglaises et Portugaises, se sont distinguées; la 4e division, sous le lieutenant-général Sir Lowry Cole, à l'attaque de St. Bois, et dans ses efforts subséquents pour s'emparer de la chaîne des hauteurs; les 3e et 6e divisions et la légere, sous le commandement du lieutenant-général Sir T. Picton, Sir H. Clinton, et du major-général Baron C. Alten, à l'attaque de la position de l'ennemi sur les hauteurs; et ces divisions et la 7e dans les diverses opérations et attaques durant la retraite de l'ennemi.

La charge faite par le 7e de hussards sous Lord Edward Somerset, a été très-savante. La conduite de l'artillerie dans toute la journée mérite mon entiere approbation. J'ai aussi beaucoup d'obligations au quartier-maître-général Sir George Murray, et à l'adjudant-général Sir P. Pakenham, pour l'assistance que j'ai reçue d'eux, ainsi qu'au Lord Fizroy Somerset et aux officiers de mon état-major particulier, et au Maréchal-de-camp Don Michel Alava.

Les derniers avis que j'ai reçus de la Catalogne sont du 20. Les commandants Français des places de Lérida, Mequinenza et Manzon ont été induits à les évacuer, d'après des ordres que leur a envoyés le Baron d'Eroles, sous le chiffre du Maréchal Suchet, qui était tombé entre ses mains.

Les troupes qui composaient ces garnisons s'étant réunies, elles ont été ensuite entourées dans la passe de Martorell, en se dirigeant vers la frontiere de France, par un détachement du corps Anglo-Sicilien, et un autre de la 1ere armée Espagnole. Le lieutenant-général Copons leur a permis de capituler, mais je n'ai encore reçu aucun rapport de lui à ce sujet, et j'ignore encore quel a été le résultat.

On s'attendait en Catalogne que le Maréchal Suchet évacuerait immédiatement cette province, et j'apprends ici qu'il doit rejoindre le Maréchal Soult.

Je n'ai pas encore reçu les rapports détaillés de la capitulation de Jaca.

Je joins ici les états des tués et blessés dans les dernieres opérations.

J'envoie cette dépêche par le major Freemantle, mon aide-de-camp, que je demande la permission de recommander à la protection de Votre Seigneurie.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

*Etat de la Perte totale, du 14 au 17 Février, inclusivement.*

Total général.---1 lieutenant, 2 sergents, 1 tambour, 27 soldats, tués;---1 officier de l'état-major-général, 1 lieutenant-colonel, 1 major, 7 capitaines, 9 lieutenants, 2 enseignes, 1 officier d'état-major, 12 sergents, 4 tambours, 151 soldats, blessés;---12 soldats manquants.

*Perte totale des Anglais et Portugais; du 23 au 26 Février, inclusivement.*

Deux capitaines, 1 enseigne, 2 sergents, 16 soldats, 1 cheval, tués;---1 major, 1 capitaine, 6 lieutenants, 4 enseignes, 8 officiers d'état-major, 9 sergents, 3 tambours, 110 soldats, 4 chevaux, blessés;---1 lieutenant, 1 sergent, 27 soldats, manquants.

*Perte totale, le 27 Février.*

Anglais.---1 major, 6 capitaines, 7 lieutenants, 1 officier d'état-major, 21 sergents, 2 tambours, 169 soldats, tués;---2 officiers de l'état-major-général; 2 lieutenants-colonels, 7 majors, 30 capitaines, 49 lieutenants, 14 enseignes, 1 officier d'état-major, 1 quartier-maître, 67 sergents, 11 tambours, 1203 soldats, 33 chevaux, blessés;---1 capitaine, 2 sergents, 1 tambour, 27 soldats, 1 cheval, manquants.

Portugais.---1 lieutenant-colonel, 2 majors, 1 sergent, 59 soldats, tués;---2 lieutenants-colonels, 2 majors, 5 capitaines, 6 lieutenants, 11 enseignes, 20 sergents, 6 tambours, 452 soldats, blessés;---3 sergents, 36 soldats, manquants.

*Etat supplémentaire de la Perte du 27 Février.*

Total.---4 soldats tués; 1 lieutenant, 1 enseigne, 4 sergents, 30 soldats, blessés.

*St. Sever, le 4 Mars*, 1814.

La pluie qui tomba dans l'après-midi du 21, grossit tellement l'Adour, et tous les ruisseaux qui se jettent dans cette riviere, que nos progrès furent essentiellement entravés, et je me déterminai le lendemain à faire arrêter l'armée

jusqu'à ce que je pusse réparer les ponts, que l'ennemi avait tous détruits. La pluie a continué jusqu'à la nuit dernière, et la riviere est si rapide qu'on ne peut pas y placer les pontons.

L'ennemi avait rassemblé un corps à Ayre, probablement pour protéger l'évacuation d'un magasin qu'il avait dans cette ville. Sir Rowland Hill a attaqué ce corps le 2, l'a délogé de son poste avec une perte considérable, et s'est emparé de la ville et du magasin.

Je suis faché d'avoir à rapporter que nous avons perdu en cette occasion l'honorable lieut.-colonel Hood, officier d'un grand mérite et qui promettait beaucoup. Autrement, notre perte n'a pas été forte.

Je joins ici le rapport de Sir R. Hill, qui offre une nouvelle preuve de la bonne conduite et de la bravoure des troupes qu'il commande.

J'ai l'honneur, etc.

(Signé) WELLINGTON.

Au Comte Bathurst.

---

*Ayre, le 3 Mars* 1814.

Mylord,

Conformément aux instructions de Votre Seigneurie, je m'avançai hier avec les troupes que je commande sur la route qui conduit ici, sur la rive gauche de l'Adour. Lorsque l'avant-garde arriva à deux milles de cette ville, on découvrit l'ennemi occupant une forte chaîne de hauteurs, ayant son flanc droit sur l'Adour, et couvrant ainsi cette route. Malgré la force de sa position, j'ordonnai l'attaque, qui fut exécutée par la 2e division, sous l'hon. lieut.-gén. Sir W. Stewart (qui s'avança sur la route de cette ville, et s'empara ainsi de l'extrême droite de l'ennemi), et par une brigade de la division Portugaise sous le brig.-gén. la Costa, qui gravit les hauteurs occupées par l'ennemi, vers le centre de sa position. La brigade Portugaise parvint à gagner le sommet, mais elle fut jettée dans une telle confusion par la résistance que fit l'ennemi, qu'il en serait résulté les plus sérieuses conséquences, sans l'appui opportun que lui prêta la 2e division sous le lieut.-gén. Sir W. Stewart, qui ayant repoussé auparavant l'ennemi qui lui était opposé directement, et le voyant retourner pour charger la brigade Por-

tugaise, fit avancer la 1ere brigade de la 2e division; laquelle ayant à sa tête le maj. gén. Barnes, chargea l'ennemi avec la plus grande intrépidité, et le força de se retirer, jetant sa colonne dans le plus grand désordre. L'ennemi fit diverses tentatives pour regagner le terrain, mais l'hon. lieut.-gén. Sir W. Stewart ayant alors été joint par la brigade du maj. gén. Byng, fut en état de le débusquer de toutes ses positions, et finalement de cette ville.

D'après tous les rapports des prisonniers, et mes propres observations, deux divisions au moins de l'ennemi ont été engagées. Leur perte en tués et blessés a été très-grande et nous avons plus de 100 prisonniers. Il paraît que l'ennemi a dirigé sa retraite par la rive droite de l'Adour, à l'exception d'une partie de ses forces, qui ayant été coupée de la riviere par notre marche rapide sur cette ville, s'est retirée vers Pau dans la plus grande confusion. Ces troupes ont laissé leurs armes partout. Je ne puis pas laisser échapper cette occasion, etc.

(Suivent des éloges aux divers généraux, officiers et corps.)

J'ai l'honneur, etc.
(Signé) R. HILL, lieut.-gén.

---

*Perte totale des Anglais, du 28 Février au 2 Mars inclusivement.*

Un lieutenant-colonel, 2 lieutenants, 1 sergent, 11 soldats, 5 chevaux, tués;—1 officier de l'état-major-général, 1 major, 4 capitaines, 7 lieutenants, 9 sergents, 2 tambours, 112 soldats, 11 chevaux, blessés;—2 soldats manquants.

AUTRE GAZETTE DE LA COUR.

*Département de la Guerre.*

Downing-street, le 22 Mars.

Le Comte Bathurst a reçu aujourd'hui des dépêches du Marquis de Wellington, dont suivent des extraits.

Aire, le 13 Mars, 1814.

Le temps excessivement mauvais, et les fortes pluie tombées dans les premiers jours de ce mois, ayant extraor

dimairement grossi toutes les rivieres, et rendu la réparation des nombreux ponts que l'ennemi avait détruits dans sa retraite, difficile et longue, et les différentes parties de l'armée étant sans communication l'une avec l'autre, je fus obligé de m'arrêter.

L'ennemi se retira après l'affaire du 2 avec le lieutenant-général Sir Rowland Hill, par les deux rives de l'Adour vers Tarbes, probablement dans la vue d'être renforcé par les détachements de l'armée du maréchal Suchet, qui ont quitté la Catalogne dans la derniere semaine de Février.

Dans ces entrefaites, j'envoyai, le 7, un détachement sous le major-général Fane, pour prendre possession de Pau; et le 8, un autre détachement sous le maréchal Sir William Beresford, pour prendre possession de Bordeaux.

J'ai le plaisir d'informer Votre Seigneurie que le maréchal y est arrivé hier (le petit nombre de troupes qui y était s'étant retiré dans la soirée de la ville au-delà de la Garonne), et que cette importante cité est en notre possession.

Le lieutenant-général Don Manuel Freyre a rejoint l'armée aujourd'hui, avec la partie de la quatrieme armée qui est sous son commandement immédiat; et je compte que la brigade de cavalerie du major-général Ponsonby arrivera demain.

J'apprends par le major-général Fane, qui commande les avant-postes du lieutenant-général Sir Rowland Hill, que l'ennemi a rassemblé aujourd'hui une force considérable dans le voisinage de Conches, et j'en conclus qu'il a été rejoint par le détachement de l'armée de Catalogne, qui, suivant les rapports, monte à 10,000 hommes.

Il n'est rien survenu d'important au blocus de Bayonne ni en Catalogne depuis la derniere lettre que j'ai adressée à Votre Seigneurie.

---

Aire, le 14 Mars, 1814.

J'envoie ci-joint la lettre privée que le maréchal Sir William Beresford m'a écrite après son arrivée à Bordeaux; et par laquelle vous verrez que le maire et le peuple de cette ville ont arboré la cocarde blanche, et se sont déclarés pour la Maison de Bourbon.

La lettre privée du maréchal Sir W. Beresford, mentionnée dans la dépêche de Lord Wellington, est datée de Bordeaux, le 12 Mars, 1814.

Elle porte en substance qu'il est entré dans la ville ce jour-là; qu'il a trouvé à une petite distance les autorités civiles et la population de la ville, et qu'il y a été reçu avec toutes les démonstrations de joie possibles.

Les magistrats et les gardes de la ville ont enlevé les aigles et autres marques distinctives, et y ont spontanément substitué la cocarde blanche, qui avait été arborée universellement par le peuple de Bordeaux.

Quatre-vingt-quatre pieces de canon ont été trouvées dans la ville; et cent caisses d'armes cachées avaient déjà été découvertes.

## REMERCIMENTS DU PARLEMENT A LORD WELLINGTON.

### *Discours du Comte* Bathurst *dans la Chambre des Lords, le Jeudi 23 Mars.*

Mylords,

Je me leve pour proposer à la chambre, conformément à la notification que j'en ai donnée, de voter ses remercimens au Marquis de Wellington, pour la victoire qu'il a remportée récemment à Orthès. J'espere que Vos Seigneuries penseront que cette victoire est, par son étendue et son importance, de nature à mériter l'approbation marquée de la Chambre. Le passage de l'Adour avait, depuis long-temps, présenté des obstacles presque insurmontables en raison de la largeur de cette riviere, de la saison qui avait été extraordinairement pluvieuse, des forces considérables qui s'opposaient au passage, et de l'habileté connue du général qui commandait ces forces. Si l'on voulait tenter le passage au-dessus de Bayonne, il s'y présentait les plus grandes difficultés, puisqu'il était nécessaire de passer plusieurs rivieres ou courants d'eau qui, à cette époque de l'année n'étaient pas guéables, et l'effet du mauvais temps avait également été de rendre les routes impassables pour l'artillerie. Si l'on essayait de

passer au-dessus de Bayonne, la difficulté était tout aussi grande. Il fallait construire un pont de bateaux de 200 toises de longueur, et le passage pouvait être combattu par la garnison de cette ville qui pouvait empêcher la construction de ce pont en faisant flotter des pieces et des trains de bois qui seraient descendus et pouvaient le mettre en pieces. Lord Wellington se détermina à passer l'Adour au-dessous de Bayonne ; mais soit qu'il l'eût passé au-dessus ou au-dessous, il fallait auparavant manœuvrer de maniere à chasser l'ennemi de la rive droite, mesure qui aurait facilité de passer la riviere au-dessus de Bayonne, s'il avait été trouvé impossible de la passer au-dessous. Les pluies excessives qui étaient tombées depuis le commencement de Février, avaient entravé les mouvements de l'armée, mais le 11 il y eut un intervalle sans pluie, et l'armée fut employée pendant quatre à cinq jours à forcer l'ennemi de quitter ses positions, et de se mettre en retraite ; opération qui fut effectuée sans beaucoup de perte. Le major-général Pringle y fut blessé, mais Sa Seigneurie a écrit que son rétablissement était en bon train. Les préparatifs ayant été complétés, on amarra ensemble vingt-cinq bâtiments avec des cables d'une grosseur extraordinaire, chacun avec des ancres afin de tenir le pont tranquille et sûr pendant le montant comme pendant le jusant. Cependant, ainsi qu'on l'avait appréhendé, la garnison de la ville commença à chercher à arrêter ces ouvrages, en jétant de grosses pieces de bois dans la riviere. Deux gros mâts étaient déjà enchaînés, et tout était prêt pour les lancer, lorsque les vents empêcherent la flotille de mettre à la voile, et Lord Wellington fut obligé de revenir à son ancien poste, laissant le passage aux soins de Sir Joseph Hope. Il suivit ses mouvements, et l'armée de Wellington parut déterminée à livrer bataille. Le maréchal Beresford ayant découvert un gué, se porta sur la droite de la position de l'ennemi : le général créa aussi des diversions ; le général Hill était encore plus loin. La bataille fut commencée par le maréchal Beresford, qui chassa l'ennemi du village de St. Bois, qu'il réoccupa, et d'où à la fin il fut chassé. L'ennemi continuait cependant de conserver l'avantage du terrain. Lord Wellington donna en conséquence ordre à Sir Thomas Picton d'attaquer la gauche de l'ennemi, tandis qu'une autre division attaquerait le centre. A la fin l'ennemi commença à se retirer, mais dans un si bon ordre qu'il était douteux s'il n'exécuterait pas une retraite en regle, lorsque Sir Rowland Hill parut

et se lança sur la droite. La retraite de l'ennemi se fit aussitôt au pas accéléré, bientôt la confusion se mit parmi eux et la déroute devint complete. On peut juger de la grandeur de cette victoire par le nombre de l'ennemi. Son armée était forte de 40,000 hommes ; la nôtre était à-peu-près du même nombre. Une telle victoire ne pouvait pas être remportée sans une perte considérable. Je vois néanmoins avec plaisir que dans la liste de nos officiers tués, il n'en est aucun d'un très-haut rang. Parmi les blessés, se trouvent deux officiers généraux, le major-général Rouget grièvement, et l'autre légérement. Il est pourtant un autre général qui fut blessé ce jour-là, et dont la blessure, si elle avait eu des conséquences sérieuses, aurait jeté un nuage sur la gloire et l'éclat de cette victoire et en aurait rendu l'avantage douteux. La victoire fut suivie pendant trois jours consécutifs, et l'on prit possession de deux magasins considérables pour la conservation desquels Soult avait jugé devoir risquer la bataille.

Après le 1er Mars, les pluies recommencerent à tomber par torrents, et tous les courants d'eau cesserent d'être guéables. Les ponts furent emportés et les routes redevinrent impassables.

Sir John Hope passa l'Adour dans une flotille au-dessous de Bayonne, le 23 Février. Aussitôt qu'il eût pris possession de la rive droite de l'Adour, un détachement de la garnison, fort de 2000 hommes, sortit pour l'attaquer ; mais il fut culbuté et forcé de se retirer. La flotille éprouva les plus cruelles difficultés en passant l'Adour, où il y a une barre qui brise en tout temps d'une maniere effrayante. On finit pourtant par la franchir et établir un pont, et l'armée passa au grand étonnement des habitants stupefaits. Ils accouraient de toutes parts pour se convaincre par leurs propres yeux d'une chose qu'ils ne pouvaient pas croire. La situation de Soult était telle qu'il avait préféré laisser la route de Bordeaux ouverte, et l'on envoya un détachement prendre possession de cette ville. Son occupation était de la plus extrême importance militaire, une ville de cette richesse et de cette étendue offre des ressources immenses pour l'approvisionnement et le rafraîchissement de notre armée. Un autre grand avantage signalé (et je ne le regarderai pas aujourd'hui sous un autre point de vue) est la facilité que son beau port nous offre pour des relations commerciales et des communications militaires entre ce pays-là et nous. Dans ces trois derniers mois nos

transports ont couru les plus grands dangers pour entrer dans un port, maintenant ils auront un port sûr.

J'espere avoir ainsi démontré que, même dans l'état actuel de la guerre, cette affaire a été accompagnée de circonstances qui lui donnent des droits aux remercîments de la Chambre. Je dis dans l'état actuel de la guerre, car il y a eu un temps où la victoire semblait être étrangere à tout autre drapeau qu'à celui des Français; mais après la brillante carriere de Lord Wellington et les efforts gigantesques de nos Alliés, nous pourrions nous dispenser de voter des remercîments pour des victoires qu'à une époque antérieure nous aurions été fiers d'encourager par des votes de la Chambre.

Sa Seigneurie conclut par faire la proposition; "Que les remercîments de la Chambre fussent faits au feld-maréchal Arthur Marquis de Wellington et l'armée qu'il commande, pour l'habileté consommée, le talent, l'expérience et le courage qu'ils avaient déployés dans la victoire d'Orthès, qui s'était terminée par la défaite signalée de l'ennemi et qui avait amené l'occupation de Bordeaux."

*Le Comte Grey.*—Je ne me leve pas pour rien ajouter à ce que le noble Lord vient de dire. Il était certes pleinement autorisé à proposer à la Chambre d'exprimer le sentiment qu'elle a des éminents services de Lord Wellington et de l'armée qu'il commande. J'ai entendu le discours du noble Lord avec le plus grand plaisir, non-seulement pour ce dont il a parlé, mais encore *pour ce dont il s'est abstenu.* (*Ecoutez.*) Le noble Lord a dit que cette occasion était faite pour que Vos Seigneuries accordassent un juste tribut d'applaudissements et de reconnaissance pour ce *dernier* succès, dernier d'une longue série de succès brillants qui ont exalté le nom de Lord Wellington et de sa brave armée à une hauteur de gloire aussi éminente que celle d'aucun général dans aucun siecle ou dans aucun pays. J'ai répété: le *dernier* succès. Plaise à Dieu que ce soit le dernier! Que ce puisse être le dernier sang versé pour l'accomplissement du grand, du véritable, du seul objet légitime de la victoire,—la paix; que Lord Wellington puisse ajouter à cette riche moisson de lauriers qu'il a déjà cueillis, à cette auréole de gloire dont il a ceint son front, la paix, une paix honorable et sûre, à laquelle ses efforts et ceux de nos Alliés ont si essentiellement contribué, une paix compatible avec

les justes prétentions et les vues honorables de toutes les parties, et qui présente une perspective bien fondée d'être avantageuse et permanente. Personne ne peut douter que les conséquences de l'occupation de Bordeaux auront les effets les plus désirables. Sous un point de vue militaire, les avantages en doivent être immenses, à cause des ressources qu'elle offre pour les approvisionnements, et pour la facilité des communications. On pourrait aussi l'envisager sous d'autres points de vue, mais le noble Lord s'en est abstenu très-sagement, et tout ce que je puis dire à cet égard, c'est que je m'abstiendrai également d'en parler dans ce moment-ci, me réservant la liberté d'en exprimer mon opinion avec impartialité, lorsque le temps en sera venu, lorsqu'on pourra sans inconvénient prendre en considération les causes, les circonstances, l'influence et les moyens employés pour produire les effets dont je désire ici faire aujourd'hui une mention directe. Jusqu'à ce que le sujet ne puisse être mis en discussion d'une manière convenable, je m'abstiendrai même de demander des explications, et je laisserai la chose sous la responsabilité des ministres, sachant que leur situation les met à même d'être mieux informés que d'autres. Je connais trop mon devoir envers mon pays pour préjuger une question dont peut dépendre le bonheur d'une aussi grande portion de l'humanité.

Je donne mon approbation cordiale et complète à la motion.

Les remercîments de la Chambre à Lord Wellington, à ses officiers et à son armée, furent alors mis aux voix, et la motion passa *nemine contradicente*.

---

## Chambre des Communes.

### *Séance du même Jour*, 24 *Mars*.

*Le Chancelier de l'Echiquier* (*M. Vansittart*) dit qu'il se levait conformément à la notice qu'il en avait donnée, pour proposer à la Chambre de voter pour la onzième fois des remercîments à Lord Wellington pour des victoires qui, sous sa conduite, avaient couronné les armes Britanniques. D'après le nombre de fois que cet agréable devoir avait été rempli, il sentait bien qu'il pourrait paraître que tout ce qu'il était possible de dire à ce sujet était déjà épuisé. Les

succès de cet illustre officier qui avaient appelé les remercîments du Parlement en tant d'occasions, étaient de diverses natures. Tantôt il avait été remercié pour de brillantes victoires, tantôt pour la prise de places fortes; et tantôt, pour ce qui lui faisait encore plus d'honneur, parce que sa position était infiniment plus difficile, c'est-à-dire, pour l'habileté consommée et la persévérance inébranlable avec laquelle il s'était tiré des circonstances les plus pénibles. On pourrait donc raisonnablement s'attendre que dans l'occasion actuelle, il n'avait qu'à appeler l'attention de la Chambre sur des sujets qui l'avaient déjà souvent fixée auparavant. Mais les actions qui appelaient de nouveau ses remercîments étaient d'une telle nature, et accompagnées de diverses circonstances, si nouvelles et si intéressantes, qu'il ne pouvait qu'être agréable pour lui d'en faire une courte récapitulation que la Chambre ne pourrait manquer d'entendre avec plaisir.

Pour apprécier justement la grandeur de l'objet qui avait été rempli, et des difficultés qui avaient été surmontées, il fallait rappeler à son souvenir la nature particulière du pays qui était le théâtre des opérations. A l'Est du sommet des montagnes des Pyrénées, le terrain descend en pente douce dans les plaines du Languedoc. A la gauche, le pays qui s'étend jusqu'à l'Adour derriere lequel fleuve est une vaste étendue de terrain stérile appelé les Landes de Bayonne, est, depuis les Pyrénées, entrecoupé de collines et de vallées profondes qui pendant l'hyver sont inondées par des torrents rapides. Un semblable pays offrait naturellement les plus grands avantages à l'ennemi. Ce fut pourtant dans un pays semblable que Lord Wellington détermina d'étendre ses opérations depuis la base des Pyrénées jusqu'aux rives de la Garonne. Les pluies ayant diminué, Lord Wellington pensa qu'il pouvait mettre son armée en mouvement, et en conséquence, le 14 Février, il poussa en avant son aile droite qui ce jour-là même effectua le passage du Gave de Pau. Il avait projeté de faire passer dans le même temps à l'aile gauche l'Adour au-dessous de Bayonne. Mais en raison des pluies, ce passage fut trouvé impossible au moment où on tenta de l'effectuer. Sa Seigneurie ayant vu cela, retourna à son aile droite où il gagna cette brillante victoire qui occasionna la motion par laquelle il allait conclure son discours. Après avoir passé pas moins de cinq rivieres, l'armée britannique se trouva opposée à celle des Français devant la ville d'Orthès. La position de l'armée française était la plus avantageuse possible, et telle abso-

lument que celle que tout commandant habile aurait choisie pour des opérations défensives. Ce fut dans une telle situation que l'armée alliée commandée par Lord Wellington, remporta une victoire des plus brillantes sur un des plus habiles généraux de l'Empereur de France, qui avait sous ses ordres une force de 40,000 hommes, dans une autre position qui contre des troupes ordinaires aurait été imprenable. L'ennemi s'enfuit en désordre, et nous lui prîmes une grande quantité d'armes et un grand nombre de prisonniers.

Dans le même temps, l'autre branche de l'armée de Lord Wellington avait été mise en mouvement, et le 24 Février elle effectua le passage de l'Adour dans des circonstances d'une difficulté si extraordinaire que cette opération excita la surprise de ceux-mêmes qui étaient journellement les témoins de la valeur et de l'audace sans pair des troupes britanniques. (*Applaudissements*). La principale difficulté fut occasionnée par la nécessité de passer la barre de l'Adour. Cette opération fut complétée après que nos troupes eurent donné une nouvelle preuve de la supériorité de leur bravoure sur celle de l'ennemi. Le premier détachement qui passa la rivière consistait en 600 hommes dont la plus grande partie étaient du régiment des gardes et quelques hussards de la légion germanique. A peine eurent-ils passé la rivière qu'ils furent attaqués par une brigade ennemie de 2000 hommes et ils la repousserent. Pendant l'engagement d'autres bateaux arrivaient successivement en traversant la barre, opération de la plus grande difficulté, et ils continuerent de même jusqu'à ce que le débarquement fût complétement terminé. (*Applaudisements réitérés.*)

Ces manœuvres toutes difficiles et tout étendues qu'elles étaient, ne formaient qu'une partie du grand plan du marquis de Wellington, et n'étaient que le prélude de la marche en avant d'une partie de son armée qui prit possession de Bordeaux. Aussitôt que l'ennemi eût été délogé de ses positions, le maréchal Beresford s'avança avec une division de son armée sur cette ville où les troupes britanniques furent reçues, ainsi qu'elles l'avaient été généralement en France, avec les plus vives acclamations de joie, et furent saluées comme des libérateurs. (*Applaudissements.*) Il ne pouvait pas certainement y avoir un plus grand honneur, ni un gage plus sûr de leur succès définitif, que de voir ainsi nos soldats reçus par le peuple français comme des libérateurs; et cela dans un temps où l'aide de nos troupes était sollicitée par presque toutes les nations de l'Europe pour effectuer

leur émancipation complete; de les voir ainsi entrer en France tout à-la fois comme conquérants et comme libérateurs. (*Acclamations réitérées et unanimes de tous les côtés de la Chambre.*

Il lui paraissait inutile d'occuper plus long-temps le temps de la Chambre en exprimant des sentiments qu'il était bien sûr que tout le monde partageait; ainsi il allait conclure en proposant que les remercîments de la Chambre fussent accordés au feld-maréchal le très-noble marquis de Wellington, pour les nouvelles preuves d'habileté consommée et de valeur distinguée qu'il avait données, dans les mouvements antérieurs à la bataille d'Orthès, et à sa conduite dans cette bataille le 27 Février; ainsi que dans les opérations et dans les manœuvres qui avaient mené à l'occupation de Bordeaux.

Quelques membres de la Chambre, députés de l'Irlande, prononcerent après que M. *Vansittart* se fut assis, de petits discours à l'honneur de leur compatriote Lord Wellington, et du pays qui l'avait vu naître, d'où étaient sortis d'excellents guerriers qui s'étaient signalés dans toutes les parties du monde; après quoi la proposition ayant été mise aux voix, passa à l'unanimité.

---

Maintenant nous passons au récit des événements de Bordeaux, les 12, 13 et 14 Mars.

L'arrivée à Londres de deux personnes députées par la ville de Bordeaux afin de porter aux pieds de S. M. Louis XVIII l'hommage du respect, de la fidélité et du dévouement de ses sujets insurgés dans les provinces du Midi, nous a mis en possession de deux documents originaux que nous donnons ci-après. On y trouvera tous les détails que l'on peut désirer sur la réception du maréchal Beresford et de sa division dans la ville royaliste, comme ville alliée, et de l'entrée triomphale de S. A. R. Mgr. le Duc d'Angoulême dans la capitale de la Guienne. On ne pourra lire ces particularités attendrissantes sans être ému jusqu'aux larmes. On y verra que ce

n'est point un parti, encore moins une faction, ni une conspiration d'hommes soudoyés à cet effet, mais une explosion générale d'un sentiment qui avait besoin d'éclater, et qui entraînait également tous les rangs, toutes les classes de la population de cette grande ville, depuis l'homme du parlement jusqu'à l'homme du port.

O qu'ils ont dû être heureux, ceux qui ont pu être témoins d'un spectacle aussi enchanteur! Comme un semblable coup-d'œil fait oublier en un instant vingt-cinq ans de miseres! Qu'il eût été facile de faire éclater le même sentiment dans toutes les provinces, villes, bourgs et hameaux de ce *tant doux pays* de France, si on l'eût voulu; ou pour mieux dire si l'on n'eût pas eu les yeux troublés par les illusions mensongeres de cette secte philosophique qui essayait et essaye peut-être encore, de persuader aux souverains et aux peuples étrangers que les Français avaient oublié jusqu'au nom de leurs Bourbons: qu'ils ignoraient même s'il existait encore un seul membre de cette famille, et qu'ils préféraient la tyrannie sanglante de Napoléon au gouvernement paternel des petits-fils d'Henri IV! Quel démenti cette secte odieuse vient de recevoir dans cette manifestation éclatante des sentiments des peuples de la Guienne, du Languedoc, du Béarn, de la Biscaye, de la Navarre, du Bigore, du pays de Foix, de Gascogne, en un mot de tout ce qui composait jadis le royaume d'Aquitaine! Sera-t-elle réduite pour cela au silence au-dehors de la France ainsi qu'elle l'est au dedans? Nous avons peine à le croire. Nous voyons encore certains papiers, nous entendons encore dans certaines *conversations*, murmurer le mot de despotisme, de lettres de cachet, de bastilles de lits-de-justice, de gouvernement représentatif, de liberté, d'opposition, etc. etc. tandis qu'à Bor-

deaux, jusqu'aux républicains les plus forcénés, jusqu'aux plus chauds partisans de constitutions écrites, se sont empressés d'implorer les bontés paternelles d'un souverain qu'ils avaient trop long-temps méconnu, et le retour d'un gouvernement fort qui pût leur procurer des réalités au lieu d'illusions, la paix au lieu d'une guerre éternelle, la richesse au lieu de la pauvreté, le repos au lieu de l'agitation, la justice au lieu de l'oppression, en un mot la vie au lieu de la mort.

Qui pourrait douter que, semblable au feu électrique, la commotion que le Midi vient de recevoir, ne se communiquera pas immédiatement du Midi au Nord, et de l'Est à l'Ouest ? Il serait injuste, après les exemples que l'on en a eus depuis dix-huit ans, de douter que le feu sacré ne se soit conservé dans toute sa force et dans toute sa pureté, au fond du cœur des habitants du Poitou, de la Bretagne et de l'Anjou. L'esprit des La Roirie, des Charrette et des Stoflet y vit encore. Il s'y retrouvera, et il s'y est peut-être déjà montré, des successeurs, des descendants de ces grands hommes, comme il s'est retrouvé à Bordeaux, sans que l'on s'y attendît, de nouveaux Laroche Jaquelin, de nouveaux Lescure, de nouveaux Donissant. Nous ne parlons pas ici des sentiments des Français de l'Est. On sait qu'il s'est déjà trouvé des Virieu à Lyon; on a vu dans nos précédents numéros ce qui s'est passé à Vésoul à l'apparition de l'auguste frere de Louis XVIII : on sait que les Alliés auraient pu déjà avoir en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté et à Lyon une armée auxiliaire de plus de 50,000 hommes, des provisions, des secours de toute espece, si une politique plus ambitieuse que sage, si un esprit de vengeance mal raisonné, si des prétentions hors

de saison, si une déférence incroyable pour un pouvoir eunuque *qui ne fait rien et nuit à qui veut faire*, n'avaient paralysé ce mouvement.

Mais sans nous arrêter pour le moment à des considérations qui nous jeteraient dans une discussion trop longue, nous ne voulons pas retarder plus long-temps le plaisir que nos lecteurs auront à lire les pieces que nous leur avons annoncées.

L'une est la belle proclamation du maire de Bordeaux, M. Lynch, par laquelle il explique à ses concitoyens, comme un sage magistrat, les motifs et les principes de sa conduite, et leur offre ainsi un fanal pour diriger leur marche.

L'autre est un court récit historique des événements qui se sont passés dans les trois glorieuses journées des 12, 13 et 14. Nous le tirons de la premiere gazette royale publiée à Bordeaux le 14.

---

*Mairie de la Ville de Bordeaux.*

## LE MAIRE

### DE BORDEAUX A SES CONCITOYENS.

Habitants de Bordeaux,

Le magistrat paternel de votre ville a été appelé, par les plus heureuses circonstances, à se rendre l'interprète de vos vœux trop long-temps comprimés, et l'organe de votre intérêt, pour accueillir, en votre nom, le neveu, le gendre de Louis XVI, dont la présence change en alliés des peuples irrités, qui, jusqu'à vos portes, ont eu le nom d'ennemis.

Déjà, Bordelais, les proclamations que, dans l'impuissance de la presse, vos plumes impatientes ont multipliées, vous ont rassurés sur les intentions de notre Roi et les projets de ses alliés.

Ce n'est pas pour assujettir nos contrées à une domination étrangere que les Anglais, les Espagnols et les Portugais y apparaissent. Ils se sont réunis dans le Midi, comme d'autres peuples au Nord,

pour détruire le fléau des Nations, et le remplacer par un Monarque, père du peuple. Ce n'est même que par lui que nous pouvons apaiser le ressentiment d'une nation voisine, contre laquelle nous a lancés le despotisme le plus perfide.

Si je n'avais été convaincu que la présence des Bourbons, conduits par leurs généreux alliés, devait amener la fin de vos maux, je n'aurais sans doute jamais déserté votre ville; mais j'aurais courbé la tête en silence sous un joug passager. On ne m'eût point vu arborer cette couleur qui présage un gouvernement pur, si l'on ne m'avait garanti que toutes les classes de citoyens jouiront de ces bienfaits que les progrès de l'esprit humain promettaient à notre siecle.

Les mains des Bourbons sont pures du sang français. Le testament de Louis XVI à la main, ils oublient tout ressentiment: partout ils proclament et ils prouvent que la tolérance est le premier besoin de leurs âmes. Instruits que les ministres d'une religion différente de celle qu'ils professent, ont gémi sur le sort des rois et des pontifes, ils promettent une égale protection à tous les cultes qui invoquent un Dieu de paix et de réconciliation.

C'est en déplorant ces horribles ravages de la tyrannie qu'amena la licence, qu'ils oublient les erreurs causées par les illusions de la liberté. Loin d'en vouloir à ceux qui, avec une ardeur trop punie en ont poursuivi le vain fantôme, ils viennent leur restituer cette liberté véritable, qui laisse à la fois le peuple et le monarque sans défiance. Toutes les institutions libérales seront maintenues. Effrayé de la facilité des Français à voter des impôts, soutiens du despotisme, le Prince sera le premier à concerter, avec vos représentants, le mode le plus légal, la répartition la plus équitable, pour que le peuple ne soit pas foulé.

Ces courtes et consolantes paroles, que vient de vous adresser l'Epoux de la fille de Louis XVI: "Plus de tyran! plus de guerre! plus de conscription! plus d'impôts vexatoires!" ont déjà rassuré vos familles.

Déjà Sa Majesté a deux fois proclamé, à la face de l'Europe, que l'intérêt de l'état lui ferait une loi de consolider des ventes qui, par d'innombrables mutations, ont intéressé tant de familles à des propriétés désormais garanties.

Bordelais! Je me suis assuré que la ferme volonté de Sa Majesté était de favoriser l'industrie, et de ramener parmi nous cette impartiale liberté de commerce, qui, avant 1789, avait répandu

l'aisance dans toutes les classes laborieuses. Vos récoltes vont cesser d'être ruineuses ; les colonies, trop long-temps séparées de la mère patrie, vous seront rendues ; la mer, qui était devenue comme inutile pour vous, va ramener dans votre port des pavillons amis. L'ouvrier laborieux ne verra plus ses mains oisives, et le marin, rendu à sa noble profession, va naviguer de nouveau pour acheter le repos de sa vieillesse, et léguer son expérience à ses fils.

L'époux de la fille de Louis XVI est dans vos murs : il vous fera bientôt entendre lui-même l'expression des sentiments qui l'animent et de ceux du Monarque, dont il est le représentant et l'interprète.

L'espoir des jours de bonheur qu'il vous assure, a soutenu mes forces.

Je n'ai pas besoin de vous inviter à la concorde. Tous nos vœux ne tendent-ils pas au même but, la destruction de la tyrannie sous laquelle nous avons tous également gémi ? Mais chacun de vous doit y concourir avec autant d'ordre que d'ardeur. Amsterdam n'a point attendu la présence de ses libérateurs, pour se prononcer et rétablir l'ancien gouvernement, seul capable de rappeler son commerce à sa prospérité : c'est au patriotisme des négocians que le Stathouder a dû son rétablissement, et la prompte création de l'armée qui défend, par ses mains, la liberté hollandaise.

Les premiers vous aurez donné un semblable exemple à la France. La gloire et l'avantage qu'en retirera votre ville, la rendront à jamais célèbre et heureuse entre les cités.

Tout nous permet d'espérer qu'à l'excès des maux vont succéder enfin ces temps désirés par la sagesse, où doivent cesser les rivalités des nations ; et peut-être était-il réservé au grand capitaine qui a déjà mérité le titre de *Libérateur des Peuples*, d'attacher son nom glorieux à l'époque de cet heureux prodige.

Tels sont, ô mes concitoyens ! les motifs, les espérances qui ont guidé mes démarches, et m'ont déterminé à faire pour vous s'il le fallait, le sacrifice de ma vie. Dieu m'est témoin que je n'ai eu en vue que le bonheur de notre patrie.

Vive le Roi !

A Bordeaux, en l'Hôtel de Ville, le 12 Mars, 1814.

Le Maire,

LYNCH.

## Journal de Bordeaux,

### No. I,

*Imprimé et publié par Ordre supérieur.*

*Bordeaux, le 14 Mars.*—La journée du douze Mars va devenir, pour la ville de Bordeaux, l'époque la plus glorieuse que puissent consacrer les fastes de l'histoire. Depuis longtemps les Bordelais s'étaient prononcés contre le gouvernement oppresseur qui fait gémir la France, mais ils n'avaient pas encore trouvé le moment favorable pour secouer le joug. Des citoyens zélés travaillaient cependant, en secret, au rétablissement du gouvernement paternel des petits-fils d'Henri IV. M. Lynch, ancien magistrat au parlement de Bordeaux, que la Providence avait choisi pour donner le signal, se concertait avec M. Taffard de St.-Germain, commissaire de S. M. Louis XVIII pour profiter du premier moment. L'arrivée de l'armée anglaise sur le territoire français, les sentiments grands et généreux de cette nation, qui a sauvé l'Europe de l'esclavage et de l'oppression, tout faisait espérer que le jour de la délivrance approchait. On apprit alors que S. A. R. M. le duc d'Angoulême était arrivé à l'armée. Le petit-fils d'Henri IV, l'époux de S. A. R. fille de Louis XVI, était entré à St. Jean de Luz. Le conseil royal arrêta que M. de Laroche-Jacquelin et M. Queyriaux se rendraient auprès de S. A. R. pour prendre ses ordres et conférer avec Lord Wellington. Sa Seigneurie, dévouée aux Bourbons, promit tous les secours nécessaires pour appuyer les vrais royalistes. M. Georges Bontemps de Berri fut envoyé pour prier S. A. R. de vouloir se rendre à Bordeaux. Lord Wellington fit aussitôt marcher une colonne sur Bordeaux; il en confia le commandement au maréchal de Beresford, aussi porté que Sa Seigneurie pour le rétablissement de Louis XVIII. Aussitôt que M. le Commissaire du Roi et M. Lynch furent certains de l'arrivée des généreux alliés, tout fut préparé pour les recevoir d'une manière éclatante, digne d'eux, digne du Roi qu'ils venaient nous rendre, et digne des Bordelais, qui voulaient donner une grande preuve de dévouement. Des estafettes furent envoyées au-devant de M. le Maréchal, et des députés partirent pour porter à S. A. R. les vœux des Bordelais. Quel bonheur pour nous, braves Gascons, d'avoir les premiers mis aux pieds du Prince l'hommage du respect et de la fidélité!

Aussitôt que M. le Maréchal fut arrivé au Pont-de-la-Maye, le colonel Vivian fut envoyé à M. le Maire, pour lui

annoncer qu'il croyait entrer dans une ville alliée et soumise à S. M. Louis XVIII ; il en reçut bien vite l'assurance, et M. Lynch, MM. les adjoints, escortés d'une garde royale sans uniforme, se rendirent auprès de M. le Maréchal ; la cocarde blanche fut aussitôt arborée, le drapeau blanc flotta sur le clocher de St. Michel, et M. le Maire adressa à M. le Maréchal un discours qui, exprimant tous les vœux des Bordelais, pénétra de sensibilité tous les cœurs de ceux qui purent l'entendre : quel charme de lui voir déposer son écharpe, prendre l'antique emblème des Français, et arborer cette cocarde blanche, symbôle de la paix et du bonheur ! Les cris de Vive le Roi, qui se répétaient en écho, interrompirent souvent M. le Maire et M. le Maréchal. Sa Seigneurie répéta, avec un ton affectueux, la promesse faite par Lord Wellington Le cortége se remit en marche pour rentrer à l'hôtel-de-ville ; le peuple se portait en foule au-devant des libérateurs ; les cris de Vive les Bourbons, honneur aux Anglais, vive le Maire, se succédaient sans cesse ; le contentement était sur tous les visages ; des larmes de joie coulaient de tous les yeux, l'aurore du bonheur se levait ; M. le Maréchal, arrivé à l'hôtel-de-ville, reçut MM. les adjoints, M. le commissaire du Roi, décoré de l'écharpe royale, présentés par M. le Maire. M. le général donna de nouvelles assurances de la protection de sa loyale nation.

Mais les acclamations du peuple, mais tous les cœurs demandaient le Prince ; chacun voulait voir le neveu de son Roi ; on voulait témoigner à lui-même toute l'affection qu'on lui portait ; à l'instant même arriva M. le duc de Guiche, pour annoncer que S. A R. serait à Bordeaux avant trois heures, qu'il se rendrait aussitôt à la cathédrale : cette nouvelle fut bientôt répétée par mille échos : de nouveaux cris de Vive le Roi s'élevèrent de toutes parts et par toute la ville : la joie fut générale ; de nombreux détachements de jeunes royalistes partirent pour aller auprès de S. A. R. et M. le Maire monta ensuite dans sa voiture avec M. le Commissaire du Roi. MM. les adjoints et une partie du conseil municipal les accompagnerent ; la foule était immense ; aussitôt que l'on aperçut S. A. R. M. le Maire et tout son cortége mirent pied à terre ; M. Lynch harangua S. A. R. et reçut une réponse digne du fils de Henri IV ; l'oubli du passé, le bonheur pour l'avenir, voilà ce qu'il venait porter aux Français, voilà les sentiments des Bourbons, voilà le vœu du Roi et de tous les Princes : S. A. R. se mit en marche vers la cathédrale, mais la foule remplissait toutes les rues, on voulait voir le Prince, il s'arrêtait à chaque instant pour laisser jouir les Français du bonheur de le contempler ; M. l'Archevêque attendait S. A. R. à la grande porte de la cathédrale, toute l'église était remplie, et l'on ne parvint qu'après trois-quarts d'heures à pénétrer jusqu'au sanctuaire ; la sainteté du lieu ne put retenir les acclamations, les cris de Vive le

Roi suspendirent la cérémonie ; le *Te Deum* fut chanté et répété par tous les cœurs ; S. A. R. voulant prouver aux Bordelais combien il était touché de leurs sentiments, se rendit à l'hôtel-de-ville pour charger les magistrats d'en être l'interprète ; les cris de Vivent les Bourbons, Vive le Roi, le précédèrent partout, et suivirent tous ses pas.

---

Après avoir lu ces témoignages indubitables de l'exécration des Bordelais pour Napoléon et sa race, et de leur amour sincere pour les petits-fils du bon Henri IV, comment pourra-t-on croire que le fils de l'ancien avocat du Roi de Bourdeaux, d'un des hommes les plus célebres de son temps, que M. Emmanuel Dupaty, puisqu'il faut le nommer, ait eu la stupidité de composer, à la même époque, de faire imprimer et de faire chanter dans les corps-de-gardes de Paris, et même sur le théâtre de l'opéra, la ronde suivante. Il sera peut-être obligé de répondre au Roi de France pour sa justification comme le poëte Waller qu'on accusait d'avoir mieux loué Cromwell que Charles II : " que les poëtes réussissaient mieux dans les " fixions que dans les vérités."

## GARDONS-NOUS BIEN !

### RONDE DE NUIT POUR LA GARDE NATIONALE.

AIR : *On prend fort bien les places qui se rendent.*

Gardons-nous bien . . . . Que ce cri nous rallie !
Toi, dont l'honneur est le suprême bien,
Vois les fureurs d'une horde ennemie,
Et de son joug si tu crains l'infâmie, . . .
Garde-toi bien *(bis.)*

Garde-toi bien, vois ces villes en cendre
Où le Tartare, hélas ! n'épargna rien !
De ces remparts qui n'ont pu se défendre
Un cri d'horreur s'éleve et fait entendre . . .
Garde-toi bien. *(bis.)*

Garde-la bien, cette ville immortelle,
Où t'enchaîne le plus tendre lien,
Près de ces murs où ta fais sentinelle,
Dorment un fils, une épouse fidele ...
Garde les bien. *(bis.)*

Garde-la bien, cette vierge timide
Que vient ravir le Russe ou le Prussien :
Sa mere en vain lui servirait d'Égide !
Arme ton bras, et du bras d'un perfide
Garde-la bien. *(bis.)*

Garde-la bien, cette Reine chérie
Dont un héros t'a rendu le gardien :
L'honneur français, ton cœur et ta patrie,
Ton Dieu, ton Roi, tout à la fois te crie :
Garde-la bien. (*bis.*)

Gardons-le bien, l'enfant dont la puissance
A nos enfants doit servir de soutien !
Repose en paix, noble espoir de la France !
Et nous, amis dans l'ombre et le silence,
Gardons-le bien. (*bis.*)

Par M. Emmanuel Dupaty.

---

### AU NOM DU ROI.

## *Le Duc d'*Angoulême *à l'Armée Française.*

Soldats,—J'arrive ; je suis en France ; dans cette France qui m'est si chere ! Je viens briser vos fers : je viens déployer le drapeau blanc, ce drapeau sans tache que vos peres suivaient avec transport. Ralliez-vous-y, braves Français, et marchons tous ensemble au renversement de la tyrannie.

Généraux, officiers et soldats qui vous rangerez sous l'antique banniere des lys, au nom du roi, mon oncle, qui m'a chargé de vous faire connaître ses intentions paternelles, je vous garantis vos grades, vos traitements et des récompenses proportionnées à la fidélité de vos services.

Soldats français, c'est le petit-fils de Henri IV, c'est l'époux d'une Princesse dont les infortunes furent sans égales, mais dont tous les vœux sont pour le bonheur de la France ; c'est un Prince oubliant ses peines à l'exemple de votre Roi, pour ne s'occuper que des vôtres, qui vient avec confiance se jeter dans vos bras.

Soldats, mon espoir ne sera pas trompé. Je suis le fils de vos Rois, et vous êtes Français !

LOUIS-ANTOINE.

St. Jean de Luz, le 11 Février, 1814.

Par ordre de S. A. Royale,
Le comte Etienne DE DAMAS.

---

**Voici le discours qui fut adressé par le Maire de Bordeaux au général Beresford, et ceux de l'Archevêque et du Maire à S. A. R. Mgr. le duc d'Angoulême. Nous les traduisons d'un papier anglais dont le rédacteur se dit en possession des originaux.**

## *Le Maire, M.* Lynch, *au Maréchal* Beresford.

Général,

La nation généreuse qui a donné des preuves si distinguées de sa magnanimité en secourant, avec une constance inébranlable, ses alliés opprimés, se présente aujourd'hui aux portes de la ville de Bordeaux, comme l'alliée de notre auguste souverain Louis XVIII.

Nous nous rendons auprès de vous, général, afin d'exprimer, au nom de tous nos concitoyens, les sentiments dont ils sont pénétrés.

Vous allez être témoin de toutes les preuves d'amour pour notre Roi, qui vont se manifester de toutes parts. A ces témoignages se joindront les sentiments de notre reconnaissance.

Puisse-t-il désormais ne se présenter aucun obstacle à l'union de nos pays ! Que vos bâtiments entrent librement dans nos ports, et que les nôtres soient de même reçus comme amis dans vos rades ! Nous jouirons ainsi mutuellement des bienfaits du commerce. L'alliance de l'Angleterre et de la France assure la paix et le bonheur du monde.

## *Discours de l'Archevêque au duc d'* Angoulême.

Monseigneur,

Affligés pendant une longue suite d'années de calamités de toute espece, nous avons gémi de nos malheurs, et tandis que nous adressions nos prieres au Ciel pour qu'il daignât y mettre un terme, nous ne cessions pas d'être agités par la crainte et par l'espérance qui se faisaient sentir alternativement.

Ces émotions pénibles sont enfin calmées par la présence de Votre Altesse Royale. Nous serons heureux ! J'ose, au nom de mon clergé et des fideles de mon diocese, supplier

Votre Altesse Royale, de transmettre à Sa Majesté les assurances qu'elle ne trouvera point dans ses états de sujets plus fideles ou plus dévoués.

## *Discours du Maire de Bordeaux à S. A. R. Mgr. le Duc d'*Angoulême.

Monseigneur,

Quel jour pour la ville de Bordeaux que celui où elle va recevoir dans son sein le neveu et le gendre de Louis XVI, de notre bienaimé le Roi Louis XVIII. La France va donc recouvrer le bonheur ! Elle ne pouvait en jouir que sous le gouvernement paternel du descendant d'Henri IV, du souverain dont la haute sagesse s'est également démontrée dans la prospérité comme dans les malheurs.

Quel plus sûr présage, Monseigneur, de notre félicité future, que la présence d'un Prince si renommé par l'affabilité, la prudence et la fermeté !

Venez, Monseigneur, au milieu des fideles sujets de notre Roi, leur donner l'exemple de toutes les vertus. Venez recevoir les témoignages les plus éclatants de notre amour, de notre dévouement et de notre profond respect.

---

Les deux personnes arrivées de Bordeaux pour porter aux pieds du Roi de France, l'heureuse nouvelle du retour des Français à l'autorité légitime, sont: M. de Tauzia, chargé en second sous le Maire de Bordeaux, de la police et de l'administration de la ville, et M. le baron de la Barthe, qui était parti de Londres pour le Midi de la France deux mois avant cette explosion régénératrice. Il est inutile de parler de la bonté, de la joie, de l'affabilité avec laquelle ils ont été reçus par Sa Majesté, par Mad. la duchesse d'Angoulême, et par toutes les personnes qui composent la cour et la suite de S. M. à Hartwell House, dans le Comté de Buckingham. M. de Tauzia retourne sans perdre de temps à Bordeaux. M. le Duc de Grammont, capitaine des gardes du roi, accompagné de M. le Duc de Lorge, du général baron de Pujol et de quelques autres personnes, doivent partir en même temps pour Bordeaux, où ils précéderont et annonceront l'arrivée prochaine du Roi de France et de Mad. la Duchesse d'Angoulême, qui seront accompagnés, entr'autres personnages distingués, du vénérable Archevêque de Rheims, Talleyrand Périgord, de M. le Duc d'Havré, capitaine des gardes, de M. de Barentin, chancelier de France, de M. le comte de Blacas d'Aulps, ministre du Roi, etc. etc.

# LE LOGOGRAPHE,

## OU

## LE MONITEUR SECRET.

## No. LXX.

" Son Empire est détruit si l'Homme est reconnu."

*Dialogue entre le* Logographe *et le* Moniteur.

*Le Moniteur.*—Eh bien ! collégue, vous vous disposez sans doute à consigner dans vos pages jusqu'ici passablement mensongeres, l'histoire de la restauration, et à venir prêcher ouvertement à Paris des doctrines que jusqu'à ce moment vous n'avez présentées que sous le voile de l'allégorie. Je suis sûr que, dans l'effervescence de vos vœux, dans l'exagération de vos espérances, vous voyant déjà le journal officiel de la monarchie légitime, vous vous préparez à obtenir sur les bords de la Seine un peu plus de succès que vous n'en avez acquis sur les bords de la Tamise. Je vous le dirai de bonne foi, collégue ; je vous ai cru le cerveau un peu malade jusqu'au moment où les désastres que nous avons éprouvés en Russie ont donné plus de consistance à vos prédictions et fait paraître votre censure moins impertinente. Probablement, profitant du privilége que nous autres journaux nous arrogeons d'avoir tout prévu, vous allez vanter votre perspicacité et déclarer qu'il n'est rien arrivé que vous n'ayez annoncé.

*Le Logographe.*— Odieux propagateur de

mensonges, servile instrument du plus abhorré des despotes, qui t'a inspiré la hardiesse de m'aborder et surtout de m'interroger sur mes vœux et mes projets?

*Le Moniteur.*—Collégue! votre fierté justifie mes conjectures, un commencement de prospérité vous tourne la tête et vous vous croyez le droit de m'insulter parce que des circonstances inespérées semblent menacer mon existence et confirmer la vôtre. J'aurais cru que l'habitude d'appartenir à un parti vaincu vous aurait donné un peu de modestie, et surtout que, connaissant de combien d'événements j'ai été le jouet, de combien de partis j'ai été l'organe et l'instrument, vous auriez plutôt plaint ma destinée, qu'accusé ce qu'il vous plaît d'appeler ma lâcheté. Je n'ai pas comme vous choisi ma position, et s'il y a quelque mérite dans l'usage que vous avez fait de votre liberté, je ne suis pas aussi criminel qu'on le pense dans la facilité avec laquelle je me suis laissé entraîner par le torrent des événements et l'emportement des divers meneurs révolutionnaires.

*Le Logographe.*—Non, rien ne justifie cette indifférence perverse au milieu des malheurs publics, cette servile obéissance pour les brigands qui ont triomphé et succombé tour à tour depuis le commencement de la révolution. Loin d'ici, coupable panégyriste de l'anarchie et du despotisme, va terminer ta carriere dans la fange où tu naquis et partager la catastrophe de la tyrannie dont tu fus si long-temps le lâche adulateur.

*Le Moniteur.*—Vous devez penser, collégue, que je sais dévorer un affront et que connaissant le principe de votre indignation, c'est moins à moi que j'en rapporte les insultes qu'à ceux qui m'ont successivement employé ou plutôt dominé. Votre franchise m'intéresse, et dussiez-vous m'accabler de nouvelles injures, je ne veux pas que vous per-

diez le fruit de ma bonne volonté ni les conseils de mon expérience. Vous avez tout l'enthousiasme du jeune âge, toute la confiance que donne la certitude de servir une bonne cause; mais vous ne devez entretenir ni des espérances aussi exagérées ni des opinions aussi absolues. Raisonnons froidement, écoutez-moi d'abord, chassez-moi ensuite si cela vous convient. Je ne veux pas avoir passé inutilement le détroit et je souhaite que cette circonstance soit utile à un collégue que j'estime, malgré sa brusquerie. J'ai vingt-cinq ans d'existence, vingt-cinq ans sont vingt-cinq siecles, surtout pour un journal dans les temps où nous vivons. Vous devez montrer plus de respect à la vieillesse.

*Le Logographe paraissant s'adoucir, le Moniteur prend un ton de familiarité, et dit en jetant les yeux sur un article commencé* : Ah ! ah ! Collégue, ceci est de notre compétence, vous permettez :" *Il lit tout haut* " Depuis que nous avons entrepris la tâche de démasquer Buonaparté dans les divers essais dont ce journal est composé, nous n'avons jamais été plus voisins de la voir terminée par la chûte et probablement le supplice de ce monstre dont l'existence a pesé si cruellement sur l'humanité. Déjà pressé de toutes parts, ses périls viennent encore d'augmenter par l'enthousiasme avec lequel le Midi de la France est spontanément retourné sous l'empire de ses maîtres légitimes. L'Est a donné auparavant les mêmes gages de loyauté, et bientôt l'Ouest et le Nord suivant un si grand exemple ne laisseront aux souverains alliés que le soin d'applaudir aux généreux efforts que vont tenter les Français pour venger sur leur tyran les fléaux dont il les a rendus les instruments et les victimes. Nous l'avons toujours dit : la France ne pouvait pas aimer le joug d'un étranger, elle ne pouvait pas être volontairement soumise à son affreux despotisme et

au sein même de ses désordres et de ses fautes, on l'a toujours vue, chaque fois qu'elle a pu manifester ce vœu, diriger ses regrets vers ses maîtres légitimes. Cette opinion ne nous a pas été inspirée par les glorieuses circonstances qui viennent de la justifier, mais nous l'avons manifestée il y a plusieurs années de la manière suivante... *Bien, Collégue, je vous approuve, un Journaliste doit autant qu'il le peut se citer lui-même, cela lui donne un vernis de prophétie et un air de consistance.*"

" L'histoire des révolutions nous apprend que " les pouvoirs despotiques qui naissent des divisions " des peuples ou de leur corruption, se montrent " d'abord avec tous les caracteres de la force, mais " qu'ensuite ils s'usent par leur propre violence et " se perdent par leurs propres excès. Dans la ra- " pide période de leur existence, ils brillent comme " ces météores qui éclairent quelquefois l'horizon " de feux semblables à ceux du soleil, mais qui n'en " ont ni la lumiere pure ni la chaleur vivifiante. " Dieu permet qu'à de certaines époques, les " hommes soient châtiés ; mais il ne les a pas dé- " voués sur la terre à des maux sans fin ; et puisque, " au milieu de leurs peines, il leur laisse l'espérance, " c'est pour leur indiquer qu'il est un terme à sa " colere. On a vu peu de dynasties nouvelles s'affermir lorsque la famille qu'elles prétendent remplacer n'a laissé après elle que des souvenirs glorieux et touchants, lorsqu'elle vit dans de nombreux rejetons et que l'usurpateur est un tyran. " La mémoire du grand Roi n'est point éteinte dans " le cœur des Français, non plus que celle du meilleur des souverains inhumainement assassiné sous " leurs yeux. C'est de ce mélange d'admiration " pour le siecle de Louis XIV, et de pitié profonde " sur le sort de Louis XVI que se composent les re- " grets qui s'attachent à la famille des Bourbons et

" ses vœux qui la rappellent. Ces sentiments ne " s'éteindront jamais, ils résisteront à toutes les " persécutions, ils défient la rage et la puissance " de l'usurpateur, ils se déchaîneront un jour avec " violence contre ces prétentions impies, contre " cette famille étrangere qui n'a apporté aux Fran- " çais pour appanage que sa honte et ses vices...

*Le Moniteur.*—" Tout cela est un peu lourd. Vous auriez dû faire un tableau animé de la scene de Bordeaux, parsemer cela d'anecdotes vraies ou fausses qui en augmentent l'intérêt, indiquer des députations qui n'ont pas existé, rapporter des discours qui n'ont pas été prononcés, énumérer une force armée qui n'existe encore qu'en projet, enfin renforcer le tout de pronostics heureux qui charment l'imagination de ceux pour lesquels vous écrivez. Permettez-moi d'opposer à votre article celui que j'ai préparé sur le même sujet, quoique dans un sens bien différent, puisqu'il est déterminé à être soumis à notre Empereur, lorsqu'il lui conviendra de donner connaissance de cet événement. Eh bien ! n'allez-vous pas froncer le sourcil ? ne faut-il pas que je fasse mon métier ? ne suis-je pas encore le journal officiel de Napoléon ? *Il lit :*

" Les Anglais profitant de l'affaiblissement momentané de l'armée d'Espagne, ont fait jusqu'à Bordeaux une trouée qui leur coûtera cher, lorsqu'ils se verront forcés à la retraite, ce qui va bientôt leur arriver, dès que les maréchaux ducs de Dalmatie et d'Albufera qui ont opéré leur jonction, se trouveront en état de reprendre l'offensive par les renforts qui leur arrivent de toutes parts. L'entrée de l'armée anglaise à Bordeaux a été signalée par un événement qui mériterait à peine d'être mentionné, s'il ne montrait à quels artifices le gouvernement britannique a recours pour tromper la multitude. Quelques-

insensés soudoyés par l'or de cette nation, ont imaginé de faire entrer dans cette ville un individu qu'ils ont supposé être le duc d'Angoulême, ils l'ont ensuite conduit à la cathédrale où ils ont forcé le clergé à chanter un *Te Deum*, et ils ont terminé cette orgie en le montrant le soir au théâtre où des applaudissements gagés l'ont assez vivement accueilli. Rien de plus grossier que cette ruse. Toute l'Europe sait que le duc d'Angoulême est mort, il y a six ans, à Mittau, et qu'il n'existe plus de toute l'ancienne dynastie que le duc d'Orléans marié à une Bourbon de Naples, et le comte de Lille que les Anglais retiennent prisonnier dans un château. Les habitants de Bordeaux, ni aucun membre des autorités constituées, n'ont pris aucune part à cet acte de déception qui appartient en entier aux Anglais et à quelques gens sans aveu, artisans de désordre et de révolte qu'ils traînent à leur suite pour en faire le même usage que des fusées de Congrève. Tout le Midi de la France est indigné de cette tentative séditieuse, inouïe dans l'histoire des nations, et l'Empereur reçoit chaque jour, ainsi qu'on peut s'en convaincre, en lisant les adresses ci-après, des protestations d'attachement et de fidélité, de la part des pays occupés par l'ennemi, et que celui-ci représente comme le foyer de la contre-révolution.—Permettez, Collégue, que je vous lise une de ces adresses, qui, vous le verrez bien, a été fabriquée dans notre attelier de mensonges :

***Adresse d'un grand Nombre d'Habitants du Département de la Haute-Garonne à S. M. l'Empereur et Roi.***

Sire !

" L'ennemi vient d'avoir recours à un arti-

" fice trop grossier pour qu'il puisse tromper le " jugement, égarer la loyauté de vos fideles sujets " du département de la Haute-Garonne. Com- " ment a-t-il pu croire que le nom d'une dynastie " qui n'existe plus et si heureusement remplacée " par celle que Votre Majesté a fondée sous les " auspices de la gloire, parviendrait à dissoudre " tous les liens d'amour et de reconnaissance qui " nous attachent à votre auguste personne et à " votre gouvernement paternel ! Cette tentative " Sire, est le signal de la ruine de l'ennemi, elle " a donné plus d'unanimité et d'énergie à nos " efforts, et nous avons tous jurés de venger " l'outrage qu'on a fait à notre loyauté. Nos " conscrits dont ces troupes ennemies empêchaient " le départ, se sont jetés dans les bois, dans les " montagnes, et vont par des routes détournées " rejoindre les armées victorieuses de V. M. " Allez, leur avons-nous dit, porter aux géné- " raux de S. M. l'assurance que, tandis qu'ils " s'avanceront contre l'ennemi, nous ne serons " pas oisifs dans l'œuvre de notre délivrance. " Dites-leur que nos cœurs sont avec eux et que " bientôt nos bras les seconderont. Jurez de re- " venir vainqueurs et de ne poser les armes que " quand vous aurez purgé le territoire français " de la présence de l'ennemi. Ils l'ont juré, Sire, " et ils rempliront leur serment : nous remplirons " aussi le nôtre qui est de mourir plutôt que de " céder à la voix de l'imposture et de manquer " à la fidélité que nous devons à V. M. et à son " illustre dynastie." *(Suivent* 30,000 *signatures d'individus tous propriétaires, on les trouvera dans un des suppléments du Moniteur.*)

*Le Logographe.*—J'avoue que ce que vous venez de me lire excede en impudence tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour dans vos feuilles vénales et décriées. Mais qui tromperez-vous ? La

voix des peuples crie plus haut que toutes les proclamations mensongères du tyran. Elle demande aujourd'hui de toutes parts la punition de Napoléon ; elle sera terrible, exemplaire, son existence n'est prolongée de quelques jours que pour rendre sa chûte plus complette, que pour le montrer à l'univers dénué de tous ces moyens de puissance qui l'ont rendu si formidable, et bientôt écrasé sous les roues de ce char triomphal qu'il a promené au milieu des nations éperdues il n'offrira plus à leurs yeux qu'un cadavre horriblement mutilé.

*Le Moniteur.*—Tout ceci me semble assez prophétique, et je suis presque tenté de préparer d'avance les imprécations dont j'accablerai la mémoire de Napoléon lorsqu'il aura éprouvé le sort terrible que vous lui présagez. Nous nous reverrons, vous m'avez presque converti à votre opinion, et je commence à croire que Napoléon touche à une grande catastrophe et j'espere d'être à portée d'en donner bientôt les détails au public, ainsi que je lui communiquai dans le temps ceux du supplice de Robespierre, que j'avais servi et adulé ainsi que son prédécesseur Napoléon. Je vous montrerai dans peu l'article que j'aurai écrit par anticipation sur ce sujet, car les événements ne me prennent jamais au dépourvu. . . . .

## OUVRAGE NOUVEAU.

*De l'Esprit de Conquête et d'Usurpation, par M. B.* Constant, *ex-Tribun du Peuple. Un vol in-8vo, à Londres.* Murray.

Quel que soit le mérite intrinseque de l'ouvrage dont nous donnons plus bas des extraits, on ne lui contestera pas au moins celui de l'à propos. Les deux questions qui y sont traitées sont sur le point d'être résolues par un événement depuis long-temps désiré par l'Europe, imploré par la France, et que nos espérances les plus exagérées ne pouvaient nous faire entrevoir comme si prochain. Mais cet ouvrage a d'autres titres à l'attention des spéculateurs politiques et à la faveur du public. On y remarque beaucoup d'idées neuves, de réflexions profondes exprimées d'une maniere originale et pittoresque, qui en rend la lecture fort agréable. On voit que l'auteur a beaucoup médité sur les effets de la révolution française et sur la nature du gouvernement usurpateur dont elle a affligé notre malheureux pays, comme du plus grand et du dernier des fléaux qu'elle pouvait produire. Sans se livrer à des déclamations outrées ni à des accusations violentes, il fait du despotisme de Buonaparté une censure d'autant plus amere et d'autant plus frappante qu'elle résulte de l'opposition qui existe entre la conduite de ce tyran et les principes qu'il a d'abord proclamés, entre les moyens par lesquels il est arrivé au pouvoir et ceux par lesquels il a voulu s'y maintenir. Nous n'entrerons pas en ce moment dans la discussion des opinions de l'auteur ni dans l'examen de son style, les morceaux qui suivent en donneront une idée assez exacte et assez complete.

*Différences entre l'Usurpation et la Monarchie.*

" La monarchie, telle qu'elle existe dans la plupart des états Européens, est une institution modifiée par le temps, adoucie par l'habitude. Elle est entourée de corps intermédiaires qui la soutiennent à la fois et la limitent : et sa transmission réguliere et paisible rend la soumission plus facile et la puissance moins ombrageuse. Le monarque est, en quelque sorte un être abstrait. On voit en lui non pas un individu, mais une race entiere de rois, une tradition de plusieurs siecles.

L'usurpation est une force qui n'est modifiée ni adoucie par rien. Elle est nécessairement empreinte de l'individualité de l'usurpateur, et cette individualité, par l'opposition qui existe entr'elle et tous les intérêts antérieurs, doit être dans un état perpétuel de défiance et d'hostilité.

La monarchie n'est point une préférence, accordée à un homme aux dépens des autres: c'est une suprématie consacrée d'avance: elle décourage les ambitions, mais n'offense point les vanités. L'usurpation exige de la part de tous une abdication immédiate, en faveur d'un seul: elle souleve toutes les prétentions : elle met en fermentation tous les amours propres. Lorsque le mot de Pédaréte porta sur trois cents hommes, il est moins difficile à prononcer, que lorsqu'il porte sur un seul.

Ce n'est pas tout de se déclarer monarque héréditaire. Ce qui constitue tel, ce n'est pas le trône qu'on veut transmettre, mais le trône qu'on a hérité. On n'est monarque héréditaire qu'après la seconde génération. Jusques alors, l'usurpation peut bien s'intituler monarchie: mais elle conserve l'agitation des révolutions qui

l'ont fondée : ces prétendues dynasties nouvelles sont aussi orageuses que les factions, ou aussi oppressives que la tyrannie. C'est l'anarchie de Pologne, ou le despotisme de Constantinople. Souvent c'est tous les deux.

Un monarque, montant sur le trône que ses ancêtres ont occupé, suit une route dans laquelle il ne s'est point lancé par sa volonté propre. Il n'a point sa réputation à faire : il est seul de son espece ; on ne le compare à personne. Un usurpateur est exposé à toutes les comparaisons que suggérent les regrets, les jalousies ou les espérances ; il est obligé de justifier son élévation : il a contracté l'engagement tacite d'attacher de grands résultats à une si grande fortune : il doit craindre de tromper l'attente du public, qu'il a si puissamment éveillée. L'inaction la plus raisonnable, la mieux motivée lui devient un danger. *Il faut donner aux Français tous les trois mois*, disait un homme qui s'y entend bien, *quelque chose de nouveau* : il a tenu parole.

Or c'est, sans doute, un avantage que d'être propre à de grandes choses, quand le bien général l'exige : mais c'est un mal, que d'être condamné à de grandes choses, pour sa considération personnelle, quand le bien général ne l'exige pas. L'on a beaucoup déclamé contre les rois fainéans. Dieu nous rende leur fainéantise, plutôt que l'activité d'un usurpateur !

Aux inconvénients de la position, joignez les vices du caractere : car il y en a que l'usurpation implique, et il y en a encore que l'usurpation produit.

Que de ruses, que de violences, que de parjures elle nécessite ! Comme il faut invoquer des principes qu'on se prépare à fouler aux pieds, prendre des engagements que l'on veut

enfreindre, se jouer de la bonne foi des uns, profiter de la faiblesse des autres, éveiller l'avidité là où elle sommeille, enhardir l'injustice là où elle se cache, la dépravation, là où elle est timide, mettre, en un mot, toutes les passions coupables comme en serre chaude, pour que la maturité soit plus rapide, et que la moisson soit plus abondante!

Un monarque arrive noblement au trône: un usurpateur s'y glisse à travers la boue et le sang, et quand il y prend place, sa robe tachée porte l'empreinte de la carriere qu'il a parcourue.

Croit-on que le succès viendra, de sa baguette magique, le purifier du passé? Tout au contraire, il ne serait pas corrompu d'avance, que le succès suffirait pour le corrompre.

L'éducation des princes, qui peut être défectueuse sous bien des rapports, a cet avantage, qu'elle les prépare, si non toujours à remplir dignement les fonctions du rang suprême, du moins à n'être pas ébloui de son éclat. Le fils d'un roi, parvenant au pouvoir, n'est point transporté dans une sphere nouvelle. Il jouit avec calme de ce qu'il a, depuis sa naissance, considéré comme son partage. La hauteur à laquelle il est placé ne lui cause point de vertiges. Mais la tête d'un usurpateur n'est jamais assez forte, pour supporter cette élévation subite. Sa raison ne peut résister à un tel changement de toute son existence. L'on a remarqué, que les particuliers mêmes, qui se trouvaient soudain investis d'une extrême richesse, concevaient des désirs, des caprices, et des fantaisies désordonnées. Le superflu de leur opulence les enyvre, parce que l'opulence est une force ainsi que le pouvoir. Comment n'en serait-il pas de même

de celui qui s'est emparé illégalement de toutes les forces, et approprié illégalement tous les trésors ? Illégalement, dis-je, car il y a quelque chose de miraculeux dans la conscience de la légitimité. Notre siecle, fertile en expériences de tout genre, nous en fournit une preuve remarquable. Voyez ces deux hommes, l'un que le vœu d'un peuple et l'adoption d'un roi ont appelé au trône, l'autre qui s'y est lancé, appuyé seulement sur sa volonté propre, et sur l'assentiment arraché à la terreur ; le premier, confiant et tranquille, a pour allié le passé : il ne craint point la gloire de ses aïeux adoptifs, il la rehausse par sa propre gloire ; le second, inquiet et tourmenté, ne croit pas aux droits qu'il s'arroge, bien qu'il force le monde à les reconnaître. L'illégalité le poursuit comme un fantôme ; il se réfugie vainement et dans le faste et dans la victoire. Le spectre l'accompagne, au sein des pompes et sur les champs de bataille. Il promulgue des lois et il les change ; il établit des constitutions et il les viole : il fonde des empires et il les renverse : il n'est jamais content de son édifice bâti sur le sable et dont la base se perd dans l'abîme.

Si nous parcourons tous les détails de l'administration extérieure et intérieure, partout nous verrons des différences, au désavantage de l'usurpation, et à l'avantage de la monarchie.

Un roi n'a pas besoin de commander ses armées. D'autres peuvent combattre pour lui, tandis que ses vertus pacifiques le rendent cher et respectable à son peuple. L'usurpateur doit être toujours à la tête de ses Prétoriens. Il en serait le mépris, s'il n'en était l'idole.

*Ceux qui corrompirent les républiques grecques*, dit Montesquieu, *ne devinrent pas toujours tyrans. C'est qu'ils s'étaient plus attachés à l'élo-*

*quence qu'à l'art militaire*[*]. Mais dans nos associations nombreuses, l'éloquence est impuissante, l'usurpation n'a d'autre appui que la force armée; pour la fonder, cette force est nécessaire: elle l'est encore pour la conserver.

De là, sous un usurpateur, des guerres sans cesse renouvelées: ce sont des occasions pour façonner des gardes à l'obéissance; ce sont des moyens d'éblouir les esprits, et de suppléer, par le prestige de la conquête, au prestige de l'antiquité. L'usurpation nous ramène au système guerrier; elle entraîne donc tous les inconvénients que nous avons rencontrés dans ce système.

La gloire d'un monarque légitime s'accroît des gloires environnantes. Il gagne à la considération dont il entoure ses ministres. Il n'a nulle concurrence à redouter. L'usurpateur, pareil naguères, ou même inférieur à ses instruments, est obligé de les avilir, pour qu'ils ne deviennent pas ses rivaux. Il les froisse, pour les employer. Aussi, regardez-y de près, toutes les ames fières s'éloignent: et quand les ames fières s'éloignent, que reste-t-il? Des hommes, qui savent ramper, mais ne sauraient défendre: des hommes, qui insulteraient les premiers, après sa chute, le maître qu'ils auraient flatté.

Ceci fait que l'usurpation est plus dispendieuse que la monarchie. Il faut d'abord payer les agents pour qu'ils se laissent dégrader: il faut ensuite payer encore ces agents dégradés, pour qu'ils se rendent utiles. L'argent doit faire le service et de l'opinion et de l'honneur. Mais ces agents, tout corrompus et tout zélés qu'ils sont, n'ont pas l'habitude du gouvernement. Ni eux, ni leur maître, nouveau comme eux, ne

[*] Esprit des Lois VIII, 1.

savent tourner les obstacles. A chaque difficulté qu'ils rencontrent, la violence leur est si commode qu'elle leur paraît toujours nécessaire. Ils seraient tyrans par ignorance, s'ils ne l'étaient par intention. Vous voyez les mêmes institutions subsister dans la monarchie durant des siecles. Vous ne voyez pas un usurpateur qui n'ait vingt fois révoqué ses propres lois, et suspendu les formes qu'il venait d'instituer, comme un ouvrier novice et impatient brise ses outils.

Un monarque héréditaire peut exister à côté, ou pour mieux dire, à la tête d'une noblesse antique et brillante : il est, comme elle, riche de souvenirs. Mais là où le monarque voit des soutiens, l'usurpateur voit des ennemis. Toute noblesse, dont l'existence a précédé la sienne, doit lui faire ombrage. Il faut que, pour appuyer sa nouvelle dynastie, il crée une nouvelle noblesse. Mais voulez-vous savoir ce que sera cette noblesse nouvelle ? Durant la guerre des paysans de la Souabe contre leurs Seigneurs, les premiers revêtaient souvent les armes de leurs maîtres qu'ils avaient tués ; qu'arrivait-il ? Sous le casque doré du noble, on reconnaissait le paysan, et l'armure chevaleresque était un travestissement, au lieu d'être une parure.

Il y a confusion d'idées, dans ceux qui partent des avantages d'une hérédité déjà reconnue, pour en conclure la possibilité de créer l'hérédité. La noblesse engage, envers un homme et ses descendants, le respect des générations, non-seulement futures, mais contemporaines. Or ce dernier point est le plus difficile. On peut bien admettre un traité pareil, lorsqu'en naissant on le trouve sanctionné : mais assister au contrat et s'y résigner, est impossible, si l'on n'est la partie avantagée.

L'hérédité s'introduit, dans des siecles de

turelles, comme tous les avantages sociaux, doivent trouver leur place dans l'organisation politique : et le talent n'est certes pas un moindre trésor que l'opulence. Mais dans une société bien organisée, le talent conduit à la propriété. Le corps des anciens propriétaires se recrute ainsi de nouveaux membres, et c'est la seule maniere dont un changement progressif, imperceptible et toujours partiel doive s'opérer. L'acquisition lente et graduelle d'une propriété légitime est autre chose que la conquête violente d'une propriété qu'on enleve. L'homme qui s'enrichit par son industrie ou ses facultés apprend à mériter ce qu'il acquiert. Celui qu'enrichit la spoliation ne devient que plus indigne de ce qu'il ravit.

Plus d'une fois, durant nos troubles, nos maîtres d'un jour, qui nous entendaient regretter le gouvernement des propriétaires, ont eu la tentation de devenir propriétaires, pour se rendre plus dignes de nous gouverner. Mais quand ils se seraient investis en quelques heures de propriétés considérables, par une volonté qu'ils auraient appelée loi, le peuple et eux-mêmes auraient pensé, que ce que la loi avait conféré, la loi pouvait le reprendre ; et la propriété, au lieu de protéger l'institution, aurait eu continuellement besoin d'être protégée par elle. En richesse, comme en autre chose, rien ne supplée au temps.

D'ailleurs, pour enrichir les uns, il faut appauvrir les autres. Pour créer de nouveaux propriétaires, il faut dépouiller les anciens. L'usurpation générale doit s'entourer d'usurpations partielles, comme d'ouvrages avancés qui la défendent. Pour un intérêt qu'elle se concilie, dix s'arment contr'elle.

Ainsi donc, malgré la ressemblance trom-

pense qui paraît exister entre l'usurpation et la monarchie, considérées toutes deux comme le pouvoir remis à un seul homme, rien n'est plus différent. Tout ce qui fortifie la seconde, menace la première ; tout ce qui est dans la monarchie, une cause d'union, d'harmonie et de repos, est dans l'usurpation une cause de résistance, de haine et de secousses.

Ces raisonnements ne militent pas avec moins de force pour les républiques, quand elles ont existé long-temps. Alors elles acquièrent, comme les monarchies, un héritage de traditions, d'usages et d'habitudes. L'usurpation, seule, nue et dépouillée de toutes ces choses, erre au hasard, le glaive en main, cherchant de tous côtés, pour couvrir sa honte, des lambeaux qu'elle déchire et qu'elle ensanglante, en les arrachant.

---

*D'un Rapport, sous lequel l'Usurpation est plus fâcheuse que le Despotisme le plus absolu.*

Je ne suis point assurément le partisan du despotisme : mais s'il fallait choisir entre l'usurpation et un despotisme consolidé, je ne sais si ce dernier ne me semblerait pas préférable.

Le despotisme bannit toutes les formes de la liberté : l'usurpation, pour motiver le renversement de ce qu'elle remplace, a besoin de ces formes : mais en s'en emparant, elle les profane. L'existence de l'esprit public lui étant dangereuse, et l'apparence de l'esprit public lui étant nécessaire, elle frappe d'une main le peuple, pour étouffer l'opinion réelle, et elle le frappe encore de l'autre, pour le contraindre au simulacre de l'opinion supposée.

Quand le Grand Seigneur envoye le cordon à l'un des ministres disgrâciés, les bourreaux sont muets, comme la victime. Quand un usurpateur proscrit l'innocence, il ordonne la calomnie, pour que, répétée, elle paraisse un jugement national. Le despote interdit la discussion, et n'exige que l'obéissance : l'usurpateur prescrit un examen dérisoire, comme préface de l'approbation.

Cette contrefaction de la liberté réunit tous les maux de l'anarchie et tous ceux de l'esclavage. Il n'y a point de terme à la tyrannie, qui veut arracher les symptômes du consentement. Les hommes paisibles sont persécutés comme indifférents, les hommes énergiques comme dangereux. La servitude est sans repos, l'agitation sans jouissance. Cette agitation ne ressemble à la vie morale, que comme ressemblent à la vie physique ces convulsions hideuses, qu'un art plus effrayant qu'utile imprime aux cadavres sans les ranimer.

C'est l'usurpation qui a inventé cette prétendue sanction du peuple, ces adresses d'adhésion, tribut monotone, qu'à toutes les époques, les mêmes hommes prodiguent aux mesures les plus opposées. La peur y vient singer tous les dehors du courage, pour se féliciter de la honte et pour remercier du malheur. Singulier genre d'artifice, dont nul n'est la dupe. Comédie convenue qui n'en impose à personne, et qui depuis longtemps aurait dû succomber sous les traits du ridicule. Mais le ridicule attaque tout et ne détruit rien. Chacun pense avoir reconquis, par la moquerie, l'honneur de l'indépendance, et content d'avoir désavoué ses actions par ses paroles, se trouve à l'aise pour démentir ses paroles par ses actions.

Qui ne sent, que plus un gouvernement est

oppressif, plus les citoyens épouvantés s'empresseront de lui faire hommage de leur enthousiasme de commande. Ne voyez-vous pas, à côté des régistres que chacun signe d'une main tremblante, ces délateurs et ces soldats? Ne lisez-vous pas ces proclamations déclarant factieux ou rebelles ceux dont le suffrage serait négatif? Qu'est-ce qu'interroger un peuple au milieu des cachots et sous l'empire de l'arbitraire, sinon demander aux adversaires de la puissance une liste pour les reconnaître, et pour les frapper à loisir?

L'usurpateur cependant enrégistre ces acclamations et ces harangues. L'avenir le jugera sur ces monuments érigés par lui. Où le peuple fut tellement vil, dira-t-on, le gouvernement dut être tyrannique. Rome ne se prosternait pas devant Marc-Aurele, mais devant Tibere et Caracalla.

Le despotisme étouffe la liberté de la presse; l'usurpation la parodie. Or quand la liberté de la presse est tout-à-fait comprimée, l'opinion sommeille, mais rien ne l'égare. Quand au contraire des écrivains soudoyés s'en saisissent, ils discutent, comme s'il était question de convaincre: ils s'emportent, comme s'il y avait de l'opposition; ils insultent, comme si l'on possédait la faculté de répondre. Leurs diffamations absurdes précédent des condamnations barbares: leurs plaisanteries féroces préludent à d'illégales condamnations. Leurs démonstrations nous feraient croire que leurs victimes résistent, comme, en voyant de loin les danses frénétiques des sauvages, autour des captifs qu'ils tourmentent, on dirait qu'ils combattent les malheureux qu'ils vont dévorer.

Le despotisme, en un mot, regne par le silence, et laisse à l'homme le droit de se taire.

L'usurpation le condamne à parler ; elle le poursuit dans le sanctuaire intime de sa pensée ; et le forçant à mentir à sa conscience, elle lui ravit la dernière consolation qui reste encore à l'opprimé.

Quand un peuple n'est qu'esclave, sans être avili, il y a pour lui possibilité d'un meilleur état de choses. Si quelque circonstance heureuse le lui présente, il s'en montre digne. Le despotisme laisse cette chance à l'espece humaine. Le joug de Philippe II, et les échafauds du duc d'Albe ne dégraderent point les généreux Hollandais. Mais l'usurpation avilit un peuple, en même temps qu'elle l'opprime : elle l'accoutume à fouler aux pieds ce qu'il respectait, à courtiser ce qu'il méprise, à se mépriser lui-même : et pour peu qu'elle se prolonge, elle rend, même après sa chute, toute liberté, toute amélioration impossible. On renverse Commode ; mais les Prétoriens mettent l'empire à l'enchere, et le peuple obéit à l'acheteur.

En pensant aux usurpateurs fameux que l'on nous vante de siecle en siecle, une seule chose me semble admirable, c'est l'admiration qu'on a pour eux. César, et cet Octave, qu'on appelle Auguste, sont des modeles en ce genre. Ils commencerent par la proscription de tout ce qu'il y avait d'éminent à Rome. Ils poursuivirent, par la dégradation de tout ce qui restait de noble. Ils finirent par léguer au monde Vitellius, Domitien, Héliogabale, les Vandales et les Goths."

# NOUVELLES DIVERSES.

## BULLETIN FRANÇAIS.

### *Paris le 21 Mars.*

S. M. l'Impératrice Reine et Régente a reçu les nouvelles suivantes de la situation des armées jusqu'au 20 Mars :

Le général russe Wittgenstein, avec son corps d'armée, était à Villeneuve. Il avoit jeté des ponts à Pont, où il avait passé la Seine, et il marchait sur Provins.

Le duc de Tarente avait réuni ses troupes sur cette ville. Le duc de Reggio engagea son artillerie, et toute la journée se passa en canonade. Le mouvement de l'ennemi paraissait se prononcer sur Provins et sur Nangis.

D'un autre côté, le prince Schwartzenberg, l'Empereur Alexandre et le roi de Prusse, étaient à Arcis-sur-Aube.

Le corps du Prince-Royal de Wirtemberg s'était porté sur Villiers-aux-Corneilles.

Le général Platow, avec ses trois mille barbares, s'était jeté sur Fere-Champenoise.

L'empereur d'Autriche venait d'arriver de Chaumont à Troyes :

Le prince de la Moskowa est entré le 16 à Châlons-sur-Marne.

L'Empereur a couché le 17 à Epernai ; le 18 à Fere-Champenoise, et le 19 à Plancy.

Le général Sébastiani, à la tête de sa cavalerie, a rencontré à Fere-Champenoise le général Platow, l'a culbuté et l'a poursuivi j'usqu'à Aube, en lui faisant des prisonniers.

Le 19, après-midi, l'Empereur a passé l'Aube à Plancy. A cinq heures du soir, il a passé la Seine à un gué et fait tourner Méry, qui a été occupé.

A sept heures du soir, le général Letort, avec les chasseurs de la garde, est arrivé au village de Châtres, coupant la route de Nogent à Troyes ; mais l'ennemi était

déjà partout en retraite. Cependant le général Letort a pu atteindre son parc de pontons, qui avait servi à faire le pont de Pont-sur-Seine ; il s'est emparé de tous les pontons sur leurs haquets attelés, et d'une centaine de voitures de bagages ; il a fait des prisonniers.

Dans la journée du 17, le général Wrede avait rétrogradé rapidement sur Arcis-sur-Aube. Dans la nuit du 17 au 18, l'empereur de Russie s'était retiré sur Troyes. Le 18, les souverains alliés ont évacué Troyes, et se sont portés, en toute hâte, sur Bar-sur-Aube.

S. M. l'Empereur est arrivé à Arcis-sur-Aube le 20 au matin.

---

On lit dans le *Journal de l'Empire* la lettre suivante, écrite de Châlons-sur-Marne, le 17 Mars :

"L'armée alliée est entrée ici le 5 Février dernier, après une fusillade et un bombardement qui a incendié une douzaine de maisons et en a ruiné ou endommagé une cinquantaine. Je ne peindrai pas, quant à présent, tout ce que notre ville et ses environs ont souffert pendant six semaines. Elle a été le passage, le lieu de séjour et aussi le point de retraite d'une foule de corps d'ennemis. On a consommé à-peu-près toutes nos ressources, soit par réquisitions, soit par pillage, soit dans les logements. Nous n'avons vu ici que des Prussiens et des Russes. Pendant quarante jours, nous nous sommes trouvés sans communication, même avec nos faubourgs. Tous nos environs sont dévastés, la plupart des villages détruits, démolis ou brûlés. Les plus heureux sont ceux qui n'ont été que pillés. Je ne sais si vous vous faites une idée de tout cela, mais pour quiconque l'a vu et souffert, c'est intolérable. Aussi la population de ce pays est réduite au désespoir, et en a maintenant tout le courage. A la suite d'un grave échec qu'un corps russe a reçu à Rheims vers le 12 ou le 13 du courant, les Français sont rentrés ici le 15 Mars au soir, sans coup férir.

"Les Prussiens évacuaient par la porte Sainte-Croix, pendant que les Français entraient par la porte Saint-Jacques. Il est impossible de peindre l'enthousiasme spontané avec lequel l'armée française a été reçue. Toute la population de la ville faisait retentir les cris de *vive l'Empereur ! vivent les Français !* En un instant la ville a été illuminée. Ce

mouvement électrique a été vivement partagé et senti par l'armée. L'armée prussienne et russe a fait sa retraite sur la route de Vitry.

" Les paysans ramenent sans cesse des prisonniers; ils les désarment avec des bâtons.

" Quelques personnes de notre ville s'étaient retirées à Sainte-Menehould, qui n'a pas été occupé par les alliés; elles sont de retour."

*Autre Extrait.*

Une commission militaire, formée à Rheims, a condamné à la peine de mort le nommé Rougeville, émigré rentré, accusé et convaincu d'intelligence avec les armées russes. Une lettre qu'il adressait au Prince Volkonski, et qui a été interceptée par un détachement français, a prouvé jusqu'à l'évidence la trahison de cet individu. Au moment de son arrestation, on a, d'ailleurs, trouvé dans ses papiers la minute de cette lettre, que nous croyons devoir faire connaître, pour apprendre à tous les Français de quelle maniere les Russes récompensent ceux qui sont assez infâmes pour servir les ennemis de leur patrie.

" Prince,

" Deux fois j'ai été assez heureux d'être utile à vos compatriotes dans les reconnaissances que vous avez ordonné de faire, le 17, à Epernay, et le 23 sur Villers-Cotterets. Deux fois j'ai accompagné volontairement l'officier de Cosaques, parce que d'abord je connaissais les chemins et tout ce qui a rapport à des opérations aussi importantes comme ancien officier de cavalerie et ensuite parce que je suis plein de zele pour vos armées. Mais c'est avec douleur, mon Prince, que je rappelle à votre souvenir que, le 17, pendant que j'étais absent et que je vous étais utile, on m'a totalement pillé à ma campagne des Bas-Lieux, et pour surcroît, avant-hier 26, on m'a mis chez moi en ville le corps de garde du général Woronzow, tandis qu'il devait être vis-à-vis son logement dans une maison qui est vaste et libre.

" Si Votre Excellence a la bonté d'apprécier le zele et

l'ardeur qui me guident pour ses armées, si elle a aussi la bonté de les approuver, je ne lui demande pour toute grâce que de me faire restituer mes six chevaux de labour qu'on m'a pris et de donner, ordre que l'on retire de chez moi le corps-de-garde, pour être placé dans la maison, No. 4, vis-à-vis la demeure du général."

## JOURNAUX HOLLANDAIS.

### *Leyde, le 17 Mars.*

Dans ces temps si fertiles en hauts-faits d'armes, la victoire, moins éclatante, mais cependant glorieuse, que le Saint-Pere a remportée dans ses souffrances, par le maintien constant de ses principes, sur la persécution la plus étourdie, ne mérite pas moins l'attention des historiens; et on doit généralement trouver intéressantes les pieces qui renferment les expressions de ce sublime patient, et qui cependant sont restées généralement inconnues, puisqu'elles expliquent la conduite de Napoléon envers lui.

Le Général Français, Miollis, entra le 2 Février 1808, à Rome, désarma les troupes du Pape, et braqua des canons contre les portes du palais de Monte-Cavallo, où le Saint-Pere résidait. Celui-ci protesta, le 14 Mars, par un décret consistorial, contre cette violence; mais cette protestation fut déclarée séditieuse. Cela détermina le Saint-Pere à écrire, le 27 Mars, à Napoléon une lettre énergique dans laquelle il dit :—"Pour répondre à la paix, que nous t'avons donnée, tu as vexé le Saint-Siége par l'entretien insupportable de tes armées et par les réquisitions de tes généraux, qui ont appauvri nos Etats de 5 millions de scudi. Tu nous as enlevé les principautés de Bénévent et de Ponte-corvo, en nous promettant des indemnités généreuses; et au lieu de celles-ci, tu nous as pressés de reconnaître quelques articles contraires au droit des peuples, à l'unité et aux principes de l'Eglise Catholique. Ensuite tu t'es permis d'attaquer les possessions qui nous restaient; propriétés, qui furent garanties, pendant plus de dix siecles, par tous les princes catholiques, au Pere de tous les fidèles. Enfin, tu nous as tenus nous-mêmes prisonniers dans notre capitale. Nous en appellons de cette conduite au droit des peuples, à

tes devoirs les plus sacrés, à ceux de ton peuple. Nous en appellons à toi-même, et en dernier lieu à la justice du Tout-Puissant. Tu abuses de ta puissante, en foulant aux pieds tous les devoirs sacrés, et tu nous forceras par-là à user, dans l'humiliation de notre cœur, de cette puissance que l'Etre-Suprême nous a confiée, si tu nous donnes quelque occasion ultérieure de porter la justice de notre cause à la connaissance du monde. Et tu seras responsable de tous les maux, qui en résulteront."

Sur ces entrefaites, les provinces papales d'Urbino, Ancône, Macerata et Camerina, furent, le 2 Avril 1808, incorporées au royaume d'Italie ; et, au commencement de l'année suivante 1808, les provinces restantes le furent à l'empire François. C'est pourquoi le Pape lança enfin l'Anathême suivant :

" Au nom de la Très-Sainte Trinité, Dieu le Pere, le Fils, et le Saint-Esprit, et au nom des Saints Apôtres Pierre et Paul.

" Pie VII, Serviteur des pauvres de Dieu, à tous les fideles, qui liront la présente, salut et bénédiction apostolique !

" Contraints d'user de la puissance qui nous a été confiée par ce pere céleste qui nous destina à gouverner son Eglise, nous déclarons par le présent décret, que nous avons rédigé, signé et scellé de notre anneau du pêcheur : que, pour avoir ordonné, par décret du 17 Mai, l'occupation, à main-armée, de la ville de Rome, Napoléon 1er, Empereur des Français, est excommunié, avec tous ses adhérents, complices, et instigateurs, ainsi que nous les en avons menacés à plusieurs reprises, et nommément dans notre derniere protestation, du 3 Avril 1809. Nous déclarons, en outre, excommuniés, *ipso facto*, tous ceux, qui opposeront la force, ou tout autre moyen quelconque, à la promulgation des présentes ; ainsi que tous les membres de notre collége apostolique, et tous les prélats et les prêtres, soit réguliers, soit séculiers, qui refuseraient, par quelque motif que ce fût, de se conformer à ce que nous avons statué, à l'aide du pere des lumieres, dans nos décrets du 10 et 11 Juin de cette année. Donné au Quirinal, le 12 Juin de l'an 1809, le 10e de notre pontificat."

Or on sait, par quelles nouvelles violences l'Empereur Napoléon a répondu à cet anathême. Néanmoins, le Pape doit y avoir renoncé, lors de son entrevue avec celui-ci, à

Fontainebleau, au commencement de l'année dernière 1813; et il n'est pas à présumer, qu'il ait été renouvelé dans la suite; vu que la longue captivité du Saint-Pere vient de cesser, et qu'il lui est permis de retourner à Rome, où le Roi de Naples lui a préparé un accueil, qui ne sera assurément pas moins favorable que celui qu'y a reçu ce Monarque lui-même.

---

*La Haye, le 22 Mars.*—La proclamation suivante a été publiée le 10 Mars au quartier-général du Prince de Schwartzenberg:

" Français, on veut que vous vous souleviez; votre gouvernement fait tout ce qui peut servir à exciter les habitants des départements occupés par les troupes alliées à prendre les armes, il cherche à vous égarer par de trompeuses promesses, par des moyens qui prouvent la faiblesse de la puissance qui y a recours. Vous avez à supporter la présence de nombreuses armées. Votre gouvernement seul peut mettre fin à vos maux. Il vous rendra le repos lorsqu'il signera la paix que l'Europe lui offre. Les alliés n'ont aucunement en vue de conquérir la France; mais ils ne feront la paix qu'à des conditions qui assurent à leurs états, et à la France même, un repos durable. Les sacrifices que vous faites sont de courte durée; les bienfaits qui résulteront des efforts de tant de nations, toutes réunies pour obtenir le même objet, seront permanents. Français, votre existence et votre indépendance nationale seront assurées ainsi que les nôtres; vous ne verrez plus le sang de vos enfants couler pour des causes étrangeres à vos intérêts. La paix seule peut faire retirer les armées alliées du territoire français. De nouveaux bataillons couvrent les routes de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Espagne et de l'Italie. Français, élevez vos voix pour la paix de l'Europe, cette paix, qui est l'unique objet des puissances alliées, qui seule est digne de vos vœux. Demandez à votre gouvernement la restitution de vos colonies, l'ouverture de vos ports, la liberté de votre commerce. Ces avantages vous sont offerts. Tout ce que vous ferez pour soutenir la guerre, tournera à votre détriment, et tous ceux qui, d'eux-mêmes, ou égarés par d'autres, s'opposeront à nous, s'exposeront à une destruction inévitable.

Quartier-général à Troyes, le 10 Mars, 1814.

Le maréchal prince de SCHWARTZENBERG, général en chef de la grande armée alliée.

PROCLAMATION.

## *Le Maréchal* Blucher *aux Français.*

Français,

Votre propre conservation m'engage à m'adresser de nouveau à vous.

On cherche à vous égarer par des proclamations par lesquelles on essaye de vous persuader que nous n'avons pas d'autre objet que de ravager et de partager la France, et par des relations mensongeres d'avantages que les troupes françaises ont remportés.

Il suffit de vous rappeler la conduite de nos souverains et la conduite du vôtre, de contempler ce qui s'est passé en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Suisse, et en Hollande, et de voir que nos armées sont maintenant plus nombreuses et plus belles que jamais, pour savoir combien on abuse indignement de votre crédulité.

Pour juger les événements de la guerre, vous n'avez qu'à vous informer des habitants de Laon de ce qui est arrivé les 9 et 10 de ce mois, jours dans lesquels l'armée française, commandée par l'Empereur Napoléon en personne, fut totalement défaite sous les murs de cette ville: demandez-leur s'ils n'ont pas vu cette armée fuir devant nos troupes victorieuses, s'ils n'ont pas vu les trophées de notre victoire, consistant en 50 pieces de canon, un grand nombre de caissons et quelques milliers de prisonniers? Et ce n'a été encore qu'une partie de l'armée que je commande qui a remporté cette victoire décisive, tandis qu'une autre partie se rendait maîtresse de St. Quentin où elle prenait 40 pieces de canon de bronze, et tandis que la grande armée, après avoir, le 3 et le 4 défait près de Troyes le corps qui lui était opposé, s'avance d'un autre côté vers votre capitale.

Ne soyez donc pas assez aveugles pour vous laisser entraîner par les promesses, les déceptions et les instigations d'un gouvernement dont le seul objet est de vous armer contre nous, de prolonger la guerre aux dépens de la derniere goutte de votre sang et des propriétés de chacun d'entre vous.

Il a été commis des excès par nos soldats; cela est provenu d'un esprit de vengeance qu'ils portaient au fond de leur cœur parce que plusieurs de leurs camarades avaient été massacrés par les habitants. Je les ai cependant fait réprimer, j'ai même fait punir les coupables de mort; mais réfléchissez qu'il n'est pas de moyen plus certain de prévenir les excès du soldat que de rester tranquillement dans vos demeures; de ne pas fermer vos portes, que dans ce cas il faut nécessairement ouvrir de

force ; et par dessus tout, n'entretenir aucune communication avec nos ennemis ni prendre les armes contre nous.

Je n'ai pas puni comme j'aurais pu le faire les crimes commises par quelques villes et villages contre des couriers et des soldats isolés de l'armée alliée, espérant que la modération les rappelerait à leur devoir. Mais je vous informe qu'à partir de ce jour, il sera adopté des mesures plus fortes, et que les villes et villages dont les habitants oseront prendre les armes contre nos troupes, ou entraver nos opérations militaires, seront brûlés, quelque pénible qu'il soit pour moi de confondre ainsi l'innocent et le coupable.

Nous ne désirons pas autre chose, je vous le répete, que la paix et le repos de l'Europe. Les négociations de Châtillon, dès qu'elles seront publiées, vous convaincront que c'est votre souverain seul qui, malgré ce qu'il vous dit, met continuellement de nouveaux obstacles en avant. En attendant il me suffit de vous rappeler le célebre discours, qu'un français, (M. Raynouard) a prononcé au Corps-Législatif pour fixer votre opinion à cet égard.

Au reste, toutes les nations de l'Europe ne combattent que pour un seul but. L'issue ne peut pas être douteuse. Une plus longue résistance, et même quelques avantages momentanés, si vous pouvez vous en flatter, ne serviraient qu'à vous rendre plus malheureux que vous ne l'êtes déjà.

Donné à mon quartier-général, à Laon, le 13 Mars, 1814.

(Signé) BLUCHER.

---

# GAZETTE DE LONDRES,

## DU SAMEDI, 26 MARS.

Bureau de l'Amirauté, le 26 Mars.

*Extrait d'une Lettre du Vice Amiral Sir* Edward Pellew, *Baronet, adressée au Secrétaire de l'Amirauté, et datée du Vaisseau de S. M. le* Caledonia, *devant Toulon, le* 13 *Février,* 1814.

Ce matin, quelques minutes après le point du jour, on a découvert un détachement de trois vaisseaux de ligne et trois frégates, portant vers le Sud, toutes voiles dehors, et il lui a été donné une chasse générale. Vers huit heurs, tout le détachement a viré de bord et a porté vers Porquerolle, avec un fort vent d'Est qui venait de s'élever : une demi-heure après,

nous avons aussi viré de bord. Nous voyions alors l'ennemi du haut de nos mâts, forçant de voiles pour rentrer à Toulon, par les grande et petite passes. La flotte a forcé de voile pour lui couper la retraite.

Le *Boyne*, qui marchait en tête avec la plus grande intrépidité, suivi du *Caledonia*, n'a pu, malgré les plus grands efforts, attaquer que le *Romulus*, celui des vaisseaux de ligne qui était le plus en arriere, et il l'a combattu d'une maniere supérieure, recevant le feu des autres vaisseaux qui le dépassaient. L'ennemi avait vent arriere et filait dix nœuds à l'heure, et si près des rochers, que voyant qu'il ne pouvait pas être arrêté, sans la perte inévitable du *Boyne* et du *Caledonia*, j'ai fait signal au capitaine Burton de serrer le vent; très-mortifié de ce que sa bravoure ne pouvait pas être récompensée. Le *Romulus* avait été plusieurs fois obligé de cesser son feu, et il était évidemment désemparé et en détresse.

Je joins ici un état des accidents survenus à bord du *Boyne*, la plupart des blessures sont légeres. L'habileté avec laquelle ce vaisseau a été manœuvré, dans une position très-critique, a été telle que j'en ai exprimé publiquement mon approbation.

(Suit une liste de 2 matelots tués et 40 blessés à bord du *Boyne*.)

---

## Catalogne.

On a vu dans une dépêche officielle de Lord Wellington, que le baron d'Eroles s'était rendu maître par stratagême de Lerida, Mequinenza et Monson; la correspondance suivante offre quelques particularités curieuses sur la maniere dont cette ruse de guerre fut exécutée.

*Villa Franca, 1er Février.*—Il est arrivé il y a quelques jours dans cette province un événement singulier. Un aide-de-camp de Suchet déserta. Il était Espagnol, et désirait rentrer sous les drapeaux de sa patrie dont il voyait les affaires s'améliorer. Afin de rendre sa défection plus agréable à ses compatriotes, il essaya en premier lieu d'emmener avec lui et de livrer 300 hommes de cavalerie de la maniere suivante. Il envoya sa femme auprès du colonel Manso, pour lui dire qu'un certain jour, à une certaine heure, il serait dans un ravin près de Sabadel, avec 500 hommes de cavalerie démontés; que le colonel Manso n'aurait rien à faire que de les entourer avec sa brigade, qu'il le priait de tenir cachée à cet effet. Il se rendit alors chez le colonel commandant la cavalerie de Suchet, avec un faux ordre de celui-ci, disant qu'il était chargé de faire une reconnaissance dans la direction de Sabadel, et de prendre avec lui à cet effet 300 h. de cavalerie. Il parvint à se faire don-

par cette cavalerie, et la conduisit dans le ravin qu'il avait indiqué au colonel Manso et où il s'attendait à le trouver. Le plan échoua, par la raison que sa femme avait été détenue pendant un jour aux avant-postes, lorsqu'elle était en route pour se rendre au quartier-général de faire connaître le plan à Manso. L'aide-de-camp déconcerté se sauva comme il put, avec de grandes difficultés, suivie de six dragons seulement.

*Des Environs de Barcelone, le 20 Février.*—Je vous ai fait part dans ma dernière qu'un aide-de-camp du maréchal Suchet avait passé de notre côté, et qu'il avait formé le projet d'emmener avec lui et de livrer 300 cavaliers démontés, mais qu'il avait échoué. Il a néanmoins réussi à mettre les Espagnols en possession de Lérida, Mequinenza et Monzon de la manière suivante :—Suchet avait en lui la plus grande confiance, et il connaissait parfaitement la manière dont M. le Maréchal écrivait, en chiffres, aux commandants des garnisons sur l'Ebre. Lorsqu'il passa de notre côté, il écrivit aux commandants en question au nom de Suchet pour leur dire que la manière dont les affaires allaient en France lui faisait une nécessité de rassembler toutes les troupes qu'il pouvait, et qu'ils eussent à se tenir prêts à évacuer leurs garnisons un certain jour et d'attendre jusques-là de nouveaux ordres de sa part parce que, dans les entrefaites lui Suchet tâchait de prendre des arrangements avec le général Copons pour leur permettre de se rendre à Barcelone sans être molestées. L'aide-de-camp reçut leurs réponses, après quoi il alla lui-même dans les diverses places. Il alla en première lieu à Tortosa, comme porteur d'un ordre final de Suchet aux commandants afin de se mettre en marche, tout étant arrangé avec les commandants anglais et espagnols pour les laisser passer à Barcelone sans être molestés. L'aide-de-camp partit alors de Tortosa pour se rendre à Lérida ; mais il n'y avait pas six heures qu'il était parti de Tortosa, qu'il entra dans la place un espion portant de la part de Suchet avis de la désertion de son aide-de-camp. Cette nouvelle mit le commandant de Tortosa sur ses gardes, et cela empêcha cette garnison de tomber dans nos mains. Ce fut un malheur, mais au moins le plan réussit à merveille pour Lérida, Mequinenza et Monzon. Les garnisons de ces trois forteresses se rassemblèrent le 15 du courant et se mirent en marche sur Barcelone. Le général Clinton n'eut aucune part à cette affaire qui fut arrangée par le général Copons et dont l'exécution fut confiée par ce dernier au baron d'Eroles. Mais lorsque le général Clinton fut informé qu'une force française était en marche sur Barcelone, il porta deux brigades sur la route par laquelle elle devait passer, et les mit en position à Martorell. Les Français avaient déjà été trois jours en marche, sans la moindre apparence d'opposition, lorsqu'ils virent nos avant-postes en

approchant des défilés de Martorell. Nous leur donnâmes ordre de faire halte. Le général Copons qui était sur leurs derrières, se porta aussitôt auprès du commandant français, lui dit qu'il était trompé, que l'armée anglaise était en position pour l'empêcher d'avancer plus loin, et qu'il fallait qu'il se rendît avec toutes ses troupes prisonnier de guerre. Cette reddition se fit aux Espagnols quelques heures après. Lorsque le général Clinton vit l'ennemi mettre bas les armes, il s'en alla avec les troupes britanniques. La totalité de la force des Français consistait en 2 généraux et 2,600 hommes prisonniers de guerre et 4 pieces de canon. On les a envoyés hier comme prisonniers à une petite ville appelé Palleja, escortés par des Espagnols, qui les pillerent sans réserve.

Il est arrivé ici une malle de Sicile. Lord William Bentinck a conclu un traité de paix avec Naples. Une expédition consistant en 10,000 hommes, est prête à faire voile de Sicile pour le Nord de l'Italie. Nous continuons d'investir Barcelone et de la bloquer, et nous attendons les ordres de Lord Wellington pour en commencer le siége dans les formes.

---

## *Prise de plusieurs des Frégates du Tyran.*

Il était parti, au commencement de l'hiver, dix frégates toutes neuves, des ports de Cherbourg, Brest, Lorient, Nantes et Bordeaux, pour croiser pendant quatre mois dans différentes stations, mais principalement entre les Açores et les îles du Cap Vert.

Sur ces dix frégates, on a déjà eu connaissance de sept qui ont été prises par les croiseurs anglais, et conduites dans différents ports. On a déjà vu dans notre publication les détails de la capture de

L'*Iphigénie* et de l'*Alcmene*, par le vaisseau le *Vénérable*, amiral Durham. Cet amiral les a conduites avec lui à la station des Iles du Vent qu'il commande, et à leur arrivée, elles ont été armées sur-le-champ, sous le nom de la *Barbadoes* et de la *Palma*.

La *Clorinde*, ainsi qu'on l'a déjà vu, a été prise par l'*Eurotas*, après un combat très-vif.

Nous avons appris cette semaine que le *Syrius*, conserve de la *Clorinde*, a été capturée par les deux frégates anglaises le *Niger* et le *Tagus*, qui convoyaient une flotte marchande à Rio-Janeiro, où la prise a été conduite.

Les deux frégates la *Sultane* et l'*Etoile*, parties de Nantes, sont entrées cette semaine, la premiere à Portsmouth, prise par

le vaisseau l'*Annibal* de 74, capitaine Seymour, qui a déjà pris trois frégates françaises; et la seconde à Plymouth capturée par la frégate l'*Hébrus*, capitaine Palmer, après un combat de plus de deux heures, près du cap la Hogue, dans lequel le Français a eu 40 hommes tués et 73 blessés, et l'Anglais 16 tués et 25 blessés.

La *Terpsychore* a été prise par le vaisseau le *Majestic*, de 74, qui l'a conduite à Madere. Sa conserve l'*Atalante* est encore en mer, et sera probablement capturée.

Les deux seules frégates qui se soient sauvées, sont la *Nymphe* et la *Méduse*, qui ont eu le bonheur de rentrer à Brest.

Dans le même intervalle, le brig corvette l'*Alcyon*, de 18 canons, a également été pris, après avoir capturé et brûlé aux atterrages le paquebot le *Carteret*, venant de Surinam et de la Martinique.

Ainsi toutes ces captures ont accru de plus de 2000 hommes l'immense nombre de prisonniers que la barbare et féroce obstination du tyran laisse languir dans les geoles et les pontons d'Angleterre.

---

## *Bruxelles*, 28 *Mars*.

L'état suivant de la position des divers corps de l'armée du maréchal Blucher, le 19, a été communiqué au maire de cette ville par le comte Lottum.

Les généraux Kleist et Sacken étaient à Fismes, le général Bulow à Ange-Gardien, Sacken à Pontalaine, Winzingeróde à Rheims et dans les environs, Langeron et le corps de St.-Priest à Bery-au-Bac.

Dans toutes les places fortes occupées par les armées des Alliés, on répandait des publications au nom de Louis XVIII.

Le duc de Saxe-Weimar avait quitté Tournay avec son armée, qui avait été portée de 20 à 25 mille hommes, se dirigeant sur Maubeuge, qu'il occupera en force. Cette armée a été remplacée par 25,000 hommes, appartenant principalement à la Landwehr.

Un grand nombre de jeunes gens des premieres familles se hâtent d'entrer au service dans nos régiments nationaux et surtout dans la cavalerie.

Outre les cinq régiments qui seront levés à Bruxelles, Gand, Mons et Namur, le prince Ernest d'Arenberg, fils du ci-devant comte de la Mark, leve un régiment d'infanterie légere qui formera partie de l'armée belge.

## *Arrivée à Londres de la Sœur de S. M. l'Empereur de Russie.*

Son Altesse Impériale, la Princesse Catherine, veuve du duc de Holstein Oldenbourg, est arrivée de Hollande en Angleterre, dans la frégate le *Jason*, qui l'a débarquée à Sheerness, où elle a été reçue avec tous les honneurs dus à son rang. Le général Turner et le colonel Bloomfield, représentants du Prince Régent, l'ambassadeur de Russie, M. le comte de Lieven, et madame l'ambassadrice l'attendaient et l'ont reçue au bord de mer. A son arrivée à Rochester, S. A. I. descendit dans une hôtellerie pour y prendre quelques rafraîchissements, et eut la bonté de se présenter à la croisée pour satisfaire la curiosité du peuple qui s'était porté en foule dans la rue, et qui lui témoigna, par toute sorte de marques de respect, sa reconnaissance de cet acte de condescendance. La Duchesse est une femme très-belle, très-élégante, est affable au plus haut point, et possede toutes sortes d'agrémens. Elle parle extrêmement bien l'anglais.

A son arrivée à Shooter's Hill, près Londres, elle trouva les voitures et les chevaux du Prince Régent, avec les postillons et les piqueurs du Prince, qui la conduisirent à Londres, escortée par un parti de chevaux légers. Elle arriva à quatre heures et demie dans la capitale, ayant dans sa voiture la princesse Wolkonski, madame Aladouski, et la comtesse de Lieven. S. A. R. le Duc de Clarence, qui était arrivé de Hollande sur la même frégate, M. le comte de Lieven, le prince Gagarin, le colonel Bloomfield et le général Turner suivaient ou précédaient dans d'autres voitures. La Princesse descendit à l'hôtel de Pulteney, dans Piccadilly, tenu par le sieur Escudier, dont les appartements avaient été retenus pour S. A. I. à raison de 160 liv. sterl. par semaine, pour tout le temps qu'elle resterait en Angleterre. Le même soir (31) elle a dîné chez le Prince Régent, avec S. M. la Reine, la Princesse Charlotte de Galles, le Duc, la Duchesse d'York, etc. etc.

## *Le fameux Général* Vandamme.

On lit dans la Gazette de Berlin du 8 l'article suivant sur ce tigre à face humaine:

" En vertu d'un ordre exprès de Sa Majesté l'Empereur de Russie, le général Vandamme fut transféré le 31 Janvier de Moscou à Viatka, dans la Russie Asiatique, au Nord de Kasan, et à 20 lieues seulement de la frontière de Sibérie. Lorsqu'on lui annonça de se préparer pour un voyage, il crut qu'il avait été échangé, et pensant qu'il allait partir pour Paris, il s'écria: " Bon: j'aurai bientôt l'occasion de voir quelles nouvelles sottises on y fait."

## *Dernieres Nouvelles de Paris.*

*Le 24 Mars.*—On continue de fortifier les avenues de la capitale: les ouvrages de St. Denis et d'Aubervilliers sont terminés. Passy, Montmartre, et toutes les hauteurs seront bientôt dans un état respectable de défense. La garde nationale s'exerce tous les jours. Elle est bien armée et équipée. Elle fait le service avec la plus grande régularité, les grenadiers et les compagnies légeres sont plus que complettes. Elles ne doivent être que de 150 hommes, et plusieurs en comptent 250. Depuis un mois on fabrique des quantités immenses de piques pour armer les habitants des environs de Paris. Il a été établi une superbe manufacture d'armes. Le propriétaire de ce bel établissement a inventé de nouvelles méthodes qui ont été approuvées par l'état-major de l'artillerie. A partir du 1er Avril, il fabriquera mille fusils par jour.

Il résulte du rapport fait à l'état-major de Paris que depuis le départ de S. M. 32,326 prisonniers russes et prussiens sont arrivés dans cette capitale. Outre cela, il en est passé un grand nombre par Orléans, Corbeil, etc. Ceux pris à Rheims ne sont pas encore arrivés.

## *Les Négociations de Châtillon.*

Nous ne pouvons pas encore dire si ces *misérables* négociations, ainsi que les appellent plusieurs journalistes anglais, sont rompues ou si elles continuent. Des avis répétés de tout le Brabant et de la Hollande les disent positivement rompues, le 22. Les fonds publics de France et de l'Angleterre, non moins sûrs que des dépêches officielles, proclament par leur

baisse la continuation de la guerre. L'omnium du dernier emprunt qui avait monté au-delà de 30 pour cent de prime a décliné dans l'espace de moins de deux semaines à 10 pour cent. De même, les trois pour cent consolidés qui étaient à 72 sont tombés au-dessous de 62. Les fonds français sont de même tombés progressivement à 47, et les actions de la banque qui étaient originairement de 1000 francs et qui naguères étent à 1,200, sont aujourd'hui à 635 seulement. Cette circonstance et la hâte avec laquelle on fortifie Paris, indiquent suffisamment que les craintes que l'on avait de voir cette capitale attaquée, subsistent toujours, et que l'espoir de la paix est à-peu-près évanoui.

C'est une circonstance assez remarquable que le ministere britannique n'ait pas reçu de messagers de Lord Castlereagh depuis l'époque à laquelle on a dû savoir à Paris et à Chaillon la révolution royaliste de Bordeaux et du Midi.

M. Svinine officier au service de S. M. I. de Russe, est arrivé à Londres avec des dépêches. Il avait quitté S. A. R. MONSIEUR à Vesoul le 15 Mars, et il a apporté des letres de ce Prince pour son auguste frere. L'esprit de loyauté qui a triomphé si glorieusement à Bordeaux, a trouvé à Nancy des soutiens et des adhérents non moins zélés, non moins enthousiastes que les braves et loyaux Bordelais, et il trouvera sans doute, avant peu, des partisans aussi énergiques et aussi dvoués parmi les habitants de Toul, de Metz, et des autres viles de cette partie de la France.

Une députation des principaux habitants de Nancy, avec les magistrats à leur tête, s'étaient rendus à Vesoul auprès de MONSIEUR, pour solliciter de la maniere la plus vive S. A. R. de se mettre à leur tête. Le plus grand enthousiasme régnait dans la province de Lorraine en faveur des Bourbons, et Nancy présentait un tableau semblable à celui qu'offrait la ville de Bordeaux à la même époque. La cocarde blanche avait été arborée d'une maniere triomphante et l'on n'entendait de toutes parts que les acclamations de: *Vive le Roi! vive Louis XVIII! vivent les Bourbons!* Aucun partisan de Napoléon n'osait élever la voix en sa faveur. Les habitants de Nancy ne présentent qu'un échantillon du sentiment général qui regne dans l'Est de la France. Monsieur devait partir le 16, de Vesoul pour Nancy. Dans ce moment, tout le Nord-Est de la France doit être en état de contre-révolution.

Les journaux de Paris jusqu'au 26, gardent, et cela pour de bonnes raisons, le silence le plus profond sur les événements d'Orthès, de Bordeaux et de Nancy.

## *Suite des Opérations de Lord* Wellington.

On attendait avec une bien vive impatience les premieres dépêches de Lord Wellington, qui devaient faire connaître la suite de ses opérations, après les événements de Bordeaux. Ces dépêches sont arrivées. Elles sont datées du quartier-général à Tarbes, le 20. L'ennemi assembla ses troupes le 13 à Conches; mais le 15, il se retira à Lembege; ne laissant que des arriere-postes à Conches. Lord Wellington ayant été joint par des troupes détachées et ses réserves de cavalerie, marcha, le 18, sur l'armée française. Le maréchal Soult se retira devant l'armée alliée, d'abord à Vic Bigore, puis à Tarbes. Une forte arriere-garde tenta de tenir près de la premiere ville, le 19, mais il en fut chassé par la 5eme division. Le 20, Soult rassembla ses forces dans une position dont la ville de Tarbes formait partie. Lord Wellington marcha en deux colonnes pour attaquer cette position d'où l'ennemi se retira dans toutes les directions, après avoir souffert une grosse perte des attaques de la 6eme division et de la légere. Lord Wellington mande que la perte des Alliés dans ces affaires a été de peu d'importance. L'armée alliée campait, la nuit du 20, sur le Larzet et le Larroz.

## *Etat de Paris.*

Cette capitale, suivant les derniers avis qu'on en a reçus, était dans la plus grande agitation. L'occupation de la Champagne, de la Bourgogne et de la Lorraine par les armées alliées l'a totalement privée de vin, et depuis que les Prussiens et les Russes ont envahi les départements de la Somme et de l'Oise, on y manquait de même de pain et de viande, et la quantité de blessés qui y arrivaient était si nombreuse que la plupart mouraient dans les rues et sur les chariots, faute de soins et surtout de médicaments. On y craignait des maladies contagieuses. Le 28, le tiers consolidé était à 43 francs.

Buonaparté fut attaqué le 26, à Arcis-sur-Aube. On ne dit pas quel fut le résultat de l'affaire, on sait seulement qu'il y fut fort exposé de sa personne et qu'il y eut un cheval tué sous lui. Le 24, son quartier-général fut transféré à Vary, à moitié chemin entre Châlons et Arcis. A Vautry il fit un mouvement bien extraordinaire, surtout ne s'attribuant pas la victoire à l'affaire d'Arcis-sur-Aube. On mande qu'il se porta en avant sur St. Dizier, où peut-être il est coupé de sa cavale. Au pis aller, il serait exactement dans le même lieu où il était à la fin de Janvier.

On croit à Paris que les négociations sont à peu près rompues. On s'y attendait à des événements qui devait décider la crise sous peu de jours.

Les troupes légères de l'ennemi inondent le pays en Flandre en Picardie et en Artois. Elles se sont successivement emparées de Montdidier, Compiegne, Noyon, Breteuil et Senlis.

La Vendée et la Bretagne sont de nouveau insurgés.

---

## *Les Négociations.*

La cause pour laquelle on ignore officiellement la rupture définitive des négociations de Châtillon, est que Buonaparté n'a pas voulu souffrir que les couriers français passassent plus longtemps par Paris et par la côte. Dès que cette ruptur qu'on annonce de toutes parts, sera officiellement connue, lors on pourra avouer ouvertement les expéditions immenses quon prépare en secret dans ce pays-ci en faveur des royalistes de France.

Le Prince de la Couronne de Suede, dont l'apparente apathie a fait tenir tant de sots propos à des gens mal instruits, devait se rendre au quartier-général des Alliés, dès que ces *misérables* négociations seraient finies. Ce Prince est trop franc pour, comme d'autres, souffler en même-temps le froid et le chaud. Qui met à la fois ses enjeux sur la rouge et la noire, court le risque du refait. On a ponté en même temps sur Louis XVIII et Buonaparté pendant trois mois. Les joueurs ont perdu cent mille hommes à ce beau métier. Tant pis pour ceux qui ont encouru cette responsabilité terrible aux yeux de Dieu et des hommes! Ils auront eu *beau* dire et

beaufaire pour l'éviter, il en est qui auront immanquablement un *beau* jour un pendu dans leur famille.

On avait d'abord remis à Buonaparté un projet par lequel on demandait comme condition préliminaire d'un armistice et du traité, la remise de six forteresses des frontieres, il ne l'accepta pas. Obligé de délivrer à son tour un contre-projet on écrit qu'après avoir demandé et obtenu beaucoup de délais, il en avait à la fin remis un qu'il fondait principalement sur la déclaration enfantine de Francfort. En conséquence il demandait une augmentation aux anciennes limites de la France, la cession du port d'Anvers et de l'Escaut, et la nomination d'un roi d'Italie. Les Alliés l'ont envoyé promener, et ils vont enfin proclamer le Roi légitime, qui ne leur demandera ni accroissement de territoire, ni Anvers, ni l'Italie, ni la Savoie. On aurait pu avoir ces conditions dans le mois de Janvier, en traitant dès ce temps-là avec Sa Majesté Louis XVIII et l'on eût épargné de grands malheurs à l'humanité. Le Midi a fait par sentiment ce que tout l'idéalisme et le spiritualisme de la patrie de la pensée, nous voulons dire l'Allemagne, n'aurait jamais imaginé. Mais les 150 mille hommes que cette bévue politique a coûtés, qui les remplacera? N'entend-on pas d'ici les Frédéric, les Alexandres, les rois de Bavière et de Wirtemberg s'écrier : " *M..... redde legiones.*

*Fin du quarante-quatrieme Volume.*

Imprimé pour SCHULZE et DEAN, 13, Poland-St. Oxford-St. chez lesquels on peut souscrire, ainsi que chez le Rédacteur, M. PELTIER, 23, Soho-Square. Prix, Cinq Guinées par An.